



**HAL**  
open science

## Joffre Dumazedier (1915-2002). Engagement-Méthode-Style.

Philippe Metz

► **To cite this version:**

Philippe Metz. Joffre Dumazedier (1915-2002). Engagement-Méthode-Style.. Sciences de l'Homme et Société. Université Sorbonne Nouvelle (Paris III), 2022. Français. NNT: . tel-04069310v2

**HAL Id: tel-04069310**

**<https://hal.science/tel-04069310v2>**

Submitted on 11 Mar 2023 (v2), last revised 14 Apr 2023 (v3)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License

**UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE**

E.D. 267 Arts et Médias

Laboratoire CERLIS

Thèse pour l'obtention du doctorat en Histoire Culturelle (arrêté du 25 mai 2016)

Présentée et soutenue publiquement le 21 Janvier 2022

par

Philippe Metz

**Joffre Dumazedier 1915-2002**

**Engagement-Méthode-Style**

*Sous la direction de Laurent Martin*

**Jury :**

Marie-Christine BORDEAUX, Professeur, Université Grenoble Alpes

Laurent BESSE, Maître de Conférence, IUT Tours

Jacques CANTIER, Professeur, Université Jean Jaurès Toulouse (Rapporteur)

François CHAUBET, Professeur, Université Paris Nanterre

Pascale GOETSCHER, Professeur, Université Paris I Panthéon-Sorbonne (Rapporteur)

Laurent MARTIN, Professeur, Université Paris III Sorbonne-Nouvelle (Directeur de Thèse)

## RESUME

**Titre : Joffre Dumazedier (1915-2002), engagement, méthode et style.**

**Résumé :**

Cette thèse inscrite dans le champ de l'histoire culturelle, parcourt la biographie intellectuelle du sociologue Joffre Dumazedier chercheur et militant aux prises avec les problématiques de son temps. Au fur et à mesure émergent des thématiques et paradigmes toujours féconds aujourd'hui : loisir, temps libéré, développement d'un temps à soi, société éducative, temps sociaux et pouvoirs culturels, formation et autoformation tout au long de la vie, manières et style de vie.... Le récit chemine avec ce témoin des sciences humaines et sociales du XXe siècle dans ses recherches scientifiques, ses engagements et ses actions.

La thèse instaure un dialogue avec les clercs et publicistes non-conformistes des années trente, les réseaux de Résistants du Vercors, jusqu'aux « intellectuels sans attaches », chahutés par les mutations post-industrielles. Elle interroge la légitimité des concepts et de la théorie du loisir en observant les caractéristiques d'une sociologie dumazedérienne dans les laboratoires du CNRS et dans ses liens avec la postérité de sa pensée.

Enfin, elle développe l'héritage du chercheur engagé dans l'éducation populaire, notamment au travers de la fondation et de la présidence pendant 22 ans du mouvement Peuple et Culture.

Le propos s'attache à réévaluer tout l'apport de la sociologie de Joffre Dumazedier dans ses oppositions, ses dialogues, ses complicités avec les intellectuels de son temps. Pourtant au fil des pages, reste en suspens les raisons pour lesquelles les découvertes et réflexions sociologiques de Joffre Dumazedier ont été minorées, et ce, malgré le succès en librairie des traductions en douze langues de son livre le plus connu : *Vers une civilisation du loisir ?* paru en 1962.

**Mots clés : Education, populaire, culture, XXe siècle, sociologie, association, loisir, formation, pédagogie, Uriage, Peuple et Culture.**





# Abstract

**Title: Joffre Dumazedier (1915-2002), commitment, method, and style.**

## **Abstract**

This thesis has its place in the field of cultural history and explores the intellectual biography of researcher and militant, the sociologist Joffre Dumazedier, dealing with the issues of his time. Themes and paradigms that are meaningful to this day transpire as we familiarize ourselves with his work, such as: leisure, time off, development of time for oneself, learning society, social activities and cultural powers, lifelong learning and self-directed learning, ways of life and lifestyle. The account accompanies this witness of 20th-century humanities and social sciences through his scientific research, commitments, and actions.

The thesis establishes a dialogue with the non-conformist scholars and essayists of the thirties, the Vercors Resistants' networks, and even "free-floating intellectuals", shaken up by post-industrial changes. It questions the legitimacy of the concepts and theory of leisure by observing the characteristics of Dumazedierian sociology in the CNRS laboratories and its links with the seeds of his thinking.

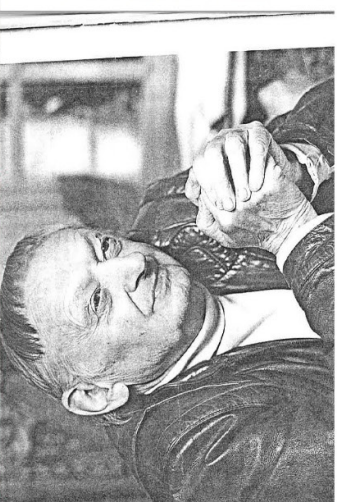
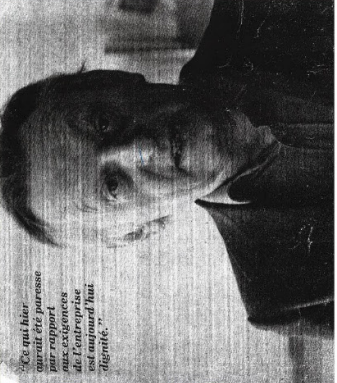
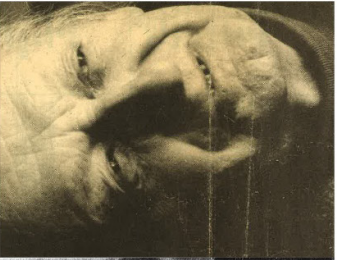
Lastly, it develops the legacy of the researcher committed to popular education, primarily through the foundation of the People and Culture movement and its chairmanship for 22 years.

This document sets out to reassess the breadth of Joffre Dumazedier's contribution to sociology through the confrontations, dialogues, and friendships with his peer intellectuals. Yet, as the reader turns these pages, and despite the success of his most well-known, best-selling work published in 1962, that was translated into twelve languages – *Toward a Society of Leisure?* the reasons why Joffre Dumazedier's sociological discoveries and analyses were played down, remain unresolved,

## **Keywords:**

***Education, popular, culture, 20<sup>th</sup>-century, sociology, association, leisure, learning, pedagogy, Uriage, People and Culture.***





## Remerciements

Mes remerciements vont en premier chef à mon directeur de thèse, Laurent Martin, qui est dans la bienveillance, jamais complaisant, toujours exigeant.

À Marie-Françoise Govin qui n'a jamais renoncé à aucune relecture forte et lucide.

À Jean-Pierre et Guy, Georges et Yvette, Geneviève, Nicole, Marie-Odile, Christine, Claire, Jean-Paul, Hélène, Paule, Pierre, Jean, Diane, Catherine, Damien et celles et ceux de PEC qui n'ont pas cessé d'y croire en m'ouvrant leurs archives.

Ils ont égrainé mes jours et mes nuits avec Dumazedier à *La rencontre des hommes*, comme dirait Benigno, sans quoi rien n'est possible. Parmi eux, les mêmes du cercle précédent et certains autres avec qui j'ai travaillé, cherché, parlé et chemin faisant avec qui je me suis entraîné à penser :

Yvette et Georges Le Meur, Roger Sue, Nicole Samuel, Geneviève Poujol, Jean-Michel Peter, Guy et Jean-Pierre Saez, Gaston Pineau Gilles Pronovost, Pierre Besnard, Jean-Paul de France, Paule Savane, Hélène et Marie-Odile de Gisors, Claire Guinchat, Catherine Beaumont, Damien Lenouvel, Christiane Etévé, Jean Hassenforder, Guillaume Bourgeois, Edgar Morin, Bernard Comte, Maxime Coume, Philippe Meirieu ...

À ce monde de l'Alma Mater des Universités de la Sorbonne, de Jean-Jaurès et du Cerlis,

À Shula pour ses traductions et son enthousiasme,

À Kevin typo et infographiste à 22h04,

À ma famille, mes proches, Gil et celles et ceux de Music'Halle et de plus loin ...

À Nathalie, ma compagne qui m'a soutenu de façon indéfectible dans l'aventure et la tourmente avec amour et assiduité,

À toutes celles et ceux que le temps nous préserve et nous réserve pour d'autres histoires.



*On définit quelquefois l'histoire comme une connaissance du singulier ; l'expression est acceptable, à la condition de bien spécifier que le singulier qu'elle étudie peut être lui-même une réalité d'ordre global, embrassant un vaste secteur d'humanité – hommes, idées, valeurs, création culturelles. Sans doute une théorie de la connaissance de tradition empirique nous objectera qu'en dernière analyse toute l'histoire humaine se résume à une multitude d'aventures personnelles, vécue chacune par un individu et que, seule cette poussière de destinées particulières constitue la réalité. L'objection est spécieuse : l'existence d'une multitude d'arbres croissant, bien distincts chacun de l'autre, côte à côte, ne supprime pas la réalité d'un phénomène d'un autre ordre, global, qu'est la forêt.<sup>1</sup>*

---

<sup>1</sup> *L'Histoire et ses méthodes*, Paris, Editions Gallimard, 1961, Encyclopédie de la Pléiade, 1771p., p. 1497, un article de Henri Irénée Marrou : « Comment comprendre le métier d'historien ».



# Sommaire

<b>SOMMAIRE</b> .....	<b>11</b>
<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>13</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE : DE 1915 À 1945</b> .....	<b>29</b>
<b>CHAPITRE 1. DE 1915 AU FRONT POPULAIRE</b> .....	<b>31</b>
<b>CHAPITRE 2. CONSTRUIRE SA PENSEE AU TOURNANT DES ANNEES TRENTE</b> .....	<b>83</b>
<b>CHAPITRE 3. A URIAGE DUMAZEDIER RESISTANT VERS UN HUMANISME REVOLUTIONNAIRE</b> .....	<b>115</b>
<b>DEUXIÈME PARTIE : DE 1945 A 1967</b> .....	<b>184</b>
<b>CHAPITRE 4. A LA LIBÉRATION DUMAZEDIER CHERCHEUR ET MILITANT</b> .....	<b>187</b>
<b>CHAPITRE 5. LES ANNÉES CINQUANTE</b> .....	<b>245</b>
<b>CHAPITRE 6. MINISTÈRE MALRAUX</b> .....	<b>288</b>
<b>CHAPITRE 7. LES AMIS AMÉRICAINS</b> .....	<b>314</b>
<b>CHAPITRE 8. EN MARCHÉ VERS LE LOISIR ?</b> .....	<b>330</b>
<b>CHAPITRE 9. FIN DES ANNEES 60</b> .....	<b>370</b>
<b>TROISIÈME PARTIE : 1968/1985</b> .....	<b>423</b>
<b>CHAPITRE 10. TOUT EST POLITIQUE</b> .....	<b>426</b>
<b>CHAPITRE 11. « SOCIÉTÉ EDUCATIVE ET POUVOIR CULTUREL »</b> .....	<b>483</b>
<b>CHAPITRE 12. CULTURE(S) POPULAIRE(S)</b> .....	<b>527</b>
<b>QUATRIÈME PARTIE : 1986/2002</b> .....	<b>627</b>
<b>CHAPITRE 13. VALEUR DU TEMPS, TEMPS DES VALEURS</b> .....	<b>630</b>
<b>CHAPITRE 14. ÉDUCATION EN CRISE OU CRISE DE L'ÉDUCATION</b> .....	<b>676</b>
<b>CHAPITRE 15. MÉMOIRE, VOYAGE ET SOCIOLOGIE</b> .....	<b>700</b>
<b>CHAPITRE 16. FIN DU PARI BIOGRAPHIQUE</b> .....	<b>732</b>
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE</b> .....	<b>751</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE</b> .....	<b>765</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	<b>794</b>
<b>INDEX</b> .....	<b>801</b>
<b>TABLE DES ANNEXES</b> .....	<b>809</b>





# **INTRODUCTION**

## Propos liminaires

Si l'historien ne peut trouver que ce qu'il cherche, que cherchons-nous ? Un rapide retour sur le contexte disciplinaire de nos travaux et les thématiques agrégées au fur et à mesure de nos investigations vont nous permettre d'y répondre. Nous sommes en histoire, en histoire culturelle.<sup>2</sup> Nous ne sommes ni en anthropologie, ni en philosophie, pas même en sociologie ou en science de l'éducation. Pour notre recherche portant sur le parcours intellectuel de Joffre Dumazedier, nous pourrions nous concentrer sur une période de sa vie ou sur un aspect particulier des paradigmes de sa pensée. Cela nous aurait conduit à dérouler la pensée du sociologue sur le terrain qui était le sien, de ses préoccupations sur le loisir, comme un temps libéré pour soi.

*L'auto-développement de soi, venant de la philosophie aristotélicienne, [Skholè] n'atteint sa plénitude que par une transformation du quotidien, de soi autour de soi, d'où elle se prolonge. Sinon elle n'ébranle pas les conformismes sociaux, elle a une créativité appauvrie. Sinon, l'homme est séparé de son milieu, même quand il se décide ou se déclare marginal. Du coup, il a fallu inventer, fabriquer l'autoformation sur la base des sociologies déterministes pour mieux comprendre, critiquer, inventer le quotidien. C'est ce que j'ai essayé de faire.*<sup>3</sup>

Cela nous aurait conduit à déconstruire peut-être la controverse entre les auteurs classés dans une sociologie dite *critique* ou encore *déterministe* qui occupaient « *une position oligopolistique sur le marché intellectuel des sciences sociales* »<sup>4</sup> et une sociologie concurrente dite *analytique ou critique* en suivant les propositions de Dumazedier vers une voie alternative, plus empirique voire même historico-empirique, pour reprendre un concept qui lui était cher.

---

<sup>2</sup> Dans la discipline de l'histoire contemporaine à l'Ecole doctorale « Arts et Médias » de la Sorbonne.

<sup>3</sup> Archives sonores Georges Le Meur, Cassette 5, Face B, Cahier IV. Nous créons une indexation de 1 à 17 et retenons en titre les indications déjà mentionnées sur la jaquette des cassettes. Les verbatim sont écrits dans des cahiers classés en chiffres romains de I à XII.

<sup>4</sup> *Le Monde*, 24 novembre 2017, « Non à la culture de l'excuse », Gérald Bronner et Etienne Géhin, 21 Débats & Analyses, annoncé en première page sous le titre La querelle des sociologues.

Conscient du poids des déterminismes sociaux, il n'hésitait pas pour autant à critiquer, inventer, à *réinventer le quotidien*<sup>5</sup> pour mieux le rendre compréhensible et, à terme, le transformer.

*Il ne faut pas concevoir une recherche comme on cueille des marguerites dans un pré ou un champ ! Questionnement, hypothèses, choix de théorie explicative et enfin des concepts, comme un mal nécessaire pour désigner des faits sociaux qu'on veut récolter pour leur donner des noms. C'est bien triste mais c'est comme ça. C'est un mal nécessaire pour désigner les faits sociaux, pour observer les interactions politiques, culturelles, éducatives et découvrir les obstacles du fait des grandes forces sociales à l'œuvre.*<sup>6</sup>

Il est impossible de parler de ses recherches en sciences sociales sans évoquer « la méthode d'entraînement mental ». Nous avons choisi une voie chronologique en cherchant une fidélité méthodique à sa biographie surtout intellectuelle pour réaliser une thèse d'histoire culturelle. Notre objet est donc de croiser la biographie de Dumazedier avec l'Histoire, les courants de pensée mêlés aux secousses politiques, aux engagements du 20<sup>e</sup> siècle, aux influences et à des courants auxquels s'oppose la vision dumazédiérienne...

Au moins deux autres thématiques viennent motiver ces recherches : les nouvelles technologies de l'information, dans leurs liens dialectiques parfois conflictuels entre la connaissance ordinaire et les découvertes savantes. En effet, depuis l'arrivée de la télévision jusqu'aux outils numériques de l'image et du son au service de la communication en réseau mondial, que nous apporte la sociologie de Joffre Dumazedier ? Même s'il nous a quittés aux premières années de ce troisième millénaire (2002), quel serait le lien entre histoire des médias et sociologie de la connaissance ? Que devient le sujet apprenant dans une société dite de la connaissance et de l'information ?

La deuxième thématique rejoint la critique de Dumazedier des connaissances ordinaires par les savoirs du quotidien. Héritière de son entrée en science humaine par la linguistique, elle est plus tard en dialogue avec des auteurs comme Henri Lefebvre, Yvan Illich ou Michel de Certeau. Nous nous demandons déjà comment les études supérieures de littérature et ses recherches tournées vers la linguistique avec pour sujet la littérature d'Anatole France, du jeune

---

<sup>5</sup> Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne I Introduction*, L'Arche, Paris 1958, nouvelle édition. Février 2009, 266 p.

<sup>6</sup> Cassette 2 « La preuve » 1980, Cahier III.

étudiant ouvre la voie. Depuis sa passion pour Giono, puis son entrée en Résistance, la recherche d'un homme nouveau, d'un humanisme révolutionnaire qui faisait écho aux anti-conformistes des années trente, jusqu'à son engagement à la Libération avec la création de Peuple et Culture (PEC), se dégage un style de pensée. La formule célèbre du Manifeste de PEC : « *Rendre la culture au peuple et le peuple à la culture* » écrite à la Libération en 1945, sera comme son étendard, son maître-mot.

L'engagement, le style et la méthode seront les trois thèmes qui structureront nos recherches. Nous irons également approfondir notre connaissance de la démarche sociologique de Joffre Dumazedier qu'il appelait *sociologie active*, *sociologie empirique*, ou *histo-empirique*. Il y a en effet une sorte d'existentialisme sociologique dans cette approche, d'une sociologie compréhensive au plus près de la vie *des gens*.<sup>7</sup> Toujours rétif à passer du loisir au temps libre ou libéré, c'est *l'éthos du loisir*, son sens, ses valeurs, son évolution voire sa révolution qui furent régulièrement mis sur l'établi par Joffre Dumazedier. Cela nous conduira à une étude plus épistémologique pour situer, argumenter et avoir un regard critique sur son parcours intellectuel. En résumé une citation de Laurent Martin, tirée de l'avant-propos de sa biographie de Jack Lang, vient clarifier notre propre projet biographique :

*Nous ne proposerons pas une biographie "à l'américaine", un de ces gros pavés à prétention exhaustive mais qui s'attardent de préférence sur les péripéties sentimentales et sexuelles de leur modèle. Même si nous aborderons parfois des sujets d'ordre privé, dans la mesure où ils éclairent le personnage public, nous nous attacherons à décevoir les amateurs de sensations fortes en nous tenant pour l'essentiel à une biographie intellectuelle et politique de Jack Lang, c'est-à-dire d'abord et surtout à l'étude de sa carrière.*<sup>8</sup>

Carrière culturelle et politique pour Lang, carrière d'universitaire et de militant, d'auteur, de chercheur en sociologie du loisir, des temps sociaux et de l'autoformation pour Dumazedier. Nous nous consacrerons à suivre les paradigmes de ses œuvres intellectuelles et militantes, en dialogue avec des auteurs de son temps. Ces préoccupations sont d'ailleurs toujours en discussion dans le débat public aujourd'hui et encore plus du fait des confinements liés à la

---

<sup>7</sup> Pour reprendre le titre du sociologue Pierre Sansot, *Les gens de peu*, Col Sociologie d'aujourd'hui, Presses Universitaires de France, Paris, 1991

<sup>8</sup> Laurent Martin, *Jack Lang Une vie entre culture et politique*, Editions Complexe, Paris 2008, p 17, 420p.

pandémie : loisir, temps libérés, temps de travail contraint, suspendu, à distance, développement et pouvoirs culturels, formation et autoformation tout au long de la vie, style et manière de vivre etc. Cela, d'autant plus que, depuis la sortie des Trente Glorieuses, un temps subi, sans travail, est de plus en plus fréquent pour des populations précaires, conséquence du chômage et des évolutions de la vie professionnelle elle-même.

Enfin, nous adopterons une démarche de recherche, semblable à celle définie dans l'avant-propos biographique de Jack Lang par Laurent Martin :

*[...] en croisant les archives d'origine et de nature diverses sur un même épisode, en saisissant des activités différentes de l'aspect social de Jack Lang, en refusant d'éliminer a priori les données hétérogènes, en replaçant les faits dans leur contexte d'apparition au lieu de les juger du point de vue final qui est le nôtre, nous tenterons, sans rompre tout à fait avec un certain naturalisme historique, de rendre à l'action son inertie, aux décisions leur incertitude, à la chronologie ses phénomènes de résurgence et de feuilletage, et à la personnalité ses clivages<sup>9</sup>.*

## **Matière et méthode**

Revenons à présent sur la matière accumulée et la méthode envisagée. Pour ce faire, quatre périodes sont identifiées pour nous permettre de comprendre l'histoire intellectuelle de la vie de Joffre Dumazedier. Notre corpus d'idées, de concepts et d'ouvrages sur cette matière plurielle bien sûr hiérarchisée, documentée, ressourcee et vérifiée : relations épistolaires, manifestes, comptes rendus de colloques, de réunions ou d'assemblées diverses, plaquettes de revendication ou de communication, entretiens sonores et/ou visuels, un corpus d'archives publiées ou non, et, bien sûr, des rencontres et témoignages avec des témoins de son entourage. L'observateur, le chercheur, le biographe est non seulement influencé par les écrits et positions heuristiques de l'auteur sur lequel il travaille, (qui en l'occurrence est l'objet de sa recherche), mais aussi par l'ambiance sociale et les courants axiologiques traversés. Il l'est de même par les femmes et les hommes qui les traversent. L'objet est certes important à saisir le plus possible dans son objectivité, ici l'histoire intellectuelle de Joffre Dumazedier, mais le sujet qui étudie

---

<sup>9</sup> Laurent Martin, *Jack Lang Une vie entre culture et politique*, op.cit., p 18.

cet objet ne saurait se dissimuler sans contrefaçon derrière le récit historiographique qu'il tente d'élaborer.

Nous ne nous défausserons pas et nous ne chercherons ni justification, ni dissimulation par rapport aux résultats de nos travaux. Bien sûr le *Pari biographique*<sup>10</sup> comme un jeu de billard à trois boules, cher à François Dosse, entre le biographe, son personnage et son lecteur suppose que nous restions sur nos gardes pour ne pas tomber dans les arrangements postérieurs aux faits. En réalité, le pacte biographique se joue également avec celui de l'autobiographie. « Pour Lejeune, le récit de vie est un genre littéraire à part entière, œuvre de création comme une autre. Il suggère même de l'envisager comme une "hétéro-biographie à la première personne" qui serait le cas inverse de celui de "l'autobiographie à la troisième personne." <sup>11</sup> » Ceci étant, les récits de vie sont parfois trop complaisants ou déformants « pour maîtriser les traces de sa personne au-delà de sa disparition.<sup>12</sup> » C'est bien le piège de l'autobiographie, même si c'est un matériel de première main pour l'historien quand il sait l'interpréter avec méthode.

Nous confronterons, autant que cela sera possible, la mémoire des témoins aux écrits indiscutables, aux archives disponibles, tentant de nous rapprocher d'une réalité objective et rigoureusement authentifiée. Pour réaliser ce travail historico-biographique nous avons puisé dans plusieurs récits autobiographiques de Joffre Dumazedier, découverts au fil de nos recherches, que nous mettrons en perspective, interrogerons et critiquerons :

- trois documents datant de 1977 : son « itinéraire bio-bibliographique 1936-1985, dans « Révolution Culturelle du temps libre <sup>13</sup> », une « *Bio-bibliographie abrégée de Joffre Dumazedier* » écrite par lui-même « à l'appui d'une demande d'accès au rang de

---

<sup>10</sup> François Dosse, *Le pari biographique Ecrire une vie*, Paris, La Découverte/Poche, 2011, 480 p.

<sup>11</sup> François Dosse fait ici référence à l'ouvrage de Philippe Lejeune, *Je est un autre*, Le Seuil, Paris 1980.

<sup>12</sup> Ibid., p 229.

<sup>13</sup> Op. cit., Paris, Méridiens, Klincksieck, 1988, p 271 à 294, que nous complétons avec quatre pages autobiographiques (Tapuscrit de 1998), où Dumazedier parle de lui à la troisième personne du singulier « Il se prénomme Joffre : il est né en 1915 ..., etc., » (ANNEXE XII). On connaît la formule rimbaldienne, « je est un autre » à laquelle nous pourrions coller la déclaration de Coetzee de 2002, rapporté par Dosse, « toute autobiographie est une autre-biographie ». Dosse François, *Le pari biographique Ecrire une vie...*, op. cit., p. II.

*Professeur sans chaire et de professeur à titre personnel* » daté du 17 janvier 1977.<sup>14</sup> et enfin une autre version fortement autobiographique parue dans un livre collectif coordonné par Gaston Pineau où on lui demande comment il avait été conduit à associer dans ses années d'action et de recherches loisir, éducation permanente et développement culturel.<sup>15</sup>

- un autre « *Récit autobiographique de Joffre Dumazedier* » écrit par Nicole Samuel, à partir d'un entretien qu'elle a réalisé en février 1993.<sup>16</sup>
- un document du 50<sup>ème</sup> anniversaire de Peuple et Culture : « Joffre Dumazedier. Itinéraires d'action éducative et de recherche sociologique puis socio pédagogique.<sup>17</sup> » d'avril 1995.

Nous utiliserons également les témoignages déjà recueillis de celles et ceux qui ont travaillé, côtoyé, collaboré, écrit avec Joffre Dumazedier : Yvette et Georges Le Meur, Roger Sue, Nicole Samuel, Geneviève Poujol, Jean-Michel Peter, Gilles Pronovost, Pierre Besnard, Paule Savanne, Hélène et Marie-Odile de Gisors, Claire Guinchat, Catherine Beaumont, Damien Lenouvel, Nelly Leselbaum, Christiane Etévé, Guy et Jean-Pierre Saez, Paule Savane, Olivier Thévenin, Gaston Pineau, Jean Hassenforder ... et ceux qui s'ajoutent à ces rencontres par capillarité de relations humaines. De nombreux articles et ouvrages des auteurs cités et ceux qui ont influencé celui qu'on nommera injustement « le sociologue *des* loisirs ». Mais aussi, les ouvrages des auteurs qui s'inspirent de Dumazedier pour prolonger ou contredire sa pensée, ceux de la génération qui s'est emparée à sa suite des questions du temps libre, du loisir, de l'autoformation.

---

<sup>14</sup> Document dactylographié Envoyés par Claire Guinchat cacheté par La Poste du 28-02-2017. (ANNEXE XIV)

<sup>15</sup> Joffre Dumazedier, « *Loisir- éducation permanente-développement culturel* » in Pineau Gaston, *Éducation ou aliénation permanente ?* Bordas, Dunod1977, p.107 à 124.

<sup>16</sup> Gilles Pronovost, (*sous la direct.*), Claudine Attias-Donfut et Nicole Samuel, *Temps libre et modernité. Mélanges en l'honneur de Joffre Dumazedier*, Presses de l'Université du Québec, L'Harmattan, Montréal 1993, p.1 à 20

<sup>17</sup> « Compte rendu de l'intervention de Joffre Dumazedier à la journée d'étude organisée par Peuple et Culture, le 21 Avril 1995 » Archives Peuple et Culture. Une séquence très autobiographique p. 41 à 45, intitulée « Développement culturel démocratique à long terme et pouvoir culturel ».



Les archives de Joffre Dumazedier ont été déposées aux Archives Nationales de Pierrefitte, sur quinze mètres linéaires ; elles sont bien évidemment une ressource précieuse, s’y ajoutent des lettres et documents écrits ou sonores qui nous ont généreusement été transmis par Georges Le Meur et les témoins rencontrés, et par l’association Peuple et Culture. Ouvrons et tentons de décrypter cette « *boîte noire* », comme le dirait François Dosse, contenant la documentation sur la vie intellectuelle et la pensée de Joffre Dumazedier. Nous allons essayer de mieux comprendre la quête de Dumazedier autour de cet ethos du loisir, de ses valeurs et de son évolution dans le XX<sup>e</sup> siècle, de ce qu’il nous dit aujourd’hui de ce temps libéré des contraintes sociales, privées et professionnelles.

Prenant la distance nécessaire avec notre sujet nous avons tenté de toujours rester vigilant pour ne pas tomber dans une adhésion apologétique mais de rester dans une confrontation, un dialogue avec un personnage emblématique du siècle passé, Joffre Dumazedier. « On était plus intelligent à son contact », nous dira-t-on souvent, lui qui respectait ses étudiants, cherchant à ce qu’ils trouvent par eux-mêmes leur propre chemin, leur propre liberté de jugement et d’action, loin des dogmes ou des préjugés. C’était le sens de cette “société éducative” qu’il appelait de ses vœux. Attention donc à « l’éloge qui tue. Toute apologie peut être un assassinat par enthousiasme.<sup>18</sup> »

En contrepoint, la critique de “l’illusion biographique” de Pierre Bourdieu est sévère. Il lui conteste jusqu’à la pertinence d’une possible historicisation du sujet « dont la seule constance serait celle d’un nom propre.<sup>19</sup> ». Pour illustrer sa pensée, il prend appui sur la métaphore du métro pour rendre compte d’un trajet de vie, du parcours d’un sujet « est à peu près aussi absurde que d’essayer de rendre raison d’un trajet dans le métro sans prendre en compte la structure du réseau, c’est-à-dire la matrice des relations objectives entre les différentes stations.<sup>20</sup> »

---

<sup>18</sup> Remarques issues d’un ouvrage de Cioran sur Joseph de Maistre in Compagnon Antoine, *Les antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, p.176

<sup>19</sup> Pierre Bourdieu, *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 62-63, juin 1986. L’illusion biographique. p. 69 à 72.

<sup>20</sup> Cité par François Dosse dans *Le pari biographique Écrire une vie*, La Découverte/Poche, Paris 2011, 480p, p. 228.

L'illusion biographique installe une confusion entre le sujet et son quotidien, il les confond. Le piège qui nous guette est de construire un récit biographique qui passerait sous silence les conditions sociales de possibilité et d'impossibilité de réalisation du sujet. Cela renvoie aux différends entre Joffre Dumazedier et Gaston Pineau dans son entreprise autour des récits, *des histoires de vie*.<sup>21</sup> C'était le reproche que lui faisait Dumazedier : « Il construit une autoformation qui va vers un individualisme coupé de la société.<sup>22</sup> »

Quoi qu'il en soit, continuant à filer la métaphore ferroviaire, nous tenterons de voir comment au travers des itinéraires de sa vie, il fit justement le choix d'aller dans telle ou telle direction, de s'arrêter dans une station, d'en quitter une autre pour en rejoindre une troisième. Ce seront des marqueurs, des passages (de) à niveau, dans le train de sa vie. Sans prétention à l'exhaustivité, nous tenterons de construire la mosaïque de la vie de Joffre Dumazedier morceau par morceau, même si nous savons que cela ne sera jamais un miroir donnant une image définitivement fidèle à son sujet, du monde ou des idées qu'il traversait. Ce n'est pas notre but. De plus, cela reviendrait à commettre des anachronismes, bête noire des historiens, qu'il s'agit d'éviter, règle méthodologique première.

### **Quatre périodes pour une vie**

Si nous relevons le parti de scinder la vie et l'œuvre de Joffre Dumazedier en quatre périodes, ce n'est pas pour les présenter « comme un morceau de viande saignante et morte ». Nous aboutirions à des « tableaux en trompe-l'œil d'où la vie esthétique et la vie du tableau s'évanouirait » et retomberions dans l'illusion biographique que nous venons d'évoquer avec Bourdieu. Cette mise en garde nous est offerte par Jacques Charpentier et René Kaës<sup>23</sup> qui reprennent ces citations d'Henri Lefebvre autour de l'esthétique du quotidien.

Nos quatre parties seront donc conçues comme les périodes d'un tout qui ne pourraient être prises séparément au risque de perdre la vue d'ensemble de la vie intellectuelle de Joffre Dumazedier.

---

<sup>21</sup> Gaston Pineau, Jean Louis Le Grand, *Les Histoires de vie*. PUF, Paris 1993, 127p. (Que sais-je ?) 3ème édition.

<sup>22</sup> Cassette C5 Face B, Cahier IV.

<sup>23</sup> Jacques Charpentier et René Kaës. *La culture populaire en France*, Les Editions Ouvrières, Paris 1962, 206p. (Vivre son Temps), p.127

Une première partie couvre une période de trente années de sa vie, de 1915 à 1945. L'environnement familial et social de son enfance à Noisy-le-Sec, celle « d'une éducation favorisée dans un milieu défavorisé<sup>24</sup> », puis sa formation intellectuelle, du lycée Voltaire à la Sorbonne. Dès le début de l'âge adulte, il s'engagea sur le terrain de la sociopédagogie, bien sûr sans la nommer ainsi, en étant animateur des Collèges du Travail pour transmettre le goût de la culture et de la lecture aux classes populaires. Cette première partie est découpée en deux séquences :

- La première de 1915 à 1936 : Joffre Dumazedier a 21 ans au moment du Front Populaire. C'est aussi l'occasion de ses premiers voyages à l'étranger souvent à bicyclette, notamment en Allemagne et à Delphes en Grèce qui nourriront sa passion pour le sport et les Jeux Olympiques.
- La seconde de 1936 à 1945 : de 21 à 30 ans. À la fin des années 1930, « la drôle de guerre » et la « capitulation », « la défaite », puis Uriage sous Vichy de 1940 à 1942 et dans la Résistance de 1942 à 1944. « J'ai été un agrégatif de lettres, puis j'ai refait toute ma culture entre vingt et trente ans pour me consacrer à la sociologie.<sup>25</sup> »

Ces deux séquences seront évidemment caractérisées par le bouillonnement des années 1930 ; en approfondissant les recherches de Loubet del Bayle<sup>26</sup> et de François Chaubet, notre hypothèse est que cette période des 'non-conformistes' a été déterminante y compris pour Dumazedier pour faire la bascule dans la modernité du XX<sup>e</sup> siècle. Nous y retrouverons l'environnement social de son enfance, de son adolescence et enfin la manière dont il a vécu les évènements de la seconde guerre mondiale.

---

<sup>24</sup> Gilles Pronovost, (sous la direct.), *Temps libre et modernité. Mélanges en l'honneur de Joffre Dumazedier*, op. cit., p. 2.

<sup>25</sup> *L'éducation populaire ou la culture en action, Actes du Colloque d'Avignon. 19, 20, 21 juillet 1996*, in Les Cahiers de l'Animation, INJEP Hors-Série n° 5, Paris 1997, p. 163

<sup>26</sup> Jean-Louis Loubet Del Bayle, *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*. Éditions du Seuil, Paris 1969, 496p.

Ces préoccupations <sup>27</sup> entre savoir savant et savoir ordinaire, celui des élites et des classes populaires, « où quelques-uns auraient les privilèges du “raisonnement” et où le grand nombre serait confiné dans les croyances irraisonnées <sup>28</sup> » l’animeront sa vie durant.

La deuxième partie couvre une période qui s’étend de 1945 à 1967 : de l’entrée de Dumazedier dans un travail de recherche d’abord de pédagogie et de psychologie appliquée à l’enfance, avec Henri Wallon, puis à un travail le faisant définitivement embrasser la discipline sociologique qui le conduira à diriger une équipe au CNRS sur les modèles culturels et sociaux du loisir. Dans le climat de turbulences idéologiques de 1967, très critiqué et mis en minorité après vingt-deux ans de présidence, Joffre Dumazedier démissionna de son mandat à l’Association Peuple et Culture. Cet événement clôture cette deuxième période.

La troisième partie débute de *l’irruption de Mai 68* <sup>29</sup> pour s’achever au milieu des années 1980. Joffre Dumazedier mit au point sa sociologie empirique du loisir, tout en faisant une critique de ses recherches sur la civilisation du loisir qu’il menait depuis la fin des années cinquante, dans le cadre d’une « Thèse d’Etat sur Travaux, 1953/1973 ». Il y réinvestit vingt années de recherche et d’observations. 1969 fut aussi l’année de la création d’une chaire de socio pédagogie des adultes à l’Université René Descartes (Paris V) qu’occupa Joffre Dumazedier jusqu’en 1985. Ce fut enfin la période de maturité d’une très riche carrière universitaire qui prit fin toujours en 1985 quand, à 70 ans, le Professeur Dumazedier prit sa retraite. Le possible et le souhaitable, la planification et les prévisions, pour préparer l’avenir, restèrent au cœur de ses préoccupations...

Dans le n°3 de la *Revue d’histoire culturelle*, qui vient d’être consacrée au temps libre, on retrouve avec acuité certaines de nos préoccupations, de nos thématiques, même si l’orientation des animatrices et animateurs de la revue est de traiter la question du temps libéré au travers de ce qu’en font ou en disent les usagers eux-mêmes, du XIXe siècle aux années trente du siècle

---

<sup>27</sup> Michel Serres parlera de « Tiers Instruit » entre savoir savant et connaissance ordinaire des pratiques quotidiennes (Ibid. Mélanges, P18)

<sup>28</sup> A propos de son travail sur Condorcet : Joffre Dumazedier en collaboration avec Eric Donfu *La Leçon de Condorcet Une conception oubliée de l’instruction pour tous nécessaire à une république* (Célébration du bicentenaire, journée du 8 décembre 1992, Paris Sorbonne), Col Série Références, L’Harmattan, Paris 1994, 206 p., p. 76-77.

<sup>29</sup> [Henri Lefebvre, \*L’irruption de Nanterre au sommet\*, édition originale Anthropos, Paris 1968, Editions Syllepse 1998, 185p.](#)

dernier, plutôt que celle du loisir.<sup>30</sup> Outre l'intérêt fécond du travail de cette revue indispensable aux chercheurs en histoire culturelle, les autrices et les auteurs ont bien senti l'objet structurant pour la vie sociale, de ce qui pour eux, par les représentations du temps libre, apparaît comme un fait historique de culture, de morale et de politique.

Conquis de même par la richesse de ces objets de recherche historiographique, nous allons prolonger les questionnements, les définitions du « temps libre », esquissées dans ce dossier de la revue qui lui est consacré, même si, pour notre part nous allons explorer surtout ceux du loisir. On retrouvera la confrontation des points de vue du temps libre versus loisir, entre Roger Sue et Joffre Dumazedier, à la fin de notre troisième partie, quand était apparu ce nouveau paradigme du temps libre, comme un des marqueurs socio-historiques des années quatre-vingt. Dans cette *Revue d'histoire culturelle*, comme ailleurs, nous le verrons dans les pages qui suivent, on a souvent eu tendance à parler des loisirs et non pas du loisir en tant que temps social au moins aussi important que le temps de travail. On y aborde moins la théorie du loisir, qui pourtant nous paraît essentiel à fouiller, comme nous le verrons avec les travaux de Dumazedier, tout au long des seize chapitres qui suivent.

De concert avec la dernière livraison de cette indispensable revue, nous interrogerons l'amalgame entre temps libre et loisir qui reste à dénouer. Cela est particulièrement sensible dans l'entrée du dossier, au septième paragraphe, où on devine en filigrane, la célèbre définition en trois D du loisir de Dumazedier (délassement, divertissement et développement de soi). Pourtant, elle semble dessiner plutôt les contours d'une certaine approche du temps libre en la décrivant comme un

*« emblème petit-bourgeois de ceux qui ne sont préoccupés que de consommations factices »* [ou, un peu plus loin dans le texte], *« à se donner une voie d'accès à la formalisation de morales de vie qui, loin de se borner à donner du prix à telle ou telle activité ludique, renseignent sur l'état historique des luttes pour la définition des modes de vie légitimes. »*

---

<sup>30</sup> Claire Blandin, Pascale Goetschel et Christophe Granger, « Les usages du temps libre : approches historiennes », *Revue d'histoire culturelle XVIIIe-XXIe siècles* [En ligne], | 2021, mis en ligne le 15 octobre 2021, consulté le 06 novembre 2021. URL : <http://revues.mshparisnord.fr/rhc/index.php?id=2664>

On voit que le débat est resté ardent, ce qui le rend non moins essentiel à être ouvert et passe pour nous par les engagements intellectuels et militants de Dumazedier.

Pour finir, une quatrième partie ouvre la période qui ira de 1985 à 2002, l'année de sa mort. Cette période est accompagnée d'un nouvel essai de Joffre Dumazedier, où résonne la discussion que nous venons d'avoir : *La Révolution culturelle du temps libre. 1968-1988*.<sup>31</sup> On y ajouterait volontiers une autre formule : "l'autoformation tout au long de la vie" qui concentrera ses derniers efforts intellectuels, après ce qui s'appellera la formation permanente ou continue, la promotion d'une véritable société éducative de formation et d'autoformation était le moteur de ses dernières investigations. Il était, comme on le verra, déjà familier en son temps des recherches sur les débuts du « petit écran ». Les enquêtes sur les mass-médias avec leurs fonctions distractives, l'utilisation des nouvelles technologies de l'information et de la communication (les fameuses TIC, selon un acronyme en vogue au milieu des années 1980) ne tarderont pas à s'inviter sur les écrans du XX<sup>e</sup> siècle finissant. Nous y retrouverons nos premiers questionnements, à l'orée de cette introduction.

Les déplacements fréquents de Joffre Dumazedier, ses correspondances, ses enseignements, ses échanges avec des auteurs et chercheurs de nombreux pays, les traductions de ses ouvrages dans plusieurs langues, ses nominations de Docteur Honoris Causa des Universités de Belgique, du Québec, du Brésil, de l'Équateur participèrent largement au rayonnement international de ses travaux.

Dans cette dernière période de sa vie, toujours très actif, Joffre Dumazedier resta passionné par les résultats des travaux de ses collègues, curieux de leurs productions les plus récentes, et friand de transmettre ses témoignages aux plus jeunes générations.

### **Trois questions, trois hypothèses**

Le découpage biographique de la vie de Joffre Dumazedier en quatre périodes vient répondre à trois séries de questionnements qui structureront nos travaux de recherche.

La première porte sur le concept de loisir dans ses interactions avec les autres temps sociaux : temps familial, professionnel, de militance religieuse, politique, de l'apprentissage

---

<sup>31</sup> [Joffre Dumazedier, \*Révolution Culturelle du temps libre 1968-1988\*, Paris, Méridiens, Klincksieck, 1988, 312p.](#)

formel, informel, de l'enseignement initial en passant par la formation permanente etc. Pourquoi, du moins en France, le loisir a-t-il eu tant de mal à acquérir un statut d'objet légitime de recherche en science sociale ? La question du loisir était-elle vouée à rester secondaire par rapport à la valeur travail, structurante et centrale dans la vie des individus ?

Un deuxième axe de questionnement repose sur l'existence d'une sociologie dumazedérienne. Si l'on y répond par l'affirmative, la troisième question qui en découle chercherait les traces de ses travaux dans les courants actuels de la sociologie. Quelle postérité de la pensée et de l'œuvre de Joffre Dumazedier ?

Cela nous conduira à formuler au moins trois hypothèses.

A) La pensée de Dumazedier est toujours une pensée en action, à la recherche d'une raison qui puisse être populaire, qui, suivant le projet de Condorcet, serait 'un art de s'instruire par soi-même'. Elle encouragerait des cheminements personnels et pluriels assistés par cette fameuse Méthode d'Entraînement Mental (MEM), où c'est la méthode qui domine.

Il s'agit d'instaurer un rapport dialectique de va-et-vient constant entre l'éducation formelle reçue, l'hétéroformation plutôt subie et l'autoformation libre et choisie, et cela, précise Joffre Dumazedier, « tout au long de la vie et pour toutes les catégories d'âge et de classes sociales », quelles en sont les conséquences pour ces processus entre-eux, pour les individus et pour la société en général.

B) Les méthodes scientifiques de Dumazedier se fondent sur une sociologie de la ressource. Est-il vraisemblable que les travaux sur le loisir ou le temps libre le distingueraient des sociologies contemporaines très bourdieusiennes, au profit d'une sociologie qui met en valeur les conditionnements, les contraintes certes, mais aussi les ressources dont chacun dispose pour les dépasser ?

Les périodes de la biographie intellectuelle de Joffre Dumazedier, son travail au CNRS, puis à l'Université Sorbonne-Paris V, sont dominées par des systèmes de pensée à tendance marxiste, foucaldienne ou bourdieusienne. Même s'il en partage certaines analyses, il opère une distance critique, pour construire sa propre réflexion.

Pourquoi le discours de Joffre Dumazedier sur le loisir, puis celui sur l'autoformation, d'un temps libéré à soi, conséquence directe de l'allègement puis de la raréfaction inéluctable du temps de travail, restait peu audible ?

C) La troisième hypothèse, fil conducteur de notre étude, sera le processus civilisateur.

Au début des années soixante, Dumazedier pose la question d'une civilisation à venir du loisir. D'autres chercheurs emboîteront le pas dans les années quatre-vingt pour parler d'une civilisation du temps libre. Quelle est la pertinence de cette insistance sur le processus de civilisation, d'où vient-elle, où va-t-elle ?

Pour nous résumer, nous proposons de construire la biographie intellectuelle de Joffre Dumazedier comme une boussole pour indiquer les chemins, les orientations de sa pensée sociologique et de son action militante tout en éclairant celles du siècle passé. Par une analyse critique de son œuvre, il s'agira de comparer ses paradigmes autour du loisir, du temps à soi, de l'autoformation, avec ceux des intellectuels qui, avant lui, avec lui ou après lui, ont pris des positions voisines ou opposées. Nous proposons de faire un travail d'épistémologie historique, de faire un détour par l'histoire intellectuelle et culturelle pour réinterroger le corpus des travaux sociologiques de Joffre Dumazedier.

Nous observerons l'élaboration, la sédimentation de la pensée dumazedérienne, dans le respect de sa chronologie, (de sa bio-graphie intellectuelle) dans les quatre grandes époques de sa vie, qui correspondent à nos quatre grandes parties. Nous espérons ainsi parvenir à retracer les contextes de l'élaboration d'une pensée sociologique originale dans le XX<sup>e</sup> siècle, son mode de diffusion, de réception et de critique, par les milieux intellectuels et militants qu'il a côtoyés, accompagnés, et lui-même critiqués.

Voilà l'histoire culturelle que nous vous proposons de narrer, par laquelle nous tenterons, en travaillant sur l'histoire intellectuelle de Joffre Dumazedier, de construire un récit de celle du siècle passé.





## **PREMIÈRE PARTIE : de 1915 À 1945**



# CHAPITRE 1. De 1915 au Front Populaire

## 1. Première séquence 1915/1935

### 1.1. Ambiance et origine familiale

Vous trouverez dans les paragraphes qui suivent une description sobre et sommaire des origines familiales et de l'enfance de Joffre Dumazedier. Dans l'entre-deux-guerres, les "Années folles", puis les années 1930 des non-conformistes, nous verrons Joffre Dumazedier adolescent, puis jeune étudiant, aborder la belle utopie du Front Populaire.

Joffre Dumazedier est né le 30 décembre 1915 à Taverny dans l'ancienne Seine-et-Oise, dans un environnement familial modeste. 1915 est l'année de la bataille de la Marne,<sup>32</sup> celle où le Maréchal Joffre arrête l'armée de l'envahisseur allemand aux portes de Paris. L'enfant porte comme prénom le patronyme du Maréchal, figure héroïque du roman national. Ce prénom lui était pénible, lui qui n'a pas connu son père, mort dans les tranchées de Verdun en 1916. On ne s'étonnera pas que, pour ses proches, dans l'entourage de Peuple et Culture, dans les milieux universitaires parfois, et pour les témoins que nous avons rencontrés encore aujourd'hui c'était : Duma.

Son père Louis ne verra son fils qu'une seule fois à sa naissance. « Mort du Sergent Major Dumazedier Louis Georges, 82<sup>ème</sup> Régiment de l'Infanterie, né le 26 décembre 1890. Tué par l'ennemi devant Verdun<sup>33</sup> ». Anatole France, s'indignait de cette situation en juillet 1922 : « Ainsi ceux qui moururent dans cette guerre ne surent pas pourquoi ils mouraient. Il en est de même dans toutes les guerres. Mais non pas au même degré. [...] Cette fois, l'ignorance des victimes est tragique. [Suivait ici une formule devenue célèbre] On croit mourir pour la patrie : on meurt pour les industriels.<sup>34</sup> »

---

<sup>32</sup> Joffre Dumazedier, « *Itinéraire de Joffre Dumazedier président fondateur de Peuple et Culture professeur honoraire de la Sorbonne (Sciences de l'Éducation Paris V)* », tapuscrit daté de 1998, archives Peuple et Culture, un récit autobiographique, (4p.ANNEXE XIII) qui vient compléter les cinq autres mentionnés plus haut.

<sup>33</sup> Archives nationales Pierrefitte-sur Seine Boite 1-20130584/1

<sup>34</sup> Archives nationales Pierrefitte-sur-Seine Boite 1-20130584/1, choix de petits extraits de textes d'Anatole France sélectionnés par Claude Aveline, amie de la famille de l'auteur qui défendra, critiquera, assistera la

Comme Jaurès, Louis Dumazedier était plutôt parmi les pacifistes. Affirmons de suite qu'il faisait partie de ces pacifistes de la SFIO qui ne l'étaient pas par crainte de l'ennemi ou par mollesse, mais entrevoyaient le carnage que la tristement nommée « Grande Guerre » allait provoquer pour profiter surtout aux patrons de l'industrie. Un manifeste des partis socialistes français et allemand avait été écrit et publié simultanément en français et en allemand dans les journaux *L'Humanité* et le *Vorwärts* du 1<sup>er</sup> mars 1913.

Dans la collection "Histoire de vie et formation", dirigée chez L'Harmattan par Gaston Pineau, Marie-Odile de Gisors publia en 2007 une série d'échanges épistolaires avec Joffre Dumazedier. Il avait vécu chez sa mère Hélène quelques années. On y trouve des informations précieuses pour nos travaux et nous avons eu la chance également de pouvoir les rencontrer toutes les deux pour recueillir leurs témoignages. Quelques mois avant sa mort, Joffre Dumazedier avait écrit ces mots sur une carte à Marie-Odile qui était venue le voir dans sa maison :

*Souvenirs d'une belle journée tous les deux dans ma maison où tu as remarqué ce souvenir de mon père Louis Dumazedier, qui s'est battu avec des socialistes allemands contre la guerre, en 1913, à côté de Jaurès. Il m'a vu une fois. Il est resté dans le carnage de quelques milliers de Français et d'Allemands tués à Verdun en 1916.*<sup>35</sup>

Il avait joint à sa carte la photocopie justement du Manifeste pacifiste du 1<sup>er</sup> Mars des socialistes français et allemands, extrait de *L'Humanité*, qu'il disait garder toujours précieusement près de lui, comme un talisman. Ce manifeste finissait par ces lignes :

*« C'est le même cri contre la guerre, c'est la même condamnation de la paix armée qui retentissent à la fois dans les deux pays. C'est sous le même drapeau de l'Internationale - de l'Internationale qui repose sur la liberté et l'indépendance assurées à chaque nation - que les socialistes français et les socialistes allemands poursuivent avec une vigueur croissante leur lutte contre le militarisme insatiable, contre la guerre dévastatrice, pour l'entente réciproque, pour la paix durable entre les peuples. »*<sup>36</sup>

---

publication de ses œuvres. Cet article est paru dans un journal non identifié, daté du 24/03/49, pour le 25<sup>ème</sup> anniversaire de sa mort.

Marie-Odile De Gisors et Joffre Dumazedier, *Nos lettres tissent un chemin*, Paris 2007, L'Harmattan, 134p. (Histoire de vie et formation). P. 115.

<sup>36</sup> [https://www.marxists.org/francais/inter\\_soc/sfio/sfio\\_19130301.htm](https://www.marxists.org/francais/inter_soc/sfio/sfio_19130301.htm) ; consulté le 8 décembre 2018.

Plus tard chez le sociologue Joffre Dumazedier, on retrouvera des traces de ces préoccupations dans ses interrogations. Orphelin de guerre, comme Camus, et tant d'autres, le petit Joffre ne connaîtra donc jamais son père. Michel Winock parle des effets possibles de l'absence de père dans la vie d'un enfant puis d'un adulte en évoquant l'enfance de Sartre, Mounier ou encore Nizan et plus généralement de toute cette génération orpheline, dont la seule reconnaissance était d'être devenue « des pupilles de la Nation » après la Grande Guerre. Heureusement pour certains cela pouvait aussi avoir des effets libérateurs.

*« [...] les « pères » font défaut : enterrés, « gazés », ou « gueules cassées » pour le reste de leurs jours. Certains fils y ont gagné une précoce maturité. Sartre qui a perdu son père très jeune nous raconte [dans Les Mots] qu'il en résulta pour lui d'une heureuse absence de surmoi. Nizan, lui, évoque "la licence donnée par l'absence de nos pères" et cette occasion d'une "enfance miraculeusement soustraite aux complots pacifiques de l'ordre : la guerre nous a permis de vivre" »<sup>37</sup>*

Joffre Dumazedier regretta profondément cette absence de père dès ses premiers pas, même si son oncle et, surtout comme nous le verrons trois femmes, sa mère, sa tante paternelle et sa grand-mère secondées par l'école de la République, veillaient à son éducation. Tout en suivant ses maîtres, il essaiera à sa façon, d'être fidèle à l'homme et à la mémoire de son père, Louis Dumazedier. Il se rapprocha de lui aussi par la sœur de son père, sa tante Maryse qui était pour lui cette « Grande Dame » aux yeux bleus qui rayonnait de pureté sans compromission.

*Elle a incarné depuis ma première enfance un des modèles de vie les plus nobles que j'ai connus. Sœur de mon père, c'est par elle surtout que j'ai connu les idéaux sociaux de ce père, tué à Verdun, quand je n'avais pas encore un an. Elle était comme ma seconde mère [...] porteuse dès l'âge de 18 ans du drapeau de la dignité ouvrière, dans les grands mouvements de son quartier du 20<sup>ème</sup> elle est toujours restée fidèle, malgré son ascension sociale, à ses convictions.<sup>38</sup>*

Louis Dumazedier était un maçon originaire de la Creuse. Grâce aux cours du soir, il se forma à la comptabilité. Cela lui permit de décrocher un poste de comptable à la maison Boucicaut. Il s'était formé grâce aux cycles d'étude offerts par les bourses du travail qui avaient

---

<sup>37</sup> Michel Winock, *Esprit Des intellectuels dans la cité (1930-1950)*, 1975 Editions du Seuil, Paris 1996, 504 p. (Points Histoire), p. 15. Winock fait référence au livre de Nizan, *Aden Arabie*, 1960 Maspero.

<sup>38</sup> Marie-Odile De Gisors et Joffre Dumazedier, *Nos lettres...*, op. cit., P38.

initié ce grand mouvement d’instruction populaire au travers des universités populaires, qu’on avait créées dans la tourmente de l’Affaire Dreyfus. Dans le sillage de Zola “l’Affaire“ avait vu naître la figure des intellectuels engagés ligés ici contre la bourgeoisie conservatrice. Outre l’auteur du fameux « *J’accuse* », les plus célèbres d’entre eux qui avaient soutenu ce mouvement, même s’ils n’avaient pas les mêmes opinions politiques, philosophiques ou morales étaient sans conteste Jean Jaurès, fondateur du journal *L’Humanité*, le philosophe Alain, Anatole France et Charles Péguy tous deux écrivains, poètes, philosophes, journalistes...

Que dire de plus des relations entre son père et sa mère ? Dire cette image peut-être, rapportée par Joffre Dumazedier de la chambre parentale où au-dessus de leur lit, sous l’inévitable crucifix, était inscrite la phrase biblique célèbre : « Aimez-vous les uns les autres ». Sa mère croyait au ciel, son père n’y croyait pas. Il croyait en l’homme. Dire peut-être cette lettre de Louis à sa femme, découverte dans les archives de Joffre Dumazedier<sup>39</sup>, quand il était sur le front où il cite Victor Hugo : « Qu’il est triste d’avoir perdu l’adresse de son cœur ». La cause en était le service postal défectueux qui le rendait victime d’un isolement toujours plus cruel, alors qu’ils se promettaient de s’écrire tous les jours, comme sans doute des milliers de jeunes amoureux séparés par la guerre.

Dire que sa mère était passionnée par les propositions de Rousseau sur l’éducation même si « l’hiver elle trouvait naturel de me laisser le plus longtemps possible sans chaussettes pour apprendre mon corps à s’aguerrir tout seul...<sup>40</sup> ». Éducation exigeante, peut-être un peu rude avec notre regard du présent, mais sans doute toujours accueillante, affectueuse et compréhensive.

Louis était aussi un militant du parti socialiste et un syndiqué à la CGT dans la Fédération de l’habillement. Joffre hérita de son père son engagement pour un éternel combat pour plus de justice dans l’accès à la langue, à la pensée et à la culture pour les plus démunis. Comme nous venons de le voir, son père était proche de Jaurès. Sportif, footballeur de compétition, Louis Dumazedier jouait dans l’équipe du grand magasin, qui fut championne de France en 1913. Il en était le gardien de but. « L’image de son père a joué un rôle majeur dans le choix des orientations de Joffre Dumazedier [...] son père restera toujours vivant dans sa tête », dira-t-il

---

<sup>39</sup> Archives Nationales Pierrefitte-sur-Seine Boite 1-20130584/1.

<sup>40</sup> Joffre Dumazedier, « *Un long combat inachevé pour une libre action culturelle démocratique* », sixième récit autobiographique, tapuscrit de 23p. Octobre 1994, Archives Nationales Pierrefitte-sur-Seine Boite 1-20130584/99. P4.

de lui-même<sup>41</sup>. Cet héritage de la passion sportive et de l'exercice physique l'accompagnera sa vie durant. Chaque jour il consacrait du temps à la course à pied et à une mise en condition physique. Il y avait été initié, comme on le verra à l'École d'Uriage où le « décrassage physique », pour commencer la journée, était fortement conseillé. Dans la démarche de réflexion, de la même façon, Joffre conseillait une forme de « décrassage mental », pour se défaire des idées reçues, avant d'engager le travail intellectuel. Il avait transmis cette passion à son propre fils, Sylvain, qui exercera comme professeur d'éducation physique, malheureusement décédé au moment où nous commençons nos recherches. La préoccupation de toujours mettre en harmonie le corps et la pensée est permanente chez Joffre Dumazedier. Bien au-delà de la formule éculée dont il se méfiait : « un corps sain dans un esprit sain », il théorisa ce qu'il appellera *la méthode d'entraînement mental*, que nous retrouverons très régulièrement dans nos recherches.

Enfin, Joffre Dumazedier fut élevé par sa mère Georgette, d'abord couturière puis qui se distingua dans la broderie de châles pour la cour de Suède, là encore, grâce aux cours du soir. Elle pratiquait aussi le violon et le chant dans ses rares moments de loisir. Elle éleva son fils et sa fille en compagnie de sa propre mère. Elle s'était remariée après la mort de Louis, avait eu une fille, mais ils s'étaient rapidement séparés. Peu d'indices sur cet homme, à peine une phrase de Joffre Dumazedier : « Un beau-père fugitif avait déjà quitté le foyer depuis longtemps<sup>42</sup> ». On était en 1926, d'importantes périodes de disette et de chômage, évidemment sans indemnités, s'abattaient sur les populations les plus vulnérables. Georgette Dumazedier fut privée d'emploi pendant deux ans. « Je l'ai vue plusieurs fois aller à pieds de Noisy-le-Sec jusqu'au centre de Paris pour économiser le prix d'un ticket d'autobus<sup>43</sup> ».

## **1.2. Education favorisée dans un milieu défavorisé**

Quand il parlait de son enfance dans plusieurs textes, Joffre Dumazedier aimait à dire qu'il avait eu « *une éducation favorisée dans un milieu défavorisé* ». En termes bourdieusiens, on dirait qu'il n'avait qu'un faible capital culturel à sa naissance, il était tout le contraire d'un

---

<sup>41</sup> « *Itinéraire de Joffre Dumazedier...* » op. Cit, (ANNEXE XIII).

<sup>42</sup> Gilles Pronovost, (sous la dir.), Claudine Attias-Donfut et Nicole Samuel, *Temps libre et modernité Mélanges en l'honneur de Joffre Dumazedier*, op.cit., p.2., un entretien de Dumazedier retraçant son parcours, transcrit par Nicole Samuel.

<sup>43</sup> Joffre Dumazedier, « *Un long combat inachevé ...* », op.cit., p 3.



“héritier”. Ce capital a néanmoins été enrichi grâce à la bienveillance familiale, à son oncle paternel qui l’emmena souvent au théâtre et au cinéma, et bien sûr grâce à ses professeurs du lycée Voltaire puis de la Sorbonne. Cela sans compter l’accompagnement précieux d’un instituteur en classe de primaire qui l’avait lui aussi généreusement accompagné, Monsieur Néel, un fameux *hussard de la République*. « Ces enseignants pour qui l’enseignement était un sacerdoce sans dieu. C’est lui qui s’est battu pour que je fasse des études, j’aurais dû travailler à douze ans. Il portait un large chapeau avec une lavallière et chantait *L’Hymne à la joie* de Beethoven.<sup>44</sup> » Il l’aida à poursuivre ses études après l’école primaire. « Un très bon élève devait servir la République !<sup>45</sup> » Suivant ses conseils, il devint boursier au lycée Voltaire dans l’est parisien. Sa famille d’origine très modeste bénéficia de l’aide sociale de la mairie communiste de Noisy-le-Sec et du soutien des sœurs du couvent voisin des Carmélites. Elles offraient du poisson à sa mère tous les vendredis. Georgette ne lâcha pas, persuadée que, pour ses enfants, le salut social viendrait du savoir apporté par le lycée. Elle voulait, quoi que cela puisse lui coûter, que son fils fasse des études supérieures, pour « avoir une meilleure situation qu’elle ». Un vœu légitime des parents pour leurs enfants, à une époque où l’ascenseur social semblait possible en passant prioritairement par l’éducation.

Son vœu sera largement récompensé : son fils fit des études littéraires puis fut admis en khâgne au lycée Henry IV, en vue de préparer son entrée à l’École normale supérieure. Malheureusement la mobilisation de la Seconde Guerre mondiale contraria cette dernière étape du projet de formation de Joffre Dumazedier. Mais sans regret, car cela lui permit au contraire de refaire ses études « dans un autre sens »<sup>46</sup>, après la guerre, de la littérature vers les sciences sociales, mais n’anticipons pas, nous y reviendrons plus loin. En khâgne, c’est l’influence décisive de son professeur de philosophie, Charles Lalo, également sociologue durkheimien de l’art, qui fut déterminante pour ses orientations futures. Il était déjà passionné par les conférences que le philosophe donnait à la Sorbonne où il se précipitait avec passion. Il resta fidèle à son maître, qui, en retour, l’encouragea régulièrement pour ses travaux. Il restera en contact et en dialogue avec lui jusqu’à sa mort en 1953. Réflexions à partir des expériences de

---

<sup>44</sup> Cassette C14 Face A Formoscopie Interview de Dumazedier par Michel Bernard en 1992. Cahier IV. Ce passage est très émouvant entrecoupé de quelques larmes de Joffre qui se souvient et témoigne de cette éducation dans son enfance qu’il aura « reçue grâce à ma mère par un refus que nous soyons inférieurs. »

<sup>45</sup> Joffre Dumazedier, « *Un long combat inachevé ...* » op.cit., p.2.

<sup>46</sup> Jean-Pierre Saez, « *Entretiens avec B. Cacérès, J. Dumazedier, P. Lengrand, G. Monnet, J. Rovan* », Peuple et Culture, Grenoble 1986, 199 p, tapuscrit jamais publié, qui nous a été remis par l’auteur.

la vie quotidienne, pièges des déterminismes sociaux, enlèvement dans les conformismes, illusions des passions politiques, des aveuglements amoureux, toutes ces thématiques étaient dans son enseignement. Comme on le verra, Joffre Dumazedier les travaillera à son tour inlassablement, tout au long de sa carrière.

*Il défendait, comme son maître Durkheim, la nécessité de dominer et de connaître toutes les erreurs, tous les conformismes, toutes les aliénations ou les enthousiasmes sociaux qui risquent d'enfermer l'apparente « liberté » des individus ou l'apparente créativité des militants dans l'utopie. J'ai appris plus tard à mieux cerner les limites de cette philosophie sociologique. Mais à cette époque, j'en ai surtout apprécié le caractère libérateur et c'est avec une joie immense que j'allais l'écouter et lui parler, du lycée Voltaire à la Sorbonne, sans me douter un seul instant que j'allais un jour créer la chaire de socio-pédagogie de l'adulte dans cette vénérable "alma mater".<sup>47</sup>*

### **1.3. La coopération des idées, des grèves à la révolution ?**

“Alma mater”, on reconnaît dans cette expression latine le côté nourricier, bienveillant d'une mère symbolique qui est, ici aussi, celle d'une autre maison. C'était celle de l'institution supérieure, de l'université où il allait faire ses études et travailler jusqu'à sa retraite. La transmission, fut-elle scientifique, se faisait aussi grâce à la médiation du sentiment, d'une amicale sympathie entre celui qui reçoit et celui qui transmet.

Sa grand-mère paternelle fait partie également des figures qui ont marqué sa jeunesse. Elle était ouvrière dans une fabrique de faux cols dans l'entreprise Hayem, place Voltaire. Militante syndicale, elle était, comme son fils Louis, proche des idées de Jaurès. Quand cet autre clerc fonda le journal *L'Humanité*, la grand-mère de Joffre, en fut une des premières actionnaires. On l'appelait « *la marquise du faubourg* ». Très coquette, gants blancs et voilettes, elle ne manquait jamais de se rendre au Mur des Fédérés pour la cérémonie de l'anniversaire des communards assassinés pour leurs idéaux. Elle racontait à son petit-fils, qui déjeunait chez elle tous les midis au temps de sa vie lycéenne, sa passion pour ses cours du soir à l'université populaire, “La coopération des idées”, rue du Faubourg Saint-Antoine. Ce qui ne l'empêchait pas pour autant de pester contre les idées reçues et les croyances populaires. « Elle avait foi

---

<sup>47</sup> Joffre Dumazedier, « *Un long combat inachevé ...* », op.cit., p 3

dans les ressources du peuple opprimé-libéré mais elle n'avait pas de mots assez durs pour ce qu'elle appelait « le populo », proie si facile à tous les bobards du monde.<sup>48</sup> » Nous avons retrouvé une trace en effet de cette “Coopération des idées”, jolie formule qui préfigure le mouvement des universités populaires, dans un discours d'Anatole France dont nous citerons un trop court extrait.

Ce discours, prononcé rue de Grenelle à la salle de la société d'horticulture le 16 mai 1902, est fondateur, non seulement pour les universités populaires dont il décrit la naissance et les filiations, mais aussi pour l'objet même de la réunion, qu'il présidait ce jour-là. Il s'agissait de lancer une nouvelle lutte pour offrir un logement aux plus démunis. Il fut créé grâce aux donations d'industriels et de gens fortunés la “ Société anonyme des Logements hygiéniques à bon marché”. On peut raisonnablement y voir l'ancêtre de nos HLM (Habitations à loyer modéré) d'aujourd'hui, mais aussi la naissance de restaurants coopératifs, l'accueil d'autres associations qui animaient leurs boutiques. Un ensemble d'activités qui préfigurait les maisons du peuple, et plus tard les maisons de la culture ou celles toujours appelées aujourd'hui d'un acronyme tombé dans le langage ordinaire : MJC, pour Maisons des Jeunes et de la Culture. L'étymologie du mot “université” est revisitée par Anatole France.

*Elle renvoie pour lui dans ce discours, tout simplement à celle « d'univers, [de] sphère harmonieuse, [d]'un monde. Ce sens est trop beau pour en chercher un autre [s'exclamait-il]. Nous dirons donc que nos universités populaires sont des globes harmonieux et vivants, des mondes. [...] Et [où] l'union se faisait plus étroite entre les intellectuels (gardons leur ce nom comme un titre d'honneur) et les prolétaires, qui avaient défendu les premiers, côte à côte, la société civile contre ce brigandage qui s'est appelé parfois depuis le nationalisme. D'un mouvement spontané, avec une vive sympathie, des professeurs, des hommes de science et de lettres s'unirent, par petits groupes, aux hommes des ateliers et des usines. On échangea des idées ; on mit en commun des craintes et des espérances ; on reconnut de part et d'autre la nécessité d'une plus étroite union. C'est ainsi qu'à Paris et dans toute la France les universités populaires furent créées par la collaboration des travailleurs manuels et des travailleurs intellectuels. Ce n'est pas à dire que ces associations furent entièrement*

---

<sup>48</sup> Joffre Dumazedier, « Un long combat inachevé ... », op.cit., p. 4.

*nouvelles. Des groupes d'études sociales, telles que les Soirées ouvrières, La Coopération des idées, le groupe de L'Emancipation les avait précédées [...]* <sup>49</sup>

L'essentiel des thématiques de l'éducation populaire, du rapport entre travail manuel et intellectuel (titre d'honneur), la société civile (les corps intermédiaires dirait-on aujourd'hui) comme rempart contre « ce brigandage » qui était déjà le nationalisme est ainsi posé.

Le contexte des années de l'entre-deux-guerres ne fut pas de tout repos du côté des femmes, des intellectuels et des classes populaires en général. Les grèves y étaient fréquentes, les revendications vigoureusement attisées par les années de souffrances communes infligées par la Première Guerre mondiale. « Pour les éléments les plus ardents de la classe ouvrière, les grèves dépassaient les motifs d'augmentation des salaires. Forme d'agitation, elles étaient le moyen de créer un état d'esprit révolutionnaire dans les masses, une situation d'où pourrait surgir l'insurrection. <sup>50</sup> »

Le souvenir de la révolution russe d'octobre 1917 chauffait les esprits de la classe ouvrière. Cette révolution était revendiquée par des grévistes, « les soviets de France », qui y retrouvaient leurs propres aspirations. Voyant que les problèmes des classes prolétariennes seraient communs à tous les pays industrialisés européens, la Troisième Internationale fut fondée au mois de mars 1919. L'année d'après, le mois de décembre 1920 vit la création du Parti communiste français (PCF) en tant que Section française de l'Internationale communiste (SFIC), à partir d'une scission de la SFIO (Section française de l'Internationale Ouvrière). Les luttes contre le capitalisme, pour des revendications de salaires, l'amélioration des conditions de travail et pour la semaine de quarante heures étaient en marche un peu partout et surtout dans le nord du pays et dans la région parisienne. Des grèves très longues et dures installaient un rapport de force entre salariés et patronat.

Dans cette effervescence du printemps 1919, Clemenceau interdit les manifestations du 1<sup>er</sup> mai à Paris où malgré tout, des violences éclatèrent, faisant un mort. Le Président du Conseil, un radical-socialiste, concéda aux manifestants de limiter la journée légale de travail à huit

---

<sup>49</sup> Anatole France, *Vers les temps meilleurs Trente ans de vie sociale* commentés par Claude Aveline I introduction générale 1897-1904. Editions Emile-Paul Frères, Paris 1949, 247 p. P104.

<sup>50</sup> Michelle Zancarini-Fournel, *Les luttes et les rêves. Une histoire populaire de la France de 1685 à nos jours*, Editions La Découverte, Paris, 2016, 994 p.

heures, excepté pour les ouvriers agricoles, les marins et les dockers pour lesquels des concessions pourraient être apportées.<sup>51</sup>

Les aspirations révolutionnaires s'amenuisèrent dans une entente précaire pour panser les plaies de l'après-guerre. Associations d'anciens combattants, « de gueules cassées », militants pacifistes, socialistes puis communistes se concentraient sur des revendications de pensions et surtout de reconnaissance par les bénéfices de la carte d'anciens combattants. L'addition fut lourde. Très lourde ! Une des plus lourdes parmi les pays engagés dans le conflit : les victimes mortes dans les combats ou disparues représentaient environ dix pour cent de la population active à laquelle il faut ajouter trois millions de blessés, 750 000 invalides, 125 000 mutilés.<sup>52</sup> Ce fut la période du deuil pour les épouses, les mères, les enfants orphelins de guerre, les cérémonies funèbres au bord des nombreux tombeaux aux soldats inconnus. Le rôle des femmes, souvent héroïques, fut mis à l'épreuve de toute part. Ce furent les temps difficiles des cérémonies de commémoration pour faire son deuil pour des corps souvent absents, disparus sur le terrain des batailles. Le temps aussi de souffrance des corps mutilés, blessés. On organisait alors les œuvres pour les pupilles de la nation et on créait des orphelinats.

*Le poids des deuils pèse sur les survivants - mères, enfants, familles - dans des sociétés déséquilibrées par le conflit. On compte 600 000 veuves et 1 100 000 orphelins, qui s'ajoutent au 1 350 000 morts au combat. Mais le deuil n'est pas vécu de la même façon selon les individus et selon les univers familiaux et sociaux. Toute une génération d'enfants – et pas seulement les orphelins – ont été élevés dans l'esprit de responsabilité, de dette face au sacrifice des pères et des hommes dont les noms sont inscrits sur les monuments aux morts des villages et des bourgs. La figure du père absent marque durablement ces “enfants du deuil”<sup>53</sup>.*

Le bouleversement social, industriel et culturel était dans toutes les têtes. La rupture nécessaire, accompagnée d'une répudiation de la guerre et de ses mauvais accords, agitait les esprits en Allemagne.

---

<sup>51</sup> Ibid., p 582.

<sup>52</sup> Georges Duby (sous la direction), *Histoire de la France les temps nouveaux de 1852 à nos jours*. Larousse Paris, 1987, 685 p. (Référence Larousse Histoire).

<sup>53</sup> Ibid., p 584.

De son côté, le mouvement dada et celui des surréalistes qui allait lui emboîter le pas en France tentent de mettre de l'irrationnel dans le réel, pour le transformer en surréel, pendant que, sur d'autres rivages, on voudrait promouvoir une révolution conservatrice. Même si une crise de valeur appelait une réaction néoconservatrice ou non-conformiste, la rationalité française des Lumières et leur optimisme libéral semblaient vouloir toujours étaler son panache.

*La France et ses élites intellectuelles fières de leur histoire, en reprenant à leur façon la critique nietzschéenne de l'histoire, [disaient certains publicistes allemands], ne ressemblaient-elles pas à l'écrevisse historienne qui, préoccupée uniquement par les origines et la vue de l'arrière, finit par croire en arrière. [...] qui se traduisait par une répudiation de la société bourgeoise d'un côté et, de l'autre, la recherche d'une solution spirituelle et culturelle plus que politique.*<sup>54</sup>

Les enjeux d'engagement des clercs et de la révolution qui s'imposait obligeaient de se mettre à l'ouvrage. Malgré les vents mauvais, le dialogue franco-allemand nécessitait d'être réanimé. Au même moment, l'émergence d'un antifascisme militant fédéra les énergies pour juguler les totalitarismes qui menaçaient de toute part. Littérature, art et politique dans la confrontation de la pensée et de l'action exigeaient un engagement concret.

La vie intellectuelle était en ébullition, on sentait poindre des solutions qui mettaient en avant le spirituel, d'abord l'esprit avant le politique. La philosophie de la contemplation ne pouvait se suffire à elle-même. Nous le verrons un peu plus tard avec Mounier et Maritain en cherchant à affirmer le primat du spirituel, de nouvelles façons de penser et d'agir pour tenter de remédier à la situation étaient en marche. La politique se rapprochait de la mystique, la raison pratique cherchait un appui dans la raison théorique.

Sur ce thème, en mars 1927 dans la revue *Europe* dirigée par Romain Rolland, Ramon Fernandez publia un article titré « Intellectualisme et politique » cité par François Chaubet : « L'intellectuel en tant qu'intellectuel ne peut agir sur la vie politique qu'indirectement, en créant ou en dégageant une force spirituelle que la politique, même catastrophiste, est incapable de produire et de capter.<sup>55</sup> » Les troubles ressentis dans cet après-guerre vont créer un clivage entre clercs militants souvent reliés à des organisations politiques ou partisans et les clercs

---

<sup>54</sup> François Chaubet, *Histoire intellectuelle de l'entre-deux-guerres Culture et politique*, Nouveau Monde éditions, Paris 2006, 380 p., p 8-9.

<sup>55</sup> Ibid., p. 184.

indépendants révoltés par le fait que des moyens intellectuels puissent justifier des fins idéologiques. « [...] le temps de l'autonomie plus ou moins frondeuse des intellectuels était plus ou moins passé. <sup>56</sup> »

Nous verrons plus loin que la création de l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (AEAR) en mars 1932 et après les émeutes de février 1934, du Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes (CVIA), au premier rang duquel siégeaient Gide, Malraux et Guéhenno, leur permit de faire part de leur indignation. Ils tentèrent de faire partager l'urgence de cette mobilisation au plus grand nombre, sans prendre part directement à une activité partisane...

Ce qu'il faut de suite largement nuancer tant les adhésions, ou au contraire, le strict refus d'adhérer, ou en dernier lieu le "compagnonnage" pour montrer ses sympathies vis-à-vis des thèses des organisations politiques tout en restant libres étaient multiples et prenaient des formes très différentes. De l'intellectuel engagé à l'intellectuel militant ou organique en passant par le compagnon de route, par exemple, on voit que le répertoire des formes de participation aux choix politiques resta très ouvert.

En somme il n'est pas de clercs que ceux de l'Église ou formés par elle, « leur destin n'est pas de retenir les mots dont s'éloignent les choses, mais, au corps à corps avec la réalité, de préparer sa transformation en ordonnant le monde selon leur désir et en prolongeant au-dehors l'ordre qu'ils ont fait triompher en eux-mêmes. <sup>57</sup> » Loin d'être clos, ce débat sur l'engagement des intellectuels singulièrement caractérisé par la figure de Joffre Dumazedier se poursuivra tout au long de notre étude.

## 2. 1919-1929 années de catharsis ?

Après la Première Guerre mondiale, en plus des débats d'idées que nous venons d'évoquer, 1919-1929 fut également une décennie de douce insouciance notamment parisienne. C'était une libération cathartique pour exorciser les malheurs, les souffrances, les deuils de la

---

<sup>56</sup> Ibid., p.190.

<sup>57</sup> Ibid., p.196. Une citation de Roger Caillois, « sociologie du clercs », in *Approches de l'imaginaire*, Paris, Gallimard, 1974, 246 p., PP.61-69.

guerre. Même si la France était exsangue à la sortie du naufrage inédit de cette première guerre mondiale, elle voulait se vivre dans l'illusion du grand pays vainqueur des hostilités guerrières européennes. La fête était le mot d'ordre de ce que l'on nommera « *les années folles* », animées par une jeunesse enivrée d'espoir, qui souhaitait s'amuser, vivre et surtout oublier l'horreur de la guerre. Les années folles entraînèrent les Parisiens, femmes et hommes, dans une sorte de frénésie, aussi bien culturelle que sociale : la ville se métamorphosa au gré des constructions Art-Déco, les automobiles envahirent les rues, l'électroménager révolutionna le quotidien...

Le mouvement dada puis la révolution surréaliste avec Tristan Tzara, André Breton, Man Ray, Picasso, pour les plus connus, se déplacèrent, délaissant peu à peu Montmartre pour se retrouver à Montparnasse, à la Closerie des Lilas ou à la Rotonde. Du côté du music-hall, des établissements comme le Moulin Rouge ou les Folies Bergères nés dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> Siècle, profitèrent de ce besoin de défoulement en offrant des spectacles de divertissement, du rire, du rêve et un besoin d'évasion par l'exotisme. Bobino fut créé en 1917 et le Casino de Paris se consacra lui aussi dorénavant aux spectacles de music-hall. Bien sûr le corps de la femme était exalté. Dans cet univers de la danse, de la mode, du spectacle de divertissement total, on pourrait citer quatre figures féminines emblématiques de cette période tant par les symboles qu'elles représentèrent que par les changements sociaux et culturels qu'elles accompagnèrent : Coco Chanel, avec sa célèbre coupe « à la garçonne », des jupes plus courtes, caractéristiques d'une ambiance totalement différente que la mode corsetée de la Belle Epoque ; l'envoutante danseuse et chanteuse afro-américaine Joséphine Baker, qui avec sa robe de banane fera exploser justement ce désir d'exotisme, libérant les fantasmes de ses admirateurs sur des airs de jazz et de swing ; Jeanne Bourgeois, alias « *Mistinguette* » qui sera l'icône de la femme parisienne, « *propriété nationale* » disait Colette, vedette du Casino de Paris et du Moulin Rouge grâce à sa gouaille, qui en retour traversa l'Atlantique ; et enfin Kiki de Montparnasse, baptisée ainsi par l'artiste japonais Foujita, de son vrai nom Alice Ernestine Prin. A la fois égérie du tout-Paris et artiste elle-même, amante et modèle favori du photographe Man Ray, elle est immortalisée par leurs œuvres communes dont la fameuse photographie du *Violon d'Ingres* où Man Ray la représente en violoncelle érotisé devenu corps de femme. Mélanges de genre, mélanges de style et d'expression artistique, du divertissement populaire aux expressions littéraires ou poétiques, ces folles années d'ivresse parisienne entonneront dix ans plus tard leur chant du cygne. Un autre public se mêlera au spectacle frivole des revues parisiennes. Mais ce sont des constats qui ne se dégagent que postérieurement au vécu d'un instant déterminé.



Le loisir aussi fit de timides apparitions. Mais il était à cette époque toujours entaché du goût de la paresse. Il était « mère de tous les vices ! » disait la morale bien-pensante. Trop libéral, il pouvait « conduire à la dépravation », prévenait Léon Blum cité par Jean Mettas :

*Il y eut quelque chose d'effréné, une fièvre de dépense, de jouissance et d'entreprise, une intolérance de toute règle, un besoin de nouveauté allant jusqu'à l'aberration, un besoin de liberté allant jusqu'à la dépravation. (Léon Blum, A l'échelle humaine) [...] En tout cas, le goût des loisirs connaît alors une extension durable et décisive. Mais rares sont ceux qui s'inquiètent de tous ces bouleversements.*<sup>58</sup>

Joffre Dumazedier en sera. Même si, bien sûr, il verra dans le loisir bien d'autres qualités que celles de la fièvre de *ces années folles*, un changement décisif de mode de vie, une révolution à venir.

## **2.1. L'émergence des non conformistes**

Les années trente sont porteuses de nombreux changements politiques et sociétaux. La jeune cléricature y prit une part très active dans les rangs de l'Action Française, dans les murs de l'Université de la Sorbonne, ou en prenant part aux règlements des comptes entre intellectuels adoubés ou dissidents des mouvements surréalistes. Étudiant à la Sorbonne, Joffre Dumazedier entra dans cette effervescence des idées des non-conformistes. Nous les retrouverons jusque dans les recherches pédagogiques à l'École d'Uriage. Dans un ouvrage qui fit date dans l'histoire des idées *Les non-conformistes des années trente*<sup>59</sup>, Loubet del Bayle avait mobilisé l'essentiel de ses recherches sur une courte période de trois années (de 1930 à 1933). L'ambition de ce travail historiographique magistral, et non moins essentiel à nos recherches, était de faire l'étude de l'évolution des différentes revues littéraires où les questions politiques et sociétales étaient discutées à l'instar des différents partis et mouvements politiques. « Les années de prospérité de l'après-guerre avaient vu se multiplier les petites

---

<sup>58</sup> Op. Cit., Georges Duby (sous la direction), *Histoire de la France les temps nouveaux ...* p.262.

<sup>59</sup> Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les non-conformistes des années 30...*, op. cit.

revues littéraires, celles que Barrès appelait les « orphéons » [...] c'est-à-dire une revue de jeunes aux moyens financiers des plus limités.<sup>60</sup> »

Le travail historiographique autour de ces années réunit les intellectuels de cette jeune droite dans la production frénétique de leurs revues. Il se concentre exclusivement sur les mouvements de jeunes clercs qui se revendiquaient eux-mêmes « non conformistes ». Ces jeunes-gens ne se retrouvaient pas dans les organisations ou mouvements politiques classiques qui se réclamaient des idéologies communistes, radicales ou de la nébuleuse qui gravitait autour de l'Action Française d'obédience maurrassienne. Jeunes intellectuels pour la plupart, ils se rassemblaient et exprimaient leur bouillonnement d'idées pour faire face à ce monde « *qui n'avait jamais moins su où il allait* » (pour reprendre l'expression de Valéry) au travers de revues plus ou moins éphémères au ton souvent polémique, véhément ou sarcastique.

*Entre 1930 et 1936 on vit en effet se produire un étonnant pullulement de revues, de groupes de recherche, de cercles d'étude, tous tendus vers la construction d'un monde nouveau destiné à se substituer au monde qui, selon eux, était en train d'agoniser sous leurs yeux.*<sup>61</sup>

Parmi ces revues, Loubet del Bayle choisit d'analyser plus en détail : *Les Cahiers, Réaction, la Revue française, Plans, Mouvements, Esprit, Ordre Nouveau, La Revue du siècle, Combat*. On y croise des auteurs comme : Maurice Blanchot, Robert Brasillach, Drieu la Rochelle, Jean de Fabrègues, Thierry Maulnier, Jean Pierre Maxence, Robert Aron, Arnaud Dandieu, les fameux non-conformistes des années trente. Prise dans l'ambiance de cet esprit du tout début des années 1930, cette jeunesse exprime parfois des positions radicalement anticapitalistes et antiparlementaires. Une enquête fut lancée dans la revue *Réaction*, comme de bien entendu, sur l'ordre dans ses problématiques spirituelles et philosophiques avec les réponses d'auteurs comme Paul Valéry, Georges Duhamel, André Maurois, Daniel Halévy, André Malraux, Berdiaeff, Emmanuel Berl, Jacques Maritain<sup>62</sup>.

Loubet del Bayle nous informe à cette occasion que, à la différence des positions de l'Action Française, la revue *Réaction*, pas plus que les *Cahiers* ou la *Revue française*, ne proposait des

---

<sup>60</sup> Ibid., p. 49.

<sup>61</sup> Jean-Louis Loubet Del Bayle, *Les non-conformistes des années 30, ...op..* cit p.29.

<sup>62</sup> Ibid., p.69. (Ce Numéro de *Réaction* mériterait d'être retrouvé.)

attaques antisémites ou contre les francs-maçons. Il établira très clairement comment dans cet esprit non-conformiste des années 1930, on dénonçait non seulement le désordre politique, économique et social, mais on y diagnostiquait également une « crise des valeurs essentielles et, plus généralement encore, une crise de civilisation, une crise de l'homme du XXe siècle.<sup>63</sup> » En définitive, ils sentaient bien que cette crise de civilisation était celle de l'Europe, voire de tout l'Occident qui prenait le chemin de la décadence dans des systèmes politiques fascistes, communistes ou capitalistes, drapées d'une soi-disante démocratie populaire, qu'ils rejetaient en bloc, parfois très violemment.

En 1928, Louis Aragon fit paraître son fameux *Traité du style*.<sup>64</sup> chez Gallimard. Jean Ristat nous apprend, dans la quatrième de couverture de l'édition de 1996, que Gide et Valéry « violemment pris à partie dans le texte » s'étaient d'abord, pendant deux années, opposés à sa parution. C'est un véritable « jeu de massacre » où rien n'est épargné ni respecté, ni la morale, ni la religion, l'art, la politique ou la guerre. Des auteurs comme Julien Benda, Bergson, Freud, le mouvement dada et nombre de surréalistes ne sont pas épargnés. Les dernières phrases du livre en donnent le ton :

*Painlevé, ministre de la Guerre, a signé l'autre jour un décret monstrueux : n'importe quel officier ou sous-officier, n'importe quel crétin payé pour marcher au pas, a désormais le droit de m'arrêter dans la rue. [...] Eh bien puisque les regarder de travers dans la rue vaut de coucher au violon, j'ai bien l'honneur chez moi dans ce livre, à cette place, de dire que, très consciemment, je conchie l'armée française dans sa totalité.*<sup>65</sup>

## 2.2. Traité du style et Trahison des clercs

Ces derniers mots du *Traité du style* d'Aragon illustrent dans une forme pamphlétaire l'ambiance de cette époque. On y trouve une critique en règle des procédés des surréalistes, particulièrement de l'écriture automatique « permission de noircir le papier pour ceux qui n'ont rien à dire [...]. Sous prétexte qu'il s'agisse de surréalisme, le premier chien venu se croit

---

<sup>63</sup> Ibid., p.184.

<sup>64</sup> Louis Aragon, *Traité du Style*, Gallimard, Paris 1928, 236p. (L'Imaginaire)

<sup>65</sup> Ibid., p 236

autorisé à égaler ses petites cochonneries à la poésie véritable, ce qui est d'une commodité merveilleuse pour l'amour propre et la sottise.<sup>66</sup> » Aragon faisait pourtant partie des surréalistes au début de ce mouvement. Au fil des différents manifestes, les règlements de compte, les procès pour savoir qui serait excommunié, ou au contraire adulé, vénéré, encensé par André Breton en maître de cérémonie, étaient monnaie courante. Même l'image du Cadavre, que nous retrouverons pour les funérailles d'Anatole France, fut reprise pour justement exclure solennellement un groupe d'écrivains, de poètes qui de toute façon pour la plupart avaient déjà pris librement leurs distances.

*Le traité du style* d'Aragon fut écrit la même année où Julien Benda signa lui aussi un brûlot accusant les jeunes intellectuels de trahison. Ces derniers étaient coupables d'avoir quitté le monde pur des idées pour se compromettre au profit des idéologies des partis de gauche ou de droite, d'intérêts pratiques, de polémiques partisans. On peut penser qu'après s'être exilé de soi-même, après s'être affranchi de toutes règles, il devenait urgent de s'exiler du monde pour mieux en comprendre et en transmettre les lois. Joffre Dumazedier lui-même, quand il faisait référence à cette période, à ses préoccupations de jeunesse, citait *La Trahison des clercs* de Benda

*Un livre paru quelque temps auparavant allait renforcer mes convictions. Ce livre dénonçait avec talent le renoncement à la pensée scientifique et critique des intellectuels engagés et quel que soit leur engagement pour une justice nouvelle ou la conservation de l'injustice ancienne. [...] Je ne partageais pas tout à fait la thèse de ce livre qui vise avant tout les erreurs, les mensonges, les mythes que des intellectuels, exercés à les dénoncer ailleurs, supportent et même pratiquent aveuglément quand il s'agit d'organismes qui luttent pour leur engagement social, politique ou religieux. [...] Ce livre m'a convaincu plus que jamais que les idées progressistes avaient besoin d'un mouvement socio-culturel indépendant d'un parti quelconque, totalement libéré des servitudes inévitables de la stratégie et de la tactique d'une guerre nécessaire pour s'emparer du pouvoir, l'attaquer ou le défendre. Un tel mouvement pourrait plus librement préparer les mentalités nécessaires au progrès réel de la justice et de la*

---

<sup>66</sup> Ibid., p.186 et 188.

*liberté dans les institutions d'une société plus démocratique. C'est toujours mon espérance.* <sup>67</sup>

Julien Benda partait en croisade contre les fourvoiements des intellectuels qui mettaient leur travail au service d'intérêts pratiques ou qui alimentaient des passions politiques. Ces dernières s'étaient hissées à un niveau d'universalité dogmatique, parées d'une sorte de mystique philosophico-politique, d'une « mystique du réel » rarement atteinte, formule que nous retrouverons chez Anatole France étudié par Joffre Dumazedier.

Le « *tout est politique* » que nous retrouverons au mi-temps des années soixante, était déjà la règle. Mais cette posture était-elle bien nouvelle, se demandait très justement Benda. L'ouvrage de Georges Sorel *Réflexions sur la violence*, dont se réclamaient autant les fascistes italiens qui vantaient la grandeur de la Nation, que les bolcheviques russes engagés pour le triomphe de la classe prolétarienne, était une autre grande source de réflexion. Deux trahisons suprêmes de la pensée qui légitiment un niveau de violence de classe très élevé. Il encouragera certains groupes proches des industriels italiens au fascisme pendant que d'autres emmenaient le prolétariat à la révolution bolchévique. Des formes d'engagements des intellectuels plus proches de nous sont mises en exergue. Sartre, Guéhenno, les surréalistes, des écrivains affublés de l'étiquette *bourgeois*, parmi eux Balzac, Stendhal, Anatole France. Ils sont désignés comme les manipulateurs d'une morale utilitaire au service des serviteurs d'une cause politique. Nietzsche et Bergson, et bien d'autres, ne sont pas épargnés par le fougueux Benda.

En résumé : « En surface comme en profondeur, en valeur spatiale comme en force interne, les valeurs politiques atteignent aujourd'hui à un point de perfection, que l'histoire n'avait point connu. L'âge actuel est proprement l'âge du politique. <sup>68</sup> » On comprend que Joffre Dumazedier n'épouse pas toutes les thèses de cet irrésistible et très fameux essai pamphlétaire qui restera malgré tout pour beaucoup d'observateurs, une étape majeure pour l'histoire des idées.

A l'issue de cette période de sortie des années 1920, Maxence de son côté dresse un bilan alarmiste où l'on semble revenir de toutes les illusions de la belle époque, de ces années (dites) folles. Le foisonnement des revues, des idées, des nouvelles recherches, des manifestes,

---

<sup>67</sup> Joffre Dumazedier, *Un long combat inachevé* ... op.cit., p 7. Il mentionne le livre de Benda paru aux éditions Grasset en 1927, régulièrement réédité depuis.

<sup>68</sup> Julien Benda, *La trahison des clercs*, Grasset 1927, Grasset & Fasquelle, Paris 1975, 332p (Les cahiers rouges), p. 156.

des révolutions politiques, culturelles, intellectuelles ont brûlé leurs ailes. Et pour (en) finir se sont étiolés, époumonés et bientôt s'éteindront prématurément, comme des étoiles filantes. L'atterrissage sera sévère. A l'arrivée de toute cette agitation, l'homme-roi, l'homme-dieu, libéré de ses croyances morales, de ses conformismes religieux sera finalement nu.

*Plus moyen d'être dupe de rien ! L'homme est nu. On l'a mis – son corps et son âme – sur la table d'opération. On l'a minutieusement disséqué. On n'ignore plus rien de ses puissances, de ses tares, de ses secrets. Une chose a échappé : son destin. On ne l'a pas plus trouvé au terme d'une analyse psychologue qu'au bout du scalpel naturaliste. L'homme est scruté, il se dérobe, il se perd.<sup>69</sup>*

### **3. La quête d'une nouvelle civilisation, d'un homme nouveau ?**

Rescapé du tourbillon de ces années d'après-guerre, l'homme semblait un peu perdu dans un univers où les figures tutélaires, les symboles d'autorité allaient se lézarder. Comment allait-il se (re)trouver dans une société industrielle nouvelle, qui deviendra très vite de plus en plus urbanisée ? Bousculés par la technologie envahissante, certains se sentiront vite dépassés par la modernité à marche forcée, d'autres seront avides de nouvelles découvertes, des progrès du confort, de la vitesse. Désemparée par une grande solitude, dépossédée de ses certitudes, c'est comme si la société des individus anonymes, isolés entre eux, allait remplacer la communauté des personnes unie par des projets communs.

La découverte progressive des distractions, des congés payés, des loisirs populaires accessibles à tous viendra-t-elle combler cette vacance des obligations familiales, professionnelles, religieuses ? Quelque chose meurt ces années-là au profit d'une volonté de puissance qui n'avait pas encore bien trouvé ses nouvelles polarités. On sentait se mettre en mouvement le profil d'un homme nouveau dans un nouveau monde. « Homme nu », comme disait Maxence, peut-être pas tout à fait, car il allait aussi se vêtir des habits de la modernité, pour habiter « le progrès ». Dépossédé de ses croyances ancestrales, l'homme de ce début des années 1930 cherchait ses marques.

---

<sup>69</sup> Jean-Pierre Maxence, *Histoire de dix ans 1927-1937 Chronique des années trente*, Avant dire de Jean-Luc Maxence, Paris, Editions du Rocher, 2005, 425p. Première édition Gallimard 1939, 425 p.P 92.

D'un point de vue plus économique (jamais très éloigné de ces préoccupations existentielles comme nous pourrions le croire), la question se posa de savoir si ce serait par la production ou par la consommation que s'annonçait une société du même nom, arrivée par la crise économique. La question des politiques de l'offre ou de la demande n'avait pas fini d'interroger les économistes sur les mécanismes qui gouvernaient le désir de consommation. Avec la deuxième phase d'industrialisation, que nous pourrions grossièrement situer en France autour de 1910 et jusqu'au début des années 1970, émergèrent progressivement le loisir et la culture de masse, avec ses nouveaux outils, ses nouvelles machines, ses nouvelles façons de vivre, de consommer et de travailler.

Les pratiques culturelles de masse, à mesure que l'offre de temps libre croîtra, se développeront considérablement pour occuper les corps, les mains et jusqu'aux "cerveaux disponibles"... Dans son introduction sur l'histoire intellectuelle de l'entre-deux-guerres, François Chaubet précise son objet : trouver l'unité du projet des sociétés d'inspiration libérale qui se dessinaient. La future société de consommation était en train de naître où trônait « l'homme-masse », un concept introduit par Ortega y Gasset : « Dans son livre *La révolte des masses* (1930), Ortega y Gasset fut l'éloquent contempteur de « l'homme masse » qui pouvait très bien être un grand « savant » enfermé dans sa spécialité [...]»<sup>70</sup> » Le savant et l'ingénieur allaient se retrouver pour faire se rejoindre une vision scientifique de l'homme, de la société et de l'économie appliquée à son développement.

D'autres voix s'élevèrent pour bâtir une révolution spiritualiste, matérialiste, communautaire, une révolution par la libération de l'individu. Ont-elles été entendues ? Le bourgeois ou le « petit-bourgeois » était plus naturellement porté sur l'esprit pendant que l'ouvrier l'était sur le matériel, disait-on à l'époque ; pourquoi cette séparation toujours ranimée entre travailleurs manuels et intellectuels ? Pourquoi éloigner ces deux rivages d'une même humanité ? Pour autant, un changement de perspective devenait urgent, nécessaire. Que ce soit les intellectuels de la *Revue marxiste*, des écrivains comme Guéhenno, rédacteurs des *Cahiers*, il semblait acquis pour chacun qu'on était arrivé à un point de non-retour. Il n'était plus suffisant d'interpréter le monde, il fallait le transformer. Cette nécessité de la transformation sociale était d'autant plus urgente que des révolutions brunes ou jaunes venaient menacer la quiétude de nos démocraties parlementaires. Nos voisins italiens, espagnols, portugais étaient aussi sur le

---

<sup>70</sup> François Chaubet, *Histoire intellectuelle de l'entre-deux-guerres...*, op. cit., p. 38.

chemin de futures dérives nationalistes, belliqueuses ou autoritaires. Une internationale fasciste menaçait les démocraties parlementaires européennes.

Au début des années 1930 naquirent les revues *Esprit*, *l'Ordre Nouveau*, *Réaction*. L'année 1932 vit la naissance d'une association regroupant artistes et écrivains autour des idées de révolution. Il s'agissait de l'AEAR : Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires. Il devint nécessaire de faire une grande alliance pour contrecarrer les totalitarismes environnants et pour vaincre trois formes de misère : celle de l'âme, du corps et des œuvres elles-mêmes. Pour ces auteurs, la critique de l'homme moderne était féroce. Ils lui trouvaient des racines dans le monde de la Renaissance où un individualisme exacerbé s'était dégradé petit à petit dans un matérialisme généralisé préférant vénérer l'avoir des consommations aux profondeurs de l'être et à son épanouissement. La quantité était mise en avant au détriment de la qualité. Dans le nouveau monde du début du vingtième siècle ce furent les satisfactions matérielles, l'exigence toujours en augmentation des petits confort du quotidien qui dictèrent à l'homme ses nouveaux comportements, un nouveau style de vie. Du côté des Ligues très populaires, qui occupaient la rue dans des démonstrations de force, ces jeunes révolutionnaires, même s'ils étaient faibles numériquement, essayaient de trouver des alliances pour engager leur révolution sociale. De cette opposition antidémocratique émergèrent des revendications sociales.

### **3.1. La Flèche de Bergery**

Gaston Bergery était à cette époque l'un des chantres du Parti Radical. Il emporta derrière lui une partie de la jeunesse à l'affût du changement en montrant le cap à suivre dans son journal *La Flèche*. Né à Paris en 1892, fils naturel, illégitime, disait-on alors, d'un grand affairiste juif-allemand, Bergery avait fait ses études au lycée Carnot, attiré par la philosophie et la littérature, pour finalement faire sagement une formation en droit. Il fut avocat, comme beaucoup de radicaux, mais spécialisé dans le droit international. Blessé pendant la Première Guerre mondiale, il était l'un des artisans de la Conférence de la paix. Son pacifisme intransigeant qui le poussait à chercher, quel qu'en soit le prix, des solutions pour éviter la guerre, était façonné par cette expérience extrême. Au tournant des années 1920, habitué des salons parisiens, il fréquentait les surréalistes, mais aussi Emmanuel Berl et Drieu La Rochelle. Farouchement antinationaliste, il parlait couramment l'allemand et l'anglais, avait été chef de cabinet d'Edouard Herriot en mai 1924 au moment du cartel. Il avait contribué à l'entrée de la France dans la SDN et à faire reconnaître l'URSS au plan des relations diplomatiques. Adeptes d'un



rapprochement avec l'Allemagne, il faisait partie aussi des délégations signataires des accords de Locarno.

Sa thèse était que la France ne pouvait à la fois caracoler parmi les vainqueurs de la Grande Guerre tout en voulant fonder une paix définitive et durable avec son ancien rival allemand. Même si la France était sortie victorieuse de ce conflit international, les sanctions infligées au voisin allemand à l'armistice étaient humiliantes et excessives. Elles pourraient devenir le germe de nouvelles déflagrations. Il aurait fallu créer des ouvertures, alléger les sanctions, pour notamment permettre la relance de l'industrie, un réarmement progressif qui ne mette pas en danger la paix en Europe et enfin négocier la dette, d'autant plus que la puissance industrielle allemande se recomposait rapidement. Sa thèse fut partagée par de nombreux clercs.

Au final, avec ce type de position, Bergery se classait plutôt dans l'opposition extraparlamentaire, non-conformiste. D'ailleurs il démissionna une première fois du Parti radical en février 1925, au moment de l'affaire des bilans truqués du Trésor que menaçaient de dénoncer les régents de la Banque de France. Puis, il se ravisa par la suite, mais ne cessa de dénoncer la mainmise sur le pouvoir des puissances de l'argent, des holdings financiers, bancaires ou industriels. Cela sera également reproché au troisième gouvernement d'Edouard Herriot, engagé dans cette surenchère à son tour et participa à sa chute deux mois plus tard.

Bergery démissionna cette fois de façon définitive du Parti radical en mars 1933 pour créer le parti Frontiste de gauche. Cela avait attiré un temps la jeunesse intellectuelle qui se retrouva jusque dans les idées du Front populaire. Bergery participa à l'écriture d'un manifeste du Front commun antifasciste créé en avril 1933 avec Etienne Langevin et Bernard Lecache qui se terminait par cet appel : « *Camarade serrons les dents contre le fascisme : Front commun.*<sup>71</sup> »

Serrer les dents pour combattre et ne pas se soumettre. Cet appel sera entendu par Joffre Dumazedier, jeune étudiant à la Sorbonne, sans doute attiré par ce personnage qui avait l'âge et un parcours de gauche comme son père Louis, tout en allant encore plus loin dans la réaction contre les injustices sociales.

Gaston Bergery attira toute une jeunesse qui assistait à la faillite des valeurs bourgeoises collées au mur de l'argent, une jeunesse impatiente qui se voyait menacée par l'horizon gris du chômage, la précarité galopante, mais aussi les dérèglements internationaux qui se

---

<sup>71</sup> Jean-Louis Loubet Del Bayle, *Les non-conformistes des années 30...*, op cit., p.104.

rapprochaient de l'hexagone. Très actif au moment de la mobilisation des intellectuels contre les fascismes, le mouvement de Bergery accueillit en 1934 celui de Georges Izard<sup>72</sup>, proche d'Emmanuel Mounier d'*Esprit*, la Troisième Force, qui se concentra plus exclusivement sur des activités politiques pour donner naissance au *Front social* qui survécut jusqu'en 1936. Attiré par les positions de cette organisation, Joffre Dumazedier y milita « pour voir ». Ajiste, (des Auberges de jeunesse) communiste, frontiste, ces différents cercles de pensées qui, par ondes successives, firent se propager, à bas bruit, des changements profonds et durables, les vraies révolutions, l'intriguaient.

On trouvait évidemment chez Emmanuel Mounier à cette époque le même type de problématique. Il construisit, dans ses lettres à Izard de 1933-1934, une théorie des « minorités agissantes » : « des petits noyaux explosifs alors que le nombre n'est qu'une illusion ». « Ce ne sont pas les masses qui font l'histoire, mais les valeurs qui agissent sur elles à partir de minorités inébranlables. <sup>73</sup> »

« La période 1926-1931, avec sa prospérité financière et économique, son atmosphère de détente internationale, sa stabilité politique, fit croire à beaucoup que cet espoir était devenu une réalité.<sup>74</sup> » Même si des turbulences politiques ou monétaires secouaient le pays, Poincaré rassurait ses concitoyens. La France, avec Londres et New-York, était devenue une des toutes premières places boursières au monde qui, comble des attributs de la richesse, prêtait à ses voisins européens. Fier de ces réussites, on croyait ferme à un retour à la stabilité. « L'année 1930 marqua pour l'ensemble de l'économie française un sommet qu'elle ne devait réatteindre que vingt ans plus tard. Cette expansion économique, trois ans après une crise grave, nourrissait le mirage jusque-là insaisissable d'un retour à la prospérité d'avant-guerre.<sup>75</sup> » L'optimisme du début des années 1930 ne fut pas entamé par le krach de Wall Street. « Cet optimisme connut son apogée lorsque Aristide Briand monta à la tribune de la Société des Nations, le 5 septembre 1929, lors de l'ouverture de la dixième session de l'Assemblée générale, afin de proposer la création des Etats-Unis d'Europe.<sup>76</sup> »

---

<sup>72</sup> Un des trois cofondateurs avec E Mounier de la revue *Esprit*

<sup>73</sup> Jean-Louis Loubet Del Bayle, *Les non-conformistes des années 30...*, op. Cit., p.150

<sup>74</sup> Ibid., p 12.

<sup>75</sup> Idem.

<sup>76</sup> Ibid., p.13.

Cette illusion, cette douce euphorie toute provisoire, va vite être noircie par l'ombre rampante de mouvements belliqueux et nationalistes, en provenance des pays voisins allemands, italiens ou espagnols. Ils firent douloureusement chavirer le rêve des Etats-Unis d'Europe, unis dans une prospérité économique oublieuse de la nécessité de réussir aussi l'émancipation sociale et humaine des peuples et de leur civilisation.

Juillet 1930 faut-il le rappeler, c'est aussi l'entrée d'une centaine de députés du Parti National Socialiste au Reichstag, poussés par l'évacuation de la Rhénanie et une revanche à prendre sur les traités de paix. En Allemagne, ces « diktats » de la sortie de la Première Guerre mondiale demeuraient inacceptables pour la partie très nationaliste et populaire du pays. Adolf Hitler fut nommé chancelier en février 1933. Loubet del Bayle reconnaît à la plume véhémement de Jean-Pierre Maxence la justesse du « chroniqueur angoissé de ces années d'illusion <sup>77</sup> » quand il évoque :

*Cet univers clinquant, enfiévré, joyeux, d'une joie forcenée, malsaine, cet univers de dupes allègres et de réalistes aveugles, cet univers froid dominé par les initiales et les statistiques, cette France insoucieuse de son sort qui se croyait un destin facile, un avenir semé de fleurs : tout cela faisait naître en nous, plus qu'une angoisse, une révolte profonde, tenace, amère, opiniâtre. D'avoir vécu, subi ces deux années [1929-1930], c'est assez, je crois, pour faire une génération révolutionnaire.<sup>78</sup>*

### **3.2. Instabilités politiques des années tournantes**

La génération de ces clercs bouillonnants s'émancipa dans les années 1930 à 1933, les trois années chères à l'historien Jean-Louis Loubet del Bayle. Elles étaient « [...] même si les contemporains n'en ont pas toujours eu conscience, comme une « époque » au sens que Péguy donnait à ce terme, c'est-à-dire comme des années de crise, de changement, mettant en question les valeurs, les idées, les structures établies.<sup>79</sup> » Les gouvernements de Raymond Poincaré et

---

<sup>77</sup> Nous reprendrons à dessein la citation de l'ouvrage déjà cité Jean-Louis Loubet Del Bayle, *Les non-conformistes des années 30* Op cit p.15, qu'il reprend de Jean-Pierre Maxence, *Histoire de dix ans ...*, op. cit., p. 107.

<sup>78</sup> Idem.

<sup>79</sup> Ibid., p.27.

d'Edouard Herriot furent les derniers à donner une apparence de stabilité venant du centre gauche puis furent obligés par un certain réalisme de gouvernement à se retourner vers le centre droit, au gré des alliances. C'est peut-être la raison pour laquelle les idées progressistes revêtaient parfois les couleurs de l'opportunisme politique. Il n'en demeure pas moins que cette période était évidemment dominée par le Parti Radical. Il emportait une adhésion majoritaire dans le pays en étant le chantre justement du progrès social, de la gratuité de l'enseignement secondaire, de la laïcité et d'un humanisme inspiré de Zola, d'Anatole France et du courant républicain.

Dans les années 1920, le Parti Radical accueillit une nouvelle génération d'hommes politiques que l'on appela les Jeunes Turcs, ce qui leur valut aux élections de 1932 de remporter leur plus grand succès de l'entre-deux-guerres avec des personnalités comme Pierre Mendès France, Pierre Cot, Jean Zay qui vont indéniablement marquer l'histoire des engagements et des orientations politiques. La reconstruction des infrastructures économiques, une relative prospérité qui semblait s'installer dans un sentiment relatif de paix internationale ne firent pas illusion longtemps. La crise économique, qui s'enlisait avec ses cortèges de précaires et de chômeurs, éclata au grand jour.

Les émeutes de février 1934 marquèrent également profondément l'ambiance du début de ces années 1930. Alors que les effets délétères de la crise pointaient, les surréalistes, les existentialistes, autour de Sartre, du russe Berdiaeff et de Gabriel Marcel, nourrissaient la vitalité artistique et intellectuelle. Enfin c'est aussi à ce moment-là que le personnalisme communautaire d'Emmanuel Mounier, avec la naissance de la revue *Esprit*, trouva son élan fondateur. Dans le même sens que Loubet del Bayle, pour caractériser cette période, Michel Winock plaçait les écrivains en première ligne, au tout premier rang de l'intelligentsia. « L'intellectuel est d'abord un homme de lettres... Alors que les décennies suivant la Seconde Guerre mondiale connaîtront l'influence dirigeante des philosophes et des praticiens des sciences humaines, l'entre-deux-guerres est encore l'époque du littéraire. <sup>80</sup> »

Joffre Dumazedier lui-même suivit une trajectoire similaire. Alors que, comme nous l'avons vu, il s'était engagé dans des études littéraires à ce moment-là, il réorienta complètement son trajet intellectuel vers les sciences sociales après la Libération. Michel Winock précise que cette

---

<sup>80</sup> Michel Winock, *Esprit. Des intellectuels dans la cité (1930-1950)*, 1975 Editions du Seuil, Paris 1996, 504p. (Points Histoire), p13.

figure de l'écrivain-roi favorisait la prolifération des revues dans le sens aussi d'une sorte d'esthétique politique, qui font se rejoindre les préoccupations politiques et artistiques<sup>81</sup> : un style d'écriture se doublant d'un style de vie et d'engagement qui pourraient éclairer des changements profonds nécessaires à la vie en société.

Les idées démocratiques du régime parlementaire, le rationalisme scientifique étaient largement discutés, voire contestés parfois violemment, emmenés par la jeunesse autour de l'Action Française et des autres mouvements politiques et intellectuels que nous avons brièvement évoqués. Trois crises semblaient se conjuguer en cette fin de Troisième République. Les deux premières, la crise des régimes parlementaires alliée au libéralisme économique débouchera sur une deuxième crise très politique : le refuge vers les nationalismes autoritaires voire totalitaires. Enfin une troisième plus idéologique recouverte ou exacerbée par des mouvements sociaux qui, pour certains, trouveront des débouchés dans les émeutes de février 1934.

Le destin de la civilisation française européenne s'en trouva largement ébranlé ; au-delà des bouleversements économiques et politiques de l'industrialisation et de l'urbanisation galopante, une véritable crise de civilisation hantait les esprits, particulièrement chez les jeunes intellectuels qui s'exprimaient dans des revues prolixes et bouillonnantes, en marge des partis politiques traditionnels. « Au premier abord, cet esprit des années 1930 peut apparaître comme assez éphémère. Il ne résistera pas en effet au choc des événements. L'embryon de front commun de ces mouvements de jeunes qui avait semblé constituer entre 1930 et 1933 se désagrégea après les émeutes de février 34.<sup>82</sup> »

L'instabilité gouvernementale aggravée par des difficultés économiques et financières ne fut pas sans effet non plus sur les convictions et la croyance dans les progrès possibles dans la démocratie libérale de droite ou de gauche. La force tranquille des gouvernements Poincaré assurait la marche du progrès d'après-guerre. En moins d'une génération, elle s'était fissurée de toutes parts, plongeant la jeunesse dans le doute et le désarroi. Poincaré représentait le vieux monde où les hommes politiques se complaisaient et se cooptaient dans l'entre-soi d'un univers bourgeois et affairiste. D'un point de vue économique, l'entrée dans une société massivement

---

<sup>81</sup> *Poïèlitique* dirait-on aujourd'hui associant comme dans un oxymore assumé poésie et politique dans un engagement artistique héritage de la révolution surréaliste ?

<sup>82</sup> Ibid., p. 30 et 31.

industrialisée provoqua à son tour une révolution dans le travail et les modes de production. Le quotidien des ouvriers spécialisés devint mécanique, répétitif, asservi aux chaînes de montage dans les usines. On y pratiqua les conceptions nouvelles introduites par Ford et la rationalisation du travail scientifiquement élaborée par la diffusion progressive des théories du taylorisme dans toute l'Europe. L'emploi se substitua progressivement aux métiers. La civilisation agraire devint industrielle, le travailleur des champs devint l'ouvrier de la ville. « Nous ne savons que penser des changements prodigieux qui se déclarent autour de nous et même en nous... Le monde n'a jamais moins su où il allait... », écrivait Paul Valéry en 1932.<sup>83</sup>

### 3.3. L'illusion d'une troisième force

*Pendant des siècles de domination bourgeoise, le rationalisme, l'individualisme et l'argent ont abîmé l'homme, l'ont dissocié de la nature, de la communauté et de lui-même. Il n'y a pas de solution partielle, il faut tout recommencer dans une lumière neuve. [...] On vomit cette mentalité sordide, ce petit bonheur, cette platitude morale où se réfugie un pays sans vigueur et sans lyrisme. On voit dans le fascisme et le communisme les symptômes complémentaires d'une maladie identique. Entre le capitalisme bourgeois et le marxisme soviétique on cherche une troisième voie, celle de l'Europe, celle d'une démocratie régénérée, capable d'intégrer l'économie de masse dont on pressent la naissance.*<sup>84</sup>

Emmanuel Mounier (né en 1905) est sans doute, parmi les figures d'intellectuels non-conformistes de cette période, celui qui nous aura le plus intéressé, même si les orientations de sa pensée n'avaient pas séduit Joffre Dumazedier, chez qui nous n'avons trouvé pratiquement aucune référence à ses œuvres. L'aspect spiritualiste, et surtout l'inspiration chrétienne de sa philosophie avait dû le tenir à distance, même si la défense radicale du style et de la richesse des personnes comme revendication première du personnalisme aurait pu rejoindre ce que Dumazedier appella plus tard avec Foucault : *le souci de soi ou le temps à soi*. Cela dit, l'aspect communautaire du projet personnaliste de Mounier, parfois un peu trop iréniste ou ambigu pour

---

<sup>83</sup> Ibid., p. 22.

<sup>84</sup> Jean-Marie Domenach, *Emmanuel Mounier par lui-même*, Editions du Seuil, Paris 1972 (Écrivain de toujours), 189p., P.39.

certain, mobilisa bon nombre d'intellectuels autour de ce qui devint la revue *Esprit* à ce moment-là de l'histoire intellectuelle française.

Mounier, issu lui aussi d'une famille modeste, fit des études qui le menèrent à une formation supérieure. Comme Sartre et Raymond Aron, il alla jusqu'à l'agrégation de philosophie. Ils s'y présentèrent tous les trois la même année, en 1928. Aron fût reçu premier devant Mounier, Sartre échoua. Au moment de la création de la revue *Esprit*, Mounier enseigna comme professeur de philosophie au lycée de Saint-Omer. Il mit rapidement fin à sa carrière d'enseignant lors de l'été 1932 où il quitta également l'Université même s'il était pourtant promis à une carrière prestigieuse. « Je sais aujourd'hui que je ne rentrerai plus dans leur sale machine. L'œuvre commencée à *Esprit*, je m'y maintiendrai jusqu'à la misère comprise » écrivit-il en février 1933.<sup>85</sup> Ou encore dans une lettre à Jean Guilton : « Mon avenir ? Je vous prie, laissez-moi croire qu'il n'est pas tassé avec la rigueur d'une courbe géométrique. Tout, mais pas la ligne droite, obstinée, aveugle, avec un fauteuil au bout.<sup>86</sup> » Une chaire universitaire ou un fauteuil professoral ne l'intéressait guère. Même si cela devait lui coûter de nombreux sacrifices, il sentait que la revue *Esprit* qu'il venait de fonder lui demandait un engagement radical, plein et entier. Il s'y donna plus que de raison jusqu'à sa disparition prématurée, surmené par un travail harassant qui eut raison de lui en mars 1950 à 45 ans.

On le voit, ce bouillonnement d'idées, cette urgence de transformer la société pour éviter des dangers, un cataclysme peut-être inéluctable, (on sait ce qui s'est produit depuis) animaient l'intelligentsia de cette période. Au départ, *Esprit* fut à la fois un mouvement, La Troisième Force, et une revue. Izard était responsable de la doctrine et des groupes de travail du mouvement et Mounier de la revue. Mais des tiraillements se firent jour assez rapidement afin de savoir ce qui primait de la revue sur le mouvement ou l'inverse. Entre la direction d'une rédaction et celle des actions politiques à mener dans le cadre d'un Comité central, l'équilibre et le partage des rôles et des urgences étaient complexes. C'est en juillet 1933 que, dans un article commun, Mounier et Izard décidèrent de la liberté totale de la revue *Esprit* par rapport à tout mouvement politique.

---

<sup>85</sup> Ibid., p. 52

<sup>86</sup> Michel Winock, *Esprit. Des intellectuels dans la cité (1930-1950)*, 1975 Editions du Seuil, Paris 1996, 504p. (Points Histoire), p.27.

Quant à la Troisième Force, elle alla rejoindre en 1935 le Front commun de Gaston Bergery avec lequel elle fusionna. Maritain, parrain bienveillant auprès de ces jeunes intellectuels, était très critique sur les premiers numéros d'*Esprit*. Ce qui l'inquiétait c'était la proximité politique avec la Troisième Force, et l'équivoque du mot « révolution ». Il s'agissait de faire une « *révolution personaliste et communautaire* », cela faisait trop penser à l'autre révolution, celle des bolchéviques. Il n'appréciait pas non plus les attaques contre le catholicisme bourgeois : la revue *Esprit* n'avait jamais voulu se déclarer comme une revue catholique. Des auteurs protestants, juifs, athées, orthodoxes, marxistes ou libéraux trouvèrent leur place dans ses pages, dès sa création. Cet œcuménisme très en avance sur son temps, la liberté de manœuvre retrouvée par rapport au tacticien politique, de la Troisième Force comme plus tard de l'Ordre nouveau, l'éloignement de la doctrine de son ancien maître Jacques Maritain, font la richesse et l'originalité du projet d'Emmanuel Mounier au service de sa revue. Même s'il ne fera pas partie des rédacteurs réguliers, nous verrons que Dumazedier y publiera quelques textes majeurs dont la direction d'un numéro spécial consacré au loisir.

Quatre personnes de haut niveau intellectuel et politique présidaient à la création de la revue *Esprit* et à la destinée de ses premières années, Mounier bien sûr mais aussi Georges Izard, évoqué plus haut, Louis-Emile Galey et André Déléage. Ce dernier, homme fascinant au caractère bien trempé, était poète, mais aussi militant révolutionnaire et enfin historien érudit, bibliothécaire à l'Université de Toulouse puis responsable des périodiques à celle de la Sorbonne. Il menait de front son travail de chercheur en Histoire (une thèse avec le médiéviste Marc Bloch qui lui valut une chaire d'Histoire à la Faculté des Lettres de Nancy) et de militant politique en dirigeant activement la Troisième Force. « Il mena avec intrépidité sa petite troupe au combat contre les Camelots du roi et les fascistes du quartier latin. Il déploya dans ses activités de chef de commando des vertus militaires et une témérité qui faisait l'admiration de tous ses camarades.»<sup>87</sup>

Poussant l'historiographie jusqu'à la fiction, (mais nous nous en abstenons !), on pourrait imaginer que Joffre Dumazedier aurait pu être de ces hommes, dans sa brève adhésion aux frontistes de Bergery. Ces épisodes dans tous les cas nous renvoient à un autre personnage de cette dimension avec qui Joffre Dumazedier travailla à Uriage (fief mouniériste) : « le vieux chef », le capitaine de Segonzac. Mais comparaison n'est pas raison... Entre Mounier et Déléage « deux réincarnations approximatives de Péguy. [...] Leur intransigeance, qui les

---

<sup>87</sup> Jean-Marie Domenach, *Emmanuel Mounier...*, op. cit., p63.



faisait s'affronter sans aménité, veillait comme un garde du corps agressif autour de leurs idées respectives [...] le climat était loin de la transaction. »

### 3.4. Les Marches de la faim

L'année 1933 sera aussi celle du début des « marches de la faim ». La première fut organisée par la CGT le 27 juin 1933 de Saint-Nazaire à Nantes par 600 marcheurs ouvriers des chantiers navals au chômage rejoints par des milliers de Nantais. Une nouvelle marche toujours plus puissante fut organisée nationalement par la CGTU et soutenue par le parti communiste du 18 novembre au 2 décembre, partant du nord pour se rendre à Paris dont l'entrée lui fut finalement interdite. Accueillie à Saint-Denis par son maire Jacques Doriot, elle profita d'une audience nationale répercutée par la presse et les actualités cinématographiques pour devenir plus tard le sujet d'un long métrage pour le cinéma.<sup>88</sup> Le film *Notre pain quotidien* en est la mémoire et la trace.

A la fin de l'année 1933 et en janvier-février 1934, les ligues antiparlementaires d'extrême-droite, la Jeunesse Patriote, les Camelots du roi, l'Action Française battaient le pavé. Rejoints par des centaines de milliers de partisans nationalistes, les anciens combattants des Croix-de-Feu, souvent catholiques pratiquants, voulaient rétablir l'ordre et la morale autour des vertus militaires, de la discipline, de l'obéissance et du sacrifice à l'autorité républicaine. Ils dénonçaient également les scandales politico-financiers mis sur la place publique par l'affaire Stavisky. Celui-ci, alors directeur d'un établissement de crédit, fut accusé d'avoir détourné des sommes faramineuses avec des complicités dans les milieux politiques, de la presse, de la police et de la justice. Malgré ses protections qui faisaient s'échouer ses démêlés avec la justice, il se suicida le 8 janvier 1934. Le chef du gouvernement également impliqué dans cette affaire démissionna le 28 janvier et fut remplacé par Edouard Daladier. L'Action française et les Camelots du roi s'en prirent au mobilier public, saccageant arbres et cafés parisiens. L'Assemblée Nationale fut prise d'assaut dans de nouveaux troubles suite à la mutation du préfet Jean Chiappe, très populaire parmi les policiers et proche des milieux nationalistes, beau-père du directeur de l'hebdomadaire *Gringoire* qui se faisait l'écho de ces groupes politiques de droite autoritaire. Mais aussi dans des milices se retrouvèrent des anciens combattants de

---

<sup>88</sup> Jérôme Bimbenet *Film et histoire*, Armand Colin, Paris 2007, 296p consulté le 24/02/18 sur <https://books.google.fr/books?isbn=2200242409>

l'Association républicaine des Anciens Combattants (ARAC) proches du PCF qui prirent part à l'émeute qui tourna au bain de sang dans des rixes avec la police durant cette nuit funeste du 6 février. « Les quatorze morts de la journée sont tués par balles. Le 6 février 1934 ouvre un cycle meurtrier qui dure jusqu'au 12 février et fait trente et un morts et de nombreux blessés à Paris et en banlieue.<sup>89</sup> »

On retrouve sur ce thème le livre de Benda, publié pour sa première édition chez Grasset en 1927 et réédité en 1945. Pour cette réédition, Benda signale dès les premières lignes que *la trahison des clercs* avant-guerre était surtout du côté des alliances pour le soutien à la nation. Les théories de Maurras et de Barrès dans *L'Action française*, qui vantaient leur haine de la démocratie et du peuple juif, allaient trouver des prolongements dans la collaboration à la révolution nationale voulue par Pétain. La défaite prévisible de la France devant le monstre d'acier allemand obligea ce courant de pensée à trouver des solutions pacifiques tout en négociant avec le parti nazi au pouvoir. La hantise de cette droite nationaliste et autoritaire était d'ériger un rempart contre les idéologies communistes et la bolchévisation de l'Europe. L'insurrection des mouvements de droite pendant cette journée du 6 février 1934 est restée dans les mémoires et dans l'histoire des idées, comme la date d'une possible révolution de droite populaire, antidémocratique et pour une internationale européenne des droites souverainistes pour le moins autoritaires ou totalitaires, qu'elles soient mussoliniennes, franquistes ou hitlériennes. Ceci étant, dès l'année suivante, les mouvements et partis de droite qui auraient pu être mobilisés pour commémorer cette pseudo-révolution de février 1934, restèrent muets. Ils étaient désabusés, déçus par la tournure qu'avaient pris les événements depuis, avec sans doute l'amertume de s'être fait instrumentalisés une fois de plus par les hommes politiques que justement ils accusaient. Les mouvements hétéroclites qui composaient ce soulèvement populaire nationaliste, augmentés de pauvres gens abandonnés à leur précarité, n'avaient finalement pas su trouver une homogénéité militante, un récit mobilisateur. Cela allait précipiter leur déclin.<sup>90</sup>

*Dès le premier anniversaire, les ligues n'ont pas su imposer que l'on célébrât dignement leurs martyrs. Elles ont à demi consenti à l'enterrement de seconde classe offert par les profiteurs de la République libérale à ceux qui leur avait rendu le pouvoir. Comme nous*

---

<sup>89</sup> Michelle Zancarini-Fournel, *Les luttes et les rêves...*, op. cit., p. 632.

<sup>90</sup> Toutes comparaisons avec les mouvements dits des "gilets jaunes" est-elle fortuite ? En histoire on se méfie de la concordance des temps, on sait bien que comparaison n'est pas raison ...

*sommes loin des cortèges prolétariens du Père Lachaise, de ces vagues puissantes qui, depuis 1871,91 chaque année, viennent déferler contre le mur des Fédérés, réclamant vengeance de la répression du grand bourgeois Adolphe Thiers... Les ligues n'ont pas fait la révolution.*<sup>92</sup>

L'attention des milieux de droite était plutôt portée sur les États voisins qui faisaient une révolution radicale qui paraissait être portée démocratiquement par une volonté populaire non apparentée à la révolution prolétarienne bolchévique. Des États où les libertés démocratiques étaient jugées fauteuses de trouble à l'ordre public, où les notions de personne ou de droit des personnes disparaissaient incidemment, au profit d'un État fort : « *Du bist nichts, dein Volk ist alles* » pouvait-on lire en lettres capitales sur tous les édifices du régime nazi : « *tu n'es rien, ton peuple est tout* ».

Joffre Dumazedier, pour les vacances de ses 21 ans en 1936, fort de ses idées pacifistes qu'il disait mal assumées par la gauche française de l'époque, décida d'aller en visite en Allemagne et faire des travaux de bûcheronnage dans un camp des « *Hitlerjugend* ». Son projet fut d'aller voir sur place les menaces de la percée des idées hitlériennes, surtout chez les jeunes de son âge. Les années du Front Populaire étaient pour lui celles d'un projet de style de vie le plus possible proche de la nature, des activités physiques au grand air, proche de la philosophie de Giono qui l'entraînait vers les étoiles sur le plateau désertique du Contadour. Il était alors animé par un pacifisme intégral, un idéal qu'il voulait mettre à l'épreuve de la réalité de ses camarades allemands. Il décida, alarmé par les rumeurs de guerre de la propagande national-socialiste quelques mois avant le début des hostilités, de se rendre sur place en Allemagne toujours à bicyclette, sillonnant les routes d'une Auberge de jeunesse à l'autre jusqu'à Berlin. Il aimait partir à vélo son sac sur le dos et dit avoir d'ailleurs « sillonné l'Europe : l'Angleterre, la Tchécoslovaquie, la Pologne, l'Allemagne nazie.<sup>93</sup> »

Il se laissait volontiers inviter dans les camps d'entraînement de cette jeunesse allemande, enrôler dans la fameuse *Hitlerjugend*. Il voulait partager leur vie et leurs activités forestières

---

<sup>91</sup> Cérémonial auquel nous avons vu que la grand-mère de Joffre Dumazedier était fidèle, fière d'y aller en compagnie de son petit fils.

<sup>92</sup> Jean-Pierre Maxence, *Histoire de dix ans Chronique des années trente (1927-1937)* opus cité p.346.

<sup>93</sup> Gilles Pronovost, (sous la dir.), *Temps libre et modernité Mélanges...*, op. cit., p 7

pour tenter de comprendre ce qu'ils nommaient : conquête européenne, race aryenne, espace vital etc. ...

*C'est alors que je me décide à prendre mon vélo pour aller voir comment le discours d'Hitler était vécu par les gens de mon âge, en Allemagne. [...] Des formules terribles comme celle-ci : 'Nous ne sommes pas sur terre pour être heureux mais pour faire notre devoir' induisaient à ne rien discuter et à tout subir de la part du Führer de ce camp. [...] Les séances de formation morale exaltaient la supériorité de la race aryenne et ses responsabilités pour une Europe saine, nettoyée de ses Juifs et orientée vers la libération d'une race pure...<sup>94</sup> [...] Tout cela n'était fondé que sur des croyances. C'était insupportable ! Jamais aucune observation, aucune utilisation de travaux scientifiques sur l'histoire réelle des races et des croisements ethniques. [...] jamais aucune connaissance sur les mécanismes réels de productivité du travail à l'origine du développement économique plutôt que l'espace vital : des croyances. L'ignorance à la base de ces croyances meurtrières atteignait des sommets. La croyance seule était estimée. On parlait d'élever la cathédrale de la croyance, der Dom des Glaubens, j'avais compris très clairement comment le renoncement à l'observation objective, à l'attitude scientifique, à l'esprit critique, pouvait conduire à un consentement aveugle, prêt à tous les sacrifices pour la grandeur du mythe. [...] Mes convictions pacifistes étaient mises provisoirement dans les nuages de l'utopie en attendant des jours meilleurs : un seul choix réel, l'esclavage ou la résistance »<sup>95</sup> « [Dumazedier] se prépare donc à la résistance armée sous toutes ses formes, tout en détestant la guerre.<sup>96</sup>*

L'esclavage ou la résistance, ces deux mots résumaient la seule alternative possible à la débâcle de juin quarante. Dumazedier les reprendra dans tous ses récits autobiographiques écrits ou oraux. Même si nous connaissons la méfiance à laquelle nous oblige très justement la discipline historiographique, par rapport aux constructions narratives postérieures au vécu (où l'on a évidemment tendance à arranger sa propre histoire), la posture de Dumazedier nous paraît à ce stade objective et sincère... Dans cette résistance à l'occupant, intellectuelle ou armée de

---

<sup>94</sup> Joffre Dumazedier, « *Un long combat inachevé...* », op.cit. p. 6-7.

<sup>95</sup> Idem.

<sup>96</sup> « *Itinéraire de Joffre Dumazedier...* ». Op. cit.

toutes les formes possibles, on verra dans l'histoire combattante d'Uriage comment prendront corps ses convictions philosophiques qui vont préparer sa conversion vers la sociologie, pour inspirer la socio-pédagogie des adultes, à laquelle il va consacrer ses recherches.

*Parti pacifiste de la France, je suis revenu partisan à tout crin de la résistance par tous les moyens militaires et militants puisque j'avais acquis la conviction que le choix n'était pas entre la guerre et la paix mais [une dernière fois] entre l'esclavage et la résistance. J'étais convaincu à jamais de ce qui nous guettait.*<sup>97</sup>

---

<sup>97</sup> Gilles Pronovost, (sous la dir.), *Temps libre et modernité Mélanges...*, op., cit., p 7.

## 4. Deuxième séquence : 1936/1945, Front populaire, premières écritures

### 4.1. « La ruée vers l'air »

Pourquoi la guerre l'avait-elle privé de son père ? Pourquoi les problèmes économiques allaient-ils de plus priver sa mère de travail et donc de revenus pour assurer un confort minimum pour sa petite famille ? C'était l'injustice qui rongeaient déjà Joffre Dumazedier, adolescent, puis qui continuera à l'animer tout au long de sa vie et de ses recherches. « J'étais [donc] immergé dans cette partie de la société qui est brimée, rejetée, démunie, par rapport à la société dominante, à la classe dominante. J'en ai conçu, non pas une rancœur, mais une volonté politique de réduire cette injustice, de tâcher que l'inégalité soit moins forte... Je me suis parfois demandé pourquoi je me suis braqué sur les inégalités culturelles...<sup>98</sup> » Il est tentant de situer l'origine de cette révolte contre la fatalité du destin, pour tenter de changer le cours des choses, dans l'enfance du sociologue. D'autant qu'il disait quelques lignes plus haut dans cet entretien qu'on retrouve dans les grandes idées de l'âge adulte les grands désirs de l'enfance. Mais son combat pour résoudre ces injustices ne passait pas par l'adhésion à un parti, « *qui prophétise toujours le succès* ». Il redouta très vite ces organisations qui obligent, dans le même mouvement, à adhérer à leur discipline autant qu'à leurs idées. Pourtant cela ne l'empêcha pas d'adhérer « *pour voir* » quelles étaient leurs idées et leur style de combat, successivement auprès des jeunes du parti socialiste, puis des communistes et enfin des frontistes.

Nous avons vu que le parti frontiste, dirigé par Gaston Bergery voulait donner aux idées de gauche plus de liberté, plus de justice et d'égalité, sur « *une base plus proche des réalités économiques, sociales et politiques de ce moment-là.*<sup>99</sup> » Très à gauche du Parti Radical, Gaston Bergery était un « *renouvateur de la gauche comme il y en a périodiquement mais qui échoue toujours en se heurtant aux divers conservatismes.*<sup>100</sup> »

Le jeune Edgar Morin sera lui aussi séduit par les idées de Bergery. Dumazedier et Morin auront des trajectoires similaires et des passions communes. Avant de se rapprocher des communistes, qu'ils rangeaient alors au rang des utopies politiques, les deux hommes étaient

---

<sup>98</sup> Jean-Pierre Saez, « *Entretiens avec...* », op., cit. p.27.

<sup>99</sup> Joffre Dumazedier, « *Un long combat inachevé ...* », op., cit. p.7

<sup>100</sup> Gilles Pronovost, *Temps libre et modernité...*, op.cit., p.6

attirés par un socialisme concret adapté aux réalités de leur pays et de leur temps, où l'on retrouverait les idées humanistes de leurs maîtres en politique et en littérature, Jean Jaurès et Anatole France. Pour Dumazedier comme pour Morin, Anatole France allait fixer leurs premières racines littéraires, nous y reviendrons en détail pour Joffre dans le prochain chapitre. Concernant le mouvement frontiste de Bergery, Morin avouait, s'arrangeant avec son histoire personnelle ou peut-être très honnêtement, s'être laissé aller à une sorte de faiblesse de l'esprit, un rempart dans le tourbillon des pensées de son adolescence dans cette fin des années trente. Cette intuition d'un ordre possible dans la tourmente des idées, bien sûr, nous ne pouvons dire si Dumazedier avait les mêmes visions, mais nous y décelons des approches voisines dans ce qu'en disait Morin :

*Il fallait travailler à l'échelle des choses, à l'échelle humaine, c'est-à-dire réaliser les "réformes de structure" qui s'imposaient dans le cadre français. Je me fixais sur les idées frontistes de Bergery. J'avais trouvé dans [son journal] La Flèche, un syncrétisme qui ficelait, assez lâchement du reste, les sentiments qui s'embrouillaient en moi : la fraternité antifasciste, la critique libertaire, le pacifisme, le rationalisme sceptique (l'acceptation de perspectives restreintes) de sorte que mon désordre intérieur se sentait à l'aise dans le désordre de La Flèche, tout en y puisant une impression d'ordre. Au cours de l'hiver 38-39, je me mis à assister aux réunions des étudiants frontistes. J'allais régulièrement, le jeudi, au sous-sol du café le Grillon.<sup>101</sup>*

Après-guerre, ils se côtoieront tous les deux dans le séminaire de Georges Friedmann (sociologue du travail créateur de la sociologie française).

Les mouvements ajistes avaient également séduit Joffre Dumazedier. Il y rencontrait des jeunes de tous les milieux, fils et filles d'ouvriers, d'employés ou qui exerçaient des professions libérales voire supérieures. Il était en prise directe, corps et esprit, en intelligence avec la nature. Montagnes, torrents, arbres, ciels captivants, voûte céleste étaient à portée de la main... Echappé de sa banlieue rouge, Joffre partait randonner en Auvergne, dans les Alpes ou les Cévennes. C'était sa « ruée vers l'air ». Un autre rapport aussi avec des semblables, mais différents, de nouvelles personnes inconnues du cercle familial. Des frères et sœurs d'esprit, des pairs engageant la fraternité collective pour des tâches journalières ou plus intellectuelles. Pour réussir cette « civilisation ajiste », il fallait sortir du confort bourgeois, utilitaire,

---

101 Edgar Morin, *Autocritique*, Editions du Seuil, Paris 1975. 255p. (Politique). P. 23.

conformiste, nuisible à l'environnement pour respirer la liberté, goûter une autre harmonie, un autre type de rapports humains.

Pascal Ory remarque également l'importance de ce mouvement pour la jeunesse de l'époque : « [...] on y retrouve bien l'utopie, le lieu idéal de réalisation des trois valeurs spécifiques de la gauche : égalité y compris entre les sexes, solidarité y compris entre les peuples, optimisme, quoi qu'il en coûte. <sup>102</sup> » La devise républicaine deviendrait : « Égalité, Solidarité, Optimisme ». L'émancipation des relations mixtes était également vécue comme une belle avancée, écoutons Dumazedier nous parler de ses expériences ajistes :

*Quand j'étais jeune, c'est sous le nom d'ajisme que nous désignions l'ensemble des valeurs que nous vivions ensemble, filles et garçons, dans le mouvement laïque des Auberges de la Jeunesse. [...] Cette origine surprenait souvent mes étudiants de la Sorbonne quand ils me questionnaient sur l'origine de la vogue actuelle de l'écologie. Quand j'étais étudiant moi-même sur les mêmes bancs, tout en profitant des ressources que Paris offre à la vie de l'esprit, je fuyais l'air vicié de la ville à chaque fois que je le pouvais. Sac au dos, nous partions pendant les weekends et les vacances avec copains et copines d'auberge de jeunesse en auberge de jeunesse, à pied, en bicyclette ou en train. Nous étions écolos avant la mode. Sur le plateau du Contadour, le soir, Jean Giono nous révélait la majestueuse beauté du ciel et de la terre, à protéger des pollutions humaines. Nous parcourions ainsi tous les pays d'Europe, surtout en plaine, en montagne et sur les bords de la mer. Il faisait bon partir, de grand matin, quand le jour commence à poindre dans un chant d'oiseaux qui semblent tout heureux de revoir le lever du jour. <sup>103</sup>*

On pourrait situer ici les balbutiements d'une pensée de l'écologie politique ainsi que les prémices des mouvements de libération des femmes, deux caractéristiques que nous retrouverons dans les ouvrages du futur sociologue de la civilisation des loisirs.

« Les filles qui étaient avec nous étaient des pionnières du mouvement de libération féminine. Qu'elles soient ouvrières, filles d'ouvriers, d'employés ou de cadres, elles étaient

---

<sup>102</sup> Pascal Ory, *La belle illusion Culture et politique sous le signe du Front Populaire*, CNRS Editions, Paris 2016 (Biblis), 1ère Édition Librairie Plon, Paris 1994, 1033 p., p. 14.

<sup>103</sup> Texte écrit par Joffre Dumazedier qui nous a été précieusement remis par Paule Savane après l'avoir rencontrée chez elle à Ussy sur Marne le 25 Nov. 2015, où Joffre Dumazedier a vécu ses dernières années.



autrement dans leur corps.<sup>104</sup> » Leurs lectures : *Ton corps est à toi* de Victor Margueritte, *Les nourritures terrestres* d'André Gide, les recherches de William Reich, ou les romans de Giono. « C'était le vierge plateau du Contadour, Giono nous entraînait là vers les étoiles.<sup>105</sup> » Ils ne faisaient pas une priorité de la révolution sociale, des changements des appareils politiques mais d'une manière de vivre qu'ils appelaient : le style de vie. En dehors des périodes de vacances, Joffre Dumazedier retrouvait ses copains de « la communale » après ses cours du lycée. Il avait fondé un Collège du travail lié à la CGT où il animait des débats autour de Gide, de Gorki, d'Anatole France, de socialisme ou de révolution sexuelle. Le samedi, ils allaient faire du sport dans un club populaire des bords de la Marne.

Geneviève Poujol, historienne des Mouvements d'éducation populaire, précise le rôle des universités populaires et des Cercles d'étude. Pour éviter la mainmise des intellectuels sur le peuple, la différence entre certaines Universités populaires et ce qu'on appelait alors les Cercles d'Études des Jeunes Ouvriers, au sein de l'Institut populaire, est que « l'initiative ne descend plus d'en haut, mais en quelque sorte elle monte d'en bas, et que c'est nous-mêmes qui entendons être les maîtres de notre propre éducation.<sup>106</sup> »

#### **4.2. Engagement et parcours militant de Joffre Dumazedier à l'arrivée du Front Populaire**

En 1936, les élections législatives portèrent le Front Populaire au gouvernement. Issue d'une alliance électorale, fondée en 1934, cette coalition de partis de gauche gouverna la France deux courtes années de mai 1936 à avril 1938. Elle réunissait les trois principaux partis de la gauche : la SFIO, le Parti radical-socialiste et le Parti communiste, et toute une myriade de mouvements, d'associations avec notamment la Parti frontiste de Bergery ou les antifascistes du Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes (CVIA). Né en réaction aux événements de février 1934, puis de toute une année de confrontation et de militantisme politique et associatif qui s'étalait entre juillet 1934 et mai 1935, le Front Populaire vit le jour au moment du grand rassemblement du 14 juillet 1935.

---

<sup>104</sup> Jean-Pierre Saez, « *Entretiens avec...* », op.cit., p. 30

<sup>105</sup> Gilles Pronovost, (sous la dir.), *Temps libre et modernité Mélanges...*, op. cit., p.6

<sup>106</sup> Geneviève Poujol, *L'éducation populaire : histoires et pouvoirs*, Les Editions ouvrières, Paris, 1981, 190p.

Les Ligues avaient tenu leur révolution contre les régimes parlementaires gangrénés par la corruption et l'impuissance politique face à la détresse populaire. Les partis de gauche rejoints par de nombreux intellectuels ne restèrent pas impuissants en créant des comités de vigilance contre les fascismes et gouvernements autoritaires des pays voisins européens. Du côté de la jeune droite, la désillusion et le scepticisme envahissaient certains clercs qui avec Jean-Pierre Maxence ne pouvaient se résoudre à suivre l'enthousiasme de la fête populaire : « 1934-1936 c'est l'échec. Échec des espoirs de février, échec des ligues, échec de l'Union nationale, échec de la rue, échec devant les urnes, échec dans les usines et aux champs, échec à l'étranger comme à l'intérieur : échec partout ! <sup>107</sup> » Encore plus acerbe, cette même année 1936, il déclara lors d'un meeting : « Si jamais nous prenons le pouvoir, voici ce qui se passera : à 6 heures, suppression de la presse socialiste ; à 7 heures, la franc-maçonnerie est interdite. À 8 heures, on fusille Blum. <sup>108</sup> » La dérive fascistoïde était le signe des amalgames dans lesquels de nombreux clercs allaient s'engouffrer. Joffre Dumazedier vivra cette année 1936 comme l'arrivée d'un véritable courant libérateur. « J'avais 21 ans, pour la première fois les travailleurs avaient droit à ce gâteau pour les riches : douze jours de congés payés par le patron, se promener, avoir des vacances... <sup>109</sup>»

### 4.3. La question politique de l'organisation des loisirs

Une autre spécificité des années 1930, dans la continuité des réflexions menées dans les années 1920, était la question du loisir, destinée petit à petit à tous les milieux sociaux, à tous les âges de la vie. Déjà en 1891 un petit opuscule fameux, très régulièrement réédité et toujours disponible aujourd'hui, écrit vers 1880 par le gendre de Karl Marx, posait la question du droit à la paresse <sup>110</sup>. Cette thématique des (du) loisir(s) était rattachée à la question de la durée du travail, nous en retrouverons de nombreuses définitions, au fil de l'histoire, tout au long de notre recherche. L'émergence progressive de la notion d'utilisation des loisirs fit place à celle, plus volontariste du côté de l'État, d'organisation des loisirs pour les différents milieux sociaux et

---

<sup>107</sup> Jean-Pierre Maxence, *Histoire de dix ans ...*, op. cit., p.320.

<sup>108</sup> Eugen Weber, *L'Action française...*, op. cit., p. 401.

<sup>109</sup> Cassettes C14 Face A « *Formoscopie Interview de Dumazedier par Michel Bernard en 1992, Cahier IV* ».

<sup>110</sup> Paul Lafargue, *Le droit à la paresse*, (1ère parution 1880), François Maspero, Paris 1965, 80p. (Bibliothèque socialiste 5)

classes d'âges. « Dès 1924 la sixième session de la Conférence internationale du travail mettait à son ordre du jour « l'utilisation des loisirs des ouvriers ». En schématisant à peine, on peut dire qu'aux années vingt focalisées sur l'utilisation succédèrent des années trente de plus en plus soucieuses d'organisation.<sup>111</sup> » Ces questions autour du loisir allaient largement s'amplifier dans la décade qui suivra. Les congés payés, les revendications salariales et des conditions de travail deviendront un des symboles du Front Populaire. Pourtant, contrairement à ce qu'on pourrait penser, cette revendication des congés payés n'était pas portée par les mouvements syndicaux.

*La loi sur les congés payés, emblématique du Front Populaire était pourtant absente du « Programme de revendication du rassemblement populaire ». Alors que les congés payés étaient déjà une réalité dans de nombreux pays européens, la revendication ne fut mise en avant dans aucun des conflits des années 10 et 30. [...] en tout état de cause, après la victoire électorale, lors des trois rencontres entre Léon Blum et Léon Jouhaux, secrétaire général de la CGT, il n'est jamais fait mention des congés payés.*<sup>112</sup>

Pascal Ory y décèlera, dans sa monumentale thèse sur le Front Populaire, les ingrédients fondateurs de la notion de politique culturelle qui trouvera des prolongements jusque dans les ambitions bien plus près de nous, du futur ministre de la culture, de presque un demi-siècle plus tard : Jack Lang. Pour cet historien des idées, les politiques culturelles comprenaient déjà la création artistique et scientifique, la médiation et le loisir qu'il définissait comme « une synthèse et un dépassement des deux autres instances<sup>113</sup> » (création artistique et scientifique). Dans cette perspective, l'éducation ouvrière, populaire, les mouvements de jeunesse, la vie associative ou sportive imprègnèrent l'histoire des politiques et des institutions culturelles, dès leur apparition au moment du Front Populaire. Associations culturelles, ou définies comme telles, mais aussi associations politiques, de loisirs, ou syndicales, relevaient toutes déjà du champ culturel.

Cette définition du loisir et de la médiation entrèrent en résonance avec les préoccupations intellectuelles de Joffre Dumazedier. Comme nous venons de le voir, ces engagements et

---

<sup>111</sup> Pascal Ory, *La belle illusion...*, op. cit., p 52.

<sup>112</sup> « 1936 Quand la gauche faisait encore rêver Le Front populaire raconté par la presse de l'époque », in Hors-série *Marianne*, mai 2006.

<sup>113</sup> Pascal Ory, *La belle illusion...*, op. cit., p 7.

sociaux et culturels ont inspiré, irrigué et mobilisé les jeunes années de sa vie. Pascal Ory et Joffre Dumazedier auraient été sans doute d'accord sur la nécessité de penser à partir de ces différentes activités la vocation d'un grandiose « Ministère de la vie culturelle » comme le préconisait déjà Jean Zay, futur ministre du Front Populaire. C'était encore vécu comme un sujet plein d'audace quand, en 1971, trente-cinq années plus tard, Pascal Ory soutint sa thèse sur la politique culturelle du Front Populaire.<sup>114</sup> Au début des années 1970, la discipline de l'histoire culturelle était encore balbutiante, suscitant au mieux une réserve bienveillante des milieux universitaires.

*Car à l'origine et pendant les vingt années (1971-1990) de la recherche, quelle ironie à l'annonce d'un tel projet ! – Ah bon, ce Front Populaire si éphémère avait le temps et la volonté d'une politique culturelle ? En avait-il même eu l'idée ? La notion n'était-elle pas anachronique ? J'avais donc à prouver le mouvement en marchant.*<sup>115</sup>

Fruit de ses longues recherches, il ne fut « pas mécontent » de découvrir qu'en effet c'était précisément au milieu des années trente qu'en France s'étaient cristallisés « l'ensemble de la problématique culturaliste et les notions qui lui sont rattachées : *culture* et ministère de même nom, *politique culturelle*, organisation des cercles *culturels*, etc.<sup>116</sup> »

Dans la liste suivante on pourrait évidemment citer les loisirs, les pratiques culturelles liées aux nouveaux modes de consommation audio et visuels qui émergeaient alors. Ory ne s'en prive pas, et il en rajoute : recherche scientifique, orientation scolaire, sport, auberge de jeunesse ou cyclotourisme font partie de ses préoccupations culturelles. Il pense d'ailleurs haut et fort qu'un vrai « ministère de la Culture » devrait intégrer toutes ces dimensions qui sont celles d'une culture vivante.

Tout le plaisir intellectuel de la recherche de l'historien s'exprime ici.

A mesure qu'avance ses découvertes, Ory exerce cette administration de la preuve, qu'il partage avec son lecteur. Il n'est pas mécontent de découvrir, et donc d'apporter les preuves que Jean Zay voulait enclencher ce dialogue dans un même « ministère de la vie culturelle »

---

<sup>114</sup> Thèse de doctorat soutenue le 19 juin 1990 les recherches ayant commencé dès 1971.

<sup>115</sup> Ibid., p.6. Même ironie moqueuse quand Dumazedier décide de prendre le loisir comme phénomène majeur de ses recherches sociologiques...

<sup>116</sup> Pascal Ory, *La belle illusion ...*, op. cit., p. 6, italique original utilisé par l'auteur.

entre les arts, les loisirs, les sciences et l'enseignement. Et c'est précisément dans les archives de Jean Zay, datant de l'occupation pendant son emprisonnement, que des documents conservés par le mouvement de résistance Organisation Civile et Militaire (OCM) et sauvegardés par sa femme Madeleine, que notre historien découvrit l'organigramme de ce futur "ministère de la vie culturelle". L'OCM était le plus vieux mouvement de résistance, relié au réseau du Musée de l'Homme, lui-même en relation avec les mouvements autour de l'association des Maisons de la Culture du Front Populaire, en complicité avec le CVIA que nous retrouverons plus loin. On y retrouve aussi dans l'élan vers la démocratisation culturelle les trois mots qui deviendront la raison sociale de l'association que fondera Dumazedier à la Libération : « Peuple et Culture <sup>117</sup>».

Quand nous avons abordé plus haut cette quête d'un homme nouveau, d'une nouvelle civilisation, sont apparus les concepts d'"homme-masse" et de massification. Les termes même de "révolution culturelle" étaient employés dans les pays de l'est soviétique, (repris par Mao) dans la plus pure tradition marxiste-léniniste de la massification des loisirs et de la culture. Paul Langevin et Henri Wallon, (leurs noms resteront célèbres pour les politiques éducatives grâce au fameux Plan Langevin Wallon qu'ils rédigèrent à la Libération, Dumazedier y contribuera également, nous y reviendrons) alors compagnons de route du parti communiste présidaient une association pour l'étude de la culture soviétique. Le jeune André Malraux était également présent, parmi cette mouvance en ce mi-temps des années trente. Leur louange était dithyrambique en l'honneur de la politique stalinienne, Pascal Ory nous donne par exemple leur définition de la littérature du théâtre et du cinéma :

- *littérature : on peut dire que les masses sont non seulement l'unique objet de la lutte soviétique, mais qu'elles la créent elles-mêmes ;*
- *théâtre : le théâtre dans l'URSS, c'est le nouveau sanctuaire où une race (sic) vient chercher le pain quotidien de son âme : c'est l'église civile de la société bolchevique ;*
- *cinéma : le cinéma sort des masses et retourne aux masses [...] <sup>118</sup>*

Les associations des amis de l'URSS, l'AUS, étaient alors en plein essor ; l'organe de cette association, la collection *Russie d'aujourd'hui*, tirait à 5 000 exemplaires en 1932 et 130 000 en 1936 ; ses adhérents passèrent de 4 000 à 70 000 dans la même période. L'orientation

---

<sup>117</sup> Ibid., p.12.

<sup>118</sup> Ibid., p.58.

générale de l'association des Maisons de la Culture « se posaient en imprésario du Front Populaire.<sup>119</sup> », leur ambition, décrite par Louis Aragon le 28 mai 1936, au soir de la victoire du Front Populaire également citée par Ory, était de « [...] travailler à rendre la culture d'hier au peuple, et à créer avec le peuple la culture de demain. <sup>120</sup> »

Même si, avec l'histoire de la Russie soviétique telle qu'on la connaît aujourd'hui, les propos cités avant ceux d'Aragon font sourire, ou bondir, il est saisissant de voir comment le registre des discours est dans le même ton que la célèbre formule du Manifeste de Peuple et Culture, rédigée par Dumazedier et ses compagnons, à sa création l'été 1944. On passe et c'est important, du cinéma, du théâtre à la culture et des masses au peuple, mais l'état d'esprit, le sens et l'ambition restent identiques : « Rendre la culture au peuple et le peuple à la culture, voilà notre but. » Marcel Déat (personnage controversé que nous retrouverons plus tard aimanté par les champs magnétiques du fascisme) était alors employé à plein temps pour prendre la responsabilité pédagogique du Centre d'éducation ouvrière ouvert par la CGT, et diriger les activités de l'Institut supérieur ouvrier et les Collèges du travail.

Nous avons déjà évoqué la présence de Joffre Dumazedier dans ces associations, c'est aussi dans ce type d'organisation qu'il sera repéré plus tard par les animateurs de l'Ecole des Cadres d'Uriage pour les rejoindre.

#### **4.4. Avec de Man au-delà du marxisme**

Pour poursuivre sur la trajectoire militante du jeune Dumazedier, Pierre Bitoun nous donne quelques informations qui vont nous permettre d'ajouter des indices pour en saisir les contours. Il choisit de présenter Joffre Dumazedier comme « [...] le marxiste pédagogue d'Uriage [qui] a aussi été influencé par le marxisme d'Henri de Man et par l'humanisme de Jean Guéhenno.<sup>121</sup> »

Henri de Man était un socialiste belge qui, dès la fin des années vingt, tenta de dépasser, d'aller « Au-delà du marxisme ». Nous allons analyser de plus près ses théories. Il cherchait les

---

<sup>119</sup> Ibid., p.125.

<sup>120</sup> Ibid., p. 127.

<sup>121</sup> Pierre Bitoun, *Les Hommes d'Uriage*, Editions la découverte, Paris 1981, 293 p., p.51.

voies d'un socialisme qui puisse sortir des pièges des questions de prestige, de race ou de nationalité, pour rejoindre une forme universelle ou tout au moins européenne et d'étudier les idées politiques ou culturelles.

*Je m'y suis essayé en bon Européen, en patriote de toutes les patries qui ont contribué à ma formation intellectuelle, en me servant de la langue qui prédomine dans la littérature du sujet — la langue maternelle de Marx et en quelque sorte du marxisme. [...] J'ai horreur de la vulgarisation sous toutes ses formes [...] de la musique de radio et de phonographe, du champagne pour banquets démocratiques, de tout ce qui avilit une jouissance sous prétexte de la généraliser. [...] le socialisme n'est pas la démagogie, et éduquer le peuple n'est pas abaisser la science à son niveau, mais l'élever au niveau de la science. Il n'y a de vérité que pour ceux qui les cherchent, et elles n'ont de valeur qu'en raison de l'effort qu'il a fallu pour les trouver. [...] Ce qui m'importe, ce n'est pas Marx défunt, c'est le socialisme vivant. [...] Le Marx qui nous intéresse est celui qui vit dans le présent. [...] Personne ne sait mieux que moi ce que je lui dois, ne serait-ce que parce qu'il m'a fourni lui-même une grande partie des moyens qui m'ont permis de me libérer du marxisme.*<sup>122</sup>

Henri de Man développe aussi de façon originale des idées de planification économique et d'autogestion bien avant la lettre. Mais si on veut suivre l'intuition de Bitoun en décelant une influence des théories de de Man sur la future sociologie de Dumazedier, c'est, nous semble-t-il, dans la transformation de soi avant de vouloir transformer la société que nous pourrions la trouver. Une sorte de prémonition de l'autoformation à laquelle il consacra les dernières années de ses recherches. Il appelle les socialistes belges à une nouvelle définition de la démocratie. « Le socialisme, qui m'apparaît comme l'état de conscience de l'aspiration des peuples démocratiques à gouverner eux-mêmes toute leur vie sociale, repose sur une hypothèse psychologique toute différente.<sup>123</sup> ». Il part de leur vie sociale qui soit en capacité de sublimer par elle-même ses propres instincts.

*Cet effet – qui n'est autre chose en fin de compte qu'une transformation de toute activité politique et sociale en activité éducative – sera d'autant plus assurée qu'on reconnaîtra*

---

<sup>122</sup> Henri De Man *Au-delà du marxisme*, Librairie Félix Alcan, Paris 1929. 406p, extrait des pages IX, X, (Avant-propos de la 1ère édition française) XV et XVI de la Préface de la première édition allemande).

<sup>123</sup> *Ibid.*, p.379.

*plus clairement le caractère fictif et d'orientation purement subjective de toutes les visions eudémonistes <sup>124</sup> de l'avenir. Chercher plus de bonheur, c'est poursuivre sa propre ombre aussi longtemps que l'on recule la réalisation de ce bonheur dans un avenir eschatologique. Cette recherche ne peut amener de résultat que si l'on voit la réalisation du bonheur dans la sublimation actuelle et continue des jugements du bonheur. <sup>125</sup>*

Les ambitions planistes de de Man voulaient également concilier les intérêts des classes ouvrières et des classes moyennes, qui émergeaient alors sur la scène politique, pour sortir des impasses du marxisme. Son Plan pour une organisation nouvelle du travail devait émaner directement des travailleurs et dépasser ainsi le clivage stérile réformisme/révolution. Il se sentait plus proche « du praticien réformiste que du phraseur extrémiste <sup>126</sup> ». Il fut nommé vice-président du parti ouvrier belge (un mandat taillé à sa mesure) en décembre 1933 pour mettre en œuvre ses idées. Ses théories avaient attiré Mounier et le mouvement de la revue *Esprit*, dans leur lien avec ceux d'Ordre nouveau. Cela leur permit de militer contre le pouvoir anonyme venu d'en haut, de l'Eglise, de la bureaucratie, des partis ou de l'État, ou sous le diktat d'une classe sociale. Autonomie de la personne, impératif communautaire, primauté du spirituel, décentralisation, autogestion et autonomie des entreprises collectives où l'on ne confondait pas propriété privée et personnelle voilà les thématiques qui mobiliseront les intellectuels autour d'Emmanuel Mounier et de la revue *Esprit*.

*Esprit vit dans cette tentative de renouvellement de la pensée et de l'action socialiste une voie à suivre : dans un pays comme la France où les petits producteurs, industriels ou paysans pesaient si lourd, le plan de de Man parut faire fi des dogmatismes et offrir enfin une clé pour sortir de l'impasse où s'enfermaient les partis marxistes. [...] trouver un front commun entre l'anticapitalisme des classes moyennes et le socialisme ouvrier,*

---

<sup>124</sup> « L'eudémonisme se fonde sur une confiance générale en l'être humain qui reste la clé irremplaçable de l'humanisme. La doctrine se concentre sur cette seule chance d'épanouissement que constitue la vie terrestre et c'est par conséquent à la réussite de cette vie, au bonheur immédiat ou rationalisé sur un temps long, tant au sien qu'à celui d'autrui, qu'elle consacre logiquement l'essentiel de son effort », Wikipédia consulté le 15/12/2018 : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Eud%C3%A9monisme>

<sup>125</sup> Henri De Man, *Au-delà du marxisme*, op.cit., p. 379 et 380.

<sup>126</sup> Ibid., p 359.



*tel était bien aussi un des objectifs du plan de de Man ; tel fut plus tard mais sans réussite positive durable, le principe du Front Populaire.* <sup>127</sup>

Il y a une forme de croyance chez de Man, de foi, même si elle est énoncée de façon scientifique avec le concept de “sublimation” qui nous renvoie à la théorie de la société du spectacle de Debord. Nous ne sommes pas sûr que Dumazedier s’y soit reconnu. Ceci étant, il aurait sans doute été en accord avec une relativité bien affirmée des vérités sociologiques en postulant qu’elles ne recouvrent pas les mêmes comportements selon les époques données. Nous en déduisons que les circonstances de l’époque où vivait Marx ne produiraient pas les mêmes théories politiques que celles que nous vivons. Ceci ne veut pas dire pour autant que la relativité des phénomènes historiques interdit leur rationalisation, leur compréhension raisonnée. « Un peu de rationalisme éloigne de l’assurance du vouloir, plus de relativisme y ramène <sup>128</sup> »

Là encore le scepticisme méthodique de Dumazedier nous obligerait à être prudent. Pour de Man, les recherches sociologiques même savantes pourraient aider à prophétiser l’avenir, certes, mais c’est la beauté de l’amour que nous avons pour les êtres, les animaux, les choses de la vie, qui nous les rendraient attrayantes, belles, et finalement bénéfiques. A-t-on besoin de preuves supplémentaires ? Par ailleurs, de Man prône un esprit foncièrement pacifiste. Dumazedier devait y être sensible. La grande guerre, où de Man avait vécu trois années d’extrême violence dans les tranchées, ne lui laissait que des sentiments de colères amères. « [...] toute guerre est un mal, je ne crois plus à la possibilité d’atteindre un bon but par ce mauvais moyen. Or, la violence au service d’une révolution n’agit pas autrement que la violence au service d’une guerre. Elle éloigne de l’objectif que l’on désire atteindre. <sup>129</sup> » Les forces morales de la croyance humaniste devraient orienter vers une phase ascendante jamais satisfaite les peuples avides de progrès, on sent poindre « un besoin non satisfait des masses de croire à une eschatologie nouvelle. <sup>130</sup> » Mais pour cela les véritables prophètes, les leaders dirions-nous aujourd’hui, devraient s’obliger à une ascèse exemplaire,

---

<sup>127</sup> Michel Winock, *Esprit Des intellectuels dans la cité ... op. cit.*, p. 99 et 103.

<sup>128</sup> Henri De Man, *Au-delà du marxisme*, op.cit., p. 386.

<sup>129</sup> Ibid., p.392.

<sup>130</sup> Ibid., p.395.

[...] *une éducation de soi-même que l'on s'impose, sans se soucier du nombre des imitateurs. [...] Ce ne sont pas les beaux rêves, ce sont les belles actions qui rendent la vie belle. Quand on demanda à Socrate si son État parfait existait vraiment, il répondit : « Il n'existe qu'au ciel, mais les hommes peuvent apprendre, à la lueur de cette image divine, à réaliser dans leurs États terrestres une beauté qui n'est pas trop dissemblable de celle de l'État parfait.<sup>131</sup> »*

Ce sont les dernières phrases de l'ouvrage de de Man *Au-delà du marxisme* : il ne voulait pas faire de conclusion, préférant le mouvement aux vérités dogmatiques, il appela son dernier chapitre : « Credo... ».

Il y voyait déjà les effets néfastes sur le monde ouvrier de salaires trop bas et d'une durée du travail trop longue. Un ressentiment des classes laborieuses empêchées de vivre heureuses par des conditions de vie et de travail qui ne leur permettraient pas d'aller vers des aspirations supérieures pour lesquelles pourtant elles luttait. Et grâce à ces mouvements, elles arracheraient des conditions de vie meilleures pour pouvoir s'épanouir et se cultiver. Ce serait « le moyen indispensable de procurer à des millions d'êtres humains des conditions de vie meilleures et plus saines et – surtout par suite de la réduction des heures de travail – de nouvelles possibilités de culture. <sup>132</sup> »

Même si de Man n'était pas dupe de la nécessité d'une éducation à la culture et au loisir, il sentait bien qu'il fallait faire du mouvement syndical, ou d'autres organisations, autre chose qu'une simple machine à revendication et à marchandage pour l'amélioration des conditions de travail. L'accès aux loisirs, à un temps libre à soi, pour lequel Dumazedier militera et consacrera ses recherches se profilait ici. Pascal Ory mit au début de sa thèse l'accent sur deux réalités qu'il qualifia de troublantes pour tout "esprit social" de ces années-là. D'une part le retard des initiatives législatives en France par rapport à celles menées par les pays d'Europe du Nord, du Mexique ou de l'Espagne au même moment, et d'autre part, l'investissement et la vision des nouvelles dictatures italienne et surtout allemande sur les lois du travail, et celles du loisir.

*Quand pendant l'été 1936 (du 23 au 30 juillet), se tint en Europe un grand Congrès mondial de l'utilisation des loisirs, il eut pour cadre Hambourg et fut perçu par les trente et une délégations étrangères présentes comme une opération réussie de*

---

<sup>131</sup> Ibid., p.397.

<sup>132</sup> Ibid., p 365.

*propagande nazie, le prologue à la démonstration, plus gigantesque encore, de « culture physique » qu'allaient être les Jeux olympiques de Berlin.*<sup>133</sup>

Si l'on y ajoute le ralliement des intellectuels de gauche aux thèses du droit à la paresse que l'on retrouve chez le Gide des *Nourritures terrestres* également cité par Ory, commencent à se dessiner des réponses à nos questions sur la mauvaise appréhension réservée aux questions de loisir par les milieux universitaires ou par les clercs proches du pouvoir. Trois pistes prennent forme : la méconnaissance ou l'indigence de la réflexion, le retard des revendications syndicales et des propositions législatives, la confusion morale entre les questions de loisir et de travail.

#### **4.5. Front Populaire et congés payés**

La France des années 1930 était prise, elle aussi, dans une crise économique en contrecoup de celle de 1929 aux Etats-Unis. « La production industrielle n'a cessé de décroître. Sur une base de 100 en 1928, elle atteint 108 en 1930 pour arriver à 82 en 1935. <sup>134</sup> » Déjà l'emploi dans le secteur industriel avait baissé de 1 400 000 ouvriers par rapport à 1931.<sup>135</sup> Le nombre de chômeurs avait doublé quand, dans le même temps, le pouvoir d'achat avait régressé de 7 %. Le ministre du travail, lui aussi issu du mouvement radical du gouvernement du Cartel des gauches, tenta bien de faire passer un projet de loi rendant timidement obligatoire pour tous les salariés des congés payés de quatre à quinze jours selon les professions et les entreprises. Ce projet fut adopté de façon encore atténuée par la Chambre des Députés en 1931. Mais il fut bloqué par le Sénat sous la pression du patronat et la préoccupation majeure de la crise économique et de ses conséquences quand le chômage focalisait déjà toutes les attentions, y compris celle de l'Organisation Internationale de Travail (OIT) qui faisait face aux propositions du Conseil National du Loisir (CNL) créé en 1930 au sein de la Fédération nationale des coopératives de consommateurs.

Il faudra attendre encore quelques années pour que les fameux “congés payés” fassent leur petite révolution et quelques décennies supplémentaires pour parler de « civilisation du loisir »

---

<sup>133</sup> Pascal Ory, *La belle illusion*, op. cit., p 54.

<sup>134</sup> N° Spécial de *L'Humanité Dimanche* « L'été 1936 comme si vous y étiez » N° 19, semaine du 13 au 19 Juillet 2006, p.11.

<sup>135</sup> Idem.

ou de « révolution du temps libre », termes clés de deux ouvrages de Joffre Dumazedier que nous découvrirons plus tard. C'est le cas par exemple d'un député socialiste, qui, le 29 août 1936, dans une tribune libre, dit toute la respiration apportée par le Front Populaire face aux souffrances de la crise : « On respire dans la France du Front Populaire un air de gaieté et de confiance. La crise persiste, mais l'atmosphère de crise a été balayée. Et l'on ne saurait dire combien la loi des congés payés, et l'heureuse organisation des loisirs qui s'ébauchent, ont contribué à cette métamorphose.<sup>136</sup> »

Léon Blum avait l'intuition que cette aspiration populaire était légitime et il avait voulu la porter personnellement. Pour y répondre et aller encore plus loin, il créa pour la première fois dans l'histoire de la République un sous-secrétariat d'Etat aux Sports et Loisirs, confié à Léo Lagrange dépendant d'abord de la Santé publique, puis rattaché en 1937 au Ministère de l'Education et aux Beaux-Arts, qui était confié à Jean Zay. A 31 ans, Jean Zay était le plus jeune ministre de la République, par ailleurs baptisé « ministre de l'intelligence.<sup>137</sup> »

Dans l'effervescence du printemps du Front Populaire, [...] *soudain, tout semble possible. Et même l'impossible !* [...] <sup>138</sup> *Le 4 juin, il déjeune dans un petit restaurant parisien avec des amis. Le téléphone sonne. On le demande : c'est Léon Blum, numéro un de la SFIO, (futur) président du Conseil pressenti par le Président de la République, Albert Lebrun. « Ecoutez-moi Zay... il faut un jeune à l'Education Nationale et aux Beaux-Arts. J'ai pensé à vous. »*<sup>139</sup>

Pascal Ory explique dans ses recherches sur cette période des années du Front Populaire, comment s'installe petit à petit la question des congés payés puis celle des loisirs reliés à la scolarisation obligatoire. De la même façon qu'on était passé du « jour du seigneur » au « repos

---

<sup>136</sup> « 1936 *Quand la gauche ...* », op. cit., *Hors-Série Marianne*, P 33.

<sup>137</sup> Jean Zay, « *Souvenirs et solitude précédé de Jean Zay ministre de l'intelligence française*, de Patrick Pesnot, Editions de l'Aube, (Collection l'Aube document édité par Jean Viard), préface PM France, Paris 2004, 384 p.

<sup>138</sup> Référence à la passe d'armes entre socialistes et communistes ? Le « Tout est possible » de Marceau Pivert dans une tribune du quotidien socialiste *Le Populaire*, le 27 mai 36 à laquelle va répondre Marcel Gitton (qui sera assassiné par ses anciens camarades en 1941 pour être passé du côté de Vichy) dans *L'Humanité* le lendemain par un « *Tout n'est pas possible* », *ni chambardement, ni anarchie, il fallait mettre en œuvre tout simplement le programme du Front Populaire, « réagir contre les tendances gauchistes »*, sources : *Hors-Série Marianne*, op., cit., p. 20.

<sup>139</sup> *Ibid.*, P XI, : « *Jean Zay ministre de l'intelligence française* », de Patrick Pesnot.

dominical » plus laïc, il nous explique comment avec l'application du calendrier académique du fait de l'obligation scolaire, du collège unique qui augmentait l'instruction des classes populaires, le loisir deviendra une question sociale majeure. « La généralisation de l'obligation scolaire, qui signifiait aussi l'enracinement populaire de la notion de vacances scolaires, au même titre que la loi de 1906, firent de « l'utilisation des loisirs » un enjeu du débat idéologique.<sup>140</sup> »

Un autre sous-secrétariat était rattaché au ministère de Jean Zay, celui de la recherche scientifique, confié à Irène Joliot Curie, prix Nobel de chimie. Ces nouveautés dans l'action des politiques publiques du savoir, de la culture et des loisirs n'échappèrent pas aux sarcasmes et à l'ironie des journalistes et dessinateurs de presse. Par exemple dans *L'Echo de Paris*, journal de droite nationaliste, sous le titre « Les grandes réformes » le président du Conseil, s'adressant au président de la République, présente son projet de gouvernement : « Désormais, il n'y a plus de ministre du travail : il y a un ministre des occupations.<sup>141</sup> » Dans la légende de ce dessin de presse est précisé que le ministère de Léo Lagrange serait affublé du titre de « *Ministère de la paresse* ». Ailleurs, c'était « Les salopards en vacances » ; dans un dessin de presse célèbre du 12 août 1936 dans le *Canard Enchaîné*, on y voit une bourgeoise sur une plage dans sa baignoire qui dit à un homme en train de fumer sa cigarette : « Vous ne pensiez pas que j'allais me tremper dans la même eau que ces bolchéviques !<sup>142</sup> ». Ou encore plus tôt *Le Populaire* ironise : « Nouvelles atrocités du Front Populaire ». On y voit d'un côté une usine fermée avec une pancarte « L'usine est fermée pour cause de vacances », et de l'autre, mères, enfants et ouvriers passant au guichet de la gare où on peut lire : « Billet Lagrange Réduction de 40 % ». Enfin, sur la légende de la vignette figure : « Le Front Populaire de France poursuit ses ravages. Il vient, entre autres méfaits, de provoquer la fermeture de certaines usines en donnant aux ouvriers la possibilité de partir vers la mer ou la montagne à des tarifs inconnus jusqu'à ce jour.<sup>143</sup> » Même *Paris-Soir* toujours dans ces premiers jours du mois d'août, pourtant hostile au Front Populaire, fera la promotion de ce qui paraissait des nouveautés dans le lexique des

---

<sup>140</sup> Pascal Ory, *La belle illusion*, op. cit., p. 52.

<sup>141</sup> « 1936 *Quand la gauche ...* », op. cit., Hors-Série Marianne p. 13.

<sup>142</sup> Ibid., p.32.

<sup>143</sup> Ibid., p.34.

loisirs popularisés presque comme les symboles du joyeux style de vie des classes populaires, le camping et le tandem. On pouvait lire sur une grande partie à sa une

*Faites du camping en auto, à moto, à bicyclette, en canot, en train, ou même à pied. [Et en pages intérieures] Que veut dire le mot camping ? Une traduction n'est peut-être pas très facile à trouver. Voulez-vous celle-ci : école de liberté ou école buissonnière. Ou, n'aspirons plus l'air vicié par les moteurs à essence ; écoutons les cigales, goûtons à la rosée du matin, rêvons devant le feu du soir en regardant les étoiles filantes et surveillons les côtes de mouton qui grésillent sur les cendres.* <sup>144</sup>

Laissons pour finir cette trop rapide évocation du Front Populaire et donnons une dernière fois la parole à Léon Blum :

*Je ne suis pas souvent sorti de mon cabinet durant la durée de mon ministère, [déclara-t-il en 1942, lors de son procès intenté par le régime de Vichy], mais chaque fois que j'en suis sorti, que j'ai traversé la grande banlieue parisienne et que j'ai vu les routes couvertes de tacots, de motos, de tandems, avec ses ouvriers vêtus de pullovers assortis et qui montraient que l'idée du loisir éveillait chez eux une espèce de coquetterie naturelle et simple, j'avais le sentiment d'avoir, malgré tout, apporté une embellie, une éclaircie dans des vies difficiles, obscures. On ne les avait pas seulement arrachés au cabaret, on ne leur avait pas seulement donné plus de facilité pour la vie de famille, on avait créé chez eux un espoir.* <sup>145</sup>

Mais on ne saurait quitter Léon Blum sans revenir grâce à Pascal Ory sur l'inscription du droit au loisir dans les droits de l'Homme : « Quand le 20 mai, puis le 10 juin 1936, le Comité central de la Ligue des droits de l'homme proposa un solennel « complément à la déclaration des droits de l'homme », l'article 7 du projet, qui en comprenait 15 affirmait : « Le droit à la vie comporte le droit à un travail assez réduit pour laisser des loisirs, (...) le droit à la pleine culture intellectuelle, artistique et technique des facultés de chacun. » La flamme du droit au loisir était donc entretenue, mais hors du lien où elle avait été tisonnée (le mouvement syndical) et elle n'éclaire pas nettement les congés payés, pour en faire sortir la puissance nouvelle du loisir.

---

<sup>144</sup> Ibid., p.36.

<sup>145</sup> Ibid., p.37.



## CHAPITRE 2. Construire sa pensée au tournant des années trente

Les premiers travaux connus de Dumazedier sont réunis dans un mémoire écrit en 1932. Nous avons vu qu'après avoir été boursier au lycée Voltaire à Paris, Joffre Dumazedier fit des études littéraires à la Sorbonne. Son mémoire, grâce auquel il obtint un diplôme d'études supérieures en linguistique en 1938, porte sur *Les fonctions médiatrices du langage chez Anatole France*. Son fil conducteur en est *La langue et le style d'Anatole France dans l'expression des idées philosophiques*. Une partie de ce document a malheureusement été brûlée dans l'incendie provoqué par les soldats nazis au château de Murinais, où Joffre Dumazedier s'était réfugié en entrant dans la Résistance près de Saint-Marcellin dans l'Isère avec ses camarades d'Uriage en 1943. Il tentait d'y résoudre « les difficultés de compréhension des idées abstraites et la nécessité de recourir aux images concrètes » pour faire un travail d'éducation populaire auprès des classes sociales les plus défavorisées. Car Anatole France cherchait souvent à exprimer des idées assez compliquées dans un langage extrêmement ordinaire, « celui des harengères », comme il disait. <sup>146</sup>

### 1. Anatole France, vie et projet littéraire, la vérité dans la fiction ?

Avant d'entrer en détail dans les travaux sur Anatole France du jeune Joffre Dumazedier, nous allons donner quelques indications succinctes sur la vie et le projet littéraire d'Anatole France, puis sur les événements qui ont entouré les cérémonies de ses obsèques. Nous reviendrons notamment sur la fronde des surréalistes, pressés d'en finir eux aussi avec le vieux monde et ceux qu'ils considéraient comme ses représentants patentés. Anatole France était le fils de Noël-François Thibault. Ce dernier, paysan autodidacte, qui avait appris à lire et écrire au régiment, était devenu le protégé du propriétaire de La Bédoyère, grande maison bourgeoise du centre de Paris. Son père y travaillait pour le compte de son protecteur, le colonel royaliste Henri de la Bédoyère. Au début des années 1880, il y aménagea une petite librairie qui était spécialisée sur les archives de la Révolution française. On pouvait y trouver journaux, pamphlets, chansons, livres, brochures, manuscrits datant du début de la Monarchie de Juillet.

---

<sup>146</sup> Ibid., p.3



France-Thibault deviendra Anatole France. Son patronyme né de cette singulière passion de ce royaliste notoire qu'était son père, passionnément attaché à la mémoire des publications de la Révolution. Anatole France grandit dans cet univers de papiers et de livres qui sera loin d'être neutre pour son avenir. Dès son enfance, il porta indifféremment le nom de Thibault ou de France. Ceci étant, il ne se satisfaisait pas d'être pauvre, ou peu aisé, dans un milieu de riches.

*Plus souvent qu'à sa table d'écolier, l'enfant, l'adolescent, solitaire et curieux d'une culture non officiellement dispensée se trouvait dans un coin de la librairie qui, après le nom de France-Thibault, portait celui de France tout court, depuis un temps qui remontera à sa naissance. [...] Cela est d'une grande importance : au lieu d'une érudition un peu sèche, il en tirera pour toute sa vie le goût sensuel du passé et un attachement charnel pour la chose écrite. Elle lui passa dans le sang, au lieu de s'arrêter à l'intelligence.<sup>147</sup>*

Anatole France, jeune bachelier, travailla chez de nombreux libraires mais refusa de prendre la succession de la librairie de son père, Noël. A vingt-trois ans, jeune écrivain, nouvelliste, poète, il avait rejoint le mouvement des Parnassiens. Bibliothécaire au Sénat, journaliste au *Temps*, où il tiendra la rubrique « La Vie littéraire », il était devenu par la suite un critique très influent dans la vie parisienne. Il était fermement engagé pour Dreyfus au moment de « l'affaire », aux côtés d'Emile Zola. Le lendemain de la publication de « J'accuse », il apposa son nom juste derrière la signature de Zola pour signer la pétition, dite des « *intellectuels* » dans le journal *L'Aurore* qui demandaient la révision du procès Dreyfus. Dans la foulée, il fit une déposition au procès de son collègue écrivain pour le soutenir, ce qui lui valut une campagne d'injures antisémites, de lettres et d'articles critiquant vertement ses engagements. Constatant une forte hostilité politique aussi de la part de ses confrères académiciens, Anatole France décida en 1900 de ne plus assister aux séances sous la Coupole.

Il est saisissant de voir avec l'entrée de cette nouvelle grande figure dans le panthéon littéraire de Joffre Dumazedier comment les revues, les journaux, les romans ou autres pamphlets deviennent le décor des événements d'une vie. Comment toute une culture scripturaire fédère des communautés de personnes pour façonner au-delà des idées, un véritable mode de vie. Nous avons été attentif dans le bouillonnement des années 1920 à 1930 aux orphéons et autres groupes littéraires ou politiques qui s'y exprimaient. Nous les retrouvons ici

---

<sup>147</sup> Ibid., p.12.

avec Anatole France, au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et jusqu'à sa mort. De même nous les croiserons enfin dans les engagements militants et intellectuels tout au long du style de vie et de la biographie intellectuelle de Joffre Dumazedier.

Nous venions de quitter Anatole France au moment où il prenait congé volontairement de ses collègues de l'Académie Française. Il n'y reviendra que seize années plus tard. Jusqu'au début de l'année 1914, il était inscrit au parti socialiste, pour y militer auprès de Jaurès. *Sur la pierre blanche*, un autre de ses célèbres romans parut en feuilleton dans *L'Humanité* dès la fondation du journal de Jaurès, en avril 1904. Cette même année, le 10 décembre, il reçut le prestigieux prix Nobel de littérature, à Stockholm. Compagnon de route des communistes et des socialistes, il ne se gênait pas pour autant de dénoncer les pouvoirs liberticides du nouveau système soviétique en novembre 1922 dans un « Salut aux Soviets » paru toujours dans *L'Humanité*. Puis au printemps, préoccupé par les dérives totalitaires, il enverra un télégramme directement à ses camarades soviétiques pour s'insurger contre le premier des « grands procès » intentés aux socialistes révolutionnaires. Cette autre facette de son engagement lui valut à ce moment-là l'exclusion de toutes les publications communistes. Il continua sa participation fidèle tout au long de sa vie à la Ligue des Droits de l'Homme dont il était le cofondateur. Le Congrès de l'Internationale auquel était inféodé le parti communiste français de Thorez était hostile à cette organisation humaniste en raison de ses critiques de la politique soviétique. Il mourut en 1924. On venait de fêter ses quatre-vingts ans au Trocadéro en mars. Il s'est éteint 5 mois plus tard à son domicile de la Béchelière, le 12 octobre. Des funérailles nationales lui furent organisées par le Gouvernement Herriot.

Le groupe des surréalistes d'André Breton s'en emparèrent pour faire un évènement à sensation politique et intellectuel qui devait faire connaître bruyamment leur révolution surréaliste. Dans leurs joyeuses provocations, ils insultaient le mort et par lui, tous ceux qui le vénéraient. Les noms d'une longue liste où figurent entre autres personnalités : Élie et Daniel Halévy, Aristide Briand, Édouard Herriot, alors président du Conseil, Gaston Doumergue Président de la République, les ministres Chautemps et François Albert etc. Louis Aragon y signa un article sous un titre à la question provocante : « Avez-vous déjà giflé un mort ? » et « Que donc celui qui vient de crever au cœur de la béatitude générale s'en aille à son tour en fumée ! [...] Certains jours j'ai rêvé d'une gomme à effacer l'immondice humaine. » On pouvait y lire une formule devenue tristement célèbre : « Je tiens tout admirateur d'Anatole France pour un être dégradé. Il me plaît que le littérateur que saluent à la fois aujourd'hui le tapir Maurras et Moscou la gâteuse [...] ». Dans la même veine on pouvait lire : « Avec France

c'est un peu de la servilité humaine qui s'en va » d'André Breton dans son « Refus d'inhumer ». Il se disait heureux de voir disparaître dans la même année : « Loti, Barrès et France, l'idiot, le traître et le policier.<sup>148</sup> » Sur le même ton, un tract d'une extrême violence là encore, fut publié le 18 octobre 1924, *Un Cadavre* où figurait un texte d'Eluard et un autre de Soupault, qui appelait à :

*Un peu de dignité, Messieurs de la famille ! Pleurez toutes les larmes de votre corps. Anatole a rendu ce qu'on appelait son âme. Vous n'avez rien à attendre de cette mémoire molle et sèche. C'est fini ! [...] On rapporte régulièrement le mot de Barrès : « C'était un mainteneur ». Quelle cruauté ! Le mainteneur de la langue française : cela fait penser à un adjudant ou à un maître d'école très pédant. Je pense que c'est une singulière idée que de perdre quelques minutes à adresser des adieux à un cadavre dont on a retiré le cerveau ! Puisqu'enfin tout est fini, n'en parlons plus.<sup>149</sup>*

Le groupe surréaliste était le seul à troubler l'émotion consensuelle, populaire et fraternelle qui étreignait la France entière autour de l'écrivain. Il prétendait vouloir apporter des remèdes à « l'insignifiance profonde à laquelle peut atteindre le langage sous l'impulsion d'un Anatole France ou d'un André Gide. »<sup>150</sup> Il représente, marquant dans l'histoire de la littérature du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, un maillon indispensable avant Gide et Sartre. Ses obsèques nationales ont été les plus importantes après celles de son ami Emile Zola le 5 octobre 1902. Son enterrement avait pris la forme spontanée d'une grande manifestation nationale populaire et spontanée. Pour saluer cet homme qui parlait aux gens de toutes les couches sociales, partageons avec Claude Aveline<sup>151</sup> la stupéfaction devant les gesticulations des jeunes clercs surréalistes :

*Les parades obscènes de quelques bonimenteurs grimpés sur la dalle à peine close [de son tombeau] pouvaient provoquer le dégoût ; et, si jeune et obscur que je fusse, je ne manquais pas de dénoncer les plus bruyantes. [...] Seul de ma génération, je tentais néanmoins, chaque fois que je le pus, de montrer à des lecteurs ou à des auditeurs le*

---

<sup>148</sup> *Album André Breton Iconographie choisie et commentée par Robert Kopp*, Gallimard, Paris 2008, (Bibliothèque de la pléiade), 330 p., p. 110.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>150</sup> *Journal du surréalisme 1918-1939 Texte de Gaëtan Picon* », Editions d'Art Albert Skira, Genève 1976. 229 p., p. 76.

<sup>151</sup> Préface de Claude Aveline qui au moment de l'enterrement d'Anatole France avait 23 ans le même âge que Dumazedier quand il travaillait sur son mémoire justement autour de l'œuvre d'A. France.

*vrai France. Les politiques n'avaient aucun motif de me prêter la moindre attention. Les intellectuels trouvaient ma cause médiocre, périmée. Le surréalisme avait dit son mot en publiant Un cadavre et la mode était au surréalisme.*<sup>152</sup>

Les citations de ces poètes et écrivains du mouvement surréaliste et l'indignation de Claude Aveline montrent la violence verbale de ces jeunes gens envers l'académicien. A son corps défendant, les mots d'Anatole France devinrent inaudibles, et pour longtemps. Tout en étant ouvertement d'une gauche extrême, entre son adhésion dès les premiers jours à la SFIO et le compagnon de route des communistes qu'il aura toujours été, il était devenu malgré lui, un symbole de la vieille civilisation européenne. Cette civilisation dont voulaient à ce moment-là se démarquer, s'émanciper les jeunes surréalistes tapageurs.

Nous retrouverons ces questions plus loin dans le mémoire que lui consacra Joffre Dumazedier pour son diplôme d'études supérieures à la Sorbonne. La vérité dans la fiction était le *credo* littéraire de France. Ses personnages conduisaient à voir dans la fiction une expression possible du réel. On y découvre la pertinence d'une histoire romancée, très documentée. Une autre façon de faire, de comprendre l'Histoire. Prenons *Les dieux ont soif* par exemple : quoi de plus agréable pour comprendre avec Évariste Gamelin la période de la Terreur dans la Révolution française. Depuis ses études classiques, son héritage qui avait mûri dans la philosophie et la mythologie grecque, qu'il maîtrisait à merveille, jusqu'aux humanistes du siècle des Lumières, Anatole France était, en effet, un passeur qui voulait utiliser la fiction pour parler au cœur des hommes. Son œuvre paraît claire : traduire les passions, les sentiments humains, les réalités sociales les plus complexes dans la légèreté, dans la simplicité de la langue de notre culture. Permettre ainsi à chacun de rejoindre toute la profondeur des sentiments et des situations humaines. On comprend que Joffre Dumazedier ait été séduit par cette démarche. C'était en tout cas tout le projet de son diplôme d'études supérieures en linguistique.

Nous finirons cette succincte évocation d'Anatole France par un court extrait du discours que fit Gabriel Hanotaux, directeur de l'Académie aux funérailles de son confrère :

*Anatole France fut le grand écrivain par excellence, le plus français par la langue, par l'ingéniosité créatrice, par la sagesse tempérée et fleurie. Le don qu'il reçut à sa naissance, et qui appartient à tous nos grands conteurs, c'est celui de la vérité dans la fiction. Il disait lui-même que la fiction était un délicieux moyen d'expression de la*

---

<sup>152</sup> Anatole France, « Vers les temps meilleurs ... » Op. cit., p. 17-18.

*vérité. Qu'est-ce, en effet, qu'une vérité ennuyeuse, s'il s'agit de gagner les hommes ? [...] Cet admirable dialecte de Paris, si pur, si frais, si fin, devint, à la fois, sa langue parlée et sa langue écrite ayant reçu le dépôt, et il en fut le défenseur jaloux toute sa vie : par lui elle s'insinua, discrète et souriante, dans le cœur de toute une génération. [...] Nous avons connu un temps où Anatole France, jeune encore, ne se soutenait, si j'ose dire, que par la langue ; il écrivait ces morceaux exquis, ces courtes préfaces, ces articles rieurs qui n'étaient connus encore que des lettrés. Mais quand, son génie s'étant mûri par une longue méditation, sa grande œuvre éclata, quand il parcourut ce cycle glorieux qui va de Thaïs et du Lys rouge aux Dieux ont soif, qu'est-ce qui enleva, d'un coup, tous les suffrages ? Encore la langue : Anatole France fut, d'abord, le grand écrivain.[...] <sup>153</sup>*

Paul Valéry succéda à son fauteuil d'académicien en 1925. Il ne prononça pas son nom contrairement à l'usage, dans l'éloge qu'il devait prononcer sur son prédécesseur. Le nom d'Anatole (Thibault) France orne aujourd'hui de nombreux monuments, mais qui sait situer précisément l'œuvre, l'homme, sa place dans l'histoire littéraire et politique, ses engagements ?

### **1.1. Langage et style, le mémoire disparu**

Après avoir esquissé de quelques traits les travaux d'Anatole France, voyons ce que nous révèle le mémoire du diplôme d'études supérieures de lettres et de linguistique à la Sorbonne (équivalent d'un DEA aujourd'hui) que présenta, en 1938, le jeune étudiant Joffre Dumazedier. Il en donna quelques informations dans une sorte d'auto-analyse qui lui avait été demandée par l'Université de Montréal pour savoir comment au cours de ses années de recherche et d'action il avait été conduit à associer « loisir — éducation permanente — développement culturel » : <sup>154</sup>

---

<sup>153</sup> <http://www.academie-francaise.fr/funeraillies-de-m-anatole-france>, consulté le 15 avril 2018.

<sup>154</sup> Gaston Pineau (présenté par) *Éducation ou aliénation permanente ? repères mythiques et politiques*, Ed. Sciences et culture INC. Montréal, Dunod, Bordas, Paris 1977 (Organisation et sciences humaines), 296p. Ce texte a été repris et publié grâce au soutien de la Coopération franco-québécoise, à l'époque où l'idée même d'éducation permanente relevait d'une douce utopie défendue par des « marginaux dans et hors les appareils d'État » (Prologue p.5)

*Je fus très vite convaincu que les idées communes, des structures d'accueil, de la bonne volonté ne suffisent pas pour avoir l'accès aux œuvres, il y faut encore de la méthode. Dès cette époque je suis frappé par trois contradictions majeures au cœur du problème de l'éducation populaire : les travailleurs ont une riche expérience sociale, mais n'ont ni les mots pour l'exprimer, ni les idées pour l'analyser, ni les techniques pour la relier aux contenus des œuvres. Cette triple observation vécue fut si décisive que je décidai de commencer une réflexion sur les rapports entre les images concrètes de tous les jours et les idées abstraites à travers « la langue et le style concret d'Anatole France dans l'expression des idées générales ». Ce fut le titre de mon diplôme d'études supérieures dans ma discipline d'alors, la linguistique (1938).<sup>155</sup>*

Joffre Dumazedier travailla sur ces thématiques avec l'aide de ses professeurs les linguistes Antoine Meillet (1866-1936) et Joseph Vendryes (1875-1960). Ce sont deux personnages majeurs chef de file de la linguistique française. Antoine Meillet était dans l'entre-deux-guerre étudiant puis héritier direct de Ferdinand de Saussure. Il est le fondateur de la sociolinguistique. A sa suite Vendryes donna une orientation socio-historique à cette discipline. Appelé communément le « Meillet-Vendryes » le *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, publié dans les années trente et régulièrement réédité jusqu'en 1968, fit référence pendant des décennies pour l'enseignement de la grammaire comparée. Il était au par ailleurs écrit dans un langage simple pour des non-spécialistes de la discipline. On voit bien par ces remarques l'influence directe de ces démarches sur la pensée de Dumazedier.<sup>156</sup>

Le mémoire de son diplôme aurait disparu au moment de l'incendie du château de Murinais en décembre 1943 par les Waffen SS. C'est ce qui est rapporté partout et par Joffre Dumazedier lui-même. Quelle n'a pas été notre joie d'en retrouver une partie, la moitié « sur les 200 pages annoncées<sup>157</sup> » (ANNEXE I) dans les boîtes d'archives déposées à Pierrefitte. Ce sont des pages dactylographiées (demi A4) de la page douze à soixante-douze. Il manque la couverture, l'introduction et peut-être une troisième partie, la conclusion, le sommaire et les annexes qui auraient également disparu dans les flammes de l'incendie. Il faut nous contenter de ce qui a pu

---

<sup>155</sup> Ibid., p. 109.

<sup>156</sup> Recherche sur Meillet et Vendryes <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01175681/document> consulté le 30/10/21.

<sup>157</sup> Nous dit-on dans le Répertoire Numérique des Archives Nationales, p.8.

être sauvé. C'est un document en deux parties très égales d'une quarantaine de pages chacune.<sup>158</sup> (ANNEXE I)

Pourquoi l'existence de ce mémoire d'étudiant à la Sorbonne de la fin de la saison 1937/38, en tout cas ce qu'il en restait, avait-il été dissimulée ou mise à l'écart par Joffre Dumazedier lui-même ? Parce que justement il était incomplet ? Parce qu'il était l'unique œuvre de jeunesse, un travail d'étude littéraire et linguistique, qu'il jugeait peut-être peu valorisant alors qu'il était devenu un chercheur en sciences sociales ? Pour ces raisons valait-il mieux le considérer parti en fumée ? Ces questions nous poursuivront sans que peut-être nous ne puissions jamais y répondre, c'est aussi une réalité du travail de chercheur. Nous sommes à l'affût de réponses qui peut-être ne viendront jamais. D'autres aussi se découvrent là où nous ne les attendions pas. Rangé dans sa boîte d'archives, ce mystérieux document<sup>159</sup> est entouré d'une page de garde manuscrite, où l'on reconnaît l'écriture de Joffre Dumazedier qui y mentionne : « La langue et le style d'Anatole France dans l'expression des idées philosophiques. Cette étude de 200 pages sont très chaudes et très sincères (un peu de *phrases parfois* !).<sup>160</sup> Le style y est étudié plutôt comme la démarche de la pensée et de l'Art chez Anatole France que comme une *combinaison de mots*.<sup>161</sup>(PSA) ». La bibliographie n'est pas très soignée ». Ces trois phrases écrites de sa main couvrent la moitié de la page. Elles sont peut-être une partie des réponses à nos questions sur la disparition annoncée partout de ce mémoire. Ceci étant, même si nous sommes devenus familier, grâce aux nombreux documents notamment épistolaires que nous avons examinés, avec l'écriture manuscrite de Joffre Dumazedier, nous ne pouvons en assurer l'exacte transcription.

Avant de procéder à une étude détaillée de ces travaux, signalons enfin qu'il s'agit d'une exégèse très fine de nombreux livres d'Anatole France. Sont analysés des extraits des ouvrages (que nous avons classés chronologiquement par date de parution) suivant : *Thaïs* (1890), *Les opinions de Jérôme Coignard* (1893), *Le jardin d'Epicure* (1894), *L'orme du Mail* (1897),

---

<sup>158</sup> 39 pages en ½ A4 très exactement, de la page 13 à 52, pour la 1ère partie et 55 à 94 pour la 2<sup>ème</sup> (ANNEXE I).

<sup>159</sup> Nous le nommerons sobrement : Joffre Dumazedier, *La langue et le style d'Anatole France*, Mémoire de la Sorbonne (ANNEXE I).

<sup>160</sup> Les passages soulignés par l'auteur seront suivis de l'acronyme : PSA.

<sup>161</sup> Le mot *combinaison* est assez illisible ... nous en assumons le risque d'erreur

*L'anneau d'Améthyste (Histoire contemporaine, tome III) (1899), L'Affaire Crainquebille (1901), Les dieux ont soif (1912), Le petit Pierre (1919), La vie en fleur (1922).*

Dans cette première partie : « *Le style d'Anatole France dans la critique des idées philosophiques* », le style de Dumazedier, jeune étudiant en lettres de 1938, est donné dès les premières phrases. Nous sommes d'emblée fascinés par son aisance, sa maîtrise de l'éloquence, son sens de la rhétorique, la finesse de ses analyses. On y sent l'influence de ses études de lettres, de latin, de grec et d'une profonde connaissance de la mythologie. Le format du mémoire, qui devait répondre aux fourches caudines universitaires et à la commande de l'époque, est réalisé sans note de bas de page. Le peu d'auteurs cités (pour la plupart inconnus par nous) ne sont pas référencés. Ce qui rejoint cette faiblesse des références bibliographiques qu'il met lui-même en exergue, dans la note manuscrite, comme nous l'indiquions à l'instant. Aucune allusion n'est faite aux attaques des surréalistes au moment des obsèques d'Anatole France que nous venons d'évoquer plus haut. Voilà pour les quelques généralités qui nous paraissaient importantes à signaler en entrant dans ce document.

Joffre Dumazedier ouvre son mémoire sur les jugements des critiques littéraires qui semblent être ceux des œuvres d'Anatole France au moment de leurs publications. Il y est décrit comme un « Attila de la pensée » un « Esprit malin impatient de mettre le feu et de laisser des ruines dans le domaine de l'intellect. » Nécessairement Joffre Dumazedier proteste contre ces critiques, tout en louant, par contre, le propre « *génie de la critique*.<sup>162</sup> » de France. Nous avons vu en effet qu'il faisait autorité dans ce domaine, notamment comme journaliste responsable de la page littéraire au *Temps*.

Joffre Dumazedier le décrit comme étant tout le contraire du style pamphlétaire et provocateur de certains auteurs de l'époque. France serait plutôt de ses disputeurs, nobles convives des banquets de l'Antiquité, qui après avoir partagé leur pain « se couronnaient de roses pour échanger des propos philosophiques. »<sup>163</sup> Chez Anatole France, même la figure du diable quand il tente le moine le fera sans acrimonie, noblement, avec habileté, sans amour et surtout sans haine. Ses controverses contre l'apologétique chrétienne n'ont pas cette acidité corrosive du Pascal des *Provinciales*. Anatole France est au contraire décrit par Joffre Dumazedier comme modeste par la timidité, léger jusqu'à la frivolité, effacé à en paraître

---

<sup>162</sup> Dumazedier, *La langue et le style*.... Op., cit., p. 13-14, pour les deux petites citations qui précèdent.

<sup>163</sup> Ibid., p. 15.



affaibli. Même devant ce qu'il vient de vaincre, il présente l'apparence du vaincu. « Pourtant la force de son idée s'exerce implacable. Elle éteint définitivement ces préjugés que nous tolérions par ignorance, par soumission à l'idée reçue.<sup>164</sup>»

C'est là très précisément dans cette dernière formulation que se reconnaissent toute la méthode, toute la pensée critique qui animera Joffre Dumazedier tout au long de sa vie. Il tentera à son tour de démonter les arguments des vaniteux idéologues, de déjouer les pièges des séduisants utopistes de gauche ou de droite, cela motivera sa vision d'une sociologie empirique mais critique du loisir qui était devant lui. Pour trouver une vérité vraie on passe toujours par la destruction des préjugés, des idées reçues enseignait Anatole France, la sociologie empirique de Joffre Dumazedier lui emboîtera le pas.

*L'on sait que les dépositaires d'une idéologie sont de farouches disputeurs. Ils sont pour ainsi dire deux fois vaniteux : l'orgueil de l'idée s'ajoute à l'orgueil d'eux-mêmes pour accroître leur arrogance.<sup>165</sup> » [Et un peu plus loin la méthode se détache] : La douceur de l'homme et la force de l'idée critique qui n'est que l'idée critiquée retournée comme un gant. La modestie de France préfère placer son adversaire en contradiction avec lui-même. C'est une méthode plus simple et plus efficace.<sup>166</sup>*

Finalement c'est l'échange qui importe, la maïeutique socratique rejoint ici la dialectique francienne. C'est par la confrontation des points de vue, à armes égales, dans une joute oratoire ou écrite mais sincère, modeste, légère, frivole ou humoristique que se reconnaît la disputation, la *disputatio* disait-on dans la scolastique médiévale. Elle était une des toutes premières méthodes d'enseignement et de recherche, ainsi qu'une technique d'examen dans les universités à partir du début du XIII<sup>ème</sup> siècle. Elle deviendra par la suite une technique d'animation des débats théologiques ce qui rejoint les préoccupations de nos auteurs, de l'étudiant et du maître de cette étude. Ces préoccupations sont résumées en quelques mots :

*La discussion rapproche les discuteurs. Tous les philosophes que France met en scène sont pénétrés de cette idée. Aussi même quand ils raillent leurs idées, leur moquerie est*

---

<sup>164</sup> Ibid., p.15-16.

<sup>165</sup> Ibid., p.16.

<sup>166</sup> Ibid., p.18.

*pleine de mansuétude. [...] Il n'est plus seulement modeste comme Satan, il est frivole. [...] France revêt sa pensée d'un costume concret.*<sup>167</sup>

## 1.2. Idées, évidences sensibles, premières notions de méthode

Et c'est là un autre aspect dont s'inspira Joffre Dumazedier tout au long de son œuvre : l'idée devient une évidence sensible qui à son tour se développe dans quelque chose de plus direct qu'une idée pure dans le ciel de la métaphysique platonicienne. Cette idée sensible devient une *évidence sensible* par le truchement d'une image, d'une métaphore, par les effets de l'ironie bienveillante ou encore de la plaisanterie. Et cela est plus efficace que les méandres de la rhétorique rationnelle. De la même façon, il fera l'éloge du goût, une autre approche de la vérité, de l'évidence sensible, qu'il nous appartient de toujours questionner. On l'a compris : cela se passe « *au-delà de* (SPA) la démonstration rationnelle : elle fait pénétrer en nous l'idée de France, comme la musique nous inspire un sentiment.<sup>168</sup> » Faire pénétrer une idée comme l'écoute d'une mélodie, d'une musique ravive le souvenir précis d'une situation passée, active un sentiment. En effet, chacun a pu en faire l'expérience.

Enfin, Joffre Dumazedier, dans ses travaux universitaires, revient sur la fameuse affaire Dreyfus dans laquelle, comme nous l'avons signalé plus haut, France prend une place éminente. Il avait apporté tout son soutien à Émile Zola, malgré la virulence des attaques antisémites dont il sera une cible idéale du fait de son immense popularité.

*Le souvenir de « l'affaire » tourmente les imaginaires et bouleverse encore les consciences. On est à la veille de la révision définitive du procès et France prend sa part de l'action commune ; sa critique politique pouvait tourner à la polémique : jamais elle ne fut plus souriante, au point qu'elle prend la forme la plus gentille de la justification... Mais jamais elle ne fut plus meurtrière.*<sup>169</sup>

Après l'obligation de déjouer les préjugés, et pour mieux faire comprendre ses démonstrations, le passage par l'évidence sensible, est une deuxième grande idée francienne

---

<sup>167</sup> Ibid., p. 24.

<sup>168</sup> Ibid., p. 28.

<sup>169</sup> Ibid., p. 34.

que nous retrouverons tout au long de l'œuvre de Joffre Dumazedier : celle du style. Elle est déjà bien présente elle-aussi dans ce mémoire de la Sorbonne, enfance de l'art du sociologue :

*L'on sait que le style est autant dans les actes, le comportement, que dans les paroles. Et une loi de psychophysiologie humaine nous autorise à tenir que le style de l'attitude est plus significatif que celle du discours. Descartes ne disait-il pas que si la volonté est capable de dissimuler la passion dans la parole, elle est incapable de dissimuler les réactions physiques qu'elle provoque ? Celles-ci trahissent l'embarras et le trouble qui ont saisi l'âme [...].*<sup>170</sup>

Après cette question du style, Joffre Dumazedier finit sa première partie de mémoire par un nouvel exemple tiré de l'œuvre d'Anatole France qui illustrerait une vieille question soulevée par le livre de Josué, qui se pose dans des formes toujours nouvelles au fil des temps « au désespoir de l'église et à la joie des mécréants : comment le prophète a-t-il pu arrêter le soleil ? C'est bien le procédé habituel de France : présenter le plus innocemment du monde l'objection la plus redoutable.<sup>171</sup> » Croire ou comprendre la faiblesse de croire ou ne pas croire sans avoir d'abord compris. Cet éternel dilemme clôturera la première partie de son mémoire. Deux attitudes opposées entre le religieux, l'homme de foi et le sceptique qui veut d'abord posséder une explication rationnelle des phénomènes abordés avant de se prononcer.

*[...] l'esprit de l'un enchaîné par la foi ne cherche pas à comprendre, alors que l'autre ne bornant pas sa curiosité, ne veut pas croire avant d'avoir compris. Et au lieu de former quelque hypothèse vraisemblable pour jeter la lumière – sinon sur le miracle du moins sur la possibilité du miracle – il se dérobe à toute explication naturelle et « résout » une obscurité par une énigme.*<sup>172</sup>

Se moquant par la suite de ce qu'aujourd'hui on nommerait « langue de bois », il dénonce ce « fier et creux langage », ce verbalisme qui voudrait « se cacher sous le déguisement du scepticisme scientifique ». La mauvaise foi est démasquée ainsi :

*Surtout, ce qui est le plus irritant et le plus risible c'est que l'abbé veut toujours, envers et contre tout, avoir raison et le lecteur n'a pas besoin d'être psychologue pour sentir*

---

<sup>170</sup> Ibid., p. 40.

<sup>171</sup> Ibid., p. 42.

<sup>172</sup> Ibid., p. 44.

*que c'est un grand tort de chercher à avoir toujours raison. Cet entêtement est plus que suspect : il est ridicule.*<sup>173</sup>

Le même scepticisme est finalement appliqué, qu'il s'agisse de l'esprit scientifique ou du croyant mû par sa foi. Devant les magnifiques opérations du grand prestidigitateur, du grand horloger ou du scientifique, comme on voudra au final, cela soulève en nous la méfiance. Nous nous méfions : l'erreur pourrait avoir le visage de la vérité. « Nous restons sceptique devant les négations et les affirmations qu'elle nous *montre*.<sup>174</sup> » Quelle que soit l'autorité de celui qui profère la sentence, père ou mère de lait, mère ou père supérieur de Grand Séminaire, nous ne devons pas nous laisser manipuler par l'autorité intellectuelle d'où qu'elle vienne. Dans tous les cas, même si en conséquence « *Nous ôtons de l'idée l'admiration que nous portons sur l'esprit de son défenseur.* (SPA) », même si les lecteurs de *L'Orme du Mail* « conserveront de leur lecture l'impression que *la thèse est invraisemblable dans sa thèse même* (SPA) » voilà la conclusion très éclairante à laquelle aboutit Joffre Dumazedier à la fin de cette première partie :

*En définitive la critique philosophique d'Anatole France est la plus timide et la plus pénétrante qui soit. Son aimable humilité dégage les contradictions ; sa douce raillerie fait sentir les fautes de goût ; et enfin sa bienveillante ironie explique les fondements de sa thèse : à la limite la suprême finesse de cette ironie est une « vérité » très peu fardée, presque totale, à peine modifiable. Alors l'argument meurtrier sort son intervention étrangère de la doctrine critiquée.*<sup>175</sup>

### **1.3. La vérité en prise sur les hommes**

Joffre Dumazedier est très enthousiaste dans l'exergue de cette deuxième partie « Comme le commerce de ces maîtres est gracieux ! Quelle naturelle discipline dans l'harmonie de leurs idées ! Quelle noble familiarité dans le ton de ce style !<sup>176</sup> »

---

<sup>173</sup> Ibid., p. 46.

<sup>174</sup> Ibid., p. 49.

<sup>175</sup> Ibid., p. 53.

<sup>176</sup> Ibid., p. 55.

Après ces quelques exclamations on nous annonce une section a) avec pour titre : *la composition*. Malheureusement pas de section suivante, nous devons nous contenter de ce seul développement autour de l'aspect formel des œuvres de France dans « *l'affirmation de ses idées philosophiques* » alors que dans la première partie il était question (tout du moins le titre l'annonçait) de la « *critique de ses idées philosophiques* ». La controverse autour du style de France porte ici sur un excès de frivolité, une écriture anarchique poussée par les vents de l'intuition, dépourvue d'assise et de fermeté. Ces reproches lui étaient même adressés par son ami le sculpteur Rodin, nous apprend Joffre. Puis il se lance sur une recherche autour des termes « ordre » et « clarté » dans le style et l'ordonnement de la pensée française.

*Ainsi avec cette franchise qui toute sa vie fut la parure de son âme, il avoue que sa raison est insensible aux qualités d'ordre et de clarté. Paraissent donc justifiées les attaques auxquelles il est en butte. [...] Il doutait de lui-même plus que de tout, ce qui l'inclinait à se charger avec bonne grâce des griefs qu'on lui incriminait. [...] Mais surtout méfions-nous des mots ! Que signifie ces termes ordre et clarté ? [...] Les vocables ne sont pas des choses, des sensations, des sentiments, des pensées ; ils ne sont que leurs signes représentatifs ; et si l'on veut bien se remémorer les querelles qui ont partagé depuis toujours les cénacles littéraires, on fera la remarque que les doctrines les plus opposées s'exprimaient maintes fois par un même mot ; que celui de « nature » par exemple, désigne chez Hugo tout autre chose que chez Boileau. Toute la question est de bien définir les termes. Il n'y a pas une nature, il y a des natures. (SPA) Il existe de même plusieurs conceptions de l'ordre. La parole de France ne prouve pas qu'il avoue son goût pour le désordre, mais que les conceptions de monsieur Demangeat [qui devait le critiquer à ce moment-là] n'étaient pas les siennes.<sup>177</sup>*

France s'indignait contre cet ordre immuable des choses littéraires, cet ordonnancement de la rhétorique classique qui faisait des « monstres » au prétexte de rationalité et d'humanisme. Le monde universitaire était critiqué par les méthodes des professeurs qu'il nomme, non sans humour, les Barbacoles. Pour eux : « Il y a une tradition du plan comme il y a une tradition de la toge et du bonnet. Et cette habitude séculaire prend le caractère d'une religion qui unit maîtres et élèves dans un même culte.<sup>178</sup> » Alors que justement, « être humain » c'est avoir ce souci de

---

<sup>177</sup> Ibid., p. 58.

<sup>178</sup> Ibid., p. 59.

composer, « de lier, déduire des idées, c'est avoir l'esprit de suite... ».<sup>179</sup> C'est d'ailleurs ce que développait le critique littéraire France, en cherchant d'autres formes de composition qui rompaient justement avec les habitudes classiques. Cela n'en faisait pas pour autant un ennemi de l'ordre et de la clarté littéraire, bien au contraire. Il pouvait faire des modèles de composition très scolastiques dans la plus pure tradition académique, d'autres plus libres où la pensée avait le loisir du vagabondage et enfin une troisième construction littéraire où on se trouvait même dérouté par la complexité de sa pensée. Ces trois moments concouraient à son style d'écriture et de pensée. Joffre Dumazedier illustre ici aussi le scepticisme de France, en citant des passages de son roman *L'anneau d'Améthyste*, où il faisait parler un de ses personnages, toujours monsieur Bergeret, pour évoquer la difficulté de faire entendre la vérité scientifique aux gens du peuple.

*« La vérité est le plus souvent exposée à périr obscurément sous le mépris et l'injure. [...] La vérité est une, elle est inerte. Le mensonge est multiple. [...] Les vérités scientifiques qui entrent dans les foules s'y enfoncent comme dans un marécage... et sont sans force pour détruire les erreurs et les préjugés. [...] La science n'a jamais fait de tort à la religion... Les vérités scientifiques ne sont pas sympathiques au vulgaire... Bref la vérité n'a point de prise sur les hommes... – A ce moment, des clameurs montaient de la place publique... On criait : Mort à Zola ! Mort à Leterrier ! Mort à Bergeret ! Mort aux Juifs !... L'enthousiasme populaire n'est pas constructif, dit M. Bergeret, il est essentiellement subversif... »<sup>180</sup>*

L'allusion à « l'affaire » est on ne peut plus explicite.

France a le souci, que prendra Joffre Dumazedier à son compte, de la clarté dans la simplicité. Le naturel de la langue ordinaire doit cesser de s'enfermer ou dans de la rhétorique littéraire ou dans des chaînes de démonstration scientifiques. La rhétorique est nécessaire pour construire un discours, mais elle doit aussitôt savoir se faire oublier. Chez France se côtoient deux personnalités, l'une éprise d'ordre, l'autre attachée farouchement à sa liberté. Il est à la fois capable de faire une apologie de César et de reprendre les thèses de Machiavel. Joffre Dumazedier en déduit ceci : « L'unité semble être une prison où cet esprit si vif n'entre qu'à

---

<sup>179</sup> Ibid., p. 58.

<sup>180</sup> Ibid., p. 62, 63.

regret et dont il s'évade à la première occasion. <sup>181</sup> » Anatole France fera dire dans la bouche de son personnage dans *Les opinions de Jérôme Coignard* l'attirance pour l'homme en costume de soldat et sa haine pour le service militaire :

*Le métier de soldat lui cause du dégoût par les caractères de « servitude » de « fausse gloire » et de « cruauté » qui y sont attachés. Et le service militaire lui paraît « la plus effroyable peste des nations policières. » [...] les princes trouveront toujours des soldats, car « le métier le plus naturel à l'homme est celui de soldat » et il en donne quelques raisons : l'homme n'est pas fait pour penser, il a le goût de l'uniforme, de la maraude, de la gloire. <sup>182</sup>*

La séduction des personnages, des situations, des contes de France, cette façon d'harmoniser, de composer, de relier les idées entre elles pour les faire entrer dans la peau du lecteur parfois à son insu, étaient le style de France. Pourtant habituellement, un livre est plutôt un dialogue entre l'auteur et son lecteur. La lecture devrait permettre cette mise à distance, grâce à un sens critique toujours en éveil. C'était presque accepter une sorte d'envoûtement par l'écriture, auquel semblait se prêter volontiers Joffre Dumazedier. Un pacte de complicité était à l'œuvre entre l'auteur et son lecteur. Du coup, Joffre Dumazedier scrutait le fond et la forme de la littérature de France signifiant et signifié, dirait-on aujourd'hui. Il devait vouloir y déceler en bon linguiste les figures de styles, les secrets de langage et les règles (du) de jeux. Il y décelait par exemple la fonction centrale de la répétition d'une proposition, une forme de style très fréquente aussi chez Péguy :

*La justice n'est pas juste, elle est utile. Cette idée revient au moins six ou sept fois dans des termes sinon identiques, du moins voisins. Ce retour peut passer pour de la négligence. En tout cas, il risque de produire un effet de lassitude sur le lecteur attentif. [...] La composition est moins une habile division, une impeccable présentation qu'une victoire remportée sur la matière toujours rebelle ; si celle-ci peu abondante, peu « revêche » n'a pas opposé une solide résistance, il n'y a pas eu de combat ni de victoire, partant, pas de composition au sens fort du mot. [...] Ici cette unité rigoureuse de l'organisation totale de la matière est particulièrement sensible. Chaque*

---

<sup>181</sup> Ibid., p. 69.

<sup>182</sup> Ibid., p. 70.

*paragraphe, chaque phrase respire cette victoire de l'Idée sur la substance du discours.*<sup>183</sup>

Une justice peut-elle être juste ? telle était la question que nous venions de traiter dans le sillage des travaux de France analysés par Joffre Dumazedier. Dans la barbarie des jugements humains, dans l'obscurité de la caverne où nous sommes trop souvent aveuglés, juges et jurys ne sont-ils pas l'instrument des tribunaux où ils légifèrent ?

La lecture de France posa également à Joffre Dumazedier une question cruciale sur la pertinence de confier « la décision des tribunaux à une dizaine de citoyens tirés au sort plutôt qu'aux juges, c'est que le hasard garantit mieux la liberté de l'accusé que la conscience des magistrats.<sup>184</sup> » Il tente une sortie possible de ces questions par une sorte de confiance romantique ou humaniste qui serait tout autant discutable. France se range à l'évidence : « celui qui est le seul qualifié pour être justicier est le cœur humain.<sup>185</sup> » Mais cela ne s'avèrera pas satisfaisant. La justice et ses lois peuvent-elles être justes, là où on cherche à trop avoir raison, sans prendre en compte les arguments de la défense ? Peuvent-elles être justes, là où le principe de condamner un mal par un mal aurait peu de chance de pouvoir conduire à une amélioration, une rémission des fautes de l'accusé ? En établissant ce mode de questionnement par des dialogues entre des personnages, des mises en situations vraisemblables tout en étant élaborées sur une narration fictive, France se rapproche de son lecteur pour le mettre à contribution, cheminer avec lui dans une « harmonie vivante », vivifiante. La fréquence des dialogues entre les personnages de divers milieux sociaux, d'opinions diverses, d'âges différents fait atteindre ici le sommet de la démonstration sans lasser, sans ennuyer ni épuiser le lecteur.

Joffre Dumazedier nous fait découvrir que c'est aussi la vertu des répétitions que de donner la possibilité de faire des pauses, « qui sont des "haltes" dans le chemin où nous engage l'auteur pour nous conduire au but qu'il veut nous faire atteindre, sans lasser notre marche. Par ailleurs, cette forme d'écriture révèle une raison soucieuse d'agréer pour entraîner. Elle évite le tendu pour maintenir la tension d'esprit du lecteur (SPA).<sup>186</sup> »

---

<sup>183</sup> Ibid., p.86, 87.

<sup>184</sup> Ibid., p.85.

<sup>185</sup> Ibid., p.88.

<sup>186</sup> Ibid., p.90.



On vient de le voir, la méthode d'Anatole France était aussi de prendre appui sur des exemples, des faits réels, de donner à voir, scruter le vivant dans toutes ses données objectives. De son côté Joffre Dumazedier y percevait peut-être une nouvelle inspiration pour ses convictions futures. Ne sommes-nous pas là en présence des prémices de sa théorie de l'entraînement mental ?

*C'est cette mystique du réel alliée à la vigueur logique qui donne parfois à sa pensée un cours légèrement dévié, mais aussi à l'esprit du lecteur l'heureuse idée d'une imagination qui est rompue au commerce de la réalité et ne tire sa force que de la vérité. Cette impression est encore fortifiée en nous parce que l'auteur ne semble pas nous exposer sa pensée, mais la former avec nous ». France a souvent parlé des attermoissements, des circonvolutions de sa pensée, nous pouvons parler de ses scrupules et en les affirmant devant son lecteur, il les flatte en lui faisant l'honneur d'une collaboration. [...] Parlons plus clairement : il paraît répéter la même idée ; en réalité il prend meilleure possession de celle-ci dans un effort de plus en plus pénétrant. [...] Ces « répétitions » ne sont pas autre chose que l'expression d'un mouvement intime qui a été nommé « raisonnement en spirale ». L'auteur fait participer le lecteur à l'élaboration lente de sa pensée ; nous aimons sentir cette vie de la pensée du philosophe.<sup>187</sup>*

La fonction de ce raisonnement en spirale serait alors de troubler la vision, l'âme du lecteur, en allant solliciter ses émotions les plus sensibles. Les plus délicates, les plus cachées, les plus intimes. Par cette démarche, il pourrait allumer en nous la lumière, la révélation d'une forme de vérité possible. D'où la nécessité de passer par l'émotion la plus sensible pour que puisse se révéler une part importante de vérité que chacun de nous pourrait s'approprier, librement.

Nous sommes arrivé malheureusement aux dernières phrases disponibles du document. Rendu à cette ultime page disponible du mémoire, nous resterons sur notre faim. Mais cédon volontiers la parole à Dumazedier, alors jeune étudiant à la Sorbonne pour ces dernières phrases accessibles de son mémoire écrit en 1938 :

*Et cela est encore de l'harmonie, la plus belle des harmonies : celle où les impulsions de l'âme contenues par l'esprit sont assez fortes pour échapper parfois à son contrôle, donnant ainsi l'assurance que leur dynamisme n'est pas altéré par la servitude. Alors le*

---

<sup>187</sup> Ibid., p.91-92.

*lecteur donne à l'harmonie pondérée du morceau le mérite d'une lutte de l'homme avec soi-même et son prix s'en accroît.*<sup>188</sup>

## **2. La dérive fascistoïde**

### **2.1. Les champs magnétiques du fascisme**

On vient de le voir dans le précédent chapitre, Gaston Bergery fut un personnage politique important dans cette période, lui qui croisa les non-conformistes des années 1930 même si, cinquantenaire, il aurait pu être le père de la plupart d'entre eux. Bergery était déjà bien ancré dans ses nombreuses activités professionnelles et militantes. Il était à la fois cadre politique, tribun, journaliste et avocat. Pendant quelques années, les animateurs d'*Esprit* étaient proches des positions que Bergery défendait à l'Assemblée et dans son quotidien le journal *La Flèche*. Cette complicité intellectuelle et politique prit fin quand Bergery marqua son désaccord dans les alliances avec les communistes « fauteurs de guerre » et avec le gouvernement Blum. Au moment où ce dernier fit une pause dans ses réformes, communistes et radicaux de gauche s'éloignèrent des positions de Bergery.

*Violamment anticapitaliste et anticomuniste, défenseur des classes moyennes, le journal de Bergery fut taxé de fasciste à partir de 1938. La Flèche gardait cependant des sentiments communs avec la gauche non-communiste : son pacifisme ancien (et non le néo-pacifisme de droite), son anticolonialisme... Mais sa « paix-à-tout-prix » l'écartait de plus en plus de ses positions antifascistes des origines.*<sup>189</sup>

On voit bien dans cette note de bas de page de l'histoire de la revue *Esprit* de Winock pour la période des années 1930 à 1950, tout l'éventail des positions politiques des différents acteurs qui faisait la richesse de cette aventure. Libéraux, radicaux, ou dans les rangs d'une droite plus autoritaire, on ne peut dénier la tendance à la dérive ou le dérapage de quelques grands clercs qui, encouragés par leurs amitiés politiques, entrèrent dans le champ magnétique des fascismes. C'est la thèse de Philippe Burrin, elle aussi bien éclairante, pour mieux comprendre les enjeux

---

<sup>188</sup> Ibid., p. 94.

<sup>189</sup> Michel Winock, *Esprit Des intellectuels...*, op. cit., p.128 Note 1.

politiques et l'état d'esprit qui faisait écho autour de cette première période de la vie de Joffre Dumazedier.

Les recherches de Burrin vont faire se croiser les itinéraires de trois personnages politiques emblématiques : le communiste Jacques Doriot, le socialiste puis néo-socialiste (exclu de la SFIO en novembre 1933) Marcel Déat et le radical puis frontiste Gaston Bergery. Les biographies intellectuelles croisées des trois hommes politiques étudiés illustrent de façon magistrale les transfuges notoires de la gauche vers la droite (jusqu'à la plus extrême) de la période des années 1930 jusqu'à la Libération. On y saisit la dérive d'un fascisme hexagonal où des hommes allaient se fourvoyer, s'enliser dans les sables mouvants de la collaboration avec le régime de Vichy.<sup>190</sup>

L'attraction de ces modèles politiques, *leur réverbération*, exercée sur la jeunesse de ces années tumultueuses, semble venir à point nommé pour assouvir ce besoin d'*Ordre nouveau*.<sup>191</sup> que nous a fait découvrir plus haut Loubet del Bayle. C'était un sentiment très fort dans la jeunesse de cette époque. Nous l'avons rencontré également avec l'*Histoire de dix ans. La chronique des années 1930* de Maxence. Ces questions, doublées de l'obsession d'une nouvelle guerre, déstabilisaient les fragiles ajustements européens. Cela pouvait faire balancer les esprits, même les mieux éclairés par le Siècle des Lumières, les plus attachés aux valeurs républicaines, vers des tentations que Burrin nomme *fascistoïdes* : une sorte de fascination pour ces idées extrêmes et dangereuses, une attirance vers une tentative de la dernière chance, l'adhésion à une religion civique d'inspiration païenne pour juguler les catastrophes qui les guettaient. Ils étaient aussi attirés par une tentative de rapprochement dans la collaboration avec l'ennemi une fois les hostilités engagées.<sup>192</sup> Fascination, fascisation, les mots se ressemblent.

---

<sup>190</sup> Philippe Burrin, *La dérive fasciste Doriot, Déat, Bergery 1933-1945*, Éditions du Seuil, Paris 1986, (Points Histoire) seconde édition mars 2003, 489 p.

<sup>191</sup> Nom d'un mouvement lancé vers 1927 en dehors de tout cadre, tout parti, et toute doctrine préexistante. S'y retrouveront notamment Alexandre Marc, Arnaud Dandieu, Robert Aron, Denis de Rougemont, Daniel-Rops, Il s'efforcera de nouer de nombreux contacts des communistes jusqu'à l'*Action Française* pour devenir autonome et créer sa revue-bulletin en 1933 qui parut jusqu'en septembre 1938. (CF. les longs développements qui lui sont consacrés dans l'ouvrage de Loubet Del Bayle Jean-Louis, *Les non-conformistes des années 30...*, op. cit., p 81 à 120.

<sup>192</sup> On retrouvera Bergery inspirer le Maréchal au moment de Vichy avec un discours teinté d'une idéologie de droite très radicale.

Oui, ce sont cette fascination, cette magnétisation, cette séduction partielle, inavouée, inavouable, qui plus tard iront contaminer certains clercs sous l'influence des modèles allemands, espagnols, portugais, ou franco-français.

Pour Simone Weil, au contraire, l'engagement intellectuel militant, fut provoqué par le besoin de sortir des livres, de combattre la misère humaine là où elle se produit. Pour cette auteure philosophique le siège de l'homme est en lui, à l'intérieur de lui-même, là précisément où il vit, dans son enracinement. Ce sont ses propres concepts.<sup>193</sup> Simone Weil était révoltée que l'on accepte une condition d'esclavage humain, que des femmes et des hommes puissent être broyés, décervelés par des machines huit, neuf, dix heures par jour, dans le pays des droits de l'homme. Si les hommes avaient des droits, n'était-il pas de notre devoir de les protéger surtout dans leur travail ? Nous nous permettons d'introduire cette figure intellectuelle des années trente ici, car elle nous semble proche elle aussi des travaux qu'entreprendra Dumazedier après-guerre, aux côtés de Georges Friedmann, fondateur de la sociologie du travail. Ce dernier s'interrogeait au début des années soixante sur le sens et le devenir du travail humain qu'il voyait partir en miettes.<sup>194</sup> De la même façon nous faisons allusion plus haut au *Cancer américain* de Robert Aron et Arnaud Dandieu publié en 1931 qui était une critique robuste et sévère, mais tellement visionnaire, des impasses du capitalisme en prenant pour exemple *l'américain dream*. Pierre Arnaud dans la préface de ce texte réédité en 2008, revient aux fondamentaux de leur groupe *Ordre nouveau* que nous évoqué à l'instant ; on y trouve sous la plume de Rougemont une critique identique du travail aliéné :

*Tout a commencé par les philosophes, le jour où, à la personne créatrice, ils ont substitué pour les besoins de leur système l'individu abstrait, l'atome désigné par un chiffre et dépourvu de résistance active. Alors le travail créateur, seul travail qui n'implique pas la négation du loisir... a fait place dans le dessein de l'Homme au labeur qu'on mesure et tarifie. Et l'on s'est mis à calculer avec les hommes comme s'ils*

---

<sup>193</sup> Ces informations viennent de la consultation d'une émission sur la toile internet « La foi prise aux mots » présentée par Régis Burnet un entretien avec l'écrivain Christiane Rancé et le philosophe Martin Steffens, consulté le 30 juin 2018 : <https://youtu.be/Ez4s5sUoEyU> où il est écrit en commentaire : « Pour Michel Serres, elle était une « sainte laïque ». Camus portait toujours sur lui une photo d'elle, Bernanos une lettre qu'elle avait écrite sur la guerre d'Espagne »

<sup>194</sup> Georges Friedmann, *Le travail en miettes*, Éditions Gallimard, Paris 1964, 374 p. (Idées), *Où va le travail humain ?*, Editions Gallimard, Paris 1963, 386p. (Idées)

*n'étaient plus des hommes. [...] Du peuple on a fait une masse, comme de la personne un numéro..., du travailleur on a fait un salarié et de sa liberté on a fait le chômage.*<sup>195</sup>

Dans cette citation on trouve un condensé des thèmes que reprendra Joffre Dumazedier lui-même dans son travail sociologique : celui de la société de loisir, de la personne que cache l'individu, de la société de masse où l'individu n'est plus qu'un matricule dépourvu de résistance, manipulable à souhait, du travail, du loisir créatif, des ressources individuelles face aux conditionnements sociaux etc. De la même façon, Simone Weil est un autre grand témoin de cette histoire des idées des années de l'entre-deux-guerres dans son versant chrétien. Même les catholiques ou ceux plus justement appelés les chrétiens sociaux, qu'appréciait Dumazedier, sans les rejoindre sur leur croyance, sentaient les perturbations à venir.

*Les inquiétudes du monde catholique révèlent en tout cas un état de crise, pétri d'inquiétudes et de fluctuations, qui en fait une passerelle entre la droite et la gauche, entre fascisme et antifascisme, un courant de pensée tantôt effrayé par la violence fasciste, tantôt attiré par la version spiritualiste d'un organicisme communautaire, parfois révolté et parfois traversé par l'antisémitisme. [...] On a l'impression que dans ce champ magnétique français la polarisation idéologique est sublimée par l'esthétique. Les idéologues y sont plus des esthètes.*<sup>196</sup>

C'est clairement ce que nous avons observé dans ce qui précède : Anatole France, les surréalistes, peintres, danseurs ou musiciens, les philosophes, les poètes, les esthètes en politique ou autres publicistes de talent, participaient du mouvement. Si le magnétisme, la tentation, la fascination, l'attraction des fascismes des pays européens étaient réels, il n'en demeure pas moins qu'ils n'ont pas pris en France la forme de mouvement massif imposant une révolution provoquant un changement de régime, franchement antidémocratique, débouchant vers une sorte de néo-monarchie. Même si en effet cette tentation était en germe dans les émeutes de février 1934, elles provoquèrent au contraire un effet salutaire dans le camp de leurs adversaires politiques.

---

<sup>195</sup> Robert Aron, Arnaud Dandieu, *Le cancer américain*, Editions l'Age d'Homme, Lausanne 2008, (Classique de la pensée politique), 137p.

<sup>196</sup> Christophe Charle et Laurent Jeanpierre (sous la direct.), *La vie intellectuelle en France II. De 1914 à nos jours*, Editions du Seuil, Paris 2016. 911p, p.210.

La mobilisation de l'autre côté du balancier démocratique, contre une possible dérive fasciste, était déclenchée. S'unissant ne serait-ce que quelques années sous la bannière d'un Front Populaire aux idéologies parfois divergentes, ils accompliront des changements sociétaux majeurs. En même temps, on passait d'une société agraire à une société industrialisée, d'une société rurale à une société urbaine, le tout évidemment enfanté dans la douleur. Les changements furent intenses et soutenus tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Au gré de ces bouleversements, la définition même des valeurs humanistes a été régulièrement questionnée et débattue, sans qu'elles ne soient l'apanage des auteurs du camp conservateur ou progressiste. Le « ni-ni » « *Ni de droite ni de gauche* » de Zeev Sternhell n'est pas venu déformer l'humanisme intégral de Jacques Maritain. Mais rappelons-nous que ce dernier s'était lui aussi engagé du côté de la religion chrétienne et de l'Eglise romaine, au moment de la mise à l'index des ouvrages de Maurras.

*De droite, de gauche, à aucun je ne suis » [rappelait] Maritain, dans sa Lettre sur l'indépendance, datée du premier décembre 1935 [...] Toute la question revient ici à savoir si l'on croit qu'une politique authentiquement et vitalemment chrétienne peut surgir dans l'Histoire et se prépare invisiblement dès maintenant. Elle revient à savoir si le christianisme doit s'incarner jusque-là, si le témoignage de l'amour vivificateur doit descendre jusque-là, ou s'il fait abandonner au diable le monde en ce qu'il a de plus connaturel : la vie civile ou politique.<sup>197</sup>*

L'humain, le spirituel, le politique ou l'économique d'abord ? Quelle place donner à ces sujets dans une réflexion qui éclaire les changements sociétaux en devenir ? Ces questions ont hanté toute cette période, la façon de les poser, les tentatives pour y apporter des réponses redessineront le paysage politique à la Libération. Mais aussi pendant la défaite, l'occupation, la résistance et la guerre, où ils continueront à émerger sous différentes formes.

## **2.2. Le laboratoire de Zeev Sternhell**

De son côté Zeev Sternhell, dans son domaine de l'histoire des idées, fit paraître au début de 1983 un imposant travail de recherche sur l'idéologie fasciste en France, avec là encore

---

<sup>197</sup> Philippe Chenaux, *Humanisme intégral (1936) de Jacques Maritain*, Les Editions du Cerf, Paris 2006, (Classiques du christianisme), 106p., p.42-43.

un titre polémique : *Ni droite ni gauche, l'idéologie fasciste en France*.<sup>198</sup>. Cet ouvrage monumental et richement documenté fera date, pour dresser une morphologie historiographique du fascisme en France. La démarche de Sternhell était fondée sur trois postulats qu'il avait voulu déconstruire face à ceux qui se dépêchaient au chevet de la France pour la dédouaner, tout en se déculpabilisant, d'une quelconque compromission avec les idéologies fascistes.

Le premier postulat était celui d'une France immunisée par son histoire républicaine et démocratique contre toute possibilité de séduction de ces idéologies. Le refus des Lumières, les mouvements antidémocratiques, antiparlementaires, royalistes ou monarchiques au tournant du XX<sup>e</sup> siècle et pendant l'entre-deux-guerres n'avaient été qu'un mirage, un trompe-l'œil de l'Histoire. Les événements de février 1934 n'auraient été pour « l'historiographie apologétique [de la noblesse de la France] qu'autant de distractions sans importance, à la limite du folklore. »<sup>199</sup> L'antilibéralisme y aurait triomphé, avec des auteurs comme Claudel et Barrès et son *nationalisme de la terre et des morts*, ou Mounier avec son *personnalisme spirituel et communautariste*. Et dans le même mouvement, toutes ces manifestations auraient été emportées par le succès légitime et toujours populaire des Croix-de-Feu.

Le second postulat portait sur la critique du fondement même de l'Histoire des Idées qui avait ses adeptes partout en Europe, voire en Occident ou dans le monde, mais pas en France ! Même Raymond Aron préféra publier ses recherches qui pourraient être classées parmi les joyaux de l'histoire des idées autour de Montesquieu, Weber, Marx, Tocqueville sous le titre *Les étapes de la pensée sociologique*, suprême dénégation pour Sternhell, en maître de l'histoire des idées. De même que les clercs de la jeune droite, leurs maîtres (Maritain, Massis, Maurras), ou encore Barrès, héritiers de Taine ou Renan, ou ceux qui vivaient les événements en y militant ouvertement : Céline, Brasillach, Drieu la Rochelle, toutes ces ramifications facilement identifiables dans une histoire des idées linéaire sont la preuve de l'existence d'un fascisme à la française. C'était son troisième postulat.

Mais pour Sternhell, plutôt que de débusquer cette situation, l'historiographie française se serait appliquée à la nier, la refouler ou la banaliser. A cet endroit se posait également la

---

<sup>198</sup> Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche, L'idéologie fasciste en France*, Gallimard, Paris, édition 2012, (Folio Histoire), 1075 p.

<sup>199</sup> Ibid., p.12.

question de fascisme et de collaboration, dans les pays européens occupés par l'Allemagne nazie. Tous les fascistes furent collaborateurs, mais tous les collaborateurs étaient-ils fascistes ?

Nous voyons d'emblée que nous tirons ici le fil d'une pelote de l'Histoire qui ne peut à lui seul démêler de nombreuses problématiques qui ont nourri et nourrissent encore de nombreuses querelles intellectuelles auxquelles se mêle la politique. Comment traiter justement la thèse de Zeev Sternhell d'une France berceau et laboratoire des fascismes européens au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle ? Nous nous y sommes confronté abondamment, du fait surtout de la présence de Joffre Dumazedier parmi les acteurs principaux du noyau rayonnant de l'École des Cadres de la Jeunesse à Uriage de 1940 à 1942. Nous allons y parvenir, largement aidé par la thèse imposante de Bernard Comte soutenue en octobre 1987 à l'Université Lyon II qui s'impose dès qu'on veut traiter un peu sérieusement ces questions.<sup>200</sup>

L'abondance de travaux universitaires, d'ouvrages et d'articles est le signe d'une polémique toujours vivace et non moins sensible dans le monde des historiens de cette époque. Ces dernières années encore Serge Bernstein et Michel Winock ont dirigé un recueil de nombreux points de vue sur cette hypothèse d'un *fascisme français et de l'étendue de sa controverse*.<sup>201</sup> dans les milieux de l'historiographie.

Dans les premiers mots de son introduction, Jean-Noël Jeanneney présente les ouvrages du « professeur israélien Zeev Sternhell [...] portés par les prestiges d'une ample culture et d'un labeur approfondi [...] » faisant un retour « à grand fracas, sur la scène parisienne » « flamberges aux vent » en choisissant « plutôt que de répondre en profondeur aux possibles objections, de peindre un diable sur le mur afin de le transpercer à son aise. »<sup>202</sup> L'ambiance est donnée. D'ailleurs les historiens se gardent tout au long de leurs articles de vaines polémiques, évitent toute agressivité et toute attaque *ad hominem*.

Nous retiendrons aussi des polémiques de cette « histoire qui passe mal », qu'on édulcore, ou qui tout simplement « ne passe pas », les leçons sur le travail d'historiographie que nous

---

<sup>200</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante L'école des cadres d'Uriage 1944-1942*, Fayard, Paris 1991, 640 p.

<sup>201</sup> Serge Bernstein et Michel Winock (*sous la dir.*) *Fascisme français ? La controverse*, introduction de Jean Noël Jeanneney, CNRS Editions, Paris 2014, 356p

<sup>202</sup> *Ibid.*, p.5.



donne l'ouvrage dirigé par Berstein et Winock. Les objections majeures à la théorie de Sternhell sur les origines françaises du fascisme sont nombreuses.

En premier lieu, celles qui démontrent que, dans la biographie d'un individu ou d'un groupe d'individus, toutes les réflexions ou les analyses de jeunesse orienteraient définitivement les choix et les actes du sujet analysé. L'excitation, le bouillonnement intellectuel des « non-conformistes des années trente » les assigneraient à poursuivre tout au long de leur vie leurs idées de jeunesse. Sternhell est très critique contre ceux qui prônent de « tenir compte des faits, les faits rien que les faits » jusqu'à leur idolâtrie dans une approche qu'il abhorre. Mais alors, comment « faire de l'histoire », sans justement resituer les faits dans leur contexte, les histoires de vie des individus dans leur environnement social, familial ? Comment décrire une réalité historique sans passer par une analyse méticuleuse des ressources disponibles (témoignages, archives, écrits, expressions artistiques médiatiques etc...), ce que justement nous tentons de faire ici. Un exemple de ces analyses est le rangement quasi obsessionnel dans deux catégories de traditions intellectuelles et historiques de différents auteurs : ceux de la tradition des Lumières, de la raison, de la démocratie parlementaire et ceux de la tradition opposée, plus romantiques ou idéalistes.

*Aussi Zeev Sternhell se construit-il un univers détaché de toute réalité concrète, un univers schématique dont il est le démiurge, construit dans une perspective manichéenne. D'un côté le camp du bien, celui de la pensée progressiste, des « Lumières franco-kantiennes » pour reprendre son expression, peuplée des champions de la Raison et du Progrès, les philosophes et les encyclopédistes du XVIIIe siècle et leurs successeurs éventuels, de l'autre les « Anti-Lumières » adeptes du conservatisme, s'inclinant devant la loi de l'Histoire qui exige que le présent s'inscrive dans la ligne et la tradition du passé. Pour Sternhell, une lutte séculaire oppose ces deux traditions nées au XVIIIe siècle, conduite d'un côté sous l'égide de Voltaire, Rousseau, Condorcet ou Diderot, de l'autre par le trio Vico-Burke-Herder, auxquels s'ajoutent Joseph de Maistre, Spengler ou Bergson. Et c'est, bien entendu, de ce second courant que procèdent le nationalisme et son avatar du XXe siècle, le fascisme. En vertu de quoi, l'auteur distribue souverainement brevets de démocraties et étiquettes de fascisme selon une logique fondée sur son bon vouloir.*<sup>203</sup>

---

<sup>203</sup> Ibid., p. 23-24.

### 2.3. L'abus de représentativité à l'égard de Mounier

Une autre dérive reprise par les auteurs critiques des thèses de Sternhell est cette tendance à vouloir absolument démontrer *a posteriori* des faits, des convictions préétablies par l'usage soigneusement choisi d'extraits parcellaires d'articles ou d'ouvrages sélectionnés habilement. Enfin une dernière critique souvent rencontrée par les contradicteurs des ouvrages de Sternhell est ce que Jeanneney nomme un « *abus de représentativité* ». Ce travers devient flagrant, quand on « [attribue] à une source, un personnage, un événement une portée excessive par rapport à la richesse et à la complexité des choses.<sup>204</sup> »

Nous prendrons l'exemple des critiques formulées à l'égard d'Emmanuel Mounier qui était, on l'a vu, directeur et fondateur de la revue *Esprit*. Dans *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, tout le chapitre VIII est titré « La tentation fasciste », avec deux longues parties : « Emmanuel Mounier et la contestation de la démocratie libérale » et « Les personalistes de l'Ordre nouveau face aux phénomènes nazis ». Sternhell reprend l'histoire de la création de la revue *Esprit* dans ses liens avec les non-conformistes des années 1930 pour étayer sa thèse de l'influence décisive des idées fascistes de Mussolini à Hitler sur les animateurs de la revue. Et dans ce même mouvement leur influence voire leur adhésion à la Révolution nationale voulue par Pétain et encouragée par les intervenants d'Uriage. La participation dès le mois de mai 1935 de Mounier en tant que représentant de la revue *Esprit* à un colloque organisé à Rome par un institut de culture fasciste, et surtout le compte rendu qui en sera fait dans la revue, fournit à Sternhell toute la matière à son réquisitoire pour prouver la parenté des idées fascistes avec celles de la philosophie personaliste.

*Mounier est alors fasciné par le fascisme : « l'antimatérialisme » inhérent au fascisme, son dégoût du capitalisme, du libéralisme et du marxisme, le souci éthique et esthétique du fascisme, sa volonté de réformer le monde en transformant l'individu, répondent à des aspirations très répandues ; c'est bien de là que découle l'importance du processus d'imprégnation fasciste des années trente.<sup>205</sup>*

---

<sup>204</sup> Ibid., p. 9.

<sup>205</sup> Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche*.... Op.cit, p. 624.

Tout le développement qui va suivre aboutira aux mêmes conclusions. Il s'appuie au passage sur les liens jugés coupables des animateurs d'*Esprit* avec leurs contemporains d'*Ordre nouveau*, de *La Flèche* ou des *Cahiers* de Maxence que nous avons explorés dans les pages précédentes. Sans y trouver le même résultat, loin s'en faut. Enfin la participation de Mounier à « une rencontre internationale de la jeunesse » avec des militants de la Hitlerjugend en juillet 1936, près du village côtier de Zoute.<sup>206</sup> est, pour Sternhell, une nouvelle pièce à conviction. Là encore, le texte du compte-rendu publié par un quotidien proche d'*Esprit*, *L'Avant-garde*, par Raymond Becker.<sup>207</sup> confirmerait les proximités idéologiques entre Mounier et les fascistes allemands. Au contraire, Mounier argumentait contre le culte du chef et il y déclara clairement son opposition à un État totalitaire ; les personalistes revendiquaient plutôt la mise en œuvre d'un État pluraliste. Pour ce qui est des autres historiens et intellectuels qui ont travaillé sur cette période, Sternhell leur fait un procès en apologétique. Prenons d'abord Michel Winock et son *Histoire politique de la revue Esprit*, Sternhell le qualifie d'« ouvrage franchement apologétique, et donc peu crédible »<sup>208</sup> et plus loin, toujours dans une note de bas de page :

*L'argument selon lequel ne pouvant faire mieux, Mounier se lance en été 1940 dans "une guerre de renard" n'est pas plus convaincant. En réalité, cela revient à accepter pour argent comptant l'explication de Mounier lui-même. Pour tout dire cette explication est démentie par l'analyse des textes. Sur ce point – et il est loin d'être le seul – on ne peut être qu'en désaccord avec ce que soutient l'ouvrage de Winock qui semble avoir été écrit surtout pour sauver la mémoire de Mounier.*<sup>209</sup>

De la même façon, Jean-Marie Domenach, qui prit la direction d'*Esprit* après Mounier, est dépeint comme *le disciple fidèle* qui, par conséquent, ne pouvait être un témoin objectif. Enfin, Pierre Bitoun ne sera pas en reste pour son ouvrage *Les Hommes d'Uriage* qui, pour Sternhell, « n'est rien d'autre qu'une compilation de témoignages d'hommes et de femmes venus défendre leur passé : ces plaidoyers *pro domo* sont livrés près d'un demi-siècle après les événements,

---

<sup>206</sup> Situé à quelques kilomètres de la frontière belgo-néerlandaise c'est le St Tropez de la Belgique avec des dizaines de galeries d'art, un casino etc.

<sup>207</sup> Ibid., p.631.

<sup>208</sup> Ibid., p 1008 Note 107.

<sup>209</sup> Ibid., p 1009 Note 132.

alors que la recherche historique commençait à déterrer un passé complexe et très éloigné de l'image d'Epinal construite par les acteurs eux-mêmes. »

Enfin, Bernard Comte est à peine moins égratigné : « [...] chercheur consciencieux dont le travail fait date, en dépit [là encore !] du travail quelque peu apologétique de son étude.<sup>210</sup> » (rappelons qu'il s'agit, pour le moins, d'une thèse de 3<sup>ème</sup> cycle).

La dernière pièce du réquisitoire de Sternhell est constituée de la « Lettre à Adolf Hitler, Chancelier du Reich » qui était signée *Ordre nouveau* (animé par Arnaud Dandieu et Robert Aron) et avait paru en novembre 1933 dans le cinquième numéro de la revue de ce mouvement<sup>211</sup>. Sans aucun mal, Sternhell y trouve tous ses thèmes favoris pour démontrer, une fois de plus, l'aversion de nos jeunes clercs du matérialisme, du marxisme, du libéralisme, des errances de la démocratie parlementaire, etc., mais surtout leurs opinions que le Chancelier du Reich n'allait pas assez loin ! « L'hitlérisme n'a pas su aller jusqu'au bout de ses idées, il n'a pas su tirer toutes les conclusions de sa révolte contre le matérialisme.<sup>212</sup> » Même le concept de « *non-conformiste* » est mis à mal : « Décidément ce terme, qui n'avait jamais eu de signification analytique, est devenu une sorte de fourre-tout commode ou de drapeau qui sert à couvrir toute marchandise difficile à écouler.<sup>213</sup> » Quant à son inventeur, Loubet Del Bayle, il n'aura lui aussi que l'honneur d'une mention en note de bas de page, pour signaler qu'il s'était trompé sur l'attitude d'*Ordre nouveau* face au nazisme, quand il concluait que c'était « *celle d'une hostilité sans faille* ».

Tout en avouant que le ton de « La lettre à Hitler » était « *un peu étrange* », Loubet del Bayle en avait tiré des conclusions strictement à l'opposé de celles de Sternhell. Il débusquait comme nous le relations plus haut, les différents points de vue des membres du groupe, les oppositions à Mounier, l'attirance, le magnétisme si l'on veut, mais surtout les oppositions et les mises en garde contre les fascismes des États totalitaires. Même s'ils cherchaient des alternatives au système binaire (gauche/droite) du régime parlementaire français, ils n'étaient pas séduits pour autant par les sirènes du nazisme, loin s'en faut : ils le combattaient et le combattront. Ils le combattaient en créant au niveau européen un *Front commun de la jeunesse*

---

<sup>210</sup> Ibid., p 1033 Note 235.

<sup>211</sup> Ibid., p 667-671.

<sup>212</sup> Abide.

<sup>213</sup> Ibid., p 696.

avec Harro Schulze-Boysen et Otto Abetz qui, avant d’embrasser le destin funeste qu’on lui connaît (ambassadeur du III<sup>e</sup> Reich à Paris entre 1940 et 1944), était un des fondateurs d’une organisation centriste dont le projet était de s’interposer entre les communistes et les nazis. Ils étaient tous deux les délégués pour ce front commun du côté allemand en 1932. Mais le destin de ces deux hommes allait être radicalement opposé. Schulze-Boysen fut pendant la guerre un des chefs de la résistance intérieure allemande à l’hitlérisme, *Die Rote Kapelle*, ce qui le conduira à une fin tragique, torturé puis décapité par les nazis.<sup>214</sup> Partant du même document, la lecture et l’interprétation de cette fameuse « Lettre à Hitler » est, elle aussi, radicalement différente pour les deux historiens. On vient de voir l’interprétation à charge de Sternhell pour appuyer sa thèse du *laboratoire de la France fasciste*, voilà l’extrait de la conclusion sombrement prémonitoire, mais non moins lucide de la fameuse lettre citée par Loubet del Bayle :

*Vous ne pouviez vous sauver, ni sauver vos idées qu’en rompant avec le capitalisme, avec tous les capitalismes – Manchester, Washington, Moscou – c’est-à-dire en vous dressant contre la statolâtrie qui n’est et ne peut être en fin de compte qu’une incarnation nouvelle et plus dangereuse des erreurs capitalistes. Vous avez préféré vous soumettre. Vous avez choisi la voie la plus facile : vous voilà désormais condamné à descendre la pente qui mène du nationalisme à l’étatisme, de l’étatisme à l’autarcie, de l’autarcie à la guerre [...] La guerre qui vient, et qu’il serait plus exact d’appeler à l’avance boucherie, éclatera peut-être pour des raisons épisodiques, mais ses causes seront ailleurs. Elles sont inscrites dans la finalité même d’un régime inhumain et absurde qu’encombrent aujourd’hui trente millions de chômeurs. Elles sont inscrites dans la ligne d’un étatisme en délire. Demain si cette tuerie éclate, nous vous tiendrons pour responsable, monsieur le Chancelier, par ce que vous n’avez pas su, à la faveur des enthousiasmes que vous avez soulevés, rompre avec toutes ces sanglantes erreurs, changer de plan. » Tel était donc le verdict d’Ordre nouveau sur l’évolution de l’Allemagne. Du point de vue strictement doctrinal, son jugement n’était pas moins sévère. S’il prenait grand soin de se placer en dehors « des œillères de l’orthodoxie démocratique et parlementaire », son attitude n’en était pas moins celle d’une hostilité sans faille. [C’est nous qui soulignons]. « Nous ne sommes pas des vôtres, déclarait*

---

<sup>214</sup> Ces informations nous proviennent de Jean Louis Loubet del Bayle, *Les non-conformistes des années 30...*, op. cit., p.98 à 311.

*encore la « Lettre à Hitler », un abîme nous sépare. [...] Nous laissons à quelques-uns de vos pâles imitateurs le ridicule de prétendre instaurer en France un national-socialisme français calqué sur le vôtre.*<sup>215</sup>

Il nous semble que le propos est des plus clairs. Il décrit l'abîme qui les séparait du dictateur et annonçait d'emblée leur refus d'installer sa doctrine national-socialiste en France en laissant à d'autres, éventuellement, le drame de cette initiative. Ils pronostiquaient au même moment, dès novembre 1933, que « la guerre qui vient, et qu'il serait plus exact d'appeler à l'avance boucherie » (!) était probable. Evidemment les deux historiens des idées ne citent pas les mêmes extraits de cette lettre à l'adresse de celui qui deviendra le Führer.

---

<sup>215</sup> Ibid., p.310-311.



# CHAPITRE 3. A Uriage Dumazedier résistant vers un humanisme révolutionnaire

## 1. Engagements de Joffre Dumazedier avant et après la capitulation

Avant la mobilisation, jeune étudiant, Joffre Dumazedier se disait tour à tour socialiste, communiste, frontiste tendance Bergery : *un rénovateur de la gauche qui échoue toujours en se heurtant aux divers conservatismes* <sup>216</sup>, affirmait-il encore, avec le recul de son grand âge, au crépuscule de sa vie. Quant à sa dernière adhésion à un parti politique, Joffre Dumazedier s'inscrivit au Parti communiste pendant quelques mois après la Libération. Mais cela ne dura pas, épris de liberté de pensée et fuyant tous les dogmatismes, il ne sera plus jamais membre d'aucun parti politique. Ses recherches en sciences sociales lui confirmaient la « découverte progressive de l'étendue et des limites de l'action politique pour changer les modèles culturels des différentes classes sociales. <sup>217</sup> » Ce qui ne l'empêcha pas, bien au contraire, par la suite, de favoriser les liens avec le politique et son administration dans le cadre du Commissariat général du Plan ou dans ses liens avec Augustin Girard au Service d'Étude et de Recherche du ministère de la Culture, mais aussi de prôner la création de contre-pouvoirs culturels pour éviter de s'enfermer dans les « *dogmatismes noirs ou roses* » pour reprendre ses mots.

La présence de Joffre Dumazedier à Uriage au début de la guerre marque une « époque » toujours sujette à polémique. Au départ de nos recherches, nous nous posions déjà la question : quelle est cette ombre portée, ce malaise qui semble *traîner* son manteau brun sur les pages de l'histoire politique de l'éducation populaire et des travaux de Joffre Dumazedier ?

Faut-il rappeler qu'en 1944 Joffre Dumazedier avait eu ordre de quitter le maquis du Vercors pour rejoindre celui du Centre, alors qu'il était recherché par la Gestapo et condamné à mort par contumace par un tribunal de Lyon ? En 1981 Bernard Henri-Lévy publia un livre provoquant, un voyage dans les années sombres de l'*Idéologie française* <sup>218</sup>. Sa thèse est de révéler *un fascisme aux couleurs de la France* (!), (titre du 3<sup>ème</sup> chapitre), fascisme auquel auraient participé les animateurs d'Uriage. C'est dans cette École des Cadres de la Jeunesse que

---

<sup>216</sup> Gilles Pronovost, (sous la dir.), *Temps libre et modernité Mélanges...*, Op. cit., p6

<sup>217</sup> Ibid.p

<sup>218</sup> Bernard-Henri Lévy, *L'Idéologie française*, Grasset, Paris 1981, (Livre de poche, *biblio* essais) 318p.



s'élaborait, toujours selon Bernard-Henri Lévy, « la quintessence du pétainisme. Uriage est mieux qu'une Thébaïde ou une cathédrale du vichysme il en est le laboratoire »<sup>219</sup>. Dix-huit années après la première publication de cet ouvrage, dans sa préface à la deuxième édition, malgré les polémiques abondantes qui lui « paraissent avec le recul très étranges »<sup>220</sup> Henri-Lévy persiste et signe. Il déclare ne rien regretter et surtout pas les passages consacrés à Uriage. De son côté Joffre Dumazedier avait, en mai 1981, à la fin de sa *Lettre à l'Express* publiée dans la Revue *Esprit*, une position sans détour et sans appel :

*Faire entrer de force les faits réduits, déformés, dénaturés dans une thèse partisane, n'est-ce pas une sorte de barbarie intellectuelle qui ouvre la voie à tous les arbitraires, à tous les sophismes, à toutes les malhonnêtetés si fréquentes dans le mode de pensée fasciste précisément ?*<sup>221</sup>

À la Libération, il fallut dépasser les doctrines partisans tout en continuant le travail critique des idéologies politiques ou religieuses expérimentées à Uriage. Il fallut refonder des valeurs pour donner de nouvelles directions à une civilisation qui ne se construit pas que sur des stratégies sociales, économiques ou militaires. Il s'agit enfin de ne pas seulement chercher une troisième voie entre fascisme et communisme, mais au final une autre voie (un-autre-monde-possible) qui s'écarterait d'emblée aussi du libéralisme, trop individualiste et consumériste. Au contraire de toute entreprise totalitaire, il s'agit d'une aventure intellectuelle, humaine et pluraliste. Les auteurs écrivirent à plusieurs une *Somme*, pour aller vers un style *d'homme nouveau pour le XX<sup>e</sup> siècle*.<sup>222</sup>

---

<sup>219</sup> Ibid. P. 55

<sup>220</sup> Ibid. P.9

<sup>221</sup> Joffre Dumazedier, « *Lettre à l'Express* » *Esprit*, n°5, 1981, p. 39-40. Sur toute cette histoire et ses controverses, voir également le livre de Pierre Bitoun, *Les Hommes d'Uriage*, La Découverte, Paris 1988.

<sup>222</sup> Gilbert Gadoffre (sous la dir.), *Vers le style du XX<sup>e</sup> siècle par l'équipe d'Uriage*, Editions du Seuil, Paris 1945, 268 p. (La condition humaine)

### 1.1. L'Ecole des cadres dans ses châteaux, pour une quatrième voie

Nous verrons bien sûr le lien, dans cette séquence fondatrice à plus d'un titre de la pensée dumazedérienne, avec la période qui précède et les différents courants intellectuels et politiques qui la traversent. Uriage est ce maillon indispensable à la compréhension des décennies successives des années vingt jusqu'aux années d'après la Libération, quand s'ouvriront les Trente Glorieuses. Nous retrouvons ici les remarques de René Rémond dans sa préface à la publication de la volumineuse thèse de Bernard Comte<sup>223</sup>. Le péril de la France, conséquence de la défaite de 1940, était perçu comme une blessure qui pouvait être mortelle. L'ambition des réflexions qui avaient cours à Uriage était la recherche d'une sortie vers une quatrième voie, entre les totalitarismes fasciste ou soviétique et le modèle libéral. On était loin d'une pépinière ou d'un laboratoire fasciste, ce que nous tenterons de démontrer :

*Uriage s'inscrit dans une longue tradition : c'est un maillon de la longue chaîne qui relie ce qu'on a appelé l'esprit des années trente – et qui serait plus justement dénommé de la fin des années vingt – aux lendemains de la Libération. [...] La crise dont la France a failli mourir est une crise de civilisation. En conséquence, Uriage entend situer son action sur un registre plus essentiel et plus durable que militaire ou politique : celui des valeurs qui donnent sens à une civilisation. [...] Uriage a eu l'ambition d'explorer une voie originale qui n'est pas, comme on le dit parfois, une troisième voie entre fascisme et communisme, pareillement totalitaire, mais bien une quatrième, car elle s'écarte aussi de la voie libérale et individualiste. Ce qui l'a fait confondre à tort par certains avec des entreprises autoritaires.* <sup>224</sup>

Crise de civilisation, crise des valeurs qui lui donnent sens, ces questions mobilisaient et mobiliseront Joffre Dumazedier, à Uriage mais aussi par la suite, dans son entrée en sciences sociales, et plus tard au fil de son œuvre, quand il reprendra avec Elias la question du loisir dans les processus civilisateurs. C'était une entreprise éducative, sur les chemins de la connaissance et des méthodes nécessaires à sa maîtrise par soi-même, pour que chacun puisse fortifier ses propres recherches : muscler l'esprit, l'âme ou l'entendement, comme on voudra, face à la défaite dans laquelle était entraînée la France, comme dans une spirale descendante presque inéluctablement. Une rénovation des idées et des comportements était indispensable. Mais elle

---

<sup>223</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...* Opus cit., p 10

<sup>224</sup> Ibidem.

devait être engagée par les Français eux-mêmes pour qu'ils refassent une nation ensemble autour de « valeurs communes qui donnent un sens au vivre ensemble. <sup>225</sup> »

On retrouve sous la plume de René Rémond en 1991 ces préoccupations : par exemple, autour des formes partagées d'engagement populaire ou citoyen (comme on aime à le dire aujourd'hui), qu'on aurait tort d'abandonner aux idéologies aventureuses des populismes autoritaires. Mais c'était aussi une aventure spirituelle – si ce mot peut, là encore, être employé sans renvoyer à des connotations religieuses, morales ou réactionnaires – qui voulait s'engager sur un style nouveau pour le XX<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs René Rémond précise utilement que les chrétiens ne se retrouvaient pas tous, à l'époque, dans les ambitions d'Uriage. Ceux notamment des associations comme l'Association catholique de la Jeunesse française (ACJF), qui se transformera dans ces nombreuses composantes étudiantes, ouvrières, paysannes (JEC, JAC, JOC) ou les *Equipes Sociales* de Garric, sorte de cercle d'étude sur des questions sociétales toujours actif aujourd'hui. Les divergences que nous pourrions avoir avec l'esprit d'Uriage porteraient sur une vision élitiste qui aurait tendance à trop exalter ouvertement des valeurs comme l'honneur, un certain culte du héros et un mépris peut-être excessif des dérives ploutocratiques. Au contraire, la valeur positive de l'héroïsme encensée à Uriage rejoindrait la définition de Joël Janiaud :

*Les figures héroïques ont au moins une dimension culturelle (elles nourrissent l'histoire, les récits, la religion, les arts), une dimension politique (elles sont associées au pouvoir et à ses symboles) et une dimension éthique (elles représentent une forme d'excellence morale). <sup>226</sup>*

Restaurer une dimension culturelle, politique et éthique, voilà les ambitions qui ont animé Joffre Dumazedier et ses amis dans cette période tourmentée de l'entrée en guerre puis de la Résistance, dans cette vie des châteaux, de La Fauconnière, d'Uriage, puis de Murinais. Tout cela fut rendu possible grâce à un “jeu de renard” avec le régime de Vichy qu'ils avaient détourné, contourné et enfin combattu, les armes à la main, dans le château d'Esparron, dernière forteresse de la Résistance pour les mener à la Libération. C'est cette histoire que nous allons retracer ici.

---

<sup>225</sup> Ibid. p 9.

<sup>226</sup> Joël Janiaud, (2018), *Héroïsme*, version académique, dans M. Kristanek (dir.), *l'Encyclopédie philosophique*, URL: <http://encyclo-philos.fr/heroisme-a/> consulté le 16/07/18.

## 1.2. Pierre Dunoyer de Segonzac le fondateur de l'École

Le personnage central de toute cette affaire, celui que l'on surnommait « le vieux chef » (pourtant jeune homme de 34 ans en 1940) était sans contestation possible le capitaine Pierre Dunoyer de Segonzac, officier de cavalerie motorisée. Son père était un passionné de chevaux et d'équitation qui prônait et appliquait les méthodes d'Hébert (valeurs du sport et des mérites bénéfiques et nutritifs de la nature). C'était une éducation par l'effort physique, pour forger la volonté et la force du caractère et des sentiments, la témérité et la ténacité de ses enfants... Collégien à Lorient « où les professeurs y étaient des prêtres, tous bretons sentant le varech et l'encens »<sup>227</sup>, il rejoignit le pensionnat aristocratique de Sainte-Geneviève à Paris, réputé pour être une bonne (et coûteuse) préparation pour l'entrée dans les grandes écoles. Pierre Segonzac fut reçu à l'école militaire de Saint-Cyr à dix-huit ans.

*J'étais candidat cavalier par une inclinaison naturelle et par piété familiale. En quoi j'accordais dans ce domaine plus d'importance à l'opinion de mon père, le marin passionné d'équitation, qu'à celle du cher oncle Louis résolument voué à la vénération du fantassin. » Puis plus loin parlant d'un de ses instructeurs militaires, le capitaine Lagarde : « La guerre, dans sa bouche, n'était plus seulement une combinaison technique mais une affaire d'homme. À travers ses récits simples et clairs apparaissait la philosophie grave, parfois amère, du véritable officier conscient de son renoncement, de ses responsabilités, de sa servitude et de sa grandeur. »<sup>228</sup>*

A trente-quatre ans il était devenu chef d'un escadron de char au 4<sup>ème</sup> régiment de cuirassiers. Ballotté après des mois d'attente d'un site à l'autre pour effectuer des manœuvres militaires dont on avait du mal à comprendre les objectifs, de septembre 1939 à mai de 1940, l'armée française resta l'arme au pied. Après ces huit mois d'attente, le 11 mai 1940, avec une armée sous le commandement du général Giraud, l'escadron entra à Anvers en Belgique acclamé par les habitants. Ils avaient pris de nouvelles positions de combat sans tirer un coup

---

<sup>227</sup> Ibid. p.29.

<sup>228</sup> Ibid., p.36-37.

de canon. Mais cela n'était évidemment qu'une victoire très provisoire autant qu'illusoire « très vite la guerre prit le visage qu'elle ne devait plus quitter. <sup>229</sup> »

Les 17 et 18 mai 1940 l'escadron (quatre brigades de cinq chars) du capitaine Segonzac fut pris dans une attaque des ennemis en tentant de colmater la brèche percée en force par les Allemands sur le front des Ardennes. Ils essayèrent vaillamment de tenir leur position pendant deux très rudes journées de combat. Au bout du premier jour l'ennemi semblait avoir été atteint et réduit au silence. Mais le deuxième jour fut terrible. Le char du capitaine Segonzac sera atteint et immobilisé, l'obligeant à combattre à pied en courant d'un char à l'autre pour donner les ordres et coordonner la bataille. Malgré ses efforts, la situation se dégrada sur la commune de Jolimetz, pour finir en combat de rue. Le carnage en bilan humain et matériel fut tragique. Après la bataille, sur les vingt chars de son escadron, un seul resta en état de marche. Beaucoup de ses soldats trouvèrent la mort ou furent blessés.

Désarmé lui-même (dans tous les sens du terme) il assista au sombre spectacle d'une armée en déroute, mal préparée, fragilisée par des moyens techniques très insuffisants : communications radiophoniques souvent en panne ou inexistantes, difficultés de ravitaillement en essence, matériels obsolètes et inadéquats, encadrement défectueux etc. Il semble ne pas avoir été l'exception et se résigna momentanément à sa défaite, pour rebondir l'heure venue. Ces événements héroïques lui vaudront la Légion d'Honneur à titre exceptionnel. Le capitaine Segonzac dans sa retraite forcée eut le loisir de méditer sur servitude et grandeur, responsabilité et renoncement. Tout ce qui, comme toujours, revenait à des « affaires d'homme », pour pouvoir continuer la guerre, mais par d'autres moyens.

Ce sont les habitants d'un village près de Poitiers qui lui apprirent la demande d'armistice, qui signifia pour lui la fin provisoire de la guerre. « Je ne songeai pas un instant à contester l'initiative du maréchal Pétain. Peut-être par ce qu'elle m'apportait « un lâche soulagement », mais aussi parce que ce que je venais de voir pendant huit semaines m'avait convaincu qu'avant de poursuivre la lutte il était nécessaire que le pays se reprit. <sup>230</sup> » Segonzac décida de « tenter de rassembler tous les meilleurs jeunes Français, quels que soient leur parti, leur religion, pour

---

<sup>229</sup> Ibid. p.69.

<sup>230</sup> Pierre Dunoyer de Segonzac, *Le vieux chef mémoires et pages choisies*, Editions du Seuil, Paris 1971, 254p. p 73.

retrouver avec eux d'impérieuses raisons de lutter et de vaincre.<sup>231</sup> » Dès cet été funeste de juin 1940, dans la mise en place brouillonne et hâtive du gouvernement Pétain à Vichy au mois de juillet, Segonzac prit contact avec le nouveau Secrétariat général à la Jeunesse (SGJ).

### 1.3. L'entrée en guerre de Joffre Dumazedier

Avant de poursuivre cette aventure d'Uriage, revenons sur les pas de Joffre Dumazedier que nous avons quitté vers la fin de l'été précédent la rentrée 1938-1939. Il était comme nous l'avons vu avec son mémoire retrouvé, diplômé d'études supérieures de linguistique de l'Université de la Sorbonne. L'imminence de la guerre l'empêcha de prolonger ses études pour obtenir l'agrégation en lettres modernes à laquelle il rêvait de se présenter. Il se porta alors volontaire pour rejoindre les services de l'armée de l'air sur la Ligne Maginot. Il effectua un an de stage sur les gaz en altitude au Fort de Saint-Cyr, là où précisément Jean-Paul Sartre et Raymond Aron avaient séjourné avant lui. Il fut chargé de faire tous les jours des mesures de goniométrie (vitesse du vent, orientation, pression barométrique, température du sol etc.) pour guider la chasse et le bombardement sur le sud de l'Allemagne. Il devait lâcher une sorte de ballon en latex et une longue antenne tous les matins de cinq heures vers huit ou neuf heures et prendre ses mesures avec toutes sortes d'appareils dédiés à ce travail. Par chance il échappa à la mort, une première fois dans cette guerre, en partant exceptionnellement ce matin-là dès l'aube, son matériel étant défectueux. Il avait peut-être été dénoncé par le militaire qui, en face de lui, de l'autre côté de la Ligne Maginot, faisait les mêmes mesures. « Quand les Messerschmitt sont arrivés, ma machine était là mais pas moi. Ils ont tout détruit. C'était peu avant la débâcle de juin 1940.<sup>232</sup> »

Les années d'avant-guerre avaient été pour lui celles d'un projet de style de vie le plus possible proche de la nature, des activités physiques au grand air, proche de la philosophie de Giono qui l'entraînait vers les étoiles sur le plateau désertique du Contadour. Il était alors animé par un pacifisme intégral, un idéal qu'il voulait mettre à l'épreuve de la réalité de ses camarades allemands. Il aimait partir à vélo son sac sur le dos et dit avoir d'ailleurs « sillonné l'Europe :

---

<sup>231</sup> Ibid., p. 75

<sup>232</sup> Gilles Pronovost, (sous la dir.), *Temps libre et modernité Mélanges....* Op. Cit., p 8.

l'Angleterre, la Tchécoslovaquie, la Pologne, l'Allemagne nazie. <sup>233</sup> » Après avoir échappé aux Messerschmitt de la Ligne Maginot, Dumazedier fit quelques courtes expériences d'enseignant volontaire dans des lycées où il mit au point des cercles de lectures et de débats à Luxeuil-les-Bains (Franche-Comté) ou encore dans un collège pyrénéen à Vic-en-Bigorre.

Mais ce qui l'attira alors fut de continuer à œuvrer pour la jeunesse désœuvrée, condamnée à entrer dans la vie d'adulte avec un horizon bouché. « On évalue à plusieurs centaines de milliers le nombre de ces jeunes que la guerre, l'exode, la fermeture des usines et le ralentissement de l'activité économique réduisent à l'oisiveté <sup>234</sup> » Pour répondre rapidement et efficacement à ce péril, le Gouvernement de Vichy, de son côté, organisa une série de programmes de formation professionnelle et les fameux "chantiers de la jeunesse" installés surtout en milieu rural. La vie de château commencerait là.

Dumazedier participa à un stage sur ces questions au château de la Fauconnière, près de Vichy où s'installa la première École des Cadres dirigée par Segonzac. À l'issue de cette formation il fut chargé de la direction pédagogique du Centre de formation des jeunes chômeurs à Saint-Etienne. Il y mit au point sa méthode d'entraînement physique et mental qui va attirer les instructeurs engagés par Segonzac. On l'a vu plus haut, en présentant l'état d'esprit qui régnait à Uriage (le deuxième château qui abrita l'École des Cadres) on va retrouver ici les intentions de son fondateur qui feront écho aux préoccupations de Joffre Dumazedier. Les deux hommes y cèleront leur rencontre qui marquera de façon indélébile le destin du futur sociologue des loisirs.

Grâce à ses contacts dans l'administration militaire, le capitaine Segonzac alla solliciter ses aînés : le général Giraud qu'il avait côtoyé dans la bataille du Nord avec son escadron, le commandant de la Chapelle et monsieur Garrone aux commandes de la direction des bureaux de la jeunesse de Vichy. Son parcours et ses ambitions pourraient nous faire voir en Segonzac justement l'un des non-conformistes des années 1930, que nous avons côtoyé avec Loubet del Bayle précédemment. C'est également le point de vue que nous avons retrouvé chez Bernard Comte dans sa présentation de Pierre Dunoyer de Segonzac. Il y est fait allusion dans un portrait présenté dans le recueil de ses mémoires par les éditions du Seuil : « C'est qu'il était lui-même, plus que tout autre, un drôle de mélange : homme de tradition à la conscience révolutionnaire,

---

<sup>233</sup> Idem., p 7

<sup>234</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...* . Op cit., p 68.

grand seigneur sans fortune, fidèle et non-conformiste, créateur des mondes imaginaires autant qu'organisateur efficace [...].<sup>235</sup> »

Nous y retrouvons nos réflexions précédentes autour du bouillonnement des années 1930 décrit par Loubet del Bayle. Dès la période du Front Populaire, le capitaine faisait partie d'un cercle d'officiers qui voulait mieux faire comprendre aux jeunes officiers en formation les réalités sociales et les courants idéologiques qui animaient les appelés ou les postulants à une carrière militaire. Dans les notes inédites de Segonzac que nous propose Bernard Comte cette démarche est précisée dans une analyse de la situation où le capitaine devenait à son tour sociologue :

*J'avoue n'avoir fait jusque-là que des distinctions sommaires dans la masse des hommes qui passaient entre mes mains. Je reconnaissais parmi eux des paysans, des bourgeois, des ouvriers et je n'allais pas plus loin. Grâce aux trois capitaines [de La Chapelle, de Virieu et Huet des cercles sociaux des officiers], je sus désormais qu'à l'intérieur de ces trois catégories, il fallait distinguer le marxiste du jociste ou du jaciste, le frère aubergiste du scout, et parmi la foule des non-militants, que l'artisan diffère de l'ouvrier d'usine, le fils du fermier du valet de ferme. J'appris à m'intéresser aux familles de ces garçons de vingt ans, au cadre social auquel ils appartenaient ; je pris enfin contact avec le monde d'où sortaient les recrues et qui les explique avant même qu'on devienne responsable d'elles.*<sup>236</sup>

#### **1.4. La rencontre des hommes**

Sans qu'il soit besoin de plus nous étendre, on voit bien ici comment les préoccupations éducatives de Segonzac pouvaient rejoindre celles de Dumazedier. Il manquait seulement à provoquer la rencontre des hommes. La Fauconnière était un château Louis XIII situé à une trentaine de kilomètres près de Vichy que dénicha Segonzac après avoir obtenu carte blanche pour réaliser son projet de formation d'une nouvelle élite pour la jeunesse. C'était lui semblait-il la seule voie possible pour se relever de la défaite, remobiliser l'énergie nécessaire pour relever le pays, se battre pour une nouvelle conception de l'homme et du monde. La France

---

<sup>235</sup> Dunoyer de Segonzac, *Le vieux chef...* Opus Cit., p.79

<sup>236</sup> Idem



était un pays qui s'était rendu malade par sa tête, par ses élites. Son projet était de réaliser l'espoir de revanche qui avait mûri au fond de lui et dans sa propre chair à l'issue de sa défaite dans la bataille avec ses hommes de la brigade des 4<sup>èmes</sup> régiments de cuirassiers décrite plus haut. Bien sûr, il se fera plus discret sur cet ultime objectif, mais il apparaît clairement dans ses déclarations : s'engager dans un processus irréversible pour vaincre l'occupant et reconquérir les frontières de l'hexagone. « Il s'agissait de se battre pour une certaine conception de l'homme et du monde et non pas pour le maintien du couloir de Dantzig. »<sup>237</sup> »

Le commandant de la Chapelle, un officier très cultivé, très humaniste prônait une transformation des rapports chefs-subordonnés en partageant ensemble les informations et les réflexions. Les généraux Lyautey et Vigny s'étaient attachés à faire revivre et prolonger cet enseignement. Monsieur Garrone, « inamovible directeur de l'école des Roches, esprit latin extrêmement fin, subtil, sensible jusqu'à l'excès, avait depuis longtemps découvert la valeur de l'éducation globale, de la participation, du travail en groupe tel qu'aujourd'hui elle commence à être reconnue. »<sup>238</sup> »

C'est donc encouragé et soutenu par ses pairs officiers de l'armée que Segonzac obtint sa « carte blanche » de Vichy pour réaliser son projet. Le combat était perdu par les armes, il fallait réformer les corps et les cœurs des hommes nouveaux, pour le reprendre et le gagner durablement par d'autres moyens. Après son « congé d'armistice », le capitaine Segonzac aurait plutôt répondu, d'après les recherches de Bernard Comte, à un appel de son ancien maître, le commandant de La Chapelle. Dans ses mémoires, cela semblait être davantage une initiative personnelle, où on le devine se faufilant parmi les intrigants et les ambitieux des coteries qui se précipitaient dans les couloirs des hôtels réquisitionnés dans la capitale vichyssoise. Segonzac se déclarait apolitique. Il ne voulait pas entrer dans les calculs du jeu politique. Il était loyal envers les gouvernants, quel que soit leur bord politique, comme le réclamaient sa discipline et son éthique militaire. De ses entretiens avec de La Chapelle, Bernard Comte rapportait : « Avec Segonzac, il sait avoir affaire à un « pur-sang » qu'il serait vain de prétendre mener par la bride ; il est donc prêt à lui laisser une large initiative. » Et Segonzac de son côté confirmait :

*Ne me sentant pas de goût pour des longues discussions, le jeu politique et les inévitables intrigues qui président à la naissance de tout organisme gouvernemental,*

---

<sup>237</sup> Dunoyer de Segonzac, *Le vieux chef...* Opus Cit., p.74.

<sup>238</sup> Ibid., p.82

*j'ai demandé aussitôt et obtenu l'autorisation de fonder une École de Cadres. L'appui du commandant de La Chapelle me permit de ne pas donner de précisions sur ce que j'entendais par là ; j'avais et c'était l'essentiel, carte blanche et l'assurance de voir mes dépenses prises en charge par l'Etat.* <sup>239</sup>

A cet endroit on voit émerger aussi les notions de chef, de chef instructeur, chef d'équipe, animateur, et du fait de l'apparition récente (industrialisation) à l'époque du concept *de cadres*. Petit à petit, plutôt que de parler de former des *chefs* pour la jeunesse, ou de tenter de rassembler les élites de la nation, pour les former et les renouveler dans le dessein aussi de les transformer, cette notion de chef va tomber en désuétude au profit de celle de cadre. Même si on en parle toujours aujourd'hui dans de nombreuses professions, pas seulement dans celles de l'armée et du maintien de l'ordre, mais aussi dans celles de la santé, de la restauration ou de l'éducation par exemple... Bernard Comte constatait en avançant dans ses recherches que c'est bien cette ambition très large qui était déjà présente dans les intentions fondatrices de Segonzac. Il voulait agir *avec* et *sur* l'ensemble des élites, au départ celles de la jeunesse et en suivant celles des différents milieux sociaux. Cela posait la double question d'une représentation des groupes sociaux par les meilleurs d'entre eux et de leur renouvellement. Ce n'était pas que pour les dirigeants, les chefs, de préserver leur autorité en s'assurant le relais d'un personnel formé à cet effet, mais d'assurer surtout le maintien de l'ordre social, dans une époque de démocratie et de pluralisme idéologique... Son idée était aussi et surtout d'imprimer un nouveau *style de vie* dans la conscience de la jeunesse, et celle des élites d'encadrement et de civilisation : « C'est le rôle des élites d'inventer et de propager un style qui incarne les valeurs d'une société et d'une époque. Ne se confondant nullement avec les classes dirigeantes, les "élites d'encadrement" assurent la consistance du tissu social, tandis que les "élites de civilisation" font rayonner l'exemple de la culture et du style.<sup>240</sup> » L'encadrement de l'École se fera par le recrutement des hommes dans ses propres réseaux. Et voilà en quelques lignes son état d'esprit :

*Je tenais essentiellement à ce que l'école donne « un style » à ses élèves tant dans leur façon d'être, de se tenir, de se vêtir, de se présenter que dans leur façon de penser. Je me souviens de Saint-Cyr et peut-être surtout de Saumur, et je concevais mal une formation sans discipline personnelle et sans respect d'une sorte de code des attitudes*

---

<sup>239</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...* Op cit., p 58.

<sup>240</sup> Ibid., p.485.

*extérieures et intérieures. [...] D'autre part, son [propre] style d'autorité, qui privilégie la qualité des hommes et la recherche de valeurs communes, le rend disponible pour accueillir les témoignages et les explications qui l'amèneront à infléchir sa ligne.* <sup>241</sup>

La Fauconnière devint rapidement trop exiguë pour le développement des activités qu'envisage Segonzac. Les propriétaires s'opposèrent à l'extension dans des dépendances et de toute façon le vieux chef souhaitait plutôt s'éloigner de Vichy, dans tous les sens du terme. Il avait décidé de se tenir à distance des intrigues de Vichy de « ne pas devenir le point d'attraction des oisifs amateurs d'émotions, des journalistes en quête de reportages ou des ambitieux à la recherche de point d'appui politique. <sup>242</sup> »

Sans doute aussi la recherche de plus d'indépendance, de recul et de sérénité pour le travail et la réflexion, guidèrent ce choix de déménager de la Fauconnière. Les recherches se dirigèrent plus au sud vers la Haute-Savoie puis en direction du massif alpin. L'ambition était d'accueillir des promotions de stagiaires plus nombreuses dans un cadre montagnard et de satisfaire l'administration vichyssoise.

Le château d'Uriage finit par être trouvé par d'Alançon, le deuxième chef, l'adjoint de Segonzac et ce dernier, ravi de cette magnifique découverte à la mesure de ces ambitions pour son projet d'École, y mettra toute son énergie. C'est précisément à ce moment-là que Joffre Dumazedier, repéré pour sa direction du Centre de formation des jeunes chômeurs de Saint-Etienne, et ses activités d'entraînement à la fois physique et mental, fut invité à rejoindre l'École des Cadres à Uriage. On était en octobre 1940.

D'autres personnages, qui mèneront de beaux projets après-guerre, rejoignirent eux aussi Uriage : « Hubert Beuve-Méry, le futur directeur du *Monde*, Paul Reuter le spécialiste de droit international, Gilbert Gadoffre, futur organisateur des colloques de Royaumont, Paul Henry Chombart de Lauwe, le sociologue, Joffre Dumazedier et Benigno Cacérés, fondateurs de Peuple et Culture, quelques futurs amiraux et généraux etc. <sup>243</sup> »

Dans le document autobiographique déjà cité plus haut que nous avons, comme le mémoire sur le style d'Anatole France, découvert aux archives nationales dans le fonds Dumazedier, est

---

<sup>241</sup> Ibid., p 59 et p.61.

<sup>242</sup> Ibid., p.76.

<sup>243</sup> Ibid., p.82

clairement expliquée, de son point de vue, la rencontre avec Segonzac pour lever ses réserves et ses hésitations face à sa proposition de faire partie de l'équipe pédagogique de l'École des Cadres d'Uriage. Il trouve très équivoque de vouloir établir une filiation entre Uriage et Peuple et Culture ou de mettre cette École des Cadres au centre de l'histoire du mouvement. Puis il fait le lien avec le livre de Bernard Henry-Lévy<sup>244</sup> et l'accusation que ce dernier portait sur Uriage :

[...] *l'expression d'un « fascisme aux couleurs de la France » c'était vrai pour quelques-uns mais faux pour la plupart des collaborateurs de Dunoyer de Segonzac. C'est contraire à la vérité et nous sommes plusieurs, Beuve-Méry, Chombart de Lauwe et moi-même à avoir répondu, chacun à notre façon à cette calomnie de B.H.L. Il y avait parmi nous quelques petits chefs au comportement fort peu démocratique mais c'était une petite minorité et tous étaient hostiles à la doctrine nationale-socialiste. Tous adhéraient aux valeurs du vieux chef.*<sup>245</sup>

Puis, plus loin dans le même texte, il mentionne en plus de la présence d'officiers de cavalerie de diverses origines, celle d'intellectuels dans la mouvance d'Emmanuel Mounier et de la revue *Esprit*. « Si j'ai hésité c'est que ces hommes n'appartiennent pas à mon milieu humaniste, laïc de gauche. » Dans la conclusion de ce document Dumazedier exprime l'état d'esprit qui était le sien à cette époque. Il devenait nécessaire de revenir sur des moments de l'histoire de Peuple et Culture, et celle de sa propre vie, qui n'avaient pas été exprimés et surtout jamais écrits jusqu'à la parution de ce document.

« C'est une introspection sociale, avec l'aide de témoignages critiques, que j'ai tentée le plus objectivement possible, en essayant sans cesse de corriger les erreurs subjectives qui risquent de fausser le souvenir de tout processus biographique. <sup>246</sup> » Même si nul n'est à l'abri, de façon consciente ou non, de fausser la réalité de son histoire, ce document date de 1994, (nous sommes cinquante-trois ans après la drôle de guerre, Dumazedier était alors âgé de 79 ans). Il nous appartient de mettre à contribution les différentes sources documentaires, de croiser les textes et témoignages, de nous aider des recherches des différentes disciplines de l'historiographie pour éviter ces écueils...

---

<sup>244</sup> Bernard-Henri Lévy, *L'Idéologie française*, op cit.

<sup>245</sup> Archives Nationales Tapuscrit de 23 pages : « Un long combat inachevé pour une libre action culturelle démocratique par Joffre Dumazedier octobre 1994, p 8.

<sup>246</sup> Ibid. p.20. Souligné par l'auteur.

La dernière phrase de Dumazedier pour ce document, qui continuera à nous être précieux pour la suite, est en elle-même une maxime féconde pour les militants de Peuple et Culture et pour nous-même : « Dans une société en mutation, la seule mémoire qui vaille est celle qui inspire un renouveau sans fin.<sup>247</sup> » Pour revenir et conclure sur ces échanges avec le capitaine Segonzac, qui a toujours tenu à avoir des rapports directs (d’homme à homme) dans ses entretiens avec ses futurs collaborateurs, voilà les éléments positifs qui ont finalement convaincu Dumazedier à répondre favorablement à cette sollicitation :

*Dunoyer de Segonzac m’a convaincu de sa volonté sincère de rassembler à Uriage tous les courants de pensée de droite et de gauche décidés à opposer une résistance sans défaillance au nazisme et à ses suppôts français. Il savait mes convictions. [...] J’ai donc accepté l’invitation parce qu’elle était pour moi un acte d’union nationale contre l’occupant nazi. Je ne l’ai jamais regretté.*<sup>248</sup>

## **2. Des méthodes pédagogiques**

### **2.1. Le programme des stages**

Dès le mois de septembre 1940 le premier stage avait été ouvert à la Fauconnière pour une centaine de participants. Segonzac avait réuni une équipe d’instructeurs, proches de ses valeurs, souvent jeunes officiers, appelés ou réservistes aux parcours originaux. Par exemple : un mécanicien de la marine qui avait commencé une carrière de peintre-décorateur sera chargé des installations, un ancien entraîneur des Red Stars et lieutenant de réserve sera chargé des méthodes d’entraînement, un étudiant de la magistrature s’occupera de l’administration, un polytechnicien patron d’une entreprise de textile de Roubaix et un technicien de l’industrie cinématographique seront recrutés pour compléter l’équipe. « Dans la diversité des spécialités professionnelles, les origines et les métiers bourgeois dominent ; pas de travailleurs manuels

---

<sup>247</sup> Ibid. p.23.

<sup>248</sup> Ibid., p.9

parmi les futurs instructeurs. Les catholiques sont nombreux et parmi eux les anciens des mouvements de jeunesse, scoutisme, JEC ou Équipes sociales.<sup>249</sup> »

Le sociologue et ethnologue Chombart de Lauwe était lui-même militant de cette organisation avant-guerre. Il sera de loin une des personnalités intellectuelles marquantes de cette première équipe. Il avait alors 27 ans. Formé par Mauss et Rivet au Musée de l'homme, il avait enquêté en Afrique française et voyagé, comme Joffre Dumazedier, dans l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste ; leurs liens professionnels et amicaux furent nourris à vie de cette expérience. L'adjoint du vieux chef était le colonel Eric d'Alançon, son « vieil et cher ami » qui, lui aussi convié à Vichy par le commandant de La Chapelle, était « une figure de moine chevalier égaré dans le vingtième siècle.[...] le rayonnement de cette personnalité en fera l'âme intérieure de l'équipe, le conseiller et le guide quotidien des instructeurs, et leur modèle dans le service de la communauté.<sup>250</sup> »

Dans la précipitation le recrutement des stagiaires s'était fait auprès d'un régiment d'aspirants et de futurs sous-officiers qui devaient rejoindre les Chantiers pour la jeunesse. Le format des stages était de quinze jours. Conférences journalières et cercle d'études (travaux thématiques en petits groupes, retour d'expériences, démarche proche de la maïeutique pour faire sortir petit à petit les idées maîtresses) mais aussi activités physiques, hébertisme et sport d'équipe, ou encore travaux manuels, étaient au programme. On y ajoutait des séances de théâtre, grâce à la proximité avec la Compagnie des Comédiens routiers dirigée par Olivier Hussenot (qui s'installa dans le village de Saint-Martin d'Uriage début décembre 1940), des promenades exploratoires des environs le dimanche où l'on exploitait la méthode Deffontaines. Et pour finir bien sûr, veillées avec chants, contes et musique, feu de camp, lever des couleurs tous les matins (sauf pour les rares réfractaires qui y renonçant étaient priés de se mettre à l'écart, mais respectés pour leurs idées) et « séances de décrassage ». On ne peut finir cette trop rapide évocation de ce premier stage sans renvoyer bien sûr aux travaux de Bernard Comte pour en avoir une description très riche, complète et minutieusement détaillée ; mais surtout sans évoquer la figure de l'Abbé René de Naurois, aumônier de l'École, professeur des Facultés Catholiques de Toulouse.

---

<sup>249</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante....* Opus cit, p63.

<sup>250</sup> Idem.

*Dunoyer de Segonzac apprécie sa vivacité, son esprit érudit, curieux et original et sa fantaisie ; ce baroudeur est aussi un conteur pittoresque, un mime dont les numéros d'imitation font la joie de l'équipe. Ayant milité à la Jeune République et fréquenté Esprit, il a aussi étudié la philosophie allemande et séjourné [lui aussi] dans l'Allemagne hitlérienne : dans l'équipe, c'est le plus averti des problèmes politiques et idéologiques.*<sup>251</sup>

On voit qu'à Uriage, même les ecclésiastiques sont des non-conformistes à leur manière. Voilà grossièrement le décor du premier stage, la promotion « Nouvelle France ». On va rapidement poursuivre ces activités avec un deuxième stage qui s'ouvrira le 6 octobre 1940. Joffre Dumazedier s'inscrit dans cette nouvelle promotion qui prendra le nom du Maréchal. Ce deuxième stage de quinze jours offrait à peu près un programme avec les mêmes ingrédients, avec quelques variantes. On y remarqua la présence de l'ancien syndicaliste de la CGT, Courrière, qui était alors chef de cabinet du ministre du travail Belin, qui de façon très polémique fera l'apologie du corporatisme, avec des propos violemment anticommunistes.

*Il déclare ignorer la lutte des classes, « construction artificielle de l'esprit », et expose sa vision de la corporation industrielle de demain. En attendant, il juge nécessaire de supprimer les confédérations syndicales agonisantes, et de prévoir l'exclusion des anciens dirigeants défailants. Quant aux agitateurs communistes qui peuvent se glisser dans les centres de jeunes, il est d'avis de les réduire au silence et de les empêcher de nuire, par la contrainte physique s'il le faut.*<sup>252</sup>

De son côté Chombart de Lauwe proposa une initiation à la promenade Deffontaines, méthode et contenu qu'il va diriger en emmenant les stagiaires au bourg voisin d'Ebreuil avec enquête sociale et exploration géographique. Une restitution de ces travaux fut présentée aux habitants dans une soirée conviviale, le dimanche 20 octobre 1940, qui clôtura le stage.

Le Maréchal Pétain lui-même était venu inspecter l'École avec son ministre et le Directeur du Secrétariat général à la Jeunesse, monsieur Lamirand. Sur la terrasse du château au pied du mâât aux couleurs, il baptisa lui-même la promotion des stagiaires après les avoir inspectés : promotion Maréchal Pétain. Ils étaient 150 stagiaires qui avaient été recrutés parmi les réseaux des mouvements de jeunesse, du scoutisme (avec parmi eux des membres des Eclaireurs

---

<sup>251</sup> Bernard Comte, « Une utopie combattante... » *Opus cit*, p63.

<sup>252</sup> Idem., p73.

d'origine juive) qui exerçaient des responsabilités de dirigeant. Il y avait aussi des Compagnons de France, qui étaient là en observateurs, et des militants de la JOC. Les catégories socio-professionnelles s'élargissaient avec la présence d'employés et d'ouvriers au milieu d'étudiants, de cadres de l'industrie et du commerce, de quelques professeurs, instituteurs et séminaristes. A l'issue du stage des fiches de notation sur les qualités physiques, techniques et morales et sur le caractère pouvaient valider la capacité du stagiaire à encadrer ou diriger un équipement ou des groupes de jeunes. C'est ainsi que certains des stagiaires avaient pu obtenir des propositions de travail pour les réseaux centraux ou régionaux du Secrétariat général à la Jeunesse (SGJ).

Bernard Comte donna deux exemples, dont celui de Dumazedier qui aurait, selon ces travaux, été nommé à la direction d'un centre de jeune à Saint-Etienne par les dirigeants de l'École après sa participation à la promotion « Maréchal Pétain » :

*A la fin de l'année 1940, environ 80 stagiaires de la promotion « Maréchal Pétain » seront en poste dans les 15 centres régionaux existant alors en zone libre, dont 13 chefs de centre. D'autres stagiaires restent au service de leur mouvement de jeunesse d'origine. Certains sont affectés par le SGJ soit à des services centraux, soit aux délégations régionales ou départementales à la jeunesse, comme Leclerc nommé rédacteur au bureau des cadres à Vichy, et Dumazedier responsable d'un centre de jeunes à Saint-Etienne.*<sup>253</sup>

La promotion Lyautey sera reçue du 9 au 17 décembre pour un troisième stage spécialisé pour la direction ou l'animation des Maisons de jeunes, une des mesures phares de la politique en direction de la formation de la jeunesse du gouvernement Pétain. Ronald Seydoux, ancien responsable EDF est à la direction du service du SGJ en charge de ce programme. Les caractéristiques de cette promotion sont particulières comme nous le verrons très vite, depuis le nombre de stagiaires, limité à trente-trois, leur âge, avec des trente-cinq-quarante ans et même deux quinquagénaires et un jeune de vingt ans. Enfin, deux jeunes femmes suivaient le stage, pas de grande révolution tout de même, elles n'avaient fait qu'accompagner leur mari. Mais des mécontentements étaient remontés assez rapidement en début de stage. « Bourgau [codirecteur

---

<sup>253</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante....* Op cit, p 75.



du stage avec Segonzac] renonce à la direction, et Segonzac le remplace par l'instructeur qui était déjà chargé d'animer les entretiens des stagiaires : Joffre Dumazedier. <sup>254</sup> »

## 2.2. Début de la sociopédagogie des adultes ?

Joffre Dumazedier prit donc à ce moment-là, au pied levé, la direction du stage qui se transformera en réussite, non seulement pour avoir sauvé la formation, mais pour faire gagner des points à l'École elle-même, sur plusieurs aspects pédagogiques, institutionnels et politiques. Pour toutes ces raisons, et surtout pour caractériser avec Bernard Comte la démarche de sociopédagogie des adultes (comme la théoriserà Dumazedier des années plus tard) nous n'hésiterons pas à nous inspirer encore de *l'Utopie Combattante* de Bernard Comte pour relater ce moment d'animation. La technique d'animation pédagogique déployée ici rencontrerait encore aujourd'hui un large écho.

Dans ce contexte précis, Dumazedier proposa énergiquement une refonte du programme du stage, qu'il fit approuver par Seydoux comme par les stagiaires. Il distinguait la part de la formation dirigée (conférence d'intérêt général et exercice de perfectionnement technique dans les activités de loisir) et celle des échanges de vues, où chacun apportait ses idées et ses expériences. Les représentants du ministère Seydoux et Terpend acceptaient de diminuer leurs interventions à des introductions aux discussions des stagiaires sur les orientations des Maisons de jeunes. La double option prise par Dumazedier (méthode pédagogique active, mieux adaptée à des adultes expérimentés, et liberté de la réflexion collective à partir des propositions des représentants du SGJ) semblait avoir permis de surmonter les difficultés du début du stage. Les stagiaires, répartis en équipes dirigées chacune par un « chef du jour », suivant un horaire calculé sur celui de l'École, faisaient alterner trois séries d'activités : conférence, causerie-enquête, exercices pratiques. Ils suivaient certaines conférences de la promotion Lyautey mais aussi avec des conférenciers qu'ils invitaient pour eux.

Dumazedier imposa la brièveté (pas plus de quarante-cinq minutes) et la prédominance des « considérations pratiques » en leur demandant de donner des conseils bibliographiques et de prévoir un débat. Ce stage, qualifié par un des participants de « long cercle d'étude » comportait donc des innovations pédagogiques, dues à Dumazedier. Il avait « su assouplir la méthode de

---

<sup>254</sup> Ibid. p 87.

prise en main des stagiaires, en donnant une plus large part au travail collectif fondé sur une documentation et à la confrontation des expériences. Mais cette session est également importante à d'autres titres. <sup>255</sup> »

C'est dans ces cercles d'étude que se précisa, en effet, la méthode Dumazedier : alternance des travaux collectifs et des recherches personnelles, tutorat d'accompagnement critique à la recherche, et surtout à la découverte par soi-même des solutions, travaux dirigés, retour vers la pratique en alternance avec des contenus plus théoriques. Approfondissant ainsi sa connaissance et son intérêt, renouvelé depuis l'adolescence, pour le mouvement des Auberges de Jeunesse, Dumazedier participa également de façon décisive à la programmation et au rapprochement entre des associations un peu rivales (Centre Laïc et associations des Auberges françaises de la jeunesse (AFJ)) à l'intérieur de ces Mouvements d'éducation populaire. Marc Sangnier président d'honneur de l'AFJ participa aux discussions avec des inspecteurs de la SGJ et un mouvement d'usagers fut créé. L'École d'Uriage semblait posséder les atouts recherchés : expérimentée et fédérée autour d'un projet pédagogique avec des équipes soudées et fidèles d'instructeurs, des liens avec les conférenciers, un hébergement et de la restauration possibles dans un esprit proche de celui des ajistes. Dumazedier y jouait un rôle central d'animation et de coordination pédagogique. Et comme pour le stage des Maisons de jeunes, même si la confrontation des points de vues sur la laïcité, la mixité, l'accueil d'adeptes de la religion juive et les liens avec le SGJ et la politique de la jeunesse du régime de Pétain provoquait de rudes débats, il se créait des ouvertures, des marges de manœuvre.

*Uriage (où Dumazedier et Marichard, ajistes « laïcs » collaborent avec les chrétiens) est en terrain neutre au regard des divisions qui opposent entre eux les ajistes, et donc propice à leur effort pour « créer l'unité de doctrine et de méthode. D'autre part, le style de l'École garantit un environnement tonique, avec son climat de discipline consentie, de libre confrontation et de vie rude, proche de la nature... éloigné de Vichy...<sup>256</sup>*

Plusieurs stages et actions pour le développement de l'ajisme s'y déroulèrent au printemps et à l'été 1941, grâce à nouveau à la prise en main de Dumazedier au point que l'AJF lui proposa

---

<sup>255</sup> Ibid., p. 87/88.

<sup>256</sup> Idem.

de prendre la direction de l'association des Auberges de France, ce qu'il refusa... Il se trouve que, grâce à cette dynamique, ce qu'ils appelaient « le miracle d'Uriage » se produisit :

*Le dernier jour [...] du stage se produit ce que Magnant appellera « le miracle d'Uriage », manière de nuit du 4 août qui liquide ces contentieux et marque la véritable naissance du mouvement. [...] Dumazedier rend compte de la réunion d'avril à Uriage ; elle a montré que « la rivalité des deux associations est bien morte » et que « les AJ restent fidèles à leur vocation originelle. Toute tentative d'emprise politique au service de quoi que ce soit est à rejeter sans appel. »<sup>257</sup>*

Tout au long de cette l'année 1941, l'École prit toute l'étendue de son autorité et son rayonnement devint national. Dès le mois de janvier elle avait connu quelques changements dans une équipe qui comptait une trentaine de membres. « Beuve-Méry avait pris la direction du bureau d'études, Dumazedier [animait] aussi bien la réflexion pédagogique que les débuts d'une recherche en matière de pensée politique, sociale et culturelle. »<sup>258</sup> Réaliser la rencontre entre ces deux personnages qui incarnaient en quelque sorte deux types d'hommes pourrait nous engager à cheminer vers une synthèse entre d'une part une pensée qu'on pourrait qualifier de gauche-démocrate. Celle-ci serait plutôt libérale tout en restant républicaine, généreuse, mais désemparée dans la vie quotidienne, sans ressources dans la bagarre par pusillanimité ou idéalisme des hommes qui fuyaient les affrontements, des combattants pacifiques. D'autre part, on trouverait des hommes plus déterminés, mobilisés par l'action, voire des meneurs, formés par une éducation plus rude, presque ascétique, de tradition aristocratique, qui dans leurs jeunes années ont souvent été marqués par les mouvements du scoutisme.

Le capitaine Segonzac voulait, en créant ce style particulier, cette manière de faire, d'agir et de penser, enseigner à Uriage justement une synthèse entre ces deux types de posture. N'était-ce pas précisément cette quête d'un "homme nouveau", paradigme maintes fois utilisé que nous retrouvons ici, inspiré par les non-conformistes des années 1930 ? En définitif, c'était un humanisme moral radical, qui refusait de trancher entre les pensées religieuses ou idéologiques, qui composait d'abord une communauté de vie, de pensée et d'action, d'où pouvait naître peut-être un nouvel "Ordre". Nous le verrons plus tard, ce projet d'Ordre éloignera Beuve-Méry et Dumazedier plus qu'il ne rapprochera leur point de vue, dans la synthèse attendue.

---

<sup>257</sup> Ibid. p 352 / 354.

<sup>258</sup> Ibid. p132.

*Civique autant que moral, [Uriage] s'adresse aux athées et aux agnostiques comme aux chrétiens, sous le signe d'un développement commun aux valeurs spirituelles. Ce « spirituel » non religieux inquiète peut-être les dirigeants d'Action catholique, et certainement un épiscopat qui craint par ailleurs une mainmise de l'Etat sur la jeunesse catholique.*<sup>259</sup>

Ces positions, qui avaient séduit Dumazedier pour son entrée à Uriage, furent aussi la pierre d'achoppement des difficultés qui se firent jour très rapidement à l'Ecole Nationale des Cadres face à ses tutelles administratives et politiques. Mais Segonzac, en « vieux chef » fermement déterminé et habile stratège, à la recherche de pouvoirs accrus pour défendre la cause de son école, profita des courants qui s'opposaient dans les jardins de Vichy où s'affrontaient les ambitieux et prétendants, pour développer son projet. Fort de son succès presque immédiat, de sa loyauté absolue au Maréchal Pétain, doublée de fidèles soutiens d'anciens collègues officiers ou enseignants, le capitaine tint fermement son cap et son gouvernail. Cependant les équipes d'Uriage n'étaient évidemment pas naïves quant aux orientations qui se dévoilaient petit à petit. Elles se manifestaient par toujours plus de concessions accordées à l'ennemi, au moment où la rupture momentanée entre Laval et le Maréchal semblait de nature à pouvoir assouplir la destinée du régime. Ces orientations, le style particulier de Segonzac seront la source d'amalgames dont on aura du mal à se débarrasser pendant des décennies et notamment à la sortie du livre de Bernard Henri-Lévy au début des années quatre-vingt. Henri Chombart de Lauwe qui avait été acteur de cette histoire avait tenu à donner son témoignage dans une tribune adressé au *Monde*, dès le mois de janvier 1981, pour mettre toute la lumière sur ces confusions qui tordaient la vérité pour faire coller ce qu'ils appelaient "l'idéologie française" aux pires moments du fascisme. :

*En fait, la conception de ce fameux " chef " était exactement à l'opposé de celle des nazis. Si une certaine nostalgie militaire et un souvenir des mouvements de jeunesse poussaient les instructeurs à maintenir la cérémonie des couleurs, si deux heures par jour de travail manuel étaient exigées, si une découverte de la vie quotidienne des villages et des villes était proposée aux stagiaires, si l'entraînement physique était valorisé, si un équilibre entre les activités corporelles et intellectuelles était recherché,*

---

<sup>259</sup> Ibid.p 139.

*pourquoi pas ? Cela n'a rien à voir avec des tendances fascistes. Les rapports humains dans ce climat étaient le contraire des rapports totalitaires. N'oublions pas aussi que le but était d'entraîner des hommes à une revanche. Le patriotisme sous l'occupation n'était pas un crime.*<sup>260</sup>

### **2.3. Uriage et Vichy, affrontements idéologiques**

L'Allemagne, « outre une formidable machine de guerre victorieuse, est aussi le régime totalitaire dont Naurois a révélé l'atrocité quotidienne et la monstruosité idéologique. Le nazisme et le racisme apparaissent comme des adversaires avec lesquels il n'est pas de compromis possible. »<sup>261</sup> De plus, des membres de l'équipe, (l'Abbé Naurois était le plus visible), ne cachaient pas leurs proximités avec les positions gaullistes. Sympathisant de la France libre, ils écoutaient assidûment Radio Londres. C'était bien plus que de petites fissures qu'on croyait pouvoir colmater dans des concessions réciproques. Le fossé idéologique entre les hommes d'Uriage et les dirigeants du régime de Vichy se creusait, inexorablement.

Dès février 1941 la Direction de la jeunesse, toujours dans les mains de Garrone, voulut affermir son pouvoir pour mieux contrôler l'École ; cela provoqua des crises et des tensions qui ont compromis son avenir, d'ailleurs au détriment de Garrone qui y perdit son poste. Ni individualisme libéré, ni dictature des régimes d'opinions ou objection de conscience, Garrone proposait comme seule issue l'enracinement dans les traditions. Au final : « *tous derrière le Maréchal* », était le seul slogan de ralliement possible. Mais avec qui, pour quelles raisons, dans quel but, dans quelles conditions, tout cela n'avait pas à être discuté. Encore une fois, Segonzac en sortit vainqueur.

Mais c'est aussi à ce moment-là, dès le début de l'année 1941, que déjà la controverse, la confrontation des points de vue sur le contenu des enseignements et la manière de les transmettre devinrent irréconciliables. On le vit clairement trois mois plus tard :

---

<sup>260</sup> Paul Henri Chombart de Lawe « Ce que fut Uriage » in *Le Monde* du 24 janvier 1981.

<sup>261</sup> *Ibid.*, 142/143.

*Fin mai, l'amiral Darlan, vice-président du Conseil, s'annonce à l'École. La plupart des chefs d'Uriage n'apprécient pas. « Quand on nous a annoncé, explique Paul de la Taille, l'arrivée de Darlan avec tout ce que cela représentait sur le plan politique et policier, nous avons beaucoup craint cette visite. Les raisons étaient multiples. Pour nous c'était l'intrusion de l'Etat, du gouvernement dans notre thébaïde où nous faisons et disions ce que nous voulions...<sup>262</sup>*

Darlan était mal à l'aise dans un milieu qui lui était hostile. Segonzac dans ses mémoires relate la scène se souvenant qu'après son intervention, piètre orateur, il fut surtout soulagé d'avoir enfin prononcé son discours. « Beaucoup plus détendu, il s'était montré jovial, gaillard et visiblement soulagé de ne plus avoir à parler de choses sérieuses.<sup>263</sup>» Soulagé, son hôte devait l'être lui aussi.

Henri Frenay (Maurin, selon son pseudonyme de Résistant) était venu le matin même pour faire une visite à Segonzac. Frenay était son ami de la promotion de Saint-Cyr. Il était devenu depuis fondateur et chef de l'organisation de résistance Combat. De passage à Grenoble, il avait rapidement informé Segonzac de sa venue. Le « vieux chef » s'était amusé à l'installer parmi les stagiaires incognito, habillé comme eux. Frenay était devenu monsieur Maurin, pour assister à la visite de Darlan sans que l'amiral le reconnaisse. Darlan fut dupé par ces petits jeux de dissimulation du capitaine qui auraient pu lui coûter très cher. Au contraire, le vice-président du conseil apprécia le style d'Uriage et ses réalisations. Il fut même agréablement surpris. Son discours avait convaincu certains stagiaires et le résultat pour Uriage fut très bénéfique du côté des subventions, de l'apurement des dettes et de la reconnaissance de l'École par le gouvernement. Mais l'embellie ne sera que passagère, le ciel va vite s'assombrir et les hommes de Vichy tenteront de reprendre la main sur le projet de l'Ecole des Cadres.

#### **2.4. Bureau des études et politique de présence**

En attendant, c'est avec l'arrivée de Beuve-Méry, de retour du Portugal en juin 1941, que Segonzac va créer ce qui s'appellera "l'équipe d'études" préfigurant le "Bureau d'études", « [Bertrand] d'Astorg y collabore ainsi que Paul Reuter, professeur de droit à Aix-en-Provence, qui effectue deux séjours à l'École en août et en octobre. Cette équipe restreinte [Beuve-Méry,

---

<sup>262</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente* .... Op.cit., p.99.

<sup>263</sup> Ibid., p 105.

Dumazedier, d'Astorg, Reuter] donne une impulsion nouvelle aux services de l'École qu'elle supervise : le journal, la documentation et la bibliothèque, les publications.<sup>264</sup> »

A ce moment-là, le grand chantier qui monopolisait les équipes était l'organisation d'un stage d'une durée de six mois : une expérience décisive avec des périodes en usine, des conférences, des travaux en sous-groupes. Pour y parvenir, Segonzac voulait créer et pouvoir doter de moyens de fonctionnement ce qu'il appelait : « un bureau d'études permanent ». Envisageant bien sûr la participation de Mounier, il se heurta à un veto catégorique du SGJ. Mounier était conscient de ce qui se passait autour de lui, démasquant les intrigues qui entouraient le Maréchal : « des influences latérales s'exerçaient contre moi, Massis notamment.<sup>265</sup> »

On savait aussi à Uriage que des “mouchards”, membres des promotions des divers stages, étaient des informateurs pour l'administration de la jeunesse de Vichy, ou pour certains dignitaires du régime. Un autre phénomène majeur allait concourir à la rupture entre Uriage et le gouvernement de Pétain. En fait, c'est dès le mois d'avril que des discussions autour du départ de l'abbé Naurois planaient comme un nouveau signe du pouvoir de Garrone sur l'avenir de l'École. Segonzac avait cédé pour le départ de son ami un peu trop encombrant. Certes, on sait qu'il le trouvait trop à gauche. Mais cela ne paraissait pas rédhibitoire, quant à la générosité intellectuelle du Vieux Chef que l'on vient de décrire. Les vraies raisons lui resteront personnelles, il en emportera le secret avec lui. Il avait confié à Beuve-Méry la responsabilité du travail intellectuel de l'École et avait finalement accepté en juillet de se séparer de l'aumônier, malgré l'amitié et la fidélité qu'il continuait à éprouver pour lui. Quant à Beuve-Méry, il jugeait son ami l'abbé Naurois pas assez mesuré, trop véhément parfois impulsif, ce qui, avec les tensions de plus en plus visibles avec les autorités de Vichy, pouvait être très dangereux et compromettant. Naurois était allé à l'ambassade de France auprès du Vatican consulter le chanoine Moncelle « fougueux prédicateur du culte maréchaliste » et il lui résumait sa position ainsi : « je préfère une France victorieuse gouvernée par Léon Blum et les francs-maçons à une France défaite gouvernée par le Maréchal.<sup>266</sup> »

---

<sup>264</sup> Ibid. p 167.

<sup>265</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente* .... Op. cit., p. 98.

<sup>266</sup> Ibid., p110.

L'abbé Naurois fut remplacé par le père Maydieu et regagna Toulouse « amer et déçu ». Bientôt la mise à distance de Mounier dont la pensée qui avait beau être des plus nuancées, au risque d'être par trop byzantine, agaça au plus haut niveau, particulièrement au SGJ. Cela contrariait le Vieux Chef qui tentait de défendre son complice coûte que coûte. Début juillet, Mounier fut interdit d'intervention à Uriage. Bravant cet interdit, Segonzac le fit revenir pour profiter de ses conseils et mener quelques conférences. Cela dura encore quelques mois.

*[...] Mounier est arrêté en janvier 1942, interné puis jugé après avoir mené une grève de la faim. Confirmation de l'amitié qui s'est nouée entre les deux hommes, Segonzac témoigne au procès dont Mounier sort acquitté au bénéfice du doute, malgré les présomptions troublantes de culpabilité.<sup>267</sup>*

C'est justement au retour d'une de ses visites au château d'Uriage que Mounier apprit l'interdiction d'*Esprit*, le 25 août 1941. Pour Mounier, Uriage était à cette époque :

*[...] un des îlots réels de santé, des coins de France vraiment libres [qu'il félicitait d'être] école de culture et de caractère. Faut-il ajouter que le sens de la dignité française et le courage civique y donnent la main à une absence de préjugés politiques et sociaux, à une acuité de regard sur les vrais problèmes de l'heure qui en font non seulement une école de jeunes, mais une école au cœur, à l'âme, à l'esprit jeune. [...] La chaleur amicale, la tenue, le désintéressement que le chef Segonzac apporte à sa mission ont fixé l'atmosphère de la maison. Ni l'intrigue personnelle, ni la passion politique n'ont été tentées d'y faire la moindre incursion. [...] Au lendemain de son exclusion, il qualifie l'Ecole « de beau rocher de fidélité française » et relève sans chercher à le réfuter, l'allégation répandue dans les milieux hostiles : « Uriage, c'est Esprit ». Cette assimilation justifiée sur le plan de l'amitié et de l'idéal, l'est-elle aussi sur celui de la pensée ? <sup>268</sup>*

Les notions de primauté du spirituel, proches de Maritain dans son humanisme radical, le souci du développement ou du primat des personnes étaient partagés par les animateurs d'Uriage. Beuve-Méry était lui aussi attiré par cette philosophie personnaliste dans ses liens avec le Péguy socialiste, patriote et chrétien. Mais ils étaient « contre les interprétations inspirées par un conformisme moralisant ou par le dogmatisme du nationalisme maurrassien.

---

<sup>267</sup> Ibidem.

<sup>268</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante....* Opus cit, p 184.



[...] On est spontanément d'accord à Uriage sur le refus de la collaboration et de l'antisémitisme et la vigilance à l'égard de Darlan et de ses ministres.<sup>269</sup>» On tenait clairement à distance l'Action Française, le PPF de Doriot ou le PSF. Tous semblaient aimantés, comme on l'a vu avec Burrin, par un national-socialisme totalitaire. Segonzac avait été approché par Vichy pour accueillir une conférence de Doriot, ce qu'il avait évidemment refusé. Doriot, de son côté, fier de sa brochure *Je suis un homme du Maréchal*, avait obtenu une audience avec Pétain à l'Hôtel du Parc en novembre 1940 qui se poursuivit tout naturellement d'un déjeuner à l'invitation de son hôte. Mais par la suite il s'était fâché avec Laval. Voulant à nouveau voir le Maréchal en décembre 1941, ce dernier « [...] qui ne pouvait oublier que le chef du PPF avait l'uniforme allemand, refusa, purement et simplement, de le recevoir. Mais l'amiral Darlan s'y résigna. Il reçut Doriot avec gêne. [...] Après une demi-heure de monologue devant Darlan somnolant, « écœuré », Doriot se leva et pris congé.<sup>270</sup> » Pour conclure sur la position de Mounier par rapport à Vichy, rappelons qu'elle recouvrait ce qu'il appelait une nécessaire « *politique de présence* ».

*Sans pour autant adhérer au nouveau régime et accepter ses institutions une présence critique et lucide dans le cadre de la Révolution Nationale paraît à Mounier et à Lacroix [son complice philosophe], plus utile, malgré ses risques et ses ambiguïtés, qu'une attitude attentiste qu'ils récuse absolument.<sup>271</sup>*

Présence critique et participante qui supposait que la parole et les mouvements soient libres de toutes censures, de toutes pressions politiques. Il avait choisi d'entrer dans les institutions pour essayer d'infléchir leur direction, de les changer, de les faire évoluer de l'intérieur, là où on lui en donnait l'occasion, ce que lui offrait Segonzac. C'est ce que lui reprocheront ses détracteurs, comme si une révolution ne pouvait venir que de l'extérieur. Le changement ne pouvait-il se faire de l'intérieur ? Le chemin vers la transformation sociale ne pouvait-il se faire au contraire que de l'extérieur des organisations, par une révolution parfois violente ? Malgré la complicité de Segonzac, cette politique de présence allait rapidement trouver, presque tragiquement pour son promoteur lui-même, Emmanuel Mounier, une limite infranchissable.

---

<sup>269</sup> Ibid., p.185.

<sup>270</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente ...*, p.110. (Note 82, Cf. *Le temps des illusions*, p. 326 à 328.)

<sup>271</sup> Ibid., P. 61.

L'interdiction de séjour à Uriage, doublée de celle de publier et de diffuser *Esprit*, marquèrent une rupture définitive avec le gouvernement du régime de Vichy. « L'interdiction d'*Esprit* résulte de deux offensives convergentes, l'une tenace depuis des mois de Massis et de l'Action Française, l'autre récente et décisive de la nouvelle équipe Pucheu-Marion [Chargés de la propagande pour le gouvernement de Vichy].<sup>272</sup> » L'arrivée du père Maydiou était elle aussi le choix d'un homme de synthèse que recherchait toujours, fidèle à ses convictions, le Vieux Chef dans la composition de l'équipe d'Uriage.

Projet d'établissement et projet pédagogique, que ce type d'institution tentait de construire, sont un château de cartes toujours fragile et en mouvement à partir des postures de chacun. Construire et partager collectivement ce qu'ils appelaient « l'esprit d'Uriage », comme non pas la somme des personnalités intellectuelles, mais comme la résultante de leurs mises en partage dans le travail collectif, était dans leur programme. Tout un programme. Segonzac devait trouver un être rare, capable de faire une synthèse entre la pensée et l'action, sans se perdre entre « [...] les solutions trop simples des hommes d'action et les théories trop abstraites des penseurs [...] ». <sup>273</sup> » C'est à ce moment-là que le père Maydiou entra en scène. Sans laisser de trace écrite, il avait fait des interventions à l'École et était toujours énormément apprécié pour son ouverture d'esprit, dans sa tentative de faire se rejoindre les préoccupations religieuses et spirituelles, au sens d'un engagement civique de chacun, là où il vit. Comme Beuve-Méry à cette époque, (ils avaient le même âge, la quarantaine chacun), il avait fréquenté *Esprit* et les milieux démocrates chrétiens. Théologien, dominicain, le père Maydiou travaillait également aux éditions du Cerf. C'était un animateur de revue et de collection passionné, toujours à l'affût des transformations qui émergeaient dans la jeunesse. Encore un non-conformiste lui aussi à sa façon, mais laissons Segonzac nous en parler :

*[...] Pour nous qui étions à la recherche d'une élite nouvelle en remplacement d'une autre dont la faillite nous était parue évidente dans l'ordre du spirituel, le Père se présentait comme un prototype séduisant. D'autant qu'il était viril, son physique plein d'énergie et de hardiesse ne mentait pas.*<sup>274</sup>

---

<sup>272</sup> Ibid., p 113.

<sup>273</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante*.... Op cit, p 189

<sup>274</sup> Ibid., p.190

S'il fallait apporter de nouvelles preuves des différends entre Massis, les idées personalistes et celles des maurrassiens laissons la parole à Mounier pour finir sur ces événements de l'été 1941 : « Massis n'est pas étranger à la fureur qui se déchaîne contre ce beau rocher de fidélité française... Le Vieux Chef se bat bien. <sup>275</sup> » Tellement bien qu'il se rangeait lui aussi de plus en plus dans le camp des non-conformistes.

*Il est vrai que Segonzac affirme de plus en plus ouvertement son non-conformisme. A l'issue du stage organisé pour les officiers de l'Ecole Saint-Cyr, du 2 au 10 novembre 1941, parmi lesquels se trouvent les lieutenants Lécuyer, de Dainville et (Tom) Morel, futur héros du plateau des Glières, il prend clairement position pour la mise en discussion de l'ordre officiel « Nous sommes au service du Maréchal, oui ; au service de son gouvernement ? non ! <sup>276</sup>*

### **3. Duma au Bureau des études**

#### **3.1. Le stage de six mois**

Comme on l'a vu, Joffre Dumazedier était, dès le mois de juillet 1941 au Bureau des études dirigées par Beuve-Méry. Il s'y occupait entre autres, plus particulièrement des questions sociales en lien avec les entreprises et les syndicats. Paul Reuter intervenait sur les questions juridiques et de droit des institutions. Proche d'eux, Chombart de Lauwe était chargé d'une équipe de stagiaires, pour des enquêtes de terrain dans la région environnante. En plus de la préparation de cette nouvelle grande aventure de pédagogie et de formation sur deux trimestres, les stages de courtes durées continuaient. Il fallait préparer et animer les conférences, faire de la prospection, organiser les recrutements et les sélections ou encore accompagner les instructeurs et chefs d'équipes. Cette dernière mission était une des démarches fortes de l'ingénierie pédagogique d'Uriage qui était confiée à Dumazedier.

Ces chefs étaient à la fois l'exemple à suivre, l'incarnation de l'idéal, du type d'homme proposé aux stagiaires. Il devait être enfin le référent capable de faire une évaluation

---

<sup>275</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente ... op.cit.*, p 113.

<sup>276</sup> Ibid., p 123. (Cité par B. Comte, in *Grenoble et le Vercors, de la résistance à la libération.*)

personnalisée de chaque stagiaire du groupe qui comprenait une dizaine de participants. C'est eux qui préparaient le groupe aux différentes conférences qui leur étaient proposées, par des cercles d'études thématiques. Les membres du bureau d'études pouvaient être sollicités pour ce rôle et au besoin on faisait appel à des instructeurs-chefs extérieurs. De novembre 1942 à janvier 1943, la préparation du stage animé par d'Alançon a été étroitement menée avec les cinq instructeurs-chefs des futures équipes de stagiaires. Beuve-Méry et Paul Reuter étaient responsables du programme intellectuel, Joffre Dumazedier en charge de l'animation pédagogique alors que Chombart de Lauwe s'occupait, comme à son habitude, de l'organisation des enquêtes sociales de terrain.

En parallèle, pendant la première quinzaine du mois de décembre, les futurs chefs d'équipe avaient également été convoqués par Garrone et le SGJ, qui évidemment voulaient garder une influence forte sur ces processus de formation des élites. C'était des occasions aussi pour réunir les instructeurs des autres écoles de cadres réparties sur le territoire, notamment celle du Mayet-de-Montagne, près de Vichy, qui était dans l'orthodoxie de la Révolution Nationale et des thèses de l'œuvre collaborationniste du régime. On a vu les tensions politiques entre Uriage et Vichy.

Segonzac était à la manœuvre pour atténuer les tentatives d'instrumentalisation politique toujours fortement agissantes. Il s'en était ému directement auprès du Maréchal qui lui conseilla de rester dans le rang, de ne pas se mêler de politique, mais d'obéir aux ordres du gouvernement. Sa formule « Pétain, oui mais son gouvernement, non ! » était devenue périlleuse. Comme le disait Darlan lors de sa visite à Uriage, avec un petit geste méprisant : « que les curés restent dans leur sacristie... » Bernard Comte est plus nuancé sur cette séquence des relations loyales du capitaine Segonzac envers le Maréchal :

*Renvoyé dans le rang, il a la satisfaction d'avoir rencontré le Maréchal, de s'être fait entendre sinon écouter, et d'avoir confirmé la relation ambiguë, décevante et cependant vitale qui l'attache au vainqueur de Verdun. Singulier loyalisme, qui doit s'accommoder d'une défiance croissante envers les actes du gouvernement et du développement de la face secrète du développement de l'École.*<sup>277</sup>

Cette fin de l'année 1941 en ouvrit une autre qui fut aussi la seconde et dernière année de l'École nationale des cadres d'Uriage. Deux années denses dont nous vous proposons de

---

<sup>277</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante.... Opus cit, p.396.*

continuer à faire une étude presque journalière, pour en dégager toutes les nuances et en démasquer les amalgames.

Revenons pour commencer, à la préparation du stage de six mois. Les principes de la vie communautaire étaient enseignés sur la base d'un document remis aux stagiaires à leur arrivée. Il revenait sur les principes de vie collective, de discipline et de tenue vestimentaire, d'attitude, de franchise et de gaieté. L'image d'un homme capable de sauter dans un tramway en marche était souvent donnée en exemple. Sur le fond du programme de formation, Eric d'Alañon, dans une note pour les instructeurs, exposa en janvier les grands objectifs :

*L'objectif de ce stage de six mois doit être d'ARMER [en majuscule dans le texte] les élèves contre l'ennemi intérieur ou extérieur qui met en péril les valeurs de l'esprit (primauté du spirituel, sens de l'universel, rôle de l'intelligence). ARMER et non pas seulement instruire ou gonfler. ARMER spirituellement, moralement, intellectuellement, physiquement, c'est-à-dire faire des êtres robustes et combattifs capables de s'affirmer dans tous les domaines, des personnalités assez dures pour résister au scepticisme élégant que secrète l'Université et à l'excitation ou l'hystérie collective qui résulte d'une propagande savante (radio, pédagogie des Ordensburgen éventuellement, Mayet-de-Montagne, etc.). [...] Il ne s'agit de rien moins que de poser, devant l'échec de l'enseignement classique, les bases d'un nouvel humanisme. Faire des hommes complets c'est : retrouver les valeurs perdues (essentiellement la primauté du spirituel et le sens de la force), unir l'efficacité et la culture, culture d'inspiration et non de pression.* <sup>278</sup>

La formulation de ces objectifs était précieuse à plus d'un titre. Elle situait d'emblée la portée des effets du stage sur les participants et au-delà sur un mode de pensée et d'action : s'armer contre l'ennemi intérieur et extérieur, la consigne était claire. La plume, les mots, la pensée, l'intelligence sont une arme pour qui sait s'en servir. Moralement et spirituellement d'abord, pour contrer le scepticisme universitaire, les influences d'outils de communication de masse dirait-on aujourd'hui, la fameuse propagande nazie, par la radio, la pédagogie des dignitaires du régime ou celle enseignée dans les écoles contrôlées par Vichy, pour exemple

---

<sup>278</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente...* . Op.cit. 136.

l'École de Mayet-de-Montagne.<sup>279</sup> Enfin une éducation totale qui s'adresse à l'esprit, au corps, à l'être vivant dans toutes ces dimensions après l'école ou l'université, font entrevoir la vision des futurs travaux sociologique de Joffre Dumazedier, futur titulaire de la chaire de socio-pédagogie des adultes à la Sorbonne. Pour l'École, il déclinaut à sa façon en quatre points très condensés les intentions générales de ce stage. Delestre nous propose cette citation de Dumazedier écrite pour *Jeunesse France*, la revue d'Uriage, n° 29 de mars 1942 :

*Forger des esprits capables de gouverner leur vie fait partie de la formation d'un homme efficace, à plus forte raison d'un chef. Or ce problème doit être pensé en fonction des conditions particulières de notre pays en 1942 :*

*1° quelle que soit la pression des événements, la séduction des mythes, des slogans, des modes intellectuelles, le succès de telle ou telle propagande, en aucun cas l'esprit ne doit s'abandonner lui-même. Il n'y aurait pas à l'heure actuelle de plus irréparable trahison. L'esprit de qui que ce soit à le devoir de prendre conscience des problèmes de la communauté, de choisir et de s'organiser en profondeur pour se défendre ou attaquer avec force ;*

*2° il doit acquérir des réflexes communautaires ; il est difficile de penser en commun, mais il devient de plus en plus odieux et illusoire de faire son salut tout seul ;*

*3° l'esprit n'a pas seulement à rechercher la vérité pour la vérité : il doit rechercher les conditions d'efficacité pour l'action ;*

*4° plus simplement, un parti sans caractère est désarmé dans l'action, mais un caractère qui ne serait pas guidé par un esprit lucide, habile à observer, à réfléchir et à se décider en pleine lumière serait exposé, aujourd'hui plus que jamais, en ce siècle de désordre mental, aux pires erreurs. [...] Notre but est l'action.*<sup>280</sup>

Cent-cinq candidats se présentèrent à l'École pour les épreuves de sélection, soixante-trois d'entre eux furent sélectionnés. Le programme des vingt-trois semaines (entrecoupées d'une semaine de congé à Pâques) était très dense, nous en reprendrons quelques éléments renvoyant les curieux pour plus de détails aux ouvrages de Bernard Comte et d'Antoine Delestre et aux archives de l'École conservées par le département de l'Isère à Grenoble. Parmi les nombreux thèmes abordés pour décliner de façon très méthodique les objectifs et attendues du stage que nous venons de reprendre avec d'Astorg et Dumazedier signalons : des thématiques autour de la jeunesse et ses mouvements, la santé, l'hygiène, le développement du corps et du mental par

---

<sup>279</sup> La mise en garde contre les « *appareils idéologiques d'Etat* » chers à Althusser, ou les institutions coercitives de « *Surveillé et punir* » dénoncées par le structuralisme de Foucault, affleurent déjà dans ces orientations.

<sup>280</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente* .... Op. cit., p 136.

l'éducation physique et sportive, les notions de chef, d'autorité, de réforme de l'enseignement et de l'éducation. Des questions plus sociales avec les notions de capitalisme et de prolétariat dans les conflits au travail étaient également au programme. En exergue, une critique de la Charte du Travail promulguée par le gouvernement de Vichy ; des périodes de stage pour vivre la condition des ouvriers en usine (coordonnées et préparées par Dumazedier), ou celle des paysans dans les travaux des champs ; un travail d'initiation artistique (théâtre, musique ...) mené avec les comédiens routiers ; l'étude de la mission de la France de son Empire, de l'Europe et de leurs politiques ; les maîtres de la philosophie politique : Proudhon, Maurras, Marx, Péguy etc... .

### **3.2. Dunoyer Segonzac face à ses choix**

Les secousses politiques qui avaient profondément marqué Uriage et son chef, du printemps à l'été 1942 ne restèrent pas sans conséquence : tout en menant un programme de formation très dense en plus du stage de six mois, l'École se trouvait dans un rapport de force fragile, incertain et préoccupant pour l'avenir. Segonzac semblait pouvoir tenir, malgré l'hostilité des courants les plus conservateurs des plus hautes instances de l'Hôtel du Parc. L'influence de l'ancien député Gaston Bergery, de Doriot ou de Massis, maurrassiens ou partisans d'un régime plus franchement autoritaire, avec un mouvement de jeunesse unifié et soumis à une doctrine clairement établie et diffusée à l'ensemble des écoles des cadres de la France libre ou occupée semblait s'éloigner. Malgré les intrigues de Bergery, un personnage politique qui avait, on l'a vu, avec son Parti frontiste attiré le jeune Joffre, comme d'autres étudiants de la Sorbonne, à l'affût de nouvelles voies philosophiques ou politiques.

*[...] Gaston Bergery de nouveau influent à Vichy depuis son retour de Moscou, « conseiller du prince » en attente d'un grand ministère de la Jeunesse ; [qu'il n'obtiendra jamais]. Son pacifisme et son anticapitalisme l'avaient mené du « Front commun » antifasciste de gauche de 1935 à la politique de collaboration qu'il avait prônée en 1940 dans le cadre d'un Etat « autoritaire, national et social ». Il préconisait maintenant l'intégration de la France au nouvel ordre européen et l'instauration d'un socialisme autoritaire et égalitaire. Conseiller national, il s'intéressait particulièrement à l'enseignement et à la jeunesse et suivait les efforts de Jean Maze (ancien rédacteur*

*en chef de son organe La Flèche) pour concurrencer ou absorber le mouvement Compagnon ; mais c'était un stratège sans troupe.*<sup>281</sup>

Le dérapage de Bergery est patent. Au mois de mars 1942, Segonzac fut convoqué devant une commission, sous l'égide du Conseil National de la Jeunesse chargée d'évaluer ses travaux, et dut répondre devant les accusations de stagiaires-mouchards, qui dénonçaient avoir trouvé à Uriage des postures politiques trop chrétiennes démocrates, trop proches des errances libérales du personnalisme de Mounier. L'intervention de Massis à cette commission résume de quelques lignes l'aversion de la droite vichyssoise pour Uriage et ses hommes :

*La même équipe, affirme-t-il, qui était anti-munichoise en 1938, est actuellement gaulliste. Or c'est cette équipe qui a inspiré la doctrine qui est enseignée à Uriage. Il y a là un scandale qui ne saurait être toléré plus longtemps. La meilleure façon d'en arrêter le cours et d'en prévenir le renouvellement, c'est de confier à un Conseil Supérieur de la Jeunesse l'élaboration de la doctrine des jeunes. » Ici, Antoine Delestre prolonge l'analyse : « Si Massis rêve d'un « manuel doctrinal », Segonzac s'en méfie. En fait, un abîme sépare les idées de Massis de celles d'Uriage et de son chef. [La note 74 renvoyait à la remarque qui suit] On ne comprend donc pas comment l'historien américain <sup>282</sup> Eugen Weber peut alors dire sur l'Action Française, que l'ami principal de Segonzac et de Chombart de Lauwe au gouvernement de Vichy, est Massis. Ce n'est d'ailleurs pas sa seule erreur. Confondant, en effet, Segonzac et Chombart de Lauwe avec deux homonymes, Weber affirme à tort (ce qu'il a reconnu par la suite) qu'ils sont issus de l'Action Française. <sup>283</sup>*

On ne peut s'empêcher d'associer ces amalgames à ceux de Sternhell et d'Henri-Lévy. Des auteurs qui, malgré les nombreux articles et ouvrages parus sur le sujet, ne sont jamais revenus sur leurs positions : faire d'Uriage un laboratoire du fascisme à la française. Ce type d'amalgame s'ajoute à d'autres erreurs d'historiens : celle par exemple (trouvée par Antoine Delestre) commises par Marrus et Paxton, deux éminents historiens américains dans leur livre

---

<sup>281</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...* Op cit, p 404

<sup>282</sup> Historien très précieux pour son ouvrage « *L'Action française* » (rééd., Fayard 1985), « un livre devenu classique » pour Sirinelli Jean-François, *Intellectuels et passions françaises Manifestes et pétitions au XXe Siècle*, Paris Fayard 1990, 365 p., p.47.

<sup>283</sup> Eugen Weber, *L'Action Française*, Éd. Fayard, Paris 1985, p.488., d'après une NBP de Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente ...*, op.cit., p 150.



*Vichy et les Juifs*, où ils mentionnent la présence de Xavier Vallat (commissaire général à Vichy des questions juives) pour une visite amicale et une conférence à Uriage. Alors que, « nous n'avons trouvé aucune trace de sa présence dans les archives de l'École et aucun des nombreux témoins rencontrés ne l'ont, ni vu, ni entendu à Uriage. »<sup>284</sup>

L'erreur avait pu être commise dans la confusion entre l'École du Mayet de Montagne, Ecole Nationale des Cadres civiques, très soumise au gouvernement de Vichy, et l'Ecole des cadres d'Uriage. C'est l'hypothèse de Delestre développée dans sa note.<sup>285</sup>

Revenons à la Commission qui s'empara du cas d'Uriage et de son chef en mars 1942. Un avis favorable fut donné dans le sens des préconisations de Bergery : unification des écoles derrière un manuel doctrinal, recrutement des chefs et des élèves réalisé sous l'autorité du SGJ, formation identique pour les maîtres de stage et les cadres des mouvements de jeunesse, détachement auprès d'une jeunesse unifiée de fonctionnaires et de cadres de l'industrie et de l'agriculture, dûment formés dans les stages du réseau des Écoles de Cadres que géraient le SGJ. Ces orientations avaient reçu l'aval du Cabinet du chef de l'Etat et étaient sur le point d'aboutir, mais aucune décision ne permit leur mise en œuvre, le gouvernement Darlan étant sur ses derniers jours d'activité. Le 18 avril Laval fut reconduit au gouvernement, dont il devint le véritable chef. Le Maréchal avait répondu une fois de plus favorablement, sous la pression des nazis, pour lui confier les politiques intérieures et extérieures de la France, dix-huit mois après son premier mandat. Bergery était respectueusement mis à distance, nommé comme ambassadeur à Ankara. Bonnard devint le nouveau ministre de l'Education nationale et de la Jeunesse et nomma une nouvelle équipe au SGJ. Uriage et son directeur purent souffler momentanément, l'orage retenait ses foudres, mais ce ne fut là encore qu'une accalmie passagère. Les conclusions du Conseil National de la jeunesse étaient prêtes à être remises sur la table,

*[...] le cas Dunoyer de Segonzac et le problème d'Uriage ont été posés au plus haut niveau, l'enseignement de l'École a été stigmatisé comme imprégné de personnalisme et par conséquent d'esprit démocratique sinon gaulliste, qui étaient honnis. Bonnard et les hommes qu'il va nommer à la Jeunesse notamment Pelorson, [imposé à Lamirand*

---

<sup>284</sup> Ibid., p 133.

<sup>285</sup> Idem., Note 31

*comme secrétaire général adjoint, malgré l'obstruction du chef de cabinet du Maréchal] trouvent un dossier « Uriage » ouvert dès leur arrivée aux affaires.* <sup>286</sup>

Pelorson (alors âgé de 33 ans) était de ces fervents défenseurs des valeurs de l'Occident. Celles-ci devaient sauver le pays de la décadence. Elles devaient unifier l'Europe des totalitarismes pour la faire entrer réconciliée dans un nouvel âge du développement de l'humanité. Bien sûr, les Juifs, les francs-maçons, les communistes et tous les dissidents en seraient exclus. Ces théories d'une jeunesse révolutionnaire de droite ragailardie par les mouvements des années trente nous sont devenues tristement familières, au fil de nos recherches. Mais là encore Segonzac tint fermement le cap qu'il s'était donné même s'il continuait parfois à être tiraillé par de nombreux doutes ; il restait fidèle à son loyalisme envers le Maréchal d'un côté, à ses hommes d'Uriage et à ses engagements, de l'autre. Évidemment nous nous posons la question de comment pouvait tenir cette posture sous les auspices de ce gouvernement autoritaire et cette ambiance délétère de la France collaborationniste.

*Comment et pourquoi Dunoyer de Segonzac, suspect et irréductible, est-il toujours en place en ces derniers temps du gouvernement Darlan, entouré des collaborateurs et des conseillers qu'il s'est choisis (seuls Naurois et Mounier lui ont été enlevés d'autorité), et développant toujours de nouvelles activités, sans avoir rétracté ses déclarations les plus scandaleuses ? Sous un régime d'autorité, une telle situation, s'agissant d'une institution d'Etat, entièrement dépendante du pouvoir pour son organisation et son financement, est pour le moins paradoxale.* <sup>287</sup>

Bernard Comte avance trois explications où se croisent l'ambiguïté de la position du vieux Chef et les contradictions de Vichy. La première est la faiblesse et l'incohérence de l'administration de Vichy qui favorisait la constitution de prébende ayant une autonomie relative en faveur d'une tendance catholique, patriote et relativement libérale. La position complexe de Garrone, les luttes intestines à l'intérieur du SGJ etc., venaient compléter ce constat. La seconde est un système d'influence et de pouvoir qui s'était noué autour de Garrone entre les différents courants de droite, ceux plus autoritaires et les plus libéraux anti-collaborationnistes. Le vieux Chef avait de très fidèles amitiés parmi ces courants, et on l'a dit, une loyauté indéfectible envers le Maréchal qui lui avait renouvelé régulièrement sa confiance,

---

<sup>286</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...*, op. cit., p 417.

<sup>287</sup> *Idem.*

même si aucun de ces clans n'approuvaient les amitiés idéologiques de Segonzac avec le personnalisme de Mounier ou la voie démocrate-chrétienne de Beuve-Méry, prudente et pragmatique. La troisième explication tient bien sûr dans l'exemplarité et les réussites (tant pédagogique que du point de vue de son succès et de sa gestion) de l'École, qui n'avait son pareil de la part d'aucune autre institution de formation des élites pour la Jeunesse sur le territoire. De plus, son rayonnement servait à apporter une caution d'ouverture et d'intelligence au Régime de Vichy. Pour conclure nous laisserons la parole à Bernard Comte pour les dernières lignes qu'il consacre lui-même à ces événements :

*Le gouvernement Laval hérite donc, en avril 1942, d'une étrange situation : l'autonomie conservée tant bien que mal par l'École d'Uriage est, depuis un mois, directement menacée, mais les moyens d'un contrôle réel du gouvernement restent à définir et à mettre en place. Or c'est toute la politique de la jeunesse qui est mise en cause par le nouveau ministre Abel Bonnard.*<sup>288</sup>

### **3.3. Les débuts de la fin d'Uriage**

Segonzac était dans le viseur de Laval qui souhaitait le remplacer, en mai 1942, par un intellectuel écrivain normalien se réclamant ouvertement d'un fascisme à la française, très présent dans l'entourage de Drieu La Rochelle alors à la NRF. Mais une fois encore, Segonzac ne fut pas inquiété et resta en place. Il fut promu commandant en juin et repoussa de séduisantes propositions de commandement en Afrique du Nord.

« Le 22 juin, tout le réfectoire de l'École entend Laval déclarer à la radio qu'il « souhaite la victoire des Allemands parce que, sans elle, le bolchevisme demain s'installerait partout » et adjurer les ouvriers français de partir volontairement Outre-Rhin afin que les prisonniers reviennent. « Toutes les tables se sont levées et j'ai vu, explique le père des Alleux, la révolution dans tous ses esprits. Tout a changé à partir de ce moment-là.<sup>289</sup> » Les instructeurs prirent ouvertement position contre le travail forcé en Allemagne et contre les chefs d'entreprise qui obligeraient leurs ouvriers à s'y soumettre. Tous ces événements convergeaient pour que Segonzac et Beuve-Méry se sentent de plus en plus condamnés. Pour y échapper, leur objectif

---

<sup>288</sup> Ibid., p.419.

<sup>289</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente ...*, p.153.

était dorénavant de gagner du temps. Ils voulaient pouvoir mettre à profit le répit qu'ils s'étaient créé pour continuer leur action : former des stagiaires, renforcer les liens avec le réseau des anciens<sup>290</sup>, leur trouver des lieux d'insertion et de réalisation de leurs objectifs. Et, le moment venu passer à la Résistance, faire le grand saut dans l'armée de l'ombre. Les contacts avec les groupes de Résistants se multipliaient très en proximité avec ceux du mouvement Combat de Frenay qui vint lui-même, en personne revoir son ami Segonzac en septembre.

*[...] à la veille de partir pour Londres achever la négociation sur la formation d'une armée secrète unifiée des mouvements de zone sud, [il] veut savoir où en est Segonzac et espère le décider à rejoindre les combattants de l'intérieur. Il le trouve « triste et moralement torturé », tenté de sauter le pas, mais toujours attaché à son œuvre et incertain de son devoir. [...] Le Vieux Chef ne pouvait accepter qu'on critique la personne de Pétain, héros de Verdun. Il avoue son peu d'attachement à la République et ses réticences devant De Gaulle, qu'il juge « remarquable officier mais conservateur ». Il veut surtout voir la France ressusciter par ses propres forces et dans l'union. Quant à l'action de la Résistance, il ne la condamnait pas mais aurait voulu qu'elle respectât le Maréchal, qu'elle gagnât petit à petit l'esprit et les cœurs, qu'elle s'exerçât par la pensée et qu'elle emportât la victoire sans que des déchirements intervinsent.*<sup>291</sup>

La dernière remarque, retranscrite par Comte, est extraite d'un témoignage de Pierre Lefranc, gaulliste qui avait décidé de rejoindre les Forces françaises libres, et était très volontaire pour faire le stage du mois de juillet à Uriage. Perçu pour ses opinions comme un « pestiféré » par les autres stagiaires, il avait tenu à avoir un entretien avec le Vieux Chef à qui il avait fait « une profonde impression ». Tant et si bien qu'il le désigna le lendemain pour la levée solennelle des couleurs. On voit bien avec cette nouvelle anecdote, la complexité des pensées de Segonzac, ses paradoxes, comment ses convictions par fidélité au Maréchal et à son milieu, se lézardaient, ouvertes à la confrontation avec d'autres opinions. Lui-même était ce non-conformiste en recherche permanente. Cela contribua sans doute à ce que des stagiaires de 1942 s'engagent dans la Résistance, et très vite. Par la suite, « certains y joueront un rôle de

---

<sup>290</sup> Dès la fin de l'Année 1941 une association des anciens stagiaires avaient été créée qui publiera un journal, organisera des rencontres et manifestations attirant les foudres du gouvernement qui y voyait la création du parti de Segonzac, de sa bande, une provocation contre la hiérarchie.

<sup>291</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...*, op. cit., p.508.

premier plan, comme le lieutenant Le Ray, futur chef militaire du Vercors en 1943 puis commandant des FFI de l'Isère, Frédéric Lafleur, futur maire de Grenoble à la Libération, ou le commandant François Huet, futur chef militaire du Vercors en 1944. <sup>292</sup> »

Le 1<sup>er</sup> août 1942 eut lieu une grande manifestation pour célébrer dans les règles de l'art, avec mission confiée à deux généraux du cabinet de la préfecture et des invitations aux délégations des mouvements de jeunesse. On dénombra quelque 1 000 à 1 500 jeunes gens qui investirent le théâtre de verdure pour les cultes catholique et protestant, une veillée, un spectacle en forme de mystère dans le style du Moyen Age avec mise en scène de circonstance autour des tableaux qui font « la mystique d'Uriage ». Bertrand d'Astorg était à la réalisation du spectacle qu'il baptisa « Le jeu du glaive et du château ». C'était, toujours selon les recherches de Bernard Comte, « un mystère en trois mouvements pour célébrer la communauté des chefs de l'École Nationale des Cadres et de ceux qui sont venus recevoir leur enseignement, par le chef Bernard d'Astorg. », un document de 38 pages ronéotypées <sup>293</sup> :

*Dans le style des jeux dramatiques routiers, il y transpose en épopée mythique l'aventure de Segonzac et de ses hommes, en y mêlant des personnages réels ou symboliques (l'ouvrier et le paysan, le mage Lanza del Vasto, le réfugié de Lorraine annexée, le garçon faible qui cède aux séductions mondaines) et des figures allégoriques : la Discorde, la France. [...]. Le temps de la quête du rassemblement et de l'entraînement de quelques hommes touche à sa fin, vient celui de la mobilisation pour la reprise de la lutte armée. La communauté célèbre ainsi publiquement les convictions et les objectifs qui ont guidé son action depuis l'origine. Après la représentation, un des officiels à qui l'auteur est présenté lui déclare : « L'École vient de signer son testament. » <sup>294</sup> »*

Du 18 au 27 août, Pelorson décida, pour contourner Segonzac, de réunir les responsables des écoles régionales de la zone sud pour entamer avec eux un nouveau programme de formation des cadres à l'École de Mayet-de-Montagne. Officiellement il les convoqua, les obligeant à fermer exceptionnellement leur école en reportant les éventuels stages prévus, pour faire le point sur la situation du pays en assistant à diverses conférences pour enfin redéfinir

---

<sup>292</sup> Idem.

<sup>293</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...*, op. cit, p 446.

<sup>294</sup> Idem.

ensemble les missions des établissements. Segonzac n'y fut pas convié. Stoff, chef de l'École Terrenoir, fut sommé d'y participer. Il était aussi membre du conseil d'établissement de l'École d'Uriage et c'était lui que les stagiaires avaient choisi pour être leur porte-parole. Dès l'ouverture, ils exprimèrent leur mécontentement par rapport à ce qui leur avait été proposé comme programme et à l'absence des équipes d'Uriage. En leur nom, « [Stoff] réclame des explications et dénonce une manœuvre déloyale de captation d'obéissance et de détournement de fidélité. <sup>295</sup> » Le stage démarra en milieu hostile ; les participants, refusant les discussions sur le fond, cherchaient à interrompre la session en exprimant leur désaccord. Finalement Segonzac se rendit sur place invité pour une veillée organisée par les chefs d'équipe, manifestant leur solidarité et leur attachement au directeur de l'École.

Cette nouvelle tentative du Secrétariat de la Jeunesse initiée par Pelorson fut un échec qui entama son crédit dès son arrivée au Secrétariat de la Jeunesse. Le sursis pour la poursuite des activités d'Uriage fut prolongé d'autant. Vers la fin du mois de septembre, Segonzac convoqua Benigno Cacérés qui était devenu permanent ce mois-là, pour lui demander de travailler la nuit pour préparer les caches d'armes dans le plancher du château et y entreposer grenades, revolvers, plastic etc.

Pour ceux qui ironisaient sur l'entrée tardive, malhonnête et intéressée d'Uriage dans la Résistance, il faut savoir qu'outre les postures radicalement anti-collaborationnistes du Vieux Chef, en plus de tout ce que nous avons déjà développé, c'est dès la fin de l'année 1941 que des actes de Résistance face à l'occupant furent réalisés. « Sous couvert d'aide aux prisonniers, et avec le concours d'Yvonne Jacquot, une secrétaire de l'École et de Madame Dalloz l'épouse du notaire de Saint-Martin-d'Uriage, Paul de la Taille a installé un atelier clandestin chargé de fabriquer des faux papiers, de l'argent allemand et des tampons. <sup>296</sup> »

En octobre 1942, la tension était donc palpable à Uriage : les instructeurs avaient leur paquetage prêt, sous leur lit, en cas de départ précipité. Le 3 novembre Beuve-Méry leur expliqua « la révolution de 40 est une révolution avortée, la révolution socialiste réalisée par

---

<sup>295</sup> Ibid., p.503.

<sup>296</sup> *L'École Nationale des Cadres d'Uriage Patrimoine en Isère* par Yves Nicolas, Mai 2008, p 61.

Hitler en Allemagne, promise par Doriot en France, est une révolution usurpée au bénéfice d'une idéologie inhumaine qui cache la plus monstrueuse imposture.<sup>297</sup> »

### 3.4. L'Ange déchu

Le 11 novembre eut lieu l'invasion par les forces allemandes et italiennes de la zone sud, décidée unilatéralement par le chancelier Hitler. L'Armistice était rompu, les combats allaient reprendre. Après avoir attendu, depuis l'annonce du débarquement, un signal d'action, Segonzac se rendit à Vichy le 12 novembre, convoqué par Laval. Il réussit à voir le Maréchal après des heures d'efforts pour parvenir à lui.<sup>298</sup>

*Il a pressé le chef de l'Etat « de se constituer prisonnier et ainsi de rallier l'opinion française sur sa personne », sans obtenir de réponse. Il n'attend plus d'acte de résistance du vieillard qu'il a vu à bout de forces physiques et morales, entouré de flatteurs et de menteurs.<sup>299</sup> [Voilà le témoignage direct de Segonzac sur ces pathétiques rendez-vous] : « Seul avec Laval dans son bureau, je bénéficiai d'un magnifique morceau d'éloquence séduisant, je dois le dire. A l'opposé de Darlan, Laval savait parler aux hommes avec une intelligence, une chaleur et une simplicité remarquables. Je ne fus cependant pas convaincu et je le dis au président qui m'écouta sans colère et sans dépit apparent. Mais à dater de ce jour je sus que j'étais condamné.<sup>300</sup> »*

Le 15 novembre 1942, Chombart de Lauwe partit en Afrique du Nord rejoindre le débarquement annoncé des Alliés. Il avait, grâce à des contacts avec Air France, trouvé un avion et voulait en faire profiter Segonzac qui se désista au dernier moment, choisissant de combattre sur place avec ses hommes, bien que ceux-ci, sauf Beuve-Méry, eussent préféré suivre Chombart de Lauwe. Segonzac « charge Chombart de Lauwe d'un message pour Giraud : il met à la disposition du futur commandant en chef le réseau des hommes sûrs groupés dans l'équipe nationale d'Uriage et lui demande d'établir une liaison. Le message sera transmis en

---

<sup>297</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente* .... Op cit., p 172/173.

<sup>298</sup> Ibid., p.174.

<sup>299</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...*, op. cit., p 512.

<sup>300</sup> Dunoyer de Segonzac, *Le vieux chef...*, op. cit., p 105.

janvier 1943, mais le contact retour ne pourra être rétabli. <sup>301</sup> » Le lendemain, Roger Stéphane quitta Fort Barraux, où il était interné, avec l'aide, entre autres, de Joffre Dumazedier. Il vint se réfugier à Uriage où l'attendait Segonzac qui lui fit donner une tenue et intégrer un groupe de stagiaires. « Avant mon départ il me remet une excellente carte d'identité que je m'amuse à remplir avec Dumazedier. » <sup>302</sup> »

Mardi 1<sup>er</sup> décembre, conseil des chefs à Uriage. Segonzac était de retour de Paris. Il voulait y croire encore, tout continuerait ; il fit des propositions et demanda de travailler sur le nouveau stage de six mois qui devait débiter au début de l'année 1943. Mais ses équipes étaient déçues par cette nouvelle tentative de fuite en avant. Ils avaient des envies impatientes de résistance, d'engagement aux côtés des Alliés... Segonzac calma l'agitation et sermonna les trop bavards. « Le Vieux Chef est furieux car il est de notoriété publique, au village d'Uriage, que des armes sont cachées au château. Redoutant une attaque de l'École par les doriotistes, Segonzac organise un tour de garde. <sup>303</sup> »

Malgré tous ces évènements, un stage ouvrier eut lieu en décembre, suivi d'un stage pour les enseignants pendant les vacances scolaires d'hiver. Ce stage était la seule expérimentation d'un stage en direction des ouvriers des deux années de formation à l'École. Deux préoccupations majeures animaient le bureau d'études, l'élaboration d'un travail de documentation théorique pour alimenter la révolution à venir, créer les bases d'une nouvelle école qui devait être lancée au début de l'année 1943 à Grenoble : une « École de Cadres sociale ». Cinquante-six participants étaient présents à ce stage qui se déroula du 19 au 21 décembre. Pour les deux tiers c'étaient des ouvriers et des manœuvres, les autres étant des employés ou agents de maîtrise. Le premier jour, Cacérés présenta une histoire des aspirations révolutionnaires du prolétariat, Marcel Barbu qui dirigeait l'Usine de Boimondau, une communauté de travail fabriquant des boîtiers de montre installée à Valence qui, déjà, expérimentait ce qui des années plus tard, défendu dans cette même entreprise s'appellera l'autogestion, mais c'est une autre histoire.

Pas très étonnant que, là encore, ce fut Dumazedier qui fit le lien avec Uriage en allant y faire de régulières visites. Fondée sur des valeurs utopistes, Boimondau était sans conteste une

---

<sup>301</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...*, opus cit, p 512.

<sup>302</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente ...*, op. cit., p 175.

<sup>303</sup> Ibid., p 178.



aventure industrielle et sociale des plus originales au siècle dernier. Pour ce stage, ouvriers et employés de la communauté de Boimondau étaient fortement représentés, emmenés par leur directeur, Marcel Barbu, qui témoignait de son expérience de « chef d'entreprise révolutionnaire ». Enfin, Beuve-Méry fit la troisième conférence sur les essais révolutionnaires du monde moderne. Les deux jours suivants, Cacérés et Dumazedier se partagèrent les interventions : le premier sur les mouvements ouvriers du XIX<sup>e</sup> siècle et Dumazedier sur « révolution marxiste et révolution humaine ». Le lendemain, Benigno Cacérés proposa de travailler sur les masses et les élites ouvrières et Joffre Dumazedier sur la promotion du travail et la culture ouvrière et Beuve-Méry sur la question des révolutions du XX<sup>e</sup> siècle.

*Après les trois « révolutions manquées » (la révolution nationale, avortée ; le national-socialisme, imposture ; le bolchévisme, révolution déviée), les Français doivent s'atteler à « la révolution à faire » que l'occupation et le combat pour la libération rendent possible. » Dumazedier montrait comment la révolution communautaire peut et doit dépasser la révolution marxiste, en étant « plus sociale, plus large, plus humaine, plus efficace ». Aux yeux de Dumazedier, principal animateur de ce travail en milieu industriel, il était temps de constituer au sein de l'École une « équipe sociale ». Regroupant des intellectuels, des documentalistes et des instructeurs, elle prendrait en charge à la fois la tâche d'élaboration doctrinale et la réalisation du projet d'École de cadres sociale. [...] Le projet était à l'étude et le travail de documentation et de réflexion avait commencé lorsque survint la dissolution de l'École. L'École des cadres sociale ne vit évidemment pas le jour, mais une partie des membres de l'équipe furent hébergés en 1943 dans des organismes sociaux, tandis que les intellectuels poursuivirent dans la clandestinité l'élaboration de la doctrine révolutionnaire.<sup>304</sup>*

Pressé de questions au moment de la clôture du stage, le Vieux Chef invita les instructeurs et les stagiaires à réfléchir aux formes d'engagements qu'ils pourraient prendre dans les endroits où ils se trouvaient en fonction de leurs réalités personnelles et professionnelles. Il se refusa à donner des consignes générales pour envisager des formes de résistance adaptées. Beuve-Méry et Segonzac « exposent que, pour les chefs de jeunesse, c'est le combat sur le territoire français

---

<sup>304</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...*, op. cit., p.459.

qui prime. De nouvelles formes d'engagement des jeunes et d'action civique vont requérir leur énergie dans la phase révolutionnaire qui s'annonce. <sup>305</sup> »

*Jeudi 31 décembre : « Veillée poétique au château dirigée par Gadoffre. On s'embrasse en l'honneur de la nouvelle année. Le Vieux Chef arrive. Il est magnifique, en canadienne, le stick à la main. Il nous annonce que l'École est fermée à partir de demain 1er janvier. » Le décret décidant la dissolution et la fermeture de l'École a été finalement signé par Laval et Bonnard le 27 décembre. Il semblerait qu'elle ait été exigée par Abetz, ambassadeur du Reich à Paris. <sup>306</sup>*

Le 1<sup>er</sup> janvier 1943, au moment de l'échange des vœux et de l'annonce à tout le personnel de la fermeture de son École, le Vieux Chef « s'adressant particulièrement à ceux qui réclamaient des consignes d'action et supportaient mal le prolongement de l'attente, il leur dit sa joie de leur annoncer que le temps est venu de passer à l'action. [...] tous devront faire preuve du plus grand esprit de sacrifice car certains y laisseront leur peau. <sup>307</sup> » Le 12 janvier une réunion secrète se tint à Lyon en présence de Segonzac afin de déterminer une attitude commune des écoles de cadres régionales, alors que Uriage était fermée par décret du gouvernement. Segonzac plaida la démission solidaire et sans équivoque de tous les chefs d'école de cadres. Suivra une nouvelle réunion officielle à Vichy présidée par Lamirand. De guerre lasse, très irrité par les entretiens qu'il venait d'avoir avec Segonzac, il pensait pouvoir reprendre la main. Après s'être affirmé comme le « maître de la jeunesse » et avoir confirmé la fermeture d'Uriage et le renvoi de Segonzac, quand des questions lui furent posées sur ces événements, il coupa court au dialogue, refusant toutes explications supplémentaires. Le directeur Riby donna alors sa démission et « [...] en même temps la démission de tout le personnel de toutes les écoles régionales de cadres masculines ! Une directrice d'école des cadres féminine se lève alors : le personnel des écoles féminines démissionne également ! Sur quoi tout le monde s'est levé et a gagné la sortie. [...] <sup>308</sup> »

---

<sup>305</sup> Ibid., p.513.

<sup>306</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente* ..., op. cit., p.179.

<sup>307</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante*..., op. cit., p.516.

<sup>308</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente* ..., op. cit., p.185.

Cette attitude émut le général de la Porte du Theil qui eut sans doute peur qu'elle atteigne ses Chantiers de Jeunesse. Il la dénonça vigoureusement et montra du doigt le responsable, Segonzac,

*“l'ange déchu” [...] orgueil insensé de celui qui a prétendu se substituer au chef suprême de l'Etat, qui, un jour, a osé venir lui demander des explications et qui paternellement reçu et renvoyé absous, n'a pas craint de persévérer dans l'entêtement et de provoquer en définitive une crise grave, dont les conséquences pèseront longtemps sur nous, orgueil qui renouvelle à la lettre le geste du premier ange déchu entraînant des milliers d'autres dans sa chute* <sup>309</sup>

Puis ce fut au tour du commandant Virieu, directeur de l'École régionale des Cadres des Chantiers de la Jeunesse de Collonges, de présenter sa démission. Il était lui aussi désillusionné par la politique de Vichy et mettait en avant ses convictions personnelles et spirituelles en contradiction radicale avec le péril national-socialiste. Delestre nous apprend qu'il cachait

*[...] entre 30 et 40 tonnes d'armes issues du parc d'artillerie de Lyon, dans son château de Virieu-sur-Bourbre, en Isère [...] Le château de Virieu, où il s'est installé avec sa famille et des réfugiés juifs, polonais et lorrains, va devenir un lieu de rencontre entre Uriage, l'Armée Secrète (A.S.) et plusieurs autres groupes. » <sup>310</sup> « [...] D'incident en incident, ce qui devait arriver arriva. Je fus d'abord révoqué, purement et simplement, fin 1942, et quelques jours après, fis l'objet d'un mandat d'arrêt. Les policiers de Grenoble, acquis à Uriage, m'avertirent à temps [Vendredi 22 janvier 1943]. Je fourrai mes hardes et ma déjà nombreuse famille dans une méchante camionnette aux pneus incertains et, quittant le château Bayard pour toujours, j'entrai en clandestinité. <sup>311</sup>*

L'ultime apparition du Vieux Chef à Uriage eut lieu le mardi 26 janvier 1943. Il était couvert d'un chapeau et portait des lunettes noires. Le lendemain se tint une conférence de Beuve-Méry, qui prit la direction de l'École. Le samedi suivant, le 30 janvier 1943, se déroula la cérémonie finale : « Dîner d'adieu de l'École. Porc sous toutes ses formes. Veillée au grand carré. » Le pavillon tricolore du grand mât fut découpé et partagé entre les présents. Un rituel qui se fit

---

<sup>309</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...*, op. cit., p.521.

<sup>310</sup> Ibid. p.191.

<sup>311</sup> Dunoyer de Segonzac, *Le vieux chef...*, op. cit., p.105.

également dans d'autres Écoles de Cadres, chacun emportant son morceau de tissu, symbole de la dispersion de l'équipe, mais aussi de son unité et de sa fidélité. Chacun devait le conserver jusqu'à la fin de la guerre. A ce moment-là, ils se promettaient de se retrouver pour reconstituer le drapeau en mettant des morceaux noirs... pour ceux qui n'en reviendraient pas.

*Le château d'Uriage est « profané ». Les instructeurs sont « ulcérés », ce ne sont pas les mouvements de jeunesse qui les remplaceront, mais la milice de Darnand, créée par la loi du 30 janvier 1943, qui sera, à partir de mars, le nouveau locataire, plutôt mouvementé, du château.*<sup>312</sup>

Par chance, Paul Martin, directeur départemental de la Jeunesse en Isère, fut chargé de superviser le déménagement de l'École, en tant que liquidateur officiel. Il se trouve qu'il était lui-même un ancien membre de l'équipe d'Uriage. « Ce dernier réussira à « soutirer à la barbe des miliciens », la bibliothèque de l'École (expédiée sous caisses à Lyon) ainsi que les outils des ateliers fer et bois. François Ducruy fait transférer « six grosses caisses d'archives » chez un de ses cousins.<sup>313</sup> »

### **3.5. Uriage clandestin, Murinais et les équipes volantes**

Nous avons bien compris que nous n'allions pas assister à une nouvelle débâcle (après celle de la France en juin 40) de la part de l'équipe d'Uriage. Au contraire, on allait entrer dans le cœur de la bataille contre l'ennemi. En ce début février 1943, la dispersion de l'équipe qui voulait dire pour certain le retour à des obligations professionnelles où le réseau des contacts de l'École allait être ravivé, ou pour d'autres le début d'engagements clandestins dans les maquis, l'Armée Secrète (AS) ou de l'Organisation de Résistance de l'Armée (ORA) ou l'armée de l'Ombre dans les différentes branches de la Résistance, celle de Jean Moulin, de Frenay (Combat), ou des FTP (Francs-tireurs et Partisans d'obédience communiste). Mais les valeurs communes (re)découvertes et la nécessité de formations au service du relèvement du pays, toute cette dynamique qui crée des liens indestructibles, cherchaient une forme nouvelle. A Grenoble, Louis Poli (ancien documentaliste d'Uriage) s'était fait embaucher à Economie et Humanisme réunissant plutôt des sympathisants socialistes, dans un local qui servait de

---

<sup>312</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente* .... Opus cit., p. 192-193.

<sup>313</sup> Idem.

« couverture » pour aider la Résistance et les camarades dans la clandestinité. René Thomas, syndicaliste et communiste devient capitaine des FTP, Louis Baille-Barrelle prit des responsabilités à Combat. C'est avec ce dernier que Dumazedier reçut d'Uriage la mission de libérer des Résistants enfermés à Fort-Barraux ainsi que la préparation des équipes volantes des maquis du Vercors en coopération avec la CGT clandestine de l'Isère. Voici son récit :

*[...] nous animions la préparation socio-pédagogique des instructeurs qui allaient de camp en camp pour organiser, avec les ouvriers du STO enquêtes, cercles d'études, veillées pendant les longues heures d'attente entre deux actions. Pour faire ce travail éducatif, nous habitons un château au bord du Vercors à Murinai, « La Thébaïde » près de Saint-Marcellin, de janvier à décembre 43, jusqu'au moment où 200 soldats allemands et miliciens sont venus l'incendier en pleine nuit.* <sup>314</sup>

Cette nouvelle Thébaïde était donc un autre château pour constituer une base arrière, un point de ralliement, un refuge clandestin pour certains anciens d'Uriage et de nouveaux arrivants. La famille Saint-Rémy Péliissier, propriétaire du château, qui n'en occupait qu'une partie, avait accepté d'en louer un étage pour Gadoffre et son équipe. Les anciens de Saint-Cyr, de La Taille, Le Ray, s'étaient engagés avec lui. Ils y installèrent le Bureau des études, dirigé par Gadoffre, et toute sa documentation.

C'était un nouvel endroit de caractère, caché dans les massifs du Vercors avec un immense « parc planté de cèdres du Liban, de magnolias, de sapins et de hêtres [...] La Thébaïde semblait un lieu de rêve, le havre de bonheur des temps heureux. Qu'à tout instant puisse surgir le danger paraissait absurde. Nous étions comme sur une autre face de la terre où aurait régné la paix.<sup>315</sup> » Deux événements majeurs pour l'amitié, la vie amoureuse et les recherches en pédagogie pour les adultes se produisirent en cette année 1943 pour Joffre Dumazedier. Il s'agit de son mariage avec Jeanine de Chaléon, devenue Madame Dumazedier l'hiver précédent à Uriage ou ce printemps à Murinai ainsi que sa rencontre avec Benigno Cacérès, l'approfondissement de leur relation, les discussions et mises en application de la Méthode d'Entraînement Mental (MEM)

---

<sup>314</sup> J Dumazedier, Education permanente n° 62/63, 1982

<sup>315</sup> Benigno Cacérès, *L'espoir au cœur Roman*, Editions du Seuil, Paris, 1967, 172p. P.17-18.

avec son camarade de l'autre rivage, pour reprendre l'image des intellectuels et des manuels séparés comme par un fleuve.<sup>316</sup>

Cacérés sera à la Libération et pendant le reste de sa vie, un compagnon fidèle, notamment à Peuple et Culture dont il prendra la direction. Ses romans étaient souvent largement autobiographiques même s'il s'en défendait. Pour lui, l'imagination, la philosophie, une certaine tendresse poétique et humaniste ne pouvaient souffrir la contrainte des essais en sciences sociales. Sans même évoquer celles des fourches caudines de la méthode de travail historiographique, la liberté de ton et d'expression était de mise, pour sans doute mieux pénétrer les esprits. Comme la mélodie en musique que nous avons trouvée, grâce aux travaux de Dumazedier, chez Anatole France. La parole et surtout l'écriture de Cacérés était tellement libre que des passages entiers se retrouvent d'un livre à l'autre légèrement remaniés. Son livre *Le Président*<sup>317</sup> justement raconte, romance, leur vie au moment de la fin de la guerre et de la Libération. Sur la couverture est ajouté : « Signe particulier : distrait », fil conducteur du portrait du président Duma dans la version d'origine publiée en 1957.

Cet ouvrage sera à nouveau édité en 1985 par Peuple et Culture, pour le quarantième anniversaire de la naissance de l'association, mais sans cette mention sur la couverture du livre. Dumazedier, président distrait ? Non, plutôt tellement préoccupé par ses idées et ses missions, qu'il pouvait alors paraître distrait à certains, illusion comique qui plairait sans doute au compagnon Cacérés. La même histoire est racontée pour la rencontre des deux hommes, avec cette séquence savoureuse d'une arrestation manquée dans le train qui les menait à Grenoble. Ils étaient tous les deux installés dans leur compartiment, absorbés par leurs lectures, au moment où des agents de la gestapo vinrent leur demander leurs papiers. Ajoutons, pour la compréhension des extraits qui vont suivre, que dans les romans de Cacérés, l'auteur raconte qu'il avait eu comme consigne de suivre un homme qui portait un sac à dos d'où débordaient des fanes de poireaux. En fait il y avait une mitrailleuse cachée dessous, et le propriétaire en était évidemment Joffre Dumazedier.

*Le faisceau lumineux se promena au-dessus de nous et s'immobilisa sur le sac de montagne. L'homme que je suivais ne bougeait pas. L'Allemand s'approcha sans hâte, et son long bras se*

---

<sup>316</sup> Allusion à un autre livre de Benigno, *Les deux rivages, Itinéraire d'un animateur d'éducation populaire*, François Maspero, Paris 1982. A la mort de son ami, Joffre reprendra ce titre pour son article en hommage à Cacérés dans la revue *Esprit*.

<sup>317</sup> Benigno Cacérés, *Le président*. Editions Peuple et Culture, Paris, 1957, 162p.,

*plongea dans les poireaux... J'étais blanc, muet, inerte, sans pensées. Le soldat allemand souleva légèrement le manche de la quincaillerie anglaise dénommée mitraillette... Sa joie éclata, spontanée, totale, joie naïve de celui qui a trouvé ce qu'il cherchait. Tout sourire, il demanda au lecteur assidu qui n'avait même pas levé les yeux :*

*Chignole ?*

*Oui... répondit-il sans manifester la moindre surprise.*

*Moi mécanicien gut.*

*Et il donna des tapes paternelles sur l'épaule de l'homme à la chignole que gênait tant de familiarité. Il lisait, et n'aimait pas être dérangé quand il concentrait son attention.*

*J'ai beaucoup percé de trous avec chignole comme ça. Par dignité, l'homme que je suivais se tut...<sup>318</sup>*

Nous ne résistons pas à poursuivre dans *L'espoir au cœur* la même scène qui finissait de la manière suivante :

*Dans le halo blanchâtre qui l'éclairait à peine, il ne pouvait distinguer les caractères de son ouvrage. Pourtant ses yeux restaient fixés sur les pages. Peut-être lisait-il à l'intérieur de lui-même ; j'essayais toujours de déchiffrer ce visage absent et comme dépouillé de toute expression...<sup>319</sup>*

Cacérés rendait hommage aux femmes « grâce à qui nous avons gagné la guerre » disait-il. Jeannine de Chaléon par exemple qui, avec ses collègues, s'occupait un peu de tout, secrétariat, intendance, messagerie, courses etc. « Et de temps en temps, on me demandait de transporter des armes entre Grenoble et le Murinais. Je les cachais dans mon sac à dos, au milieu des légumes, ou bien encore au milieu des documents que je rapportais de Grenoble. Je ne me rendais pas compte, d'ailleurs, des risques que je courais. Rétrospectivement j'ai eu peur mais à l'époque, non. Pas le moins du monde...<sup>320</sup> » Cela nous porterait à croire que c'est Jeannine de Chaléon qui a inspiré Cacérés pour son personnage « Duma » dans son petit roman hagiographique : *Le Président*...<sup>321</sup>

---

<sup>318</sup> Benigno Cacérés, *Le président* op. cit., p. 13.

<sup>319</sup> Benigno Cacérés, *L'espoir au cœur...*, op. cit., p. 13-14.

<sup>320</sup> Pierre Bitoun, *Les Hommes d'Uriage*. op. cit., p. 109.

<sup>321</sup> Benigno Cacérés, *Le président* op. cit.

Le même système de « planque » pour cette jeunesse intrépide, comme disait encore Cacérés paraphrasant la phrase célèbre de Nizan<sup>322</sup> : « Nous avons les plus beaux vingt ans du monde. »<sup>323</sup> » Là où Nizan disait tout le contraire dans les premières lignes d'*Aden Arabie* : « J'avais vingt ans. Je ne laisserais personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. Tout menace de ruine un jeune homme : l'amour, les idées, la perte de sa famille, l'entrée parmi les grandes personnes. Il est dur à apprendre sa partie dans le monde. »<sup>324</sup> »

Dumazedier était responsable pédagogique des équipes volantes basées à Murinais. Le Comité de Combat du Vercors était l'employeur de ces équipes volantes. En faisaient partie également Beuve-Méry pour donner des conférences, François Le Guay, Benigno Cacérés, Jean-Marie Domenach, Simon Nora, Louis Poli. Réunies par groupes de trois personnes, les équipes volantes avaient pour but de donner une formation aux jeunes gens (nés entre 1920 et 1922) qui refusaient l'enrôlement de force dans l'armée allemande pour le STO (Service de Travail Obligatoire) qu'avait concédé Pétain le 17 février 1943. Cette décision avait été obtenue en échange de la suppression de la ligne de démarcation, de la libération de la circulation dans tout le pays, et de transformer certains prisonniers en « ouvriers libres ». Ces négociations avec l'occupant prévoyaient également que au plus tard le 15 mars qui suivait «150 000 ouvriers spécialisés et 100 000 non-spécialisés » doivent être mis à la disposition des usines allemandes.<sup>325</sup> »

La formation qui était dispensée par les équipes volantes apportait aux maquisards un entraînement physique au combat clandestin, de la pédagogie pour mieux penser l'organisation du camp, des cercles d'étude et des conférences qui les préparaient aux enjeux et aux objectifs stratégiques et politiques des camps dans les différents mouvements de Résistance, en lien avec les pays alliés. Des veillées d'échanges étaient organisées autour de thématiques plus philosophiques mais aussi de chansons pour se donner du cœur à l'ouvrage, de chants de lutte, de marche ou de libération et des jeux pour la détente, des lectures de textes ou de poésie. Le temps était parfois long, très long, entre deux actions.

---

<sup>322</sup> Benigno Cacérés, *Le président*, Editions Peuple et Culture, Paris, 1957, 163p.

<sup>323</sup> Dumazedier en avait trente, et Cacérés vingt-neuf.

<sup>324</sup> Paul Nizan, *Aden Arabie Préface Jean-Paul Sartre*, La Découverte, Paris 2002, 161 p. (Poche Littérature et voyage)

<sup>325</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente ...*, op. cit., p.207.



*La lecture reprit alors tout son sens. Ici, les messages de Michelet, Hugo, Saint-Just, Apollinaire, François la Colère [Aragon] prenaient leur véritable signification. Les grands poètes venaient parmi les hommes pour les aider à vivre, pour leur apprendre à espérer. [...] A communiquer cette part d'homme à d'autres hommes, j'ai cru pour toujours que dans certaines circonstances la culture pouvait réellement se partager. [...] Ces textes résultats de nos recherches, de nos nuits de veille à la Thébaïde, de nos discussions fraternelles, ces textes arrachés aux rayons morts de la bibliothèque, pris dans les livres froids et inertes, ici, dans cette clairière ressuscitaient au milieu de la nuit. Chaque mot, chaque phrase, chaque poème touchait le cœur de ceux qui, privés de tout, étaient rassemblés là auprès de ces braises, et leur offrait en partage, la joie intérieure de l'espoir. [...] Là, dans cette clairière du Vercors, me fut révélée l'incantation des mots, la puissance du verbe. »<sup>326</sup>*

Ceci étant, la présentation très, trop (?) idyllique faite ici par Cacérés, la simplicité et la naïve bienveillance qui caractérisent la tendresse humaniste tout au long de son écriture et de son engagement ne doivent pas masquer une réalité souvent éprouvante. L'accueil était parfois hostile, distant. On craignait la récupération ou le noyautage de ceux qui venaient de l'Ecole (des cadres) de Vichy. Ce n'était pas aux intellectuels bourgeois de venir faire la leçon aux paysans, rapportait Simon Nora à partir du rapport d'un chef de camp : « [...] mes hommes réservaient un accueil très froid à ces gens qui venaient les plaindre, les endormir et leur prodiguer de belles paroles sur leur rôle social futur. Des pullovers et des pantalons auraient été infiniment plus souhaitables. »<sup>327</sup> Les missions et les travaux intellectuels de la Thébaïde servirent aussi à fournir des notes d'informations et des études sur la situation des pays en guerre, les opérations militaires et le développement des résistances à l'occupant. Ces documents étaient ronéotypés à Grenoble et diffusés par les réseaux clandestins.

---

<sup>326</sup> Benigno Cacérés, *L'espoir au cœur...*, op. cit., p. 41.

<sup>327</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente ...*, op. cit., p. 214, note 118.

## 4. Un Bureau des études hors les murs

### 4.1. Faire la Somme et le MUR

A plus lointaine échéance, l'équipe de Murinais dut élaborer la *Somme*, c'est-à-dire « la synthèse des réflexions de l'équipe sur la crise du XX<sup>e</sup> siècle, les valeurs communes, les élites nouvelles et l'instauration d'un nouvel ordre de civilisation.<sup>328</sup> » Ils s'attelèrent, avec beaucoup de passion et d'enthousiasme partagé, à rassembler textes et idées pour écrire cette *Somme*. Les premiers manuscrits partirent en fumée dans l'incendie du château comme nous le verrons plus bas. L'ouvrage sera réécrit et publié à la Libération sous le titre évocateur *Vers le style du XX<sup>e</sup> siècle*<sup>329</sup>, comme si le séisme de la guerre leur faisait vivre leur présent par procuration en attendant le nouveau siècle. Il fallait tout revoir, proposer une synthèse pour la victoire et refaire la France particulièrement autour des domaines de l'éducation, de la vie sociale et de la culture. Et, (re)construire les politiques qui devraient bien sûr y être associées. Le travail de Dumazedier dans ses liens avec les mouvements des Auberges de Jeunesse, avec les différentes usines alentours et particulièrement avec la communauté de Boimondau apportait de précieux réseaux de solidarité. On continuait également à faire se réunir les initiatives des différents mouvements clandestins de Résistance. Dans ces conditions, la libération du pays du joug allemand semblait à portée de main.

L'écriture de la *Somme* devait pouvoir synthétiser les divers courants, positions et styles de pensées présents à Uriage. Ils étaient six clercs, tous des hommes, à y travailler : Cacérés, Domenach, Dumazedier, Le Guay, Lemoine, Chombart de Lauwe<sup>330</sup>. Beuve-Méry et Nora rejoindront le groupe quand il s'agira d'en faire la réécriture dans un café parisien, près de la rue d'Assas, à la barbe des occupants. Puis Segonzac trouva à loger trois membres du groupe chez sa cousine dans le Limousin : Gadoffre, Beuve-Méry et Domenach. Ils avaient pour tâche de finaliser le travail d'écriture de la *Somme* avant d'être appelés à rejoindre Segonzac dans le

---

<sup>328</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...*, op. cit., p.526.

<sup>329</sup> Gilbert Gadoffre, « *Vers le style du XX<sup>e</sup> siècle* » par l'équipe d'Uriage sous la direction de Gilbert Gadoffre, Editions du Seuil, Paris 1945, 267p. (La condition humaine)

<sup>330</sup> Gilbert Gadoffre, *Un humaniste révolutionnaire*, Entretiens avec Alice Gadoffre-Staath, Ed Créaphis, Paris 2002 p. 31/44. Voir le récit poignant et complet de Gadoffre de ces deux jours et trois nuits, où il était tout seul dans le château quand la Gestapo avec des miliciens sont venus y mettre le feu. La *Somme* était partie en fumée dans l'incendie.

maquis du Tarn près de Vabres. Le Vieux Chef, responsable de la Zone A, libéra Castres avec ses hommes.

Mais revenons à nos repères chronologiques du premier semestre 1943. Nous étions en mars 1943, où, autour des anciennes Écoles de Cadres et de leurs réseaux on essayait de fédérer les organisations de mouvements de résistance. De son côté, le Général de Gaulle missionna Jean Moulin<sup>331</sup>, qui, à 43 ans était chargé d'unifier en son nom les différents mouvements de la résistance de la métropole. « Mouvements unis de résistance », le MUR était sur les rails, chargé de fédérer tous les patriotes, emportés par Jean Moulin dans un élan national, sans distinctions d'opinions philosophiques, politiques ou religieuses. Rex, Max ou Régis<sup>332</sup>, comme on voudra, y réussira le 27 mai 1943 dans une réunion à Paris qui fédérait les différentes composantes des mouvements de la Résistance. Ces derniers avaient voté à l'unanimité la motion présentée par Georges Bidault : constituer à Alger un gouvernement provisoire présidé par le Général de Gaulle.<sup>333</sup>

Le 3 juin 1943 fut créé à Alger le Comité Français de Libération National (CFLN) avec le Général de Gaulle à sa tête, reconnu comme seul chef par les Alliés, par les Français combattant à l'extérieur du pays et par la Résistance de l'intérieur, civile et militaire (FFI). Joseph Darnand était nommé secrétaire général de la milice française. Quant à l'École des Cadres d'Uriage, elle fut dirigée par Pierre de la Ney du Vair. On retrouva dans ses rangs des anciens cagouleurs, ligueurs ou camelots du roi, nostalgiques de février 1934 ou d'une pure monarchie à la française. Sentant les défaites nazies présager d'une possible victoire des alliés, il proposa ses services à de Gaulle pour s'engager auprès des chefs de la France Libre (FFI).

Il épongea une fin de non-recevoir et créa alors, en juillet 1943, avec l'aval de Vichy, les Waffen SS français, la Brigade d'Assaut « Frankreich ». Joseph Darnand en fut nommé lieutenant. Il jura fidélité à Hitler en maugréant cette sombre formule : « Que Dieu me vienne en aide ». Les « ennemis de l'intérieur » cibles de cette force militaire étaient évidemment les

---

<sup>331</sup> Nos références historiques sont tirées de : *Citoyens Résistants d'Hier et d'aujourd'hui Les Jours Heureux programme du CNR*, Ed. La Découverte, Paris, 2010.

<sup>332</sup> Ses pseudonymes de chef des Résistants de l'armée des ombres.

<sup>333</sup> Rappelons que Jean Moulin, né en juin 1889, avait déjà un pseudo alors qu'il était le plus jeune sous-préfet (nommé en 1925) du pays. Il se faisait appeler « Romanin » son pseudo de peintre qui exposait dans une galerie à Nice. Puis c'est en 1939 qu'il sera nommé préfet à Chartres.

Résistants, les Juifs, les francs-maçons, les communistes et les gaullistes.<sup>334</sup> Il est confondant de voir en effet s'installer une école de formation de la milice, sur le « rocher de liberté », célébré même pas deux années auparavant par Mounier.

*On transformera la métaphore montagnarde pour parler du « nid d'aigle d'Uriage [où] battait le cœur de la milice [...] Monarchiste convaincu, du Vair la dote d'un drapeau bleu-blanc-rouge frappé des symboles qui synthétisent ses convictions : le très païen gamma de la milice (symbole du bélier) traversé par une épée entouré du lys royale du Sacré-Cœur, représentation de ce que veut et va être la Milice, un syncrétisme où se retrouve la France ancestrale, traditionnelle et chrétienne, et « l'ordre nouveau » païen et européen, au service d'un homme, le Maréchal Pétain.»<sup>335</sup>*

Et voilà bien sûr la porte grande ouverte à tous les amalgames entre Uriage, l'École du Vieux Chef et celle de la milice avec des intervenants connus pour leurs penchants idéologiques vers l'Action française. « Où certains saluent au garde-à-vous, alors que d'autres font le salut fasciste, ou nazi, au choix, Darnand le premier. »<sup>336</sup> Le 21 juin 1943, Jean Moulin fut arrêté par la Gestapo à Caluire<sup>337</sup>, en banlieue de Lyon. Après avoir été interrogé par Klaus Barbie puis torturé, il mourut le 9 juillet dans un train qui devait le conduire en Allemagne vers d'autres interrogatoires. Georges Bidault prendra sa succession à la tête du CNR.

A l'automne, l'étau se resserra petit à petit autour des différents bastions de la résistance civile et militaire qui dut mettre de plus en plus de zèle, d'ardeur et d'imagination pour compromettre et combattre l'ennemi et sa milice qui s'enfonçait de plus en plus dans une collaboration violente. Les 9 et 10 octobre, une importante rencontre eut lieu près de Thônes en Haute Savoie entre les maquisards de Manigod, les gens d'Uriage et son équipe centrale (Segonzac, Beuve-Méry, Dumazedier) et celle d'Uriage-Annecy, les chefs de section du

---

<sup>334</sup> « Les français qui ont choisi Hitler » Film, écrit et réalisé par Christophe Weber, France 3, 2009, <http://www.youtube.com/watch?v=I2Ry-bsx2E8>

<sup>335</sup> *Uriage de l'École des cadres à l'héritage culturel, Ouvrage coordonné par Olivier Cogne, Jacques Loiseau et Ollivier Vallade*, Musée de la Résistance et de la Déportation, Maison des Droits de l'Homme, Grenoble, Novembre 201, p.32, 113 p.

<sup>336</sup> Ibid., p.39.

<sup>337</sup> Pierre Péan, *La diabolique de Caluire*, Fayard, Paris, 1999.

rassemblement des Résistants du plateau des Glières, Rémillard, cheminot, futur Préfet de la Haute-Savoie, après la Libération, et quelques autres Résistants.<sup>338</sup>.

La Gestapo mettait les bouchées doubles, jetant ses dernières armes dans le combat contre ces troupes de Résistants et de maquisards. En même temps, les dénonciations étaient de plus en plus fréquentes, des caches visitées par les Allemands qui y mettaient le feu et procédaient à des arrestations suivies de déportations. Ce fut le cas du groupe d'Uriage-Saint-Etienne qui réussit miraculeusement à leur échapper. Le capitaine Stouff s'était déguisé et était en possession de faux papiers. Ils étaient sur place avec sa femme, mais ils réussirent à tromper les soldats de la Gestapo.

Grenoble fut gravement attaquée et la Résistance locale durement frappée. « Elle sera une des rares villes de France à recevoir la Croix de la Libération, elle vivait ce qu'elle appelle sa « Saint Barthélémy ». Le 2 décembre, la Résistance iséroise, désorganisée sinon décapitée, trouva tout de même la force de répondre, en faisant sauter le dépôt de munition de la caserne de Bonne. [...] Et puis, le 27 novembre, le groupe Uriage Grenoble apprit qu'un de ses agents de liaison, Henri Cornu (Lecerf), membre de l'équipe Uriage-Toulouse et ami de Cacérés, avait été arrêté dans le train, le 14 novembre 1943, à Orthez, près de Pau, alors qu'il portait une lourde valise de documents compromettants. Il avait reçu de Segonzac la mission de prospecter et susciter dans la région du sud-ouest un certain nombre d'engagements au service de la cause de la Résistance.<sup>339</sup> »

La nuit du 12 au 13 décembre 1943 autour de minuit, le château de Murinais fut attaqué par 100 à 200 Allemands de la Wehrmacht et quelques miliciens. Là encore un hasard heureux, une bonne configuration des choses, a fait que l'équipe de la Thébaïde et les habitants alentour s'en sortirent vivants. Les alertes avaient fonctionné, les informations collectées avaient pu être traitées pour anticiper au mieux un dénouement forcément complexe pour les femmes et les hommes qui vivaient aux alentours.

## **4.2. L'idée de l'Ordre**

Ambitionner un « nouvel homme », un « nouveau monde », et pour accompagner cela fonder un nouvel Ordre, laïc, dans la lignée d'une sorte de tradition chevaleresque, dans le

---

<sup>338</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente ...* Op cit., p.224-225.

<sup>339</sup> Ibid., p 228.

respect des personnes et de leur libre adhésion, ancrée dans un monachisme civil, une communauté œcuménique de valeurs et de biens sont des thèmes que nous avons croisés très fréquemment depuis notre incursion dans les années de l'entre-deux-guerres avec les groupes les mouvements d'*Esprit* ou de la Troisième force ou de l'Ordre nouveau. « L'idée d'un ordre, [...] apparue dans les années trente au sein de groupes qui préconisaient une révolution spirituelle, était liée au thème des élites comme à celui d'une crise globale de la civilisation imposant une reconstruction totale de l'homme et de la société.<sup>340</sup> »

Nous les retrouvons dans cette séquence de l'année 1943, où Segonzac se démenait de site en citadelle, de maquis en organisations institutionnelles, pour accompagner cet espoir d'une renaissance du pays. À la différence des non-conformistes des années 1930, les Uriagistes avaient vécu dans leur corps et leur esprit les valeurs, le compagnonnage intellectuel, la résistance arme au poing. Il fallait coûte que coûte, être toujours plus unis, plus forts dans le collectif, malgré ou à cause des situations personnelles, professionnelles.

Pendant ces deux années, l'École avait rassemblé autour de trois à quatre mille personnes au château Bayard, autre appellation pour le site d'Uriage. Le château avait été construit par les Allemands, « famille apparenté à celle du « chevalier sans peur et sans reproche » ; celui-ci y a effectué quelques séjours dans sa jeunesse – juste assez pour donner prétexte à l'appellation extensive de « château Bayard » : ainsi les nouveaux chevaliers pouvaient-ils exprimer leur volonté d'enracinement dans un passé héroïque.<sup>341</sup> » C'était une fraternité de femmes et d'hommes, une franche camaraderie qu'on ne pouvait abandonner, un style d'homme porteur d'un style de vie qu'on voulait pouvoir continuer à valoriser par l'action du ferment révolutionnaire, un levain dans la pâte. Communiquant ses convictions par contagion de cercles en cercles de façon concentrique, l'École bénéficiait d'une méthode, de règles de vie, d'une structure hiérarchisée et organisée autour d'un chef, d'une expérience commune. Toutes ces caractéristiques étaient favorables à l'éclosion du projet.

*J'avais constaté non sans surprise qu'il y avait des protestants ou des israélites dont les exigences personnelles étaient telles qu'elles les plaçaient au même rang spirituel que les meilleurs catholiques et qu'il existait aussi des saints laïcs et des communistes mystiques. Et même parmi ceux dont la richesse de l'âme et du cœur était moindre, il*

---

<sup>340</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...*, op. cit., p. 212.

<sup>341</sup> *Ibid.*, p.79.

*était merveilleux à travers un certain style d'échanges, dans le cadre de la recherche d'un idéal commun, de trouver presque toujours les éléments d'une personnalité attachante. [...] Dans le microcosme d'Uriage, l'unité s'était là aussi réalisée. Autour d'une équipe cette fois et nom d'un homme. Au point que fin 1942, nous avons voulu créer un «ordre» groupant des hommes décidés à accepter une règle et à s'engager au service du monde et de l'homme nouveau dont ils rêvaient...<sup>342</sup>*

Cela pouvait aussi tenir de lieux de repère pour regrouper les amis (frères et sœurs) dorénavant dispersés par les nécessités du combat de la résistance. « Créer un lien secret, peut-être clandestin demain, sans tomber dans les travers des franc-maçonneries d'initiés <sup>343</sup> », était une perspective et un projet qui mijotait dès 1942. Une direction collégiale, une sorte de Conseil du « pré-ordre », était composée de Beuve-Méry, Ferry et Dumazedier. D'Alançon, qui aurait voulu fonder l'idéologie de cette nouvelle communauté sur des bases religieuses, refusa de participer au projet. Segonzac était parti en octobre 1943 à Alger rejoindre le gouvernement provisoire pour obtenir le parachutage d'officiers compétents pour encadrer l'ardeur et le volontarisme parfois un peu brouillon des maquisards, et bien sûr, obtenir plus de moyens et de matériels. Ils avaient décidé de se rendre à Alger à plusieurs chefs de la résistance, notamment avec Bollaert et Brossolette. Mais au fur et à mesure, des caches et des escapades secrètes, pour rejoindre Londres puis Alger, leurs différents projets de déplacements furent compromis et ils décidèrent d'y aller séparément. « [...] Brossolette se [fera] prendre en cherchant à utiliser la voie maritime et mourait avec le courage qu'on lui connaissait. Bollaert lui aussi était arrêté et envoyé en déportation.<sup>344</sup> »

Avant son départ, Segonzac avait confié la direction provisoire de l'Ordre à Beuve-Méry qui en définit « les orientations politiques », tout en étant fidèle à sa réputation toujours d'abord un peu sceptique et réservé sur l'allure générale du projet. Plusieurs constitutions provisoires de l'Ordre avaient été rédigées, ainsi que des projets de règles et d'engagements. Des réunions pour s'entendre justement sur la forme de ces engagements, l'avenir et le développement de l'Ordre se tinrent tout au long de l'année 1943. « Cependant la diversité des expériences et des engagements suscite au sommet de ce vaste réseau une double controverse, qui s'intensifie au

---

<sup>342</sup> Dunoyer de Segonzac, *Le vieux chef ...*, op. cit., p. 106-108.

<sup>343</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...*, op. cit., p.217.

<sup>344</sup> Dunoyer de Segonzac, *Le vieux chef...* op. cit., p. 124.

printemps 1944, en l'absence de Segonzac : controverse doctrinale sur la nature et le fondement de l'Ordre, controverse pratique sur les objectifs et les méthodes de l'action immédiate.<sup>345</sup> »

Joffre Dumazedier prit une place majeure dans cette controverse entre les défenseurs d'un fondement moral d'inspiration catholique et les libres penseurs.

*Le Père Maydiou en a suggéré la formule en parlant d'une « spiritualité de premier degré », commune aux croyants et aux agnostiques ou athées et fondée sur la reconnaissance de réalités spirituelles ayant valeur d'absolu et exerçant un primat dans la vie morale.*

*Dumazedier, de son côté voulait donner à la fondation de cet Ordre le seul fondement possible à ses yeux, celui d'un « humanisme révolutionnaire » [...] [en laissant] chacun vivre son expérience intime en suivant sa voie propre.*

*[...] Il s'y mêle aussi, en 1944, le problème posé par l'adhésion de certains membres de l'équipe au Parti communiste clandestin ou leur décision de travailler préférentiellement à ses côtés, pour des raisons où l'idéologie interfère avec la stratégie révolutionnaire.<sup>346</sup>*

Sachant la complexité de ces questions qui nécessitent du temps avant de trouver et défendre des positions communes, face à l'urgence du combat pour la libération du pays, Segonzac avait créé avant de partir à Alger un mouvement politico-militaire, voué au combat immédiat, le NERF (Nouvelles Equipes de la Renaissance française). Il en avait confié le commandement au capitaine Le Ray (lieutenant puis général) qui, suite à un différend concernant la conduite d'une opération, venait de démissionner du commandement du Vercors. Il avait demandé à Dumazedier d'en écrire le Manifeste en février 1944 : « Libération-Révolution »<sup>347</sup>.

Le Ray était farouchement volontaire pour une participation massive des hommes d'Uriage au combat. Il alla jusqu'à proposer de prendre les armes sur les militaires allemands dans des attaques individuelles. Cela suscitait de vives réactions d'hostilité notamment de la part de Beuve-Méry qui préconisait une grande prudence, une approche froide et sceptique, auxquels s'ajouta un pessimisme assez radical.

---

<sup>345</sup> Bernard Comte, *Une utopie combattante...* op. cit., p.533.

<sup>346</sup> Ibid., p 534.

<sup>347</sup> Une version de 4 et une autre de 15 pages sont conservées dans les Archives de l'École. Il nous faudra aller les consulter, ainsi que la « Lettre à Berthier » que nous évoquerons de suite.



*Des camps de maquisards sont aménagés par des hommes du réseau d'Uriage, comme celui des Bauges en Savoie, qui sera attaqué et détruit avant d'avoir pu se développer. Dans la Loire, en Bretagne, dans la Marne, dans le Nord et dans le Sud-Ouest comme dans les Alpes, les hommes d'Uriage sont engagés dans l'AS [Armée Secrète] unifiée qui donne naissance aux FFI. [Forces Françaises de l'Intérieur].<sup>348</sup>*

### **4.3. Humaniste et révolutionnaire**

En l'absence de Segonzac, avec cette grande qualité de rassembleur qui pouvait faire coexister dans un même groupe des personnes aux caractères bien trempés, aux idées parfois opposées, la belle unité de l'équipe d'Uriage se lézardait.

A ce moment-là, les différends qui opposaient Beuve-Méry (Berthier) et Dumazedier, éclatèrent au grand jour. Ils s'exprimèrent très clairement dans la « Lettre à Berthier » adressée par Dumazedier le 21 mars 1944. En toile de fond, se débattaient également les différences de point de vue pour une libération du pays avec ou sans insurrection, avec ou sans véritable révolution nationale, après les épreuves qu'ils venaient de vivre. C'était le point de vue, on s'en doute, de la résistance communiste qui leur tendait la main.

Plusieurs groupes de Résistants sentaient profondément que la Libération ne devait pas consister à seulement libérer le territoire de l'occupant nazi, mais à une véritable révolution contre la tyrannie des pouvoirs de l'argent et de la décadence politique de la troisième république, confirmée par le régime de Vichy qui lui avait succédé, mais, à plus de fraternité, de justice, de démocratie, libérée des entraves partisans, plaçant l'humain au centre des préoccupations de toute la société.

Voulant abonder dans ce sens, Dumazedier demanda des éclaircissements à Beuve-Méry qu'il soupçonnait de vouloir créer « un kolkhoze chrétien », sur ce qui se traduisait par une véritable crise sur les visions politiques et spirituelles des Uriagistes dans le projet d'Ordre.

*Pour tout vous dire (voilà trois ans que ça finit toujours comme ça entre nous), je vois en vous, tour à tour, un homme d'État (pessimiste), un métaphysicien (breton). Malgré l'alternance qu'ils pratiquent pour notre grand bien, l'un ne me rassure pas toujours*

---

348 Ibid., p. 534

*sur l'autre. [...] Ce que nous avons à écrire c'est un humanisme politique, non des « orientations ». Je suis d'autant plus cabré contre ces « orientations » là, que j'y vois la base, ne vous cabrez pas à votre tour, vous le Sage, de je ne sais quel espoir d'un Ordre temporel très chrétien qui ne serait pas tout à fait une néo-théocratie, ni un mouvement du Moyen Âge, ni ceci, ni cela, mais que l'on trouve à l'origine de tout l'effort du catholicisme contemporain pour s'adapter aux problèmes nouveaux. [...] Bref, nous sommes un bon nombre, je crois, à sentir ou bien un humanisme politique sur le plan de l'Ordre ou une doctrine dynamique sur le plan du Mouvement ou du pré-parti.<sup>349</sup>*

Voilà pour le premier passage sur « l'impasse politique » dans laquelle ils se sentaient enlisés. « L'impasse spirituelle » était tout aussi problématique. Dumazedier avoua avoir été touché par le « *confiteor* de métaphysicien » de Beuve-Méry : « Votre enseignement, vos inquiétudes spirituelles ont été pour nous tous un enrichissement tel ! Surtout pour moi qui, de tous, aie peut-être la tête métaphysique la plus faible.<sup>350</sup> »

Puis il tenta de démontrer que l'existence de réalités spirituelles leur était en effet incontournable. A tel point que le père Maydieu inventa “la spiritualité du premier degré” qui fera se rejoindre chrétiens et libres penseurs. Mais n'était-ce pas un « enfant de la Maison », un enfant d'Uriage, bien commode pour apaiser les différends et encourager la vie commune, communautaire ? Les vertus de cette laïcité très ouverte leur avait permis de mieux se connaître et de vivre ensemble avec leurs différences d'opinion. Cela paraissait nécessaire mais insuffisant à Dumazedier, ne fallait-il pas reconnaître que cet enfant était mort-né ? Se placer sur un plan où des réalités spirituelles pour fonder les bases d'un Ordre, même laïc n'était-ce pas la porte ouverte à de futures incompréhensions ? C'était d'ailleurs une question que leur posait un autre ecclésiastique, le père Dubarle.

*Il est significatif de constater que votre tendance personnelle a toujours été contrecarrée par les libres penseurs comme moi et par les hommes d'Eglise comme le père Maydieu. En fait, la voie que vous vouliez ouvrir, mener à bien, où vous étiez tenté de nous envoyer, c'est le kolkhoze chrétien. Mais s'il devait voir le jour ce kolkhoze chrétien, j'aurais peur de m'y agiter un peu comme un diable dans de l'eau bénite. [...] Le père*

---

<sup>349</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente ...*, op. cit., p.246.

<sup>350</sup> Idem.

*Dubarle parlait « d'émancipation spirituelle de l'Ordre ». Je dirais plutôt : l'Ordre doit baigner dans une ambiance spirituelle où chaque spiritualité soit stimulée à s'épanouir, mais sa base est un humanisme révolutionnaire. [...] Mais tout ceci est un hors-d'œuvre, en somme. Il reste l'essentiel à préciser : l'humanisme révolutionnaire. J'aimerais que tout le monde participe à cet effort. Vous en êtes. Il me dépasse. Je sais que c'est la voie royale de la recherche. C'est tout ce que je puis dire. [...]»<sup>351</sup>*

Ces positions furent développées dans le Manifeste du Mouvement, le NERF. Dumazedier voulait mobiliser, avec Berthier, tous ses camarades d'Uriage autour de ce projet d'Humanisme révolutionnaire pour trouver une place parmi les groupes de Résistants dans la Libération qui arrivait. Delestre souligne que cela renvoie aux idées défendues par *Les non-conformistes des années trente*. C'était aussi notre intuition qui se confirme, au fil de nos recherches et particulièrement ici, comme déjà Bernard Comte y avait fait référence.

Terminons cette évocation de la fin de cette première période avec des extraits que nous propose Delestre du Manifeste du Mouvement « Libération-Révolution » :

Au-delà d'une simple victoire, d'une bataille décisive qui viendra enrichir les intérêts des empires qui retrouveraient leurs frontières, la tâche commune à laquelle appelait Dumazedier en rapprochant libération et révolution, pour comme il disait dépasser le marxisme était :

*[...] l'idéal d'une France libérée qui aura retrouvé dans la trempe du plus terrible des combats la voie de son destin révolutionnaire. [...] Comme en 1793, comme en 1871, libération et révolution sont inséparables. [...] Nous sommes attaqués par le dedans et le dehors, et il doit n'y avoir qu'une riposte : notre terre ne fait qu'un avec notre idéal. [...] La gravité des risques courus, le prix des efforts consentis, interdisent que nous nous arrêtions à une demi-victoire. Mais une telle foi révolutionnaire ne peut être fondée sur des utopies. Il ne suffit plus, comme en 1793, d'unir dans un même amour la nation et la liberté ; il faut encore au XX<sup>e</sup> siècle, définir contre quoi l'on se dresse, pourquoi l'on se bat, et regarder en face les réalités du monde. [...] Jusqu'ici le progrès de la technique n'a servi, par l'intermédiaire du capitalisme, qu'à l'oppression des masses. Demain il hâtera leur libération et retrouvera son véritable sens, une fois le capitalisme à bas. [...]*

---

<sup>351</sup> Ibid., p. 247.

*Mais il nous appartient d'aller plus loin et donner à cette révolution tout son sens : nous croyons qu'elle trouvera sa vérité dans une orientation vers les plus hautes réalités spirituelles de liberté, de justice et d'amour.*

*Décidés de faire passer les idées dans les institutions, nous proposons les directives suivantes : du point de vue économique : à la production en vue du profit doit être substituée la production en vue des besoins [...] ;*

*Du point de vue social : nous réclamons la socialisation du profit et la participation des travailleurs à la gestion de l'entreprise, nous réclamons un régime du travail et des institutions d'éducation populaire, tels que tous les travailleurs puissent accéder à une vie équilibrée et heureuse ;*

*Du point de vue politique : nous voulons une République audacieuse et vivante, toute animée par un élan de reconstruction et fondant sa force sur un empire en plein essor, sur un pays qui déborde d'enfants, nous voulons une République qui retrouve dans la révolution économique et sociale ce qui est sa véritable mission : conduire le plus grand nombre vers la dignité et le bonheur.*

*Nous voulons une République assez stable et assez forte pour mener à bien de telles tâches. Nous voulons une République en marche <sup>352</sup>.*

*[...] Une fois abolis les privilèges capitalistes et ce poids dont ils étouffaient le pays, une fois le prolétariat réintégré dans la nation, cette communauté pourra respirer et vivre. C'est alors qu'il faudra l'organiser selon le principe d'une hiérarchie qui ne suppose plus le principe du commandement des plus diplômés ou des plus riches, mais le commandement des meilleurs.*

*Nous avons confiance qu'alors, pour accéder et couronner cette ascension, des hommes nouveaux apparaîtront, attachés à l'honneur plus qu'à leur vie et missionnaires d'une fraternité virile. Leur action transformera l'autorité en une présence naturellement exercée par les meilleurs. Leur présence donnera à la construction sociale et politique tout son sens, en l'orientant vers un style de vie, vers un humanisme révolutionnaire.*

*Pour cela nous lançons un appel à tous ceux qui déjà, en fait ou en esprit, ont rompu avec l'ordre capitaliste, à tous ceux qui cherchent au niveau du chaos mondial, la voie du salut commun. Combattants d'aujourd'hui, militants et constructeurs de demain, c'est vous que nous voulons rassembler, dégoutés des discours sans suite et des combinaisons sans*

---

<sup>352</sup> Cela ne nous rappelle-t-il pas fortuitement et sans anachronisme les dernières élections présidentielles de 2017 ?

*grandeur afin que, par-delà tant d'effort et de sang, il subsiste autre chose que des financiers et des politiciens, afin que s'ébauche dès maintenant, face à la mort, la coalition des hommes durs et fraternels.* <sup>353</sup>

Le 24 mars 1944, après neuf mois de discussion, fut publiée sous le titre *Les Jours Heureux par le CNR*, la première édition clandestine du programme du Conseil National de la Résistance. Ce programme inspirera l'essentiel des mesures adoptées par le Gouvernement de 1944 à 1946.

---

<sup>353</sup> Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente ...*, op. cit., p.250.

## Conclusion de la première partie. Style, engagement et méthode

### Enfance privilégiée ?

Nous n'avons pas le projet de conclure en discutant sur des faits, avérés certes, du milieu de naissance et de la vie intellectuelle de Dumazedier enfant. Dans ces premières lignes de conclusion de la première partie de notre étude, contentons-nous de faire un résumé, forcément arbitraire voire subjectif de l'environnement familial de Joffre Dumazedier. Nous relèverons au moins deux moments où l'Histoire de la France a croisé celle de Joffre Dumazedier : la Première Guerre mondiale qui l'a privé de son père, mort en 1916 et le Front populaire qui a institué les congés payés, un élan décisif pour la gestion politique des loisirs.

Autour de Dumazedier l'entourage était très féminin : sa mère, sa tante et sa grand-mère paternelle. Un des rares personnages masculins de sa famille est son oncle paternel qui lui transmet un lien précieux avec le théâtre et le cinéma. C'était une famille dans un milieu modeste en banlieue parisienne : sa mère droite et pieuse, son père, fervent admirateur de Jean Jaurès. Ce dernier ne croyait pas au ciel, mais s'était engagé syndicalement et politiquement, comme sa mère, « la marquise des faubourgs », passionnée par les cours du soir qu'elle prenait dans les universités populaires, dans celle notamment qui portait ce joli nom de « La coopérative des idées ». C'est ainsi que l'histoire des Universités populaires apparut dans sa vie de petit garçon.

Dumazedier disait qu'il avait eu une éducation privilégiée dans un milieu qui ne l'était pas. Un des souvenirs de l'enfance de Dumazedier était celui de son instituteur, parfait "Hussard de la République", sifflant *L'hymne à la joie* de Beethoven. Il vivait sa vocation comme un sacerdoce sans Dieu. Avec son professeur de philosophie, il échangea jusqu'à la mort de ce dernier en 1956. Enfin, il était entouré de la sœur de son père, Maryse Arnaud sa « grande dame aux yeux bleus », qui fréquentait les milieux artistiques autour de Charles Dullin.

Bref, dès son jeune âge, Dumazedier bénéficia d'un héritage intellectuel, culturel et un environnement affectif riche, dans un milieu modeste à Noisy-le-Sec. Ce qui ne l'empêchera pas par la suite de devenir professeur d'Université et un sociologue de renommée internationale.

Anatole France est le sujet des premiers écrits de Dumazedier. Son mémoire aurait péri dans les flammes quand une garnison de près de deux cents soldats allemands de la Wehrmacht avait mis le feu au château de Murinai en décembre 1943. Contre toute attente, nous avons retrouvé une partie de ce tapuscrit dans les archives de Dumazedier conservées dans les bibliothèques

du centre de Pierrefitte. La formule consacrée, que nous rappelait Laurent Martin, dans l'avant-propos pour la publication de sa propre thèse sur l'histoire du Canard Enchaîné, opère : « l'historien propose et les archives disposent ».

Dans ce mémoire universitaire de ses premières années d'étudiant en khâgne, dirigé par les linguistes Meillet et Vendryes, *la langue et le style d'Anatole France dans l'expression des idées philosophiques*, littérature, philosophie et linguistique s'entrecroisent. Dumazedier y découvre comment la force des idées d'Anatole France renverse les préjugés et écrase par son style narratif toutes les idées reçues et comment France a le don de la vérité dans la fiction par la magie de la langue.<sup>354</sup>

Il y apprend aussi que ceux qui ont l'orgueil de leurs idées et d'eux-mêmes signent de leur arrogance leur ignorance. Ou encore que par le style et la méthode, il peut y avoir victoire de l'idée sur le discours.

Mais la Seconde Guerre mondiale met fin à l'orientation littéraire de Dumazedier. À la Libération, il choisit de se lancer plutôt dans les sciences sociales grâce auxquelles il veut atteindre le même objectif que France, par le style et l'écriture, concise et précise qui permet une analyse fine des faits sociaux. L'écriture de Dumazedier claire, simple et, si possible, percutante pour être convaincante, naît à ce moment-là. Ses premières publications en portent déjà la marque. Les pages autour de la littérature d'Anatole France, avec leur sort de document qui devait avoir péri dans les flammes de l'incendie de Murinais, n'ont pas d'équivalent, à notre connaissance, chez lui, d'une confrontation de ce niveau avec un texte littéraire. Peut-être avons-nous là une raison pour documenter la critique envers « les littérateurs », ceux qui se perdaient dans « des démonstrations logomachiques », disait Dumazedier, tout le contraire du style d'Anatole France et qui ne prouvaient *in fine* pas grand-chose de sérieusement objectivable.

### **Dumazedier anti-conformiste ?**

La période des années trente est une séquence historique où, parmi tous les intellectuels, les philosophes et la philosophie surplombaient les disciplines universitaires. Les publicistes

---

<sup>354</sup> Roland Barthes, né comme lui en 1915, au côté de qui il assistera au séminaire de Friedman après-guerre, lui emboîtera le pas avec d'autres, sur ce terrain des recherches linguistique et sémiologiques.

s'affairaient à créer revues, manifestes et pamphlets où esthétique, philosophie et politique étaient mêlées sous la plume de l'écrivain-roi.

En suivant les recherches de Loubet del Bayle, nous avons mis en exergue cette période de l'entre-deux-guerres, en faisant l'hypothèse qu'à sa façon, Dumazedier serait un des cadets des intellectuels non-conformistes, comme l'étaient parmi les plus fameux Nizan, Mounier, Camus, ses grands frères de plume des années trente. Devenu jeune adulte, Dumazedier se rendit volontaire très tôt pour des interventions pédagogiques auprès des adultes en animant des Cercles d'Etudes pour les milieux populaires, pour ses anciens camarades du primaire. Les germes de ses futures recherches en sociopédagogie des adultes prirent leur source dans ces activités pour se développer plus tard à Uriage.

Évoquant les Universités populaires, Anatole France aimait à dire de l'intellectuel que c'était là « un titre d'honneur ». Il était nécessaire pour ces hommes d'instaurer une collaboration réciproque entre les travailleurs intellectuels et les travailleurs manuels, ouvriers des ateliers, des usines ou des champs. La rencontre était au centre pour créer un compagnonnage entre les hommes des deux rives, intellectuels et manuels, (pour reprendre l'image de Cacérès et Dumazedier), embarqués dans un même bateau.

À ce stade de nos réflexions, l'hypothèse de classement de Dumazedier parmi les intellectuels non-conformistes nous paraît opportune sur l'inspiration, mais déplacée quant au style de sa génération. La principale objection, c'est qu'il était un jeune homme de vingt-cinq ans à la toute fin des années trente. Sa curiosité des combats antifascistes et frontistes de Bergery, comme l'avait eue Morin et d'autres, n'y change rien. Contrairement à la génération de Bernard Henri-Lévy, il n'avait pas éprouvé le besoin de se démarquer radicalement des intellectuels anti-conformistes pour exister dans la sphère médiatique en tant que "nouveau philosophe", ou nouveau sociologue. Dans *Les Murs Blancs*, Léa et Hugo Domenach, petits enfants de Jim, (Jean-Marie Domenach) interrogent Bernard Henri-Lévy qui, impassible, continue à défendre son pamphlet. Son mobile aurait été de s'opposer à Jean de Fabrègues et Jean-Marie Domenach qui voyaient tous deux,

*[...] chez les nouveaux philosophes une reprise des non-conformistes des années 1930, un écho de ce qui avait compté dans leur jeunesse. J'ai peut-être écrit L'idéologie française pour rompre avec ce malentendu, pour me dégager de quelque chose, d'une proximité possible, d'un mauvais voisinage. Quelqu'un qui réfléchirait à mon travail*



*pourrait dire ça, je ne sais pas si c'est vrai, mais ce n'est pas l'hypothèse la plus bête. »*<sup>355</sup>

Quelle est la figure de l'intellectuel qui serait la plus proche de celle de Dumazedier, intellectuel engagé, militant, organique ou messianique ? Nous tenterons d'y répondre en tirant le fil de cette biographie mêlée à l'histoire culturelle et intellectuelle du XX<sup>e</sup> siècle.

Dumazedier avait vingt et un ans au moment du Front Populaire qui l'enthousiasma. Les loisirs, les "congés payés", étaient deux mots magiques pour les classes populaires. Ce fut un élan fécond pour faire une politique de la culture et des loisirs, un « ministère de la vie culturelle » souhaité par Jean Zay, le plus jeune ministre du gouvernement de Léon Blum au destin tragique.<sup>356</sup> Même si Malraux s'en était d'abord inspiré, on verra les différences avec le premier ministre des Affaires culturelles. Dès le début des années cinquante, l'éducation populaire ne sera plus une inspiration première pour les hommes en charge du nouveau ministère de la culture.

Au sortir de sa jeunesse, Dumazedier sentait déjà confusément la nécessité de faire la synthèse de ces idées tout en mettant à distance les partis politiques qui avaient failli dans leur course effrénée au pouvoir et à l'argent. Il en avait sans doute perçu l'aspiration en côtoyant le monde politique, réalisant des revues de presse au moment du Front populaire. Ce qui ne l'empêcha pas « pour voir » de rejoindre (comme son cadet Edgar Morin) les rangs du Parti frontiste. Ils avaient été militants aux côtés du sulfureux Bergery, anciennement « jeune turc » du Parti radical-socialiste, comme Jean Zay d'ailleurs. Un parti certes radical, au sens de la recherche de la racine des situations, qui avant et après le Front populaire restera au centre de la vie politique française. Avec le recul et sans anachronisme, Bergery nous semble pouvoir incarner une sorte de parangon du parcours sinueux des hommes politiques, publiciste de l'entre-deux-guerres. Il avait su séduire les plus jeunes, souvent orphelins de père de la Grande guerre, et très en colère de sentir la naissance des totalitarismes triomphateurs qui gagnaient du terrain dans les pays européens.

---

<sup>355</sup> Léa et Hugo Domenach, *Les Murs Blancs*, Editions Grasset & Fasquelle, Paris 2021. 317 p., p. 282.

<sup>356</sup> Nous nous sommes aidé dans cette histoire du Front Populaire, de l'ouvrage issu de la thèse de Pascal Ory, *La belle illusion*.

Les amalgames ne manqueront pas d'éclorre sur cette période. Ni la dénégation, ni le prétexte d'une France immunisée au fascisme, ni bien sûr la démonstration d'une France fasciste et de son laboratoire qui aurait été le "lobby d'Uriage" ne nous ont convaincu.

Ces analyses font encore débat parmi les historiens et continuent à animer, à certains moments de l'actualité, le paysage médiatique y compris le monde universitaire d'aujourd'hui. Le courant manichéen d'une certaine historiographie revancharde autant que caricaturale, avait décidé où était le camp du bien, celui des progressistes, des Lumières, de la Raison et du progrès et son opposé, le camp du mal, celui des romantiques, de l'Action Française, des anticonformistes et des anti-Lumières. Cela a depuis toujours son effet « disruptif » et vendeur au mépris de la confrontation objective et plurielle des sources et des archives.

Au fil du temps, Londres, Berlin, Paris et New-York sont devenus des places financières obligeant les peuples à une autre internationale que celle défendue par les classes ouvrières. Un cosmopolitisme boursier, capitalistique s'est imposé. Dans le même temps, une nouvelle phase d'industrialisation a poussé les hommes à quitter leurs terres et leur communauté villageoise traditionnelle pour aller vers les villes et y trouver du travail. L'homme-masse (dissolvant les classes ?) et, avec lui, les menaces fascistes rôdaient à l'entour. Dumazedier circule à vélo en Europe animé comme Jaurès par le rapprochement franco-allemand, jeune-homme errant, non pas par désœuvrement où besoin de vacances ou d'exotisme, mais fermement décidé à comprendre.

### **Des Auberges de Jeunesse à Uriage**

Sur sa route, Dumazedier fréquente les Auberges de Jeunesse, il veut comprendre dans sa rencontre des mouvements de jeunesse allemands pourquoi ils n'exercent plus leur esprit critique et scientifique, alors qu'ils ont dans leur histoire le *Sturm und Drang*, *Les souffrances du jeune Werther* de Goethe, suivis de toutes les merveilles de l'art romantique. C'est là qu'il se rend compte que l'utopie pacifiste que son père avait partagée avec Jaurès serait à nouveau obligée d'être remise, au moins pour un temps, dans les greniers de l'histoire. Pourtant, comme Jaurès, il n'est pas contre la guerre, mais, contre une guerre offensive de conquête et de prédation. Au contraire, une guerre défensive pourrait-elle être une guerre juste ? Dumazedier a compris qu'il serait contraint à choisir entre, l'obéissance servile et la résistance armée sous toutes ses formes, dans une détestation profonde de la guerre. Avec l'équipe d'Uriage, il se met en résistance. Ce qui devait devenir la sociopédagogie affleure là, dans les maquis du Vercors,

en soutien des jeunes réfractaires au STO. Cette expérience a le bénéfice de permettre à Dumazedier de surcroît d'expérimenter les premiers exercices de la MEM.

Le passage initiatique de la littérature aux sciences sociales se fait à ce moment-là, fortuitement, comme si les théories des sciences de la société et de la sociologie de la connaissance étaient tombées des avions alliés, parmi les vivres et les affaires de survie lâchés des containers *made in USA*. Les livres de la sociologie américaine en avance sur la naissance de la discipline dans les universités françaises séduisent Dumazedier depuis ces événements, a-t-il dit.

Comme chez Mannheim, une possible quatrième voie se dessine pour les hommes du Vercors. Au-delà du fascisme, du communisme et des égoïsmes libéraux, il faut répondre aux multiples crises civilisationnelles par la restauration d'une dimension culturelle, politique et éthique qui les mèneront à la Libération.

A la fin de cette première partie, Dumazedier appelle à un "humanisme révolutionnaire" par le texte manifeste du NERF, l'acronyme en forme de jeux de mots pour la nouvelle équipe de la renaissance française. Nous allons continuer à mettre en perspective les trois entrées de cette thèse par le style, celui d'un homme, Joffre Dumazedier, de son parcours intellectuel (« titre d'honneur » qu'il partageait avec Anatole France) dans ses engagements et sa méthode. La partie suivante, de la Libération à la libération de la parole des mouvements de mai 1968, nous en donnera de nombreuses occasions.



## **DEUXIÈME PARTIE : de 1945 à 1967**



## INTRODUCTION

La deuxième période de la vie de Joffre Dumazedier s'étend de la Libération à la veille des événements dits « de mai 1968 ». Elle correspond à la création de l'Association Peuple et Culture, à sa nomination comme inspecteur de l'Education Nationale, puis à son entrée dans un travail de chercheur en sciences sociales. Il fut d'abord appelé à travailler sur des questions de pédagogie et de psychologie appliquées à l'enfance, auprès d'Henri Wallon, ce qui l'amena à contribuer à la finalisation du Plan Langevin-Wallon. Puis se destinant à la sociologie empirique, dans le séminaire de Georges Friedmann, il va devenir un sociologue de renommée internationale en dirigeant une équipe de recherche au CNRS sur « les modèles sociaux du loisir ».

Quatre ouvrages auxquels a participé Joffre Dumazedier jalonnent cette période. Les deux premiers furent dédiés aux sports dans la collection de PEC au début des années cinquante : « *Regards neufs sur le sport* » et « *Regards neufs sur les jeux olympiques* ». Un troisième ouvrage collectif suivra : « *Télévision et éducation populaire Les télé-clubs en France*.<sup>357</sup> », récit d'expériences, une étude commandée par l'Unesco sur l'arrivée de la télévision dans les foyers français, au milieu des années cinquante. Il était fait appel à Dumazedier pour cette étude, en tant qu'attaché de recherche au Centre d'études sociologiques du CNRS, et président de Peuple et Culture. Sa collaboration à ce troisième livre était réalisée avec André Kedros, (attaché de laboratoire de psycho-biologie de l'enfant) et Mlle Barbro Sylwan (secrétaire de l'enquête). Sa notoriété s'installera en France et à l'étranger grâce à la publication de ce qui devint un best seller des éditions du Seuil, publié en 1962, *Vers une civilisation du loisir ?* Cet opus sera traduit dans de nombreux pays. Dans le climat de turbulences idéologiques de 1967, très critiqué et mis en minorité après 22 ans de service, Dumazedier démissionna de son mandat de président de PEC. Cet événement clôturera cette deuxième période.

---

<sup>357</sup> Joffre Dumazedier, *Télévision et éducation populaire les télé-clubs en France*, Unesco, Paris 1955 avec la collaboration de A. Kedros et B. Sylwan (La presse, le film et la radio dans le monde d'aujourd'hui) 283p.

# CHAPITRE 4. A la Libération Dumazedier chercheur et militant

## 1. Le retour après-guerre

### 1.1. Les cercles de Résistance

A la Libération, il fallait dépasser les doctrines *partitistes*, comme dira souvent Dumazedier. Il s'agissait de s'émanciper des doctrines partisans jalousement gardées par les cadres des organisations politiques, tout en continuant le travail critique des idéologies politiques ou religieuses qu'il avait expérimentées à Uriage avec ses camarades dans la Résistance. Comme nous l'avons vu, leur projet était de refonder des valeurs humanistes pour donner de nouvelles directions à une civilisation qui ne se construit pas que sur des stratégies sociales, économiques ou militaires. Il n'ambitionnait pas seulement de trouver une troisième voie entre fascisme et communisme, mais de se frayer un nouveau chemin qui s'écarterait aussi du libéralisme, trop individualiste et consumériste. Au-delà des idéologies des totalitarismes bruns et rouges, qui avaient fait la démonstration de leurs funestes tragédies mondialisées, un nouveau-monde-était-il-possible ? Un nouveau type d'homme ? Un nouvel humanisme devrait-il forcément être révolutionnaire ? Laurent Martin parle d'une quatrième voie, empruntant la vision de Georges Lomné qui, dans sa postface des entretiens de Gilbert Gadoffre avec Alice Gadoffre-Staath, revenait sur le paradigme d'humanisme révolutionnaire :

*Rien de moins sur le plan des idées, que la synthèse enfin réalisée de la tradition et de la modernité, l'ouverture aux sciences modernes, sciences naturelles et mathématiques, d'une part, sciences de la société et de l'individu, d'autre part. Mais cette synthèse se veut plus totale encore, plus englobante, puisqu'elle n'est pas seulement connaissance mais style de vie, tension féconde entre raison et intuition, intelligence et sensibilité, corps et esprit. Il s'agit non seulement de redonner à l'homme une place centrale mais de restaurer sa « faculté de vision panoramique » (selon l'expression de Jünger) que lui ont déniée tous les systèmes politiques existants : le nazisme, le communisme et même la démocratie libérale, tour à tour examinés et rejetés par les auteurs de la « Somme ». Ce qu'ils proposent est une « quatrième voie », une révolution qui dépasse à la fois le*



*« marxisme et le nationalisme et vise la restauration du primat de l'homme », selon les termes d'Hubert Beuve-Méry.*<sup>358</sup>

Clairement, il s'agissait d'une action « de portée vraiment révolutionnaire » comme il sera dit ci-après. Ce qui était recherché, alors que s'ouvrait paradoxalement une nouvelle période de guerre froide, entre ce qu'on appellera les blocs soviétique et capitaliste, était bien tout le contraire d'une entreprise totalitaire. C'était plutôt une aventure inédite plus humaine, fraternelle et pluraliste, devenue comme une sorte d'héritage de « l'esprit de la Résistance ». Dans les milieux intellectuels, même s'ils ne partageaient pas les mêmes points de vue, la Résistance était devenue une nouvelle maison commune, un signe de ralliement, de reconnaissance entre frères de combat.

Un stylo d'une main, des armes dans l'autre. « Même s'ils étaient en désaccord, tout le monde se respectait et respectait en l'autre le fait qu'il avait été Résistant. », dit Bruno Péquignot dans un atelier de thèse. Toute cette démarche allait se formaliser dans un ouvrage majeur pour la bonne compréhension des bases d'une histoire culturelle qui se poursuivra tout au long de cette deuxième partie du XX<sup>e</sup> siècle. C'était cette « Somme »<sup>359</sup> disaient-ils, pour aller *Vers un style d'homme nouveau pour le XX<sup>e</sup> siècle*<sup>360</sup>, texte collectif qu'avait dirigé Gilbert Gadoffre. Ce dernier était un ancien élève de Lucien Febvre au Collège de France, un historien parmi les plus brillants spécialistes de l'humanisme de la Renaissance, notamment de Ronsard et du Bellay. Il avait également bien connu et fréquenté Fernand Braudel, cet autre grand maître de la discipline historique,

*[...] n'avait pas la bonhomie bourguignonne de Lucien Febvre, qui allait de pair avec son côté rugueux, c'était un Lorrain âpre, décidé, qui suivait en réalité Marc Bloch beaucoup plus que Lucien Febvre. Il a orienté l'École des Annales vers l'histoire économique en délaissant quelque peu l'histoire culturelle. Ils avaient en commun de n'être pas des hommes de dialogue. J'ai souvent invité Febvre et Braudel pour faire des conférences dans lesquelles ils étaient d'ailleurs magnifiques, l'un et l'autre. Mais*

---

<sup>358</sup> Laurent Martin, *Humanisme ou barbarie. Gilbert Gadoffre et le projet d'un nouvel humanisme (1940-1960)*, mars 2018, référence à Gilbert Gadoffre *Un humaniste révolutionnaire*, Entretiens avec Alice Gadoffre-Staath, Op. Cit. p. 165. Par Georges Lomné p. 174, note 3.

<sup>359</sup> Nous l'écrivons en suivant avec une majuscule et sans guillemets : la Somme.

<sup>360</sup> Gilbert Gadoffre (sous la dir.), *Vers le style du XX<sup>e</sup> siècle par l'équipe d'Uriage*, Editions du Seuil, Paris 1945, 268p. (La condition humaine)

*jamais dans les colloques. Braudel était encore plus monologueur que Lucien Febvre.*<sup>361</sup>

La petite équipe des rédacteurs de la Somme s'était réunie dans divers cafés parisiens pour reconstituer ces textes qui étaient partis en fumée dans l'incendie du château de Murinais, comme nous l'avons vu plus haut. Il fallait se donner le temps et le recul nécessaire, pour ne pas se laisser piéger par

*[...] des révolutions manquées ou fourvoyées, [pour trouver] le vrai chemin d'accès à un nouvel âge de l'humanité en s'alliant à un enthousiasme, à une foi sans défaillance, de patientes confrontations. Tous ceux qui ont mené une action de portée vraiment révolutionnaire savent combien il faut être fort du passé pour modeler efficacement l'avenir, et combien le temps respecte peu ce qui a été fait sans lui.*<sup>362</sup>

Magnifique credo d'historien.

## **1.2. La modernité en province**

En 1945, Joffre Dumazedier est nommé secrétaire de la commission éducation du Comité de Libération de l'Isère, qui avait été créée clandestinement pendant l'occupation, « très exactement le 25 janvier 1944 à Méaudre-en-Vercors où je crois que Dumazedier était présent.<sup>363</sup> » Puis à la fin de l'année 1945 il est nommé par Jean Guéhenno Inspecteur Principal d'éducation populaire et de la jeunesse de l'Académie de Grenoble qui s'étendait de Genève à Valence. Sans doute en raison de la singularité de PEC au tout premier plan dans le milieu de l'éducation populaire à cette époque. On y trouvait « peu de concurrents sur le marché de la fourniture de référence doctrinale et de méthode.<sup>364</sup> »

---

<sup>361</sup> Gilbert Gadoffre *Un humaniste révolutionnaire*, op. cit., p 85.

<sup>362</sup> Gilbert Gadoffre (sous la dir.), *Vers le style du XXe siècle...*, op. cit., p. 18, fin de l'avant-propos.

<sup>363</sup> Benigno Cacérés, « Les origines de Peuple et Culture, quarantième anniversaire de PEC, 1945-1985 », Annecy, novembre 1985. Archives PEC, p.7

<sup>364</sup> Guy & Jean-Pierre Saez « PEC et le renouveau de l'éducation populaire à la Libération » document CERAT, I.E.P., Grenoble 1989, p.24

Guy et Jean-Pierre Saez avaient pointé, à l'endroit de PEC de cette époque « [...] une ambition intellectuelle exacerbée. L'orgueil de se vouloir la conscience du vaste mouvement d'éducation populaire lui vaudra des échecs cuisants plus tard. <sup>365</sup> » Etait-ce un jugement peut-être un peu péremptoire ? Quoi qu'il en soit, Dumazedier avait accepté cette fonction d'Inspecteur principal en échange de pouvoir créer une association autonome et libre de l'institution : ce sera la naissance de PEC à Grenoble puis à Annecy.

A cette époque c'était en effet hors de Paris qu'allaient se jouer des tentatives de mouvement profond autour de la culture, sa diffusion, sa création et sa transmission. D'entrée de jeu, constate Jean-Pierre Rioux, l'association Peuple et Culture avec ses promesses et ses contradictions « nous dépayse et provoque notre jacobinisme. Car c'est à Grenoble et à Annecy qu'il faut nous rendre pour la saisir. Utile voyage, qui fait lever une grande question, serait-ce en province que campe la modernité ? <sup>366</sup>»

Grenoble est libérée le 22 août 1944, Dumazedier assure la direction de la Commission Éducation où se côtoient des résistants et des militants qui vont le suivre pour fonder Peuple et Culture. Début novembre un ambitieux programme d'action culturelle est débattu. En parallèle à Annecy, au bord du lac, la vaste villa des Marquisats (ancienne maison de la milice, ce qui nous rappelle les amalgames concernant Uriage) était également investie pour des stages et des activités d'encadrement autour du sport et de l'action culturelle et éducative.

*Peuple et Culture de Haute Savoie* verra le jour le 10 avril 1945 avec des missions de rayonnement sur tout le département soutenu par le préfet de Lyon, Yves Farge qui avait également participé à l'aventure d'Uriage. Au moment du Front Populaire, il avait fondé un Collège du Travail dans la Bourse du Travail de Grenoble avec Paul Lengrand, rue Berthe de Boissieux, qui portait déjà le nom de Peuple et Culture<sup>367</sup>. De leurs côtés « la presse locale et la population ne ménagent pas leurs concours. Bref une fière ardeur régionale donne à l'action culturelle le label progressiste du moment. <sup>368</sup> »

---

<sup>365</sup> Idem.

<sup>366</sup> Jean-Pierre Rioux, « Une nouvelle action culturelle ? L'exemple de Peuple et Culture », pour le Colloque des 4 et 5 décembre 1981 « La France en voie de modernisation 1944-1952 »

<sup>367</sup> Benigno Cacérès, « Les origines de PEC... » op. cit., p. 6.

<sup>368</sup> Jean-Pierre Rioux « Une Nouvelle action culturelle », op.cit., p.4

Cela dit, à Annecy on était très jaloux pour garder son autonomie et son indépendance par rapport aux voisins grenoblois. Même si, on s'en doute, les échanges étaient fréquents derrière une appellation partagée : Peuple et Culture. PEC devint très vite une Union nationale de plusieurs associations implantées sur le territoire. Le parti pris anti-centraliste ne se démentira pas au fil du temps. Parmi les grandes fédérations d'éducation populaire, PEC se gardera d'évoluer vers l'organisation en fédération centralisée et gouvernée par des cadres parisiens. C'était l'une de ses marques de fabrique depuis les origines. Porté par cette dynamique, ou la prenant au vol, Jean Guéhenno lui donna ses moyens de développement en lui apportant une labellisation qui à la fois put déclencher l'attribution des aides financières du Ministère de l'Education Nationale et l'encadrer en l'institutionnalisant comme un lieu d'excellence, exemplaire sur le territoire de l'Isère et au-delà, inséré dans un réseau de « centres éducatifs ». Le 18 octobre 1943, Guéhenno, dans son « Journal des années noires », relata sa rencontre avec Dumazedier.

*La visite de ce « jeune homme [...]. Nouveau style. Chandail blanc éclatant. Veste de montagne sous l'imperméable. Souliers ferrés. Il dépose à ses pieds son sac tyrolien avant de me faire sa confession : il a voulu me voir parce que de ses camarades, mes anciens élèves, et aussi de Man, Alexis Carrel, le père Maydiou lui ont dit qu'il parlait toujours comme s'il était de mes disciples ». Puis très vite, Guéhenno se fait une idée du jeune homme venu le voir : « Il sait au fond de lui-même où il va, et je sens qu'il n'a dans la réalité aucun besoin de mes conseils. »<sup>369</sup> »*

Dumazedier raconta son histoire, ses origines sociales et familiales, ses études et bien sûr Uriage, ainsi que ses positions marxistes en économie, son choix pour la dignité humaine avant toute considération politique ou idéologique. La question était de savoir comment sauvegarder dans la société communiste qu'il désirait les valeurs de liberté, observait Guéhenno. Puis Dumazedier lui exposa leur projet d'Ordre, persuadé que la Libération ouvrirait une période de chaos qu'il fallait éviter. « Comment sauver ce qui doit être sauvé ? » entrer au Parti communiste, travailler à côté de lui en compagnon de route, voilà les interrogations du « jeune homme ». Guéhenno était moins optimiste que son visiteur, on ne pouvait négliger la puissance des partis, les rapports de force qu'ils créent avec les pouvoirs en place. Il était admiratif du travail accompli à Uriage, puis dans le maquis, mais il doutait de la pertinence des thèses

---

<sup>369</sup> Jean Guéhenno, *Journal des années noires (1940-1944)*, Gallimard, Paris 1947, p. 417. 511p. (Le Livre de Poche).

personnalistes. Déjà le 20 février 1942, Guéhenno écrivait dans son journal à propos de la ruse et de la manipulation que lui inspirait le concept de personnalisme communautaire cher aux intellectuels proches de Mounier et d'*Esprit*.

*“Communauté”, c’est le mot à la mode la nouvelle tartufferie. La peur du communisme a inventé ce calembour. Dans la réalité sous prétexte de guerre à l’individualisme, il ne s’agit que de maintenir et de conserver la communauté telle qu’elle est chacun restant strictement à la place qu’il occupe, de riche ou de pauvre, de privilégié ou de souffre-douleur.* <sup>370</sup>

Il en allait de même pour cet « Ordre » que les anciens de la communauté d’Uriage voulaient créer avec Beuve-Méry, Jean Guéhenno doutait de son efficacité. Un beau mot certes, mais suspect à ses yeux comme l’était la “spiritualité” même laïque. Il était révélateur d’un langage truqué, d’une vaste hypocrisie couvrant de nombreuses abominations depuis un demi-siècle et qui s’étaient encore aggravées depuis la capitulation orchestrée par le régime de Vichy.

*Il n’était, par exemple, pire ennemi d’une économie communiste que tous ceux qui depuis trois ans n’ont plus à la bouche que les mots communauté, communautaire, que, pour ma part, je [Guéhenno] me sentais condamné à la solitude, que je ne nous connaissais pas d’autre devoir que de maintenir vivantes à travers le chaos quelques paroles vraies, les maîtres mots, pour qu’ils continuent leur ouvrage, quand les hommes recommenceront de penser. Il [Dumazedier] est reparti avec son sac sur le dos, pour quel travail, pour quelles persécutions ? La noblesse était dans ses yeux et sur son visage.* <sup>371</sup>

### 1.3. PEC & TEC

Les animateurs de PEC voulaient faire de Grenoble une ville « prototype, un modèle pour la France entière », comme le confirme Guy Saez dans l’article où il revient sur cette période,

*la liste des prototypes est impressionnante : une maison de la culture, un centre interfacultés, un centre d’éducation et de culture ouvrière, une école de formation sociale*

---

<sup>370</sup> Jean Guéhenno, *Journal des années noires...*, op. cit., p. 278.

<sup>371</sup> Ibid., p. 419-420.

*des ingénieurs, des bibliothèques populaires, des cours postsecondaires, un centre d'éducation sanitaire, une maison du peuple, une maison des jeunes, une union des mouvements de jeunesse et de jeunesse sportive, des auberges de jeunesse.*<sup>372</sup>

Joffre Dumazedier s'était particulièrement investi dans la création de la Maison de la Culture de Grenoble dont il avait écrit les « Principes généraux, cadre du travail collectif » dans un document de trois pages qu'il avait signé et daté du 27 novembre 1944.<sup>373</sup> Au début des années soixante Emile Biasini, qui fut chargé pour le ministre Malraux du programme de mise en œuvre des Maisons de la Culture, s'en inspira largement. Une volonté de décentralisation, la direction et la programmation artistique confiée à un homme de théâtre reconnu, l'adhésion des spectateurs au sein d'un club ou d'une coopérative pour des actions pédagogiques, des ateliers d'expression et de création en direction des publics... Tous ces ingrédients y figuraient déjà. Les animateurs de la Maison de la Culture firent venir Jean Dasté et ses comédiens pour créer la Compagnie théâtrale de Grenoble. Mais ils se heurtèrent plus tard au refus du maire de l'époque, Léon Martin, qui avait succédé au maire socialiste Frédéric Lafleur, proche de Dumazedier à la Libération, pour la création d'un centre dramatique qui participerait au rayonnement de la ville. Tout en veillant à la création de nouvelles associations dans le pays, Dumazedier sentit rapidement la nécessité pour son mouvement d'avoir également un ancrage à Paris.

## **2. Duma militant chercheur**

### **2.1. Le PEC des premières années**

Le premier document<sup>374</sup> que nous explorons est une brochure (demi A4) qui en novembre 1945 présentait PEC. Dès les premières lignes on y fait référence aux liens avec la Ligue française de l'Enseignement, qui pour ses activités postsecondaires sollicitait PEC pour former ses cadres ainsi qu'à ceux de Travail et Culture (TEC) déjà mentionnés plus haut. TEC est présenté comme une fédération d'institutions de culture populaire et PEC comme le

---

<sup>372</sup> Uriage de l'Ecole des cadres à l'héritage culturel, op. cit., p. 73-74.

<sup>373</sup> Ibid., p. 74

<sup>374</sup> Tapuscrit, présentation PEC, archives Jean-Pierre Saez, 20 pages, novembre 1945.

mouvement des militants unis pour une même conception culturelle et pédagogique. Les principaux militants du TEC sont venus renforcer les rangs du mouvement. »<sup>375</sup> La fusion entre le mouvement et la fédération est actée. Dans la page suivante, une franche démarcation est opérée entre les actions politiques, sociales et d'éducation. La stratégie et la tactique relèvent des partis et mouvements politiques. L'action sociale et économique relève des syndicats. Et enfin, l'action éducative concerne l'enseignement, primaire, technique, secondaire, supérieur, scolaire, « post-ou-périscolaire » (sic) dans ses liens nécessaires avec l'actualité de son époque, mais surtout en insistant sur une actualité réellement vécue. « Or, depuis 50 ans, le divorce entre l'école et la vie est allé en s'accusant. L'action de l'école cesse trop tôt pour l'immense majorité des hommes. Elle ne prépare pas suffisamment les enfants à leurs futures tâches d'hommes. »<sup>376</sup> Ce fut sur la base de cette critique de l'éducation scolaire mais aussi en tissant des liens avec elle, ses enseignants, ses élèves, en créant et accompagnant les associations qui travaillaient autour, que PEC se lança dans l'aventure des actions autour de l'école de la République. Il y est fait référence à la période du Front Populaire, initiatrice d'un « élan unanime vers l'institution des loisirs populaires. »<sup>377</sup>, puis à la Libération où l'Etat a pris en compte la nécessaire organisation de la culture populaire « traduisant ainsi une aspiration fondamentale de notre temps. C'est pour répondre à cette exigence qu'est né « Peuple et Culture », mouvement de culture populaire. »<sup>378</sup>

Suit une description des buts de l'association. Ceux-ci répondent à la demande des syndicats, des services sociaux et éducatifs y compris de l'armée, (on sortait de la guerre) de former des animateurs, des cadres militants. On y trouve des cours d'économie politique, avec des leçons sur : les cadres juridiques de la nationalisation de la S.N.C.F. et les cadres du capitalisme concurrentiel, monopolisé, dirigé ; les entreprises publiques en régime collectiviste avec pour exemple l'expérience en U.R.S.S. ; les entreprises communautaires, les coopératives de production industrielle ; les prix et la concurrence, les monopoles intermédiaires, la monnaie et sa valeur, le crédit et ses différentes sortes d'instruments ; les modes de calcul des salaires ; la théorie des profits : la plus-value marxiste etc., le tout, en vingt-cinq leçons, y compris une conclusion sur les doctrines en méthodes et sciences économiques. Suivent également des cours

---

<sup>375</sup> Idem. p.1.

<sup>376</sup> Ibid., p.2.

<sup>377</sup> Ibid., p.4.

<sup>378</sup> Idem.

sur la législation du travail (salaire, contrat, durée et conditions, protection contre les risques etc.) et des cours de comptabilité. Enfin une série de leçons pour l'armée américaine et britannique sont exposées.<sup>379</sup> Une présentation de stages sur l'entraînement mental de 36 séances par P.L (sans doute Paul Lengrand) avec le logo de PEC et en sous-titre « Stage Ligue de l'Enseignement.<sup>380</sup> »

Nous avons trouvé également un document sous forme de questionnaire, imprimé en noir et rouge comme le Manifeste, avec le slogan : « Tous les chemins mènent à la culture. » (ANNEXE III) Il y est demandé aux « Amis lecteurs des Cahiers Peuple et Culture » de retrouver les étapes de leur progression, sur des éléments et contenus et de leur relation quotidienne avec la culture, « en laissant de côté toute conception figée. »<sup>381</sup> On voit par ces archives comment les animateurs de PEC se situaient dans la continuité et l'héritage des enseignements des universités Populaires qu'ils avaient l'ambition de rénover. Ils se voyaient complémentaires à l'école publique et en appui de ses travaux pour aussi faire aboutir une réforme globale de l'enseignement. Cela devait être réalisé dans le cadre du « Plan Langevin Wallon ».

Si nous reprenons le document de présentation de PEC dans sa version de novembre 1945.<sup>382</sup>, nous le trouvons plus explicite sur les moyens d'action. Il y est mentionné l'organisation en un an, novembre 1944-45, de 12 stages de trois à huit jours, accueillant de quarante à soixante-dix participants, réalisés dans des difficultés matérielles et d'organisation. Le manque de moyens était visible et décrié. Mais le travail se faisait avec enthousiasme dans les conditions « les plus difficiles, souvent les plus invraisemblables, presque sans argent et souvent en l'absence d'un centre éducatif.<sup>383</sup> »

Même si, pour pallier une demande pléthorique, ils diffusaient des documents dactylographiés et ronéotypés, ils annonçaient la future édition de cahiers trimestriels et guides

---

<sup>379</sup> Cahier 1- Juin 1946- Fiche Documentaire n° 8 à 12 PEC, Archives JP Saez.

<sup>380</sup> Documents PEC, 1 rue du Général Marchand, Grenoble. janvier 1946.

<sup>381</sup> Document A3 plié en quatre volets recto, verso, « La culture une enquête de PEC », nous n'avons pas trouvé de trace des résultats ... (Annexe III)

<sup>382</sup> Tapuscrit, présentation PEC, archives Jean-Pierre Saez, 20 pages, novembre 1945. op. cit., p.5. et suivantes.

<sup>383</sup> Idem.



de lectures « où la technique du magazine est appliquée à la pédagogie du livre <sup>384</sup> » qui seront réalisés avec Travail et Culture. Puis la réalisation d'une grande coopérative d'éducation populaire est présentée. Il s'agissait de « mutualiser », dirions-nous aujourd'hui, les moyens techniques, le personnel et le matériel le plus performant (bibliothèque, documentation, photos, films, disques etc.). Cette conception novatrice de l'éducation populaire, proposait également de mobiliser la collaboration des grandes organisations culturelles de photographie, de cinéma, ou de la radio. Le souci de l'apprentissage et de la réalisation des projets dans un engagement commun, une vie collective avec ses règles et son style de vie, expérimentée dans les pratiques sportives, des activités de plein air, des auberges de jeunesse, venait compenser la vie de l'usine, du bureau ou de la salle de classe.

Et c'est là précisément que s'inscrivait une nouvelle manière de faire de l'éducation populaire : proposer à ses militants d'être mieux armés pour rejoindre les mouvements syndicaux ou politiques, s'armer intellectuellement, renforcer ses connaissances pour participer aux transformations sociales nécessaires. Voilà la vision du rôle de l'éducation populaire que voulait donner Joffre Dumazedier et ses camarades à leur mouvement. « Chacun doit s'efforcer de tuer en lui le petit bourgeois égoïste pour favoriser l'éclosion dans l'équipe d'une vraie communauté de vie. [Sans quoi l'éducation populaire] risque une fois de plus, d'être un jeu d'idées au-dessus de la tête des travailleurs...<sup>385</sup> »

A la fin du fascicule, dans les points liés à l'organisation, ils prônent une structuration fédérale où d'autres associations adhèreraient librement aux statuts du PEC et à son Manifeste pour participer à ses activités. Les positions de son Manifeste, « Un peuple une culture » en étaient le ciment. Il y était précisé que les quelques hommes (et femmes elles y figurent mais ne sont pas nommément présentées) qui en composaient l'équipe centrale, avaient participé depuis une quinzaine d'années et vécu très directement « les expériences des Collèges du Travail, des Maisons de la Culture, des Amicales Laïques, des Équipes Sociales, des Auberges de la Jeunesse, des Équipes Volantes du Maquis du Vercors, issues de l'École d'Uriage dissoute par Vichy en fin 1942, etc..<sup>386</sup> » On voit bien que la filiation à Uriage n'était pas cachée et que la mention de sa dissolution par le régime de Vichy y était explicitement accolée. Enfin l'origine

---

<sup>384</sup> Idem. p. 8.

<sup>385</sup> Ibid., p. 9.

<sup>386</sup> Ibid., p.10.

multiple de l'appartenance à des organisations diverses du champ de l'éducation populaire, qui réunissaient les fondateurs, y était tout aussi clairement présentée. La localisation géographique d'une expérience régionale en Isère et plus particulièrement à Grenoble y était également revendiquée. Ceci étant, on verra très vite que cet ancrage territorial ne durera pas.

Pour mettre en œuvre ces ambitions, dans le contexte des années d'après-guerre et pour participer justement à la reconstruction et à la modernisation du pays, même si le PEC allait continuer à Grenoble, à Annecy et dans d'autres villes, Joffre Dumazedier, tout en continuant à être farouchement décentralisateur, voir anti-centraliste, sentit la nécessité de s'implanter dans les réseaux parisiens. Il ne voulait pas regarder passer le train de l'Histoire. L'ambition nationale du mouvement l'appelait à rejoindre la capitale parisienne.

Pour clore cette séquence, examinons ce que cette archive nous apprend sur la gouvernance de l'association. La dernière page du document en illustre la composition. L'organigramme est pyramidal avec à sa tête un directeur et son adjoint Inspecteur principal et départemental des Mouvements de jeunesse et d'éducation populaire, Joffre Dumazedier et Paul Lengrand, avec aussi comme membre de ce bureau exécutif Benigno Cacérès, secrétaire du syndicat (CGT) des charpentiers. Y étaient attachés des « Services Centraux » : un bureau d'études générales occupé par un universitaire Paul Lengrand, rédacteur en chef, et des responsables pour les secteurs de la documentation de l'édition et de la diffusion. Un mélange hétérodoxe entre des titulaires de la fonction publique et des militants syndicaux et associatifs. Si l'on ajoute que Dumazedier et Cacérès vont pendant quelques mois adhérer au Parti communiste français, avec le recul, on voit clairement du fait de sa composition hétéroclite, qu'ils étaient assis sur un volcan qui pouvait se réveiller à tout moment.

## **2.2. Les bulletins de liaison mensuels**

*Les bulletins de liaison* sont une autre source d'archives qui vont nous permettre de progresser dans les moments clefs de cette histoire. Le *Bulletin de liaison n° 1* de janvier 1946 vient sceller le premier anniversaire de l'association avec un éditorial signé par Joffre Dumazedier. Il se voulait très enthousiaste. L'année 1945 avait été, pour lui, l'année préparatoire aux réalisations programmées qui devaient voir le jour pour la nouvelle année 1946. Il s'agissait d'une école nationale pour la culture populaire rattachée à un centre de documentation. Dumazedier y relate les débuts difficiles pour faire se croiser les réalités locales

tout en étant conscient des responsabilités nationales. Les contraintes qui pèsent sur lui sont très lourdes pour mener de front le travail pratique et la recherche théorique. La question des moyens pour parvenir à réaliser ces ambitions ne cessera de mettre des freins à leur enthousiasme au moment où tout était mûr pour y parvenir. « Nous sommes prêts à aider l'Etat dans la création d'un service public de l'Éducation Populaire. Nous lui demandons en retour de nous accorder les moyens de bien travailler. »<sup>387</sup> » Sous le titre « Manifestons » un petit article vient attirer l'attention des lecteurs sur la publication du Manifeste, extrait :

*Des semaines de travail, des nuits de veille, des mois d'attente. Deux cent cinquante mille francs, près de deux tonnes de papier. Soixante-dix mille pages, quinze mille tracts, cinq mille enveloppes, trois mille circulaires. Voilà ce que représente la première édition de notre Manifeste [...] qui sera diffusé partout en France. Et dont plusieurs dizaines d'exemplaires iront semer la bonne parole de la Baltique aux Indes et de la Tamise au Cervin.*<sup>388</sup>

Le *Bulletin de Liaison* n°5, datant de juin 1946, confirme l'installation du siège social de PEC à Paris au numéro 5 de la rue des Beaux-Arts. C'était aussi à ce moment-là, l'occasion d'un rapprochement entre PEC et Travail et Culture (TEC), dans une belle unité d'action qui héritait d'un même directeur, Joffre Dumazedier. Cela avait été formalisé dans le cadre d'un accord conclu le 10 mai 1946 qui faisait l'objet d'un texte adressé « A tous nos correspondants » en gros titre du *Bulletin de Liaison* n°5. « A la demande unanime des dirigeants du P.E.C. et du T.E.C., Dumazedier prend la direction commune des deux associations. Il reste Inspecteur Principal des Mouvements de Jeunesse et d'Éducation populaire à Grenoble, mais il a obtenu de la Direction des Mouvements de Jeunesse et d'Éducation populaire la permission de faire, dans les mois qui viennent, des séjours prolongés à Paris, dans l'intérêt des deux associations.<sup>389</sup> » Travail et Culture se partageait les activités avec Peuple et Culture, chacun ayant ses domaines de compétence et de pertinence dans les vastes chantiers de la culture à l'éducation populaire.

Ils éditaient en commun une revue appelée *Doc* dont Chris Marker avait la charge. Il sera plus tard un réalisateur et un critique important dans l'équipe des *Cahiers du Cinéma*. Travail

---

<sup>387</sup> *Bulletin de Liaison PEC* N° 1, Tapuscrit photocopié de 7 pages, p.2.

<sup>388</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>389</sup> *Bulletin de Liaison PEC* N°5, (tapuscrit de 4 pages qui doit dater du mois de juin 1946 Archives JP Saez.)

et Culture s'occupait plus de l'art et du théâtre où se côtoyèrent un temps Charles Dullin, Jean Vilar, Jean-Louis Barrault et Gérard Philipe. Ils étaient aussi très en lien avec les milieux du cinéma avec André Bazin, un de nos grands maîtres de la critique du cinéma, Chris Marker ou encore Alain Resnais. Du côté de la littérature Boris Vian avec les frères Prévert étaient présents pour la poésie et le jazz. Tous ces artistes étaient au centre de l'activité culturelle de la rive gauche de Paris.

Benigno Cacérès animait ce qu'ils appelaient « des coopératives de spectateurs », sorte de clubs des amis du théâtre. Ils assistaient aux représentations en commun, invitaient les metteurs en scène et les comédiens pour des discussions, se concertaient pour réunir les fonds nécessaires pour faire venir telle ou telle troupe etc. Plus de trois décennies plus tard, Cacérès propose de « retourner la question par rapport au début des années 80 : « Comment se fait-il qu'aujourd'hui l'éducation populaire ne touche pas les individus qui comptent autant dans la culture ?<sup>390</sup> » S'autorisant une réponse à cette question, Jean-Pierre Saez évoque non seulement les effets de la période libératrice qui se prêtait à l'émergence de la création, mais également de deux conceptions antagonistes qui faisaient débat : celle proche des positions communistes pour qui « tout est politique y compris la culture », celle-ci étant au service d'un combat politique, où il s'agit de « changer l'homme pour changer la société ». Et de l'autre côté, la position de ceux qui comme Delarue pensaient que « Tout cela [était] bien joli mais si vous ne changez pas d'abord la société, vous ne ferez rien !<sup>391</sup> ». Chacun essayait de relier le faire et le dire, le savoir et l'expérience, la raison et la pratique à sa façon.

### **2.3. Élités, jeux politiques et décentralisation**

Pour ne pas trop verser dans des polémiques stériles et mieux souscrire aux principes de réalité, Peuple et Culture avait fait le choix d'organiser ses activités autour de l'éducation et de la formation des élites pour accompagner les mouvements d'éducation populaire. Cacérès faisait remarquer qu'à la place du mot « élite », on emploierait aujourd'hui celui de « militant », d'« animateur », de « médiateur » ou d'« acteur culturel », c'est également ce qui ressort du Manifeste que nous analyserons plus tard. La sortie de la guerre laisse sur les mots des traces

---

<sup>390</sup> Jean-Pierre Saez, « Entretiens avec... », op., cit., p.101.

<sup>391</sup> Idem.

indélébiles. Seuls les mots changent alors que leur sens reste identique. À Grenoble, quelques centaines d'adhérents des classes moyennes et populaires fréquentent les diverses activités didactiques de Peuple et Culture. La soif de culture était très forte après la pénurie qui venait de sévir pendant les années noires. Cet appétit était aussi fort que le besoin d'idéal et « d'un paradis sur terre ». L'engouement des intellectuels pour une utopie politique, la vénération du « petit père des peuples » incarné par Joseph Staline, étaient à leur comble. A l'entrée de la guerre froide, le Parti communiste français faisait le plein d'adhérents en devenant, en raison des exactions commises par l'ennemi, « le parti des 75 000 fusillés ». Les débats sur les questions politiques entre les militants de Léo Lagrange, proches des socialistes, ceux des mouvements proches d'un catholicisme social ou du personnalisme chrétien d'Emmanuel Mounier et enfin ceux qui se rapprochaient des positions communistes animaient les controverses.

Nous illustrerons nos propos avec cette anecdote concernant une des brouilles mémorables au sujet de Malraux. C'est Rovin qui en parle. La scène est la suivante : il était en train de boucler la revue *DOC* avec Chris Marker vers la fin de l'année 1947. Tous les deux décidèrent de faire un papier sur le roman *Espoir* de Malraux qui venait d'être publié. Après avoir eu des sympathies pour le communisme, Malraux venait de rejoindre le RPF du Général de Gaulle.

*Une dame écrivain qui s'appelait Edith Thomas est venue un beau jour pour contrôler ce que nous allions mettre dans ce numéro. Quand elle a vu le nom de Malraux, elle a poussé des cris en disant : « c'est inadmissible, vous ne pouvez pas publier un extrait de cet auteur fasciste ». Comme Chris Marker, moi-même et quelques autres ne trouvions pas que Malraux était un fasciste, on a eu des mots et finalement, la majorité des membres du comité directeur et du bureau, qui pour la plupart étaient aussi membres du PC comme Dumazedier et Cacérés, nous ont mis en minorité, non pas de gaieté de cœur mais parce qu'ils se sentaient obligés de le faire. »<sup>392</sup>*

Après cette brouille, Chris Marker quitta définitivement Peuple et Culture. Cacérés démissionna de ses fonctions de permanent tout en restant au comité directeur. Ajoutons qu'Edith Thomas fut elle aussi, un peu plus tard, exclue du Parti comme « Vipère Titiste ». La cabale menée par des communistes dogmatiques contre Bazin, qui venait de publier dans la

---

<sup>392</sup> Jean-Pierre Saez, « Entretiens avec... », op. cit., p. 16.

revue *Esprit* « Le Mythe Staline dans le cinéma soviétique », se solda par une série de démissions suite à une tentative de manipulation de l'assemblée générale de Peuple et Culture. Les dogmatiques avaient perdu la bataille. Joseph Rovin, plus philosophe, ouvrit la perspective à la problématique de la démocratie culturelle, tout en marquant, lui aussi un pas de côté, par rapport au jeu politique.

*Peuple et Culture était un organisme qui militait pour la transformation de la société dans le domaine culturel. De ce fait, il ne prenait position que sur des thèmes culturels pour permettre à des militants et à des camarades de tous bords qui étaient d'accord sur les objectifs de la démocratie culturelle de rester dans ce mouvement quelle que fût par ailleurs leur adhésion politique.* <sup>393</sup>

Dans l'effervescence de la Libération, PEC revenait sur la question de son déménagement à Paris comme l'exprime Dumazedier à Jean-Pierre Saez dans leurs entretiens :

*Au départ, nous étions des supporters de la décentralisation. Nous voulions faire de Peuple et Culture un mouvement national tout en restant à Grenoble. La décentralisation était alors un sujet d'actualité. L'idée ne date pas d'aujourd'hui. Pour citer un exemple, on n'imagine pas le travail très important de quelqu'un comme Jeanne Laurent au niveau de la décentralisation théâtrale. C'était une personne vigoureuse qui avait déjà les principales idées qu'on croit découvrir aujourd'hui.*

*Pour revenir à Peuple et Culture, nous voulions donc rester en province tout en étant un mouvement national, mais de fait ça n'a pas été possible. La France était trop centralisée ; les contacts internationaux étaient trop difficiles à établir à partir d'une ville de province, si bien que, la mort dans l'âme, malgré nos principes, nous sommes venus à Paris où nous avons fixé le siège social de Peuple et Culture.* <sup>394</sup>

Cela donna lieu à de nombreux débats. Paul Lengrand y était d'ailleurs fermement opposé. Cela avait motivé son départ l'hiver 1946, par rejet du parisianisme :

*Deux années, c'était beaucoup trop court pour mettre un terme à l'expérience. Seulement, il y avait l'ambition politique de certains membres de Peuple et Culture qui pensaient qu'il ne fallait pas laisser passer le train de l'Histoire. Le train de*

---

<sup>393</sup> Id. Ibid., p.102

<sup>394</sup> Jean Pierre Saez « Entretiens avec... », op. cit., p. 39.

*l'Histoire, c'est le communisme à l'époque, et c'est à Paris qu'il fallait être pour côtoyer les gens qui étaient l'incarnation de l'Histoire [...] Je ne voyais pas la possibilité de faire la même chose à Paris en se retrouvant en face des "clans" français : les catholiques, la CGT, la Ligue de l'enseignement qui était toute puissante je trouvais de toute façon qu'il était prématuré de quitter Grenoble.*<sup>395</sup>

Mais, continuons à analyser les archives en examinant les bulletins de liaisons mensuels de PEC, installés désormais au 14 rue Monsieur-Le-Prince à Paris dans le VI<sup>ème</sup> arrondissement comme la revue *DOC* publiée conjointement par PEC et TEC des années 1947 à 1950.

#### **2.4. Au revoir Professeur Langevin**

*Le Bulletin de Liaison* d'août 1947, outre les rubriques habituelles consacrées à la vie de l'association, à ses activités de stage, celles des associations locales de Lyon, d'Annecy ou de Grenoble, la vie des commissions lecture et bibliothèques, cinéma, sport etc, contient un article conséquent sur la réforme de l'enseignement (Plan Langevin – Wallon) concernant le problème de la culture populaire qui occupait justement les animateurs de PEC depuis la fin de la guerre. Il s'agit de l'extrait d'une contribution d'un membre de PEC, Henri Richard, inspecteur d'Académie, publié dans la revue *Esprit* d'avril 1947. Il y défendait que la question d'un enseignement secondaire pour tous se posait différemment pour des paysans ou des ouvriers des campagnes que pour les classes populaires des villes. On y reconnaît les thèses de PEC dès les premiers mots de l'extrait de son article « Toute culture vraie est une culture incarnée ; elle est étroitement liée à la vie réelle de l'adolescent ou de l'adulte qui la reçoit [...] Elle est donc en liaison directe avec le milieu social et professionnel. »<sup>396</sup> Il y défendait une culture plurielle propre à chaque individu qui selon son expérience et son mode de vie avait égale valeur et dignité. Pas de « plaquage » possible d'une culture unique imposée par l'institution. Et il voulait un égal respect pour ceux qui dès leur quinzième année vont quitter l'école pour « s'en aller à l'atelier ou aux champs. [...] Si l'on pense qu'un métier manuel offre à l'homme

---

<sup>395</sup> Ibid. P 60.

<sup>396</sup> *Bulletin de Liaison PEC N°15 aout 1947*. 14 p., p.13.

des possibilités de vie égale en dignité à celles que peut offrir une profession libérale, il faut agir en conséquence.<sup>397</sup> » Et, la fin de l'extrait prône un encouragement pour les professeurs à semer en chacun de leurs élèves une invitation à se cultiver par soi-même. Les prémisses des travaux ultérieurs de Dumazedier sur les aptitudes à l'autoformation trouvent ici leurs premières origines.

Le 27 septembre 1947 c'est au Musée des arts décoratifs que se réunit le comité directeur de PEC où son président Joffre Dumazedier fait un rapport en posant les jalons de l'année 1948. Pour que la culture soit accessible à tous, il défendait à nouveau l'idée des coopératives de spectateurs, « le billet syndical » pour les travailleurs, la détaxation pour les films éducatifs, l'accès aux films à des tarifs préférentiels pour les ciné-clubs, une politique volontariste qui dissuade d'occuper le terrain de la spéculation par les marchands de matches, de spectacles ou de livres, préoccupés seulement par la courbe ascendante de leur marge bénéficiaire. D'ailleurs ce n'était pas mêler la politique à la culture que de s'engager pour ce combat, mais défendre une culture qui ne soit pas une culture au rabais, tout particulièrement si on voulait la rendre accessible au plus grand nombre.

Le président Dumazedier rappelait ainsi que la culture pour et par le peuple avait une histoire jalonnée de grandes dates et de figures héroïques. Histoire subjective, certes, mais à vocation pédagogique pour montrer le sens du mouvement d'émancipation populaire par l'éducation. En voilà les étapes : au moment de la Convention de 1792, Condorcet voulut dans une formule devenue célèbre depuis, « rendre la raison populaire ». Il faudra attendre 1864 pour que Jean Macé crée la Ligue de l'instruction publique (devenue jusqu'à nos jours, la Ligue de l'Enseignement). En 1882, l'école publique laïque et obligatoire fut instaurée. En 1898, éclata l'Affaire Dreyfus et en réaction, la création des universités populaires. En 1933 les syndicats créèrent les Collèges du travail et les Maisons de Culture. En 1936, le Front Populaire s'attacha à améliorer les conditions de travail et l'organisation des loisirs populaires avec Léo Lagrange et son ministre de l'Education, des Beaux-Arts et de la Recherche, Jean Zay. Enfin bien sûr en 1945 à la Libération les propositions de Jean Guéhenno vinrent engager une

---

<sup>397</sup> Idem



[...] lutte contre les vestiges de la « jeunesse de Vichy » ; renaissance de la confédération des Œuvres post et péri-scolaires, l'essor de Tourisme et Travail, Travail et Culture, des Foyers Ruraux etc.... Sur tout le pays se tisse un réseau d'organisation des loisirs populaires et de diffusion de la culture. Un corps dévoué d'Inspecteurs de la Jeunesse et des Sports vient appuyer ce développement. La culture populaire a déjà son Histoire : l'Histoire de ses luttes et de ses conquêtes. [...] Défendre l'école laïque c'est défendre TOUTE l'éducation populaire. [...] Rappelons-nous de l'attitude de tous ceux qui ont défendu la liberté du pays contre les nazis ; les masses ne sont-elles pas porteuses de valeurs, et, par là même, créatrices d'une authentique culture ? [...] Ce n'est pas au nom d'une vérité « politique » que nous attaquons ce sport qui fait oublier toute les réalités de la cité, c'est au nom d'une vérité culturelle. C'est tromper les jeunes gens que de leur présenter le sport comme une évasion abrutissante. Le sport EST une question sociale. Il EST une question morale, esthétique, humaine. <sup>398</sup>

Dans le même mouvement, Dumazedier insistait sur la nécessité impérieuse de faire avec beaucoup de sérieux un travail méthodique pour une réelle transmission des activités d'éducation populaire qui obligent à puiser dans les acquisitions les plus récentes, les plus novatrices de « l'art et la science de l'éducation ». Cela contre les « camarades » qui déjà faisaient une critique acerbe des stages qui pour eux étaient inutiles, trop généralistes et qui formaient des technocrates très éloignés des associations et des travailleurs eux-mêmes.

Continuons nos fouilles dans les archives que nous a remises généreusement Jean-Pierre Saez en rangeant sa bibliothèque pour nos futures recherches sur Dumazedier. Parmi les documents offerts, figure un gros recueil parfaitement relié des *Bulletins de liaison* de PEC, les numéros 20 à 33 de janvier 1948 à mars 1949.

Dès l'éditorial du numéro 20 « Sur un stage de l'UNESCO ayant pour thème : « A quelles conditions l'éducation, l'humanisme peuvent-ils être révélateurs de l'Homme et de l'humanité et conduire à une meilleure compréhension de l'homme ? » Roger Gal y

---

<sup>398</sup> Idem. Les mots en capitales sont ceux de la version originale de Dumazedier. Nous retrouverons ces thèmes plus bas dans les livres sur le sport et les jeux olympiques dans la collection des « *Regards neufs* » de PEC.

présente un rapport qui fut adopté en commission par une vingtaine de pays et publié dans le Bulletin de l'Éducation Nationale en octobre 1947. On y retrouve les thèmes chers à PEC et à son président : rattacher l'école à la vie, transmettre certes l'héritage du passé, mais avoir surtout le souci de préparer l'enfant à résoudre les problèmes de son temps et du futur probable auquel il aura à s'adapter. La méthode préconisée est faite d'une connexion constante avec son milieu de vie, pour l'aider à découvrir ses codes et ses lois. Ainsi l'enfant pris véritablement comme un sujet social apprenant, « [...] aura accompli la tâche la plus importante pour un citoyen du monde : on lui aura permis de se situer et de comprendre sa place dans le temps et dans l'histoire, dans le concert des efforts humains.<sup>399</sup> » Eviter d'entretenir l'élève dans des réalités abstraites, idéales ou lointaines qui pourraient le tromper en le rendant indifférent voire hostile aux vrais moyens de transformation de la société vers plus de liberté et de fraternité : « lutte contre les puissances de l'argent qui divisent la nation en intérêts opposés, lutte de longue haleine pour la disparition des classes qui divisent le pays en intérêts et habitudes opposés [...] afin que la Fraternité Nationale soit plus réelle.<sup>400</sup> » Suivent les rubriques habituelles sur la vie de l'association, ses commissions, ses activités, un exposé sur l'Histoire et les concepts d'éducation populaire, un article de Chris Marker sur le Théâtre du Peuple en Angleterre et sur la formation du public par Delarue où il parle des penchants et séductions du peuple et sa capacité de s'émouvoir devant une œuvre artistique.

*Qui aurait pu penser que des peintres authentiques puissent s'enthousiasmer devant certaines cartes postales aux couleurs sucrées et aux formes baroques ? Certains artistes modernes découvrent dans la publicité un germe de poésie véritable. Nous ne rentrerons donc pas dans de fallacieuses querelles de genre. Mais si le peuple enchante ces enfants de comptines en lesquelles il y a déjà tout Desnos, s'il parle spontanément une langue, rythmée comme les versets de Claudel, lorsque l'émotion l'anime et qu'il ne se surveille plus, témoin cette phrase carillonnante entendue au coin de la rue : « Et puis d'abord, monsieur, vot' chien, s'il recommence, c'est pas dans l'sien, c'est dans ton cul qu'j'y fous mon pied », pourquoi le peuple ne comprendrait-il pas « a priori » et ne serait-il*

---

<sup>399</sup> Bulletin de Liaison N° 20, p. 2.

<sup>400</sup> Idem

*pas ému d'une langue qui n'est faite que de l'heureuse conversation de ces rares moments ?*<sup>401</sup>

Suivent également des informations sur des conférences d'Henri Lefebvre, et pour le quatre-vingtième anniversaire du *Capital* de Karl Marx, sous la présidence de Pierre Joliot Curie, des conférences de Georges Cogniot à la Sorbonne sur l'actualité du *Capital*. Dans la rubrique « Textes à lire » on y retrouve à nouveau Henri Lefebvre avec la parution de son ouvrage *Critique de la vie quotidienne* chez Grasset et Lucien Febvre qui publiait une biographie sur Michelet.

Dans le numéro suivant du *Bulletin de Liaison* (numéro 21 de mars 1948) on nous informe que les lignes d'action proposées par le président Dumazedier, et le rapport moral présenté par le secrétaire général Cacérés, avaient été adoptés à l'unanimité dans l'AG du 31 janvier 1948.

Dans les « textes à lire » pour la mort de Paul Langevin « illustre savant et humaniste » disparu en décembre 1946, un article de madame Seclet Riou, secrétaire générale du Groupe Français d'Education Nouvelle, est repris. Elle y relate les préoccupations de Paul Langevin qui avait à cœur de « vulgariser » la science et la culture par la création en 1932 des premières Universités ouvrières avec Romain Rolland, Henri Barbusse et Francis Jourdain. Mais cette initiative est jugée « dangereuse par les profiteurs de l'obscurantisme. Oubliant que la violence ne vaut rien contre l'esprit, le Gouvernement Daladier supprima, en 1939, par décret, l'Université Ouvrière.<sup>402</sup> » Élu président de la société française de pédagogie à la Libération, Paul Langevin s'était attaché dans les derniers mois de sa vie à former les maîtres de l'enseignement du primaire, « l'école du peuple », qui était pour lui au centre de l'accomplissement de sa réforme. Ainsi quelques mois après la Libération, il avait pris sa revanche sur l'arrêt des Universités Ouvrières par Daladier en créant l'Université Nouvelle, assisté d'Henri Wallon, de Marcel Prenant et de Frédéric Joliot. Puis c'est finalement sur *La leçon de gymnastique*, une très belle histoire de Rainer Maria Rilke, que se clôt ce vingt-et-unième numéro du bulletin de liaison de PEC. Au revoir Paul Langevin, le professeur physicien de renom qui, pour Sirinelli, était « l'archétype du compagnon de route [du Parti

---

<sup>401</sup> *Bulletin de Liaison* N° 20, p. 12.

<sup>402</sup> *Bulletin de Liaison* N° 21, p. 23.

communiste]. Sa signature au bas d'un texte qui condamne sans ambiguïté "la volte-face soviétique" atteste de l'ampleur du trouble entraîné par le pacte germano-soviétique chez nombre d'intellectuels communistes.<sup>403</sup> » Il signait contre les régimes de n'importe quelle couleur politique contre la Tchéka ou la Gestapo qui usaient des mêmes moyens contre la liberté de pensée, et « la propagande toute puissante pour broyer les cerveaux [...] le défilé tenant lieu de discussion et de réflexion [...]»<sup>404</sup> »

## 2.5. Accès à la culture, fiche et contre fiche

L'éditorial du numéro suivant, d'avril 1948, est un long texte qui s'étale sur trois pages du *Bulletin de liaison*. Prenant à rebours la vision de la révélation quasi mystique que développera plus tard Malraux, Dumazedier creuse la question des rapports entre l'œuvre et son récepteur, en développant la relation entre l'éducateur (animateur ou médiateur) qui mobilise l'imagination, la sympathie, et le désir du futur lecteur. « Entre l'œuvre et celui qui la contemple, rien. Surtout pas de critique universitaire ou de critique politique, ou de critique moraliste. »<sup>405</sup> Il faudrait plutôt de la sympathie, et l'activation des leviers de l'imagination pour devenir complice, se mettre en empathie avec les héros et les histoires du livre pour ensuite les présenter au public. Il en va de même pour la pièce, le tableau du peintre, ou l'œuvre cinématographique où les spectateurs du cinéma ou du théâtre, pendant ce laps de temps suspendu loin des sollicitations du moment, devraient devenir eux-mêmes : Don Juan, Rita Hayworth ou Jean Gabin. Dumazedier cite également Charles Dullin qui demandait au spectateur de laisser leur jugement critique au vestiaire en entrant dans le théâtre. Il faut d'abord faire l'expérience des propositions des créateurs, sans a priori se laisser aveugler par l'impressionnisme ou le dogmatisme. « Le seul esprit critique qui ne soit pas dupe : celui qui s'exerce sur les réalités de la vie, non sur le vide des mots [ ...] »<sup>406</sup> » Dumazedier met en garde contre l'emprise des institutions d'éducation familiales, religieuses ou politiques ou encore médiatiques (pour

---

<sup>403</sup> Jean-François Sirinelli *Intellectuels et passions françaises* op.cit., p. 129.

<sup>404</sup> Ibid.

<sup>405</sup> *Bulletin de Liaison* N°22, p. 2.

<sup>406</sup> Idem.

utiliser un paradigme contemporain) qui détourneraient ou voudraient contrôler nos perceptions.

*Le plus menaçant est le dogmatisme politique : l'exemple de la presse quotidienne et de la presse hebdomadaire est bien mauvais pour l'éducateur digne de ce nom. Sous couvert de critique, les idées toute faites remplacent le jugement, des schémas idéologiques remplacent les hypothèses, une scolastique et une rhétorique remplacent la prudente découverte et la patiente explication des processus linguistiques, psychologiques, psychanalytiques ou sociologiques de la création — on juge, on élimine, on loue, on désapprouve l'œuvre d'art, pour des motifs qui n'ont rien à voir ni avec la beauté, ni avec la vérité.<sup>407</sup>*

Que dirions-nous aujourd'hui avec la prolifération d'objets connectés sur nos moindres désirs de consommation ? Dumazedier insiste sur la complexité des situations des hommes dans leurs différents milieux, des relations des hommes entre eux, des relations des créateurs artistiques ou des chercheurs scientifiques avec leurs histoires passées, présentes et en devenir. En citant par la suite les bonnes mais aussi les mauvaises influences que peuvent provoquer pour leurs lecteurs les œuvres de Giono, Alain, Gide, Miller, Camus, ou encore Claudel, il montre qu'au-delà de leur période historique ou de leur milieu d'appartenance, ou encore de leur classe sociale d'origine, les œuvres survivent à leurs auteurs parce qu'elles les dépassent.

De la critique, de l'explication de texte (titre de cette éditorial), de l'initiation à l'art et à la culture, Dumazedier conclut en insistant sur une responsabilité absolue qui devrait guider la « critique progressiste dans la libération idéologique du monde : purifier, en les assumant, toutes les richesses culturelles : même si elles sont nées dans un milieu, une classe ou des zones idéologiques hostiles au progrès.<sup>408</sup> » Peu importe si l'œuvre de tel ou tel auteur vient d'un milieu progressiste (plutôt de gauche) ou conservateur (plutôt de droite) Dumazedier invite une fois de plus à s'ouvrir à la pluralité, à la complexité (dirait son collègue Morin) des œuvres et des situations.

Cet éditorial reprend de nombreuses hypothèses que développera Joffre Dumazedier tout au long de ses propres ouvrages. C'est aussi une explication de (ses propres) textes bien sûr, « tout roman, à bien le prendre est une autobiographie », dit-il reprenant une citation de Sainte-

---

<sup>407</sup> Ibid, p.3.

<sup>408</sup> Idem.

Beuve qui s'exprimait sur Chateaubriand. Plus loin, dans la rubrique *Textes à lire* on trouve un extrait du livre de Sainte Beuve, mais aussi de la *Critique de la vie quotidienne* d'Henri Lefebvre, ainsi qu'un article de Georges Politzer.<sup>409</sup> Le numéro suivant du mois de mai 1948 démonte, dans son éditorial signé de PEC, les falsifications, les manipulations servies par les condensés d'ouvrages, les *digests* auxquels les animateurs de PEC et de TEC, dans leur revue *DOC*, préfèrent proposer des fiches de lecture. Dumazedier y publie une longue « Notice aux rédacteurs » de la page 21 à 26. Il analysait cet *Instrument d'éducation populaire*, que sont justement les fiches de lecture. Titre de leur éditio, ce qu'ils appellent avec humour les « contre-fiches » ns sont pas des textes mutilés. A la différence des *digests*, ils se défendent de vouloir se substituer à la lecture attentionnée du livre. Ils ont plutôt choisi de proposer une sélection d'extraits qui incitent justement à la lecture complète de l'ouvrage. Là se fait la différence entre des éditions condensées et des éditions commentées. « Non pas des lectures qui évitent l'effort, mais des choix qui préparent et orientent l'effort.<sup>410</sup> »

### **3. Dumazedier chercheur militant**

#### **3.1. William James et l'entraînement mental en question**

Dans le numéro vingt-huit de ces *Bulletins de liaison* édités pour les mois d'été 1948, Dumazedier revient sur les erreurs d'interprétation et de mise en application de sa méthode d'entraînement mental. Il faut y voir un moyen, facilitateur d'expressions et de recherches intellectuelles, qui participerait au développement des activités culturelles chez les individus, plutôt que comme un nouvel académisme, normatif ou moralisateur. Ce ne doit devenir en aucun cas un nouveau catéchisme, une foi exclusive dans ses propres moyens intellectuels pour libérer l'homme de ses démons et de ses oppressions.

L'entraînement mental est plutôt une méthode de formation intellectuelle, inspirée du sport pour mieux écrire, penser, s'exprimer. Les activités sportives dans leurs vertus individuelles ou collectives, quand elles sont bien comprises, dégagent une manière de vivre, un style de vie, dont peuvent bénéficier les milieux les plus populaires jusqu'aux plus aisés. On y décèle « le

---

<sup>409</sup> Ibid., p.27.

<sup>410</sup> *Bulletin de Liaison N°23*, p 3.

développement non seulement de réflexes physiques, mais encore de « réflexes » moraux, intellectuels, esthétiques.<sup>411</sup> »

Dans ce même numéro d'été 1948 Dumazedier a choisi pour titre : « Mise au point sur l'entraînement mental », un long article de quatre pages avec en exergue une citation de William James (1842-1910), tiré de son ouvrage disponible en ligne : *Causerie pédagogique*.<sup>412</sup>

Mais, arrêtons-nous un instant sur ce personnage. William James aurait-il eu une influence décisive dans le développement des idées dumazedériennes ? Il établissait une parenté toujours réaffirmée entre les idées et les conduites individuelles pour engager les actions. Il se posait toujours la question centrale à ses analyses : qu'elles soient d'un usage personnel, familial, professionnel, politique, religieux comment nos idées influencent-elles nos comportements ? De nationalité américaine, William, le frère du célèbre écrivain Henry James, s'était formé grâce à l'enseignement du naturaliste Louis Agassiz dont il était devenu l'ami. Il l'avait d'ailleurs suivi dans un voyage d'étude au Brésil<sup>413</sup> dans les forêts amazoniennes. William James était docteur en médecine, professeur de physiologie à Harvard puis de psychologie et de philosophie. Il était particulièrement attaché aux théories de la connaissance. Il voulait découvrir comment les facultés humaines s'adaptent au monde pour mieux l'appréhender et y subsister le plus confortablement possible. Homme très sensible doté d'une importante connaissance pluridisciplinaire, il accordait énormément d'importance aux expériences vécues. Il était empreint de mysticisme tout en incarnant le pragmatisme au plus haut point.

*Avec James on le mesure, le christianisme revendiqué, sans perdre son importance, prend des aspects plus métaphysiques mais aussi pragmatiques, et finalement, heuristiques. [...] Le tableau présenté par R. Rubio n'est guère positif ; la dépression, l'errance intellectuelle, la tentation du suicide sont bien présentes : W. James a dû se construire dans un certain doute qui, pour n'être point cartésien, lui fut sans doute pénible à vivre. [...] Plutôt que de parler de « science », mieux vaut parler de*

---

<sup>411</sup> *Bulletin de Liaison* N° 25, Juillet-Aout 1948, p.3.

<sup>412</sup> William James, <http://www.babordnum.fr/viewer/show/183#page/n182/mode/lup>, consulté le 16 Avril 2019.

<sup>413</sup> Les éléments biographiques sont repris des notes du traducteur de W James des *Causeries Pédagogiques*, de M. Pidoux, en septembre 1908, et de la préface de la thèse sur W James, de Ramon Rubio *William James Philosophie, Psychologie, Religion*, publiée chez L'Harmattan en 2007, par son directeur de recherche Jean-Claude Beaune.

« connaissance », de « vérité » de « sens » [...] Le problème principal est que la pensée ne peut être un énoncé mais un vécu. <sup>414</sup>

On retrouve ici une sorte de filiation avec les recherches qu'effectue deux générations plus tard, Joffre Dumazedier. A une exception fondamentale près, que, ni les aspects mystiques, ni les errances intellectuelles à tendance suicidaire, ne sont présentes dans la biographie de Dumazedier.

Ils se rejoignent pourtant sur une même philosophie pragmatique, un empirisme radical qui par des recherches scientifiques se donne pour objectif de tendre vers l'action. Transformé en sociologie empirique pour Dumazedier, ils démontrent, chacun à sa façon, comment des idées font commerce avec les conduites propres à chacun, dans une conception du monde qui n'était ni moniste, ni purement rationaliste. Chez James, comme chez Dumazedier « L'empirisme radical postule donc le pluralisme et envisage la possibilité de commencement réel, de fins réelles, d'une vie morale réelle, etc. <sup>415</sup> »

On y trouve également la nécessité d'inclure les travaux manuels dans les programmes d'éducation scolaire. Les « leçons de choses » apprises en classe seraient gravées dans l'esprit, dans la mémoire vécue de l'élève, pour y rester disponible durant toute la vie, comme une empreinte, une impression sensible. Les travaux dirigés et les activités de plein air ont cette fonction depuis les instructions ministérielles qu'avaient données Jean Zay en 1937-1938. « Il s'agissait là comme ailleurs d'élever la curiosité des élèves, d'ouvrir plus largement à la vie le travail scolaire, de familiariser l'enfant avec les spectacles de la nature et de la société, de lui faire connaître l'Histoire et la Géographie locales, et de remplacer, comme dit Montaigne, la savoir appris par le savoir compris. <sup>416</sup> »

De la même façon, la grande règle pédagogique qu'enseignait James était de faire se rejoindre la réception d'un savoir à son expression par l'élève pour mieux l'apprendre. « Aucune impression sans expression. [...] L'expression revient à l'esprit sous la forme d'une impression nouvelle, l'impression d'avoir agi. [...] Or le retour de l'impression sur elle-même

---

<sup>414</sup> Jean-Claude Beaune, Ramon Rubio *William James Philosophie, Psychologie, Religion*, op.cit., p 22, 24,25

<sup>415</sup> William James « *Causeries Pédagogiques* », op. cit., p 10.

<sup>416</sup> Jean Zay, *Souvenirs et solitude*. Préface de PM France, précédée de *Jean Zay, ministre de l'intelligence française* de Patrick Pesnot. Éditions de l'Aube, Paris 2004, 384p., p 135



complète l'expérience.<sup>417</sup> » Dans sa conception de l'homme, envisagée d'abord comme un être agissant, se reconnaissait une acception très large de l'action : « J'entends par action notre langage, notre style, nos affirmations et nos négations, nos sympathies, nos antipathies, nos déterminations émotionnelles du présent immédiat, mais aussi de l'avenir éloigné. <sup>418</sup> »

Pour William James, la pédagogie était un art toujours vivant, qui se nourrit de l'intuition du professeur pour accompagner les tâtonnements de ses élèves dans l'acquisition de nouveaux savoirs. Il y préconise que la psychologie et la pédagogie devraient marcher côte à côte, « elles vont de pair sans que l'une soit soumise à l'autre.<sup>419</sup> » Il y envisage également l'éducation des individus comme une organisation de leurs ressources, des habitudes innées et acquises qui conduise à l'action. En effet, pour ce psychologue, qui s'adressait dans ses *Causeries pédagogiques*<sup>420</sup> à des éducateurs dans leurs relations avec leurs élèves, on sent poindre les prémices de la psychopédagogie. Une discipline que nous retrouverons comme étant l'un des objets de recherche essentiel d'une possible théorie dumazedérienne. Nous retrouverons William James cité par Joffre Dumazedier en exergue dans un extrait justement de ses *Causeries pédagogiques* :

*Comparés à ce que nous devrions être, nous ne sommes qu'à demi éveillés. Nous n'utilisons qu'une faible partie de nos ressources mentales et physiques. L'homme vit bien en-deçà de ses limites. Il possède des pouvoirs de toutes sortes dont il ne tire, généralement, aucun parti.<sup>421</sup>*

### **3.2. « Le plus possible : l'improvisation »**

Dans cet éditorial consacré comme nous l'avons dit à une « mise au point sur l'entraînement mental », le président de PEC fait le constat d'une évolution permanente au fil des trois années d'expérimentation de ces méthodes, depuis la Libération, en confrontant sa

---

<sup>417</sup> Ibid., P38.

<sup>418</sup> Ibid., P29.

<sup>419</sup> Ibid., P13.

<sup>420</sup> Parues dans leur traduction française en 1912.

<sup>421</sup> *Bulletin de Liaison PEC N° 26*, septembre-octobre 1948, p 2.

pratique et sa théorie dans de nombreux stages nationaux, Centres d'Education ouvrière, Écoles agricoles, Établissements scolaires etc., jusqu'à une belle reconnaissance : figurer au programme de réforme des Écoles normales de formation des instituteurs et institutrices.

Malgré tous ces efforts, pour Dumazedier, l'échec de cinquante années de mise en œuvre de l'éducation populaire qui venait compléter l'enseignement scolaire est causé par le manque de lien entre ce qui est enseigné dans les murs de l'école et la vie en dehors. Trop peu justement de « leçons de choses », de travail manuel, préconisé à l'instant par William James. « Souvent, ceux qui n'ont bénéficié que de l'enseignement primaire pour tout apprentissage scolaire, vivent la vie quotidienne avec efficacité, mais ils ne la pensent pas. [Et pourtant] les grandes questions gisent dans la vie mais les voit-on ? <sup>422</sup> » Cette cécité vient du fait de ne pas prendre les moyens de faire les liens entre les idées, les théories-générales apprises en classe et les faits, par ce que nous enseigne la vie quotidienne.

Pour Dumazedier, rien ne sert d'apprendre à lire, à écrire et à compter si nous n'améliorons, n'entraînons, n'entretenons pas l'activité mentale dans ses liens avec la réalité quotidienne. Il a, plus loin dans son éditorial, cette formule qui résume tout son propos : « Il s'agit moins d'un *savoir-faire en étant* que d'un *pouvoir-être en faisant* <sup>423</sup> ». Au passage, il mettait en garde ses lecteurs contre l'excès de formalisme qui guettait ceux qui enseignaient l'EM. Il insistait sur le fait que cette méthode ne se suffisait pas à elle-même. « Il est évident qu'une libération de l'esprit ne saurait être complète sans une transformation de la société elle-même. »<sup>424</sup> Toujours pour faire le point sur sa méthode, un peu plus loin dans cet éditorial, Joffre Dumazedier insistait sur la notion d'entraînement qui (ce pourrait être un paradoxe, un oxymore) libère et permet l'improvisation.

*Répétons-le : comme dans les situations réelles, dans la pensée tout se définit et tout change — tout peut se distinguer et tout se tient — tout est, à tour de rôle, cause et effet, tout s'explique et tout se crée dans une interaction sans fin. C'est seulement dans la conscience de cette réalité que le mouvement de l'esprit peut être libre. [...] L'aisance de la pensée est d'autant plus grande que son entraînement aura été plus contraint. Décontraction et concentration ne font qu'un ; telle est la grande leçon de*

---

<sup>422</sup> Idem.

<sup>423</sup> Ibid., p 3. Souligné par nous.

<sup>424</sup> Idem.

*l'entraînement sportif. [...] Cet entraînement mental est d'autant plus efficace que la sensibilité donne son poids réel à l'intelligence, que la réflexion s'en fait réflexe, et que la préparation devient improvisation ; improvisation, maître-mot de l'entraînement mental. Ni devoirs, ni leçons, ni récitations, mais des exercices et le plus possible, le plus possible : l'improvisation.* <sup>425</sup>

### **3.3. Les cinq erreurs de la méthode d'entraînement mental**

Dans un dernier paragraphe Dumazedier énumère cinq erreurs dans lesquelles il serait fréquent ou facile de tomber.

La première réside dans la confusion entre l'EM comme méthode globale et comme technique ou discipline. L'EM permet d'améliorer ses performances dans l'écriture ou l'expression orale, il peut permettre de mieux penser les disciplines entre elles (grammaire, littérature, philosophie). En aucun cas il ne permet de les remplacer. L'EM doit chercher à s'adapter à chaque individu, dans chaque milieu qui lui est propre. Il ne peut être standardisé comme un modèle unique qui s'appliquerait à toutes situations.

La deuxième erreur est de pratiquer l'EM comme l'enseignement d'une discipline. Il est plutôt une méthode qui demande après l'enseignement de ses bases, un entraînement intensif. Il est là où l'auto-contrôle des élèves de leurs propres résultats est mis en œuvre, où l'on cherche à atteindre pour chacun « l'aisance et la plénitude dans la réflexion et l'expression improvisée. [...] où il doit y avoir un moment où les élèves eux-mêmes (au moins les meilleurs) sont capables de diriger et de corriger leurs propres exercices et ceux de leurs camarades. <sup>426</sup> »

La troisième erreur est de ne pas faire choisir aux élèves la thématique sur laquelle ils voudraient travailler, celle que justement ils connaissent le mieux, au risque de tomber dans une logomachie où l'on discute (dispute) d'idées vagues avec des mots creux, dont ils maîtriseraient mal le sens. Dans tous les cas « si le savoir ne donne pas la pensée, la pensée ne peut se séparer du savoir. » Bien au contraire, il s'agit plutôt de découvrir ce que l'on ne savait pas, de traquer son ignorance.

---

<sup>425</sup> Ibid., p. 4.

<sup>426</sup> Ibid., p. 5.

La quatrième erreur est plutôt liée à la technique de l'EM lui-même. Il s'agit de regroupement, de découpage d'opérations mentales en sept moments distincts.

La dernière erreur est sous la forme d'un conseil, pour une *bonne pratique* de l'EM. Dumazedier part du fait que penser c'est voir. C'est se représenter, rendre son idée sensible, expressive à soi-même et aux autres. C'était avant qu'on ne découvre qu'il y avait des sujets « visuels » et d'autres plus sensibles à l'« auditif ». Il ne faut pas tomber dans l'écueil si fréquent en enseignement, qui est qu'on enseigne de la manière dont soi-même on a appris. Il est permis de penser que Dumazedier était certainement un « visuel », mais aurait-il seulement pu concevoir une méthode qui serait basée sur l'audition ? C'est enfin une invitation à poursuivre sa réflexion ailleurs, à d'autres moments, dans d'autres lieux.

Le dernier numéro du *Bulletin de Liaison de PEC* de l'année 1948, n°30, annonce sa transformation dans une adresse aux lecteurs, pour ouvrir toujours plus largement ses pages à toutes les associations d'éducation populaire qui le désirent, comme cela avait déjà été fait pour Travail et Culture. Cela ouvre également une nouvelle appellation du bulletin qui prend l'allure d'une revue en se rebaptisant sobrement : « Education populaire. Revue Pédagogique ». Un nouvel éditorial est composé de la reproduction d'une lettre ouverte au ministre, sous-secrétaire d'Etat à l'enseignement technique à la jeunesse et aux sports, André Morice. Elle est signée par PEC, TEC et les Centres d'Entraînement aux Méthodes Actives (CEMEA). Cette lettre souligne la faiblesse des moyens octroyés à ces associations au regard de leur bilan d'activité. Nous y trouvons de nombreuses informations qualitatives et quantitatives sur l'état des réalisations et des revendications des mouvements d'éducation populaire où militait Dumazedier.

De ce point de vue, à la fin des années quarante dans l'immédiat après-guerre, c'était comme si l'éducation populaire avait déjà ses espoirs déçus, son humanisme révolutionnaire partiellement compromis. Face à la réalité, face au mur d'incompréhension des élites politiques, la partie était loin d'être gagnée. Le redressement de la France passait pour l'heure par l'Europe des marchés, l'industrialisation galopante voulait faire profiter des fruits de la consommation de masse des voisins qui peuplaient l'arc Atlantique. C'était le nouvel Eldorado pour les peuples européens qui sortaient de la seconde tragédie mondiale, cela ressemblait à une sorte de retour du refoulé, la consommation boulimique devenant l'horizon de tous les progressismes. Nous retrouverons plus loin Emmanuel Mounier pour nous livrer ses analyses de l'état d'esprit des

clercs face à ce qui pour certains dessinait les dérives d'une nouvelle apocalypse : *La petite peur du XX<sup>e</sup> siècle*.<sup>427</sup>

### 3.4. Bilan et désenchantement

Mais revenons au *Bulletin de Liaison de PEC*, avec sa lettre au ministre Morice. L'idée de faire une éducation continuée, en dehors mais en lien avec l'école, pour une formation civique, sociale, intellectuelle, artistique, à tous les âges, pour tous les milieux sociaux y est présentée. Ses rédacteurs, où figure au premier chef le président de PEC, y voient une réponse « aux besoins de la jeunesse et des masses. N'est-ce pas l'évolution de la démocratie qui appelle peu à peu à une répartition plus équitable des biens de culture, comme des biens matériels ? Cette idée n'est que l'expression d'une nécessité historique...<sup>428</sup> »

En suivant ils développent les résultats de leurs activités : 400 000 enfants voyagent grâce à ces associations en colonies de vacances en 1947, l'année suivante ce chiffre triplera pour compter 1 150 000 bénéficiaires. Ils ont pour y arriver formé 30 000 personnes pour encadrer ces centres de vacances. En dehors de ces moments de détente et de loisirs, les mouvements d'éducation populaire, en lien avec le monde des syndicats, gèrent des centres d'Éducation ouvrière dans onze départements, en obtenant le détachement des instituteurs notamment dans les Houillères du Nord. Dans le monde rural, ce sont les « Foyers » qui ont pris le relais. Au nombre de quatre cents, ils réunissent 10 000 paysans pour des cours du soir, des spectacles cinématographiques ou des compétitions sportives. Les Maisons des Jeunes prennent leur part dans les activités de loisirs dans les villes pour devenir également Maisons de Culture.

La Ligue française de l'Enseignement annonce 1 200 000 membres à travers la France. C'est là que s'organise « la défense pour l'École laïque ». Travail et Culture revendique, de son côté, 2 000 000 d'adhérents, pendant que le Mouvement laïque des Auberges de Jeunesse a organisé le millier de ce qu'il appelle « les caravanes ouvrières » et les 150 ciné-clubs réunissent plus de 150 000 spectateurs.

---

<sup>427</sup> Emmanuel Mounier, *La petite peur du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris Editions du Seuil, 1948, 157 p.

<sup>428</sup> *Bulletin de Liaison N° 30*, Novembre et décembre 1948, p. 2.

Du côté du théâtre, les Coopératives (de spectateurs) font le succès de la diffusion de la culture avec par exemple : « *Le Roi Lear*, monté par Dullin, boycotté par la presse a pu durer une semaine de plus grâce à l'action des coopératives de spectateurs de Travail et Culture. »<sup>429</sup> La lettre au ministre André Morice se poursuit par l'évocation de nouvelles réalisations, mais cette fois, à l'intérieur de l'Education Nationale, en formant trente à quarante mille instituteurs, institutrices aux techniques de l'éducation populaire qui leur serviront aussi de matière pédagogique pour leurs activités dans les établissements scolaires. Ceci est possible grâce à des collaborations avec une cinquantaine d'Écoles Normales. Les rédacteurs de la lettre ouverte veulent également partager avec leur ministre une « fierté en tant que Français » d'avoir été sollicités pour faire des stages, des conférences pédagogiques, des séances de conseil à l'international, pour des pays comme la Belgique, la Suisse, l'Allemagne, la Tchécoslovaquie et la Suède. En fin de courrier il est, bien évidemment, question de l'insuffisance des aides financières. « Malheureusement, il nous faut craindre pour nos moyens de travail, moyens de plus en plus réduits pour une tâche de plus en plus écrasante. » Dix-sept millions de francs sont distribués pour l'ensemble des associations d'éducation populaire du pays. Ils les comparent à la ville de Berlin qui dispose à elle seule de 183 millions pour vingt Universités populaires !

Dans l'article qui suit, Benigno Cacérès dénonce, à son tour, que les sommes allouées au chapitre de l'éducation populaire étaient les plus faibles de tout le budget de l'Education Nationale. Dans un réflexe de solidarité, il en appelle à un grand rassemblement des personnels de l'Education Nationale mais aussi des salariés de l'industrie, ouvriers, ingénieurs, artistes, animateurs, pour que « tous ceux qui travaillent en commun, développent ce grand secteur, sinon le plus grand de l'éducation nationale. »

En janvier 1949, c'est donc sous un nouvel emballage que le *Bulletin de liaison de PEC* est diffusé dorénavant à ses abonnés comme une revue pédagogique sous un titre sobre : « Education Populaire ». La référence à PEC a disparu pour rassembler les autres mouvements sous cette nouvelle bannière, toujours sous la responsabilité de son directeur gérant : Benigno Cacérès. Le numéro qui suit (n°32 de février 1949) consacre un nouvel éditorial signé par quatre organisations : Santé-loisir-Culture, TEC, Union Française des Auberges de la Jeunesse et PEC, pour dénoncer et demander la modification de la circulaire du 6 janvier 1949. Cette circulaire entérine un traitement différent pour les stages organisés par la Direction générale (service des sports et loisirs) qui versait 120 F de forfait pour l'accès au stage et qui remboursait à 75 % les

---

<sup>429</sup> *Bulletin de Liaison N° 30*, Novembre et décembre 1948, p.3.

frais de voyage. Pour les stages organisés par les associations habilitées pour la formation des animateurs de colonies de vacances le forfait était de 70 F, les frais de 50 % et enfin pour les animateurs des associations d'éducation populaire ou des œuvres péri ou post scolaires agréés (forfait 50 F, frais remboursés à 50 %) <sup>430</sup>. La différence de traitement est dénoncée dans l'éditorial en s'appuyant sur la qualité de ces mouvements, constitués dans l'enthousiasme et la refondation du pays, dans la dynamique de la Libération. « Il est inutile de souligner que ces associations sont les organes essentiels de l'effort d'Education populaire entrepris depuis 1945. [...] Ajoutons que cette formation a toujours été faite dans des conditions difficiles augmentées encore par la suppression récente de six centres éducatifs. <sup>431</sup> » La tentative de reprise en main par l'Etat de la formation des cadres, pour les activités socioculturelles autour des temps scolaires et pendant les vacances, devient un enjeu d'éducation pour tous sur tout le territoire. Mais plutôt que de composer avec les mouvements d'éducation populaire, de créer une coopération intelligente et progressive en allouant des moyens qui permettraient d'organiser un peu confortablement ces activités, l'Etat veut être souverain et reprendre son contrôle dans ce domaine.

L'éternel enjeu autour de l'organisation des loisirs, du pouvoir culturel, du grand écart ou du jeu d'équilibriste entre subvention et subversion, dépendance aux financeurs et nécessaire liberté de mouvement, trouve ici une nouvelle illustration. La mémoire des engagements de la politique de Jean Guéhenno mise en œuvre à la Libération est rappelée avec insistance. « [...] pas d'écoles étatiques de formation de cadres, sans mise à la disposition des mouvements indépendants du matériel et des subventions nécessaires pour mener leur action. Nous demandons simplement que, pendant quelques années encore, cette politique continue. <sup>432</sup> » Ce type de revendication sera une constante dans l'histoire de l'éducation populaire. Malgré une certaine amertume et une déception compréhensible, pour ceux qui avaient lutté dans la Résistance, leur engagement pour les décennies à venir restera intact. Et cela notamment pour aider à l'expression et à la créativité des personnes, à la laïcité, l'éducation et la transmission d'un style de vie entre classes sociales et générations.

---

<sup>430</sup> *Education populaire Février 1949 N° 32*, p.1.

<sup>431</sup> *Idem.*

<sup>432</sup> *Ibid.*, p 2.

Paul Puaux, se souvenant de cette ambiance à la Libération pour une culture sociale influencée par les mouvements de la Résistance, disait : « Presque tous les militants, quelles qu'aient été leurs opinions politiques, se retrouvaient sur cette nécessité de la culture pour un bon exercice de la démocratie ; j'ai pratiqué « l'entraînement mental » de Peuple et Culture à la Bourse du travail d'Avignon ! <sup>433</sup> » Plutôt que de prôner la démocratie culturelle ou la démocratisation, il envisageait la culture comme fondement de la démocratie. Cela permettrait de sortir d'une dialectique peu convaincante : « L'Etat qui émergeait de la Résistance, instigateur de réformes sociales considérables, était porteur, comme le rappelle Evelyne Ritaine, « d'espérances révolutionnaires ». D'où cette attente – était-elle illusoire, utopique ? – d'une société nouvelle capable d'intégrer la culture comme fondement de la démocratie. <sup>434</sup> »

#### 4. La Somme et le Manifeste

Deux textes auxquels Dumazedier a largement collaboré sont fondateurs pour cette période.

Il s'agit de la Somme, *Vers le style du XX<sup>e</sup> siècle*, rédigée collectivement par l'équipe d'Uriage que nous avons déjà évoquée précédemment et du *Manifeste « Un peuple, une culture »* rédigé au moment de la création de l'association Peuple et Culture en 1945. Si l'on y ajoute les principes méthodologiques de la Méthode d'Entraînement Mental et les textes autour du sport et des Jeux Olympiques nous sommes entouré du premier corpus intellectuel et des principes d'action qui ont nourri les recherches de Dumazedier dans les années d'après-guerre. Ce seront des sources fécondes pour élaborer les cadres théoriques du travail du futur sociologue des loisirs. Mais ce sont aussi des guides d'action pour inspirer les engagements du militant qui travaille parmi les cadres des nouvelles organisations de culture et d'éducation populaire créées à la Libération. Et enfin, et peut-être surtout, c'est pour le jeune homme trentenaire, fraîchement sorti de l'expérience héroïque de la Résistance, le terrain sur lequel vont s'élaborer les modèles culturels du loisir.

---

<sup>433</sup> Augustin Girard, Geneviève Gentil, *1959-1969 André Malraux, Ministre*, Comité d'histoire du Ministère de la Culture, La Documentation Française, Paris, 1996, 522p. P.180.

<sup>434</sup> Ibid., p. 174



#### 4.1. La Somme

Dans cette Somme, *Vers le style du XX<sup>e</sup> siècle*, pour l'équipe d'Uriage, il s'agit de mêler les sciences sociales et celles de l'économie et de la politique, tout en y ajoutant une part de mysticisme et de spiritualité, dans une quête d'un homme nouveau, comme leurs grands frères non-conformistes des années d'avant-guerre. Alors que cette équipe entame la seconde partie du XX<sup>e</sup> siècle, elle voulait se démarquer des siècles passés en écrivant un nouvel acte de Renaissance au milieu du XX<sup>e</sup> siècle et en se donnant l'ambition de se mettre en mouvement.

L'apport d'Uriage, puis celui de la Résistance, marqueront les mouvements de l'éducation populaire, et celui de Peuple et Culture en particulier. Mais méfions-nous toujours des amalgames qui peuvent naître des interprétations trop hâtives des mouvements de l'Histoire. Contrairement à ce qui a pu être dit parfois, « Uriage ne « préfigure » pas Peuple et Culture. [...] Après la compression imposée par l'occupation, la Libération débride les énergies intellectuelles et militantes et offre un de ces rares moments de l'histoire où tout semble possible. C'est le talent des créateurs de Peuple et Culture d'avoir été opportunément de leur temps.<sup>435</sup> »

L'école des cadres d'Uriage était le lieu symbolique où le trouble et les amalgames pourraient facilement jeter l'opprobre. Nous avons vu qu'ils y menaient un « double jeu ». A la fois couverts par les différents responsables du régime de Vichy et par les planchers du château Bayard, bourrés de munitions, de mitraillettes et d'explosifs pour les armer quand ils iraient prendre le maquis dès la fin de 1943. Les programmes de formation des élites, stages de réalisation, d'observation et de mise en pratique prenaient un sens différent pour les créateurs de Peuple et Culture. Tout particulièrement du fait de leur anticipation de la société de masse qui s'annonçait.

*Peuple et Culture s'inspirera, en partie, de cette approche de la notion d'élite dans l'élaboration de son projet éducatif. Cependant, les fondateurs du mouvement prendront garde de lier le principe de la formation des élites à celui de l'éducation des masses. Pour Peuple et Culture, les élites sont conçues dans une vision proche de celle de Pareto. Chaque composante du peuple produit des élites auxquelles elle*

---

<sup>435</sup> Guy Saez et Jean-Pierre Saez, CERAT – Peuple et Culture et le renouveau de l'éducation populaire à la Libération, Colloque du C.R.H.I.P.A, Grenoble, 6-7 octobre 1989, document ronéotypé, bibliothèque de l'observatoire des politiques culturelles, Grenoble, p.16

*reste organiquement liée, et avec lesquelles elle établit un lien dynamique. Cette relation vivante est une condition sine qua non de l'émergence d'une « culture commune à tout un peuple ». Pareille visée dialectique ne correspond pas à l'intention de l'école. Le souci d'associer le plus grand nombre autour d'un projet culturel élaboré par les élites est le dessein spécifique à Peuple et Culture.* <sup>436</sup>

Cette question des élites, déjà évoquée précédemment, nous incite à faire un parallèle diachronique avec les différentes théories héritées d'une relecture de Marx. Notamment celle d'Althusser avec les « Appareils Idéologiques d'Etat » et autres outils de la technostructure, où des élites politiques manipulent les citoyens, consommateurs ébahis par l'Etat-providence, clients en masse de l'économie marchande. Les hommes seraient des victimes instrumentalisées par les « industries du rêve » pour reprendre une expression cette fois-ci empruntée à Malraux. Des industries qui seront nommées vers les années quatre-vingt « industries culturelles ». Dans l'industrie culturelle médiatique justement, (qui à cette époque était plutôt nommée presse, propagande ou informations radiophoniques ou télévisuelles) Hubert Beuve-Méry fut appelé à la Libération par le gouvernement du Général de Gaulle à fonder un nouveau grand quotidien, *Le Monde*.

L'engouement pour une nouvelle France relance les mouvements d'éducation populaire. Si nous suivons l'analyse historique de Françoise Tétard<sup>437</sup> trois axes se dégagent qui contribuent à alimenter les conflits et clivages dans ces milieux passionnés : la jeunesse comme une entité presque désincarnée ou déréalisée, le vieux conflit laïc/confessionnel attisé par la loi Barangé qui encourage l'enseignement privé et la guerre froide qui creuse une frontière entre philocommunistes et anticommunistes.

## **4.2. Vers un style**

A la lumière de ces trois axes, continuons notre analyse de *Vers le style du XX<sup>e</sup> siècle*. L'ouvrage est composé de trois parties. La première porte sur la crise du monde moderne. Sa description occupe un premier chapitre pour laisser place aux solutions possibles dans un second. La deuxième partie traite, comme on pouvait s'y attendre de l'homme nouveau, des

---

<sup>436</sup> Guy Saez et Jean-Pierre Saez, « Peuple et Culture ... », op. cit., p.11

<sup>437</sup> Françoise Tétard in *Esprit, Quelle culture défendre ?* Seuil, Paris, Mars – avril 2002

élites nouvelles qui sont nécessaires à son avènement. Dans une troisième partie, on va découvrir les conditions institutionnelles préconisées pour un redressement du pays. La dialectique entre un homme nouveau et des institutions et structures sociales et économiques nouvelles est préconisée au bénéfice d'actions révolutionnaires.

Le troisième chapitre annonce fièrement : « Pas de révolution économique sans mystique du travail », alors que le dernier chapitre se penche sur les nouveaux cadres politiques à mettre en œuvre à l'échelle de l'homme et de la planète. Et pour finir, une quatrième et dernière partie annonce la nécessité d'un Ordre. Notons le titre de la première partie : « La révolution en marche ». « Pour des "lendemains qui chantent" nous voulons dès aujourd'hui vouer nos forces à la culture d'un peuple en marche »<sup>438</sup>. Cette dernière proposition est également présente dans le dernier paragraphe du Manifeste de PEC, « Un peuple une culture », que nous explorerons plus loin.

Dès l'ouverture de la Somme, un avertissement nous donne le ton de cet ouvrage collectif. Sa lente gestation fut réalisée durant toute l'année 1943 par la petite communauté de Résistants installée au château de Murinais dans leur fraternelle thébaïde. Ils vivaient là entre le bûcheronnage « pour fournir aux autorités et aux indiscrets une apparente justification »<sup>439</sup> et le travail de pédagogie auprès des réfractaires du STO des Équipes volantes dans le maquis du Vercors. Leur château enfoui dans la forêt du Vercors, comme nous l'avons vu précédemment, fut incendié par les nazis de la Wehrmacht la nuit du 15 décembre de cette année 1943. « Mais le dépôt d'armes et l'ouvrage collectif [La Somme] patiemment préparé avaient disparu dans la tourmente. Il ne restait plus qu'à recommencer. »<sup>440</sup> Ce à quoi ils s'attelèrent clandestinement dès l'année suivante dans les mansardes où ils se cachaient et les arrières-salles des cafés parisiens. Puis l'avertissement de ce début d'ouvrage revient, au moment de sa publication en 1945 au Seuil, sur leurs attitudes marquées de positions divergentes par rapport à l'idéologie communiste. « Car si les équipiers sont d'accord pour rejeter tout anticommunisme systématique, leurs positions à l'égard du communisme n'en sont pas moins diverses, voire opposées. »<sup>441</sup> Certains en condamnent les principes et les méthodes, quittes à être mis dans le

---

<sup>438</sup> Manifeste PEC, (ANNEXE II).

<sup>439</sup> *Vers le style...*, op. cit., Avertissement.

<sup>440</sup> *Idem.*

<sup>441</sup> *Idem.*

camp des réactionnaires. « Il en est aussi qui, pour abolir le régime capitaliste et assurer l'avènement d'un *humanisme nouveau* estiment qu'il est indispensable de prendre rang dans le combat que mène le parti communiste à l'avant-garde des masses ouvrières.<sup>442</sup>» Gageons que Dumazedier faisait partie de ces derniers.

Nous retrouvons ici cet humanisme, nouveau et révolutionnaire, rencontré chez les non-conformistes des années trente. Il est déjà présent dans le manifeste du NERF, « Pour un humanisme révolutionnaire », rédigé par Dumazedier avec lequel nous finissons notre première partie. L'équipe des rédacteurs de *Vers un style du XX<sup>e</sup> siècle* ont eu l'envie, dès les premières pages, d'affirmer la nécessité d'attitudes politiques plurielles, même, et peut-être surtout, parce qu'elles pouvaient être parfois radicalement opposées. Comme chez Anatole France, la discussion rapproche les discutants. On était dans la bataille des idées, jamais uniquement dans des querelles interpersonnelles, comme dans la *disputatio*, évoquée précédemment. C'était tout le contraire d'attaques *ad hominem* dirigées contre ses interlocuteurs, le pluralisme des idées était de mise, comme le rappelle le dernier paragraphe de cet avertissement de la Somme :

*Mais le lien vivant de l'équipe n'est pas d'ordre politique. Il est dans un engagement qui porte essentiellement sur une manière de vivre. Composés d'hommes [hélas l'égalité homme-femme n'était pas un enjeu en ce temps-là] aux professions les plus diverses, appartenant aux formations politiques les plus opposées, cette équipe n'en demeure pas moins appliquée à la même tâche : la restauration, la réfection du tissu social de la France, l'avènement d'un homme nouveau dans un monde nouveau. Cette tâche exige une action à très longue portée, principalement éducative et par là relativement indépendante des servitudes de la tactique politique. C'est sur ce plan que le présent livre entendait exprimer les premiers résultats d'une recherche à la fois vécue et pensée, qui se poursuit.*<sup>443</sup>

---

<sup>442</sup> Idem.

<sup>443</sup> Idem.

### 4.3. Questions politiques

L'équipe de la thébaïde qui écrivait cet ouvrage, tout en menant ses actions de résistance à l'occupant nazi, cherchait les causes historiques, sociales, économiques « qui les avaient conduits à devenir des conjurés dans une société sans âme et sans vertèbres. <sup>444</sup> » Cela nous confirme s'il le fallait, qu'ils n'étaient pas ces conjurateurs, ni ces ligueurs séditieux ou intrigants d'un hypothétique *lobby d'Uriage* à l'instar de l'ouvrage pamphlétaire de Bernard Henri-Lévy. Bien au contraire, face à un diagnostic partagé entre différents points de vue critiques, ils posaient le constat d'une crise profonde de civilisation.

Puis dans le deuxième chapitre, ils comparaient les propositions apportées par le système nazi et celles des communistes du régime soviétique. Des changements considérables avaient bousculé le cours de l'histoire entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle dans la démographie et l'habitat, dans les mondes urbains ou ruraux. Des bouleversements dans l'ordre des mœurs, de la politique, de la relation au sacré, à l'économie, à la sociabilité, par l'industrialisation et le machinisme ont transformé radicalement le travail et la vie humaine.

C'est ainsi que cette crise de civilisation se transformait finalement, selon ces auteurs, en une crise de l'homme pour se muer en inquiétude suprême, en un vide abyssal qu'aucune religion, aucun humanisme ne pourraient combler, causant pour des millions d'hommes un malheur collectif. « Cette fois, la réponse est longue à venir et l'issue incertaine. L'humanisme ne parvient pas à rattraper l'homme. <sup>445</sup> »

Les auteurs firent appel aux contributions de Péguy puis des progressistes, des évolutionnistes comme Comte, Spencer, Hegel ou Darwin furent sollicités. La Somme fut écrite à plusieurs voix. Passant par les théories déterministes et eugénistes, la psychanalyse, Jung, Marx, Durkheim et Pavlov, ils furent mis à l'épreuve de la découverte de la dépendance des hommes aux conditionnements sociaux et psychologiques hérités du fond des âges. Au même moment, les revendications pour toujours plus de libertés individuelles montaient en puissance.

Le passage de cette crise de civilisation en crise de l'homme débouchait sur un effacement progressif des *élites de civilisations*, au profit de système d'influence sur les masses par les nouvelles techniques de diffusion et de propagande, (comme on disait à l'époque). Ils

---

<sup>444</sup> Fiche de lecture de « Vers le styte du XXe Siècle », tapuscrit de 4 pages, archives PEC.

<sup>445</sup> Ibid., p.41.

anticipaient, en effet, les évolutions qui allaient se produire, conditionnées par la consommation de masse en concurrence progressive avec les prérogatives des autorités religieuses, morales ou familiales.

*Rétives à l'obéissance, la masse devenait toujours plus docile à l'influence, toujours plus avide de modèles à suivre [...] et ce qui manquait le plus, c'était une élite d'influence,<sup>446</sup> une aristocratie nouvelle capable de s'imposer par le prestige de son style de vie. Stars, coureurs cyclistes et quelques pilotes célèbres étaient seuls à combler ce besoin d'admiration chez la masse. [...] on pouvait prévoir le moment où faute de nouvelles élites de civilisation, la science et la civilisation elles-mêmes se tarissent.* <sup>447</sup>

Vision pessimiste mais réaliste. Un optimisme tragique, dirait Mounier. Questionnant les évolutions sociétales de la seconde partie du XX<sup>e</sup> siècle, Dumazedier et ses coéquipiers sentaient confusément qu'allaient s'imposer le prestige et la puissance de la notion de style, qui fut le point nodal de la trajectoire intellectuelle de Dumazedier, comme nous allons continuer à le voir.

*Le style, c'est l'ordre dans le mouvement : ses éléments premiers sont l'économie et la coordination des gestes utiles. [...] Disons aux jeunes qu'il faut être fou de style, et montrons-leur que bien des attitudes en vogue dans les années passées sont plus répugnantes qu'immorales, parce qu'elles sont laides. [...] Face à la vulgarité décadente, ce sens du style sera un élément essentiel de l'éducation des élites nouvelles.* <sup>448</sup>

« Élités d'influence, de civilisation, élites de commandement » comme ils les nommaient, minorités agissantes au plus haut niveau, porteuses et diffuseuses de nouveaux styles de vie. Cela nous semble éclairant, même si pour Gilbert Gadoffre au crépuscule de sa vie en 2002, les idées de réforme pour l'après-guerre, les points de vue sur les politiques nationales ou internationales, sur les problèmes sociétaux qu'ils avaient résumés dans la Somme, lui parurent « terriblement rétro ». Pourtant, ils contenaient une actualité toujours parlante pour la recherche historique, même si sans doute, selon les époques on exprimerait les choses différemment. Le

---

<sup>446</sup> Souligné dans le texte

<sup>447</sup> Ibid., p.53.

<sup>448</sup> Ibid., p.83.

style, la rhétorique de l'auteur ne font pas la différence sur le fondement des idées. Aujourd'hui encore on pourrait dire : « La resquille manque de style, l'abus de confiance, la fourberie, le sans-gêne manquent de style.<sup>449</sup> » Est-il rétrograde, conservateur, politiquement incorrect de l'écrire ou le proclamer ? Question de morale sans doute, ces questions restent ouvertes au débat.

#### 4.4. Nouvelles élites, nouveau style ?

Après avoir décrit ce qu'était cet homme nouveau avec son style, ses rythmes de vie, ses modes de formation, corps et esprit, ses points d'application qu'étaient la pédagogie des écoles de cadres et la réforme de l'enseignement secondaire, dans le sillage des travaux de Paul Langevin, un chapitre tout entier est consacré aux élites nouvelles. La nécessité de définir une nouvelle politique élitaine s'imposait. Ce qui ne manquera pas d'attirer la critique de témoins eux-mêmes très impliqués dans ces recherches autour d'une éducation pour tous, Jean Guéhenno ou Guy Saez par exemple.

Mais quelles élites ? Il ne s'agissait pas de cadres, de chefs ou de notables, mais de personnes qui s'identifient non par des fonctions autoritaires, mais par l'excellence de la maîtrise des sujets qu'elles traitent. Sorte d'aristocratie de l'esprit où le style et le talent seraient à la hauteur de la raison et de l'esprit des peuples. Une éthique du travail et de l'excellence des pratiques seraient ses marques de fabrique, ses signes de distinction. L'envers de cette aristocratie de l'esprit pourrait faire glisser la civilisation sur une pente descendante. « On peut même dire que plus une société est décadente, plus l'écart normal s'accroît entre l'élite et les cadres.<sup>450</sup> » Laurent Martin, dans son article sur Gilbert Gadoffre, revenait à son tour sur cette question des élites vues par les auteurs de la Somme et y confirme notre propos :

*Toute La Somme – et toute l'œuvre postérieure de Gadoffre – est dirigée par une vision élitiste ou élitaine, aristocratique même (le mot est employé) ; mais il ne s'agit pas d'une*

---

<sup>449</sup> Idem

<sup>450</sup> Ibid. p.128.

*aristocratie du sang ni d'une caste sociale, plutôt de l'aristocratie de l'esprit, thème ancien revisité par les exigences du redressement national.* <sup>451</sup>

Pour compléter cette vision élitaire de la marche des sociétés, venons-en aux élites populaires qui, selon Guy Saez,<sup>452</sup> étaient un passage de l'ouvrage qui aurait été rédigé par Joffre Dumazedier. Il engageait sa démonstration à partir de la massification des classes sociales pour argumenter de la nécessité d'une médiation par des élites, pour permettre aux masses de prendre conscience de leurs problématiques propres. « La question de l'élite est donc déterminante. Selon que cette élite existe ou qu'elle est écrasée dans l'œuf, suivant qu'elle se met au service d'un idéal commun ou qu'elle ne travaille qu'en ordre dispersé ou pour son seul profit, les masses seront actives, inertes, efficaces ou incohérentes. »<sup>453</sup>

Il distinguait les élites de rayonnement, qui continuaient d'agir au sein de leur famille ou groupe d'origine, des élites de commandement. Ces élites sociales ou de rayonnement seraient le ferment qui contaminerait les autres membres des groupes sociaux par capillarité, par contagion. Leurs qualités humaines ou professionnelles se partageraient ainsi très naturellement entre les autres membres du groupe ou de la société. Elles seraient à la fois le signe et le signal. Elles montreraient l'exemple et donneraient l'information pour les autres décideurs. Elles seraient des points de cristallisation, d'influence, des points de contact et de reconnaissance. Nous les retrouverons un peu plus loin dans les missions des Maisons de la culture.

Les points d'application pour les élites ouvrières verront la création de véritables centres d'éducation ouvrière, comme les élites d'encadrement social verront le lancement d'une réforme des Grandes écoles, un projet d'école de cadres d'ingénieurs ou encore de formation des professeurs, et pour finir les élites de gouvernement engageront la création d'une école pour former la haute administration.

La réalisation de ce projet se concrétisa par l'ouverture de l'Ecole Nationale de l'Administration (l'ENA) à laquelle Gilbert Gadoffre fut associé en tant que représentant de la Résistance.

---

<sup>451</sup> Laurent Martin, *Humanisme ou barbarie...*, op.cit., p.5.

<sup>452</sup> « *Uriage de l'Ecole des cadres à l'héritage culturel* », op.cit., p. 76.

<sup>453</sup> Gilbert Gadoffre (coord.), *Vers le style du XXe ...* op.cit., p. 132.



Enfin une dernière catégorie d'élites était les élites de civilisation. « [...] écrivains, savants, artistes, religieux [plus généralement tous ceux] qui contribuent à l'enrichissement de ce commun art de vivre qu'est la civilisation. [...] Dès que les sociétés ont pu dépasser le stade où le sacré était la chose des magiciens, ce sont des élites de civilisation qui ont pris le dépôt du sacré.<sup>454</sup> » Mais c'est le style, qui, décidément plus encore que tout autre aspect des nouvelles distinctions de ces jeunes intellectuels, caractérisait le plus justement leurs précieux talents. Dans la Somme « [...] il était proposé d'offrir à la jeunesse fatiguée des querelles idéologiques, un « sens du style ». Plus encore que le « sens de la force », « l'esprit de compétition » ou « l'esprit d'équipe », ce serait là un « élément essentiel des élites nouvelles »<sup>455</sup> »

Quatre points d'application pour ces élites de civilisation sont définis : des universités nouvelles comme foyers de culture, des instituts de synthèse pour mettre en œuvre un nouvel humanisme, un projet d'Institut collégial pour des étudiants et chercheurs de diverses disciplines. La création du centre international de Royaumont viendra concrétiser ce projet sous la houlette justement de Gilbert Gadoffre auquel on pourrait rajouter les "Décades de Cerisy" qui vinrent prolonger ces pôles de recherche pour le rayonnement d'un savoir mondial et interdisciplinaire. Enfin le quatrième projet, qui était lui aussi rédigé par Joffre Dumazedier, était celui des Maisons de la Culture.

L'artiste en chambre, dans sa tour d'ivoire, constituait la figure abhorrée de ses propositions. Il soulignait davantage les interactions entre l'artiste et la société où il vivait. En même temps il pensait avec réticence que « l'artiste comme le prolétaire n'avait pas d'existence avouée.<sup>456</sup> » C'est-à-dire une existence légitime ou au moins avouable. Il était également très critique envers les intellectuels « en état d'insurrection contre la société »<sup>457</sup>, fustigeant le « vide de Montparnasse [...] Ils sont tous *contre*. Cette opposition est le lien qui les unit tous, désespérés mais fraternels, et chacun ne peuple son néant que de la révolte des autres.<sup>458</sup> »

Par contre, la rencontre des surréalistes avec les communistes est saluée par une citation du manifeste de Breton invitant chacun de ses amis à faire la révolution. Ceci étant, c'est bien de

---

<sup>454</sup> Ibid.P175. (Souligné dans le texte).

<sup>455</sup> Gilbert Gadoffre *Un humaniste révolutionnaire...*, op. cit., p.165.

<sup>456</sup> *Vers le style...*, op. cit., p.195.

<sup>457</sup> Idem

<sup>458</sup> Idem. Mot souligné par l'auteur.

révolution surréaliste qu'il s'agit. L'échec d'un ajustement introuvable avec une révolution politique dominée par l'idéologie soviétique calma les ardeurs. On sait que par la suite les relations vont se détériorer entre les artistes et les communistes quand ces derniers militeront pour un art réaliste encouragé par Jdanov. Mais c'est ici que se fixe l'ambition des Maisons de (la) culture bien avant que Malraux, devenu ministre, cinq années plus tard, en popularise le concept.

#### 4.5. Maison de la culture, quelle paternité ?

L'ébauche très concrète de cette maquette, première tentative de créer cette Maison pour la culture, fut réalisée à Grenoble par Dumazedier et Michel Bonnemaïson, tous deux anciens uriagistes. Le 27 novembre 1944, Dumazedier signa un texte qui en donnait les modalités pratiques<sup>459</sup> sans doute très proches de la définition des Maisons de la culture qu'il avait rédigée pour la Somme. Prenant la mesure de l'enjeu de ces propositions pour l'histoire culturelle des idées du siècle passé et d'une sorte de *concordance des temps* avec ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, nous nous permettons de faire une très longue citation :

*La maison de la culture telle que nous la voulons pourrait se définir comme un relais social, le point magique autour duquel se cristallise le pouvoir créateur. Entre la masse stagnante de la culture acquise et des lourds corps constitués (musées, universités, organisations cinématographiques, radiophoniques, commissariats de la Reconstruction) et la création toujours renouvelée de quelques hommes menant le jeu de l'avant-garde, il faut un médiateur, un lien. La Maison de la culture sera le lieu de contact où la pensée créatrice et la vie sociale s'interpénètrent et réagissent l'une sur l'autre. Elle sera un ensemble organique institué non pour concurrencer ou détruire ceux qui existent mais pour les compléter, faciliter l'intégration des créateurs et de leurs œuvres dans la structure du pays, contribuer au rayonnement d'une ville ou d'une province. Elle groupera les différentes disciplines culturelles en vue d'œuvres communes, et elle permettra ainsi la collaboration d'artistes, de techniciens, d'intellectuels venus d'horizon différents. En multipliant les débouchés, les points de contact et d'intersection, elle deviendra une sorte de syndicat d'initiative de la culture*

---

<sup>459</sup> Article de Guy Saez dans : *Uriage de l'Ecole des cadres à l'héritage culturel*, op.cit., p. 74.

*française et poursuivra délibérément une politique de prestige. [...] Il faut que les autorités régionales de la France de demain fassent preuve d'une même intelligence des conditions premières de prestige. Entre leur pouvoir et les richesses spirituelles de la région, la Maison de la culture sera le relais, la force de synthèse, le point de cristallisation : elle se chargera d'exprimer le rayonnement culturel de la province, et de faire participer tous les habitants du pays à ce rayonnement. Grâce à elle, tous pourront prendre conscience de l'âme de leur région. [...] les initiatives s'étageraient sur plusieurs registres différents : publication, théâtre, organisation de tournée de conférenciers et d'artistes notoires qui viendront périodiquement apporter l'air du dehors, exposition. A la différence des expositions traditionnelles on ne leur donnera pas pour raison d'être l'étalage d'une collection : on leur assignera un objectif d'enseignement et de vulgarisation. Elles seront comme un coup frappé sur un point sensible, qui serait suivi d'autres coups frappés sur le même point et au même moment par les revues, les conférences, etc. Toutes les activités enfin devront s'épanouir en fêtes qui en seront à la fois la synthèse et l'aboutissement. Jeunes et vieux, pauvres et riches, tous participeront à ce flamboiement partagé. [...] Alors que les bâtiments de nos universités, de nos collèges sont trop généralement conditionnés pour produire des déprimés, de petits esprits, des imaginations sèches et poussiéreuses, il faudra ici par réaction, appuyer sur la grandeur calme, pour que sur l'équilibre harmonieux des formes, dans une nature respectée, s'entende un chant. [...] une nécessité ressort : celle d'un double mouvement centripète et centrifuge, d'un pouvoir social renforcé, d'une doctrine de reconstruction élaborée, irradiant en cercles concentriques sur toutes nos villes détruites, et, en même temps, d'une revitalisation régionale. Ce projet de Maison de la culture est né de la conscience de cette double circulation organique. [...] Il faudra grouper pour cela les urbanistes, architectes, artistes, écrivains, spécialistes d'hygiène sociale, syndicalistes, universitaires, etc., dont les efforts dirigés et coordonnés éviteront un éparpillement stérile, des piailleries et des pressions divergentes. [...] La Maison de la culture représentera un grand espoir en même temps qu'une volonté révolutionnaire de création neuve, et l'effort de toute une équipe décidée à placer l'habitant d'une cité nouvelle dans un cadre, dans une ordonnance qui proclament avec violence et lyrisme les exigences d'un humanisme nouveau. [...] Ajoutons, pour finir, qu'il ne pourrait être question, à l'heure actuelle, de couvrir la France de Maisons de la culture : les équipes et les municipalités capables de mener à bien ce type d'entreprise sont trop rares. Il faudra se limiter, au début, à quelques maisons*

*prototypes dont l'équipe de base et le terrain auront été soigneusement choisis. C'est sur la force contagieuse qui se dégagera de ces premières réussites et sur les hommes qu'elles révéleront qu'il faudra compter pour faire un pas de plus.*<sup>460</sup>

Pas de vision malrucienne de l'œuvre d'art comme un anti-destin qui arrache l'homme à la mort. Pas de signe de cet éblouissement quasi mystique qui saisit le spectateur face à la toile. Non, tout au contraire pour Joffre Dumazedier, on voit bien que le point magique est cette jonction opérée entre la pensée créatrice et la vie sociale des publics, mais aussi entre ces derniers et les acteurs de la transmission. Le point magique opère grâce à un animateur, (un médiateur dira-t-on plus tard) ou une élite elle-même issue des masses populaires, qui fait le lien entre le geste de l'artiste créant son œuvre et ses contemporains. Ils s'interpénètrent, agissent et réagissent l'un sur l'autre, participant au rayonnement du prestige d'une ville, de l'âme d'un pays (au sens touristique), d'une région. Tous, artistes, techniciens, intellectuels sont appelés à travailler à l'œuvre de la maison commune de la culture. L'heure est au renouvellement. Pour une exposition il ne s'agit pas d'étaler son savoir, sa collection de tableaux, mais d'avoir le souci de la transmission. Là encore il ne s'agit pas d'amener les œuvres de culture légitimées par l'institution au plus grand nombre.

Dans le projet dumazedierien de la Somme pour les Maisons de la culture, il s'agit d'opérer par contagion en frappant de toutes les manières possibles (spectacles, expos, conférences, édition etc.) sur les points sensibles des questions sociétales du moment. Les Maisons de la culture devaient être ce lieu qui fait lien, le point de contact qui permettrait de transmettre l'œuvre à disposition de son public. De là sans doute la formule des « syndicats d'initiative de la culture française ».

A la Libération, le ferment national était évidemment dans tous les cœurs. Dans les villes dévastées pouvait-on imaginer les architectes travaillant avec les artistes, les urbanistes avec les intellectuels et les animateurs, pour proclamer même avec « violence et lyrisme » ce que pouvait être cet humanisme nouveau ? On voit bien aussi poindre le répertoire d'actions anti-centralistes de décentralisation culturelle, projet de Jeanne Laurent. Enfin la fête était également présente, synthèse et aboutissement des efforts d'une société sans classe où jeunes et vieux, bourgeois et classe populaire seraient invités à entrer dans la danse autour de ce « flamboiement » partagé. Alliant les forces centrifuges et centripètes, du local au national, tout

---

<sup>460</sup> *Vers le style...*, op. cit., extraits de la page 196 à 204.

le contraire d'une France centralisée. Un répertoire d'actions toujours indispensables (même pour le présent) est développé dans ce texte dense et foisonnant : parmi elles, les résidences d'artiste pour des artistes de passage, des laboratoires d'essais présentés aux artistes autochtones, des ateliers pour des comédiens-étudiants, invités à travailler à mettre en scène des pièces « peu souvent jouées telles que *Ubu roi* d'Alfred Jarry, *L'Ours et la lune* de Claudel, [...] et en se lançant de temps à autre dans une pièce d'avant-garde, le théâtre étudiant ne fera que reprendre à son compte la grande tradition de la Renaissance.<sup>461</sup> »

#### 4.6. Un ordre, des élites ?

La fin de la Somme revient sur l'idée d'un Ordre ou des Ordres qui placeraient la liberté de penser, de créer, la liberté spirituelle au-dessus des partis, au-dessus « des plus grandioses entreprises de la politique »<sup>462</sup>. Une synthèse vivante entre les idées et théories de Marx, Nietzsche et Péguy serait réalisée, dépassant, approfondissant, ayant même l'ambition de corriger les autres révolutions en cours. Elle était mise au service d'un « humanisme révolutionnaire » évoqué plus haut dans les échanges entre Beuve-Méry et Dumazedier dans ses « lettres à Berthier ».

Cette question des élites resta constante dans l'organisation d'une démocratie et mobilisait comme nous venons de le voir, intellectuels, artistes, pouvoirs séculiers, religieux. Les auteurs de la Somme y développaient une vision particulière qui venait compléter les recherches historiques sur ce thème qui agite encore aujourd'hui les débats de l'histoire politique, de celle des idées, de la culture ... de l'Histoire tout simplement !

Ceci étant, Giovanni Busino met en garde contre des généralités trop hâtives qui pourraient en être retirées. « Les recherches historiques sur les élites incitent donc à être prudents dans les généralisations, attentifs aux particularités de temps et de lieu et surtout aux contours flous ou indéterminés de celles qu'on appelle les élites.<sup>463</sup> » Comme Busino, les auteurs de *Vers le style*

---

<sup>461</sup> *Vers le style...*, op. cit., p.198.

<sup>462</sup> Ibid. p.253.

<sup>463</sup> Giovanni Busino, *Elites et élitisme*, PUF, Paris 1992, 127 p. (Que sais-je ?), p. 94.

du XX<sup>e</sup> siècle avaient compris la nécessité de la pluralité des élites et d'une nécessaire coopération entre elles. Il en allait (et il en va toujours) de la vitalité, de la transparence et de l'équilibre de la vie démocratique. Accepter les règles du jeu démocratique était valable au premier chef pour les élites, sans retenir contre elles cet aspect surplombant, ou même méprisant, alors qu'elles sont indispensables aux évolutions des sociétés humaines. Il y va en effet de leur épanouissement ou de leur possible décadence et c'est tout l'enjeu. Se trouver au sommet de la hiérarchie sociale, au-delà du prestige, des gains pécuniaires, moraux, de la distinction que cela rapporte, cela oblige à la responsabilité, au sens de la loyauté, de l'égalité et de la fraternité envers les femmes et les hommes accompagnés.

Parmi les chercheurs qui travaillent autour de ces questions de l'élite dans les sociétés humaines, Giovanni Busino cite Mannheim et Riesman qui justement avaient inspiré Dumazedier tout au long de ses propres recherches.

Pour Mannheim plutôt que la relation de domination, c'est la réciprocité même asymétrique qui l'intéresse. « [...] le phénomène majeur est le processus de démocratisation visant à abolir, ou du moins, réduire les rapports de subordination entre les individus et à instaurer un nouvel ordre social basé sur l'égalité. <sup>464</sup> »

Cette philosophie politique n'est pas sans rappeler les positions des animateurs de l'École d'Uriage, qui étaient sans illusions sur un pur égalitarisme qui sans le jeu démocratique de la délégation politique et de sa juste représentation mènerait au chaos. Il était nécessaire aussi que les élites (populaire, de commandement, de rayonnement, de civilisation etc.) soient légitimes pour les femmes et les hommes pour leur permettre se retrouver autour d'un minimum de consensus entre elles. Pour David Riesman<sup>465</sup> ce sont des positions trop partielles et incomplètes, quand on analyse les jeux des catégories sociales par le prisme systématique de classes, de structures dominantes et de sujets dominés.

*« Aujourd'hui on assiste à un partage accru du pouvoir entre des groupes rivaux. Puisqu'aucun n'est suffisamment fort pour imposer ses vues aux autres, la recherche d'alliances, de solutions de compromis, et de consensus prend une allure systématique. Pour Riesman, il n'y a plus de doute : il y a, dans nos sociétés, pluralités de centre de*

---

<sup>464</sup> Ibid. p. 29.

<sup>465</sup> Nous reviendrons régulièrement sur ce sociologue américain, auteur de *La foule solitaire*, sa théorie sociologique a été tout à fait déterminante dans la biographie intellectuelle de Dumazedier.

*décisions et ceux-ci sont en compétition. L'élitisme, c'est cela. Il n'est donc aucunement contraire à la démocratie.* <sup>466</sup>

Des anti-conformistes des années trente jusqu'aux intellectuels de la Libération, tous avaient senti la nécessité, particulièrement pour les nouvelles sociétés de masse, de renouveler, de former, de faire fonctionner un système qui permette le recrutement des élites à tous les niveaux de la vie sociale et provenant de tous les milieux d'une population donnée. Cela était indispensable pour que la société puisse bénéficier de nouvelles orientations éclairantes, généreuses pour être en capacité de sans cesse régénérer ses goûts et ses valeurs et s'ouvrir aux chantiers de la modernité. On est tout à l'opposé des régimes totalitaires ou autoritaires qui encadrent ou enferment leurs élites pour mieux dominer leur peuple. La façon dont les individus et surtout les groupes organisés mettent à profit leurs ressources au service de leurs projets, leur manière de faire société sera toujours une opposition, un défi pour les dictatures (y compris pour les utopiques « dictatures du prolétariat » chères aux marxistes).

Sans épuiser ces recherches autour du phénomène des élites comme levain de la vie sociale et intellectuelle, terminons cette brève analyse par une pensée aronienne rappelée par Busino : « Aron répétait souvent que la liberté et l'Etat prospèrent et survivent là où existe une unité *morale* des élites, là où les hommes et les groupes savent préserver une sagesse humble et éternelle, celle qui, en dépit des conflits, des dangers et des menaces, concilie l'autonomie et la coopération. <sup>467</sup> »

#### **4.7. Le Manifeste : « Un peuple une culture »**

Pour la rédaction du Manifeste de PEC « Un peuple une Culture » (ANNEXE II), la plume de Joffre Dumazedier semble avoir été largement à la manœuvre comme l'attestent plusieurs témoignages dont celui de Paul Lengrand : « Je dois vous dire d'ailleurs que je suis coupable non pas de la substance du manifeste – c'est Dumazedier qui est responsable de la

---

<sup>466</sup> Giovanni Busino, *Elites et élitisme*, op.cit., p 49.

<sup>467</sup> Ibid.p.123. Souligné dans le texte.

matière –, mais de la forme conjointement avec Le Guay puisque nous avons terminé ensemble la rédaction. <sup>468</sup> »

Dumazedier dans son intervention filmée à l'Université d'été de PEC en 1991 confirmait ces faits. Il disait qu'il avait rédigé en entier tout le premier jet du Manifeste. Et qu'en effet, Lengrand et tout un groupe de militants de PEC l'avaient remanié. Mais la formule célèbre du Manifeste : « rendre la culture au peuple et le peuple à la culture » n'était pas de lui. Elle avait du style, de l'allure et disait en peu de mots l'essentiel, qui était pour eux que la culture n'était pas à distribuer.<sup>469</sup> Clairement, l'analyse des différents textes écrits dans les années qui entouraient la Libération nous confirme que Dumazedier ancrerait la philosophie du Manifeste sur cette ambition d'un « humanisme révolutionnaire ». Le ton était forcément lyrique, dans l'enthousiasme de la paix retrouvée. Une adresse au lecteur était formulée où chacun était invité à apporter ses remarques et contributions, « la matière est neuve et recherche encore son langage ». Un monde nouveau s'annonce. L'ambition qui préfigure le manifeste est confirmée par Dumazedier dans ses entretiens avec Jean-Pierre Saez :

*Durant toute cette période de gestation, mes souvenirs me revenaient en mémoire, les Auberges de Jeunesse, les jeunesses politiques. Je me suis alors demandé s'il n'était pas possible de faire une espèce de troisième force, pas au sens où on l'entend en termes politiques mais à côté des forces politiques de gauche visant la conquête du pouvoir, une force culturelle suffisamment puissante pour changer les mentalités, réduire les injustices culturelles. Tout cela a tourné dans mon crâne.* <sup>470</sup>

Cette distance à l'égard du politique, déjà largement commentée, se retrouve bien implantée dans le Manifeste de PEC. C'était encore une autre façon de parler de cette « troisième force » que nous voyons émerger régulièrement depuis les années trente. Mais, bravant le politique, cette force est ici culturelle.

Cacérés confie dans son entretien qu'ils auraient pu prendre des mandats politiques. Ils étaient connus, et en héros de la Résistance, ils auraient pu remporter des suffrages. Mais ils ne se pensaient pas comme force politique et ils avaient plutôt l'espoir de peser au point de vue de

---

<sup>468</sup> Guy Saez et Jean-Pierre Saez, « Peuple et Culture ... », op.cit., p.57.

<sup>469</sup> Montage vidéo qui nous a été généreusement remis par Damien Lenouvel (administrateur de PEC), réalisé en hommage à Dumazedier au moment de sa mort en 2002 : « Joffre Dumazedier Itinéraire d'un humaniste ».

<sup>470</sup> Jean-Pierre Saez, « Entretiens avec... », op.cit., p.36



l'esprit. Cette posture assez radicale traversa toute cette période de la fondation de Peuple et Culture.

Entre 1946 et 1948, Dumazedier entreprit également ce qu'il appela son « grand tour de France » dans plus de cinquante villes pour fonder des nouvelles cellules actives de Peuple et Culture. A la sortie du désastre entraîné par la seconde guerre mondiale, enthousiaste ou sceptique, toute l'Europe se questionnait sur son avenir. Dans cette période de « haute créativité sociale et culturelle » quelles réponses pouvaient-ils apporter à ces problèmes, avec ce qui se dégageait de leurs réflexions autour des actions d'éducation populaire ? Les critiques de leur démarche venaient aussi des divers partis de gauche et précisément du Parti communiste français auquel Joffre Dumazedier lui-même avait adhéré quelques mois. « La critique croissante de type idéologique que rencontre notre initiative souvent incomprise des appareils de l'Etat comme des appareils de formation politique (en particulier celle qui domine impérieusement la gauche d'alors : le parti communiste) attise ce besoin.<sup>471</sup> » Mais pour répondre à ces accusations et formuler un argumentaire solide qui puisse être à la hauteur des défis nouveaux posés par l'ère des masses, qu'avait vu naître ce XX<sup>e</sup> siècle, il fallait faire appel à la rigueur scientifique des nouvelles sciences sociales. C'est ce qu'avait proposé de réaliser Dumazedier en proposant de créer une section de recherche sociopédagogique au sein du Secrétariat d'Etat à la Jeunesse et aux Sports.

*Madame Vienot me détache à ce poste créé à Paris pour moi. [...] L'incompétence, alliée à la méfiance, a vite raison de ces premiers essais. Je suis mis sur une voie de garage sans aucun moyen, puis éliminé sous des prétextes politiques et administratifs. Je résiste. Je perds tous mes droits d'inspecteur principal. Je suis recueilli par l'action conjuguée de M. Monod et d'Henri Wallon, puis mis à la disposition du laboratoire de psychobiologie de l'enfant que dirige le professeur H. Wallon.*<sup>472</sup>

---

<sup>471</sup> Ibid.

<sup>472</sup> Ibidem.

Cela sera confirmé également dans l'entretien que Dumazedier donna à Michel Bernard où il revenait largement sur son cheminement intellectuel en disant que Wallon l'avait littéralement sauvé, lui offrant de participer à son séminaire pendant deux ans tous les lundis matins.<sup>473</sup>

#### 4.8. Le laboratoire d'Henri Wallon

Dès 1948 Joffre Dumazedier retrouve donc Henri Wallon qui lui propose de l'associer dans son laboratoire de psychobiologie de l'enfant. « Les idées d'Henri Wallon sur les rapports de l'action et de la pensée, sur l'importance du milieu dans la formation de l'esprit, sur l'articulation des opérations de représentation et de relation dans le développement intellectuel [l'aideront] beaucoup à perfectionner une réflexion sociopédagogique née d'une pratique de l'entraînement mental en milieu autodidacte.<sup>474</sup>», une pratique largement expérimentée au château d'Uriage, à Murinais puis dans les camps des réfractaires au STO dans le Vercors. Dumazedier fut associé aux travaux du Rapport Langevin-Wallon. Il participe à la rédaction de la partie consacrée à l'éducation populaire. Dans son article biographique autour de l'œuvre d'Henri Wallon. « Dans la Pensée » (avril 1969, n° 144), Fernande Seclet-Riou témoigne sur les travaux de la commission Langevin-Wallon. Elle écrit notamment :

*La rédaction étant terminée, une délégation de la Commission se rendit auprès du ministre pour lui remettre le document. Accueil courtois du ministre, qui, au cours d'une conversation rapide, rappela les buts proposés à la Commission, la remercia pour le travail accompli, exprima l'espoir d'un avenir heureux pour l'université réformée, adaptée à ses fins et à son époque. Puis, il saisit le document que lui remettait le président, il le déposa dans le tiroir central de son bureau, qu'il referma et verrouilla d'un geste sec. Ce geste, involontairement symbolique, est demeuré dans ma mémoire. \_*

---

<sup>473</sup> Cassette C 14, Face A, Formascope Michel Bernard, Cahier IV.

<sup>474</sup> Gaston Pineau (présenté par). « *Education ou aliénation permanente ? repères mythiques et politiques* », Ed. Sciences et culture INC. Montréal, Dunod, Bordas, Paris 1977 (Organisation et sciences humaines), 296p., p. 111.

<sup>475</sup> Pierre Roche, in *L'Humanité* « 1947, le plan Langevin-Wallon pour une école de justice et d'émancipation » du Vendredi, 16 Juin, 2017 <https://www.humanite.fr/1947-le-plan-langevin-wallon-pour-une-ecole-de-justice-et-demancipation-637461>, consulté le 23/02/2019.

Le Rapport Langevin-Wallon fut déposé en 1946 sur le bureau de l'Assemblée Nationale puis remis au ministre de l'Education Nationale en juin 1947. Il était réalisé par une commission composée de vingt-trois personnalités.

C'était aussi l'aboutissement d'une longue réflexion qui avait son origine dans la collaboration de Wallon avec le ministre de l'éducation, Jean Zay. « Wallon avait travaillé alors avec l'inspecteur Gustave Monod, les professeurs Roger Gal et Alfred Weiler à la mise en place des "classes nouvelles", ces classes de sixième où, pour la première fois, on allait pratiquer les méthodes actives et l'observation continue des écoliers, largement inspirées, entre autres de Decroly.<sup>476</sup> »

Concernant le Rapport Langevin Wallon, on relèvera le petit passage barré dans un tapuscrit du texte reproduit dans le livre présenté par Gaston Pineau *Éducation ou aliénation permanente* où Dumazedier se dit « amusé » de rencontrer fréquemment des syndicalistes fidèles à l'Education Nationale se référer à ce texte comme à une Bible... « quand je sais que pour ma part, avec quelle légèreté j'ai osé [à 33 ans] formuler quelques fortes et vagues idées générales sur ce qui allait devenir un des secteurs les plus dynamiques de la nouvelle éducation dite permanente.<sup>477</sup> » Dans le chapitre VII du rapport Langevin-Wallon, titré justement « Education populaire » voilà ce que l'on trouve et qui résonne très fortement avec les idées de Dumazedier :

*L'éducation populaire n'est pas seulement l'éducation pour tous, c'est la possibilité pour tous de poursuivre au-delà de l'école et durant toute leur existence le développement de leur culture intellectuelle, esthétique, professionnelle, civique et morale. Dans des temps où les progrès des sciences et le renouvellement des idées et des manifestations artistiques ne peuvent manquer de s'accélérer toujours davantage, les générations qui se suivent deviendraient vite étrangères entre elles et les plus anciennes étrangères à leur époque, si cette possibilité ne leur était pas donnée.*

---

<sup>476</sup> Hélène Gratiot-Alphandéry, *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIV, n° 3/4, 1994 (91/92), p. 821-835.

<sup>477</sup> Joffre Dumazedier, « Loisir éducation permanente développement culturel » tapuscrit de 20 p. photocopées, effectuées à la demande de l'Université de Montréal pour le livre de Gaston Pineau. Un document avec de nombreuses annotations de Dumazedier qui nous a été remis par Paule Savane.

*L'éducation populaire ne doit pas être la simple continuation de l'école avec emploi de méthodes scolaires pour compléter une instruction jugée insuffisante. S'adressant aux adultes, elle doit partir de leurs intérêts actuels et utiliser leurs aptitudes d'adultes. Elle doit être à la fois représentée sur tous les points du territoire et garder le contact avec les institutions et les hommes dont la mission est le progrès de nos connaissances culturelles. Elle exige la collaboration de tous à quelque niveau de l'enseignement qu'ils appartiennent : maîtres répandus dans les campagnes et dans les villes d'une part, maîtres des Ecoles normales et des Universités d'autre part. Cette collaboration sera d'autant plus facile que tous les maîtres seront passés par les Ecoles normales et les Universités. Les Ecoles normales et les Universités seront des foyers de culture où les maîtres, en contact direct avec les populations, devront trouver l'assistance et les collaborations voulues pour organiser dans leur propre circonscription des séances instructives ou récréatives, des excursions géologiques, botaniques, archéologiques, etc., des expositions et des festivités soit de caractère régional, soit de caractère national ou mondial. Cette énumération n'a rien de limitatif. La fonction d'éducation populaire est d'importance trop fondamentale pour que les maîtres la remplissent à leurs moments perdus. Elle ne saurait s'ajouter à leurs charges professionnelles déjà lourdes, qui doivent être allégées en proportion. Mais il faut aussi envisager que dans les limites par exemple du canton, des maîtres soient entièrement délégués dans cette fonction. Cette délégation ne sera pas une délégation à vie, mais à temps. Elle permettra d'introduire plus de diversité dans l'existence professionnelle des maîtres, dont la monotonie est parfois trouvée rebutante et peut décourager certains au moment de s'y engager. Des stages d'information pourront être organisés pour les candidats à cette fonction. Si l'armature de l'éducation populaire doit être formée par le personnel enseignant à tous ses degrés, elle devra également s'assurer la collaboration de toutes les organisations, publiques ou privées, dont le but est culturel : associations pour la connaissance du milieu historique ou naturel, pour le développement des arts et de la littérature. Ainsi l'éducation populaire sera un ferment du progrès intellectuel, technique, esthétique non seulement pour les individus, mais aussi pour la collectivité.* <sup>478</sup>

Tapez une équation ici. Malgré toute la densité de réflexion contenue dans ce Plan, il faut insister une dernière fois sur le fait que ce projet vaste et généreux d'une école véritablement démocratique ne fut jamais réalisé dans le détail. Le début des travaux de la commission d'étude

---

<sup>478</sup> [futurcpe.free.fr/download/langevin.pdf](http://futurcpe.free.fr/download/langevin.pdf), consulté le 26 juillet 2016.

et de réforme de l'enseignement, où figurait l'historien Lucien Febvre, s'ouvrit en novembre 1944 sous la présidence de Paul Langevin (professeur au Collège de France, président de la Société française de pédagogie lié au PCF) qui décéda en 1946.

Henri Wallon (professeur également au Collège de France, qui le premier a utilisé les ressources de la psychologie en milieu scolaire, lui aussi lié au PCF) lui succéda pour imaginer pour le pays un grand système éducatif démocratique qui devait lui permettre de rattraper son retard dans ce domaine décisif de la compétition avec les autres pays développés d'Europe ou des États-Unis. Les ministres communistes avaient quitté le gouvernement. La dynamique fédérative du CNR laissait le champ libre à la guerre froide entre l'Est et l'Ouest du monde, « deux blocs » qui désormais dominaient et pour de longues années le jeu de la politique planétaire.

L'ambition d'une grande réforme de l'enseignement initial, du primaire à l'enseignement supérieur, en passant par les filières d'enseignement technique et de la formation permanente, était largement contrariée. Même si de multiples emprunts lui furent faits, on pense notamment au projet de suppression des examens, de façon plus ou moins implicite, par les responsables français de l'enseignement qui se sont succédé depuis 1946. D'ailleurs il demeurera une référence souvent sollicitée pour (re)penser l'enseignement scolaire. Cette image novatrice de l'éducation, alimentée par des pédagogies, elles aussi, dites nouvelles, pour l'accès à l'enseignement et à la culture restera (faible consolation ?) un objet mémoriel régulièrement revisité.

Relatant cette expérience, Frédéric Roulle propose une sorte de revue de presse de la réception du rapport Langevin-Wallon entre 1945 et 1951. Il cite notamment le papier ironique d'un normalien agrégé de lettres classiques, Pierre Boyancé, paru dans le journal *Le Monde* entre 1944 et 1948 : « Nos réformateurs parlent quelque part d'un plan quinquennal pour obéir à la mode et donner à peu de frais l'illusion du moderne. Plan séculaire serait sans doute plus à l'échelle de leur grand dessein. <sup>479</sup>» Quoi qu'il en soit, les idées de planification faisaient leur chemin, sans doute aussi dans la tête de Dumazedier qui rejoindra le Commissariat du Plan quelques années plus tard. A ce stade de nos recherches on pourrait suggérer que les intérêts à la fois réformistes (planistes ?) de Joffre Dumazedier d'un côté, mais aussi ses projets

---

<sup>479</sup> Laurent Gutierrez & Pierre Kahn, (sous la dir.). *Le Plan Langevin-Wallon Histoire et actualité d'une réforme de l'enseignement*, PUN Editions Universitaires de Lorraine, Nancy 2016. 162p.

révolutionnaires de l'autre, trouvaient ici une nouvelle expression. Le révolutionnaire aux pattes de colombe consent à la réforme tout en ne s'en contentant jamais....

#### 4.9. Histoire et mémoire collective

Même si le concept de *mémoire collective* est passé dans le langage courant, sans que beaucoup de locuteurs puissent en situer l'origine et la paternité, Halbwachs est toujours lu aujourd'hui. « Etrange destin que celui de l'œuvre de Maurice Halbwachs qui ne cesse d'être redécouverte et publiée à intervalles réguliers sans jamais avoir réussi à s'imposer de façon durable au panthéon des sciences sociales sur le même plan que celle d'Émile Durkheim ou de Marcel Mauss de cinq ans son aîné. <sup>480</sup>»

A plusieurs endroits, Dumazedier revendiquera son héritage. Des sujets comme la sociologie en milieu urbain, l'impact de l'organisation des villes et très prosaïquement de leurs places, leurs cafés, leurs rues et leurs commerces etc., sur les comportements humains, la pluralité des temps sociaux, l'usage des statistiques et le calcul des probabilités, le souci constant d'une description précise et objective des faits sont quelques-uns des marqueurs de la sociologie d'Halbwachs. Lui emboitant le pas, Dumazedier était intraitable avec le niveau d'exigence que supposait la sociologie de la connaissance pour faire face aux stéréotypes, aux conformismes sociaux, aux idées toutes faites, aux préjugés.

Maurice Halbwachs avait été révoqué par le régime de Pétain de l'Université de Strasbourg, Gurvitch lui avait succédé. On retrouve les deux éminentes figures universitaires dans l'éclairage historique que proposa Joffre Dumazedier dans son article dans la *Revue Française de sociologie, concernant la production collective du groupe. Échange et Projets en 1980* :

*Reconnaissons que nous avons peu de références dans le passé de la sociologie française pour nous aider. Nous savons que le temps sacré a des caractères fort différents du temps profane (Hubert), que dans une même société chaque institution produit une conception particulière du temps social (Halbwachs), que « l'hétérogénéité*

---

<sup>480</sup> Maurice Jaisson et Christian Baudelot (sous la direct.) *Maurice Halbwachs, sociologue retrouvé*, Editions Rue d'Ulm, Paris 2007, 167P., p. 11/12.

*des temps sociaux » est une caractéristique des sociétés globales selon qu'elles privilégient le passé, le présent ou le futur (G. Gurvitch). Mais bien peu de sociologues se sont intéressés au problème sociologique que pose le phénomène central de ce type de société qui, au XVIIIème siècle, pour la première fois dans l'histoire, a trouvé le moyen scientifique et technique de produire plus en travaillant moins.*<sup>481</sup>

Halbwachs était un précurseur dans sa façon de convoquer des économistes et des historiens (les fondateurs des *Annales* de Lucien Febvre et Marc Bloch) autant que des psychologues. A la faculté des lettres de Strasbourg, il est nommé professeur de sociologie et de pédagogie de 1919 à 1935. Dumazedier occupa pour sa part la chaire de sociopédagogie pour les adultes à la Sorbonne. Pure coïncidence ? Influencé autant par les travaux de Durkheim que de Bergson qu'il critiquait et qu'il analysait autant qu'il s'en démarquait, Halbwachs proposait une approche sociologique originale des interactions dialectiques entre l'homme et la société. « [...] il entend plaider pour un mode d'analyse des faits sociaux apte à gommer, comme le font d'une manière contemporaine un Georges Simmel ou un Norbert Elias, l'opposition - trop souvent pensée comme irréductible – entre l'homme et la société. [...] Il y a compénétration entre le niveau psychologique individuel et le niveau sociétal.<sup>482</sup> » En poursuivant cet article de Yves Déloye on trouve une illustration de cette démarche dans une citation de Halbwachs lui-même :

*La société exerce une action indirecte sur les sentiments et les passions. C'est qu'il y a en nous un homme social, qui surveille l'homme passionné, et qui, sans doute, lui obéit parfois et se met en quelque sorte à son service pour justifier sa passion : même alors, l'homme ne cesse pas d'être social, il raisonne, il pense. Mais tout cela en somme, peut se passer dans le for intérieur, loin des yeux (sinon en dehors de l'influence occulte) de la société. [... sans polémiquer Déloye disait plus haut que la conviction de Halbwachs*

---

<sup>481</sup> Joffre Dumazedier, « *Revue française de sociologie* » [http://www.persee.fr/doc/rfsoc\\_0035-2969\\_1981\\_num\\_22\\_2\\_3419](http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1981_num_22_2_3419) Consulté le 27/02/2016. A propos de : *Echange et Projets. - La révolution du temps choisi*. Préface de Jacques Delors. Paris, Albin Michel, 1980, 256 p.

<sup>482</sup> Yves Déloye, « Halbwachs Maurice (1877-1945) », dans : Jacqueline Barus-Michel éd., *Vocabulaire de psychosociologie*. Toulouse, ERES, « Hors collection », 2002, p. 498-500. URL : <https://www.cairn.info/vocabulaire-de-psychosociologie--9782749206851-page-498.htm> consulté le 26/02/2019.

*était que :] même isolé et livré à lui-même, l'homme se comporte comme si les autres l'observaient.* <sup>483</sup>

Puiser dans les ressources de la mémoire collective, décrite par Halbwachs, voir ce qu'elle induisait comme comportements sociaux et du coup, identifier les résistances qu'il fallait vaincre pour changer la société, pouvaient être un chemin pour y parvenir<sup>484</sup>. La pluralité des temps sociaux dans la vie quotidienne est en lien avec les institutions sociales qui les dominent. De même les pratiques professionnelles sont en lien avec l'institution du travail et la mémoire collective, composant une culture (d'entreprise) dont elles ont hérité.

Le comportement des femmes et des hommes transforme les lieux qu'ils fréquentent et habitent. Ils créent des habitudes qui laissent des traces qui à leur tour conditionnent les comportements sociaux des nouveaux arrivants. Les styles de vie privés ou professionnels ne se reproduisent pas *sui generis*, contrairement aux enseignements de Bergson. « L'hétérogénéité des temps sociaux est souvent oubliée de ceux qui généralisent dans le vide. Mais les institutions résistent même quand elles se réforment. Ça dépasse l'appropriation du temps individuel de chacun. Lisez en même temps *Les énergies créatrices* de Bergson et *La mémoire collective* d'Halbwachs.<sup>485</sup> » Cela fait écho aussi, plus proche de nous, avec la pensée complexe promue par Edgar Morin avec qui Dumazedier partagea des bureaux pendant cinq ans au CNRS. Morin s'était inspiré pour définir son approche philosophique de la racine provenant du latin du mot : complexe. Le complexe est ce qui est tissé ensemble. Dans sa sociologie, Morin s'inspire de Pascal dans une vision très holistique et pluridisciplinaire de la société :

*Dans la réalité de nos vies, du monde, il y a des interactions sans cesse, tout est relationné. Ma maxime favorite est de Pascal qui dit « Toute chose étant causée et causante, toute chose étant aidée et aidante, tout étant lié par un lien imperceptible qui les relie toutes les unes aux autres. Je tiens pour impossible de connaître le tout si je ne connais les parties, et de ne connaître les parties si je ne connais le tout. » C'est un défi à la connaissance et d'ailleurs on ne peut jamais tout connaître. La pensée complexe*

---

<sup>483</sup> Idem P 500. (Référence tirée de Maurice Halbwachs : *Classes sociales et morphologie* Editions de Minuit Paris 1972).

<sup>484</sup> Cassette C7 face B. Cahier IV.

<sup>485</sup> Cassette C 13 Face B. Cahier IV.



*reconnaît qu'on n'a jamais la totalité et qu'on trouve toujours un résidu d'incertitude.  
Mais c'est une façon de dépasser la pensée unilatérale, cloisonnée, disciplinaire.* <sup>486</sup>

On le verra, son point de vue n'était pas toujours (rarement ?) en accord avec Dumazedier : ils partageaient les mêmes bureaux et le séminaire de Friedmann, mais pas toujours les mêmes idées.

---

486Extrait de l'émission les chemins de la philosophie du 1er mars 2019 par Adèle Van Reeth :

<https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/profession-philosophe-edgar-morin-paraphilosophe>

## **CHAPITRE 5. Les années cinquante**

### **1. La mi-temps du vingtième siècle**

#### **1.1. Le paysage historique**

Approfondissons cette période de l'après-guerre avec les historiens Michelle Zancarini Fournel et Gérard Noiriel, qui tous les deux nous offrent à leur manière « Une Histoire populaire

de la France <sup>487</sup> ». Revenons sur quelques points saillants de cette période de la Libération. La durée du travail passa de 40 à 45 heures. Les problèmes de misère, de logement, dans de nombreuses villes et quartiers en ruine, avaient fait surgir des bidonvilles. La survie mobilisait les classes populaires. On pleurait 600 000 personnes victimes civiles du conflit et par ailleurs, plusieurs milliers d'individus qui avaient été exécutés sommairement pour des faits de collaboration avec l'ennemi. Les tribunaux en condamnèrent 100 000. Au même moment, en raison de l'inflation galopante, le pouvoir d'achat avait baissé de 30% entre 1940 et 1948. La création par l'ordonnance du 4 octobre 1945 de la Sécurité sociale instaurait un ordre de protection sociale inédit pour conjurer de futures crises du capitalisme qui menaçaient de mener au chaos, relayant la constitution de 1946 qui avait créé la IV<sup>ème</sup> République et disposait que la nation assurerait dorénavant à l'individu la protection de sa santé, de sa sécurité matérielle, de son repos et de ses loisirs. Alors qu'en 1954, 10 % de la population parisienne vivait toujours en hôtel meublé, que les plus démunis habitaient dans des taudis que l'on commença à appeler des « bidonvilles »<sup>488</sup>, on était entré dès 1949 dans une économie planifiée. « Dès 1949, le plan est devenu, avec un taux de croissance de 5 %, le cadre de transformation en profondeur de l'économie de la société française, consacrant ainsi le recul d'une France restée en partie rurale et engoncée dans des traditions exaltées sous le régime de Vichy, en particulier l'intérêt porté à la famille qui perdure.<sup>489</sup> »

Du côté de l'évolution de la richesse et du développement des biens publics et industriels, la nécessité d'une intervention accrue de l'Etat dans les affaires économiques et sociales s'imposa dans de nombreuses démocraties occidentales. Elle était inspirée et justifiée par les travaux d'un économiste anglais, John Maynard Keynes, qui préconisait notamment du côté de l'Etat une régulation responsable des marchés ou encore des politiques monétaires volontaristes. Ce sont ces orientations qui ouvrirent la voie aux missions d'études, aux recherches de conseillers techniques, aux échanges avec les partenaires sociaux, aux techniques managériales au service du pouvoir d'achat et de l'amélioration des conditions de vie. On voit poindre aussi l'appel aux sciences sociales naissantes pour prévoir les évolutions probables des

---

<sup>487</sup> Michelle Zancarini-Fournel, *Les luttes et les rêves. Une histoire populaire de la France de 1685 à nos jours*, Editions La Découverte, Paris 2016, 994p ; Gérard Noiriel, *Une histoire populaire de la France de la guerre de Cent Ans à nos jours*, Agone, Marseille, 2018, 829 p.

<sup>488</sup> Gérard Noiriel, *Une histoire populaire de la France...*, op.cit., p. 594.

<sup>489</sup> Michelle Zancarini-Fournel, *Les luttes et les rêves ...*, op.cit., p. 705.

sociétés modernes de cette deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Les chercheurs en sciences sociales, Joffre Dumazedier parmi eux, trouveront des débouchés pour leurs travaux grâce à ces orientations politiques.

Malgré cette optimisation des évolutions sociétales à venir, l'horizon offert à la jeunesse n'était guère enthousiasmant. La tragédie des guerres coloniales succédait à celle de la Seconde Guerre mondiale qu'ils venaient de vivre. La « sale guerre d'Indochine » (1945-1954), et la non moins reluisante « guerre d'Algérie » qui devait lui succéder (1954-1962), suscitent des mouvements d'indignation et d'opposition à ces conflits coloniaux de libération nationale. Dans la même période débutent les fameuses Trente Glorieuses qui allaient, dans la foi et l'optimisme du progrès et de la modernité, se poursuivre jusqu'au premier choc pétrolier de 1973.

Une autre forme de conflit plus idéologique, la guerre froide entre les deux grandes puissances mondiales, s'installa durablement. Le rêve révolutionnaire lié au contexte insurrectionnel de la Libération fut rapidement déçu. Le désenchantement grandit renforcé par le désaveu d'une grande partie de la population qui ne souhaitait pas que la France devienne communiste. Les membres du P.C.F. étaient désignés comme le parti de l'anti-France inféodé aux soviétiques et aux ordres de Moscou. Le Plan Marshall pour venir en aide aux pays européens par d'importants prêts sur plusieurs années (2 500 millions de dollars de 1948 à 1952) ambitionnait d'aider la reconstruction de l'Europe, et particulièrement de la France, pour éviter justement aux populations de céder aux sirènes des pays soviétiques. Même si en bon orateur politique, il s'en défendait dans son discours, le général Marshall clamait la main sur le cœur : « Notre politique n'est dirigée contre aucun pays, aucune doctrine, mais contre la famine, la pauvreté, le désespoir et le chaos.<sup>490</sup> » Des mouvements de protestation, des grèves très dures avec des occupations d'usine, dans les charbonnages, la métallurgie, les docks, la paysannerie, le BTP etc. secouèrent le pays faisant de nouveau des blessés et des morts.

*L'intransigeance du patronat et du gouvernement fut à l'origine d'affrontements avec la police qui atteignaient une violence inouïe, dépassant en intensité les conflits de 1936-1938. [...] Au total, en 1947, trois millions de grévistes participèrent à 3600*

---

<sup>490</sup> [http://librecours.eu.free.fr/spip/IMG/pdf/0e\\_03\\_doc\\_plan\\_marshall\\_2016-10.pdf](http://librecours.eu.free.fr/spip/IMG/pdf/0e_03_doc_plan_marshall_2016-10.pdf) discours Général George Catlet Marshall Jr. (secrétaire d'État des États-Unis d'Amérique) consulté le 13/03/19

*grèves. Ce fut l'une des années les plus conflictuelles de l'histoire contemporaine de la France.* <sup>491</sup>

Pas moins. La IV<sup>ème</sup> République demeure tristement célèbre pour son instabilité gouvernementale (18 gouvernements de 1946 à 1958), ses ministres se succédaient à une vitesse encore plus vertigineuse que sous la III<sup>ème</sup> République (1870-1940), contrairement à la V<sup>ème</sup> République fondée par le général de Gaulle qui avait la préférence pour un régime présidentiel. Il la bâtit à sa mesure en revenant au pouvoir.

Les élections législatives de novembre 1946 avaient vu le retour des partis dans une forme de tripartisme dominante avec la SFIO (Section Française de l'Internationale Ouvrière) qui avait obtenu 102 sièges, le Mouvement Républicain Populaire (MRP) avec 173 députés et enfin le Parti communiste français qui avait été le grand vainqueur avec 28,3% des suffrages exprimés. Cela demeura le meilleur score de son histoire en faisant élire 182 députés communistes à l'Assemblée Nationale. A côté de cette gauche marxiste avait émergé une droite centriste, plutôt démocrate-chrétienne avec la création du Mouvement Républicain Populaire (MRP) largement engagé dans l'action sociale. Les autres partis de droite discrédités pour leur attitude ambiguë ou délibérément collaborationniste allaient disparaître provisoirement du paysage politique français.

Les communistes héritent de cinq ministères, dont ceux du Travail et de la Sécurité sociale. Cette participation au gouvernement était aussi le symbole de l'abandon des ambitions révolutionnaires au profit de la démocratie parlementaire. Il fallait faire accepter à la classe ouvrière les sacrifices nécessaires pour relever la France libérée en donnant plus de place à la production qu'à la revendication. On se rapprochait bien plus des méthodes économiques keynésiennes en prônant une intervention mesurée de l'Etat dans les affaires sociales et économiques.

L'influence américaine, l'ancrage de la France dans le camp atlantiste « [...] provoqua la multiplication des missions d'études, grâce auxquelles les élites françaises découvrirent l'ampleur des mutations du marché du travail qui avaient déjà été réalisées outre-Atlantique. »<sup>492</sup> Du reste, même la création de la Sécurité sociale, issue des travaux du CNR, avait trouvé l'origine de son inspiration outre-Atlantique puisque Franklin Roosevelt lui-même avait créé la politique de ce

---

<sup>491</sup> Gérard Noiriel, *Une histoire populaire de la France...*, op.cit., p. 611.

<sup>492</sup> Gérard Noiriel, *Une histoire populaire de la France...*, op.cit., p.599.

qu'il appelait *Welfare State* pour promouvoir un Etat protecteur, dès 1935. Mais face aux malaises et aux inégalités subies par les classes populaires, la solidarité gouvernementale des communistes ne tient pas ses promesses. La violence des interventions françaises dans ses affaires coloniales était en décalage par rapport à l'idéologie internationaliste et anti-impérialiste de la gauche stalinienne ou trotskiste. Les mouvements de grève qui débordaient souvent (l'avenir le confirmera) les leaders des organisations politiques ou syndicales, notamment de la CGT, vinrent bousculer le jeu politique parlementaire, même si les députés finissaient parfois par les rejoindre pour faire pression à leur tour sur le gouvernement. « Le refus de négocier, opposé par le socialiste Paul Ramadier, qui dirigeait le gouvernement, provoqua un blocage. Le 5 mai 1947, les cinq ministres communistes furent démis de leur poste. »<sup>493</sup>

Les députés communistes n'avaient pas voté les crédits de guerre pour l'Indochine alors que les ministres de leur camp les avaient approuvés. Sur fond de guerre froide, une vraie guerre semblait improbable. L'équilibre de la terreur, pour reprendre des concepts aroniens, le grand écart entre l'activisme révolutionnaire et les réformes élaborées article après article, dans le cadre de la rigueur gouvernementale et des lois de la démocratie parlementaire, était à son apogée. Ramadier en profita pour marquer une scission franche entre les deux postures, celles des réformistes ou celles des révolutionnaires. Le PCF retrouva son entière liberté d'opposant. Cela allait durer jusqu'à une nouvelle entrée dans un gouvernement socialiste, en 1981, avec la victoire du « programme commun » de la gauche pour l'élection présidentielle de François Mitterrand.

La fin de l'année 1948 devait elle aussi connaître des vagues de grèves extrêmement violentes. Elles furent provoquées par un nouvel excès de libéralisme du ministre des finances du gouvernement de Robert Schumann. L'Etat devait aller plus vite pour libérer l'économie en s'affranchissant des accords entre partenaires sociaux tentant (déjà) de remettre en cause les acquis de la Libération installés sous l'impulsion du Comité national de la Résistance.

C'était « vouloir reconstruire la France sur le dos des Français ! »<sup>494</sup> se remémore Alain Touraine qui avait voulu vivre justement de très près ces « moments de grande grève révolutionnaire » de 1947-1948 en vivant chez des mineurs leur condition, sur place dans une

---

<sup>493</sup> Idem p.610.

<sup>494</sup> Alain Touraine, A voix nues, France culture du 11 au 15 Mars 2019.

charbonnerie de la région de Valenciennes. D'une santé fragile, il n'avait pas été mineur au sens de celui qui extrait du charbon. Il chérissait « [ce] héros des ténèbres amoureux de son dur labeur, invincible soldat de l'abîme courageusement au service de la communauté : telle est la figure emblématique du mineur au sommet du panthéon communiste depuis la Libération<sup>495</sup>. ». Avant « les établis », ces jeunes révolutionnaires marxistes qui prirent la condition ouvrière pour mieux en appréhender la réalité dans les années soixante, Alain Touraine rejoignit la mine, comme la philosophe Simone Weil avant lui. Il s'occupa d'évacuer le charbon, travaillant la nuit, souvent en rampant dans des galeries étroites. Cela dura un an. Après quoi redevenant étudiant, il fréquenta le séminaire de son maître Georges Friedmann sur la sociologie du travail. Comme on l'a vu, il y côtoya Edgar Morin, Roland Barthes et Joffre Dumazedier. Georges Friedmann les fit entrer tous les quatre au CNRS. Nous y reviendrons après un détour par les publications de PEC et TEC, dans cette nouvelle décennie de 1945 à 1955.

## 1.2. Les difficultés de PEC des années cinquante

La passion de Dumazedier pour le sport rejaillit comme un investissement important de cette nouvelle décennie. Dans *Regards neufs sur le sport* on trouve ses premières réflexions de 1950. Elles seront reprises dans *Regards neufs sur les jeux Olympiques* »<sup>496</sup> publié dans la collection de Peuple et Culture dirigée par Benigno Cacérès au Seuil. Le documentaire *Olympique 52* réalisé avec Chris Marker à Helsinki, compléta ces travaux. En 1949, *DOC*, la revue que publiaient ensemble Travail et Culture et Peuple et Culture, livra un long texte de Dumazedier où il écrivit en reporter des Jeux Olympiques de Londres du 29 juillet au 14 août 1948. Quittant ses ambitions d'études littéraires d'avant-guerre, sa quête d'une sociologie du fait social, de l'ethos du loisir trouve ici son origine.

Des années 1950 à 1952, les publications de PEC que nous avons consultées se transformèrent à nouveau. Des *Bulletins de liaison* à la revue *DOC* qui était devenue *Doc Education Populaire*, on passa à une simple double page photocopie et pliée en deux. La réduction de la moitié de la subvention qui leur était allouée avait obligé les animateurs de PEC

---

<sup>495</sup> Michelle Zancarini-Fournel, *Les luttes et les rêves ...*, op.cit., p.711

<sup>496</sup> Jeanine et Joffre Dumazedier, avec la collaboration de Maurice Baquet et Georges Magnane, *Regards neufs sur les jeux Olympiques*, Editions du Seuil, Paris, 1952, 190 p. (Collection Peuple et Culture).

à supprimer purement et simplement leur revue. Une des conséquences manifestes : ils se reportèrent sur les publications de la série *Regards neufs* aux éditions du Seuil pour diffuser leurs pensées.

L'assemblée générale du 2 novembre 1950 se déclara solennellement attachée à la paix et « contre les menaces qui pèsent sur la vie des peuples [sans doute une allusion à la guerre froide et s'opposa] par tous les moyens en son pouvoir au maintien et à l'augmentation des dépenses militaires improductives aux dépens des crédits affectés à l'Education Nationale et à l'amélioration des conditions sociales.<sup>497</sup> » Le message est clair : investissons plutôt dans l'éducation, la culture et l'amélioration des conditions de vie sociale que dans les armes, les surenchères ou le jeu des puissances géopolitiques. Parmi les autres enjeux, celui de la défense de l'École publique laïque et démocratique avec la Ligue de l'Enseignement était réaffirmé. En même temps, ils opéraient un rapprochement avec le Groupe français d'Education nouvelle (GFEN) par l'intermédiaire du professeur Henri Wallon.

De son côté, le comité directeur de PEC réunit une trentaine de membres. On y côtoyait essentiellement du personnel de l'Education Nationale, professeurs et instituteurs, et quelques personnalités importantes : messieurs Berthoumieu et Roubaud, Inspecteur général jeunesse et sports, Madame Léo Lagrange, Cacérès, Delarue (Directeur TEC), Le Guay ingénieur chez Renault, André Bazin... Le bulletin du mois de janvier 1951 fit état de nouvelles attaques des pouvoirs publics en l'occurrence de celles du fisc qui voulait taxer les ciné-clubs (affaire jugée en cassation et gagnée en première instance) et réclamait 115 millions à Tourisme et Travail sur des activités de tourisme éducatif et social. Il y est mentionné que la grande presse s'en était émue et que la mobilisation au travers d'actions de lobbying, de réunions et de manifestations était largement engagée.

L'autre bataille, sur le tarif des stages, rapportée plus haut, avait trouvé une issue qui semblait satisfaire les animateurs de PEC. Les tarifs des stages avaient finalement obtenu un prix unique de la journée pour tous les stagiaires, et les frais de déplacements étaient remboursés à 75 % pour le personnel enseignant et à 50 % pour les autres stagiaires.

Dumazedier partit en tournée pour des « démonstrations de reportage-conférence » avec pour sujet la XIV<sup>ème</sup> et la XV<sup>ème</sup> Olympiade. Il intervint aussi sur l'éducation populaire et ses méthodes dans l'Académie de Lille. Avec un auditoire entre 200 et 1000 personnes par

---

<sup>497</sup> *Bulletin mensuel PEC* N°1 (nouvelle série) Décembre 1950.



conférence, le bulletin mentionnait qu'au total ils avaient touché trois mille personnes.<sup>498</sup> On y trouve également l'apparition de télé-clubs ruraux, dans l'Aisne sur le même principe de coopératives de spectateurs que pour les ciné-clubs. On y investissait collectivement dans un poste de télévision regardé par les habitants du village dans une salle de classe de l'école ou de la mairie. PEC avait été sollicité pour animer ce travail qui fut suivi par Dumazedier, Chris Marker et Edgar Morin.<sup>499</sup>

Le numéro de l'été 1951 du *Bulletin de liaison* revint sur la victoire sur les attaques du fisc grâce à la mobilisation « de presque la totalité des associations de sport éducatif, de plein air de tourisme et d'éducation populaire (une soixantaine environ) »<sup>500</sup> Dumazedier y réaffirma l'intensification des collaborations avec le laboratoire de psychosociologie et le centre d'Étude Sociologique du CNRS. C'est le début d'une volonté d'études scientifiques sur les activités d'éducation populaire, l'organisation des loisirs et l'observation des « désirs du public ». On y trouve aussi mention du lancement du projet de voyage aux Olympiades d'Helsinki en 1952. Le tirage de la collection des « Regards neufs » passa de 6 000 à 8 000 exemplaires pour le numéro consacré à la photographie.

Malgré ces résultats, les moyens alloués par les subventions étant toujours en réduction, l'équipe des salariés permanents fut par conséquent elle aussi contrainte à se resserrer.<sup>501</sup> Un appel à la participation bénévole fut lancé. En tant que président, Joffre Dumazedier sollicita, au même moment, une saisine du Conseil Supérieur de l'Éducation Populaire et des Sports. L'assemblée générale du mois de février 1952 fut précédée d'une journée d'anniversaire des sept années du mouvement. Dumazedier y intervint aux côtés de trois grandes figures du cinéma et de sa critique : Alain Resnais, Chris Marker et André Bazin. La journée se clôtura par un montage de poésies et de chansons avec Catherine Sauvage. La sortie de *Regards neufs sur les jeux olympiques* réalisée par Jeanine (la première femme de Dumazedier qu'il avait rencontrée et épousée à Uriage) et Joffre Dumazedier était annoncée ainsi que des précisions pour le voyage aux Jeux Olympiques d'Helsinki. Le numéro suivant du mois de février revient sur le

---

<sup>498</sup> *Bulletin mensuel PEC* N°3 (nouvelle série) Avril 1951.

<sup>499</sup> Chris Marker comme nous le verrons sera finalement absent de cette aventure.

<sup>500</sup> *Bulletin mensuel PEC* N°5 (nouvelle série) juillet-août 1951.

<sup>501</sup> Un plein-temps et un mi-temps.

succès de cette journée et sur le détail de l'exposé qui présentait la situation de PEC effectuée par Dumazedier.

*Le fait est que PEC est l'organisme pédagogique qui a peut-être apporté dans la France de 1945 les conceptions pédagogiques les plus neuves dans l'éducation populaire française. [...] Depuis sept ans, PEC a combattu les illusions du « pédagogisme » dans l'éducation populaire. Pour nous, la culture populaire est marquée d'abord par une exigence humaine que beaucoup ont perdue depuis la Libération.*<sup>502</sup>

Exigence humaine (souligné dans le texte) qui aurait l'ambition de s'étendre à tous les âges de la vie, à tous les milieux sociaux : travailleurs manuels, intellectuels, ouvriers, paysans et cadres. Les animateurs de PEC refusaient de s'installer dans un entre-soi des clubs de cinéma, de théâtre ou de lecture, un milieu appartenant à la « petite et grande bourgeoisie. » Au risque d'être taxés « d'intellectualisme », ils maintenaient un haut niveau d'exigence de qualité pour ne pas sombrer dans la facilité ou dans un moralisme frileux et ennuyeux. Ils tentaient de rester connectés avec la jeunesse, en privilégiant les activités de plein air, de voyages, et de sports. Ainsi ils mettaient en avant leur fidélité à la tradition, tout en soutenant une culture du progrès.

*Ainsi pensaient-ils depuis sept ans avoir « réussi à maintenir dans les limites de [leur] travail la belle unanimité de la Résistance. [...] Enfin Peuple et Culture invitait ses techniciens intéressés par la recherche psycho-pédagogique à s'associer au travail d'étude sur le loisir, entrepris par le groupe d'étude dont Dumazedier coordonne le travail dans le cadre du laboratoire de psycho-biologie de l'enfant.*<sup>503</sup>

Un point de vue synthétique de cette période, qui couvre une nouvelle décennie des années de la Libération à la première moitié des années cinquante, nous est facilité par les travaux éclairants de l'historien Jean-Pierre Rioux. PEC était devenu une sorte de tête de réseau (dirions-nous aujourd'hui) du microcosme rénové des associations qui se réclamaient de l'éducation populaire. Elle était un mouvement de spectateurs, mais aussi d'acteurs fortement engagés dans les transformations sociales en cours. La belle entente entre marxistes, chrétiens sociaux, révolutionnaires de gauche, progressistes ou socio-démocrates était en train de s'affaiblir pour bientôt se transformer en souvenir de guerre. L'unité dans la résistance entrait dans le temps de l'histoire des idées. Le syndicalisme ouvrier, paysan ou étudiant se renforçait

---

<sup>502</sup> *Bulletin mensuel PEC* N°8 (nouvelle série) Mars 1952

<sup>503</sup> *Idem*

dans différentes organisations aux couleurs politiques contrastées, porteuses parfois de franches divisions. Les enjeux sur la formation permanente des salariés et la structuration des différents comités d'entreprises allaient très largement se développer. Cela allait-il se faire avec ou en marge des mouvements d'éducation populaire ? Le débat était engagé. Enfin la municipalisation et la professionnalisation des services, qui deviendront ceux de *l'animation socioculturelle* au début des années soixante, parachevèrent ces mutations.

*Vers 1950 une page est tournée. L'action culturelle a trouvé son rythme et affiné ses objectifs, en large part grâce à "Peuple et Culture", mais la revanche du politique et du social dans la conscience et la vie quotidienne de ses animateurs comme de son public la marginalise dans une société qui découvre les voies multiples de la modernisation et a appris à sélectionner ses objectifs de progrès. [...] "Peuple et Culture" [Annecy], avec ses 600 membres actifs en 1947, ses 400 en 1951, où enseignants et autres membres des classes moyennes sont très largement majoritaires.*<sup>504</sup>

Comme nous l'avons vu, Grenoble et Annecy étaient le laboratoire de la structuration des organisations et parfois des équipements ou des outils de l'éducation populaire au moment de la Libération. Les volontés municipales d'un côté, l'offensive des fonctionnaires de l'Etat de l'autre, que ce soit ceux de la direction de la Jeunesse et des Sports et bientôt ceux du Ministère de la Culture de Malraux vont initier de nouvelles ambitions politiques. Signe des temps : le centre des Marquisats va fermer le 1<sup>er</sup> octobre 1950. « Des sympathies se changent en suspensions et des suspensions en hostilités. », dit en synthèse le premier directeur de cette maison de culture et d'activités pour la jeunesse, Jean Le Veugle<sup>505</sup>. Il était lui aussi un ancien uriagiste proche de Dumazedier ; il fut appelé à poursuivre d'autres missions en tant que directeur pédagogique à l'Institut National d'Education Populaire (INEP) qui s'installa à Marly-le-Roi.

Depuis 1945, Jean Le Veugle avait animé un ciné-club qui regroupa 700 personnes en 1946 (Annecy comptait alors 30 000 habitants). Entre l'année 1948 et 1949, les Marquisats avaient accueilli 13 000 journées de stage, c'était là aussi que Gabriel Monnet avait créé et animait son groupe d'action théâtrale... De centre d'éducation populaire et culturelle, le manoir des Marquisats fut transformé en MJC. Les remises en cause et les doutes ne tardèrent pas à se faire

---

<sup>504</sup> Jean-Pierre Rioux, « Une nouvelle action culturelle ... », op. cit., p. 12.

<sup>505</sup> Ibid., p. 14. Les chiffres qui suivent sont tirés du même tapuscrit.

entendre. On sentit une prise de recul par rapport à cette belle utopie chez ces militants dans leurs intentions un peu angéliques de vouloir « aller vers le peuple » quand, au final, ils rencontreraient des gros bataillons de classe moyenne en mal de culture. Ce constat formulé par Rioux dans son article, en décembre 1981, rejoignait de nombreuses critiques qui ne manqueraient pas d'être formulées à l'encontre de PEC. Comme celle, par exemple, de l'histoire de PEC racontée par certains de ses fondateurs, trop systématiquement calquée sur leur histoire personnelle de héros de la Résistance. Ceci étant, voilà la dernière phrase de la conclusion de Jean-Pierre Rioux à son article :

*Qu'on relise par exemple les pages si fraîches d'un Dumazedier sur le loisir en 1959<sup>506</sup>, qu'on feuillette les collections de fiches et les programmes de travail et l'on sera convaincu : quand la France entre sans le savoir à l'âge de la croissance et de la consommation de masse, les laboratoires de "Peuple et Culture" ont les premiers testé ces produits culturels qui, aujourd'hui encore, nous aident à vivre. <sup>507</sup>*

### **1.3. Au milieu des années cinquante : « Etat d'urgence »**

Le gouvernement français, avec ses services de la Radiodiffusion-Télévision-française, s'était associé à l'Unesco pour réaliser une série d'émissions expérimentales d'éducation populaire pour la télévision : « Etat d'urgence ». Joffre Dumazedier, en tant que chercheur du Centre d'Etude sociologique attaché au CNRS, était chargé d'entreprendre une étude sociologique des mouvements des télé-clubs, des réactions de ses membres aux émissions de la télévision et plus particulièrement de leurs échos à la série intitulée *Etat d'urgence*.<sup>508</sup> Pour les mesurer, les analyser, Dumazedier et ses équipes vont scruter les réactions à l'émission télévisuelle préparée avec eux et pour eux. En dehors de l'école, ces clubs étaient conçus pour découvrir et regarder ensemble la télévision, souvent le seul moment de culture collective pour les villageois vivant à une centaine de kilomètres de Paris. A la fin des années quarante après les Etats-Unis puis l'Angleterre, les classes moyennes puis les classes populaires des pays industrialisés s'équipèrent de postes de télévision. Cependant, il fallut quelques années au "petit

---

<sup>506</sup> Allusion au N° spécial d'*Esprit* sur le loisir en juin 1959 que nous analyserons plus loin.

<sup>507</sup> Jean-Pierre Rioux, « Une nouvelle action culturelle ... », op. cit., p. 17.

<sup>508</sup> Joffre Dumazedier, *Télévision et éducation populaire..... op.cit.*, p. 7.

écran” pour être démocratisé et s’installer massivement et durablement dans les foyers des français. Le prix d’un récepteur était de 75 000 F, alors que la moitié des Français ne gagnaient pas 25 000 F par mois. Ceci étant, son attrait était extraordinaire et devint rapidement très populaire. On croyait pouvoir se rapprocher de l’universel. Mais on craignait en même temps les effets néfastes sur la lecture, la concentration des élèves à l’école et des salariés au travail. Travaillant sur le sujet, Dumazedier posa de nouvelles questions : « La télévision n’est-elle qu’une distraction capable de se substituer à la lecture, à la culture ? N’est-elle pas au contraire une nouvelle langue d’Esopé propre au meilleur usage comme au pire ?<sup>509</sup> » Remède ou poison, *pharmakon* dira le philosophe Bernard Stiegler des décennies plus tard, avec le déferlement de la civilisation du numérique et de l’algorithme qui allait suivre l’arrivée du « petit écran ».

Dumazedier précisait que la notion d’éducation populaire, enjeu majeur de cette communication de masse, primait sur celle d’éducation des adultes, en vogue dans les sphères des pays adhérents à l’Unesco. Il faisait référence à la constitution française et à la charte des Nations Unies. Chaque personne, quel que soit son âge, ou sa provenance sociale, a un droit imprescriptible à la culture.<sup>510</sup> Même si ce droit était loin d’être réalisé partout et pour tous, Dumazedier le savait, c’était devenu l’un de ses combats permanents.

*C’est grâce à un effort progressif des citoyens, des éducateurs et des gouvernements, que la culture deviendra de moins en moins un privilège de la fortune et de l’instruction, pour être réellement un bien commun à toutes les catégories sociales, et auquel pourront prétendre les professions et les niveaux d’instruction les plus humbles.* <sup>511</sup>

L’éducation populaire prolonge l’éducation scolaire, que beaucoup d’enfants quittent au début de l’adolescence vers 14 ans, dans de nombreux pays occidentaux, dits « modernes » ou « civilisés ». Pour des pays qui ne suivent pas le même développement comme l’Inde ou le Pakistan, Dumazedier se demandait si la réception collective d’images, d’informations, de distractions s’imposerait avec la même intensité et si, du reste, l’équivalent de nos foyers d’éducation populaire, pouvait favoriser l’éducation mutuelle en utilisant ces mêmes moyens télévisuels qui devenaient très populaires. Pourrait-on seulement influencer sur leurs programmes,

---

<sup>509</sup> Ibid., p.19.

<sup>510</sup> Aujourd’hui la question des droits culturels est revenue en première ligne des débats sur l’éducation populaire et artistique.

<sup>511</sup> Joffre Dumazedier, *Télévision et éducation populaire...*, op.cit., p.20 Note 1.

les aider à lutter contre l'ignorance et la médiocrité, un des buts ultimes de l'Unesco ? Les différents gouvernants des pays fédérés par l'Unesco étaient sensibles à cette approche. Ils se demandaient, si justement les populations les plus pauvres ne pouvaient se payer pour chaque foyer un poste télé, des séances collectives autour d'un poste pourraient-elles y remédier ?

C'est la commande de l'étude qui fut faite à Dumazedier en novembre 1952 lors de la septième session de l'Unesco, qui s'était tenue à Paris. Par cette étude, sans doute la première d'envergure menée par Joffre Dumazedier, sa reconnaissance comme chercheur en sciences sociales, prit une dimension internationale. Parmi les problématiques travaillées, nous retrouvons celle de sa jeunesse : comment dans un langage simple accessible à tous, aborder des problématiques compliquées ? « Chaque fois que cela était possible, nous n'avons pas hésité à convertir le langage scientifique précis, mais souvent obscur, en un langage usuel moins précis, mais souvent plus clair. <sup>512</sup> »

#### 1.4. Méthodologie

Dans la partie méthodologique, au début de l'ouvrage, est décrite une expérience similaire sur l'éducation des enfants, en décembre 1951, par la station *King TV* aux Etats-Unis à Seattle et dans l'Iowa State College. Il s'agissait d'inciter les enfants à lire par des émissions ludiques avec des jeux et des personnages imaginaires. « On leur présente des scènes d'un certain nombre de livres et ils sont invités à indiquer par écrit le nom du personnage qu'ils voient sur l'écran, le titre du livre, le nom de l'auteur et la raison pour laquelle ils aiment cet ouvrage. <sup>513</sup> » L'effet fut immédiat, les bibliothèques des villes, des collèges, les centres de prêts, les bibliobus de la *King County Public Library* furent pris d'assaut par la jeunesse. De même une émission de discussions sur des problèmes d'intérêt général, *Toute la ville en parle* fut également réalisée par la station locale de télévision de l'Iowa College (onze heures par jour de programme à destination de 600 000 personnes du monde rural). On avait organisé un vote sur les problèmes discutés pour favoriser l'action des spectateurs. Les organisateurs de l'émission conclurent qu'ils n'étaient pas certains des effets durables de leur initiative mais

---

<sup>512</sup> Ibid., p.23-24.

<sup>513</sup> Ibid., p.27.

que : « grâce au prestige et à l’attrait de la télévision moderne on peut bel et bien faire en sorte que *toute une ville en parle*.<sup>514</sup> »

A la lumière de ces différentes expériences, Dumazedier forgeait, *step by step*, son concept de *psycho-sociologie des attitudes actives*, mettant en mouvement des méthodes croisées entre la sociologie et la pédagogie dans les situations de loisir, non pas pour seulement faire des constats, ou décrire des comportements, mais pour tenter d’apporter des réponses à la complexité des faits interrogés. Que ce soit pour la pédagogie ou dans le champ de la sociologie du loisir ou de son animation, l’objectif était « de fournir une aide plus efficace à ceux qui cherchent à créer ou transformer les institutions du loisir pour susciter des attitudes plus actives dans le public.<sup>515</sup> » En France, où ils avaient décidé de mener leur enquête, l’aventure de cette observation active en milieu rural se déroula dans un rectangle entourant Soissons, Reims, Epernay et Château-Thierry. Le terrain était partagé par une équipe de quinze observateurs des télé-clubs expérimentaux, tous instituteurs, fins connaisseurs de leur environnement et des habitants qu’ils allaient faire participer.

Une équipe de réalisation audiovisuelle pour la série des treize émissions était également mobilisée. Enfin des chercheurs et des universitaires liés aux équipes du CNRS (ethnographes, sociologues, psychologues du laboratoire de biopsychologie de l’enfant) avaient pris part au projet. Parmi eux se trouvait Edgar Morin jeune trentenaire, alors attaché de recherche au CNRS dans le Centre d’étude sociologique. L’originalité de la démarche déjà fortement interdisciplinaire est à signaler par la présence de monsieur Ovisé, ingénieur agronome, chargé du remembrement des terres dans le département de l’Aisne. Ainsi prit corps leur émission télévisuelle « Etat d’urgence ». Un stage préparatoire de cinq journées, dirigé par Joffre Dumazedier, à l’Institut National d’Education Populaire de Marly-le-Roi, ouvrit le chantier. Cette monumentale étude demanda bien sûr de construire des échantillons pour les enquêtes, des méthodes et techniques d’analyses, de traitement et d’évaluation et une élaboration fine des questionnaires. Si la question des discriminations entre les hommes et les femmes attendra quelques décennies supplémentaires pour réellement faire débat, une petite remarque de Dumazedier concernant la position et le travail des femmes dans les campagnes, mais aussi à la ville et dans les cercles d’éducation populaire à cette époque, mérite d’être relevée.

---

<sup>514</sup> Ibid., p.28, souligné dans le texte.

<sup>515</sup> Ibid., p.38.

*A la campagne, comme à la ville, l'éducation populaire à la française est trop souvent conçue par les hommes, pour des hommes. Ce déséquilibre est d'autant plus dangereux dans les villages que le travail des femmes y prend des formes encore plus astreignantes qu'à la ville. Ses loisirs sont rares, et elle perd souvent jusqu'au désir de s'informer, se contentant d'être l'ombre craintive de son époux. Ses réactions nous intéressaient tout particulièrement dans la perspective d'un développement plus équitable de l'éducation populaire par la télévision.* <sup>516</sup>

Signalons de la même façon, pour faire un clin d'œil sur ce qui pourrait être l'ancêtre du crowdfunding, la mobilisation qui avait été effectuée pour l'acquisition collective d'un poste de télévision dans les villages de Nogentel et d'Etampes. Un thermomètre et un cadran fait de bois et de carton furent fabriqués pour être exposés à l'entrée des écoles par les habitants pour mesurer au jour le jour le montant des dons effectués pour l'achat du récepteur. (ANNEXE IV.) Ce fut un succès total pour les habitants, même pour les familles les plus modestes, qui étaient parmi les plus nombreuses à y participer. Huit jours avaient suffi pour réunir la somme de 150 000 F nécessaires.

Les résultats de l'expérience mise en œuvre par ce mouvement des télé-clubs (43 en 1952, 180 en 1954 dans une dizaine de départements) étaient positifs ne serait-ce que par le fait de l'accès aux échanges, à l'expression en public, au partage d'expérience que vivaient les personnes dans ces associations. Ils contribuaient nettement à rompre l'isolement par le moyen d'activités distractives ou plus sérieuses et à renouer les liens communautaires de voisinage ou entre les différentes classes d'âges.

### **1.5. Distraction et action culturelle**

La deuxième partie de l'ouvrage était consacrée comme l'indiquait son titre aux « possibilités culturelles des émissions d'après les réactions du public des télé-clubs ». La définition du loisir qui sera une des propositions majeure de Dumazedier avec ses trois fonctions (les fameux trois D) est exposée ici : celles du délasserment, du divertissement et « du développement de la personnalité en apportant le moyen d'apprendre à mieux vivre la vie de chaque jour. <sup>517</sup> » Il y est entendu que ces trois fonctions interagissent et sont toujours

---

<sup>516</sup> Ibid., p.37.

<sup>517</sup> Ibid., p.77.



complémentaires dans les différentes activités et manifestations du loisir. « Un programme hebdomadaire doit les satisfaire toutes. Chaque soirée doit en tenir compte, sous peine de lasser, d'ennuyer ou d'abêtir. »<sup>518</sup> Une analyse détaillée de la réception des programmes est ensuite présentée, qui reprend le résultat des données des différents questionnaires et enquêtes, scientifiquement recueillis. Nous n'entrerons pas ici dans les détails des résultats obtenus, seuls quelques points saillants seront prélevés.

Les émissions étaient classées et appréciées dans cinq catégories : celles des variétés (exemple : *Trente-six chandelles*), des films et documentaires, du théâtre, de la littérature (exemple : *Lecture pour tous* avec ses interviews, présentations, montages, lectures ...), enfin la catégorie instruction-information – magazines, journaux télévisés, reportages, émissions pratiques. Notons que pour la catégorie des émissions de variétés, Dumazedier et ses équipes observèrent que les spectateurs ne signalaient que très rarement qu'elles avaient influencé leurs goûts. Effets subliminaux, refoulés, déniés ? « Les souvenirs laissés par les émissions de variétés semblent assez vagues. [Elles] sont le seul genre d'émissions auquel le public n'attribue qu'une fonction, celle de « reposer et de divertir ».<sup>519</sup> » Par contre, les émissions de pure distraction, les films quand ils répondaient à leurs désirs, étaient largement plébiscités par les téléspectateurs dans leurs enquêtes. Ces observations les conduisirent à conclure que les spectateurs étaient comme conscients des limites de ce genre d'émissions, mais n'en demandaient pas plus...La distraction n'était pas, pour les spectateurs de cette époque, la fonction principale de la télévision.<sup>520</sup> Comme on pouvait s'en douter les films emportaient un énorme succès, surtout les films réalistes et comiques.

*[...] parmi les quatre films les plus mentionnés figurent deux œuvres comiques de satire sociale : Don Camillo, Les vacances de monsieur Hulot, ainsi qu'une trilogie psychologique et comique de Marcel Pagnol : Marius, Fanny, César. Le désir de revoir des films comiques, possédant des qualités à la fois esthétiques et humaines, est confirmé par les vœux des téléspectateurs concernant les émissions « pour se reposer et se divertir ». Comme nous l'avons dit plus haut, alors que les variétés sont signalées trois fois, des films sont mentionnés dix-neuf fois et parmi ces dix-neuf films, onze sont*

---

<sup>518</sup> Idem. Entre guillemets dans le texte.

<sup>519</sup> Ibid., p.96.

<sup>520</sup> Que constaterions-nous aujourd'hui ?

*des films comiques. [...] Le cinéma occupe toujours la première place dans les réponses à toutes les questions portant sur les fonctions des émissions : pour le divertissement se sont des films de genres divers, mais surtout comiques ; pour l'information et l'instruction générale, ce sont les documentaires touristiques sur les pays étrangers ; enfin pour l'initiation aux œuvres célèbres, on compte 24 mentions concernant les œuvres cinématographiques, contre 10 concernant les œuvres dramatiques et... 6 des œuvres littéraires. Il semble donc que parmi les chefs d'œuvre de tous les arts, le chef d'œuvre cinématographique soit de loin le plus apprécié. [...] « Ces émissions me plaisent », dit l'un, « parce qu'elles me permettent de voir les chanteurs qu'on entend à la radio », ou encore, dit l'autre « parce qu'elles permettent la rencontre des grandes vedettes dont on entend parler » [...] chacun peut s'imaginer que la télévision a conduit chez lui Michèle Morgan ou Jean Gabin. C'est le merveilleux à domicile. »<sup>521</sup>*

On sent un certain enthousiasme saisir Dumazedier à l'arrivée du phénomène télévisuel dans les villages et les villes. Il y voyait poindre des possibilités d'enrichissement culturel et même d'action culturelle, pour les institutions de l'éducation populaire et le développement des personnes, au-delà de simples vertus de délasserment ou de distraction. Les émissions de variétés elles-mêmes pourraient en user sans dénaturer leurs premières fonctions.

Nous retrouverons ces propositions dans les conclusions de Dumazedier. Les journaux télévisés étaient également plébiscités aux premières heures de l'arrivée du petit écran, dans la perspective des nouvelles possibilités que semblaient apporter *ce récepteur* (comme on disait alors) d'images et de sons. Dumazedier sentait la nécessité d'une nouvelle gouvernance pour la gestion des offres télévisuelles. Voilà sa proposition pour enrichir les journaux télévisés et les émissions dites d'actualités :

*Peut-être faudrait-il doter la télévision d'un conseil permanent d'historiens, de géographes, ethnographes et de sociologues qui seraient toujours prêts à fournir aux producteurs et aux réalisateurs une documentation qui leur permettraient de donner à l'actualité ses vraies dimensions dans l'espace et le temps. »<sup>522</sup>*

Dans une vision moderne des universités populaires qui rejoignait également les « études du milieu », ou les « promenades de Deffontaines » que nous avons vu expérimentées à Uriage

---

<sup>521</sup> Ibid., p.98.

<sup>522</sup> Ibid., p.110.

par Chombart de Lauwe, Dumazedier plébiscitait des émissions qui proposent une sorte de « Tour de France géographique ». Comme si la géographie moderne, économique, biologique, culturelle, ethnographique « [pouvait] servir d'introduction à presque toutes les autres sciences .<sup>523</sup> »

Enfin, la troisième et dernière partie du livre édité par l'Unesco détaille le travail de réalisation et de diffusion de l'émission « Etat d'urgence ». Elle fut préparée et réalisée sur le terrain avec les téléspectateurs acteurs qui témoignaient eux-mêmes de l'expérience de leur propre réalité. C'est là que résidait toute la subtilité et le charme de ce chantier de recherche. On fabriquait une histoire dans l'histoire, une émission dans l'émission, avec la présence physique des sujets abordés. La question de qui allait porter la parole, pour quel type de position, au nom de quels groupes de personnes se posait. De même que celle de la situation du jeu et de la sincérité devant la caméra entre professionnels et amateurs. « Personne ne pouvait mieux interpréter la vie du paysan que le paysan lui-même et, même lorsqu'il devait se faire le porte-parole des opinions des autres, le non-professionnel connaissant à fond son sujet s'est révélé plus convaincant que n'aurait jamais pu l'être un acteur professionnel.<sup>524</sup> » Les thématiques des treize émissions d' « Etat d'urgence » tournaient autour des questions du crédit, de la propriété (morcellement, exploitation et remembrement de terres agricoles, etc.), qui induisaient le thème de l'esprit de communauté, de la coopération comme style de vie, des coopératives agricoles à taille humaine, (dans et hors de France avec l'exemple de l'Inde, du Danemark, du Canada), de la production et de la surproduction, de la femme à la campagne et de l'habitat. Un retour sur les différentes étapes de l'aventure fut présenté. Les attitudes du public à l'égard de la modernité et de la modernisation de tous les domaines qui leur étaient familiers : équipements agricoles individuels ou collectifs, équipements publics et domestiques etc., furent observées dans le déroulé des travaux. « [...] partout l'ignorance et les préjugés s'ajoutent aux obstacles réels pour freiner les forces du progrès.<sup>525</sup> » Ils observèrent de même que les obstacles des moyens financiers, de la distance, du milieu d'origine cachaient souvent des attitudes conservatrices, indifférentes, asociales ou ouvertement antisociales.

---

<sup>523</sup> Ibid., p.111.

<sup>524</sup> Ibid., p.136.

<sup>525</sup> Ibid., p.174.

## 1.6. Conclusions de la recherche-action

*Mutandis, mutatis*, cette forme de travail sociologique s'apparente à ce que des sociologues contemporains appellent des *recherches actions*. Une sorte de sociologie participative, qui ne disait pas son nom, où l'on menait de front la réalisation des émissions en direct et l'observation des réactions du public. Cette recherche était grosse de l'immense question de la télévision comme moyen de culture et d'appropriation des biens culturels et symboliques. Depuis son apparition et le développement de l'industrie des médias qui a suivi, depuis plus récemment, les émissions de télé-réalité projetées sur tous les écrans du monde que de chemin parcouru ! Des réussites incontestables, mais aussi beaucoup d'illusions qui se sont perdues, irrémédiablement ? Joffre Dumazedier présentait la force de ces mouvements. Il y voyait en même temps ce qu'il appelait comme on vient de le voir, une nouvelle langue d'Esopé, où tout était possible dans les déclinaisons infinies du meilleur et du pire. Tout dépendait bien sûr de ce qu'on recherchait, du but qu'on voulait atteindre et de l'usage que nous allions faire de ces nouveaux médias. Dumazedier cherchait, patiemment, méthodiquement, des résultats ou des conclusions qui puissent être vraisemblables, probables ou certaines. Il conseillait du volontarisme, de l'imagination et de l'invention, tant pour les créateurs, les artistes que pour les éducateurs pour s'emparer de ce nouveau média, mais aussi de la prudence et de la réflexion.

*Il faut par conséquent s'attendre à ce [que les télé-clubs] entraînent des changements plus importants dans l'avenir que n'importe quelles institutions de loisirs culturels antérieures. [...] L'influence des grands moyens modernes de diffusion contredit le plus souvent l'action systématique mais forcément restreinte des éducateurs et agit sur une masse énorme d'utilisateurs. Grâce à la télévision et aux télé-clubs, l'éducation des adultes atteint la possibilité d'atteindre son vrai public. Elle se doit donc d'utiliser à ses propres fins la plus séduisante et la plus efficace de ces grandes techniques de diffusion. [...] Allons-nous laisser les seuls bars ou cafés donner le ton de l'utilisation de la télévision, allons-nous laisser pénétrer la télévision dans les foyers, sans apporter aucun exemple, sans développer aucune attitude sélective chez les enfants, les adolescents ou les parents ?*<sup>526</sup>

Chacun était invité à confronter ses pratiques, son comportement par rapport à ces nouveaux usages des outils modernes audio et visuels. Fort des recherches et de l'expérience de la

---

<sup>526</sup> Ibid., p.224-225.

série « Etat d'urgence », Dumazedier enjoignit les militants de l'éducation populaire et plus généralement toutes les institutions éducatives, familiales, scolaires ou civiques à prendre la mesure de ces phénomènes et à les intégrer à leurs activités. Dans le même mouvement, il invita les producteurs d'émissions télévisuelles, y compris celles destinées aux variétés, d'intégrer des préoccupations d'éducation culturelle ou artistique dans leurs propositions. Pour y parvenir, il proposait de s'aider de la techniques mise au point dans les montages littéraires de la revue *DOC* ou pour les veillées dans les Auberges de Jeunesse. Il s'agissait dans un même mouvement de faire se rejoindre le désir de connaissance et de divertissement. Voilà quelques-unes de ses premières conclusions. Il voulait surtout éviter :

[...] *le double écueil de l'esthétisme sans contenu ou du didactisme sans vie. [...] Le montage est d'abord la traduction audiovisuelle d'un thème ou d'une idée. [...] le montage culturel ne doit pas obéir seulement à la recherche du pittoresque ou de l'inédit. Au contraire, il doit – selon les exigences du thème traité - correspondre aux données de la vie quotidienne.*<sup>527</sup>

Les sujets traités étaient regardés dans leur environnement, leur histoire, leurs contraintes, leurs réalités psycho-sociales diverses et multiples. Dumazedier retrouvait ainsi leur signification essentielle, leurs relations pourrait-on dire *signifiant-signifié*, pour citer ici des concepts de la linguistique, qui avait tenté le jeune Dumazedier.

Roland Barthes, après de Saussure, développa cette philosophie du langage, une sémiologie où il voulait « en traitant les représentations collectives comme des systèmes de signes [pouvoir] espérer sortir de la dénonciation pieuse et rendre compte *en détail* de la mystification qui transforme la culture petite bourgeoise en nature universelle.<sup>528</sup> » dans ses *Mythologies*. C'est le titre d'un célèbre recueil d'articles publié en 1956, que Barthes, né la même année que Dumazedier, avait écrits dans la revue *Esprit* à partir de 1952. Le renvoi vers la consommation de biens domestiques, ménagers, fascinants ou triviaux et de leurs images symboliques dans le quotidien est une autre façon d'interroger l'arrivée de ces nouveaux objets de consommation. Henri Lefebvre avait traité lui aussi, en ce même début des années cinquante, ces thèmes de la vie quotidienne en dialogue avec les théories du situationnisme de Guy Debord. Ce dernier

---

<sup>527</sup> Ibid., p. 227.

<sup>528</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, Editions du Seuil, Paris 1957, 274 p. (Points Essais), mot souligné dans le texte, p. 7.

publia la décennie suivante *La Société du spectacle*. Cela les mena à rejeter, ou tout au moins à prendre conscience, des affres du consumérisme de la société d'abondance *made in USA* d'un côté, comme des excès totalitaires des régimes fondés sur le culte du chef, de l'autre... L'expérience et l'observation sociologique des « Etats d'urgence » furent finalement un des fondements de cette psycho-sociologie expérimentale que Dumazedier ambitionna d'investir. Il l'avait utilisée ici pour traiter de l'accès à la culture à l'information et aux divertissements par le moyen de la télévision. Il était ainsi au cœur des évolutions sociétales qui appelaient les compétences transversales des sciences sociales (anthropologie, sociologie, économie ...) pour éclairer les décisions des acteurs de l'éducation populaire.

## 2. Culture et Sport

### 2.1. *DOC*, *Regards neufs* et Jeux Olympiques

La revue *DOC* publiée par l'association de PEC et TEC et la collection thématique de PEC des *Regards neufs* éditée par le Seuil offrent également une belle matière d'archives pour mettre au grand jour cette philosophie politique d'un nouvel humanisme de l'éducation populaire en action.

*Joseph Rovin et Chris Marker lancent la revue DOC avec des signatures prestigieuses : les critiques André Bazin et Touchard, les metteurs en scène J.M. Serreau et Gaby Monnet, les écrivains Claude Roy et Emmanuel Roblès. Des relations efficaces se créent avec les centres de décisions nationaux et internationaux par le canal de l'UNESCO, avec la précieuse implication de Paul Lengrand. [...] La revue DOC, les fiches de lectures, la collection « Regards neufs » apportent l'instrumentation nécessaire au service des thèmes qui marquent l'avancée de l'éducation populaire vers de nouvelles frontières.*<sup>529</sup>

L'idée de créer cette collection était née de l'amitié entre Paul Flamand, directeur-fondateur des éditions du Seuil et Bénigno Cacérés. Un des bestsellers de la collection le *Regards neufs sur la lecture* de Ginette Cacérés fut réédité huit fois. Dumazedier en dirigea trois volumes. Le

---

<sup>529</sup> Jean-François Chosson (sous la dir.) *Peuple et culture 1945-1995 50 ans d'innovation au service de l'éducation populaire*, Edit. Pec, Paris 1995, 103 p., p. 22.

premier *Regards neufs sur le sport*.<sup>530</sup> fut publié avec Gabriel Cousin. Ce dernier était poète, ancien ouvrier métallurgiste, depuis qu'il avait 13 ans, dans une usine du Bourget. Coureur, sportif de haut niveau, la guerre de 1939 et sa captivité en Autriche contrarièrent définitivement ses talents pour le sport. Il s'était épris lui aussi de culture pendant la Résistance. Il fut de la première équipe de PEC à Libération. Il y rencontra Jean Dasté et écrivit pour le Théâtre populaire de Jean Vilar. Certains de ses personnages furent joués par Gérard Philippe à la fin des années cinquante. Le second *Regards neufs* fut dirigé par Jeanine et Joffre Dumazedier avec la collaboration de Maurice Baquet et Georges Magnane. Il était consacré aux Jeux Olympiques. Le troisième portait un *Regards neufs sur la chanson*. Benigno Cacérès publia la même année avec Chris (Christian) Marker un *Regards neufs sur le mouvement ouvrier*. Ces publications scellèrent pendant quelques années avec les Editions du Seuil une complicité déterminante pour la notoriété et le rayonnement de PEC. Pour dire à quel point elles étaient aussi l'œuvre des associations on retrouvait par exemple les signatures de PEC et des CEMEA au bas de l'avant-propos des *Regards neufs sur les Jeux Olympiques*. C'était un socle pour la diffusion de leurs idées au travers des collections, mais aussi un support précieux pour leurs actions pédagogiques, leurs stages et conférences et enfin pour la formation de leurs équipes de militants.

Pour illustrer la passion pour le sport de Joffre Dumazedier, nous plongerons dans son article, extrait de l'une de ses conférences, « Après les Jeux Olympiques de Londres » paru dans *DOC n° 8*, de l'année 1948. Une citation de Montaigne en exergue de l'article de Dumazedier évoque Pythagore qui comparait la vie de chacun à celle du public et des acteurs des Jeux Olympiques. Il y avait les athlètes qui allaient se confronter aux meilleures performances, plus brillantes les unes que les autres, mais aussi les commerçants qui y faisaient leurs affaires. Enfin, les spectateurs « [...] qui ne sont pas les pires, lesquels n'y cherchent aucun fruit que regarder comment et pourquoi chaque chose se fait, et être spectateur de la vie des autres hommes, pour en juger et régler la leur.<sup>531</sup> » Les sous-titres sont à eux-seuls très évocateurs de ce que nous trouvons dans les paragraphes qui décrivent avec précision les performances des athlètes. Les thèmes de la force, de la vitesse, de la tension et de la décontraction, de la beauté des corps féminins et masculins y sont traités. On y découvre,

---

<sup>530</sup> Joffre Dumazedier, *Regards neufs sur le sport*, ouvrage collectif, Ed Seuil, Paris 1950, 226 p.

<sup>531</sup> *DOC N°8*, 1949, article de Dumazedier sur 10 pages, p 1.

comme si on y était les performances des héros sportifs de tous les pays, de toutes les cultures. La vitesse de Zatopek et des basketteurs qui impressionnaient, par leur décontraction déconcertante jusqu'au départ de l'attaque ou de la course, dans la plus grande précision. La grâce des femmes en compétition de course de haies était décrite avec beaucoup d'élégance. Dumazedier devenu, pour l'occasion, reporter sportif donnait une quantité d'informations sur les jeux, leur histoire, leur philosophie et bien sûr sur les prouesses des champions : celle de Miss Gardner par exemple l'athlète l'anglaise, ou des athlètes hommes et femmes noirs américains ou jamaïquains. Quelques extraits de l'article en témoignent :

[Miss Garner] *Moins grande, moins musclée, semble plus aérienne : c'est à peine si elle semble poser le pied au sol tant son attaque est vive. Elle efface les haies plus qu'elle ne les saute [...]* Enfin les championnes noires des U.S.A. ou de Jamaïque avaient les applaudissements de la foule du stade tant pour leur élégance que pour leurs performances. Elles sont toutes plus graciles les unes que les autres. Elles portent un coup long et fin [...] jusque dans le rush des lignes d'arrivée elles mettent une grâce qui évoque la danse. » [Idem pour les hommes] : « Les grands sprinter noirs. Ewel deux fois second, est un longiligne puissant. Ses hanches sont étroites et ses épaules sont larges : l'éventail des statues égyptiennes. Il marche le corps incliné en avant, comme s'il était toujours prêt à bondir. [...] Patton, son rival blanc, semble le plus longtemps suspendu en l'air. A le voir on comprend ce que peut vouloir dire : des pieds ailés. [...] Le stade est aussi une machine à fabriquer des dieux. Mais ce ne sont pas des dieux d'une classe aux abois ou d'une humanité angoissée. Ce sont des dieux qui ne sont pas sérieux mais qui sont si agréables. Les dieux d'une enfance éternelle. Des dieux à la Jean Effel. <sup>532</sup>

Dumazedier évoquait aussi le patriotisme, d'autant plus ardent chez les spectateurs que la Finlande était un petit pays. Dans les tribunes, c'était une immense chorale bigarrée avec les hymnes et les chants des supporters, les cris, les sambas dansées par les Brésiliens, le « forcing vocal » où se distinguaient les Français, etc. Dans son article il revint sur le serment olympique : esprit de compétition loyal, respect des règles pour l'honneur et la gloire du sport. Enfin il

---

<sup>532</sup> Idem, extrait des pages 1 à 9. La référence aux « Dieux du stade » le documentaire ambivalent à l'égard du nazisme de Léni Riefenstahl est évidente ... nous y reviendrons plus loin.



expliqua comment l'esprit olympique avait évolué selon les époques où il s'était incarné au rythme des conquêtes de l'homme.

Nullement passéiste pour autant, Dumazedier encourageait le lecteur à construire un nouvel esprit olympique qui ressemblerait au style contemporain d'expression et de jeux sportifs. Un éclairage était également proposé sur les histoires de vie des champions. Même les plus performants étaient des amateurs bénévoles. Ewell était un métallo de Boston qui avait pris un mois de vacances pour être en forme physiquement pour les jeux. D'autres étaient soldats des armées américaine ou argentine, le champion tchèque de boxe était cordonnier, un autre était mécano en Afrique du Sud, un autre encore électricien ou postier.

A la fin de son article, il se demandait d'où venait la supériorité des Noirs en athlétisme ? Il leur posa la question directement.

*Parce que me répondit-il avec finesse, lorsque les Blancs nous permettent de faire quelque chose, on se rattrape. Voyez le jazz et le sport. [...] Il ne s'agit pas pour les Noirs seulement d'une simple supériorité physique, mais d'une volonté d'ascension sociale, aussi vive que celle du prolétariat.*<sup>533</sup>

L'intégralité de cet article et des développements supplémentaires se retrouvent dans le *Regards neufs sur les jeux olympiques*. Outre un plaidoyer pour l'entrée du volley-ball, jeu favori des plages, cours d'école ou d'usines, comme trentième sport qui pourrait être inscrit au palmarès des XV<sup>èmes</sup> prochaines olympiades, Dumazedier y signa un article sur les forces et les faiblesses de l'olympisme. Il y décrivait comment pratiquement sur tout le globe, les jeux étaient devenus une affaire d'Etat, et des Etats entre eux qui parfois allaient plus loin que les rapports internationaux de l'O.N.U. Il s'insurgeait contre les sports qui comme le tennis (coupe Davis), le football, la boxe ou le cyclisme, étaient passés des enjeux professionnels au profit de la publicité et des médias.

Il conclut amèrement que [...] *le prestige olympique ne pèse pas lourd dans la balance des affaires du sport moderne. [...] Nous constatons cet échec de l'olympisme, et nous n'en rions pas du tout ! Quel exemple donne le sport ! Ce sport a toujours été à nos yeux une merveilleuse pureté dans une société où, comme disait encore de Coubertin, « la passion de l'argent menace de pourrir tout jusqu'à la moelle. » [...] Nous pensons aux*

---

<sup>533</sup> DOC N°8, 1949, article de Dumazedier, dernière page.

*tristes lendemains des champions malades, des champions sans métier, champions déclassés. Pour un qui réussit combien ont gâché leur vie.*<sup>534</sup>

## 2.2. Olympisme, versus de Coubertin

On y trouve également d'autres textes et analyses des positions de Coubertin autour de ses passions pour l'éducation, la pédagogie et les progrès à encourager du côté justement de l'éducation populaire, des universités ouvrières. Dans les milieux sportifs tous ces termes étaient employés dès les dernières décades du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais cet esprit de l'olympisme réellement ancré dans les questions d'éducation populaire n'avait pas été mis en avant par ses animateurs, y compris dans les projets de réforme de l'enseignement et des activités sportives d'après 1945. Dumazedier le regrettait, alors que pour lui il devait permettre de « [...] dégager l'idéal olympique du cadre disparu de la civilisation antique et de le faire vivre sur une base réellement universelle sans discriminations raciales, ni nationales, ni sociales, ni religieuses. »<sup>535</sup> Déclarations liminaires mais qu'il voulait réaffirmer avec de Coubertin, surtout après ce que venaient de vivre les pays européens en luttant contre la barbarie nazie. Les partisans d'Hitler avaient habilement mystifié les Jeux Olympiques de Berlin de 1936 qu'ils voulaient transformer à la gloire des héros de la race aryenne.

Les célèbres images, certes ambiguës, des *Dieux du stade*, commandées par Hitler à la réalisatrice Leni Riefenstahl, avaient participé à la propagande nazie comme un miroir déformant qui annonçait les techniques commerciales des mass-médias alliées au commerce international du monde moderne. De Coubertin protesta lui-même malgré ses élans germanophiles, après avoir pris connaissance du film contre ses dérives nationalistes et « devant la trahison du caractère universel et pacifiste des Jeux.<sup>536</sup> » Ces positions étaient aussi très clairement détaillées dans *Regards neufs sur le sport* où revenant sur le film de Riefenstahl, tout en louant ses qualités de réalisatrice, les auteurs étaient pour le coup sans ambiguïté sur le sens des messages qui peuvent être véhiculés dans la projections des *Dieux du stade*. Ils

---

<sup>534</sup> *Regards neufs sur les jeux olympiques*, op.cit., p.176.

<sup>535</sup> Idem.

<sup>536</sup> Ibid., p117.

conseillaient aux animateurs de s'emparer de ce film pour alimenter leurs discussions avec leurs publics sur ce que pouvaient véhiculer les images d'un spectacle sportif.

*Mais Les Dieux du stade montre aussi comment le sport peut être exploité par une idéologie aristocratique, guerrière, nationale-socialiste. C'est une leçon que l'animateur ne manquera pas de tirer du film pour que son commentaire soit juste, pour que le sportif soit mis en garde contre la mystification dont il peut toujours être l'objet.*<sup>537</sup>

Le sport et ses compétitions n'étaient pas que des matchs contre des adversaires mais des performances envers ses propres limites pour y trouver d'autres formes d'harmonie, une forme de loyauté envers soi-même et les autres, l'individu et le collectif. Les notions de respect de l'adversaire, les règles du jeu collectif et individuel, le comportement sur un terrain, et enfin les relations avec l'arbitre, étaient essentielles. Le baron de Coubertin était ce jeune homme qui avait fait de son rêve de restaurer les jeux olympiques une réalité. Il avait été séduit après un voyage en Angleterre en 1888, au moment de ses vingt ans, par l'importance qu'avait pris dans ce pays le système éducatif, pour s'adapter au monde moderne. Le sport, comme l'éducation scolaire, participait de plein-pied à l'effort pour la transformation politique et sociale. « Les sports athlétiques occupent une place de première importance dans l'organisation des études en Angleterre. Ces activités doivent donc trouver leur place dans l'éducation des jeunes Français, que ce soit à l'école ou en dehors de celle-ci. Pierre de Coubertin va dès lors se consacrer à cette tâche sa vie durant.<sup>538</sup> »

Il ne fut pas seulement l'utopiste défenseur de l'immense tâche de la réhabilitation des Jeux Olympiques, mais lança également un mouvement pour la reconnaissance du sport parmi les disciplines indispensables à l'éducation des jeunes gens dans leur scolarité et en dehors. Le cours d'éducation physique peut nous paraître tout à fait naturel aujourd'hui, mais cela avait été au contraire une longue bataille de la toute fin des années 1890, jusqu'au début de la Première Guerre mondiale.

Léziart nous le démontre dans sa thèse dirigée par Dumazedier. Ce dernier salue le travail sur les archives de la naissance du sport moderne, effectué par son thésard, comme un « patient

---

<sup>537</sup> Joffre Dumazedier, *Regards neufs sur le sport*, op. cit., p. 156.

<sup>538</sup> Yvon Léziart, *Sport et dynamiques sociales*, Préface de Joffre Dumazedier, éditions Actio, Joinville-le-Pont, 1989, 222p. (Actualités-Recherche-Sport), P55.

travail de bénédictin ». Le sport passionnait Dumazedier qui en pratiqua lui-même sa vie durant. Face à l'incompréhension et à l'immobilisme des propriétaires terriens bourgeois, l'Union des Sociétés françaises de Sports athlétiques (USFSA), la première fédération sportive omnisports, s'était créée pour développer l'athlétisme à destination des amateurs.

[L'USFSA] ne recrutait pas dans la foule des oisifs et des hommes de loisir. Ceux-là se contentent souvent de la dose d'athlétisme qui consacre leur élégance. Ils jouent au sport ils n'en font point. Et cela se conçoit lorsque nul travail n'occupe votre vie et que nul souci ne la traverse, tout s'aplatit et devient incolore, les amusements comme le reste. [...] la fatigue n'est agréable que lorsqu'elle succède à une fatigue d'un autre ordre. Il faut de plus qu'on la désire. L'homme qui du matin au soir est libre de l'appeler ne l'appelle pas...<sup>539</sup>

Les nobles oisifs, « hommes de loisir », étaient exclus, comme nous le précise ici de Coubertin dans un texte publié en 1890. On était dans la diffusion du loisir proche de l'*otium* (le mot qui a donné le terme français oisiveté), terme forgé par les Romains pour qui il s'agissait d'un temps libre, après et en dehors du travail, le contraire du temps des affaires de la négociation (*neg-otium* qui a donné négoce). L'*otium* était un temps librement choisi où l'on se donnait le recul nécessaire à la méditation, à des occupations artistiques, intellectuelles, à des jeux, des plaisirs physiques etc. La théorie dumazedérienne du loisir emprunta ces dimensions, dans l'interaction justement entre loisir et travail, nous y reviendrons.

C'était un autre type d'homme que voulait promouvoir de Coubertin, un amateur connaisseur et pratiquant la culture et les techniques sportives, délivré des séductions de l'argent. Un homme libre, tout entier engagé dans sa discipline sans intérêt pécuniaires ou de tous autres ordres, un homme loyal qui avait du style, de l'élégance, du *fair-play*. C'était la figure du *gentleman* comparable à ceux qu'il avait rencontrés en Angleterre, dans une bourgeoisie dynamique qui s'ouvrait sur le Nouveau Monde, celui de la modernité du XX<sup>e</sup> siècle qui s'avançait. Mais les critiques furent violentes, renouant avec des postures très cocardières et xénophobes. « La France n'a rien à envier aux pays étrangers. Elle possède suffisamment de ressources culturelles pour ne pas avoir à aller chercher ses modèles corporels à l'étranger et en particulier en Angleterre, voisin et rival héréditaire.<sup>540</sup> »

---

<sup>539</sup> Ibid.p.57, une citation de Pierre de Coubertin extrait de *La Revue Athlétique* du 25 Juillet 1890.

<sup>540</sup> Ibid., p.67.

Ces thématiques renvoient également aux discussions que nous avons rencontrées à Uriage, en écho aussi avec les textes de la Somme et du Manifeste. Il y avait chez de Coubertin<sup>541</sup> pas uniquement des références à l'olympisme hellénique mais aussi à la chevalerie, aux élites du premier âge féodal. Ce qui crée un autre lien avec « Le vieux chef » dans une revanche aristocratique contre la bourgeoisie, la ploutocratie, pour la valeur du beau geste, de la bravoure et de l'ardeur au combat.

Ceci dit, faisons attention aux amalgames. Ce serait un contresens de confondre Dumazedier avec un nouveau moraliste du XX<sup>e</sup> siècle. Même si "l'homme nouveau" recherché par les non-conformistes rencontrés plus haut dans les années trente prendrait ici l'allure d'un sportsman pratiquant les rituels athlétiques, combinant la maîtrise des humanités gréco-latines, les sciences des Lumières, pacifique, libéral et internationaliste. De la part de Coubertin c'était quand même une vision du sport pour les lycéens de cette époque où se formeraient l'élite de la nation, le réservoir des grandes écoles et de l'enseignement supérieur, au même moment où se développaient l'organisation des loisirs par le Front Populaire comme le cyclisme, la course à pied, la lutte, la boxe et la natation. Dans sa passion pour le sport, soucieux de sa transmission vers les classes populaires, Joffre Dumazedier chercha toujours à promouvoir ce lien précieux entre les différentes catégories sociales savantes et/ou populaires.

Vigarelo<sup>542</sup> rend hommage dans ce sens à « ce fameux texte magnifique de Joffre Dumazedier » (*Vers une civilisation des loisirs*) (sic ?) pour sa vision pionnière en France de l'arrivée d'un monde nouveau à la charnière des années cinquante et soixante. Le fait de disposer de plus de temps à soi obligea les femmes et les hommes à organiser, à séquencer différemment leurs emplois du temps, leurs rythmes de vie, au risque de la boulimie ou de son envers la peur du vide. Dans la célèbre émission *Concordance des temps* de l'historien Jean-Noël Jeanneney autour de la thématique du mal du siècle : surmenage, stress et burn-out, Vigarelo évoque la toxicité de la consommation, la crainte du vide, cette peur de la béance du rien, ou celle d'être au contraire surmené ce qui semble être intimement lié. Ainsi Vigarelo relie ce sentiment à une quête éperdue de soi et de ses limites. Des thématiques qui, on le voit

---

<sup>541</sup> Nous nous inspirons pour évoquer le personnage de Coubertin de Georges Vigarelo et notamment de l'émission sur France Culture : <https://www.franceculture.fr/emissions/une-vie-une-oeuvre/pierre-de-coubertin-0> consultée le 8 mai 2019.

<sup>542</sup> <https://www.franceculture.fr/emissions/concordance-des-temps/surmenage-stress-et-burn-out> consulté le 7 Mai 2019.

bien, traversent les séquences de la modernité avec des conséquences fastes ou néfastes dans la recherche du bonheur et d'un équilibre d'harmonie avec soi-même.

Compte tenu de ce que nous avons développé dans la première partie de nos travaux autour des thématiques de la France fasciste, nous ne dénierons pas ce qui vient ternir cette image positive du baron de Coubertin. Il était ce valeureux pédagogue du sport, mais son rapport à la montée du fascisme dans l'Allemagne hitlérienne ne peut être mis sous le boisseau. En effet il n'avait pas vu venir le péril nazi. Il était à la fin de sa vie un aristocrate ruiné, malade, déprimé avec deux enfants atteints de graves troubles psychiques.

De Coubertin n'était plus président en exercice du Comité International Olympique depuis 1925. Ceci étant, il y exerça un magistère moral jusqu'à sa mort en 1937. Il était conscient que les nazis allaient justement user de tous leurs stratagèmes (étymologiquement : ruse de guerre) pour prendre le pouvoir à la tête du C.I.O. Ironie du sort, manipulant et profitant de son charisme, ils firent de lui leur candidat allemand au prix Nobel de la paix en 1936. Flatté, aveuglé par cette reconnaissance, de Coubertin pensait ainsi pouvoir rebondir, exister à nouveau, sortir de sa dépression... Certes, il avait été fasciné par la mise en scène du sport et des corps, par le spectacle sportif mais cela ne faisait pas de lui pour autant un nazi. Pierre de Coubertin était aussi (faut-il le rappeler ?) le créateur du drapeau olympique, avec ses cinq anneaux de couleurs, qui flotta pour la première fois aux jeux d'Anvers, en Belgique, en août-septembre 1920. Il dit à ce propos :

*Le drapeau olympique, on le sait, est tout blanc avec, au centre, cinq anneaux enlacés : bleu, jaune, noir, vert, rouge ; l'anneau bleu en haut et à gauche à côté de la hampe. Ainsi dessiné, il est symbolique ; il représente les cinq parties du monde unies par l'Olympisme et ses cinq couleurs d'autre part reproduisent celles de tous les drapeaux nationaux qui flottent à travers l'univers de nos jours.*<sup>543</sup>

A la fin de sa vie, de Coubertin malade, résidant en Suisse, était désenchanté. Il avait été instrumentalisé par les nazis, n'avait vu arriver ni le féminisme, ni la professionnalisation du sport, pas plus que la nouvelle civilisation du loisir qui s'installa. Il n'avait pas vu se développer la société marchande du spectacle où le public payait pour soutenir des athlètes recrutés au

---

<sup>543</sup> Pierre de Coubertin et Norbert Müller (dir.), Comité international olympique, *Édition de textes choisis de Pierre de Coubertin*, t. II : Olympisme, Zurich, Weidmann, 1986, 760 p. .P. 470. Extrait de [https://fr.wikipedia.org/wiki/Drapeau\\_olympique#cite\\_note-3](https://fr.wikipedia.org/wiki/Drapeau_olympique#cite_note-3) consulté le 8/05/19.

niveau national et international en concurrence avec d'autres professionnels de haut niveau. Il n'y avait pas été sensible ou plutôt n'en avait vu que les mauvais aspects, la face sombre de la pièce. Par contre, toutes ces thématiques enrichirent la vision probable d'une civilisation du loisir à laquelle se consacra Dumazedier.

Dans son avant-propos à la publication de la thèse d'Yvon Léziart, il se remémorait les travaux que nous évoquions à l'instant menés, au début des années cinquante, par une équipe d'auteurs pluridisciplinaires pour la collection *Regards neufs*. Il les qualifiait de « travaux pré-sociologiques » en précisant que ces ouvrages étaient « selon les témoins de l'époque, le début d'un nouvel intérêt pour les sciences sociales dans un milieu façonné par l'idéalisme sportif où elles avaient un grand retard sur les sciences biologiques. <sup>544</sup> »

Dans la foulée plusieurs projets de recherche avaient été proposés à la Direction des sports, avec pour l'un d'entre eux le soutien de Georges Friedmann et par lui du CNRS. Mais ils n'eurent aucun succès auprès de l'administration du sport et de la jeunesse, autres déboires qu'eut à subir l'entourage de Dumazedier à PEC, après les revendications des moyens légitimes exposés dans les lettres ouvertes au ministre détaillées plus haut. Léziart reprit la formule de Dumazedier pour qui le choix de la méthode était aussi essentiel qu'en art celui de la forme, pour exposer sa propre méthode de recherche qui se situait entre sociologie et histoire. Tout fait social est à relier à son histoire, à la période historique où il se produit. Léziart se situait, à l'instar des travaux de Georges Vigarello sur l'histoire culturelle du sport, au carrefour d'une sociologie historique, une socio-histoire ?

### **2.3. *Olympia 52 et Nouveaux regards sur le sport***

Le premier janvier 1954, le Théâtre national du Palais de Chaillot accueillit dans une distribution prestigieuse les comédiens du Théâtre National Populaire : Jean Vilar, Gérard Philipe, Jean Deschamps, Daniel Sorano, Georges Wilson pour un gala olympique, organisé par PEC. Mis en musique par Maurice Jarre, sous la présidence de madame la Baronne Pierre de Coubertin, cette manifestation culturelle et sportive était aidée par la direction de la Jeunesse et des Sports. Un montage théâtralisé de textes était suivi de la première diffusion publique du film-documentaire « Olympia 52 », réalisé en juin 1952, pour les Jeux Olympiques à Helsinki

---

<sup>544</sup> Ibid.p.10.

par Chris Marker. Le nom de Dumazedier y était affublé du titre humoristique de : responsable de la direction sportive. Les conditions du tournage étaient rudimentaires. Toute l'équipe était composée d'amateurs, sauf Chris Marker. Ce film était un tout premier opus du réalisateur, qu'il allait d'ailleurs un peu passer sous silence dans ses récits autobiographiques. Ils étaient partis avec quatre caméras, dont une était tombée en panne dès leur arrivée. Ils n'avaient bien sûr pas eu les autorisations officielles de tournage, contrairement aux dizaines d'autres réalisateurs professionnels qui couvraient ces Olympiades. Obligés de filmer dans les tribunes ou perchés tout en haut au niveau du tableau d'affichage des résultats, ils ne pouvaient pénétrer sur la piste entourant les stades. Sur le livret de présentation on pouvait lire cette annonce :

[...] *Ayant pour tout budget le prix de la pellicule, à la merci des accidents mécaniques et des voisins trop enthousiastes qui flanquaient des coups de coude à la caméra aux moments pathétiques, ajoutant à la liste des sports olympiques le jeu de cache-cache avec les gardiens pour voler un nouvel angle de prise de vue et de saute-mouton pour surveiller deux épreuves en même temps, ils ramènent le film que vous allez voir ... Olympia 52.*<sup>545</sup>

Revenons au gala du Nouvel an à Chaillot, le programme de présentation<sup>546</sup> (ANNEXE V) annonçait un montage de textes pour la scène, d'après *Regards neufs sur les jeux Olympiques*, à partir des écrits de Giraudoux, Louys, de Coubertin, Jeanine et Joffre Dumazedier. Des champions olympiques étaient également sur le plateau avec un « assaut d'escrime » par les vainqueurs de tournois internationaux des années 1952 et 1953 des moins de 21 ans.

Jean Vilar ouvrit les hostilités, en reprenant des propos de Nietzsche, qui déclarait que : « le cul de plomb était le véritable péché contre l'esprit... » Puis dans la suite des échanges on faisait dire à Gérard Philipe : « Le sport est la confession du corps. » Un peu plus loin, Vilar revenait sur l'utopie réalisée par de Coubertin pour faire revivre les jeux depuis le congrès de la Sorbonne. Georges Wilson ironisait sur la France qui était décrite comme le seul pays « où l'on se croit encore obligé, quand on voit les fesses nues, de leur donner par jeu une formidable claque. » Jean Vilar, quelques tirades plus bas, présentait la victoire de Koroïbos, champion de la petite course (183m) à Olympie, 776 ans avant Jésus-Christ. Ce moment historique était pour les Grecs le début de toute l'histoire de l'Europe.

---

<sup>545</sup> Tapuscrit, photocopie d'une plaquette de PEC « les Jeux Olympiques », 1954, 12 p. P.12. (ANNEXE V)

<sup>546</sup> Idem, également en notre possession grâce aux archives remises par JP Saez.



*Quand les Romains situent leur an premier à la fondation de Rome, les Chrétiens à la naissance du Christ, les Musulmans à l'origine de l'Islam, les révolutionnaires à la proclamation de la république, les Grecs commencent à compter du jour où les prêtres de l'Olympe font graver le nom de Koroïbos sur leur table de gloire.*<sup>547</sup>

On revenait plus loin sur la nudité des athlètes qui obligeait les femmes mariées à se tenir loin du stade, au-delà du territoire d'Olympie. On aurait craint qu'elles eussent pu comparer la puissance des athlètes à celle de leur mari. Par contre, « les jeunes filles de tous âge étaient librement admises, le même spectacle ne pouvant sans doute leur donner que des idées saines : l'admiration du sexe fort (sic) et le goût du mariage (re-sic). »<sup>548</sup> Les jeux olympiques des éditions suivantes furent rapidement évoqués plus loin avec quelques résultats ou anecdotes marquantes (Londres 1908, Stockholm 1912... Berlin 1936 etc.). A la fin du gala, on revint sur la victoire inattendue d'un Français, Guillemot dit Gui-Gui à Anvers : en 1920, il fut invité sur scène pour faire le passer le flambeau des jeux aux nouveaux athlètes que le public allait découvrir dans la partie suivante, la projection d'Olympia 52.

#### **2.4. Le sport moyen de culture**

Pour continuer cette exploration de la passion de Dumazedier pour le sport dans ses liens avec les opérations de l'esprit, nous allons étudier *Regards neufs sur le sport* publié en 1950 dans la collection de PEC du Seuil, coordonné par Dumazedier.<sup>549</sup> Cet ouvrage fait figure de premier essai dans sa bibliographie qui comprendra treize livres, comme il le disait lui-même.<sup>550</sup>, avec un ultime opus pour penser l'autoformation publié quelques semaines avant sa mort.<sup>551</sup> L'idée maîtresse du sport comme moyen de culture physique et mentale avait été

---

<sup>547</sup> Ibid. p.8.

<sup>548</sup> Idem.

<sup>549</sup> Joffre Dumazedier, *Regards neufs sur le sport*, op. cit., p. 226p

<sup>550</sup> Dans une citation qui suit, il est toujours périlleux d'établir une biographie exhaustive d'un auteur mais nous nous y attèlerons.

<sup>551</sup> Joffre Dumazedier, *Penser l'autoformation Société d'aujourd'hui et pratiques d'autoformation*, Chronique Sociale, Lyon 2002, 172 p.

d'inviter les praticiens à passer de la passivité du sportif, bon technicien, bon usager des facultés de son corps, à la connaissance et à la pratique d'une véritable culture sportive.

Le sport était vécu comme une pratique massive et populaire idéale pour y associer la culture. Dumazedier l'appréciait d'autant plus qu'il pouvait donner le désir de culture. Il inaugura une pratique de la culture par le sport, car il n'était ni une religion, ni une morale, ni une doctrine sociale. Telle était l'intuition du président de PEC avec ses camarades mobilisés au sein d'une commission nationale de culture sportive qui réunit dès la Libération des membres des associations TEC, PEC et des CEMEA. C'est ce que rappelle également le préambule de l'ouvrage.

L'avant-propos du livre titré, *Le sport moyen de culture* était composé avec Gabriel Cousin un autodidacte, ancien ajusteur, devenu moniteur d'éducation physique et militant d'éducation populaire. Dumazedier y exposa les questions autour des vertus, des valeurs, de l'esthétique du sport qui encourage la rencontre des peuples et des nations entre elles. Ces thématiques courent tout au long du livre. Il y dénonçait, c'était ses premiers mots, « les apôtres du sport [qui] chantent les vertus éducatives d'un stade plus près du ciel que de la terre.<sup>552</sup> » Il regrettait que ces laudateurs puissent se contenter de louer ces vertus sans voir ni la corruption, ni la dégradation des valeurs sportives par l'argent, le commerce des jeux et de ses joueurs. Y était visé aussi le trafic des spéculateurs autour des licences des joueurs amateurs pour leur permettre d'intégrer les différents clubs. Des amateurs qui tout en étant champions olympiques, comme ceux que nous venons de croiser plus haut, travaillaient toute la semaine, en s'entraînant dès qu'ils étaient libres de leurs obligations professionnelles et familiales. Dumazedier, non sans humour, constatait que, y compris dans le temps du travail, ils ne pensaient qu'à ça du matin au soir ! Par exemple, « [...] en montant sur le trottoir il prend un appel, en poussant une porte il entre en mêlée, en cueillant un fruit, il saute pour faire une tête : c'est un obsédé. <sup>553</sup> »

En synthèse, cette culture par le sport posa trois types de grandes questions. Les premières tournaient autour des principes éthiques qui interrogent le sport comme une école d'apprentissage des règles individuelles, pour sa discipline personnelle et pour les jeux collectifs. Les deuxièmes questionnaient le registre esthétique : le sport n'était-il pas d'abord cette école de la beauté et de l'élégance du geste, même si dans les commentaires

---

<sup>552</sup> Ibid., p7.

<sup>553</sup> Ibid., p8.

journalistiques, on trouvait surtout des détails sur les techniques physiques, mécaniques, ou sur la performance des athlètes ? Et enfin reprenant la formule éculée, de « l'esprit sain dans un corps sain », elles posaient les questions de la formation intellectuelle des sportifs, qu'ils trouvaient trop souvent infantilisés, n'ayant peu ou pas musclé... leur cerveau.

Nous allons examiner cet ouvrage en consultant également la thèse de Jean Michel Peter.<sup>554</sup> Son annexe 7 est la transcription d'un entretien effectué avec Joffre Dumazedier le 27 février 2001, une année et demie avant sa disparition. Jean Michel Peter lui demandait justement de rappeler les conditions d'écriture de *Regards neufs sur le sport*. L'origine en est la rencontre de Dumazedier avec l'entraîneur national d'athlétisme, un autodidacte « socialo-communiste » : Maurice Baquet. Dumazedier avait lui-même pratiqué l'athlétisme quand il était étudiant pendant la période du Front Populaire (1935-1936), au club populaire de Nogent-le-Perreux, avec ses anciens copains de l'école primaire. Il évoquait avec malice leurs sorties dans les guinguettes, le samedi soir, dans l'exaltation des fêtes de leurs vingt ans. « C'était aux bords de la Marne, qui s'est appelé après « L'îlot d'Amour », c'est là où j'allais danser en sortant du stade. <sup>555</sup> » On se croirait dans *Casque d'or*, le film culte chef d'œuvre de Jacques Becker, sorti en 1952, avec Simone Signoret et Serge Reggiani, où les voyous de la contrebande parisienne se querellaient pour les mêmes femmes...

Mais revenons avec Maurice Baquet et Joffre Dumazedier à la Libération, quand ils se croisaient tous les dimanches matins, en s'entraînant au stade de Chaville. Dumazedier avait confié à Maurice Baquet son idée de faire un livre sur la culture du sport. Il en parla également à Raoul Vimard qui était alors avocat du stade français et à Robert Berthoumieu, Inspecteur général de la Jeunesse et des Sports. « Je lui ai demandé un papier qui est très bon sur comment la pratique du sport nous initie à une éthique sociale <sup>556</sup> », avait-il confié à Jean-Michel Peter. Enfin Bellugue qui était alors professeur aux Beaux-arts a été également sollicité pour écrire sur la culture esthétique du sport. Il est important à cet endroit de nos recherches de situer tout ce travail autour des valeurs du sport en lien avec la Fédération Sportive et Gymnique du Travail (FSGT) où Joffre travaillait et militait volontiers.

---

<sup>554</sup> Jean-Michel Peter. *L'autoformation par les pratiques sportives de loisir analyse de cas dans la pratique du tennis*. Thèse de sociologie. Université Paris V René Descartes, 2006.

<sup>555</sup> Ibid.p.444.

<sup>556</sup> Ibid.p 439.

*Et je me souviens, qu'à ce moment, Vigarello qui était étudiant, a été tout à fait saisi, ébloui, et il est entré en rapport avec moi. [...] Moi, je suis content que vous [J.M.Peter] soyez intéressé par ces mêmes questions graves que j'ai vécues depuis cette période-là... et que je continue à vivre. La culture au sens humaniste, c'est-à-dire une culture du corps capable de former l'individu, non seulement dans ses muscles, mais aussi dans son esprit, voilà.*<sup>557</sup>

A l'occasion de cet entretien avec Jean-Michel Peter, Dumazedier insiste sur cette dimension humaniste qu'il regrette ne pas retrouver chez Vigarello, qui allait plutôt poursuivre ses recherches dans les pas de l'anthropologie avec des auteurs comme Pociello. Comme on pouvait s'y attendre, il regrette le lien inexistant avec le temps libéré du travail qui augmente. Il a vu un phénomène majeur qui affecterait considérablement la relation au corps, au sport, à l'autre et à la vie. « [Son] prochain livre, c'est le treizième, va reprendre ça par le fond.<sup>558</sup> »

La suite de l'entretien fait le lien avec la philosophie de Coubertin qu'il trouve justement trop moralisante et psychologisante, déniait ou ne voyant pas, comme on vient de le développer, les problèmes de « tout le royaume de l'argent, des compétitions qui deviennent des espèces de travaux forcés.<sup>559</sup> » Puis il évoque son voyage en Grèce à vélo, quand il avait vingt ans, pour voir le tombeau de Coubertin. Le corps de ce passionné de culture sportive est enterré à Lausanne, mais son cœur est inhumé dans une colonne, près du sanctuaire d'Olympie. Il se rappelle « [...] avoir passé quelques nuits dans le couloir olympique à la belle étoile. [...] D'ailleurs si vous relisez le bouquin qu'on a fait dans les années 50, il était nettement dirigé contre le moralisme abstrait de De Coubertin [...] c'est autre chose que le moralisme... c'est une chose qu'il faudra écrire vous-même.<sup>560</sup> »

Pour clore notre lecture de cet avant-propos de *Nouveaux regards sur le sport*, laissons-nous tenter par une citation qui reprend une partie du témoignage de Cousin, qui illustra les thèses de Dumazedier. Il se terminait par un passage très sombre, constat glaçant qui revient

---

<sup>557</sup> Idem.

<sup>558</sup> Ibid.p.440.

<sup>559</sup> Ibid.p.441.

<sup>560</sup> Idem.

sur le thème de la manipulation (toujours possible !) du sport, et des sportifs, ici par le régime nazi.

*Je pense à ce que ma culture aurait acquis, au temps que j'aurais gagné, si une pédagogie de la « culture sportive » m'avait aidé au sein du club ; par les dirigeants, par les anciens et l'entraîneur ; par les journaux, s'ils remplissaient leur rôle éducateur au lieu d'obéir aux motifs commerciaux et financiers ; par les livres qui auraient pu se trouver simplement près du vestiaire ; par les films où avec la technique nous aurions découvert la beauté ; par des déplacements qui au lieu d'être axés sur les « gueuletons » et même parfois des lieux douteux, nous auraient montré l'histoire des hommes et de la terre.*

*[...] Comme la langue d'Esopé, le sport peut servir les plus belles causes comme les plus basses. En soi il n'est pas noble ; il peut servir l'argent. Il a pu servir les doctrines les plus inhumaines : sur le fronton des Jeux Olympiques de Berlin le visiteur pouvait lire : « Puisse la flamme olympique briller à travers toutes les races au bénéfice d'une humanité toujours plus forte et plus pure. » Et les athlètes nazis prêtaient serment avec les autres. Cinq ans après, c'était le massacre d'Oradour-sur-Glane...<sup>561</sup>*

Le livre se poursuit avec une longue évocation de l'histoire par Raoul Vimard<sup>562</sup> sur l'origine du sport dans les civilisations méditerranéennes primitives. Il en situe les débuts avec les jeux ou plutôt, les danses rituelles incantatoires, orgiaques, des Courètes ou des prêtres de Zeus en Crète, 2800 ans avant Jésus-Christ, puis quand les Doriens avaient envahi la Crète et les îles de la mer Egée, emprisonnant des esclaves sur les rivages de la Grèce, comme en témoignait la légende des sept filles et garçons qu'Athènes devait livrer tous les ans au Minotaure. « Les Crétois, grâce à cette main d'œuvre servile, ont pu disposer de loisirs, élever leur culture, perfectionner leurs jeux et connaître parmi les premiers des hommes les joies et les bienfaits des sports. Ils en ont pratiqué au moins trois : la lutte, la boxe et la corrida.<sup>563</sup> »

L'histoire du sport se continue par les Romains, les us et coutumes, les traditions vestimentaires, les rituels sportifs au travers des âges, les jeux de la noblesse de cour, la secousse de la Révolution française qui s'est propagée, par onde de choc, dans toute l'Europe et jusqu'en

---

<sup>561</sup> Ibid.p.20 et p.30.

<sup>562</sup> Raoul Vimard, *Le sport, vieux comme le monde*, Librairie Paul Dupont, Paris 1944.

<sup>563</sup> Ibid.p. 37.

Amérique latine. Enfin cette histoire côtoie la révolution industrielle qui porte avec elle les problématiques du temps de travail journalier et hebdomadaire, qui devraient ménager une place au temps du loisir...

Le XX<sup>e</sup> siècle boucle cette rapide histoire du sport avec la renaissance des Jeux Olympiques. Suivait l'article de Berthoumieu évoqué plus haut par Dumazedier sur la question sociale et éthique du sport, ses équipements, son organisation politique et administrative, la formation de ses animateurs et de son personnel encadrant, l'arbitrage, les clubs et associations, l'internationalisme, la professionnalisation etc.

Dumazedier enchaîne en évoquant sur quelques belles pages l'esprit et la philosophie du sport, les questions de style, liées tout à la fois au tempérament, à la personnalité, à la biographie du joueur qui revenaient au-devant des préoccupations. La traduction naturelle du style serait la vitesse, comme un défi à la maîtrise de soi. Cette maîtrise, ce souci de soi que théoriserait plus tard Michel Foucault serait « [...] une aristocratie du mouvement ; une foulée n'est belle qu'à une certaine allure. La force c'est encore la pleine *possession de soi-même*. [...] Être *capitaine de son corps, être capitaine de son âme*, telle est l'ambition essentielle du sportif.<sup>564</sup> » C'est à cet endroit que les références aux différentes disciplines qui utilisent les lois du sport sont convoquées.

Par exemple, l'usage de la culture du sport se retrouve dans la littérature avec Paul Valéry, ou encore le théâtre avec Jean-Louis Barrault, la psychanalyse avec Baudouin, mais aussi la sociologie marxiste avec Henri Lefebvre. La fameuse et fière devise de Coubertin qu'il était recommandé d'utiliser avec intelligence : *citius, altius, fortius* (plus vite, plus haut, plus fort), est rappelée. Cet essai collectif se poursuit par une revue bibliographique critique d'une quinzaine d'ouvrages sur le sport. Et, pour finir suivent des exemples de réalisations, de stages, d'évènements, de conférences par les associations et organisations olympiques. Les deux phrases finales extraites de la page de conclusion du livre sonnent comme un appel à une prise en compte dans les milieux sportifs de la même révolution humaniste nécessaire pour la démocratie culturelle :

*Une culture sportive s'impose non seulement pour faire du sportif un homme au caractère plus ferme, à la sensibilité plus exigeante, à l'esprit plus vigoureux, mais encore pour l'armer contre tout ce qui, dans un régime inhumain, menace ou corrompt*

---

<sup>564</sup> Ibid.p.89. Souligné par l'auteur.

*le sport. La formation humaine du sport par le sport est inséparable de la libération du sport par les sportifs eux-mêmes.* <sup>565</sup>

### **3. De Mounier à Friedmann**

#### **3.1. Le machinisme industriel**

Georges Friedmann dans la relation de l'homme au travail et dans la relation à ce qu'il appelait le « machinisme industriel », identifia dès la fin de la Seconde Guerre mondiale qu'au-delà des relations de production (dans une lecture marxiste de lutte entre des classes capitalistes et laborieuses), le progrès technologique apportera de nouvelles inventions susceptibles de bouleverser les modes de vie : la mobilité (automobile, train, avion...), la relation entre les hommes (télégraphe, téléphone...) et les loisirs (cinéma, radio, télévision...). Dans son splendide ouvrage autobiographique, *La puissance et la sagesse*, écrit au début des années soixante-dix, Georges Friedmann affirma la nécessité d'un contrepoids pour faire face à ces transformations sociétales. C'était le rôle d'une dimension spirituelle indispensable dans les affaires humaines qui serait (comme à son habitude) « actuellement si méprisée : pourtant, sans elle, il n'y aura jamais de socialisme à visage humain.<sup>566</sup> » Tout en se distanciant clairement de tout dogme spiritualiste, il décrivit cette dimension comme : « [...] le potentiel des forces d'intelligence et d'amour dont l'homme, quelque défavorisé soit-il par le sort, dispose et qui sont à l'origine, à la mesure aussi de sa liberté.<sup>567</sup> » Quels que soient les bienfaits ou les pollutions qu'engendrent les progrès techniques pour l'humanité, ils sont irréversibles et ne cesseront de transformer les manières et styles de vie tout au long du XX<sup>e</sup> siècle et au-delà. C'était la conviction de Friedmann, sortie d'une sorte de marxisme très naïf auquel il confessait volontiers avoir été converti dans sa jeunesse comme de nombreux intellectuels. Il avait conceptualisé ce qu'il appelait « Le Grand Déséquilibre » qu'il définissait par : « [...] la disproportion croissante entre, d'une part, la puissance technique que le progrès technique

---

<sup>565</sup> Ibid., p.222.

<sup>566</sup> Georges Friedmann, *La Puissance et la Sagesse*, Editions Gallimard, Paris 1970, 506p. (NRF), p. 11.

<sup>567</sup> Idem. p. 442 Note 3.

confère à l'homme, de l'autre, les forces morales dont l'homme dispose pour le mettre pleinement au service de l'individu et de la société. <sup>568</sup> »

Mais dès les années trente Friedmann s'intéresse à l'évolution du travail humain par la mécanisation et l'automatisation (ou reprenant le mot anglais "automation") qu'il sentait prendre une place majeure, avec le fruit des progrès technologiques devenus irréversibles. Cela pose inmanquablement le problème du loisir, un concept qu'il trouvait mal défini pour le temps de non-travail « mais qui est faute d'un autre, le plus adéquat, un mal nécessaire. <sup>569</sup> »

Par contre, il pense que le sort du loisir et du travail sont indissociablement liés. Ils expriment la réalité d'un même individu, au travail ou dans ses loisirs ; l'ennui, la peur du vide restent présents, même dans les stations balnéaires ou les vacances organisées « clefs en main ». Ce vide existentiel est reconstitué « bien souvent, comme une image en négatif, sur le lieu même où les vacanciers tentent de le fuir, en vain, puisqu'ils le portent en eux, l'emmènent avec eux. <sup>570</sup> » Citant un article de Joffre Dumazedier dans *les Cahiers Internationaux de Sociologies* daté de 1957, où ce dernier vise Friedmann sans le citer, en parlant de « la sociologie en miettes qui n'offre à la connaissance réelle que des commodités souvent illusoires », Friedmann répond à son disciple : « Je crains fort que cette juste remarque n'ait été, dans ce champ d'études comme dans d'autres, très peu entendue. <sup>571</sup> »

Que ce soit pour le divertissement ou pour la distraction, le loisir est pour Friedman, une compensation à la fatigue liée au travail. Le loisir serait vécu comme un défouloir par rapport aux frustrations de l'emploi professionnel dans lequel l'individu est engagé. L'autre dimension, plus marxiste, voit dans le loisir un aspect réparateur pour remettre en état, en quelque sorte, l'outil de production, l'homme au travail. Nous reviendrons sur ces différentes approches du temps libéré, de ses liens à la valeur travail, et bien sûr sur les différences de conceptions du loisir de Friedman et de Dumazedier.

---

<sup>568</sup> Ibid., p.23

<sup>569</sup> Ibid., p.81.

<sup>570</sup> Ibid., p.95.

<sup>571</sup> Ibid. p.96-97. C'est l'arroseur arrosé !



*La petite peur du XX<sup>e</sup> siècle*, publié en novembre 1948, un an avant la disparition de Mounier, à partir de conférences qu'il avait prononcées à l'Unesco, est un ouvrage qui marque une nouvelle étape dans l'histoire des idées de la modernité.

Mounier part de la peur de l'an mille et de ses mythes charriés par un christianisme apocalyptique, nourri de visions eschatologiques ou des arrivées du sauveur, de l'enfer ou du paradis sur terre. Il rappelle non sans humour en déplaçant le curseur de la fin à son début que « Il oublie de considérer, pour parodier une formule connue, que ce commencement de la fin n'est peut-être que la fin du commencement.<sup>572</sup> »

Plus sérieusement il pointe que le désarroi général, le vide des croyances, la défiance envers les institutions, obligent l'homme du milieu du XX<sup>e</sup> siècle à penser radicalement différemment l'arrivée toute proche du deuxième millénaire. Dans la continuité des philosophies anticonformistes il tente de retrouver un socle à cet homme jeté sur terre comme dans un puits sans fond. Il se pose au moins deux questions. S'il n'était pas naturel au paysan de sortir de son champ, de conquérir l'espace, cela le rendrait-il moins humain ? La passion du nihilisme, de l'artifice, des abstractions, de Faust pactisant avec le diable, l'expérience d'une Europe par deux fois dévastée obligerait-elles pour autant à envisager le monde moderne en apprenti sorcier ?

*Ce que nous ne pouvons plus maîtriser par la main nous commençons aussi à ne plus pouvoir le contenir par l'esprit. Un monde à hauteur d'homme, c'est une très jolie formule, je l'ai employée aussi jadis. Mais quelle est la hauteur de l'homme. [...] Aussi bien, bousculant sans cesse nos normes d'intelligibilité, le monde nous apparaît-il provisoirement comme une histoire de fou. C'est pourquoi vos enfants sont existentialistes. [...] Je vois naître de partout ce quatrième parti qui se couvre des noms les plus ternes : les abstentionnistes, l'homme quelconque, -- et qui n'est qu'une nouvelle maladie sur ce corps fatigué, le parti de ceux qui ne croient plus à rien, qui ne veulent plus rien, et qui se laisse aller à leur bonne conscience de mécontents alors qu'ils abandonnent le navire en pleine détresse.<sup>573</sup>*

Un monde qu'on voudrait à hauteur d'homme et qui finalement serait devenu fou perdant tous ses repères et ambitions. Loin de vouloir réduire la pensée du directeur de la revue *Esprit*,

---

<sup>572</sup> Emmanuel Mounier, *La petite peur du XX<sup>e</sup> siècle*, La Baconnière, Neuchâtel, Editions du Seuil, Paris, 1948, 157p., p.21.

<sup>573</sup> Ibid., p. 33 et 34.

voilà quelques-unes des nombreuses préoccupations de ses contemporains. Mais c'est aussi autour des problèmes de ce qu'on appelait à cette époque l'arrivée du machinisme industriel, ou la machine désignée comme responsable de tous les maux de la société nouvelle, que se concentrait sa réflexion. Il y fut rejoint par Friedmann, auteur du *Travail en miettes* qui disait que Mounier était l'un de ses maîtres. Mounier ne partageait pas le point de vue antiprogressiste, conservateur de Bernanos et de nombreux essayistes qui, tout en prenant le train, la voiture ou l'avion, s'en tenaient au « fracas de l'éloquence.<sup>574</sup> » pour critiquer les travers du machinisme galopant. Il était de plus en plus clair que cela allait faire voler en éclat le sage modèle de protection et les ambitions du modèle du Conseil National de la Résistance. Par ailleurs Mounier fait l'éloge des thèses de Friedmann en qui il reconnaît une approche humaniste de ces problèmes plutôt que les vaines gesticulations lyriques des catastrophistes de son époque.

[...] *c'est peut-être la fin du travail, du moins du travail accablant, qui est à gagner par l'humanité dans la loi du travail. La machine peut être une marche vers la libération annoncée par les Ecritures, où l'homme rétablira sa souveraineté sur la nature en même temps que son unité intérieure.*<sup>575</sup> [Et encore plus troublant] : « *La machine va peut-être, nous le sentons, mettre fin à l'époque du travail : plus ou moins tôt, plus ou moins tard, peu importe, du moment où l'échéance paraît seulement possible. Chacun se demande avec angoisse, même si il ne formule pas la question : « Que ferons-nous quand nous ne ferons plus rien ? »*<sup>576</sup> »

### 3.2. Révolution industrielle et irruption du loisir

Dumazedier aurait sans doute répondu que surgiraient à ce moment-là les occupations du divertissement, du délassement, mais surtout du temps à soi, de son fameux concept d'*un temps ipsatif*, consacré à ses propres envies. On est, en effet, saisi par les termes de ces problématiques qui sont dans une résonance complète avec les développements futurs qu'en fera Joffre Dumazedier.

---

<sup>574</sup> Emmanuel Mounier, *La petite peur...*, op. cit., p 48.

<sup>575</sup> Ibid., p.58-59.

<sup>576</sup> Ibid., p.80.

Pourtant, comme nous l'avons déjà exprimé, nous n'avons pas trouvé de références à Mounier et encore moins de citations de ses textes. Hormis le fait que Dumazedier publiera plusieurs articles dans la revue *Esprit*, et comme on l'a vu qu'il travaillait avec les éditions du Seuil, nous ne connaissons pas de liens objectifs entre les deux auteurs. Une sorte de parenté, d'esprit de famille pourrait être néanmoins évoquée ici. Une fraternité de plume, d'autant que Friedmann se disait lui par contre, très proche des pensées de Mounier. Comment l'homme agit-t-il sur sa propre nature tout en agissant, avec les machines qu'il construit, sur la nature même ? C'est une autre question abordée dans le livre de Mounier. Il emprunte d'ailleurs à Marx l'idée de ce potentiel de changement qui est dans les mains de l'homme comme une bouleversante poésie. « [La machine] peut être aussi la poésie bouleversante de nos mains. Pour reprendre à peu près la formule de Marx : renouveler le monde en nous renouvelant, c'est bien la fonction de la poésie.<sup>577</sup> » L'universalité du développement du machinisme industriel est une donnée commune à Friedmann comme à Mounier qui en conclut que « la technique porte en elle une *hybris* indépendante des régimes qui l'utilise.<sup>578</sup> »

Nous le verrons plus tard avec Riesman et son célèbre opus *La foule solitaire*, Mounier précéda les sociologues qui scruteront la massification des mœurs par les phénomènes de consommation et de communication dans la deuxième moitié du siècle dernier.

*C'est vers la masse que tend le monde des prolétaires, perdu dans la servitude morne des grandes villes, des immeubles-casernes, des conformismes politiques, de la machine économique. C'est vers la masse que tend la désolation petite-bourgeoise. C'est vers la masse que glisse une démocratie libérale et parlementaire oublieuse de ce que la démocratie était primitivement une revendication de la personne. Les « sociétés » peuvent s'y multiplier, les « communications » en « rapprocher » les membres, aucune communauté n'est possible dans un monde où il n'y a plus de prochain, où il ne reste que des semblables, et qui ne se regarde pas. Chacun y vit dans une solitude, qui s'ignore même comme solitude et ignore la présence de l'autre : au plus appelle-t-il*

---

<sup>577</sup> Ibid. p.75.

<sup>578</sup> Ibid. p. 85.

*« ses amis » quelques doubles de lui-même, en qui il puisse se satisfaire et se rassurer. <sup>579</sup>*

---

*« Mounier l'Homme et son message », Revue Planète +( le nouveau Planète), N° 17 Août 1970, Editions du Seuil, 145p., p. 104.*

# CHAPITRE 6. Ministère Malraux

## 1. L'éducation populaire, un repoussoir pour les affaires culturelles ?

### 1.1. L'Histoire et les hommes qui la font

La fin des années cinquante rongée par l'instabilité politique croissante qui fragilisait le pouvoir central donna le coup de grâce à la IV<sup>ème</sup> République suite au coup d'État organisé par les anti-indépendantistes à Alger en mai 1958. Un risque de contagion à l'intérieur de l'armée menaçait le continent en ourdissant secrètement des plans pour renverser le gouvernement. On connaît la suite : René Coty fit appel au général de Gaulle lui accordant les pleins pouvoirs qu'il exigeait pour créer une V<sup>ème</sup> République. L'adoption de la V<sup>ème</sup> par référendum, avec 79,25 % de oui en France métropolitaine et 95 % en Algérie alors toujours française, en octobre 1958 mit fin au fameux "régime des partis", honni par de Gaulle pour un régime présidentiel taillé à sa mesure de libérateur de la France et d'homme providentiel. Le général avait enfin à nouveau son rendez-vous avec l'Histoire de France et avec les Français eux-mêmes.

Cela dit, on verra comment l'engagement et les valeurs militantes des hommes de la Résistance et de la Libération ont marqué le pas. Était-ce une espérance contrariée de la jeunesse et de l'éducation populaire à la Libération, comme on se le demanda dans un colloque en décembre 1985 publié dans les *Cahiers de l'Animation*.<sup>580</sup> ?

On assista en tout cas au début des années soixante à un changement de génération qui entraîna inmanquablement un changement de paradigme. Celui-ci fut particulièrement sensible dans la jeunesse, ses mouvements, ses modes et styles de vie. L'effervescence politique, idéologique et intellectuelle de la Libération allait-elle se prolonger, se renouveler, trouver un nouveau souffle ou au contraire abandonner son ambition pour un humanisme révolutionnaire ? Le général de Gaulle inaugura une V<sup>ème</sup> République qui épouserait sa propre vision du pouvoir présidentiel. Il tenta une reprise en main de l'élan de la jeunesse, avec l'obligation de continuer

---

<sup>580</sup> Les Cahiers de l'Animation, *L'espérance contrariée éducation populaire et jeunesse à la Libération (1944-1947)*, Acte du colloque des 1 à, 11, 12 décembre 1985, INEP n° 57-58, Marly-le-Roi 1986.

de développer et moderniser l'économie du pays, tout en restant ouvert à une politique qui eut le souci des questions sociales.

En suivant les textes de l'historien Urfalino, nous allons voir comment la culture sera un enjeu fort pour réaliser cette politique, mêlant « des valeurs de gauche » (dirait-on aujourd'hui), à l'idéal d'une nouvelle république. Il fallait, en effet, rompre avec la III<sup>ème</sup> République et la transition que représentait la IV<sup>ème</sup>. Cette ambition d'un "Etat-Nation", devenu "Etat Providence" dans les premiers pas des Trente Glorieuses, inaugura une série de chantiers tendant à raviver le sentiment d'appartenance à la France et à un destin commun. Il fallait recomposer la nation sans tomber dans la Révolution nationale qui gardait l'odeur rance des souvenirs du régime de Vichy. Dans l'organisation de ce nouveau pacte républicain, surgissait la nécessité d'un idéal qui devait fédérer les Français. La culture pouvait prendre cette place en devenant un « art socialisé », pour reprendre la formule d'Urfalino.

Dès l'ouverture de son livre, il met en garde contre une trop forte fixation des problématiques de la culture qui demeurent jusqu'à aujourd'hui centrées autour de ce concept de démocratisation de la culture, de « l'accès à la culture au plus grand nombre » devenue la formule magique qui restera très incantatoire pour de nombreux observateurs. Les ambitions de démocratisation de la culture masquent en effet, une réalité historique, sociale et politique bien plus complexe. D'autres facteurs interagissent.

Les observateurs et les acteurs de cette histoire sont assez unanimes sur le fait qu'André Malraux, en nouveau ministre des affaires culturelles (à qui on a taillé un ministère sur mesure), n'avait de cesse de se démarquer et d'affirmer l'identité de son ministère face à ceux de l'Education Nationale et du Haut-Commissariat de la Jeunesse et des Sports confié à Maurice Herzog. Il devait alors légitimer une intervention de l'État dans les arts et la culture tout en se trouvant des marges de manœuvre politiques et financières. La fidélité des deux hommes, Malraux et de Gaulle, l'un génie politique et l'autre écrivain et grand passeur de l'histoire de l'art et de la culture, sera déterminante tout au long de leurs parcours au service de l'Etat et de la V<sup>ème</sup> République. Si l'on y ajoute l'efficacité d'une poignée d'hommes aux commandes du projet politique de Malraux (Picon, Biasini, Moinot) comme ce fut le cas avec d'autres conseillers pour Léo Lagrange ou Maurice Herzog, on a presque toutes les cartes du succès des affaires du ministère de la culture. Ceci, malgré (ou à cause ?) de l'absence de moyens budgétaires et de l'indigence de l'infrastructure administrative, dont il allait souffrir.

Dans le même mouvement, l'ambition contrariée des acteurs de l'éducation populaire pour une culture généreuse et partagée se fit sentir. Certains parmi eux, et notamment à Peuple et Culture Joffre Dumazedier, y opposèrent très vite la notion nouvelle de « développement culturel », liée à une science de l'action et à un souci de planification. On verra comment on ne peut séparer l'histoire des institutions républicaines de la qualité des hommes qui la font. Les tâches de Malraux et de son équipe étaient les suivantes : organiser les directions et les administrations du nouveau ministère, donner une définition claire de l'action culturelle, quitte à se démarquer de l'éducation populaire et enfin se lancer dans l'action. Ce qui fut fait avec le brio que l'on sait malgré de nombreuses difficultés politiques et bien sûr financières.

## 1.2. Culture et/ou éducation populaire

Les analyses conjointes de Françoise Tétard et de Philippe Urfalino<sup>581</sup> sont très éclairantes sur un événement fondateur de cette vision de la politique culturelle en train de se construire. Il s'agit des protocoles d'accord sur la répartition des associations de l'Éducation Populaire entre les tutelles des ministères de la culture et de l'éducation pour leur reconnaissance, et les aides en moyens humains et financiers qui leur seront octroyées au début des années soixante. Urfalino, démontre que la culture populaire (le concept d'éducation populaire n'a jamais été repris par Malraux !) définie comme une « culture pour tous » renvoie dans la conception malrucienne aux aspects totalitaires des régimes communistes, mais aussi aux divertissements, aux loisirs et aux comédies bourgeoises régentés par ce qu'il appelait « les industries du rêve » et le pouvoir de l'argent. Cela est clairement exposé dans son célèbre discours pour l'inauguration de la Maison de la Culture d'Amiens commenté par Urfalino :

*Ces usines si puissantes apportent les moyens du rêve les pires qui existent, parce que les usines de rêve ne sont pas là pour grandir les hommes, elles sont là très simplement pour gagner de l'argent. Or, le rêve le plus efficace pour les billets de théâtres et de cinéma, c'est naturellement celui qui fait appel aux éléments les plus*

---

<sup>581</sup> Françoise Tétard, *Les affaires culturelles au temps d'André Malraux 1959-1969, Actes journées d'études nov.déc.1989*, La Documentation Française, Paris 2000. Philippe Urfalino, *L'invention de la politique culturelle*, La Documentation Française, Paris 1996, 361p.

*profonds, les plus organiques et, pour tout dire, les plus terribles de l'être humain et avant tout, bien entendu, le sexe, le sang et la mort*.<sup>582</sup>.

Dans le discours de l'inauguration de la maison de la culture d'Amiens, le 19 mars 1966, où le « cœur des hommes » oppose son invincibilité aux puissances conjuguées du machinisme et des instincts primordiaux, l'imaginaire, la faculté du cœur sont l'essence de l'humanité tendue entre l'animalité et le divin :

*Qu'est-ce que l'imaginaire ? Depuis que le monde est monde, c'est probablement ce que l'homme a créé en face des dieux. Le destin est là avec la naissance, et la vieillesse, et la mort, et quelque chose est là aussi qui est cette communion étrange de l'homme avec quelque chose de plus fort que ce qui l'écrase. Il y aura toujours ce moment prodigieux où l'espèce de demi-gorille levant les yeux se sentit mystérieusement le frère du ciel étoilé.*<sup>583</sup>

Voilà la proposition de Malraux pour populariser et démocratiser l'accès aux œuvres d'art, pour assurer l'égalité devant la culture de chacun et mettre en œuvre une relation individuelle à une culture universelle parcourue des grandes œuvres de l'humanité. C'est la liberté et l'engagement du sujet individuel qui est mis en avant, sans qu'il soit nécessaire de mettre en scène cette relation du public en face de l'œuvre. « L'homme est sensible à l'art par le cœur » résume Urfalino. L'accès aux œuvres (Malraux était un passionné d'arts plastiques) se ferait pour le ministre par cette relation mystérieuse, quasi religieuse, qui se passe de toute médiation. Dans les faits, « l'action culturelle » envisagée par Malraux, se confondra un temps avec les tenants de l'éducation populaire qui avaient employé ce concept les premiers. Malraux se démarquera définitivement des mouvements d'éducation populaire tout en affichant un dédain certain pour les valeurs arrivistes, mercantiles et suffisantes des milieux affairistes bourgeois.

On demande à Malraux plus que de simples visions aussi géniales soient-elles ; il faut des décisions politiques et des réalisations concrètes. Parmi les politiques à porter à l'actif de ce ministère et de son ministre, on peut citer : un début de statut pour les artistes, des lois-programmes de restauration de monuments anciens, une tentative de régionalisation par une

---

<sup>582</sup> Philippe Urfalino, *L'invention ...*, op. cit., p. 48, NBP. N°10.

<sup>583</sup> Philippe Urfalino, *L'invention de la politique culturelle*, op. cit., p. 48 en note de bas de page 10. Le passage en italique est fidèle à l'édition.



politique d'action culturelle avec les maisons de la culture en axe central de la politique du nouveau ministre.

L'éducation populaire pouvait légitimement revendiquer la paternité des premières « maisons de culture », celle du Front Populaire. Mais plutôt que de créer des passerelles ou des points de convergence, malgré sa proximité avec le théâtre de Vilar, de Dullin ou des travaux d'acteur de Gérard Philipe, ses liens militants avec les cinéastes Chris Marker ou Alain Resnais (Travail et Culture, Peuple et Culture décrits plus haut), elle devint petit à petit pour les hauts fonctionnaires du ministère un véritable « repoussoir » :

*La différenciation d'avec l'héritage de l'éducation populaire comme avec les actions du Haut-Commissariat, et notamment avec les MJC, déjà commencée par Pierre Moinot, est très nettement accentuée. L'un et l'autre deviennent synonymes d'un didactisme et d'un amateurisme dont les maisons de la culture doivent être exemptes. Devant prouver leur nécessité par l'exemplarité des manifestations artistiques qu'elles accueillent, les maisons de la culture se définissent alors contre l'Éducation Populaire. Ainsi cette dernière est-elle passée du statut de support éventuel à celui de repoussoir.*<sup>584</sup>

Les va-et-vient des ministères de l'Éducation et de la Culture par les échanges de tutelle des structures des Fédérations de Jeunesse et d'Éducation populaire sont révélateurs d'un malaise profond. Comme disait Biasini, lorsqu'il prit ses responsabilités à la Direction du Théâtre, de la Musique et de l'Action Culturelle en ironisant sur l'échec croissant de la France aux Jeux Olympiques de Rome en 1960 : « Nous n'avons malheureusement pas de catastrophe olympique à notre palmarès ». L'action culturelle percevait la portion congrue des moyens financiers du ministère Malraux. L'historienne Françoise Tétard a effectué un travail colossal de recherche à partir « des cartons » des archives du ministère des Affaires Culturelles pour examiner dans les détails « l'histoire de ce rattachement manqué<sup>585</sup> ».

---

<sup>584</sup> Philippe Urfalino, *L'invention ...*, op. cit., p. 60.

<sup>585</sup> Françoise Tétard « L'Éducation populaire, un rattachement manqué », communication au colloque sur le trentenaire du ministère des Affaires culturelles, in Geneviève Poujol, *L'éducation populaire au tournant des années soixante dix*, Injep, N°10, Mai 1993, p35 à 54.

### 1.3. Organiser le nouveau ministère, donner une définition claire de l'action culturelle

Dans l'héritage des Beaux-Arts et de la décentralisation théâtrale de Jeanne Laurent, sans pouvoir émarger sur le département culture du ministère des Affaires Étrangères, ni vouloir composer avec celui de l'Éducation la rhétorique malrucienne est connue : « La culture est inachevée », ce qui permet d'envisager « l'action culturelle comme une conquête, un anti-destin » ; « alors que le savoir assimilé à l'enseignable est achevé <sup>586</sup> ». Mais Malraux va se démarquer en même temps des mouvements d'éducation populaire.

Pour lui, ou tout au moins pour certains des cadres de la direction de son ministère, ils étaient des gestionnaires du loisir et les promoteurs des pratiques en amateur. Il voulait offrir au plus grand nombre de Français l'excellence de la qualité dispensée par les meilleurs artistes professionnels. Dans un premier temps, il aura cependant des propos nuancés à l'égard des activités de "culture populaire". Dans cette envie de se rapprocher de la jeunesse, le passé intellectuel et politique de Malraux était de toute première importance.

Le créateur du ministère des Affaires culturelles avait visité avec Gaëtan Picon, dans les années 30, certains lieux d'expressions de culture populaire. Sa proximité avec Léo Lagrange et la forte personnalité de Maurice Herzog qui, avec André Philip avait créé alors les Maisons des Jeunes et de la Culture, étaient des facteurs déterminants parfois déstabilisants pour l'organisation des directions du ministère. Il était impératif d'établir une doctrine politique pour ces Affaires culturelles. Tout cela était nourri aussi du vécu commun des uns et des autres dans les différentes formes qu'avait pris la Résistance, de leurs positions antifascistes d'avant-guerre et enfin de la tragédie des totalitarismes et autres « défaites de la pensée ». En outre, la rigueur de pensée et d'action doublée d'un réel enthousiasme, des équipes des différents cabinets de Malraux, apportera son concours à la naissance du nouveau ministère de la Culture.

Il marqua bien des changements par rapport à celui des Beaux-Arts rattaché au ministère de l'éducation de la III<sup>ème</sup> République. Il sera une édifiante aventure historique que l'on connaît

---

<sup>586</sup> Philippe Urfalino, « *L'invention de la politique culturelle* », Comité d'histoire du ministère de la Culture – La documentation Française – Travaux et documents n°3 – Paris 1996, p. 46. Et aussi pour notre discipline sur la même page : « Il y a l'historien, il y a ceux qui font l'histoire et il y a une vie publique consciente qui nous associe au moment qui fait l'histoire. »

bien aujourd'hui, au moment du soixantième anniversaire de sa création<sup>587</sup>, et qui continue du reste à avoir bien des influences dans les politiques culturelles contemporaines. Les textes, discours et anathèmes de Malraux sont abondants en matière de définition de la culture. Connaissant son esprit provocateur et caustique on n'est pas surpris qu'en 1966, à l'Assemblée Nationale, il lance une de ses formules emblématiques : « la culture sera populaire ou ne sera pas ». L'égalitarisme de l'accès à la culture, sa démocratisation sera le nouvel horizon de l'action culturelle de l'Etat et pour longtemps, envié par de nombreux pays, qui le reprendront à leur actif en l'adaptant pour la création de leur propre politique culturelle.

Citons, pour mieux fixer l'histoire de ce ministère, un court extrait du décret du 24 juin 1959 sur la mission et l'organisation du ministère

*[...] rendre accessible les œuvres capitales de l'humanité, et d'abord de la France, au plus grand nombre possible de Français : assurer la plus vaste audience à notre patrimoine culturel et favoriser la création des œuvres de l'art et de l'esprit qui l'enrichissent.*

Tous les mots sont pesés et lourds de sens, même si on ne retient souvent que la formule canonique du début « rendre accessible les œuvres capitales de l'humanité ». On retrouve, en particulier, l'élan pour un nouveau pacte national (nationaliste ?) évoqué plus haut avec : « d'abord de la France », « le plus grand nombre de Français » et « notre patrimoine national ». On voit bien, là aussi, les différences d'avec la conception de la culture vivante, à construire et à vivre ensemble (« en rendant la culture au peuple et le peuple à la culture ») du manifeste de Peuple et Culture cher à Joffre Dumazedier et ses amis.

#### **1.4. Les germes du paradigme du développement culturel**

Dumazedier était très actif dans la commission patrimoine artistique et équipement culturel du IV<sup>ème</sup> Plan présidé par Eugène Claudius Petit. C'est dans cette période (1960) que se crée la Fédération Nationale des Centres Culturels Communaux, par un groupe de maires de toutes tendances politiques et présidée par Michel Durafour alors maire de Saint-Etienne. On y voit une nouvelle tentative de déconcentration pour créer une instance de discussion entre l'Etat

---

<sup>587</sup> Grâce aussi au travaux du Comité d'Histoire du Ministère de la Culture créé en 1993.

et les municipalités et surtout capitaliser et échanger sur les expériences de politiques municipales en matière de culture.<sup>588</sup> Biasini ne souhaitera pas être leur interlocuteur, il mettra en relation Durafour avec Jean Rouvet, ancien administrateur général du T.N.P. de Jean Vilar. Geneviève Pujol nous apprend que « Moinot aurait aimé que Rouvet devienne son adjoint, pour des raisons administratives, cela n'a pas été possible ... »<sup>589</sup> »

Autres divergences malheureuses entre les fonctionnaires du ministère des Affaires Culturelles et celui des Finances, Moinot avait obtenu quitus pour sa politique d'action culturelle devant les deux sous-commissions du plan citées plus haut. Ces dernières avaient accepté ses projets et les avaient traduits en moyens budgétaires mais Valéry Giscard d'Estaing, alors ministre des Finances n'avait pas donné suite. Il avait buté sur « la ligne Maison de la Culture : “Qu'est-ce que c'est que ça ?” André Malraux d'un signe de tête me passe la parole ; je ne suis pas brillant. » Au lieu des 6,2 millions de francs prévus pour la construction des Maisons de la Culture en 1962, c'est moins d'un tiers de cette somme qui sera finalement mis à disposition du ministère des Affaires culturelles.<sup>590</sup>

En 1961, Dumazedier fit une enquête sur les besoins des mouvements engagés dans l'action culturelle qui sera diffusée par PEC. Deux années plus tard, très préoccupés par des questions plus directement liées à la “démocratie culturelle” en acte, Pierre Moinot et Augustin Girard créèrent le Service d'Etude et de Recherche (SER) au Ministère des Affaires Culturelles. Leurs réflexions s'inspiraient des travaux de Dumazedier et furent transmises « à l'Unesco qui fera ses choux gras de la “démocratie culturelle” »<sup>591</sup> ». Enfin c'est aussi à ce moment-là, au début des années soixante, qu'à PEC on commença à parler de « développement culturel », un concept qui fera son chemin jusque vers les années soixante-dix où il sera repris par celui qui représente pour nous le prochain grand ministre de la Culture, Jacques Duhamel, nous y reviendrons.

Recentrons-nous sur les débats du IV<sup>ème</sup> plan. L'exode rural était un phénomène majeur provoqué par la « recherche d'une meilleure situation », l'attrance des villes où brillaient les

---

<sup>588</sup> Devenu Fédération Nationale des Collectivités pour la Culture, la FNCC est toujours agissante en lien avec les commissions culturelles de l'Assemblée Nationale et du Sénat et avec l'ensemble des associations des collectivités territoriales pour la culture, elle affiche 450 collectivités territoriales adhérentes. Sources : <https://www.fncc.fr/la-fncc/> consulté le 4 Aout 2019.

<sup>589</sup> Geneviève Pujol, (sous la dir.), *L'Éducation Populaire au tournant des années 60 ...*, op. cit., p.57.

<sup>590</sup> Philippe Urfalino, *L'invention ...*, op. cit., p. 12.

<sup>591</sup> Ibid., p. 61.

séductions de « la vie moderne ». Le développement urbain « tout azimut » pour contenir l'arrivée des populations, où l'on manquait de surfaces habitables, obligea à construire des pavillons, des barres d'immeubles et des cités sans âme. Pour y mettre un peu de vie sociale, cela obligea les planificateurs à couvrir le territoire français de structures socio-culturelles pour la jeunesse. L'élaboration du IV<sup>ème</sup> plan dit de « Développement Économique et Social » qui couvre la période allant de 1962 à 1965 y était consacré.

Approuvé par la Loi du 4 août 1962, ce mode de planification pour un développement social et économique régulé compta deux nouveaux plans, le V<sup>e</sup> (1966-1971) et le VI<sup>e</sup> (1971-1975), qui furent tous les deux très déterminants pour les politiques de la culture et de l'animation socio-culturelle.

Concluons ces évènements qui relatent brièvement la naissance du ministère des Affaires Culturelles avec Philippe Urfalino qui scinde remarquablement cette histoire en trois mouvements : la philosophie, la doctrine et la casuistique. Cette dernière est « le savoir-faire et l'habileté que devront déployer les fonctionnaires de l'administration centrale pour concilier la doctrine et les conditions contingentes de son application <sup>592</sup> ». Autrement dit : à ne plus agir comme l'on pense on finit par penser comme on agit ! Cette porte ouverte à un activisme débridé pourrait déboucher sur le pire ou le meilleur. Mais cela restait à la fois un peu périlleux et aléatoire pour mener une politique et des projets de façon cohérente. Comme on vient de le voir, dans ce jeu complexe entre l'Etat, ses hommes d'appareil, ses fonctionnaires et les organisations de l'éducation populaire, des alliances et des compromis restaient à trouver. Urfalino dit que l'éducation populaire opérait comme un miroir (parfois déformant) de la réalité ou des actions dans lesquelles voudraient se singulariser certains haut-fonctionnaires. A d'autres moments, elle devenait « un repoussoir, un épouvantail ». Enfin l'éducation populaire allait devenir pour certains l'objet de regrets tardifs, quand l'ambition de la démocratisation de la culture se révélera comme un échec. Mais ne soyons pas trop pressé. « Contre cette éducation populaire, la politique des Maisons de la Culture a oscillé entre l'opposition et la recherche d'une proximité (ou son rejet).[...] l'éducation populaire fut ce miroir, elle restera dans ce contexte un point aveugle <sup>593</sup> »

---

<sup>592</sup> Ibid., p.73.

<sup>593</sup> Ibid., p.70.

## 2. La fièvre animationniste

Pour traiter cette période des années soixante, et de leurs liens avec les événements qui précèdent autour de la création du ministère de la culture, nous poursuivrons notre travail grâce aux analyses de Guy Saez et Claude Gilbert tirées de leur livre *L'Etat sans qualités* paru en 1982. Le titre de leur ouvrage fait un clin d'œil au célèbre ouvrage de Robert Musil *L'homme sans qualités*. Ils nous permettent d'éclairer la décennie des années soixante jusqu'aux années soixante-dix en faisant le détour par d'autres regards sur cette histoire des idées proches de Dumazedier dans l'entourage des militants de PEC, mais aussi, par des approches plus éloignées des siennes par des courants d'une sociologie plus critique ou plus proche des sciences politiques qui étaient parmi les spécialités de *L'homme sans qualités*.

Dans la poussée des villes que nous venons de voir, c'est la question du « quadrillage social » qui est mise en exergue, chez Saez et Gilbert. Il s'agirait d'encercler, de parquer les individus dans des quartiers, de les assigner à résidence, dans des espaces et des équipements socio-culturels qui seraient censés répondre à leurs besoins. Les équipements avaient-ils le pouvoir de normaliser ? L'Etat semblait y croire en y engageant son administration. On privilégia une vision spatiale, une organisation dans l'espace pour être à la hauteur des nouveaux besoins des territoires urbains en train de se construire et de se peupler à vive allure.

Pour Saez et Gilbert, en investissant les territoires, l'Etat affermissait son contrôle (du) social. L'influence des courants structuralistes, ou du fameux « surveiller et punir » de Foucault dans une vision urbanistique proche aussi des réflexions de Debord, d'Althusser ou de Henri Lefebvre, était visible. C'était une approche plutôt pessimiste d'une éducation populaire devenue animation socio-culturelle. Cette dernière servirait de prothèse à des équipements qui étendraient leur ombre sur les inégalités sociales qui pourtant demeuraient bien réelles. Au même moment, l'extension de la délinquance provoquée par l'urbanisation galopante nourrissaient les faits divers.

Au tout début des années soixante, l'éducation populaire, qui se vivait comme la délégataire toute désignée pour mettre en œuvre une politique culturelle et d'éducation pour tous, remit en cause puis changea profondément ses ambitions. Pour Guy Saez, reprenant une phrase extraite du rapport du groupe animation du VI<sup>ème</sup> Plan : « A la fin des années 60, elle a oublié ses origines et s'impose définitivement comme la technique de rédemption d'une société malade : "Il semble que partout l'animation s'origine dans le malaise lié à l'entrée dans la modernité et

aux ébranlements que cette modernité introduit dans les structures, les relations humaines, les aspirations individuelles et collectives.”<sup>594</sup> »

Saez ciblait son raisonnement sur le passage de l'éducation populaire à l'animation socio-culturelle en posant la question de son éventuel travestissement, de l'abandon de ses valeurs fondatrices. Il indiqua que Joffre Dumazedier s'était lui-même « exprimé à plusieurs reprises sur *l'inachèvement* du projet de la Libération.”<sup>595</sup> » Mais, avouer que leur projet était inachevé ne voulait pas dire que leurs investissements étaient à jamais compromis et contrariés. Ou encore, qu'ils avaient renoncé à leurs valeurs pour trouver de nouvelles ressources, sacrifié leurs premières aspirations... Même si en effet, l'éducation populaire, en revêtant le costume de l'animation socio-culturelle dès la fin des années cinquante, entamait sa mue. Elle puisa dans les sciences sociales pour renouveler et éclairer son action en direction des publics, tout en s'engageant dans des missions plus sociales. Elle prolongea aussi ses activités de formation d'animateurs pour faire vivre et contribuer à la gestion des nouveaux équipements qui en effet fleurissaient dans les villes.

Petit à petit, les lois sur les congés culturels puis la formation permanente allait constituer une nouvelle manne pour Peuple et Culture et les fédérations d'éducation populaire. Programme de formation et animation socio-culturelle étaient devenus les nouvelles ressources pour ces associations qui prêtaient leur concours aux actions de l'Etat, considéré ici et là comme un partenaire de la puissance publique. Sans pour autant se renier ou entrer dans un jeu de dupes, les risques encourus étaient réels même s'ils leur semblaient pouvoir être contrôlés.

L'installation d'un état-providence (*Welfare State*) garant des minimas sociaux : la sécurité sociale, familiale, professionnelle pour tous était indispensable, mais n'aurait-il pas fallu peut-être mieux évaluer la crise des représentations symboliques, les victoires de la société de consommation gagnées sur la tradition et ses institutions ? N'était-ce pas une des raisons pour laquelle la nouvelle révolution humaniste attendue n'avait finalement pas pu prendre dans la rue ni dans les classes populaires occupées à d'autres jeux ? Au moment où les valeurs, les normes, la morale furent relégués à la sphère de la vie privée, le risque d'une civilisation

---

<sup>594</sup> Geneviève Pujol, (sous la dir.), *L'Education Populaire au tournant des années 60 ...*, op. cit., p.30.

<sup>595</sup> En italique dans le texte, *ibid.*, p.27.

moderne qui pouvait conduire ses sujets à l'anomie commençait à interroger fortement certains observateurs.

La contestation des mouvements de 68, les analyses critiques des héritiers du marxisme, le passage de l'éducation populaire devenue soluble dans l'action culturelle ou dans les métiers de l'animation socio-culturelle donneront « du grain à moudre » pour la génération 1970. Et ce, jusqu'à l'orée des années quatre-vingt pour une nouvelle distribution des cartes avec le souci « du local », de la proximité dans ses relations au monde, de l'animation qui se fera médiation.

La nouvelle donne, par rapport à la fin des années cinquante est, on l'a vu précédemment, l'installation planifiée scientifiquement de toute une panoplie d'équipements socioculturels. On assiste à une volonté publique de couvrir le sol du pays par des lieux de loisirs et de sociabilité où la culture devra jouer un rôle majeur : maisons « des jeunes », « de la culture », « de quartier », « pour tous », « du temps libre », centre social, socioculturel, les appellations sont multiples pour un même quadrillage social et culturel dénoncé par Saez et Gilbert. Un foisonnement de modes de gestion s'ajouta à ses implantations : conventions avec des Fédérations d'éducation populaire, service délégué, mise à disposition du personnel, régie directe, création d'associations para-administratives.

Même un peu brouillon ce champ d'activités délimita, en tout cas, un secteur nouveau, un concubinage, ou plutôt un mariage forcé, qui donna naissance au secteur dit de « l'animation socioculturelle », porteur d'identités professionnelles nouvelles qui continuèrent à chercher leurs marques, leurs signes de reconnaissance et d'appartenance pour faire corps.

L'héritage de l'éducation populaire, devenue la référence dans de nombreuses situations, ne suffisait plus pour créer un sentiment d'appartenance à une communauté professionnelle homogène. Guy Saez fit remarquer qu'en même temps qu'on équipait de nouveaux bâtiments, on construisait des discours sur les besoins sociaux qui leur étaient liés, la nécessité de nouveaux métiers pour accompagner les plus démunis face à la modernité galopante.

Ces équipements, au nombre de 20 000 selon les observateurs de cette période, pour environ 25 000 professionnels, furent assez rapidement rattrapés par l'institutionnalisation. Comme la nature, l'institution a horreur du vide. Dès son apparition, le secteur naissant de l'animation socioculturelle fut travaillé par trois facteurs. Le premier fut le poids de l'héritage de l'éducation populaire qui pèsait sur les structures politiques et administratives qui se pressaient autour du berceau du nouveau-né des ministères républicains. Le second était la nécessité de répondre



aux urgences sociales et culturelles de la modernité qui s'engagea dans l'effervescence des « sixties ». Enfin dès sa naissance, le secteur de l'animation socioculturelle était conditionné, peut-être même colonisé, par l'accélération du développement de l'offre des loisirs et des technologies de l'information. C'est un troisième facteur qui conditionnera son développement.

### 2.1. Où est passée l'éducation populaire ?

« La fièvre animationniste », l'expression était de Geneviève Pujol, qui avait entrepris « La généalogie du débat socio-culturel et culturel<sup>596</sup> », contamina les planificateurs et acteurs de l'éducation populaire. L'éducation populaire se confondit avec le secteur de l'animation socioculturelle pour gérer les 613 nouveaux centres d'animation qui avaient couvert l'hexagone en 15 ans. C'était une des causes de cette fameuse dérive gestionnaire, maintes fois soulignée par des observateurs qui en firent un amer constat.

L'éducation populaire avait pris le risque d'être instrumentalisée par la commande publique, par nécessité de survie économique, mais aussi pour répondre aux demandes pressantes des mutations sociétales. Y perdra-t-elle son âme ? Commençons par revenir sur ce rapprochement manqué entre éducation populaire et culture qui restera un échec majeur. Nancy Bouché déplorait à ce propos que trente années après, nous soyons toujours dans la confusion. L'échec des politiques sociales, urbaines, d'éducation ou d'intégration, la difficile élaboration de politiques concertés autour de l'éducation artistique, l'absence de marges financières exprimaient un nouvel et profond malaise.

*Il semble que ce mouvement de scission, de divergence avec l'éducation populaire s'est accentué aujourd'hui ; Il n'y a pas pire pour un « culturel » que d'entendre parler du « socioculturel » ! Quand on est à la culture, on refuse de parler du socioculturel, de ces gens qui ... que ... Enfin... ! [...]*

*Les mouvements d'éducation populaire, de promotion populaire n'ont pas été pris en charge et nous avons nous, gens de la culture, géré le sommet de la pyramide, les créateurs,*

---

<sup>596</sup> Geneviève Pujol, « La généalogie du débat socio-culturel culturel », *Cahiers de l'Animation*, N° 30, 1980, pp. 3-14, p.35. Cité par Guy Saez.

*les milieux pointus, mais en ignorant totalement la base. Cette base, qu'est-elle devenue ? On ne le sait pas. [...]*

*L'Éducation nationale n'est plus du tout en mesure de répondre aux besoins ; l'éducation populaire, les mouvements de jeunesse sont moribonds, et la « Culture » est extrêmement loin. Nous sommes aujourd'hui en face d'un vide.<sup>597</sup>*

Pour Saez et Gilbert ce fut tout l'héritage d'un lexique et d'une logique de guerre qui s'était joué dans les équipements du pouvoir : école, université, centres socioculturels, hôpital, etc. Ils découvrirent dans les déclarations des militants de l'éducation populaire tout un arsenal de concepts empruntés au langage militaire : stratégie, lutte, tactique, combat, mobilisation, affrontements, quadrillage, héroïsme, territoire, conflits, résistance, etc. Cela les amena à construire leur grille d'analyse tout en portant un regard critique sur les discours tenus par les chercheurs ou spécialistes en sciences sociales des années soixante et soixante-dix. « Or nous ne pensions pas que l'analyse de la modernité puisse se faire uniquement en termes de domination, de manque, de conflits, bref dans ce langage guerrier qui prévaut dans les sciences sociales.<sup>598</sup> »

Après la période épique du Front Populaire à la Libération, leur histoire des politiques socioculturelle se scinde en deux nouvelles périodes, la *période topique* que nous venons de décrire, qui court tout au long de la décennie des années soixante, pour ouvrir ensuite sur une *période* qu'ils appelleront *stratégique* pour cibler les années soixante-dix.

Si nous revenons sur la période épique, on y retrouve l'essentiel des thèmes de l'histoire culturelle et des idées que nous avons traités jusque-là. Les références au siècle des Lumières, ainsi qu'à Condorcet pour encourager la nécessaire éducation de tout un peuple et maîtriser son destin y sont présentes. Libertés individuelles, instruction pour tous, plan d'éducation des masses élaboré par les physiocrates en rendant la raison populaire étaient venues nourrir le projet. La chasse aux préjugés, aux idées reçues, aux croyances religieuses, avait animé le mouvement des Universités populaires à l'orée du XX<sup>ème</sup> siècle, encouragée avec l'Affaire Dreyfus... L'organisation des loisirs de Jean Zay, les mobilisations antifascistes, « le

---

<sup>597</sup> André Malraux, *ministre*, op. cit., p. 181, 182

<sup>598</sup> Ibid., p. 12

retournement de l'idéologie vichyste.<sup>599</sup> », les stages pour former une élite de cadres à l'école d'Uriage, puis les réfractaires du STO dans le maquis du Vercors construisent la saga de l'éducation populaire de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle. Saez et Gilbert nous donnent l'occasion de présenter à leur manière une belle synthèse de cette période et de ses enseignements pour éclairer cette marche *Vers un style du XX<sup>ème</sup> siècle*, la fameuse Somme et le Manifeste de PEC, que nous avons étudiés dans les pages précédentes.

*Sans doute les trouvons-nous aujourd'hui raides et un peu martiaux dans leurs attitudes et leur langage de chevaliers de la culture mais échappe-t-on à son époque et à son langage ? L'époque était au combat, à un combat qui n'avait alors rien de métaphorique. Que son issue favorable ait laissé de telles traces dans un langage saturé est un problème d'une autre nature. L'abus des métaphores militaires a emprisonné (!) ces hommes dans un style qui devenait avec les années de moins en moins libérateur. Est-ce une raison pour soupçonner aujourd'hui ce que la Libération leur devait hier ? [...] <sup>600</sup> Vichy avait reproché aux élites traditionnelles d'avoir oublié qu'elles devaient aussi être des soldats investis du rôle de défense et de guidance du peuple. La paix revenue, de nouveaux chefs, mieux trempés, découvrent l'immensité du combat sur le front culturel. [...] Ce souvenir sera longtemps un lien vivace entre les promoteurs de l'éducation populaire, avant de retrouver aujourd'hui une nouvelle jeunesse comme figure symbolique. <sup>601</sup>*

Dans la période topique (celle des sixties) qui suit et remplace le mode épique, le mélange de l'ardeur de la planification et de la maturation du secteur de l'animation socioculturelle, sur le fond d'un décor de pleine croissance économique et industrielle, fut interrogé. Pour amplifier les phénomènes d'urbanisation évoqués plus haut, les premières vagues de l'immigration mirent sur les agendas des « socio-clercs » (concept trouvé chez Guy Saez et Claude Gilbert) les problématiques d'intégration des populations attirées par les performances économiques des Trente Glorieuses. La jeunesse, les teenagers, l'adolescence reconnue comme une nouvelle

---

<sup>599</sup> Ibid. p. 27.

<sup>600</sup> En italique dans le texte, allusion aux anachronisme, contresens des historiens, de BHL etc., nous n'y revenons pas.

<sup>601</sup> Claude Gilbert – Guy Saez, *L'Etat sans qualités*, op. cit., pp. 29 et 30. Rappelons que l'année de sortie de ce livre est 1982.

étape générationnelle dans le cycle d'une vie, viennent au-devant de la scène en s'emballant pour le rock'n roll. Les « blousons noirs » sont au bout de la rue.

Le travail social se conjugue à celui des animateurs, pour proposer un cadre de vie sociale pacifié. Ainsi, on pense pouvoir recomposer le lien, reprendre le tissu social, avec un maillage d'équipements mais « c'est cousu de fil blanc ». Personne n'est dupe, et surtout pas le public. D'ailleurs, on découvrira assez vite que les individus auxquels on s'adresse restent dans leur foyer, convoqués par la télévision, le pickup ou le transistor qui font leur apparition.

Ces nouvelles « industries du rêve », pour paraphraser Malraux, devinrent de véritables outils de pacification et d'émancipation, une sorte de nouvel opium qui orienta les besoins des populations et conditionna une consommation de produits standardisés. Les nouvelles technologies de la communication, image et son, firent sans trouver de grandes résistances, avec une rapidité que n'avait peut-être pas anticipée Dumazedier, leur irruption dans la vie quotidienne des gens.

Contrairement à ce qu'il avait imaginé dans *Toute la ville en parle*, la télévision n'était-elle pas en train de devenir le lieu de l'anesthésie, de la normalisation sociale et de la pensée ? On rejoignait ici à quelques années de distance l'expérience en contre-point, des télé-clubs, il y avait « Etat d'urgence ». Avec la grande différence qu'il ne s'agirait pas d'une dynamique collective autour du petit écran mais bien de son entrée dans le salon des maisons et des appartements créant une communication de masse. Le phénomène des mass média devint un fait social majeur. En 1961 Georges Friedmann, s'entourant d'Edgar Morin et de Roland Barthes, sans y convier Dumazedier, crée le Centre d'Etude des Communications de Masse (CECMA) avec la revue *Communication* où Barthes entreprendra ses recherches sémiologiques.

Le « non public » fit également surface à la fin de ces années soixante, en 1968 exactement dans la fameuse déclaration de Villeurbanne des directeurs de théâtres populaires et des maisons de la culture. Ils y réaffirmaient l'obligation d'un lien dialectique entre action culturelle et artistique, sans en écarter les contradictions qui pourraient en naître, tout en insistant sur la nécessité de maintenir et de garantir leur « pouvoir de contestation positive », nous y reviendrons.

Les animateurs eurent du mal à toucher les couches les plus populaires, à pacifier les violences urbaines naissantes. Était-ce leur rôle ? La réflexion et les analyses se feront plus tard,

il y avait urgence. Les nouveaux professionnels de l'animation socioculturelle étaient devenus les chevaliers de la modernisation. La mode était aux « salles polyvalentes » qui surgissaient de terre aussi rapidement que l'extension des périphéries urbaines. « Du multipolaire », disaient les urbanistes pour ce qui ressemblait à du vide modulable, malléable, destiné aux habitants des lotissements pavillonnaires ou des tours en béton.

*Une nouvelle définition de l'animation s'esquisse, précise, concise, modeste et efficace : aider à mettre à jour le sens déjà contenu dans les représentations et les manières de faire des groupes sociaux ; l'animateur n'usurpe plus la place de ceux au nom desquels il parle, il s'efface derrière leur parole et ne contribue qu'à la rendre possible ; il partage cette nouvelle orientation avec les travailleurs sociaux dont il était artificiellement séparé par des notions-miroirs telles que « social » et « culture ». [...] Si l'animateur est essentiellement au service ou à l'écoute des autres et non plus le propagandiste de valeurs universelles, les aspects techniques doivent l'emporter dans sa formation sur les aspects théoriques ou plus "idéologiques".<sup>602</sup>»*

Insistons, l'éducation populaire ne pouvait pas sortir indemne de ce qui devenait un marché de dupes. Ceux qui s'y engagèrent trouvèrent certes de nouvelles ressources, de nouveaux moyens d'existence et de reconnaissance, mais à quel prix ? Devenus des gestionnaires de la commande publique, quel recul pourraient-ils garder pour éviter l'instrumentalisation, alors qu'en même temps leur besoin d'institutionnalisation devenait légitime ?

## **2.2. Remise en jeu**

Pour compléter ces analyses, rejoignons Guy Saez au Colloque de Renne qui, en 1992, vint (re)poser les problématiques d'action socioculturelle dans la ville, comme l'annonçait son titre. Il faisait suite à une vaste étude pilotée par le laboratoire de recherches en sciences sociales, le LARES, Université de Rennes 2, pour évaluer tout le dispositif d'action culturelle et socioculturelle de la ville. Après avoir été présenté aux associations et principaux acteurs du dispositif, et travaillé avec eux, le colloque est venu fouiller ces thématiques en collaboration avec l'Observatoire des Politiques culturelles de Grenoble. Dans les actes du colloque,

---

<sup>602</sup> Claude Gilbert - Guy Saez, *L'Etat sans qualités*, op. cit., p 93, 94

l'intervention de Saez « L'animation et l'éducation populaire dans les années 60 : variations sur le thème changement et continuité » est précédée d'une citation de Morin qui d'emblée attaque « l'injonction du populisme dumazedierien (sic) [...] Des crédits ! Des maisons de la culture ! Des équipements socioculturels ! [...] <sup>603</sup> »

L'unanimité de la Résistance ou son euphémisation déclinée, rajeunie en valeur symbolique ont fait leur temps. Saez était très critique envers les récits et les analyses de l'éducation populaire à la Libération. Raymond Labourie et Joffre Dumazedier étaient cités, eux qui, après la Libération et jusqu'aux années soixante, s'appuyèrent sur les ressources des sciences sociales, mais « ils critiquent, ils déconstruisent, quelquefois sans mesure. <sup>604</sup> »

Une partie de la thèse de Guy Saez consistait à dire que les principaux acteurs de l'éducation populaire à la Libération, qui par la suite se sont lancés à corps perdu dans le secteur de l'animation socioculturelle, ne se sont pas questionnés sur les raisons de l'échec mis en évidence par la non-participation du public des classes populaires aux propositions des équipements dispensateurs d'activités socioculturelles. Ils en restaient, pour Saez, à des considérations très générales sur l'appauvrissement du sens civique, les méfaits de la société de consommation de masse sur les groupes et les individus, le manque de moyens, les mésaventures d'une gauche à la dérive.

Pas de remise en question des démarches planificatrices ou d'organisation de la structuration du secteur de l'animation en rejeton instrumentalisé de l'Education populaire. Nous y reviendrons en analysant la longue contribution de Dumazedier reprise pour le 40<sup>ème</sup> anniversaire de PEC en novembre 1985, « L'ambition de culture populaire : un projet inachevé. <sup>605</sup> » Les divergences sont manifestes.

Saez soutient que l'animation socioculturelle va développer un projet différent de celui attendu par les fondateurs de PEC de la formation permanente, qui deviendrait une nouvelle ressource. Le projet d'animation serait devenu une forme de communication sociale autour de la vie dans les quartiers populaires, une revisitation des aspects de la citoyenneté autour des

---

<sup>603</sup> Edgar Morin, *Sociologie*, Fayard, Paris 1994 (Points Essais), 459p., p. 356

<sup>604</sup> Guy Saez Actes du Colloque de Rennes « *Repenser l'action socioculturelle* » [Référence à trouver photocopies de l'Observatoire des Politiques Culturelles]

<sup>605</sup> Joffre Dumazedier, « L'ambition de culture populaire : un projet inachevé », *Cahiers de l'animation*, N°55, 1986, pp 109-130.

problématiques de la participation des publics, plutôt que de s'occuper dans un jeu serré avec l'éducation scolaire de rendre la raison populaire.

En 1963, les pouvoirs publics créèrent le Secrétariat d'Etat à la Jeunesse et aux Sports qui gagna ses galons, du prestige et de l'autorité par rapport au Haut-Commissariat de Maurice Herzog créé précédemment. Cela marquait-il un changement de doctrine ? En tout cas cette nouvelle instance étatique posait deux questions, (formulées par Saez), en direction des mouvements de l'éducation populaire : « [...] premièrement les associations sont incapables car elles n'atteignent pas la grande masse de la population qui est "inorganisée"; deuxièmement, comment le pourraient-elles puisqu'elles sont essentiellement des machines idéologiques et non des instruments techniques ? <sup>606</sup> »

La structuration par la refonte des diplômes et les modifications statutaires des agents de la fonction publique, de l'installation progressive des métiers de l'animation dans une convention collective par les partenaires sociaux pour le secteur privé, l'encadrement par les Conseillers Techniques et Pédagogiques (CTP) pour le secteur public, vont petit à petit contribuer à structurer, protéger, normaliser les actions des équipements et du personnel salarié de ce secteur en plein essor.

Mais Guy Saez reste préoccupé par la collaboration entre l'animateur, le planificateur et le sociologue, où il convoque la figure de Dumazedier. La sentence est sans équivoque : il rejoint Chapoulie pour dire que la sociologie empirique pratiquée au Centre d'Étude sociologique, où Dumazedier dirige les travaux sur le loisir, est « une sociologie faite par des chercheurs qu'on ne peut définir autrement que comme des militants. <sup>607</sup> »

### **2.3. L'animateur, le planificateur et le sociologue**

Saez salua « la pugnacité de Dumazedier » qui demandait la présence de spécialistes des sciences sociales pour alimenter les réflexions des planificateurs, ou des divers conseillers des élus des administrations de la culture, voire des associations spécialisées ou reconnues, pour la création d'un Service des Etudes et de la Recherche (SER) adossé au ministère de la Culture.

---

<sup>606</sup> Guy Saez Actes du colloque de Rennes, op. cit., p 24.

<sup>607</sup> Ibid., p30.

Cela fut fait en 1963. Sa direction fut confiée à Augustin Girard qui avait signalé à Saez l'influence de Dumazedier sur la naissance de ce service du Ministère de la Culture.

Au cours de leurs entretiens, il lui avait également confié que Bourdieu était le contre-exemple des contributions attendues des chercheurs en sciences sociales. « [...] parmi les recherches financées à ce moment-là se trouve l'étude de Pierre Bourdieu sur la fréquentation des musées. [Pour A. Girard, il s'agit là du type même du contre-exemple] [...] cette étude avait été financée pour trouver des brèches sur le public des musées. Or P. Bourdieu, en plus des anathèmes sur la populiculture de Dumazedier a reproduit, sur le mode savant, ce que l'on savait déjà. <sup>608</sup> »

La présence de Pierre Moinot (ancien directeur général des arts et des lettres au ministère) est également rappelée. Il rejoindra l'Unesco « en y introduisant la question des besoins mise au point dans la commission du Plan et en demandant que l'Unesco se dote, dans le domaine culturel, d'outils statistiques, d'enquêtes sur la nature et les modalités de la demande culturelle. ».

Le deuxième paragraphe de cet article de Saez annonce par son titre la continuité d'un travail sur Dumazedier : « Humanisme, prévision et pratique scientifique : Joffre Dumazedier ». Il part des travaux de Dumazedier avec Aline Ripert puis Nicole Samuel qui en deux tomes parus au Seuil en 1966 et 1976, livreront les résultats de leur étude qu'ils avaient conçue comme « une observation participante » qui s'étalera sur presque vingt ans de 1956 à 1975 sur la ville d'Annecy.

C'est avec cet ouvrage que la sociologie du loisir deviendra, grâce à Joffre Dumazedier, une discipline importante pour les sciences sociales. Comme sa cousine la sociologie critique elle sera un « sport de combat » parfois homérique sur le plan des réalités sociologiques et politiques. Même si les faits sont têtus, ils ne parlent pas, et la réalité sociale parfois nous échappe. Suscitant d'intenses polémiques, la question du loisir sera souvent malmenée dans ces années soixante et par la suite également, comme nous le verrons tout au long de nos recherches.

A la fin de son article Guy Saez pointe pour cette période des recherches de Dumazedier, son méliorisme, cet état d'esprit qui dominait chez les planificateurs et les chercheurs pour mettre au point une recherche active, une « étude historico-empirique » pour reprendre un

---

<sup>608</sup> Idem, note 2.



concept dumazedérien, qui puisse déboucher sur des changements d'attitude probable des individus, dans l'environnement social, culturel et économique étudié. Le sociologue, participant à la vie de la cité, passe de l'observation à l'explication, puis à des analyses qui peuvent mener à des concepts théoriques, heuristiques. L'ambition est de proposer aux décideurs une approche prévisionnelle pour le futur, sans se substituer pour autant à leur rôle de décideur.

Observation, analyse et prévision étaient les trois grands mouvements dans lesquels se développa la théorie dumazedérienne. On l'aura compris, c'est la démarche d'une sociologie active (un "néo-positivisme" dirait Saez) qui est une mise au point, un zoom au plus près des réalités humaines, avec un souci constant d'objectivation, de vérification par l'administration de la preuve.

Guy Saez semblait ne pas être convaincu par cette proximité entre l'acteur, le décideur politique et le chercheur. Cette position était bien à l'opposé des positions durkheimiennes ou weberiennes qui prônaient une franche séparation entre l'observateur et son sujet, le savant et le politique. Dans son article, Saez illustra son propos par une formule de Dumazedier : « La pensée du chercheur est indépendante de l'homme d'action, mais toutes *deux s'exercent sur les mêmes plans d'analyse* : la mise en correspondance est donc toujours possible.<sup>609</sup> »

Dumazedier fit à cet endroit un renvoi à l'article sur le colloque de Bourges de novembre 1964, où il invitait à regarder d'une nouvelle façon les problématiques soulevées par le développement du loisir qui devint petit à petit, plus qu'un droit ou de nouvelles possibilités, un producteur de nouvelles valeurs.

*Il s'agit de savoir si nous réussissons à équilibrer dans la vie quotidienne de la population les valeurs de confort ou de loisir pour que les masses puissent être de plus en plus associées à l'élaboration de leur propre destin. Ou bien celles-ci se démettront-elles d'un pouvoir prestigieux mais fatiguant, en faveur d'une oligarchie de technocrates et de politiciens, pour se borner à jouir de leur loisir accru et des biens de plus en plus abondants fournis par la productivité du travail à un nombre croissant d'individus ? Bien sûr ce danger est encore loin de menacer la totalité de la population. Il reste de graves injustices à combattre en priorité. Mais il faut prévoir où nous en*

---

<sup>609</sup> Joffre Dumazedier, Aline Ripert, *Le loisir et la Ville, Loisir et culture*, Editions du Seuil, Paris 1966, 397p., p.310 (passage original en italique).

*serons avant vingt ans. Si nous ne prévoyons pas dès aujourd'hui, demain ne sera-t-il pas trop tard ? Pensons aux avertissements des sociologues américains de la mass culture.* <sup>610</sup>

## 2.4. L'espace et le temps

L'ambiance de l'époque était aussi conditionnée par un regard sur les développements des sociétés d'Outre-Atlantique, des questionnements et recherches de la sociologie américaine avec une lecture particulièrement attentive des ouvrages de Paul Lazarsfeld ou David Riesman pour les plus cités par Dumazedier.

Un autre sujet critique soulevé par Saez fut l'absence de dimension de recherche spatiale dans l'appréhension des problèmes de développement urbains. En effet, Dumazedier se concentrait bien plus sur *The use of time*, les études sur les budgets-temps, une longue tradition sur l'emploi précis du temps pour les populations enquêtées qui remplissent des cahiers au jour le jour avec des informations précises sur les usages de leurs temps professionnel, familial, des loisirs, des engagements religieux ou politique etc. Ces recherches étaient notamment reliées aux travaux d'un psychosociologue hongrois, Alexandre Szalai, qui avait dirigé un important projet d'étude comparative entre vingt-quatre pays d'Amérique et d'Europe de l'est et de l'ouest dans les années cinquante.

Certes pour cerner les formes du loisir et de ses évolutions, Dumazedier étudiait plutôt l'organisation temporelle que le quadrillage, la spatialisation des institutions (l'encadrement spatial facteur de domination), des repères ou de la localisation des groupes sociaux, de leur façon d'investir l'espace dans les villes. Pourtant les questions d'habitat, de vie familiale, d'urbanisation avec des analyses sur la vision urbaine de Le Corbusier, du Bauhaus, ne sont pas absentes de *Vers une civilisation du loisir ?* Loin s'en faut.

On y trouvait également les questions d'exode rural, d'habitat pavillonnaire, suburbain, de massification des destinations de vacances, de mobilité, de réponse adéquate des équipements

---

<sup>610</sup> Joffre Dumazedier, « Le concept de développement culturel », *L'expansion de la recherche scientifique*, 21, Déc. 1964. N° spécial : *Des chiffres pour la Culture pour l'annonce du Colloque organisé à Bourges avec PEC*, du 2 au 4 nov. 1964 sur le thème : recherche scientifique et développement culturel.

aux modes de vie<sup>611</sup>. Dumazedier faisait le constat suivant : dans une perspective qualifiable en effet de mélioriste, à mesure que le niveau de vie moyen sera amélioré, que les classes moyennes jouiront d'un confort et d'une qualité de vie nettement supérieur avec des valeurs, une durée et une accessibilité aux loisirs accrues, il était indispensable de prendre en compte les besoins nouveaux des habitants des villes par les urbanistes et par les aménageurs de ces nouveaux espaces. De même Dumazedier et son équipe de chercheurs insistaient sur les migrations des populations vers la périphérie des villes abandonnant leurs quartiers, leurs barres d'immeubles sans âme et sans vie, dès que leur situation le permettait.

*[...] il est à prévoir qu'avant dix ans, les immeubles collectifs sans espace, sans silence, sans air pur, sans arbre, sans promenade, sans salle de réunion, sans terrain de jeu ni jardin seront désertés et que nous assisterons à un exode urbain aussi massif que des Américains vers les pavillons des nouvelles et lointaines banlieues. Ne faut-il pas voir dans un tel mouvement une révolte silencieuse mais irrésistible contre toute civilisation urbaine, qui, née du travail, n'a pas su satisfaire les besoins de l'homme au repos ? Nos grandes villes françaises seraient-elles plus que les villes américaines à l'abri de telles réactions ?*<sup>612</sup>

Mais bien sûr, ils n'étaient pas entrés dans la rhétorique de la sociologie critique des « appareils idéologiques d'Etat » d'Althusser, des superstructures et des infrastructures de la domination, de la surdétermination des milieux d'origines corrélativement au niveau d'instruction, de la mise à l'écart de certaines populations des lieux de culture par ces phénomènes de sélection symbolique.

Ses analyses divergeaient des théories structuralistes ou bourdieusiennes des phénomènes de la distinction, des héritiers et de la reproduction, qui rendirent certainement, dans cette décennie des années soixante, le discours de Dumazedier encore plus inaudible. On a vu que c'était une de nos thèses, nous y reviendrons.

De son côté, le sociologue du loisir s'orientait plutôt vers « une méthodologie appropriée, une praxéologie, c'est-à-dire, selon ses propres termes, une sociologie active ou décisionnelle

---

<sup>611</sup> Joffre Dumazedier, « *Vers une civilisation du loisir ?* » Editions du Seuil, Paris 1962, 309p., p.107 à 112.

<sup>612</sup> Idem. p.112-113.

du futur. <sup>613</sup> » Ce qui l'intéressait, c'était l'action citoyenne, politique des gens dans leur cadre de vie au milieu de leurs styles de leurs choix de vie.

La sociologie critique ou de la domination (sociologie elle-même dominante à cette époque, voire triomphante pour quelques décennies) envisageait rarement l'action du sujet novateur ou ses capacités à changer ou à modifier par lui-même les situations de tensions qu'il vivait. Le fait d'en identifier les conditionnements ne nous renseignait pas sur le chemin possible pour transformer l'essai, se redonner du jeu dans les relations sociales. Dumazedier disait qu'elle « [...] était une sociologie de l'impuissance plutôt que de la puissance. Par comparaison, la sociologie de la puissance, c'est celle qui est capable de jeter son dévolu sur l'avenir, c'est la sociologie prévisionnelle, tendancielle, décisionnelle et active. <sup>614</sup> »

Les limites de cette démarche sociologique nous coupent les ailes de la spéculation intellectuelle, du pur plaisir d'une pensée inductive, méditative à partir des concepts, des hypothèses sociologiques qu'elle s'est forgée. En pratiquant une sociologie comparée entre plusieurs pays, de développement industriel et de niveau de vie comparable, sur la base de critères communs, Dumazedier prit le risque d'abandonner l'analyse des rapports sociaux dans lesquels surgissent et évoluent les conduites de loisirs. Il va y remédier par l'autonomie du développement culturel, du potentiel novateur du sujet apprenant par l'intermédiaire d'un médiateur ou par ses propres démarches d'apprentissage, par l'expérience et l'auto documentation. Dans le droit fil de la culture ou l'éducation populaire sur laquelle nous avons largement tissé l'histoire intellectuelle de Dumazedier, il appelait également

*[...] à une sociologie du leadership socioculturel (s'imposera plus tard le terme d'animation socioculturelle) ; les leaders socioculturels sont, dans la représentation de J. Dumazedier, "des guides d'opinion" ... Ils sélectionnent et transforment, dit-il, valeurs notions et attitudes qu'ils empruntent à l'extérieur, fournissent aux membres de leur groupe des modèles de comportement, prennent des attitudes actives novatrices à l'égard des normes de leurs milieux qu'ils contribuent à faire évoluer. A l'extérieur, ils*

---

<sup>613</sup> Marie-Françoise Lanfant, *Les théories du loisir Sociologie du loisir et idéologies*, PUF, Paris 1972, (SUP Le sociologue), 256p., p. 135.

<sup>614</sup> Ibid., p.136.

*expriment les opinions et besoins et aspirations de leurs collectivités dont ils sont les champions.* <sup>615</sup>

Nous retrouvons ici, ce n'est pas un hasard dans le cheminement intellectuel de Joffre Dumazedier, les mêmes caractéristiques que celles consignées avec ses compagnons pendant la Résistance dans la *Somme*, particulièrement en évoquant les élites de rayonnement. Au-delà de cette filiation des critiques épistémologiques apparaîtront, mais réservons pour plus tard les aspects critiques de la pensée de Dumazedier que nous aborderons avec Marie-Françoise Lanfant.

Guy Saez était devenu à la fin de son article également très critique envers les théories des sociologues de la domination dont l'excès intellectuel revenait à assigner les animateurs des équipements socioculturels au rôle de « techniciens d'une entreprise de quadrillage ou de gardiennage [tout en leur faisant] le répétitif constat qu'ils n'accueillent pas ceux pour qui ils ont été conçus. <sup>616</sup> » L'arrivée des préoccupations autour des cultures minoritaires ou populaires, locales ou encore vernaculaires comme on voudra, allait permettre une sortie « pour “dépasser” les difficultés – ironie de la situation – dans lesquelles les discours de l'enfermement et du quadrillage spatial ne parvenaient pas à sortir. <sup>617</sup> » Ces nouveaux développements de l'histoire culturelle annoncent ce que Guy Saez appellera « le tournant territorial des politiques culturelles <sup>618</sup> », ce sera pour un prochain chapitre au tournant justement des années soixante vers les années soixante-dix, où l'on redécouvre le « non-public » et où on allait redonner « le pouvoir aux artistes ! ». Les mouvements de 1968 étaient passés par là, année symbolique qui suivit la démission de Joffre Dumazedier à la présidence de PEC. Mais avant cela revenons au début des années soixante.

---

<sup>615</sup> Ibid., p 125. Avec André Moisan rencontré chez Georges Le Meur le 21/08/19 nous évoquions la théorie de la *double-déviance* de Dumazedier. Les individus engagés dans des processus d'autoformation réalisent une double-déviance par rapport aux connaissances reçues par l'école et par leurs origines sociales, cette attitude rejoint celle des *guides d'opinion* (concept développé par Lazarsfeld) évoqués ici, qui à leur tour transforment les comportements de leur milieu d'origine.

<sup>616</sup> Guy Saez, Actes du colloque de Rennes, p 36.

<sup>617</sup> Ibid., p ;39.

<sup>618</sup> Idem.



## CHAPITRE 7. Les amis américains

### 1.1. Les loisirs qui dégradent

Friedmann, dans *Le travail en miettes*, décrivait les liens d'influences réciproques entre loisir et travail tout en faisant état des recherches de Dumazedier. Étant pratiqués par le même individu, loisir et travail étaient intimement liés. Friedmann soutenait que le travail avait un fort ascendant sur le style de loisir pratiqué par les individus. Mais cette influence n'était pas la seule, il cita opportunément Dumazedier et ses recherches sur Annecy parues dans *L'encyclopédie française* en 1955. On était invité à considérer tous les conditionnements pour décrire les faits sociaux dans leur complexité.

Si le loisir permettait de pallier les frustrations d'un travail automatique et peu épanouissant, il pouvait aussi en altérer la relation. Friedmann était très préoccupé par la question des dérives potentielles dans les jeux de hasard, l'alcool, « des divertissements brutaux comme les “stock-cars” et les spectacles de masse prétendus sportifs ou artistiques, boxe, catch, courses de bolides, films de terreur et de crime. <sup>619</sup>» Il avait observé ces comportements des ouvriers des usines de Détroit qui étaient analysés également par des psychanalystes américains. Friedmann en appelait à une action collective pour que « loin d'être enrichi, l'individu ne soit dégradé par ses loisirs <sup>620</sup> »

Friedmann mettait en garde ses interlocuteurs pour que la puissance des hommes n'aille pas plus loin que leur intelligence et pour qu'elle ne finisse par l'emporter *in fine* sur leur sagesse. Son dernier ouvrage, où il fait le point sur ses travaux au crépuscule de sa vie, en porte le sceau déjà dans son titre : *La puissance et la sagesse*.

L'auteur y définit la sagesse comme « tout ce qui en l'homme peut l'aider à devenir homme, tout ce qui peut l'aider à son “hominisation”. <sup>621</sup>» Parer à ce qui détruit l'homme, dans ses relations au travail, et par les conséquences sur sa santé physique et psychologique, sa vie de

---

<sup>619</sup> Georges Friedmann, *Le travail en miettes*, Editions Gallimard, Paris 1964, 374p. (Idées), p.190.

<sup>620</sup> Ibid., p277.

<sup>621</sup> Georges Friedmann, *La Puissance et la Sagesse*, Editions Gallimard, Paris 1970, 506p. (NRF), p.11.

famille ou encore la vie dans la cité, fait de ce fait sociologique total la matrice d'une partie importante de la sociologie de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Avec la création de la première licence de sociologie en 1958, cette nouvelle discipline des sciences sociales fit son entrée définitive à l'Université. Elle put dorénavant s'autonomiser (Friedmann était philosophe de formation) par rapport aux lettres, à l'histoire et à la philosophie.

Même si leur dialogue resta précieux pour la recherche sur les sciences de l'homme, la sociologie cherchait son autonomie tout en se professionnalisant. D'autres courants sociologiques, par exemple celui d'Erich Fromm, beaucoup cité par Friedmann, observaient le temps libre du point de vue des occupations de bricolage, celles qu'il appelait les *do it yourself activities*, les "hobbies"<sup>622</sup>, en français on dirait nos dadas ou nos violons d'Ingres. Ce temps libérait les ouvriers du travail à la chaîne où ils étaient condamnés à être au service des machines automatiques. Les activités de bricolage (menuiserie, maçonnerie, mécanique, peinture etc.) présentaient l'avantage de pouvoir être réalisées librement, en dehors des contraintes d'un travail imposé, sans hiérarchie ni obligation de résultats. Travaux gratifiants, satisfaction presque esthétique du travail bien fait, elles donnaient le goût du travail à son compte, « d'être son propre patron », ce qui d'ailleurs occupait les discussions entre collègues dans les usines<sup>623</sup>. Dumazedier les avait nommés les « semi-loisirs ».

On sentait pointer une différence d'approche entre les notions de loisir, de travail libéré et de non-travail entre ce dernier et son maître Friedmann. Cela dit, un besoin de précisions des cadres théoriques et de clarification des concepts se faisait sentir. Nous verrons comment Dumazedier et d'autres s'y employèrent. L'histoire des hommes et de l'évolution de leurs recherches sociologiques porte une particularité française : la sociologie du loisir est née dans les laboratoires de celle du travail. Ce sera son paradoxe, la source de nombreuses controverses, peut-être sa limite. La sociologie française est née aussi avec la volonté de s'en émanciper, celle de tuer le père pourrait-on dire, pour imiter en les caricaturant les raisonnements des psychanalystes.

Ceci étant, Dumazedier s'était montré troublé, embarrassé par ses controverses avec Friedmann. Il sentit très vite que, contrairement aux positions défendues par son maître, le loisir, même s'il supposait le travail, n'en était pas son prisonnier, son otage ni son valet. Il ne pouvait

---

<sup>622</sup> Georges Friedmann, *Le travail en miettes*, op. cit., p.191.

<sup>623</sup> Ibid., p.190.



se satisfaire de ce que le loisir soit fait uniquement pour décompresser, s'évader du labeur quotidien, se renouveler et se reposer pour mieux y retourner. Il était à traiter de façon autonome dans ses liens avec l'institution du travail bien sûr, mais autant qu'avec celles de la famille, de l'éducation, des engagements sociopolitiques ou religieux qui avaient à voir avec l'expression du corps, avec l'imaginaire, la sociabilité sous toutes ses formes, les voyages etc.

Il ne pouvait y avoir d'un côté la noblesse ou le prestige du travail sur tous les autres phénomènes de sociabilité. Après ce « petit conflit avec Friedmann je jurais que jamais je ne ferais une telle querelle avec mes héritiers. Ceux qui me suivent, jamais il ne me viendrait l'idée de m'en séparer parce qu'ils pensent librement. Cela ne changeait rien pour moi, Friedmann était mon médiateur.<sup>624</sup>» La noblesse ou le prestige du travail sur tous les autres temps sociaux n'était plus tenable, Dumazedier en avait une conscience aiguë. Une nouvelle problématique, qui se rattachait aux précédentes, était la nécessité de promouvoir et d'installer des activités d'éducation et de culture populaire dans les villes. Les années cinquante vont marquer le passage de la France d'une civilisation rurale à une civilisation rurale et urbaine. L'auteur du *Travail en miettes* cite de nouveau Erich Fromm, pour donner une vision plus optimiste sur ces questions des temps sociaux, de travail et de non-travail, qu'il observait.

*L'homme "aliéné" dans la civilisation du capitalisme, est malheureux : En consommant de l'amusement, il cherche à réprimer la conscience de son malheur. Il s'ingénie à gagner du temps et ensuite il s'inquiète de tuer le temps qu'il a gagné. » L'insatisfaction du travail en miettes est, selon nous, un des principaux aspects de cette aliénation. [...] On peut donc dire que ces loisirs offrent à certaines étapes et dans certains patterns de la civilisation technique un inévitable pis-aller, mais non une voie saine pour l'équilibre et l'épanouissement de la personnalité. De telles formes d'évasion, bien que plus réussies, ont aussi, aux yeux des psychiatres, un caractère pathologique.<sup>625</sup>*

En 1963, pour la troisième édition de son livre qui posait la question « Où va le travail humain ? » Friedmann, dès les premières lignes de son avant-propos<sup>626</sup>, répondait lui-même : le travail humain va à sa perte. Il est vrai qu'il avait consacré une importante partie de son œuvre

---

<sup>624</sup> Cassette N°4, 9 Novembre 1992.

<sup>625</sup> Ibid., p. 205.

<sup>626</sup> Georges Friedmann, *Où va le travail humain ?* Editions Gallimard, Paris 1963, 386p. (Idées), p. 25.

à la critique, méticuleuse (excessive ?, se demandait François Chaubet<sup>627</sup>) et d'autant plus acerbe, de la mécanisation scientifique des gestes humains à l'usine pour le travail à la chaîne, popularisé par l'ingénieur américain Frederick Winslow Taylor (1856-1915) aux Etats-Unis au début du XX<sup>ème</sup> siècle. C'est ce qui s'appelle communément depuis : le taylorisme. Encore plus clairement si pour cette troisième édition, Friedmann avait pu persuader son éditeur de mettre un bandeau pour exposer son livre sur les présentoirs, il aurait proposé d'imprimer : « Où va le travail humain : à sa perte ! ». Dès le début des années soixante son enthousiasme, même raisonné, de la deuxième moitié des années cinquante pour les évolutions du travail s'était affaibli. Il ne voyait pas se transformer le travail ni la civilisation dans son entièreté grâce aux progrès techniques, vers plus "d'hominisation" comme il aimait à dire. Pourtant, dans *Le travail en miettes*, dans sa première version publiée en 1956, on trouvait déjà une invitation à ce que pourrait être une sociologie du loisir qui prendrait en compte ce qui vient d'être recherché dans le sillage de Fromm. Etait-ce une adresse à l'un de « ces jeunes sociologues rénovateurs <sup>628</sup> » Joffre Dumazedier, proche de lui, trop proche peut-être pour le citer une nouvelle fois, afin qu'il poursuive et développe son travail ?

Comment juger, aujourd'hui, si les formes diverses d'évasion hors du travail offriront autant que celui-ci, les moyens d'insertion dans la communauté humaine, de réalisation de soi, d'équilibre et d'épanouissement ? C'est là, en effet, un domaine dont l'importance a été désignée par quelques réflexions comme celles de Fromm, mais qui n'a encore fait l'objet d'aucune prospection, d'aucune enquête méthodique : champ d'observation qui devrait attirer des psychologues sociaux et des sociologues dont les recherches peuvent avoir une importance considérable pour éclairer dans leur action, au cours des prochaines décennies, ceux des administrateurs, réformateurs, hommes d'Etat qui se soucient de penser et préparer sérieusement les institutions du monde nouveau.<sup>629</sup>

Dans tous les cas, comme on l'a vu et on le verra tout au long de ces pages, Dumazedier s'y emploiera avec une belle constance jusqu'à la fin de ses jours.

---

<sup>627</sup> François Chaubet, *Michel Crozier Réformer la société française Biographie*, Les belles lettres, Paris, 2014, 329p. (L'histoire de profil), p.27.

<sup>628</sup> L'expression est de François Chaubet

<sup>629</sup> Georges Friedmann, *Le travail en miettes*, op. cit., p. 272.

## 1.2. *La Foule solitaire* et l'eldorado de la recherche sur le temps libre

La force des jeunes sociologues (Morin, Dumazedier, Crozier, Mendras), accueillis dans le séminaire de Georges Friedmann, était dès le début des années cinquante, de se mettre en relation avec les milieux de la recherche sociologique étasunienne. Ils ont séjourné tous les quatre aux Etats-Unis et en ont rapporté de nouvelles pistes de travail très stimulantes qui auraient dû faire leur succès. Mais à la place ils furent pratiquement mis à l'écart des milieux de l'intelligentsia parisienne, tout au moins de ceux qui « étaient à la mode ». C'était pour eux sans doute une façon de respirer dans d'autres univers, avec d'autres préoccupations intellectuelles, loin des batailles picrocholines des places parisiennes, aux élans marxistes, structuralistes, libéraux ou existentialistes.

Georges Friedmann racontant ses séjours en Amérique, du Massachusetts au Mississippi, du New Jersey à l'Illinois, y soulignait la facilité de contact tant avec les hommes, au milieu des machines des ateliers, que dans les grands magasins. Le brassage des différentes classes sociales faisait qu'on pouvait dialoguer facilement avec des dirigeants, des managers de puissantes compagnies, des contremaîtres ou des ouvriers spécialisés. De même dans les milieux universitaires. « L'efficace cordialité des Américains qui, en quelques coups de téléphone et quelques brèves lettres, vous construit un programme, vous déblaye le chemin, vous ouvre les portes, mérite sa réputation. <sup>630</sup> » Que ce soit d'ailleurs pour des Universités financées par l'Etat fédéral, les villes ou des fonds privés, la qualité des équipes, des conditions de travail, de l'ouverture et de la liberté d'esprit, avaient impressionné Georges Friedmann qui dirigeait le Centre d'Etude de Sociologie (CES) dans une précarité saisissante « [...] dépourvue, au départ du moins, de bureaux et de téléphones, et surtout privée durablement de crédits [...] <sup>631</sup> ». Cela n'avait pourtant pas entamé l'importance et le prestige de la culture française restés intacts dans ces années d'après-guerre.

*Prestige qui, dans un monde en désarroi, est peut-être plus grand qu'il n'a jamais été depuis longtemps. Cette observation dont nous n'avons point à nous enorgueillir, prend parfois la saveur d'un amer paradoxe lorsque le voyageur français, de retour chez lui,*

---

<sup>630</sup> Georges Friedmann, *Où va le travail humain ?* op. cit., p.76.

<sup>631</sup> François Chaubet, *Michel Crozier...* op. Cit., p.35.

*se trouve rejeté au milieu de nos divisions, de nos dénigrement intestins et systématiques.* <sup>632</sup>

Sans brosser un tableau trop idyllique, encouragé par le charisme et les qualités d'animateur de leur maître, après la Libération, continuons à explorer cette période. Les jeunes sociologues, dont Dumazedier, qui avaient la chance de travailler avec Friedmann au CNRS dans un milieu intellectuel où les sciences sociales s'emparaient de l'aménagement des villes, de la relation des hommes et de la société au travail et des loisirs. Grâce au réseau de Friedmann, ils étaient en contact avec l'élite des chercheurs en sciences sociales américains. C'était particulièrement vrai pour les recherches sur le loisir.

Cela est confirmé, s'il le fallait, par l'historien Alain Corbin qui décrit avec précision cet eldorado de la recherche sur le temps libre. « Les Etats-Unis constituent le principal laboratoire du loisir de masse contemporain. [...] Très tôt, le temps libre avait été perçu, non pas tant comme un moyen d'instruction que comme la voie d'un certain bonheur ». Loin d'un moralisme accusateur, il était vécu comme un temps précieux, gagné, épargné sur le travail, le temps du bonheur.

*Dans la même perspective, le terme recreation, l'autre notion forte qui structure ce champ, ne revêt pas exactement la signification qui est celle de la tradition européenne, c'est-à-dire la re-création de la force de travail. Elle évoque d'emblée, plus intensément, l'aspect ludique du plaisir procuré par le loisir et son institutionnalisation sous forme de jeu. [...] Loin de s'opposer radicalement, travail et jeu se sont trouvés liés par le même esprit d'aventure [...] de riches composantes de la civilisation et de l'idéal démocratique américains.* <sup>633</sup>

Jusqu'à présent concentré sur les effets de la production, du partage des richesses, des nouvelles formes de consommation, le temps libre, pourtant produit lui aussi par cette même société, n'avait pas été sérieusement analysé par la sociologie française. Il n'était pas considéré comme un fait social révélateur de changements profonds, face au prestige de la valeur travail. Outre-

---

<sup>632</sup> Idem.

<sup>633</sup> Alain Corbin, *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Aubier, Paris 1995, 626 p. (Champs histoire), p.14-15.

Atlantique, en 1948, David Riesman, professeur de sciences sociales à l'Université de Harvard, avait publié *Lonely Crowd, la foule solitaire. Anatomie de la société moderne*<sup>634</sup>.

Sa vision positive du loisir comme une valeur fondamentale de l'évolution de l'homme était l'un des aspects majeurs de la société de consommation post-industrielle qui allait se développer dans l'ensemble des pays occidentaux et bientôt sur l'ensemble de la planète. Après la Seconde Guerre mondiale, Riesman sentait qu'une troisième révolution était en train de se produire. Ce n'était pas un humanisme révolutionnaire, que nous avons évoqué dans le premier chapitre, théorisé par Dumazedier et ses compagnons dans le maquis, mais une évolution sociétale. La plupart des hommes au travail étaient passés des champs à l'usine, de la campagne à la ville et de l'usine au bureau, pourrait-on dire très grossièrement<sup>635</sup>. Riesman étudiait les conséquences de ces transformations sur les mentalités en trois grands mouvements historiques.

Le premier est caractérisé par une influence dans tous les domaines de la morale religieuse et familiale dirigée depuis la Renaissance par la tradition qu'il appelle *tradition directed*. Puis, les sciences et les techniques du travail se développant, la phase d'industrialisation opère ses mutations et l'intégration par l'école obligatoire va créer une sorte de gyroscope psychologique qui, englobant la vision du monde, s'est comme arrêté sur un plan fixe provoquant l'intégration (l'incorporation pourrait-on dire) de nouvelles normes.

L'homme serait intro-déterminé (*inner-directed*) : c'est le deuxième grand mouvement de l'histoire de la civilisation occidentale.

Pour le troisième, l'homme quitte les champs, sa vie saisonnière, son village, les métiers, leurs traditions et leurs corporations, pour aller chercher de nouvelles activités professionnelles dans l'anonymat des villes. Petit à petit les classes populaires et les classes moyennes se transforment et se développent. Le niveau de vie s'améliore, le temps de travail décroît, les libertés et les loisirs augmentent, la consommation de masse, les styles de vie, la mode, les moyens de communication et de transport façonnent de nouveaux types de comportements et d'habitudes de vie. On se reconnaît de plus en plus entre proches, au travail, dans les cercles de vie amicaux, dans tous ces réseaux de connaissances auxquels les hommes s'identifient qui par-

---

<sup>634</sup> David Riesman, *La foule solitaire Anatomie de la société moderne*, Préface et traduction de l'américain d'Edgar Morin, Arthaud, Paris, 1964, 380 p.

<sup>635</sup> En 1960 : 60 % des personnes sont dans des métiers de service, 32 % dans l'industrie, 8 % dans l'agriculture. Joffre Dumazedier (Revue Française de sociologie cité plus bas)

là même augmentent et se densifient. Riesman les appelle les *Peer Groups*, les groupes de pairs à pairs. Dans cette troisième phase l'homme est *extro-déterminé*, conditionné par les autres, par l'extérieur de la maison familiale, *other-directed*.

Voilà résumées en quelques phrases les idées-forces de l'anatomie de la société moderne dans *La Foule solitaire* de Riesman qu'il écrivit en collaboration avec Reuel Denney et Nathan Glaser. Grâce à l'insistance de Dumazedier auprès de plusieurs éditeurs, une jeune maison d'édition, Arthaud, qui avait peu de références en sciences sociales, avait finalement été séduite par le projet de publier David Riesman. La traduction française et la préface furent confiées à Edgar Morin. Le livre fut un bestseller à sa sortie dans les années cinquante aux Etats-Unis et traduit dans plusieurs langues. En France il sortit en librairie quinze ans plus tard.

*En effet, les analyses qu'il contient sont beaucoup plus adaptées aux problèmes que nous abordons aujourd'hui qu'à ceux qui se posaient à nous, il y a 15 ans. C'est précisément pendant cette période de 15 ans et particulièrement à partir de 1953 que l'économie et la société françaises ont subi des transformations profondes et rapides qui ont actualisé chez nous les problèmes sociaux et culturels posés par La foule solitaire. [...] Le lecteur français ne s'étonnera pas que The Lonely Crowd ait eu, en 15 ans, un tirage qui approche le million d'exemplaires (1965), tout en étant considéré par les sociologues eux-mêmes de part et d'autre de l'océan, comme un des quatre ou cinq grands livres de réflexion sociologique parus depuis 20 ans. Ce double succès est exceptionnel. Il ne s'était produit qu'une fois avec Patterns of culture, de R. Benedict.* <sup>636</sup>

### **1.3. Mass leisure & fun morality**

Qu'en dirions-nous aujourd'hui ? Sur l'impulsion de Riesman, un centre de recherche sur le loisir fut créé à Chicago en 1955. Des études sur la culture suburbaine, les relations des différentes couches sociales au travail, aux loisirs, aux mass-médias furent réalisées qui généreront une profusion d'articles. En 1958 une somme regroupant l'essentiel des travaux sur

---

<sup>636</sup> Joffre Dumazedier. David Riesman et la France, 1953.1985. In : Revue française de sociologie. 1965, 6-3, pp. 378-382. [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc\\_0035-2969\\_1965\\_num\\_6\\_3\\_6448](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1965_num_6_3_6448) Consulté le 13/07/2015.

les modèles (optimistes ou pessimistes) du loisir en Amérique : *Mass Leisure*.<sup>637</sup> fut produite par les principaux sociologues américains. Une année plus tard (juin 1959) la revue *Esprit* demanda à Dumazedier de coordonner un numéro spécial de la revue intitulé sobrement : « Le loisir ».<sup>638</sup> On y trouvait de nombreuses références à *Mass Leisure*, avec, dans l'article de Dumazedier, la présentation des thèses de Paul Lazarsfeld, Eric Larrabee, Martha Loewenstein. Par ailleurs, c'est elle qui avait introduit cette notion de *fun morality*.

*Ici le plaisir, loin d'être réprouvé, tend à devenir obligatoire. Au lieu de se sentir coupable d'avoir trop de plaisir, on se sent honteux de n'en avoir pas assez. Les frontières maintenues autrefois entre le travail et le jeu tendent à s'effacer. L'amusement s'infiltré dans la sphère du travail, tandis que dans le jeu, la recherche de l'accomplissement de soi-même domine.*<sup>639</sup>

Ainsi se profilèrent de nouvelles approches du loisir, des empiètements sur le terrain de la valeur travail et inversement. Mais le loisir devint une source d'enrichissement, de nouveaux modes de vie et de plaisirs légitimes. Enfin, dans le numéro spécial d'*Esprit*, une place particulière était réservée à celui qui allait devenir l'ami de Dumazedier, David Riesman.

Pour ce dernier, la perte de la centralité de la valeur travail était la conséquence de l'abondance de la consommation des biens et services mis à disposition des populations. Les instincts de compétition et de distinction entre les classes sociales avaient perdu de leur vigueur au profit de cette morale joyeuse assurant le bonheur dans les biens et services culturels de la nouvelle société. Cette thématique de la dilution du travail et des classes sociales dans le loisir allait être également présente chez Dumazedier, attirant sur lui les foudres des milieux "gauchistes". Alain Touraine résuma à sa façon dans le hors-série d'*Esprit* la position de Riesman sur la *mass culture* où la mécanisation du travail et des loisirs se rejoignaient. « Rappelons seulement que Riesman oppose trois types de culture : la tradition, la vie intérieure de l'individu, le jugement d'autrui. Il suit en particulier l'affaiblissement de la

---

<sup>637</sup> *Mass Leisure*, ed. by Eric Larrabee and Rolf Meyersohn, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1958. Référence empruntée à Marie-Françoise Lanfant *Les théories du Loisir ... op. cit.*, p 75.

<sup>638</sup> *ESPRIT*, « *Le Loisir* », Juin 1959, No 274 Numéro Spécial, 1150 p.

<sup>639</sup> Marie-Françoise Lanfant, *Les théories du loisir ...*, op., Cit., p. 78, une citation d'un ouvrage de Martha Loewenstein.

*inner-direction*, lié au puritanisme anglo-saxon et le développement de la *other-direction*, avec son insistance sur les relations humaines, l'intégration de la communauté, la relaxation. <sup>640</sup> »

Dix années plus tard, Riesman était devenu bien plus critique sur le devenir de *La Foule solitaire*. Il voyait dans cette consommation de masse un gaspillage dévastateur, une difficile maîtrise du loisir pour épanouir les hommes. Enfin, il revint à une irrémédiable hiérarchie d'une société stratifiée en classes dans son nouveau livre : *Abondance for what ?* <sup>641</sup>. Dedicacé à Erich Fromm, on y sent un pessimisme amer. « Finalement ce qu'il remet en cause c'est le loisir comme valeur de civilisation, comme possibilité de développement, de création dans une société dominée par la consommation de masse. <sup>642</sup> »

Pourtant Dumazedier ne trouva cet ouvrage pas très novateur par rapport à *La foule solitaire*. Il le perçut comme effectuant une sorte de retour au réel avec une difficulté de retrouver des utopies mobilisatrices, y compris par le temps libéré. Le dernier chapitre de *Abondance for what ?* était titré joliment, « Une pente pourvu qu'elle monte » ce qui inspira à Dumazedier une sentence ironique dans une courte critique : « On ne trouvera pas beaucoup de réconfort dans le dernier chapitre, qui sert de conclusion, *une pente pourvu qu'elle monte*. Occuper les jeunes à construire des montagnes artificielles, histoire de leur faire faire quelque chose... <sup>643</sup> »

Aline Ripert dans son article concentré justement sur les problématiques américaines du loisir y confirma que le loisir était dès la fin des années quarante une des branches les plus actives de la sociologie américaine dopée également par un vaste plan d'engagement public en direction de la jeunesse. Ce qui provoqua l'aménagement de nombreux espaces de sport et d'activités de plein-air sur le vaste territoire de l'Union. « En 1958 se crée la commission "Outdoor Recreation" dotée de fonds importants. Deux millions et demi de dollars y seront affectés. <sup>644</sup> » C'est sur ces budgets également que Paul Lazarsfeld et Max Caplan feront un

---

<sup>640</sup> *Esprit*, « Le Loisir », *op. Cit.*, p.996.

<sup>641</sup> David Riesman, *L'abondance, à quoi bon ?* Préface à l'édition française en 1967, Robert Laffont, Paris 1969, 378p. (Le monde qui se fait).

<sup>642</sup> Marie-Françoise Lanfant, *Les théories du loisir ... op. cit.*, p. 84.

<sup>643</sup> David Riesman, « L'abondance à quoi bon? ». In : *Population*, 25e année, n°5, 1970 pp. 1126-1127.

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop\\_0032-4663\\_1970\\_num\\_25\\_5\\_14760](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop_0032-4663_1970_num_25_5_14760), consulté le 13/07/2015.

<sup>644</sup> Marie-Françoise Lanfant, *Les théories du loisir ... op. cit.*, p 100.



rapport sur les activités culturelles et les mass media puis, en 1962, des études porteront sur le thème des prévisions pour l'an 2000 notamment en terme de durée du travail et d'évolution des loisirs. Au début des années soixante-dix fut créé the Institute for Studies of Leisure à Tampa en Floride. « Rattaché à l'Université de Floride du Sud, sous le patronage d'un comité composé à la fois d'Américains et d'Européens, ce centre apparaît comme une tentative de coordination des recherches entre les deux continents, et sur lui se fondent aujourd'hui de nouveaux espoirs.<sup>645</sup> »

#### 1.4. Les massmédiologues

L'étude de la massification des comportements culturels, des nouveaux styles de vie qu'induisaient la fréquentation des nouveaux médias : radio, télévision, industries du disque, du livre de poche, mais aussi, la mobilité accrue était parmi les sujets de prédilection de la jeune sociologie. Influencé par ses séjours en Amérique, Georges Friedmann créa comme nous l'avons indiqué plus haut, au début des années soixante avec la collaboration d'Edgar Morin et de Roland Barthes, le Centre d'études des communications de masse (CECMAS) pour effectuer des travaux de recherches autour des phénomènes induits par les médias de masse qui leur semblait un fait sociologique majeur dans le développement du monde occidental depuis la seconde guerre mondiale.

Edgar Morin voulut en apporter la démonstration dans son livre *L'esprit du temps*, paru en 1962. Il y soulignait que le traitement industriel de la culture diffusée par les mass-médias favorisait l'apparition d'une "culture de masse" qui s'adressait « à une masse sociale, c'est-à-dire à un gigantesque agglomérat d'individus, saisi en deçà et au-delà des structures internes de la société (classe, famille, etc.).<sup>646</sup> » Dans le numéro spécial d'*Esprit* consacré au loisir, on sent bien que les différents auteurs ne partageaient pas tous les définitions et les points de vue de Dumazedier. On y trouvait comme une volonté de sortir d'une critique manichéenne des mass-médias, autant que du bon ou mauvais usage du temps libre par les populations. Et de sortir aussi de l'américanisme primaire, repoussoir ou futur de l'occident. C'était comme si on

---

<sup>645</sup> Ibid., p. 101.

<sup>646</sup> Philippe Masson. La fabrication des Héritiers. In : Revue française de sociologie, 2001, 42-3. pp. 477-507; [https://www.persee.fr/doc/rfsoc\\_0035-2969\\_2001\\_num\\_42\\_3\\_5371](https://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_2001_num_42_3_5371) , p.14/34, fichier PDF de 34 pages, généré le 23/04/2018, P. 485.

redécouvrait l'Amérique par la sociologie américaine du moment. Cela permit à Morin de parler de l'apolitisme ou plutôt de « l'apathie politique » qui guettait (encore et toujours ?) nos sociétés : « [...] c'est le problème justement nommé aux Etats-Unis de l'apathie politique (terme meilleur que celui d'apolitisme, employé ici depuis quelques années : l'intérêt politique ne manque pas, ce qui manque c'est l'activité politique).<sup>647</sup> » Bourdieu et Passeron critiquèrent de leur côté le caractère peu rigoureux de la définition généralement adoptée par ces « massmédilogues » et surtout le fait qu'ils ne se soient pas interrogés sur l'idéologie implicite à laquelle cette notion de mass médias renvoyait.

*[...] ils insistent sur le fait que les "mass médiologues" ont omis de s'interroger sur les modalités de la réception des messages émis par les moyens de communication de masse en considérant cette réception comme équivalente parmi les différents groupes sociaux. Bourdieu et Passeron souhaitent montrer, au contraire, que cette réception est socialement déterminée et que l'institution scolaire a un rôle décisif dans les modalités de la réception.*<sup>648</sup>

Philippe Masson, dans son article, se demandait si la raison de cette offensive contre ceux qu'ils appelaient les « massmédilogues » n'était pas aussi motivée par le besoin de se démarquer de leurs aînés qui avaient vécu la guerre et la Résistance (Bourdieu était le cadet de Dumazedier avec quinze ans d'écart), les changements accélérés avec la reconstruction du pays ou encore la massification des moyens de communication qui avait suivi. De plus, leurs aînés étaient entrés au CNRS par d'autres parcours que les voies canoniques du monde universitaire. « Pour Bourdieu et Passeron, normaliens et agrégés de philosophie, originaires des fractions inférieures des classes moyennes, jeunes enseignants au début des années soixante, l'opposition aux chercheurs de la génération précédente était un moyen, parmi d'autres, de se faire une place dans la discipline.<sup>649</sup> »

Dans la suite de cet article de Philippe Masson nous avons trouvé une note savoureuse sur l'ambiance au CNRS entre les différents laboratoires où travaillaient Dumazedier, Bourdieu, Aron. Au début des années soixante, de nombreux jeunes sociologues ont commencé leur carrière comme vacataires puis collaborateurs techniques. Michel Eliard, dont le témoignage

---

<sup>647</sup> David Riesman, *La foule solitaire* ..., op. cit., p 11.

<sup>648</sup> Philippe Masson, *La fabrication des Héritiers*..., op. cit., p.14/34, fichier PDF.

<sup>649</sup> Idem.

est repris dans l'article qui suit, avait eu la chance de travailler sous la direction de Dumazedier puis de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron au Centre de Sociologie Européenne (CSE). Il évoquait son arrivée dans ce centre et son travail avec les trieuses et les cartes perforées :

*Après l'obtention de ma licence de psychologie en 1961, j'ai commencé à chercher du travail, tout en m'inscrivant en thèse de troisième cycle avec Jean Stætzl. J'ai obtenu des vacances dans plusieurs centres de recherche : chez Chombart de Lauwe, par exemple. Mais la période la plus durable a été au Centre d'études sociologiques, rue Cardinet, chez Joffre Dumazedier qui m'a engagé pour traiter, avec Marie-Françoise Lanfant, l'enquête sur les loisirs à Annecy. Alors qu'est-ce qu'on faisait ? Il y avait une division du travail. Moi, à ce moment-là je faisais surtout des tris de cartes perforées ; c'est avec cela qu'on travaillait à l'époque. Il y avait des mécanographes et on travaillait à la trieuse pour croiser les variables. Le contrat se terminant, j'ai cherché ailleurs et j'ai frappé à la porte du Centre de sociologie européenne, rue Monsieur Le Prince. Là j'ai eu la chance d'être reçu par Raymond Aron qui m'a dit : "Le CNRS m'accorde un poste de collaborateur technique. C'était un poste de technicien 1 B donc niveau licence à l'époque. Aron m'a dit : "Je veux bien vous prendre mais je n'ai pas grand-chose de précis à vous donner à faire." Il m'a chargé de quelques traductions puis il m'a adressé à Pierre Bourdieu qui dirigeait l'équipe de recherche sur l'éducation et la culture au CSE. Il y avait, entre autres, une enquête en cours sur la photographie qui a abouti à l'ouvrage "Un art moyen". J'y ai travaillé un peu avec Denise Jodelet qui en avait la responsabilité. Mais à mon propos, Bourdieu a demandé à Passeron : "Qu'est-ce qu'on va lui donner à faire ?" Aron m'avait envoyé là et, apparemment, ils se sentaient obligés de me confier du travail. Passeron lui a à peu près répondu, si ma mémoire est bonne : "Il y a l'enquête sur les étudiants qui est dans le placard. Le traitement n'a pas donné grand-chose. Il pourrait retravailler là-dessus." Alors je me suis attaqué à tous ces questionnaires auxquels des étudiants de plusieurs facultés de Paris et de province avaient répondu et il en est sorti le Cahier n°1 du CSE, "Les étudiants et leurs études". À partir de là, Bourdieu et Passeron se sont fortement investis pour développer l'exploitation de ces matériaux (au point qu'il y avait même des séances de travail de nuit chez Bourdieu) et cela a donné Les Héritiers en 1964. [...] L'enquête concernant "L'amour de l'art", (effectuée en 1964) a bénéficié de subventions du ministère de la Culture qui financent plusieurs recherches sur ce sujet à l'époque. Ces subventions permettaient de réaliser une enquête à grande échelle. A l'opposé, les enquêtes sur les*

*étudiants du CSE n'ont bénéficié d'aucune subvention. Les questionnaires n'ont pas été administrés à des échantillons représentatifs de la population étudiante, mais à des « échantillons aléatoires ou raisonnés » (pour reprendre l'expression des auteurs) constitués en fait à partir de leur réseau de relations.* <sup>650</sup>

Nous ne pouvions clore ces échanges avec les amis américains sans revenir en France où dans cette même période du début des années soixante Joffre Dumazedier avait participé à un groupe de travail dans le cadre du V<sup>ème</sup> plan de développement social et économique animé par Pierre Massé. Il s'agissait de ce qui avait été appelé le « Groupe 1985 », qui fut constitué auprès du Premier Ministre à la fin de 1962 afin « d'étudier, sous l'angle des faits porteurs d'avenir ce qu'il serait utile de connaître dès à présent de la France de 1985 pour éclairer les orientations générales du V<sup>ème</sup> Plan ». <sup>651</sup>. Ce groupe se réunira vingt fois entre janvier 1963 et février 1964. Notons la participation de Bertrand de Jouvenel, Jean Fourastié, ou encore de Philippe Lamour. Raymond Aron y animait les travaux sur le développement de la puissance économique de la France, Simone Veil ceux sur l'enseignement pendant que Joffre Dumazedier y coordonnait ceux consacrés au loisir. Les chercheurs étaient au service de l'anticipation d'un avenir probable ou souhaitable où débarrassé du labeur quotidien un temps nouveau semblait à portée de main. Mais n'allait-on pas mourir d'ennui ? Une idée qui sera reprise par les mouvements de 1968 qui ne vont pas tarder à éclore.

On rejoint ainsi les préoccupations que David Riesman exprimait dès 1948 dans *The Lonely Crowd* face au déclin de la valeur du travail et à l'ennui croissant dans le rapport aux temps sociaux imposés ou conventionnels, surtout pour les jeunes générations. C'est cette même idée qu'un penseur de 1968 exprimait en termes radicaux dans son *Nouveau traité du savoir vivre* : « Qu'aurions-nous gagné si l'humanité, ayant appris à ne plus mourir de faim, allait à présent mourir d'ennui ? » <sup>652</sup>.

Une des réponses qu'apporta Dumazedier était de travailler à une sociologie active qui puisse inspirer les orientations qu'auront à prendre les différents décideurs des politiques publiques pour le futur. Une sociologie en action, empirique, à la fois prévisionnelle et

---

<sup>650</sup> Idem, p 489, PDF.16/34.

<sup>651</sup> *Réflexion pour 1985*, groupe 1985, Octobre 1964. Document PDF, 155p.

<sup>652</sup> Joffre Dumazedier. Echange et projets, *La révolution du temps choisi*. In: *Revue française de sociologie*, 1981, 22-2. pp. 273-277. [www.persee.fr/doc/rfsoc\\_0035-2969\\_1981\\_num\\_22\\_2\\_3419](http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1981_num_22_2_3419) consulté le 27 Février 2016. La citation du penseur de 1968 est de Raoul Vaneigem extraite de « *Nouveau traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations* », Paris, Gallimard, 1967.

probabiliste. Elle partait de faits sociologiques avérés, vérifiés par des enquêtes sur le terrain augmentés de précisions statistiques. Comme on l'a vu à plusieurs endroits, c'était bien tout le projet de Dumazedier. En entrant au C.N.R.S il avait au milieu des années cinquante créé le *Groupe d'Etude du Loisir*, une dénomination à laquelle se rajoutera très vite, (*Groupe d'Étude du loisir) et de la Culture Populaire* qui se transformera au début des années soixante-dix par *Équipe du Loisir et des Modèles Culturels*.<sup>653</sup>. C'est aussi à ce moment-là, dès 1954, qu'il engagea son étude du loisir dans la ville d'Annecy. Ainsi il put observer l'évolution des pratiques de loisirs depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle dans cette ville moyenne sur les bords du lac. Cela lui permit d'« axer les observations à différents niveaux de la réalité sociale : sondages auprès de la population pour connaître ses comportements et préférences, analyse écologique de la ville, de ses implantations, de ses institutions, de ses centres de décisions culturelles, de ses services de loisirs et de culture, de ses associations volontaires. »<sup>654</sup> »

De nombreux articles vont être écrits tout au long de cette enquête à mesure qu'il put en apprécier et en analyser les résultats par l'observation scientifique qui y était associée avec ses différentes équipes du CNRS. Dumazedier affirmait ainsi clairement sa démarche sociologique qui fut reprise et approfondie tout au long de sa carrière. Il s'agissait non seulement de travailler sur des faits sociaux scientifiquement analysés, mais aussi sur des actions sociales et culturelles en lien avec les acteurs concernés directement par ces recherches, qui appelaient la participation nourrie d'échanges entre les parties prenantes. On retrouve les principes de la recherche précédente sur la télévision et l'éducation populaire. « Cette recherche *sur* l'action est également une recherche *pour* l'action et si possible *par* l'action : recherche active qui implique, dans l'indépendance, des rapports nouveaux entre les responsables de l'action et ceux de la recherche. »<sup>655</sup> »

---

<sup>653</sup> Marie-Françoise Lanfant, *Les théories du loisir ...*, op. cit., p 122.

<sup>654</sup> Ibid. p.130.

<sup>655</sup> Joffre Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir ?* op. cit., p.12. Souligné dans le texte.



# CHAPITRE 8. En marche vers le loisir ?

## 1. Un best-sellers

### 1.1. Définition du loisir : cinq figures de style « homo »

Voilà notre entrée en matière *Vers une civilisation du loisir ?* (ANNEXE VI) qui fut, sans aucun doute, le plus célèbre livre de Dumazedier et aussi un des plus beaux succès des éditions du Seuil, traduit en anglais, en espagnol, en portugais, en italien, en japonais et en chinois. Ce fut un succès rarement atteint pour un livre de sociologie. Le chiffre de 80 000 ou même 100 000 exemplaires est avancé dans deux entretiens publiés le premier en 1993 et le second en 1994.<sup>656</sup>

Même s'il ne s'agit pas à proprement parler d'un ouvrage collectif : son auteur reprend plusieurs articles déjà parus dans des revues comme *Esprit* ou *Les Cahiers internationaux de sociologie*. Il avait également sollicité le concours de ses coéquipiers du Groupe de Sociologie du Loisir et de la Culture populaire du CNRS remerciés en ouverture avec la mention « sans le travail duquel ce livre eût été impossible ».

Son ouvrage est découpé en deux grandes parties : *Loisir et société*, *Loisir et culture*. Puis suivent des annexes avec des éléments de méthodologie, de statistique et de bibliographie liés aux chapitres du livre et enfin une bibliographie complémentaire pour la période de dix ans entre sa première parution et sa nouvelle édition de 1972. Il a fait appel à des collaborateurs : Claire Guinchat pour la documentation, Marie-Françoise Lanfant pour l'étude d'Annecy et la cinquième section de la première partie sur la famille et le loisir.

De même, la seconde partie dont la première section qui concerne le loisir de fin d'année et la culture touristique, a été réalisée en collaboration avec Nadine Faivre-Haumont. Quant à Jean Hassenforder il a collaboré pour le loisir et le livre, l'instruction et les masses (sections 4 & 5). « Les jeux ne sont pas faits », annonce d'emblée le titre, comme l'article dans le numéro spécial de la revue *Esprit*. Les jeux n'étaient pas faits, car il manquait une théorisation du loisir qui remettrait en cause les idéologies cachées qui le soutenaient ou le dénonçaient. Les analyses

---

<sup>656</sup> *Sciences Humaines* mensuel n° 44, nov. 1944, et *Temps libre et modernité Mélanges en l'honneur de Dumazedier...*, op. cit., récit autobiographique recueilli par Nicole Samuel p.11.

sur la relation du travail et du loisir sont tirées d'une partie de l'article paru dans le *Traité de la sociologie du travail* dirigé par Georges Friedmann et Pierre Naville (Armand. Colin 1961) <sup>657</sup>.

Faisant une rapide histoire des idées du loisir, il le décrit avec Marx comme un temps de repos pour la remise en état de la force de travail, puis comme celui du droit à la paresse et à l'oisiveté. Le gendre de Marx, Paul Lafargue<sup>658</sup>, suit les théories de Fourastié et Proudhon. Puis, il opère un retour sur les théories de Riesman, de Friedmann et de celles des auteurs américains que nous venons d'évoquer avec leurs visions des *hobbies* et de la *fun morality*. Il y présente un rapide panorama des différentes approches du phénomène du loisir de ses activités et de ses pratiques. Le constat est que partout le loisir est considéré comme assujéti au travail ou tout au moins en réaction, en interaction avec lui ou aux obligations domestiques.

Le loisir suppose le travail comme pour Wallon la nécessité du jeu chez les enfants. Dumazedier a transposé sa comparaison : « Le jeu est sans doute une infraction aux disciplines et aux tâches qu'imposent à tout homme les nécessités pratiques de son existence, le souci de sa situation, de son personnage, mais loin d'en être la négation, il les suppose. <sup>659</sup> » Nous verrons que cet élément majeur dans sa théorie du loisir sera sujet à de nombreuses controverses entre loisir et temps libre jusqu'à la fin des années soixante dix.

Puis arrive à la suite de cette recherche la célèbre définition du loisir par les trois « D » déjà évoqué : délassement, divertissement et développement de soi. Mais ce qu'on oublie parfois de préciser c'est leur connexion, l'union de ces trois fonctions qui interagissent toujours entre elles. « [...] elles existent à des degrés variables dans toutes les situations, pour tous les êtres. Elles peuvent se succéder ou coexister. <sup>660</sup> » De la même façon le caractère extro-déterminé, intro-déterminé ou déterminé par des décades de traditions séculaires influe sur les comportements de *La foule solitaire* de Riesman analysée plus haut. La définition canonique du loisir en trois D de Dumazedier en découle :

*Le loisir est un ensemble d'occupations auxquelles l'individu peut s'adonner de plein gré, soit pour se reposer, soit pour se divertir, soit pour développer son information ou*

---

<sup>657</sup>Joffre Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir ? Op.cit., note 1, p.80.*

<sup>658</sup>Paul Lafargue, *Le droit à la paresse*, (1<sup>ère</sup> parution 1880), François Maspero, Paris 1965, 80p. (Bibliothèque socialiste 5)

<sup>659</sup>Joffre Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir ? Op.cit., p. 25.*

<sup>660</sup> *Ibid.*, p. 27.



*sa formation désintéressée, sa participation sociale volontaire ou sa libre capacité créatrice après s'être dégagé de ses obligations professionnelles, familiales et sociales.* <sup>661</sup>

Les obligations religieuses, pas mentionnées ici, seraient mêlées aux obligations sociales parfois familiales. Dumazedier veut également faire voler en éclats la conception réductrice et sèche du métro-boulot-dodo qui, dans les vingt-quatre heures d'une vie humaine, se découpe en huit heures de sommeil, de travail, et de loisir dans un cercle infernal. Il veut circonscrire le contour d'une réalité de culture et de pratique du loisir vécue par les femmes et les hommes d'aujourd'hui, d'hier et de demain. Une nouvelle forme d'anthropologie de la culture vécue par ses contemporains, où le loisir changerait la définition même de l'homme. Un *nouvel homme* tant attendu depuis les non-conformistes de l'entre-deux-guerres serait-il enfin advenu ?

Dumazedier mène sa recherche d'une possible civilisation du loisir à venir, en forgeant un idéal type de cinq figures nouvelles de style d'"homo" : *faber, ludens, sapiens, socius* et imaginaire. La paternité de ce dernier est reconnue à Edgar Morin. Le premier, *l'homo faber*, est un sujet conditionné par son travail, parfois réduit à un « gagne-pain », ou même à un « gagne-loisir » qui se révéla à partir des enquêtes menées à Annecy. « Mais le plus souvent ces nouveaux artisans du dimanche s'enferment dans le jardinage ou le bricolage. [...] Ce sont des citoyens diminués pour qui les questions politiques, sociales, culturelles ne se posent pas. Les moyens d'information de masse abondent autour d'eux, ils ne les utilisent pas. » <sup>662</sup>

*L'homo faber* court le risque de l'anomie chère aux études sur le suicide de Durkheim. Il prendrait le risque de devenir ce « citoyen diminué » comme il le nommait. Un homme qui se protège dans le confort d'une culture faite à sa mesure, un temps de loisir qui l'isole chez lui dans son jardin, son bureau ou son atelier de bricolage.

Quant à *l'homo ludens*, le jeu qui était réservé aux riches clients des casinos, aux rituels des fêtes populaires civiles, religieuses ou familiales devient un luxe du quotidien à la portée de sa main. Malgré sa maigre condition « donnez-lui du rêve et des jeux ! », ce fut la naissance du « Pari mutuel urbain » « Celui-ci a enregistré, en 1949, plus de 28 milliards d'enjeux, soit quatre fois la somme dont disposait cette année-là, la direction générale de la Jeunesse et des Sports

---

<sup>661</sup> Ibid., p.28.

<sup>662</sup> Ibid., p.31.

pour l'ensemble de son action. <sup>663</sup> » Dumazedier rejoint les réserves d'Henri Lefebvre quand il avertissait que la vie aux jeux pouvait faire perdre au joueur l'exigence de ses autres responsabilités.

Quant au troisième homme, le nouvel *homme imaginaire*, il serait lui aussi une victime consentante de la vie rêvée entretenue par de la littérature de hall de gare, de colportage ou de plage qui exciterait les instincts les plus primitifs à des prix très accessibles. Avec les sons et surtout les images du cinéma et de la télévision, ce besoin de fiction permet à *l'homme imaginaire* de visualiser ses propres rêves. Dumazedier inspiré par Morin affirme : « Alors la personnalité s'aliène dans le destin des stars. La vie par procuration remplace la vie réelle. <sup>664</sup> » Le dernier style de vie est le nouvel *homo sapiens*, l'humain de la civilisation moderne qui se documente par des journaux, des revues, des émissions spécialisées (où l'on retrouve les "guides d'opinions" de Lazarsfeld), qui s'intéresse aux évolutions de la science et des technologies, cette « culture continuée » décrite par Gaston Bachelard dans son traité de la formation de l'esprit scientifique. Mais pour ce quatrième type d'homme émerge une nouvelle réserve, c'est « l'illusion que l'on a beaucoup agi pour la société alors que l'on a [surtout] beaucoup bavardé à son sujet. <sup>665</sup> »

Enfin la dernière figure convoquée, *l'homo socius* fait son entrée sur la scène du loisir. Il est friand de rencontres et de sociabilité, se retrouve dans les cafés, les amicales et associations sportives. Un nouvel opium du peuple teinté de morale judéo-chrétienne serait-il ainsi distillé ? L'homme passerait de l'aliénation à la jouissance en vendant sa force de travail. Ces rémunérations perçues en échange lui permettent de savourer le luxe et la *débauche* qui signifie étymologiquement : détourner du travail, le contraire justement de *l'embauche*. Là encore avec l'arrivée de plus de loisir, c'est le repli sur ses lieux de sociabilité qui pourrait manipuler *l'homo socius* abusé par un écran qui aurait mystifié son quotidien. Une double aliénation s'en serait suivie : celle qui opère par le travail et celle qui opère par le loisir en tarissant le besoin d'engagement, de participation politique, sociale, culturelle des hommes aux projets de la société dans, par, et pour laquelle ils vivent. Nous n'avons pas reproduit ici les nombreuses statistiques ou résultats des enquêtes menées à Annecy, ou reprises de l'Insee ou d'autres

---

<sup>663</sup> Ibid., p.31-32.

<sup>664</sup> Ibid., p.35.

<sup>665</sup> Ibid., p. 38.

instituts de recherche y compris américains ou produites dans les pays à l'est de l'Europe et diffusées par l'association internationale de sociologie. Par ces liens, la sociologie de Dumazedier est aussi comparative. Nous retrouvons en partie dans les conclusions du livre l'article que Dumazedier avait écrit pour le numéro spécial de la revue *Esprit*, deux courtes années auparavant (avec l'aide de Agnès Pitrou du CES pour la documentation). Il y introduit la nécessité de plus de concertation pour un développement culturel partagé au sein d'un Conseil de Développement Culturel, et prend position pour un aménagement culturel planifié qui puisse assurer le progrès sans s'aliéner les hommes, (et nous serions tenté de rajouter : ni la planète qui le nourrit).

*Dans cette perspective, la recherche devrait être permanente et expérimentale. Guidée dans ces hypothèses de transformation par l'imagination créatrice et dans ses dispositifs de vérification par la rigueur scientifique, elle pourrait peut-être éviter aux sociétés modernes à la fois les dogmatismes ennuyeux ou fanatiques et les empirismes absurdes et veules qui empêchent l'avènement d'un humanisme du loisir, où l'homme pourrait être heureux sans déchoir, et où la société pourrait être prospère sans tyranniser.* <sup>666</sup>

Concernant *l'homo socius* Dumazedier évoque également la crainte du fonctionnement en vase clos des associations, faisant oublier le labeur et les aliénations du quotidien, qui pourraient déboucher, néanmoins positivement, sur de nouvelles sociétés utopiques fondées non plus sur le travail, mais sur une fraternité du temps libre. Ce socialisme utopique marque le début d'une philosophie coopératrice teintée de paternalisme et de recherche du bonheur de tous dans la paix retrouvée transcendant la lutte des classes. L'écossais Robert Owen et surtout en France Charles Fourier et ses phalanstères ou encore plus loin dans le temps Saint-Simon (et son secrétaire particulier Auguste Comte) étaient des types nouveaux d'entrepreneur de la nouvelle industrie, des « patrons de gauche » dirait-on aujourd'hui. Ils étaient les chantres d'une nouvelle religion sans dieu, fraternelle, hédoniste et libertaire dont se réclameront les mouvements hippies français et américains que nous verrons fleurir dans les années soixante. C'est à cet endroit de son bestseller que Dumazedier fait référence à Sartre qui, dans une de ses œuvres philosophiques majeure, sa *Critique de la raison dialectique*, fait allusion au travail sociologique de Dumazedier, sans le nommer.

---

<sup>666</sup> *ESPRIT*, « *Le Loisir* », op. cit., p.892.

*A Annecy, [...] les enquêteurs signalement un pullulement de groupuscules (sociétés de culture, de sports, télé clubs, etc.) dont les caractères sont très ambigus : il n'est pas douteux qu'ils élèvent le niveau culturel de leurs membres – ce qui en tout état de cause restera un acquis du prolétariat -- ; mais il est certain qu'ils sont des obstacles à l'émancipation.* <sup>667</sup>

L'émancipation prise ici bien sûr au sens politique de libération des entraves du capitalisme de production. Sartre continue dans une critique de la microsociologie américaine encouragée par le patronat, « [...] du reste, le néo-paternalisme américain et l'*Human engineering* se fondent presque uniquement sur les travaux des sociologues. <sup>668</sup> » Et Sartre d'appuyer son constat en disant que la sociologie qui avait fait ses preuves était une « arme redoutable aux mains des capitalistes, raison de plus pour la leur arracher et la retourner contre eux. <sup>669</sup> »

Les thèses d'Henri Lefebvre sont également reprises dans l'ouvrage de Sartre, nous les retrouverons quelques paragraphes plus bas. Sartre met en garde son lecteur contre ce qu'il appelle « les groupes d'habitation », *peers groups* de Riesman, groupes de voisinage, réseau de sociabilité du quartier, de la cité, qui pourraient être des freins éloignant la jeunesse, notamment, du monde et des préoccupations politiques ou syndicales. De plus il stigmatise la sociologie qui selon lui oublie la dialectique et oublie l'histoire mais révèle des médiations nouvelles qu'il appelle des « collectifs ou des matérialités concrètes » qui ne sont autres que l'église, la banque, le journal, le café, le siège social où l'homme fait l'apprentissage de sa condition par où l'universel est entré dans sa maison, dans son quartier. « Produit de son produit, façonné par son travail et par les conditions sociales de la production, l'homme existe *en même temps* au milieu de ses produits et fournit la substance des collectifs qui le rongent [...] <sup>670</sup> »

Dans le mouvement de cette situation, Sartre dénonce un brouillard qui n'aide pas bien au contraire à l'émancipation du prolétariat. La ville, le milieu urbain sont emblématiques de cette condition, c'est comme si elle sédentarisait, assignait à résidence les inégalités tout en les conservant (dans tous les usages du terme). Au contraire, tout le projet de l'existentialisme

---

<sup>667</sup> Jean-Paul Sartre *Critique de la raison dialectique* précédé de questions de méthode, Tome 1, Théorie des ensembles pratiques, Editions Galimard, Paris 1985, 921p., p 60.

<sup>668</sup> Ibid., p.61, souligné par l'auteur.

<sup>669</sup> Idem.

<sup>670</sup> Ibid., p.68, souligné par l'auteur.

sartrien voudrait occuper un endroit dans le marxisme où l'homme réel, l'homme anthropologique trouverait une place. C'était un projet d'intégration de la sociologie au marxisme et à la philosophie dans un effort de « totalisation » pour éviter que « [...] sans un mouvement, sans un effort réel de totalisation, les données de la sociologie et de la psychanalyse dormiront côte à côte et ne s'intégreront pas au « Savoir ». <sup>671</sup>» Ainsi se clôt le chapitre des « Questions de méthode » dans la partie sur « le problème des médiations et des disciplines auxiliaires », de la *Critique de la raison dialectique* de Sartre. Laissons les exégètes, spécialistes et lecteurs du grand philosophe prolonger ces réflexions et revenons sans tarder à l'ouvrage de Dumazedier.

Nous poursuivons cette rapide recension du livre où nous en étions à repérer un retour très succinct sur l'histoire du loisir qui tient compte dans sa partie moderne de l'histoire de l'éducation populaire vécue par son auteur mais sur laquelle il ne s'étend pas dans son livre. D'ailleurs le passage entre la défaite de juin 1940 et la Libération tient en deux courtes phrases : « Les Maisons des Jeunes sont fondées, mais la confiance s'en est allée avec l'arrivée des chorales et des tanks nazis. C'est la lutte clandestine et la Libération. <sup>672</sup> »

Puis y sont analysées les influences de l'arrivée des usages audiovisuels, (appareil photo, télévision, transistor...), du cinéma et de l'évolution des moyens de transport sur la société, ses rites et coutumes face à la massification de ces phénomènes. Les ravages et les méfaits de la société de consommation, des marchés publicitaires qui créent des besoins pour assurer leur commerce et leur profit sont évidemment critiqués. Mais comme toujours chez Dumazedier, la part ambiguë du loisir, son côté langue d'Esopé, où le meilleur et le pire cohabitent, ne doit pas nous faire abdiquer devant les possibilités d'élever le niveau culturel de nos concitoyens grâce aux temps libérés des obligations familiales et professionnelles. « Les éditeurs et les libraires, les exploitants de salles et les producteurs de cinéma n'ont pas tous ourdi une noire conjuration contre la culture et l'éducation... <sup>673</sup> »

Parmi les exemples donnés par Dumazedier, retenons celui concernant le sport où nous retrouvons de Coubertin. Les ambitions éducatives, les valeurs collectives, esthétiques, philosophiques que peut apporter la culture du sport sont mises à mal par le commerce du

---

<sup>671</sup> Ibid., p.71.

<sup>672</sup>Joffre Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir ? Op.cit., p. 50.*

<sup>673</sup>Ibid., p. 72.

système de production capitaliste qui standardise les choix des individus en diffusant ses programmes par des moyens de diffusion audio-visuelle de masse.

*En cinquante ans, [on est au début des années soixante] à peu près toutes les idées de Coubertin sont trahies : le sport de masse n'est pas l'essentiel, mais l'accessoire, les champions ne sont pas des animateurs, mais des vedettes. Personne ne les initie à un rôle social. Hors des cercles pédagogiques, on n'observe jamais une incitation sérieuse à tirer du sport un style de vie, une culture esthétique, dramatique, sociale, humaine. Comment la masse des sportifs trouverait-elle dans le sport un moyen de culture ?* <sup>674</sup>

Pour la vision la plus sombre on pourrait faire se rejoindre (pour une fois) Malraux et Dumazedier dans leur dénonciation commune de l'industrie du sexe et du rêve où l'homme serait réduit à ses instincts et son porte-monnaie. « Il suffit d'exciter l'un pour vider l'autre [en s'adressant] avec prédilection au désir d'argent, au désir d'agression ou au désir érotique. <sup>675</sup> » Et cela peut aller très loin comme le suggérait Morin plus haut en examinant le comportement des citoyens du "nouveau monde". La démocratie pourrait se trouver dans une impasse faute de démocrate engagé pour sa survie. Dans les points positifs des effets du loisir sur les pratiques populaires de certains ouvriers enquêtés on constate qu'ils investissaient dans des formes variées d'autodidaxie prises dans une riche diversité de parcours culturels. Même si ces sujets étaient quantitativement faibles, ils les voyaient orienter leur temps personnel dans le loisir « soit vers le métier, soit vers l'action sociale, soit vers les activités récréatives ou culturelles. <sup>676</sup> »

C'est le début de ce qui deviendra l'investissement majeur de la dernière décennie de la vie de Joffre Dumazedier : les processus d'autoformation qui s'orienteront à la fin du siècle vers une néo-autodidaxie qui sera conceptualisée, y compris au sein des entreprises, par Georges Le Meur.

Enfin, effet positif ou négatif, selon la théorie politique ou l'idéologie défendue, on se demande si le loisir aurait un effet euphémisant sur le rapport de force entre classes sociales. Dumazedier se garde bien d'y répondre.

---

<sup>674</sup> Ibid., p. 75.

<sup>675</sup> Ibid., p.76.

<sup>676</sup> Ibid., p.92.

*Aucune sociologie « objective » ne peut sérieusement le définir a priori, qu'elle soit marxiste ou non marxiste. Seules des enquêtes peuvent saisir dans chaque situation les effets des rapports du travail et du loisir dans la conscience sociale et les attitudes réelles qui en résultent à l'égard du changement social.* <sup>677</sup>

Il faut ne pas minimiser les situations socioprofessionnelles et économiques et, comme toujours dans la perspective d'une sociologie empirique, se donner le temps de l'observation de la situation, puis de l'enquête patiente et minutieuse, pour formuler enfin des problématiques, des concepts et des analyses critiques. Tout cela en restant réaliste sur les effets de l'engagement politique, syndical ou associatif, du fait de l'accroissement d'un temps disponible non contraint. « [...] nous avons pu nous-mêmes constater depuis vingt ans dans les associations dites « d'éducation populaire », que la participation ouvrière atteint rarement 5 %, même lorsque les travailleurs manuels constituent la majorité de la population active de la localité. <sup>678</sup> »

La conclusion de la section sur les relations entre le travail et le loisir insiste sur leurs influences croisées. Le temps est venu de rapprocher les sciences sociales du travail de celles du loisir, avec le souhait de rattraper le retard de ces dernières sur les premières.

Pour finir cette première partie du livre sur les rapports loisir-société il faut aborder les relations et les influences du loisir dans l'espace familial, ce qui sera fait avec la collaboration de Marie-Françoise Lanfant. En s'en tenant à la famille nucléaire (parents, enfants) on y trouve du changement à au moins trois niveaux. Un premier rapport est celui entre les divers acteurs du microcosme familial : autorité parentale, paternelle et maternelle, envers les enfants, dans le couple, des enfants envers les parents. Le second concerne l'évolution des conditions spatiales de la vie urbaine, de l'organisation domestique, dans la maison ou l'appartement, avec l'arrivée de l'électroménager, des moyens d'information, de divertissement de masse par la télévision, la radio ou les électrophones qui viennent de faire leur apparition dans les foyers modernes. Alors que le troisième niveau est celui des modifications des usages du temps pour les femmes, les hommes, les enfants en fonction de l'évolution des conditions de travail professionnel et domestique, d'apprentissage scolaire puis de préparation à un métier. Les influences enfin, de l'accroissement des semis-loisirs, du *do it yourself*, des vacances familiales, des réunions souvent festives entre amis ou proches, des influences en terme de “*guide d'opinion*”, (le père

---

<sup>677</sup> Idem.

<sup>678</sup> Ibid., p. 93, note 2.

pour la politique, la fille aînée pour le cinéma et les sorties culturelles par exemple) tout cela bouge.

La question de l'accroissement de l'ennui ressurgit ici en écho aux travaux de Riesman, pour qui la demande devait rester supérieure à la production des industries culturelles de masse. Ces dernières mettaient sur le marché des produits et services pour « tuer le temps » en s'accaparant de l'emploi du temps des loisirs. Incontestablement les formes de la vie familiale changent, en étant à la recherche d'un nouvel équilibre, de nouvelles cohésions entre ses composantes.

Mais aussi à la recherche de plaisirs et de bonheur accrus pour chacun. Là encore ces différentes problématiques sont approchées à l'aide de sondages, statistiques, enquêtes qui débouchent au moment de la synthèse et des conclusions sur la vérification ou la critique des idées reçues ou des hypothèses de recherche proposées en Europe, aux Etats-Unis ou ailleurs. La problématique nouvelle tient en une double question « [...] quel est le nouveau genre de vie qui tend à s'imposer réellement en dehors de toute idéologie ? Quelle culture vécue, *librement* vécue, correspond à la fois aux aspirations des individus et aux besoins de la famille et de la société aujourd'hui. <sup>679</sup> »

## **1.2. « Divertir, sans abêtir, informer sans ennuyer »**

L'articulation entre loisir et culture est le grand thème de la deuxième partie du livre. Là encore ce sont les pratiques culturelles de masse qui sont visées dans leurs liens avec le temps du loisir dans la perspective de leur évolution dans les sociétés industrielles et postindustrielles. Relier les problématiques d'accès à la culture pour les couches populaires sans passer par le loisir, que les Américains nommaient à cette époque « mass culture », est, aux yeux de Dumazedier, une erreur d'appréciation pour l'ensemble des projets d'actions culturelles. Par le simple fait que « [...] dans la réalité, le problème des contenus du loisir conditionne et conditionnera de plus en plus celui de la culture vécue par les sociétés de masse. <sup>680</sup> »

---

<sup>679</sup> Ibid., p.117.

<sup>680</sup> Ibid., p.122.



La culture populaire devrait, pour Dumazedier, jouer un rôle majeur dans la diffusion des valeurs et des modèles des civilisations modernes. Il veut qu'on s'attache aux contenus culturels, des plus humbles aux plus sophistiqués, dans les jeux, les activités de loisirs, le sport, la lecture, les sorties au cinéma. Une formule résume cette orientation : « Dis-moi quel est ton loisir, je te dirai quelle est ta culture. <sup>681</sup> » C'est justement le cinéma, la télévision, les voyages et la lecture, avec une attention particulière à l'autodidaxie spontanée dans le loisir des masses dans les villes, qui courent tout au long de cette deuxième partie de son livre.

Les ressources documentaires pour étayer son propos y seront toujours plus abondantes. Elles vont permettre de documenter la description de nouveaux styles de vie. Pour ne pas tomber dans la paraphrase et ne pas alourdir inutilement notre propos, nous irons directement sur les conclusions tirées de l'observation de ces activités. Au-delà des observations de l'enquête (largement décrite plus haut) qu'il avait menée dans l'Aisne autour des clubs de téléspectateurs, qui avaient d'ailleurs disparus avec la démocratisation de l'achat du téléviseur qui trônait comme la récompense de la modernité dans la plupart des foyers, des problématiques pas très éloignées se posent. On pourrait les résumer par une simple formule transformée en question : « Divertir, sans abêtir, informer sans ennuyer. [...] mais comment réaliser un tel objectif ? <sup>682</sup> »

Voilà toute l'immense question des contenus, des objectifs de productions et de fabrication des programmes, que pose inlassablement Dumazedier dans la nouvelle société des loisirs qui s'annonce.

Il n'était pas isolé dans cette recherche, il faisait référence aux travaux de Barthes dans ses *Mythologies*, de Morin sur les vedettes de cinémas et d'Adorno ou de Riesman qui avaient travaillé sur ces questions des foules solitaires et des cultures de masse (*mass culture, mass leisure*). Si un grand doute sur la possibilité d'améliorer l'offre culturelle ou les connaissances par la télévision se fit évidemment sentir du fait des mouvements commerciaux qui y étaient attachés par la publicité, Dumazedier voulait croire, malgré tout, en la possibilité d'élever le niveau culturel des loisirs, même de façon limitée ou partiel, en agissant directement sur la production des programmes.

Il fallait éviter les risques de déréalisation du quotidien, d'endormir les consciences des téléspectateurs ou de les faire adhérer à des attitudes majoritaires, souvent conformistes, où à

---

<sup>681</sup> Ibid., p.125.

<sup>682</sup> Ibid., p.175.

la recherche du consentement. Comment ne pas être conditionné par une représentation moyenne des désirs, qui malheureusement contribuait souvent à la médiocrité des goûts et des couleurs ? Les observateurs les plus pessimistes annonçaient que si on ne réagissait pas, le petit écran pourrait avoir des effets très nocifs sur les populations. « La T.V. séparerait l'individu de l'univers réel par « un monde d'ombres et de fantômes.<sup>683</sup> »

Pour la section autour du loisir et du livre les conclusions seront sensiblement les mêmes que pour la civilisation de l'image qui se développait d'année en année. Comme on l'a dit, ces pages ainsi que la section suivante autour des problématiques des liens entre le loisir, l'instruction et les masses furent écrites avec la participation de Jean Hassenforder avec qui Dumazedier publiera dans cette période des « Éléments pour une sociologie comparée de la production, de la diffusion et de l'utilisation du livre. <sup>684</sup> »

Les réflexions et analyses de Hassenforder et de Dumazedier ne cédaient pas devant les cris d'orfraie de ceux qui voyaient avec l'arrivée de l'audiovisuel la fin de la civilisation de l'écriture et de la lecture pour nous faire entrer dans une civilisation post-scripturale dominée par l'image et les industries culturelles. Là encore, l'observation empirique permet d'illustrer puis d'argumenter, à partir des enquêtes et des sondages, pour aller vers plus d'optimisme que des idées toute faite dictées par la peur de la fin de la civilisation qui impacterait négativement nos relations humaines, sociales et nos manières de communiquer.

[...] *Toutes nos enquêtes nous montrent que l'écrit a une importance qui n'est pas diminuée par la croissance des moyens audio-visuels. [...] Le livre garde son caractère premier par rapport au cinéma ou à la télévision pour l'acquisition des connaissances nécessaires à l'exercice des responsabilités sociales, familiales ou professionnelles. [...] Notre hypothèse est que l'extension actuelle de la communication orale par la radio*

---

<sup>683</sup> Idem, notons que la formule citée renvoie au travail des sociologues américains dans deux ouvrages collectifs du milieu des années cinquante (« *Mass leisure* », Free Press 1958, « *Mass Culture. The popular arts in America.* », Free Press 1957.) qui ont très largement influencé Dumazedier, même s'il s'agit d'une sociologie plus critique qu'empirique. Voir : Joffre Dumazedier et Claire Guinchat *La sociologie du loisir Tendances actuelles de la recherche bibliographique (1945-1965)* MOUTON & C0 La Haye- Paris 1969 (Avec le concours financier de l'UNESCO),127p.

<sup>684</sup>Joffre Dumazedier et Jean Hassenforder, *Éléments pour une sociologie comparée de la production, la diffusion et l'utilisation du livre*, Bibliographie de la France, Paris 1962, 100p. (Lecture, loisir et éducation).

*ou la télévision, malgré quelques apparences, ne met pas sérieusement en question le rôle majeur du livre.*<sup>685</sup>

### **1.3. Vers un nouveau style de vie ?**

Hassenforder et Dumazedier restent persuadés que l'écrit et l'imprimé occuperont toujours une place centrale pour l'acquisition des connaissances nécessaires dans la vie des individus. Ceci étant, la question fondamentale reste de voir comment, dans quelles mesures et sous quelles formes, une société de la connaissance, pourrait diffuser du son et des images tout en concourant également au maintien d'une culture scripturale.

La question de la transmission du sens et des valeurs reste également cruciale. Comment les mutations technologiques, sociétales pourraient-elles vraiment converger vers une société éducative qui engloberait l'éducation scolaire tout en la prolongeant et en encourageant ses mutations ? Telles sont les questionnements qui animeront les recherches de Dumazedier au début des années soixante. C'est aussi à cet endroit que Dumazedier formule ses analyses autour de l'autodidaxie et de ses pratiques dans les différents milieux sociaux, selon les niveaux d'éducation, les intérêts, les métiers, le genre des individus. C'est par la réflexion sur les problèmes rencontrés dans la vie familiale, professionnelle, scolaire ou estudiantine que les individus sont attirés vers les objets et propositions du loisir qui à leur tour influent sur elle. Une culture populaire, *a fortiori* un projet d'éducation des masses, ne peut pas ne pas tenir compte de l'orientation de la vie quotidienne des publics auxquels il s'adressait. Cela paraissait alors tellement évident, mais Dumazedier sentait la nécessité de le rappeler.

Ni la société dite de consommation qui allait transformer radicalement les comportements sociaux, ni le ministère des Affaires culturelles, ni même les mouvements d'éducation populaire ne semblaient s'en occuper réellement, alors que c'est l'activité qu'elle soit manuelle, physique ou intellectuelle (sans tomber dans l'activisme décervelé, la musculation ostentatoire) qui est la base de la culture vivante.

Dumazedier en appelle ainsi à une attitude active du citoyen dans ses différentes occupations et particulièrement dans ses activités de loisir. Spectateur actif du sport du cinéma ou du spectacle vivant, auditeur, lecteur éveillé par des productions artistiques choisies et/ou médiatisées, le bricoleur, le collectionneur, le jardinier sont les auteurs de leurs propres loisirs

---

<sup>685</sup> Joffre Dumazedier et Jean Hassenforder, *Eléments pour une sociologie comparée...*, op. cit., p.12.

ou semi-loisirs. Cela aboutit à une personnalisation de ces activités, à la naissance de leur style propre, d'une manière à soi de s'appartenir et d'être relié aux autres et au monde dans la liberté du choix au rythme de leur réalisation.

C'est précisément dans ce processus que le loisir prend une importance capitale dans la vie des individus et qu'il pourrait relayer les valeurs gardées jalousement par le prestige du travail, quand il était encore synonyme de métier. « [...] c'est de moins en moins dans le travail tel qu'il est subi présentement, mais dans l'activité libre que l'individualité de nombreux travailleurs s'affirme le mieux. <sup>686</sup> » Cette manière, cette façon propre à chacun pour élaborer, construire, arranger son quotidien librement définit *un style de vie*. Ainsi on arrive par l'activité librement réalisée au cœur de la théorie du loisir de Dumazedier qui n'est autre que la possibilité offerte à chaque individu de créer librement son style, sa manière de vivre au quotidien.

Il faut lire les quatre pages magistrales qu'offre Joffre Dumazedier sur ce thème pour en comprendre l'importance dans sa théorie. Elles furent largement annoncées depuis Uriage si l'on se rappelle que la Somme s'intitulait : *Vers un style du XX<sup>e</sup> siècle*. Même s'il en résulte une citation un peu longue, faisons à notre tour un de ces montages de textes qu'affectionnaient les animateurs de PEC, avant la conclusion dite « provisoire » du livre de 1962 :

*La recherche du style de vie est donc inséparable d'une prise de conscience des problèmes de la vie sociale, c'est-à-dire du conditionnement qu'il s'agit de dominer [...] en fonction des besoins et des aspirations de la personnalité. Il ne s'agit pas d'un effort fastidieux d'auto-éducation permanente mais chacun devient attentif à son propre équilibre entre les activités de récupération, de divertissement et de développement au fil des situations de la vie quotidienne. [...] Le style de vie est la riposte à un milieu conformiste ou déprimant. [...] notre civilisation du « tout prêt », du « tout fait », du travail à la chaîne, est aussi celle du bricolage, du mécano-amateur, de l'inventeur et du créateur. Les contre-déterminants du monde contemporain sont ainsi en partie créés par le loisir, que ce monde lui-même a déterminé à rendre possible. [...] La culture aristocratique suppose un homme, « un honnête homme » qui ne fait rien. Elle est désintéressée. Dans sa froide noblesse elle peut se désintéresser du travail de l'humble vie quotidienne. Une réaction démocratique s'est affirmée au cours du XIX<sup>e</sup> siècle ; le travail c'est ennobli. De Marx à Mannheim, des esprits réformateurs ont affirmé qu'il*

---

<sup>686</sup>Joffre Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir ?* op.cit., p.233.

*pouvait et devait être aujourd'hui la base d'une nouvelle culture, non plus réservée à quelques oisifs, mais commune à tous ceux qui travaillent. [...] Mais au lieu de mettre l'accent sur les seules activités du travail, il se pourrait qu'il voie dans les activités de loisir des médiatrices entre la culture générale et l'ensemble des activités. [...] suivre les chemins de cette culture nouvelle, plus désintéressée qu'une culture « polytechnique », plus complexe qu'une culture militante, culture étroitement liée aux attitudes actives de l'Homme du loisir à l'égard des problèmes du tourisme, du sport, du cinéma, de la télévision, des lectures de plaisance ou des groupements sociaux volontaires nous paraît un des objectifs les plus importants à la fois pour les humanistes et les sociologues de la culture contemporaine.* <sup>687</sup>

A la question de départ : Allons-nous vers une société des loisirs ? Dumazedier ne répond pas par l'affirmative ou son contraire, il annonce en revanche que la transformation du modèle culturel du style de vie est imminente. Elle se réalise à cette époque par une nouvelle joie, une rage de vivre, une nouvelle forme de civilisation qui fleurit à l'identique à New-York, Paris, Zagreb ou Kyoto, sans renier pour autant l'héritage d'où elle est issue. Elle n'est pas seulement celle d'une « nouvelle vague ».

Cette recherche du bonheur était un droit devenu constitutionnel, acquis à la Libération en relation avec « un nouveau devoir, une nouvelle morale une nouvelle politique, une nouvelle culture. Une mutation humaniste était amorcée. Elle sera peut-être encore plus fondamentale que celle de la Renaissance. Elle a progressé lentement presque imperceptiblement “sur des pattes de colombe” depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. [...] <sup>688</sup> On était dans cette même civilisation de l'abondance décrite par Riesman, où la pression anarchique de la publicité sur le consommateur ne peut mener à longue échéance qu'à “la folie la plus complète” <sup>689</sup>» Mais en même temps, Dumazedier alerte son lecteur du risque d'une civilisation américaine toute puissante, « une *télé-civilisation* <sup>690</sup> », dont les modèles culturels se transmettaient d'un bout à l'autre de la planète grâce aux nouveaux moyens de communication, dont on avait perdu la

---

<sup>687</sup> Ibid., extraits p.234 à 236.

<sup>688</sup> Ibid., p.240.

<sup>689</sup> Ibid., p. 241.

<sup>690</sup> Ibid., p..243.

maîtrise des finalités. Le globe avait rétréci, et c'était comme si la planète s'était dégonflée en même temps de ses utopies.

Avec Riesman, Dumazedier sent l'excès guetter la civilisation des consommations abondantes, contre l'équilibre de l'homme et de la planète. Il pose la question : n'étaient-ils pas déjà allés trop loin pour que ce soit irréversible ? « Demain, il serait peut-être trop tard pour que le loisir de la civilisation industrielle soit à la taille de l'homme. <sup>691</sup> » reprenant une citation de Riesman issue de la *Sainte Famille* où Marx rêvait d'une civilisation où le temps de travail aurait été réduit au minimum. Un Karl Marx qui soudain nous devient familier en prônant une société qui « assume la régulation générale de la production et permet ainsi à l'individu de faire un jour une chose et une autre le lendemain, ou encore de chasser le matin, de pêcher l'après-midi et de faire de la critique littéraire après dîner, tout comme il lui chante, sans jamais devenir, chasseur, pêcheur, berger ou critique. <sup>692</sup> » La question de la nouvelle civilisation du loisir est reformulée ainsi : « Comment une civilisation où le loisir est devenu un droit pour tous et tend à devenir peu à peu un fait de masse, peut-elle favoriser en chaque homme quelle que soit sa naissance, sa fortune ou son instruction, la réalisation d'un équilibre optimum librement choisi entre le besoin de repos, de divertissement, de participation à la vie sociale et culturelle. <sup>693</sup> » Et revendiquant pas à pas l'égalité politique entre le développement pour plus de liberté démocratique économique et sociale, il y ajouta la nécessité du développement de la démocratie culturelle.

*En réalité c'est le vaste problème de la démocratie culturelle que la promotion du loisir dans les masses nous oblige à poser dans cette seconde moitié du XXe Siècle. [...] Cependant qu'on ne parle pas de "liberté" là où il n'y a qu'incohérence et impuissance. Cette situation aboutit dans la plupart des cas à la plus humiliante des dictatures, celle qui vient du conformisme, de la médiocrité des produits culturels qui se vendent facilement aux masses suffisamment instruite pour s'y intéresser et suffisamment éduquées pour réclamer un mieux-être culturel dans le divertissement ou l'information. [...] Répétons-le une dernière fois que la sociologie culturelle devrait préparer une*

---

<sup>691</sup> Ibid., p.244

<sup>692</sup> Idem.

<sup>693</sup> Ibid., P.245.

*conversion d'attitude semblable à celle que l'économie politique a fait récemment en devenant de plus en plus tendancielle et prévisionnelle.* <sup>694</sup>

Il était attendu que les gouvernements des nations industrialisées au moins à l'échelle des démocraties occidentales sorte du verbalisme pour affirmer des valeurs démocratiques où le coût de création de la participation et de la diffusion culturelles soit pris en charge par la collectivité, que ce soit par des acteurs publics ou privés. L'idée de la création d'un *conseil culturel*, à l'instar du Comité de développement social et économique ou de la commission supérieure et paritaire des conventions collectives, est proposée dans les dernières lignes du livre. Elle est reprise et développée dans les annexes, largement fournies en détails méthodologiques et statistiques. Avec les concepts de planification et de développement culturel, le projet de conseil culturel représentatif de toutes les forces vives privées et publiques en charge de la culture sera repris, discuté et critiqué dans les décennies qui suivront par les mouvements d'éducation populaire et de culture.

*Cette vaste convention collective entre les forces idéologiques au sujet des conditions du développement culturel correspondant au loisir des masses ne serait-elle pas le meilleur rempart à la fois contre la propagande totalitaire et l'incohérence libérale, la meilleure base pour la construction de la démocratie culturelle ?* <sup>695</sup> »

C'est avec cette nouvelle grande question, préférant les problématiques de la démocratie culturelle à celles de sa démocratisation malrucienne, que nous arrivons à la fin du bestseller de Joffre Dumazedier. Mais pour aussi clore ce chapitre, allons vers une analyse plus contemporaine de nos styles de vie.

#### **1.4. « Critique de nos formes de vie »**

« *La langue et le style concret d'Anatole France dans l'expression des idées générales* » : on se rappelle du titre du mémoire de Dumazedier de la Sorbonne. Ce furent ses premiers pas dans l'enseignement supérieur avec des prédispositions particulières pour l'analyse littéraire, un début de technique en linguistique et surtout déjà une maîtrise de son propre style d'écriture.

---

<sup>694</sup> Ibid., p. 250.

<sup>695</sup> Ibid., p.252.

Marielle Macé, ancienne élève de l'ENS (Ecole Normale Supérieure), professeure à la Sorbonne et directrice de recherche en littérature au CNRS, a conduit des recherches similaires. Nous avons été séduit par son ouvrage qui constitue un moment capital de réflexion sur la thématique du style qui, comme pour l'engagement et la méthode, est un des trois piliers de notre travail. Comme l'avait formulé Dumazedier, Macé se retrouve sur cette notion de style qui est autant dans les actes, les manières d'être, de faire, les attitudes ou le comportement que dans les paroles. Ces dernières sont d'ailleurs souvent accompagnées de gestes, grimaces ou mimiques pour ponctuer le discours, le rendre audible grâce aux mouvements qui parlent sans le son et sont d'ailleurs parfois plus éloquents. Nous y avons insisté longuement sur le travail de Dumazedier sur France, n'y revenons plus.

La rédaction de *Vers un style du XX<sup>e</sup> siècle*<sup>696</sup>, la Somme brûlée par les soldats de la Wehrmacht au château de Murinais, puis recomposée clandestinement dans les cafés parisiens avant la Libération, est une étape importante dans l'évolution intellectuelle de Dumazedier. Il était chargé de la question du style de vie, de pensée et d'être de la France moderne et libérée, avec en toile de fond bien sûr, dans un mélange d'esthétique et d'éthique, les questions du style. Y apparaît également une idée de l'aristocratie de l'esprit, prise en charge par une élite que les auteurs disaient d'influence, de commandement ou de civilisation. Le style, c'était pour eux l'ordre dans le mouvement, l'aisance, l'élégance, la tenue, par contraste avec le laisser-aller ou le fait de se « débrailler ». On reconnaîtra aisément la passion sportive de Dumazedier : « Le sport peut servir de point de départ à toute une initiation artistique qui peut-être n'aurait pas été possible sans cette expérience vécue de la beauté dans le mouvement. [...] il est des gestes qui ont du style et d'autres qui n'en ont pas. Disons aux jeunes qu'il faut être fou de style. »<sup>697</sup> Nous avons rencontré cette thématique aussi dans les écrits de Lefebvre et de Certeau repris par Marielle Macé dans son ouvrage *Styles Critique de nos formes de vie*<sup>698</sup> où elle plonge dans l'arène du quotidien pour y trouver des goûts et des dégoûts, prendre goût avec l'esthétique de nos désirs, mais aussi le chemin de nos mésententes avec nous-même, elle cite Barthes qui disait : « Mon corps n'a pas les mêmes idées que moi. »

---

696 Gilbert Gadoffre, *Vers le style du XX<sup>e</sup> siècle*, op., cit.

697 Ibid., p.83.

698 Marielle Macé, *Styles Critique de nos formes de vie*, Gallimard, Paris 2016, 355 p. (NRF Essais). Pour la promotion de la sortie de son ouvrage nous l'avons rencontrée lors d'une conférence, elle ne connaissait pas les travaux de la *Somme*, nous étions ravi de lui en parler...



Son ouvrage tient en trois mots : modalités, distinction, individuation. Elle rédige trois parties : le style comme mode d'être, en second comme engagement, vouloir être, idée de la vie et la dernière comme individuation. Le souci de soi de Foucault, souvent retrouvé également chez Dumazedier, est analysé par Macé comme une manière d'être soi, une manière de soi. Elle dira aussi « l'homme est une bête de style », où la question du comment je vis est au moins aussi important que la question du pourquoi. La question à poser serait : quel est le sujet de ta forme, de ton idée de vie ? avec ce qui s'y joue, qui se joue, dans une manière précieuse de s'altérer, d'être attentif aux singularités. C'est une quête de valeur aussi ; ce pourrait être : ce à quoi je tiens et qui en définitive me tient debout. Et le lien est fait par nous également avec Riesman et *La foule solitaire*.

*Cette disposition suppose de concevoir le monde comme l'espace d'institution de phrasés généraux du vivre : non pas une foule de choses, mais une foule de façons d'être une chose ; non seulement une foule d'hommes, mais une foule de manières d'être homme. [...] En ce sens, voir un autre être, c'est toujours voir un autre style d'être, une autre orientation du vivre. Et c'est une promesse inédite des mises en réseau d'existences.* <sup>699</sup>

Pour finir cette trop courte évocation des travaux sur les *Styles Critique de nos formes de vie* de Macé, évoquons rapidement les résonances qu'elle trouve avec des poètes comme Baudelaire ou Michaux. Elle cite ce dernier quand il dit : « Je ne puis m'accorder au monde vraiment que par geste. » Ou encore Valéry qui, comme nous l'enseigne la MEM, est présent ici pour les liens du corps et de l'esprit. « La question du geste a toujours retenu Valéry ; c'est un aspect de celle du "faire", par conséquent de "ce que peut un homme" jusque dans les exercices les plus minimes du corps et de l'esprit [...] <sup>700</sup> » Et elle poursuit avec l'habitude décrite par Valéry d'avoir toujours ouvert un cahier avec les épures de saut, de marche et de ballets dessinés par Etienne-Jules Marais dans les années 1880 et qu'il « [...] gardait en vue dans l'écriture matinale (une vraie gymnastique) de ses Cahiers. <sup>701</sup> »

Elle établit des liens enfin avec la sociologie de Mauss où là aussi, quand il défend une conscience de la totalité de l'homme pris corps et âme, mentalité et société dans une même

---

699 Ibid., p. 57 et 58.

700 Ibid., p. 255.

701 Idem italique dans le texte de l'auteur.

pelote. Les faits sociaux ne peuvent être négligeables que s'ils sont pris dans leur totalité, ce qui amène Mauss à créer sa définition du concept d'habitus, pris entre manières et matières, que nous avons retrouvé grâce aux références communiquées par Marielle Macé dans Les techniques du corps de Mauss qui date de 1934 :

*J'ai donc eu pendant de nombreuses années cette notion de la nature sociale de "l'habitus". Je vous prie de remarquer que je dis en bon latin, compris en France, "habitus". Le mot traduit, infiniment mieux "qu'habitude", l'"exis", l'"acquis" et la "faculté" d'Aristote (qui était un psychologue). Il ne désigne pas ces habitudes métaphysiques, cette "mémoire" mystérieuse, sujets de volumes ou de courtes et fameuses thèses. Ces "habitudes" ne varient non pas simplement avec les individus et leurs imitations, elles varient surtout avec les sociétés, les éducations, les convenances et les modes, les prestiges. Il faut y voir des techniques et l'ouvrage de la raison pratique collective et individuelle, là où on ne voit d'ordinaire que l'âme et ses facultés de répétition.*<sup>702</sup>

## 2. L'Effervescence des débuts du CES

Pour de nombreux auteurs que nous avons croisés dans cette étude, la lutte entre les classes sociales pour le partage ou la prise du pouvoir et des richesses économiques, sociales, culturelles, symboliques etc., ne pouvait être l'unique sens de notre histoire humaine ou de son projet politique. S'obligeant comme Georges Friedmann ou Henri Lefebvre à une lecture de Marx en chercheur en sciences sociales, à la fois enthousiaste et critique, ils durent faire face aux difficultés et aux tiraillements avec l'appareil stalinien.

Tout en restant des « compagnons de route », parfois infréquentables pour les gardiens du temple, la plupart de ces intellectuels furent finalement exclus du Parti communiste, avec pour certains des procès retentissants. La cause en était souvent des interprétations ou des utilisations

---

<sup>702</sup> Marcel Mauss, *Les techniques du corps*, Article originalement publié *Journal de Psychologie*, XXXII, ne, 3-4, 15 mars - 15 avril 1936. Communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934. [http://classiques.ugac.ca/classiques/mauss\\_marcel/socio\\_et\\_anthropo/6\\_Techniques\\_corps/Techniques\\_corps.html](http://classiques.ugac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/6_Techniques_corps/Techniques_corps.html) Consulté le 11 Novembre 2016.

des théories marxistes de façon très critique, en tout cas considérées comme de la déviance dangereuse, par rapport à la ligne idéologique du Parti et de son Internationale.

Les écrits de jeunesse de Marx, les fameuses *Gründrisse*, les manuscrits de 1844, en étaient souvent la pomme de discorde. Karl Mannheim et à sa suite Norbert Elias, tous deux libres penseurs du marxisme souvent cités par Dumazedier, servaient de boussoles à ses propres recherches. Karl Mannheim signalait déjà au début des années cinquante :

*Les petits groupes et les associations ne jouent plus leur rôle de régulation, des organisations de grande dimension remplacent ces petits groupes [...] la classe dirigeante crée entre les citoyens et les moteurs de l'économie, un système étroit et invisible de dépendances.*<sup>703</sup>

C'est bien l'exercice de la démocratie qui posait problème et particulièrement l'exercice de la démocratie culturelle, (participative dirions-nous aujourd'hui) qui lui était intimement lié, le préalable à sa survie, à son « hominisation », comme nous l'a enseigné précédemment Georges Friedmann.

À tous les étages de la société, à tous les niveaux de l'activité sociale, une action cohérente devait être organisée dans le travail, dans la famille, à l'école et dans les loisirs. Partout où l'humain était sollicité, mobilisé, et au premier chef bien sûr dans le domaine de la culture. « Mannheim rejette l'idéalisme ; il ne croit pas à la force des idées pour former l'esprit d'un peuple. Il faut aider les individus à constamment définir les situations et les événements dans lesquels ils sont engagés. »<sup>704</sup>

Les idées de développement culturel mais aussi la démarche de *l'entraînement mental*, pour son développement personnel et celui du collectif étaient le soubassement de la pensée dumazedérienne chez qui on retrouvait régulièrement (comme chez sa jeune collègue Marie-Françoise Lanfant), les références au Mannheim de *Freedom, Power and democratic Planning*.<sup>705</sup>

---

<sup>703</sup> Cité par Marie Françoise Lanfant *Les Théories du loisir*, op.cit., p. 108

<sup>704</sup> Ibid., p 109.

<sup>705</sup> Malheureusement cet ouvrage de Mannheim n'est à ce jour pas traduit en français. Il a été publié en 1950 à Londres chez *Routledge & Paul Kegan*. Par curiosité et pour parfaire nos analyses nous avons demandé à une traductrice professionnelle, Shula Tennenhaus de nous traduire certains passages de cette œuvre majeure

## 2.1. Théories du loisir

Marie-Françoise Lanfant notait que, à sa « connaissance, en dehors de quelques articles, on ne [trouvait] pas d'ouvrages fondamentaux quant aux problèmes théoriques de la sociologie du loisir. <sup>706</sup> »

Jean Hassenforder<sup>707</sup> nous avait, dès le début de nos recherches, rendu attentif à ces influences de la sociologie empirique venant des Etats-Unis sur Dumazedier. Dans les pas de Friedmann, il était sensible aux développements des sciences sociales au moment où la sociologie française n'en était qu'à ses débuts. Morin, Viviane Isambert, Mendras, Dumazedier, Crozier avaient leurs réseaux aux Etats-Unis ; ils n'en avaient évidemment pas retenu les mêmes impressions, ni les mêmes leçons. Particulièrement Edgar Morin, qui avait été moins attiré par les démarches sociologiques de ses collègues américains, mais plus vers la sociologie critique que Dumazedier.

Le travail qu'il fit à Annecy à partir de 1954, soutenu par Friedmann et Fourastier, en porta l'empreinte : celle précisément des expérimentations d'un ethnologue américain, David Lynd, qui, déjà en 1925, avait compris que pour étudier la culture américaine le loisir était le bon terrain. Pour ce faire il avait choisi une ville de taille moyenne, Murcie, qu'il avait rebaptisée : *Middletown*. Grâce à ses prises de notes, ses fouilles dans les archives de la ville, il avait obtenu d'intéressants résultats. Empruntant ses méthodes à l'ethnographie, Lynd est revenu à Middletown en 1935 pour, dix années après ces premières enquêtes, reprendre ses analyses sur le terrain. Chemin faisant, cela lui permit également de mesurer les conséquences de la grande crise économique de 1929. Ses conclusions avaient été plutôt pessimistes. « Au terme de son enquête, Lynd reconnaît que quatre années de prospérité économique et six années de dépression n'ont pas engendré pour la communauté, malgré la croissance d'un "nouveau loisir", une nouvelle manière d'exister. <sup>708</sup> »

---

d'un des pères de la sociologie dont une partie sera reproduite en (ANNEXE IX). Vifs remerciements à Shula pour sa contribution.

<sup>706</sup> Ibid., p. 105.

<sup>707</sup> Entretien du 29 Novembre 2017.

<sup>708</sup> Marie-Françoise Lanfant, *Les Théories du loisir*, op. cit., p. 70.

Cette approche empirique, au plus près des faits étudiés, n'était pas celle des méthodes sociologiques de Bourdieu. Ce dernier procédait plutôt par entretiens qualitatifs menés dans les premiers temps au moins par des étudiants et des proches de ses équipes de travail.

De son côté, un sociologue comme Michel Crozier aimait faire des enquêtes plus quantitatives pour être au plus près de la réalité des phénomènes sociaux étudiés. « Aller au réel » disait-il, « plutôt que de ratiociner sur lui<sup>709</sup> » par des raisonnements marxistes qui étouffaient dans l'orthodoxie puritaine ou étaient perdus dans les méandres de l'être et du néant du projet sartrien. Il avait été repéré pour son enquête au Centre des Chèques Postaux de Paris en 1954, qui avait fait l'objet d'un livre paru aux éditions du CNRS, *Petits fonctionnaires au travail* (1956).

Crozier avait mené des chantiers de recherche et de consultant pour des entreprises, en France et aux Etats-Unis. Faisant une enquête aussi dans sept compagnies d'assurance pour connaître les habitudes de consommation de la culture chez les employés, il avait conclu que « Dans les milieux sociaux plus élevés, les goûts culturels semblent correspondre à un besoin de compensation et d'évasion alors que dans le milieu populaire, ils constituent des moyens de promotion.<sup>710</sup> » Initiateur d'une sociologie de l'acteur et du système, enseignant la « maîtrise des zones d'incertitudes », fondateur et directeur du Centre de Sociologie des Organisations (CSO), Crozier avait fait partie lui aussi de « ce petit milieu des sociologues rénovateurs groupés autour de Georges Friedmann<sup>711</sup> ». Il était devenu familier et actif dans le monde universitaire et celui de la recherche aux Etats-Unis. D'une ironie sans doute plus envieuse que péjorative on l'appelait « Crozier l'Américain ».

*Alors que les sociologues français de la génération de Crozier ont finalement assez peu dialogué entre eux en vertu de cette loi inexpiable des "clans" (Jean-Paul Aron) qui caractérise en profondeur le monde intellectuel français (Il n'y presque jamais eu de grand débat Touraine/Crozier ou Crozier/Bourdieu par exemple), l'auteur du*

---

<sup>709</sup> François Chaubet, *Michel Crozier ...*, op. cit., p.14.

<sup>710</sup> *ESPRIT, Le Loisir*, op. cit., p.946.

<sup>711</sup> François Chaubet, *Michel Crozier ...*, op. cit., p.14.

*Phénomène bureaucratique a largement profité des discussions franches nouées avec quelques collègues nord-américains.*<sup>712</sup>

Dans les « Théories du loisir » de Marie-Françoise Lanfant, un paragraphe est consacré également à Marcuse et à son paradigme de *l'Homme unidimensionnel*.<sup>713</sup> où les conditions d'une *transcendance historique* vers une nouvelle civilisation étaient annoncées. La réduction voire l'abolition du temps de travail y étaient envisagées : « S'il y avait une automation complète dans le domaine de la nécessité, l'homme bénéficierait d'un temps libre tel qu'il pourrait enfin donner forme à sa vie privée et sociale. Ce serait la transcendance historique vers une nouvelle civilisation [du loisir ?].<sup>714</sup> »

Dans son ouvrage sur l'histoire des théories du loisir, Marie-Françoise Lanfant s'arrête également sur les travaux d'Henri Lefebvre, comme y invitait souvent Dumazedier dans ses propres recherches. Autour de l'effervescence des premières années du Centre d'Étude Sociologique du CNRS,<sup>715</sup> Georges Friedmann avait réuni autour de lui les jeunes intellectuels Barthes, Dumazedier, Mendras, Morin, Touraine, Crozier qui allaient marquer de façon magistrale l'histoire de la sociologie en France. Michel Trebitsch en a fait une recherche historiographique qui renseigne sur les itinéraires atypiques des intellectuels réunis par Friedmann au début de l'aventure du CNRS. Cette époque marqua une nouvelle étape et, après les travaux des figures tutélaires comme Émile Durkheim et Max Weber, une seconde vie pour la sociologie et précisément pour la sociologie française.

*Les premiers membres du CES sont très peu nombreux, très divers, peu académiques, dotés d'un faible capital universitaire (peu sont agrégés). Leur recrutement a été le fait du hasard, de relations nouées dans la Résistance (Maucorps, Morin) et dans le militantisme – encore que deux d'entre eux viennent d'Uriage (Chombart de Lauwe, Dumazedier) –, d'un intérêt pour la classe ouvrière, ce qui explique des spécialisations*

---

<sup>712</sup> Ibid., p37.

Henri Marcuse, *L'homme unidimensionnel*. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée, trad. de l'anglais, Paris, Ed. Minuit, 1968, 284 p., (Argument).

<sup>714</sup> Cité par Marie Françoise Lanfant, *Les Théories du loisir* ..., op. cit., p. 188.

<sup>715</sup> Rappelons que la sociologie en tant que discipline fait son entrée à l'Université en 1958 avec à cette date la création de la première licence de sociologie. Elle n'existait avant qu'à travers les disciplines maitresses des sciences de l'homme : la philosophie ou l'histoire, ou encore par le certificat de « morale et de sociologie ».

*précoces en sociologie du travail (Friedmann), mais aussi en sociologie urbaine (Chombart de Lauwe) et même en sociologie religieuse (Le Bras, non sans influence des enquêtes leplaysiennes et non sans contact avec les militants chrétiens d'Economie et humanisme). En 1970, les professeurs de sociologie et leurs assistants sont tous passés par Gurvitch et Friedmann.* <sup>716</sup>

Friedmann laissa discrètement en 1951 la direction du Centre d'Etudes Sociologiques du CNRS à Stoetzel et à Raymond Aron pour se consacrer à ses travaux de directeur de recherche avec un séminaire pour des doctorants de 3<sup>ème</sup> Cycle à l'Ecole pratique des Hautes Etudes où il fonda également en 1961 le Centre d'étude des communications de masse (CECMAS) que nous venons d'évoquer. Henri Mendras gardait de ce séminaire des mercredis matins, un souvenir précis des nombreuses thématiques partagées :

*Tous les mercredis de 10h à 12h, l'un d'entre nous venait y rendre compte de sa recherche : Daniel Reynaud et Alain Touraine des laminoirs de Mont-Saint-Martin, Michel Crozier du centre de chèques postaux, Edgar Morin des stars, Odile Benoît-Guilbot des grèves chez Merlin-Gérin, Henri Mendras du maïs hybride à Nay, Viviane Isambert et Madeleine Guilbert du travail des femmes, Joffre Dumazedier de la dynamique culturelle des loisirs, Jean René Tréanton des nouveaux quartiers de Troyes, Jacques Dofny des ateliers de chaussures à Romans, Henry Raymond du club Méditerranée, les Van Bockstaël de leurs premières "interventions" sociologiques, etc.*

Il est bien clair à partir des recherches et de la documentation accumulée qu'en France, « l'avènement de la sociologie du loisir est lié au nom de G. Friedmann. [Même si], son implantation et son essor sont dus principalement à Joffre Dumazedier. <sup>717</sup> » La lecture marxiste des faits sociaux n'est jamais très éloignée de ces auteurs, même si, comme nous l'avons souligné à l'instant, on est très loin d'une interprétation orthodoxe des différents axiomes de cette théorie. Par contre les concepts de plus-value, de valeur d'échange ou d'usage, de fétichisme ou d'aliénation, les méthodes dialectiques mettant en avant le pluralisme des approches, même contradictoires, et l'obligation de synthèse, sont utilisés pour les dépasser, les

---

Michel Trebitsch « Henri Lefebvre et la critique radicale », dans Séminaire de recherche « Les années 68 : événements, cultures politiques et modes de vie » (IHTP, 17 mars 1997), *Lettre d'information*, n° 23, juillet 1997, p. 1-23. [Henri Lefebvre et la critique radicale : Michel Trebitsch](http://Henri.Lefebvre.et.la.critique.radical.eu/sites/default/files/pdf/lettre_23_trebitsch)[sirice.eu > sites > default > files > pdf/lettre\\_23\\_trebitsch](http://rice.eu/sites/default/files/pdf/lettre_23_trebitsch) Consulté le 27/06/16.

<sup>717</sup> Marie-Françoise Lanfant, *Les Théories du loisir ...*, op.cit., p. 111.

prolonger. Ces différentes notions devaient aider à transformer la réalité sociale, économique, politique. Elles seront analysées, reprises, reformulées au besoin, pour pousser toujours plus loin et plus profondément les différentes recherches et méthodologies d'action.

Friedmann par exemple pensait que l'aliénation n'était pas que le fait de la non-maîtrise des moyens de production, mais aussi des évolutions techniques, industrielles et « machinistes » de la civilisation. Centré sur ses recherches en sociologie du travail qui surdéterminaient pour lui l'ensemble des relations humaines, il ne put envisager que le loisir puisse servir à autre chose qu'à reposer les forces humaines de production pour leur permettre ensuite de « reprendre du service ». Le loisir était au service du divertissement pour compenser les frustrations et pour aussi dépasser les manques contenus dans « le travail en miettes » du fait de sa parcellisation, sa taylorisation, ses divisions et hiérarchies.

## **2.2. Le « quotidien » de Lefebvre développé**

Au même moment se développait une sociologie critique qui, tout en se démarquant des maîtres fondateurs et en s'inspirant librement des théories marxistes, formulait de nouveaux concepts autour des manifestations empiriques du quotidien. Henri Lefebvre en était l'une des figures majeures fréquentées par Joffre Dumazedier. Il était au milieu des années cinquante au centre de très vives tensions et polémiques qui faisaient rage dans les milieux marxistes, chez ceux qu'on taxait de « gauchistes ». Ils étaient plus ou moins proches du Parti communiste ou des divers groupuscules qui allaient prendre la forme de frères ennemis : staliniens, léninistes, trotskistes, humanistes chrétiens, maoïstes. Pour différencier et révéler leur identité politique, ils affinaient leurs oppositions dans d'inlassables controverses publiques et privées avec plus ou moins de violence intellectuelle, tout au long des années soixante.

Sans trop anticiper sur la naissance des mouvements qui irriguèrent Mai 68, signalons avec Trebitsch que, contrairement à ce qu'on a pu dire ou croire, Lefebvre n'était pas le meneur du mouvement des étudiants. Il les inspira, les influença, certes, mais par un magistère purement intellectuel. « Cohn-Bendit reconnaîtra à plusieurs reprises, à côté de l'influence de *Socialisme et barbarie*, des textes anarchistes et situationnistes, sa dette envers Lefebvre. Dette purement intellectuelle, car Lefebvre, détaché de toute appartenance politique, n'a pas de relation ès



qualités avec les ‘groupuscules’ trotskistes, maoïstes, anarchistes, situationnistes, qui se partagent le campus à partir de 1966-1967. <sup>718</sup> »

Mais revenons à la génération qui précède : les ravages du pacte germano-soviétique et des procès staliniens et plus tard les événements hongrois ou yougoslave attisèrent les passes d’armes dans l’intelligentsia française, européenne, occidentale. Lefebvre était dans les années cinquante sans doute l’auteur le plus averti, le plus érudit des exégètes de Karl Marx. Entendons-nous bien, il l’était de l’ensemble de l’œuvre de ce dernier, de ses écrits anthropologiques de jeunesse, jusqu’au *Capital*. « En 1948, paraît son petit *Que-sais-je ? Le Marxisme*, qui est encore aujourd’hui le bestseller des *Que-sais-je ?* et qui servira de référence, comme son livre de 1939, *Le matérialisme dialectique*, à des générations d’intellectuels marxistes. <sup>719</sup> »

Opposé très fermement à toute réduction ou mystification idéologiques ou dogmatiques de la théorie marxiste, homme du pays landais et des Pyrénées né à Hagetmau en 1901 et décédé à Navarrenx en 1991, Henri Lefebvre avait construit pendant presque tout le siècle dernier une pensée originale autour d’une critique de la vie quotidienne. On pourrait presque envisager Lefebvre comme une alternative vivifiante qui aurait permis à Dumazedier de sortir de ses divergences sur le loisir-réparateur, ou en tout cas, d’en construire une théorie différente, que celles bâties sur le socle des valeurs du travail.

Penser la sociologie du loisir comme une sociologie du *non-travail* était une posture assez originale dans cette période, qui va s’affirmer comme nous le verrons, chez certains auteurs qui se réclamaient ouvertement du marxisme, à la fin cette troisième partie. Dans ses *Chroniques des années soixante*, publiées dans *Le Monde* du 15 Juillet au 31 août 1986, Michel Winock y revenait à sa façon. L’article était titré « Le devoir de vacances ».

*A partir de 1963, la généralisation de la quatrième semaine et du week-end intégral porte à une moyenne de 135 jours le temps annuel légalement chômé. N’allait-on pas tout droit Vers une civilisation du loisir, comme le suggérait, en 1962, Joffre Dumazedier ? La sociologie du travail prenait le train d’une sociologie du non-travail.*

---

<sup>718</sup> Michel Trebitsch « Henri Lefebvre et la critique radicale », op. cit., p.14.

<sup>719</sup> Ibid. p. 4.

*La croissance économique et les progrès technologiques laissent entrevoir des possibilités d'extension quasi illimitée du phénomène.*<sup>720</sup> »

Lefebvre était souvent dans des registres interstitiels entre éthique et esthétique qui rejoignaient les questions de style également présentes comme on l'a vu chez Dumazedier.

Henri Lefebvre entretenait des rapports pour le moins tumultueux avec les milieux artistiques, c'est ce qui dû l'attirer, dans ses expériences de jeunesse, vers les surréalistes et plus tard à la rencontre des situationnistes. Ses analyses de la quotidienneté, ce qu'elle cache ou au contraire ce qu'elle libère ou signifie, étaient des préoccupations constantes chez ce philosophe, sociologue et poète, particulièrement à la Libération. D'ailleurs il n'avait pas voulu véritablement trancher entre philosophie, histoire, sociologie et même poésie comme l'atteste un de ses ouvrages majeurs *La Somme et le reste*.<sup>721</sup>

Il y écrit, dans un style très libre et exigeant, un mélange d'autobiographie, de pensées et d'anecdotes personnelles, de sociologie et de poésie. Nul doute que ce regard à la fois historique, empirique et très proche de l'expérience vécue au quotidien, était précieux pour Dumazedier qui avait rencontré cet auteur à la fin des années trente, puis l'avait retrouvé après-guerre dans les bureaux du CNRS au CES autour de Friedmann. Lefebvre y avait fondé en 1960 un groupe de recherche sur la vie quotidienne, où il avait invité Guy Debord. De 1956 à 1962, c'est autour de la revue *Arguments*, un bulletin qui présentait l'actualité de la recherche réunissant des intellectuels en délicatesse, ou même clairement, exclus du Parti communiste dans ces années-là, que se retrouvaient entre autre Edgar Morin, Roland Barthes, Jean Duvignaud, Kostas Axelos et bien sûr Henri Lefebvre.

### **2.3. De la sociologie rurale à l'urbaine**

Friedmann avait recruté Lefebvre pour travailler sur des recherches sociologiques sur le monde rural et paysan, autour des communautés pastorales des Pyrénées, au point que pour Lefebvre, la question agraire et du rapport à la terre restera toujours centrale, y compris et peut-

---

<sup>720</sup> Michel Winock, *Chronique des années soixante*, Editions du Seuil, Paris, 1987. 379p., p 147.

<sup>721</sup> Henri Lefebvre, *La somme et le reste*, Bélibaste éditeur, Paris 1973, 435p. Sorte de retour en arrière sur sa vie et sa pensée. Même s'il l'avait écrit au milieu de sa carrière cet ouvrage est comparable ou semble répondre à celui de Friedmann écrit trois années avant *La puissance et la sagesse*. Cela dit, pour Friedmann il s'agissait d'un dernier essai de bilan intellectuel également autobiographique au crépuscule de sa vie, Lefebvre allait encore vivre pas loin de deux décennies.

être surtout, dans une perspective révolutionnaire. « Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, toutes les révolutions ont été des révolutions paysannes même si les dirigeants n'étaient pas toujours des paysans.<sup>722</sup> » Il se demandait si c'était pour cette raison que, une fois au pouvoir, les révolutionnaires oublient ou trahissent leurs origines paysannes ou celles de la révolution. Les recherches critiques de Lefebvre sur la vie quotidienne seront imprégnées de cette sociologie rurale y compris en se prolongeant plus tard sur le temps et les espaces urbains. En 1954, à 53 ans, il soutient sa thèse sur ces thématiques.

*J'ai essayé la sociologie rurale, pour plusieurs raisons. L'une d'elles objectivement la plus importante, c'est l'acuité des problèmes paysans dans le monde moderne, dans les pays sous-développés et aussi dans les pays socialistes. Naïvement je le crus il y a dix ans ! [Fin des années cinquante], que la qualité de marxiste et de communiste me mettrait en bonne position pour étudier la question agraire à l'échelle mondiale [...] que j'arriverais de proche en proche à des idées ou des lois générales. L'histoire agraire et la sociologie rurale de la France auraient servi de transition vers une étude « planétaire ». [...] la révolution n'ayant lieu que dans des pays à prédominance agraire, les grandes difficultés viennent précisément des paysans et des problèmes agraires. Quelle illusion !<sup>723</sup>*

L'illusion était d'autant plus grande que, bien que marxiste compagnon de route du Parti communiste français, et malgré une opiniâtreté pour y parvenir, même mise à rude épreuve, il ne put aller enquêter ni en Chine au moment de sa révolution culturelle, pas plus que dans les pays soviétiques. Cela ne l'empêcha pas de continuer à penser que chez des peuplades de chasseurs, de pêcheurs, de cueilleurs ou de nomadisme pastoral étaient nés des coutumes, des rites fondateurs de véritables concepts, transmis par une culture orale, une praxis sociale et paysanne. « Plus tard encore, la pratique sociale urbaine (dans les villes composées surtout d'artisans et de commerçants, baignant dans la vie rurale puis s'en détachant lorsque s'accrut la production manufacturière) reprit, travailla, transforma ces concepts.<sup>724</sup> »

---

<sup>722</sup> Rémi Hess, *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle...*, op. cit, p. 167/168.

<sup>723</sup> Henri Lefebvre, *La somme et le reste*, op. cit., p. 209.

<sup>724</sup> Idem.

Partant de ses travaux empiriques de sociologie rurale, la thèse que soutiendra Lefebvre, (comme celle que soutiendra Dumazedier sur les questions du loisir) sera son second titre académique après son diplôme d'étude supérieur, obtenu en 1924, trente années plus tôt.

Il est troublant de découvrir que le manuscrit pratiquement finalisé de ce qui est devenu un *Traité de sociologie rurale* avec des enquêtes menées dans les Pyrénées et en Toscane, « avait été volé dans une voiture, près du Panthéon, alors que Lefebvre était chez des amis. Une annonce dans *France Soir* proposant une grosse somme d'argent pour le récupérer n'a rien donné ; le manuscrit n'a jamais été restitué. <sup>725</sup> »

Etrange coïncidence avec l'histoire de Dumazedier et son propre mémoire de diplôme supérieur à la Sorbonne, brûlé dans l'incendie du château Bayard par les nazis, que nous avons largement présentée dans la première partie de nos recherches.

De même leurs soutenances de thèse furent tardives dans leur carrière, à la demande pressante de l'institution universitaire, comme l'un des signes distinctifs des intellectuels (sécants ?) issus de la Résistance. Lefebvre fut contraint d'écrire sa thèse pour pouvoir retrouver le détachement de son poste de l'Education Nationale au CNRS, dont il avait été exclu, suite à des propos trop violemment polémiques dans un congrès des intellectuels du Parti communiste contre le mode de vie et l'idéologie libérale américaine et leur sociologie. C'est la version de Rémi Hesse.

Pour Trebitsch, il s'était attaqué « à la 'sociologie policière' de la bourgeoisie qui [mettait] en fiches la classe ouvrière, et s'en [prenait] nommément à Gurvitch et Friedmann (*Nouvelle Critique*, n° 45, avril-mai 1953). La réaction du CNRS [fut] immédiate (il est vrai que nous [étions] en pleine guerre froide) : il [fut] renvoyé dans le secondaire. <sup>726</sup> » La lettre de suspension était signée par le beau-frère de Georges Friedmann. Cette suspension ne dura qu'une année scolaire. Elle avait débuté à l'été 1953 et il fut réintégré à l'automne 1954 après avoir soutenu comme l'exigeait l'institution universitaire, à l'âge de 51 ans, sa thèse d'Etat ès lettres sur les communautés paysannes pyrénéennes à la Sorbonne. <sup>727</sup>

---

<sup>725</sup> Rémi Hess, *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle ...*, op. cit., p. 169.

<sup>726</sup> Michel Trebitsch, *Henri Lefebvre et la critique radicale*, op. cit., p. 9.

<sup>727</sup> Son éviction avait fait grand bruit, il s'était défendu lui-même en publiant un mémoire sur le sujet et avait été soutenu par Morin et Touraine dans une campagne menée par le syndicat des chercheurs.

Quant à Dumazedier, celui-ci fit une thèse sur travaux à 57 ans qui devait le conforter dans son statut de professeur des universités, après y avoir été recruté en 1968, alors qu'il avait quitté son poste de Directeur de recherche au CNRS.

Mais n'anticipons pas trop, nous y reviendrons dans la prochaine partie de cette thèse. Ajoutons que les rapports entre chercheurs au CNRS n'étaient pas toujours d'une franche camaraderie. Leurs relations au Parti communiste, compagnons de route pour les uns, adhérents voire opposants farouches pour les autres, ne facilitaient pas les choses, envenimant parfois copieusement leurs échanges.

*Henri Mendras aura l'occasion d'expliquer, lors d'un entretien avec le sociologue Antoine Savoye, que Georges Friedmann l'avait recruté pour faire pièce aux recherches de Lefebvre sur ces questions. Les rapports difficiles de Lefebvre avec Georges Friedmann datent peut-être de l'époque de La Revue marxiste, mais surtout de la fin des années 1930, lorsque Lefebvre dénonça l'ouvrage de Friedmann sur la Russie. Ce dernier ne lui pardonna pas... A-t-il joué de son pouvoir pour suspendre le détachement de Lefebvre au CNRS ? Avant de mourir, Friedmann déchira lui-même les archives concernant cette période.<sup>728</sup>*

Lefebvre s'était exposé à une nouvelle exclusion du CNRS quand il avait cosigné le « Manifeste des 121 » à l'automne 1960, qui fut d'abord censuré car il prônait la désobéissance militaire et l'indépendance de l'Algérie aux côtés, parmi les plus connus, de Simone de Beauvoir, Maurice Blanchot, Pierre Boulez, André Breton, Simone Dreyfus, Marguerite Duras, Claude Lanzmann, Florence Malraux, Jean-François Revel, Alain Robbe Grillet, Nathalie Sarraute, Jean-Paul Sartre, Simone Signoret, Pierre Vidal-Naquet etc.

Or paradoxe de l'histoire, de Gaulle était intervenu personnellement pour qu'il ne soit pas écarté du CNRS une seconde fois par la commission de contrôle. Deux années auparavant il avait été suspendu du Parti communiste pour finalement partir de lui-même et prendre le large après s'y être investi corps et âme, parfois au péril de sa vie, pendant trente longues années. « J'ai quitté le parti en 1958 par la gauche alors que beaucoup l'ont quitté par la droite.<sup>729</sup> » Comme un papillon qui d'une chenille rampante se fait pousser des ailes (l'image de cette mutation souvent citée par Hesse est empruntée à Morin), Lefebvre s'envola justement de ses

---

<sup>728</sup> Ibid. p 168 et note de bas de page N°4.

<sup>729</sup> Ibid. p. 156, une citation tirée du livre de Lefebvre, *Le temps des méprises* (Stock, 1975).

propres ailes. Les biographies intellectuelles qui éclairent son œuvre, de Trebitsch et de Hesse, mettent bien en évidence l'engagement marxiste de Lefebvre dans le parti pour y infléchir ses orientations de l'intérieur jusqu'à la fin des années cinquante mais aussi en y restant fidèle de l'extérieur avec « une créativité intellectuelle énorme, qui évidemment prend ses racines dans son œuvre antérieure mais la dépasse, lui ouvre de nouvelles virtualités. <sup>730</sup> »

#### 2.4. « Vers un romantisme révolutionnaire » ?

Deux textes majeurs vont éclore à ce moment-là : un article-manifeste « Vers un romantisme révolutionnaire » qui a inspiré les situationnistes avant qu'ils prennent une distance tapageuse comme pour s'émanciper de leur maître et *La Somme et le reste*, un livre majeur pour la pensée philosophique, politique et sociologique du XX<sup>e</sup> siècle que nous avons déjà évoqué qui fut écrit d'une traite de l'été à l'automne 1958.

On se souvient que Joffre Dumazedier avait théorisé lui aussi sous la forme d'un texte-manifeste un *humanisme révolutionnaire*. Lefebvre fit de même en mai 1957 en prônant d'aller « Vers un romantisme révolutionnaire ». On retiendra de ce texte la volonté de sortir d'un romantisme de protestation avec sa plume, son pinceau ou sa palette sonore, pour indiquer le chemin d'une véritable transformation possible de la société. Il y a fait un rapide état des lieux des échecs d'une politique de l'intelligence (Valéry avait titré un de ses textes souvent cité dans la genèse de l'Entraînement mental par Dumazedier : « Le Bilan de l'Intelligence », (doit-on y voir plus qu'une simple allusion, une filiation assumée ?) qui n'aurait été que celle de l'intelligentsia. Il y est revenu aussi sur l'échec de « l'homme nouveau » attendu par les marxistes, un paradigme souvent rencontré, qui s'est fourvoyé dans le stalinisme pas moins d'ailleurs que dans la déstalinisation.

*Le mouvement qui s'est manifesté depuis quelques années signifie que des aspirations surgissent, dont il reste à prendre clairement conscience. Un passé disparaît ; un horizon nouveau monte devant nous. [...] Le nouveau, sous cet angle, c'est que l'idéal socialiste ou communiste n'échappe plus à la mise en question. Il fait problème. Il ne peut échapper à l'examen critique, au bilan qui pèse le négatif et le positif. Il a besoin d'arguments neufs. [...] Même si l'on ne met pas en doute le sens de l'histoire et la*

---

<sup>730</sup> Ibid., p. 157.

*mission de la classe ouvrière, le vide actuel s'ouvre et se creuse béant... [...] Le présent texte se limite au domaine de l'art, sans négliger le fait que l'éthique et l'esthétique ont une certaine liaison ; la question du style concerne aussi bien la vie que la littérature. [...] Mettre à nu les plaies n'implique non point le tranquille dédain mais la sympathie vivace pour les êtres humains, avec leurs conflits intérieurs, ce qui n'entraîne en rien l'acceptation de ce qui les aliène. Le romantisme réconcilie la révolte romantique avec l'humanisme intégral. Au lieu de l'exaltation voulue, il comporte une froideur – apparente –, corollaire de la fermeté dans l'opposition radicale à l'existant au nom du possible. [...] [Le romantisme révolutionnaire] se propose de donner une signification nouvelle à ce mot si vague et dont on a tant abusé : le moderne. [...] Il proposera autant un style de vie qu'un style dans l'art, conformément à l'inspiration de l'ancien romantisme.*<sup>731</sup>

Petit effet miroir, retrouvons ici un extrait des verbatim que nous avons retranscrits, tirés des archives sonores des séminaires et cours de Dumazedier qui nous ont été remises par Georges Le Meur. C'est Dumazedier qui s'exprime :

*On fête le Débarquement en France, mais on oublie la Résistance russe et ses chars staliniens avec 15 millions de morts ! On oublie surtout d'expliquer l'échec de la pensée marxiste de ce temps-là, et je crains bien de tous les temps, quand elle a voulu assimiler l'action éducative à l'action politique, le monumental échec de "l'homme nouveau". C'était le mien aussi, avec celui de quelques dirigeants communistes. Ils se sont plantés. Au lieu d'un homme nouveau on a des consommateurs de plus en plus assoiffés. J'en tire un argument majeur si on veut vraiment changer les choses, il ne faut absolument pas mettre dans le même mouvement l'action politique et l'action culturelle et éducative.*<sup>732</sup>

Dont acte. On verra que cette posture deviendra une des pommes de discorde au moment de l'AG qui s'est soldée par la démission de Dumazedier de la présidence de PEC en 1967. Plus loin, lors de ce séminaire Dumazedier présenta trois approches d'une sociologie philosophique

---

<sup>731</sup> Henri Lefebvre *Vers un Romantisme Révolutionnaire*, Nouvelles éditions lignes, Paris 2011, 78p., montage à partir des pages 29,30, 59.

<sup>732</sup> Cassettes C9 Nantes 27 Juin 1995.

de l'invention du quotidien : celle de Michel de Certeau et son épure abstraite sur ces questions, une autre de Ivan Illich pour une société sans école et enfin celle de la quotidienneté de Henri Lefebvre. Dumazedier disait que personne n'avait fait une étude comparée de ces trois mouvements de pensée qu'il aurait voulu faire lui-même sous l'angle de la socio-pédagogie.

*De Lefebvre à Habermas il y avait tout un courant marxiste qui avait essayé de désidéologiser la réflexion marxiste pour l'obliger à mordre sur le réel. Le premier volume de Lefebvre, pour moi le plus important, met déjà en exergue le sentiment des limites de la reproduction sociale chez Marx.*<sup>733</sup>

La trilogie *Critique de la vie quotidienne* de Lefebvre se compose de trois ouvrages qui datent de 1947, 1961 et 1981 qui développent brillamment cette pensée. *La critique de la vie quotidienne*<sup>734</sup> fut une des inspirations majeures de l'Internationale situationniste dès la fin des années soixante.

*Henri évoque trois attitudes devant le quotidien : soit tu t'évades, tu vis dans le rêve, tu tournes le dos à la vie, tu t'en inventes une vie fictive, irréaliste. Ou alors tu t'enfermes dans le moule des normes sociales et tu deviens conservateur. Ou enfin face à ces deux attitudes tu en trouves une troisième en t'engageant dans une transformation modeste et continue en utilisant les failles, les maillons manquants qui laissent une liberté pour créer autre chose. C'est comme ça qu'a vécu Henri Lefebvre que j'ai bien connu.*<sup>735</sup>

Observer des pratiques sociales, des temps sociaux, qui peuplent la vie quotidienne, Dumazedier y tenait. Il voulait les observer et les analyser tels qu'ils se présentaient. Ne pas les rêver ou les représenter dans des théories ou des concepts hors-sol, mais les lire et les interpréter de façon critique et méthodique. Là était toute sa démarche théorique, historique et empirique

---

<sup>733</sup> Idem.

<sup>734</sup> Citons pour être précis les ouvrages qui traitent de cette thématique : *Critique de la vie quotidienne*, 1947, Grasset. *Critique de la vie quotidienne II, Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, 1961, L'Arche. *Critique de la vie quotidienne, III. De la modernité au modernisme (Pour une métaphilosophie du quotidien)*, 1981, L'Arche. *La Vie quotidienne dans le monde moderne*, 1968, Gallimard et *Éléments de rythmanalyse: Introduction à la connaissance des rythmes*, 1992, avec Catherine Regulier-Lefebvre, préface de René Lourau, Syllepse

<sup>735</sup> Ibid., Cassette C9.



de sociologue. Cela l'avait amené à rendre hommage à son collègue Henri Lefebvre « Il a eu le premier le culot d'écrire en 1945 une *Critique de la vie quotidienne*. »<sup>736</sup>

*La classe ouvrière réalisait telle ou telle chose parce que c'était comme ça qu'elle devait être qu'on lui avait dit ce qu'elle était et devait faire. Lefebvre voulait qu'on se rapproche de la vie quotidienne telle qu'elle était vécue. Il était contre le réductionnisme idéologique des pratiques sociales, dogmatiques, marxiste sous toutes ses formes, des courants des intellectuels du PC, Casanova en tête qui avait une grosse emprise sur le parti, les gramsciens machin, machin... C'était un appel à l'observation puis à la création sans équivoque. Cela ne l'empêchait pas d'avoir une grande conscience des déterminants sociaux et économiques. "L'aliénation" était sa grande affaire !*<sup>737</sup>

Le marché crée des mentalités, qui détournent de la production, et auxquelles se surajoute une mythologie du travail. Ces deux phénomènes additionnés estompent l'opposition entre des intérêts divergents selon les milieux sociaux d'appartenance. La critique de la vie quotidienne invite à analyser ces forces, leurs reflets dans les pratiques sociales. Lefebvre avait l'intuition que les pratiques sociales étaient menacées par les routines, les stéréotypes reproduits sans qu'on en saisisse le sens. La seule façon de s'y opposer, de les contrer, de les détourner c'était d'encourager la création permanente du quotidien.

Ce que justement de Certeau appelait à la même époque : *l'invention du quotidien*. Un art de faire son logement, la cuisine, de cultiver son jardin. Lefebvre s'en était pris à Bourdieu, Foucault et Baudrillard qui par leurs conceptualisations avaient éliminé et sous-estimé ces phénomènes. La domination crée des dominants et des dominés sous leur joug, mais pas seulement, ces mécanismes ne peuvent tout expliquer des phénomènes humains et sociaux. Les rapports entre les groupes sociaux créent aussi des ratés, des rebelles, des marginaux, des rusés qui créent à leur tour un nouveau monde, un monde *underground*.

Ce sont par exemple des ouvriers, « des dominés » qui créent des produits parallèles en détournant les ressources de l'entreprise. Ils appelaient ces activités de semi-loisir : « la perruque ». Comment trouver un autre chemin entre les trois écueils qui nous éloignent de la connaissance. Dumazedier définissait ainsi : « les routines qui paralysent l'action, les stéréotypes qui empêchent la perception vivante, les interprétations toutes faites qui bloquent

---

<sup>736</sup> Idem

<sup>737</sup> Cassette C13

l'explication.<sup>738</sup> » On l'a déjà mentionné plus haut, soit on se réfugie dans le confort aveugle du conformisme, soit on prend le chemin de l'évasion en biaisant les difficultés de la vie par toutes sortes d'expédients.

De même, la social-démocratie commençait déjà à montrer ses limites avec un présage funeste : quand la politique n'est plus assez romantique, on l'abandonne ! L'année 1967 Lefebvre mit un point final à son livre *La vie quotidienne dans le monde moderne* qui fut publié en mai 1968. Cette année-là parurent à chaud deux livres sur les événements du mois de mai : *L'irruption de Nanterre au sommet* et *Le droit à la ville*. On doit à Lefebvre les premières analyses et l'utilisation des concepts d'urbanisation, de l'urbain et de l'urbanité. Le paradoxe est que Lefebvre était entré au CNRS en 1948 comme chargé de recherche grâce à Gurvitch avec pour mission de faire de la sociologie rurale, comme nous l'indiquions précédemment quand il partageait « [...] longtemps un bureau rue de Varenne avec Brahms, Dumazedier et Morin.<sup>739</sup> » Il avait eu l'intuition que la question paysanne, très vite devenue dans l'entre-deux-guerres celle de l'agroalimentaire, serait centrale pour les pays socialistes et capitalistes, pour leurs évolutions ou révolutions culturelles, des mœurs, des valeurs ou de leur système politique.

Lefebvre avait étudié et comparé les réformes agraires et foncières du Mexique, de l'URSS et de Chine. Il savait qu'elles étaient centrales dans toutes les tentatives révolutionnaires, les paysans ayant souvent apporté eux-mêmes l'essentiel des forces révolutionnaires. Ce que les staliniens ou les trotskistes avaient minimisé voire ignoré, le fer de lance de la lutte étant pour eux, on s'en doute, les classes ouvrières, prolétariennes. On a parlé plus haut, du sort du manuscrit de Lefebvre, son *Traité de sociologie rurale*, jamais retrouvé. Il faudra attendre 1963 pour que soit publié au PUF, *La vallée de Campan – Étude de sociologie rurale*<sup>740</sup> sur notamment la question des revenus du sol et des rentes, et 1970 pour faire le lien entre le monde des villes et des champs, quand il publia chez Anthropos *Du rural à l'urbain*. « L'objet de Lefebvre est alors, non plus la campagne, non plus la ville, mais l'urbain, c'est-à-dire cette

---

<sup>738</sup> Idem

<sup>739</sup> Rémi Hess, *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle ...*, op. cit., p165-166

<sup>740</sup> Henri Lefebvre, *La vallée de Campan Etude de sociologie rurale*, PUF, Paris 1963. 220 p. et Henri Lefebvre *Pyrénées*, CAIRN éditions Pau 2000, (Lieux de mémoire pyrénéens) 204 p.

nouvelle forme de socialité où ville et campagne d'une certaine manière se trouvent abolies. <sup>741</sup> »

Pour Dumazedier l'étude sur la vie quotidienne dans le monde dit « moderne » de Lefebvre.<sup>742</sup> comportait quatre idées maîtresses. La première signale l'évolution de la pensée marxiste et révolutionnaire de Lefebvre qui « sans se payer de mots », une expression qui leur était familière, voulait changer la vie. Il ne s'agit non pas seulement de prendre le pouvoir, de changer l'État et de s'emparer des moyens de production, mais d'agir par la transformation du quotidien, sur la vie des gens. Cela, bien sûr, fait écho avec les mouvements de Mai 1968 qui avaient éclos ce printemps-là. C'était aussi en cette fin des années soixante que les situationnistes fréquentent Lefebvre qui deviendra très vite la cible de leurs attaques, nous y reviendrons.

La deuxième grande idée de cet ouvrage est que la révolution culturelle suppose la création d'une culture qui ne soit pas seulement institutionnelle mais « style de vie ».

Un style collectif ou individuel qui engage la troisième idée qui est que le quotidien devienne œuvre. Dumazedier était critique face aux analyses de son collègue qui lui semblaient relever plus du prêche que du travail d'investigation sociologique. Pour Dumazedier, Lefebvre n'était pas assez engagé dans les travaux du chercheur qui devaient être descriptifs, analytiques puis explicatifs : observer, analyser, théoriser.

Enfin la quatrième grande idée est que, partant d'un accord de coopération entre les consciences de chacun, on se situe dans une perspective autogestionnaire pour changer son rapport au monde et à autrui. C'est la fête retrouvée, réinventée, la révolution sexuelle, les réformes et la révolution urbaine, *le droit à la ville*. Lefebvre avait consacré le premier chapitre de son ouvrage à faire le lien d'avec son livre sur la quotidienneté (paru en 1947) et à présenter « ses recherches et quelques trouvailles ». Écoutons-le justement sur ce thème de la fête.

*La Critique de la vie quotidienne mettait en évidence l'origine paysanne de la Fête et la dégénérescence simultanée du Style et de la Fête dans la société où le quotidien s'établit. Le Style se dégrade en culture, laquelle se scinde en culture quotidienne (de*

---

<sup>741</sup> Ibid., p. 176.

<sup>742</sup> Henri Lefebvre : *La vie quotidienne dans le monde moderne*, éditions Gallimard, Paris 1968, 376 p. (Idées NRF).

*masse) et haute culture, scission qui entraîne vers la fragmentation et la décomposition. L'art ne peut passer pour une reconquête du Style et de la Fête, mais seulement pour une activité de plus en plus spécialisée, pour une parodie de fête, pour un ornement du quotidien qui ne le transforme pas. Toutefois la fête ne disparaît pas entièrement de la quotidienneté : rencontres, festins, festivals, sans retrouver leur ampleur ancienne, en sont les plaisantes miniatures. Ce qui motive le projet d'une renaissance de la Fête dans une société doublement caractérisée par la fin de la pénurie et la vie urbaine. La Révolution dès lors (violente ou non violente) prend un sens nouveau : rupture du quotidien, restitution de la Fête. Les révolutions passées furent des fêtes (cruelles, mais n'y eût-il pas toujours un côté cruel, déchaîné, violent dans les fêtes ?). [Et plus loin] La montée des masses (qui n'empêche en rien leur exploitation), la démocratie (même remarque !) accompagnent la fin des grands styles, des symboles et des mythes, des œuvres collectives : monuments et fêtes. Déjà l'homme moderne (celui qui exalte sa modernité) n'est qu'un homme de la transition, dans l'entre-deux, entre la fin du Style et sa re-création. Ce qui oblige à opposer style et culture, à souligner la dissociation de la culture et sa décomposition. Ce qui légitime la formulation du projet révolutionnaire : recréer un style, ranimer la fête, réunir les fragments dispersés de la culture dans une métamorphose du quotidien.* <sup>743</sup>

Il est frappant de constater la parenté des deux auteurs, Dumazedier et Lefebvre, notamment sur la question du style. Et par ailleurs Lefebvre déplore à son tour l'échec des espoirs de la Libération qui étaient bien contrariés, presque deux décennies plus tard. Échec de la libération sociale des ouvriers et des salariés : malgré la croissance de cette classe, elle perd de son poids militant et politique. Échec du modèle soviétique, du socialisme devenu stalinien. Échec de l'humanisme radical ou révolutionnaire qui voulait changer l'homme et la société. Par contre la bourgeoisie et l'État capitaliste avaient (re)pris la main sur les marchés qui s'étaient étendus progressivement à l'Europe et au Monde.

*La bourgeoisie comme classe (mondiale) réussit à absorber ou à neutraliser le marxisme, à détourner les implications pratiques de la théorie marxiste. Elle assimile la théorie planificatrice tout en pervertissant la société qui avait réalisé cette rationalité philosophiquement supérieure. Une nouvelle mystification monte : les classes moyennes*

---

<sup>743</sup> Henri Lefebvre, *La vie quotidienne dans le monde moderne*, op. cit., p.73 et 76-77. Nous respectons la présentation du texte original (majuscule, italique ...).

*n'auront qu'une ombre de pouvoir, que des miettes de richesse, mais c'est autour d'elle que [s'organisera] le scénario.* <sup>744</sup>

---

<sup>744</sup> Ibid. p. 81-82.



## CHAPITRE 9. Fin des années 60

### 1. La révolution, comment sans la nommer vous parler d'elle ? <sup>745</sup>

#### 1.1. La modernité en chantier

Dumazedier fut souvent critiqué pour son ardeur à participer aux Commissions du Plan. Il devait lui aussi sentir qu'il y avait là, même si elle était pervertie par des intérêts économiques et politiques, une « rationalité philosophique supérieure ». Les notables de la III<sup>ème</sup> République étaient vite revenus aux affaires. Un compromis allait s'établir pour doter progressivement le vieux pays français à majorité agricole d'une politique industrielle. L'industrie, d'ailleurs, absorba l'agriculture qui s'industrialisa à son tour.

Les paysans changèrent leur patronyme professionnel pour devenir des « exploitants agricoles », exploités, aliénés par les machines, petit à petit séparés du rythme du jour et des saisons. En cette fin des années soixante, Lefebvre s'était posé la question suivante : quelles étaient les valeurs de la Résistance et de la Libération qui « [...] se liquidèrent, pendant cette période, invisiblement, presque insensiblement, par dépérissement, par abandon ? <sup>746</sup> »

Il annonçait en tout cas que la possibilité de réalisation de soi par et dans un métier, la valorisation des activités créatrices dans le travail, surtout manuel, allaient disparaître ou subiraient des transformations radicales.

Il en serait de même dans l'offre des loisirs qui elle aussi allait s'industrialiser, se standardiser pour être accessible au plus grand nombre de consommateurs « [...] une bourgeoisie rentière qui acceptait sans même s'en apercevoir son propre déclin, à savoir le malthusianisme généralisé, a cédé la place au changement et à l'idéologie du changement. <sup>747</sup> » Prolongeant ses analyses pour tenter de nommer, de qualifier cette société de la fin des années soixante, – « quel nom pour cette époque, comment la nommer ? » – Lefebvre s'en prit aux

---

<sup>745</sup> Suggestion empruntée à MF Govin qui me fait de redoutables observations et propositions. Là elle emprunte à Moustaki, sa chanson créée en 1969, « Sans la nommer », où il est justement question de révolution permanente. [http://www.deljehier.levillage.org/textes/chanteurs\\_auteurs/moustaki/sans\\_la\\_nommer.htm](http://www.deljehier.levillage.org/textes/chanteurs_auteurs/moustaki/sans_la_nommer.htm), consulté le 6 Avril 2020

<sup>746</sup> Ibid., p. 84-85.

<sup>747</sup> Ibid., p.89.

théoriciens de la société technicienne. Friedmann était clairement visé : « Ils ont suggéré l'image d'un "milieu technique" opposé au "milieu naturel" et caractéristique de cette société. <sup>748</sup> »

Les progrès techniques permettaient de produire de nouveaux appareils ménagers, ou des biens de consommation pour les loisirs (appareils photographiques, radiophoniques, panoplies sportives etc.). Cela avait des répercussions de la même façon que pour le travail, son automatisation et l'exigence de mobilité induite, à laquelle répondait les automobiles ou les nouveaux moyens de transport. Ce qui apparaissait clairement c'est ce regard nouveau et l'avidité de ces objets de la modernité, qui allait définitivement changer les comportements des consommateurs. « A travers l'image et l'objet (et le discours sur l'image et l'objet) la conscience, sociale et individuelle, *reflète* la technique. <sup>749</sup> » Le regard passif devant l'image véhiculée par la télé ou les magazines devenait « prototype de l'acte social. <sup>750</sup> » Lefebvre renvoie à la maxime de Mc Luhan : le médium est devenu le message.

*Non. Le message c'est le pur effet : le regard sur une image, regard qui se produit et se reproduit en tant que support social, regard froid (cool), doté à ce titre d'un feed-back, d'un équilibre, d'une cohérence, d'une perpétuation. Les images changent, le regard reste. Le bruit, les sons, les paroles sont auxiliaires et subsidiaires, symboles de l'éphémère. [...] <sup>751</sup>*

Les écrans du cinéma et de la télévision, sans arrière-plan, sans profondeur, sans autre champ de vision que celui servi par la réalisation audio-visuelle, aplati par une surface transparente encerclent le spectateur, l'enserrent, l'étreignent pour mieux en profiter. « [...] ce reflet d'un reflet, remplace l'art comme "médiation" et joue un rôle analogue ; la culture n'est plus qu'un mythe en décomposition, une idéologie plaquée sur la technicité. <sup>752</sup> »

L'image inversée de la « Société du spectacle » qui a été théorisée par Debord et ses écrits de l'Internationale situationniste n'est pas très éloignée de ces constats. De la consommation

---

<sup>748</sup> Ibid., p.95.

<sup>749</sup> Ibid., P.96.

<sup>750</sup> Idem.

<sup>751</sup> Ibid., p.97.

<sup>752</sup> Idem.



du spectacle on passe au grand spectacle de la consommation, comme de la société du spectacle on passait au spectacle de la société.

Contrairement à Friedmann, Lefebvre considérait à ce stade de ses recherches que, plutôt que de milieu technique, il convenait de parler de la construction nouvelle du milieu urbain. « C'est dans et par la ville que la technique entre dans la société et qu'elle produit un "milieu". Hors de l'urbain, la technique ne produit que des objets isolés : une fusée, une station de radar.<sup>753</sup> » En fait pour Lefebvre la société technique se résume à une technocratie qui secrète une nouvelle classe sociale pour correspondre à ses stratégies de conquêtes commerciales, industrielles, spatiales. Derrière le règne des progrès de la technique se cachait ce qu'il nommait « un système d'alibis » : celui d'une rationalité scientifique qui oblige la bureaucratisation, la technocratisation pour produire toujours de nouveaux objets, toujours plus sophistiqués qui en appellent d'autres dans une rotation vertigineuse et sans fin, l'obsolescence tendant la main à l'abondance.

Lefebvre appelait à être vigilant sur cette conjoncture qui ne laissait pas de place à l'histoire, à l'historicité, à ce lent et long processus qui donnait du sens aux productions humaines. L'automation, l'accélération des progrès techniques, l'abondance des produits industriels n'allaient-elles pas à terme produire du chômage et la paupérisation de certaines classes sociales qui ne pourraient accéder aux nouveaux produits ? Des inégalités entre une nouvelle pauvreté et un groupe de nantis qui auraient accès aux derniers succès des produits culturels, n'était-elle pas en train de créer une inégalité majeure qui allait polluer et agiter cette fin de siècle, à l'entrée du nouveau millénaire ?

## 1.2. Le loisir et la ville

Après le succès éditorial de *Vers une civilisation du loisir ?* un second ouvrage sera publié en deux tomes, avec une thématique commune, *Le loisir et la ville* : le premier, *Loisir et Culture*.<sup>754</sup>, sorti en 1966 toujours aux éditions du Seuil, cosigné avec Anne Ripert et le second

---

<sup>753</sup> Ibid.,p.98.

<sup>754</sup> Joffre Dumazedier, Aline Ripert, *Le loisir et la Ville, Loisir et culture*, Editions du Seuil, Paris 1966, 397p.

10 ans plus tard sous-titré *Société éducative et pouvoir culturel* ».<sup>755</sup>, avec Nicole Samuel. *Loisir et culture* était le premier tome d'une étude des activités socio-culturelles dans la ville d'Annecy réalisé à partir d'une observation systématique par enquête et sondage portant sur une période d'un demi-siècle : de 1900 à 1957 et de 1957 à 1964. « Enfin, sur le plan culturel, la ville de notre choix devait avoir atteint au moment de l'enquête et être susceptible d'atteindre ultérieurement un niveau de développement culturel particulièrement avancé. Là encore, nos prévisions ont été confirmées et – disons-le – dépassées. »<sup>756</sup>

L'hypothèse était la suivante : à partir d'un stade avancé de développement économique (post-industriel disait-on à l'époque), le loisir et ses contenus étaient le plus important phénomène que posait la culture de masse. Tout au long de l'ouvrage, on trouve une critique un peu polémique des massmédilogues évoqués plus haut, et en filigrane du vedettariat, où les héros sont remplacés par les nouvelles vedettes médiatisées. Des concepts sociologiques sont développés par Ortega y Gasset avec « l'homme-masse », par Paul Lazarsfeld sur les rapports entre société et culture de masse. A leur suite, des thématiques reprises par Edgar Morin dans *L'esprit du temps*.<sup>757</sup> constituent des références théoriques discutées dans l'ouvrage.

Le propos était qu'à partir des pratiques du loisir observé, une nouvelle éthique pouvait naître, avec de nouvelles règles entre les contraintes de la vie sociale et l'évolution de la vie personnelle des individus dans les villes. Ce qui d'ailleurs gagna aussi le monde rural qui lui aussi « voulait voir la mer » et réclamait des vacances en conséquence. Par-delà sa racine grecque, *neg-otium* (la négation du temps libre à l'origine du mot négociation), Dumazedier expliquait en introduction que le loisir était plus que la négation du travail.<sup>758</sup> Plus que le contraire de l'oisiveté, il le situait comme la négation, la critique, la remise en perspective d'autres institutions, celles des obligations familiales, sociales, civiques et spirituelles. Au final le loisir aboutira à la remise en cause d'une éthique en allant jusqu'à porter en germe une nouvelle philosophie de la vie.

---

<sup>755</sup>Joffre Dumazedier, Nicole Samuel, *Le loisir et la Ville, Société éducative et pouvoir culturel*, Editions du Seuil, Paris 1976.

<sup>756</sup> Joffre Dumazedier, *Loisir et Culture...* op. cit., p.67.

<sup>757</sup> Voir le guide bibliographique qui est présenté dans *Loisir et Culture*, annexe XI, pages 372 à 390, avec une analyse très complète des différents ouvrages suivis de la bibliographie de l'ouvrage.

<sup>758</sup>On verra Georges Perec plus bas critiquer cette notion de non-travail

Le premier tome de ces travaux d'introspection sociologique, empirico-historique, de la structuration sociale au fil du temps de la ville d'Annecy introduisait ces thématiques qui ont été reprises et analysées dans le second tome autour des questions de loisir et de société éducative, avec l'émergence d'une nouvelle forme de pouvoir culturel. Plus que d'éclairer seulement le chercheur sur ces évolutions qui remontent d'une observation systématique du terrain, Dumazedier voulait conseiller l'homme dans ses actions et ses choix. C'était tout le projet de ce qu'il nommait une *sociologie ou une recherche active*.

*Le but de la recherche active n'est pas de fonder une nouvelle théorie générale de la "praxis" ; plus modeste, il tend à évaluer la probabilité conditionnelle de modèles partiels de développement d'une unité sociale, dans une société et une période déterminées, en fonction des critères d'intervention possible dans l'évolution probable.*<sup>759</sup>

Le travail méthodologique est très précisément décrit et présenté dans les annexes (sondages, recherches documentaires, échantillonnage des catégories socioprofessionnelles et des classes d'âges, questionnaires etc.), avec une critériologie et des méthodes de consultation, d'évaluation et de vérification très élaborées.

La sociologie dumazédiérienne est moins portée sur des généralités souvent hâtives qu'il reproche, on le verra, à ce qu'il appelait *une sociologie borgne*, que véritablement soumise aux modestes vérifications quantitatives.

Des conclusions passionnantes sur les besoins de culture physique, d'exercices corporels, rendus d'autant plus indispensables par le développement de la vie citadine ; sur les besoins de formation « tout au long de la vie » pour parfaire son évolution professionnelle, sa culture générale ou spécialisée ; et enfin sur l'émergence d'une sensibilité accrue, particulièrement dans la nouvelle jeunesse, où elle vient aussi satisfaire des phénomènes d'identification dans des « bandes », des groupes de pairs, autour des valeurs esthétiques dans la vie quotidienne. Cela permet à Dumazedier de pointer que le loisir est gros de ses propres finalités, d'un ensemble d'intérêts et de valeurs de reconnaissance pour les sujets enquêtés.

Cela lui fait dire que « toute recherche est non seulement l'étude d'un objet, mais [aussi] l'apprentissage d'un sujet. » Par exemple la découverte d'un rapport inédit (éternel retour, nostalgie du mouvement des Auberges de Jeunesse, des écrits de Giono ?) entre l'homme et la

---

<sup>759</sup> Joffre Dumazedier, *Loisir et Culture...*, op. cit., Annexes I, p. 311.

nature, son corps et une prise de conscience écologique où pointaient des envies de plein-air, de retour à la terre et d'évasion par le bricolage, le jardinage, la promenade etc.

On y retrouvait aussi une conception du sport, évoquée précédemment pour les olympiades et le *Regards neufs sur le Sport*, où le bénéfice d'une éthique corporelle individuelle et collective liée au spectacle sportif associait les mythes et les rêves de la performance et du jeu. Les méfaits de la civilisation technicienne dénoncés par Friedmann et Riesman sont relativisés grâce à cette propension des gens à réaliser, à « faire par/pour soi-même » ses propres objets pour sortir de la banalité des choses manufacturées par le développement de l'artisanat d'agrément.

Toutes ces activités, qui rejoignaient le *do it yourself* évoqué précédemment, firent se développer les notions de semi-loisirs et des valeurs cachées du loisir qui rejoignent la réflexion de Paul Valéry citée en exergue du troisième chapitre : « [...] l'homme n'est homme que dans la mesure où l'utile ne dirige pas toutes les actions et ne commande pas tout son destin. <sup>760</sup> »

### **1.3. Pratiques artistiques, intérêts intellectuels et sociaux**

L'écart, voire parfois le fossé, qui se creuse entre les préoccupations artistiques des créateurs et les intérêts du public qui reçoit leurs réalisations, fut également discuté. La difficulté relative de l'accès aux œuvres, le mélange de rejet, d'appréhension, de bienveillance ou de compréhension, exigeait d'initier le public au langage de l'abstraction. Dumazedier menait l'enquête.

Il avait construit un protocole à partir de reproductions d'œuvres figuratives ou non et de photos de célébrations de mariage à classer selon divers processus. Les mêmes modes d'interrogation étaient menés auprès de publics d'origines sociales et de classes d'âge différents. Contrairement à la vision malrucienne de la révélation donnée instantanément par la beauté rayonnante de l'œuvre par elle-même, il s'agissait de trouver le moyen de réduire l'écart entre le public et les intentions de l'artiste, pour entrer par exemple à partir de tableaux plus figuratifs dans un art plus abstrait ou plus symbolique, et, connaître les réactions du public.

---

<sup>760</sup> Ibid., p.121.

En abordant les pratiques amateurs, là encore contrairement aux opinions répandues sur les effets du nivellement par les médias, les pratiques repérées (chorale, musique, cinéma, photographie etc.) étaient plus répandues qu'au début du siècle à Annecy, par les effets positifs de l'urbanisation. De la même façon, le constat était établi que la télévision n'avait pas commis les ravages annoncés. Sa réception même importante en temps occupé par cette activité se transformait plus en fond sonore dans les foyers, une compagnie pour les gens chez eux, que la cause de la diminution de la fréquentation du spectacle vivant du cinéma ou des autres médias.

L'opposition créateur actif versus spectateur passif vole également en éclats, au profit d'une démocratie culturelle revitalisée. Ceci étant, Dumazedier restait dans un optimisme modéré et conditionnel. La provenance de différents milieux sociaux et le niveau d'instruction, relativisaient la capacité de mobilisation des publics, pour telle ou telle autre activité artistique. Pour être plus optimiste, une double condition était mise en avant. Il était souhaitable d'agir sur l'école et sur la formation continuée, après et hors de l'école.

En discussion tout au long de cet ouvrage, nous trouvons des renvois réguliers aux travaux prévisionnels et probabilistes du groupe de *Réflexions pour 85* (des prévisions qui sont élaborées en 1965 pour 1985) formés d'experts, d'économistes, de sociologues, de personnalités politiques. Les travaux du Secrétariat général du Plan, notamment du IV<sup>e</sup> Plan (1961-1965), avec son programme d'équipement culturel et artistique, y sont également évoqués. Par exemple : l'allongement de la période scolaire comme facteur d'accroissement du loisir dans le cycle d'une vie qui, selon les prévisions de Jean Fourastié, aurait pour 1985 un effet décisif pour la vie des gens. « La prolongation d'une année scolaire pour une génération [équivaldra] à peu près, pour l'ensemble de la population active, à une diminution de deux heures de travail par semaine, c'est-à-dire à deux heures de loisir hebdomadaire [gagnées] pour chacun. <sup>761</sup> »

On assistait en parallèle à l'émergence d'une nouvelle classe d'âge, un phénomène évoqué plus haut avec la fièvre animationniste, les "Yéyés" de Morin et "les blousons-noirs". On aboutissait à une économie de l'abondance et de la surconsommation où l'ambition serait d'éliminer la misère en rééquilibrant les niveaux de vie des classes populaires... Cela posait les questions du nécessaire et du superflu, parmi les biens de consommation, mais aussi des nouveaux désirs de consommation de biens, d'activités de loisir et de culture.

---

<sup>761</sup> Ibid., p.26.

Le quatrième chapitre essaie de voir quels sont les moments les plus propices à quels apprentissages dans un cycle de vie. Il ne suffit pas d'imposer une culture générale identique pour tous, comme dans la vision des humanistes, pour qu'elle puisse profiter à chacun. La solution semblait plutôt être d'offrir une culture qui puisse être choisie et vécue par chacun et où l'école deviendrait le lieu d'un savoir qu'on se donne à soi-même.

Pourquoi ne faisons-nous pas le constat de la caducité, de l'obsolescence des modes de scolarisation ? Plutôt que de prolonger la scolarité ne faudrait-il pas l'étaler sur plusieurs périodes de la vie en proposant et en améliorant l'offre de congés culturels choisis par les salariés ? D'autre part, une immersion dans les cafés, l'observation des conférences, du contenu des conversations, des lieux de sociabilité autres que les institutions scolaires, des guides d'opinion, de la lecture du journal local, des quotidiens nationaux ou des magazines, étaient mis à profit.

En synthèse, l'observation de ces différents phénomènes montrait l'intérêt variable, selon les sujets, les milieux et le niveau de connaissance, pour des activités culturelles, religieuses, syndicales ou politiques. Le loisir ouvrait sur d'autres préoccupations de développement personnel. Il n'augmentera pas les occupations liées à ces activités qui restaient faibles surtout pour les investissements dans les syndicats, la politique ou les affaires de la cité.

Le loisir n'avait pas d'action ou d'influence uniforme. Pour ceux qui avaient les moyens intellectuels par leur formation, qui y avait été initiés par un contexte familial ou social favorable, cultivant leur goût ou leur passion, les loisirs pouvaient les y encourager, mais il ne faisait pas venir de nouveaux publics. « Dans la variété de ces intérêts, dans leur intensité vécue et dans leur qualité subsistent des différences imputables aux catégories sociales et ces inégalités s'exercent au détriment des commerçants et plus encore des ouvriers. » Cela avait dans tous les cas le mérite d'avoir été quantifié, vérifié et observé.

Le dernier chapitre était consacré aux intérêts sociaux du loisir. Les réunions de familles et leur rituel évoluaient au fil des âges, des évolutions des mœurs et de la civilisation. Les plus importants se transformaient en obligations. Ces activités étaient donc également rangées dans les activités de semi-loisirs imposées par la famille, la religion, les traditions et, bien que plus rarement, par le métier ou les habitus professionnels des corporations.

Même si là encore les barrières sociales tiennent fortement les tissus sociaux, elles peuvent être périodiquement dépassées. L'observation indiquait cependant une vigilance à tenir pour ne

pas tomber dans un *amicalisme* (amicales des anciens combattants, résistants, retraités de telle ou telle autre profession, boulistes ...) de sociabilité primaire qui conduirait à l'isolement, à une sorte de ségrégation culturelle. Ces formes de sociabilité fermées pourraient s'ouvrir si elles étaient envisagées comme différents moments dans la participation citoyenne. Elles seraient alors comme une première étape qui ouvrirait sur d'autres sociabilités, d'autres formes de militantisme, syndical ou politique par exemple. C'est à cet endroit que pourrait se jouer une nécessaire médiation par des animateurs qui seraient formés pour des fonctions de dirigeant, d'administration et de gestion, en leur laissant néanmoins des techniques d'animation des disciplines spécifiques où ils excellaient. Il en déduisait le contour de cette nouvelle profession d'animateur.

*Ils ont, en général, une triple qualification. Sociale : ils ont le désir d'être utile ou d'acquérir du prestige, parfois les deux. Ils connaissent le public et aiment son contact. Technique : ils possèdent un savoir sérieux ou un savoir-faire efficace qui les place nettement au-dessus du niveau culturel moyen, quelle que soit leur spécialité. Pédagogique : ils connaissent les difficultés de la communication avec autrui et les méthodes d'information ou de formation des jeunes ou des adultes. [...] Leur ensemble constitue un véritable conseil virtuel de notables de l'action culturelle. N'est-il pas concevable que ce conseil virtuel devienne l'embryon d'un conseil local de planification du développement culturel ?*<sup>762</sup>

C'est ainsi qu'on verra un nouveau corps professionnel se développer, notamment au travers des stages de formation organisés par les fédérations d'éducation populaire sur les traces des écoles de formation des cadres de la jeunesse que nous avons décrites précédemment<sup>763</sup>. Ces conseils de développement d'animateurs auraient un rôle essentiel pour accompagner la décentralisation et le développement des collectivités locales et permettraient de juguler la puissante influence des mass media. Le *Groupe 85* estimait à environ 10 000 le nombre d'animateurs à l'époque (1965) et qu'il faudrait le passer à 50 000. L'observation permettait de mesurer que les personnes motivées par ces activités se recrutaient plutôt parmi les cadres moyens et supérieurs, professions libérales, commerçants et artisans. Cela était connu que les ouvriers et classes plus populaires étaient peu nombreux à assumer des rôles de leaders dans les associations, comme nous avons pu le voir plus haut à PEC et TEC. Mais les acteurs de

---

<sup>762</sup> Ibid., p. 284.

<sup>763</sup> On se souvient que la plus emblématique était celle d'Uriage.

l'éducation populaire en avaient-ils vraiment conscience ? En tous cas, cela permet de concourir à « [...] l'effort de promotion sociale qui reste à accomplir pour réduire la disparité sociale au niveau de l'animation des villes et de leur développement culturel. <sup>764</sup> »

## 2. Premières conclusions des recherches dans la ville d'Annecy

Les conclusions de ce premier tome de l'observation du loisir culturel dans la ville d'Annecy ont beaucoup fait évoluer le paradigme lui-même du loisir. De même que dans l'observation de la vie quotidienne les temps sociaux sont souvent un mélange de plusieurs activités avec des intentions, des motivations visibles ou plus cachées, de la même façon, le loisir a sa propre identité parfois mêlée d'obligations familiales professionnelles, citoyennes, religieuses ou politiques. C'est ce qui avait été baptisé *semi-loisir*. Cela peut prévenir un engagement, le favoriser ou l'exclure : selon les situations, les choix, les trajectoires personnelles rester *un jeu de l'esprit* ou devenir un engagement authentique et durable.

Une deuxième série de conclusions montre que le loisir n'est pas marginal mais au contraire qu'il est très lié aux intérêts physiques de l'évolution corporelle et écologique des personnes et de la nature ; aux intérêts pratiques liées par exemple aux activités de bricolage ou de jardinage ; aux intérêts artistiques en développant les pratiques récréatives ; aux intérêts intellectuels en développant l'information, la formation, l'engagement ; aux intérêts sociaux contre la ségrégation et l'anonymat. De fonctions réputées secondaires, le loisir remplit in fine des fonctions essentielles à l'équilibre des hommes dans les sociétés contemporaines.

La troisième série de conclusions a mis en avant l'absence de barrière entre la haute culture, la culture dite cultivée et la culture populaire, entre une culture qu'on penserait absente de certains milieux alors qu'elle est tout simplement désintéressée, vécue différemment, et surtout, librement choisie. Le loisir y serait une  *pierre de touche*  avec une culture authentique au contraire d'une culture élitaire, imposée, statufiée ou sacralisée. Il pourrait faire se rapprocher les arts poétiques des arts du dimanche.

Quelques recommandations terminaient ces conclusions en appelant le développement des équipements culturels ou socioculturels mais sur la base d'une structure d'animation, d'un

---

<sup>764</sup> Ibid., p. 289.



conseil de développement culturel suscitant un accord entre toutes les forces vives du milieu culturel environnant. Ainsi les résultats ne seraient pas assurés, la sociologie n'est pas visionnaire, mais pourrait aider à la décision en décrivant des situations de développement probable. Enfin, l'observation des loisirs dans la ville d'Annecy ne permettait pas de conclure sur une opposition entre culture de classe et culture de masse. Mais elle permettait plutôt de conclure sur une communauté de mise en partage, de mise en situation, entre générations et provenances sociales, autour des mêmes loisirs. Comme par exemple l'équitation, le ski ou le théâtre qui feraient disparaître (provisoirement ?) les barrières de classe. Les différences, la distinction ostentatoire entre culture bourgeoise et ouvrière s'estomperaient.

*Le rêve de la nouvelle classe ouvrière n'a rien d'ouvrier ; il ignore ou feint d'ignorer le fait même de l'existence de classes sociales. [...] il est incontestable qu'une certaine communauté d'intérêts culturels tend à franchir les barrières de classes sociales pour pénétrer le loisir de tous. Est-il possible de conclure à l'uniformisation de la culture entre les différentes classes ? Les divisions de classes et leurs significations ont changé, mais elles subsistent. Chaque classe garde la spécificité de ses valeurs et de ses intérêts culturels ; bien plus, elle est marquée par un rapport spécifique entre les différentes composantes des intérêts physiques, pratiques, esthétiques et sociaux. [Ils identifient] d'autre part, les ouvriers non-qualifiés, nouveaux prolétaires, véritables emmurés sociaux que la marche générale vers la culture et l'abondance laisse à l'abandon.<sup>765</sup>*

Le choix et l'appartenance au groupe dans lequel on se reconnaît, groupe affinitaire, groupe de semblables, « peer group » disait Riesman, retrouva un sens dans tous les milieux pour la pratique des loisirs culturels ou sociaux. Pour finir Dumazedier n'osa affirmer avec Karl Mannheim que ce n'est pas l'intelligentsia à l'instar du prolétariat qui serait le moteur de l'histoire, mais la force, l'homogénéité et l'engagement des professions libérales, des cadres, avocats, ingénieurs ou enseignants, nouvelle classe moyenne supérieure, par sa capacité plus grande à participer. Et d'ailleurs ces *cols blancs* avaient une complicité d'entraînement possible en direction des classes plus populaires, c'était le cas notamment des chefs d'entreprise, des commerçants ou cadres industriels. En définitif, plus encore que la condition économique ou la provenance sociale, c'était le niveau d'instruction qui semblait déterminant dans la pratique des

---

<sup>765</sup>Ibid., p. 303-304.

loisirs culturels. A l'issue de cette étude de nouvelles questions se posaient qui ouvraient sur l'édition du second tome de ces ouvrages autour du loisir et de la ville.

## 2.1. Dialogue Lefebvre versus Dumazedier

A ce stade, on peut légitimement se poser la question des contrastes entre la vision du loisir par Dumazedier et des différences ou complémentarités par rapport à son ami Lefebvre. Ce dernier se posait lui aussi la question de la société du loisir. Le constat était pour lui identique à celui de Dumazedier. Le loisir était une des grandes mutations de la civilisation qui s'annonçait. En étant passé de la rareté à l'abondance, il s'agissait de passer d'une société où le travail était central à une société où le loisir allait progressivement venir prendre de la place sur cette institution qui surplombait toutes les autres. Mais jusqu'à quel point ? De quels moyens et de quelles méthodes analytiques se dote-t-on pour l'observer ? Ces questions restent centrales pour le développement de la pensée dumazedérienne. Trois mesures des budgets temps étaient indiquées dans l'emploi du temps des individus : le temps obligé du travail professionnel, celui des loisirs, un temps libre et enfin un temps de semi-liberté, contraint par les transports et les obligations et formalités administratives. Si on y ajoute les obligations familiales ou domestiques, celles du jardinage, du bricolage on se retrouve dans le concept de semi-loisirs que nous venons de voir avec Dumazedier.

Quand Lefebvre postulait à contrario que le temps contraint augmentait plus vite que le temps des loisirs, Dumazedier se demandait toujours quelles étaient les enquêtes qui lui permettaient ce type d'affirmation, quels étaient les chercheurs consultés, de quel type d'individus parlaient-ils, dans quels pays, dans quelle situation sociale, pour quelles professions et catégories socioprofessionnelles ?

Venons-en à la définition du loisir selon Lefebvre : « Le loisir, ce n'est plus que la fête ou que la récompense du labeur, ce n'est pas encore l'activité libre s'exerçant pour elle-même. C'est le spectacle généralisé : télévision, cinéma, tourisme. <sup>766</sup> » Lefebvre se situait volontiers sur le thème de la société de consommation. Il se demandait si la publicité n'allait pas devenir « la rhétorique de cette société » fournissant « pour faire vendre » (comme on dit) des signes, des images et des discours de reconnaissance qui devaient par tous les moyens obtenir l'adhésion ? La publicité deviendrait-elle le discours dominant, remplaçant les anciennes

---

<sup>766</sup> Henri Lefebvre *La vie quotidienne dans le monde moderne*, op.cit., p.106.

médiations, y compris celles remplies par les productions artistiques ? « Ne deviendrait-elle pas *centrale*, seule médiation entre producteur et consommateur, entre technique et pratique, entre vie sociale et pouvoir politique ? »<sup>767</sup> On passait d'une culture de la rareté, du rationnement pendant les guerres ou l'occupation, du marché noir, de la débrouille, voire de l'abstinence, du fait de la pénurie de certains biens ou services, ou par le fait des principes moraux, politiques ou religieux qui interdisaient la consommation de certains biens, services ou substances... à la société d'abondance porteuse de futures transgressions.

Enfin, le rôle des institutions familiales et étatiques était lui aussi dans un lent dépérissement de leur perte d'influence. La culture à son tour semblait en état de décomposition. « Très haut planent l'intellectualité subtile, les jeux byzantins sur le langage et l'écriture littéraire, la compréhension des styles et de l'histoire. Très bas s'étalent la vulgarisation, les calembours d'un goût douteux, les jeux assez grossiers, la culture pour les masses. »<sup>768</sup> » Après la fin des comptoirs et des entreprises coloniales de l'empire français il s'agissait d'aller à la conquête du marché intérieur, en agissant sur la consommation des ménages il fallait organiser et rentabiliser les produits et services censés améliorer la vie quotidienne des Français.

Lefebvre passe brièvement vers un nouvel éclairage de l'ordre de la sémantique. Il observe que la société de l'époque était passée du symbole, de ses mythes et de ses contes par l'oralité, au signe par l'écriture et à sa diffusion par l'imprimerie. Une nouvelle transformation majeure était en germe, le passage du signe au signal. La civilisation de la consommation était appréhendée comme une civilisation de la manipulation par la publicité et la *cybernétique* comme on disait à cette époque. Le signal charrie avec lui signe et signification et en plus donne le signal décisif pour provoquer chez celui qui le reçoit une réaction, un comportement précis. Avec ironie, Lefebvre demandait à son lecteur d'imaginer cet homme nouveau qui aurait enregistré dans sa mémoire des stimuli, des signalements qui au contact d'autrui lui dicteraient un comportement particulier.

*Le signal et le système de signaux fournissent un modèle commode de manipulation des gens et des consciences, ce qui n'exclut pas d'autres moyens plus subtils. Et maintenant imaginez un « homme nouveau » fonctionnant sur la mémoire. Supposez que de chaque*

---

<sup>767</sup> Ibid., p.108.

<sup>768</sup> Ibid., p.112.

« autre » *cette homme enregistre tel fait, tel geste, telle parole, une fois pour toutes, à la manière d'un signal. Imaginez maintenant la belle humanité qui en résulte.*<sup>769</sup>

On retrouve ici, ce qui ne nous surprendra pas, les conditionnements par la tradition, la famille, les pairs (traduits respectivement par les concepts : inner-directed, tradition-directed, other-directed) de David Riesman.

Mais là encore Lefebvre, comme Dumazedier, réfutait cette théorie et également le tableau sombre de la modernité annoncé par Marcuse, dont il citait la référence de l'ouvrage dans sa version américaine, (*One dimensional man*, Beacon Press Boston 1964.<sup>770</sup>), pour y argumenter la possibilité de résistance – de résilience dirait-on aujourd'hui – contre la “répression terroriste” ou “l'auto-répression personnalisée”<sup>771</sup> ». Il dénonçait au passage, une vision « cybernétique de la société [qui] risque de se produire : aménagement du territoire, institution de vastes dispositifs efficaces, reconstitution d'une vie urbaine selon un modèle adéquat (centres de décisions, circulation et information au service du pouvoir).<sup>772</sup> »

Pour Guy Debord et ses amis situationnistes, ce constat de Lefebvre restait peu opérant s'il n'était pas suivi de modes d'actions radicaux pour une révolution culturelle contre la publicité et les emprises de dominations. Et cela ne relevait pas du “romantisme révolutionnaire” théorisé par Lefebvre dans son manifeste exploré plus haut. D'où la déclaration sentencieuse : « Nous serons des “romantiques-révolutionnaires, au sens de Lefebvre, exactement dans la mesure de notre échec. » Plus radical que les préconisations de Lefebvre, les situationnistes voulaient passer de l'utopie d'un art savant accessible à tous à sa réalisation (pour et) par chacun, dans un temps libre où devrait pouvoir s'exercer justement une liberté à plein temps, une liberté toute puissante, détachée de l'asservissement du consommateur insatisfait et muré dans la solitude d'un avoir toujours frustrant, puisque presque immédiatement dépassé par le progrès qui mettait à sa disposition de nouveaux produits de consommation. L'obsolescence programmée lui prenait la main pour satisfaire et entretenir le désir de nouveauté.

---

<sup>769</sup> Ibid., p.122. Les mots en italique sont soulignés par l'auteur.

<sup>770</sup> Henri Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée, trad. de l'anglais, Paris, Ed. Minit, 1968, 284p., (Argument).

<sup>771</sup> Henri Lefebvre *La vie quotidienne dans le monde moderne, op., Cit. p.129.*

<sup>772</sup> Ibid., p 127.

*Le vide des loisirs est le vide de la vie dans la société actuelle, et ne peut être rempli dans le cadre de cette société. Il est signifié, et en même temps masqué, par tout le spectacle culturel existant [...] Il n'y a pas de problème révolutionnaire des loisirs — du vide à combler— mais un problème du temps libre, de la liberté à plein temps.*<sup>773</sup>

La consommation ostentatoire, le loisir de classe, qui déjà avec Veblen servait de distinction par rapport à son entourage ou son origine sociale, de raffinement ultime, de sublime distraction (fétichisme diraient les marxistes), était banni par les situationnistes. Cela rejoignait toute *l'ambiguïté du loisir* que théorisait Dumazedier. Que cachait vraiment ce paradigme du loisir ? On était aux limites d'une analyse psychanalytique du loisir qui cachait son nom, *Un malaise dans la civilisation* auraient dit les thuriféraires de Freud. Un loisir qui aurait perverti la valeur suprême de la civilisation : le travail.

Nous sommes peut-être en train de toucher du doigt le malaise que suscitait le loisir lui-même comme sujet/objet d'analyse et d'investigation dans les sciences humaines. Il venait troubler le jeu d'équilibre entre désir et nécessité de recomposition des moyens de production de l'homme au travail pour lui permettre de se remettre à l'ouvrage avec la promesse de nouvelles consommations, toujours différentes, toujours renouvelées.

Au contraire, tout le projet de l'éducation populaire et de sa cousine l'éducation permanente, comme une éducation tout au long de la vie, et pas seulement au service d'une adaptation aux demandes des entreprises ou aux évolutions de la société moderne, était de permettre aux citoyens d'investir leur temps libre pour leur propre développement. Par ce biais on voit se rapprocher le projet libertaire des activistes situationnistes des théories dumazédiennes construisant un loisir pour soi. Ce projet qu'il appelait *ipsatif* était la dernière partie de la théorie des "trois D" de Dumazedier, celle qui avait sa préférence dans sa définition du loisir avec rappelons-le : le délassement et le divertissement.

Le *développement de soi*, troisième et dernière activité du temps de loisir, pouvait se mélanger avec les deux autres en rejoignant ses projets personnels, en renouant au bout du compte avec ses propres désirs.

---

<sup>773</sup>« Sur l'emploi du temps libre » a été publié dans la revue *Internationale Situationniste* n°4 (juin 1960), p.3. Edit. Zanzara athée, juin 2009 [zanzara@squat.net](mailto:zanzara@squat.net) <https://infokiosques.net/zanzara>. Consulté le 1<sup>er</sup> février 2016.

## 2.2. Retour sur la MEM

Pour conclure cette trop rapide investigation des années soixante de la biographie intellectuelle de Dumazedier, de ses ramifications et de ses parentés, avant de traiter des remous du séisme de Mai 68 qui avait fait sentir ses premières secousses dès l'assemblée générale de PEC en 1967, revenons dans un premier temps sur la Méthode d'Entraînement Mental (MEM). Cette dernière avait été pratiquée, comme nous l'avons vu, à Uriage après sa création (par son fondateur Dumazedier) dans les Collèges du Travail à Noisy-le-Sec pendant le Front Populaire. Il reprit ce travail à la Libération avec Paul Lengrand au Centre d'éducation ouvrière à Grenoble dans ce qu'ils appelaient des "cercles d'entraînement mental".

*Il s'agissait d'autodidactes soucieux d'acquérir dans un délai limité une formation intellectuelle de base. Joffre Dumazedier avait mis au point une série d'exercices destinés à leur faire intégrer la rigueur de l'esprit scientifique : faire une hypothèse, observer, vérifier par référence à une théorie, agir... Il ne s'agissait plus d'initier aux subtilités de la rhétorique formelle, mais d'apprendre à utiliser le raisonnement expérimental dans toutes les circonstances de la vie sociale, d'entraîner des adultes à prendre le risque de la décision, dans les délais nécessaires, après avoir analysé la situation dans toutes ses composantes.* <sup>774</sup>

Dans le cadre de nos travaux de recherche, nous en avons détecté les prémises dans le mémoire de Dumazedier autour de la pensée d'Anatole France. Nous l'avons repéré à la fin du document quand le jeune Dumazedier avait pointé chez l'auteur de *Les dieux ont soif* l'usage de la technique de la répétition comme une technique d'échange et de complicité entre l'auteur et son lecteur. Un lent cheminement fait de pauses qui permettaient la répétition et surtout de prendre appui sur des faits réels, de scruter le vivant. « L'auteur ne semble pas nous exposer sa pensée mais la former avec nous. <sup>775</sup> » Jean-François Chosson situait la parenté de l'entraînement mental, du moins son inspiration, en la reliant aux travaux d'Henri Lefebvre, ce qui était également notre intuition quand au début de nos recherches.

---

<sup>774</sup>Jean-François Chosson, *L'entraînement mental*, Editions du Seuil, Paris 1975, 190 p (Peuple et culture), p.7.

<sup>775</sup> Une citation de Dumazedier, soulignée par lui, Infra p. 89.

*Toute la réflexion de ceux qui ont créé la méthode d'entraînement mental, et en particulier de Joffre Dumazedier et de Paul Lengrand, est contenue en germe dans les écrits de H. Lefebvre : « L'éducation ne s'ajoute pas à la vie comme quelque chose du dehors. Ce n'est pas un bien qui s'acquiert pas plus que la culture. Pour utiliser le langage des philosophes, ce n'est pas du domaine de l'avoir mais de l'être qui devient, dans ses difficiles étapes et modalités, c'est le vrai sujet de l'éducation. Elle est partout où il y a un effort conscient à fournir, un choix à opérer, une étape spirituelle à franchir, une communication intellectuelle, sensible ou esthétique à établir. »<sup>776</sup>*

Dans ce souci constant, là encore plusieurs fois mentionné dans nos recherches, d'apprendre des choses complexes aux publics les moins instruits, se dévoilait une démarche qui était quasiment obsessionnelle chez Dumazedier tout au long de ses travaux. Un de ses rares textes théoriques consacrés à la MEM est daté de 1963. Ses *Réflexions sur l'entraînement mental* furent partagées sous la forme d'une petite plaquette éditée par PEC dans sa collection de fiches pratiques pour aider les animateurs dans leurs missions éducatives de partage de la culture populaire. L'entraînement mental y était décrit comme une nécessaire partie de la culture générale. L'idée était que sans une large appropriation de la culture par toutes les classes sociales, « les techniciens seraient des technocrates, les chefs des autocrates, les intellectuels des mandarins et les artistes des incompris. »<sup>777</sup>

Et l'on retrouve aussi dans ce petit fascicule ce que Dumazedier exprimait dans ses séminaires, repris plus haut dans les cassettes audio, et qui était devenu chez lui une véritable rhétorique : la nécessité de cette culture générale pour toutes les pratiques professionnelles. « C'est elle qui empêche les images de se figer en stéréotypes, les principes de se dégrader en idées toutes faites, les méthodes de se réduire à des procédés mécaniques. Sans elle, la formation pratique peut faire des perroquets ou des automates. »<sup>778</sup>

Il s'agissait d'opérer ce qu'il appelait une véritable « conversion mentale chez l'adulte apprenant » pour lui permettre de comprendre les situations auxquelles il est exposé, d'exercer une approche critique de ses réalités quotidiennes, d'inventer les réponses les plus pertinentes

---

<sup>776</sup>Jean-François Chosson, *L'entraînement mental* op.cit., p.30. Il indique que l'extrait de Lefebvre provient de la « Critique de la vie quotidienne », Grasset 1967.

<sup>777</sup> Joffre Dumazedier, « Réflexion sur l'entraînement mental », PEC, Paris 1963. (Fiche Méthodes). 29p., p.2.

<sup>778</sup> Idem.

aux problématiques auxquels il était confronté. Il renvoie à Alain, Valéry, Bergson et Lefebvre respectivement pour leurs propos sur l'éducation, l'entraînement comme « éducation réfléchie des réflexes », la philosophie de la perception et enfin une façon dynamique de penser une critique du quotidien.

Pour que la démarche ne soit pas une sèche rhétorique il insistait sur la nécessité, dans les groupes accompagnés, de partir de leur propre réalité vécue, des problématiques auxquelles ils étaient confrontés dans leur quotidien. Puis la question du loisir qui augmentait pour toutes les catégories sociales était évoquée rejoignant celle de l'éducation permanente (chaque adulte étant un étudiant en réserve). Toutes deux étaient nécessaires pour ne pas être mis sur le bas-côté de la civilisation galopante, (comme les *emmurés sociaux* dont parlait Dumazedier à l'instant) au bord de la route des changements rapides mis en œuvre dans tous les secteurs de la société.

Pour cela il appelait à la nécessité d'une « démocratie vécue » par tous les hommes après ou en dehors des institutions scolaires. Il fallait faire des hommes à la fois construits habilement et constructeurs habiles de leur propre biographie, tout en « essayant d'être sérieux c'est à dire modeste.<sup>779</sup> » C'est avec ces mots que se finit le texte de la petite plaquette de réflexions sur l'orientation des méthodes d'entraînement mental.

Deux années plus tard, dans cette même collection des fiches de PEC, Jacques Barbichon fit lui aussi paraître un petit texte qui posait la question « Qu'est-ce que l'entraînement mental ? » On y retrouve l'essentiel des démarches déjà indiquées par Dumazedier en terme très généraux avec la formulation de modèles opératoires et d'exercices à usage pratique, au sens où, comme dans le sport, pratiquer c'était apprendre par imitation, copier sur son modèle avant de créer personnellement à sa façon, avec sa créativité et son propre imaginaire. Pour ce faire, il était demandé de passer d'abord par l'analyse fine, classer, définir en distinguant bien ce qui relève des principes, des buts et des moyens et bien sûr d'avoir toujours en ligne de mire une pratique personnalisée de chaque étape envisagée dans l'accomplissement des actions. Puis on pouvait passer à un contrôle des résultats en rapport à l'objectif recherché.

Pour commencer il était primordial de partir d'une représentation des phénomènes, des idées, des situations. Ensuite d'observer et de mettre en relation les différentes actions envisagées, les faits observés. Trois temps, trois types d'opérations mentales sont donc mis en

---

<sup>779</sup> Ibid., p. 25.



perspective. Dans un premier temps, ceux de la représentation : énumérer, décrire, comparer, distinguer et définir. Dans un second temps ceux de la problématisation où il s'agit d'opérations de discernement des différents aspects de la situation, de confrontations des points de vue et de situations dans le temps et dans l'espace. Et enfin un troisième temps qui est celui de la mise en relation pour dégager les causes et les conséquences, mettre en perspective des lois et des théories.

Ces principes dits « d'entraînement mental » étaient empruntés notamment à Alain, Piaget et Wallon. Pour résumer, ils devaient permettre de partir des faits, des situations pour remonter aux idées neuves ou plus anciennes dont ils étaient issus, puis aux actes qui en découlaient, ou qu'ils inspiraient. L'intelligence était pour eux cette faculté à s'adapter aux nouvelles situations, cette ingéniosité à les dominer en s'évertuant à réunir les informations et la documentation disponibles, pour s'affranchir des conditionnements de toute sortes et des idées reçues, de façon à pouvoir envisager une stratégie d'action apportant des solutions, jamais certaines, mais probables et mesurables, des solutions qui puissent trouver une harmonie entre le possible et le souhaitable sans être sources de frustration ou de déconvenues.

Enfin, ils prévoyaient que ces décisions suivies d'actions, qu'ils étaient bien sûr en mesure d'organiser, puissent être évaluées et mesurées pour changer ce qui doit l'être afin de permettre des évolutions, des progrès pour les humains et leur vie quotidienne.<sup>780</sup> Le lien entre cette méthode d'entraînement mental et la critique du quotidien de Lefebvre est on ne peut plus claire : « [...] l'entraînement mental présupposait une certaine conception de la culture et une certaine image de l'adaptation active et critique de la société [...] une conception de la culture fondée sur l'acquisition d'un style de vie et sur la critique de la vie quotidienne. <sup>781</sup> » Une fois encore c'est une façon moderne « de rendre la raison (et avec elle la culture) populaire » selon la formule de Condorcet et c'est dans cet héritage de l'Histoire humaine ce qui animait Jean-François Chosson pour les dernières phrases de son livre : « [...] une conquête permanente, un travail d'équipe soutenu par l'appui fraternel d'une grande chaîne de ceux qui depuis l'Antiquité ont lutté pour que la Cité se gouverne par le triomphe de la Raison. <sup>782</sup> »

---

<sup>780</sup>Où l'on ajouterait aujourd'hui la nécessité de penser leur environnement, l'impact écologique de toutes décisions.

<sup>781</sup>Jean-François Chosson, *L'entraînement mental*, op. cit., p 177.

<sup>782</sup> Idem.p.184.

### 2.3. AG de PEC 1966

Les samedi 5 et dimanche 6 mars 1966 s'est tenue à Vaucresson en Seine-et-Oise la vingt-et-unième Assemblée générale de PEC. Les rapports d'activités et le compte-rendu ont été publiés par PEC sous la forme d'un petit livret. Un travail en commissions avait été réalisé pendant une année pour réunir des textes qui devaient pouvoir définir de nouvelles lignes et principes d'action pour écrire un nouveau manifeste après celui de 1946 que nous avons présenté plus haut, vingt ans après. Des contributions sur l'entraînement mental par Barbichon ; la sensibilisation esthétique par le poète Georges Jean ; l'éducation populaire et la culture personnelle par Paul Lengrand ; l'expansion scientifique et le concept de développement culturel par Joffre Dumazedier et Joseph Rovin ; l'éducation populaire en milieu rural par Raymond Mariet ; les sciences sociales comme méthode d'analyse ou système de valeur par Marie-Françoise Lanfant, furent exposées. Cela nous donne un aperçu des questions qu'aurait pu contenir ce nouveau manifeste qui devait faire l'objet d'un document provisoire pour l'Assemblée générale de 1967. Ceci étant, aucune nouvelle version du Manifeste fondateur de PEC ne verra le jour.

Au gré des textes consultés, la préoccupation de la planification du territoire et de nouveaux équipements était très présente. L'idée de la création d'un conseil culturel qui serait une instance analogue au conseil économique et social était à nouveau évoquée. L'essentiel des activités de PEC était de dispenser de nombreux stages de formation pour les animateurs (1535 journées-stagiaires, 12 280 heures de formation<sup>783</sup>) d'organiser les services de documentation et d'édition et enfin d'accompagner les travaux des associations implantées dans plus d'une dizaine de régions, un beau dynamisme.

Dans le compte rendu de cette AG nous retrouvons Dumazedier qui fournit des explications sur l'échec de l'essai ambitieux *Culture 85* qui aurait dû éclairer de façon prospective ce que pourraient être les questions culturelles la génération suivante, de 1965 à 1985. Cette étude mobilisa des leaders de l'action culturelle, des créateurs et des chercheurs économistes, sociologues et anthropologues. Deux années y avaient déjà été consacrées pour établir les contacts, coordonner les recherches et en entreprendre la rédaction. Joffre Dumazedier y précisait que *Culture 85* avait été réalisé prématurément et qu'ils devraient provisoirement

---

<sup>783</sup> Rapport d'activité de l'AG de 1965, p.12. (Archives JP Saez).

renoncer à sa publication sous la forme prévue initialement. « Mais nous avons plus de deux mille pages d'un travail d'une grande valeur que nous devons utiliser. »

Il suggérait notamment que tout le travail réalisé par Georges Bensaïd pourrait faire l'objet d'une publication dans la collection *Regards neufs sur la culture* concernant la planification<sup>784</sup>. Jean-François Chosson lui opposait que PEC avait déjà beaucoup investi en capital intellectuel, humain et en heures de travail, remettant en cause l'opportunité d'une telle publication dans ces conditions. « Nous avons lancé l'opération à grand fracas. Il eut été préférable d'être plus modeste. [...] Pour permettre à *Culture 85* de paraître, nous avons réduit la parution de nombre de bulletins annuels de PEC, c'est-à-dire par voie de conséquence, le nombre de nos adhérents.<sup>785</sup> » L'effort n'avait-il pas été démesuré par rapport au résultat attendu ?

En réponse Dumazedier plaide les contacts, les liens, les réunions qui ont apporté des activités supplémentaires au mouvement et l'ont enrichi... Rovan le soutient mais on sent monter des tensions et des reproches annonciateurs des troubles à venir. De même le groupe de travail sur les activités d'édition se posait de nombreuses questions pour arriver à contenir la quantité de travaux réalisés pour *Culture 85*<sup>786</sup>.

Fallait-il penser une nouvelle conception du travail éditorial de PEC, se demandaient-ils ? Fallait-il initier un « prix littéraire de l'éducation populaire », investir dans la publicité, mais comment, avec quels moyens humains, financiers ? La crainte de la dispersion des efforts, l'opposition voire le divorce avec les organisations de masse (syndicats, associations familiales) dus, là encore, au manque de moyens, les tenaient éloignés des préoccupations de développement culturel portées par PEC. Pour autant, ils avaient la conviction que ces forces devaient être associées aux projets et aux ambitions politiques du développement culturel. L'inexistence de véritables structures de dialogue pour penser une véritable politique de développement culturel était déplorée. De même l'éclatement des problématiques soulevées par le développement culturel (social, urbain, équipements etc.) dispersé dans de nombreux départements ministériels n'était pas coordonné au sein de l'Etat.

---

<sup>784</sup> Référence du livre de Bensaïd paru en 1968 : Georges Bensaïd, *La culture planifiée ?* Editions du Seuil, Paris 1969, 331p. (Peuple et culture).

<sup>785</sup> Brochure de PEC Publié en 1966 avec le compte rendu de l'Assemblée Générale du 5&6 mars 1966. 76p., p45-46.

<sup>786</sup> *Réflexion pour 1985, les travaux du « Groupe 85 »* avait été publié par la Documentation française en 1964, s'agissait-il de travaux complémentaires ?

*Sans une volonté de coordination au niveau de l'Etat, l'élaboration d'une politique culturelle globale est impossible, mais cette coordination elle-même ne se fera cependant que si la politique culturelle globale est une revendication fondamentale des associations volontaires. Il serait regrettable que seule la peur de l'étatisation incite celles-ci à se rapprocher.*<sup>787</sup>

### **3. D'autres regards**

#### **3.1. Quelques petites choses de Perec**

Ces différentes attitudes face à la vie, au quotidien, à la société créatrice de nouvelles formes de civilisation, nous renvoient à Georges Perec. Il était un écrivain qui écrit, disait-il, mais qui ne pense pas ! Qui ne pense pas comme un sociologue, comme un théoricien, certes, mais chez qui nous pouvons trouver parfois de belles fresques sociologiques. On critique souvent mieux ceux dont on se sent le plus proche et nous verrons qu'au hasard de son écriture son personnage Jérôme était un sociologue par intermittence. Cette proximité avec les thématiques que nous traitons nous a attiré dans *Les choses*, le célèbre roman de cet auteur sous-titré *Une histoire des années soixante*.

Le livre met en scène un couple de jeunes gens, Jérôme et Sylvie, fascinés par les choses à consommer comme une belle moquette, un fauteuil ancien de cuir rustique, du temps libre pour les sorties, le restaurant, le cinéma, l'insouciance des longs week-ends et des petits matins de retour de fête entre amis. « Hélas, pensaient souvent et se disaient parfois Jérôme et Sylvie, qui ne travaille pas ne mange pas, certes, mais qui travaille ne vit plus. [...] Ils se sentaient enfermés, pris au piège, faits comme des rats. Ils ne pouvaient s'y résigner. »<sup>788</sup>

Tout le paradoxe des années soixante est illustré dans le roman de Perec. Le bonheur comme art de vivre, entre la possession des nouveaux gadgets de la modernité et un idéal de vie, l'avoir et l'être où l'accumulation des biens de consommation devient un genre de vie envié, exemplaire, distingué. « Trop souvent, ils n'aimaient, dans ce qu'ils appelaient le luxe, que l'argent qu'il y avait derrière. Ils succombaient aux signes de la richesse : ils aimaient la richesse

---

<sup>787</sup> Brochure de PEC, op. cit., p. 60.

<sup>788</sup> Georges Perec, *Les choses*, Julliard, Paris, 1965, (Pocket) Août 2016, 157p., p68-69.

avant d'aimer la vie. <sup>789</sup> » Bien sûr, la critique des mécanismes et des pièges de la publicité y était centrale. Jérôme qui avait fait quelques études en sociologie qu'il avait abandonnées provisoirement pour faire des enquêtes, décoder et transcrire des interviews rêvait d'être cadre dans une entreprise. Mais « [...] l'instabilité ne fait pas sérieux ; à trente ans, l'on se doit d'être arrivé, ou bien l'on est rien. Et nul n'est arrivé s'il n'a trouvé sa place, s'il n'a creusé son trou, s'il n'a ses clés, son bureau, sa petite plaque. <sup>790</sup> »

Nous ne serons pas surpris que Perec se trouve dans l'entourage de Lefebvre et Friedmann et se pose à sa façon les questions du travail, des loisirs, des nouveaux modes et styles de vie que charriait la modernité. Que devenaient les valeurs du travail au moment où elles étaient concurrencées par des campagnes publicitaires qui s'évertuaient plutôt à attirer le regard du consommateur sur les apparences de la réussite sociale garantie par des achats ostentatoires ? Perec revient dans une interview de décembre 1965 sur le chemin et le sens du projet de civilisation qui était proposé en apportant son regard d'écrivain.

*Si vous voulez, je me suis posé une question : nous ne savons plus très bien comment s'appelle la société dans laquelle nous vivons aujourd'hui. "Société capitaliste ?" "Civilisation des loisirs ?" "Civilisation de l'abondance ?" "Civilisation de surproduction" ? "De consommation" ? Finalement on ne sait pas encore ce qu'elle est. Toute une sociologie américaine et française a commencé d'évoquer les problèmes de l'homme solitaire dans le monde de production... Mais cela n'avait pas encore été un thème littéraire. Il n'y a pas encore eu de roman, de récit qui présente des personnages vivant à l'intérieur de cette société, soumis à la pression du marché. C'est cela mon livre. <sup>791</sup>*

Il s'interroge lui aussi sur la question justement des rapports travail/non-travail dans un article qu'il fit paraître en 1973 dans le n°7 de *Cause commune*. Ayant toujours refusé d'être considéré comme un sociologue, sa parole, son travail d'écrivain est d'autant plus intéressant. Ce qui ne l'empêche pas d'évoquer la question du travail comme « élément fondateur d'une

---

<sup>789</sup> Idem, p25.

<sup>790</sup> Ibid., p.25.

<sup>791</sup> Georges Perec, *Entretiens, conférences, textes rares, inédits*. Textes réunis, présentés et annotés par Mireille Ribière avec la participation de Dominique Bertelli. Edition JOSEPH K, Paris 2019.1081p. P.66

époque individuelle et collective, le travail conquête de la nature, le travail dépassement de soi [...] le bel ouvrage, l'œuvre, le sabot lentement figolé [...] <sup>792</sup> ». Sa vision du travail serait-elle à ranger parmi les images pieuses du passé ? On y retrouve des désirs nostalgiques de retour à la ferme, d'idéalisation de la vie à la campagne. A tout prendre, *Abundance for what ?* serait-on tenté de demander avec Riesman. Dans tous les cas, les slogans de vivre et de travailler au pays, qui émailleront les années soixante-dix émergent ici clairement. Perec jouant des mots (poète érudit, verbicruciste de génie) pouvait être acerbe. On l'a surpris lançant une critique amère du travail de Dumazedier, « penseur sans ironie », semblait-il dire de lui, mais toujours sans le nommer. Sans faire de sociologie, il pose une franche opposition à distinguer le travail du loisir en jouant sur *le chaland et le nonchalant*. Où commence le travail critique du sociologue, où s'arrête celui de l'écrivain, on ne peut s'empêcher d'évoquer la parenté de ces questions avec le début de nos travaux, quand Dumazedier travaillait sur les textes d'Anatole France. Concluons sur une porosité entre diverses approches sociologiques ou plus artistiques qui nous confronte à la complexité des faits sociologiques qui demande de multiples éclairages pour y voir plus clair.

*Le problème serait plutôt de questionner cette opposition : travail/non-travail, de mettre en pièce dans ce monde que des penseurs sans ironie ont baptisé « civilisation des loisirs », cette fausse articulation qui partage en deux hémisphères irréconciliables un même processus exclusivement fondé, non sur le travail, mais sur le profit, la productivité, l'exploitation. A un bout de la chaîne le chaland consomme [...] toujours davantage [...] jamais rassasié [...] à l'autre bout de la chaîne, le chaland produit [...] D'un bout à l'autre de la chaîne, le chaland, le chalant [sic] est dépossédé de son travail comme de son loisir. Ce n'est pas seulement le travail qui est en miettes [référence aux travaux de Friedmann] mais le repos [...] Le nonchalant n'est pas nécessairement paresseux ; il serait, plutôt, paresseusement nécessaire. [...] « je vaque » a cessé de vouloir dire « je suis vacant » pour signifier « je m'affaire » « je m'occupe » [...] cela ne veut pas dire que rien ne l'oblige, mais plutôt que rien ne le limite : le travail n'est pas la limite de sa liberté, sa liberté n'est pas comptabilisée par le travail. Travail et loisir sont pour lui des mots vides de sens : ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il vit*

---

<sup>792</sup> Ibid., p.898.

*appartient à une même expérience, le renvoie à une connaissance, à une jouissance, à une vérité qui se cherche et se trouve à tous les instants de son existence.* <sup>793</sup>

### **3.2. Isambert-Jamati, Pierre Besnard et les autres : sur le chemin de l'école des adultes**

Quittons Percec pour évoquer dans l'entourage de Dumazedier à cette époque l'une des toutes premières femmes sociologues à avoir œuvré dans le monde très masculin des laboratoires et de l'Université, Viviane Isambert-Jamati.

Née en 1924, elle avait suivi les enseignements de Halbwachs et de Friedmann. Elle était proche du parcours intellectuel de Dumazedier, ayant fait des recherches en sociologie à la fois sur le terrain du travail et de l'éducation. Elle avait dirigé une étude sociologique sur l'industrie horlogère dans la région de Besançon parue en 1955, une autre sur le travail féminin et le travail à domicile parue aux éditions du CNRS en 1956 où « [...] elle mit à jour le poids des contraintes sociales, économiques et idéologiques qui relègue les femmes dans un statut inférieur au travail, en posant la question : pourquoi tant de femmes prennent-elles du travail à domicile ? <sup>794</sup> »

Elle fonda en 1962 au sein du CNRS une équipe sur la sociologie de l'éducation. Après sa thèse portant sur « Les objectifs de l'enseignement secondaire français depuis cent ans » en 1969, elle travailla sur un nouvel ouvrage qui en publiait les conclusions *Crise de la société, crise de l'enseignement*.<sup>795</sup> Sa rencontre avec Friedmann l'avait convaincue qu'on pouvait faire un travail universitaire autour des conditions du travail ouvrier. Titulaire seulement de son diplôme de fin d'études (l'équivalent d'un master II aujourd'hui, de même que Dumazedier et Henri Lefebvre), elle avait postulé au CNRS pour rejoindre l'équipe de recherche que constituait Friedmann où elle fut reçue pour la rentrée de l'automne 1947.

---

<sup>793</sup> Ibid., p. 900-901.

<sup>794</sup> Travail, genre et sociétés n°18 novembre 2007 Viviane Isambert-Jamati « Le féminisme est pour moi une évidence », p.5. Propos recueillis par Marlaine Cacouault-Bitaud et Rebecca Rogers.

<sup>795</sup> Viviane Isambert-Jamati *L'industrie horlogère dans la région de Besançon*, étude sociologique. PUF, Paris 1955, 118p. *Crise de la société, crise de l'enseignement*. PUF, Paris 1970, 400p.

Elle avait par ailleurs, elle aussi, investi ses années de jeunesse dans la Résistance deux années avant la Libération. Dans un entretien avec Marlaine Cacouault-Bitaud et Rebecca Rogers elle évoque sa rencontre avec Dumazedier :

*J'étais allée dès 1945 trouver Dumazedier qui est, comme moi, un [des] ancêtres dans le Département des sciences de l'éducation de Paris V et qui dirigeait Peuple et Culture, il n'avait pas dix ans de plus que moi, mais c'était un monsieur assez prestigieux pour moi qui avais 20 ans. Il m'a dit : « Mon petit, si tu t'intéresses à la culture ouvrière, très bien, mais lis d'abord tout Marx, après tu reviendras me voir » (rires). Je n'ai pas lu tout Marx mais j'ai consacré vraiment une année, pour ainsi dire, à ne faire que cela. <sup>796</sup>*

Viviane Isambert rejoignit Dumazedier à la Sorbonne dans son équipe en science de l'éducation, où elle enseignait la sociologie. Puis elle créa le premier laboratoire de sociologie de l'éducation qui sera l'ancêtre du CERLIS.<sup>797</sup> en inaugurant l'ouverture d'un cursus en sciences de l'éducation en 1967.

Maurice Debesse, dans la direction de ce département des sciences de l'éducation à la Sorbonne, où il avait invité Dumazedier à travailler à ses côtés, plaidait pour une recherche libre, humaniste, pluridisciplinaire et décentralisée. On comprend bien la connivence entre les deux hommes.

Viviane Isambert-Jamati fut nommée maîtresse de conférence à Paris V en 1970. A la différence des positions de Debesse, elle se consacra dans son laboratoire de sociologie de l'éducation à un enseignement clairement disciplinaire. En parallèle, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron créèrent eux aussi un laboratoire autour des questions de sociologie de l'éducation. La recherche dans ce domaine put se déployer grâce à des financements par la DGRST qui confortèrent ces travaux et permirent leur internationalisation à l'orée des années soixante-dix. Mais très vite se fit sentir une rivalité entre les deux groupes de chercheurs. Leur objet était également différencié : autour d'Isambert-Jamati on travaillait sur l'enseignement primaire et secondaire quand l'équipe de Bourdieu se consacrait plutôt à des travaux sur

---

<sup>796</sup> Travail, genre et société N°18, op. cit., P.7.

<sup>797</sup> Centre de recherche sur les liens sociaux, auquel nous sommes rattaché pour nos années de thèse. Heureuse coïncidence ...



l'enseignement supérieur. Dumazedier fut écarté de ces travaux, alors que de nouvelles différences dans l'orientation des recherches se faisaient sentir :

*Une quête de l'objectivité semble centrale pour Viviane Isambert-Jamati et son entourage, tout comme celle des différences de classe, fussent-elles cachées, dans l'entourage de Bourdieu. [Suit un renvoi vers une note éloquente reproduite ici] :*

*(24) On remarquera que les recherches entreprises autour de Joffre Dumazedier ne sont pas incluses dans la définition de la sociologie de l'éducation de l'époque, alors que Dumazedier figurera parmi les premiers professeurs de sciences de l'éducation.<sup>798</sup>*

La spécificité des actions pédagogiques pour le public des adultes en formation, dont les retards se firent sentir en France à la Libération, par rapport à d'autres pays européens, le besoin de main d'œuvre qualifiée, la demande de personnel d'encadrement pour la reconstruction et la modernisation de l'appareil de production industriel obligèrent l'Etat français à une politique de promotion de la formation pour les adultes. Ce fut une manne pour les différentes équipes de sociologues, de psychosociologues et de conseillers en entreprise<sup>799</sup>. Dumazedier et Bertrand Schwartz jouèrent un rôle de tout premier plan dans les divers lieux de développement de ces politiques à l'Université, dans les laboratoires de recherche, dans les institutions gouvernementales, les entreprises et les associations. Deux numéros thématiques du *Bulletin du Laboratoire de pédagogie* de la Sorbonne ont été consacrés à l'éducation des adultes (Vol. I 156 p., vol II 231p.).

---

<sup>798</sup> Françoise F. Laot et Rebecca Rogers, (sous la dir.), *Les sciences de l'éducation Emergence d'un champ de recherche dans l'après-guerre*, Presse Universitaires de Rennes, Rennes 2015, 318 p. P. 178, note 24.

<sup>799</sup> Création L'Afpa le 11 janvier 1949 sous l'appellation Association nationale interprofessionnelle pour la formation rationnelle de la main-d'œuvre (ANIFRMO). Son rôle consistait alors à former rapidement les adultes pour les amener à un premier niveau de qualification dans le bâtiment et la métallurgie, du CNAM en 1952, mise en œuvre d'une politique sociale en 1959. Le Centre Universitaire de Coopération Économique et Sociale (CUCES) est créé à Nancy en 1954 pour rapprocher l'université et l'entreprise pour la formation des adultes. Il rejoint l'Université de Lorraine et sera dirigé de 1960 à 1972 par Bertrand Schwartz. En 1966 est aussi créé l'INFA (Institut National de formation des Adultes) qui avec le CUCES est qualifié de « Pôle par excellence de la politique de la recherche » par Jacques Descoust, le délégué général à la promotion sociale, chargé de conduire la politique de formation des adultes au plan interministériel. Françoise F. Laot et Rebecca Rogers « *Les sciences de l'éducation...* », op., Cit. P. 185.

Le deuxième volume était titré : *Vers une sociologie de l'éducation permanente : présentation et montage de textes par Pierre Besnard et Joffre Dumazedier*. Ce dernier introduisit sa Méthode d'entraînement mental notamment à Renault et aux Charbonnages de France et créa au sein de PEC un bureau d'études, le Bassepi, pour : *Bureau d'application des sciences sociales de l'éducation populaire à l'industrie*. Cette appellation est par elle-même emblématique des réflexions menées dans cette période. Serait-elle emblématique de l'histoire des liens entre les entreprises privées et la recherche universitaire en formation des adultes et des associations d'éducation populaire ?

Dans le cadre du CNRS, des fonds ont également été mis à disposition pour réaliser, sous la direction de Dumazedier, des études en 1965 avec Nicole Latouche *Formation générale et promotion supérieure du travail. Enquête réalisée auprès des élèves de la promotion 1961-1963 du centre inter-entreprises de formation*, et [une autre] *Développement culturel – conditions et processus des cadres issus de promotion supérieure du travail et des animateurs de l'éducation populaire*.<sup>800</sup>

*L'expansion de la recherche scientifique* fut créée en janvier 1959 par l'Association pour l'étude de la recherche scientifique (AEERS), qui déjà en 1957, avait organisé à Grenoble un colloque sur le thème des relations universités-entreprises. Cette revue ouvrit ses colonnes à de nombreuses interventions des représentants du Plan et des personnalités impliquées dans la formation des adultes et de l'Education populaire que nous retrouvons également dans la revue *Education permanente*.

Cette dernière fut créée en 1969 par le Cuces et l'Infa. « Une sorte de collègue invisible fait se croiser et recroiser dans différentes circonstances des personnalités récurrentes de cette histoire [de la formation des adultes] Schwartz, Debauvais, Dumazedier...<sup>801</sup> » Les différents néologismes entrés dans le langage courant, formation ou éducation des adultes, formation permanente, orientation et plus tard formation continue puis professionnelle, formelle et informelle fleurissent à cette époque dans l'entourage des sciences de l'éducation et de leurs différentes publications.

Les années 1968 et 1969 ont vu éclore une intense activité intellectuelle à l'Université. Cette période fut d'ailleurs considérée comme l'heure de gloire de l'éducation permanente.

---

<sup>800</sup> Idem, p.187 Note 7.

<sup>801</sup> Ibid., p 192.

Dumazedier y a joué un rôle central en créant, pour la licence de sciences de l'éducation à Paris V, une unité de valeur intitulée « Socio-pédagogie des adultes ». Résumant dans une présentation en deux points la thèse de Pierre Besnard dont il a été le rapporteur, Dumazedier livre les problématiques de cette branche des sciences de l'éducation :

*1 – Au-delà des relations psycho-pédagogiques, il est nécessaire de dévoiler les conditionnements sociologiques, culturels, idéologiques et politiques des systèmes de formation des adultes, sous peine d'aveuglement, d'impuissance, d'aliénation ou de manipulations politiques ou idéologiques.*

*2 - Mais la prise de conscience de ces conditionnements n'est pas suffisante pour provoquer l'engagement massif des adultes dans un processus continu de formation – il faut encore que les intéressés prennent eux-mêmes en tant que citoyens actifs, la charge de leur formation : « la formation des adultes peut-elle être sans se nier autre chose qu'une autoformation volontaire ? »<sup>802</sup>*

Cette « autoformation volontaire » fut l'objet d'un cours de Pierre Besnard à la Sorbonne (année 1973 -1974) dans le laboratoire de socio-pédagogie des adultes de Dumazedier intitulé « Formation des adultes, analyse institutionnelle et démarche systémique ».

Dans l'ambiance survoltée de la fin des années soixante, Besnard était comme le guetteur embusqué derrière Dumazedier pour épier les possibles dérives de la formation permanente. Il traquait les instrumentalisation de la formation des adultes au bénéfice des pouvoirs politiques, économiques ou des entreprises elle-même. L'inavouable visée qui leur était prêtée était de vouloir masquer les chiffres du chômage (on entrait dans les années soixante-dix), de camoufler les réalités sociales, les rapports de force à venir, avec leur lot de précarités et de sous-emploi. Dans sa préface de 1977 pour la deuxième édition de son ouvrage Besnard parlait des fonctions « orthopédiques », « de thérapie sociale, de béquille éducative » de la formation pour « soigner les maux d'une société malade. »<sup>803</sup>

---

<sup>802</sup> Pierre Besnard, *Socio-pédagogie de la formation des adultes*, Editions sociales françaises, Paris 1974, (Entreprise moderne d'édition), 180 p. Joffre Dumazedier in *Revue française de pédagogie*, volume 33, 1975. pp.43-46 [https://www.persee.fr/doc/rfp\\_05567807\\_1975\\_num\\_33\\_1\\_2085\\_t1\\_0043\\_00002](https://www.persee.fr/doc/rfp_05567807_1975_num_33_1_2085_t1_0043_00002) , consulté le 21/04/2018

<sup>803</sup> Pierre Besnard « Sociopédagogie de la formation... », op. cit., p.6.

Il s'inscrivait comme nous venons de le faire dans le sillage des travaux de Riesman, de la sociologie américaine, observant les effets de la massification des loisirs, celle de la consommation et de l'information, reprenant également le fil des recherches de Lefebvre et de Bourdieu. Il se posait la question de savoir à quelle condition la formation pouvait déconditionner les individus, réduire les inégalités provoquées par les milieux de la naissance, la fortune, l'héritage intellectuel, culturel, le niveau d'instruction. L'éducation des adultes pour les besoins de développement des entreprises (formation professionnelle continue) pour entretenir ou renouveler son réservoir de connaissance, ou pour une éducation volontaire tout au long de sa vie.

Ces différentes formes d'andragogie<sup>804</sup> rejoindront plus tard les concepts d'autoformation faisant également apparaître la notion de « recyclage » contre l'obsolescence de certains savoirs tombés en désuétude. Il fallait pouvoir se prémunir contre des savoirs techniques soudainement devenus périmés. Besnard a cité l'article de Dumazedier dans l'encyclopédie Universalis de 1969 où l'on rencontrait cette notion : « Chaque société avancée est à la recherche de nouveaux systèmes successifs, cohérents et gradués de formation, de perfectionnement ou de *recyclage* des enfants, des jeunes et des adultes. C'est ce qu'on appelle "l'éducation permanente".<sup>805</sup> » Le terme de *recyclage* étonne à cet endroit. On parle le langage de son époque. Ce concept, comme cela arrive souvent, serait-il tombé en désuétude ? Peut-être, en tous cas, nous ne l'avons pas retrouvé accolé aux changements de la société de la connaissance et de l'information pour désigner le renouvellement des savoirs techniques. Peut-être du fait de son entrée dans le langage courant au secours des problèmes écologiques. Le recyclage est réservé à la transformation de nos déchets. On comprend qu'il ne fait pas bon ménage avec la connaissance et le savoir. Par contre, une écologie de la pensée pourrait être bien utile, nous y reviendrons plus loin avec les travaux d'André Gorz.

Dumazedier avait par contre envisagé qu'un des effets de la modernité serait que l'industrie de la connaissance et de l'information dépasserait les révolutions industrielles précédentes, pour devenir à la fin du siècle une des toutes premières industries. L'histoire contemporaine lui donnera raison. Il ajoutait que ce nouveau besoin de formation des adultes, (avant la formation

---

<sup>804</sup> Ce concept est né à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, une époque où formation des adultes rimait avec formation des hommes au travail.

<sup>805</sup> Ibid., p. 32, mot mis en italique par nous.

initiale ou supérieure pour ceux qui purent en bénéficier qui concernait exclusivement les années de jeunesse) était « l'invention des sociétés modernes <sup>806</sup> »

Enfin pour Besnard cette formation « tout au long de la vie » (expression largement diffusée depuis cette époque) était aussi « enjeux et lieux des conflits sociaux », lieux de « participation conflictuelle ». On sait la nécessaire vertu dans les sociétés humaines modernes de la participation au niveau des entreprises dans une représentation mixte salariés-employeurs à laquelle s'ajoute parfois l'Etat, la participation dites *citoyennes* dans différentes instances au niveau des politiques locales, ou enfin dans les différents collectifs sociaux du monde associatif appelés à la charnière du nouveau millénaire *tiers-secteur*.

Pierre Besnard, le matelot placé en vigie de cette démocratie sociale, donnait l'alerte :

*Mais cette participation n'est pas une caution, ni la place de Lazare au banquet des riches, elle est une participation totale, c'est-à-dire une participation aux orientations sociales et politiques de la société ; elle sera donc souvent une « participation conflictuelle » conflits vis-à-vis d'un « pouvoir » qui ne se cache pas [...] forme inversée de concertation (déconcertante), [elle] est peut-être l'action la plus nécessaire pour que les individus trouvent la voie d'une participation véritable. <sup>807</sup>*

Par cette voie étroite de la participation active, toujours fragile par la complexité de sa mise en œuvre, on pouvait se défaire des entreprises de patronage, de celles des bonnes âmes envers les plus démunis. C'était une des conditions pour passer de la formation régulatrice des changements entre l'individu et son environnement professionnel, ou personnel, à l'épanouissement de tous, individus et collectifs. A cette condition on pouvait déjouer des fonctions visant à réduire ou passer sous silence les conflits sociaux par un appareillage curatif minutieusement adapté aux changements.

Avec les critiques envers la planification, des critiques plus psychanalytiques, sur les fantasmes du désir de former,<sup>808</sup> de mater, de formater, émergeaient également. Cette

---

<sup>806</sup> Idem, p.46

<sup>807</sup> Ibid., p.73 et 74.

<sup>808</sup> René Kaës, Didier Anzieu, Louis-Vincent Thomas, *Fantasme et formation*, Dunod Bordas, Paris 1984.174p.

approche de la formation des adultes mettait en avant les tentatives de réification avec la figure du père protecteur et garant des tables de la Loi, pour faire entrer ce petit monde des salariés dans un ordre nouveau, post-industriel.

Enfin, les controverses étaient toujours aussi politiques « tout projet éducatif est avant tout un projet politique » s'exclamait Bertrand Schwartz. On reconnaît bien ici la fin des années soixante avec l'irruption des mouvements de Mai 68. La deuxième partie de l'ouvrage de Besnard est consacrée à une étude sur PEC intitulée : « La formation des formateurs-animateurs », mais celle-ci nous fera entrer dans les analyses de Mai 1968 après la démission de Dumazedier. Ce sera l'occasion d'un nouveau chapitre, pour l'instant, terminons cette décennie en revenant sur la psychopédagogie pour une formation destinée aux adultes.

### **3.3. Le gyroscope et le radar**

A la fin de cette décennie, Antoine Léon, professeur spécialisé dans l'enseignement professionnel et technique, avait créé à la Sorbonne une nouvelle unité de valeur qu'il avait baptisée « Psychopédagogie de la formation des adultes. » Cette dernière poursuivait trois missions : d'abord appliquer des connaissances issues des laboratoires de recherches, puis étudier les effets des actions pédagogiques dans la formation des adultes, et enfin résoudre les problèmes concrets qui se posent dans les pratiques pédagogiques.

« Le projet ultime est de gagner en efficacité : la psychopédagogie comme les sciences de l'éducation sont des sciences de transfert, qui se situent en amont d'un important secteur d'activité : le système scolaire bien sûr, mais aussi la vie professionnelle et le monde des loisirs...<sup>809</sup> ». On voit comment surgit une chaîne continue de formation tout au long de la vie reliant la formation initiale, de la maternelle à l'Université, au monde professionnel sans obérer les loisirs, l'éducation formelle et informelle. Nous n'insistons pas ici sur l'histoire des différents néologismes que nous venons de rencontrer, notamment ceux de psychopédagogie<sup>810</sup> ou de psychosociologie qui mériteraient pourtant de plus amples recherches si ce n'est pour signaler

---

<sup>809</sup> Françoise F. Laot et Rebecca Rogers *Les sciences de l'éducation...*, op. Cit., p. 203.

<sup>810</sup> Nous renvoyons le lecteur aux pages passionnantes consacrées notamment au terme de psychopédagogie de Dominique Ottavi « Un territoire mal défini ? La psychopédagogie » p.203 à 212 dans le livre dirigé par Françoise Laot et Rebecca Rogers sur *Les sciences de l'éducation*, op.cit., p. 203 à 212, duquel nous venons de longuement nous inspirer.

que la racine grecque (psycho) est à entendre ici comme une volonté de faire le lien entre la pédagogie ou la sociologie avec la préoccupation de l'enfant ou de l'adulte, (l'humain encore et toujours) comme investissement central dans les recherches ou les actions qui étaient menées, dans le courant des méthodes de pédagogie active (Freinet, Montessori) que Dumazedier avait travaillé à Uriage pendant la Résistance.

On voit aussi poindre clairement ici la pédagogie entendue dans son sens étymologique qui rejoint celui du concept de méthode avec des notions de chemin, d'accompagnement pour conduire à l'autonomie de l'apprenant. La pédagogie se transforme alors en transmission d'une manière d'apprendre, un style, pour dans un même mouvement connaître, se connaître et encore reconnaître. A l'opposé d'imposer ou de faire subir un savoir de façon magistrale.

N'est-on pas également dès la fin de ces années soixante, en train d'atteindre déjà les limites de la formation des adultes, obligés de composer avec l'obsolescence programmée de leurs savoir et à l'injonction de s'adapter à la nouvelle société de l'abondance. Riesman, sentait affleurer cette absence de liens entre tradition et modernité surtout pour la génération qui suivait les *baby boomers* nés de l'après-guerre. Malgré l'assouplissement puis la disparition progressive des règles traditionnelles de nouveaux *habitus* étaient nés sans l'influence de la tradition.

Si l'*habitus* bourdivin désigne un ensemble de prédispositions inspirées par la tradition et témoignant d'un véritable héritage culturel, nous sommes ici en présence de nouveaux types, de nouvelles formes de conditionnement des attitudes du quotidien. Ces nouveaux comportements sociaux appelaient des réactions (de consommation) qu'on croyait automatiques, normées ou prescrites par les usages. Alors on se demanda légitimement ce que pouvait devenir le rôle des organisations d'éducation populaire ? Riesman y répondait en utilisant la métaphore du gyroscope.

*A mesure que se relâche le contrôle exercé par le groupe primaire – ce groupe qui autrefois, socialisait la jeunesse et, en même temps, contrôlait les adultes – s'élabore un nouveau mécanisme psychologique, adapté à une société plus ouverte : c'est ce que j'aime à définir comme un gyroscope psychologique<sup>811</sup> Cet instrument, une fois réglé par les parents et les autres autorités, permet, comme nous le verrons, à l'individu intro-déterminé de maintenir « son cap » même lorsque la tradition a cessé de lui dicter ses*

---

<sup>811</sup> C'est nous qui soulignons.

*mouvements. [...] Il est en mesure de recevoir et d'utiliser certains signaux qui lui viennent de l'extérieur, pourvu qu'ils soient compatibles avec la liberté de manœuvre réduite que lui laisse son gyroscope.*<sup>812</sup>

Un peu plus loin Riesman relativisait cette position en réintroduisant des notions morales par une seconde métaphore, devenue plus inquiétante, celle du radar. « Si les sentiments de culpabilité et de honte continuent à exister en tant que contrôles, le principal levier psychologique de l'extro-déterminé est cependant une *angoisse* diffuse. Le mécanisme de contrôle ne fonctionne pas comme un gyroscope, mais plutôt comme un radar. »<sup>813</sup>

La rassurante verticalité des sentiments faisait place à une horizontalité diffuse. Était-ce le signe d'une maturité plus ouverte ou d'une déstabilisation ? Les citoyens seraient-ils déboussolés face au vertige des sollicitations multiples et accélérées ou auraient-ils perdu leur boussole ?

Les individus *au radar*, épuisés par l'abondance de consommations prises en accéléré, qui multiplieraient leurs affects, deviendraient des individus affolés, non plus guidés par leur gyroscope intérieur, mais stressés par les sollicitations incessantes de l'extérieur ? Dumazedier, cité par Besnard dans son séminaire de maîtrise en science de l'éducation à l'Université Paris-Descartes pour la saison scolaire 1969/70, disait : « La réalisation d'un humanisme vivant ne peut être qu'un processus sans fin. Nous entrons dans l'ère de l'homme inachevé socialement et culturellement. La maturité devient mythique. »<sup>814</sup>

### **3.4. Augustin Girard et le colloque de Bourges**

Le numéro 21 de décembre 1964 de *L'expansion de la recherche scientifique* est consacré aux travaux préparatoires pour le Colloque « Des Chiffres pour la culture » qui eut lieu à Bourges du 2 au 4 novembre de cette même année. C'est avec sa formule désormais célèbre « La fin de l'ère des goûts et des couleurs » qu'Augustin Girard, alors chargé d'étude

---

<sup>812</sup> David Riesman, *La foule solitaire*, op. cit., p38.

<sup>813</sup> Ibid., p. 50.

<sup>814</sup> Pierre Besnard, *Socio-pédagogie de la formation des adultes*, op. cit., p



au ministère de la Culture, où il créa plus tard le Département d'Études et de la Prospective (DEP),<sup>815</sup> ouvre cette publication.

*Peu connu du grand public, appelé par Malraux afin, selon ses propres termes, « d'abaisser la moyenne d'âge de la toute nouvelle Commission culturelle du Plan » en 1960, Augustin Girard [qui avait alors 34 ans] sera, pendant près de cinquante ans, le patron, l'initiateur, le coordonnateur de la recherche, des études et des statistiques dans le domaine culturel, et le passeur entre le milieu des études et les décideurs culturels.*<sup>816</sup>

Avec son humour légendaire, Augustin Girard repoussa la critique centrale qui était de vouloir maintenir l'art et la culture dans une haute tour inaccessible aux travaux de la recherche, de l'analyse et de la prospective scientifique.

*Voilà bien nos technocrates « saisis » par la statistique et les sondages, envoûtés par les chiffres jusqu'à vouloir maintenant mathématiser « les mystères sacrés de l'art »... Halte là ! Halte à la mode et gare à l'imposture ! Que la culture au moins reste le dernier refuge de l'homme ! Mais le recours à la science – aux sciences sociales essentiellement – est commandé par les faits.*<sup>817</sup>

Il rappelait le chemin parcouru à la création de la Commission de l'Équipement culturel de 1961 pour planifier les investissements économiques et sociaux de la nation. Aucun chiffre n'était disponible, seul le recours aux témoignages de l'expérience et à l'histoire du domaine des arts et de la culture pouvait éclairer les décideurs. Dès cette époque, aider à préparer la décision politique et non à la commander était le credo de Girard.

Il ambitionnait de présenter des données statistiques rigoureuses, des chiffres pour mesurer la consommation, comparer les besoins, les fréquentations, les usages sociaux de la culture et de la consommation des biens et services. Ces études sur le marché à l'intérieur du pays étaient faites aussi en comparaison avec les autres démocraties libérales occidentales.

---

<sup>815</sup> Créé en 1968, le Service des études et recherches (SER) deviendra Département des Etudes et de la prospective en 1986 et enfin Département des études, de la prospective et des statistiques (DEPS) en 2004. Il le dirigera jusqu'à son départ à la retraite en 1993.

<sup>816</sup> Sylvie Pflieger, « Augustin Girard (1926-2009). Les études au service de la décision politique », *Hermès, La Revue*, 2010/1 (n° 56), p. 199-202. URL : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2010-1-page-199.htm> consulté le 8/02/2020.

<sup>817</sup> *L'expansion de la recherche scientifique* N° 21, p.3.

Produire des chiffres et de la ressource documentée sur le développement des activités culturelles de la puissance publique et des industries privées était le projet partagé avec des chercheurs en économie, en sciences sociales, pour produire des repères démographiques, sociologiques, ou anthropologiques. On retrouvait ici une préoccupation majeure, qui était bien évidemment aussi celle de mieux connaître le public, et plus précisément, celui qui ne franchissait pas la porte de la Maison de la Culture.

Le concept de « non public » émergea à ce moment-là. « Ainsi pourra-t-on déterminer les meilleurs lieux d'application des investissements futurs, la nature, la taille et la localisation des équipements. L'étude, par exemple, du public – et du non public – des musées permet de mieux déterminer les obstacles qui empêchent l'immense majorité des Français de connaître et d'apprécier leur patrimoine.<sup>818</sup> » Le projecteur était installé pour éclairer la vie culturelle des Français au plus près de leurs pratiques domestiques et en dehors de chez eux, pour les différentes catégories sociales, genres et générations. Les moyens de communication de masse et les périodes de loisir avaient été explorés par les chercheurs.

On reconnaît parfaitement l'influence, souvent évoquée par Girard, des théories de Dumazedier au moment de l'organisation du colloque de Bourges réalisé en complicité avec PEC. « Les loisirs ne sont pas la culture, ils ne sont pas porteurs de valeur, ils sont dangereusement ambigus, mais ils sont le moyen de la culture et ils constituent son cadre. [...] Le problème des lieux, des moments et des programmes ne peut se traiter que compte tenu des modes de loisirs des individus. »<sup>819</sup>

Les chiffres étaient donc des outils, des moyens, des données objectives qui furent partagés au service de la réflexion des animateurs et des décideurs de l'action culturelle. Le renversement qui s'opéra au ministère des Affaires culturelles, qui avait succédé à celui des Beaux-arts, était de ne plus considérer la culture comme un luxe ornemental, ostentatoire, qui distinguait les mœurs de l'élite aristocratique ou républicaine, mais comme « un besoin » de l'individu, de la cité, et de son mode de développement dans le pays. Un projet de développement où la culture allait devenir complémentaire de l'instruction, de l'enseignement initial et de l'éducation

---

<sup>818</sup> Ibid., p.4.

<sup>819</sup> Ibid., p.5.

permanente. C'était la raison pour laquelle : « Les crédits consacrés à la culture ont désormais une justification objective. <sup>820</sup> »

L'économiste André Piatier (agrégé des facultés de droit et de sciences économiques) était sur cette même longueur d'onde en proposant de faire se rapprocher les recherches en économie et en culture pour trouver et articuler des logiques qui soient communes pour le bien-être de chacun. Il proposait de faire dialoguer les deux disciplines, pour les éclairer l'une par l'autre.

*La révolution industrielle, fait dominant du XIXe siècle, est suivie au XXe siècle, par la révolution intellectuelle : l'éducation, réservée jusqu'alors à un petit nombre de privilégiés, tend à se répandre dans toutes les couches sociales et à ne rencontrer comme limite de la diffusion que la capacité d'intelligence de la population.[...] Le « détour » par l'homme (le terme « détour productif » est utilisé pour qualifier l'investissement) est seulement allongé : la culture désintéressée, la soif de connaissances, les plaisirs de l'esprit sont très certainement à la source de tout progrès. Le développement économique d'un pays ne devrait même se mesurer, en fin de compte, que par cette quantité de culture non affectée, gratuite, pour le plaisir – qui est distribuée à ses habitants. Ce serait là une belle revanche pour la culture qui, non quantifiable, pourrait au moins servir à quantifier. <sup>821</sup>*

En suivant le raisonnement de cet économiste, on pourrait instaurer un « Produit Intérieur Culturel » qui serait le PIC de la consommation culturelle désintéressée, égoïstement pratiquée, juste pour son plaisir personnel.

Dumazedier, dans son article intitulé « Nous devons préparer l'avenir », revint sur son concept de développement culturel. Il situa d'emblée l'axe de sa recherche pour « une planification réussie » en prenant l'horizon de l'année 1985, enjambant une génération pour orienter les travaux du V<sup>ème</sup> Plan (1966-1970). « Bref, comment planifier sans opprimer ou, mieux, comment planifier pour accroître, dans une société de masse, les chances d'une démocratie culturelle fondée sur la liberté de création, de diffusion et de participation. »<sup>822</sup>

---

<sup>820</sup> Ibid., p.6.

<sup>821</sup> Ibid., p.15 et 16.

<sup>822</sup> Ibid., p. 19.

Dumazedier avait développé cette idée de réaliser précisément un colloque sur la planification du développement culturel en France, en 1960, au moment des discussions à l'Assemblée Générale de PEC.

Le souci de leur génération était de s'émanciper des idéaux pour lesquels ils avaient combattu dans leur jeunesse, pendant les années du Front Populaire et celles qui avaient suivi avec la Résistance. Mais l'écueil dont il fallait se préserver était « [...] d'entrer dans l'avenir « à reculons » au lieu de réfléchir aux conditions nouvelles d'incarnation de leur idéal. »<sup>823</sup> La solution était de trouver des alliances objectives entre une recherche historique opérationnelle et active.

Ils souhaitaient la création d'un quatrième pouvoir indépendant du législatif et de l'exécutif comme l'était le pouvoir judiciaire. La constitution d'un véritable *pouvoir culturel* au sein d'un Conseil National de Développement Culturel, réunissant des professionnels et des militants de toutes les sensibilités idéologiques ou politiques. Il serait chargé d'éclairer ou d'accompagner une politique culturelle sur le long terme à l'image du Conseil Economique et Social. Du reste, cela avait déjà été formalisé dans une brochure éditée par PEC en 1961 « *Planification de l'éducation populaire* » et dans les conclusions de *Vers une civilisation du loisir ?* que nous avons présentées plus haut.

Dumazedier positionnait le Colloque de Bourges dans la continuité des discussions qui avaient eu lieu la même année en marge du Festival d'Avignon inaugurant des rencontres autour des thématiques soulevées par le développement de la culture et sa planification. Il formula une nouvelle définition du développement culturel pour une planification concertée.

*Quelle que soit l'orientation du contenu, il s'agit toujours d'un univers symbolique d'intérêts, de représentations et de valeurs. Cet univers permet à l'individu de mieux maîtriser la nature tout en la respectant, de mieux participer à la société tout en pouvant s'en libérer, de mieux se dominer soi-même tout en sachant être heureux.* <sup>824</sup>

Ainsi avait-il décrit les trois axes principaux de toutes les tentatives de définition des activités humaines de loisir et de culture qui prennent forme autour des univers symboliques des intérêts personnels et collectifs, du monde des représentations et de celui des valeurs.

---

<sup>823</sup> Ibid., p. 20.

<sup>824</sup> Ibid., p. 21.

Puis Dumazedier replace le concept de culture dans son évolution historique, ses oppositions ou ses dialogues avec les valeurs de l'instruction, du corps, de la sensibilité, du mythe, de l'esprit. En bref, il s'agit de discuter des valeurs des enseignements de la nature et de la civilisation. Avec la modernité et l'industrialisation progressive de la société, une certaine universalité des idéaux s'étirole petit à petit dans le confort et l'abondance des biens de consommation. Allions-nous vers un désengagement progressif des investissements sociaux, intellectuels, militants, artistiques ou politiques au profit des industries du divertissement, des loisirs faciles, et des plaisirs les plus vite accessibles ou les moins exigeants ?

*[...] tandis que la masse bien divertie ne serait capable que des jouissances du pays de Cocagne ? [Ou au contraire], le développement culturel ne devrait-il pas créer les conditions les plus favorables à l'extension du cercle des élus, afin que la civilisation du loisir n'accroisse pas les inégalités naturelles entre les hommes, mais les atténue afin qu'elle puisse être, au moins de temps en temps, un dialogue passionné entre des créateurs et une masse de participants actifs dans tous les jeux graves où l'homme se remet en cause ?*<sup>825</sup>

Cette même année 1964, Pierre Bourdieu, alors âgé de 34 ans et agrégé de philosophie, quittait la Faculté des Lettres de Lille où il était maître de conférence pour enseigner à l'ENS puis à l'EHESS où il fut nommé directeur de recherche. Il venait de publier avec Jean-Claude Passeron *Les Héritiers*<sup>826</sup> qui était son premier grand succès de sociologue, résultat d'une commande de Girard passée par le SER pour faire une étude sur le public des musées. Il en livra ses conclusions à l'occasion justement du Colloque de Bourges<sup>827</sup>. Il y critiquait l'école comme instrument caché de domination et de reproduction des inégalités sociales masquées par l'idéologie du don et de la méritocratie. Dans le chapeau de son article pour *L'expansion de la recherche scientifique*, tout est dit en très peu de mots.

*En effet ne sont jamais exclus que ceux qui s'excluent. [...] on semble ici fondé à invoquer l'inégalité naturelle des « besoins culturels ». Mais le caractère autodestructeur de cette idéologie saute aux yeux : que sont ces besoins qui ne sauraient*

---

<sup>825</sup> Ibid., p. 22.

<sup>826</sup> Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les héritiers les étudiants et la culture*, Les Editions de Minuit, Paris 1964, 189p.

<sup>827</sup> De cette étude sortira son deuxième ouvrage majeur sur la fréquentation des musées.

*exister à l'état virtuel puisque, en cette matière, l'intention n'existe comme telle que si elle s'accomplit et qu'elle s'accomplit dès qu'elle existe ? Parler de « besoins culturels » [...] sans rappeler que, à la différence des « besoins primaires » ils sont le produit de l'éducation, c'est dissimuler que les inégalités devant les œuvres de culture ne sont qu'un aspect des inégalités devant l'École [...]»<sup>828</sup>*

L'École est donc seule à pouvoir créer des aspirations à la culture en créant des avantages ou des désagréments pour les enfants ou les jeunes gens qui s'y rendent tout en reproduisant les inégalités de leurs provenances sociales. Ceux des classes défavorisées ou populaires découvrent le musée à la faveur des sorties touristiques à l'âge adulte, ceux des classes moyennes au cours de leur scolarité, et/ou par des visites familiales, là où se distinguent les classes les plus cultivées qui y vont de leur propre chef « les visites se distribuant au hasard dans la semaine chez les cadres supérieurs. [...] l'image aristocratique de la rencontre élective avec l'œuvre [chère à Malraux] porte un plus grand nombre de sujets à dire qu'ils ont fait seul leur première visite. »<sup>829</sup>

Pour Bourdieu, les attentes et les besoins du public sont invariablement créés par l'éducation et conditionnés par son origine sociale. Enfin, le recours à une aide, un dépliant, une médiation, des explications offertes par le Musée, est plus considéré par les classes populaires comme un « adjuvant » indispensable à la contemplation artistique, une aide pédagogique réclamée pour la visite, par crainte de se sentir inapte ou « pas à sa place » dans ces institutions culturelles. C'est ainsi que, au fait de ces disparités, Augustin Girard avait annoncé dès son introduction aux travaux du Colloque que « le développement culturel [était] une entreprise qui [paraissait] à mi-chemin entre la plaisanterie et le sacrilège. »<sup>830</sup>

Si nous voulions mettre d'accord Bourdieu et Dumazedier nous pourrions leur suggérer de dépasser la critique des besoins, ou des attentes supposées des publics, en se concentrant sur les ressources par une éducation formelle mais aussi informelle et non-formelle, dans l'institution et hors d'elle. De travailler plutôt sur ces formes de connaissance que sur les manques et les ou les besoins supposés. Ainsi on renforcerait les capacités pour vaincre les obstacles et les résistances à l'accès aux biens culturels. On se concentrerait prioritairement sur l'entraînement

---

<sup>828</sup> *L'expansion de la recherche scientifique* N° 21, p.26.

<sup>829</sup> Ibid., p26 et 27.

<sup>830</sup> Ibid., p.3.

(mental ?), sur les exercices progressifs mais nécessaires pour s'exercer à la réflexion, à la contemplation et à la méditation devant les œuvres. On sortirait des oppositions stériles entre le sacré et le profane, l'ordinaire et le mystique en rejoignant la devise de l'ORTF de cette époque : « [...] Informer, distraire et cultiver. Dans leur aspect « naïf », les aspirations du développement culturel jouent le rôle du profane. »<sup>831</sup> »

Guy Saez appelait avec une pointe d'ironie critique « l'optimisme culturel » cette démarche, qui parfois, se transformait en véritable « opportunisme » chez les animateurs de PEC se saisissant de l'occasion pour élaborer leurs offres de stage.

Nous reviendrons sur le concept de développement culturel au moment de l'instauration du ministère de Jacques Duhamel qui va véritablement institutionnaliser cette notion. On l'aura compris, c'est quand les chemins du jeune fonctionnaire Augustin Girard, très préoccupé par les enjeux de société, qui, entrant dans l'administration du ministère de la culture, a croisé ceux du chercheur et militant Joffre Dumazedier, que s'est construite cette aventure hybride à l'intersection de la politique, du militantisme culturel et des recherches en sciences sociales. Elle ne va pas s'épanouir comme ils en rêvaient mais laissera des traces dans la façon de mener les affaires culturelles jusqu'à nos jours. Laissons pour finir cette séquence la parole à Augustin Girard :

*La recherche en sciences sociales me paraissait offrir des analyses nécessaires pour l'action, même si je n'étais pas attiré par son aspect académique ou normalien, théoricien, narcissique et verbal... suivez mon regard !... C'est pourquoi je me suis tout de suite reconnu en accord avec l'empirisme constructif de Dumazedier auprès de qui la Commission du Plan de 1960 trouva tout prêt un cadre intellectuel suffisamment cohérent, en phase avec le militantisme culturel. [...] Joffre Dumazedier, qui a été pour moi un maître de recherche au sens plein du terme, ainsi que pour mes premiers amis qui ont travaillé ici. [au SER]*<sup>832</sup>

---

<sup>831</sup> *Le Fil de l'esprit. Augustin Girard, un parcours entre recherche et action.* La Documentation Française, Comité d'histoire du ministère de la culture. Paris 2011 (Travaux et documents N° 29, conseiller scientifique Guy Saez, coordination éditoriale Geneviève Gentil et Michel Kneubühler), 333p. P46.

<sup>832</sup> *Le Fil de l'esprit. Augustin Girard...*, op. cit. p.24

## 4. L'irruption de Mai 68 vécue, chroniquée, par Lefebvre et Dumazedier

### 4.1. Période irruptive

Nous ne pouvons clore cette deuxième partie sans évoquer ce qu'il est convenu d'appeler « les événements de 68 ». Nous avons choisi pour ce faire de revenir sur deux textes écrits « à chaud » par deux intellectuels au cœur des événements et de l'Université. Nous retrouverons Henri Lefebvre pour un « brûlot typiquement soixante-huitard dans son inspiration politique et dans sa stimulation théorique <sup>833</sup> », *L'irruption de Nanterre au sommet*, et Dumazedier pour son article sous forme d'une *Lettre à un jeune étudiant* parue dans la revue *Esprit* à l'automne de cette folle année <sup>834</sup>. Rémi Hesse raconte que, au moment où les événements prennent de l'ampleur, Lefebvre est attablé avec Roland Barthes, entre collègues, dans un restaurant du quartier Saint Germain. « Le bruit de l'émeute suspend un moment le repas. Ils ne comprennent pas ce qui se passe. Les deux amis décident de commander une bonne bouteille. Ce n'est qu'un peu plus tard, dans la soirée, qu'ils partent aux nouvelles... <sup>835</sup> » Cela nous montre, si besoin, qu'entre la jeunesse avide de révolution et leurs aînés, souvent leurs professeurs, on n'était pas sur la même temporalité, ni sur les mêmes urgences, même si sur le fond des sujets, la convergence était possible.

En cette fin des années soixante, Lefebvre questionna le modèle social, sociétal, les rapports entre l'économie et le politique dans leurs liens avec une consommation qu'il voyait se mondialiser, une société où la consommation de masse s'était installée particulièrement chez la jeunesse, l'emportant parfois dans une spirale du vide et de l'ennui, cherchant de nouvelles alternatives, de nouvelles voies. Pour Lefebvre, la vision de Marx restait la bonne en opposition définitive à celle de la droite française.

---

<sup>833</sup> Henri Lefebvre « *L'irruption de Nanterre au sommet* » édition originale Anthropos, Paris 1968, Editions Syllepse 1998, 185p. L'expression est de René Mouriaux dans la préface (et 3<sup>ème</sup> de couv.) de cette édition, p. 19.

<sup>834</sup> Joffre Dumazedier, « *Lettre à un étudiant révolutionnaire* » In *Esprit*, Aout/Septembre 1968 N° p.61 à 80 dans un numéro spécial “ La révolution suspendue “.

<sup>835</sup> Rémi Hess, « Henri Lefebvre et l'aventure du siècle », op. cit., p. 243.



*Le régime politique du Général de Gaulle avait « [...] précisément revalorisé ce qu'il rejetait : la démocratie parlementaire, donc « bourgeoise », avec la lutte des classes et en même temps. [...] les gens ont perdu l'habitude de la participation et de la décision, sauf en ce qui concerne les objets à consommer [...] Un grand problème a surgi : celui du rapport entre le national et le mondial. Nation et nationalité se trouvent débordées par l'économie, par le marché et la monnaie, ce qu'avait prévu Marx. »<sup>836</sup>*

On voit que les questions de la participation démocratique<sup>837</sup> et de la place des pays dans la mondialisation naissante affleuraient dans les préoccupations des chercheurs, mais aussi de la jeunesse et des acteurs politiques.

Pierre Mendès France joua un rôle éminent dans la vie politique du siècle passé, depuis le Front Populaire, la Résistance puis sa participation dans les divers gouvernements. Rappelons qu'il était notamment Président du Conseil sous la IV<sup>ème</sup> République (18 juin 1954 – 5 juin 1955), mais aussi maire et avant tout député pendant 22 ans. Il perdit son mandat de parlementaire dans la ville de Grenoble, une ville pourtant bouillonnante, progressiste et souvent frondeuse ou novatrice, comme nous l'avons vu plus haut, après la Libération, à la création de PEC. Là où il avait rejoint le Parti socialiste unitaire (PSU) et surfé sur la vague des mouvements de Mai 68 quand certains le voyaient comme un possible recours à de Gaulle pendant la courte période où le pouvoir gaulliste semblait vaciller...

Mendès France se serait sans doute retrouvé sur de nombreux points avec les fondamentaux de Dumazedier, dans son insistance sur l'ancrage dans le réel, sur l'imaginaire au service de la volonté dans un cadre planificateur et enfin sur la nécessité d'accompagner la réflexion à l'aune des recherches scientifiques en cours, avant de faire des choix importants en matière politique ou économique.

---

<sup>836</sup> Henri Lefebvre « L'irruption de Nanterre ... » Opus cit.p., 7-8 et 11.

<sup>837</sup> La participation qui sera paradoxalement l'enjeu du référendum du 27 avril 1969 (sur la création des régions et la réforme du Sénat) vaudra le départ du Général de Gaulle comme il l'avait annoncé, en dramatisant l'élection deux jours avant le vote s'engageant personnellement et solennellement devant la nation avec ces paroles : « Votre réponse va engager le destin de la France, parce que si je suis désavoué par une majorité d'entre vous, solennellement sur ce sujet capital, et quelles que puissent être le nombre, l'ardeur de l'armée, de ceux qui me soutiennent, et qui de toute façon détiennent l'avenir de la patrie, Ma tâche actuelle de chef de l'Etat deviendra évidemment impossible, et je cesserai aussitôt d'exercer mes fonctions. » Archives de l'INA avec un « éclairage » de Serge Berstein <https://fresques.ina.fr/de-gaulle/fiche-media/Gaule00134/discours-du-25-avril-1969.html> consulté le 14.03.2020.

Mais revenons à *L'irruption de Nanterre au sommet* de Lefebvre quand au début de son ouvrage, il fait une interprétation critique du célèbre texte de Marcuse, *L'homme unidimensionnel*. Ce dernier avait été présent à Paris pour un colloque de l'Unesco. Ses réflexions faisaient écho aux événements de 68 et s'avèreront très influentes pour nourrir la révolte de la jeunesse dans sa dénonciation d'une société déboussolée, d'un humanisme désuet et de la faillite des théories y compris marxistes qui croyaient pouvoir réaliser un « homme total ». Lefebvre opposait à Marcuse de ne pas voir la problématique urbaine s'installer, ni les conflits entre les changements techniques en accélération vertigineuse qui ébranlaient les valeurs les plus stables par des innovations et mutations civilisationnelles inédites dans l'histoire de l'humanité.

L'organisation du marché même en se mondialisant et en universalisant sa technologie ne pouvait prétendre annihiler, réifier (concept très marcusien) la condition humaine dans ses capacités de création, d'innovation et d'invention. Pour Lefebvre la pensée marcusienne, qui voyait juste notamment sur la question de l'érotisation de certains aspects de la civilisation contemporaine, semblait néanmoins excessive. « On leur offre Marcuse pour « maître à penser », alors qu'ils refusent les maîtres. A l'instant même où les étudiants trouvent une fissure dans l'édifice social, où ils l'élargissent, que leur révèle-t-on ? La théorie de la société close. <sup>838</sup> »

Marcuse dénonçait par ailleurs un temps libre comme un nouveau temps offert à la consommation, alors que justement la jeunesse en mouvement rejetait les gadgets de la société marchande, pour retrouver des marges de liberté pleines et entières. Aux théories de la réification, Lefebvre oppose une praxis révolutionnaire en marche. « Mai 68, en France, en Europe, c'est la critique en actes des thèses de Marcuse <sup>839</sup> », déclare de son côté Rémi Hess. Lefebvre avait compris que la rigidité, l'inertie du projet de civilisation proposé, enlisées dans un conformisme sans relief et sans perspective, étouffait la jeunesse.

## **4.2. Des barricades sans balles**

En écho à ce qui précède, que disait au même moment Joffre Dumazedier ? Il rejoignait Lefebvre sur la nécessité d'un « feu de joie purificateur » pour faire table rase des valeurs d'une

---

<sup>838</sup> Ibid., p. 20.

<sup>839</sup> Rémi Hess, *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle*, op. cit., p. 249.

société où la jeunesse ne trouvait pas de place pour se construire ses propres projets et éventuellement de nouvelles valeurs. Les étudiants voulaient conquérir ce temps-là. Mais allaient-ils sortir de l'idéologie, des utopies autogestionnaires, communautaires, trop simplistes ou peu réalisables, en respectant une pluralité de centres de décisions (monde universitaire, organisations gouvernementales, pouvoirs syndicaux, institutions professionnelles, familiales, associatives, etc.) ? Quand prendra fin la contestation, quelle place donnera-t-on à la coopération entre ces divers mondes ?

Par ces questions Dumazedier posa clairement un préalable : la sortie nécessaire de ces mythes idéologiques pour « permettre le libre jeu des coopérations et des tensions (allant jusqu'au conflit) entre différents centres de gestion, d'expression ou de recherche, adaptés aux tâches nouvelles de l'Université dans la transformation permanente, non seulement de l'économie, mais de la société et de l'homme. »<sup>840</sup>

Il était tout aussi ambitieux en faisant se rejoindre coopération et contestation dans un esprit de re-construction et de co-construction (comme nous le dirions aujourd'hui) entre les anciennes institutions et la jeunesse, où la connaissance jouerait un rôle majeur dans une société ouverte sur les changements. Que sera cette sociologie de la connaissance ? Était-on à l'aube d'un mouvement inédit où se mêleraient des partis politiques, des syndicats, des mouvements d'action culturelle pour répondre à ces défis ? Le mouvement étudiant français réaliserait-il ainsi une véritable révolution culturelle sans précédent pour « [...] ébranler les structures d'oppression sociale sans recourir à l'impossible insurrection révolutionnaire ? »<sup>841</sup>

C'était dans tous les cas des vœux chers à Dumazedier qui rêvait d'une convergence (des luttes ?) entre les événements militants du PEC (sont expressément cités : le Colloque de Bourges, les Rencontres d'Avignon, les Universités d'été de PEC) de la fin des années soixante, que nous avons relatés brièvement, et la révolte étudiante. Le but ultime était de créer un mouvement d'action par la culture comme un ferment de la contestation dans son ensemble. On retrouve à nouveau les idéaux pacifistes de Dumazedier, hérités de Giono et des mouvements ajistes, avec une jolie formule écrite en italique dans l'article quand il parle « [...] *des barricades sans balles*, face à des forces de l'ordre souvent désorientées auxquelles on s'oppose tout en parlementant afin que les armes meurtrières n'entrent pas en action. On a même vu sur

---

<sup>840</sup>Joffre Dumazedier, « *Lettre à un étudiant révolutionnaire* », In *Esprit*, op. Cit.p. 64.

<sup>841</sup> Ibid., P.67.

la couverture du plus grand hebdomadaire la tête joviale de Cohn-Bendit narguant un garde mobile impassible.<sup>842</sup> », une photo de Gilles Caron restée célèbre, devenue presque iconique, du jeune leader politique, incarnant la figure du mouvement de Mai.

Dumazedier revient en détail sur le répertoire d'action des mouvements contestataires. Les barricades sans balles, les longues marches à travers Paris (il parle de 30 km !), « les rondes verbales » interminables qui agitent jours et nuits des dizaines de manifestants,

*[...] happenings collectifs, sociodrames de masse [...] Certes, la technocratie et l'expertocratie cédaient la place à la verbocratie (« il est interdit d'interdire »), mais les gens étaient visiblement heureux tant la communication sociale (au sens de Gurvitch) fait défaut dans l'université dite « normale », et cela malgré les enseignements de psychologie sociale sur la dynamique de groupe [...] peut-être faudrait-il initier certains professeurs au happening....<sup>843</sup>*

L'humour était de mise. L'horizontalité d'un travail en petits groupes de réflexion et d'action se développait également pour ensuite se mobiliser dans des assemblées plus larges y compris dans les quartiers périphériques ou les usines. Le caractère joyeux et festif contrastait avec celui habituellement plutôt austère de la Sorbonne.

Dans ces événements de Mai 68, les étudiants se sentaient chez eux jour et nuit dans cette illustre enceinte universitaire, l'alma mater. L'érotisation fraternelle de ces instants, « entre le *teach-in* et le *love-in* » était pointée par Dumazedier comme par Lefebvre. Ces anglicismes doivent aussi nous rappeler que Dumazedier était familier de la littérature, des mouvements et de la sociologie américaine. Il conclut cette évocation par trois rejets majeurs de la part des contestataires qui pouvaient déboucher sur des changements civilisationnels profonds :

*[Un] refus de la coupure entre la culture et l'action « praxis », entre la rationalité et la ferveur, la connaissance et la puissance. Ce laboratoire d'une culture nouvelle peut préfigurer un tournant aussi décisif pour la civilisation que celui des académies-*

---

<sup>842</sup> Ibid., P.68.

<sup>843</sup> Ibid., P. 69.

*gymnases de l'époque de Périclès ou celui des collèges-abbayes de Thélème de la Renaissance.* <sup>844</sup>

Les réponses attendues par la jeunesse portaient également sur un défaitisme face aux réactions attendues sans illusion face aux gouvernants de droite ou de gauche à l'issue de ces mouvements. Il doutait que la police de Monsieur Mitterrand puisse être différente de celle du Général de Gaulle.

Pour y répondre Dumazedier développa un réquisitoire contre toute tentative d'idéologisation qui aurait toujours tendance à prévoir ce qu'elle justifiera par la suite, en faisant des démonstrations, autant fallacieuses qu'attendues. On connaît désormais la réflexion de Dumazedier sur le sujet : examinons avec précision les caractéristiques, les phénomènes sociologiques et les mutations de la civilisation d'aujourd'hui, par rapport au passé, pour prévoir les changements probables de demain. Prenons des décisions en en connaissant et en maîtrisant les causes, et donc les conséquences, plutôt qu'en nous laissant envoûter par les sirènes des idéologies à la mode ou des conditionnements matériels qui pourraient nous mettre en léthargie, qui nous « embourgeoiseraient », disait-on dans les années soixante.

Face à ces périls de la consommation de masse née des progrès de l'industrie "made in USA" « [...] il est nécessaire de prévoir et de décider, nom de rêver vaguement. Alors une riposte devient possible, avec quelques chances de succès, sinon ce n'est pas la « révolution socialiste », c'est l'engourdissement des forces qui pourrait la faire. C'est le désespoir. <sup>845</sup> »

Allant vers la conclusion de sa *Lettre à un étudiant révolutionnaire*, narrant ses voyages pour enseigner dans les Universités de Récif au Brésil, en passant par celle de Berkeley, ou de Montréal, Dumazedier dit faire toujours le même constat. On retrouvait partout « les mêmes inspirations marxistes ou marxisantes. Mais leurs effets sur les formes de luttes possibles, dans une situation réelle ou probable, sont très différents. <sup>846</sup> »

Les approches théoriques et pratiques des phénomènes sociaux effectuées par Lefebvre et Dumazedier sont *possibilistes* pour le premier et *probabilistes* pour le second. Tous les deux questionnent (labourent) le champ des possibles. Les possibilistes sont des enthousiastes à

---

<sup>844</sup> Ibid., p.70.

<sup>845</sup> Ibid., p. 73.

<sup>846</sup> Idem.

l'affût des potentiels d'où pourraient germer les changements. Dumazedier, de son côté, cherche, questionne, ausculte les faits passés et présents pour trouver les voies de passage probables pour un développement possible. Mais cela oblige à sortir d'un romantisme social aveuglé par les idéologies du passé, « de se libérer de l'aliénation logomachique et de la schizophrénie sociale.<sup>847</sup> » Etait-il pour autant imperméable au romantisme révolutionnaire de Lefebvre qui déclarait : « Et cependant si tout est possible, rien n'est possible. Aller jusqu'au bout du romantisme révolutionnaire, faire la révolution dans la révolution, cela semble inhérent au mouvement, à la spontanéité, à la contestation.<sup>848</sup> » Cela devait agacer Dumazedier pour les raisons que nous venons d'évoquer, quoique, si l'expression de cette révolution était plurielle et pacifique, elle aurait pu le séduire. Sa préoccupation était de trouver une manière de vaincre les conditionnements, y compris verbeux, les incantations des sociétés modernes closes, « unidimensionnelles » disait Marcuse.

Enfin Lefebvre et Dumazedier se posaient tous deux la question de qui, de quelle classe d'individus, (ouvriers, jeunes, salariés, classes moyennes, étudiants, intellectuels etc.), quel style d'homme, ou de femme, (bien sûr), était encore le ferment d'une révolution, d'une contestation possible.

Pour Dumazedier ce serait une révolution culturelle, des changements dans les mentalités qui pouvaient y mener. On était passé à un autre stade que celui du mythe de la révolution industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle où on était dans la vision tenace des clercs qui donnaient la main aux prolétaires pour faire la révolution. Il appelait dans la conclusion de sa *Lettre à un étudiant révolutionnaire* à une *guérilla socio-culturelle* pour réveiller « l'engourdissement de la critique sociale » révélé par Marcuse à l'issue de ces enquêtes sur les travailleurs d'Amérique du Nord. Cela nous mène à la fin de cette deuxième grande partie de la biographie de Dumazedier en donnant la parole à son ami et contradicteur Henri Lefebvre pour dépasser nos limites et changer la vie, *possible-impossible* ?

*Point de départ : la contestation ouvre le champ des possibles, comme disent les philosophes. Or la limite entre le possible et l'impossible, difficile à tracer, est toujours*

---

<sup>847</sup> Ibid., p.74.

<sup>848</sup> Henri Lefebvre, *L'irruption de Nanterre ...* Opus cit., p. 56.

*facile à franchir. Et d'abord dans l'imaginaire. Vive donc le possible-impossible.  
Prouvons le mouvement en avançant. Le possible ? Changer la vie !*<sup>849</sup>

## **Conclusion de la deuxième partie. Le style dumazedierien**

### **Le fonctionnaire, le chercheur et le militant associatif**

A la Libération, Dumazedier, un temps haut-fonctionnaire au service du Secrétariat à la jeunesse, préside la naissance de Peuple et Culture et participe à la rédaction de son Manifeste, texte fondateur, encore indépassable. Malgré de nombreuses tentatives d'actualisation, il demeure inchangé. Comme pour la Somme, il s'agit d'une écriture à plusieurs mains. Là encore, c'est un procédé familier de l'écriture dumazedierienne, les droits en écriture à reverser à des auteurs multiples. Nous verrons dans les publications de Dumazedier une signature commune de ses ouvrages souvent par un couple auteur-autrice ou des réalisations en collectif.

L'histoire de PEC est lancée, non pas sur les commandements des plus riches ou des plus diplômés, mais des meilleurs, avait-il plaisir à dire.

*Vers un style du XX<sup>e</sup> siècle*, inspiré d'un humanisme révolutionnaire, d'honneur et de conviction, coordonné par Gadoffre, lui aussi survivant quasi héroïque de l'incendie de Murinais, est clairement une préfiguration de la construction de l'ENA. A ce titre, Gadoffre y a été mêlé, fondateur surtout des Rencontres de Royaumont qui seront prolongées par celles, toujours riches, de Cerisy.

A cette époque, la création de PEC surgit comme un appel vers une coalition d'hommes durs et fraternels (sans oublier les femmes, même si elles étaient minoritaires) qui avaient survécu à la barbarie nazie : il faut créer un nouveau mouvement social et culturel, dont l'ambition est de « rendre la culture au peuple et le peuple à la culture.<sup>850</sup> ». Les associations de

---

<sup>849</sup> Idem.

<sup>850</sup> Comme nous l'avons vu dans la première partie, une formule qui ressemble étrangement à une déclaration d'Aragon dans *Regards* le 28 mai 1936, par Georges Sadoul, qui disait que les associations culturelles étaient des organisations centrales pour la vie culturelle du Pays et qu'elles étaient « à la disposition du gouvernement pour rendre la culture d'hier au peuple, et créer avec le peuple la culture de demain. » Cette découverte nous a été possible grâce à Pascal Ory « *La belle illusion...* » *op. cit.*, p. 127 (souligné par nous).

PEC voient le jour à Grenoble et à Annecy. Même si l'anticentralisme ou la décentralisation culturelle sont au cœur des préoccupations de Dumazedier, il s'installe à Paris avec dans ses cartons le développement des projets de PEC. Essuyant les premières divergences avec le noyau fondateur de PEC, ce choix s'impose.

Et puis, comme le lui avait enseigné Guéhenno, tous les chemins mènent à la culture. Ce qui n'empêche pas le sien, comme fonctionnaire, Inspecteur principal à la jeunesse et à l'éducation populaire, d'être sèchement interrompu sur décision administrative. Décidément, la vision politique de l'administration centrale n'est pas celle du militant animé par son expérience sociopédagogique dans la Résistance. On ne pourra dénier leur force et leur intelligence, leurs liens entre anciens Résistants resteront indestructibles.

Dès sa création, Dumazedier impulse à PEC un double dynamique. Il crée un espace de réflexion et de communication qui s'adresse à toutes et à tous, mais vise deux publics : les chercheurs et les animateurs de terrain tout en ne perdant jamais de vue son objectif d'éducation populaire pour tous. Toujours ouvert à la confrontation, il est contesté, contredit, mais ne cessera pour autant de faire entendre ses opinions en interne avec ses camarades de PEC et en dehors des mouvements d'éducation populaire, à l'Université, au CNRS et de par le monde.

Grâce justement à ses réseaux de Résistant, il est accueilli par Henri Wallon dans le laboratoire où on observe la psychologie et le monde de l'enfance.

Militant-chercheur, chercheur-militant, peu importe, avec les équipes de Travail et Culture et de PEC, aidé de Cacérès pour la rédaction et la diffusion de la revue *Doc*, les *Bulletins de liaison de PEC*, le *Manifeste* et la Collection PEC du Seuil, toutes ces publications lui permettent, avec ses équipes, de poursuivre ses réflexions, de transmettre et d'accroître ses connaissances. On est bien ainsi dans le plus pur style des actions des anti-conformistes : des minorités agissantes qui, avec peu de moyens, créent un âge d'or des coopératives de spectateurs, des ciné-clubs, cette sorte de réservoir joyeux d'expression populaire et d'échanges de savoirs. On y croise des gens du théâtre parmi lesquels Charles Dullin, Gérard Philipe, Jean Vilar, ceux du cinéma avec Chris Marker et Alain Resnais, du monde de la poésie avec les frères Prévert et de celui des sciences sociales avec Piaget, Lefebvre, Riesman, Lazarsfeld et d'autres.

Une question centrale les anime : faut-il changer la société ou changer l'homme ? Par qui commencer ? Sans doute changer l'homme pour changer la société, c'est en tous cas l'option



investie par l'humanisme de Dumazedier. Comment formulerait-on cette question aujourd'hui et qu'en est-il des liens entre les milieux artistiques et ceux de l'éducation populaire ?

### **Révolutionnaire ou/et réformiste ?**

Fait marquant à gauche après la Libération, l'hégémonie du Parti communiste ne dure pas longtemps, rapidement soufflée par des vents contraires. Les analyses historiques sont abondantes sur le sujet. La belle unanimité dans la diversité des partis qu'avait vécue Dumazedier en Résistance vole en éclats. Peu importe, le style de vie ou de pensée, son idéal et celui de ses compagnons reste intact : construire un homme nouveau pour un monde nouveau. L'entreprise fait son temps avec son lot de réussites, mais aussi de désillusions, de déceptions et de frustrations.

Le Plan Langevin-Wallon est rangé dans le tiroir du ministre avec de bienveillants éloges sur l'opportunité et la nécessité du travail réalisé par des intellectuels jugés trop proches des communistes. Mais il reste encore aujourd'hui un objet mémoriel servant à la réflexion, dès qu'on ressent le besoin de (re)questionner les programmes et l'organisation de l'éducation scolaire.

Dumazedier rejoint les équipes de Friedmann au CNRS qui travaillent sur la sociologie du travail, qu'on a dit « mère en France de toutes les sociologies ».

Friedmann est souvent présenté comme son maître en sociologie malgré les divergences qui les ont séparé par la suite sur la question des loisirs. Friedmann avait créé une belle émulation parmi les chercheurs, étudiants et thésards présents dans ses fameux séminaires. Plus tard, dans l'effervescence de la création du Centre d'Etudes Sociologiques, au CNRS, il devance l'entrée de la sociologie comme nouvelle discipline à l'Université qui ne revêtra sa forme officielle qu'en 1958.

L'observation et l'animation des clubs TV au moment de l'arrivée du "petit écran" dans les campagnes françaises se fit à partir d'"Etat d'Urgence". Cette émission participative donne le ton des nouvelles formes de rencontre et d'échange entre villageois de toutes générations et de tous milieux. Avant de devenir un écran de la vie familiale puis personnelle, on veut croire que la télévision peut avoir des vertus pour l'animation de la vie collective. Une commande de l'UNESCO donne naissance à un premier ouvrage de Dumazedier. La question de l'usage des images et du son aux côtés de l'écrit, particulièrement pour la transmission, sera prise en compte

dès ce moment-là. Cette étude préfigure également les dispositifs de dialogue interdisciplinaire et de recherche-action sur le loisir qu'il développera plus tard.

A l'image d'une France rurale en pleine mutation, les travaux de cette sociologie des villes et des champs collent à la réalité du moment. Trois autres sociologues-chercheurs au CNRS, Morin, Lefebvre et Bourdieu, proches de Friedmann s'en sont également emparés.

La dimension internationale des travaux de Dumazedier prend corps, elle aussi, dès les années cinquante où il préside le groupe de travail permanent autour du loisir de la Société Internationale de Sociologie. Sa sociologie du loisir est, dès sa naissance, une sociologie comparative et active où les pays de l'Est et de l'Ouest collaborent pour être rejoints plus tard par ceux du Sud. Fait rarissime dans ces milieux intellectuels, l'intérêt pour une sociologie comparative et pour une culture cosmopolite de haut niveau rejoint aussi celle du sport. Les compétitions des Jeux Olympiques de Helsinki, où Dumazedier se rend pour réaliser un documentaire cinématographique en 1952 en complicité avec Chris Marker, bénéficiant là encore de très peu de moyens, malgré les soutiens des militants de PEC, vient en donner un exemple concret, haut en couleur, étonnant autant qu'inattendu.

Les attermoissements de la création du ministère des Affaires Culturelles de Malraux sur la place légitime à accorder aux mouvements d'éducation et de culture populaire, (PEC par exemple), ont sans doute contribué à rendre inaudible l'ambition de démocratie culturelle en lui préférant la démocratisation illusoire de « l'accès à culture pour tous ».

Pour autant, Dumazedier est présent au Commissariat du Plan et dans les services de recherches du ministère de la Culture en préparation du Colloque de Bourges avec PEC, où on va oser exhiber enfin des chiffres pour la culture.

Il est dans son rôle d'intellectuel en prise avec les décideurs politiques. Il ne s'agit pas de prendre leur place, mais d'éclairer leurs décisions, en étant libre de ses recherches. Dumazedier reste persuadé que ce n'est pas la politique qui mène les hommes, mais l'inverse. Dans une période où, justement, on cherche à transformer la société par la prise de pouvoir, cela créera des malentendus. Les controverses seront animées, dès les années cinquante. Les militants eux-mêmes ont pris conscience, dans les milieux de l'éducation populaire, que, voulant aller vers le peuple, on va surtout vers les classes moyennes montantes. C'est une critique majeure, Dumazedier n'en est pas dupe. Les accusations de méliorisme, de populiculture, de brouillage

ou de sympathique euphémisation de la lutte des classes au profit des dirigeants vont aller en s'amplifiant. Elles vont déborder sur la troisième partie de notre étude.

Patiemment, Dumazedier alimente sa pensée sociologique par des enquêtes rigoureuses avec des méthodes empiriques, ciblant différentes couches sociales, dépouillant des archives, menant des interviews. La ville d'Annecy et ses habitants sont au cœur de son dispositif de recherche sur le modèle de celles baptisées Middeltown par les ethnologues américains (Robert et Helen Lynd) qui avaient observé une ville de taille moyenne entre 1925 et 1929 au cœur des Etats-Unis et y revinrent une décennie plus tard. C'est la matière de deux nouveaux ouvrages, après son best-seller, qui au début des années soixante posait la question de savoir si nous allions Vers une civilisation du loisir ? Des définitions sont mises au point : notamment celle dites des trois D pour délasserment, divertissement, développement individuel. Puis d'autres concepts viennent composer une théorie du loisir qui ne cessera de prendre de l'épaisseur aux prises avec les évolutions empiriques observées. A l'approche des événements de 1968, Dumazedier est chahuté dans son propre mouvement dont il quitte la présidence, vingt-deux ans après sa fondation.

Il aurait voulu qu'on soit moins dupe de mots et plus averti des faits sociaux. Mais même si la vie militante et intellectuelle de Dumazedier entre dans une phase d'incandescence, elle ne trouble pas pour autant la sérénité nécessaire à ses recherches. Le bouillonnement de ces années de libération de la parole et des idées des mouvements de 68, bien différents de ceux de la Libération, clôturent cette partie pour se poursuivre dans la suivante. Exacerber les tensions, bien les faire rougir sont un chemin que Dumazedier est prêt à prendre, mais dans le but de construire de nouveaux espaces de nouveaux projets collectifs.

La sociologie avance à grands pas. Dumazedier reste vigilant face aux gouvernants comme face à ses pairs sociologues. Il est devenu une personne ressource reconnue par ce qu'il publie et enseigne, mais toujours en action sur le terrain. Cependant, certaines idées chancellent, celle du loisir est mise à mal par le temps libre, celle d'éducation populaire est récupérée par les gouvernements pour l'affaiblir. Il reste à Dumazedier de beaux chantiers à réaliser, de beaux défis à relever.

Nous verrons ce qu'il en adviendra dans la troisième partie, ou comment relier un désir révolutionnaire à une pensée réformiste ? Au cœur de la réponse, on retrouvera les questions de style, d'engagement et de méthode. La figure de l'intellectuel se précise, à la fois chercheur, militant et acteur engagé dans son époque.

## **TROISIÈME PARTIE : 1968/1985**



## INTRODUCTION

Entrons dans cette troisième partie qui est une période de maturité dans la carrière universitaire de Joffre Dumazedier. Il fut appelé en 1969 par Maurice Debesse à fonder une chaire de “sociopédagogie des adultes” à la Sorbonne, (Université Paris V), en lien avec l’Unité d’enseignement et de recherche des sciences de l’éducation. Cela l’obligea à revenir sur l’ensemble de ses propres études pour présenter une « thèse sur travaux » et donc écrire de nouvelles pages. Il dut revenir sur l’ensemble de son œuvre, ce qui l’agaça profondément. Il était devenu un sociologue reconnu, régulièrement invité dans de nombreuses universités, colloques, en France et à l’étranger, à collaborer dans des revues, etc., était-il obligé de passer par là ?

Ce fut aussi une période marquée par l’après-Mai 68. Cette nouvelle décennie connaissait des secousses économiques et sociétales, d’où surgirent les premières vagues de chômage de masse et les premières alertes liées aux excès consuméristes des Trente Glorieuses finissantes. Dans ces années-là on *Salut les copains*. Morin ayant séjourné aux USA en revint avec les souvenirs des kids du rock’nroll qui disaient “yeah” à tout bout de champ, qui lui avait inspiré le fameux néologisme de “yé-yé ” qui entrera dans le langage courant. Ce fut aussi lui qui parla, comme nous l’avions signalé plus haut dans une citation mise en exergue par Guy Saez, du “populisme dumazediérien”. On assistait en effet dans cette période à un questionnement de la génération de l’après-guerre, une remise en cause de ses orientations politiques, philosophiques, morales.

De nouveaux styles et modes de vie étaient en gestation autour des valeurs du corps, de la nature, d’une nouvelle vie communautaire. Giono et les rencontres du Contadour avaient laissé la place à Woodstock. Les nuits sans sommeil électrisaient la voûte céleste de salves des guitares hendrixiennes. Les hippies qui prônaient de nouvelles formes de non-violence avaient renvoyé les blousons noirs au placard. On avait fait table rase des vieux costards pour enfiler les pulls chamarrés, tricotés main par les filles et les garçons, ressortir les chemises des campagnes, des stocks américains ou des armoires de grand-mère. Cheveux au vent, on s’était mis en route vers de nouvelles destinées, “on the road again”. La Nationale 7 qui était la route des vacances vers la mer, s’était allongée pour aller en Afrique, en Inde, sur les sommets de l’Himalaya et au Népal à Katmandou.

# CHAPITRE 10. Tout est politique

## 1. Dans le bouillon des idées de la fin des années soixante

### 1.1. F.I.A.P., l'éducation populaire dans la tourmente

Joffre Dumazedier était pris entre le bouillonnement de ces années qui avaient été à la fois bousculées par de fortes attentes de transformations sociétales et politiques et la hâte du changement. Il disait lui-même : « “Tout est politique” et il [était] très sérieux d’avoir de l’impatience plutôt que de la science pour transformer une économie, une société et une culture de “tout, tout de suite”. »

Dans ces années, Dumazedier était plutôt à la recherche d’une sociologie qui puisse servir à accompagner les décisions qui engageraient des programmes de services publics et faisait le choix du long cours et de la tempérance. Au sein de PEC, on a vu que ces débats avaient provoqué le départ de militants, d’intellectuels et de chercheurs de grande valeur : Pierre Gaudibert, Geneviève Poujol, Marie-Françoise Lanfant, Georges Bensaïd, Jacques Ion et d’autres que nous avons rencontrés dans les pages de cette thèse. Cela fut un véritable “crève-cœur” pour Dumazedier lui-même.<sup>851</sup>

On était très critique sur sa participation aux travaux du Commissariat au Plan ainsi que sur son invention puis sa théorisation du “développement culturel “ qui allait inspirer les services du nouveau ministre Jacques Duhamel, qui en fit une nouvelle doctrine, à son arrivée au ministère de la Culture. Après l’ère Malraux, il initiait une nouvelle politique culturelle qui marqua la génération des années soixante-dix. Nous retrouverons ce concept de “développement culturel” inspiré des théories de Dumazedier et du colloque de Bourges dans la chaleur des mouvements de mai 68. Souvent sans qu’il soit fait référence à son auteur... Les idées sont dans l’air, avec des énoncés différents, selon les générations qui les portent.

Arrêtons-nous un instant sur trois formes de critiques émises à l’égard des positions de Dumazedier. La première était celle d’un “populisme dumazedierien” ; l’expression était

---

<sup>851</sup> Jean-Pierre Saez, *Entretiens avec B. Cacérès, J. Dumazedier, P. Lengrand, G. Monnet, J. Rovin*, PEC, Grenoble 1986, p. 45, 119p.

comme on l'a vu d'Edgar Morin dans un texte majeur, le projet de "culturanalyse"<sup>852</sup> qu'il reprendra dans ses futurs ouvrages de sociologie. Nous y consacrerons un paragraphe ci-après. La seconde était celle qui dénonçait les compromis auxquels il fallait s'atteler pour faire partie des commissions, des cercles de décisions autour du Commissariat au Plan, où la recherche de positions communes, sur un minimum de consensus qui s'avérait toujours nécessaire ou au moins souhaitable. On ne pouvait conclure à un point de vue gentiment réformateur alors que l'époque était au soulèvement révolutionnaire, surtout dans les mouvements de jeunesse.

Mais, l'engagement des intellectuels parmi lesquels se reconnaissait Dumazedier ne supposait pas pour autant leur adhésion, ni celle des militants culturels, aux positions des acteurs politiques. L'historienne Françoise Tétard l'a bien démontré à partir des archives des réunions qui avaient eu lieu pendant les événements de Mai 68 dans un centre d'hébergement pour la jeunesse<sup>853</sup>, tout neuf, mais encore vide. Il fut occupé jour et la nuit par des mouvements de jeunesse et d'éducation populaire dès le 22 mai.

François Missoffe, alors ministre de la Jeunesse avait dès l'année 1966 lancé une grande enquête auprès de la jeunesse française tout en voulant contourner les mouvements de la jeunesse qui la représentaient en faisant un sondage directement réalisé par ses services devant aboutir à un "Livre Blanc". Il utilisa le pouvoir des organes de presse radiophonique et des journaux pour être en prise directe avec eux. Interrogé par le journal radiophonique Inter-Actualités Magazine, le 13 mai 1966, il vait répondu être favorable au conseil municipal des jeunes « à condition de ne pas sombrer rapidement dans les politicailleries locales. Les questions religieuses et politiques, poursuivait-il, sont de votre domaine personnel, individuel et ne regardent que vous individuellement.<sup>854</sup> » Les mots de syndicat et de politique en étaient évidemment absents, la "politicaillerie" n'était pas l'affaire de la jeunesse. Représentant des étudiants, Cohn-Bendit était présent au moment de la présentation des travaux sur l'enquête, au bord de la piscine de l'Université de Nanterre, le 8 janvier 1968. Il avait questionné le ministre

---

<sup>852</sup> Edgar Morin, *De la Culturanalyse à la politique culturelle*. In : Communications, N°14, 1969. La politique culturelle. pp. 5-38.

<sup>853</sup> Le FIAP, Foyer International d'accueil de Paris 30 rue Cabanis XIV<sup>ème</sup>. Françoise Tétard « Le « soixante-huit » des mouvements de jeunesse et d'éducation populaire De l'occupation du FIAP à la création du CNAJEP », in *Education populaire le tournant des années soixante-dix*, Paris, l'Harmattan 2000, 249p.P 27/58.

<sup>854</sup> Laurent Besse, « Un ministre et les jeunes : François Missoffe, 1966-1968 », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, N°4, janvier-avril 2008, [www.histoire-politique.fr](http://www.histoire-politique.fr) ; consulté le 16 Aout 2021, 14 pages,p. 5.



regrettant que sur les 300 pages du rapport pas un mot n'était écrit sur le problème des rapports sexuels dans la jeunesse. La réponse du ministre fut cinglante :

— *Avec la tête que vous avez, vous connaissez sûrement des problèmes de cet ordre. Je ne saurais trop vous conseiller de plonger dans la piscine.*

— *Voilà une réponse digne des Jeunesses hitlériennes.* <sup>855</sup>, lui répondit Cohn-Bendit.

Tant de maladresse dans cet échange fugace présenté par Laurent Besse, en janvier de cette année de mobilisation de la jeunesse et des événements qui ont suivi, nous laisse songeur. Autre expression maladroite du ministre : il avait eu une expression assassine pour les animateurs qui ne pouvait être que pour faire cette profession, il fallait « *être un saint ou un raté.* » <sup>856</sup>

Pour en revenir à l'occupation du FIAP, il est permis de penser que celle-ci avait été le fruit de discussions âpres qui avait dû éclore dès le début des événements, surtout que le texte manifeste, la "Déclaration du 27 mai", rassemblait plus de soixante-dix signatures de ces mouvements sans les moyens technologiques des réseaux sociaux qui ont facilité ce type d'activité de lutte depuis. Même si Françoise Tétard y a découvert que les questions de jeunesse, d'éducation populaire ou permanente, mais aussi de développement culturel, étaient mêlées, discutées mais faisaient plutôt consensus.

C'est de ces moments de lutte que naquit le projet de création du CNAJEP (Conseil National des Associations de Jeunesse et d'Éducation Populaire) réuni en assemblée plénière le 15 janvier 1969 au FIAP. Il lui faudra encore quelques mois de gestation pour véritablement signer son acte de naissance en Assemblée Générale constituante. Ses statuts furent déposés en préfecture le 6 avril 1970. Dans de vifs débats en plénières ou en commissions, les militants du CNAJEP voulaient, par cet acte fondateur, marquer leur indépendance par rapport à l'Etat, même s'ils lui restaient liés, mettant toujours en avant un esprit de collégialité entre associations d'éducation populaire. Le Haut-Commissariat à la Jeunesse qui avait été créé en juin 1955, puis, relancé sous la présidence de Maurice Herzog, une dizaine d'années avant 1968, était auprès du Premier ministre une instance interministérielle de consultation et de réflexion entre les mouvements de jeunesse et d'éducation populaire et les services de l'Etat.

---

855 Idem., p1.

856 Ibid., p9., L'ensemble de l'article de Laurent Besse apporte des informations précieuses sur cette époque et éclaire particulièrement les sentiments de la jeunesse par rapport à la politique et inversement.

François Missoffe, ministre de la Jeunesse et des Sports depuis le mois de janvier 1966, démis de ses fonctions le 30 mai 1968, voulu contourner le Haut-Commissariat, qui n'avait plus été réuni depuis le départ de Maurice Herzog, pour créer un « Conseil Supérieur de la Jeunesse et des Sports ». Il avait consulté quelques associations sur ce projet. Les représentants de 17 associations nationales (dont Pierre Mauroy pour Léo Lagrange et Joseph Rovin pour PEC) avaient été convoqués par François Missoffe qui voulait les consulter *in extremis* sentant les tensions et les incompréhensions se développer.

Le 28 juillet 1967, ils écrivirent une lettre commune pour faire entendre leur réticence au subterfuge du ministre qui aurait transformé cette haute instance en un conseil aux dimensions imprécises. Françoise Tétard en cite un extrait : « C'est seulement un organisme situé au niveau du Premier ministre, de ses compétences et son autorité, qui peut et doit évoquer les questions fondamentales qui se posent à la jeunesse française et en arbitrer les réponses. <sup>857</sup> » La ficelle était trop grosse, ils savaient ce gouvernement sourd aux demandes de la jeunesse.

En ce début de l'année 1968, le ministre, sommé de trouver une issue plus concrète pour répondre aux attentes de la jeunesse, inventa une autre opération d'envergure, la création des 1000 Clubs. Plus proche des centres sociaux et voulu plus légères que les MJC, les 1000 Clubs ambitionnaient d'être des lieux sans intervention des adultes, dans le but surtout de pouvoir pratiquer des "loisirs spontanés." Ce qui était bien plus grave au sens d'une manœuvre politique à peine voilée, étaient « les dispositions ministérielles interdisant leur affiliation à une fédération et surtout prohibant les débats politiques et religieux en leur sein. <sup>858</sup> »

Une année, plus tard, ce fut l'explosion. Le Haut-Commissariat existait toujours, mais était plutôt moribond, sans dynamisme ni projet pour ces années de bouillonnement intense. Les mouvements de jeunesse se sentaient méprisés, traités avec déférence ou défiance pour peu qu'ils étaient considérés.

Les jeunes militants du FIAP se vivaient comme des enfants sermonnés par leurs parents. En réponse, ils avaient refusé de leur être soumis. Ils déclaraient tout bonnement : « "Il faut être sage maintenant" dit-on à un enfant qui vient de faire une colère. C'est ce que le gouvernement, mais aussi l'ensemble de la société s'apprête à dire aux étudiants. Or précisément, nous ne

---

<sup>857</sup> Ibid., p31.

<sup>858</sup> Laurent Besse, « Un ministre et les jeunes : François Missoffe, 1966-1968 », op., cit. p. 13.

voulons plus être sages. <sup>859</sup> » Le 18 mai 1968 la rupture entre la jeunesse soutenue par les mouvements d'éducation populaire et le gouvernement fut consommée. Dans une lettre au Premier ministre, les représentants de dix-sept mouvements d'éducation populaire annoncèrent leur démission collective du Haut-Comité de la Jeunesse devant son refus de dialogue et de participation et n'hésitèrent pas à déclarer leur solidarité à l'UNEF, également membre à leurs côtés du Haut-Comité. Ne s'arrêtant pas à une démission de leurs mandats, ils décidèrent sur le champ la création d'un « Comité National d'Action ».

Il est remarquable à quel point on trouve tous les concepts qui vont animer les projets de l'éducation populaire des années soixante-dix et quatre-vingts : l'éducation permanente, les activités “para-péri-post-scolaires”, le développement culturel, la participation, la cogestion, la démocratie versus démocratisation de la culture, le statut et les fonctions de l'animateur professionnel, le sens et la gestion des équipements et des institutions publics dans leurs liens avec les mouvements d'éducation populaire, etc.« [...] il a [même] failli y avoir un Conseil National de Développement culturel et un super Conseil National de la jeunesse articulé à des Conseils d'Activités... L'imagination était au pouvoir, mais elle est restée, pour ce qui concerne ce sujet, en partie dans les tiroirs.....<sup>860</sup> »

Pierre Besnard n'était pas de cet avis. Dans un passage du livre issu de sa thèse où il a observé le public de PEC en mettant en exergue justement, les conflits entre générations, ces gesticulations de “respectables quinquagénaires, n'ont fait illusion à personne. ”, là où Françoise Tétard mentionne la présence des moins de trente ans en tant que leaders militants et représentants.

*La tiédeur générale d'ailleurs manifestée par les associations volontaires, réunies au FIAP, vis-à-vis de ces évènements, pour ne point dire réserve prudente et timorée, en laisse long à penser sur les volontés réelles de transformation sociale de ces organismes. À part quelques-unes, les grandes associations nationales se trouvèrent désemparées et ne purent faire le lien entre un langage pseudo-révolutionnaire et un changement social réel..<sup>861</sup>*

---

<sup>859</sup> Ibid., p.33, cité par F. Tétard, un article de Patrick Viveret et Jean-Paul Ciret pour le journal de la JEC.

<sup>860</sup> Idem p. 58.

<sup>861</sup> Pierre Besnard, *Socio-pédagogie de la formation des adultes*, op. cit., p.127

Les discussions et négociations entre le CNAJEP et les représentants des ministères de la Jeunesse et de l'Éducation continuèrent à être houleuses, tendues et difficiles autour de la volonté de créer une troisième instance nationale pour traiter des problématiques de la jeunesse. Tous les protagonistes adhèrent à l'idée du collectif, de la collégialité « mais chacun a ses façons d'agir, chacun est porteur de ses propres fonctionnements, de ses positions éthiques et politiques <sup>862</sup> » qu'il est toujours difficile de faire se rejoindre.

Enfin, une troisième série de critiques portait sur la vision plus sociologique ou philosophique du devenir des sociétés post-industrielles dans leurs liens entre le politique, le citoyen et l'action culturelle. Quelles relations seraient tissées et entretenues avec les partis, les syndicats ? se demandait-on à PEC. Geneviève Poujol, qui avait vécu à cette époque les secousses de la fin des années soixante, parle « [du] climat de suspicion et de paranoïa [qui] y régnait. <sup>863</sup> » On était arrivé au moment de l'émergence de la nouvelle génération qui était née du "baby boom" après la Libération et qui voulait simplement s'émanciper de ses aînés. Jacques Ion, Bernard Miège, Alain Noël Roux étaient également de ceux qui avaient claqué la porte de PEC, "bastion imprenable" comme l'écrivait Geneviève Poujol <sup>864</sup> qui nous l'a également confirmé dans notre entretien.

## **1.2. Dumazedier, un président devenu compagnon de route**

Dumazedier avait démissionné de la présidence de l'association, mais il y resta actif. « Néanmoins, je suis resté pendant les dix années suivantes une sorte de compagnon de route, un consultant. [...] Je passais tous les jeudis à PEC. Je remplissais ce rôle de conseiller technique, sollicité notamment par Rovan qui m'a bien fait confiance. <sup>865</sup> » Pendant les trente années qui suivirent, l'influence de Dumazedier continua à se faire sentir. Il resta fidèle à ce mouvement d'éducation populaire qu'il avait initié en continuant à participer à ses activités. Quatre grandes figures de l'entourage des fondateurs proches de Dumazedier en prirent la

---

<sup>862</sup> Françoise Tétard « Le « soixante-huit » des mouvements... » Opus Cit., p57.

<sup>863</sup> Entretien avec Geneviève Poujol du 20 août 2015 dans sa maison dans les Cévennes près de Saint André-de-Valborgne.

<sup>864</sup> Geneviève Poujol, *Education populaire le tournant des années soixante-dix*, op. cit., p.86.

<sup>865</sup> Jean-Pierre Saez, *Entretiens ...* op.cit., p.45.

présidence : Benigno Cacérés puis Joseph Rován et enfin Paul Lengrand entre 1967, (au moment de son départ à la retraite de l'Unesco où il était responsable du département de la formation des adultes) et la fin des années quatre-vingt, suivi par Jean-François Chosson qui en avait pris la responsabilité jusqu'au milieu des années quatre-vingt-dix. Petite anecdote au passage, il est cocasse que cette fameuse assemblée générale de 1967 se soit déroulée dans un établissement qui appartenait au syndicat professionnel de la boucherie.

Joseph Rován y reviendra dans ses mémoires<sup>866</sup>, il situait la cause de ces troubles du fait de la mauvaise rédaction des statuts de PEC à laquelle il proposa des modifications qui furent adoptées. Les anciens avaient été pris de court par ce type de stratégie, de « “coup” ‘qui nous avait “cueillis” par surprise à la “boucherie” [par] une alliance improvisée entre communistes et “gauchistes“<sup>867</sup> » du mouvement. Ces guets-apens ne furent désormais plus possibles. Les nouveaux statuts prévoyaient des représentations par collèges où siègeraient les associations régionales, les fondateurs, les adhérents individuels, les personnalités extérieures, mais aussi les salariés. Une vie plus démocratique pouvait s'installer rendant les coups d'État à l'intérieur de PEC bien plus difficiles. En parcourant les mémoires de Joseph Rován il nous est apparu avec encore plus d'éclat la nécessité de toujours avoir une approche à la fois très méthodique et très rigoureuse pour faire parler les faits ou les archives dans des travaux historiographiques. Rován avait fini sa carrière comme “professeur associé”, responsable de l'UER d'histoire de la civilisation allemande à la fameuse Université de Vincennes, dont il fut, pour quelques mois, président par intérim.

La présence en tant qu'enseignants de grands intellectuels comme Deleuze, Lyotard, Daniel Bensaïd, Henri Weber, André Glucksmann, Alain Badiou, Michel Foucault qui présidait le département de philosophie, de Jacques Rancière, et bien d'autres, en faisait une expérience inédite incomparable à ce qui se produira dans les milieux universitaires par la suite. Cette expérience novatrice d'une université ouverte aussi à des étudiants non-bacheliers qui pouvaient attester d'une solide expérience professionnelle fut pourtant une réponse en trompe-l'œil aux agitations du mouvement de mai/juin 1968. Elle dura une grosse dizaine d'années après 1968, puis fut transférée, à bas bruit, dans l'été 1979 du bois de Vincennes à Saint-Denis (Paris VIII).

---

<sup>866</sup> Joseph Rován, *Mémoires d'un Français qui se souvient d'avoir été Allemand*, Editions du Seuil, Paris 1999, 554 p. p.336

<sup>867</sup> Idem

On restait toujours dans la banlieue parisienne, mais on passait du nord au sud, dans un environnement bien plus populaire et modeste que les riches quartiers de Vincennes. Le double prétexte de la démolition de ces bâtiments se voulait écologique et urbain en se défendant de rendre les bois aux promeneurs. Cette même année Rovin passa lui aussi devant un jury de thèse de doctorat sur travaux, à 61 ans, puis fut titularisé quelques années plus tard, pour enfin être nommé professeur émérite à la Sorbonne (Institut d'allemand de l'Université Paris III) à la fin de sa carrière.

## 2. Les critiques des positions dumazedériennes

### 2.1. « Populisme dumazedérien » et « culture-analyse »

Revenons sur cette critique de “populisme dumazedérien”. Celle-ci fut sans doute motivée par l'accusation d'une sorte de condescendance des intellectuels vers le peuple pour leur apporter la culture cultivée ou « la culture bourgeoise » comme la nommait Morin dans les différents ouvrages qui reprennent sous divers titres son article sur la culture-analyse et la politique culturelle<sup>868</sup>. Il se posait la question du projet des acteurs culturels dont l'intention serait l'élévation des masses populaires vers la grandeur rayonnante des œuvres de l'humanité.

*Une telle orientation sera nommée par nous populisme culturel. On peut la trouver aussi bien dans le grand et sympathique effort de Dumazedier et des organisations comme Peuple et Culture, que sur un autre plan, dans la politique culturelle d'André Malraux. Une telle politique doit toutefois être débarrassée de deux de ses mythes, celui du salut culturel et celui d'un développement culturel de modèle éconocratique.*<sup>869</sup>

C'était un condensé de trois aspects désavoués et amalgamés. On y trouve pêle-mêle la politique de Malraux dite du “salut culturel” assimilée à celle de PEC et celle de la planification et du développement culturel chère à Dumazedier et dont s'inspirera Girard pour la création du Département d'Etudes et de la recherche du ministère de la Culture. Ce dernier avait évoqué

---

<sup>868</sup> Edgar Morin, *L'esprit du temps 2 Nécrose avec la collaboration d'Irène Nahoum*, Editions Grasset, Paris, 1975, 268p. Chap. « La crise culturelle » et Edgar Morin, *Sociologie*, Fayard, Paris 1994 (Points Essais), 459p. « La crise de la culture cultivée » P.336-359.

<sup>869</sup> Edgar Morin, *De la culturanalyse à la politique culturelle...* op.cit., p. 24., souligné par nous.

dans un entretien avec Guy Saez la paternité de la naissance de ce service à la “pugnacité” de Dumazedier.

Se souvenant d’une étude sur la fréquentation des musées confiée à Pierre Bourdieu, alors jeune sociologue, Augustin Girard parlait “des anathèmes sur la populiculture de Dumazedier” – nous y avons fait référence dans le chapitre précédent autour des questions de la fièvre animationniste de la fin des années soixante. Morin signale un double échec de ces ambitions de politique culturelle. Elles ne parvenaient, selon lui, ni à élargir les pratiques culturelles des classes moyennes, ni à faire aller la culture cultivée vers les classes populaires. Au contraire, ce populisme culturel apportait de nouvelles inégalités, créant des hiérarchies ou des stratifications qui contrariaient davantage cette ambition d’accès aux bienfaits de la culture au plus grand nombre de personnes. À ce moment-là, on était à l’époque de la planification culturelle, bien trop bureaucratisée ou technocratisée qui allait aboutir à la société bloquée que dénoncera Crozier à juste titre.

Le projet de Morin était au contraire de se libérer du joug de ce quadrillage administratif par les “enzymes culturels” qui font éclore la créativité. Sans aucune mesure objective, sans sondage, ni enquête, la sociologie de Morin s’érigeait en opposition à celle qu’il affubla de cette étiquette de *populisme dumazedérien*. Nous l’avons déjà mentionné plus haut en convoquant les heures sombres du jdanovisme et de l’étatisation de la censure soviétique, « qui rétrécit singulièrement et la politique et le développement culturel, et implique une activité de censure, une sorte de jdanovisme humaniste mou [...].<sup>870</sup> »

Morin veut promouvoir au contraire une culture libérée à la fois de tous les conformismes officiels, de la mode, des valeurs et des classifications officielles, de la rationalité des productions industrielles. L’Etat-protecteur, l’Etat-providence étouffe la culture tout en voulant la protéger. On connaît les taux de croissance annuelle brute pour l’économie. En suivant les principes du développement culturel de Dumazedier, on aboutit alors, selon Morin, à l’absurdité d’un taux de croissance annuelle de la culture ! Pour ce dernier, il y a trois amis/ennemis ambigus de l’enzyme (ferment, levain, terreau) culturel : l’Etat, l’élitisme et le démocratisation.<sup>871</sup> Il en appelle à une contre-société, sur le mode de la contre-culture hippie du retour à la nature autant qu’à l’humain, un retour à sa propre nature par une révolution culturelle,

---

<sup>870</sup> Ibid., p. 25.

<sup>871</sup> Ibid., p. 32.

qu'il avait pris soin au passage de démarquer de "la révolution culturelle" chinoise de Mao Tse-Toung. Il prône une politique de la créativité qui serait devenue à son tour le ferment d'une nouvelle créativité politique.

Plutôt que de chercher à élever le niveau culturel des populations, il propose d'élever le niveau du mot culture. L'article débute d'ailleurs par de nouvelles tentatives de définition de la culture nécessaires si on ne veut pas tomber dans les pièges du mot culture et de ses multiples définitions. Morin privilégie une acception plus anthropologique, où la culture doit aider les personnes à se délivrer de leurs instincts, à se libérer de leurs penchants trop naturels, trop innés pour y préférer les apprentissages du langage et du sens.

Pour Morin finalement, « la culture, c'est-à-dire tout ce qui relève de l'organisation, de la structuration, de la programmation sociale, se confond finalement avec tout ce qui est proprement humain. <sup>872</sup> »

Dumazedier n'est pas très loin de faire se rejoindre politique culturelle et politique de civilisation, se retrouvant derrière les analyses de Norbert Elias. À propos de la civilisation populaire et de celle de la noblesse de cour, Elias questionnait les différences entre ce qui relevait justement de la culture ou des civilisations, de l'évolution des mœurs ou des rituels sociaux. De fait pour Elias, l'art et la culture, la création artistique « viennent répondre au besoin de mythologie et d'expériences mythiques. <sup>873</sup> » Une autre convergence que nous pourrions établir entre Morin et Dumazedier porte sur les processus d'apprentissage qui obligent toujours à introduire de l'autodidaxie pourvoyeuse de l'autonomie nécessaire pour assimiler, s'approprier de nouvelles données. Le paragraphe titré "L'école ?" avec un joli point d'interrogation, est éloquent sur le sujet :

*Les conditions d'une vie culturelle authentique (enzymatique) sont liées à l'autodidactisme, c'est-à-dire à une recherche et une expérience personnelles, par opposition à l'appropriation et à l'usage social du code. [...] Comment faire en série des autodidactes (car l'autodidactisme est la grande clef, non seulement de la créativité, mais du développement humain) ? Il s'agit de bien considérer que l'enseignement est*

---

<sup>872</sup> Ibid., p. 5.

<sup>873</sup> Norbert Elias, *J'ai suivi mon propre chemin. Un parcours dans le siècle, propos autobiographiques Respect et critique, discours de réception du prix Adorno*, Les Editions Sociales, Paris 2016, 124 p. Traduit de l'Allemand et présenté par Antony Burlaud, (Les Parallèles/Biographie), p.85.



*actuellement en crise à tous les degrés, et que la crise vient de beaucoup plus profond que la poussée démographique juvénile, du manque de crédits, de la vétusté des locaux, ou même de la crise de la jeunesse. Il s'agit de beaucoup plus que d'une obsolescence généralisée : la crise de l'enseignement, c'est la crise des humanités, c'est la crise de la culture.*<sup>874</sup>

La formule mise entre parenthèses par Morin sur l'autodidaxie comme « grande clef, non seulement de la créativité, mais du développement humain » est une déclaration qui colle de façon magistrale aux théories de son collègue Dumazedier. Tant sur l'autodidaxie devenue autoformation au cours des années soixante-dix que sur le développement humain, au sens du développement des ressources de la personne dans son « temps à soi » qui concentrera, l'essentiel des recherches de Dumazedier, jusqu'au soir de sa vie.

Crise de la culture, culture en crise : un nouveau socratisme émergea quelques années après l'incendie de Mai 68 ; les cendres n'étaient pas complètement éteintes, on en sentait encore les fumées. La prise de parole (Morin qui citait de Certeau)<sup>875</sup> supposait une nouvelle maïeutique, un nouveau socratisme qui devrait provoquer un dialogue régénéré pour faire jaillir la parole entre les uns et les autres. La création de ces espaces de créativité et d'échange devait être au centre des préoccupations des nouvelles maisons de la culture. Et on sentait venir par les nouveaux moyens de communication une nouvelle agora, audio et visuelle, de la parole mondialisée. Les ordinateurs qui allaient pouvoir stocker et donc rendre accessibles de nombreuses données devaient également être mis à profit comme des « cerveaux-tiers » complices des recherches.

## **2.2. Populiculture et culture du pauvre**

Revenant sur les accusations de populiculture pour parler des recherches de Dumazedier nous avons en effet trouvé mention de ce concept de populiculture dans *La Reproduction*<sup>876</sup>,

---

<sup>874</sup> Edgar Morin, *De la Culturanalyse à la politique culturelle...* op.cit., p. 34.

<sup>875</sup> Michel de Certeau, *La prise de parole et autres écrits politiques*, Editions du Seuil, Paris, Mars 1994, 278 p. Édition établie et présentée par Luce Giard (Points Essais).

<sup>876</sup> Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La reproduction*, Les Editions de Minuit, Paris 1970, (Le sens commun), 279 p.

paru dans la collection Sens commun, créée et dirigée par Pierre Bourdieu pour les Editions de Minuit.

L'année soixante-dix fut aussi celle de la parution dans cette même collection d'une traduction française de *La culture du pauvre* de Richard Hoggart qui avait été éditée aux Etats-Unis en 1957, présentée par Jean-Claude Passeron. Dans *La Reproduction*, Bourdieu et Passeron déploient les différents concepts de violences symboliques imposées par un pouvoir réputé arbitraire, que ce soit la famille, la religion ou l'éducation institutionnalisée par l'école, et y compris, les maisons de la culture ou les bibliothèques qui reproduisent la culture des classes dominantes. Reprenant terme à terme les expressions bourdieusiennes on constate que c'est dans les rapports de force où l'individu est souvent conditionné, « assigné à résidence », par son origine sociale et familiale, que se joue *l'inculcation* des connaissances par toute une autorité pédagogique, un système d'enseignement qui impose arbitrairement son savoir aux populations.

*Un pouvoir de fait, « [...] comme autorité légitime, il est bien fait pour rappeler continûment la relation originaire unissant l'arbitraire de l'imposition et l'arbitraire du contenu imposé. [...] homologie entre le monopole scolaire de la violence symbolique légitime et le monopole étatique de l'exercice légitime de la violence physique. »<sup>877</sup>*

Dans ce système, il ne reste évidemment que peu de marges de manœuvre. Ces théories bourdivines ou bourdieusiennes, comme on voudra, sont désormais largement répandues et très régulièrement commentées. Il ne nous appartient pas ici de les discuter, mais nous retrouverons cette grande figure de la sociologie contemporaine (« le plus brillant parmi-nous » aimait à dire Dumazedier). C'est dans la première partie du livre où la forme de la narration agence rigoureusement les différents axiomes théoriques, en les faisant suivre de *scolies* où l'on discute, on analyse ou on approfondit en écho aux postulats théoriques avec exemples et explications (*e.g. exempli gracia* et *i.e. id est*, c'est-à-dire). Voilà très (trop) succinctement pour les présentations de la forme de l'ouvrage et pour introduire la citation qui suit où il est question

---

<sup>877</sup>Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La reproduction*, op.cit., p.11.

de cette fameuse *populiculture* sur la trace de laquelle nous avons été mis par Augustin Girard et par la thèse de Frédéric Chateigner.<sup>878</sup>

*La méconnaissance de ce que la culture légitime et la culture dominée doivent à la structure de leurs relations symboliques, i.e. à la structure du rapport de domination entre les classes, inspire aussi bien l'intention « populicultrice » de « libérer » les classes dominées en leur donnant les moyens de s'approprier telle quelle la culture légitime, avec tout ce qu'elle doit à ses fonctions de distinction et de légitimation (e.g. le programme des universités populaires ou la défense jacobine de l'enseignement du latin), que le projet populiste de décréter la légitimité de l'arbitraire culturel des classes dominées tel qu'il est constitué dans et par le fait de sa position dominée en la canonisant comme « culture populaire ». Cette antinomie de l'idéologie dominée qui s'exprime directement dans la pratique ou dans les discours des classes dominées (sous la forme par exemple d'une alternance entre le sentiment de l'indignité culturelle et la dépréciation agressive de la culture dominante) et que les portes paroles mandatées ou non par ces classes, reproduisent ou amplifient [...] peut survivre aux conditions sociales qui la produisent.*<sup>879</sup>

On l'a vu, c'était le populisme dumazedérien, et avec lui tous les efforts de l'éducation populaire, qui comme le proclamait le manifeste de PEC, voulait « rendre la culture au peuple et le peuple à la culture », qui était semble-t-il visé ici. Dumazedier et ses camarades prônaient la nécessité de défendre le paradigme de la culture populaire comme une culture commune à tout un peuple. Sans que personne n'en soit exclu du fait de ses origines familiales, sociales ou encore moins de spécificités liées au pays d'origine.

Pour Bourdieu, la classe dominante travestit l'appétit culturel du peuple en lui imposant par violence symbolique (violence légitime et douce qui s'exerce auprès de victimes consentantes) les œuvres, la culture, le goût, le sport, les loisirs, qui sont les siens, pour mieux l'asservir à ses propres normes. Ainsi, les classes dominantes donnent l'illusion aux classes dominées de la possession, de la jouissance des mêmes biens que ceux des classes aisées.

---

<sup>878</sup> Chateigner avait fait le lien avec l'origine linguistique de ce terme qui viendrait de la culture des peupliers. Dans le fil de cette expression on pourrait dire que la culture populaire dont il s'agit ne peut se rompre ou conduire à l'anomie, mais sous les inculcations dominantes des autorités pédagogiques elle ne peut que plier pour mieux se redéployer ailleurs ...

<sup>879</sup> Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La reproduction*, op.cit., p.39.

Cette critique populiste, ou « misérabiliste » comme la jugeaient Guignon et Passeron, « anciens collaborateurs de Bourdieu qui, à la suite de Richard Hoggart, revendiqueront une autre façon de politiser l'analyse sociologique du rapport à l'art, en déployant à l'inverse, toutes les richesses de la "culture populaire" »<sup>880</sup> ». Bourdieu y revint en 1975 dans le cadre d'un colloque qui posait la question du handicap socio-culturel, où intervint d'ailleurs également Richard Hoggart.

A contrario de ses anciens camarades, Bourdieu montrait clairement que cette position en glorifiant les cultures populaires masquait le fond du problème qui était politique : « [...] quand on dit « culture populaire » il faut savoir qu'on parle de politique [...] tout le discours sur la culture est un discours euphémistique pour parler de politique.<sup>881</sup> » Bourdieu disait la même chose de la culture littéraire qu'il caractérisait comme une « dénégation au sens freudien du monde social, un immense système d'euphémismes permettant de nommer l'innommable, c'est-à-dire, la politique. »<sup>882</sup> »

Enfin selon Nathalie Heinich le paradigme de la sociologie critique, rejoint par la philosophie et de nouvelles formes de psychanalyse, était dans les théories structuralistes (Foucault, Derrida, Lacan) et s'était laissé envahir par ce que Marcel Gauchet a appelé « une pensée du soupçon ». Principalement dans les milieux universitaires, l'humeur anti-institutionnelle de la « génération 68 », son rire, ses prises de parole, ses postures politiques étaient propices, perméables aux discours de la sociologie critique. Au point où l'on ne savait plus qui de la poule ou de l'œuf en avait été le géniteur. « Impossible, dans ces conditions, de déterminer si c'est son époque qui l'a fait [Bourdieu] ou si c'est lui qui a fait son époque : ils se sont faits l'un l'autre. »<sup>883</sup> »

Tous étaient en accord sur l'état de la société, pour dénoncer au sein de leurs différentes disciplines des sciences humaines qu'il y avait eu une mystification, une *asphyxiante culture*, pour reprendre la formule de Dubuffet, qui s'était emparée du sujet dont il fallait

---

<sup>880</sup> Nathalie Heinich, *Pourquoi Bourdieu*, Gallimard, Paris 2007, 188p. (le débat), p. 127. Référence au livre de Guignon et Passeron, *Le savant et le populaire*, Paris, Edition du Seuil, 1989.

<sup>881</sup> *Le handicap socioculturel en question C.R.E.S.A.S.*, Les éditions ESF, Paris 1978 (Science de l'éducation), 213p. Actes du Colloque de novembre 1975. Centre de Recherche de l'Education Spécialisée et de l'Adaptation Scolaire dirigé par Mira Stambak (CNRS). p.118

<sup>882</sup> Idem.

<sup>883</sup> Nathalie Heinich, *Pourquoi Bourdieu ...*, op. cit., p.174.

impérativement le délivrer. Plutôt proche des positions de Hoggart, Dumazedier, avec Henri Lefebvre ou Norbert Elias, n'était pas dans ces perspectives. Cependant, le succès de Bourdieu et des structuralistes de la *French Theory* allait devenir planétaire. Et pourtant selon Nathalie Heinich, faisant une critique au vitriol de la sociologie... critique,

*[...] malgré ce phénoménal succès, le roi est triste. [...] tristesse d'une sociologie routinisée, mécanique d'où a disparu ce qui fait le sel de la recherche : la découverte. Une sociologie de tondeuse à gazon, où le paysage obtenu à l'arrivée ressemble exactement à ce qu'on imaginait au départ : un monde désenchanté, vidé de ses valeurs, robotisé, planté exclusivement d'habitus et de position dans le champ, de violences symboliques et d'enjeux de luttes, de dominants et de dominés, de méchants coupables et de pauvres victimes. Triste royaume.* <sup>884</sup>

### **2.3. Culture et/ou éducation populaire**

On trouve une proximité avec ces analyses dans la thèse de Frédéric Chateigner qui, quant à lui, en héritier de Bourdieu, traite de sujets, de périodes, d'itinéraires biographiques des mêmes grandes figures de l'éducation populaire que nous avons rencontrées. Son axe de recherche est plutôt d'examiner de façon très fine, très documentée, quelles sont les occurrences, quels sont les usages par exemple des expressions de culture populaire et/ou d'éducation populaire et à quel moment ils ont émergé pour être ensuite consacrés et enfin déclinés. Grâce à ces formules qui trouveront plus tard, dans les années quatre-vingt-dix, un nouveau succès, Chateigner propose de détecter dans les discours, dans les différentes manières qu'avaient les acteurs d'écrire ou de raconter l'histoire de l'éducation populaire ou celle de leur histoire autobiographique pourquoi était utilisée l'une ou l'autre formule : culture populaire et/ou éducation populaire.

Par exemple, il interroge l'appellation de la direction de Guéhenno qui devait être au départ celle de la jeunesse et de la culture populaire « ce renversement [avait] l'avantage de faire échapper la « culture populaire » à la douloureuse comparaison qu'aurait encouragée

---

<sup>884</sup>Idem, p. 174.

l'asymétrie de l'intitulé original : les puissants et très concrets « mouvements de jeunesse » contre l'abstraite et obscure “culture populaire.”<sup>885</sup> »

Puis Chateigner explique plus loin tous les enjeux de cette appellation du sous-secrétariat dirigé par Guéhenno au profit de son ministère de tutelle, celui de l'Éducation. On a évoqué plus haut les rattachements manqués de l'éducation populaire au ministère Malraux sondés par l'historienne Françoise Tétard, Chateigner donne sa propre version. Il en fait une critique historique en décrivant l'investissement, dans la promotion de l'éducation populaire au travers des activités de PEC à la Libération, des deux figures motrices qu'étaient Dumazedier et Cacérés. Dans sa démonstration, il qualifie Cacérés de « pure figure d'oblat de l'éducation populaire.<sup>886</sup> » En lui affublant cet épithète « d'oblat » dans la suite de sa thèse, il pourfend cette écriture mythique, quasi-religieuse, des saintes figures des pages de l'histoire de l'éducation populaire devenue sous la plume de Cacérés « une bible ».

Dans le Manifeste de PEC, Chateigner dénombre bien plus d'occurrences de la formule de “culture populaire”, vingt-sept au total, que celle “d'éducation populaire” qui n'en comportait que onze. Il constatait un va-et-vient entre ces deux combinaisons pour parler des techniques d'animation qui y font référence.

Au gré des écrits de Dumazedier, Chateigner rend compte de l'errance entre les deux pôles de l'éducation et de la culture populaire légitimée par d'un côté les liens de voisinage, en maintenant la distance nécessaire du compagnon de route avec le Parti communiste ou la CGT, et d'un autre, l'aspect du prolongement de la culture légitime en temps post ou périscolaire, plus proche de la Ligue de l'Enseignement.

Enfin, nous l'avons également étudié auparavant, c'est avec l'arrivée de l'animation, des équipements urbains et la participation de Dumazedier aux travaux du secrétariat à la planification « des années 1960, que le couple éducation/culture populaire, opposition implicite, mais doublon explicite, perdra de son intérêt et que PEC pourra en négliger la seconde

---

<sup>885</sup> Frédéric Chateigner : *Éducation populaire : les deux ou trois vies d'une formule* Thèse de doctorat en Science politique, Sous la direction de Vincent Dubois et de Gérard Mauger. Soutenue en 2012 à Strasbourg, École doctorale Droit, science politique et histoire, p. 215

<sup>886</sup> Ibid., P 228

moitié.<sup>887</sup> » En 1962, année où Dumazedier publia *Vers une civilisation du loisir ?* Kaës et Charpentreau publièrent *La culture populaire en France*.<sup>888</sup>

Comme nous sommes toujours dans les analyses critiques de l'itinéraire intellectuel de Dumazedier, il convient de revenir, un court instant, sur cet ouvrage repris également dans les travaux de Chateigner. Apprendre à apprendre, à penser à des adultes, était une ambition qui paraissait suspecte, aux yeux des auteurs de ce nouvel essai sur la culture populaire. Surtout, disaient-ils, si cette technique d'apprentissage prenait comme assise les théories de Wallon elles-mêmes fondées sur la psychologie cognitive de l'enfant et non de l'adulte.

*La culture populaire ne va tout de même pas devenir la méthode Pelman du pauvre ? S'insurgeaient-ils. Et encore, À jouer des techniques comme d'un jouet trop neuf, le danger nous guette de prêter attention moins à l'homme qu'à ce qui permet d'agir sur lui. [...] Assimiler la culture populaire à une technique de la pensée (comme à tout autre moyen technique) ce serait faire régresser un mouvement d'émancipation que nous avons au contraire la charge d'aider à se développer.*<sup>889</sup>

Mais, revenons à Chateigner qui, avançant dans l'histoire de l'éducation populaire, montre comment la formule de "culture populaire" et surtout de son adjectif (populaire) disparaissait au profit des idiomes de l'animation et du préfixe "socio" auquel on attachait d'autres adjectifs, socio-éducatif, socio-culturel, ou encore socio-pédagogique.

Au milieu des années soixante-dix après la remise en cause des (pères) fondateurs sur la dimension politique du mouvement, d'autres voies possibles dans le sillage d'une sociologie critique avec l'irruption de Pierre Bourdieu sur la scène intellectuelle, allaient attirer les jeunes générations d'intellectuels et de militants. C'est l'époque où, si l'on suit Chateigner, on voit apparaître le déclin de la catégorie éducation populaire et de son faux-ami de culture populaire au profit de nouveaux paradigmes.

---

<sup>887</sup> Ibid., p. 234.

<sup>888</sup> Jacques Charpentreau et René Kaës *La culture populaire en France*, op. cit.

<sup>889</sup> Ibid., p. 139 et 140

## 2.4. 1967, extraordinaire AG à l'Institut de la Viande

Dans cette tumultueuse fin de la décennie des années soixante, qui avec l'arrivée en France de l'influence des musiques rock, des modes anglo-saxonnes et américaines seront baptisées de l'anglicisme "les sixties", quelque chose était prêt à vaciller. Dans cette veine, le fond de l'air était chaud, rouge, disaient les cinéastes Chris Marker ou Godard... La leçon que nous observerons à PEC était qu'il fallait reconsidérer ses alliances politiques, pour éviter les coups tordus, qui pouvaient vous cueillir par surprise quand des alliances improvisées entre communistes et gauchistes (camarades irréconciliables) pouvaient conduire à la boucherie<sup>890</sup>. Comme nous l'avons découvert plus haut dans les mémoires autobiographiques de Rován dans le souvenir de cette fameuse Assemblée Générale mouvementée du 7 mai 1967 qui eut lieu à Saint-Etienne, Dumazedier président, entouré du trio de tête avec ses deux vice-présidents Paul Lengrand et Joseph Rován et son secrétaire général Benigno Cacérès, présentait que quelque chose allait changer.

*Nous devons d'abord essayer de réduire l'incertitude de l'avenir. Les modèles changent plus vite que les générations. La présence de l'avenir est beaucoup plus grande que par le passé, ce qui augmente encore la distance culturelle entre les idées, valeurs, vécues par une nouvelle intelligenzia (sic) (chercheurs, inventeurs, créateurs) et par la population y compris les transmetteurs, qui se trouvent donc dans une situation inconfortable. Si nous voulons une démocratie culturelle, condition et effet d'une démocratie economico-politique, il faut que la réduction de la distance politique et sociale soit l'objet d'un effort permanent d'une ampleur sans précédent. [...] Où est le pouvoir réel ? Que devient le pouvoir politique ?*<sup>891</sup>

Les modèles de la génération montante d'après la Libération étaient en effet en train de changer de style et de préoccupation. Avec l'arrivée massive des biens de consommation (T.V., voiture, équipements ménagers, etc.) et l'exode vers les villes, la jeunesse ne se satisfaisait plus du vieux monde des « jours heureux » promis à la Libération. Elle désirait s'émanciper, c'était « l'irruption de 68 » abordée avec Henri Lefebvre à l'instant qui avait séduit certains militants

---

Allusion métaphorique à l'AG de PEC suggérée par Rován qui se déroulait à l'institut de la viande que nous retrouverons dans la page qui suit.

<sup>891</sup> Joffre Dumazedier, Introduction XXIème AG de PEC (5/6 Mars 1966), *Revue d'Education populaire* N° 66, Paris, 2<sup>ème</sup> trimestre 1966. 76p., p.35. Mot souligné dans le texte original.



de PEC. « Depuis un certain nombre d'années, l'évolution de la société et les forces nouvelles que prend le développement culturel dans notre pays, ont entraîné pour les Mouvements tels que PEC une série de "crises de croissance" qui ont abouti à un état de crise latente.<sup>892</sup> » Cette phrase est extraite d'un document de travail adressé par le président Dumazedier aux adhérents en vue de préparer l'AG extraordinaire de PEC qui eut lieu au mois de novembre 1967 à l'Institut de la viande. De là peut-être l'allusion, teintée d'un brin d'ironie, à la boucherie de Rovau. On sentait bien pointer des tensions entre les générations, les militants qui composent l'association et sont d'ailleurs appelés « les pères, les fils, les autres.<sup>893</sup> »

Pour expliquer ces évolutions Geneviève Pujol<sup>894</sup> reprit le concept de génération, en faisant référence aux travaux de Karl Mannheim. Elle s'inspirait par ailleurs des historiens qui approchent toujours ces mouvements générationnels avec méfiance, pour son caractère rétroactif et souvent attaché à un petit groupe d'individus. Pourquoi tout en étant minoritaires, feraient-ils prendre à l'ensemble d'une génération, les stigmates de distinction d'un petit nombre d'individus ? Certes, une opération qui s'avère toujours un peu douteuse, des effets d'âge, de génération, « le prisme générationnel semble particulièrement important pour les jeunes générations, qui ont toujours l'impression naïve de débarquer en terrain vierge, alors que leurs aînés sont marqués par un passé qu'on peut certes étudier, mais dont on n'aura jamais le vécu.<sup>895</sup> »

## 2.5. Élités de génération

Geneviève Pujol, auteure avec Madeleine Romer du précieux *Dictionnaire des militants*, reprend dans son questionnement sur les élites de demain, les couches de stratigraphie du milieu intellectuel, un concept emprunté à Rémy Rieffel.

La première est la "génération de la crise" celle qui est née entre 1900 et 1910, Léo Lagrange (1910), Chombart-de-Lauwe (1913), Dunoyer de Segonzac (1906) qui avaient été marqués très fortement par la crise économique des années trente.

---

<sup>892</sup> Document de travail AG Ext. 11-12 Nov. 1967, *Revue d'Education populaire* N°69. 37P., P.23.

<sup>893</sup> Ibid., p.27.

<sup>894</sup> Geneviève Pujol, *Des élites de société pour demain ?* Editions Erès, Ramonville Saint Agne, 1996, 190p.

<sup>895</sup> Pierre Blavier, « La notion de génération en histoire », *Regards croisés sur l'économie*, 2010/1 (n° 7), p. 44-46. Consulté le 25/05/20

La seconde génération est celle de la Résistance, née entre 1910 et 1924, où l'on retrouvera Cacérés (1916), Rovan (1918), Dumazedier (1915), « les pères », parmi les fondateurs de PEC, mais aussi Chris Marker (1921) qui ont entre vingt-cinq et trente ans pendant la Seconde Guerre mondiale, l'adolescence ou l'entrée dans l'âge adulte étant propice à s'imprégner d'un événement de cette ampleur.

La "génération de la guerre froide" était née entre 1924 et 1934. On y trouvait Pierre Gaudibert (1928), Geneviève Pujol (1930), Jean-François Chosson (1928), qui avaient, à leur adolescence ou à un âge dit sensible, vécu la reconstruction du pays puis la guerre d'Algérie.

Bien évidemment, cela devait peser sur la mémoire et les pensées de ces femmes et de ces hommes. C'est cette dernière génération dite "de la guerre froide" qui participa à l'ébranlement qui agitait les réunions de PEC à la fin des années soixante sans pour autant persévérer dans cette contestation, proposer, ou encore initier des changements majeurs.

Bien au contraire : Jean-François Chosson en devint le président, Guy Saez le secrétaire général adjoint et Geneviève Pujol reprit sa collaboration au CNRS avec le groupe du loisir de Dumazedier. Marie-Françoise Lanfant, Pierre Gaudibert et Georges Bensaïd restèrent plus distants du mouvement.

Quoi qu'il en soit comme le disait Jean-François Sirinelli : « Certes, les phénomènes de génération ne sont pas un passe-partout de l'explication historique, mais ils fournissent un trousseau de clés qui, bien sûr, n'ouvrent pas toutes les portes, mais sont souvent efficaces. »<sup>896</sup>

En fait, PEC semblait en fin de cycle et avait du mal à trouver un nouveau souffle suffisamment puissant pour rebondir sur de nouvelles voies. Un problème de cohérence, de vision commune entre le foisonnement des activités passées et les nouvelles actions à entreprendre, à (re)fonder peut-être sur une nouvelle doctrine, restait en suspens. Le Manifeste « Un peuple une culture » demeurait la référence, même si autour des nouvelles activités de formation particulièrement tournées vers les adultes, en vue de professionnaliser les animateurs, par exemple, ou autour des stages d'entraînement mental, de nouveaux textes étaient nécessaires.

La question de l'identité de PEC, mouvement d'idées, bureau d'étude, organisme technique d'édition de diffusion de formation, entreprise associative était dans tous les débats. Les

---

<sup>896</sup>Ibid., p. 62-63.

conclusions des réunions de Boulouris situent clairement le débat du côté politique : ceux qui étaient pour se doter d'alliés privilégiés parmi les syndicats ou les partis politiques, et d'un autre côté ceux qui étaient pour garder des fronts, des alliances tournantes au gré des combats à mener.

À cet endroit l'affirmation de valeurs autonomes du point de vue esthétique, politique, démocratique paraissait incontournable. La nécessité du recours, d'un dialogue incessant et soutenu avec les sciences humaines autant que d'un rééquilibrage, "Paris-province", entre les milieux parisiens et la mouvance des associations en région se posa de façon cruciale.

### **3.Nouveaux concepts sociologiques**

#### **3.1. Dumazedier contre Bourdieu ?**

Comme nous l'avons vu, en ce début des années soixante-dix, les intellectuels investis dans les sciences sociales semblaient plutôt méfiants envers la culture populaire y compris derrière son masque de l'animation socio-culturelle, pour penser que ces activités pouvaient lui être globalement favorables pour réconcilier le peuple et la culture. Pierre Besnard ironisait dans son étude sur PEC qui, comme on l'a vu, avait appelé son Manifeste en 1945 "Un peuple une culture". « Vingt-cinq ans après, il y a peut-être toujours une culture, mais à la recherche [de quel] du peuple ? <sup>897</sup> »

L'arrivée de Dumazedier comme professeur à la Sorbonne lui donna également la faculté de diriger les thèses de futurs collaborateurs, comme Pierre Besnard qui soutient sa thèse avec Joffre Dumazedier en 1971 puis Michel Simonot en 1973, Geneviève Poujol en 1976 et Nicole Samuel en 1980.

Michel Simonot racontait ses déboires avec son directeur de recherches, alors qu'il était en même temps séduit par les théories de Bourdieu, dont il rejoignit en cachette le séminaire à l'École Nationale Supérieure. Il était jeune assistant et enseignait à Lille, comme Bourdieu à cette époque. « [...] je recevais, en plein cours, dans une ambiance post-soixante-huitarde, des insultes violentes de la part des étudiants en sociologie, téléguidés par un enseignant, disciple

---

<sup>897</sup>Pierre Besnard, *Socio-pédagogie de la formation des adultes*, op. cit., p.547.

trop zélé de Bourdieu.<sup>898</sup> » Les braises encore rouges de mai attireraient les consciences sociopolitiques. Dans le séminaire des doctorants de Dumazedier, Simonot ayant prudemment voulu évoquer ses recherches, en période de bouclage de sa thèse, autour des problématiques de l'animation, qui là aussi « empruntaient toujours plus au champ conceptuel de Bourdieu » attira les foudres de son maître. « La situation était totalement inhabituelle par sa violence abrupte. Je crus à une rupture totale. »<sup>899</sup> Il finit par soutenir sa thèse malgré tout et apprit par des fuites des membres du jury que Dumazedier n'était pas favorable à ce qu'il soit reçu, mais les autres jurés étaient d'un avis contraire. Finalement, il l'obtint avec une mention et la publia aux PUF en 1974.<sup>900</sup>

Quoi qu'il en soit Dumazedier sera pour la génération qui au début des années soixante-dix préparait son doctorat avec lui, un formidable passeur, encourageant par ses travaux et ses recherches différents cercles d'intellectuels non pas derrière, mais avec lui, dans l'aventure de la recherche. Cela nous est confirmé par Geneviève Pujol qui le mentionne dans un document dactylographié, sans date, mais probablement écrit au moment de son départ de la rédaction en chef des *Cahiers de l'animation*. Une précision attestée également par François Lebon dans son enquête sur les auteurs de la revue :

*J'ai fait mes classes avec Dumazedier dans l'équipe de sociologie du loisir et des modèles culturels (CNRS) de 1967 à 1970 date à laquelle je suis entrée à l'INEP [...] C'est par l'équipe du Loisir que Roger Sue est entré au comité de rédaction. C'est par l'équipe du Loisir que j'ai fait la connaissance de Michel Simonot avec qui la collaboration a été particulièrement fructueuse de 1975 à 1981, date à laquelle de nouvelles fonctions à la DDC l'ont accaparé.*<sup>901</sup>

Dumazedier est bien plus un entraîneur qu'un gourou. Il est plus un éveilleur qu'un maître. Nous le percevons comme un ourdisseur toujours enthousiaste pour réunir de nouveaux cercles

---

<sup>898</sup> Francis Lebon, Pierre Moulinier, Jean Claude Richez et Françoise Tétard (*sous la dir.*) *Un engagement à l'épreuve de la théorie Itinéraire et travaux de Geneviève Pujol*, L'Harmattan, Paris 2008, 250p (Débats Jeunesse), p.96.

<sup>899</sup> Ibid., p.96-97.

<sup>900</sup> Par la suite, furent publiés des échanges par articles interposés où s'affrontaient Simonot et JF Chosson, sur des points de vue théoriques opposés dans les numéros 11 & 12 des Cahiers de l'Animation.

<sup>901</sup> Francis Lebon, « Des intellectuels sécants? Enquête sur les auteurs des *Cahiers de l'animation* (1972-1987) » Itinéraire des travaux de Pujol p. 88. Passage souligné par l'auteur.

d'études, un archéologue des mondes à venir, éclairé par le passé, plutôt qu'un prédicateur de la future société.

L'itinéraire intellectuel de Geneviève Poujol le confirme à de nombreux endroits. La recherche universitaire y côtoie de bonne grâce le militantisme culturel. Historienne et sociologue, militante à PEC, elle était la principale animatrice de l'association *Culture populaire et sciences sociales*, support pour le financement des recherches des équipes de Dumazedier. Elle en fera changer l'appellation, « culture populaire » étant jugée « inappropriée, voire ringarde »<sup>902</sup>, elle sera rebaptisée en 1970, ADRAC (Association pour la Diffusion des Recherches sur l'Action Culturelle) : « Le prétexte de l'association est la diffusion de la recherche. Geneviève, en position inconfortable, a écrit plusieurs lettres de démission à Dumazedier, qu'en définitive, elle n'enverra pas. »<sup>903</sup>

Un point commun avec Simonot était l'attrance qui les poussait tous deux vers Bourdieu. Geneviève fit un troisième cycle d'études en suivant le cours de Bourdieu sur la sociologie de la culture, puis elle lui demanda de diriger sa thèse par un courrier avec son projet auquel il répondit en lui conseillant de rencontrer Luc Boltanski. Orientant sa thèse sur la formation des adultes dans les carrières de l'animation, elle suivit pour finir le cours de sociopédagogie des adultes de Dumazedier et soutint sa thèse avec lui, sur la dynamique sociale des institutions socioculturelles, en avril 1976. Dans un article plus récent, mis en ligne sur le site du ministère de la Culture et de la Communication en août 2013,<sup>904</sup> Poujol et Simonot se sont retrouvés autour du débat entre culture et socioculturel. Ils ont écrit l'histoire des fonctions de l'animation, de la période de son émergence dans les années soixante, à la décennie des années quatre-vingt où l'animation changea de tenue en s'habillant d'un nouvel idiome générique : la médiation.

Dans cet article, ils développèrent un long paragraphe en comparant les « deux figures sociologiques de référence Joffre Dumazedier et Pierre Bourdieu ». Ce dernier cherchait à débusquer les mécanismes qui empêchaient le développement de la démocratisation de la culture et de l'éducation vers les classes populaires. Dumazedier militait justement, on l'a vu,

---

<sup>902</sup> Jean-Marie Mignon, *Geneviève Poujol, une vie*, op. cit., p.34.

<sup>903</sup> Ibid., p. 35. C'est aussi ce qu'elle nous confirma dans nos entretiens.

<sup>904</sup> Pierre Moulinier (sous la dir.) « Militants, animateurs et professionnels le débat "socioculturels-culturel" 1960-1980 » in, *Les associations dans la vie et la politique culturelle. Regards croisés.* [Td D28]. Publication en ligne du Département des études de la prospective et des statistiques.

pour une culture du peuple, mais plus justement peut-être pour une culture partagée, organisée, engendrée par et pour le peuple emporté par son implication et sa créativité.

Là où Dumazedier ambitionnait des changements sociétaux par le loisir et la culture, pour Bourdieu, à l'instar des individus et des institutions, la reproduction nivelait, contrariait les appétences et les goûts culturels des populations.

Voilà comme nous venons de l'analyser, les raisons de leurs profondes et radicales discordes. Ils s'estimaient et se fréquentaient dans le cadre de leurs activités professionnelles au CNRS, puis dans le monde universitaire, mais ne se sont jamais affrontés publiquement pendant des séminaires ou des colloques, nous y reviendrons.

La réception des théories de Bourdieu fut également mal comprise par les enseignants et animateurs dans les années soixante et soixante-dix. Ils étaient dans le désarroi, accusés par les sociologues critiques et leurs adeptes de complicité avec ce système de sélection de domination et d'assignation à ses origines, à son capital d'éducation et de culture. Ils ne fréquentaient pas tous le royaume de Bourdieu imaginé par Nathalie Heinich plus haut. Pour certains, cette sociologie était la cause d'une dépression intellectuelle, surtout chez les animateurs. « L'obscur clarté émanant des sociologues critiques a conduit toute une génération d'animateurs à la morosité institutionnelle, à l'angoisse existentielle basée sur le sentiment de leur impuissance, face aux inégalités culturelles inéluctables.<sup>905</sup> »

En même temps que les sciences sociales se développaient, les milieux de la culture et de l'animation déniaient ces avancées, là était le paradoxe. Les sociologues freinaient les ardeurs et les élans de la démocratisation de la culture et de l'éducation qui mobilisaient les acteurs de ces secteurs. Le malentendu s'apaisera avec l'arrivée de la gauche à la présidence de la République et au gouvernement en même temps qu'émergeait cette fameuse notion de "médiation culturelle", qui éclipsera pour un temps celle de culture et/ou d'éducation populaire. La problématique de la formule (culture/éducation populaire) était-elle d'autant réglée ou plutôt savamment mise sous le boisseau ?

Quoi qu'il en soit, les fonctions d'un animateur socioculturel ou culturel ne se substituaient pas à celles d'un éducateur encore moins au métier de professeur. Il semble que les fonctions

---

<sup>905</sup>Jean-François Chosson « La saga de l'animation socio-culturelle au ministère de l'agriculture 1965-1985 » Archive ENFA 52p.P 42. Extrait de sa thèse « L'institutionnalisation de l'utopie : de l'éducation populaire à la mise en place d'un service public d'éducation permanente au ministère de l'agriculture », publié en 1987.

de l'animateur missent en scène les arts ou les savoirs dans un processus de mise en relation des artistes, des œuvres et des publics. Il créait des chances, des occasions pour rendre accessible aux publics, qu'il essayait de capter, les œuvres et les pratiques culturelles. Son but n'était pas de changer ou d'accroître le capital culturel de son auditoire, mais de lui offrir des opportunités de faire en quelque sorte son marché<sup>906</sup> de biens symboliques. Et cela, notamment dans les espaces du péri-ou du post-scolaires, où l'on apprenait librement. Le but est de permettre à l'élève, qui se trouvait non plus face à l'instituteur ou au professeur, de faire ses propres choix, tout l'inverse d'une culture dominée, limitée par un champ des possibles. Écoutons Geneviève Pujol sur ces aspects :

*Le courant de Mai 68 n'a fait que renforcer cette conviction. L'animateur n'a pas à instruire, ni à éduquer, ni à diriger, mais à faire jaillir la demande et à faciliter les relations. Tout cela étant de l'ordre de la technique qui s'apprend, l'animateur ne peut être qu'un professionnel. Destinée à tous, l'animation perd ainsi son objectif "populaire". Elle est devenue la version professionnalisée de l'éducation populaire. [...] Ce que l'on a appelé "socioculturel" provient de l'institutionnalisation par l'équipement et de la professionnalisation du champ de l'éducation populaire.*<sup>907</sup>

Puis elle explique plus loin que, au milieu des années soixante-dix, le débat avait été animé entre les tenants du courant social et les militants culturels. Certains professionnels iront vers la culture, d'autres vers la politique et les troisièmes vers le secteur social qui, avec l'éducation permanente, leur permettra de réinvestir (de détourner ?) les messages de l'éducation populaire.

### **3.2. Dumazedier, docteur sur travaux**

C'est dans cette ambiance, empreinte des mouvements et des imaginaires idéologiques de mai-juin 68, que nous allons analyser deux ouvrages majeurs de Dumazedier. Ils ont été publiés au début des années soixante-dix dans la collection Sociologie aux éditions du Seuil.

Le premier ouvrage revient sur les thèses de son bestseller sur la civilisation du loisir pour en faire une critique et une contre-critique. C'est le titre programme de ce nouvel opus :

---

<sup>906</sup> Le marché étant entendu ici dans le sens des échanges, de la rencontre, du troc... En terme d'espace il serait plutôt un marché de plein vent que la main invisible des spéculations des acteurs de l'économie libérale.

<sup>907</sup>Geneviève Pujol, *Des élites de société pour demain ?* op. cit., p.96.

*Sociologie empirique du loisir. Critique et contre-critique de la civilisation du loisir*<sup>908</sup>, un ouvrage élaboré pour présenter sa thèse sur travaux, qu'il soutiendra le samedi 10 novembre 1973, salle Louis-Liard à 14 h 30. Ces précisions du rendez-vous de la soutenance se trouvaient dans le journal *La Croix* qui consacra, le jour même, une page entière pour une interview accordée par Dumazedier autour des questions du loisir. Elle avait pour titre générique « Joffre Dumazedier : Toute réforme de la société ignorant les structures et les valeurs du loisir ne peut qu'aller à l'échec<sup>909</sup> ». En bas à gauche de la page, un entrefilet s'attarde sur l'ère de la construction des grands paquebots qui semblait révolue, pour le ministre des Transports de l'époque, M. Yves Guéna, s'exprimant devant le Conseil supérieur de la marine marchande.

En bas de page figure un court article de J.P. Hauttecoeur qui s'émeut sur une possible autre disparition, celle des bistrotts, « salon du pauvre où l'on se sent presque aussi bien qu'en famille quelques fois mieux. » Il y fait le lien avec un colloque sur le sujet auquel Dumazedier avait participé en défendant le rôle culturel et social des cafés. Dans l'introduction, il est fait référence à l'intergroupe sur le loisir du VI<sup>e</sup> Plan auquel Dumazedier avait participé, qui, malgré des préconisations très sérieusement élaborées sur l'importance du loisir « pour le devenir national », n'avait reçu qu'un succès d'estime. Dumazedier est présenté comme « un sociologue de réputation internationale, bien connu pour les travaux qu'il mène depuis vingt ans sur le problème du loisir<sup>910</sup> ». Pour insister sur l'importance de ces questions, il signale dans l'entretien, que, dans le quinquennat qui allait de 1966 à 1971, vingt-cinq congrès s'étaient tenus sur ces thématiques. Le loisir devenait influent en impactant les institutions scolaires et celles du travail, toutes les réformes dans ces domaines devaient en tenir compte. Il n'était pas que le temps résiduel après le travail ou la classe. Il insiste par exemple sur l'une des origines de la crise scolaire dans le refus de certains travaux imposés aux élèves qu'il relie à « une revendication d'autoformation volontaire qui concerne avant tout un nouveau style de loisir des jeunes.<sup>911</sup> » Il en va de même pour les transformations des horaires, de l'implantation ou du style lui-même du déroulement des cultes religieux.

---

<sup>908</sup>Joffre Dumazedier, *Sociologie Empirique du Loisir critique et contre-critique de la civilisation du loisir*, Editions du Seuil, Paris 1974, 270p. (Collection Sociologie).

<sup>909</sup>*Le journal La Croix*, samedi 10 Novembre 1973, p8.

<sup>910</sup> Ibid.

<sup>911</sup> Idem.



Ces phénomènes le conduisent au fondement même de sa théorie du loisir où s'élaborait des valeurs et des comportements nouveaux qui tendent à transformer tous les autres. Il donne pour exemple le rôle des cafés comme lieux de brassage et de participation sociale et culturelle grâce à ces nouveaux temps du loisir et celui du sport qui pouvait permettre de nouveaux rapports entre les professionnels et les amateurs de ces disciplines.

Dumazedier venait de passer déjà quelques années en tant que « professeur chargé d'une maîtrise de conférence de l'UER des Sciences de l'Éducation (socio-pédagogie de l'éducation des adultes et sociologie du loisir), cours de maîtrise et séminaire de 3<sup>e</sup> cycle de l'Université René Descartes (Paris V), depuis la rentrée de l'automne 1969. En 1974 avec le bénéfice de sa thèse, il devint titulaire de la chaire de sociopédagogie des adultes à la Sorbonne. L'équipe de sociologie du loisir et des modèles culturels du CNRS qu'il avait dirigée fut transférée à l'Université tout en restant associée au CNRS jusqu'à son départ à la retraite en 1984<sup>912</sup>.

Le deuxième ouvrage pour cette période fut édité, toujours au Seuil, en 1976, trois années plus tard. C'était le second tome de l'ouvrage de Dumazedier *Le loisir et la ville*. Il y travailla en collaboration avec Nicole Samuel. Il s'agit des conclusions de sa grande enquête sur le loisir dans la ville d'Annecy où il était retourné dix ans après l'étude qui fut publiée en 1966 à partir des enquêtes qu'ils avaient menées dès 1957.

Au-delà de l'observation des phénomènes majeurs du loisir dans le monde urbain, deux nouveaux concepts y sont présentés : ceux de société éducative et de pouvoir culturel, qui furent repris eux aussi de façon très didactique comme dans le livre<sup>913</sup>. *Sociologie empirique du loisir* fut donc son ouvrage théorique tiré de sa thèse. Elle était une sorte de commande, qui lui permit d'accéder à la légitimité auprès de ses pairs et du système statutaire et académique de l'Université. En outre, il fut reçu au grade de « docteur-ès-lettres » et ainsi mit en ordre sa carrière professionnelle, malgré son agacement à ce sujet, comme nous le disions plus haut.

---

<sup>912</sup>Gilles Pronovost, (sous la dir.), Claudine Attias-Donfut et Nicole Samuel, *Temps libre et modernité Mélanges en l'honneur de Joffre Dumazedier*, Presses de l'Université du Québec, L'Harmattan, Montréal 1993, 404p., p18-19. Informations tirées de son récit autobiographique recueillies par Nicole Samuel et d'un tapuscrit qui nous a été remis par Hélène de Gisors titré « Bio-Bibliographie de Joffre Dumazedier à l'appui d'une demande d'accès au rang de professeur sans chaire et de professeur à titre personnel. » daté du 17 janvier 1977 (ANNEXE VII).

<sup>913</sup>Joffre Dumazedier, Nicole Samuel, *Le loisir et la Ville, Société éducative et pouvoir culturel*, Éditions du Seuil, Paris 1976. (Collection Sociologie).

La soutenance de sa thèse eut lieu à la Sorbonne devant un jury composé des professeurs Raymond Aron (président), Roger Bastide, Jean Cazeneuve, Maurice Debesse et Jean Fourastié.<sup>914</sup> On peut penser qu'il avait suffisamment de prestige pour se composer un jury à sa convenance. La copie du rapport de thèse, écrit à l'issue des délibérations du jury par son président Raymond Aron, signataire du document<sup>915</sup>, (ANNEXE VII) confirme avec précision cette ordonnance universitaire. « [...] La Faculté avait demandé à M. Dumazedier d'écrire seul un texte qui résumait, synthétisait, prolongeait ses recherches et ses résultats [...] même si la matière en avait déjà été publiée sous une forme ou sous une autre.<sup>916</sup> » Dans la suite des délibérations de ces personnalités intellectuelles éminentes, synthétisées par Raymond Aron, nous avons eu du mal à démêler le paragraphe que nous reproduisons ci-après. Le rapport de Raymond Aron répond favorablement à la reconnaissance attendue par l'octroi d'une mention très honorable à Joffre Dumazedier. Les membres du jury lui exprimèrent ainsi toute « l'estime qu'ils éprouvent pour son œuvre et sa personne » et aussi un condensé des problématiques de la sociologie dumazédiérienne, sociologie active animée par une philosophie généreuse de l'éducation tout au long de la vie, de l'intellectuel, mais aussi de l'homme d'action, qui prend part aux combats de son époque. Les appréciations semblent profondément mesurées et objectives.

Il y est question de la définition du loisir différencié du temps libre, un phénomène social des sociétés industrielles, conçu comme ce qui reste (effet résiduel) quand cesse le travail. Dumazedier est aussi à la recherche d'une définition du loisir dans les sociétés post-industrielles de la fin des Trente Glorieuses (expression créée par Jean Fourastié, membre du jury, il était souvent citée dans les ouvrages du candidat). Libéré du travail et des autres institutions (familiales, religieuses, politiques) le loisir devient un *temps à soi* et doit permettre le développement culturel des individus, métamorphosant, bouleversant les rapports entre l'individu et la société.

Le débat s'engage après la présentation de Dumazedier, « parlant librement sans note, dans un style direct », autour justement de ses concepts de temps libre et de loisir (« phénomène

---

<sup>914</sup>Extrait des notes liminaires de *Sociologie empirique du loisir* op. cit., P7.

<sup>915</sup> Document signé par Raymond Aron daté du 13, qui nous a gentiment été adressé par Hélène de Gisors. (Annexe XIV).

<sup>916</sup>Idem (p.1 à 3), ainsi que les citations qui suivent également tirées du Rapport de thèse pour ne pas alourdir la lecture du texte dans la page qui suit.

majeur avec une cohérence cachée ») et des rapports entre eux. Plusieurs critiques affleurent lors des discussions entre ces collègues et pairs, réunis pour cet exercice dans la prestigieuse Université, l'*alma mater*, de la Sorbonne.

Une première critique fut celle de l'absence de références au passé, comme si le loisir était un fait social, apparu seulement avec les sociétés post-modernes. Dans ce sens, le jury évoqua le rapport entre les fêtes religieuses ou profanes et le loisir. Maurice Debesse insista plus sur les aspects liés aux sciences cognitives et à la sociologie de la connaissance. Les distinctions entre le souhaitable et le probable, entre concepts et données expérimentales sont apportées par Fourastié.

Les remarques ou critiques qui suivent dans le rapport du jury de thèse de Dumazedier nous ont posé plusieurs problèmes d'interprétation. Cela pouvait nous mener à la limite de la confusion ou du contresens. Pour en sortir, nous avons été obligé de les reformuler à notre façon, dans nos mots, (même encombrés du style de l'époque où nous vivons), pour ne pas commettre justement d'anachronisme.

Roger Bastide, autre membre du jury, était un spécialiste des questions de la transe, du sacré, du rêve, du sauvage, notamment des tribus du Brésil où il officiait dans le cadre d'une chaire de sociologie à l'Université de Sao Paolo. Il était auréolé d'un prestigieux magistère d'ethnologue, d'anthropologue, de poète et de "socio-analyste", comme aimait à le présenter son ami Henri Desroches. Son intervention fut retranscrite par Aron, dans une rhétorique de procès-verbal dense, dialectique et synthétique. On y retrouve aussi les inflexions de l'époque post-soixante-huitarde, avec les notions de *gauchistes* et de *classe prolétarienne*, qui font écho aux critiques évoquées plus haut du dit populisme dumazedierien.

Bastide s'intéresse plutôt aux refus, aux résistances des populations à s'intégrer ou à se laisser dominer, voire manipuler, par les cultures dominantes<sup>917</sup>. Cela semble l'opposer à la position de Dumazedier, pourtant pas très éloignée, si ce n'est qu'une interprétation univoque de la planification ou du développement culturel opposée à la liberté souveraine des individus pouvait les séparer. Bastide trouve la culture dominante des maisons de la culture dans la culture populaire (prolétaire) là où l'inverse n'est pas vrai. Selon lui, on ne trouve pas de culture

---

<sup>917</sup>La production de la culture dominante fera l'objet d'une longue contribution de Pierre Bourdieu et Luc Boltanski : La production de l'idéologie dominante. In : Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 2, n°2-3, en juin 1976, soit trois années plus tard.

populaire (ni de prolétaire d'ailleurs) dans les maisons de la culture. Ceci étant, à la fin de son analyse, il se définit plutôt en conservateur, gardien du temple et des traditions comme le seraient les gauchistes (sic !) plutôt que le thuriféraire de la modernité scientifique.

Cela fit rebondir Dumazedier du côté des nouvelles valeurs que semblaient charrier avec elles les mutations du loisir. Ils conclurent la soutenance par une forme de scepticisme prudent sur ces questions. Ils se demandèrent si la sociologie du loisir avait trouvé son cadre conceptuel, si elle était le point de convergence de plusieurs approches disciplinaires ou un domaine autonome ? En même temps, on reconnaît la signature du scepticisme aronien envers la sociologie quand il se posait la question de savoir si « les autres domaines de la sociologie [étaient] mieux structurés ? » A l'issue de ce rapport du jury de la thèse de Dumazedier, on peut se demander si cette remarque allait être encourageante pour le futur de la sociologie du loisir, ou la rendre encore plus opaque ou nébuleuse... Mais laissons enfin place, comme annoncé, aux remarques de Roger Bastide.

*La parole est à Roger Bastide qui exposa pourquoi sa propre philosophie s'éloignait beaucoup de celle du candidat. Celui-ci s'efforça au fond d'intégrer tous les membres de la collectivité à la culture dominante alors que M Bastide s'intéresse avant tout au refus de certaines classes ou certaines ethnies de s'intégrer et préfère la culture prolétaire à celle des maisons de la culture en ce sens qu'il trouve l'autre dans la première, non dans la seconde. Il s'efforce de montrer qu'en dernière analyse le candidat veut planifier le développement culturel et que lui se sent proche du gauchisme dans la mesure où ce dernier est « réactionnaire », défenseur du passé et hostile à la rationalité moderne. M. Dumazedier, dans sa réponse, affirme que dans le loisir s'affirment de nouvelles valeurs de liberté, en même temps qu'une réaction contre le désenchantement du monde par la science. <sup>918</sup> »*

### **3.3. Un temps à soi**

Quelle est cette sociologie empirique du loisir que proposait Dumazedier dans sa thèse puis dans ce livre ? Dans son introduction Dumazedier a présenté immédiatement son ambition : se concentrer sur l'analyse des faits, sur une observation méthodologique et rigoureuse des phénomènes sociologiques, qui doit nous permettre ensuite d'en déduire des conséquences pour

---

<sup>918</sup>Idem p.2 Dernière citation du rapport de soutenance rédigé par Raymond Aron. (ANNEXE VII)

l'analyse théorique. Ainsi, Dumazedier réfute toute tendance à la prophétie dans laquelle il rangeait les travaux de Fourastié et de Mandel et la remplace par la notion de prévision. Il ne s'agit pas de prédire l'avenir de nos civilisations, de nos modes de vie, mais de leur trouver des scénarios probables d'évolution possible.

*Il est toujours possible d'illustrer une thèse ou une théorie spéculative quelconque par la méthode des cas favorables empruntés pêle-mêle au passé ou au présent. Ici ou ailleurs, nous oublions trop souvent que, pour tenter de prouver une hypothèse, il est nécessaire :*

- 1. De rassembler l'ensemble des faits pertinents,*
- 2. De confronter dans ces ensembles ceux qui sont positifs et ceux qui sont négatifs, sans omission ni répétition par rapport à l'hypothèse,*
- 3. D'observer les relations mutuelles entre les faits pour savoir lequel exerce sur l'autre l'action la plus forte,*
- 4. D'observer les tendances évolutives de chacun pour déterminer celles qui vont croissant, lesquelles vont décroissant. Chaque fois que cela est possible, nous tenterons d'utiliser des ensembles de faits représentatifs établis par des recensements ou des sondages qui autorisent à la généralisation par la probabilité.*<sup>919</sup>

Bien sûr, Dumazedier tenta de clarifier, de nommer les différentes qualités du loisir. Il fallait sortir des idées reçues, des confusions idéologiques entre oisiveté, expression ou manipulation de soi, une fois libéré du travail aliéné et aliénant. Ne pouvait-on se saisir de l'opportunité d'une autoformation, (cette notion commençait à apparaître déjà dans son opus de 1966) plutôt que de s'abreuver du poison d'une société malade ? Voilà les critiques et contre-critiques qui se dévoilèrent petit à petit autour de ce que pourrait devenir une civilisation du loisir.

La passion des sujets traités devait s'emparer du chercheur, même s'il visait une rationalité scientifique. Évoquant Bachelard, il appelait cette passion comme « le sel des sciences sociales [sans quoi] la sociologie empirique risque d'être réduite à une froide et coûteuse comptabilité de fréquences et de corrélations correspondant souvent à des évidences. »<sup>920</sup>

---

<sup>919</sup>Joffre Dumazedier, *Sociologie Empirique du Loisir critique et contre-critique...*, op.cit., p. 28.

<sup>920</sup>Ibid., p. 12.

Au-delà des problèmes de définition du loisir (ou de sa sociologie), des sujets plus épistémologiques comme la question de l'objet de la sociologie ou la manière synchronique ou diachronique de poser les questions sociologiques étaient évoqués. Dumazedier invitait à discuter ces questions dans son ouvrage. Il annonçait au lecteur qu'il aurait à se confronter aussi aux aspects cachés des phénomènes du loisir, à ses influences à bas bruit sur les valeurs dans le temps et dans les espaces où ils étaient vécus (villes, campagnes, environnement professionnel, milieux sociaux, etc.).

Les problèmes de définition de ce fait majeur des sociétés modernes, le loisir, étaient de le situer en lien avec le temps des obligations familiales ou professionnelles et d'engagement politique, associatif, syndical ou religieux. Toujours intéressé aussi par le croisement avec les données des disciplines des sciences humaines qu'elles soient anthropologiques, ethnographiques ou historiques, Dumazedier n'hésitait pas à parler de phénomènes socio-spirituels, socio-éducatifs, socio-religieux, socio-professionnels ou encore socio-politiques, pour bien indiquer le croisement de ces événements dans des processus diachroniques qui se transforment et transformeront l'*homo socius* au fil du temps. Ce qui n'excluait pas d'analyser les phénomènes du loisir à l'instant T dans une analyse synchronique. La fin de son introduction revient sur les ambitions des sociologues dits critiques. Ceux-ci étaient trop installés, selon Dumazedier, dans la confusion où mène la séparation entre science et idéologie. Il craignait l'illusion de la praxis historique, des faux dilemmes entre l'objectif et le subjectif, entre la connaissance et l'action, la culture prise dans son sens humaniste ou anthropologique. Selon lui, une administration méthodique de la preuve par les faits était nécessaire, avant tout, plutôt que des démonstrations fondées dans les nuages de la méta-sociologie.

### **3.4. Sociologie empirique du loisir**

Un court premier chapitre revisite les questions de sociologie du loisir au travers des acceptions des divers sociologues travaillant sur ce sujet dans les différents pays avec qui Dumazedier était en lien et en contact et d'un rapide panorama de l'histoire des termes qui y étaient attachés. L'*otium*, origine du mot loisir chez les Romains est nommé ainsi par antinomie au *neg-otium* que nous reconnaissons dans son acception contemporaine de *négociation*. Mais toute la démarche de Dumazedier sera de le différencier d'un temps oisif, inoccupé ou perdu d'avance, d'en analyser les caractéristiques, les dynamiques et les influences majeures dans la vie sociale, alors que la communauté des sociologues ignorait le plus souvent ce phénomène, ou en avait pour le moins des approches très contrastées. Dumazedier se plaisait à rapporter

fréquemment que même Marx qui mettait le travail au centre de la vie humaine, « [précisait] ailleurs que seule l'appropriation collective de la machine permettra la conquête d'un temps libre, "espace du développement humain", qui finira par humaniser le travail [...] et "favorisera le développement artistique, scientifique de chacun".<sup>921</sup> »

Puis, il revient sur les apports de Veblen qui, dans sa théorie du loisir, décrivait essentiellement l'oisiveté des classes bourgeoises qui se distinguaient par le temps passé aux jeux de façon ostentatoire pour bien signifier leur rang, et l'abondance de leur biens qui les dispensait de travailler. La formule de Dumazedier est sans appel : « L'oisiveté nie le travail, le loisir le suppose.<sup>922</sup> » Paul Lafargue, gendre de Marx, au contraire, avait écrit en 1883 le célèbre pamphlet, régulièrement réédité, prônant le *Droit à la paresse* pour les ouvriers, défiant la mystique du travail industriel, valeur suprême, suprématie des valeurs. La voie par excellence de la réalisation de soi, de son insertion dans la société où l'on vit, en est-on vraiment sûr ? Quelle est la part du loisir dans ces démarches de réalisation personnelle, y compris dans les relations à autrui, aux groupes sociaux dans lesquels nous vivons ?<sup>923</sup> Un historique des travaux de par le monde sur ces sujets est également présenté dans le livre (on se souvient du rôle majeur de Dumazedier dans le cadre de l'association internationale de sociologie) où nous retrouvons entre autre Riesman, Szalai, Friedmann, Lefebvre, les anthologies américaines *Mass leisure et Mass Culture* évoquées dans le chapitre précédent, parmi d'autres ouvrages et des travaux polonais, russes, canadiens ou français.<sup>924</sup>

Dans le sillage de ce que nous venons d'évoquer, le deuxième chapitre traite de « Dynamique de production des loisirs ». Pris dans les entrelacs des obligations professionnelles, le loisir est assimilé à un temps inoccupé plutôt subi que choisi. Les caractéristiques du loisir moderne ne peuvent se limiter à ces constats très généraux qui renvoient plutôt au désœuvrement des classes laborieuses du XIX<sup>e</sup> siècle dépeint par Zola. Les

---

<sup>921</sup> Ibid., p.17et 18. Dumazedier indique que les citations de Marx sont tirées de ses *Œuvres : Economie*, édités par Galimard en 1963, établis par M Rudel.

<sup>922</sup>Ibid., p.18.

<sup>923</sup> Le livre de Dominique Méda, *Le travail Une valeur en voie de disparition ?* Flammarion, Paris 2010, 395p. (Champs Essais), a été fort utile à nos réflexions et aux nombreuses polémiques et controverses qu'il a engendrées.

<sup>924</sup> Il faudrait vérifier si ce chapitre était bien contenu dans sa thèse qui contrairement (mais peut-être pas de façon assez approfondie) à ce que lui reprochait le jury contenait bien, cela le prouverait, des éléments de recherche historique autour de la notion de loisir.

origines grecques du loisir renvoient de leur côté à un modèle de style aristocratique qui rejette l'avilissement des hommes enchaînés par un travail servile, pour se donner librement à la noblesse de l'étude (Skholè).

Cette manière de vivre fut reprise au Moyen-Âge dans les humanités qui étaient réservées à l'éducation des *honnêtes hommes*. Pour Dumazedier, le loisir ne convient pas pour désigner les activités de ces castes oisives, nobles ou bourgeoises, comme nous venons de le voir. Le loisir ne nie pas le travail, au contraire, il le suppose, pour reprendre sa célèbre formule mentionnée plus haut. Le temps consacré au loisir deviendrait, selon Dumazedier, du fait de la réduction progressive du temps travaillé, « le problème le plus important des sociétés post-industrielles d'ici la fin du siècle.<sup>925</sup> » Qui d'autre, parmi les intellectuels de toutes les disciplines des sciences sociales, s'en était préoccupé à ce moment-là, hormis l'équipe des modèles culturels du loisir de Dumazedier lui-même au CNRS ? Personne ou pas grand monde, à notre connaissance, alors que les mutations en cours au plus profond de la société et dans la famille sont à l'œuvre. La paresse par exemple, honnie comme un péché ou tout du moins comme une marque d'égoïsme, incompatible avec les engagements des adultes au sein de la vie familiale, se transforme en un art de vivre, qui oblige au respect. En ce début des années soixante-dix propices à changer les codes et les styles de vie, la morale hédoniste, la "fun morality", apparaît, elle aussi comme importée d'outre-Atlantique. Cependant, elle demeure équivoque aux yeux de Dumazedier. Il s'agit là encore de s'entendre sur les concepts, sur les mots.

Le loisir ne devrait pas se confondre avec la licence, pas plus que « l'interdiction d'interdire » scandée pendant les manifestations de Mai 68. Le loisir met en avant une double exigence : le caractère utilitaire pour les évolutions sociétales et celui d'un engagement désintéressé des personnes pour choisir telle ou telle activité pour son plaisir personnel.

Dumazedier relie d'ailleurs ces nouvelles aspirations des personnes aux futures avancées technologiques qui permettraient une consommation intense de ces activités. Il est évident que les producteurs de ces nouveaux biens et services de loisir ont compris les gains potentiels de la vacuité des consommateurs face au temps libéré. Ils seraient à l'affût, pour répondre aux besoins exprimés, ou induits par eux-mêmes, et mettre leurs produits sur le marché de la consommation de masse. Mais là s'arrêtent leurs basses (?) œuvres. Dumazedier affirme que

---

<sup>925</sup> Ibid., p.34.



les producteurs ne peuvent pas créer de la mutation sociétale alors que les consommateurs pourraient en être les auteurs et eux-mêmes les producteurs. La fameuse main invisible du marché pourrait actionner les machines, les outils de production en sa possession, mais seules les personnes peuvent produire elles-mêmes les activités choisies pour consommer du temps à soi, selon leurs envies propres. Ce temps dit libre devient comme une automédication face au poison du temps oisif, perdu pour la morale, rongé par l'ennui, père de tous les vices. Ces réflexions ont conduit Dumazedier à formuler l'un des postulats centraux de sa théorie du loisir :

*Dans ce temps prescrit par la nouvelle norme sociale, ce n'est ni l'efficacité technique, ni l'utilité sociale, ni l'engagement spirituel ou politique qui est la fin de l'individu, mais la réalisation et l'expression de lui-même : telle est notre hypothèse centrale. [...] Nous sommes persuadés que ce système sauvage [de production de distribution et de consommation] orienté par la recherche du profit maximum malgré des secteurs protégés, développe certains biens et services de confort ou de loisir où l'intérêt des entrepreneurs est mieux servi que l'exigence de la personnalité. [...] C'est un problème crucial pour l'orientation du contenu social et culturel du loisir de masse.*<sup>926</sup>

Pour la période post-soixante-huitarde, où certains (comme le sociologue Michel Crozier) voient une société avec son école, sa culture, son économie bloquée, les changements profonds que Dumazedier voulait révéler étaient irrecevables, ou tout au moins euphémisés, minimisés. C'était comme si les sujets de cette civilisation post-industrielle, qui faisait place à toujours plus de temps à soi, toujours plus de loisirs, étaient devenus inaudibles face aux grandes controverses politiques et sociologiques qui monopolisaient les débats, au moment où l'on entrait de plain-pied dans « une ère de la consommation et du loisir de masse, qui selon David Riesman, [risquait] d'avoir une influence déterminante sur la transformation du "caractère social" quel que soit le régime [politique].<sup>927</sup> »

L'exode urbain vers les campagnes, la recrudescence du bricolage, l'apparition des maisons secondaires, des pavillons dans les lotissements en périphérie des villes, d'une nouvelle "paysannerie du dimanche", de l'engouement familial pour le camping, du retour à la terre et à la nature dans son ensemble contribuaient à donner de nouveaux styles de vie. On est donc

---

<sup>926</sup>Ibid., p.61.

<sup>927</sup> Idem, p.75.

loin du désenchantement ou de l'oisiveté pour caractériser ces nouvelles formes de temps plus libérées des contraintes institutionnelles. Dumazedier en fait l'inventaire en observant dans le corps social ces nouveaux modes de vie.

Au plan intellectuel et culturel, les changements n'étaient pas moins impressionnants avec la généralisation de la consommation de son, de musiques enregistrées, le foisonnement d'images à la conquête du temps disponible. Tout un lot de nouveaux produits de consommation de masse avec la démocratisation du téléviseur, de la radio arrivait dans les foyers des villes et des campagnes avec l'automobile et des appareils électroménagers de plus en plus sophistiqués. Nous en avons parlé pour la précédente décade, Dumazedier insista auprès des organismes spécialisés dans la statistique et l'observation (INSEE, CREDOC, SER) pour que les enquêtes sur les pratiques culturelles des Français prennent en compte ces changements dans les usages du temps à soi réservé à sa libre culture.

Les dépenses de loisir étaient passées devant celles de première nécessité. Nous n'avons pas voulu ici alourdir notre propos des nombreux résultats d'enquête, de sondages et de statistiques d'où proviennent ces réflexions et qui les illustrent abondamment. On l'a vu, cette matière est invitée à être travaillée dans les commissions du V<sup>e</sup> Plan et fournit des arguments prospectifs qui nourrissent les prévisions des *Réflexions pour 85*. L'observation sociologique va également interroger le monde du travail avec la création des Comités d'Entreprise et les lois sur la formation permanente de 1970 et 1971.

Comment s'inventerait cette nouvelle ère civilisationnelle, malgré une évolution lente et encore mal connue dans le pays ? Dumazedier observe que l'image de l'usine et des classes ouvrières, laborieuses et prolétarisées, qui dominait la littérature de Zola à Aragon, est en mutation. Il franchit le pas pour annoncer sans fléchir une nouvelle hypothèse : pas moins d'une seconde révolution culturelle, qui attendrait d'être reconnue, après les tentatives révolutionnaires de la fin des années soixante.

*Pouvons-nous parler avec D. Riesman de l'amorce d'une "seconde révolution" dans le caractère national ? Nous ne le savons pas encore. Notre hypothèse, néanmoins, est que ces transformations culturelles sont déjà suffisamment étendues et profondes pour avoir un effet durable sur la mentalité générale de notre pays, y compris ses attitudes syndicales, socio-politiques, socio-spirituelles. Malgré le changement de climat*

*politique par rapport à cette période, malgré l'effet des mouvements de mai-juin 1968, ces tendances se maintiennent.* <sup>928</sup>

### **3.5. Temps libre (de quoi ?) et autres définitions**

Pour finir cette description de la dynamique de production du loisir et de nouvelles valeurs, styles et modes de vie, Dumazedier revient sur la confusion entre temps libre et loisir. Au moment du Front Populaire en 1936, la revendication ouvrière était d'obtenir des congés payés par l'employeur. Mais un temps libre de quoi, libéré par qui et au profit de qui, ou pour quelle cause, se demande Dumazedier. D'autre part, cette dénomination de "temps libre" cache l'affaiblissement du pouvoir de contrôle des institutions de la famille, du travail ou de la religion et l'irruption d'une formidable tendance de valorisation sociale de l'expression de soi. Cette double dynamique du loisir vient également à l'encontre des théories déterministes des sociologues critiques qui spéculent sur les mécanismes de domination.

Mais ici Dumazedier cite nommément Marie-Françoise Lanfant qui, selon lui, ignore ces faits sociaux et leur longue maturation historique. Nous avons vu dans le précédent chapitre, où nous analysions l'ouvrage de l'auteure, *Les théories du loisir*, sa critique d'une vision trop idéologique et subjective des théories de Dumazedier. Dans la *Sociologie empirique du loisir*, le maître renvoie l'estocade à sa disciple. Prise dans le dogme des conditionnements de l'individu par ses origines sociales, culturelles, aveuglée par une sociologie mécaniste et déterministe « elle confond ou sous-estime les différences de significations sociologiques de l'oisiveté, du temps libéré, du temps libre et du loisir. <sup>929</sup> » Pour rétablir l'équilibre, entre ces différents concepts, tout en montrant du respect envers son adversaire intellectuelle, prompt chevalier comme à son habitude, Dumazedier loue, *in fine*, la pertinence des analyses critiques de Lanfant. Il souligne qu'elle avait bien démontré comment, sous couvert de prévisions élaborées scientifiquement, certains auteurs avançaient des propositions restées confuses, qui cachaient à leur tour des partis pris idéologiques.

---

<sup>928</sup> Idem, p. 85.

<sup>929</sup> Ibid., p.87.

Le chapitre suivant est consacré à la « querelle des définitions » du loisir et à ses principales caractéristiques et propriétés.

La première définition rattache le loisir à un style de vie, de comportement lié à toutes sortes d'activités, y compris professionnelles : « on peut travailler en musique, étudier en jouant, laver la vaisselle en écoutant la radio, mêler l'érotisme au sacré, etc. Toute activité peut donc devenir un loisir.<sup>930</sup> » Peu satisfaisante, même si elle est répandue dans les milieux sociologiques, trop psychologique, repérée autour d'un trop petit nombre de cas, on voit bien que cette définition ne peut être opérationnelle pour observer les comportements de populations conséquentes.

Très parlante pour les économistes, la seconde définition reste liée au travail comme son contraire. Le loisir est tout simplement le non-travail. Que dit cette formule des activités familiales, religieuses, socio-politiques, comment peut-elle permettre de mieux les appréhender ?

La troisième définition exclut du loisir les obligations domestiques et familiales, installant de la confusion autour des valeurs socio-spirituelles ou plus politiques. Elle est plus onirique, mêlée de rêve, de mystique jusqu'à des visions "trans-naturelles". Toujours peu satisfaisante, cette troisième définition installe du trouble entre les différents registres de la sociologie politique, religieuse et celle du loisir.

Finalement, Dumazedier signifie sa préférence pour une définition qui situe comme but ultime du loisir, devenu pour nous une évidence : la réalisation de soi.

En effet, on pouvait s'y attendre. C'est peut-être une première critique (contre-critique) de son ouvrage *Vers une civilisation du loisir ?* Nous avons vu que même si les compagnons d'Uriage avaient quelque proximité avec la pensée personnaliste et communautaire de Mounier, Dumazedier n'avait jamais revendiqué cet héritage. L'augmentation de ce temps à soi dépendrait de l'évolution socio-économique de la réduction du temps de travail, libéré sur la fin de la journée, de la semaine grâce aussi aux jours fériés et aux vacances. Même si Dumazedier a conscience que pour Marcuse et d'autres chercheurs, ce temps libéré mis à profit de la réalisation de soi est un trompe-l'œil des sociétés de consommation, même s'il sait que pour ces auteurs il n'y a qu'aliénation, manipulation et colonisation de tous les temps sociaux par les puissances économiques qui avaient la main sur les outils de production, créant des

---

<sup>930</sup> Ibid., p89.

besoins artificiels pour satisfaire des appétits de consommation pulsionnelles d'un loisir standardisé, même s'il avoue sa sympathie pour certains aspects des théories de Marcuse, Dumazedier trouve ces allusions à l'égard d'un loisir colonisé par les lois du marché bien trop restrictives et générales, peu cohérentes si on les soumet à l'exercice de la preuve. Cela, particulièrement du côté des classes populaires qui composent leurs loisirs en fonction de nombreux paramètres familiaux, économiques, géographiques liés à leur biographie personnelle et familiale. Quelle est la part de leurs déterminismes, de leurs aliénations réelles ? Programment-ils majoritairement leurs vacances en fonction d'une offre de produits touristiques standardisés, sortis de dépliants publicitaires ?

Dans les quatre propriétés du loisir qui y sont associées, on retrouve les trois D, qui définissaient le loisir dans son best-seller de 1962<sup>931</sup> : délasserment, divertissement et développement, précisés et approfondis.

Les quatre propriétés ont un caractère libérateur des obligations institutionnelles (familiales, professionnelles, religieuses et politiques), elles sont désintéressées, non-lucratives, non-utilitaires ou encore moins liées à des fins idéologiques ou prosélytes.

Enfin, les deux dernières caractéristiques du loisir sont décrites comme hédonistes, à la recherche d'une satisfaction, d'un plaisir, de nouvelles formes de joie et de bonheur personnel. En accord ou en contradiction avec les besoins de la société, le loisir permet de se libérer des fatigues physiques ou nerveuses, de l'ennui routinier du quotidien. « Il ouvre la voie d'un libre dépassement de soi-même et d'une libération du pouvoir créateur, en contradiction ou en harmonie avec les valeurs dominantes de la civilisation. »<sup>932</sup> Ces différentes caractéristiques sont jugées en interaction entre elles et demandent à être toutes respectées pour identifier les propriétés du loisir.

On voit que cette définition ouvre un champ de recherche nouveau pour Dumazedier autour de la question du temps disponible pour soi. Ce n'est pas un temps disponible, fruit d'une conquête de l'homme sur son destin pour reprendre une rhétorique malrucienne, mais plutôt aux yeux de Dumazedier, un phénomène qui s'inscrit dans une dynamique socio-économique

---

<sup>931</sup>Joffre Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir ?* op.cit.

<sup>932</sup>Joffre Dumazedier, *Sociologie Empirique du Loisir critique et contre-critique...*, op.cit., p.99.

de rapport de force dans le monde du travail (pré-industriel, industriel puis post-industriel) et de la transformation des valeurs et styles de vie qui y sont corrélés.

En conséquence, il devient urgent de poser des analyses sociologiques sur ces transformations de l'usage des temps sociaux dans le cycle de vie des individus dans les sociétés modernes. À quoi sera affecté ce temps disponible, libre ou libéré ? L'accroissement de la productivité en se passant du travail humain pose la question non plus seulement de l'aménagement du temps de travail, mais celle du temps des individus ainsi libéré.

*Libérer du temps pour libérer qui et comment ? Comment la sociologie du loisir peut-elle apporter des informations nécessaires pour améliorer non seulement le niveau de vie mais le style de vie d'une société ?*<sup>933</sup>

Cela nécessite un rapprochement entre les disciplines de la sociologie et de l'économie, ce que Dumazedier fait avec Fourastié, pour peser sur des choix sociétaux qui ont des impacts toujours plus déterminants dans la vie quotidienne des individus. Un temps inoccupé surgit des évolutions des sociétés post-industrielles avec son cortège de désœuvrement, de sous-emploi (qu'on appellera précaire) et de chômage bien sûr, dans ces années où la première crise pétrolière s'abat sur la société devenue post-industrielle. Ce temps libre est aussi « [...] ce que l'on pourrait appeler un *temps mort* à l'échelle de la société, par analogie à celui que l'organisation scientifique du travail se fait un devoir d'éliminer pour accroître la productivité de l'entreprise moderne. »<sup>934</sup>

Au contraire de cette vision anémique et mortifère de l'évolution des sociétés humaines, le loisir devrait être une richesse gagnée sur les autres temps sociaux. Il devrait être fêté comme un nouveau droit social disponible à tous les âges de la vie pour tous les milieux sociaux. Cela même à la période la plus avancée dans la vie quand la retraite se présente, non pas pour se préparer à la mort, mais toujours dans un appétit de nouveauté, de fantaisie, de curiosité, de recherche et de conquête, y compris sur soi-même.

Au début des années soixante-dix, la formation professionnelle devient également un moment important dans le cycle de vie des individus via les lois sur la formation permanente promulguées en 1966 et en 1971, même si, dans l'éducation populaire et particulièrement à

---

<sup>933</sup>Ibid., p. 156. Souligné par l'auteur.

<sup>934</sup> Ibid., p. 157. Souligné par l'auteur

PEC, on pense ainsi épanouir les connaissances des femmes et des hommes en dehors des préoccupations de rentabilité professionnelle, développer la culture générale, l'école de la vie ; cela est resté en partie utopique. Il est bien entendu d'abord question de développer la vie au travail, au service de l'entreprise et de son développement économique. Les comités d'entreprise aussi sont mobilisés sur ces questions d'accès aux loisirs et au bien-être dans l'entreprise et en dehors. Mais ils atteignent vite leurs limites pour être mis au service d'une meilleure rentabilité pour le système néo-capitaliste. Même si la vie à l'usine n'est plus celle de Zola ou d'Aragon, pour autant le travail continue à occuper une place centrale dans la vie des individus qui ne devraient pas être mobilisés ailleurs, ou tout au moins restés sous contrôle.

## **4.Des concepts opératoires**

### **4.1. Le golf ou la belote : une victoire progressive sur le travail**

Le développement social et culturel se renforça lui aussi avec l'essor des Maisons de la Culture, même si leur nombre effectif fut loin d'atteindre l'ambition que s'était fixée le ministère Malraux, au profit surtout des centres sociaux ou socioculturels et des MJC qui avaient en revanche proliféré sur tout le territoire. Libérée de la sociologie du travail, pour Dumazedier, la sociologie du loisir était plus partie prenante de la sociologie culturelle et de la sociologie de la connaissance. La survalorisation des enjeux professionnels, des obligations familiales ou des engagements socio-politiques ne laissait au loisir qu'une existence résiduelle, à la marge des occupations humaines, ce qui reste quand toutes les autres activités, bien plus nobles et dignes d'intérêt, étaient achevées. D'où la difficulté d'en faire un sujet sérieux d'investigation sociologique.

Pourtant, notamment les auteurs américains et particulièrement Sebastian de Grazia ou David Riesman avaient vu depuis les années soixante que le loisir avait des caractéristiques et des qualités propres et spécifiques qui pouvaient s'observer sans référence au travail ou aux autres institutions de la vie sociale. Il pouvait même devenir une alternative de développement, d'épanouissement personnel par rapport au travail qui allait inéluctablement diminuer dans les activités de la vie des individus des sociétés modernes.

De la même façon, les incidences du travail sur le loisir en fonction des revenus et des classes sociales qui l'exerçaient n'allait pas de soi. Dumazedier trouvait que les croyances

communes avaient beaucoup exagéré l'isolement de la classe ouvrière dans ses modes de vie. Ses recherches le démontrent largement. « [...] nous doutons qu'il existe beaucoup de loisirs à ce point opposés que la quasi-totalité des ouvriers participe à l'un et la quasi-totalité des non-ouvriers à l'autre. Même pour le golf et la belote, ce serait probablement faux. <sup>935</sup> » On le voit par cet exemple, le loisir transcende la stratification basique de la société en classes sociales. En France et en Europe, ces idées mirent du temps à vaincre les résistances morales et idéologiques jusqu'à nos jours. Depuis l'ouverture du Marché commun, suite au traité de Rome en 1957, l'indice de production industrielle avait plus que doublé. On prévoyait de le multiplier par trois pour le milieu des années quatre-vingt...

On eût pu décréter qu'il aurait fallu travailler toujours plus pour produire davantage, mais le sens de la vie sociale demandait, non sans de nombreux atermoiements moraux et politiques, de libérer du temps travaillé au profit du loisir pour plutôt gagner un temps disponible à soi.

Ainsi, le loisir était devenu un phénomène majeur dans la vie des sociétés post-industrielles qu'elles soient ou non traversées par des crises générant du chômage ou au contraire assurant l'illusion d'un plein-emploi pour toutes les catégories d'âge ou de revenu. Le loisir s'est émancipé de plus en plus de la sociologie du travail, il est sorti d'une définition simpliste pour qualifier tout ce que ce dernier n'était pas : une compensation, une détente ou une recomposition par rapport au travail, ou pire encore sa négation.

En ce début des années soixante-dix, Dumazedier eut l'intuition que, comme les valeurs du travail, celles du loisir allaient influencer les modes de vie dans la société urbaine ou rurale, dans la famille et contribuer à leurs mutations. Plutôt qu'une négation, une colonisation ou un asservissement de l'un par l'autre, ce sont de nouveaux agencements, de nouvelles imbrications, une double influence de l'un sur l'autre, une dialectique qu'il s'efforça de mettre en lumière. La préoccupation du temps libre modifie également la relation au travail. Dumazedier confirme ces thèses par ses recherches de sociologie empirique en croisant ses résultats avec les autres domaines explorés par les sociologues (famille, religion, connaissance) et les économistes comme on vient de le voir. « Il semble, dit l'économiste A. Glickman que nous soyons à la veille d'entreprendre à grande échelle l'expérimentation sociale de nouvelles formes d'agencement du travail et des loisirs. <sup>936</sup> »

---

<sup>935</sup> Ibid., p152.

<sup>936</sup> Ibid., p155.



La diminution du temps au travail, le temps des trajets domicile-travail, l'intéressement, les conditions de travail, les heures supplémentaires, la hiérarchie et le pouvoir en situation professionnelle, l'autogestion, la formation continue furent des thèmes qui rejoignirent ceux du temps libre et de ses nouvelles destinations, dans cette décennie des années soixante-dix qui s'ouvrait.

Le travail des femmes, les contraintes du travail domestique furent un nouveau sujet, connexe à ceux qui précédaient, comme le fut aussi celui de ce qu'on appelait « l'explosion du travail scolaire », et à sa suite celui de l'enseignement supérieur, en nombre de personnes concernées et en nombre d'années qui lui étaient consacrées dans le cycle de la vie d'un individu.

Les mouvements de mai-juin 1968 avaient posé la question de réelles aptitudes intellectuelles pour le maintien à l'Université de très nombreuses populations de jeunes gens sans trop se soucier, dans ces Trente Glorieuses finissantes, de la question des débouchés professionnels. L'utilité des connaissances acquises, ou de ce qui en resterait pour la vie quotidienne des futurs adultes, était également évoquée et était régulièrement au centre des préoccupations de Joffre Dumazedier.

#### **4.2. "Une démocratie sans supporters"**

En plus des questions sur la formation tout au long de la vie, engendrant des congés d'études et de formation pour s'adapter aux innovations, celles de congés spéciaux pour les élus engagés politiquement ou des militants associatifs prêts à effectuer « un travail civique volontaire <sup>937</sup> » étaient proposées. Joffre Dumazedier fait l'hypothèse d'un nécessaire investissement social, auquel il faut offrir du temps disponible, pour garantir une vie démocratique face à la crise des engagements des citoyens. Comme déjà pratiquée dans certains régimes socialistes, une allocation de temps libre pourrait être offerte, sous forme de congés spéciaux. Une loi allant dans ce sens avait été à l'étude en France au Parlement, au moment où Dumazedier rédigeait sa thèse. La force de travail n'est pas moins importante à mobiliser pour le développement économique que pour le développement de la vie sociale. « Mais c'est un problème que toutes les sociétés démocratiques seront probablement conduites à se poser de

---

<sup>937</sup> Ibid., p.170.

plus en plus sous peine de devenir des démocraties sans “supporters”<sup>938</sup>» Sans être dans l’utopie d’un passage à la semaine de trente heures comme le préconisait E. Morris aux États Unis déjà en 1955, le désir des week-ends, des vacances, d’une retraite plus longue étaient exprimé dans les sondages (Délégation de l’Aménagement du Territoire, Datar, 1967).

Avant de conclure, Dumazedier pose la question du loisir dans son lien avec l’espace urbain ou rural : parcs régionaux, enjeu des agglomérations à vocation régionale, des centres urbains envisagés comme centres nerveux, vitaux pour la culture du quotidien, et pas seulement comme espace patrimonial d’exposition des arts et artistes consacrés. La ville engloberait « pour tous les milieux sociaux, la totalité des activités de détente, de divertissement, d’information désintéressées, de participation volontaire à la vie culturelle de tout genre et de tout niveau.<sup>939</sup> » Dumazedier appelle à bien prendre ces réalités en compte en stimulant des initiatives publiques ou privées pour créer des lieux de vie dans la ville (cafés, parcs, théâtres, centres de loisir, stades, salles de concerts, etc.) pour son attractivité et pour le confort de ses habitants... était-il entendu ? Avait-il raison trop tôt, au moment où les promoteurs calculaient leur niveau de profit et de rendement le plus élevé au mètre carré ? Il pose en tout cas la nécessité de faire entrer cette vision du loisir dans les politiques générales de développement culturel des villes et du monde rural, au service de l’accroissement des connaissances rationnelles, sensibles ou plus ludiques pour le corps et l’esprit, tout au long de la vie et pour tous les milieux sociaux.

L’injonction de la construction des équipements qui avait nourri les critiques des années soixante, contre les travaux de planification, qui avaient stimulé les théories dumazedériennes, était clairement insuffisante. Il fallait dorénavant penser aux hommes autant qu’aux murs. De même qu’il allait falloir développer la recherche pour trouver des cohérences, des équilibres entre les masses et les individus, entre les développements manuels et intellectuels, physiques et spirituels, sociaux et culturels, entre la vie et les structures, jusqu’à la vie des structures elles-mêmes, à leur rendement social, porté par/au profit des individus eux-mêmes auxquels elles étaient destinées.

Les politiques urbaines devaient trouver des réponses au zonage, à l’éparpillement des équipements dans l’espace comme pour le travail, « on peut dire que l’espace de loisir est “en

---

<sup>938</sup> Ibid., p.171.

<sup>939</sup> Ibid., p.174.

miettes”, car il n’est pas pensé selon une vue d’ensemble.<sup>940</sup> » qui ferait se rejoindre le développement social, culturel et économique. De même l’habitat individuel, l’organisation des espaces intimes, familiaux devaient être repensés à l’aune des incidences de l’imbrication des questions de loisir, de travail, de vie personnelle sociale et familiale. La croissance des besoins de loisir contrairement aux besoins alimentaires, sanitaires ou d’équipements domestiques, était sans fin et sans limite.

Clairement, le loisir se développe en une révolution esthétique et éthique charriant avec lui de nouvelles valeurs et modes de vie. Répondant à la judicieuse formule d’Edgar Morin que nous avons relevée dans le chapitre précédent, “ valeur des vacances, vacance des valeurs”. Dumazedier affirme :

*[...] c’est, là encore, définir négativement le phénomène de loisir par rapport aux valeurs qui lui sont étrangères et s’interdire de discerner la naissance de nouvelles valeurs qu’il porte en lui. C’est en affirmant positivement le droit à l’épanouissement des tendances les plus profondes de l’être qui sont réprimées dans l’exercice des obligations institutionnelles, que le loisir revêt sa dimension la plus nouvelle.*<sup>941</sup>

Une autre grande idée sort de ses critiques et contre-critiques de la civilisation du loisir : l’émergence de nouvelles valeurs, de nouveaux modes d’agencement des individus face aux différents temps des obligations institutionnelles, mais surtout des imbrications entre eux. Cité par Dumazedier, Fourastié eut une formule audacieuse dans ce sens : « Choisir son loisir sera choisir sa vie ». Petit à petit reviennent également les oppositions, souvent caricaturales, entre société et nature ou encore culture et civilisation...

Dumazedier interroge cette ardeur à « rendre la culture populaire » en enseignant des principes qui avaient gagné leur place dans le ciel immuable des idées, déclinés en droits et devoirs par une stricte morale qui mêlait raison universelle et progrès. Cette civilisation héritée des Lumières, technicienne et scientifique, en opposant culture et civilisation, n’a-t-elle pas oublié « dans son optimisme simpliste [et mécaniste] les valeurs du corps, de la passion, du

---

<sup>940</sup> Ibid., p.177.

<sup>941</sup> Ibid., p.183.

mythe, de la spiritualité. [...] Dans notre société industrielle, la culture universelle est dénoncée comme une culture de classe qui n'osait pas avouer son nom.<sup>942</sup>»

Un double problème apparaît au terme de ces analyses : le loisir de masse ne finirait-il pas par anesthésier les ardeurs militantes des engagements professionnels, politiques, spirituels au profit des plaisirs faciles et accessibles sans plus d'efforts ? Les masses abandonneraient leur destin à des oligarchies industrielles et technocratiques qui leur assureraient en retour jouissance et abondance de biens matériels, voire même un confort intellectuel et psychique.

Une deuxième grande question pour les mutations futures des valeurs du loisir massifié est celle d'une aristocratie culturelle qui rejoindrait les formes exigeantes de l'art, de la dramaturgie du beau, comme un élixir rare réservé au dandy baudelairien, pendant que la masse repue de divertissements, de mets abondants, ne serait capable que des lucre du pays de Cocagne, faciles, obsédants et vulgaires.

Pour sortir de cette injustice entre une aristocratie cultivée, la si bien nommée "classe de loisir" analysée par Veblen, et les classes populaires, c'est justement le développement culturel qui devait s'appliquer pour orienter la civilisation du loisir vers un partage équitable de la culture entre les femmes et les hommes de tous les milieux sociaux. Ne pas accentuer les inégalités de fortunes diverses, mais les atténuer afin que la civilisation des loisirs « [...] puisse être, au moins de temps en temps, un dialogue passionné entre les créateurs et une masse de participants actifs dans tous les jeux graves où l'homme se remet en cause ! » Le triptyque dumazedierien pour le développement culturel est toujours fait de création, de diffusion, mais aussi de participation libre des personnes à l'art et à la culture savante ou populaire.

### **4.3. La planification en débat, vers une sociologie de l'action**

Avant de conclure Dumazedier revient en détail sur les problématiques méthodologiques et les références conceptuelles de sa sociologie du loisir. Les discours sociologiques venant surtout de chercheurs américains autour des cultures et médias de masse (mass-médiologie) sont pris en compte, mais montrent rapidement leurs limites pour

---

<sup>942</sup> Ibid., p.185.

caractériser notamment les problèmes épistémologiques de la culture artistique ou scientifique dans une future société d'activités surtout tertiaires, où la connaissance et l'information deviennent la matière première des productions économiques et culturelles. Le message ne peut être réduit au média, comme l'avait théorisé Mac Luhan ; sa réception est déterminée par la sociologie des publics auxquels il est destiné et des modes de réception.

La définition du développement culturel fait référence à Karl Mannheim. Ce dernier « [...] est le premier sociologue qui ait posé le problème de la planification du développement culturel associé au loisir. <sup>943</sup> » Dumazedier cite souvent un livre posthume de Mannheim, publié à Londres en 1950, *Freedom, power and democratic planning*, évoqué plus haut dans la deuxième partie. Il y puise des allusions aux nouveaux rapports entre loisir et travail, entre loisir et culture dans la *nouvelle société*, où, à la mi-temps du siècle passé, Mannheim dénonçait les méfaits d'un travail monotone, répétitif, sans responsabilité ni créativité pour le travailleur. C'est le loisir qui, pour lui, dessinait la feuille de route de la civilisation à venir. Cela mènerait inexorablement à une double impasse : le marché s'emparerait de cette dynamique au profit de la rentabilité des nouvelles industries du loisir et du divertissement et les masses populaires subiraient un enrégimentement moutonnier qui les détournerait de la réalisation de soi. D'où l'idée de la planification pour tenter de conjurer ces deux dérives.

On l'a vu, c'est ce qui fut tenté par PEC au travers des réflexions du Colloque de Bourges, de la présence de Dumazedier dans les discussions du Commissariat au Plan et lors des Rencontres d'Avignon. On se souvient que Godard, et derrière lui une partie de l'intelligentsia, était farouchement opposé à ces principes, le "devoir sacré" étant au contraire de faire obstruction à toute planification en matière culturelle et artistique. Dumazedier se défend sur ces questions en prouvant que les idées de développement et de planification culturelle ne sont pas nées du bon vouloir du prince ou de son gouvernement. Elles sont formulées et construites par des militants, relayés par des organisations, comme PEC et d'autres mouvements d'éducation populaire. Enfin ces idées de développement planifié du loisir et de la culture furent imaginées aussi par des hauts fonctionnaires, inspirés par les chercheurs en sociologie, en urbanisme, en anthropologie, etc. L'idée même de planification est pourtant suspectée de cacher une culture dirigée, poursuivie par de sombres exemples de l'histoire soviétique et de ses

---

<sup>943</sup> Ibid., p.192.

artistes officiels. Dumazedier est conscient de ces critiques qui lui semblent déplacées au service de polémiques inutiles.

*La planification culturelle permet de mieux détecter les contraintes et d'employer les ressources avec plus de cohérence et d'efficacité. Elle permet de satisfaire le mieux possible les besoins culturels d'une population, en fonction des critères de préférences choisis par elle-même, par les animateurs ou les créateurs de valeurs culturelles. [...] Le problème de la conservation des diversités sociales ou régionales vient compliquer celui de la réduction des disparités. Le problème de la réduction de l'aliénation culturelle est lui-même rendu plus difficile par la crise de participation sociale dans un système efficace de consommation de masse, par la crise de la solidarité sociale en relation avec les valeurs du loisir de masse, par la crise des valeurs culturelles en relation avec la croissance d'une certaine culture de masse.*<sup>944</sup>

Dumazedier discerne une partie de jeu entre quatre partenaires : le chercheur qui rassemble les données et construit de possibles modèles d'action en privilégiant les enquêtes participatives, l'administrateur qui met à disposition un certain nombre de moyens, l'expert culturel qui établit des objectifs évaluables et mesurables dans le temps et enfin l'élu qui fait des choix pour engager son projet politique.

Dans ses approches théoriques émergent également les premières réflexions sur l'autodidaxie, où l'éducateur et l'éduqué sont parfois le même homme, où la société devient elle-même éducative au-delà et en prolongeant l'éducation scolaire par l'éducation permanente librement consentie. Ainsi, pas à pas, Dumazedier accompagne son lecteur sur les fondements de sa théorie : *la sociologie active*. Celle-ci essaie de déterminer les situations possibles, pour en construire des prévisions et en déduire des hypothèses probables. Avec son collègue Alain Touraine qui prônait une *Sociologie de l'action* (titre de l'un de ses ouvrages édités au Seuil en 1965), il est persuadé que malgré les déterminismes mis à jour par des sociologues plus critiques, les individus peuvent dévier leur trajectoire des conditionnements hérités de l'éducation, ou de leurs origines sociales, par des actions novatrices et inédites. Ils peuvent, en s'emparant de questions sociétales ou d'organisation, changer le système lui-même en travaillant avec des sociologues, des experts, des militants sur l'observation et l'analyse des phénomènes sociaux pour les faire évoluer dans la perspective de nouveaux projets collectifs.

---

<sup>944</sup> Ibid., p.197-199.

Il s'agit de réduire les incertitudes du futur en s'appuyant sur des théories qui accompagnent la décision par des observations historico-empiriques inspirées des courants sociologiques nés entre les deux guerres. À ce stade, Dumazedier donne la définition suivante de la théorie sociologique :

*[...] la sociologie active cherche à prévoir pour une situation et une période définies, les résultats probables de l'interaction de déterminants probables et des interventions possibles d'un sujet social orienté par des critères de développement d'une situation sociale qui, elle-même, le détermine.*<sup>945</sup>

Dumazedier s'attache donc à décrire une sociologie qu'il défend lui-même comme étant *subjectale*, construite par et pour des sujets sociaux connus et en action dans le champ même de la recherche. Et c'est une sociologie *relativiste* qui met en jeu un ensemble d'hypothèses, de données et de valeurs, identifiables et vérifiables par le sujet de la recherche et son observateur. Mais Dumazedier n'adopte pas pour autant un point de vue arrêté, comme celui des philosophes de l'histoire d'obédience marxiste, pour qui l'humanité était tendue vers un but, un sens, un dénouement final mythique et utopique. La théorie sociologique de Dumazedier reste reliée à des faits pris dans leur réalité empirique et socio-historique.

Sa théorie sociologique est *prévisionnelle*, comme nous venons de l'évoquer avec un futur comme objet de connaissance analysé méthodiquement, contrairement à un romantisme social qui avait fait la fortune de la sociologie dominante de son époque. Les axes de sa pensée ont été longuement développés dans son ouvrage en faisant référence à de nombreuses recherches de différents pays, de nombreux auteurs comparés à ses propres recherches. « Ainsi, l'histoire de demain peut se lire, sous certaines conditions, non pas dans notre histoire d'hier, mais dans l'histoire d'hier d'une autre société. Si une histoire prévisionnelle pouvait se constituer comme le souhaitait naguère Marc Bloch, elle ne pourrait pas se passer de la méthode comparative.<sup>946</sup> » Dumazedier porte peu de crédit à ceux qui avaient théorisé, idéalisé une culture ouvrière qui était loin de correspondre à ce que les ouvriers eux-mêmes vivaient et exprimaient de leur propre culture. Il a évoqué ses propres enquêtes effectuées à Annecy ainsi que les travaux de Richard Hoggart avec *La Culture du pauvre* paru et traduit en 1970 aux éditions de Minuit dans la collection Agone, dirigée par Bourdieu.

---

<sup>945</sup> Ibid., p.225. En italique dans le texte original.

<sup>946</sup> Ibid., p.236.

Enfin, dans sa conclusion, Dumazedier résume les positions que nous venons de synthétiser en voulant émanciper définitivement la sociologie du loisir de celle du travail. Il veut la séparer aussi très franchement du flou entretenu par le concept de *temps libre*. Les engagements déployés pour des activités domestiques, politiques ou encore pour des activités du corps ou de l'esprit ne seraient pas de même nature. La sociologie du loisir, défendue par Dumazedier après les critiques et contre-critiques de sa propre vision d'une civilisation qui lui serait en partie dédiée, doit se consacrer à l'expression de la personne. L'affectation nouvelle de l'organisation et des espaces où se déploie la vie humaine, mêlée aux nouveaux usages des temps sociaux où l'on privilégie un temps à usage personnel y compris en collectivité familiale ou professionnelle, oblige à une vision interdisciplinaire à l'intérieur de la sociologie en lien avec les autres disciplines des sciences sociales.

Les aspirations nouvelles des personnes dans leur manière de vivre, leur temps disponible, d'opter pour des loisirs qui leur sont propres, changent les modalités même de l'existence. On est loin du loisir ennuyeux, de la perte de temps, de l'oisiveté mère de tous les vices. On assiste déjà à l'époque, observe Dumazedier, à la décroissance de la valeur et du temps de travail dans de nombreux pays ayant peu ou prou le même niveau de développement que celui de la France. Le travail tend nettement et de plus en plus fréquemment à être apprécié à l'aune des critères du loisir, particulièrement chez les jeunes générations. Dans de nombreux pays, on peut également faire le constat d'une poussée des activités d'autoformation volontaire surtout dans ces classes d'âges, affranchies des influences religieuses ou familiales qui en tout cas ne pouvaient pas exercer une influence majeure sur ces sujets.

A la fin de son ouvrage théorique, Joffre Dumazedier prend des distances très nettes avec le maître de ses débuts de chercheur, Georges Friedmann, dont nous avons exploré l'ouvrage autobiographique *La puissance et la sagesse*. Selon Dumazedier, il n'avait pas vu les mouvements cachés des valeurs initiées par le loisir qui allaient conditionner les modes et qualités de vie privée, professionnelle et familiale. Friedmann avait rejeté dès les années soixante la possibilité même d'une civilisation du loisir questionnée par Dumazedier, alors que ce dernier avait justement trouvé une porte de sortie contre le "grand déséquilibre" évoqué par Friedmann entre la puissance exceptionnelle de l'homme moderne par ses découvertes techniques et les ressources de sa sagesse humaniste, qui pourrait se développer dans la formation permanente, librement choisie dans un temps à soi.



Quels sont les systèmes de preuves qu'apporte le père de la sociologie du travail, ou même pour certains observateurs, celui du courant moderne de la sociologie française, issue de la sociologie du travail ? La sociologie ne doit, selon Dumazedier, que poser des problèmes qu'elle puisse résoudre, là est sa mission – qui n'est pas de résoudre les problématiques philosophiques de la condition humaine. Ou alors on accepte d'être dans la rhétorique prophétique, l'incantation autour de valeurs décrétées universelles sans se soucier de leur réalisation future. Pour Dumazedier, il s'agit plutôt de décrire des faits sociaux avec des niveaux de certitudes mesurables quant à leur apparition probable et prévisible.

De nombreux collègues sociologues sont restés sceptiques en trouvant les théories de Dumazedier trop simplistes ou trop naïves. D'ailleurs, il le disait de lui-même, mais sans doute avec un brin d'amertume. Ou pire encore : « Certains accueillent cette hypothèse plausible d'une civilisation du loisir avec scepticisme, beaucoup la raillent comme une naïveté. La quasi-totalité des sociologies l'ignore ou la rejette. <sup>947</sup> ». Il avoue *in fine* n'être pas sûr d'avoir réussi à démontrer l'importance majeure du loisir pour les sociétés post-industrielles dans lesquelles vivaient ses contemporains. Mais il finit son traité théorique sur la sociologie du loisir par quelques lignes qui portent un espoir pour les chercheurs en *sociologie active* ayant pour mission de prévenir très humblement, sans exclure le doute constitutif de toute recherche, d'au moins tenter de réduire les incertitudes.

*Même quand on s'est efforcé de comparer tous les faits disponibles dans une approche systématique de la réalité sociale, même quand on cherche à les utiliser pour la prévision probabiliste, pour comprendre le devenir, on n'est jamais assuré de la certitude. Tout ce que nous pouvons tenter de faire est de réduire l'incertitude de ce futur qui commence dans notre présent. La sociologie, peut-elle faire davantage sans se renier ? <sup>948</sup>*

Pour illustrer la réception de ce nouvel opus, un article paru dans *Le Monde* du mois de février 1974 titrait : « La sociologie de Joffre Dumazedier. Le loisir, cette idée neuve. »<sup>949</sup> Comme précédemment dans le journal *La Croix*, il était présenté comme le sociologue qui scrutait au microscope depuis une vingtaine d'années les formes du loisir pour produire des

---

<sup>947</sup> Ibid., p.253.

<sup>948</sup> Ibid., p. 258.

<sup>949</sup> *Le Monde*, 15 février 1974, Gilles Lapouge.

graphismes et des algorithmes (sic) qui avaient pour conséquence fâcheuse de parler de divertissement en *suintant d'ennui*. Lapouge disait cela « sans malveillance, car le travail de Dumazedier a d'autres mérites. »<sup>950</sup> Le principal à ses yeux était que Dumazedier ne prétendait pas à une sociologie générale du loisir mais qu'il en proposait une approche empirique. Après avoir cité brièvement la théorie de Dumazedier, le journaliste la résumait d'une formule : « ce qui était paresse ou péché devient un art de vivre. » Et fait nouveau : le loisir analysé par Dumazedier était devenu un plaisir pour lequel on était prêt à lâcher son travail, à sacrifier de son salaire, en échange de plus de temps de liberté.

Le journaliste finissait son papier en suggérant que, alors que certains sociologues<sup>951</sup> amalgamaient le loisir et la fête, qu'ils venaient de découvrir dans le bouillonnement de la révolution culturelle de mai-juin 1968, leurs analyses sociologiques demeuraient légères. En inversant sa critique du début, où la sociologie du loisir paraissait statisticienne, froide et comptable, le chroniqueur indiquait que les livres de ces sociologues étaient peut-être une fête en eux-mêmes, mais restaient pauvres en enseignement, contrairement à l'auteur de la *Sociologie empirique du loisir*. « Dumazedier parcourt un chemin contraire : son ouvrage ne nous distrait guère, mais, sur le loisir, il enseigne beaucoup. »<sup>952</sup>

#### 4.4. Maître Mannheim

Dumazedier a été aussi beaucoup influencé, on l'a vu, au début de cette séquence, par les travaux de Karl Mannheim, sa vision de la planification et de la révolution culturelle par le loisir qui allait immanquablement bousculer les sociétés industrielles. Nous allons clore ce chapitre par un retour sur cette figure majeure de la naissance de la sociologie en Europe entre l'Allemagne, la France et l'Angleterre au début du siècle de la modernité.

Par l'observation de l'homme dans la société contemporaine, Mannheim tenta, pendant l'entre-deux-guerres, de construire une nouvelle science du politique. Il pourrait alors rejoindre ceux que nous avons appelés les anticonformistes dans notre étude. Fuyant le nazisme,

---

<sup>950</sup> Idem.

<sup>951</sup> Quels auteurs étaient visés : Bataille, Morin, Duvignaud, Balandier ?

<sup>952</sup> Idem.

Mannheim s'était réfugié en Angleterre dès 1933. Entre 1925 et 1929, il avait déjà publié trois textes fondamentaux : une étude sur *La pensée conservatrice, Le problème des générations, Idéologie et Utopie*.

*Freedom, Power, & Democratic Planning. Liberté, pouvoir et planification démocratique*, sera publié au début des années cinquante, (Extraits ANNEXE IX) après son décès (1947). Il précise les objectifs poursuivis dans l'écriture de cette œuvre dans la préface de son livre, rédigée à Londres en janvier 1947.

*Il s'agit d'un livre qui traite la forme de la société au-delà du laisser faire (en français dans le texte) ou de l'Embrigadement total d'un côté, et des alternatives du Fascisme ou du Communisme de l'autre : il propose une Troisième Voie qui incorpore les expériences douloureuses des dernières décennies vers un nouveau modèle de la Démocratie. Nous essayons de montrer une voie par le biais de la réforme et le changement pacifique, pourtant cette voie demandera de chacun de sérieux sacrifices. Planifier la transition doit être aussi déterminant que cartographier un lointain avenir.*<sup>953</sup>

Dès 1929, empruntant le concept « d'intellectuel sans attache » à Alfred Weber, Mannheim voulait pointer des personnes extrêmement mobiles par leur pensée et leur insertion sociale, libres de toute dépendance professionnelle dans des entreprises privées ou dans l'administration, et bien sûr de toute dépendance politique, pour pouvoir défendre le bien communautaire. Très proches des élites de civilisation, évoquées dans la Somme des cadres d'Uriage, ces clercs auraient le rôle d'éclaireur et de vigie<sup>954</sup> pour pouvoir contribuer aux réflexions scientifiques afin d'accompagner les changements politiques et sociaux nécessaires et d'éviter de retomber dans « la nuit noire » qui venait de s'abattre sur l'occident. En fait, il cherchait à trouver comment pouvait se maintenir la liberté et la démocratie dans les sociétés capitalistes occidentales du XX<sup>e</sup> siècle.

Conscient des dérèglements du capitalisme débridé, il observa la dégradation galopante des relations sociales et de la culture morale des individus qui ne pouvait se résoudre. Seule une

---

<sup>953</sup> Karl Mannheim, « Freedom, Power, and Democratic Planning » Oxford University Press, New York, 1950. 384p. (Traduction Shula Tennenhaus-Philippe Metz, voir Annexe IX), p. XVII.

<sup>954</sup> Aujourd'hui nous utilisons la notion de « lanceurs d'alertes ».

planification des développements futurs pourrait garantir la liberté démocratique, l'égalité et la paix sociale, tout en préservant un développement économique équilibré.

Son livre proposa un nouvel élan vers « une sociologie pour la vie ». Mannheim voulait être l'observateur critique en stratégie politique et sociale qui resterait le plus neutre possible afin d'essayer de comprendre les phénomènes sociaux à l'œuvre pour que ceux qui sont aux responsabilités puissent agir en conscience. Très au fait des idées de Marx, dont il fit une lecture personnelle, il proposa lui aussi, une troisième voie, plusieurs fois évoquée dans ces pages, entre révolutionnaires et conservateurs. Enfin, sa réflexion sociologique était très au fait aussi des découvertes les plus récentes des autres disciplines des sciences de l'homme. Le concept d'intégration par exemple était à la base de la pensée de Mannheim. Il lui servit à organiser l'évolution de ses idées pour mieux comprendre la relation entre la nature de l'homme et les institutions de la société.

*Au début, l'intégration à ses yeux constituait une préoccupation scientifique, à savoir la tâche du sociologue de rassembler les conclusions isolées des différentes sciences sociales, de la psychologie, l'histoire, l'économie, etc., afin qu'une vision complète de la société et de ses dynamiques puisse se dessiner. Mais en se focalisant de plus en plus sur la stratégie et la réforme sociale, Mannheim regarde l'intégration comme le concept central de l'action sociale, qui vise la réunification des sphères cloisonnées de la vie – telles que les sciences politiques et économiques, ou le travail et le divertissement – et à attribuer une place légitime aux couches défavorisées de la société. À partir de là, il élabore le concept du 'comportement intégrant' en accord avec la psychologie moderne, comme le modèle idéal d'une communauté démocratique qui exprime des attitudes coopératives, en contraste avec le modèle dominateur qui prévaut dans une société autoritaire.<sup>955</sup>*

On l'aura compris à la présentation de ces travaux, on y trouve de nombreux points communs avec la sociologie dumazedérienne dont cette dernière est issue, il l'avait souvent revendiqué. Examinons à présent dans la troisième partie de l'ouvrage qui traite d'une nouvelle vision de l'homme et de ses valeurs (New Man – New Values). Le fameux chapitre douze qui

---

<sup>955</sup> Idem, p XIII, XIV. Suivant la Note sur le travail de Karl Mannheim de Ernest K. Bramsted et Hans Gerth.

avait été signalé par Dumazedier parce qu'il concerne justement ses thèmes de prédilection : les liens entre travail et loisir. (Work and Leisure <sup>956</sup>).

Mannheim y fait remarquer d'emblée que pour sortir des frustrations et aller vers une planification de plus de liberté démocratique, une nouvelle vision, concomitante du travail et du loisir, est indispensable. La pénibilité et les contraintes physiques, morales, psychologiques liés au travail consenti en échange d'une rémunération, ne sont pas longtemps recevables. D'autres gratifications sont attendues comme les responsabilités, les valorisations sociales, l'épanouissement, la satisfaction de la tâche accomplie, etc. Ces gratifications supplémentaires peuvent apporter de la joie autant que le manque de travail déstabilise le corps social et les individus.

À notre étonnement, il donne l'exemple d'une erreur commise par manque de planification dans l'entre-deux-guerres à partir de l'étude de Walter Korsching *Unemployment in the Learned Professions* qui pourrait expliquer la foisonnante émergence des intellectuels non-conformistes des années trente. Cela proviendrait d'une erreur d'orientation qui aurait favorisé l'enseignement supérieur sans offrir les débouchés professionnels par rapport au niveau de formation acquis par ces populations. « Les individus professionnels sans travail et sans rôle dans l'ordre social se retournent contre lui. <sup>957</sup> »

Sauf à avoir peur de la concurrence ou du développement néfaste des classes intellectuelles, soit on empêche l'accès libre aux enseignements supérieurs (régimes autoritaires) soit on crée des emplois en développant de nouvelles formes de leadership d'auto-gouvernance de développement économique et d'emploi (troisième voie).

Dans les sociétés préindustrielles, c'est le travail qui façonnait la conduite des individus. Avec le travail mécanisé, mono tâche, répétitif, avec de plus en plus de pression, pour de nombreux travailleurs, c'est le loisir qui est devenu le chemin de la civilisation. La comparaison est saisissante avec *Vers une civilisation du loisir* de Dumazedier.

Pour les partisans du laisser-faire, le loisir est dévolu à la sphère privée. Ne serait-ce pas un argument déguisé pour en organiser l'exploitation commerciale ? Dans les sociétés précédentes,

---

<sup>956</sup> Ibid., chap. 11, Travail et loisir p. 266 à 274 Traduction Shula Tennenhaus-Philippe Metz, reproduit en (ANNEXE IX)

<sup>957</sup> Karl Mannheim, « Freedom, Power, and Democratic Planning », op.cit., p. 268

plus agraires, plus artisanales, le loisir et le travail s'enchaînent naturellement. Ils sont même entrelacés : on bavarde, on reprend le travail, puis suit une pause avec éventuellement un jeu relaxant. Dans les sociétés modernes, tout est programmé pour la rentabilité, le loisir est cantonné aux fins de semaines, de journée, aux congés (aux vacances du travail).

*Le divertissement commercial caractérise notre ère. Le goût des masses est dicté par Hollywood et les intérêts à but lucratif. Ceci est aussi de la planification, voire la planification à grande échelle, et le Libéralisme ne s'y oppose pas tant que c'est fait par les entreprises pour les entreprises et non pas par les autorités publiques en faveur du bien de la communauté. Ici comme ailleurs, la politique de laisser-faire a échoué. Loin de favoriser des attitudes libérales, le libéralisme a permis à quelques-uns de poursuivre l'avantage lucratif pour eux en influençant les masses. S'ils y trouvent leur intérêt, les affaires ont tendance à faire appel aux appétits les plus bas sans s'occuper des conséquences éducatives et spirituelles.*<sup>958</sup>

En dernier ressort, Mannheim fit le constat suivant : plus la production de biens et de services est forte, plus forte est la soif populaire de jouir de ces richesses et de lâcher prise sur les disciplines institutionnelles. Cette soif intarissable est destructrice, l'enjeu est précisément de la transformer de proposer de nouveaux débouchés à ces énergies par les activités culturelles, si on suit son exemple. Il propose une forme de sublimation (concept emprunté par Karl Mannheim à la psychanalyse) par le loisir ou les activités culturelles.

---

<sup>958</sup> Ibid., p. 270



# CHAPITRE 11. « Société éducative et pouvoir culturel »

## 1. Travailler avec Dumazedier

### 1.1. Ambiance au CNRS

Deux années après la parution de *Sociologie empirique du loisir*, Dumazedier publia un nouvel ouvrage en collaboration avec Nicole Samuel. Cette dernière, « fidèle parmi les fidèles aux travaux de Dumazedier, était la seule qui était vraiment bilingue (français, anglais, lu et parlé couramment, Dumazedier lisait l'anglais, mais le parlait avec difficulté).<sup>959</sup>» Nicole Samuel était une chercheuse employée par l'équipe de sociologie du loisir et des modèles culturels au CNRS qui fut également chargée de cours à la Sorbonne (Paris V) en sciences humaines. Jean-Michel Peters lui aussi nous avait confié qu'une des grandes qualités de Dumazedier était de savoir s'entourer de collaborateurs et de collaboratrices, et en bon chef d'équipe, exigeant et généreux de son temps (y compris de son argent s'il le fallait), il savait entraîner tout le monde dans ses travaux de recherche. Mais « c'était surtout Nicole Samuel qui faisait tourner la boutique méthodologique de tous ses bouquins.<sup>960</sup> » Lors de nos entretiens avec Nicole Samuel, nous avons pu entrevoir ce que pouvait être l'ambiance de travail au CNRS, en ce début des années soixante-dix, et la nature de sa collaboration avec Dumazedier. La difficulté de travailler avec lui résidait dans la lecture de son écriture manuscrite qu'il fallait déchiffrer patiemment, souvent aider d'une loupe, puis, mettre en forme ses textes pour en sortir les idées maîtresses sans se tromper. Prolixe et foisonnant, Dumazedier écrivait au fil de la plume avec une inspiration de poète, de nombreuses répétitions et des accords fantaisistes du participe passé, qu'il ne maîtrisait pas. « On se passait les textes de l'un et de l'autre, on les annotait chacun de son côté et on se voyait pour mettre tout ça en commun et en discuter ensemble très longuement.<sup>961</sup>» Claire Guinchat, qui eut également une longue complicité de travail avec Dumazedier pendant sa carrière au CNRS, était sa documentaliste. Elle « avait toute la documentation dans sa tête, savait ce qu'il fallait lire, était d'une aide très précieuse pour les étudiants et suivait Dumazedier notamment dans les réunions et congrès de l'association

---

<sup>959</sup> Entretien avec Geneviève Poujol du : 20 Aout 2016.

<sup>960</sup> Entretien avec Nicole Samuel du 1<sup>er</sup> juillet 2016.

<sup>961</sup> Idem.



internationale de sociologie.<sup>962</sup> » Nicole Samuel disait que le milieu de la recherche était bien plus coriace que celui, plus fraternel et militant, de l'éducation populaire. On était dans la compétition et la concurrence effrénée surtout quand, vers le mois de mars, se jouait l'obtention des grades devant les commissions du CNRS, excepté pour "les grands esprits", et parmi eux Dumazedier, qui avaient conscience que ce qui serait retenu de leurs recherches était les résultats obtenus, les hypothèses élaborées rigoureusement, les théories vérifiées et validées par des observations minutieuses dans les enquêtes de terrain. La grande critique, que les uns faisaient des autres, était de passer de l'observation à la conclusion de leurs études, sans se soucier de la vérification par les faits. Ils discutaient a posteriori de leurs hypothèses initiales pour en nourrir leur théorie, sans détour par des enquêtes sérieuses sur le terrain de leurs recherches. Les querelles d'idées entre sociologues critiques et les tenants d'une sociologie plus quantitative étaient vives. D'un côté, ceux qui élaboraient des théories sans se soucier des preuves vérifiées au bénéfice d'enquêtes rigoureuses, de l'autre ceux qui mettaient leur théorie à l'épreuve du réel. « Bourdieu pouvait être très violent dans ses propos. Il disait, par exemple, que la sociologie quantitative était une science malhonnête tout en ayant, lui-même, une fâcheuse tendance à raboter les exceptions, les particularités, les anomalies qui ne collaient pas avec ses hypothèses. C'était une science qui bousculait les courbes statistiques comme ça l'arrangeait.<sup>963</sup> » Pour en revenir à Dumazedier, Nicole Samuel nous confia qu'il était un personnage parfois un peu rugueux, qui détestait les mondanités et s'habillait de façon peu commune, pas du tout conventionnelle. Les photos ou vidéos que nous avons consultées le confirment. Les témoignages convergeaient faisant le constat que les règles, les conventions et autres usages sociaux encombraient Dumazedier. Il était très matinal, veillait rarement et pouvait s'endormir au dessert des déjeuners mondains qui s'éternisaient, il détestait les dîners en ville. Cela aussi nous a été confirmé par plusieurs témoins, notamment Paule Savane sa dernière compagne. Nous rappelant l'histoire familiale de Dumazedier, Nicole Samuel le disait victime d'une éducation où comme nous l'avons vu son père était cruellement absent, victime de la Grande Guerre.

---

<sup>962</sup> Entretien avec Geneviève Poujol du 20 Aout 2016.

<sup>963</sup> Entretien avec Nicole Samuel du 3 Janvier 2016.

*Sa mère travaillait et dans les intervalles où elle était là, elle lui passait tout. C'était lui qui commandait sans apprentissage de la moindre politesse, ça ne l'intéressait pas. Il refusait de croire à la politesse de classe. Pour lui, la politesse devait venir du cœur. Il pouvait se lever pour saluer un Indien venu d'Amazonie, mais pas pour son supérieur hiérarchique. Il était toujours très extrémiste, très entier. Doués d'une énorme inertie, les syndicats des chercheurs trouvaient qu'il en demandait trop. Sous ses airs authentiques et généreux, c'était un patron très dur. Les syndicats ne l'invitaient pas, même si à l'extérieur [du CNRS] il était bien accueilli par le monde associatif et syndical. Le milieu des chercheurs était très dur, on était capable de démolir un ami pour gagner une meilleure place dans l'échelle d'avancement des salaires.*<sup>964</sup>

Au dire de nombreux observateurs, on lui jalousait beaucoup de choses : son réseau international, ses voyages d'études, les nombreuses invitations qu'il recevait pour assister ou intervenir dans des séminaires, des congrès ou des colloques, à Cuba, en Amérique latine, au Québec, aux États-Unis ou dans les pays soviétiques. On désapprouvait ses interprétations hétérodoxes de Marx, sa proximité avec le pouvoir politique et la haute administration française. Ses thèses, teintées de féminisme, étaient décidément trop iconoclastes.

Nous retrouverons cette dernière thématique qui met un éclairage inédit sur la présence des femmes dans les sociétés post-industrielles dans un troisième ouvrage : *Les femmes innovatrices*.<sup>965</sup> Ce livre, un peu oublié dans la bibliographie de Dumazedier, fut lui aussi publié dans la première partie des années soixante-dix, décidément riche en parutions, avec une périodicité devenue annuelle aux éditions du Seuil : *Sociologie empirique du loisir* (1974), *Les femmes innovatrices* (1975), *Société éducative et pouvoir culturel* (1976). En évoquant les liens avec Augustin Girard et le département de recherche du ministère de la Culture, Nicole Samuel nous confia qu'emporté par les courants largement dominants de la pensée des intellectuels français au tournant des années soixante-dix, (parmi lesquels Bourdieu, Morin, de Certeau, Crozier...), Girard avait lâché Dumazedier. Très peu d'intellectuels avaient créé des liens avec le nouveau ministre de la Culture, Jacques Duhamel. On pourrait faire l'hypothèse que la notion de « développement culturel » portée par Girard et inspirée par Dumazedier avait attiré l'hostilité des intellectuels dominants. Et comme nous confirmait Nicole Samuel dans notre

---

<sup>964</sup> Entretien avec Nicole Samuel du 1<sup>er</sup> Juillet 2016.

<sup>965</sup> Colette Carisse, Joffre Dumazedier, *Les femmes innovatrices Problèmes post-industriels d'une Amérique francophone : le Québec*, Editions du Seuil, Paris 1975, 286p. (Collection Sociologie).

entretien : « les courants de pensée, même pour un nageur expérimenté comme Girard, étaient trop forts. Dumazedier a finalement lui aussi abandonné, écœuré ! »<sup>966</sup> » Une bataille pour être adoubé dans le cercle de ses pairs au service des recherches du ministère de la Culture était perdue, mais pour Dumazedier, la guerre des idées continuait sous d'autres formes.

Le prestige des institutions n'avait que peu de poids, sa liberté de mouvement d'action et de pensée était primordiale, non négociable. Nicole Samuel était chargée du secrétariat de certaines rencontres, colloques, séminaires : « les portes claquaient, les discussions s'enlisaient sans trouver des issues ou des compromis, la moitié de la salle applaudissait, l'autre sifflait, j'abandonnais à mon tour. Dumazedier en avance sur son temps se heurtait comme les républicains de la III<sup>e</sup> République à l'incompréhension totale. »<sup>967</sup> » Nous cherchions des réponses à l'absence de Dumazedier à certains colloques sur des enjeux culturels, on peut légitimement en trouver une partie ici.

Pour finir sur la façon dont Nicole Samuel nous a restitué les traits saillants de la personnalité de Dumazedier, elle disait qu'il était lui-même "un éternel déviant". « Alors qu'il fallait marcher droit, il n'adhérait à aucune morale, il prenait les trains et en descendait s'il en éprouvait le besoin, même si ils étaient en marche... »<sup>968</sup> ». Cela nous renvoie à la théorie de la double déviance esquissée plus haut (que nous indiquaient Moisan et Georges Le Meur, chez ce dernier dans les Côtes d'Armor)<sup>969</sup> et celle du marginal-sécant sur laquelle nous reviendrons. Dans tous les cas, le caractère toujours honnête, très libre, généreux (parfois à son insu), voire libertaire de Dumazedier, le tout dans le respect des positions de ses interlocuteurs, était souvent mentionné par les témoins ou par le filtre de son écriture. De la même façon, nous ne pouvons tenir sous silence le tempérament passionné parfois peut-être trop tranché de ses positions. Cela pouvait, en cas d'éruptions fulgurantes de sa pensée, déstabiliser son auditoire, son interlocuteur qui risquait la coulée de lave d'une démonstration déductive ou inductive, y compris dans des situations très officielles, des colloques, des conférences, ou autres séminaires de doctorants.

---

<sup>966</sup> Entretien avec Nicole Samuel 1/7/16.

<sup>967</sup> Idem.

<sup>968</sup> Idem.

<sup>969</sup> Séjour chez Yvette & Georges Lemeur Plérin 19-23 Aout 2019.

## 1.2. Société, pouvoir et développement culturel

Après avoir, avec Nicole Samuel, redessiné l'ambiance de travail de l'époque et être revenu sur quelques traits saillants de la personnalité de Dumazedier qui avaient marqué les esprits, prenons le temps d'une recension de *Société éducative et pouvoir culturel*.

Le titre de cet ouvrage par deux idiomes entrelacés, comme souvent chez Dumazedier, concentre la substantifique moelle de tout ce deuxième tome des recherches, enquêtes, sondages et statistiques. Le propos du livre est d'analyser, sur une longue période, les phénomènes de loisir et de développement culturel dans la ville d'Annecy. « Au cours de la nouvelle exploitation du sondage de 1957 et au cours des nouvelles enquêtes menées jusqu'en 1974, nous avons été conduits à introduire dans le titre des concepts clés qui se sont imposés pour mieux décrire et expliquer ce que nous avons observé : le concept de société éducative et celui de pouvoir culturel.<sup>970</sup> » Très proche dans sa chronologie du livre précédent qui revient fermement sur les principes de la théorie du loisir de Dumazedier, nous n'y reviendrons pas ici ; ces principes ont été largement fouillés.

Dès la première partie du livre, l'enquête établit le peu de changements visibles qui ont suivi les mouvements de mai-juin 1968 sur le comportement des individus, ne serait-ce que par rapport à la politique-spectacle, à la soumission des adeptes du sport, par exemple, qui aurait troqué le vécu authentique de sensations intimes pour une représentation spectaculaire et aliénée par les industries de diffusion. Le déclin des fêtes traditionnelles qui avait marqué le calendrier des Annéciens est bouleversé par les nouveaux rendez-vous du théâtre-spectacle dans la rue pour un festival « qui transforme la rue elle-même en spectacle et qui étire la notion de fête sur une durée de plusieurs jours, la fête n'étant ainsi plus étroitement cloisonnée ni dans l'espace ni dans le temps.<sup>971</sup> »

En second lieu l'initiation à la musique afro-américaine, la tentative de capter un public nouveau pour les musiques de jazz est devenue une activité importante pour les citoyens du bord du lac, emmenés par l'association Annecy Jazz Action (AJA). Cette association dénombrait 600 adhérents en 1969 pour en comptabiliser plus du double, soit 1500 en 1973, grâce à une politique tarifaire abordable, des liens avec d'autres structures semblables de

---

<sup>970</sup> Joffre Dumazedier « Société éducative et pouvoir ... », op., cit., p. 8.

<sup>971</sup> Ibid., p.77.

l'hexagone, l'invitation des musiciens à séjourner chez l'habitant, des actions pédagogiques et de formation, le tout mené par des animateurs passionnés et novateurs.

Le festival de cinéma apparut dans ces années, il est encore aujourd'hui un évènement incontournable du cinéma d'animation. L'usage généralisé de la télévision qui s'était installée massivement dans les foyers, les déplacements facilités par des moyens de locomotion plus accessibles et diversifiés, l'extension du temps libéré des obligations avec l'arrivée du week-end, la « semaine à deux dimanches », changea la physionomie des activités de loisir à Annecy comme ailleurs. Ces transformations furent perçues par une nouvelle profession encore difficile à cerner entre engagement bénévole et militance professionnelle et/ou désintéressée, celle des animateurs. Ainsi, l'action culturelle et l'animation socioculturelle partagées par des personnes qui étaient toutes animées de cette même dynamique d'une véritable structure d'animation qui restait à créer, sont devenues centrales, pour les recherches de Nicole Samuel et Joffre Dumazedier.

*Un de leurs traits communs, est qu'ils [les animateurs] ne se contentent pas de rêver ou de penser, ils agissent et tentent d'intervenir sur une situation concrète. Enfin, ce sont des novateurs, c'est-à-dire qu'ils sont déviants par rapport à la norme culturelle dominant leur milieu, et lui substituent des normes culturelles qu'ils jugent supérieures du point de vue de l'invention, de la création et de la recherche.*<sup>972</sup>

C'est à ce moment-là que surgirent les concepts de *qualité de la vie* qui vinrent se substituer à celui de *style de vie* – une expression qui n'avait par ailleurs rien à envier à *l'American way of life*. Les idéaux des évènements de mai-juin 1968 ont influencé positivement les ambitions de ces animateurs longuement interviewés qui, militants pour un monde plus juste et égalitaire, choisissaient la voie de l'action culturelle en rejoignant les ambitions des fondateurs de PEC pour une culture populaire.

Cette culture populaire recouvrit à ce stade, pour Samuel et Dumazedier, trois définitions. La première ambitionne de rendre la culture accessible à tous, c'est le bien connu modèle de la démocratisation culturelle malrucienne. La seconde est une culture adaptée à un milieu socioculturel prédéterminé et la troisième une culture apportée aux milieux les plus pauvres, les plus précaires. La relation, le contact social, restent essentiels quelle que soit la définition retenue pour animer, insuffler une culture populaire, dans les milieux qui en sont le plus éloignés. Entre

---

972 Ibid., p.110-111.

les différents animateurs de ces activités s'était créé dans la ville d'Annecy un réseau affinitaire de confrontations, d'échanges et d'émulation qui dessinaient petit à petit les contours d'une société culturelle d'action et d'animation en lieu et place des anciennes sociétés savantes, tout le contraire de l'entre-soi, de groupes repliés sur eux-mêmes.

La fréquentation des théories de Lazarsfeld (*personal influence*) a engagé plutôt Dumazedier sur la qualification de ces esprits novateurs très bien intégrés dans leur milieu d'origine tout en étant plus que tout autre inspirés par des expériences extérieures à leurs origines. Parmi les auteurs cités dans les enquêtes, Emmanuel Mounier est plébiscité par les animateurs culturels catholiques. Pour les laïcs libéraux ou socialistes, Jean-Luc Godard faisait l'unanimité des références pour les animateurs de toutes tendances ainsi que Jean Vilar pour les rendez-vous des Rencontres du Festival d'Avignon. Le cadre de référence culturel personnel de ces animateurs va entrer parfois en dialogue et souvent en conflit avec les cadres de réflexions et de valeurs plus conformistes de leurs aînés. Au même moment où ces derniers tentaient de construire une culture professionnelle commune et de la reconnaissance entre pairs, un phénomène analogue se produisait au niveau des institutions elles-mêmes qui, sous l'influence du corps des animateurs, faisaient évoluer leurs représentations provoquant, souvent dans le conflit, la création de nouvelles valeurs professionnelles.

D'autres théories fleurirent, plus radicales, qui s'opposèrent aux velléités réformatrices, dans ce nouveau microcosme de l'animation. Nous étudierons particulièrement les contributions de Jacques Ion, Bernard Miège et d'Alain-Noël Roux, trois auteurs d'un ouvrage à six mains *L'appareil d'action culturelle*, discuté plus loin dans les « réflexions finales » de *Société éducative et pouvoir culturel*.

On s'en doute, cela ne se faisait pas sans tension, querelles de points de vue, ruptures et oppositions. Mais Dumazedier restait positif, « [...] tout se passe comme si se préparait dans le conflit l'avènement d'une société éducative. <sup>973</sup> » Parlant au nom de toute son équipe, un animateur du Centre de loisirs et d'éducation permanente (CLEP) se déclare « de plain-pied » avec les combats de mai juin 1968 : « Tous les problèmes remués, la critique de la société de consommation, l'imagination au pouvoir, la participation [...] Mais ça nous a peut-être obligés à nous approfondir, à mettre davantage l'accent pour nous, un peu usés par l'action, sur la

---

<sup>973</sup> Ibid., p. 127.

culture, le recyclage, l'éducation permanente.<sup>974</sup> » La formation continue, ou le concept de *recyclage*, en vogue à cette période, était utilisée pour nommer cet effort d'adaptation que devaient faire les salariés pour suivre le développement de la société postindustrielle qui s'annonçait. Toutes ces préoccupations étaient passées devant la révolution culturelle des mouvements de mai-juin ou en étaient le prolongement.

### 1.3. Vers l'autoformation ?

Le 22 juin 1971, le Conseil municipal de la ville d'Annecy avait officialisé la création d'Annecy Action Culturelle (A.A.C.). La genèse de cette nouvelle structure à vocation municipale, son influence en stabilisant, mais aussi déstabilisant les milieux associatifs et les acteurs majeurs annéciens de l'action culturelle, fait l'objet d'un chapitre du livre. C'est dans le sillage de ces mobilisations et prises de conscience qu'émergea de l'observation sociologique le concept de *pouvoir culturel*. Celui de *société éducative* y est également rattaché et précisé. Il s'agit de faire reconnaître une dimension éducative à toutes les institutions sociales. D'emblée, il se différencie d'une nouvelle école imposée à l'instruction des adultes. La confusion entre société éducative et éducatrice est levée.

Cinq propriétés générales caractérisent cette nouvelle forme de société. La première regroupe les activités de formation et d'accompagnement pour éclairer les consommateurs. Il s'agit de prioriser le développement de soi y compris dans les domaines appelés socio-spirituels ou sociopolitiques. Mais également, dans les domaines du loisir « [...] une société éducative ne se borne pas à susciter des divertissements faciles, mais favorise *l'auto-formation* permanente de chacun pour *un libre choix d'activités*.<sup>975</sup> » Et voilà l'apparition d'un nouveau concept qui accapatera le travail de Dumazedier pour les deux décennies suivantes, jusqu'à sa mort à l'orée du troisième millénaire.

Dans la citation, le préfixe "auto" est séparé d'un tiret. Ceci étant, Dumazedier passera très vite au concept *d'autoformation* qui emboîtera le pas à *l'autodidaxie* qui avait suivi le terme

---

<sup>974</sup> Ibid., p. 141.

<sup>975</sup> Ibid., p. 157., c'est nous qui soulignons.

d'*autodidactie*, par la prosopographie de Cacérés sur les figures historiques d'autodidactes.<sup>976</sup> Ces aspects de l'autoformation plus répandue dans l'intelligentsia que chez les ouvriers (58,8 % contre 27,5 %)<sup>977</sup> permettent de définir la première qualité de la société éducative.

La deuxième concerne la distinction des publics privilégiés qui correspondraient à une population non pas monolithique mais riche de toutes ses composantes pour un apprentissage à tous les âges de la vie – une éducation permanente, en somme, de la petite enfance au troisième ou au quatrième âge, pendant et après la vie professionnelle.

La troisième caractéristique de cette société éducative englobe les notions de qualité, de style, ou encore de niveau de vie, qui obligent à des dépenses de biens et de services culturels de plus en plus diversifiés (hifi, TV, voyages, divertissements, sports, information-documentation, etc.).

La quatrième est l'augmentation de l'encadrement des activités qui dépassent la sphère de l'école ou du travail. Elles demandent dans un temps libéré des contraintes institutionnelles, la formation de personnels professionnels ou bénévoles pour encadrer ces activités. « Mais la structure éducative est de plus en plus appuyée par des usagers constitués en mouvements sociaux de formes variées. <sup>978</sup> »

Et pour finir, une cinquième particularité de la société éducative l'oblige à protéger l'autonomie de ses sujets par rapport à l'institution mère et par rapport au confort des stéréotypes et des préjugés qui les guettent. Même si la société éducative leur a donné les bases de leurs ressources culturelles, elle doit permettre l'émancipation de ses citoyens en garantissant l'indépendance des animateurs culturels chargés d'accompagner leur développement. Un pouvoir culturel nouveau affrontant le pouvoir politico-administratif, tout en coopérant avec lui, cherche ses marques.

---

<sup>976</sup> Parmi lesquelles Martin Nadaud, Agricola Perdiguer ou encore Béranger (1780-1857 dont n'est pas mentionné le prénom) ou, plus proche de nous, la figure d'Eugène Pottier pour le XIX<sup>ème</sup> siècle. Et pour la Belle Époque et le début du XX<sup>ème</sup> siècle celle d'Aristide Bruant et d'autres évocations parmi lesquelles Jack London, Maxime Gorki ou Pierre Hamp. Témoignages et montages de textes, de poésies et de chansons permettaient *des regards neufs*, précieux pour nos travaux historiographiques. Bien sûr peu d'analyses sociologiques ou anthropologiques y figuraient, ce n'était pas le propos ni le projet de Cacérés. Benigno Cacérés, *Regards neufs sur les autodidactes*, Editions du Seuil, Paris 1957, 250p (Peuple et Culture). Nous utiliserons le terme d'*autodidactie* dans son orthographe d'origine qui était en usage à cette époque, il sera mis en italique et enfin, nous utiliserons ce concept hors contexte spécifié dans son écriture actuelle : autodidaxie.

<sup>977</sup> Joffre Dumazedier « Société éducative et pouvoir ... » Opus Cit., p.73.

<sup>978</sup> Ibid., p 158-159.



*Notre hypothèse est que, dans des circonstances déterminantes, un groupe de leaders d'action culturelle, tour à tour adversaires et alliés, appartenant à des idéologies et à des milieux socio-politiques différents, ont su prendre des initiatives orientées par un système commun de valeurs culturelles contre les forces politiques et économiques s'opposant à l'innovation et à la démocratisation culturelle ; en effet, la création proprement dite d'Annecy Action Culturelle a été précédée et facilitée par une succession d'initiatives isolées de différents leaders culturels indépendants les uns des autres, mais guidés souvent sans le savoir, chacun dans son secteur d'action, par des orientations sociales et culturelles comparables à l'égard des tutelles institutionnelles, et cela, malgré des différences idéologiques, souvent considérables. Nous [avons] tenté la création d'Annecy Action Culturelle, réalisation originale qui, selon nous, représente une étape décisive dans la genèse d'un pouvoir culturel apparaissant aujourd'hui dans le système des pouvoirs s'affrontant dans la crise actuelle du développement urbain. <sup>979</sup>*

Richement documentée et étudiée, la situation d'AAC dans la ville d'Annecy tant d'un point de vue historique que sociologique a été un prétexte pour partir du local et pouvoir en déduire une réflexion globale. Pourtant des limites évidentes sont apparues dès que les équipes de Dumazedier se sont lancées dans l'expérimentation de cette nouvelle sociologie culturelle urbaine.

Le dernier chapitre de l'ouvrage de Nicole Samuel et Joffre Dumazedier s'intitule sobrement : « Le pouvoir culturel ». « C'est une réalité souvent cachée, limitée, déformée qui exprime un mouvement de contestation, de revendication.<sup>980</sup> » L'avènement d'une société éducative, (« activités culturelles extra-scolaires de création, de diffusion, de participation »)<sup>981</sup> suppose pour les auteurs, une conquête de légitimité par rapport aux autres pouvoirs, malgré l'apparition d'obstacles épistémologiques. Alors que sur le terrain les oppositions de toutes natures étaient vives, l'opposition à Gabriel Monnet suite à un *Ubu Roi*, mis en scène pour la première fois en 1956, avant celui de Jean Vilar à Avignon, joué dans son projet des « Nuits de

---

<sup>979</sup> Ibid., p.184. Une référence directe à l'ouvrage d'Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, Anthropos, 1968. Cité en bas de page.

<sup>980</sup> Ibid., 199.

<sup>981</sup> Idem. Un triptyque éloquent, la participation appelée aujourd'hui « participation citoyenne » est rarement mentionnée dans ces années pour prolonger celles de l'action et la création culturelle.

château », est emblématique. D'abord soutenu par la municipalité qui lui a retiré son soutien ce qui a finalement provoqué de belles polémiques.

*Scandale dans la bourgeoisie bien-pensante ! C'est surtout le côté sacrilège de la farce ubuesque qui choquait les catholiques bien-pensants. La municipalité était divisée. Mais tous les militants culturels novateurs de la ville, de tous milieux, de toutes idéologies, ont manifesté leur soutien sans réserve à l'action de Gabriel Monnet.*<sup>982</sup>

Monnet rejoindra Jean Dasté à Saint-Etienne, puis la direction de la Maison de la culture de Bourges et enfin celle du théâtre de Nice. Quant aux démêlés avec l'association Annecy Jazz Action, là, ce sera toute l'association qui se nichera dans le Jazz Club de Lyon pour continuer son chemin. La « sécession » irrévocable du Conseil d'Administration de PEC marquera une autre rupture avec l'AAC en protestant contre « l'impérialisme culturel »<sup>983</sup> de cette agence, aux mains de la ville d'Annecy.

Les enjeux politiques ou plutôt le risque *de politisation de la vie culturelle*, formule souvent utilisée par les équipes d'animation, sont mis en exergue. Cela affaiblit les rapports de force faisant glisser petit à petit la structure d'animation vers une agence technique de services aux associations par les équipes municipales. Sans entrer plus dans les détails ici de l'enquête annécienne riches d'enseignement pour les chercheurs et sans doute, pour les acteurs du terrain eux-mêmes, signalons que pour nous, elle préfigurait ce qui sera plus tard appelé les « recherches-actions ».

Le résultat des enquêtes renvoie chacun, chacune, aux réalités de la pratique de la vie quotidienne et de celle de l'action culturelle. Néanmoins, le pouvoir d'influences qui peut résulter des groupes de pression, comme marge de manœuvre ultime, en pliant, en s'ajustant, sans jamais casser, se présente comme la bonne dynamique pour la création d'un véritable contre-pouvoir, pouvoir culturel. In fine, ce dernier se situant parmi les cinq pouvoirs dominants (militaire, législatif, judiciaire, politique et de l'information). Il est une instance encore bien différente avec une force qui peut modifier l'attitude des autres pouvoirs face au développement social et culturel à l'échelle d'une ville moyenne. Étendu à d'autres territoires politiques, encore plus vastes, métropole, département, région ou état, serait-il aussi performant ?

---

<sup>982</sup> Ibid., p.112.

<sup>983</sup> Ibid., p.230.

#### 1.4. Sébile et cocktail Molotov

Avec cette dernière proposition s'achève l'essentiel de la discussion sur les résultats de l'étude annécienne. Une prolongation brillante fut proposée pour conclure, comme nous le disions, sous la forme de réflexions finales, où nous avons trouvé un dialogue animé avec les contradicteurs des thèses dumazedériennes. Nous avons vu que Dumazedier a concentré une partie de ses recherches sur l'observation du corps des animateurs qui avait créé et animé tout un réseau structurant devenu l'AAC. Cette dernière a permis de mettre en œuvre un processus de politique de développement culturel en coopérant avec le Conseil municipal et son administration. En observant les limites, les dynamiques et les contours de l'histoire des acteurs bénévoles et professionnels sur vingt ans, dans une ville moyenne française, Joffre Dumazedier et Nicole Samuel ont conclu à la nécessité d'une structure intermédiaire entre les formes de cultures et les populations, une sorte de lieux de médiation entre leurs réalisations, leurs espaces, leurs pratiques culturelles, idéologiques et politiques.

*Un lieu qui pour les animateurs « constitue entre eux un système de relations dont la coopération et le conflit sont les moteurs d'actions essentiels. [...] Mais les clivages institutionnels qui les séparent sont confrontés avec les orientations des associations culturelles dont ils font partie et qui s'efforcent de transformer la manière de vivre individuelle et sociale et de modifier la relation de chacun à la culture vivante. »<sup>984</sup>*

On est bel et bien dans l'observation d'un processus dynamique entre des individus engagés dans leur mission qui, tout en maintenant une forme de tension entre leurs associations et l'institution, transforme la relation des populations à l'art et à la culture en se transformant eux-mêmes. C'est tout l'enjeu et le projet de *la société éducative* rendue possible et concrète par le jeu du *pouvoir culturel*, qui n'est pas une prise de pouvoir au sens politique, on l'aura compris, mais au sens d'un militantisme culturel, consacré exclusivement au domaine de l'art et de la culture. L'appareil de recherche scientifique élaboré et mis en œuvre était garant d'une forme d'objectivité de résultats qui dépasserait les mouvements d'opinion ou de croyances individuelles et collectives, les idées reçues ou les partis pris politiques ou idéologiques. Pour autant, les informations réunies n'engagèrent pas Dumazedier à construire une théorie sociologique de l'action ou du développement culturel. Il s'en défendait et l'écrivait ainsi que son attachement à la description de processus actifs plutôt que d'échafauder des structures et

---

<sup>984</sup> Ibid., p.234.

superstructures qui, parfois trop englobantes, déformaient la réalité. Ses observations de la dynamique socio-culturelle, dans un espace et un temps donné, permettent d'élaborer des modèles qui peuvent, à leur tour, être mis en discussions avec « les opinions générales formulées par d'autres auteurs sur les rapports entre culture, classes sociales, idéologie et politique, et cela, afin de savoir quels aspects du réel elles ont saisi et ceux qui leur échappent, et de déceler en chacune ce qui est pure construction intellectuelle ou reflet de réalités observées. »<sup>985</sup>

On connaît désormais le credo de Dumazedier. Sur ces bases, il va s'employer à converser avec ses pairs (notamment Morin, Ion, Miège et Roux, Jeanson, Bourdieu et quelques autres) sur six thématiques, celle :

- des besoins culturels,
- des inégalités en relation aux catégories socio-professionnelles et au niveau d'instruction,
- des contenus dits « populaires » ou « bourgeois »,
- du patrimoine transmis ou pratiqué,
- d'une ou des idéologies,
- des rapports à l'institution et de ceux entre pouvoirs culturels et politiques.

Sur le thème des besoins culturels, Dumazedier a des réserves, notamment suite aux études de Baudrillard sur l'illusion des besoins annoncés qui permet au personnel politique d'avancer masqué pour assouvir une demande qu'il avait lui-même créée de toutes pièces. Les animateurs sont des observateurs alliés qui connaissaient les publics pour et avec lesquels ils travaillent et réajustent leurs modalités d'action, dans un rapport dialectique souvent réinterrogé pour tenter d'avoir toujours de meilleurs résultats. Sur le sujet des inégalités culturelles, là encore, les animateurs se seraient fourvoyés en tombant dans un populisme culturel aux ordres de *l'appareil d'action culturelle*, que nous avons vu plus haut, nous y reviendrons.

Dumazedier ne reniait pas les résultats d'autres sociologues qui démontrent et glosent abondamment sur l'échec de la démocratisation culturelle qui selon la doctrine malrussienne était censée apporter aux classes les plus populaires les œuvres universelles de l'humanité. Pour ces intellectuels malgré tous ces efforts, le fiasco d'une offre de haute culture pour ceux plus

---

<sup>985</sup> Ibid., p.237.

attirés ou conditionnés par les spectacles de divertissement et de variété est avéré. Le concept de « non-public » exprimé par Jeanson à Villeurbanne en mai 1968 est également discuté. Que cherchait-on à mesurer ? La participation des classes populaires est très élevée à Annecy pour les populations sondées pour certaines émissions culturelles à la radio ou à la télévision, de même pour les activités sportives, d'expression manuelle ou culturelle proposées par les MJC ou les fédérations d'éducation populaire. On a mesuré la fréquentation de l'opéra ou du théâtre pour les classes populaires qui n'ont pas ou très peu pour habitude d'aller dans ces lieux fréquentés plus massivement par les classes moyennes ou supérieures. La culture du pauvre (Dumazedier cite Hoggart), celle des classes populaires a d'autres codes, d'autres pratiques socioculturelles « [...] elle vit une culture qui a ses valeurs différentes de celles de la majorité des créateurs et animateurs actuels qui ignorent peut-être les conditions et les méthodes de son expression et de sa créativité. »<sup>986</sup> »

Par ailleurs, Dumazedier revient sur l'étude nationale effectuée par les équipes de Kaës sur les représentations de la culture par le monde ouvrier qui démontrait « que 80 % des ouvriers souhaitent avoir la même culture que les autres et non une culture ouvrière spécifique qui s'opposerait à celle de la bourgeoisie ou de la petite bourgeoisie. »<sup>987</sup> » Dans cette classe de population elle-même les individus qui fréquentaient les lieux de culture étaient minoritaires, ce qui était rarement mentionné par les auteurs, même si en effet cette fréquentation était encore plus faible chez les ouvriers. L'action culturelle proposée par les animateurs culturels observée à Annecy demeure modeste mais nécessaire contre le conformisme social et l'injustice culturelle.

*Le “populisme culturel ” est peut-être une invention de ceux qui ont l'illusion que l'action politique ou pédagogique pourrait remplacer l'action culturelle, au lieu de la compléter. [...] c'est la leçon de 20 années d'expériences de militants culturels [...] que ni l'action politique, ni l'action syndicale n'étaient capables de réaliser par elles-mêmes et seule ce qu'a tenté et réussi l'action culturelle de 1957 à 1974. »<sup>988</sup>*

---

<sup>986</sup> Ibid., p.241.

<sup>987</sup> Ibid., p.242.

<sup>988</sup> Ibid., P.243.

Pour la critique des inégalités sociales face à la culture conditionnées par le milieu ou le niveau d'instruction, Dumazedier apporte de la nuance aux analyses bourdivines en parlant des façons, des manières dont les individus s'approprient les produits et services culturels à l'intérieur même des classes sociales. On trouvait aussi des individus des classes moyennes ayant bénéficié d'un enseignement supérieur ne fréquentant pas l'opéra, mais se retrouvant très bien au cours de boxe avec un collègue ouvrier spécialisé ou artisan. « Dans la réalité, une des fonctions latentes des associations culturelles est d'offrir un cadre d'information et de formation continue dans la culture sportive, artistique, intellectuelle, socio-politique, qui certes prolonge l'école, mais surtout la complète, la corrige, la contredit, la conteste. <sup>989</sup> »

Concernant les débats autour de la culture populaire versus culture bourgeoise, il reprend les thèses de Morin quand ce dernier avait introduit l'expression de « populisme culturel ». On se rappelle de sa formule quand il préférait élever le niveau du mot culture plutôt que le niveau culturel des populations dans la revue *Communication* datée de 1969. Dumazedier reprend aussi les mythes du salut culturel (Malraux) et propose sa théorie du développement culturel démocratique. Pour mener sa critique, il pose en préalable qu'il était plus difficile de mettre en œuvre des modalités d'action culturelle en direction de publics diversifiés que de deviser sur ces problèmes, d'étaler des définitions et théories sur lesquelles, au final, peu de gens s'accordent.

Enfin et surtout dans la logique dumazédiérienne, les travaux de la culture en action s'apprennent et s'approfondissent en les faisant. Il dit avec humour en reprenant sa controverse avec Morin, que « [...] certains militants culturels peuvent rêver de remplacer Sylvie Vartan par Socrate et Fernandel par Paul Valéry, encore que nous n'en avons pas rencontré dans notre échantillon, même chez ceux qui sont les plus fidèles aux principes de l'école traditionnelle ! <sup>990</sup> » Dumazedier s'amuse avec les propositions de Morin tout en insistant sur l'écart entre ces analyses et la réalité des animateurs sondés. Par contre pour ce qui est de Socrate, les animateurs rencontrés ne répugnent pas à le faire découvrir à travers les films de Rossellini par exemple.

---

<sup>989</sup> Ibid., p.245.

<sup>990</sup> Ibid., p.248.

*Devant Paul Valéry, ils seraient probablement divisés comme les amis d'Edgar Morin. Ainsi, nous craignons que les représentations que Edgar Morin a du "populisme culturel" tiennent plus de la logique de sa thèse qu'à l'observation sociologique du mouvement historique de la culture populaire de 1936 à aujourd'hui. [...] Être indifférent à cette lutte pour l'élévation du niveau culturel, c'est en fait accepter l'élitisme culturel même quand on le dénonce en parole : telle est la leçon qui se dégage de 20 ans d'Action Culturelle d'Annecy. »<sup>991</sup>*

### **1.5. Critique de la critique des appareils idéologiques d'Etat**

Partant des approches de la culture du quotidien de son collègue et ami Henri Lefebvre, Dumazedier revient en suivant sur les théories de Morin puis celles de Gaudibert en épousant les contours sur la créativité, le ferment enzymatique faisant le lien nature et culture autour de la création, l'émergent, le nouveau, l'inédit, le marginal, les styles de vie etc. Dumazedier demande d'être vigilant contre le mythe fédérateur de la créativité souvent entouré d'un halo « d'illusion verbale [...] où des milliers de spectateurs profitent avant tout de la création de quelques-uns.<sup>992</sup>» Puis il en vient au cœur des accusations dont il était la cible dans les ouvrages de Gaudibert et de Ion, Miège et Roux : l'appareil d'action culturelle devenu pour ces derniers (assumant leur filiation intellectuelle à Althusser et ses Appareils Idéologiques d'Etat, les fameux A.I.E.) un intégrateur masqué par les agissements ombrageux qui prolongeraient l'aliénation du "capitalisme monopoliste." L'AIE exploiterait « les temps des faux loisirs destinés à assurer la reproduction de la force de travail et des rapports sociaux par le biais de pratiques consommatoires auxquelles il donne lieu. »<sup>993</sup>

La culture populaire était devenue la cible de mouvements contestataires, à la recherche d'un débouché politique, qui, tout en ayant des approches intéressantes et pénétrantes, attaquaient ce qu'ils appelaient "l'idéologie du développement culturel." Cette démarche leur semblait portée par des associations d'éducation populaire à leur tour instrumentalisées par les pouvoirs politiques, dont Dumazedier aurait été l'ordonnateur caché. Les années qui suivirent 1968 étaient sous la pression d'une action culturelle sous influence politique. Comme le dit le

---

<sup>991</sup> Ibid., p.249.

<sup>992</sup> Ibid., p. 252.

<sup>993</sup> Jacques Ion, Bernard Miège, Alain-Noël Roux, *L'appareil d'action culturelle*, Paris, Editions universitaires, 1974, (Citoyens) 298 p., p.61.

successeur de Duhamel aux affaires culturelles, l'écrivain et académicien Maurice Druon, dans une formule devenue célèbre pour discréditer les professionnels de la culture disant que ceux-ci venaient le voir : « une sébile dans une main et un cocktail Molotov dans l'autre ». Pour trancher ces débats Dumazedier reprend une autre maxime qui aurait pu inspirer la célèbre formule du manifeste de PEC à la Libération que nous avons rappelée, celle de Paul Langevin qui disait : « La culture part de la vie et retourne à la vie. »

*Pour que cette culture vivante qui part des activités quotidiennes retrouve le chemin de la culture spécialisée des grandes œuvres, une initiation aux différents genres de connaissances (pratique, technologique, scientifique, artistique, philosophique) est nécessaire et, dans les différents genres, il faut tracer une progression allant des niveaux les plus simples aux niveaux les plus complexes, dans une combinaison de participation et de création. [...] mais le plus souvent, l'action culturelle dénonce les illusions de la société de consommation, elle rejette les méfaits de l'homme unidimensionnel, elle attaque la domination des valeurs bourgeoises.*<sup>994</sup>

On aura bien compris que ce n'est pas un effet d'aubaine pour se défendre ou justifier ses théories et concepts qui ont obligé Dumazedier à commettre ces lignes, mais au contraire une vision de la culture humaniste et révolutionnaire qui était la sienne depuis sa jeunesse dans les cercles d'études de Nogent sur Marne, l'athlétisme, le basket, les mouvements ajistes puis la déjà longue aventure de PEC. Mais le rappel de ses positions continuellement opposées au dogmatisme sectaire et "partitiste", celles y compris de ses camarades dits gauchistes, allait-il suffire, pour le dégager de cette étiquette de « populisme dumazedierien » dont l'avait affublé Morin ?

Dumazedier ne relève plus cet attribut polémique, mais se concentre sobrement et patiemment sur l'exégèse des analyses et des concepts théoriques de ses pairs et d'auteurs de diverses disciplines. Toujours à l'affût de nouvelles pistes pour mieux comprendre ce qu'ils ont observé, notamment à Annecy, Dumazedier continue à discuter ce qui pouvait faire avancer ses recherches, sans négliger de prendre en considération le camp de ses détracteurs. « Pour voir », aurait-il rajouté, comme quand il avait avant-guerre rejoint le Parti frontiste de Bergery, et à la Libération, quand il était entré quelques mois au Parti communiste. Notons au passage que

---

<sup>994</sup> Joffre Dumazedier, *Société éducative ...*, op.cit., p.254.



Morin, plus jeune de six ans que Dumazedier, avait suivi la même trajectoire de militantisme politique.

Dumazedier encourageait ceux qui s'engageaient dans les nouveaux métiers de l'animation culturelle de choisir une relation au politique qui soit dialectique : le politique et le culturel s'influencent mutuellement certes, mais ne se confondent pas pour lui. « La lutte de classe devient un concept réifié totalement indépendant de l'observation. [...]. La dialectique est absente de cette réflexion qui se réclame d'une philosophie dialectique.<sup>995</sup> » Un comble, en effet, pour le sociologue empirique du loisir, grand lecteur de Marx, des écrits de jeunesse en passant par les *Manuscrits de 1857-1858*, appelés *Grundrisse*, mais aussi du *Capital*... Ion, Miège et Roux, ainsi que Gaudibert ou Morin reprochent à Dumazedier de diffuser ce qu'ils appellent "l'idéologie du développement culturel" au détriment des rapports de classe. Il y répond, jamais de guerre lasse, mais toujours combattant, résistant aux ornières d'un idéal romantique désuet dans lequel on voudrait le cantonner, l'assigner à résidence.

A cet endroit de ses analyses théoriques, Dumazedier revient sur la qualité de *déviant culturel ou social* qui recouvre un aspect essentiel de ses investigations : déviant par rapport à son groupe d'origine, à son milieu, à ceux mêmes qui le mandataient, déviant par la recherche d'informations à l'extérieur et par l'intérieur en tentant de les transmettre de façon critique, afin de rendre les participants du groupe moins passifs, moins conformistes, plus informés, plus participants, justement plus créatifs. L'animateur revient dans la caverne de Platon pour rendre compte à ceux qui y sont restés fascinés, sidérés par les ombres de la lumière, de ce qu'il avait vu au grand jour. Nous retrouvons sa théorie de la double déviance évoquée plus haut. On pourrait y voir aussi les prémices annonciateurs de la théorie des droits culturels (en vogue ces dernières années) qui le conduisit aux théories bien plus anciennes de Karl Mannheim dont nous retrouvons les ambitions de planification, mais dans la liberté, *freedompower and democratic planning*. Le triptyque création, diffusion, participation est à nouveau posé.

Conçue comme une « [...] participation plus étendue à la vie culturelle, on dirait aujourd'hui vers une nouvelle qualité de la vie, affirmée comme un droit de tous, et non comme le droit de quelques privilégiés de la fortune ou de l'instruction. Cette tentative, malgré la résistance et l'hostilité rencontrées, ouvrait une voie nouvelle qui pourrait être

---

<sup>995</sup> Ibid., p259-260. Suit un développement très complet sur plusieurs points que nous ne reprenons pas ici les ayant déjà évoqués plus haut.

rattachée à cette *Planification pour la liberté* conçue il y a une quarantaine d'années [1947] par Karl Mannheim.<sup>996</sup>

Concernant la liberté ou la dépendance au politique ou aux institutions qui leur apportaient des aides souvent insuffisantes, parfois plus substantielles, Dumazedier revisite les analyses de Marie-Françoise Lanfant que nous avons rencontrée plus haut dans ses travaux sur *Les théories du loisir* et qui avait rejoint l'équipe des loisirs au CNRS. Convaincue dans un premier temps par les théories de Dumazedier, elle était devenue plus tard très critique à son égard, *l'amour vache* en quelque sorte. Comme pour l'école (autre A.I.E. selon Althusser) « l'association socio-culturelle ne prolonge pas mécaniquement l'institution, mais le plus souvent la complète, la corrige ou la combat.<sup>997</sup> » La main basse de l'institution sur les associations tenues par les subventions et/ou par une personnalité qui jouerait un double jeu, comme semblait l'avoir observé Lanfant, ne tient pas pour Dumazedier. Les résultats obtenus par ses propres recherches, notamment celles effectuées sur deux décennies à Annecy, révèlent plusieurs contradictions. « Dans le plus grand nombre de cas, ce n'est pas la continuité qui l'emporte, mais la discontinuité entre l'institution et l'association.<sup>998</sup> » Dans une dynamique, là encore dialectique, entre coopération et conflits avec les institutions gouvernantes des différentes collectivités territoriales, les relations entre les différentes parties sont comme un éternel jeu d'échec. Chacun y serait tour à tour gagnant ou perdant, pas toujours en restant bon joueur, parfois de mauvaise foi, encore faut-il avoir les bons jetons, les bonnes cartes...

Pour mieux appréhender ces phénomènes complexes, Dumazedier appelle de ses vœux une construction (une co-construction dirait-on aujourd'hui) des historiens et des sociologues pour bâtir, notamment sur les problématiques urbaines, une recherche approfondie, « une sociologie historico-empirique des associations culturelles qui mette à jour les propriétés de leur développement dans la société actuelle.<sup>999</sup> » Cela n'a-t-il pas été en partie réalisé depuis ? Nous y reviendrons. Indépendant de tous les autres pouvoirs qu'ils soient ceux des médias, de l'économie, de la politique ou même des chercheurs, le pouvoir culturel est pluriel mais jamais neutre. Toujours en mouvement, il est soutenu par l'action novatrice d'animateurs déviants de

---

<sup>996</sup> Joffre Dumazedier, *Société éducative* ..., op.cit., p.262. On trouve ici la référence à Karl Mannheim "*Freedom Power and Democratic Planning*".

<sup>997</sup> Ibid., p 266.

<sup>998</sup> Idem.

<sup>999</sup> Ibid., p.268.

leur milieu d'origine, mais y revenant souvent, ne serait-ce que pour témoigner de leurs avancées ou de celles rapportées d'autres territoires, d'autres champs de recherche. Ces animateurs restent farouchement le pied dans la porte, (si vous nous permettez l'expression), prêts comme une vigie, à rebondir contre toutes formes ou tentatives de domination. Quant aux élites, qu'elles soient intellectuelles ou culturelles, elles n'auront pas vocation à prendre le pouvoir politique qui revient comme chacun sait, dans toute démocratie, aux élus du peuple. Les dernières lignes d'un ouvrage sont souvent plus concluantes qu'aucune exégèse possible, aussi érudite soit-elle :

[Le pouvoir culturel] *ne prétend remplacer ni le pouvoir politique, ni le pouvoir économique, mais il en limite l'incompétence et l'arbitraire éventuel en matière culturelle. Peut-être est-il la meilleure garantie du potentiel novateur et démocratique de l'action culturelle, en coopération avec les forces économiques et politiques qui luttent pour en créer les conditions générales.* <sup>1000</sup>

## **2. La révolution des années soixante-dix**

### **2.1. « Femmes innovatrices », double déviance ou rupture innovante ?**

Parmi d'autres concepts, on retrouve l'intuition de Dumazedier pour une nouvelle approche de la déviance établie « comme *un acte de rupture*, un rejet ou un dépassement <sup>1001</sup> » de situations vécues antérieurement par la personne, dans son milieu d'origine. Ce concept prolonge, comme nous venons de le voir, les observations de *Société éducative et pouvoir culturel*. Précisément l'interaction, le choc, le bouleversement, entre les valeurs antérieures et les situations nouvelles sont féconds et produisent dialectiquement de l'innovation non seulement pour les personnes, mais aussi pour leur groupe d'origine. De là éclot cette fameuse situation de double-déviance, qui ne conduit pas pour autant à la marginalité <sup>1002</sup>, mais qui est

---

<sup>1000</sup> Ibid., p.275.

<sup>1001</sup> Colette Carisse, Joffre Dumazedier, *Les femmes innovatrices*, op. cit., p. 94.

<sup>1002</sup> Utilisés par Dumazedier, ces concepts de déviance et de double-déviance sont peut-être trop équivoques, renvoyant à des considérations morales de délinquance, de fraude, de franchissement de la norme ou du tolérable. Sans faire de contresens, nous verrons qu'ils demeurent au contraire des concepts majeurs et originaux de sa théorie sociologique.

porteuse de changements dans les comportements sociaux et individuels. De plus, elle permet d'identifier les ressources, mais aussi les contraintes, pour mieux réaliser ses projets. C'est par ce concept que nous entrons dans l'ouvrage annoncé dans la trilogie sortie au Seuil dans la collection Sociologies dans cette première moitié des années soixante-dix : *Les femmes innovatrices* publiée en 1975, sobrement présenté dans *Le Monde* :

*Deux sociologues, l'un professeur à l'université de Montréal, Colette Carisse, l'autre professeur à la Sorbonne, Joffre Dumazedier, livrent les conclusions d'une longue et minutieuse enquête sur la condition féminine au Québec. L'avant-garde féministe qui s'y affirme exprime une triple révolte : contre la dépendance économique, contre l'asservissement politique et social, contre l'aliénation culturelle. Ce sont les plus jeunes des Québécoises qui défendent ces principes de lutte. Bien qu'elles soient minoritaires, leur influence est grande, comme le montre l'évolution de l'image de la femme véhiculée par les médias, aussi bien francophones qu'anglophones.* <sup>1003</sup>

On y découvre le résultat des enquêtes menées auprès des jeunes femmes du Québec et celui obtenu par l'analyse de journaux où était comparée l'image de la femme véhiculée par la presse et la publicité. Le travail domestique et professionnel, les relations familiales, parentales, amoureuses, le statut de la femme et de ses possibles évolutions y sont traités.

On y perçoit très nettement la présence des théories de Dumazedier même s'il semble avoir pris une certaine distance par rapport à l'édition du texte. Dans le livre on parle de lui en citant *Vers une civilisation du loisir ?* évoquant sa vision du loisir. « C'est l'hypothèse développée par un des auteurs de ce livre, que ces valeurs se traduisent d'abord et le plus souvent en modèle de comportement de loisir. <sup>1004</sup> » Le terrain de recherche est peuplé de femmes très engagées pour certaines dans les milieux féministes.

L'autre ambition du livre est de mettre en perspective les *Problèmes post-industriels d'une Amérique francophone : le Québec* (sous-titre de l'ouvrage). L'ambition des auteurs est de comparer les changements de mode de vie en partie réalisés, ou en train de germer dans une société déjà largement post-industrielle dans l'orbite des influences américaines, afin d'analyser aussi la probabilité de changements à venir dans les pays de l'Europe. Les économistes savaient que de la même façon, la sortie de l'ère industrielle était inscrite dans les développements

---

<sup>1003</sup> Journal *Le Monde* du 16 Mai 1975 signé JCT

<sup>1004</sup> Colette Carisse, Joffre Dumazedier, *Les femmes innovatrices... op. cit.*, p.52.

économiques des années quatre-vingt. Le livre de Carisse et Dumazedier est inspiré des portraits de femmes dans un manifeste qui avait pour titre *Québécoises debouttes!* (Slogan du Mouvement de libération des femmes québécoises qui signifiait : « pure laine ») et qui portait en sous-titre : « Pas de Québec libre sans libération des femmes – pas de femmes libres sans libération du Québec. » Une allusion au fait historique, devenu célèbre, quand, au mois de juillet 1967, de Gaulle, invité par le Premier ministre Daniel Johnson, avait, dans son costume de général, pris tout le monde de court en faisant son discours au balcon de l'Hôtel de Ville de Montréal et qu'il avait conclu du haut de sa stature imposante les bras en V par la célèbre formule « Vive le Québec libre ! » acclamé par une foule en liesse de 15 000 personnes. Dès le lendemain, à Ottawa, le Premier ministre de la Confédération canadienne avait fait savoir dans une conférence de presse en s'exprimant en français que les provinces du Canada étaient libres, les Canadiens aussi et n'avaient de surcroît nullement besoin d'être libérés. Les relations diplomatiques mirent du temps à se réchauffer entre la France et le Québec. Les mouvements séparatistes ne trouvèrent pas d'issue, malgré la tenue de deux référendums. Le premier, en 1980, avait rejeté l'autonomie à 59,5 % ; le second résultat, en 1995, était plus serré avec des opinions à moitié pour, à moitié contre, mais avec 50,4 % de rejet. Les raisons géopolitiques et sans doute de dépendance économique, mais aussi celles d'une culture du compromis avaient dû l'emporter.

Ceci est une autre histoire, continuons la recension de l'ouvrage de Colette Carisse et Joffre Dumazedier. On connaît l'une des principales revendications des mouvements féministes de l'époque (qui garde son acuité) : contrairement aux hommes, à la sortie du travail, la femme retrouve encore un travail... domestique ! Un meilleur partage des tâches est envisagé dans le livre. On y préconise une nouvelle paternité, au sein du foyer familial, faisant appel aux sentiments, aux jeux, à la bienveillance, plutôt qu'à un patriarcat, autoritaire et viril. Une mère maternelle autant qu'un père assumant sa paternité sont au centre des idées ambitionnées par ces mouvements. Dans ces perspectives, on envisageait *le droit à la paresse* des femmes, en réponse à celui proclamé par Paul Lafargue dans son pamphlet. Par les études sur les budgets-temps, *The use of time* publié en 1966, (une référence majeure chez Dumazedier), Szalai démontre que pour l'accès au loisir entre les hommes et les femmes souvent, y compris dans un même foyer « [...] la différence à milieu social égal, est de l'ordre de deux heures de loisir [sans doute quotidiennes] en plus pour l'homme.<sup>1005</sup> » Pour peu que les femmes puissent trouver “du temps à soi,” les pesanteurs morales sont omniprésentes pour les culpabiliser sur

---

<sup>1005</sup> Ibid., p.49.

la gestion de leurs occupations. Parmi les thèmes traités, les valeurs connues et cachées du loisir, la gestion libre de son temps comme de son corps, pour sortir de « la cage dorée de la femme au foyer »<sup>1006</sup>, s'invitent au centre des revendications féminines comme une innovation majeure d'un avenir déjà tangible. La sociologue et militante féministe Evelyne Sullerot, cofondatrice du mouvement pour le planning familial en France, est abondamment citée. Elle n'annonce pas comme le poète que « la femme est l'avenir de l'homme » mais très probablement que les décennies à venir des années soixante-dix et quatre-vingts, lui apporteraient des jours meilleurs.

*L'avenir, semble-t-il, jouera sans ambiguïté en faveur des femmes. D'une part, l'amélioration des habitations, le progrès des arts ménagers dans la civilisation technicienne vont leur libérer toujours davantage de temps. D'autre part la société des loisirs admettra de plus en plus que les femmes se livrent à des activités non domestiques. Le poids du moralisme qui les tenait en sujétion ira en s'affaiblissant.*<sup>1007</sup>

Au travers des portraits inspirés du Manifeste des femmes québécoises, les auteurs tentent de découvrir les innovations probables dans les styles de vie future aussi du point de vue de la sexualité, du rapport au corps. Ainsi, ils dénoncent pêle-mêle, la légende de l'orgasme vaginal, de la frigidité féminine, de la soumission des femmes aux désirs de leur mari qui faisaient partie du rôle ou du mythe de la « femme au foyer ». La libération de ce type de soumission est revendiquée comme « celle de marcher seule dans la rue ou de prendre une bière seule dans un bar. Quand on n'a même pas ces petites libertés, qu'on ne nous parle pas de la grande, celle pour quoi on meurt. »<sup>1008</sup>

Enfin, le croisement de statistiques observé aux USA en Ontario et au Québec, pour comparer des pays d'une économie avancée, montre que des évolutions dans le sens des

---

<sup>1006</sup>Ibid., p.9. Inspirée de Betty Friedan, *La Femme mystifiée* était un essai féministe de l'Américaine Betty Friedan paru en anglais en 1963 sous son titre originel *The Feminine Mystique* puis traduit en français par Yvette Roudy en 1964. C'était devenu un best-seller traduit dans 13 langues. Il était considéré comme l'un des éléments déclencheurs de la deuxième vague féministe car il dénonçait la pression culturelle exercée par les psychologues freudiens, les magazines féminins et la publicité pour construire l'image prétendument heureuse de la ménagère instruite des classes moyennes dans *l'American Way of Life*. À l'origine, Betty Friedan souhaitait seulement écrire un article sur ce sujet, mais elle ne trouva ni magazine, ni éditeur pour le publier. Sources Wikipédia consulté le 18 août 2020 [https://fr.wikipedia.org/wiki/La\\_Femme\\_mystifi%C3%A9e#cite\\_note:-0-2](https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Femme_mystifi%C3%A9e#cite_note:-0-2)

<sup>1007</sup> Ibid., P.55.

<sup>1008</sup> Ibid., p.69.

changements attendus arriveraient lentement pour changer les comportements également en France : ceci confirme les hypothèses des auteurs que des minorités actives sur le plan social et culturel peuvent influencer sur les changements sociétaux. À partir de là Carisse et Dumazedier développent le concept de *femmes innovatrices*. Pour sortir de résultats obtenus par sondage qui ne permettent que de présenter des comportements moyens, peu propices à l'analyse de minorités actives donc innovantes, les deux sociologues décident de former un groupe de 150 femmes canadiennes et francophones, des régions de Montréal principalement, mais aussi de Sherbrooke, Ottawa, de Québec et de Chicoutimi. Puis pour aboutir à un échantillon représentatif de femmes innovatrices, ils interrogent les journalistes de la presse écrite et audiovisuelle pour sélectionner un panel représentatif de ce type de femmes, à la notoriété avérée, ayant une réputation d'avoir innové dans différents domaines. Des questionnaires sont élaborés pour les sonder, par exemple, sur le choix du rythme de leur carrière professionnelle dans le cycle de leur vie (une carrière double, fractionnée, cyclique ou tardive), sur leur engagement social, politique, conjugal... Certaines femmes investies dans l'éducation mettront en avant l'insuffisance de la prise en compte des évolutions des technologies de communication dans la pédagogie « l'effort de modernisation rend plus apparent, le retard du système de communication scolaire sur les nouvelles possibilités d'enseignement offertes par les machines automatiques : enseignement télévisé, programmé, etc.<sup>1009</sup> » Une demande de l'usage de ces outils et de programmes adaptés est mise en exergue pour des publics adultes, l'évolution de la formation continuée après l'âge scolaire est également souhaitée par certaines femmes interrogées.

Sans vouloir ni pouvoir revenir ici sur l'intégralité des sujets et des données traitées, venons-en à la fin des conclusions générales du livre qui reprend une idée de Claude Lévi-Strauss pour qui le monde des valeurs survit aux évolutions historiques qui l'ont vu naître. Il y voit une continuité de transformation plutôt que le remplacement d'un mode de vie par un autre. Au contraire des changements qui nous rendraient nostalgiques (« avant c'était mieux »), la culture et la société s'enrichissent grâce à des valeurs qui évoluent au fil du temps.

En lisant cet ouvrage, nous avons l'impression aujourd'hui de ne rien apprendre de nouveau sur la cause féminine, mais nous devons nous garder de tomber dans des anachronismes. A

---

<sup>1009</sup> Ibid., p.107.

l'époque, ces positions étaient des prises de risque, qui exposaient ces femmes innovatrices à des violences, symboliques et parfois physiques, dans leur couple ou leur famille.

*L'évolution actuelle n'annonce pas le remplacement des modèles antérieurs de la condition féminine par un nouveau modèle. C'est plutôt une pluralité accrue d'éthiques féminines et une coexistence plus ou moins pacifique de modèles différents qui semblent s'annoncer aujourd'hui pour la société de demain. Ce qui se profile pour le sujet féminin, c'est moins la fin des valeurs d'origine ancestrale que l'avènement dans des conditions difficiles, de valeurs nouvelles de participation sociale et de délibération personnelle qui, autrefois, n'étaient permises qu'au premier sexe.*<sup>1010</sup>

## **2.2. Années de tous les possibles**

Plus qu'« une révolution introuvable », pour reprendre la célèbre formule de Raymond Aron, nous allons observer que les événements de mai-juin 1968 vont pouvoir s'épanouir, trouver leur pleine expression et aussi des renoncements dans la première moitié des années soixante-dix. Bernard Roudet résume autour d'une belle formule ce que représente cette nouvelle décennie. « Les années soixante-dix furent les années de tous les possibles, comme celles des pires désenchantements...<sup>1011</sup> »

On y verra pêle-mêle fleurir les thèmes de l'écologie, du retour à la nature, au monde rural pour fuir l'asphyxie des villes, l'anonymat, la course à la consommation. Citons dans ce registre l'engouement pour les collectifs, la vie en communauté, la revendication par les femmes de la prise en main de leur destinée, de leur corps, la revendication de la maternité choisie, d'être mère ou pas. Les institutions familiales et du travail feront également leur aggiornamento avec la critique du patriarcat, la perte d'influence de la famille. Plus important dans le travail avec la formation tout au long de la vie, le recyclage devient formation permanente. Il entre dans la

---

<sup>1010</sup> Ibid., p.246.

<sup>1011</sup> Bernard Roudet, « Une politique de la jeunesse à l'aune de la citoyenneté : Grenoble année soixante-dix. » in Geneviève Poujol, « Education populaire le tournant des années soixante-dix... » Opus Cit., p.86, p.165. Cet article très fouillé et très intéressant donne un aperçu des liens construits entre acteurs culturels, chercheurs, animateurs, vie associative et élus. Il fait notamment l'analyse du mandat de maire de Hubert Dubedout, élus pour trois mandats successifs à la mairie de Grenoble de 1965 à 1983, éclairé lui aussi par les recherches de Guy Saez.



grande loi sur la formation professionnelle. Les revendications d'autogestion, les accords d'entreprise et les lois Delors donnant plus de poids aux conventions collectives, renouvellent le dialogue au sein des entreprises.

La réforme des universités du nouveau ministre de l'Education, Edgar Faure, qui donna le coup d'envoi de l'Université expérimentale de Vincennes, premier établissement d'enseignement supérieur, accessible aux non-bacheliers, déjà évoquée plus haut, sera également parmi les faits marquants de cette nouvelle décennie. Cette nouvelle loi d'orientation pour les universités, donnait beaucoup plus d'autonomie aux universités et prévoyait la participation de représentants des étudiants dans leurs instances dirigeantes. L'aventure inédite et enthousiasmante de l'Université de Vincennes où des intellectuels ouvertement contestataires (Badiou, Foucault, Rancière, Lyotard, Deleuze, etc.) faisaient des cours et des conférences qui demeureront légendaires, restera une parenthèse enchantée dans l'histoire de l'enseignement supérieur pour les milieux anticonformistes. Gérard Noiriel ne manqua pas d'en souligner le cynique paradoxe à la sortie d'une période de fortes controverses politiques, idéologiques ou philosophiques.

*Désormais, le capitalisme était suffisamment sûr de lui pour laisser discourir ceux qui voulaient sa mort. [...] La généralisation de la posture de l'intellectuel chargé de « dire la vérité au pouvoir au nom des opprimés » qui avait incarné des hommes exceptionnels comme Jean-Paul Sartre fut peut-être le résultat le plus tangible de la démocratisation de la pensée après mai 68.*<sup>1012</sup>

Est-il né là, le tournant de l'esprit révolutionnaire vers la tentative néolibérale des années quatre-vingt ? L'histoire des dernières décennies nous a appris que quelques années après Vincennes, des intellectuels comme Alain Finkielkraut, Pascal Bruckner ou Bernard-Henri Lévy, abandonnèrent leurs engagements pour le prolétariat ou les thèses maoïstes en devenant plutôt des apologues du libéralisme en politique. Pour illustrer ces comportements, l'historien Gérard Noiriel nous renvoie à la *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, parue en 1986 et à Guy Hocquenghem qui dénonça cette nouvelle « Trahison des clercs » qui

---

<sup>1012</sup> Gérard Noiriel, *Une histoire populaire de la France ...*, op.cit., p.677 et 678.

poussa toute une partie de l'élite gauchiste à rejoindre les cercles de pouvoir (qu'il soit de droite ou de gauche).<sup>1013</sup> »

Noiriel signale d'autre part que le changement de la sociologie des adhérents à l'intérieur du Parti communiste, conséquence de l'évolution des classes sociales avec l'augmentation du tertiaire, dépassait l'emploi des ouvriers, alors que jusqu'à la fin des années cinquante, ils étaient largement majoritaires : « Désormais, les non-manuels exerçaient une hégémonie, même si la proportion des ouvriers croissait à mesure que l'on montait dans la hiérarchie.<sup>1014</sup> » Les classes moyennes et les femmes, plus nombreuses sur le marché du travail pour des emplois souvent très précaires, y faisaient leur entrée, ainsi qu'à la CGT<sup>1015</sup>, ou dans d'autres syndicats. Dans ce contexte de profonds changements sociétaux, après les élections législatives de 1973, le Parti communiste (22 % des suffrages) stoppa sa progression et vit décliner son influence. Par contre, et sans y voir des vases communicants, son vieux frère ennemi, le Parti socialiste reprit des couleurs après le succès du congrès d'Epinay en 1971, qui sonna le rassemblement des différents courants contestataires pour conquérir une nouvelle influence. Ce qui avait été baptisé la deuxième gauche animée par Michel Rocard revint aussi dans ses rangs avec le levier syndical de la CFDT particulièrement sur les thèmes de l'autogestion et d'un projet de transformation sociale, nettement anticapitaliste à cette époque. En 1975 Jacques Julliard, que nous pourrions voir comme un intellectuel organique, il était adhérent au S.G.E.N. C.F.D.T., publia avec Edmond Maire aux éditions du Seuil *La CFDT aujourd'hui* dont le dernier chapitre était intitulé « Vers le socialisme autogestionnaire », extrait :

*[...] pour la CFDT, l'autogestion n'est pas une sorte de tempérament humaniste qui se surajouterait à la tradition du socialisme autoritaire et centralisé, une sorte de codicille de dernière minute au vieux testament collectiviste. L'autogestion est pour nous la nouvelle dénomination du socialisme qui a pour fonction de retrouver son aspiration*

---

<sup>1013</sup> Ibid., p.679. Il cite également Serge Halimi *Les nouveaux chiens de garde* et le *Rappel à l'ordre* de Daniel Lindenberg qui ont montré le rôle essentiel qu'auront ces intellectuels jusqu'aux premières décennies des années 2000 pour réhabiliter la pensée conservatrice en France... C'est une autre histoire des idées.

<sup>1014</sup> Ibid., P.683.

<sup>1015</sup> Ibid., p. 643. « Près de la moitié des emplois créés dans l'industrie furent occupés par des femmes, mais près des quatre cinquièmes étaient des emplois d'OS » dit également Noiriel.

*originale, de coïncider avec le vieux rêve des opprimés, c'est-à-dire l'épanouissement des personnes, dans le travail et dans le loisir. <sup>1016</sup>*

L'épanouissement des personnes, au travail et dans le loisir, rejoint les thèmes que nous traitons. Noiriél évoquait également un autre thème qui était cher à Dumazedier, celui du développement personnel, du « souci de soi » disait-il, une expression foucaldienne qui signalait de nouvelles formes d'individualisme et s'invitait au débat y compris chez les communistes français. Ce retour à une forme renouvelée de personnalisme était comme le reflux, là encore, le ressac de la vague des idées charriées par les mouvements de mai-juin 1968.

Cette idée de protection de la nature et de soi-même, et d'aller le plus souvent vers plus d'harmonie entre les deux était présente chez Dumazedier depuis ses balades à vélo où nous l'avons vu aller jusqu'en Grèce, les chantiers et les Auberges de jeunesse, la lecture et la rencontre de Giono, la culture du corps et de l'esprit, parfois des deux ensemble ; tout cela animait son esprit libre et bucolique depuis son adolescence. Nous retrouvons les marques de ce souci de la nature dans les fondements même du loisir, qu'il avait restituées et définies dans un long article pour l'*Encyclopédie Universalis* à l'endroit des mots loisir et sociologie des loisirs.

*Dans les nouvelles générations, les tendances les plus vivantes (novatrices) utilisent le loisir pour contester le primat de la transformation utilitaire de la nature pour réhabiliter la contemplation désintéressée. Il ne s'agit plus seulement de réaliser l'homme en transformant la nature extérieure, il s'agit de préserver la nature pour vivre en symbiose avec elle. Il ne s'agit pas de discipliner, de réprimer sans utilité sa nature intérieure, mais de lui permettre de se réaliser avec un minimum de contrainte pour le maximum de satisfaction individuelle ou collective. Le loisir est une révolte contre la culture répressive. <sup>1017</sup>*

---

<sup>1016</sup> Extrait d'un article de *Mediapart* du 29 Mars 2019 <https://blogs.mediapart.fr/theoroumier/blog/230319/quand-la-cfdt-voulait-le-socialisme-et-l-autogestion> consulté le 21 Aout 2020.

<sup>1017</sup> Joffre Dumazedier, « Loisir » *Encyclopédie Universalis*, Edition 1973, p. 1012.

### 2.3. Années 70 : nouvelle société, nouvelle ère politique

En 1974 Valéry Giscard d'Estaing fut élu avec une courte majorité, (jamais une victoire aux élections présidentielles n'avait été aussi serrée sous la V<sup>e</sup> République), devant son rival François Mitterrand. Le nouveau Président de la République mit fin aux réformes sociales de l'Etat gaulliste et aux travaux du Plan, afin de réorienter les choix stratégiques dans les différents domaines sociaux, économiques et culturels. Il fera entrer le libéralisme comme la potion magique du développement économique tout en jouant de l'accordéon au coin des cheminées dans les chaumières françaises. Comme le dira Luc Le Vaillant,<sup>1018</sup> au moment du décès de Giscard :

*De Gaulle était dans la distance olympienne, Giscard dans la quotidienneté surajoutée. [...] L'électroménager s'impose dans les intérieurs. La civilisation des loisirs pousse ses premiers feux. [...] Célébrés de par le monde, Barthes, Derrida, Lacan, Foucault ou Althusser portent haut une pensée très peu giscardienne qui entretient des rapports de bon voisinage avec la gauche de toujours. A contrario, c'est également sous Giscard que Soljenitsyne va porter le coup le plus dur aux derniers compagnons de route du communisme et que BHL et Glucksmann réuniront à l'Elysée, en soutien aux boat-people, Sartre et Aron, petits camarades aux antipodes.*<sup>1019</sup>

C'est donc à ce moment-là que disparaît aussi la parenthèse que furent les projets de « nouvelles sociétés » de Jacques Chaban-Delmas. Il voulait mettre en avant une politique contractuelle plutôt que des crises à répétition. En favorisant le dialogue, il voulait accroître les budgets des ministères de l'Education et de la Recherche plus que tout les autres. Beaucoup d'observateurs craignaient chez les réformistes en politique et particulièrement dans le monde syndical qu'ils fragilisent les avantages acquis arrachés à leurs prédécesseurs en ouvrant des brèches là où les révolutionnaires n'accepteraient aucun compromis.

Avec l'arrivée de Jacques Duhamel au ministère de la Culture, Dumazedier inspirera, comme on l'a vu, les pistes du développement culturel. À l'initiative du gouvernement Chaban Delmas on peut compter les lois sur la mensualisation des paies de tous les salariés (fini les

---

<sup>1018</sup> Journaliste, directeur de la rubrique « Portrait » depuis 2000 au journal *Libération*, historien du présent, il avait reçu le prestigieux Prix Albert Londres en 1998, ce qui ne nous laisse pas indifférent au moment où nous faisons en histoire culturelle un travail de biographie intellectuelle d'un personnage du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>1019</sup> Luc Le Vaillant, *Libération*, « Nos années Giscard », vendredi 4 décembre 2020.

tâcherons payés à l'heure, à la journée ou à la petite semaine), le SMIG était passé au SMIC avec en prime les lois d'accès à la formation professionnelle assorties de la possibilité de congé-formation. Favorable à la réduction du temps de travail, son gouvernement lança la création du musée national d'art et de culture contemporaine qui deviendra le Centre Georges Pompidou.

Revenons rapidement sur le fameux discours de politique générale du nouveau Premier ministre, Chaban Delmas, le 16 septembre 1969 intitulé justement « La nouvelle société » :

*[...] Enfin – et c'est là l'essentiel – nous devons reprendre l'habitude de la fraternité, en remplaçant mépris et indifférence par compréhension et respect. Rien de tout cela ne sera possible sans un vaste effort d'imagination et d'organisation dans tous les domaines, visant à la fois l'éducation permanente et le libre accès à l'information, la transformation des rapports sociaux et l'amélioration des conditions et de l'intérêt du travail, l'aménagement des villes et la diffusion de la culture et des loisirs. Quelle exaltante entreprise ! [...] Cela ne pourra être fait qu'après une consultation approfondie de l'ensemble des partenaires économiques et sociaux, et cette consultation s'engage en ce moment même avec la préparation du VI<sup>e</sup> Plan. [...] Il sera donc l'instrument économique indispensable à la satisfaction de nos ambitions sociales.*<sup>1020</sup>

Ce montage nous fait voir que quelques aspects programmatiques et réflexifs n'étaient pas très éloignés avec certaines réflexions socio-politiques de Dumazedier. Cette vision de la « Nouvelle société » était un mélange de souci de dialogue, de respect des acteurs de la transformation sociale, culturelle, de l'éducation et de l'information avec comme mesure emblématique l'autonomie donnée au nouveau service public de l'O.R.T.F., même s'il faudra attendre le septennat de Mitterrand pour que soient libérées les ondes et autorisées les radios libres. Ce qui ne l'empêchera pas d'ouvrir les chaînes publiques à la concurrence privée et à la publicité.

En attendant, l'Etat garde son pouvoir régalien, même assoupli sur les contenus de l'information. Le contrat, l'engagement dans des conventions spécifiques, étaient la culture de cette nouvelle société sur fond de débats, de consultation et de participation citoyenne. Les préconisations des planificateurs du VI<sup>e</sup> Plan avaient été la boussole mais seront rapidement

---

<sup>1020</sup><http://www2.assemblee-nationale.fr/14/evenements/2015/jacques-chaban-delmas/liens/la-declaration-de-politique-generale-du-16-septembre-1969-la-nouvelle-societe> Consulté sur le site de l'Assemblée nationale le 6-04-2014.

remises en cause par le prochain premier ministre. L'ardeur du plan de la Libération sera vite refroidie par les nouvelles politiques libérales. On avait fait appel aussi à une nouvelle vague de décentralisation, de légitimation et d'encouragement du fait syndical, de la priorité des conventions collectives et de la réactivation des comités d'entreprises. Ainsi était posée la nouvelle doctrine, l'Etat devait s'en tenir à son métier sans vouloir faire à la place des instances des organisations civiles ou des collectivités publiques. Nous verrons qu'il faudra quelques années de plus pour en sentir les effets et en analyser les réalisations concrètes, très en deça des espérances de la « Nouvelle société ».

## 2.4. Formation des adultes

En novembre 1974, le Cercle d'Etude Pédagogique (CEP) de PEC accueille un exposé de Joffre Dumazedier sur « La problématisation dans la formation des adultes...<sup>1021</sup> » On y retrouve en toute logique la thématique des techniques d'entraînement mental. Ce document est précieux pour voir comment elles déboucheront sur les problématiques d'autodidaxie puis d'autoformation. L'approche de la formation des adultes occupe trois niveaux. D'abord la conscience des problèmes et des relations entre les différentes parties traitées (choses, idées, faits, actes, situation donnée ...) où dominent l'opération intellectuelle de représentation et de mise en relation par les causes, les conséquences, les interactions pour cheminer éventuellement vers une réflexion plus conceptuelle (lois, concepts, théories, systèmes). « [...] on a dévoilé quelque chose, on a rendu conscient ce qui était inconscient ou subconscient...<sup>1022</sup> » Dumazedier oppose ce qu'il appelait une « ignorance savante » à une « ignorance vulgaire » qui camoufle les problèmes pour mieux s'en débarrasser.

Le deuxième niveau est celui de la mesure de l'écart entre la situation réelle et sa vision idéale. Cet écart crée en même temps une dynamique nouvelle et un désir d'action pour corriger cette distance. Dans les situations de formation des adultes, on va chercher une réalisation concrète pour voir comment on peut atteindre un résultat meilleur à un coût maîtrisé de temps, d'énergie et de moyens.

---

<sup>1021</sup> Tapuscrit de 6 pages : Compte-rendu de la réunion du 27 Novembre 1974, daté du 9 Décembre 1974. Notes prises par Dominique Païni, archives Jean-Pierre Saez.

<sup>1022</sup> Ibid., p.2

On atteint ainsi un troisième niveau de la problématique de la formation des adultes, en essayant de développer des aptitudes en fonction des leçons tirées des expériences de chacune des informations, des ressources qui sont à sa disposition. Cela permet de pointer « [...] la faiblesse des techniques d'auto-formation permanente (techniques souvent inexistantes et hasardeuses : journal, "conseils" de copain, et insuffisantes)» pour trouver de nouvelles dynamiques entre les informations et les actions et« [utiliser] l'action comme mode de formation (l'autodidaxie).<sup>1023</sup>» Cette troisième marche met en évidence toutes les problématiques pour accompagner l'éveil des motivations, des intérêts, des passions chez les personnes, volontaires ou non, pour les sujets traités. On est dans une phase qui met en jeu des dimensions affectives chez les adultes en formation, avec leurs corollaires de blocages conscients ou inconscients liés au milieu, aux bagages culturels et à la biographie des personnes que Gaston Pineau appelait « les histoires de vie ». À cet endroit s'opéreraient également des choix pédagogiques plutôt informels ou non-directifs.

Après ces trois niveaux, le compte rendu fait état des techniques de problématisation, « d'utiliser la formation pour l'action, [et] l'action comme mode d'autoformation avec ou sans documentation. <sup>1024</sup>» Par la suite sont abordées les limites de l'expérience qui pouvaient être un véritable obstacle à l'accès à des nouveaux savoirs. Pour cela, il est préconisé de mettre en place des dispositifs d'alternances entre l'expérience et la formation, entre les activités de découverte d'un milieu, d'un auteur et les démarches plus analytiques à partir des observations pour en comprendre les propriétés, les limites et les interactions. Tous ces processus sont animés d'exercices, d'entraînements en veillant à opérer des variations dans les rythmes de progression pour rendre la répétition nécessaire, acceptable et supportable pour les participants et à terme leur permettre de gérer eux-mêmes leur propre progression.

Ce dernier aspect entre dans une conception partagée des modalités de formation et des méthodes proposées. On voit dans ces extraits comment pointe autour des questions de formation des adultes les notions d'autodidaxie et d'auto-formation (dorénavant en deux ou en un seul mot) selon l'accent mis sur l'autonomie de l'individu et l'évolution des concepts dans le temps. Deux années après, au mois d'août 1976, Dumazedier était au Brésil à Rio pour les séminaires qu'il y donnait régulièrement. Le document de travail est intitulé « Sociologie de

---

<sup>1023</sup> Ibid., p.3

<sup>1024</sup> Ibid., p.4

l'autoformation<sup>1025</sup>», un programme de seize conférences pour des « cours de post-graduation ». Extraits de leur contenu en respectant le déroulé chronologique :

*Pourquoi une sociologie de l'autoformation ? [...] Conditions et processus de l'autoformation [...] condition conflictuelle à l'émergence d'une société éducative en voie de développement. [...] coéducation volontaire entre les générations et une autoformation volontaire permanente à tous les âges de la vie [...] - le cas particulier des entreprises. La formation institutionnelle comme enjeux de conflits sociaux. Rapport du pouvoir pédagogique avec les autres pouvoirs. De la formation institutionnelle à l'autoformation guidée, orientée ou assistée. Analyse critique de la genèse de la pensée d'Ivan Illich sur la déscolarisation de la société [...] Conflits entre loisirs de consommation et loisirs de création. Nouvelles conditions pour l'autoformation volontaire. Analyse d'enquêtes américaines, russes, françaises. [...] Animation et formation. Équivoques de "l'école parallèle". Forces et faiblesses des institutions scolaires dans le processus nouveau d'autoformation permanente. Analyse critique des théories dominantes de la sociologie : Bourdieu, Passeron-Baudelot, Establet-R. Boudon - S. Snyders. Faits établis : inégalités sociales, domination d'une culture de classe et conflits sociaux-faits simplifiés faits oubliés- inférences contestables- [...] processus d'éducation non contrôlée mêlés aux retards, échecs, abandons scolaires [...] entraînement à la double-déviance par rapport au conformisme social et par rapport à "la culture mosaïque" - [...] -<sup>1026</sup>*

Nous avons voulu volontairement donner à lire et méditer cette liste des titres des conférences de Dumazedier au Brésil, qui permet une sorte d'état des lieux de sa réflexion à cette période. Cela crée une frustration pour notre tentative d'historiographie de la pensée de Dumazedier puisque nous n'avons pas trouvé de documents pour mieux connaître le contenu de ces interventions. Ceci étant, nous voyons clairement par cette présentation des séminaires de Dumazedier à Rio, les problématiques qui nous sont devenues familières en cette fin des années soixante-dix. L'autoformation (dorénavant écrite d'un mot) libre et accompagnée était très présente pour questionner l'ensemble des champs de la pédagogie des adultes, mais aussi : l'acquisition des savoir-faire et savoir-être, les conflits entre classes et générations,

---

<sup>1025</sup> Tapuscrit « Sociologie de l'autoformation » Rio, Août 1976. 3p. Archives Jean-Pierre Saez.

<sup>1026</sup> Idem.



l'enseignement institutionnel et en dehors des institutions, l'état des théories sociologiques en France et ailleurs, les phénomènes de double déviance et le questionnement des réussites et des échecs de la scolarisation.

## **2.5. « Culture et territoire »**

Le quatrième Congrès national de PEC se déroula à Montauban du 28 au 30 mai 1977, avec en fil rouge une double question : « L'éducation populaire aujourd'hui... culture et territoire...<sup>1027</sup> » Ce Congrès était le quatrième du genre après celui de Valence en 1956 sur la culture sur le lieu de travail ; en 1957 à Metz un second congrès avait pour thème : la formation économique et sociale des travailleurs, et enfin le troisième à Grenoble venait fêter le vingtième anniversaire de la fondation de PEC avec comme sujet « l'association et ses implications pour une pédagogie et une politique de l'action culturelle...<sup>1028</sup> » À partir de 1972 les congrès devinrent une obligation statutaire engageant l'association à les tenir tous les trois ans. PEC s'obligeait ainsi à repenser régulièrement ses outils d'analyse, de critique, de production intellectuelle pour nourrir ses actions. Un luxe intellectuel dont, malheureusement, on se coupe généralement, dès que surgissent des soucis économiques, alors que c'est à ce moment-là qu'on en aurait le plus besoin.

À Montauban, en pays d'oc, la question du centralisme parisien qui reléguait les habitants de la province à une sorte de « punition » à vivre dans un « désert fabriqué par la prépotence parisienne, la condamnation à n'être que des citoyens de deuxième ou de troisième zone [...] sur les rapports entre logement et culture, sur l'environnement et la sauvegarde de la nature, sur les nouvelles fonctions de l'espace [...] <sup>1029</sup> » s'était invitée dans les débats. C'est dans ces mots que s'exprima le Secrétaire Général de PEC, Joseph Rovin, pour l'ouverture du Congrès. En venant faire cette manifestation à Montauban, PEC voulait marquer son attachement à la dynamique des villes moyennes et du monde rural. C'était aussi une forme d'hommage au

---

<sup>1027</sup> Compte rendu du Congrès « L'Education populaire aujourd'hui ... Culture et territoire Documents et interventions IV<sup>e</sup> Congrès de Peuple et Culture Montauban 28, 29, 30 Mai 1977. Brochure de PEC (Revue d'éducation populaire) 127 p.

<sup>1028</sup> Ibid., p.10, ainsi que les informations sur les deux autres congrès.

<sup>1029</sup> Ibid., p4-5.

départ à la retraite de Raymond Mariet qui avait fondé et dirigé PEC du Tarn-et-Garonne pendant deux décennies.

Côté officiels, deux éminentes personnalités locales : le maire de Montauban et le président du Comité économique et social de Midi-Pyrénées avaient fait l'honneur de leur présence. Pour PEC, c'était l'aboutissement de plus de dix années de productions intellectuelles de toutes formes (livres, articles, documents internes, journées de séminaire, de rencontres, etc.) autour des thématiques du congrès, éducation populaire, culture et territoire. La journée d'ouverture se déroula autour des exposés de Dumazedier, qui portait toujours le titre de « président-fondateur » alors que le président en exercice était Paul Lengrand, sur la thématique de « l'éducation populaire aujourd'hui ». Max Gallo, en tant qu'historien et écrivain, intervint l'après-midi sur la thématique « Culture et territoire ». Tables rondes et ateliers suivirent ces interventions avec aussi les temps de repas, de rencontres et d'échanges informels et pour finir le départ pour « les excursions culturelles » du dimanche de clôture. On comptait également parmi les invités des tables rondes et débat Jean-Pierre Cot député, André Diligent ancien sénateur, Robert Kalbach adjoint au maire à La Rochelle, (en remplacement de Jack Ralite alors adjoint au maire d'Aubervilliers), Lucien Marest chargé des affaires culturelles au comité central du Parti communiste français, René Rizzardo adjoint au maire de Grenoble, Bernard Kayser professeur à l'Université de Toulouse Le Mirail.

Pour ouvrir son intervention, Dumazedier mit en exergue les débats encore chauds des dernières années où, particulièrement dans *Les cahiers de l'animation*<sup>1030</sup>, on se questionnait sur les désillusions qu'avaient engendrées les ambitions de PEC. Certains y parlaient même de la faillite de l'idéal de l'éducation populaire alors que pour d'autres, on était seulement dans un changement de style, d'époque, de paradigme.

Dumazedier propose alors six caractéristiques pour identifier ce qu'il entendait par éducation populaire. La première la situe dans un mouvement de lutte contre l'injustice pour aller vers la création d'une démocratie culturelle. Le deuxième est l'échange des valeurs qui circulent entre les différents mouvements sociaux (jeunesse, femmes) mais aussi issues d'activités inédites de l'art et de la culture venant questionner le projet d'éducation populaire. Le troisième met en valeur qu'il faut se préoccuper des populations les plus éloignées de la culture, Il suggère qu'on évoque souvent en effet parmi les publics les plus éloignés de la culture, les « publics empêchés » (comme on les désigne aujourd'hui) : handicapés, détenus,

---

<sup>1030</sup> Cahiers de l'Animation N° 11&12, 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> trimestre 1976, articles de Simonot et Chosson.

habitants des quartiers populaires, etc., sans pour autant parler de ceux des classes moyenne ou supérieure qui sont eux aussi très minoritaires à se déplacer pour des activités culturelles... Même légèrement polémique, l'argument est intéressant. Le quatrième caractère est celui qui va de la vie quotidienne aux œuvres et inversement, posture fondatrice de PEC souvent évoquée ici. Au passage Dumazedier annonce que cette dialectique, qui oblige à l'invention de méthodes que l'éducation populaire avait popularisées dans son histoire, ne pourrait être remplacée par aucune autre technologie aussi sophistiquée soit-elle. La cinquième caractéristique en lien avec celle qui précède oblige systématiquement à l'intervention d'un animateur, militant culturel de l'éducation populaire. Enfin, la dernière caractéristique suppose que cet animateur soit entouré d'un collectif de citoyens, militants volontaires dans une association.

Pour tenter de clarifier l'évolution de l'éducation populaire de la décennie (1965-1975) Dumazedier propose de la confronter à la situation nouvelle de la formation continue qui « [comportait] un danger très réel d'une intégration du mouvement d'action culturelle démocratique dans le système dominant, dans les idéologies dominantes, dans les institutions dominantes.<sup>1031</sup> » et à « *l'idéal des discours révolutionnaires* qu'il a fallu affronter dans la même période.<sup>1032</sup> » Ces deux dernières citations du discours de Dumazedier, comme à son habitude, introduisent très clairement les étapes de son analyse et montrent par ailleurs comment il intègre lui-même les concepts de ses adversaires dans son propos. Cela dit, il précise immédiatement que, selon ces points de vue, la contribution de l'éducation populaire à la réduction des injustices est considérée caduque et inutile pour ces auteurs guidés par la révolution du prolétariat.

L'éducation populaire, quant à elle, aurait contribué à servir surtout les classes moyennes affublées de l'étiquette dégradée de « petite bourgeoisie ». « Le militant d'éducation populaire apparaissant comme un militant politique dégénéré, ou illusionniste [son association] un auxiliaire de l'appareil d'Etat, un auxiliaire des Pouvoirs Publics, un auxiliaire de l'appareil idéologique d'Etat.<sup>1033</sup> » On reconnaît ici les positions des auteurs des ouvrages critiques sur les questions de l'action culturelle Pierre Gaudibert, Jacques Ion, Bernard Miège et Alain-Noël Roux, largement évoqués plus haut et que nous retrouverons ci-après dans un autre colloque à la Maison de la Culture d'Amiens au mois de juin 1978.

---

<sup>1031</sup> Ibid., p 20.

<sup>1032</sup> Ibid., p18, passage en italique dans le texte original.

<sup>1033</sup> Ibid., p.20.

Dumazedier regrettait l'absence de Pierre Gaudibert, dont il recommandait la lecture particulièrement de la nouvelle version de son livre *Action culturelle : intégration et/ou subversion ?* avec une nouvelle préface datant de 1977 qui rejoignait plus positivement les combats de l'Education populaire. Quant à Passeron, que Dumazedier avait rencontré dans le contexte de l'Université, la veille du congrès, il relate l'anecdote suivante :

*Je lui ai demandé : où en sont tes travaux ? Il m'a répondu à peu près : je ne sais plus parce que je ne me pose plus du tout les problèmes comme cela. C'est toute la part d'illusion qu'il y avait à l'origine dans cette problématique qui m'empêche maintenant d'écrire sur ce sujet. Je cherche autre chose. [et Dumazedier d'ajouter malicieusement] Nous sommes très intéressés par les problèmes que se pose aujourd'hui le coauteur de *La reproduction sociale*.<sup>1034</sup>*

Au-delà même de cette part d'illusion qu'il y avait dès l'origine dans la formulation de cette problématique, confiée ici par Passeron, le reproche majeur que Dumazedier adressera à ces intellectuels critiques était de trop se prendre au jeu des joutes verbales, d'une « verbocratie » triomphante, qui utilise vainement la plume et les mots comme des armes contre les forces ennemies. On a vu les troubles que cela avait créés en 1967 provoquant sa démission de la présidence de PEC ; la déception, les désillusions, les ruptures restaient vivaces.

La perte d'énergie avait fait place au désenchantement face au pouvoir magique des concepts, sans que pour autant de nouvelles formes d'action aient été proposées. De plus, n'y avait-il pas un échec annoncé de vouloir obliger tout le monde à rejoindre le même spectacle, les mêmes formes artistiques, « si souvent obscures, doctrinaires, sectaires ?<sup>1035</sup> »

Il insistait, en suivant, sur l'obligation de faire une place à la diversité en prenant en compte les cultures régionales, corse, bretonne, occitane, face à une culture française universalisée et trop centralisée. Parmi les nouvelles inégalités qui virent le jour dans cette nouvelle décennie d'après Mai 68, l'émergence de la question des personnes âgées, du troisième âge de la vie, de la prise en compte de leurs besoins, de leurs désirs d'activités culturelles et artistiques, ouvrit un nouvel axe de réflexion, comme d'ailleurs pour les cultures nouvelles (on dirait aujourd'hui émergentes), la contre-culture ou les cultures marginalisées. Sans pour autant se laisser submerger par la défaite et les désillusions, les progrès dans l'offre de formation pour les adultes

---

<sup>1034</sup> Ibid., p.22.

<sup>1035</sup> Ibid., p.23.

étaient réels, même si elle faisait apparaître des ambiguïtés certaines en se développant plus à la faveur des entreprises.

Le fameux “recyclage”<sup>1036</sup> était le maître-mot, plutôt que de veiller à accroître la culture générale des salariés et la promotion de valeurs collectives. « L’on est passé entre 1967 et 1973 d’environ 300 000 adultes en situation de formation, à environ 2 millions par an, et dans ces 2 millions par an, l’on compte environ 200 000 O.S. qui auparavant étaient touchés culturellement par presque rien.<sup>1037</sup>» Pour autant, les militants de PEC sentaient bien que l’entreprise libérale étendait son pouvoir. L’ouverture et l’accompagnement des salariés vers la culture ou l’éducation populaire étaient loin des préoccupations des dirigeants si ce n’était pour parfois reconsidérer leur propre culture d’entreprise, la valorisation de leurs ressources humaines, des modalités et conditions de travail, afin de surtout être plus performants, accroître leur rentabilité et la rémunération des capitaux investis. Sans oublier au passage l’aubaine des marchés de formation pour les nouveaux organismes dispensateurs souvent là aussi plus intéressés par la vente de prestations qui collaient aux demandes du patronat plutôt que par l’évolution des matières et des techniques pédagogiques.

Autre sujet abordé, la télévision qui était « passée au cours de la période 1965-1975 de 30 % à 80 % de présence dans les foyers, avec une durée d’écoute d’environ quinze heures par semaine en moyenne.<sup>1038</sup>» Le bilan était mitigé pour la valeur des contenus et des propositions télévisuelles. Au fait d’expériences au Canada ou aux Etats-Unis, Dumazedier n’était pas très enthousiaste sur les productions du petit écran. Comme Janus dans la mythologie romaine, l’ambivalence des outils de communication était avérée. Ils avaient deux têtes, l’une pour s’enrichir et l’autre pour divertir et manipuler, accroître l’aliénation des sujets aux entreprises culturelles.

Face aux mouvements de ces années soixante-dix, Dumazedier exhortait les congressistes de PEC à éviter au moins deux illusions, deux erreurs. La première était de relativiser les positions d’Illich dans ses théories radicales de “la société sans école“ qui risqueraient d’accroître encore plus les écarts culturels entre ceux déjà instruits par leurs propres origines

---

<sup>1036</sup> Aujourd’hui ce mot a changé de sens avec le recyclage des déchets mais c’est assez intéressant de constater comment un mot très positif dans un certain contexte ne peut plus s’y attacher quand il a changé d’attribut, alors que le recyclage pour une précédente génération de salariés était un espoir !

<sup>1037</sup> Ibid., p.25. L’acronyme O.S. pour ouvrier spécialisé, fallait-il le rappeler ?

<sup>1038</sup> Ibid., p.27.

familiales ou sociales et, ceux qui seraient encore plus fréquemment laissés au bord de la route des connaissances et des savoirs.

La seconde était, de ne pas se perdre dans les illusions politistes prônées par le dogme de tel ou tel leader politique de droite ou de gauche. A la question : mais que faire ? il exposait sa théorie de la *société éducative* (et non pas éducatrice), et ses idées autour du *pouvoir culturel*. Les ayant largement présentées précédemment, avec la publication du livre éponyme, nous n'y reviendrons pas ici. Mais pour clore ce paragraphe nous proposons une dernière citation qui met en avant le concept d'autoformation.

*C'est dire que même en relation avec les mass-média, il faut inventer de nouveaux systèmes d'apprentissage à l'auto-gestion du temps de formation, pour que ce temps protégé devienne réellement un temps critique, un temps constructif d'autoformation. Ce sont des langages un peu neufs, qui évidemment font penser un peu à l'autodidactie du XIXe siècle, mais dont la réalisation ne se place évidemment plus du tout dans le même contexte, ni en ce qui concerne l'instruction, ni en ce qui concerne le commerce ou l'industrie ou l'Etat.*<sup>1039</sup>

## 2.6. Les portes invisibles

Originaire d'une famille modeste d'origine italienne qui s'était établie à Nice, Max Gallo témoigna par la suite de son histoire de vie en résonance aux problématiques de territoires culturels. Il disait à quel point la dénégation de sa propre culture provenant de l'autre versant des Alpes était partout stigmatisante : à l'école, au lycée technique, dans les valeurs portées par le cadre urbain. Cela augmentera sa difficulté à franchir plus tard les portes de la Sorbonne, où il avait décidé de poursuivre des études supérieures en licence d'histoire. « Il m'a fallu un an pour que j'ose pénétrer dans ce territoire culturel. »<sup>1040</sup> Ce fut possible, grâce à sa rencontre avec un groupe d'étudiants communistes qui, partant des discussions autour de leurs revendications, l'avaient pris en amitié lui permettant de se familiariser avec l'univers de la Sorbonne, d'accéder à cette *promotion sociale* plus facilement. Paul Lengrand en profita pour rebondir sur ce témoignage en invitant chacun à ne pas lâcher aussi son territoire intérieur, à ne

---

<sup>1039</sup> Ibid., p. 37.

<sup>1040</sup> Ibid., p.49.

pas vivre en délégation permanente en admirant les productions de poésie, de politique, de créativité chez les autres, mais en puisant en soi ses propres qualités pour les épanouir.

Le débat qui suivit fut d'emblée orienté sur une interpellation à l'adresse de Dumazedier par un formateur nommé Jean Scheffknecht. Il pointa la contradiction qu'il pouvait y avoir entre le témoignage de Max Gallo et les propos de Dumazedier, du fait que ce qui a permis l'entrée en Sorbonne de Max Gallo était la politique. De plus, il s'agissait d'une orientation politique d'obédience communiste, qui n'était pas celle de sa tradition et de son environnement familial.

Dumazedier, sans doute un peu irrité par cette question, dit ne pas comprendre le sens de cette intervention. Il signala qu'il y avait eu méprise sur ce qu'il avait développé : ce qu'il avait dit, c'est que « ce serait une illusion de penser qu'il suffit d'une part de moyens éducatifs et seulement d'eux, et d'autre part des moyens de prise de pouvoir politique et d'exercice du pouvoir politique, et seulement de lui. <sup>1041</sup> » On voit que les tensions politiques restaient vives à l'égard du fondateur de PEC qui pourtant ne faisait que proposer une forme de redéploiement de moyens nouveaux entre éducation, culture et politique. Nous verrons qu'il dira dans une prochaine citation que l'histoire était évacuée, la dialectique également. Max Gallo dans la suite du débat se dit en phase avec Dumazedier pour ses positions sur Illich. Paul Lengrand revenant sur les idées de décentralisation, qui depuis longtemps animaient PEC, avança une analyse assez inédite. Il se demandait si les idéaux, qui complétaient le projet décentralisateur vers le monde rural, dans un pays qui était resté longtemps dominé par des activités agricoles, n'étaient pas des propositions politiques de droite.

Les cadres de vie naturelle, sauvage, l'écologie, le retour à la terre, l'engouement pour les traditions provinciales, pastorales, n'étaient-ils pas plutôt venus des maurassiens, des conservateurs de l'intouchable tradition française. « Il y a donc eu un changement extraordinaire : tout ce complexe d'idées au cours des dix ou quinze dernières années est passé de la droite à la gauche. <sup>1042</sup> » De la même façon, il était progressif de vouloir l'unification par le français en éradiquant les langues alsaciennes, bretonnes ou corses, au moment où la persistance du patois revêtait une idéologie réactionnaire. On était dans le paradoxe où la revendication des traditions communautaires régionales redevenait dans cette fin des années soixante-dix une posture révolutionnaire.

---

<sup>1041</sup> Ibid., p.55.

<sup>1042</sup> Ibid., p.61.

Le débat se poursuivait richement sur ces questions.

Plus en avant, Dumazedier, dans le fil de ses analyses autour de ses concepts de la *Société éducative et pouvoir culturel*, introduisit dans les échanges la question des rapports entre les intellectuels et le pouvoir. Il avait été invité à Beaubourg pour en débattre avec notamment Leroy-Ladurie, Touraine et Deleuze. Il devait présenter la troisième partie du débat sur les résistances possibles au pouvoir par la culture ce qu'il n'avait finalement pas pu faire, le temps ayant été mobilisé arbitrairement par les deux autres parties du débat. Cela lui permit de dénoncer une forme de totalitarisme intellectuel qui ne laissait pas beaucoup de place à des positions divergentes.

*[...] c'était pachydermique, tout était totalitaire, il n'y avait plus qu'à se demander si finalement le léninisme contenait en soi le stalinisme ou si le stalinisme était une trahison du léninisme. [...] notamment quand on aborde un marxisme de type structuraliste, de type formaliste, où les idées enchaînent les idées. On ne découvre presque plus de contradictions, l'histoire est évacuée, la dialectique aussi.*<sup>1043</sup>

La notion même de pouvoir culturel, si elle avait l'avantage de susciter des réflexions, raviva les polémiques dans une période où déjà les questions politiques étaient exacerbées. Le partage du pouvoir est une notion difficile à manier. La revendication d'un pouvoir autonome des milieux de la culture aura du mal à être audible dans ces conditions de confusion entre pouvoir et prise de pouvoir à l'instar d'Annecy qui avait créé une structure extra-municipale (A.A.C.), nous en avons décrit la démarche plus haut. Cela conforta Dumazedier à vouloir produire du droit pour la culture. Il souhaitait bâtir une jurisprudence pour acquérir de nouvelles autonomies et de la légitimité en offrant de l'action culturelle démocratique auprès de différents groupes sociaux. Ayons l'ambition de créer du droit et de changer les mœurs en fédérant des énergies qui ne soient pas montées comme « des contre-pouvoirs, mais qui n'acceptent pas d'être des chiens crevés face au totalitarisme naïf de certains pouvoirs politiques, ou devant les prétentions exorbitantes du pouvoir économique. »<sup>1044</sup>

On a vu qu'il était un homme au caractère bien trempé. Il savait monter le ton pour frapper les esprits, ce qui ne lui a pas valu, on s'en doute, que des amis... Tout en restant dans le respect des personnes, il affirmait ses idées avec force et courage contre toutes les formes de passivité.

---

<sup>1043</sup> Ibid., p.67.

<sup>1044</sup> Ibid., p.69.



« La sociologie qui prétend que l'action culturelle ne fait que reproduire les forces dominantes et rien d'autre, c'est finalement une philosophie de la passivité civique. [...] il faut vraiment rompre avec cette sociologie de la passivité qui se cache sous le nom de reproduction. La reproduction sociale n'est jamais totale, elle est toujours combattue par des productions nouvelles.»<sup>1045</sup> On reconnaît aisément une nouvelle pique contre les théories de Bourdieu.

Parmi les moments encourageants dans le débat, notons que les villes de La Rochelle et Grenoble se sont rapprochées des ambitions du *Pouvoir culturel* revendiqué par Dumazedier. Robert Kalbach témoignait que dans sa ville de La Rochelle par exemple tout était culturel. Ainsi, il damnait le pion au « tout est politique » des années soixante.

Pour la ville de La Rochelle dont Michel Crépeau était le maire.<sup>1046</sup>, la définition de la culture tenait en quelques mots. Il s'agissait de « toutes les pratiques humaines qui ne touchent pas immédiatement à la survie de l'homme. »<sup>1047</sup> Les différentes structures d'animation ou les maisons de quartier y étaient appréhendées comme des « résonateurs »<sup>1048</sup> pour amplifier les orientations culturelles. Évidemment les différentes équipes étaient mises en synergie pour « opérer une ascension de l'animation à la diffusion en passant par la création. »<sup>1049</sup> et elles étaient allées « trouver les gens chez eux » grâce à différentes actions avec des compagnies de théâtre pour enfin les associer dans des commissions extra-municipales et décider collectivement des nouveaux projets d'action et d'activités culturelles, jusqu'à la construction et à la gestion effective par les usagers de leur maison de quartier.

René Rizzardo vint compléter cette vision en appuyant sur la nécessité de la participation citoyenne pour impliquer le plus directement possible les habitants : « ce qui suppose de nouvelles conceptions administratives et politiques de la gestion de la ville, en particulier nous nous posons le problème du pouvoir dans les quartiers, d'une autre économie de l'action culturelle et éducative. »<sup>1050</sup> La ville de Grenoble était chère au cœur de Dumazedier qui était

---

<sup>1045</sup> Idem.

<sup>1046</sup> De 1971 à sa mort en 1999. Président du parti radical de 1978 à 1981. Candidat malheureux à l'élection présidentielle en 1981 où il ne remportera que 2,21% des suffrages.

<sup>1047</sup> Ibid., p.83.

<sup>1048</sup> Ce qui nous renvoie aux « points de contacts » dont on parlait à la Libération pour la création des équipements culturels et socioculturels.

<sup>1049</sup> Ibid., p.84.

<sup>1050</sup> Ibid., p.99.

lui-même proche des idées de Rizzardo, futur créateur de l'Observatoire des Politiques Culturelles. L'idée d'une réécriture du Manifeste de PEC naquit à ce congrès et sera régulièrement évoquée par la suite. Celle-ci demeure mystérieusement en suspend aujourd'hui encore... A la demande du Conseil d'Administration de PEC, Dumazedier produisit une note « Pourquoi un Conseil local de développement socioculturel ? » publié en annexe de la brochure que nous venons de présenter.



## CHAPITRE 12. Culture(s) populaire(s)

### 1.Changement des modèles théoriques au tournant des années soixante-dix

#### 1.1. Culture vivante, culture résistante

D'un colloque à l'autre, des journées d'études se sont tenues à Marly-le-Roi en 1977 à l'initiative de l'Institut National de l'Education Populaire. Elles innovaient en invitant à la pluridisciplinarité des points de vue, réunissant des historiens, ethnologues, sociologues, théologiens, psychosociologues et bien entendu, des acteurs de l'animation culturelle. Pas très éloignées du congrès de PEC que nous venons de relater, ces nouvelles rencontres étaient centrées autour des cultures populaires avec en sous-titre la question de la permanence et de l'émergence des cultures minoritaires locales, ethniques, sociales et religieuses.<sup>1051</sup>

La définition de la culture au pluriel est à entendre dans un sens anthropologique. On se doute que, comme nous l'avons vu dans le mouvement des idées de ces années soixante-dix, il sera question des publics, de leur éloignement relatif à la culture, des expressions des cultures minoritaires ou des subcultures face à la domination symbolique ou aux rapports de force sociaux ou politiques. S'agissait-il d'aller vers les différentes catégories populaires ou de partir d'elles, ou plutôt d'opérer une sorte de va-et-vient entre elles et l'action culturelle. Mais il fallait aussi envisager, dans le fil des réflexions précédentes, l'autonomie des manières de faire ou d'être dans les façons d'habiter le temps et l'espace. On voulait échanger avec l'autre, travailler et investir les différentes pratiques sociales du temps libre, conquérir des temps disponibles pour la fête et les différentes formes de ritualisation individuelle et collective. Parmi les chercheurs présents, citons Maurice Agulhon, Pierre Besnard, Michel de Certeau, Joffre Dumazedier, Maurice Imbert, Raymond Labourie, Geneviève Poujol, Evelyne Ritaine.

Geneviève Poujol se demanda avec humour face au pouvoir des industries culturelles, si chacun d'eux n'était pas pris dans les rets du flot des informations médiatisées de plus en plus massivement dans « une moulinette culturelle » et comment y échapper. Le risque d'uniformisation par la puissance des supports de médiation et d'information n'était-il pas plus

---

<sup>1051</sup>Geneviève Poujol, Raymond Labourie, (sous la dir.), *Les cultures populaires*, Edouard Privat, Editeur, Toulouse 1979 (Sciences de l'Homme), 211p.

fort que la transmission ou la démocratisation des savoirs par la culture et l'éducation ? Pot de terre contre pot de fer. Dans ce sens, la théorie d'Abraham Moles qui, sous les effets de ces conditionnements, voyait partir en miettes les traditions populaires au profit d'une culture en mosaïque fut questionnée par Geneviève Poujol qui y voyait plutôt « un changement de degré que de nature. »<sup>1052</sup> Les théories d'Abraham Moles seront reprises l'année suivante dans le Colloque d'Amiens sur lequel nous reviendrons par la suite. Les découvertes technologiques n'étaient pas le moteur des mouvements de prises de conscience, d'innovation ou de nouveaux comportements socio-culturels ou de créations artistiques.

Les propositions de Dumazedier lui semblaient plus riches et convaincantes dans la place qu'elles ouvraient aux minorités agissantes, aux capacités de résistance et au sens critique des individus qui faisaient écho aux "manières de faire" de Michel de Certeau. Il s'agissait plutôt d'une « projection de soi » dans les images ou les messages qui nous sont adressés qu'une adhésion magique, une identification automatique. Elle cita les théories de Morin et celles d'Illich, qui vont dans le sens d'une manipulation sans échappatoire pour les individus par la puissance de l'industrie de communication, pour demander plus de nuances. Elle mit en garde le monde de la recherche en se demandant avec Marx : « Lorsque les idées dominent, n'est-ce pas le signe qu'elles sont un leurre ? » Au passage, elle insista en les fustigeant sur les notions de conditionnement qui conduiraient à la dépossession culturelle, expliquée par Bourdieu, ou pire encore, si on suivait la notion de handicap culturel.

*Pourquoi ne pas envisager, et donc admettre, qu'il puisse y avoir refus d'assimilation d'une forme culturelle, avant de supposer, pour expliquer la non-assimilation, des handicaps socio-culturels ? L'extension actuelle de la notion de handicap est assez inquiétante. Après les handicapés physiques, les handicapés mentaux, puis les handicapés culturels, à quand les handicapés moraux, qui pourraient être ceux qui refusent les valeurs de la société actuelle ?*<sup>1053</sup>

Sans nier, ou dénier, les influences des mass-média ou de la publicité, Poujol définit la culture populaire comme une culture à jamais vivante, qui se renouvelle en permanence comme « tout ce qui résiste ou apparaît malgré l'inculcation d'une culture médiatisée, qu'elle soit

---

<sup>1052</sup> Ibid., p.31.

<sup>1053</sup> Ibid., p. 35. Mot souligné par l'auteure.

scolaire ou de masse. <sup>1054</sup> » Les recherches qui iraient dans ce sens, en analysant les biotopes, les micro-milieus, plutôt que les macro-systèmes, les gestes et réalités du quotidien de groupes minoritaires, plutôt que les superstructures qui dicteraient nos conduites, donneraient des résultats sans doute moins désespérants. On en tirerait des enseignements qui ne feraient pas que confirmer les déterminismes supposés, même si on ne les mettait pas de côté pour au contraire les comparer aux moyennes tirées de l'observation des conditionnements plus massifs qui aboutissent, on ne saurait le nier, à une forme de conformisme social pour tel ou tel groupe d'individus.

Ces développements rejoignent ceux de la *culture au pluriel* popularisée par de Certeau et plus généralement ceux de Dumazedier sur le cycle de développement culturel qui s'emparerait d'un pouvoir individuel ou collectif d'expression. Décidément les différences sociales, les analyses de l'économie politique, la simple dichotomie bourgeoisie-classe ouvrière, n'arrivent pas à rendre compte de la diversité des pratiques et des expressions culturelles, même si on les qualifie d'aliénées, de déviantes ou de dominées. Une formulation définitive de Jeannine Verdès-Leroux, citée par Poujol, vient souligner la richesse des comportements individuels « [...] qui vont de la distance au refus, en passant par la surdité, l'acquiescement poli ou opportuniste, la réappropriation, la réinterprétation sélective de ce qui est demandé, [jusqu'à] la manipulation de l'agent manipulateur ... <sup>1055</sup> »

Dans sa contribution au colloque, où il insistait en suivant les propos de Foucault sur le fait qu'il fallait être libre quand il s'agissait d'écrire, Pierre Besnard dénonça une forme d'ambiguïté des discours de l'intelligentsia (sic) quand on parlait *des* cultures populaire (y compris dans le titre du colloque) face à une culture dominante, unifiée, d'ailleurs universelle, « quand on ne brandit pas le revolver du « populisme » contre toute affirmation d'une existence possible de cette culture populaire. <sup>1056</sup> » Nous l'avons longuement évoqué dans les critiques adressées à Dumazedier par ceux qui comme Miège, Morin ou Gaudibert déniaient l'existence d'une culture populaire « pour chanter à l'unisson avec la classe dominante que celle-ci n'existe pas,

---

<sup>1054</sup> Ibid., p.37.

<sup>1055</sup> Ibid., p.38.

<sup>1056</sup> Ibid., p.53. Article de Pierre Besnard « La culture populaire discours et théories ».

qu'elle n'est que parcellaire, non-constituée, folklorique, mais en aucun cas spécifique, en voie d'unification, mouvement social d'émancipation et d'autonomie.<sup>1057</sup> »

En continuant son analyse, Besnard revint sur les caractéristiques de l'éducation populaire évoquée par Dumazedier à Montauban, en se démarquant de son professeur qui avait de son point de vue une vision « par trop technocratique du développement culturel et qui [risquait] de prolonger les erreurs et les impasses dans lesquelles n'ont pas manqué de tomber des mouvements aussi généreusement inspirés que Peuple et Culture.<sup>1058</sup> » Cela restait à démontrer. Il citait un peu plus loin deux formules choc de Bourdieu pour qui les classes dominées étaient dominées par la définition dominante de la culture et la culture populaire était d'abord un concept d'intellectuels « quand nous parlons des classes populaires, nous parlons de nous-mêmes... nous projetons nos fantasmes, nos images, nos refoulements, nos culpabilités, etc., sur des classes populaires *qui n'en ont rien à foutre* ! Il faut savoir que dans la sociologie des classes populaires, il est question fondamentalement de la sociologie des intellectuels.<sup>1059</sup> »

C'est par l'entrée des minorités actives regroupées dans des associations volontaires, issues autant des classes dites bourgeoises que dominantes ou populaires que Dumazedier ouvrit sa contribution à ce colloque de l'INEP : ces groupes élaborent des modèles ou des schèmes culturels comme on voudra. C'est en tout cas l'affirmation de la réalité de la dynamique culturelle que propose Dumazedier, observée dans ses enquêtes notamment à Annecy. À l'opposé des thèses des auteurs peut-être plus "critiques" largement évoqués plus haut, il déduit des faits observés la présence d'une culture vivante.

*[...] en conflit souvent radical avec les modèles culturels dominants de ces classes dominantes. [...] Ce n'est pas la classe dominante qui est à l'origine de la création permanente de modèles culturels vivants, ce sont les minorités en lutte contre les normes culturelles dominantes et aussi en certains cas d'autodidactes de talents des classes*

---

<sup>1057</sup> Idem.

<sup>1058</sup> Ibid., p. 59. (En italique dans le texte, renvoie à sa thèse : *L'institution de formation d'adulte et son public*, P.E.C., dirigée par Dumazedier, soutenue en 1973 à la Sorbonne.)

<sup>1059</sup> Ibid., souligné par Besnard citant Bourdieu, présent au Colloque, dans *Le handicap socioculturel en question C.R.E.S.A.S.*, op. Cit, p.117, les actes du Colloque de novembre 1975 que nous avons également fouillés plus haut.

*dominées : telle est la dynamique réelle de la création culturelle, de la culture vivante des créateurs aux amateurs en passant par les animateurs.* <sup>1060</sup>

Cette tentative de recherche, de qualification d'une culture réellement vivante, observable dans des situations précises dans les milieux urbains ou ruraux, viendra conclure pour Dumazedier (sans pour autant clore, d'autres vont éclore) toutes les polémiques des années soixante qui avaient fait débat jusqu'à la fin des années soixante-dix. On l'a vu, il prenait un autre chemin que celui des sociologies de l'éducation qui voulaient ramener la question des dynamiques culturelles à celles de l'appropriation, du vol, de la prédation ou de l'imposition d'un capital, du jeu des pouvoirs institutionnels ou enfin de la prédétermination des stratifications sociales. L'approche dumazédiérienne annonce le débordement de ces catégories et de ce verbalisme sociologique qui a conduit parfois à une logomachie abstraite et désincarnée.

Pour défendre sa propre vision de la dynamique à l'œuvre dans les sociétés post-industrielles, Dumazedier avait installé, comme nous l'avons décrit, les concepts de pouvoirs autonomes et volontaires qui prenaient en charge leur propre développement culturel. « Pourquoi ne pas observer les mêmes situations sociales et culturelles du point de vue d'autres concepts : la survivance, la persistance, la continuité, etc. <sup>1061</sup>. [...] Quelle est la conceptualisation qui nous permettra le mieux de saisir cette réalité dans sa complexité interne et dans ses rapports dialectiques avec la société globale ? <sup>1062</sup> »

Il y répondait par l'observation de la dynamique socio-culturelle en suivant les théories de Abraham Moles. Il y analysait les micro-milieus en activité dans les champs examinés où s'activaient également toutes sortes d'intervenants politiques, médiatiques, éducatifs qui étaient promoteurs (prometteurs ?), à leur tour, d'une insertion possible de ces innovations dans les milieux où ils agissaient. Le risque d'une dégradation des anciennes traditions, des anciennes valeurs est toujours sensible, mais n'est-il pas justement le prix à payer pour la transformation sociale, le développement culturel des personnes et des groupes sociaux auxquels elles appartiennent ?

---

<sup>1060</sup> Ibid., p.64.

<sup>1061</sup> On ajouterait volontiers aujourd'hui la durabilité pour combattre les impacts négatifs sur notre biosphère.

<sup>1062</sup> Ibid., p.67.



On voit ainsi comment Dumazedier s'est démarqué des théories qui enferment leurs raisonnements dans des abstractions réduisant les dynamiques sociales et culturelles au jeu des pouvoirs entre classes dominantes et celles qu'elles prétendaient dominer. Ce raisonnement sociologique ne cacherait-il pas d'autres « idéologies sous le masque de [ces] valeurs ? »<sup>1063</sup> » Les discours structuralistes ou néo marxistes, avec une demande institutionnelle de « rentabilité » de plus en plus pressante, caractéristique de la décennie des années quatre-vingt dans laquelle nous allons entrer, y compris pour le secteur non-marchand, n'allaient-ils pas obstruer, et pour longtemps, la lecture des phénomènes culturels ou socio-culturels ? « Ils ignorent l'indépendance réelle des créateurs, des chercheurs et des inventeurs qui luttent sans cesse, même dans la pauvreté des moyens, avec l'aide ou sans l'aide de l'Etat, pour réaliser des œuvres libres, originales ou contestataires...<sup>1064</sup>»

## 1.2. De l'autodidaxie à l'autoformation

Voyons à présent comment cette connaissance fine des dynamiques socioculturelles va permettre à Dumazedier d'ouvrir un nouveau champ de recherche en se concentrant sur les phénomènes de l'autoformation individuelle et collective. Après l'observation des autodidactes, (particulièrement du cheminement à ses côtés, non pas de "l'oblat" de l'éducation populaire, mais de son camarade de l'autre rive, Benigno Cacérés), de l'édification pour eux d'une méthode de connaissance, la MEM, enfin de l'élaboration des concepts de pouvoir et de développement culturel dans une société éducative, Dumazedier se concentra sur les questions d'autoformation. Comme à son habitude, il ouvrit ce nouveau chantier par une vision qui partait toujours des points de vue individuels et/ou collectifs et dans une interaction avec divers accompagnements selon les environnements sociaux et intellectuels dans lesquels les apprenants évoluaient.

*Nous manquons totalement d'une sociologie comparée de l'école et de « l'école parallèle » dans l'apprentissage culturel. Nous ignorons à peu près tout des conditions et des mécanismes de co-éducation des générations et d'autoformation personnelle ou collective qui apparaissent pourtant comme les phénomènes majeurs de l'éducation*

---

<sup>1063</sup> Ibid., p.69.

<sup>1064</sup> Idem.

*réelle produite par notre société actuelle dans l'école, et surtout en dehors de l'école et après elle, en marge du système de reproduction scolaire.*<sup>1065</sup>

Une remarque décisive pour Dumazedier lui-même. La fin de cet article va concerner les enjeux de la culture vivante qui déjoue la culture humaniste, académique, dominante : l'utiliser pour la transformer, ou avec son patrimoine, construire son propre lexique, son style, son aventure et son œuvre personnelle, en toute indépendance idéologique et politique même si des alliances ponctuelles et ciblées pourraient toujours naître. Des alliances devraient se nouer avec des mouvements sociaux revendicatifs dans l'espoir de vaincre ou de convaincre, toujours plus fort dès qu'on est deux, même si les résultats obtenus seraient fastes ou néfastes, utiles ou décevants. Le risque était mesuré. Il serait en résonance avec cette volonté délibérée d'entrer dans une nouvelle ère en changeant de paradigme, en sortant des mécanismes dominants/dominés, superstructures/infrastructures.

À l'automne 1978 dans la revue *Education Permanente*,<sup>1066</sup> Gaston Pineau décrivait « Les possibles de l'autoformation ». Dumazedier y écrit un article en ouverture de la revue interrogeant « La société éducative et ses incertitudes ». Ces deux articles importants consacrent le concept de *société éducative* qui impulse de nouvelles recherches dans les sciences de l'éducation au profit de l'éducation permanente et de la formation des adultes. L'analyse historique de l'apparition de cette notion est reprise en introduction aux deux textes. Dumazedier indiquant les limites de toute tentative pour contenir dans un concept un comportement social en interaction avec une société complexe et en pleine mutation : l'autoformation individuelle ou collective est un des symptômes et une conséquence des résultats de son développement.

On aurait pu s'attarder sur d'autres caractéristiques : « société bureaucratique ou cybernétique ou atomique, société de consommation, de loisir, de culture de masse, etc.<sup>1067</sup> », lesquelles sont dominantes ? Quels sont les enseignements des observations sociologiques, que pourraient produire ces sociétés éducatives ? Il schématisa en quelques mots les évolutions des sociétés modernes. « Le cheval fait place à la machine à vapeur, au moteur à explosion, aux

---

<sup>1065</sup> Ibid., p.72.

<sup>1066</sup> Joffre Dumazedier, « *La société éducative et ses incertitudes* », Revue Education Permanente. N° 44 Octobre 1978, pp. 5-14.

<sup>1067</sup> Ibid., p.5.

centrales électriques. Enfin, apparaissent les systèmes atomiques et électroniques [...] comment apprendre à travailler et à vivre avec les ordinateurs, “les robots”....<sup>1068</sup> ». On se rappelle de *La petite peur du XX<sup>e</sup> siècle* sur laquelle dissertait Mounier. Les avancées technologiques ou les changements du quotidien des sociétés industrielles et post-industrielles décrites par des économistes, des anthropologues ou des géographes ouvrent de lourdes questions de prévision, autant que de prévoyance. Mais prévoir serait déjà une pensée en acte. « Le temps de vie hors travail augmente, car l'économie industrielle est devenue de plus en plus capable de produire plus en travaillant moins : que faire des 2000 heures de temps libéré en moins de 150 ans..<sup>1069</sup> »

Les conséquences de cette révolution technique provoquent une nouvelle révolution éthique et esthétique : celle du loisir. Par ricochet, elle va transformer les différentes institutions éducatives, professionnelles et les croyances populaires ou religieuses. Un nouvel éclairage est ainsi porté sur les inégalités, les conflits et les valeurs entre générations et groupes sociaux au-delà, débordant, comme on vient de le voir, les frontières entre classes sociales.

Pineau revient de son côté sur l'histoire de l'autoformation. Reliée à celle de l'autodidaxie sa manifestation extrême dans un assujettissement, un auto-assujettissement à soi confine à l'absurde. Kaës et Sartre s'étaient amusés de cette forme d'auto-éducation des biens nommés autodidactes qui se vantaient de ne surtout rien devoir à personne, on l'a vu.

Le préfixe “auto” fait mouche du côté des deux auteurs écrivant dans la revue *Education permanente*, comme le signe caractéristique des comportements des individus dans la société qui devenait post-industrielle. Pour le critiquer Pineau se demande s'il s'agit d'une autoformation, d'une auto-déformation ou d'un auto-aveuglement. « Faire appel à l'autoformation provoque un tel retentissement affectif qu'il est facile d'utiliser ce terme pour ravalier une idéologie scolaire fissurée ou pour cacher des contraintes objectives. <sup>1070</sup> » Toujours sous la plume de Gaston Pineau, les formes annonciatrices de l'autoformation sont la maïeutique socratique, le compagnonnage, le préceptorat ou le tutorat initié par Rousseau et continué au début du XX<sup>e</sup> siècle par Freinet et son « éducation nouvelle ». En 1977 Jean-Marc Leclerc du Service Pédagogique de l'Université de Montréal avait déjà, comme lors de

---

<sup>1068</sup> Ibid., p.6.

<sup>1069</sup> Idem.

<sup>1070</sup> Ibid., p.19.

nombreuses expériences repérées en Amérique du Nord, senti la nécessité de se pencher sur de nouvelles méthodes pédagogiques qui portent les appellations de : « Audio-tutorat, enseignement par prescription individuelle, un certain enseignement programmé, apprentissage autogéré, enseignement assisté par ordinateur, par correspondance, learning package...<sup>1071</sup> » L'auto-formation viendrait se heurter ou au mieux se combiner avec son préfixe opposé l'hétéro-formation.

Revenant sur l'histoire de l'éducation, Dumazedier rappelle qu'une forme d'*autodidactie* volontaire avait émergé dans une société où l'enseignement public s'arrêtait pour la majorité des populations au niveau élémentaire sanctionné par le Certificat d'Etudes. On passait ensuite à l'apprentissage d'un métier. Dumazedier relève un signe caractéristique du besoin d'apprendre, d'enrichir ses connaissances. En effet, entre 1960 et 1974 la vente des encyclopédies avait été multipliée par dix, un succès encore plus marqué que celui du Livre de poche commercialisé au début des années cinquante.

Dumazedier n'est pas dupe sur le fait que les sociétés capitalistes modernes sont plus intéressées par les publicités qui font vendre que par l'éducation patiente de leurs citoyens. Ainsi, comme on l'a vu plus haut, la formation continue ou le "recyclage" des travailleurs sont orientés pour améliorer la demande de nouvelles compétences pour le développement des besoins des entreprises plus que pour le développement personnel de formation des salariés. À ce stade de sa réflexion Dumazedier propose une hypothèse pour trouver une alternative à celle des entrepreneurs capitalistes. Il évoque trois conditions pour que cette société éducative soit efficace. « La société éducative ne peut se constituer avec efficacité que **dans une lutte contre la toute-puissance de la société du profit** ou de la société de consommation [...] **dans un refus de toute société politique de type autoritaire** ou totalitaire [...] dans une résistance à la société technocratique [...] et] bureaucratique. <sup>1072</sup> »

Il affirme que l'autodidaxie est la conséquence d'un manque de scolarisation au-delà du primaire et du secondaire au contraire de l'autoformation, qui s'invente au même moment que la massification de la scolarisation jusqu'au baccalauréat. L'ambition doit être de donner le goût

---

<sup>1071</sup>Ibid., p.20. Des formes d'apprentissage brusquement revenues à l'ordre du jour des réflexions pédagogiques en ces temps de pandémie et d'obligation de confinement.

<sup>1072</sup> Ibid., p.9. Morceaux de phrase en gras dans le texte original de la revue *Education Permanente*.

de l'apprentissage et des savoirs après des enseignements secondaires ou supérieurs, tout au long de la vie, de façon individuelle ou collective, avec ou sans aide extérieure.

Dumazedier fut interpellé par cette dépendance biologique, économique, juridique à son éducateur, sa famille, son maître, son enseignant, le groupe de ses pairs. « Le champ pédagogique est un des derniers où le mot féodal de « maître » subsiste et est encore valorisé.<sup>1073</sup> » Que ce soit dans les écoles d'art ou à l'université, l'autoformation décrite par Pineau se situe en opposition radicale à ces usages. Rejoignant la théorie de *la société sans école* de Illich, il défend une rupture sans équivoque entre les deux systèmes éducatifs, une rupture possible et nécessaire de son point de vue.

*Il est nécessaire que le procès de formation ne soit plus la possession légale du formateur, mais la propriété de chaque sujet social qui pourra traiter ainsi en permanence le bombardement permanent d'information. [...] Dans l'histoire de la formation, après la période paléo-culturelle de l'hétéro-formation, viendrait l'âge néo-culturel de l'autoformation qui ferait du procès éducatif non un procès uniforme et périodique, mais un procès multiforme, dialectique et permanent. [...] le combat solitaire des autodidactes doit s'ouvrir à la lutte collective pour l'autogestion.<sup>1074</sup>*

### **1.3. Repenser l'action culturelle**

Au cours de la fin des années soixante-dix se tint un nouveau Colloque à Amiens sous forme de deux journées de réflexion qui avaient pour ambition sous un titre « disons-le, un peu outrepassant... mais tant pis : *Pour un renouveau de la pensée sur l'action culturelle* »<sup>1075</sup>. Ainsi s'exprime le directeur de la Maison de la Culture, Dominique Quehec, lors de l'accueil du colloque, dans son discours introductif. Il y précise qu'il y avait travaillé avec Joffre Dumazedier en sa qualité d'ancien directeur de l'UER des sciences sociales à la Sorbonne,

---

<sup>1073</sup> Ibid., p.23.

<sup>1074</sup> Idem et page 27.

<sup>1075</sup> Francis Jeanson *Pour un renouveau de la pensée sur l'action culturelle*, PEC, Paris, quatrième trimestre 1978, *Revue d'Education Populaire*, 111p. Majuscules dans le texte des actes.

autant pour la préparation que pour l'animation de ces journées. À la sortie de ces années tourmentées par un verbalisme radical et parfois agressif, prôné par divers groupuscules révolutionnaires, il ajoute que l'objet même du colloque est justement de retrouver des marges d'autonomie pour l'action culturelle. « Il y a maintenant mise en œuvre de pratiques et de mouvements qui refusent la sujétion au discours politique ou idéologique. [...] dans ce vaste ensemble où l'action culturelle est partie prenante, comment peut-elle mieux encore affirmer sa prise sur le réel, et développer sa capacité propre d'initiative et de transformation ? »<sup>1076</sup> » Entre autres participants, notons la présence et les interventions de Michel de Certeau, Pierre Gaudibert, Bernard Miège, Joseph Rovin, Jean-Marie Domenach et Paul Puaux.

Nous nous situons sept années après que le ministre Jacques Duhamel, interrogé dans une émission radiographique de grande écoute, eût répondu à un auditeur qui le questionnait sur la sympathie pour les idées de gauche des animateurs culturels que ces derniers étaient libres de leurs opinions. Le ministre d'alors était conscient que les milieux de la culture étaient des milieux contestataires, mais comme en période romantique disait-il « les choses se mettent en question, non pas en ordre. Qu'il y ait des expressions dissonantes, contestataires, c'est normal par respect de la liberté. Les Maisons de la Culture ou les MJC sont des maisons de la tolérance, de la dissonance, au besoin... »<sup>1077</sup> ». Depuis les remous du ministère Missoffe les temps avaient changé, ou tout au moins la rhétorique ministérielle. Plusieurs scissions parcourront l'histoire mouvementée des MJC notamment en 1969 et en 1993-1994 pour aboutir à la création des deux grandes structures fédératives la FFMJC et UNIREG.

Plutôt symptôme du bouillonnement de la jeunesse que solution à une crise sociale, le développement accéléré des MJC en France (qui sont passées de 70 en 1948 à 200 dix ans plus tard, en 1958, puis à plus de 1000 à la fin des années soixante (pour être plus de deux mille aujourd'hui) entretient la convoitise politique liée au contrôle et à la récupération des classes moyennes en pleine ascension. Dans sa thèse, Laurent Besse en fait une démonstration magistrale.<sup>1078</sup> Les MJC sont souvent perçues comme des foyers de contestation. Leur

---

<sup>1076</sup> Ibid., p.2.

<sup>1077</sup> *Culture 1959-2009*, Ministère de la Culture, Comité d'Histoire, coffret CD audio « la culture en débat » et DVD, INA « 50 ans 50 films », Paris 2009.

<sup>1078</sup> Voir la thèse très fouillée sur l'histoire des MJC et en filigrane sur celle de l'éducation populaire, ses espoirs, ses réussites, ses critiques et le livre qui en est issu : Laurent Besse, *Les MJC. De l'été des Blousons noirs à l'été des Minguettes (1959-1981)*. Rennes, 2008, PUR, 391 pages. « Histoire ».

proximité avec les élus municipaux, souvent présents dans leurs instances, les ont obligées à inventer des modes de gouvernance particuliers au sein de leur Conseil de maison, souvent des lieux formateurs en « pédagogie du conflit » (hérités des mouvements contestataires de 1968 proches en particulier du Parti communiste, on l’a vu au tout début de ce chapitre).

L’époque a changé. Elle est marquée par les deux premiers « chocs pétroliers » de 1973 et 1979 et leurs conséquences en termes de chômage de masse et d’obligation de mesures de rééquilibrage économique qui viendront casser la dynamique des Trente Glorieuses avec l’installation des premiers « plans d’austérité » de Raymond Barre devenu Premier ministre en 1977. Écoutons Paul Puaux (directeur du Festival d’Avignon 1971-1979) parler au colloque d’Amiens de sa vision des années giscardiennes.

*Enfin, le pouvoir, on sait quand même où il se trouve lorsqu’il attaque comme il le fait en ce moment. Il y a des mesures qui se précisent, et qui me paraissent faire partie de cette volonté d’aliéner l’action culturelle ; ne serait-ce que les changements de ministère dont on parle ces temps-ci, qui sont manifestement une volonté de s’en prendre aux structures existantes et de les subordonner. Je crois qu’il nous faut maintenant dépasser ce stade, et c’est là que l’analyse de Duma (sic) peut nous aider par certains côtés à retrouver tout ce qu’il y a pu y avoir de positif dans nos pratiques, tout ce que nous avons pu, tout de même, gagner sur nos adversaires.* <sup>1079</sup>

Dix années sont passées après les mouvements de mai-juin 68. Paul Puaux rejoint ici Dumazedier pour évoquer une certaine désillusion face aux pouvoirs récupérateurs. Ils sentaient qu’ils avaient perdu certaines convictions et la force qui unissait créateurs, animateurs et metteurs en scène à leur public.

Il était sans doute là le pouvoir culturel, dans ce jeu de billard à trois bandes où la bille doit rebondir entre l’artiste, son administration et le public pour marquer des points. Inspiré par la vision du cycle socio-culturel élaborée par Abraham Moles (et avant lui, celle de Mannheim) qui faisait ses recherches à partir des phénomènes de la communication cybernétique, Dumazedier établit que le “micro-milieu” des mondes de l’art et de la culture « enrichissait en permanence un “tableau socio-culturel” » où viennent puiser les responsables des mass-médias,

---

<sup>1079</sup> Paul Puaux in « *Pour un renouveau de la pensée sur l’action culturelle* », op. Cit. p.43.

y compris les institutions scolaires. <sup>1080</sup> » Au gré des choix des individus ces messages viennent nourrir le “macro-milieu” dominé par une “culture mosaïque” qui y puise à l’envie selon des désirs conscients ou inconscients dominés par des mécanismes de diffusion installés par des médiateurs, des animateurs ou au profit des industries culturelles. Ainsi se constituerait la « “classe des créateurs” qui entrerait en communication avec “un micro-milieu” constitué de pairs, de critiques, d’amateurs éclairés, producteurs de livres, de revues de disques, de photos, d’archives, etc. <sup>1081</sup>

De son côté, Paul Puaux ne voulait pas enfermer les nouvelles manières de penser ou d’agir pour l’action culturelle dans de vieilles outres, ou les dissoudre dans les schémas d’analyses désuètes, impropres aux nouvelles pratiques culturelles. Il se demandait par contre si les nouveaux animateurs culturels seraient en capacité de s’adapter aux demandes des publics. Le risque était au contraire d’attirer leur ressentiment, de les voir exclus des lieux de culture conçus pour les accueillir, faute d’avoir pris le temps de les écouter, de les avoir observés sans préjugés pour mieux les comprendre. Son intervention suivit celle de Dumazedier qui avait questionné le public du colloque dans ce sens en revenant sur les conclusions des débats de la dernière décennie autour de la question de l’action culturelle démocratique <sup>1082</sup>. Il s’agissait du Colloque de Grenoble en 1972, de ceux plus récents de Marly-le-Roi et de Montauban que nous avons évoqués un peu plus haut.

Dumazedier n’a pas hésité, durant ce colloque, sans doute pour dissiper toute ambiguïté autour de ses propres théories sociologiques, à questionner la pensée de Marx qui, comme on l’a dit, lui était très familière. « Karl Marx a eu cet immense mérite de souligner que, même dans le champ culturel, une idée ne produit pas une idée dans l’abstrait, mais qu’il y a un conditionnement qui vient des forces productives, des rapports sociaux, de la division des classes, de leurs luttes, etc. <sup>1083</sup> » Ce qui n’empêcha pas Dumazedier, loin s’en faut, de signaler avec d’autres avant lui, (il cite Poulantzas et Castoriadis), la faiblesse de la philosophie marxiste par rapport à ses analyses économiques ou sociales. Il ne suffit pas de remplacer la bourgeoisie

---

<sup>1080</sup> Ibid., P14.

<sup>1081</sup> Idem.

<sup>1082</sup> Ibid., « Joffre Dumazedier L’action culturelle démocratique aujourd’hui. Enquête sociologique et conclusion des récents colloques. » Pages 7 à 38.

<sup>1083</sup> Ibid., p.9.



par le prolétariat, ou de dénoncer comme Althusser la culture au service des dominants pour aliéner les dominés, pour changer le monde et faire advenir plus de démocratie culturelle. L'expérience des pays socialistes était un échec où les bureaucraties totalitaires généraient de nouvelles aliénations y compris culturelles.

Pour autant, Dumazedier se démarqua des nouvelles théories à la mode : celles qui prônaient un « socialisme sans marxisme » et celles des « nouveaux philosophes » qui parlaient de « barbarie à visage humain ». Il insiste sur le legs précieux des théories d'Althusser ou de Bourdieu (sans nommer ce dernier) ou de « ceux qui ont montré combien l'action culturelle est ambiguë soit comme force d'intégration, soit comme force de subversion, soit les deux à la fois. <sup>1084</sup> » Nous reconnaissons ici les ouvrages de Gaudibert et de Ion-Miège-Roux. Mais ce qui l'intéresse en revanche au plus haut point était précisément les réactions des publics face aux dynamiques de domination, les actes de détournement, de bricolage des cultures quotidiennes (De Certeau, Lefebvre) d'oppositions, de résistances passives ou actives (maintes fois décrites dans ses pages) et des dynamiques des cycles socio-culturels, établies par Abraham Moles, comme il vient de l'évoquer.

Pris de court par ces initiatives, le gouvernement a laissé à ces micro-milieus beaucoup de liberté pour finalement tenter de récupérer pour son propre compte les projets qui avaient été créés grâce à ses subventions, en faisant remplacer un directeur trop encombrant par un fonctionnaire de la collectivité qui était à l'origine des financements. C'est ce qui avait fragilisé, en tout cas rendu plus vulnérable les milieux de l'action culturelle que les artistes eux-mêmes. Tous ces phénomènes n'étaient-ils pas aussi en interaction permanente avec les différentes couches sociales et leurs déterminants politiques, économiques et sociaux qui constituaient les sociétés post-industrielles, s'interrogeait Dumazedier en faisant référence à ses enquêtes à Annecy.

Pour finir, il dénonça les dangers du manichéisme et du réductionnisme que reprit à son tour Paul Puaux, en ajoutant la propension à une auto-censure ou à une autocritique qui parfois les conduisit à « [...] passer trop de temps à pleurer sur nous-mêmes. <sup>1085</sup> » Enfin il mettait en garde contre la menace d'un péril majeur, si la solidarité nécessaire entre les professions du

---

<sup>1084</sup> Ibid., p.10.

<sup>1085</sup> Ibid., p.40.

« spectacle vivant », était altérée. Cela ouvrirait une brèche aux pouvoirs politiques et administratifs qui ne manqueraient pas de s'y engouffrer provoquant une nouvelle crise entre ceux qui créent et ceux qui transmettent et diffusent leurs œuvres. Au moment de ces rencontres des 6 et 7 juin 1978 cela faisait 32 ans que le festival d'Avignon existait, contre vents et marées. Dumazedier y participait chaque été. Avignon était le symbole de ce travail solidaire entre les compagnies artistiques et ceux qui assuraient leur exposition, leur diffusion vers les publics, souligna Paul Puaux qui venait de passer dix ans à sa direction. Dumazedier apporta une première conclusion qui rejoignait ses théories développées sur les femmes innovatrices rencontrées plus haut :

*Ce n'est pas la classe dominante qui est à l'origine de la création permanente de modèles culturels vivants, ce sont des minorités en luttant contre les normes culturelles dominantes des classes dominantes et aussi en certains cas d'autodidactes de talent des classes dominées : telle est la dynamique réelle de la création culturelle, de la culture vivante des créateurs aux amateurs en passant par les animateurs. [...] Ce n'est pas retourner aux illusions idéalistes sur la culture que de souligner ces faits, c'est inciter à libérer, à renouveler la théorie des classes de son verbalisme relatif à la "culture", c'est inciter à renouveler les théories des classes sociales dans l'observation et l'explication de la spécificité de la dynamique culturelle, et notamment celle du développement culturel des sociétés industrielles avancées.*<sup>1086</sup>

Nous reconnaissons une fois de plus ici les lignes de défense de Dumazedier, ces théories du pouvoir et du développement culturel, de la participation, de la création et de la diffusion par l'action culturelle, face aux critiques rencontrées dans les paragraphes précédents. Les projets, même utopiques, de création de pouvoirs ou de conseils de développement culturel prenaient tout leur sens, même si la réalisation de ces instances trop éphémères au niveau national (démission de son président Pierre Emmanuel et de l'ensemble du Conseil de développement culturel) ou local (AAC Annecy), peu ou mal soutenues par des groupes d'élus en lien avec des acteurs culturels, avait connu des échecs.

Dumazedier semblait plutôt vouloir continuer à observer ces expérimentations, en tirer les enseignements, pour mieux rebondir sur de nouvelles tentatives. Enfin, pour finir son

---

<sup>1086</sup> Ibid., p.21-22.

intervention, il insista sur son antienne, là encore mille fois prononcée, contre tous les dogmatismes philosophiques, politiques, religieux ou spirituels pour garantir la liberté de création, de découverte d'invention et de participation de toutes les composantes du tissu social, pour que la véritable démocratie culturelle puisse advenir, être protégée et pérennisée. « Le temps est venu de ne pas se contenter de répéter des généralités sur la relation connue des superstructures et des infrastructures, mais de pousser des recherches sur la dynamique culturelle en relation avec les mouvements sociaux qui posent aujourd'hui ces questions en termes nouveaux. »<sup>1087</sup>

#### **1.4. Le jeu du sauvage et de l'ordinateur**

Réunis ensemble, dans la Maison de la culture d'Amiens pour ce colloque, les différents auteurs, en accord ou en contradiction les uns avec les autres, vont à présent échanger leurs points de vue. Dans le déroulé du programme présenté à la fin de la brochure, on voit qu'après Dumazedier et Puaux, cet après-midi du mardi 6 juin 1978, est programmée l'intervention de l'Association Technique pour l'Action Culturelle (A.T.A.C.). Cette association est représentée par Louis Cousseau, son directeur et Claude Olivier Stern son président. ATAC regroupait 140 directeurs de théâtres nationaux et était animée par une équipe de 20 personnes. Son ambition était de faire reconnaître et partager la diversité de ses pratiques, de ses idées et la confrontation des points de vue d'une profession qui jusqu'alors « s'était contentée d'un unanimité de façade masquant de multiples clivages et sclérosant toute recherche collective. »<sup>1088</sup>

Créée au printemps de l'année 1966, l'ATAC avait été présidée par Gabriel Monet et était installée sous les auspices du ministère de la Culture, tout en étant subventionnée par lui. Cela ne dura qu'un temps ; dans ces mêmes locaux, le 12 juin 1971 naquit le Syndicat National des Directeurs des Entreprises d'Action Culturelle, le Syndeac. Cette organisation syndicale d'employeurs culturels tenta de marquer son indépendance par rapport à sa tutelle politique tout en défendant les intérêts du spectacle vivant subventionné dans des rapports parfois complices et de plus en plus distendus avec les syndicats de salariés.

---

<sup>1087</sup> Ibid., p.36.

<sup>1088</sup> Ibid., p.46.

Le décret qui fixait les nouvelles attributions du ministère de la Jeunesse, des Sports et des Loisirs confié à Jean-Pierre Soisson de 1978 à 1981, un des principaux lieutenants du Président Giscard, mit le feu aux poudres. Le ministre de la Culture Jean-Philippe Lecat récupéra la communication mais perdit les attributions relatives au tourisme culturel et surtout, ce qui paraissait inadmissible, il devait partager avec le nouveau ministre des Sports des Loisirs et du Tourisme la tutelle de la sous-direction des Maisons de la culture et de l'Animation culturelle (décret 78-536 du 12 avril 1978). Cette décision gouvernementale avait été prise sans aucune concertation. Déplorant la confusion dans laquelle s'était faite cette absorption, les militants d'ATAC insistèrent sur la complicité des deux secteurs qui avaient tissé de nombreux liens depuis des années et déclaraient n'avoir pas de mépris envers leurs collègues de l'animation.

En revanche, il est clair qu'ils craignaient de voir se transformer leurs établissements en « centre de loisirs » avec comme conséquence funeste que la création théâtrale soit ghettoïsée. Leurs actions militantes au sein de l'ATAC n'en étaient que renforcées. On renoue ici avec la fameuse « déclaration de Villeurbanne » qui, du 21 mai au 11 juin 1968, pour se mettre à l'écart des événements, des grèves et des occupations, avait suscité une réflexion commune entre pairs. Gabriel Monet (alors premier président de l'ATAC et directeur de la Maison de la Culture de Bourges) avait réuni les membres de son association au Théâtre de la Cité de Villeurbanne. Francis Jeanson, philosophe, compagnon de Sartre, collaborateur de la revue *Les Temps Modernes*, avait été sollicité pour endiguer et animer les débats foisonnants pour aboutir à la rédaction du texte manifeste.

Même si, comme nous venons de le voir, les débats entre les conceptions de l'action culturelle et socio-culturelle resteront animés, comme ils le sont toujours, on retrouve ici la complicité entre les idées de Dumazedier et celles de ces hommes de théâtre et d'action culturelle.

C'est à Jean-Marie Domenach que revient la charge de conclure cette première matinée du colloque. Il se ressaisit des idées révolutionnaires, notamment issues des courants marxistes, rappelées par Dumazedier, qui avaient dominé les mouvements de mai-juin 1968. Il est étonné que peu d'intervenants les eussent reprises alors que « «la scientification du pouvoir» était dans toutes les têtes, persuadés qu'à force de chercher et de comprendre, nous parviendrons nous-mêmes à dominer ce qui nous dominait. <sup>1089</sup> »

---

<sup>1089</sup> Francis Jeanson *Pour un renouveau de la pensée sur l'action culturelle*, op. Cit. p. 50.

La culture ne peut s’émanciper sans participer à l’organisation sociale et aux enjeux de pouvoir et de contre-pouvoir. Mais cela avait été un feu de paille et on est globalement revenu aux idées d’antan, aux vieux réflexes et aux traditions qui avaient été joyeusement conspuées. Pour Domenach, on assiste à un phénomène de “récurrence idéologique“ qui agit comme un refuge réconfortant, sublimant la crise. La poussée des découvertes technologiques qui mobilisent désormais l’attention ferait « [...] le jeu du sauvage et de l’ordinateur : l’ordinateur se perfectionne tandis que le sauvage crie et gambade sur les marges. Toute une part de ce que la révolte de mai aurait pu apporter à la culture, c’est folkloriser à la recherche de sujets collectifs enthousiasmants. <sup>1090</sup> » Domenach fait le parallèle avec la mise sous cloche des traditions de la vie rurale, à l’aube du XX<sup>e</sup> siècle qui s’était appauvri au bénéfice du progrès de la civilisation urbaine. Cette période avait donné naissance à des essais et des romans qui vantaient les traditions de la terre, de la famille, des formes holistiques, naturalistes, où les us et coutumes des groupes dominaient sur l’autonomie des individus (Mistral, Barrès, Bazin etc.). En irait-il de même avec la culture ouvrière ?

Domenach évoqua ensuite ses expériences au début des années soixante-dix : d’un côté ses responsabilités au Conseil de Développement Culturel, de l’autre son engagement auprès de Foucault dans le Groupe d’Information sur les Prisons (G.I.P.). Le premier était clairement pour lui une reprise en main masquée du gouvernement sur les débordements de mai-juin 68. Même si le travail bénévole fourni était colossal de la part de gens d’opinions politiques divergentes, ils avaient démissionné, comme nous l’avons mentionné plus haut, de façon unanime de ce Conseil, une première dans l’histoire des hautes institutions de la V<sup>e</sup> République. « Parce qu’il s’était heurté au pouvoir techno-bureaucratique d’Etat qui s’appropriant les grandes décisions se moque des velléités gouvernementales et méprise cette prétention qu’avaient des hommes de culture d’influencer le fonctionnement de la politique. <sup>1091</sup> » Un nouvel aléa venait-il fendre la robustesse des théories dumazedériennes ?

Domenach convoqua Kafka et Courteline pour dire la difficulté de se faire entendre par les mastodontes de la technocratie et des bureaucraties culturelles du Ministère de l’éducation, ceux de l’Institut National de l’Audiovisuel, ou plus grave par ceux qui avaient été créés dans le

---

<sup>1090</sup> Ibid., p.51.

<sup>1091</sup> Ibid., p.53.

mouvement de la doctrine du développement culturel : les Fonds d'Intervention Culturelle (FIC). Sans parler de la presse écrite ou audio-visuelle qui tenait l'opinion publique éloignée de ces préoccupations remises dans les antichambres des élites culturelles.

Pour ce qui était de son action dans le GIP l'indifférence était tout aussi cruelle de la part des collectivités locales, y compris des élus de gauche, ou même des syndicats. Domenach avait l'impression de se retrouver « muré entre une bureaucratie aveugle et un peuple sourd. <sup>1092</sup> » Les conflits philosophiques, culturels et sociaux étaient relégués à la périphérie de la société de masse, elle-même dorlotée par la massification de la consommation objective et symbolique qui conduira à la dépolitisation, à la transformation du peuple en public somnolent. Le savoir, la connaissance se sont détournés des sphères du pouvoir. « [...] le savoir populaire est proclamé inopérant ; ce qui se répercute en impuissance profonde et nous renvoie à toutes ces lamentations du théâtre de l'absurde, de Ionesco à Beckett où revient toujours le leitmotiv : si seulement je pouvais. <sup>1093</sup> »

Dans sa conclusion Domenach revient sur la nécessité de construire des savoirs fédérateurs, de nouvelles narrations qui, revisitant la mémoire des origines, nous rassembleront vers de nouvelles épiphanies. Il appelle à dépasser les antagonismes entre technologies et culture, entre culture et politique, économie et culture pour « reconstituer des lignes d'action culturelle qui soient pour plus tard des lignes de résistance et d'attaque. <sup>1094</sup> »

### **1.5. Appareil d'action culturelle, appareil idéologique ?**

Le lendemain, mercredi 7 juin, les participants du colloque étaient invités à assister à trois nouvelles interventions, celles de Pierre Gaudibert puis de Michel de Certeau et enfin de Bernard Miège qui aurait dû intervenir avec Jacques Ion, mais ce dernier n'avait pu être présent. Nous allons réunir les interventions de Gaudibert et de Miège pour finir avec celle de Certeau. A la lecture des comptes rendus, il est clair que chacun des orateurs était resté sur son Aventin. Gaudibert confirmait sa théorie de la culture comme système d'intégration au système dominant tout en entretenant une fonction de déviance ou de subversion par rapport à ce système. Il

---

<sup>1092</sup> Ibid., p.54.

<sup>1093</sup> Ibid., p.56.

<sup>1094</sup> Ibid., p.58.

indiquait que sa réflexion avait évolué ces dernières années vers de nouvelles polarités entre normalisation et marginalisation. Les mêmes conflits que ceux évoqués plus haut par Domenach étaient atténués, régulés par la gestion bureaucratique, la récupération politique, et la crise des projets collectifs. La faillite des tentatives de transformation sociale qui étaient revendiquées par les contestataires de mai 68 était pour lui aussi avérée. Les phénomènes de marginalisations pour s'exprimer et se développer en dehors des balises de l'institution étaient de plus en plus fréquents. Gaudibert donna pour exemple le phénomène des radios libres, pour apporter une réponse aux questions de Dumazedier à propos des dominés et à Domenach sur la mémoire et le savoir populaire.

Bernard Miège proposa de revenir sur ce qui continuait d'être pour lui la réalité de l'appareil d'action culturelle tout en prenant acte des critiques qu'avait semblé leur faire Dumazedier en les accusant d'avoir découragé les animateurs de leurs nobles ambitions. « Ce serait bien la première fois que les chercheurs en sciences sociales auraient un tel pouvoir, une telle audience et un tel impact. <sup>1095</sup> »

Le premier point défendu par Miège et Ion était de marquer leur recul par rapport aux théories d'Althusser. Les Appareils Idéologiques d'État (A.I.E) n'étaient pas à confondre avec ceux de l'action culturelle. Dumazedier avait tort de faire cet amalgame, il les avait mal lus ou ne les avait pas vraiment compris. Toutefois, ils n'en apporteront pas la preuve tout en donnant raison à Althusser quand il avançait que les interventions de l'État dans la culture se faisaient au service de la classe dominante.

Le deuxième point était la confusion entre la vision pessimiste dont on les accusait, oubliant le caractère dialectique de leur approche des phénomènes d'action culturelle. En cela ils rejoignaient les positions reprises plus haut par l'ATAC qui consistaient à partir des contradictions, en les utilisant de façon tactique pour mener des luttes concrètes.

Concernant sa vision de la culture populaire, Gaudibert proposait de sortir d'une approche univoque de la culture universelle, basée sur les œuvres d'art légitimées par la culture dominée, pour rejoindre celle de la culture plurielle au sens où nous l'avions trouvé chez de Certeau ou Hoggart. « Ce glissement de culture une à cultures plurielles et d'œuvre d'art à culture/mode

---

<sup>1095</sup> Ibid., p.80.

de vie me semble le grand débat qui s'est ouvert aujourd'hui et qui va se développer dans l'avenir sur le plan théorique. <sup>1096</sup> »

Quoi de vraiment original sinon qu'il nous semble que cette définition de la culture rejoignait celle de Dumazedier quand il évoque les questions de style, dans les nouvelles manières de vivre au quotidien dans un temps à soi, libéré des institutions sociales et familiales. La différence est que Gaudibert origine ce mode de vie à Mai 1968, là où Dumazedier ou Lefebvre en trouvent la source dans les temps libérés, dans l'évolution de la culture au quotidien dans les sociétés post-industrielles.

Quant au croisement avec les recherches en ethnologie ou dans d'autres disciplines des sciences humaines, nous avons vu que Dumazedier l'appelait de ses vœux en se rapprochant lui-même d'une vision parfois plus anthropologique de la culture.

Pour ce qui est de la querelle des définitions ou des fausses oppositions entre culture savante, cultivée et cultures populaires au pluriel, Dumazedier là encore aurait pu rejoindre ces conclusions pour peu qu'on eût pris le temps de les tirer de faits objectivables et mesurables par des critères élaborés scientifiquement.

La notion de développement culturel avancée par Dumazedier était elle aussi critiquée par Gaudibert qui y voyait une vision unificatrice au service d'une culture unidimensionnelle, une et indivisible, qui indiquerait une norme que tous devraient atteindre, avec des paliers, des niveaux, qui pourraient signaler un avant, un après, une progression ou des reculs qui marquaient son développement. Il affirmait le postulat d'une inégalité culturelle entre les groupes sociaux ou les civilisations. Un traitement qu'il fallait différencier entre des cultures de l'écrit, du livre et des cultures dominées par l'oralité ou d'autres formes d'expression, qui ne supposent pas pour autant un désert culturel. Ces populations de culture différente seraient-elles condamnées à accueillir les colons venus des pays riches pour peupler leurs vastes ignorances et les faire entrer à leur tour dans une culture universelle anglo-saxonne ou européenne ?

Miège revint enfin sur l'idéologie de la démocratisation culturelle et son envers, sa face cachée, le populisme. Le livre de Gaudibert, comme celui de Miège, Ion et Roux avait été beaucoup lu, dans les milieux de l'animation, un résultat inespéré autant qu'inattendu dont ils

---

<sup>1096</sup> Ibid., p.61.



se félicitaient. Là encore, comme le rapportait Claude-Olivier Stern pour l'ATAC,<sup>1097</sup> Miège utilisait à son tour cette même expression pour désigner cette « unité de façade » qui avait disparu au profit d'une réalité contrastée, d'approches divergentes ou plurielles qui pouvaient attiser des conflits, pour parfois aller vers leur résolution, dans les fédérations ou les associations d'éducation populaire, avec l'Etat, les municipalités, les directions des équipements.

Dumazedier en avait lui-même donné la mesure dans son observation d'un pouvoir culturel en construction par l'exemple de l'AAC à Annecy. Avec la confrontation de leurs idéaux sur le terrain par l'action culturelle, socio-culturelle, les animateurs élaboraient une praxis, une expérimentation, des idéaux inédits qui les inspiraient. Cela leur procurait bien sûr des doutes, des désillusions, et des remises en question qui rejoignaient le titre du colloque : fallait-il un renouveau de la pensée sur l'action culturelle ?

Répondant à cette question, Miège proposait de faire évoluer les réflexions marxistes en faisant appliquer les principes matérialistes aux réalités rencontrées par les animateurs aux prises avec les différentes classes sociales dominées ou dominantes. Il faisait le constat, cinq années après la parution de leur ouvrage, que comme il l'avait pressenti les collectivités locales et surtout les municipalités étaient de plus en plus investies dans les politiques culturelles à l'instar de l'Etat, dans des formes différenciées selon les réalités locales et les philosophies politiques pour peu qu'il en existait. D'autre part, Miège regrettait la faible participation des publics auxquels ils s'adressaient, aux conseils d'administration ou aux assemblées générales des Maisons de la culture ou des structures d'animation. Un désengagement citoyen là encore pointé par Dumazedier qui avait exprimé cette crainte, on s'en rappelle, en lançant la formule « d'une démocratie sans supporters ».

Enfin, Miège pointait deux derniers constats.

*Et puis, l'époque des pionniers est révolue, l'époque où les structures hiérarchiques n'étaient pas figées comme aujourd'hui d'où des revendications nouvelles qui s'expriment dans les syndicats ou ailleurs. [...] Pour qui veut devenir animateur aujourd'hui, non seulement, c'est de plus en plus difficile, à cause, du manque de débouchés, mais, en plus, c'est de plus en plus nécessaire d'être lié à un parti*

---

<sup>1097</sup> Marie-Ange Rauch « La déclaration de Villeurbanne » in Geneviève Poujol (direct.), *Education populaire le tournant des années soixante-dix...*, op. cit., p.133.

*politique, de droite ou de gauche. [...] Ceci est assez préoccupant. En tout cas, J. Dumazedier, on peut vous poser la question : où est le pouvoir culturel là-dedans ? Dans beaucoup de villes, des animateurs culturels sont devenus conseillers municipaux et ce serait une erreur de considérer que le soi-disant pouvoir culturel s'est alors développé. Le pouvoir politique contrôle encore plus ce qui se passe.* <sup>1098</sup>

Miège poursuivait son propos en fustigeant le concept d'action culturelle démocratique comme un nouvel avatar du développement culturel qui recouvrait une conception toujours aussi fautive et non moins dangereuse. Il fallait d'abord que le peuple ait le pouvoir avant de lui réserver une part démocratique d'action culturelle, une part du gâteau des riches, celui de la bourgeoisie. Accédant au pouvoir, prolétaires et artistes s'empareraient ensemble des questions d'action culturelle ; la démocratie culturelle pourrait ainsi, et à cette unique condition, enfin se réaliser.

En attendant, Miège avait repéré de nombreuses associations qui, même en l'absence de subventions et de moyens conséquents développaient, en marge des institutions des actions dans les domaines du cinéma, de l'audiovisuel ou de la musique. Certains professionnels y participaient, mais en dehors là encore, des institutions où ils exerçaient par ailleurs. Ces associations marginales apportaient une réponse « aux besoins des travailleurs, de ceux qui mènent des luttes et ont besoin pour leur combat d'une expression culturelle qui y corresponde. <sup>1099</sup> » Miège voyait là des signes positifs qui venaient enrichir et compléter les observations qu'ils avaient faites cinq années auparavant sans les contredire. Gaudibert avait des inquiétudes au moment où les artistes d'avant-garde ou ceux qu'il appelait des « révolutionnaires professionnels », figures mythiques qui témoignaient des changements à venir mettaient en avant le besoin de nomadisme, de se déraciner, de lâcher les repères traditionnels ou familiaux, de se déterritorialiser, comme dirait plus tard Deleuze. Il voyait comme un retour de balancier par rapport aux aventures de la décennie des années soixante-huit à soixante-dix-huit ou au contraire,

*[...] ce sont les problèmes de l'enracinement, d'être lié à un territoire, à une communauté, à un environnement, c'est-à-dire à des valeurs traditionnelles de droite ;*

---

<sup>1098</sup> Ibid., p.89.

<sup>1099</sup> Ibid., p.91. Cela nous fait penser aux associations intermédiaires, aux tiers secteurs, aux nouveaux territoires de l'art, une série d'appellations et de réalités qui fleuriront deux, trois décennies plus tard.

*nous voyons dans toute cette évolution de la pensée de gauche, une montée des nationalismes et des vies nationales et locales qui se substituent à l'idée des révolutionnaires déracinés au service de la révolution universelle et nous voyons aussi que l'action qui se dessine en ce moment contre un art d'avant-garde uniforme qui s'imposerait comme art moderne à l'ensemble du monde provoque des réactions vigoureuses.* <sup>1100</sup>

## **1.6. Culture au singulier ou au pluriel**

En parallèle à cette vision de l'art déterritorialisé, la question des expressions artistiques locales ou régionales, alsacienne ou occitane par exemple, se posa. Gaudibert avança une définition de l'art en relevant son indéniable accès inégalitaire et pluriel comme les moyens de sa diffusion, de son expression ou de sa transmission éphémère, fragile ou patrimoniale, au gré des aventures personnelles et collectives. Symptomatiquement les concepts de culture en résistance, en hibernation, fermée, ouverte ou en transformation, avaient émergé dans les interventions de plusieurs interlocuteurs pendant le colloque. Ils étaient le signe d'une culture vivante qui, quand elle se figeait, annonçait son déclin vers une mort programmée.

La culture populaire, quant à elle, prenait deux voies distinctes. Soit elle était l'expression spontanée et anonyme d'un peuple, c'était la conception romantique qui pouvait revêtir des expressions populistes ou folkloriques. Soit elle subissait le joug de la domination des savoirs et des productions intellectuelles qui la tenait dans une dépendance aliénante, ce qui ne l'empêcherait pas pour autant de déconstruire, déformer, caricaturer, différer l'hégémonie des modèles culturels des classes dominantes. S'y ajoutait une culture plus underground, plus à la marge comme les fanzines autoproduits, imprimés sur des machines à stencils, vendus par leurs auteurs sur les marchés, dans diverses manifestations ou à la sauvette, aux concerts, festivals, dans les caves ou les garages. Il y avait tout un pan de la littérature, dite littérature grise, qui s'était affranchie du dépôt légal, n'avait pas d'immatriculation, mais faisait le bonheur de nombreux amateurs dans les différentes mouvances pop, rock ou punk de ces tumultueuses années soixante-dix. Il en était peu question ici ; pourtant, elles étaient, elles aussi, bien vivaces,

---

<sup>1100</sup> Ibid., p.63.

et séduisaient une grande partie de la jeunesse. Était-ce à la marge ou à la barbe des mouvements d'éducation populaire ?

Pour revenir aux propos de Gaudibert, les cultures populaires sont donc loin d'être homogènes, constantes dans leur uniformité, elles sont en effet comme celles que nous venons de questionner, plutôt hétérogènes, vivantes de crise et de rupture, au sein même de leur propre culture d'un côté, et conformiste, patrimoniale et académique de l'autre. « Il y a donc cette rencontre permanente, avec évidemment des inégalités dans ses composantes entre l'emprunt aux modèles proposés, inculqués et les réactions des initiatives propres. [...] Il y a une zone d'expression de soi, d'expression de ses particularités, de ses modes d'être qui peut aller jusqu'à la contestation des modèles dominants. <sup>1101</sup> »

Dans le débat "culturel-socioculturel" qui agitait les milieux de l'animation et de la culture tout au long de la deuxième moitié des années soixante à soixante-dix jusqu'aux années quatre-vingt, l'unanimité de façade (encore lui) allait tomber au profit d'une action culturelle qui mettrait en avant les œuvres et les créateurs et celle qui favoriserait les groupes et leur expression. Il fallait souhaiter que les années quatre-vingt qui allaient s'ouvrir, se gardent de trancher entre ces deux pôles, pour une fois encore, privilégier un rapport dialectique entre eux. Comme nous venons de le voir dans les déclarations de Gaudibert le fait marquant de cette fin des années soixante-dix est que, pour certains observateurs (de Certeau, Hoggard), la culture se décline toujours au pluriel. À l'opposé si, pour d'autres, la culture se conjugue toujours au singulier, Certeau dit, non sans humour, qu'elle traduit, en effet, surtout les singularités d'un milieu.

*Le lieu d'où l'on parle, à l'intérieur d'une société, remonte silencieusement dans le discours et se représente lui-même au niveau du contenu intellectuel avec la réapparition d'un modèle totalitaire. Car la culture au singulier traduit le singulier d'un milieu. Elle est la manière dont transpire, dans les idées, la pression autoritaire d'une détermination sociale qui se répète et « se reproduit » (Bourdieu et Passeron) jusque sur les modes scientifiques. Dans l'analyse culturelle, la singulière trace, le privilège des normes et des valeurs propres à une catégorie. <sup>1102</sup>*

---

<sup>1101</sup> Ibid., P.67.

<sup>1102</sup> Michel de Certeau *La culture au pluriel*, Editions du Seuil, Paris 1993, 232p. P 198. Passages soulignés par l'auteur.

Attention au monisme, pourrait-on dire à la suite de Certeau. Il semblait conseiller de prendre garde à ceux qui veulent à tout prix trouver et faire appliquer une doctrine qui prétend ramener à l'unité le principe même de l'existence de la culture qui serait "une et indivisible" débouchant sur l'universel. Étant entendu que tout système de penser, par cela seul qu'il est un système, induirait en erreur, de la même façon que toute action, inspirée par une conviction fixe, ne serait finalement qu'une illusion.

De Certeau affirme, dès les premières phrases de sa contribution, l'ineptie et la bêtise des termes consacrés de "culture populaire" qui étaient « des poncifs dont la source d'inspiration est sans équivoque. Ces termes, marqués par une politique de répression, devraient être éliminés, mais ils ne sont pas plus facilement éliminables que cette politique.<sup>1103</sup> » Les concepts ont la vie dure face à la réalité qu'ils prétendent contenir. Son propos était de présenter ses réflexions autour de son analyse de la culture au pluriel, une vision anthropologique des arts et de la manière de faire (faire la cuisine, guérir, faire son travail, faire des jeux, manipuler des outils, etc.), d'inventer la culture au quotidien, la culture ordinaire. Cela suppose avant tout de reconnaître les producteurs de cette manière de faire comme de véritables auteurs. Il éclairait cette pensée d'une simple formule : « [...] là où il n'y a pas d'auteur, il n'y a pas de culture. <sup>1104</sup> »

Les acteurs et les auteurs de la culture populaire peuplent les lieux de la vie ordinaire. Il était vain de vouloir les faire admirer dans les musées ou les Maisons de la culture, qui comme ils disaient « ces maisons ne sont pas faites pour eux. »

De Certeau avait repéré, comme nous l'avons vu chez Riesman, que dès qu'il y avait un groupe social particulier, il était reconnaissable par un certain nombre de codes, de rites auxquels on pouvait l'identifier et grâce auxquels lui-même se distinguait. Mais de la même manière que quand on pose un cadre, c'est pour mieux pouvoir en sortir, ce qui intéressait de Certeau, c'était moins les déterminations, les conditionnements, les marqueurs identitaires que les improvisations, les énonciations nouvelles rendues possibles par un détournement des énoncés. C'était le rapport du dominé avec le dominant, mais en tant que négoce ou commerce

---

<sup>1103</sup> Francis Jeanson, *Pour un renouveau de la pensée sur l'action culturelle*, op. cit., p.70.

<sup>1104</sup> Idem.

entre des personnes, qui faisait sens. Un rapport de force inégal obligeait le « dominé » à des ruses, des manipulations astucieuses en utilisant les armes, les outils du dominant pour son propre intérêt. C'était ce qui dans le monde du travail à l'usine s'appelait « la perruque ». Ce qui signifiait l'utilisation des machines de l'entreprise où travaillaient les ouvriers pour des usages personnels ou pour dépanner un collègue. « La perruque s'inscrit dans la continuité des ruses paysannes d'antan : un art de se débrouiller sur le terrain du propriétaire, mais usines, bureaux et administrations en sont à présent le lieu de développement et d'exercice. <sup>1105</sup> »

De même cette culture plurielle agissait par les collages, les montages divers (qui nous rappellent ceux de PEC pour les fiches de lecture) réalisés à partir de matériaux donnés ou de récupération de déchets, de débris qui animaient une créativité très ordinaire, mais non moins légitime.

De Certeau donne pour exemple la lecture du journal le matin. « C'est produire du sens en traversant un espace construit, s'y frayer un chemin propre à travers les rubriques, en sautant de titre en titre, en piquant ici une phrase, là un paragraphe, là encore la légende d'une photo. <sup>1106</sup> » De manière identique, l'activité du téléspectateur, l'emploi ou l'invention des proverbes, des *métaphores*, des illustrations, des caricatures étaient une façon de dérober des énoncés imposés pour en faire un usage original, en les faisant sortir de leurs usages ordinaires. On reconnaît les thèses de Foucault dans *Surveiller et punir*. L'oppression des dominants occultes est dans la dénégation des marges de manœuvre ou des manipulations des récepteurs. Les destinataires des ordres, des conditionnements, les sujets de la domination, ne sont pas pour autant dénués d'une capacité d'invention, d'évitement, ou de transformation des injonctions reçues.

À trop parler en termes d'aliénation, à trop voir partout la suprématie d'appareils idéologiques, on soupçonnerait tous ceux qui ont des fonctions d'éducation, d'information ou de transmission d'être des geôliers à la solde du pouvoir.

*On s'enferme dans une tautologie complète où l'on trouve de plus en plus de surveillance et de surveillants. Telle est aussi l'interprétation de la culture dite*

---

<sup>1105</sup> Ibid., p.71.

<sup>1106</sup> Ibid., p.73.

*« populaire » lorsqu'on la saisit à travers les seuls documents élaborés par des médecins et des policiers, des animateurs et des travailleurs sociaux, c'est-à-dire des gens qui encadrent ou surveillent. [...] J'aimerais qu'on se demande non seulement comment faire circuler, au milieu du bon peuple, Picasso ou Stockhausen, mais aussi comment introduire dans les maisons de la culture la génialité, la pensée pratique de l'intelligence rusée de tous ces auteurs ignorés.*<sup>1107</sup>

## 1.7. De la parole aux actes

Cette génialité des histoires de vie, muée en une pensée pratique de l'intelligence, se découvre aussi par les relations épistolaires par exemple qui, quand elles sont connues, voire publiées, sont une source d'informations précieuses pour l'historien. Nous évoquerons rapidement pour finir cette évocation de la culture au pluriel, une nouvelle expérimentation pas très éloignée de nos propos précédents qui se déroula en marge de l'institution scolaire, à l'initiative de Marie-Odile de Gisors, enseignante, qui était la fille d'Hélène de Gisors. Alors que la mère avait observé et composé quelques articles avec Dumazedier pour évoquer les possibilités d'autoformation au travers des centres de documentation et de travaux dirigés dans les collèges, sa fille Marie-Odile s'était consacrée aux ateliers de parole et d'écriture.

En publiant un choix de lettres adressées à Marie-Odile de Gisors par Dumazedier, aux éditions *L'Harmattan*, dans la collection « Histoire de vie et formation » qu'il dirigeait, Gaston Pineau a voulu mettre à disposition du public cette mystérieuse “cogénialité” entre les protagonistes de ces relations épistolaires. « La correspondance a cet étrange pouvoir de cogénérer des existences. [...] Merci pour Duma qui ainsi re-vit, re-suscité, re-généré avec subtilité. »<sup>1108</sup>

Autorisons-nous ici une petite digression pour jouer avec l'origine du concept de “style” tellement cher à Dumazedier comme nous l'avons vu dans ses pages. Ces échanges épistolaires,

---

<sup>1107</sup> Ibid., p.75 et 77.

<sup>1108</sup> Marie-Odile De Gisors et Joffre Dumazedier, *Nos lettres...*, op. cit., 4<sup>ème</sup> page de couverture. Au passage notons que la signature des lettres de Dumazedier pouvait être JD, Joffre D, Joffre Duma, et enfin pour une seule d'entre-elles Joffre Dumazedier en toutes lettres suivie de sa signature officielle de “ Professeur Honoraire de l'UFR des Sciences de l'Éducation Sorbonne. Sciences Humaines Paris V.” (P.85) La lettre justement où il avait joint un article sur les ateliers d'écriture de Marie-Odile.

stylés, écrits sans doute avec un stylo, descendant du stylet, qui était l'origine étymologique du concept de style. Il désignait un poinçon en métal ou en os qui permettait, au Moyen Âge et dans l'Antiquité, de fixer l'écriture avant l'imprimerie, sur une tablette de cire ou d'argile. Par ailleurs, le stylet pouvait aussi désigner un redoutable petit poignard. Enfin, le terme de stylet est encore utilisé aujourd'hui pour désigner l'instrument qui nous permet de nous diriger sur nos écrans numériques. En reprenant l'expression utilisée dans les milieux populaire « c'est stylé ! » nous ne sommes pas très éloignés des préoccupations de Marie-Odile de Gisors, qui avait lancé de sa propre initiative, dans le collège Jean Monnet à Angers où elle enseignait l'espagnol, un « Espace de parole » pour permettre par l'expression orale et l'écriture aux jeunes collégiens les plus en difficulté scolaire de s'exprimer, « de se dire en toute confiance ».

Au départ un peu moqueur et sceptique sur cette initiative, ironisant sur la confusion entre les fonctions de professeur, de psychologue ou d'assistante sociale, cette création d'un espace de parole et d'expression avait finalement passionné Dumazedier. Nous avons évoqué souvent dans cette étude, comment il avait été sa vie durant été préoccupé par ces questions d'échec scolaire ou d'accès aux connaissances pour des individus ayant eu un faible niveau d'instruction. Il y revenait de même dans ses échanges avec Marie-Odile de Gisors.<sup>1109</sup>

C'était une façon innovante de permettre à chaque participant de dépasser sa condition, ses souffrances et d'y mettre des mots. On permettait ainsi à l'élève de re-devenir lui-même, auteur de sa propre vie, « de devenir artisan de son existence et dans le même temps, on désamorce en lui tout ce qui fait violence et provoque la violence. <sup>1110</sup> » disait de Gisors. Ce rapport très intime entre les apprenants et leur professeur, dans un cadre libre et volontaire, était une mise en pratique concrète des recherches sur l'autoformation de Dumazedier.<sup>1111</sup>

Ces échanges épistolaires avaient leur origine quand, au début des années soixante-dix, Marie Odile se demanda si elle allait passer son CAPES. Dumazedier sut trouver les arguments moteurs pour la convaincre d'aller dans cette voie et l'accompagner malgré un premier échec pour finalement lui permettre d'obtenir le Graal tant désiré, son agrégation d'espagnol. Leurs

---

<sup>1109</sup> Entretien du 19 janvier 2019.

<sup>1110</sup> Marie-Odile De Gisors et Joffre Dumazedier, *Nos lettres...*, op. cit., p.79.

<sup>1111</sup> Grâce au classement chronologique que nous a confirmé Marie Odile de Gisors, (il ne figure pas dans le livre qui a sa propre logique son propre rythme d'énonciation), en reprenant les originaux de sa correspondance avec Dumazedier, nous avons pu mieux dater certains épisodes qui illustrent, avec de nouveaux documents et des témoignages directs, sa biographie intellectuelle.



échanges montrent la disponibilité du professeur-chercheur, très occupé par ailleurs, sa générosité exigeante,<sup>1112</sup> au-delà de ses livres et des polémiques, qui avaient fleuri tout au long de cette première moitié des années soixante-dix, son réel soutien aux “femmes innovatrices.” Et enfin, s’il le fallait, ses qualités de pédagogue qui prend son élève par la main, sur le chemin de la réussite.

*Il faudra probablement l’an prochain prendre au sérieux votre recyclage (sic). Vous savez que dans la mesure de mon temps et de vos contraintes je suis prêt à vous aider si vous le souhaitez. IL FAUT réussir. RIEN n’est plus important pour une femme de 1972 que d’avoir un métier sûr. Cette contrainte est la base de toutes libertés du présent et du futur.* <sup>1113</sup>

Le message avait convaincu sa correspondante, Marie-Odile, qui finira par se consacrer à ce travail préparatoire avec un investissement conséquent. Elle en récolta largement les bénéfices grâce aussi à l’accompagnement de Dumazedier, elle fut reçue brillamment à l’écrit de l’agrégation d’espagnol. Elle en était d’autant plus fière qu’elle était très occupée à cette époque « avec [ses] deux enfants et la maison sur le dos. Pas mal ! <sup>1114</sup> » La première étape fut donc un véritable succès, mais elle échoua à l’oral. Marie-Odile envisageait avec peu de conviction de repasser cette deuxième épreuve. Cet oral avait été plus problématique. Préoccupée à cette époque par des soucis dans son rôle de mère dans sa propre famille, elle était moins disponible et de plus, la façon dont elle avait été traitée par les examinateurs l’avait déstabilisée et profondément déçue. Elle avait vécu cette épreuve comme une lourde injustice. Elle s’était retrouvée devant cinq professeurs qu’elle avait trouvé indifférents, voire dédaigneux à son égard, ostensiblement occupés à d’autres activités pendant qu’elle passait son épreuve. Cela avait été un choc psychologique doublé d’une défaite intellectuelle. Le résultat était qu’elle envisageait de repasser le CAPES un peu à reculons, tout en ayant un fort besoin de sortir de chez elle et de ses soucis familiaux.

Elle avait écrit à Dumazedier dans ce sens en lui disant attendre de « pied ferme (toujours) la critique de [sa] décision <sup>1115</sup> ». Sa réponse ne sera pas insensible. Il lui précisa dès les

---

<sup>1112</sup> Y compris par un prêt d’argent dont le dernier tempérament sera finalement annulé.

<sup>1113</sup> Ibid., p. 47.

<sup>1114</sup> Ibid., p.45.

<sup>1115</sup> Ibid., p.48.

premières lignes de sa lettre qu'il n'avait aucun droit sur elle et n'était ni son mari, ni son amant, encore moins son père. « [...] j'aimerais mieux que tu aies le pied mou et l'esprit ferme plutôt que le pied ferme et l'esprit macaroni. <sup>1116</sup> » Et plus loin, il se lança dans une explication de ce qui pour lui représentait de se forger une véritable culture littéraire, ce qui manquait à la candidate au CAPES, pour faire un examen critique d'un auteur et ainsi lui permettre de réussir son oral. Il s'agissait d'analyser, de débusquer, de mettre à jour le véritable style de l'écrivain,

*[...] de pouvoir traduire en langage discursif la musique que chaque grand écrivain sait tirer de la phrase et des mots. [...] Aucun savoir littéraire ne peut remplacer une culture littéraire. Souvent même ce savoir peut devenir obstacle, quand il se fait bachotage. [...] ce désir de culture littéraire suppose chez toi, non seulement un effort, du temps, une liberté d'esprit mais une CONVERSION MENTALE. Il te faut désirer cela comme tu désires nager ou faire l'amour. [...] De cette attitude nouvelle dépendra tout un raisonnement, toute une pensée analogique, tout un mode d'explication des rapports du fond et de la forme, tout un flux de phrases et de mots SIGNIFIANTS qui pourra porter tes exercices de commentaires et d'explications au niveau nécessaire.*<sup>1117</sup>

L'encourageant à sortir des imprécations par rapport à ses examinateurs, de dépasser son amertume, même si au vu du nombre de candidats qui se présentaient, il n'y aurait qu'un pourcentage très faible de lauréats qu'il estimait à 8%. Partant de ces observations, il était clair que ses chances de réussite n'étaient pas très élevées, mais le probable demeurait incertain. Dumazedier lui-même en était très averti comme sociologue prévisionniste qui analysait des scénarios probables pour les évolutions possibles des phénomènes de société. Il était arrivé à convaincre Marie-Odile de Gisors, la bataille du CAPES pour être reçue à l'oral valait le coup d'être menée. Une année de sacrifice était à mettre en balance avec tous les bénéfices que pouvaient lui procurer le CAPES par la suite. Dumazedier lui renouvelait la proposition de son aide pour qu'elle puisse faire évoluer ses moyens d'existence, forcer son destin pour ne pas le subir. Les conseils et la méthode de travail que lui proposa Dumazedier seront finalement bénéfiques pour Marie-Odile de Gisors qui fut reçue brillamment au CAPES en 1974.

---

<sup>1116</sup> Ibid., p.49.

<sup>1117</sup> Ibid., p50-51 mots en majuscules dans le texte écrit ainsi par Dumazedier.

Il en sera de même pour Benigno Cacérès qui suivra Dumazedier pendant plus de trente années après leur rencontre dans le Vercors puis soutiendra sa thèse à la Sorbonne deux années plus tard au mois d'avril 1976. Il fut honoré par un portrait dans *Le Monde* avec pour titre : *La démystification du travail manuel*. Les exemples d'autoformation y compris guidée ou accompagnée seront au centre des recherches en science de l'éducation de Joffre Dumazedier qui sera professeur honoraire à sa prise de retraite en 1985.

## **2. Du citoyen à la citoyenneté, Ve Congrès de PEC.**

### **2.1. Culture politique**

Nous avons rencontré dans les chapitres qui précèdent divers épithètes associés à la définition de « la » ou « des » culture(s), populaire(s), plurielle(s) et ici nous ajouterons le qualificatif de « politique ». Il est symptomatique de constater que nous avons commencé cette période par un chapitre intitulé « Tout est politique ». Revenons-y, alimenté par les actes du V<sup>e</sup> Congrès de PEC du mois de novembre 1980 intitulé : « *Du citoyen à la citoyenneté. Quelle culture politique ?*<sup>1118</sup> » La centralité de la politique au cœur des décisions et transformations sociétales obligeait pour les intervenants du Congrès à l'énoncé d'une culture politique rigoureuse : une culture nécessaire et indispensable à chaque citoyen « marginalisé, immigré non citoyen (sic) » et, à la citoyenneté, qui était rappelée avec insistance dans le texte d'introduction.

*Faute d'une telle culture politique, toute aspiration à la citoyenneté reste vaine. Mais quelles sont aujourd'hui les diverses formes et contenus d'une culture politique susceptible de donner à chaque citoyen, à chaque groupe social, à chaque « citoyen » marginalisé ou encore à chaque immigré non-citoyen les éléments qui lui sont indispensables pour développer à son niveau une stratégie civique, syndicale ou politique.*<sup>1119</sup>

---

<sup>1118</sup> *Du citoyen à la citoyenneté Quelle culture politique ?* 5<sup>ème</sup> Congrès de Peuple et Culture, Presse Universitaire de Grenoble, 1981, 207p.

<sup>1119</sup> Ibid., p.6.

La présentation de cet ouvrage proposant un compte-rendu du congrès fut réalisée par Guy Saez en tant que secrétaire général adjoint de PEC à cette époque. Il y exposa une définition de la culture politique comme un patrimoine d'idées et d'expériences destiné à définir les règles du vivre-ensemble. Permettant de nourrir et de transformer son action au long cours, la culture politique « au contraire d'une masse statique, s'enrichit des expériences historiques et de la volonté des hommes de trouver des principes de gouvernement conformes à leurs idéaux quelle qu'en soit l'origine. »<sup>1120</sup> Saez prit bien soin de détacher cette recherche, autour de la culture politique, de tous les courants idéologiques partisans. Il regrettait que, contrairement à d'autres pays européens, on ne trouvât pas en France d'éducation aux institutions démocratiques dans les programmes scolaires hormis des cours d'instruction ou de morale, appelés plus récemment « d'éducation civique », dans le but d'apporter une cohérence à l'esprit de la Nation toute entière. Les deux piliers républicains que sont l'école et le service militaire ou l'armée sont au centre de cette démarche, heureusement relayée quand ils existent, par les mouvements, notamment chrétiens ou laïques, liés à des partis politiques ou plus autonomes et plus largement par ceux de l'éducation populaire.

L'allocution d'ouverture du congrès fut confiée à Marc Vignal, musicologue, chroniqueur et producteur d'émissions pour France Musique, qui avait été élu président de PEC à l'Assemblée générale de 1979. Les fondateurs du mouvement, dont Joffre Dumazedier, en avaient définitivement quitté les instances politiques et techniques. Nous serons particulièrement attentif tout au long du compte-rendu de ce congrès à la filiation et aux critiques formulées ou plus euphémisées sur les thèses défendues par Dumazedier. « L'héritage intellectuel et institutionnel de l'équipe fondatrice a résisté aux ouragans de mai 68, aux assauts de l'ordre moral [mais] connaît toujours des avancées décisives. »<sup>1121</sup> » disait avec enthousiasme Jean-François Chosson, rien n'était moins sûr.

Ceci étant, la page était bien tournée cette fois-ci, Dumazedier, absent du congrès pour des raisons de santé, n'était cité qu'au moment de l'allocution du nouveau président et du discours du Directeur de la Jeunesse, Jean-Louis Langlais, qui posa brièvement trois questions : « Quel citoyen, quelle société civile, quelle culture politique ? ».

---

<sup>1120</sup> Ibid., p.9.

<sup>1121</sup> Jean-François Chosson (sous la dir.) « *Peuple et Culture 1945-1995, 50 ans d'innovation au service de l'éducation populaire* », document PEC Paris, août 1995, 104p., p.65. Consultable en ligne [http://www.peuple-et-culture.org/IMG/pdf/pec\\_50\\_ans.pdf](http://www.peuple-et-culture.org/IMG/pdf/pec_50_ans.pdf)

Au nom du ministère de la Jeunesse, des Sports et des Loisirs, il avait tenu à rendre hommage à ceux qui étaient passés au grade de « pionniers de l'éducation populaire (Benigno Cacérès, Paul Lengrand, Joffre Dumazedier, Joseph Rovin) dont les noms sont à l'esprit de chacun. <sup>1122</sup> » Ils étaient surtout les figures tutélaires de PEC, dont le récit historique était pour le moins très, trop convenu : la naissance de PEC dans la Résistance, l'Ecole des cadres d'Uriage, les "équipes volantes" dans les maquis du Vercors. Cette image, déformée de la naissance et des origines de PEC, agitera les milieux intellectuels le printemps qui allait suivre en 1981, suite à la parution du pamphlet de Henri-Lévy *L'idéologie française*. Nous avons abordé ce point en détail dans notre première partie. La polémique historiographique fera long feu jusqu'à ces derniers temps, ravivée par les écrits de Zeev Sternhell. Ce moment, où sont convoquées les figures tutélaires de PEC, en leur absence, était d'autant plus parlant que Marc Vignal rappelant les propos du fondateur martelait « [...]lorsque l'action politique domine l'action culturelle, celle-ci débouche sur le bourrage de crâne et sur le vide politique. <sup>1123</sup> »

Il avait puisé dans la biographie et la pensée de Schoenberg pour faire son discours introductif de façon à ne pas empiéter sur le terrain des spécialistes des sciences politiques ou humaines qui encadraient le congrès. Dissertant sur les activités d'enseignant, du fondateur du dodécaphonisme, il avait trouvé le parallèle entre sa manière d'enseigner qui était « d'encourager à voir, à observer, à comparer, à définir, à décrire, à peser le pour et le contre, à vérifier à déduire, à appliquer », et, la méthode d'entraînement mental tout en ajoutant « la phrase que Schoenberg en 1911 porta en exergue de son traité d'harmonie : « Ce livre, je l'ai appris de mes élèves. <sup>1124</sup> » Belle concordance des temps qui traverse l'histoire des idées.

Suivait l'intervention d'Alfred Grosser. Il était né en Allemagne en 1925, orphelin de père dans son enfance une année avant d'arriver à Paris. Sa famille d'origine juive avait choisi l'exode vers la France en 1933. Devenu un politologue, sociologue et historien franco-allemand il consacra sa vie entière au dialogue entre ces deux peuples, et à la construction européenne sur les ruines de la Seconde Guerre mondiale, particulièrement à l'Unesco et à l'Office franco-allemand pour la Jeunesse. Il fut également chroniqueur politique au *Monde* de 1965 à 1994 et dans d'autres journaux et hebdomadaires. Professeur à l'école des Sciences Politiques à Paris

---

<sup>1122</sup> *Du citoyen à la citoyenneté Quelle culture politique ? op. cit.*, p 33.

<sup>1123</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>1124</sup> *Ibid.*, p.28 et 29.

de 1956 à 1992, il y dirigea le cycle supérieur d'études politiques de 1966 à 1986. Il était un médiateur efficace entre étudiants et chercheurs pendant les événements de mai-juin 1968 qui ont eu un retentissement énorme dans cette institution. Il a enseigné également à HEC, à l'École Polytechnique, dans des universités au Japon et à Singapour. Enfin, il était membre du Conseil de Développement Culturel, (présidé par le poète et académicien Pierre Emmanuel), pendant les trois courtes années de son existence de 1971 à 1973 qui avait été créée, comme nous l'avons vu plus haut, sur les recommandations du VI<sup>e</sup> Plan.

On ne s'étonnera pas que son intervention au congrès de PEC soit intitulée « culture politique et éthique. » La signification que prend à ses yeux la thématique de la culture politique est de constituer à la fois un domaine de réflexion et de recherche à part entière et d'être un attribut de toutes les réalités sociales. Il donne pour exemple les décisions que devait prendre, dans le secret de leur chambre, un couple qui se posait la question d'avoir un troisième enfant qui renvoyait sur des questions politiques comme l'avortement ou la régulation des naissances. Même si tout n'était pas politique, de nombreuses décisions en avaient la forme et la couleur. Puis il insiste sur la part d'histoire et de géographie qui domine dans la construction de la culture politique de tous les groupes sociaux. Leur enracinement dans un espace et une chronologie particulière leur donne des limites qui obligent à être intérioriser pour mieux s'en affranchir. C'était toute la question des acculturations successives au gré des traversées des territoires vécues par les personnes qui créaient des processus d'insertion et de désinsertion, d'aliénation, de transplantation et d'arrachement des racines.

Cela nous ramène à la théorie de la déviance par rapport à la culture du groupe et de son pays d'origine, que nous avons développée plus haut. Les questions de l'immigration et de l'exode, que le jeune Grosser avait vécu dans sa chair, et la nécessité justement d'enseigner et de s'exprimer sur la géographie, et l'histoire de la provenance originelle de son propre parcours, tout ceci le confrontait avec la culture de l'autre. Grosser avait mis en évidence comment les groupes sociaux par la soumission à des violences symboliques, mais aussi à des souffrances réelles, faites aux individus par la colonisation ou l'acculturation aux coutumes ou aux religions des autochtones, créaient par sédimentation successive une identité nouvelle qui se transformait en une mémoire commune à tout un peuple. Revenant sur le présidentielisme de la V<sup>e</sup> République, il disait avoir toujours à l'esprit que la société était duale. Elle pouvait être libérale à certains endroits et farouchement anti-libérale à d'autres. Il y avait toujours une part de vérité chez l'adversaire, chez ceux qui voulaient par exemple convaincre les idéologues communistes qui avaient perdu de nombreux adhérents par excès de manichéisme. En France, nous étions à

la fois dans une société fort libérale économiquement et pluraliste dans son organisation politique, mais également dans un régime présidentiel qui laissait peut-être trop de place à une sorte d'arbitraire princier.

Grosser expose un point de vue éloigné de celui de Gaudibert et de ses amis qui dénonçaient l'appareil d'action culturelle aux mains des gouvernants. Il résuma sa pensée dans une formule acerbe : « La dénonciation globale permet en général le maintien des violations partielles, car on peut toujours répondre à ce moment-là par le « grandissement » de ce qui existe positivement. <sup>1125</sup> »

Il est opposé à la critique qui démontrait que d'accepter des subventions signifiait obligatoirement son aliénation, sa soumission à ceux qui vous les octroyaient. Il y constatait par contre un jeu subtil entre contraintes subies et abdications consenties. La célèbre formule, déjà rappelée plus haut de la sébile et du cocktail Molotov, du ministre Druon successeur de Duhamel, avait choqué, certes, mais pour Grosser, elle n'était pas complètement fautive. Pour le démontrer, il invoque un souvenir dont il était acteur au sortir de la Libération quand en 1948, il avait fondé avec Mounier et Rovin le premier Comité d'échanges avec l'Allemagne. On lui avait remis « une enveloppe avec 100 000 anciens francs dedans de la part du cabinet du ministre des Affaires étrangères ». Cela ne l'avait nullement déshonoré et leur avait permis de lancer leur projet de coopération franco-allemande.

Grosser finit son intervention en lançant le débat avec l'assistance par ces mots : « [...] je prétends qu'il vaut mieux avoir des vérités relatives et découvrir une part de vérité chez l'adversaire que de condamner et d'exclure, ce qui vous donne une intense satisfaction morale, mais qui limite considérablement l'efficacité dans la durée. <sup>1126</sup> » Les propos de Grosser donnaient un écho dissonant au précédent colloque de PEC dans la maison de la culture d'Amiens. Gageons que si Dumazedier était intervenu, il aurait sans nul doute apprécié la controverse.

---

<sup>1125</sup> « *Du citoyen à la citoyenneté Quelle culture politique ?* », op. cit.

<sup>1126</sup> Ibid., p.58.

## 2. 2. Un mauvais spectacle

Autre intervenant du colloque, le sociologue Pierre Sansot rappela que si la culture politique pouvait être l'analyse des instruments, des appareils du pouvoir dominant, une autre définition plus culturaliste faisait apparaître que chez l'humain rien n'allait de soi, tout était conquête, acquisition, par les sentiments, une manière de marcher, de rire, de bouger son corps, un comportement qui dégagait des significations et des valeurs.

*L'herbe, les étoiles, les dieux lointains, les proches parents, l'orteil du pied gauche, l'inclinaison de l'épaule droite, les outils deviennent part entière de cette formidable orchestration sociale. Il ne faut pas s'attrister de la pensée que la société aurait programmé toutes les situations que nous pourrions rencontrer, mais bien plutôt nous émerveiller de la multiplicité, de la délicatesse de tous ces rites, de l'infini répertoire qui est le nôtre et que nous avons à ritualiser avec humour, avec spontanéité.* <sup>1127</sup>

Sansot n'enjoignait pas pour autant à confondre culture et politique, même si dans certaines sociétés tous les rituels pouvaient être à la fois politiques et culturels, il fallait se méfier de ces régimes qui du fait de leur seule existence forçaient, dictaient l'obéissance et le respect. La Résistance au Régime de Vichy avait été de cet ordre. De même un savoir ivre de solitude et d'une universalité abstraite serait largement insuffisant. Il serait en contradiction avec les réalités vécues et remettrait en jeu les valeurs, les énoncés, les déclarations publiques. Si le savoir, la connaissance et leur enseignement échappaient à l'Etat, ce dernier ne marcherait plus que sur une seule jambe, la République ne tenant plus que par un seul de ses piliers, l'armée. Cela serait largement insuffisant, le pouvoir a besoin de ses forces vives, citoyennes, la cité doit pouvoir les accueillir, leur aménager des espaces de rencontres. Elle ne devrait les redouter au prétexte qu'elle aurait du mal à les contrôler, mais au contraire les choyer, car elles contiennent les *minorités actives et créatives* évoquées plus haut à partir des théories de Dumazedier.

L'acquisition d'un savoir, d'une éducation populaire obligerait les citoyens à passer de sujets passifs à sujets actifs. Trouver un langage, une culture, un horizon commun est une quête de nombreuses sociétés, mais la confusion serait de penser ces désirs légitimes des groupes sociaux en des termes communautaires. Une fusion dans l'irrationnel, dans des mythes donnés en partage cherchait à s'épanouir dans le consensus plutôt qu'à se faire la guerre dans des

---

<sup>1127</sup> Ibid., p.81. En gras et en italique dans le texte.



rivalités sans fin. Alors que même s'il y avait des enjeux réels, cela ne serait qu'un jeu de classe ou de place, Sansot prévenait l'assemblée du congrès de PEC que les compromis restaient toujours éphémères et instables.

*Pourtant, il nous invitait à ce qu'il appelait « un vouloir être ensemble », (un paradigme en effet plus stimulant que le « vivre-ensemble » un peu mou de notre époque), sans quoi quand « la sociabilité disparaît, elle fait place à l'indifférence, à la morosité qui confine à une sorte de suicide collectif. [...] Les individus semblent se livrer mais dans une espèce de résistance passive, ils se déroberent ; ils ne participent plus ; ils se désintéressent, ils bâillent aux discours du pouvoir, ils lui accordent l'attention discrète que l'on prodigue à un mauvais spectacle. »<sup>1128</sup>*

Dans une société devenue anonyme, les citoyens auraient déserté ses instances, ils auraient abdiqué définitivement, cédant leurs pouvoirs aux plus forts. La participation, l'autogestion, l'animation auraient été sans efficacité comme des remèdes inopérants. De bonnes idées théoriques, mais de mauvais traitements pour résoudre des problèmes sociétaux concrets. Le remède proposé par Sansot était d'en revenir à « un imaginaire politique radical », une utopie fédératrice, rassembleuse des morceaux épars d'un jeu de puzzle qui redessinaient des cohérences pour des individus disséminés dans une nouvelle fresque totalisant leurs expériences communes.

La ville pourrait être ce lieu qui combinerait et amalgamerait des trajectoires éparses dans une culture commune parce que *l'homme ne s'achèvera que dans les autres hommes*. La chaleur humaine deviendrait le combustible des énergies mises en commun. De nouveaux horizons, de nouveaux fronts de revendications, d'alliances partagées, s'ouvriraient dans le secret des laboratoires de la cause commune. Dans le silence de la gestation d'une humanité reconquise la démocratie se régénérerait en inventant un nouveau destin collectif jour après jour.

Grosser avait déroulé lui aussi avant l'intervention de Sansot ce paradigme de la chaleur humaine. Il s'était déclaré peu enclin à l'enthousiasme idéologique qui produisait trop de déceptions, mais convaincu que la chaleur entretenue dans l'âtre de la maison commune, régulièrement nourrie des apports de chacun, se propageait dans la durée. Pendant le débat, un interlocuteur de Grosser fit allusion aux qualités contraires de l'Etat dont il fallait se méfier car

---

<sup>1128</sup> Ibid., p.85.

il avait les moyens de durer sans chaleur. Même s'il n'était pas vain de repérer ces risques, d'analyser les stratégies des deux côtés de la barrière des dominés ou des dominants, pour reprendre les termes de la sociologie critique bourdieusienne, nous rejoindrons les mises en alerte de Sansot. Même l'instruction civique enseignée aux lycéens.<sup>1129</sup> ne suffirait pas si ce liant qui restait indéfini, béant, faisait défaut entre les humains

*Dans une période de repliement sur soi ou sur la seule cellule familiale, lorsque l'image se substitue à la présence vivante de l'autre, quand ne circule plus une parole commune enrichie par la verve et l'émotion de chacun, quand les hommes n'éprouvent plus le besoin de s'entrejoindre (sic) dans quelques lieux communs, quand ils n'ont plus la conscience de transmettre un dépôt et de témoigner pour l'avenir, nous avons à faire à un peuple inculte politiquement même si par ailleurs il fait preuve de connaissances artistiques ou techniques ou scientifiques avancées. [...] Ces remarques impliquent pour le moins qu'il ne suffit pas de réinjecter du civisme (l'instruction civique de nos lycées) dans un groupe pour qu'il s'ouvre à une culture politique. Et même un dévoilement des mécanismes sociaux qui pulvérise une société en une myriade d'individualités n'aura pas toute l'efficacité qu'on veut bien lui prêter. \_<sup>1130</sup>*

Malgré l'individualisme, les horizons utopiques bouchés, un espoir animait Sansot : la création des associations de proximité, des occasions de rencontres et de convivialité, ne faiblissait pas. Les statistiques en attestaient. Les femmes et les hommes des quartiers des villes, des villages, dans les cafés, les marchés, sur les places, ou dans les cours d'école construisaient la cité humaine, à la recherche de chaleur, de contacts fraternels, des liens indispensables avec leurs semblables. Les humains y poursuivraient leurs échanges de savoirs, d'expériences, de fêtes, de sport et des rites de sociabilité. Sachons les reconnaître au moins ou les rejoindre pour les plus engagés, les plus motivés, c'est là et avec eux que devraient se retrouver les militants de l'éducation populaire.

---

<sup>1129</sup> On ne peut pas ne pas penser à la sinistre décapitation du professeur d'histoire-géographie et d'instruction civique de l'automne 2020, Mr Samuel Paty ...

<sup>1130</sup> Ibid., p.91

### 2.3. Que sont-ils devenus ?

Évoquons à présent une nouvelle intervention du congrès de PEC qui fut réalisée à trois voix, avec la participation de François d'Arcy, Jacques Ion et Guy Saez. Leurs interventions et le débat qui suivit portaient sur le thème de « L'évolution des rapports entre la société civile et l'Etat ».

François D'Arcy<sup>1131</sup> ouvrit le bal avec un court exposé sur l'origine et la construction des lois en France qui demeuraient, quoi qu'on en dise, une production toujours très centralisée, par souci d'unification et d'égalité territoriale et qui aboutissaient à une inflation de lois et de procédures qui parfois paralysait l'action réglementaire de l'Etat. Une opposition était flagrante entre l'exécutif et le législatif, entre la possibilité de gouverner par décret (constitution de 1958), qui ne laissait au Parlement que la possibilité de légiférer sur des règles et des principes très généraux. D'Arcy conclut ces remarques en signifiant un affaiblissement démocratique pour le Parlement et les pouvoirs législatifs dans leur ensemble et la persistance d'un archaïsme qui provoquait un retard sur les évolutions sociétales. Jacques Ion, qui lui succéda, revint sur les dynamiques de retour sur le local, et le rapport à la citoyenneté qui traversait le monde des associations et celui de l'éducation populaire. Si on se plaçait dans une perspective gramscienne l'Etat et la société civile faisaient corps. Mais en ce début des années quatre-vingt, il lui semblait que la tendance était plutôt de les séparer.

*[...] le discours dominant aujourd'hui commence à privilégier un des termes pour l'opposer à l'ensemble, en opposant ce qui serait l'instituant (le novateur, le créatif, le neuf, la base, le vécu) à ce qui serait l'institué (le normatif, le figé, le passé) ; d'un côté société civile, de l'autre, Etat, alors que dans la conception de Gramsci, la société civile correspond à la fonction d'hégémonie, de direction intellectuelle et morale par consentement et adhésion des couches dominées et ce qui est politique correspond chez lui à la fonction coercitive traditionnelle de l'Etat ; mais Etat et société civile sont indissociables ; l'Etat, c'est les deux choses à la fois. À partir de là, on peut se*

---

<sup>1131</sup>Diplômé de l'IEP de Paris, licencié, agrégé puis docteur en droit public et science politique. Directeur du CERAT (Centre de Recherche sur la Politique d'Administration et le Territoire) de l'IEP de Grenoble (1976-1985) puis directeur de cette même institution de 1988 à 1995.

*poser des questions sur les qualificatifs qui paraissent caractériser aujourd'hui cette notion de citoyenneté que nous voulons interroger au cours de ce Congrès.* <sup>1132</sup>

Jacques Ion prolongea son propos en faisant le constat que ce retour au local créait un espace privilégié d'échange et de gouvernance qui donnait une part exorbitante et prépondérante aux élus des territoires. Cela avait pour effet de saturer leur représentativité, car ils étaient en charge de tous les problèmes de la vie sociale et quotidienne. De même le champ associatif se territorialiserait et se spécialiserait au risque de son émiettement particulièrement sensible dans les zones où justement "la vie de quartier" avait tendance à disparaître.

Une double conséquence se fit jour avec d'un côté la défiance envers l'institution et de l'autre l'émergence au niveau local des pouvoirs qui seraient investis par les nouvelles classes moyennes. Encouragé par la montée des préoccupations de la sphère privée, qui autrefois était soigneusement mis à l'écart de la délibération publique, on aboutissait à ce que Habermas nommait *l'espace public*, qui était comme un lieu privilégié, où l'Etat perdait la main sur la sphère privée des personnes

Sachant que, y compris dans l'espace public, la nature avait horreur du vide, on pouvait se demander qui prendrait le relais ? De nouvelles associations, les industries de la culture ou du loisir ? Trouvant un début de réponse à cette question, associant culture cultivée et citoyenneté, Jacques Ion démontra qu'une démocratie bourgeoise était en train de permettre à des individus de créer des espaces de délibération collective qui deviendraient l'apanage de leurs intérêts de classe. Héritée de Condorcet qui refusait de partager le *pouvoir* sans y associer le partage du *savoir*, la formule, « rendre la raison populaire » fut reprise par les défenseurs de l'école républicaine et de certains militants des mouvements d'éducation populaire. Dumazedier s'empara du célèbre aphorisme de Condorcet dans ses travaux sur ce philosophe.<sup>1133</sup>

En relatant le congrès de PEC, nous nous étions arrêté sur les positions de Jacques Ion qui était sceptique sur les possibilités d'émancipation réelle des citoyens. Il faisait une critique acerbe des projets de démocratisation de la culture, de transformation sociale par des techniques pédagogiques qui ne faisaient que réinventer les obscurs besoins des peuples en prétendant

---

<sup>1132</sup> Ibid., p.99-100.

<sup>1133</sup> On sait que cet humaniste du XVIII<sup>e</sup> siècle, député girondin, nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, biographe aussi de Pascal et de Voltaire, éditeur des *Pensées* du premier et des œuvres complètes du second, fut jeté dans une fosse commune et sa dépouille ne fut jamais retrouvée .. nous y reviendrons.

répondre, par le cours magistral des Universités populaires, aux hypothétiques demandes qu'ils disaient en avoir perçues. Ces actions étaient animées par des militants bénévoles qu'il qualifia de soldats (la racine de militant venant de militaire) de la cause républicaine au service de cette démocratie bourgeoise héritière des mouvements du XIX<sup>e</sup> siècle. La professionnalisation des agents de l'animation dans les années soixante, en déclassant le projet politique initial, les conduirait, toujours dans leur propre intérêt, à mettre l'accent sur le développement culturel. En même temps, on passait de *l'autodidactie* au projet d'animation à destination de groupes spécifiques territorialisés, et petit à petit, à la création de petites unités économiques de service aux usagers des quartiers ou des groupes vivant à proximité de l'équipement socioculturel. « Ceci montre qu'on ne peut plus penser les institutions de la même façon dans la mesure où, et c'est l'hypothèse que je formule, la façon même de penser l'individu social s'est modifiée. »<sup>1134</sup>

Guy Saez se déclarait être en phase avec presque toutes ces positions. Il ajouta que la formule de Jacques Ion « le savoir de la République » qu'il avait utilisée ailleurs, « c'est la fonction de la vie associative et finalement la fonction des associations d'Education populaire. [...] en fait les associations n'ont cessé d'être dans l'Etat, c'est-à-dire dans la société politique. Nos sociétés ne sont pas autre chose que la manière dont l'Etat les fabrique. »<sup>1135</sup>

Nous voilà fixé, s'il le fallait, sur l'écart persistant entre ces positions et celles de Dumazedier. Malgré toutes les contestations ou les tentatives de révolutions, ou d'opposition, le discrédit manifesté ici ou là envers son pouvoir néfaste, aliénant, l'Etat restait omnipotent. On peut se demander jusqu'à quel point et jusqu'à quand sa crédibilité, sa légitimité resteraient intactes ? Un congressiste prit acte de l'incapacité de l'Etat, « son impuissance à tenir les individus et à les unifier. L'individu [devenant] alors cet invariant absolu de l'espèce humaine que Jacques Ion et François d'Arcy évoquaient tout à l'heure comme issu de la philosophie des Lumières et du travail des légistes. »<sup>1136</sup>

Et l'écart se creusait entre la vie des gens et la vie citoyenne des individus voulus ou promus par l'Etat. Dans le débat, d'Arcy faisait le constat de la disparition d'une culture nationale, et de ses référents culturels pour des populations de plus en plus captives du prestige, du message

---

<sup>1134</sup> Ibid., p.106.

<sup>1135</sup> Idem.

<sup>1136</sup> Ibid., p111.

(au mirage ?) des médias et de la communication. A égalité ou en concurrence avec le travail, la vie familiale ou religieuse, les études ou le temps scolaire, ces nouveaux modes de communication, à l'échelle locale et planétaire, s'érigeraient si on n'y prenait garde, en de nouvelles institutions du savoir.

Il avait l'intuition que ces machines à communiquer usurpaient les prérogatives de transmission du savoir, en lieu et place de l'Etat. Phénomène aggravant, les trois intervenants faisaient le constat du retrait de l'État de ses responsabilités en matière culturelle ou associative au profit des collectivités territoriales. Certains pointaient un risque accru de perte d'indépendance pour les acteurs sur leurs activités culturelles, pédagogiques ou artistiques. Avec la disparition progressive du cumul des mandats locaux et nationaux les intervenants faisaient également le constat d'une centralisation sans élus intermédiaires, qui malgré toutes leurs limites, pouvaient faire le lien entre Paris et "les provinces".

Au-delà de ces questions, Guy Saez évoqua la problématique de la crise d'identité des mouvements d'éducation populaire « [...] est-ce que nous aimons encore ce que nous sommes ? Est-ce que nous aimons à travers le reflet que nous donnons de nous-mêmes, que l'Etat, c'est-à-dire que les institutions publiques, le gouvernement ou le C.N.A.J.E.P. donnent de nous-mêmes ? <sup>1137</sup> » Pour lui les mouvements de l'éducation populaire ne pouvaient faire l'impasse sur ces questions de l'image reçue, donnée ou perçue, de leurs actions. François d'Arcy poursuivait sur le mythe entretenu par ces mouvements d'un savoir unifié, l'illusion qu'ils pouvaient bâtir la culture uniforme d'un pays.

Il introduisit la notion de « savoir social » qui, au-delà d'un savoir technique ou technologique fractionné, devait être transmis par le relais de l'éducation populaire. Désormais, quelle était la part restante de ce savoir social qui était transmise par le monde associatif ?

Sans conclure le débat, Jacques Ion questionna la capacité d'affirmation de soi, d'expression de la singularité de certains groupes sociaux, que pouvait servir l'éducation populaire. Ce congrès attestait des critiques et d'un tournant dans les réflexions qui traversaient PEC. On pourrait se hasarder à penser que le cumul de réponses partielles, fractionnées ou spécifiques apportées par l'éducation populaire, pourrait finalement dessiner une nouvelle utopie, plus humble, à hauteur des hommes et des territoires concernés.

---

<sup>1137</sup> Ibid., p.121.

Nous laisserons de côté l'intervention de Gérard de Bernis sur la culture politique dans les rapports économiques nord-sud, pour parcourir celle de Paul Thibaud, philosophe et journaliste, ancien directeur de la revue *Esprit*, de 1977 à 1989. Il intervint sur le thème « droits de l'homme et culture politique. »

Il présenta une fresque historique, politique et philosophique de l'évolution et de la construction de la notion de droits de l'homme dans la culture politique française et occidentale. Cela déboucha sur une critique du paradis du socialisme soviétique en s'appuyant sur *L'Archipel du Goulag* de Soljenitsyne paru en 1974, qui était pour lui une étape marquante dans l'histoire des idéologies et de la culture politique européenne et mondiale. Il proposa également le concept de *socialisme métaphysique*, corrélé aux crises idéologiques et militantes et enfin, face aux crises de l'Etat tout-puissant il questionna la fin de l'histoire et des projets de civilisation.

*Je dis socialisme métaphysique dans la mesure où il prétend tout connaître de l'homme, avoir entre ses mains la solution finale au drame de l'humanité qui se débat dans les divisions, dans les guerres et dans les injustices. [...] Évidemment, une telle idéologie peut paraître grandiose, mais au fond elle est extrêmement triste parce que l'idée que l'on puisse déterminer un objectif dernier suppose que l'histoire en fait est déjà finie comme Hegel l'avait déjà dit. [...] Si l'histoire est déjà finie, nous n'avons plus rien à inventer ; ce qui est la pire des choses à mon sens qui puisse nous arriver. Vouloir tout résoudre et faire un État où pouvoir et peuple sont la même chose, où il n'y ait plus de division dirigeants-dirigés, oppresseurs-opprimés, est un mauvais projet parce qu'à partir du moment où on se le donne comme objectif, on le déclare implicitement réalisé ; c'est alors la mort, la mort de la société, qui ne peut être qu'une mort concentrationnaire.* <sup>1138</sup>

Les mots sont forts, ils sont à la hauteur du péril annoncé alors que les idéologies, d'obédience communiste pour la plupart, qui s'étaient fourvoyées dans des formes de totalitarisme, avaient pourtant séduit de nombreux intellectuels, parmi les plus brillants. Paul Thibaud insistait pour toujours séparer les principes philosophiques ou politiques de l'action du

---

<sup>1138</sup> Ibid., p. 172.

fait que, au contraire, « l'histoire était infinie et infinissable, qu'on n'en aura jamais terminé avec elle.<sup>1139</sup> »

Par contre, plutôt qu'une parousie exaltante, un grand soir toujours repoussé, Thibaut proposa aux congressistes de PEC de conjuguer les droits de l'homme et la démocratie dans une éthique qui dépasserait les dilemmes de l'idéologie libérale en lutte contre les théories socialistes. Il fallait tenter de penser en termes de droits humains, disait-il pour valoriser les dynamiques des mouvements sociaux et associatifs, une intuition qui pourrait renouer au travers des décennies avec ce que nous appelons aujourd'hui les droits culturels.

Se projetant dans l'avenir, il signala également la nécessité d'une théorie écologique où l'homme était condamné à penser son destin dans son environnement et à faire société avec d'autres humains, d'ici et d'ailleurs. Raoul Rodriguez, alors vice-président de PEC, proposa une courte allocution de clôture du congrès en se demandant quels étaient les points communs entre les paroles des quatre intervenants : Saez, Sansot, Grosser et Dumazedier (un texte de ce dernier avait été lu en son absence...). Il se rendait à l'évidence que, au-delà des discours parfois même contradictoires, un désir de diversité, de détours par d'autres savoirs et démarches politiques, était à l'œuvre dans le mouvement, même si cela provoquait des résistances, voire de franches oppositions. Par exemple la communication « d'un savoir universitaire transmis de façon magistrale, ce qui a pu choquer un certain nombre d'entre nous – particulièrement ceux qui auraient préféré une démarche plus méthodologique d'autoformation par l'entraînement mental par exemple.<sup>1140</sup> » Rodriguez évoqua aussi la nécessité d'une meilleure prise en compte au sein même de Peuple et Culture des associations installées en région par rapport à la direction centrale parisienne. Les derniers mots de clôture du congrès, face à toutes ces différentes réalités et points de vue, posèrent la question de l'écriture d'un nouveau manifeste réactualisé, mais dans la continuité, trente-cinq années après, de celui écrit en 1945. Comme nous l'avons dit, ce désir de réécriture du Manifeste court tout au long de l'histoire de PEC sans avoir été réalisée jusqu'à ce jour, à notre connaissance.

---

<sup>1139</sup> Idem.

<sup>1140</sup> Ibid., p.198.



### **3. Nouvelle ambiance politique : l'arrivée de Mitterrand à la présidence de la République**

#### **3. 1. « No Future », les années 80 ?**

L'arrivée d'une nouvelle décennie avec, dès 1981, la victoire de la gauche au sommet du pouvoir qui avait tenté de faire corps derrière Mitterrand marqua l'entrée dans une nouvelle ère mêlée d'hédonisme et de désillusion. Au même moment, depuis les banlieues londoniennes, étendard du mouvement punk, le « No Future » déferla sur la « douce France ». Mitterrand resta au pouvoir pendant deux septennats qui s'achevèrent en 1995, durant lesquels la gauche reprit le chemin des méandres des courants politiques en son sein qui conduiront à sa balkanisation. Les Anglo-saxons convertirent l'Europe à la globalisation des échanges où le libéralisme triompha, incarné par les politiques économiques de Margaret Thatcher, fille d'une couturière et d'un épicier, devenue avocate, installée à Downing Street en 1979, et de Ronald Reagan, élu à la Maison Blanche en 1981. Même les plus libéraux emportaient les convictions de certains élus de gauche adeptes de la théorie du ruissellement, dont les promesses ne manqueraient pas de récompenser les efforts consentis. C'était peut-être un nouvel horizon. Le modèle néo-libéral devint finalement la figure imposée avec *le tournant de la rigueur* dès 1983. Exalté par la victoire de son camp, le peuple de la gauche mitterrandienne fut rapidement sommé d'apprendre la petite musique des lois du marché.

*Tous les spécialistes s'accordent pourtant aujourd'hui pour souligner que ces quatre décennies de libéralisme échevelé ont considérablement accru les inégalités sociales au détriment des classes populaires. L'impérialisme « stade suprême du capitalisme » a atteint une puissance que même Lénine n'aurait pas imaginée, grâce à la financiarisation de l'économie.*<sup>1141</sup>

Le libre-échange fit recette aussi en Europe où les accords de Schengen (Luxembourg) furent signés en 1985 entre cinq pays (la France, l'Allemagne, la Belgique, le Luxembourg et les Pays-Bas). Le Royaume-Uni, même au fur et à mesure des aménagements et traités ultérieurs, n'y participait que partiellement. Concomitamment en France, l'élite politico-

---

<sup>1141</sup> Gérard Noiriel, « *Une histoire populaire de la France ...* », op.cit., p. 688.

administrative qui avait reconstruit la France libérée d'après-guerre et modernisé le pays quittait pas à pas les allées du pouvoir. Comme on l'a vu, les fondateurs de PEC qui avaient été très en lien avec ces élites s'en allaient également progressivement emportant avec eux l'espoir d'une troisième voie entre capitalisme et communisme. Comme on l'a vu, elle aurait pû, par les bénéfices de la Planification concertée qui conjuguaient les vertus démocratiques et les nécessités de la rigueur économique, devenir une alternative réelle. Mais cette utopie, en partie réalisée par des projets d'éducation populaire lancés à la Libération, avait fait place à celle du développement culturel programmé rationnellement pour pouvoir être mieux évalué, mieux contrôlé, disaient ses opposants. On voit bien qu'elle était loin de faire l'unanimité dans les milieux culturels et ceux de l'éducation populaire, malgré les efforts de Dumazedier.

Le 21 mai 1981, le nouveau Président, François Mitterrand, avait fait le choix symbolique à son arrivée à la présidence de la République de se recueillir au Panthéon sur les cendres de Jean Moulin. Avait-il l'intention de faire passer devant la francisque qu'il avait eu des mains du Maréchal en 1942 son combat de Résistant ? Sur les colonnes du Panthéon flottaient quatre grands portraits, ceux de Jean Zay, de Geneviève de Gaulle-Anthonioz, de Pierre Brossolette et de Germaine Tillion. Ce même mois de mai, Dumazedier avait pris sa plume à la suite de la publication des premières feuilles du livre de Bernard Henri-Lévy, *L'idéologie française*. Il avait écrit une « Lettre à l'Express » où il précisait à propos de l'Ecole d'Uriage que celle-ci avait deux visages, « celui qu'il fallait montrer pour survivre et celui qu'il fallait cacher pour agir. <sup>1142</sup> »

Nous ne reviendrons pas ici pour autant à cet emballement des historiens autour de la séquence d'Uriage sous le Régime de Pétain, largement analysée dans la première partie de la présente étude. L'évènement extrêmement positif de l'année 1981, avec l'arrivée de Jack Lang au ministère de la Culture, fut le quasi-doublement des moyens financiers accordés à son ministère. De leur côté, les collectivités territoriales – communes, départements, régions – allaient pouvoir s'émanciper en s'administrant librement puisque, grâce à la première loi de décentralisation, leur souveraineté leur était acquise. Autre fait marquant de ce début des années quatre-vingt, le Service d'Etude et de Recherche (SER) d'Augustin Girard, rattaché à la Direction du Développement culturel, fit une nouvelle étude sur les pratiques culturelles des Français qui fut publiée l'année d'après.

---

<sup>1142</sup> Joffre Dumazedier « Lettre à l'Express » in *Esprit* N° 5 1981, p.39-40.

### 3.2. Un nouveau ministre est arrivé

Revenons rapidement sur le parcours du nouveau ministre de la Culture Jack Lang. Il était devenu en juin 1978 le conseiller personnel de François Mitterrand, alors Premier secrétaire du Parti socialiste. Il fut chargé également d'organiser des événements pour dynamiser la campagne des élections européennes qui manquait d'attrait pour l'électorat français. C'était un fidèle parmi les fidèles de Mitterrand que l'on présentait pour être le futur ministre de la Culture du futur gouvernement de gauche. Il était invité à la fameuse ascension annuelle de la Roche de Solutré et par deux fois à Latché, des honneurs réservés au cercle de personnalités très proches du futur président.

Dominique Taddéi avait été Secrétaire national de l'action culturelle au Parti socialiste de 1973 à 1979. Universitaire, militant socialiste de longue date, contrairement à Lang qui y adhéra très tardivement, Taddéi avait un passé plus proche des évolutions de l'appareil socialiste. Il était Premier secrétaire de la fédération de la Somme (1969-1975), membre du bureau exécutif et du comité directeur, élu adjoint au maire d'Avignon au Conseil régional de PACA et député du Vaucluse. On le voit, il avait un profil très différent de celui de Jack Lang. Sa vision de la culture différait également de celle du futur ministre. Taddéi était plus proche des milieux de l'éducation populaire et de l'animation, de PEC, des MJC et de la Fédération Léo Lagrange.

*Il défendait un programme autogestionnaire, associatif, décentralisé ainsi qu'une vision large, anthropologique de la culture. [...] Faire le choix de Jack Lang, c'était dire que le Parti socialiste devenait le « parti de la création et des créateurs et rompait avec les « illusions spontanéistes [...] par l'affichage d'une modernité culturelle et d'une jeunesse ambitieuse dont Jack Lang paraissait le meilleur symbole .<sup>1143</sup>*

Nous retrouvons ici les analyses de Laurent Martin. Il nous éclaire sur ce parti-pris du nouveau pouvoir culturel qui va mettre à l'écart des préoccupations du nouveau ministère de la Culture les questions de l'éducation populaire ou de son versant professionnalisant, l'animation socio-culturelle, comme l'avait fait Malraux. Le pouvoir languien va leur préférer les inventions solaires et fulgurantes des artistes-créateurs du nouveau monde, celui des révolutions technologiques, des innovations des industries culturelles au service d'une culture

---

<sup>1143</sup> Laurent Martin, *Jack Lang Une vie entre culture et politique*, op. Cit., p. 121 Cette citation vient de cet ouvrage comme les informations qui précèdent sur Jack Lang.

communicante. Les craintes de Paul Puaux au récent congrès de PEC sur le risque de désunion des milieux de la création d'avec ceux de l'animation deviendraient-elles réalité ?

Nous n'en sommes pas là, le choix de Lang qui passait devant Taddéi est clairement expliqué par Laurent Martin avec deux autres raisons qui disqualifiaient définitivement le Secrétaire national de l'action culturelle du Parti socialiste. La première était l'échec du Secrétariat National d'Action Culturelle, le SNAC, qui souffrait d'un manque de moyens. La seconde fut le fiasco concomitant de son initiative phare qui avait été d'impulser la création du Conseil National du Développement Culturel qui devait ranimer les idées inspirées par Dumazedier et portées par le ministre d'alors, Jacques Duhamel. Laurent Martin nous apprend que ce Conseil n'avait eu que quelques mois d'existence, et qu'il fut un échec cuisant pour Taddéi. Enfin ce dernier avait soutenu Michel Rocard au congrès du Parti socialiste qui s'était tenu à Metz en avril 1979. On sait qu'il avait été mis en minorité, ce qui ouvrit un boulevard à Jack Lang. Cependant, il n'hérita ni des mêmes fonctions ni de la même organisation. Taddéi fut "délégué national de l'action culturelle". Dès son arrivée, Jack Lang demanda qu'on modifie son titre au profit d'une "délégation à la culture et à la création".

Par ces recherches, Laurent Martin livre ici un nouvel élément qui rejoint nos discussions sur l'action culturelle. Le concept a pris quelques rides dans la rhétorique languenne. « L'expression "Action culturelle" est restrictive, rebutante et défraîchie. Elle met l'aspect "animation" au détriment de l'aspect "création". La culture, l'art, l'invention meurent de "l'action culturelle" ainsi conçue. <sup>1144</sup> » On frôlait le risque de dérive annoncée par Paul Puaux. Il fallait faire du neuf, dans les mots et dans les actes ! En fait, si on suit les recherches de Laurent Martin, le projet politique qui préparait l'élection présidentielle se résume à trois grandes orientations.

Il fallait "réensemencer" le désir de culture chez les enfants par une grande loi-programme sur l'éducation artistique à l'école et dans le périscolaire, étendre les heures d'ouverture des institutions culturelles, encourager le talent et le génie de tous.

Un deuxième axe était la volonté de décentralisation de l'initiative culturelle avec l'exemple des villes gérées par les socialistes parmi lesquelles la ville de Lille alors administrée par une figure du PS : Pierre Mauroy. Dans le même mouvement décentralisateur, on voulait multiplier

---

<sup>1144</sup> Ibid., p.122.

les initiatives en matière de recherche de création et de diffusion audiovisuelle par des radios et des télévisions régionalisées.

Et une troisième et dernière orientation : créer, créer, créer, c'était le maître mot. Il fallait créer par tous les moyens en déployant des ressources pour les chercheurs et les défricheurs de talent de toutes les formes artistiques. La création était au centre de toutes les préoccupations, le nouveau ministre était avant tout un pragmatique pas un dogmatique, Robert Abirached en donna la formule : l'art était devenu la matière même de la culture.<sup>1145</sup>

*[...] l'art est la matière même de la culture, quel que soit l'état de la société et de l'économie qui la produit. Sur ce point essentiel, son analyse n'est pas très éloignée du Parti communiste, qui donne le pas à l'art sur l'action culturelle, en la mettant presque à l'écart des luttes sociales. Et sa pensée rejoint assez naturellement celle des créateurs (ainsi autoproclamée sans trop de modestie) qui n'acceptent plus d'être considérés comme des agents du développement culturel.*<sup>1146</sup>

On a bien changé de paradigme, tant sur l'action culturelle, détachée de la transformation sociale, chère aux marxistes, que sur le concept de développement culturel. Un nouveau cap était annoncé.

### **3.3. Jack Lang, rupture ou continuité ?**

Par sa connaissance des milieux artistiques, son sens des relations et de la communication, sa convivialité naturelle, Jack Lang fit de la culture un des chantiers phares de la gauche socialiste arrivée aux affaires. Voici un extrait du décret du 10 mai 1982 portant sur l'organisation de son département ministériel.

---

<sup>1145</sup> Homme de théâtre, écrivain, agrégé de lettre, professeur des universités ancien directeur du théâtre et des spectacles de 1981 à 1988 fidèle de Jack Lang depuis l'aventure du Festival de Nancy où il s'investira auprès du futur ministre pendant quinze ans, ancien président de l'OPC.

<sup>1146</sup> Robert Abirached, in *Dictionnaire des politiques culturelles*, sous la direction de Emmanuel de Waresquiel, Larousse CNRS Editions – mars 2001, Lang (ministère) (décret N°82-394 du 10 Mai 1982, Article 1<sup>er</sup>) p.355

*Le ministère de la Culture a pour mission de permettre à tous les Français de cultiver leur capacité d'inventer et de créer, d'exprimer librement leurs talents et de recevoir la formation artistique de leur choix ; de préserver le patrimoine culturel national, régional ou de divers groupes sociaux pour le profit commun de la collectivité tout entière ; de favoriser la création des œuvres d'art et de l'esprit et de leur donner la plus vaste audience ; de contribuer au rayonnement de la culture et de l'art français dans le libre dialogue des cultures du monde.* <sup>1147</sup>

On voit bien comment, dès son arrivée, le ministre ajoute à la définition malrucienne sa touche personnelle. On l'aura compris, il s'agit de permettre à tous les Français de cultiver leur capacité à créer, à inventer, à avoir une pratique artistique. Par cet aspect, les voies choisies par le ministère de la Culture n'étaient pas loin des ambitions de l'éducation populaire, mais elles s'étaient transformées en prestations en direction des pratiques amateurs. L'aspect décentralisateur, la mise en valeur des cultures régionales étaient ajoutés à la notion de patrimoine qui s'était élargie aux divers groupes sociaux, engageant un dialogue avec les cultures du monde. Ce fut le ministère des artistes.

Dès 1982, Jack Lang obtint un accroissement du budget du ministère de 101,3 % prolongé par une hausse de 17 % en 1983. Le seuil symbolique, même modeste, du 1 % du budget de l'Etat fut partiellement atteint pour la première fois dans l'histoire de la République. « Voilà, je crois, le combat [...] : libérer les énergies, libérer les imaginations, libérer les forces d'invention, et penser qu'au fond un pays ne redémarre pas économiquement s'il ne redémarre pas intellectuellement ».<sup>1148</sup> Les arts culinaires, les contes, le patrimoine industriel, les cultures liées au monde ouvrier, les nouvelles technologies, les industries de la communication etc., une véritable invasion du « tout culturel » élargit l'horizon des pratiques artistiques et les domaines d'action du ministère Lang.

Enfin, il s'agit de mettre au point de nouvelles stratégies de captation du public pour l'inviter à la grande fête de l'Art. Utilisant les méthodes de séduction par des techniques proches du marketing, des opérations symboliques et festives furent lancées : Fête de la musique, Ruée vers l'art, Fureur de lire, Coups de talents dans l'hexagone, Fête du cinéma, Les Arts au soleil, etc. La démocratisation de la culture bénéficia de nouveaux outils. Il fallait « segmenter » les

---

<sup>1147</sup> Idem.

<sup>1148</sup> Ibid., p. 640.

publics pour mieux les conquérir : langues et cultures régionales vont être aidées à partir des Etats généraux des cultures de France. Le métissage culturel fut encouragé par une loi qui étendait aux étrangers la possibilité de se constituer en association. Les actions en direction des publics défavorisés ou en situation de handicaps furent stimulées. De nouveaux lieux où la culture était la grande absente furent investis : prisons, hôpitaux, maisons de retraite. *La médiation artistique* prit son essor. L'emploi culturel était d'autant plus développé que les notions d'entreprises culturelles, de mélange entre l'économie et la culture avaient émergé. Les industries culturelles n'étaient pas en reste avec la construction des Zéniths et le dispositif d'aide à la création cinématographique (IFCIC) élargit par la suite à l'ensemble des industries culturelles. Création des lois dites des « droits voisins » de 1985 sur les droits de perceptions des artistes (création de l'ADAMI, de la SPEDIDAM et du FCM), droits de reproduction, d'enregistrement, taxe parafiscale sur les entrées aux spectacles : tout un système de protection et d'aide pour le spectacle vivant, la création et la diffusion fut déployé.

Dans le même mouvement se développa la commande publique pour les grands travaux, le Bicentenaire, le grand Louvre, mais aussi par la création de fonds nationaux et régionaux d'Art contemporain. La culture était invitée à participer à l'ambition de *changer la vie* en voulant mettre l'imagination au pouvoir. Elle était convoquée pour juguler les dérives d'une société en crise. La participation citoyenne du public était recherchée. Cette démarche était plus enthousiasmante, en donnant en outre de la visibilité aux actions menées, que de penser la révolution culturelle ou la transformation sociale de façon théorique. L'ambiance était à la fête, à l'hédonisme des années quatre-vingt. Les discours idéologiques étaient remisés au placard, la confiance était donnée aux artistes et aux professionnels de la culture, un travail exaltant autour d'équipes galvanisées par le nouveau ministre "au look qui avait le feeling des années quatre-vingt" offrirent au ministre Lang la réussite escomptée. Même si la droite contestait une nouvelle mise au pas de la culture par le politique par la voix de Marc Fumaroli par exemple qui fustigeait les dérives de ce qu'il appelait « l'État culturel », rapprochant hardiment la politique de Jack Lang, celle de Vichy et de Malraux dans un continuum d'actions en direction du peuple. Quelle était la différence selon Fumaroli entre ces politiques qui avaient en commun d'encourager de grands rassemblements populaires en négligeant les vertus, la rigueur et l'exigence intrinsèque des œuvres d'art ?

La gauche n'était pas en reste de critiques. La fidélité du ministre pour le Président Mitterrand se muait pour certains en « mitterrandolâtrie », d'autres raillaient « la culture en veston rose ». Jack Lang attirait la passion pour son personnage et son action autant que la haine

jusqu'à l'agression physique le 24 mai 1983 rue de Rennes à Paris. L'historien Laurent Martin apporta une illustration de ces critiques à propos de la continuité du ministère Lang par rapport à ses prédécesseurs, plutôt que de franches innovations ou de ruptures fécondes. Sa citation sera suivie de celle de Philippe Urfalino qui dépeint un ministre plutôt agité par l'art de faire toujours plus, avec le souci d'être toujours plus visible, conjuguant faire-savoir et savoir-faire, sans éprouver le besoin d'un combat politique plus radical. Déjà dans certains articles de l'*Humanité* ou dans les *Temps modernes* affleurent les thèmes qui seront ceux des livres de Michel Schneider et de Jean Caune : « la politique menée est moins innovante que Jack Lang ne l'affirme, elle reconduit pour l'essentiel les priorités des gouvernements précédents et ne peut donc rompre les déterminismes qui font de la culture un marqueur social. »<sup>1149</sup>

*Car, si les initiatives associées au nom de Jack Lang furent autant mises en scène que mises en acte, ce fut plus par la simple multiplication des initiatives et des « événements » et par l'art du ministre et de son cabinet de joindre le faire-savoir au savoir-faire que par l'appel au rassemblement contre quelques ennemis ou menaces, en faveur d'une idéologie ou d'un camp politique. [...]. La mobilisation fut davantage « publicitaire » que politique. C'est d'ailleurs ce qui permettra aux successeurs de droite de Jack Lang de reprendre ses innovations. »<sup>1150</sup>*

### **3.4. En 45 comme en 81, un projet inachevé ?**

L'écart entre les modèles de la culture cultivée conservatrice, au service d'une idéologie néo-libérale et les modèles plus proches de l'éducation populaire, ne semblait pas s'être atténué pour autant. Face à ses tentatives de démocratisation par la médiation des créateurs et du tout culturel, l'espoir d'un changement de cap vers une véritable démocratie culturelle, qu'avait stimulée l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981, aurait-il été finalement contrarié ? L'engouement des premières années, était-il déjà retombé ? Ce n'est pas à nous d'en faire le bilan ici, de nombreux auteurs s'en sont emparés. Il n'en demeure pas moins que de nouvelles formes d'actions culturelles, de nouveaux modes d'expression ont obtenu leur légitimité. Cela

---

<sup>1149</sup> Laurent Martin, *Jack Lang Une vie entre culture et politique*, op. cit., p.269.

<sup>1150</sup> Philippe Urfalino, *L'invention...*, op. cit., p.305.



nous évoque le long témoignage que Dumazedier avait adressé à PEC pour la cérémonie du 40<sup>e</sup> anniversaire de l'association en novembre 1985.

L'ambition réactualisée d'une culture populaire, loin d'être un projet contrarié, était surtout un projet inachevé pour reprendre le titre de ce témoignage. Ce texte a déjà fait l'objet en partie d'une analyse dans la deuxième partie de cette thèse. Nous souhaitons nous y arrêter à nouveau, car il en dit long sur l'ambiance de ce milieu des années quatre-vingt. Dumazedier avait choisi de revenir sur son itinéraire personnel tout en le croisant avec celui de PEC.

Son texte était articulé autour de celui du Manifeste qui était au début de toute cette histoire qui commença pour lui le 5 décembre 1944 dans les salons de la préfecture de l'Isère où s'était tenue une sorte d'assemblée générale constitutive de l'association PEC, décrite dans la première partie de la présente étude. Du haut de ses soixante-dix ans, il annonçait d'entrée le caractère non-passéiste de son intervention, en déclarant :

*La nostalgie du passé n'est pas mon fort. [...] Mais qui oserait soutenir que les problèmes du partage démocratique des cultures posés il y a 40 ans sont aujourd'hui résolus, dans une période où la force des ségrégations culturelles et l'insolence des savoirs technocratiques sont si préoccupantes pour une démocratie ?*<sup>1151</sup>

Le chômage endémique installait le désarroi dans les populations dévoilant l'impuissance politique. Le doute progressait, freinant les enthousiasmes. Les prévisions économiques les plus sérieuses, à l'horizon de l'entrée dans le troisième millénaire, restaient moroses. Face à ces constats, que pouvait produire une action culturelle, la plus créative, la plus libre, la plus innovante qu'elle soit, même encouragée par le gouvernement, face à la culture télévisuelle par exemple et à l'influence dominante des industries culturelles sur les populations ?

On l'a déjà dit plus haut, Dumazedier proposait d'ouvrir le chantier de la société éducative par une co-éducation mutuelle, par une autoformation, accompagnée ou plus autonome, individuelle et/ou collective. Il appelait à une transformation de soi-même, face au libéralisme économique qui envahissait de plus en plus les vastes territoires du monde. Il encourageait à son tour des initiatives indépendantes des partis et des idéologies politiques portées par un milieu associatif, tout aussi créatif, qui ne seraient pas dans la course à la rentabilité, ou en compétition face à d'autres acteurs économiques.

---

<sup>1151</sup> Joffre Dumazedier, « L'ambition de culture populaire : un projet inachevé... » op.cit., p. 109 et 112.

Ses idées étaient-elles pour autant démodées, obsolètes ou périmées ? Ne pouvait-on progresser qu'avec des nouvelles technologies, nouvel eldorado d'une société excitée par la révolution du numérique ? De son côté, face à la puissance des industries aliénantes du loisir, Dumazedier restait fidèle à l'esprit du Manifeste, même s'il aurait mérité (projet maintes fois évoqué) d'être remis à jour.

*La création des conditions d'une plus grande convivialité sociale, d'une réduction des conduites délinquantes, d'un accroissement d'une autoformation volontaire et permanente, individuelle et collective notamment face aux agressions publicitaires et propagandistes, passent par une politique plus favorable aux initiatives plus indépendantes d'associations sociales et culturelles volontaires... même si elles ne sont pas « rentables » : tel est l'esprit du manifeste.* <sup>1152</sup>

### **3.5. Médias, philosophie et histoire**

En ce début des années quatre-vingt, le 24 juin 1982, ironie de l'histoire, en miroir à ces événements cathodiques, Roger Louis, un personnage important du petit écran, est décédé à Paris. Professeur de sciences naturelles puis journaliste et présentateur de reportages télévisuels, grand reporter de l'O.R.T.F., également producteur et réalisateur d'émissions radiophoniques, il avait été aussi expert à l'Unesco et fut éloigné des écrans après les événements de 1968. A ses obsèques il reçut les hommages de Georges Fillioud alors ministre de la communication.<sup>1153</sup> Rappelons-nous l'expérience des clubs-télé en milieu rural qu'avait réalisés Dumazedier autour de l'émission *Cinq colonnes à la une*, pour porter la bonne nouvelle du progrès dans les campagnes et y développer la coopération entre les villageois, sous l'égide de l'Unesco et du CNRS, qui fut également à l'origine de l'un de ses tout premiers ouvrages de sociologie appliquée, expérimentale ou participative, comme on dirait aujourd'hui.<sup>1154</sup> Ils avaient milité

---

<sup>1152</sup> Ibid., p.127.

<sup>1153</sup> *Le Monde* du 26 Juin 1982 : [https://www.lemonde.fr/archives/article/1982/06/26/la-mort-de-roger-louis\\_2905457\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1982/06/26/la-mort-de-roger-louis_2905457_1819218.html), consulté le 13 Septembre 2020 : « En 1969, il crée un Centre de recherche pour l'éducation permanente et l'action culturelle (le CREPAC) et une société coopérative de production de films (la Scopcolor), qui produit et diffuse le magazine *Certifié exact*, sur la vie syndicale ou associative, tentative de "contre-télévision" s'attachant à mettre les moyens audiovisuels à la disposition de ceux qui s'expriment rarement à l'antenne. Depuis 1981, Roger Louis était responsable de la section internationale dans l'équipe du *Nouveau vendredi* sur FR 3. »

<sup>1154</sup> Joffre Dumazedier, *Télévision et éducation populaire les télé-clubs en France ...*, op.cit.

ensemble à PEC et Dumazedier lui rendit hommage dans un numéro spécial de la revue *Raison Présente* consacré à la thématique « Culture de masse – culture des peuples ».

Dans son court article, Dumazedier y écrivait que son ami Roger Louis savait qu'en réalité, « l'action directe des médias sur la population [était] faible et que l'influence réelle des télécommunications passe le plus souvent dans chaque milieu par les intermédiaires en chair et en os, souvent groupés dans des associations qui ont été appelées par des sociologues des “guides d'opinions”.<sup>1155</sup> »

Avant son hommage à Roger Louis, dans ce numéro thématique de *Raison Présente*, Dumazedier présentait un autre article « Culture de masse – Culture populaire<sup>1156</sup> » où il tentait d'expliquer l'erreur de prétendre que toute culture de masse est unidimensionnelle et aliénante comme le développait Marcuse. Sous couvert d'offrir la liberté d'entreprendre et de laisser faire en louant la liberté de chacun, une complicité avec les cultures dominantes était à l'œuvre. Elle flattait les instincts violents ou pervers des hommes, conditionnés par cinq heures journalières consacrées à l'écoute des radios, télévisions, disques ou cassettes selon les études du ministère de la culture.<sup>1157</sup>

A la même époque aux Etats-Unis, ce temps était déjà multiplié par deux du fait de l'emprise très puissante des mass-media. Ceci étant, les études qui approfondissaient les préférences des Français pour les sujets qui les séduisaient en regardant la télévision étaient bien plus diversifiées qu'on ne pouvait le penser. Même si, comme on pouvait s'en douter, une émission littéraire comme *Apostrophes* ne touchait que des minorités inférieures à 10 %, cela était le cas pour toutes les classes sociales. « Ce sont les connaissances en matière de santé et de médecine qui viennent en tête, suivies par tout ce qui a trait à la nourriture et à la culture (agri-culture), puis tout ce qui analyse le cœur humain, puis les connaissances qui concernent la société (dont la politique), la terre et la mer, enfin l'éducation.<sup>1158</sup> » Plutôt qu'une pratique culturelle

---

<sup>1155</sup> Joffre Dumazedier in *Raison Présente* N° 64, 4<sup>ème</sup> trimestre 1982, numéro thématique « Culture de masse ou culture des peuples », p. 87. Le concept de « guide d'opinion » était, comme nous l'avons vu précédemment quand la figure de l'animateur émerge au début des années soixante-dix, emprunté à Serge Lazarsfeld.

<sup>1156</sup> Ibid., p. 81 à 85.

<sup>1157</sup> *Développement culturel*, bulletin N°39, septembre 1978.

<sup>1158</sup> *Raison Présente* N° 64, 4<sup>ème</sup> trimestre 1982 op.cit. 82.

uniforme, il s'agissait bien d'une invention personnalisée de l'usage de l'écran télévisuel par chaque individu dans son quotidien.

Les analyses de Dumazedier rejoignaient celles de Michel de Certeau. Il en allait de même disait-il pour toutes les classes sociales, populaires, moyennes ou supérieures qui n'avaient pas un comportement uniformisé, mais plutôt très contrasté, par rapport aux programmes culturels dispensés par les moyens audio-visuels et la réalité de fréquentation de ces mêmes classes sociales dans les théâtres, les Maisons de la culture ou les festivals. Conscient que le maximum de profit était recherché partout, Dumazedier était sans illusions sur le fonctionnement des productions audiovisuelles. Il se demandait néanmoins avec un brin d'utopie si « [...] avec le changement politique choisi par les Français le 10 mai 1981, la télévision ne deviendrait pas, en coopération avec certaines institutions et associations, l'expression actualisée du mouvement historique de la culture populaire ? <sup>1159</sup> »

En attendant, par la fin du monopole de l'Etat, la loi sur l'audiovisuel de 1982 donna des gages à la liberté de la communication audiovisuelle en créant une Haute autorité pour garantir cette nouvelle indépendance. La conséquence immédiate fut la prolifération des radios libres et des chaînes privées. Cette haute autorité devint le 30 septembre 1986 la Commission nationale de la communication et des libertés (CNCL) puis se transformera en Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) à partir du 17 janvier 1989. Cette loi fut aussi particulièrement favorable au monde des entreprises et de leurs actionnaires par l'ouverture à la publicité. Même si Dumazedier ne mettait pas en cause la légitimité des messages publicitaires dans l'économie de l'audiovisuel, il se posait la question de son développement anarchique dans un libre-échange débridé et de ses conséquences sur les contenus de ce qu'il appelait le développement culturel démocratique.

*Sur ce plan, malgré le changement réel, nous ne voyons que continuité redoutable : une lente évolution se poursuit dans le même sens depuis 1969, année où la publicité a été introduite à la télévision « d'État ». La nouvelle loi limitait la durée des messages télévisés à 4 minutes par jour. En 1978, la durée réelle était déjà passée à 2 heures par jour ! La loi de 1974 limitait à 25 % la part des recettes publicitaires dans les ressources des chaînes de T.V., hormis FR3 qui en était préservée. 4 ans plus tard, ces recettes représentaient déjà 50 % du budget d'Antenne 2 et 60 % de celui de TF 1... !*

---

<sup>1159</sup> Ibid., p.84.

*Par la loi de 1982 les ressources publicitaires pénètrent aussi à FR3. Dans toutes les chaînes, le plafond (théorique) de 25 % est supprimé : elles sont « déplafonnées »... Quant aux radios privées ou libres, leurs ressources publicitaires sont par contre plafonnées mais à 80 % des recettes totales : désormais même les radios libres qui, dans les discours politiques devaient être soustraites à l'action publicitaire... entrent dans le moule « souhaité » par les maîtres de l'industrie et du commerce privés. <sup>1160</sup>*

## **4. Temps libre, temps choisi, temps libéré ?**

### **4.1. Que sais-je du loisir ?**

Une nouvelle définition, qui renvoie à un autre paradigme du loisir, avait émergé dans la première moitié des années quatre-vingt. Temps libre, temps choisi, une façon différente de parler de ces temps libérés firent l'objet de productions intellectuelles distinctes, livres, revues, colloques etc. Renouant avec la racine étymologique du mot (en latin *licere*), un temps libéré de ses contraintes, des obligations institutionnelles où il était permis d'être libre sous d'autres formes. On jouait avec les limites de ce qui pourrait, dans son extrême, être aux limites du licencieux. On découvrait que lorsque la vie n'a plus de sens, c'est le temps de vivre qui était désorienté. Il fallait se le (ré) approprier.

Plusieurs essais fleurirent : une revue, un *Que sais-je ?*, jusqu'à un portefeuille ministériel du gouvernement Mauroy qui nommera dans ses rangs un « ministre du Temps libre » pour donner quelques couleurs aux changements annoncés avec l'élection du nouveau Président.

Nous allons à présent, pour clore cette troisième période de notre thèse investir ces nouvelles pièces indispensables à cette biographie intellectuelle du sociologue du loisir.

Roger Sue devint un zélé de premier plan de ce nouveau paradigme du temps libre, après avoir été accompagné vers les sciences sociales par Dumazedier lui-même, qui trouvait fort intéressant son itinéraire personnel, passé par les sciences économiques et les milieux politiques. Ses échanges avec Dumazedier le firent s'orienter vers l'enseignement supérieur où il fit sa carrière universitaire dans les sciences de l'éducation. Suivant les voies de son maître,

---

<sup>1160</sup> Ibid. p. 85.

tout en prenant ses propres chemins, Roger Sue préféra finalement le concept de temps libre à celui du loisir, « éclairé et justifié par une sociologie historique des temps sociaux qui est au centre de [son] travail.<sup>1161</sup> » Tout en ayant suivi les enseignements de Dumazedier, il s'inspira d'autres sociologues comme Durkheim, Gurvitch ou Sorokin.

En 1980, Sue publia dans la collection des Presses Universitaire de France, un *Que sais-je ?* intitulé sobrement *Le loisir* <sup>1162</sup>. Il y consacre quelques lignes en introduction aux problèmes de définition du loisir signalant que la préférence des Français, qui était d'abord pour le salaire, venait de s'inverser au profit du loisir.

Ses concitoyens préféreraient être contraints à gagner un salaire moins élevé et consacrer plus de temps pour leurs loisirs. Aux premières pages de son *Que sais-je ?*, Roger Sue reprend les origines linguistiques du mot loisir, en relevant ses deux sources grec et latines. Son origine grecque est reliée à *scholé* et la latine à *otium* (oisiveté), qui est l'opposée de *neg-otium*, (négociation donc commerce, travail).

[...] *le loisir grec se traduit par scholé, qui signifie tout à la fois loisir et instruction.*  
[...] [Une] *connotation élitaires du loisir supposant un certain niveau d'instruction est encore très présente et sépare les loisirs valorisés socialement des autres. A-scholé définit le travail, l'état de servitude.*<sup>1163</sup>

Sue cite le célèbre aphorisme de Dumazedier déjà rencontré plus haut : « Le loisir n'est pas l'oisiveté, il ne supprime pas le travail, il le suppose.<sup>1164</sup> » Pour nourrir son exposé, il reprend succinctement l'histoire du loisir au travers des siècles passés, toujours dans ses liens au travail. Puis restituant la croissance du temps libre dans l'actualité du début des années quatre-vingt, il rejoue *La Petite peur du XX<sup>e</sup> siècle*, l'essai de Mounier<sup>1165</sup> mentionné dans ces pages, car au sortir de la Libération, redoutant toujours « la substitution de la machine au travail humain, car

---

<sup>1161</sup> Roger Sue, *Temps libre et modernité*, Pronovost Gilles, (sous la dir.), op. cit., p.22.

<sup>1162</sup> Roger Sue, *Le Loisir*, PUF, Paris 1980, 128 p. (*Que sais-je ?*)

<sup>1163</sup> *Ibid.*, p.11.

<sup>1164</sup> *Idem.*

<sup>1165</sup> Emmanuel Mounier, *La petite peur du XX<sup>e</sup> ...*, Op cit

on ne [savait] pas encore régler le problème du chômage par la réduction du temps de travail. <sup>1166</sup> »

Le projet du passage aux trente-cinq heures était dans l'air du temps. Etablissant plus loin que les individus envisagent le loisir plutôt comme, ce que mettaient en avant les marxistes, une forme de récupération des forces physiques, que comme la possibilité d'un développement personnel, il fait le constat de la limitation des possibilités du loisir inégalement diffusé pour les couches les plus populaires de la société. <sup>1167</sup>

Prenant appui sur les résultats des enquêtes de Ripert, Samuel et Dumazedier, Sue déjoue les idées reçues d'une phrase définitive sur la solitude en milieu urbain. « Contrairement à une idée répandue, la grande ville isole plutôt qu'elle ne rassemble. Le surnombre engendre l'anonymat. La foule est toujours solitaire comme le disait Riesman. <sup>1168</sup> »

C'est entre autres pour guérir de ces maux que le loisir a justement une fonction convivialiste et hédoniste par les jeux et les divertissements en tout genre qu'il rend possible. Mais est-il du même style en fonction des différentes catégories sociales ? La consommation ne pousserait-elle pas, comme le décrivait Veblen, dans des attitudes ostentatoires ou de distinction du loisir de classe, à privilégier un mode de vie, par rapport à une qualité de vie ?

On retrouve ici tous les enjeux de la sociologie du loisir investis par Dumazedier. Sue y ajoute un espoir. Il préconise que grâce aux effets de la décentralisation, à l'organisation de nouveaux services aux populations, on puisse encourager, par une incitation à la participation citoyenne, un soutien accru à la vie associative. Même si son optimisme pour l'avenir à court terme reste mesuré. « [...] l'extension des loisirs n'entraînera qu'une faible progression de la socialisation de l'individu ou de son aptitude à la "convivialité", " l'atomisation de la société restera la règle dans le domaine des loisirs comme ailleurs. <sup>1169</sup> »

Parmi les nombreuses hypothèses qui pourraient être avancées sur l'évolution du loisir à plus long terme et sa colonisation des temps libres, Sue en propose deux. La première évoque une croissance économique de biens et de services soutenue, voire augmentée, grâce aux

---

<sup>1166</sup> Roger Sue, *Le Loisir, op. Cit.*, p. 18.

<sup>1167</sup> Ibid., p.36 et 37.

<sup>1168</sup> Ibid., p.43.

<sup>1169</sup> Ibid., p.122.

perfectionnements et aux innovations technologiques de l'électronique et de l'informatique. Dans de nombreux secteurs de production de biens et de services (particulièrement industries culturelles et des loisirs, santé, éducation, information), elle agirait aussi comme un levier économique pour les pays en voie de développement. Dans ce scénario une mise en garde envers une situation sociale potentiellement explosive reste affichée. Un déséquilibre entre des besoins accrus de consommation et donc de production et les effets de l'accroissement du temps libre, reste préoccupant. De même, la baisse des revenus, la précarité liée à la crise, le chômage et l'augmentation des besoins de consommation des loisirs, créent potentiellement une situation explosive.

Le deuxième scénario tient compte des économies nécessaires dans le domaine énergétique, de la raréfaction et de l'obsolescence programmée de certains biens de consommation et de la baisse des ressources naturelles en matières premières. Une conséquence s'impose « [...] à défaut de produire plus il fallait produire mieux ». [En outre] « Quelle que soit la diminution effective de la durée du travail dans ce scénario, le temps libre serait supérieur au temps de travail. Un tel renversement aurait bien sûr d'importantes conséquences sur le comportement de loisir. <sup>1170</sup> » L'évolution des consommateurs irait naturellement vers une demande qui se détournerait des biens d'équipements pour aller vers des loisirs qui favoriseraient le lien social, la consommation culturelle, le bien-être du corps remis en contact avec la nature. Cela pourrait passer par une prise en charge individuelle et/ou collective des productions et des temps libérés pour le loisir qui pourraient être le rôle des associations, coopératives, mutuelles. « Une partie du temps de loisir serait donc utilisée pour des services collectifs ou chacun viendrait participer en fonction de ses aptitudes et de ses goûts. <sup>1171</sup> » Le temps libre muterait en un temps de travail libre, volontaire et partagé.

Même si ces deux scénarios comprennent une part d'utopie, ils dessinent des voies probables qui préfigurent le développement vers une société du temps libre et viendrait compléter la civilisation du loisir questionnée par Dumazedier.

---

<sup>1170</sup> Ibid., p. 124.

<sup>1171</sup> Ibid., p.125.



## 4.2. Une critique idéologique du loisir

Cependant, le loisir tel que l'envisageait Dumazedier pouvait-il être un fait social *sui generis* vraiment distinct du travail ? Cette conception fut opposée aux marxistes pour qui le moi aliéné par un travail salarié, parcellaire, divisé ou en miettes (pour reprendre l'expression de Friedmann) ne pouvait, comme par enchantement, posséder un sur-moi créatif et libéré du temps de travail par le loisir. Ce dernier nommé aussi « non-travail » par Pierre Naville et repris par Robert Plamondon<sup>1172</sup>, lui-même marxiste orthodoxe déclaré<sup>1173</sup>, ne pouvait se définir comme un espace protégé, une activité autonome, en dehors des réalités sociales et des rapports de production.

Plamondon sépare les notions de loisir et de temps libre dans ses travaux en attribuant la première à l'idéologie libérale individualiste et la seconde au courant des sociologues qui avaient travaillé à partir de l'étude des budgets-temps (Sorokin, Szalai).

La civilisation du loisir était sous-tendue par d'autres idéaux pour faire advenir une société plus humaine, plus émancipatrice et égalitaire qui, par ses valeurs d'humanisme, faisait voler en éclats les appartenances à des classes sociales par une capitulation tranquille face aux prédatations capitalistes.

Nous avons trouvé chez Marie-Françoise Lanfant, Marie Charlotte Busch<sup>1174</sup> et chez Robert Plamondon, qui s'était fortement inspiré des deux premières pour son travail de recherche, une remise en cause de la définition du loisir de Dumazedier.

Ces analyses doivent se contextualiser dans une époque de guerre froide, idéologique et politique, polarisée entre les sociétés de l'est influencées par le socialisme soviétique et celles dominées par les pays de l'ouest (Amérique, Canada, Angleterre, etc.). Réputée non-productive,

---

<sup>1172</sup> Robert Plamondon, « Vers une sociologie dialectique du non-travail », Thèse présentée à l'École des Études supérieures de l'Université d'Ottawa en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise ès arts en Sociologie, Ottawa Canada, 1977. <https://ruor.uottawa.ca/bitstream/10393/21737/1/EC55281.PDF>, consulté le 16.01.2021.

<sup>1173</sup> Idem. P.88 Où l'auteur évoque l'idéologie apparente de la société capitaliste incarnée dans l'individualisme. Note 13 : « [...] L'idéologie concerne le monde dans lequel vivent les hommes, leurs rapports à la nature, à la société, aux autres hommes, à leur propre activité. Naturellement nous nous référons au modèle marxiste dans lequel l'idéologie et ses fonctions sociales sont définies exclusivement dans la perspective de la classe dominante. »

<sup>1174</sup> Marie-Charlotte Busch, *La sociologie du temps libre existe-t-elle ?* Mouton, Paris La Haye, 1975. Travail dirigé et soutenu par Raymond Aron.

voire opposée au travail productif, l'oisiveté est l'héritière, comme on l'a vu, des privilèges de la noblesse, du loisir vécu comme une activité de prestige pour l'élite distinguée. Pour les masses laborieuses ce temps vide est laissé en pâture à l'occupation consommatrice des produits et des services de l'industrie du loisir.

Selon le modèle de Marie-Charlotte Busch, le loisir agit sur les classes aliénées comme une compensation aux obligations et réalités inhumaines imposées par le travail, comme une récompense après le labeur, ou enfin comme une activité de remplacement. La séparation entre les réalités du travail et celles du loisir paraît illusoire et par mimétisme elle interdit de les distinguer dans le champ des sciences sociales.

En définitive, la question posée est la suivante : dans une société aliénée, est-il possible que le travail ne le soit pas ?<sup>1175</sup> On passe de l'ère de la production à celle de la consommation où le loisir devient porteur du sens de la vie. Plamondon y voit une vaste mystification, une manipulation de l'industrie capitaliste, de la société du spectacle comme diraient les situationnistes. Sous couvert du loisir, le véritable mobile de ces promoteurs est de vendre toujours davantage, de l'abondance à l'indigestion, avertissait Riesman, rendant le consommateur otage des commerces du capital mondialisé.

*La sociologie du loisir, dont l'expression la plus systématique est la fameuse "civilisation du loisir", se présente alors, comme toutes autres idéologies, comme une réponse mystifiée aux problèmes sociaux. Le premier effet de la signification mythique du loisir est de masquer le support qui a permis son articulation afin d'éviter une remise en question du fonctionnement et du cadre d'une société industrielle déchirée.*<sup>1176</sup>

Les critiques de ces auteurs s'appuient sur le travail d'analyse théorique de Lanfant que nous avons rencontré précédemment. Elle fait état de ses discussions (disputatio) avec Dumazedier : quand elle conteste son explication du loisir (par le délassement, le divertissement et le développement personnel), elle vise « sa congruence en tant que concept opératoire. Cette définition est pour nous le type même de la définition idéologique. Elle repose sur des représentations subjectives érigées en fondement objectif de la réalité. »<sup>1177</sup>

---

<sup>1175</sup> Robert Plamondon, *Vers une sociologie dialectique du non-travail*, op.cit., p. 49.

<sup>1176</sup> Ibid., p.92.

<sup>1177</sup> Marie-Françoise Lanfant, *Les théories du loisir Sociologie du loisir et idéologies* », op.cit., p.243.

Le nouvel humanisme, l'homme nouveau tant attendu par les marxistes ne sera pas l'homme ludens de la civilisation du loisir évoquée par Dumazedier. Ses approches sociologiques sont taxées par Lanfant, Busch et Plamondon d'idéologies libérales, nappées d'enquêtes, de résultats statistiques et de sondages équivoques. Plamondon parle d'une « quantophrénie [qui] s'introduit et s'infiltré partout : mesurer tel est le mot d'ordre. » La quantophrénie était un concept formé par Pitirim Sorokin.<sup>1178</sup>

Les théories dumazedériennes influencées par la sociologie américaine sont renvoyées vers les utopies manipulatrices du grand capital. Les catégorisations subjectives du loisir, tant par ce qu'en disent les sujets interrogés que par le sociologue lui-même, sont mise en doute. Certes, Marie Françoise Lanfant expose la théorie de l'ambiguïté du loisir et des concepts de semi-loisir élaboré par Dumazedier et indique une porosité entre les notions de temps libre, plus marxistes, et celles du loisir, plus libérales.

Ceci étant le loisir ayant un rapport flou avec la réalité, sa conception par ces sociologies dites libérales devient confuse et contradictoire. « Par contre, il est faux de prétendre comme le font aujourd'hui la plupart des spécialistes du loisir, que cette question est purement méthodologique, c'est prendre l'effet pour la cause. <sup>1179</sup> » Loin d'être plus magnanime Bush va jusqu'à opposer dos à dos les sociologies marxistes du temps libre et les sociologies bourgeoises du loisir en citant Dumazedier parmi les auteurs occidentaux les plus en vue avec Veblen, Kaplan, Friedmann et Hourdin mais en soulignant qu'il était considéré « comme un représentant typique de la sociologie bourgeoise. <sup>1180</sup> »

Cependant, laissons Roger Sue nous donner un dernier éclairage sur ces problématiques. Elles nous sont connues grâce aux notes de soutenance de son HDR, dont le titre mélange les deux concepts rajoutant une qualité didactique à celui du temps libre : *De la notion de loisir*

---

<sup>1178</sup> Utilisé la première fois dans son ouvrage *Fads and Foibles in Modern Sociology (Tendances et déboires de la sociologie américaine)* en 1956. Le sociologue de l'éducation Philippe Vienne n'a pas hésité à inventer à ce propos une nouvelle maladie : la « quantophrénie » (Vienne, 2003 et 2005). Pour lui, cette littérature scientifique, souvent proche de l'expertise, est « dominée par des tentations contestables : prophétisme, quantophrénie, sens commun, manipulation rhétorique et importation de "diagnostics" et de "traitements" relevant du complexe sécuritaire américain. »— (Éric Debarbieux, *Les Dix Commandements contre la violence à l'école*, Odile Jacob, 2008, page 60), sources : <https://fr.wiktionary.org/wiki/quantophr%C3%A9nie>, consulté le 24.01.20.

<sup>1179</sup> Robert Plamondon, *Vers une sociologie dialectique du non-travail*, op.cit., p.81.

<sup>1180</sup> Busch p.123.

*aux dimensions éducatives du temps libre.* Comme nous le disions préalablement, Sue fait partie de ceux qui n'ont pas adhéré à la définition en trois D du loisir.

*Je préférerais déjà une définition qui privilégiait la notion de temps social par opposition au temps de travail. [...] L'ensemble des temps hors travail ne pouvait bien sûr être catégorisé sous la notion de loisir. En réalité, il aurait fallu tenir compte des degrés divers de contrainte s'exerçant sur le temps hors travail. Mais même en se lançant dans ce type d'approche très subjective, on ne définissait pas pour autant un temps sans contraintes qui serait celui du loisir. Le loisir comme catégorie pure était une fiction, tout comme le travail de ce point de vue.* <sup>1181</sup>

On le voit, les conflits de définition et de conceptualisation autour des temps libérés, de ceux du loisir ou du travail n'étaient pas prêts de s'éteindre. Ceux pour qui le loisir n'était pas un concept, encore moins une théorie ou une sociologie, ne peuvent éviter qu'il fasse couler beaucoup d'encre chez les sociologues, les philosophes, les économistes, les anthropologues, etc. N'est-ce pas déjà un signal positif quant à la nécessité de le maintenir comme objet d'analyse parmi les disciplines des sciences sociales ?

### **4.3. Un ministre pour un temps libre**

Le ministère du Temps libre, confié à André Henry de 1981 à 1983, était né par le décret du 29 mai 1981. Originaire des Vosges où il était instituteur, le nouveau ministre avait un profil qui semblait correspondre aux attentes du nouveau pouvoir socialiste qui suivant la maxime de Rimbaud voulait « changer la vie », grâce à son passé syndical à la tête du Syndicat National des Instituteurs (SNI) de 1969 à 1974, puis dans la puissante Fédération de l'Education Nationale (FEN), à la commission « culture, jeunesse, loisir » dont il était devenu l'influent secrétaire général à partir de 1974, jusqu'à sa nomination au portefeuille ministériel. Dans un entretien avec Bruno Rieth, il se souvient avoir été convoqué par Mitterrand, quelques jours après la victoire de mai 1981, à son domicile de la rue de Bièvre à Paris. « La politique du temps libre, c'était de donner un sens aux périodes de non-travail qui n'est pas une période du vide.

---

<sup>1181</sup> Roger Sue, *De la notion du loisir aux dimensions éducatives du temps libre*. Note de soutenance pour l'Habilitation à diriger des recherches, document dactylographique 1990. 61p. Bibliothèque Université Paris Descartes, p.24.

Le temps libre ce n'est pas seulement les loisirs, c'est aussi la culture et la vie citoyenne, l'engagement citoyen pour la République. <sup>1182</sup> »

Quarante années après sa nomination Henry se souvient que la mission que lui avait confiée le nouveau Président avait pour ambition de créer « un nouveau temps de vivre »<sup>1183</sup>. Pour y donner du sens le ministre du temps libre créa, en 1983, un Conseil national de la vie associative (CNVA) qui se transformera en Haut Conseil placé auprès du Premier ministre.<sup>1184</sup>

Dans l'insouciance de ces années quatre-vingt et l'euphorie de la victoire de la gauche, on voulait se situer dans le plus direct héritage politique du Front populaire. Mitterrand marqua sa filiation avec le gouvernement Blum qui avait inauguré un Secrétariat d'Etat aux loisirs et aux sports, qui était rattaché on s'en souvient, <sup>1185</sup> d'abord au ministère de la Santé puis à celui de l'Education et des Beaux-arts confié à Jean Zay.

Le nouveau ministre André Henry était, quant à lui, entouré de deux ministres délégués, François Abadie au tourisme et Edwige Avice (Jeunesse et Sport) qui récupèrera le « Temps Libre » quand, trois années plus tard, le tournant de la rigueur et les errances du ministre obligeront Jacques Delors à changer de cap. Quelques frictions et maladresses relevées pesaient ici et là, tant en interne au sein-même du gouvernement de cette direction tricéphale, qu'à la confiance qui était loin de faire l'unanimité du côté des fédérations d'éducation populaire. Le ministre du Temps libre n'avait pas convaincu, nous y reviendrons à travers le point de vue de Dumazedier.

Assistions-nous à une nouvelle philosophie politique qui passait de la notion de loisir à celle de temps libre, tout en restant très liée à la suprématie des lois et des valeurs du travail ?

---

<sup>1182</sup> In *Marianne*, 27 Mars 2017.

<sup>1183</sup> François Mitterrand discours au Vieux Boucau (Landes), 17 Avril 1981, in « Une politique du temps libre ? ... p.13. » C'est aussi le titre d'un ouvrage de Philippe Lamour et Jacques de Chalendar *Prendre le temps de vivre*, paru au Seuil en 1974. Si l'on rajoute les chèques vacances dont bénéficieront encore en 2016, 4 millions et demi de salariés pour leur famille, avec la retraite à 60 ans, le symbolique passage aux 35 heures hebdomadaires qui n'entrera en vigueur qu'avec les lois Aubry du gouvernement Jospin en janvier 2000, la cinquième semaine de congé payés (31 Mai 1982) ; le temps libéré du travail était un changement concret apporté dans la vie des gens précisément et patiemment construit dans ce calendrier.

<sup>1184</sup> Signalons ses mémoires *Le ministre qui voulait changer la vie*, Editions Corsaire, 1996.

<sup>1185</sup> Voir plus haut dans notre première partie.

Titrées justement « Temps Libre », ces questions étaient largement débattues notamment dans *Le Monde*, avec les problématiques soulevées par cette évolution sociétale qui en un siècle avait considérablement défié l'usage du temps et la valeur du travail dans la vie des individus.

Dumazedier l'avait régulièrement analysé dans tous ces ouvrages, articles, séminaires et conférences depuis des années. Sa définition du loisir, les fameux trois D, était souvent rappelée, comme dans cette tribune où l'écrivain Jean Guiloineau avait posé trois simples questions. « Le temps gagné sur le travail a-t-il vraiment rendu les hommes plus libres ? Les a-t-il aidés à prendre en main leur destin et leur vie ? En un mot, la démocratie y a-t-elle gagné ? <sup>1186</sup> »

Du temps de loisir était gagné aussi grâce à l'allongement obligatoire du temps scolaire qui faisait gagner plus de vacances et de temps à soi, tout en contribuant à relever le niveau de formation, de connaissance et de culture des individus. Dans ce même mouvement, le projet d'abaissement de l'âge de la retraite et les chances avérées d'augmentation de la durée de la vie posaient, d'une façon inédite, le rôle et la place des personnes les plus âgées dans la vie sociale, familiale, citoyenne. « La rupture d'un corps social avec ses classes d'âges les plus élevées est un des maux les plus pernicioseux et les plus déséquilibrants de notre société moderne. C'est la rupture avec une mémoire ! <sup>1187</sup> » Ces craintes semblaient partagées par l'entourage de Mauroy et des réseaux de la Fédération Léo-Lagrange dont il avait été l'initiateur alors qu'il était responsable des jeunesses socialistes en 1956 au moment de la commémoration du Front populaire.

Grâce aux travaux de Marion Fontaine,<sup>1188</sup> on peut suivre l'élaboration de cette tentative d'une politique du temps libre devenue le patronyme d'un ministère.<sup>1189</sup> Dumazedier est en bonne place parmi les intellectuels qui nourrissent les réflexions sur ces nouveaux découpages des temps sociaux. Marion Fontaine signale en particulier le retour de cette crainte qu'un temps

---

<sup>1186</sup> Jean Guiloineau, in *Le Monde*, 18 Juin 1981.

<sup>1187</sup> Idem.

<sup>1188</sup> Marion Fontaine, *Une politique du temps libre ? 1981-1983.*, Les éditions Jean Jaurès, Paris 2011, (Les Essais) 107p.

<sup>1189</sup> Les mauvaises langues l'avaient baptisé le ministère « pause-café », dans le registre de l'humour on peut aussi cité Coluche qui au moment de recevoir le César du meilleur acteur pour *Tchao Pantin* en 1983, s'adressant aux deux ministres présents, Jack Lang pour la culture et Edwige Avice qui avait gardé le Temps libre dans sa délégation, Coluche avait eu cette formule « un ministère du temps perdu à un fric fou ! ».

libre, de plus en plus étendu, ne devienne un temps vide, une nouvelle forme d'aliénation, une fuite en dehors du réel un repli sur soi. Cela pourrait conduire à un désinvestissement politique, un dépérissement de la vie militante,<sup>1190</sup> alors que, au même moment, les engagements politiques des deux décennies qui précèdent s'étaient affaiblis et cherchaient de nouvelles expressions.

Parmi l'abondance des gloses sur le sujet figure *La révolution du temps choisi*, préfacé par Jacques Delors, issue des réflexions du groupe de travail Echange et Projet (E&P),<sup>1191</sup> qu'il présidait. Ce texte est un témoignage précieux pour suivre l'évolution des débats dans les cercles intellectuels qui animaient la réflexion du Parti socialiste. « [...] Après le progrès matériel, dont on voit aujourd'hui les limites, une politique du temps pourrait résoudre nombre de problèmes sociaux et porter la société vers un mieux-être. <sup>1192</sup> » Voilà l'ambition de cet ouvrage qui voulait sortir des spéculations philosophiques sur le temps pour inspirer les réformes sociétales attendues pour changer la vie.

Reprenant les réflexions de Szalai sur les budgets temps, les auteurs s'inquiétaient de voir fondre les usages du temps des sociétés industrielles ou post-industrielles en gestation, dans un temps artificiel dicté par les rythmes de production des sociétés marchandes. Les consommateurs seraient à la solde d'un temps pulsionnel sous les pressions du désir, un temps subi du « tout, tout de suite » à l'origine d'un sentiment de manque favorable à des consommations toutes aussi pulsionnelles et addictives. Ce constat était partagé par tous : l'emploi de son temps est de plus en plus contraint. Le temps biologique, personnel s'en trouve mutilé. Plus on a conscience du temps qui passe, plus on souffre du manque de temps disponible à soi, y compris pour ceux qui étaient à la retraite ou au chômage, condamnés à une oisiveté imposée. On finit par s'y résigner : « Le temps est la chose au monde la moins partagée. <sup>1193</sup> » Les critères de mesure d'un temps universel, s'adaptant aux spécificités de chaque individu, en prenant en compte les caractéristiques de son milieu d'appartenance, sont évidemment improbables. Un temps social identique pour tous, obligeant à faire les mêmes activités au

---

<sup>1190</sup> Ibid., p. 23.

<sup>1191</sup> Le livre était écrit par Laurence Cossé et Jean-Baptiste de Foucauld avec de nombreux collaborateurs parmi lesquels signalons la présence de Martine Aubry qui sera ministre de l'Emploi et de la Solidarité du gouvernement Jospin (juin 1997 à octobre 2000) et portera le passage aux 35 heures.

<sup>1192</sup> *Echange et projets, La Révolution du temps choisi*, Albin Michel, Paris, 1980., 255p., p. 25.

<sup>1193</sup> Ibid., p.34.

même moment, devenait plus que jamais illusoire et c'était heureux. Fallait-il pour autant se résoudre à cette perte de sens ou de direction commune ?

Un article du *Monde* du mois de décembre 1976 titrait avec humour « Les Américains s'ennuient le dimanche.<sup>1194</sup> » On y découvrait qu'une importante aciérie avait décidé d'offrir six mois de congé sabbatique tout en continuant à verser un salaire identique à ses employés qui avait été embauchés depuis plus de cinq années consécutives. Une grosse majorité d'entre eux décidait de rester chez eux, de ne rien faire à part se consacrer à regarder la télévision ce qu'ils faisaient déjà pendant 35 heures en moyenne. Ironie du sort, c'était le chiffre emblématique de la revendication de la réduction du temps de travail inscrite parmi les propositions du Programme Commun de la gauche.

*On est « au confluent d'une crise de civilisation proprement dite et d'une crise d'organisation sociale [...] lorsque la vie n'a plus de sens, le temps est désorienté. Entre ceux qui ont un temps trop plein et ceux qui ont un temps trop vide, y a-t-il des gens heureux, et dans quelle proportion ? Qui échappe au malaise du temps ? [...] Le temps bloqué et productiviste correspond sans doute assez bien à certains tempéraments. Est-ce une raison pour en faire le modèle dominant, s'imposant à tous ? Est-ce assez pour fonder un projet de société ? Est-ce une excuse, enfin, pour admettre l'injustice sociale qu'il suppose ? »<sup>1195</sup>*

#### **4.4. Une inlassable conquête**

Parmi ces controverses autour du loisir, la conquête « d'un temps pour vivre » devenait de plus en plus un enjeu sociétal pour les femmes et les hommes de ce début des années quatre-vingt que les commerçants du monde libéral se presseraient de satisfaire.<sup>1196</sup> Pourtant, des

---

<sup>1194</sup> Ibid., p. 231.

<sup>1195</sup> Ibid., p.39-40.

<sup>1196</sup> Valéry Giscard d'Estaing, toujours à l'affût pour faire du neuf dans l'air du temps, avait créé en 1977 un Ministère de la Qualité de la vie auquel sera rattaché celui de la Jeunesse et des sports. Ils seront créés dans deux gouvernements de Raymond Barre. André Jarrot occupe la fonction en premier (1974-1976) puis André Fosset (janvier à août 1976). Notons que le premier avait une biographie étonnante. D'origine paysanne, électromécanicien de formation, garagiste, il fut résistant décoré comme compagnon de la Libération ; il avait réussi de nombreuses actions clandestines sous les ordres de de Gaulle. Avant-guerre il avait aussi été champion du monde et recordman de course de motocyclette.



esprits plus retors se demandaient au même moment, si, à trop vouloir gagner du temps, on ne finirait pas par le perdre. En 1980, le programme du Parti socialiste avait intégré, au côté de la croissance et de l'emploi la notion de « cadre de vie » qui supposait la prise en compte du temps libre. « Il doit y avoir place, en tout état de cause, dans le Projet socialiste, pour un temps libre conçu comme celui qui échappe aux contraintes et permet à chacun de s'épanouir, soit par l'effort individuel, soit par sa participation à des activités collectives. <sup>1197</sup>» Marion Fontaine indique également que dans le projet socialiste figurait l'ambition de créer un grand ministère des loisirs avec la fusion des loisirs culturels et sportifs, des vacances et du tourisme.

Finalement, les questions étaient les suivantes : fallait-il faire évoluer l'usage du temps ou se préoccuper des changements sociétaux ? Toutes ces interrogations n'étaient-elles pas liées ? On ne pouvait remettre en cause les usages du temps sans remettre en cause la logique marchande capitaliste, consommatrice des ressources naturelles et temporelles, peu soucieuse de valoriser les besoins naturels des hommes. Quoi qu'il en soit, cette quête d'un temps libre collectif, mais surtout pour soi, demeurait primordiale, y compris dans les réflexions de Dumazedier. Elle le conduira, on le verra pour la quatrième et dernière grande période de sa biographie intellectuelle vers l'autoformation.

Par ailleurs les réflexions du groupe E&P plaidaient pour des circuits courts entre producteurs et consommateurs afin de créer une économie conviviale de services de proximité entre secteurs marchands et services publics. On y militait pour un tiers secteur, une troisième voie, associative, communautaire, coopérative. Cette ambition se voulait respectueuse des valeurs humaines, des ressources naturelles. La frugalité était mise en avant pour contrer la production accélérée, sans pour autant se priver des bénéfices du progrès. Enfin, le retour à un esprit plus convivial à l'échelle de groupes humains plus restreints, se réunissant sur des principes d'autogestion, de décentralisation, de partage des savoirs et d'entraide étaient revendiqués.

Dumazedier fit une critique de *La révolution du temps choisi* qui allait plutôt dans le sens des thèses soutenues par le groupe E&P. Un nouveau rapport au temps semblait y naître. C'était comme le signe du passage d'une civilisation industrielle à un avenir post-industriel qui relativisait le primat de l'économie, changeant le rapport au travail, valorisant les temps libérés. Dumazedier insistait cependant sur les inégalités persistantes entre le statut des femmes, des

---

<sup>1197</sup> Cité par, Marion Fontaine, *Une politique du temps libre ? ...*, op. Cit., p39.

ouvriers ou des cadres par rapport à leur gestion de ce temps libéré. Il remarquait qu'il était parfois gagné grâce à un temps fraudé. Cette fameuse « perruque », décrite plus haut, était engendrée par un temps de pressions institutionnelles trop fortes, subies et vécues comme une injustice que les ouvriers compensaient en détournant les outils de productions à leur avantage.

Si le temps devient la valeur suprême, le temps libre enrichit la qualité de tous les temps de la vie sociale, ceux du travail, de la famille et des loisirs. Reprenant Raoul Vaneigem, Dumazedier reposa la même question : si les sociétés modernes avaient réussi à ce que leurs sujets ne mourraient plus de faim, n'allaient-elles pas finir par les faire mourir d'ennui ? Cette problématique était déjà ancienne, nous l'avons rencontrée dans sa critique de *La foule solitaire* de Riesman.

Dans ce nouvel article paru dans la *Revue française de sociologie*, Dumazedier rappela que peu de sociologues en France avaient travaillé sur l'observation des usages et de l'emploi du temps des individus en dehors de leur investissement au travail. Certes, ils avaient étudié les contraintes qui pesaient sur les usages du temps, mais ils avaient oublié d'observer les influences cachées des valeurs du loisir sur tous les autres temps sociaux, surtout que, quoi qu'on en dise, le loisir continuait à investir une grande partie du temps libre.

Le loisir demeurait en quelques sortes le maître des horloges du temps libre. Dans la société en mutation de cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, la valeur accordée aux différents temps sociaux exprimée et vécue par les individus méritait de plus amples et profondes analyses qui devaient croiser les approches sociologiques, anthropologiques et économiques.

Dumazedier développe dans son analyse ce que nous trouverons souvent dans sa critique des investigations sociologiques de ses pairs. Il lui semblait que leurs hypothèses rejoignaient trop vite leurs thèses commentant des cas extrêmes, minutieusement choisis<sup>1198</sup> pour les illustrer avec des réponses favorables. La conclusion de son article, après avoir abondamment signalé les mérites de cette révolution du temps choisi, prend des distances par rapport à celle du groupe E&P en posant de nouveaux problèmes.

*Quelle est la dynamique interne au loisir entre le conformisme de la consommation ou de l'habitude et la créativité individuelle ou sociale ? Ces enjeux conflictuels du temps libre entre classes, générations, sexes, sont sous-estimés. Pour les saisir, cette équipe*

---

<sup>1198</sup> « Des cas trop noirs ou trop roses » était l'une de ses formules favorites qui suggérait l'emprise des idéologies sur les théories.

*a-t-elle su élaborer les concepts nécessaires ? Nous ne le pensons pas. Les concepts de temps subi, temps reconquis, temps choisi ont certes un intérêt pratique. Ils ne permettent pas, à notre avis, de saisir la dialectique des rapports entre le temps de travail et le temps familial, le temps de travail et les temps de l'engagement socio-spirituel ou socio-politique et surtout pas le temps de travail professionnel et les temps de loisir ou de semi-loisir. Le jeu dialectique de la détermination des contenus du loisir, par les pesanteurs des forces de production ou de distribution et de celles des classes sociales qu'elles engendrent, n'est pas suffisamment analysé. Et réciproquement, la production ou reproduction d'aspirations, de valeurs du loisir dans les autres temps sociaux, et d'abord le temps de travail, mériterait des travaux interdisciplinaires ou l'économie coopérerait davantage avec la sociologie non seulement dans la collecte des faits, mais encore dans l'élaboration théorique qui, seule, peut révéler leur sens caché.* <sup>1199</sup>

Dumazedier semble en désaccord profond avec cet idiome du « temps libre » qui faisait florès à ce moment-là, quand les Trente Glorieuses étaient déjà de l'histoire ancienne. Dans la désinvolture des années quatre-vingt, on cherchait la solution d'un « mieux-vivre », d'une qualité de vie supérieure en jouant avec toutes les limites morales, institutionnelles, naturelles. Au-delà de toutes ces contraintes, un autre monde serait-il encore possible, semblait être l'ultime question de ce moment post-industriel qui prenait fait et cause pour un modèle économique néo-libéral.

Un autre évènement vint confirmer les préoccupations autour de cet éthos du temps libéré. Ce fut la création d'une revue intitulée sobrement *Temps Libre* dont le premier numéro fut diffusé en février de cette année 1981 par les éditions Denoël. Cette revue comprenait dans son comité scientifique quelques signatures d'intellectuels notoires parmi lesquelles Philippe Ariès<sup>1200</sup>, Hugues de Jouvenel, Jacques Le Goff, Henri Mendras, Jacques Rigaud, Michel

---

<sup>1199</sup> Joffre Dumazedier, Echange et projets, La révolution du temps choisi, *Revue française de sociologie*, 1981, N° 22-2, p. 273- 277 [https://www.persee.fr/doc/rfsoc\\_0035-2969\\_1981\\_num\\_22\\_2\\_3419](https://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1981_num_22_2_3419) consulté le 23/04/2018.

<sup>1200</sup> Philippe Ariès était un précurseur de l'histoire des mentalités. «Traditionnaliste non-conformiste», il avait enseigné dans une école de cadres dans l'Oise, semblable à Uriage, pendant l'occupation, puis fit sa carrière à l'Institut des Fruits et agrumes coloniaux, comme chef du service de documentation, où il fut précurseur dans l'utilisation de l'informatique. Il était aussi directeur de collection chez Plon. Elu directeur d'étude à l'EHESS en 1978, l'année de sa mort, proche de Michel Foucault, il se présentait comme *Un historien du dimanche*, livre qu'il écrira avec Michel Winock, (Paris, Seuil, 1980), et publia quelques ouvrages qui firent date. « Emmené par la vague de la « nouvelle histoire », Philippe Ariès devenait alors l'un de ses papes avec

Serres. *Temps libre* rassemblait un mélange hétéroclite de personnalités intellectuelles, historiens, géographes, anthropologues et philosophes. La direction de la publication avait été confiée à Martine Boiteux chercheuse en anthropologie culturelle. La revue était domiciliée rue de Varenne à Paris, au même endroit que la revue et le réseau de *Futuribles* tenue par la famille de Jouvenel.<sup>1201</sup>.

Michel Serres leur avait offert une magistrale contribution, *Espace et temps*, qui avait été communiquée dans un colloque sur l'aménagement du temps : le temps comme artefact, comme mesure d'un rythme dans le cycle clos et répétitif du monde des planètes et de la cosmogonie qui nous entoure ; le temps comme unité de mesure et de repère, celui des cadrans solaires et des horloges qui « est celui de la stabilité du système de nos planètes. C'est le temps des révolutions, au sens astronomique, que nulle révolution, ptolémaïque ni copernicienne, n'a transformé. »<sup>1202</sup>. C'est un temps étrangement linéaire qui va se substituer aux temps anciens des artisans, des paysans et même des ouvriers ; un temps qui était paradoxalement plus poreux, plus ouvert à l'improvisation et à la créativité que ce temps moderne-marchand duquel on voudrait nous faire croire qu'il puisse advenir un temps libre, alors que cela ne serait en réalité que pour mieux nous contrôler. Mais, n'anticipons pas. Cela fera partie de la démonstration que nous fera, un peu plus bas, Alain Corbin.

La monotonie de nos vies est en fait réglée par des emplois du temps très contraints. C'est ce que Serres appelle le temps réversible, « métro-boulot-dodo », des cadres sociaux où les trois-quarts de nos rythmes journaliers sont enfermés. « De la clôture du couvent aux trois huit de l'usine, l'écureuil humain fait tourner sa cage en croyant qu'il galope, c'est la noria aux

---

Jacques Le Goff, Emmanuel Le Roy Ladurie, Paul Veyne ou Michel de Certeau », ext. de Gros Guillaume, « Philippe Ariès, entre traditionalisme et mentalités. Itinéraire d'un précurseur », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2006/2 (no 90), p. 121-140. <https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2006-2-page-121.htm> consulté le 29/12/20.

<sup>1201</sup> On se souvient des polémiques vues précédemment autour d'Uriage. Bertrand de Jouvenel était l'ami de Raymond Aron, Colette était sa belle-mère. Il fut diffamé par le livre de Zeev Sternhell (Ni droite ni Gauche op. cit.), qui était aussi la base du pamphlet de BHL, *L'idéologie française op.cit.* Il fit un procès en diffamation à Sternhell, qu'il gagna. Mais ce moment funeste fut aussi celui des derniers souffles de vie de Raymond Aron qui fit une crise cardiaque et mourut à la sortie du Palais de Justice après avoir soutenu dans un plaidoyer retentissant son compagnon de plume et professeur légendaire de l'Université des Sciences Politiques à Paris (octobre 83) Inutile de rajouter ici les attaques contre Beuve Méry, Mounier, les fondateurs de PEC, le « réseau Uriage » ... Nous n'y revenons pas et renvoyons le lecteur sur les nombreux articles et livres sur le sujet, particulièrement, P. Assouline, « Enquête sur un historien condamné pour diffamation », *L'Histoire*, n° 68, juin, 1984, p. 98-101

<sup>1202</sup> Michel Serres, in *Temps Libre*, N°1, Février 1980. P. 11 & 13

ânes. [Cet ancestral monte-charge à godets actionné par des ânes. Et pourtant,] la vie est multitemporelle, polychrome, elle est une syrrhèse. Elle baigne dans le fleuve de plusieurs temps. <sup>1203</sup> »

Martine Segalen, dans un article non moins éclairant, propose, elle aussi, une définitive contribution sur *Temps libres et société traditionnelle*, rejoignant les problématiques que nous avons trouvées dans l'analyse des *Femmes innovatrices du Québec*. On y retrouve ce qu'on connaît bien, le temps libre des hommes est loin d'être identique à celui des femmes, y compris dans les sociétés dites avancées. L'héritage des sociétés plus traditionnelles a installé sur elles une lourde inertie culturelle que Martine Segalen analyse en historienne-anthropologue dans le sillage des historiens Maurice Agulhon ou Emmanuel Le Roy Ladurie à *Montaillou, un village occitan*. Aux hommes les jeux de quilles, la pétanque ou la belote dans les cafés « [...] de la veillée au cabaret, de l'auberge au foirail, avec une légitimité d'un temps ludique détaché d'un temps au travail. [...] Tandis que les femmes filent ou soignent les enfants, les hommes fument ou jouent aux cartes. <sup>1204</sup> » Les femmes sont au lavoir public, dans leur chaumière, le four à pain, le jardin ou la cuisine, pour certains des lieux de commérages ou de médisance, même si le rôle de la femme était toujours de veiller à la bonne tenue et à la bonne réputation de la maisonnée. Pendant ce temps-là, les hommes sont dans des lieux publics où ils se reposent de leur dur labeur en se distrayant. Martine Segalen illustre clairement ces différences genrées socialement, aux travers des proverbes populaires qui sont un témoignage très parlant des normes, mœurs, habitudes et comportements dans la société paysanne qui semblaient avoir peu changer entre le Haut Moyen Âge et le début du XIX<sup>e</sup> siècle. :

*« Une femme qui a du temps libre est une paresseuse  
Femme oisive à mal pensive  
Femme qui moult se mire, peu file  
Femme qui peu file, porte vile chemis  
Femme distraite fait tard son fuseau  
[...] Couteau qui ne taille, femme qui ne vaille, si tu les perds, ne t'en inquiète pas  
Femme travailleuse, homme content  
Une femme comme un baril, plus elle travaille, plus elle vau  
Il est d'une femme comme d'un baril, plus elle est occupée, plus elle vaut.  
[...] Femme coureuse, soupe froide*

---

<sup>1203</sup> Idem.

<sup>1204</sup> Martine Segalen, *ibid.*, p 42.

*Elle est rarement bonne ménagère, la femme badaude et rodeuse.*

*[...] La femme qui dispose du temps à elle ne risque-t-elle pas de développer [des] sortilèges ? Ne va-t-elle pas, par excès d'artifice enjôler son époux et porter atteinte à la norme qui veut que le mari domine, ou pis encore courir au dehors, s'exposer au désir des autres hommes ? On voit bien la liaison qui est faite entre la femme qui « se mire » et la négligence des tâches domestiques. <sup>1205</sup>*

Voilà un autre éclairage du temps libre dans une histoire des temps sociaux qui rejoindra les analyses de Nicole Samuel et Madeleine Romer dans l'Equipe de sociologie et des modèles culturels de Dumazedier au CNRS, que nous explorerons en toute fin de chapitre.

L'éminent médiéviste Jacques Le Goff, toujours dans cette nouvelle revue, nous éclaire sur les *Temps du travail, temps de loisir au Moyen Âge*. Ses propos résonnent avec ceux de son complice philosophe Michel Serres sur les problématiques d'emploi du temps rythmées par l'usage des cloches de l'église ou du beffroi, chronomètre religieux ou laïc. Depuis la Rome antique, le loisir était l'apanage des hommes libres des classes supérieures. Quel loisir ou temps libre existait pour les hommes ou les femmes d'avant l'ère industrielle ? Le temps, était-il ainsi compartimenté entre travail et hors-travail ? Si nous relient ces notions à l'étymologie <sup>1206</sup> même du mot loisir, venant de l'ancien français (lez, « il est permis de »), influencé par le latin (licere) plus proche de licence, avaient-elles un lien, un sens ? La forme de loisir de l'Antiquité jusqu'au siècle des Lumières était décidément liée à une forme d'élégance, de style de vie, « Il faut attendre la fin du XII<sup>e</sup> siècle pour que la valorisation du travail conduise les clercs et les nobles à revendiquer pour eux aussi la valeur du travail. « [...] l'oisiveté (otium) monastique se présentant comme une oisiveté laborieuse (otium negotiosum) et la *prouesse chevaleresque* comme une forme de labeur. <sup>1207</sup> »

Pour ce qui est du rythme de vie au quotidien, le repos dominical sera finalement sanctifié, après avoir été arraché au travers des siècles de lutte. Symboliquement, le 1<sup>er</sup> mai commémore les luttes sanglantes notamment aux Etats-Unis pour instaurer la journée de huit heures, le « black Friday » restera dans les mémoires ouvrières. Le calendrier révolutionnaire n'arrivera pas à supplanter le rythme des fêtes et jours fériés du calendrier liturgique. Les cloches

---

<sup>1205</sup> Ibid., p.42 à 44. Un montage qui respecte la mise en page de la revue *Temps Libre*.

<sup>1206</sup> *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Ray, Le Robert, Paris 2012, trois Tome.

<sup>1207</sup> Ibid., p.51-52, en italique dans le texte.

annonceront longtemps, parfois encore aujourd'hui, les matines, laudes, sextes, angélus, vêpres, etc. Le Goff s'inspira de l'ouvrage de Cacérés, *Loisir et travail du Moyen Âge à nos Jours*.<sup>1208</sup>

Le camarade de Dumazedier en Résistance, permanent à PEC et conteur de l'histoire des autodidactes et de l'éducation populaire, regrettait que, à l'époque, peu d'ouvrages historiographiques n'aient traité sérieusement le loisir chez les artisans ou les paysans, à part de le considérer comme un folklore parmi les us et coutumes régionaux dissocié arbitrairement des valeurs du travail. Cacérés constatait qu'il était en effet difficile « [...] de se faire à travers les siècles une idée d'ensemble entre le travail et le loisir des hommes, entre les moments de repos et les journées de labeur, entre les divertissements et la profession.<sup>1209</sup> » Le Goff nous apprend également que l'usage de la montre individuelle était apparu dès la fin du Moyen Âge, permettant de gérer son temps de façon plus personnalisé. Pour arracher des heures, des jours et des semaines de temps libéré, on voit bien à travers ces recherches que le loisir est indissociable de l'évolution des luttes et conquêtes dans des temps sociaux déterminés.

Nous ne pouvions évoquer ces sujets sans mentionner les travaux d'Alain Corbin, historien du sensible et des mentalités, de la psychologie sociale, mais aussi anthropologue. Ce dernier avait senti, lui aussi, l'importance du phénomène des loisirs fixant son essor avec l'industrialisation du pays de 1850 à 1960. Dans cet ouvrage, les auteurs font la part belle au loisir ainsi qu'à ses activités spécifiques. Corbin y écrit de très belles pages sur la pêche à la ligne ou le jardinage comme activité emblématique du temps à soi, tout en dépeignant l'irruption du temps chronométré devenu la préoccupation centrale de la modernité. La citation qui suit, limpide et claire eu égard à son style d'écriture, aurait sans doute convaincu le jeune Dumazedier exégète d'Anatole France.

*A l'aube du XIXe siècle, le temps du paysan, celui de l'artisan comme celui de l'ouvrier était poreux, pénétré d'imprévu, ouvert à la spontanéité, soumis à l'interruption fortuite ou créative. Ce temps de relative lenteur, souple, malléable, occupé par des activités souvent mal déterminées a été peu à peu remplacé par le temps calculé, prévu, ordonné, précipité de l'efficacité et de la productivité ; temps linéaire, strictement mesuré, qui peut être perdu, gaspillé, rattrapé, gagné. C'est lui qui a suscité la revendication de l'autonomie d'un temps pour soi, dont la grâce matinée et la pêche à la ligne constituent*

---

<sup>1208</sup> Benigno Cacérés, *Loisir et travail du Moyen-Age à nos Jours*, Editions du Seuil, Paris 1973.

<sup>1209</sup> Ibid., p. 10.

*des séquences emblématiques. Or le désir de ce temps vide, insidieusement menacé par l'ennui, a paradoxalement suscité un autre temps de loisir et de distraction, à son tour, prévu, organisé, rempli, agité, fondé sur de nouvelles valeurs ; temps-marchandise des premiers clubs de vacances qui ne diffèrent du temps initial de la modernité que par l'absence de travail. »*

Saluée par Dumazedier, cette nouvelle revue, *Temps Libre*, où avait d'ailleurs écrit un des principaux entrepreneurs du "temps-marchandise" André Trigano, était l'occasion pour lui de faire un état des lieux sur les tendances de la sociologie du loisir en Europe, aux Amériques du nord et du sud et ailleurs dans le monde. Sa longue présidence du comité de recherche du loisir qu'il avait fondé dans le cadre de l'Association internationale de sociologie, était mis à profit. Un réseau de chercheurs ainsi créé fut mobilisé pour enrichir la sociologie du loisir du point de vue des différentes cultures et des pays où elles étaient nées. À son tour, il fit, dans la revue *Temps libre*, une contribution où il dégagait quatre phénomènes qui lui paraissaient les moteurs des évolutions des sociétés occidentales dites avancées :

- D'abord la réduction du temps de travail comme une revendication majeure dans tous les pays de l'OCDE, même et peut-être surtout, du fait de l'accroissement du chômage de masse.
- En second lieu les problèmes de nouvelles valeurs qui agitaient la conscience des individus de tous les pays quelle que soit leur orientation politique, avec toujours une prépondérance du loisir investi très majoritairement dans les temps libérés.
- Un troisième phénomène était la progression rapide de l'utilisation des ordinateurs qui accélérât l'augmentation du temps libre sans diminution de la productivité.
- Et pour finir un quatrième élément qui était la préférence de plus du tiers de salariés pour la restriction de leur durée de travail plutôt que pour un accroissement de leur salaire.

Le souci de la protection de l'environnement n'était pas loin de ces considérations, le temps n'étant pas que lié à l'argent, *time is money* ! Partout cette quête du loisir sautait aux yeux des analyses sociologiques. « C'est un fait d'une importance majeure dans la vie sociale, sur lequel,



pour des raisons probablement idéologiques, les doctrinaires du travail, de la politique ou de la famille [restaient] étonnements muets. <sup>1210</sup> »

C'était flagrant chez les jeunes bien sûr, mais de même avec insistance, chez les femmes et également chez les retraités où les fins de vie passive au service des familles, enfants, petits-enfants, n'étaient plus une fatalité, ni une obligation.

Dans sa conclusion, Dumazedier distingua trois courants majeurs des théories sociologiques du loisir dans le monde. La première toujours vive renvoyait systématiquement le primat du travail sur les autres activités humaines. Le loisir n'était qu'un temps résiduel quand l'essentiel du temps devait être consommé, conditionné par les activités professionnelles (du moins quand elles existaient !).

Le second constatait un écart important qui déstabilisait et jetait un trouble sur les consciences, entre les réalités vécues et celles imposées par les institutions familiales, religieuses, politiques. Une libération de soi par une révolution « conviviale », (communautaire et personnaliste disait Mounier) était prônée par ces courants où il situait parmi d'autres, les thèses de Illich, de l'antipsychiatrie sociale de Cooper, de la contre-culture de Rozack. Héritière des mouvements de mai-juin 68, la levée maximum de toutes les contraintes, la jouissance dans l'expression de soi garnie d'une autonomie la plus complète possible étaient recherchées.

Le troisième courant des théories sociologiques du loisir s'inspirait des deux précédents en visant la création de nouvelles valeurs existentielle intégrables dans le quotidien, tout en respectant son environnement, pour retrouver une harmonie entre soi, la nature et les autres. « Le loisir est une source à la fois utopique et novatrice de modèles culturels. Ceux-ci changent la manière de travailler, d'étudier, de s'engager. <sup>1211</sup> » On reconnaît dans ces trois courants les propositions du groupe E&P. Nous avions à faire à une communauté de pensée, le livre préfacé par Jacques Delors était chroniqué en fin de revue. Signalons, pour compléter ce que nous donne cette archive, deux articles de Nicole Samuel sur des colloques qui s'étaient tenus l'un en Italie sur les formes de la connaissance confrontées à l'histoire, aux sciences et à l'éthique, le second au Québec, qui s'était concentré sur les problématiques de la culture populaire. Pas étonnant

---

<sup>1210</sup> Ibid., p67.

<sup>1211</sup> Roger Sue, *Vers une société du temps libre ?* Paris, Presses Universitaires de France, Avril 1982, 171 pages, (Sociologie d'aujourd'hui).

non plus de trouver dans les dernières feuilles de la revue, sous la rubrique Paroles et Ecrits un court article qui présentait le *Que sais-je ?* sur le loisir de Roger Sue.

#### 4.5. Temps libre, mythe ou réalité ?

Dans cette même famille d'intellectuels, examinons à présent un autre ouvrage de Roger Sue, publié en 1982<sup>1212</sup>, qui formula à son tour de nouvelles interrogations et critique sur ces idiomes du loisir et du temps libre. Après la question d'une nouvelle civilisation du loisir posée par l'ouvrage pionnier de Dumazedier en 1962, une génération plus tard, Sue se demandait si nous n'allions pas plutôt *Vers une société du temps libre ?* On y retrouvait les mêmes préoccupations que celles du sociologue du loisir, mais avec des réponses qui voulaient ouvrir sur d'autres alternatives qui lui semblaient plus réalistes et vraisemblables. Déjà rencontrée plus haut, on y retrouve les revendications d'un tiers secteur proposé par Yvan Illich et son économie informelle ou d'une économie quaternaire conceptualisée par Jacques Delors et le groupe Etude et Projet (E&P), pour sortir de l'ère post-industrielle. Sue cherche à proposer des chantiers nouveaux entre loisir et travail, dans le vaste champ de l'économie sociale et solidaire qui deviendra son fil rouge. On les retrouvera une vingtaine d'années plus tard dans un nouvel essai qui paraîtra en 2001, *Renouer le lien social*<sup>1213</sup>.

Dans la lignée d'autres économistes, Sue entrevoyait la possibilité d'une vie meilleure, y compris avec moins de croissance, la fin du mythe des sociétés d'abondance et de leur modèle économique avec l'arrivée de résultats de croissance à taux négatifs. « Les idéologies produites par la société industrielle déclinent au même rythme que le système économique qui en était constitutif. En cela, Marx avait diablement raison. Les idéologies ne sont plus que des mythes parmi lesquels il faut également inclure celui de la société post-industrielle. »<sup>1214</sup>

La crise de la valeur travail était là encore largement commentée. Chômage, révolution du temps choisi et temps libéré y étaient décidément les ingrédients prospectifs pour initier des

---

<sup>1213</sup> Roger Sue, *Renouer le lien social Liberté, Egalité, Association*, Paris, Odile Jacob, 2001, 254 p.

<sup>1214</sup> Roger Sue, *Vers une société du temps libre ?* op. cit. 21. (c'est nous qui soulignons).

changements profonds. Ceci étant on sentait, comme annoncée dans son *Que sais-je ?* sur le loisir, une tentative de critique des valeurs développées par Dumazedier autour de l'idiome du loisir. Il faisait le constat qu'il y avait malgré tout, dans sa théorie sociologique du loisir, un fort lien avec la valeur travail. Y compris dans la fameuse formule où le loisir n'était pas considéré comme l'envers ou le contraire du travail, où il le supposait. Même suggéré aussi subtilement en ouvrant sur une réelle autonomisation par rapport aux valeurs du travail, toute l'approche de Dumazedier n'excluait pas assez radicalement, lui semblait-il, une dépendance des valeurs du loisir à celles du travail.

Notre hypothèse est la suivante : *La Société sans école* d'Illich était bien sûr une formule utopique, excessive et provocatrice mais vendeuse. De la même façon, une société du temps libre, sans travail, sans école, même une civilisation du loisir sont de belles formules, souvent choisies par les éditeurs, destinées surtout à faire un bon titre de livre suscitant controverse et polémique dans les médias et parmi la société intellectuelle. Mais prises à la lettre, elles conduisent à des impasses, à un leurre théorique et ne tiennent pas leurs ambitions face aux sondages, aux enquêtes et aux observations sérieuses et approfondies de la réalité. Ne s'agirait-il pas, plutôt que de passer brutalement d'une civilisation centrée uniquement sur l'école, le loisir ou le travail, de privilégier des solutions d'évolution alternatives, sans souffler toujours le chaud et le froid, mais dans une continuité critique, capable d'imagination et d'innovation ?

Quoi qu'il en soit, sur ce sujet, la deuxième partie de *Vers une société du temps libre* est plus explicite. Le problème central que pose Sue est la confusion qu'il perçoit entre le temps du loisir et les activités de loisir, contenant et contenu, une question somme toute assez classique. La quantité d'activités accumulées au détriment de la qualité du loisir devenait écrasante au moment où le temps libre était quantitativement supérieur au temps consacré au travail. La responsabilité sociétale, quant à l'accès à ces activités et aux orientations à leur donner, était une des questions urgentes à traiter. On ne pouvait selon Sue se défaire en invoquant la liberté et l'égalité devant les choix des citoyens. « Comme si la société pouvait se désintéresser de ce qui sera l'essentiel du temps vécu par ces membres. <sup>1215</sup> »

L'ennui, ou la gêne devant ces choix, n'était-il pas ressenti par une majorité dans la population ? L'échec de l'accès et de la démocratisation de la culture n'avait-il pas été un contre-exemple pour l'accès égalitaire devant les loisirs ? Vie familiale, fréquentation des

---

<sup>1215</sup> Ibid., p.92.

programmes télévisuels et des offres des technologies nouvelles qui s'annonçaient et enfin ce que Dumazedier appelait les semi-loisirs (travaux domestiques, jardinages, bricolages, etc.) accaparaient les Français, plus que tout autre activité.

Le fruit, la plus-value de toutes ces activités, n'allait-il pas inévitablement au bénéfice des patrons des industries de biens et de services du loisir... Cela confirmait un échec face aux qualités plus nobles du temps des loisirs qu'ambitionnait Roger Sue. On ressentait le même fiasco que celui de la démocratisation culturelle qui restait inaccessible au plus grand nombre pour de nombreux observateurs. « D'une certaine manière le loisir-consommation s'oppose au temps libre en réduisant la part de liberté et d'autonomisation de chacun. <sup>1216</sup> »

Le télétravail était déjà décrié, à cette époque, comme un nouveau péril annoncé qui sera destructeur des liens sociaux favorisant l'éloignement des groupes sociaux et des individus entre eux, médiés par un écran d'ordinateur aux mains des marchands et des publicitaires. Enfin, l'éducation à l'école était également dans le viseur des critiques de Sue. Il rejoignait les théories de Dumazedier, sans le mentionner, sur la société éducative, largement étudiées plus haut. « Il faut donc distinguer solidarité et éducation. La mission de l'école doit être éducative dans le plein sens du mot. [...] L'école ne peut continuer de rester sourde à l'évolution sociale. Or, cette évolution est plus que jamais placée sous le sceau du temps libre. <sup>1217</sup> »

Le manque de moyens publics était également stigmatisé avec moins de 2 % du budget de l'Etat consacré au ministère de la Culture et à ceux du Sport de la Jeunesse et des Loisirs... La gauche venait d'arriver au pouvoir et Roger Sue voulait garder un espoir dans les nouvelles mesures gouvernementales annoncées, d'une dynamique pour la culture et les loisirs semblable à celle du Front populaire de 1936.

Plus pessimiste, dans un nouveau chapitre, Sue se lance dans une comparaison avec les célèbres concepts freudiens. Il joue sur ce qui était devenu sous sa plume « le principe de loisir et de réalité », le mythe du loisir masque la réalité qui est d'un vide abyssal. La condamnation du mythe de la civilisation du loisir était celui d'un rêve libertaire inatteignable, qui semblait être démenti face à la réalité. Nous en présentons quelques sentences : « Il ne suffit pas de disposer de plus de loisir pour améliorer la qualité de la vie. C'est un mythe dont il faut se défaire. [...] Le mythe de la civilisation des loisirs est un mythe tenace. [...] Mythe

---

<sup>1216</sup> Ibid., p. 113.

<sup>1217</sup> Ibid., p.121.

quotidiennement alimenté par le discours publicitaire, par les médias et fortement soutenu par une industrie des loisirs en expansion. <sup>1218</sup> »

Bien sûr les propositions pour sortir de ces impasses arrivent dans les derniers chapitres et la conclusion. Les notions de travail libre, d'utilité sociale <sup>1219</sup> ou collective, d'expérimentation sociale pour aller vers une nouvelle citoyenneté étaient dans les propositions de différents acteurs et mouvements sociaux de cette époque, comme nous avons pu le voir dans ce qui précède. Ces idées étaient reprises et développées par Roger Sue qui en fait un projet dynamique pour le futur. Les concepts de créativité, de polyvalence, de pluri, d'inter-disciplinarité, sont mis à profit partiellement héritées de la pensée complexe d'Edgar Morin, *Pour sortir du vingtième siècle*. De la même façon que dans les théories exposées précédemment, Sue y fait place aux idées convivialistes où l'on retrouve Yvan Illich ainsi que la *fun morality* que nous avons déjà rencontrée conceptualisée par Martha Wolfenstein. Le partage des ressources et de l'emploi, la réduction du temps de travail, avec la fameuse formule du « produire plus tout en travaillant moins » sont pareillement reprises dans l'essai de Roger Sue.

Pas d'idées ou de projets révolutionnaires, certes, mais la confirmation d'une communauté de pensée qui restait ouverte aux contradictions, parmi tous ces différents acteurs, dans l'ambiance intellectuelle du début des années quatre-vingt. Étant lui-même enseignant et chercheur, prenant la suite de Dumazedier à l'Université de la Sorbonne, Sue continuera à nouer un dialogue fructueux avec celui qui l'aura patiemment fait passer des sciences politiques aux sciences humaines. Il aura des discussions de fond avec Dumazedier, parfois très animées, mais toujours respectueuses et fraternelles.

*J'en témoigne : au plus fort de nos discussions, et même face à des désaccords assez fondamentaux sur l'évolution travail-loisir par exemple, J. Dumazedier n'a jamais manié l'anathème et a toujours laissé sa porte ouverte pour reprendre le fil d'un dialogue sans concession. Sa passion et son authenticité l'ont parfois entraîné à dépasser les normes académiques ou diplomatiques (dont il n'a jamais fait grand cas)*

---

<sup>1218</sup> Ibid.p.131.

<sup>1219</sup> Les travaux d'utilité collective et autres emplois aidés verront le jour dans cette période, notamment sous le gouvernement Fabius dès l'année 1984 ; suivront les "jeunes volontaires", les "emplois jeunes", ou ceux d'initiative locale etc. Dans un entretien du 23 mars 2016, dans son bureau, à la Sorbonne (Université Paris-Descartes), Roger Sue nous avait confié qu'il avait travaillé au Cabinet de Laurent Fabius et dans les commissions du Parti socialiste. On peut légitimement penser que ses propres réflexions et celles de E&P ont alimenté les décisions gouvernementales ...

*de l'échange. [...] Pour ceux qui ont été disposés à discuter sur le fond, c'est au contraire une vraie tolérance et une réelle ouverture aux idées des autres, même pour ceux qui se sont écartés de ce qui est le plus cher à ses yeux, le respect des méthodes de la sociologie empirique, le souci de la preuve expérimentale.* <sup>1220</sup>

#### **4.6. Le ministre et le Père Noël, « on a perdu le temps libre. »**

Suite à de nombreuses maladroites, une gestion brouillonne et des relations difficiles avec les autres membres du gouvernement et des médias le ministre du Temps libre sera remercié. Il aura suscité de nombreux espoirs et projets, mais laissera un bilan mitigé. Le ministère du Temps libre aura eu une courte vie de 22 mois et un jour, très exactement, 1 an, 10 mois et un jour. Une année après sa création, Joffre Dumazedier avait fait paraître un article dans les *Cahiers de l'Animation*. Il réagissait au souhait du ministre qui dans un entretien au *Monde* espérait lancer un grand courant populaire autour de ses actions. Les dernières phrases de son interview étaient : « On le voit, l'aménagement du temps est une affaire complexe et une œuvre de longue haleine. Il met en jeu bien des habitudes et se heurte à de multiples contraintes. Mais le grand courant populaire que nous espérons en faveur du temps libre nous permettra d'avancer. <sup>1221</sup> »

En réponse à ces positions, Dumazedier publia un long article <sup>1222</sup> « Le ministre du Temps libre n'est pas le Père Noël ! » sur lequel nous reviendrons en détail. Marion Fontaine constata que le ministre s'était fait « coincer » à la fois dans son propre cabinet où il n'avait pas les mêmes visions que sa ministre déléguée Edwige Avice (Jeunesse et Sports) et auprès de Jack Lang « le ministre des artistes » qui n'était pas tout à fait sur son ambition pour une culture populaire, comme nous l'avons vu plus haut. Geneviève Pujol nous a confié qu'elle avait elle aussi fait paraître une tribune dans le même journal du soir où elle s'exclamait : « On a perdu le temps libre, et c'est tant mieux. Un ministre mieux inspiré que le premier titulaire n'aurait fait que de plus jolis ronds dans l'eau. Le temps libre dépend de tant de facteurs économiques,

---

<sup>1220</sup> Gilles Pronovost, (sous la dir.), *Temps libre et modernité ...*, op. cit., p.23.

<sup>1221</sup> Entretien dans *Le Monde* du 25 Juillet 1981.

<sup>1222</sup> Joffre Dumazedier « *Le Ministre du temps libre n'est pas le Père Noël !* » in *Les cahiers de l'animation*, N° 35, 1982

sociaux et culturels qu'on ne peut prétendre le gérer. <sup>1223</sup> » Elle était très critique par rapport au travail de l'administration et des fonctionnaires, mais aussi des associations qui étaient tombées dans un clientélisme pour s'attirer les faveurs du nouveau ministre, ravivant leurs vieilles rancunes et leurs oppositions idéologiques ou religieuses.

Dumazedier dans son article était sur ce même constat regrettant les divisions politiques entre les militants associatifs qui n'avaient pas permis d'engager le vaste mouvement attendu par le Ministre. Au demeurant, un ministre ne pouvait pas porter une mobilisation de cette ampleur sans le concours des associations et fédérations. « Il a besoin d'être soutenu ou stimulé par une rénovation du mouvement historique de la culture populaire. <sup>1224</sup> »

Puis, Dumazedier déroule succinctement les différentes phases qui avaient conduit à la fameuse inversion historique du temps libre. Le loisir était devenu plus important à l'échelle de la vie humaine que le temps du travail depuis la fin des années soixante-dix. Il fait ainsi la démonstration que le temps libre est bien le résultat d'une conquête de revendications et de luttes sociales contrairement à ceux qui en font la victoire de la main invisible du marché sur les consommateurs aveuglés. C'est un temps gagné par les enfants dans leurs libertés acquises dans leurs relations à leurs parents, les travailleurs dans les négociations avec leurs employeurs, les femmes qui s'émancipaient de leur foyer, les personnes âgées par rapport à leurs obligations familiales, les croyants sur leur pratique religieuse. Chacun pour ce qui le concerne dans sa vie personnelle, familiale ou professionnelle avait augmenté son temps libre, pas à pas, de façon bruyante, au besoin par des rapports de force entre partenaires sociaux par exemple, ou de façon beaucoup plus silencieuse, sur des pattes de colombe, dans l'intimité des relations humaines.

*Pour rejoindre les remarques de Sue, cette révolution culturelle menée « sans tambour ni trompette [...] peut être mystificatrice autant que libératrice. Elle peut détruire le travail ou le rénover, affaiblir l'engagement institutionnel ou le recréer sur des bases plus autogérées par les groupes. Elle peut infantiliser l'individualité ou la reconstruire sur des bases plus authentiques, plus près des sources de l'enfance, plus proches du désir. <sup>1225</sup>*

---

<sup>1223</sup> Le Monde, le 17 Décembre 1983.

<sup>1224</sup> Joffre Dumazedier, « *Le Ministre du temps libre...* » Op.cit., p1.

<sup>1225</sup> Ibid., P.3.

Quant aux engagements militants, socioprofessionnels, syndicaux, politiques, religieux, dans toutes les sociétés post-industrielles comparables au niveau de développement à la société française, le constat est identique. Moins de dix pour-cent des groupes concernés sont mobilisés pour ces activités. Les catégories politiques des gouvernements ne changent rien à ces tendances. Y compris pour la relation aux livres ou aux pratiques audio-visuelles (TV, radio, presse écrite) à part des différences très marginales, on constate pratiquement les mêmes comportements chez les individus. Les arguments très répandus par certains intellectuels, certains animateurs culturels, ou par des militants associatifs eux-mêmes ne s'avèrent pas exacts par rapport aux observations. Ce nouveau temps social du loisir n'a jamais été une formule magique pour augmenter les engagements des citoyens. Du reste, Dumazedier avait lui-même fait ce constat dès la première enquête d'Annecy comme nous l'avions vu dans le chapitre 9.

De la même façon, ce temps, libéré pour des activités volontaires, peut être contraint par des obligations familiales, de formation, de santé, etc. C'est la raison pour laquelle il est impropre de parler du ou des loisirs en général. Il faut « [...] distinguer clairement temps libre et loisir. Tout loisir est temps libre, tout temps libre n'est pas loisir. <sup>1226</sup> » Là encore c'est une différence profonde par rapport aux thèses de Roger Sue. Ce sont bien des valeurs, des attitudes nouvelles face aux obligations de la vie privée ou en société qui étaient en train d'émerger saisies, perçues et découvertes par Dumazedier. Au demeurant, il se disait à nouveau être très surpris d'être le seul à décrire ces phénomènes sociaux parmi ses collègues des sciences sociales.

Ceci étant, au même moment, les publicitaires n'étaient pas dupes. Toute une industrie était en route pour promouvoir toutes sortes de produits et de services en bricolage, activité de plein air, dressage animal, sport, pratique artistique, soin du corps, etc. Loin des questions morales, de craindre telle pratique ou d'en valoriser une autre, indifférentes aux critères esthétiques toujours approximatifs et souvent injustes, les personnes développaient des valeurs, des engagements et styles de vie sans en avoir attendu, ni même demandé l'autorisation (licere) d'où qu'elle vienne. C'est au contraire, le fruit défendu qui motive les individus, reprenant la formule du livre célèbre de Foucault, « [...] “la surveillance et la punition” des autorités professionnelles et autres, entraîne une mutation profonde des aspirations dans les libres rapports à la nature, à autrui, à soi-même. <sup>1227</sup> »

---

<sup>1226</sup> Ibid., p.5.

<sup>1227</sup> Ibid., p.7., *Surveiller et punir* de Foucault, Sartre aussi avait une formule fameuse qui pourrait résumer cette situation : « On n'a jamais été aussi libre que sous l'occupation », où comment se jouer des contraintes ?



Dumazedier écarte également d'un revers de main les accusations d'un vieil individualisme libéral ou d'un anarchisme inconséquent et débridé qui se serait soudainement emparé des populations dociles. Les faits observés montraient au contraire qu'il s'agissait de pratiques personnelles venant des gens eux-mêmes qui organisaient librement et volontairement leur style de vie et leurs activités. Toutes ces raisons faisaient qu'il était farouchement attaché au terme de loisir, pris dans le sens d'un même respect que celui accordé aux Etats, celui d'une libre capacité des individus à disposer d'eux-mêmes.

#### **4.7. « Une époque touche à sa fin. »**

Cela ne changeait rien par contre à une remise en compte profonde des rapports entre les personnes dans le travail, les associations ou la famille, contre l'usure des habitudes instituées, les conformismes stériles, les formes de relations institutionnelles imposées d'où le sens avait fini par s'échapper. Cela serait « [...] oublier un peu vite la variété des motivations inconscientes ou conscientes, l'hétérogénéité des temps sociaux qui fait varier les normes qui régissent le rapport de l'individu à l'institution. <sup>1228</sup> » Dumazedier tenait beaucoup à cet héritage de Gurvitch et d'Halbwachs. La dialectique, la richesse et la diversité des approches rendaient la relation aux technologies nouvelles, aux évolutions et aux révolutions de la science passionnante. Il fallait les faire entrer dans les problématiques, plutôt que de les tenir éloignées par trop de peur ou de méfiance. De même Dumazedier mettait à distance les rêveries ou les pensées qualifiées « d'utopiennes », même si elles étaient souvent salutaires, voire nécessaires pour accompagner les périodes de transition.

Parmi les mesures nouvelles lancées par le ministre du Temps Libre, Dumazedier applaudissait l'initiative des chèques-vacances. Ce projet sera une avancée incontestable pour les populations les plus pauvres, mais il fallait pouvoir aller encore plus loin, surtout dans les échanges interculturels.

Contre le racisme et toutes les formes de ségrégation sociale, il proposait de favoriser une véritable politique de jumelage, « [...] *entre cités de pays différents du nord et du sud, des échanges entre familles françaises et étrangères volontaires [...] dans les*

---

<sup>1228</sup> Ibid., p.8.

*quartiers où la densité des étrangers est la plus forte.*<sup>1229</sup> » Son projet était de « *contribuer activement à la naissance de la culture pluriethnique dont la société française d'aujourd'hui a un besoin urgent. Le temps libre est un temps où les conflits culturels sont les plus forts et aussi un temps où les cultures locales, régionales, traditionnelles sont les plus dynamiques.* »<sup>1230</sup>

Vision cohérente entre l'ici et l'ailleurs, l'autre et le même, que nous avons vue discutée et travaillée dans les colloques de PEC, sans évincer ou craindre le conflit ou les dissidences tout en essayant de situer les urgences de l'époque. La coopération entre les différentes directions ministérielles sport, culture, affaires étrangères, tourisme, était également suggérée. Les bistrotts ou les "café-clubs" comme il les appelait, des sociétés mixtes pour des librairies artisanales ou des fabriques de jouets pouvaient faire ce lien entre une économie du commerce et du profit et des lieux intermédiaires ou alternatifs, comme on dirait aujourd'hui. Dans tous les cas, ces expériences mettant sur orbite un tiers-secteur en lien avec les pratiques et les désirs des populations environnantes étaient bienvenues. Partout des activités d'autoformation, de gestion autonome et décentralisée étaient à inventer, en cela le phénomène des congés payés de 1936 était dépassé.

Au final pour Dumazedier le ministère du temps libre loin d'être

*[...] une fantaisie nostalgique [était] un acte de signification historique beaucoup plus important encore qu'en 1936. [...] Une politique du temps chômé, pour légitime qu'elle soit, ne remplace pas une politique du temps libre. [...] mais un ministère quel qu'il soit ne fait pas tout ce qu'il souhaiterait. On ne peut pas tout attendre de lui, lui aussi a besoin de courants d'opinions forts. Le ministère du Temps libre n'est pas le père Noël.*<sup>1231</sup>

Dégagé des jeux sournois de politique partitiste, de concurrence entre les leaders associatifs et leur organisation, au moment du retournement des temps sociaux du travail vers le loisir, une

---

<sup>1229</sup> Ibid., p.9.

<sup>1230</sup> Idem, Le concept de culture pluriethnique est souligné dans le texte et employé trois fois. Nous ne l'aurions pas utilisé aujourd'hui pour ses allégations que nous pourrions qualifier "d'ethniste ou de communautarisme" Mais ce serait une erreur d'anachronisme ou de rétroactivité déplacée par rapport aux dérives de violences que nous avons connues récemment.

<sup>1231</sup> Joffre Dumazedier in *Cahiers de l'animation* N° 35, 1982, p14.

nécessaire invention historique, de nouveaux modes de productions et d'échanges des savoirs, étaient attendus.

Comme annoncé, revenons-en à un peu de sociologie, dans les laboratoires du CNRS où Nicole Samuel et Madeleine Romer travaillaient toutes les deux dans le groupe de sociologues qui, avec Dumazedier, exploraient la sociologie du loisir et des modèles culturels. Les divergences entre les notions de temps libre et de loisir vont être mises au net, grâce à de nouveaux éclairages.

Nicole Samuel et Madeleine Romer publient en 1984 *Le temps libre : un temps social*,<sup>1232</sup> qui va nous permettre de clarifier les théories et concepts autour de ces questions du temps libre dans leurs liens avec le loisir. La qualification de temps social renvoie à des activités sociales vécues et saisissables dans leur réalité sociétale sans passer par le prisme de considérations de métaphysique, d'astrophysique, de biologie, ou de psychologie, même si nous avons vu que le résultat croisé de ces recherches scientifiques ou des sciences humaines entre elles étaient très enrichissantes. Le sujet des analyses proposées renvoie à des pratiques et des activités objectivables dans des temps sociaux déterminés. « [Ceux-ci] expriment le changement ou le mouvement des phénomènes sociaux par rapport à d'autres phénomènes sociaux pris comme point de référence. »<sup>1233</sup> Ils ont été conceptualisés par des sociologues américains Sorokin et Merton. Ce travail sur les temps sociaux permet de tracer une trame de la vie sociale dans sa culture, son époque, ses rythmes et ses moments d'interaction avec d'autres phénomènes sociaux individuels ou collectifs. Les temps sociaux sont des temps créateurs de valeurs nouvelles qui font émerger de nouvelles règles, de nouvelles normes, de nouveaux rapports sociaux entre les gens. Partant des théories de Dumazedier contenues dans sa *Sociologie empirique du loisir*, Nicole Samuel précise que « le temps libre n'est pas une catégorie homogène : il englobe le temps des engagements religieux, celui de la participation politique et syndicale et enfin le temps de loisir, défini comme la partie du temps libre dont le contenu est orienté vers la réalisation de la personne comme la fin dernière. »<sup>1234</sup>

---

<sup>1232</sup> Nicole Samuel avec la coll. de Madeleine Romer, *Le temps libre : un temps social*, Paris, Librairie des Méridiens, Klincksieck, 1984, (Réponses sociologiques, CNRS), 207 p.

<sup>1233</sup> Ibid., p.9.

<sup>1234</sup> Ibid., p.11.

A ce stade de définition des liens entre temps libre et loisir, les différences avec Roger Sue s'affirment. Roger Sue avait, disait-il, abandonné le loisir. C'était un concept qui était peu considéré par les sociologues et les universitaires. Sue se remémorait une réflexion d'Alain Touraine qui lui disait au début de sa carrière, quand il participait au séminaire de Dumazedier au CNRS : « Vous êtes avec Dumazedier ? Ne travaillez pas sur le loisir, c'est un sujet mineur ! »<sup>1235</sup> » Au contraire pour Nicole Samuel et Madeleine Romer travailler avec Dumazedier c'était voir poindre dans ces temps de loisir, à l'horizon du paysage social de la fin du siècle passé et pour les années 2000, ce qu'elles appelaient un éthos des sociétés post-industrielles et post-consommatoires. Par le loisir étaient en train de s'installer des valeurs de créativité, d'affirmation de soi, de frottements, de mélanges inédits, entre les cultures d'origine autochtones ou étrangères où émergeaient de nouvelles conceptions, des interactions inédites de la vie sociale dans de nouvelles solidarités. L'évolution de la durée du travail en France était analysée et présentée de façon claire et détaillée depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à 1984, l'année où le livre fut publié. Une part belle est donnée là encore à une approche sociohistorique, pour rendre compte du temps présent.

Profitons-en pour remonter avec ces autrices le fil du temps du loisir. Ce n'est que depuis la fin de la Première Guerre mondiale que la conquête de sérieux aménagements du temps de travail a été effective. Cela s'est observé de façon progressive sur la durée quotidienne du travail avec en premier lieu, une limitation à la journée de huit heures, par la loi du 23 avril 1919. Le Front populaire légiféra sur la durée hebdomadaire le 6 juin 1936. Dans cet élan, cette même année, il instaura la semaine de quarante heures et les douze jours de congés payés par la loi du 20 juin. Mais la possibilité des heures supplémentaires autorisées, selon les branches professionnelles avec des durées moyennes supérieures de travail, variables en fonction d'une modulation savante des cycles de semaines et des arrêts dans des conventions collectives, demeurera toujours possible. De ce fait, encore pendant des années, la durée hebdomadaire du travail fera l'objet d'après négociations entre partenaires sociaux et représentants du gouvernement.

Elles seront définitivement fixées, par une ordonnance législative, à 39 heures le 16 janvier 1982. Dans le programme du Président élu, elles faisaient partie des lois dites "Lois Auroux" du nom du premier ministre du Travail du gouvernement. Cet ensemble de lois instaura de nouveaux droits pour les travailleurs à l'intérieur des entreprises, et surtout la cinquième

---

<sup>1235</sup> Entretien avec Roger Sue du 22 Mars 2016.

semaine de congés payés. Les trente-cinq heures hebdomadaires étaient présentées dans le livre de Nicole Samuel comme un objectif à atteindre en 1985. La réduction du temps de travail (RTT) fut très progressive, là aussi selon les établissements et les secteurs d'activités privées ou publics. Elles seront finalement conquises, comme durée légale hebdomadaire, par la loi dite "loi Aubry" le 19 janvier 2000.

Rappelons que c'est le gouvernement du Front Populaire qui avait confié dans la foulée des lois sur les congés payés et sur la durée hebdomadaire du travail à Léo Lagrange un tout premier sous-secrétariat des sports et des loisirs. Dès 1919, le temps libre s'était donc imposé d'abord comme un fait puis un droit social pour faire partie intégrante de la vie des gens réellement depuis la Libération. Samuel et Romer montrent bien comment tout cela avait évolué avec une conquête des congés annuels, plus rapide, des loisirs en un temps ramassé, que celle de la durée hebdomadaire du travail. Elles parlent en conclusion de quatre temps du loisir, comme des « temps forts » dans la vie des gens.

Il s'agit d'abord des variations du temps de travail journalier et hebdomadaire, puis des congés ou des vacances, en troisième lieu des week-ends (comme temps forts de la semaine), et enfin de la retraite. Pour ce qui est de la durée du travail, c'est l'ensemble des droits à une possible retraite qui était étudié, après le temps des occupations professionnelles, dans le cycle d'une vie. Nicole Samuel et Madeleine Romer indiquent dans *Le temps libre : un temps social* l'autonomie, l'autogestion du temps de travail qui deviendrait de plus en plus flexible et malléable au profit de divers aménagements : journée continue, semaine condensée, horaires variables, du travail posté jusqu'au travail à distance.

Pour ce dernier aspect du temps de travail elles avaient observées que le télé-travail qui succédait à ce qu'on nommait le travail à domicile, faisait partie des nouvelles voies ouvertes pour l'avenir du temps professionnel. Cette nouvelle forme de travail apporterait « au-delà d'une nouvelle possibilité de regroupement du temps libre, le pouvoir pour chaque « télé-travailleur » de gérer l'ensemble de son temps avec une liberté accrue. <sup>1236</sup> » Malgré le déclin des valeurs du travail dans les institutions sociales de la vie quotidienne, à tous les âges et pour toutes les catégories sociales, on voit bien dans ces recherches comment le temps libre a des répercussions sur toute la vie sociale.

---

<sup>1236</sup> Nicole Samuel avec la collaboration de Madeleine Romer, « Le temps libre : un temps social », op. Cit., p.120.

Pour conclure dans les dernières pages du livre, la parole est donnée à André Gorz, un intellectuel de premier plan, qui lui aussi avait travaillé sur ces sujets. Keynes est mort, disait-il, ainsi que les Trente Glorieuses qui l'ont suivi, rajouterions-nous. En effet, il était devenu impossible de rétablir le plein-emploi par le même recours aux productions massives et les vertus magiques d'une croissance toujours en augmentation. L'automatisation des tâches, le développement de nouvelles technologies conduisaient à une diminution certaine du travail. En conséquence la seule alternative envisagée par Gorz était : soit d'aller vers une société du chômage soit de conduire une révolution du travail pour « bâtir la civilisation du temps libéré.<sup>1237</sup> », une révolution frugale qu'il appellera de ses vœux quelques années plus tard dans *Le Monde diplomatique*. L'enjeu serait d'aller vers une civilisation qui envisagerait de promouvoir un temps libéré des contraintes systématiques de rentabilité économique enfermées dans des durées strictement limitées.

Une civilisation du temps libéré au profit d'une autogestion de sa propre existence, de son cadre de vie et de celui de la cité. Gorz rejoignait ainsi les thèses des auteurs de la Révolution du temps choisi, qu'il cite comme « un ouvrage d'une richesse inépuisable qui méritait de toujours figurer au chevet des militants écologistes.<sup>1238</sup> » Enfin, cela nous amène pour finir à la citation de Samuel et Romer extraite d'*Adieux au prolétariat. Au-delà du socialisme*,<sup>1239</sup> où Gorz rejoint de façon saisissante les thèses de Dumazedier.

*Une époque tire à sa fin : celle où le travail humain était source de toute richesse. En gestation depuis 25 ans, la troisième révolution industrielle a commencé... Elle rompt le lien entre croissance de la production et croissance de l'emploi... Travailler moins tout en produisant plus, mieux répartir les fruits du progrès technique, créer un nouvel équilibre entre temps de travail obligé et temps de travail disponible, permettre à tous une vie plus détendue et des activités plus riches, tels sont les nouveaux enjeux des luttes sociales et politiques.*<sup>1240</sup>

---

<sup>1237</sup> André Gorz, « Bâtir la civilisation du temps libéré », in *Le Monde diplomatique*, Mars 1993 : <https://www.monde-diplomatique.fr/1993/03/GORZ/45105> consulté le 27 février 2016.

<sup>1238</sup> Idem.

<sup>1239</sup> André Gorz, *Adieux au prolétariat Au-Delà du socialisme*, Edition du Seuil, Paris 1980 (Points Politique)135p., p.201.

<sup>1240</sup> André Gorz, cité par Nicole Samuel, *Le temps libre : un temps social*, op. cit., p.158.

L'année 1985 est aussi la fin d'une époque pour le professeur Dumazedier qui, au moment de ses soixante-dix ans, prendra sa retraite de la vie universitaire dans sa Thébaïde du Pré aux Clercs où il continuera, avec gourmandise, générosité et bienveillance, à accueillir étudiants, doctorants, et chercheurs.

## **Conclusion de la troisième partie. L'engagement dumazedierien**

Choisir son loisir, choisir sa vie ?

Passage obligé, l'ouverture de cette troisième partie se fait sur un retour sur les événements de mai-juin 1968 où les mouvements de jeunesse et d'éducation populaire occupent le FIAP. Le ministre François Missoffe crée hâtivement un Conseil supérieur de la jeunesse avec un discours paternaliste sermonnant ses enfants dont la colère se transforma en révolte. Face à ce refus, le ministre, aveuglé par son dénigrement, s'isole de plus en plus, accusant les animateurs de l'éducation populaire de tomber dans les « politicaileries ». La réaction ne se fait pas trop attendre : la démission de tous les membres du Haut-Comité de la Jeunesse, lieu emblématique créé et présidé par Maurice Herzog, qui avait initié une politique de cogestion avec les acteurs du secteur. Cette instance supérieure est le théâtre d'une démission collective, inédite dans l'histoire de la République. Décidément, on ne gouverne pas les questions de jeunesse ou d'éducation populaire depuis les bureaux des ministères, sans réels moments de concertation avec les intéressés et leurs représentants légitimes, ou cela revient à fabriquer une bombe à retardement.

À PEC également, les remous de ces tensions entre générations qui confrontent leurs points de vue font des vagues pendant quelques années. PEC est déstabilisée depuis la fameuse AG de 1967 par une alliance improvisée entre communistes et « gauchistes », facteur décisif qui provoque la démission de Dumazedier (fondateur resté président pendant 24 ans). Miège, Roux, Ion claquent la porte de l'association déclarée « bastion imprenable ». Dans le sillage d'Althusser, ils avaient construit toute une réflexion stratégique et critique contre ce qu'ils nommaient « L'appareil d'action culturelle ». De retour à la Sorbonne pour occuper une chaire de socio-pédagogie des adultes en science de l'éducation, Dumazedier est contraint d'y soutenir une thèse sur travaux où il parachève sa théorie empirique du loisir. Son hypothèse centrale est que le loisir est devenu pour les individus un investissement en temps disponible pour se consacrer à la réalisation de soi, avant d'être utilisé à des fins techniques, d'utilité sociale, d'engagement spirituel ou politique. Les dépenses de loisir seraient passées devant celles des produits de première nécessité. C'est la nouvelle révolution de la vie quotidienne. Au contraire d'un temps vide ou mort, d'un non-travail, le loisir devient un temps à soi pour améliorer son niveau, sa qualité, son style de vie. Fourastié conclut d'une formule définitive : « Choisir son loisir sera choisir sa vie ».



La planification (pour la liberté préconisée par Mannheim) devient au moins aussi importante pour répondre aux besoins du loisir et de culture que la planification du développement industriel et économique. Le devoir sacré, on disait « l'ardeur de la planification », est d'autant plus nécessaire que l'industrie du loisir devance largement l'initiative publique. Godard, suivi par le monde de la culture, lui oppose un autre devoir sacré, celui de ne pas faire obstruction à la création artistique. Cela provoque une nouvelle série de contestations contre les projets de développement culturel prônés par Dumazedier. La nécessité d'une partie de billard à quatre, entre le chercheur, l'expert, l'administrateur et l'élu, passe mal et multiplie de nouveaux malentendus dans le monde de la culture de la recherche et du loisir.

L'ambiance devient très paranoïaque dans ces années-là à PEC et dans l'ensemble de la société. Les théories d'Althusser et de Bourdieu séduisent beaucoup de militants qui en faisaient leur « sport de combat ». Même si nous avons pointé notre regret, avec Marcel Gauchet, que cette sociologie critique soit trop souvent devenue pour ces apologues, « une pensée du soupçon <sup>1241</sup> ». On s'y pose sans cesse les questions de la distance du politique et du social, du politique et du culturel. En parlant de culture populaire, n'est-on pas en train de faire de la « populiculture » ? De gommer l'innommable, c'est-à-dire la question politique ? Ne faut-il pas privilégier une vision plus anthropologique de la culture ?

Dumazedier entre dans ces questionnements à sa façon : entre le pouvoir réel et le pouvoir politique et de même entre le pouvoir symbolique où est la frontière ? Qui en détient vraiment les leviers ?

Sa sociologie est défendue comme une sociologie active dont la mission première est de réduire les incertitudes, de prévoir les interventions possibles pour accompagner les changements probables des styles de vie par le loisir. Mais cela dérange. Pourtant, très modestement et sans être prophétique, la sociologie tendancielle de Dumazedier annonce ne vouloir aborder que les problèmes qu'elle pourrait résoudre. Tout le reste serait laissé à la littérature, à la philosophie, pour surtout éviter de se complaire dans la rhétorique, la glose, ce qu'il appelle « la logomachie ».

Dans les années soixante-dix, en tant que chercheur, Dumazedier est confronté durement aux conflits et aux démêlés entre universitaires, particulièrement au CNRS, pour la course aux

---

<sup>1241</sup> Marcel Gauchet, « *Changement de paradigme en sciences sociales* », le Débat, N° 50, 1988, pp. 165-166. Cité par Nathalie Heinich *Pourquoi Bourdieu*, op. cit., p 142.

avancements et aux grades. Les prises de positions et démarches sociologiques de Dumazedier continuent à lui valoir jalousies, intrigues et controverses. Même au Service de recherche et de statistique du ministère de la Culture où Girard est son allié, on lui préfère les théories de Bourdieu, Morin, de Certeau, Crozier et quelques autres. Il devient lui-même un double déviant (ses propres concepts sociologiques) par rapport à ses collègues sociologues universitaires, à son milieu et sa famille militante.

Cela ne l'empêche pas de continuer à défendre sa théorie de la société éducative, qui devrait encourager l'autoformation et le libre-choix des activités, qualités, styles et niveaux de vie des personnes. Sans nier pour autant le rapport de force entre classes sociales, il préfère proposer une édification patiente d'un pouvoir culturel entre les mains de groupes très savants sur leurs sujets, reconnus par leurs pairs. Leur rôle serait de faire de la médiation avec les trois catégories d'acteurs, leurs publics, leurs milieux professionnels et les décideurs élus et leurs administrations.

Plutôt que des prises de pouvoir toujours éphémères, il s'agit de mettre en œuvre les conditions de son exercice. Le but recherché est d'éclairer les décisions au service de l'art et de la culture dans la cité, pour et avec les citoyens. Comme on l'a vu dans la partie précédente, il s'agit toujours de cette idée de former une aristocratie de la pensée, des olympiades intellectuelles où on s'entoure des meilleurs pour coopérer à l'édification d'une nouvelle société éducative pour tous. Telle est formulée l'utopie dumazedérienne.

### **Révolution, concepts introuvables ?**

Génération en crise, crise des générations, Geneviève Poujol décrit parfaitement la situation<sup>1242</sup>. Elle range, à partir de leur date de naissance, les intellectuels autour de PEC en trois générations : la génération de la crise (née entre 1900 et 1910), celle de la Résistance (née entre 1910 et 1924) et enfin, celle née dans les années cinquante, pendant la guerre devenue froide. On a assisté à un affrontement entre différentes visions, là où la tradition depuis Uriage était de plutôt privilégier la pluralité des points de vues, des origines sociales et politiques des interlocuteurs.

---

<sup>1242</sup> Geneviève Poujol, *Des élites de sociétés pour demain*, op. cit., p.76 et s., notons la citation de Sirinelli dans le texte, « Certes les phénomènes de génération ne sont pas un passe-partout de l'explication historique, mais ils finissent en un trousseau de clés qui, bien sûr n'ouvrent pas toutes les portes mais sont souvent efficace. ».

Professeur d'université, Dumazedier ne rompt jamais le dialogue, sa porte reste grande ouverte aux confrontations et aux échanges, même s'il garde lui aussi ses propres convictions et une théorie du loisir précisément, patiemment développée. Il chemine avec ses contradicteurs et ses propres contradictions préférant toujours la méthode et la recherche des preuves objectives fondées sur des raisonnements empiriques, aux combats plus âpres et sensibles quand l'idéologie s'en mêle pour prôner de « fausses vérités », comme les nommait déjà Mannheim à son époque.

L'autodidaxie était « la grande clé », déclarait Edgar Morin, non seulement pour la créativité de ses enzymes qui étaient censés relever le mot culture, mais plus largement pour le développement humain dans son ensemble. Un rapprochement inattendu par l'autoformation entre ces deux penseurs du XX<sup>e</sup> siècle : Morin et Dumazedier.

Ayant enquêté sur PEC, Pierre Besnard constate, deux décennies après sa création, qu'il y a toujours de la culture, mais à la recherche de quel peuple ? semble-t-il se demander.<sup>1243</sup> Elabore-t-on des concepts ou des réalités introuvables, comme l'a été la révolution de 68 pour Raymond Aron ? La question plane sur toute la période.

La politique et le culturel s'influencent dialectiquement, mais ne se confondent pas. Il est périlleux de prendre l'une pour l'autre, même si la culture est aussi politique et inversement. Cette dialectique est justement bien absente des critiques de ceux qui voulaient combattre l'appareil culturel dans un idéal qu'on pourrait appeler romantico-contestataire, et plutôt radical. Serait-ce le retour d'une nouvelle forme d'anticonformisme qui agirait contre la précédente des années trente ?

Dumazedier prône une relation dialectique entre coopération et conflit, portée par des animateurs (déviant) qui feraient des allers et retours entre leurs groupes d'appartenance militante et leurs mandataires. Ainsi par une coopération critique de minorités actives, une participation sociale accrue, avec aussi plus de liberté et de possibilité de délibération, il est possible de dépasser les crises de rupture et de rejet.

Les années soixante-dix sont celles de tous les possibles, mais aussi des pires désenchantements, à l'image du mirage de « la nouvelle société » de Chaban-Delmas qui a encouragé le VI<sup>e</sup> Plan. La réforme de la formation professionnelle et les idées de développement

---

<sup>1243</sup> Pierre Besnard, *Sociopédagogie de la formation des adultes*, op. cit., p. 145 et 129.

culturel du ministre Duhamel reprennent certaines idées dumazédiériennes ce qui, au passage, n'arrange pas les divergences politiques auxquelles le sociologue est exposé. Mais cela ne dure que peu de temps, comme si tout ne pourrait se gagner que par affrontement et rapport de force dans une société malgré tout duale et clivée. Serait-elle condamnée à se confronter à des crises pour ouvrir ses marges de progression ? Certains intellectuels troquent leur col Mao pour l'institution ; d'intellectuels devenus critiques, ils sont désormais des intellectuels consultés, consultants, devenus sages après la tempête... On retrouve de nouvelles figures d'intellectuels qui nous renvoient à la définition des « intellectuels sans attaches », conceptualisé par Weber et Mannheim.

### **Agir dans la complexité**

Dumazedier ne fait pas plus de concessions. Il continue sa marche pour l'utilisation de la formation et de la méthode d'entraînement mental pour l'action : agir sur le mode de l'autoformation avec les ressources nécessaires mises à disposition des individus, documentation, cours à distance, accompagnement divers. Il réfute, pas à pas, ceux qui voudraient démontrer que les militants de l'éducation populaire sont devenus des auxiliaires de l'appareil d'Etat. Il relativise aussi les théories de la reproduction sociale qui pourraient provoquer à terme une passivité civique d'abandon face à la répétition du même. Au contraire, il soutient que la reproduction sera toujours partielle, l'essentiel étant plutôt de la combattre pour obtenir des productions nouvelles qui puissent mobiliser les personnes pour leur émancipation sociale.

N'y a-t-il pas plus de sens à observer les micro-milieus, les micros-sociétés, comme le faisait Abraham Moles,<sup>1244</sup> plutôt que les infrastructures réelles ou symboliques de la domination ? N'aurait-on pas plus d'enseignements à tirer des conduites de mises à distance de refus, en passant par la surdité, l'acquiescement poli ou opportuniste ? N'y retrouvons-nous pas plus de vérité en observant les réappropriations, la réinterprétation sélective des énoncés qui retournent les armes de la manipulation contre le manipulateur ?

Les nouveaux défis technologiques semblent paradoxalement avoir eu un effet soporifique sur tous ces débats contradictoires. Les particularismes locaux, les identités nouvelles, la culture mise au pluriel, les marges investies par la nouvelle culture rock, ses fanzines, ses looks et ses

---

<sup>1244</sup> Abraham Moles, *Sociodynamique de la culture*, Paris La Haye, Mouton & Cie, 1967, 342p. P.30 et 31. Pour sa définition de la culture qui provient autant de « l'école de la vie » que de ce qu'il nous reste de notre scolarité. « Il y a désormais *dissonance* entre la vie et l'éducation. », (souligné par l'auteur) présentait-il dès 1967.

graffitis envahissent les radios enfin libres. Elles apprivoisent petit à petit les radicalités de Mai 68 dans les marges restantes entre le sauvage et l'ordinateur. Les machines avancent et se complexifient par la maîtrise du numérique pendant que le sauvage continue à crier son effroi, « *no future !* » dans les marges d'une page qui se retournera sur elle-même.

Condamner et exclure limite la découverte de l'autre : même si c'est un adversaire, il a peut-être une part de vérité cachée, enfouie en lui. Plutôt que le plat et rabattu "vivre ensemble" ne s'agit-il pas de retrouver la chaleur du "vouloir-être-ensemble" ?

Sans avoir trouvé une réelle solution à tous les débats évoqués, en définitive, il s'agit tout simplement de poser la nécessité, sans doute ardente, de cette obligation d'un dialogue renouvelé entre l'Etat, la société civile et le citoyen. Cela semble banal, mais avec l'arrivée de la gauche aux responsabilités les plus hautes de l'Etat, une tentative dans ce sens pourrait éclore.

Dumazedier n'en a pas fini d'affronter ses contradicteurs y compris parmi ses proches collaborateurs. La notion de temps libre semble pouvoir éclipser celle du loisir trop encombrante et ambivalente. Un « ministre du temps libre » sera à pied d'œuvre pour tenter de faire vivre le concept. Mais pour des raisons pas très éloignées de celles qui ont abouti à l'échec de Missoffe, il est contraint de déclarer forfait. La consommation et les industries du loisir sont à leurs affaires pendant que le mythe du loisir continue à multiplier les controverses et les incompréhensions.

Les métamorphoses du temps libre, le temps de la vitesse ou de la précipitation, de la respiration ou des sociétés sous pression, une réflexion sur un temps conquis, perdu, vidé, gagné, s'installe dans les problématiques. Est-ce un « principe de loisir ou de réalité », se demande Roger Sue, qui porte loin la réflexion sur les temps sociaux. Ces conceptions seraient-elles en capacité de concurrencer la sociologie du loisir ? Beaucoup de questions restent en suspens suscitant de très belles pages de sociologie.

Dumazedier y voit une confusion entre des temps sociaux qui recouvrent trop de réalités disparates mêlant des activités liées aux activités religieuses, familiales, syndicales ou politiques. Enfin il y manque de surcroît la création de valeurs nouvelles.

Pour Nicole Samuel et Madeleine Romer, le fait social décrit dans le loisir aurait des contours nettement identifiables, qui manquent à ceux du temps libre. Dumazedier conclut d'une formule définitive « Tout loisir est toujours temps libre, mais tout temps libre n'est pas

loisir ! ».<sup>1245</sup> En 1984, au CNRS, l'équipe du *loisir et des modèles culturels* disparaît avec le départ à la retraite de Dumazedier qui passe le relais à Nicole Samuel qui la baptisera *Temps sociaux, âges et modèles culturels*. Certes, cela inaugure un changement sémantique avec la disparition du concept de loisir, pour sans doute apaiser les débats, mais surtout affirmer la force des temps sociaux, dont celui du loisir. In fine, il s'agit de définir un *éthos du loisir*, créateur de valeur, de nouvelles règles et normes, de nouveaux rapports entre soi et les autres dans des temps libérés. André Gorz y est sensible en annonçant que là seraient les nouveaux enjeux de luttes sociales entre temps de travail disponible et temps de travail libéré. <sup>1246</sup>

---

<sup>1245</sup> C'est une formule qui se trouvait déjà dans le livre de Dumazedier et Ripert de 1966 « Loisir et culture ... » op. cit., p377 : « Au centre de cet ouvrage, nous trouvons la distinction entre temps libre et loisir. Tout loisir est temps libre, mais tout temps libre n'est pas loisir. »

<sup>1246</sup> André Gorz, *Bâtir la civilisation du temps libéré*, op. cit., p. 24. "Cette incapacité de nos sociétés à fonder une civilisation du temps libéré entraîne une distribution absurde et scandaleusement injuste du travail, du temps disponible et des richesses."



## **QUATRIÈME PARTIE : 1986/2002**





## INTRODUCTION

Dans cette dernière partie de la biographie de Dumazedier, nous le verrons plus présent sur le chantier de l'autoformation que sur celui de l'éducation populaire, au moment où il prend sa retraite de l'Université où il demeure professeur honoraire.

Il garde ses liens avec PEC, les militants et les salariés qui y travaillent et fête le 50e anniversaire de sa fondation en 1995. Mais la question : comment aller *Vers une socio-pédagogie de l'autoformation* ? le poursuit pendant les dernières décennies de sa vie. Ces préoccupations ne sont jamais sans rappeler la nécessité d'une méthode de travail d'analyse et d'observation, tout en faisant toujours le lien avec ses recherches sur le loisir qui reviendra pour son avant-dernier opus sur le sujet, *Révolution culturelle du temps libre*.<sup>1247</sup> Il a travaillé à un livre qu'il voulait écrire sur la sociologie pour un XXI<sup>e</sup> siècle : *Penser l'autoformation. Société d'aujourd'hui et pratiques d'autoformation*,<sup>1248</sup> qui clôturera ses publications, l'année de sa mort. Nous reviendrons également sur ses relations avec celui qu'il avait définitivement appelé « le plus brillant parmi nous », Pierre Bourdieu, premier sociologue à avoir reçu la médaille d'Or du CNRS. Puis nous découvrirons avec Dumazedier et Eric Donfu *La leçon de Condorcet*.

Nous examinerons pour ouvrir cette dernière partie l'esquisse d'une petite enquête prosopographique. Celle-ci avait été menée par Dominique Le Tirant en préparation du Congrès de 1985. Y sont interviewés des militants de PEC qui avaient été membres de sa gouvernance en tant qu'administrateurs nationaux. Puis nous reviendrons autour du paradigme de l'autoformation pour ensuite retrouver Dumazedier dans sa révolution culturelle du temps libre où il perfectionne sa méthode d'entraînement mental dans les sciences de l'éducation. Pour finir notre étude, l'évocation de quelques grandes figures de la sociologie paraît indispensable, autant que celle des divers hommages rendus à Joffre Dumazedier, tant de son vivant qu'au moment de sa disparition.

---

<sup>1247</sup> Joffre Dumazedier, *Révolution Culturelle du temps libre*, Méridiens Klincksieck, Paris 1988, (Sociétés) 312p.

<sup>1248</sup> Joffre Dumazedier, « *Penser l'autoformation Société d'aujourd'hui et pratiques d'autoformation* », *Chronique Sociale*, Lyon 2002, 172 p.

# CHAPITRE 13. Valeur du temps, temps des valeurs

## 1.Histoire de vie

### 1.1. « Le passé qui foutait le camp »

Le quarantième anniversaire de PEC, le 16 novembre 1985, à la MJC des Marquisats d'Annecy, avait été l'occasion pour Joffre Dumazedier fraîchement septuagénaire, de présenter ses réflexions : « L'ambition de culture populaire : un projet inachevé », Dumazedier avait conclu son témoignage en insistant sur l'importance de ce qui était à construire plutôt que ce qui avait été réalisé collectivement à PEC depuis quarante ans.

Trois chercheurs de l'Institut National de l'Éducation Populaire étaient présents pour clôturer la journée dans un « carrefour consacré aux valeurs fondatrices de PEC » : Jean-Paul Martin, Geneviève Pujol, Evelyne Ritaine. Enfin, l'historien Jean-Pierre Rioux, membre de l'Institut de l'Histoire du Temps Présent était également parmi les invités. Gabriel Douenel et Jean-Pierre Saez, représentants du groupe Histoire-Mémoire de PEC, étaient eux aussi à la table de ce carrefour.<sup>1249</sup>

Pour préparer cette journée, des entretiens avec d'anciens membres du Conseil d'Administration de PEC depuis sa création, réalisés par Dominique Le Tirant, ont été exposés. On y trouve de nombreuses prises de parole qui convergent sur la difficulté d'assurer le renouvellement de la gouvernance du mouvement, de ses références intellectuelles, idéologiques et de son organisation interne.

À lire les propos de Jean Ader, c'est comme si une génération de militants, celle de 1965 à 1985, avait été sacrifiée avant la période qui s'ouvrirait en ce vingtième siècle finissant. Il confie dans ce document provisoire, resté en diffusion interne dans l'association : « Nous étions doublement frustrés : privés de l'aura de la Résistance nous étions condamnés à être les commis d'une certaine fraîcheur de pensée, mais cela n'a pas duré longtemps. Et nous étions trop jeunes, ou trop vieux, pour assurer la succession.<sup>1250</sup> »

---

<sup>1249</sup> Dépliant de présentation de la journée, archives Jean-Pierre Saez.

<sup>1250</sup> « Entretiens avec d'anciens administrateurs nationaux, Annecy – Novembre 1985. Réalisés par Dominique Le Tirant. », PEC, Tapuscrit, Archives Jean-Pierre Saez, 87p. P7.

Nous l'avons déjà abordé plus haut (notamment à l'occasion des évènements de mai-juin 1968) les tensions provenant de divergences idéologiques et politiques restaient vives ; vécues de l'intérieur par certains militants de PEC,<sup>1251</sup> c'était un drame personnel pour Dumazedier. La journée de rencontre se tint aux Marquissats : tout un symbole pour l'histoire du mouvement qui avait justement l'ambition de faire se retrouver les anciennes et les nouvelles générations.

Par contraste, pour Jean-Marie Bence, PEC était avant tout un formidable carrefour d'idées où se croisaient des personnalités de tendances et d'opinions différentes et où régnait « un climat de liberté extraordinaire qui rendait possible un pouvoir d'innover et de développer des choses nouvelles. Même dans les groupes les plus ternes on innove beaucoup plus que dans les autres associations...<sup>1252</sup> » C'est aussi l'avis de Christian Lamy qui parle d'un milieu où la parole est libre au gré des prises de pouvoir souvent longuement discutées pour trouver un équilibre régulièrement contesté. Cela devrait donner lieu à des contestations mouvementées, caractéristiques de la vie de ces organisations à fort potentiel militant et humain. « C'est un milieu qui en étant toujours conflictuel, s'avère formateur : il y a toujours remise en question, réflexion, formation, et cela fait avancer...<sup>1253</sup> »

Un autre aspect majeur, qui attise la confrontation des points de vue, sont les relations entre la direction nationale du mouvement et ses partenaires implantés en région (Auvergne, Tarn-et-Garonne, Nord, PACA, Corrèze, etc.). Serge Roussiez en fait la démonstration, « Très souvent, on était en conflit avec le National : on représentait la province et on était souvent en désaccord avec les idées de Dumazedier, ses visées théoriques qu'il nous demandait de transposer sur le terrain où nous travaillions ; mais cela ne nous a pas empêchés de toujours apprécier Dumazedier...<sup>1254</sup> » Paradoxalement il regrette amèrement un « passé qui foutait le camp » avec le départ des anciens qui leur avaient de suite manqué, avec pour conséquence directe la disparition du groupe PEC Loire.<sup>1255</sup>

La dynamique d'identification aux valeurs de PEC et l'engagement personnel vécu par les militants du mouvement courent tout au long du document. Pour Michel Legrand, directeur du

---

<sup>1251</sup> Ibid., p.15.

<sup>1252</sup> Ibid., p.22.

<sup>1253</sup> Ibid., p.32.

<sup>1254</sup> Ibid., p.76.

<sup>1255</sup> Idem.

Centre Culturel de Belfort, au moment de cette journée anniversaire des quatre décennies de PEC à Annecy, c'est plutôt une richesse à PEC que de pouvoir accueillir des réflexions et des propositions qui naissent « de la confrontation entre le passé porté par des hommes encore présents et le présent, confronté ensuite à des réflexions sur l'avenir.<sup>1256</sup>» Pour Yves Louchez, entré à PEC en 1969, puis président de PEC Nord, ce n'est pas le passé qui donne vie au mouvement, mais l'investissement et les valeurs des militants qui font son actualité et bâtissent de nouvelles propositions d'éducation populaire. Même si en effet, le poids du passé, entretenu par des personnes toujours actives, constitue parfois un frein pour porter des discours innovants, de nouveaux courants de pensée et d'actions apportent une continuité. Homme de son et d'image, il fut engagé à l'INA vers le milieu des années soixante-dix. « [...] Je me suis trouvé dans la situation de signer une attribution de subvention en tant que délégué régional, et d'en signer le bordereau de réception en tant que président de PEC [Nord]. Ce n'était pas tenable et j'ai saisi l'occasion de partir.<sup>1257</sup> » Néanmoins, il s'était organisé pour que des jeunes gens investis dans des formations de "l'IUT Carrières sociales" prennent sa succession. Il ajoute : « C'est bien qu'il y ait des anciens, mais il faut qu'ils arrêtent de donner des leçons aux jeunes. <sup>1258</sup> »

De son côté Frédéric Thébaud, qui avait milité à PEC de 1951 à 1972, comme de nombreux anciens administrateurs, est très heureux de retrouver ses camarades, treize années plus tard à Annecy. Il avait été fondateur de PEC Nord dont il avait assuré par la suite la présidence pendant plus de dix ans. Il témoigne :

*Peuple et culture a d'abord été pour moi une relation sentimentale s'exprimant à travers des hommes : si je suis entré et resté à PEC, c'est à travers des hommes et entre autres Benigno Cacérès qui m'apportait sa générosité. L'autre côté était le côté rigueur un peu scientifique de notre travail dont Dumazedier était le représentant, non qu'il soit pour autant insensible : le travail de l'Education populaire ne devait pas être du bricolage. Je n'ai jamais pensé que j'apportais la vérité, mais quelque chose de sérieux.<sup>1259</sup>*

---

<sup>1256</sup> Ibid., p.44.

<sup>1257</sup> Ibid., p.60.

<sup>1258</sup> Ibid., p.64.

<sup>1259</sup> Ibid., p.82.

## 1.2. Auto-hétéro-éco-formation en permanence ?

Nous avons vu émerger ce concept d'autoformation depuis la fin des années soixante-dix. En 1977, Gaston Pineau, dans l'ouvrage qu'il a coordonné, se posait la question de la formation des sujets en envisageant l'éducation comme aliénation ou éducation permanente, cherchant ses repères (re-père ou ex-pert, comme il nous y invite en exergue de son introduction) dans l'idéologie, les utopies, les mythes de l'humanité. Dans cet ouvrage collectif, nous avons déjà trouvé l'amorce des problématiques autour de l'autoformation surtout dans les articles de Joffre Dumazedier et de Gaston Pineau. Le premier questionne l'arrivée d'un temps libre accru dans la vie des individus des sociétés modernes ou post-industrielles qui pose la question de la valorisation de ce temps libéré. Mais comment, à quel rythme et au profit de qui ? Se demandait-il. « Ces questions sont traitées souvent avec plus de passion noire ou rose que de rationalité. Elles sont pourtant fondamentales pour prévoir les processus de l'autoformation volontaire dans l'avenir de l'éducation permanente.<sup>1260</sup>» Les travaux de ses doctorantes Claudine Donfut et Hélène de Gisors l'ont également encouragé dans cette voie. Particulièrement cette dernière avec qui il a « abordé simultanément la recherche d'une technologie de l'autoformation, de son apprentissage collectif et de ses conditions de développement dans une société industrielle avancée. [...]»<sup>1261</sup> »

Gaston Pineau, dans la revue *Education permanente* de 1978, donne trois dimensions qui sont liées pour lui dans ce nouveau néologisme d'autoformation au préfixe « auto ». L'autoformation revêt d'abord une dimension idéologique du fait qu'elle s'adresse en premier lieu au sujet lui-même. En second lieu, il y voit l'affirmation d'une direction pédagogique plus ou moins tutorée, situant l'origine du préfixe dans les milieux scolaires comme une expression neuve de courants plus anciens, d'un modèle initiatique préscolaire, où l'apprenant était accompagné de maîtres, guides, ou précepteurs. Enfin, la dernière dimension émergerait clairement du projet d'éducation permanente qui commence à trouver un ancrage dans les institutions du travail et de la formation depuis la fin des années soixante. Gaston Pineau l'associe par ailleurs très volontiers aux revendications plus radicales des philosophies

---

<sup>1260</sup> Gaston Pineau (présenté par), *Education ou aliénation permanente ?* Op ; cit., 116-117.

<sup>1261</sup> Ibid., p.122-123.

politiques liées à l'autogestion qui fleurirent dans les revendications autour de l'usine Lip ou ailleurs.

Poussant l'analyse politique plus loin dans le soupçon ou la critique, il se demande si l'idiome naissant de l'autoformation n'est pas aussi l'occasion de masquer les mécanismes de reproduction sociale, « de père en fils », de l'appareil d'Etat (ses emprunts aux théories d'Althusser y sont revendiqués.). La mystification serait de faire croire à une conquête d'autonomie par la magie d'un préfixe « auto », des médias au service de l'audio ou de la visio-instruction. En terme didactique, cela ouvrirait la voie de l'auto-tutorat, de l'apprentissage auto-géré, l'enseignement assisté par ordinateur (qui ne s'appelait pas encore e-learning), par correspondance, « learning package », etc. Ces techniques encore peu connues en France à cette époque avaient surtout été expérimentées en Amérique du Nord. Gaston Pineau, dont la carrière s'était déroulée entre les Universités québécoises et françaises, en avait eu connaissance.

Le concept de l'autoformation renvoie les deux hommes aux questions de *l'autodidactie* du XIX<sup>e</sup> siècle en référence à Cacérès, Sartre et Kaës, que nous avons présentées plus haut. Nous avons vu que ce dernier critiquait l'autodidacte qui s'était fait tout seul, s'accouchant de lui-même, en ne devant rien à personne. *L'autodidactie* puis l'autoformation renforceraient les fantasmes et croyances à l'autogenèse, développant de plus en plus chacun un désir flatteur de toute-puissance.

*Le désir infantile qu'exprime ce fantasme autogénétique trouve un écho et un prolongement dans les croyances et les pratiques de la formation : celles-ci sont elles-mêmes organisées par le fantasme de se former soi-même, de n'avoir à trouver qu'en soi seul la cause, le moyen et l'effet de sa formation.* <sup>1262</sup>

Succédant à la révolution critique et contestataire des années soixante, et à celui plus autogestionnaire des années quatre-vingt, le mythe de Narcisse aurait remplacé celui de Prométhée.

Le résultat de ces changements de perspective ne risquerait-il pas de favoriser bien plus un auto-assujettissement qu'un gain d'autonomie, un auto-aveuglement du sujet, une forme d'autisme ? Il y a une dépendance familiale à l'éducation et à la formation des individus, mais aussi économique (de l'école à l'enseignement supérieur jusqu'à la formation professionnelle et continue) et juridique pour ce qui est des statuts et des institutions qui s'y réfèrent. Citant un

---

<sup>1262</sup> René Kaës, Didier Anzieu, Louis-Vincent Thomas, *Fantasme et formation*, op. cit., p. 61.

ouvrage de Dauber et Verne, *L'école à perpétuité*, Pineau rejoint Illich pour stigmatiser « une certaine forme d'éducation permanente qui scolariserait à perpétuité...<sup>1263</sup> » La réponse communément apportée à ces critiques est de remplacer la formule de l'éducation permanente par une éducation alternante entre des périodes de travail, de loisir et celles consacrées à la vie quotidienne. Il s'agit là de transformer le courant apparemment continu de la formation en courant alternatif. Cela aboutit à une réelle rupture entre les courants de l'hétéro-formation imposée par l'autre ou par des institutions extérieures (famille, école, justice, religion, etc.) et ceux de l'auto-formation. Pour en arriver à cette rupture épistémologique, « il est nécessaire que le procès de formation ne soit plus la possession légale du formateur, mais la propriété de chaque sujet social qui pourra traiter ainsi en permanence le bombardement permanent d'informations...<sup>1264</sup> »

C'est une thèse fondamentale du processus d'autoformation qui appartient à l'apprenant tout en étant en relation avec ceux de l'hétéro-formation. Celui qui doit être en capacité de dominer ces mécanismes du savoir n'est plus extérieur au sujet, c'est bien au premier chef, le sujet lui-même.

Gaston Pineau se différencie ici clairement d'une simple révolte humaniste<sup>1265</sup>, pour rejoindre les préoccupations d'Illich dans une nouvelle appropriation du temps à soi et particulièrement pour le temps de la formation. En fait, Pineau et Dumazedier en appellent tous deux à une rupture épistémologique et idéologique avec le savoir dominant et ses pratiques de transmission. L'autoformation individuelle ou collective, comme un apprentissage différencié, (parallèle et non pas déscolarisé ) en dehors et non pas contre l'école, obligerait à envisager positivement ces autres moments de la société éducative et à les intégrer véritablement dans les programmes de formation. Ils permettraient justement de sortir des appellations négatives du non-savoir des formations pour les adultes dites non-formelles ou informelles qui dans tous les cas n'auraient pas de forme puisqu'elles ne sont pas liées à l'idéologie des programmes et des méthodes officielles de formation. Ne serait-ce pas la véritable rupture épistémologique attendue pour réformer les programmes de l'enseignement ?

---

<sup>1263</sup> *Education permanente* N° 44, Agence Nationale pour le Développement de l'Education Permanente, Octobre 1978, 118p., p. 23.

<sup>1264</sup> *Ibid.*, p24.

<sup>1265</sup> On se souvient de *l'humanisme révolutionnaire* évoqué plus haut, pour lequel Dumazedier avait composé un texte manifeste à la Libération.



En 1985 un numéro spécial de la revue *Education Permanente* est consacré à l'autoformation. Il est coordonné par Joffre Dumazedier, en tant que professeur émérite en socio-pédagogie des adultes à l'Université René Descartes. Après avoir fait référence au numéro de la revue de 1978 que nous venons d'évoquer, il donne des précisions sur son approche. « L'autoformation est d'abord un concept sociologique qui met en cause le rapport des sujets sociaux aux institutions dans la société d'aujourd'hui.<sup>1266</sup> » Il revient sur les aspects déviants de ce type de démarche individuelle par rapport aux apprentissages formels, aux modèles culturels véhiculés par les médias et aux traditions sociales. Il se démarque de la littérature antiscolaire abondante dans ces années quatre-vingts qu'il qualifie de « brillante dans les mots et confuse dans les idées [autant que des essais encombrés] d'idéologies passéistes ou utopiennes suppléées aux explications sociologiques.<sup>1267</sup> » Il reprend des thématiques largement développées dans ces pages autour des idées d'Henri Lefebvre, Michel de Certeau ou Roger Sue. Les lignes introductives sont conclues par l'obsolescence du système d'éducation initial en rapport aux mutations technologiques et sociales, mais aussi éthiques et politiques qui étaient à l'œuvre.

### **1.3. Gaston et Joffre, frères ennemis ?**

Comme dans le numéro de 1978 de *L'Education permanente*, l'article de Gaston Pineau suit celui de Dumazedier. Le propos de Pineau est centré sur les questions animées par le triptyque d'auto, d'hétéro et d'écoformation, caractéristiques des dimensions polyphoniques de la vie humaine, bien plus riches, complexes et proches de cette sorte de néo ou de post-humanisme, même mondialisé, que la dimension unidimensionnelle chère à Marcuse. Pineau propose le concept « d'âge néo-culturel de l'auto-écoformation », comme nous le verrons un peu plus loin. Il retrace les définitions de ce fait social nouveau, dans les perspectives ouvertes par Dumazedier depuis la fin des années soixante-dix, en lien avec ses recherches sur la révolution cachée du temps de loisir qui avait dépassé, comme on l'a vu, le temps de travail dans le cycle d'une vie. Nous proposons ici de faire le lien aussi avec le concept d'individuation du philosophe Gilbert Simondon, qui avait largement inspiré Bernard Stiegler.

---

<sup>1266</sup> *Education Permanente*, n°78-79, Erès Toulouse, Juin 1985, 214p. p.11-12.

<sup>1267</sup> *Ibid.*, p13

*Un individu est un verbe plutôt qu'un substantif, un devenir plutôt qu'un état, une relation plutôt qu'un terme et c'est pourquoi il convient de parler d'individuation plutôt que d'individu. Pour comprendre l'individu, il faut en décrire la genèse au lieu de le présupposer. Or, cette genèse, soit l'individuation de l'individu, ne donne pas seulement naissance à un individu, mais aussi à son milieu associé. Telle fut la leçon philosophique de Gilbert Simondon.*<sup>1268</sup>

Dans une dépendance à ses semblables et à son milieu naturel, l'autoformation est cette troisième force, point de départ et source de développement en interaction constante avec les deux autres : elle agit et réagit d'abord en « réaction-réflexe » puis en « réflexe-action ». Le sujet apprenant devient à lui-même son propre sujet de formation. L'andragogie est à cette époque un champ de recherche récent qui mobilise peu d'auteurs. Le cours de la vie adulte étant réputé statique, les principaux cycles d'acquisitions cognitives ont été observés dans l'enfance et dans l'adolescence par des recherches sur les évolutions biologiques, psychologiques ou psychanalytiques des dynamiques de la connaissance.

C'est la recherche justement autour des auteurs qui avaient observé les différents cycles de vie de l'enfance au troisième âge qui avait amené Gaston Pineau à se consacrer aux histoires de vie comme construction d'une historicité personnelle, propre à chaque individu. Le décryptage des différents espaces de vie, de travail, d'habitation, « ses coquilles humaines », environnement, voisinage, habitat, allaient constituer une cosmogonie personnelle d'aménagements extérieurs et intérieurs observée comme un cours d'eau qui ruissellerait entre-soi, les autres et la nature.

On en vient à la démonstration majeure de Pineau qui conclut ainsi : « Dans l'histoire de la formation, après la période paléo-culturelle de l'hétéro-formation, viendrait l'âge néo-culturel de l'autoformation qui ferait du procès éducatif non un procès uniforme et périodique, mais un procès multiforme, dialectique et permanent.<sup>1269</sup> »

Gaston Pineau avait commencé sa thèse avec Dumazedier qui avait trouvé qu'il enfermait trop l'individu dans son histoire, sa biographie personnelle. L'autoformation étouffe dans la psychologie de la personne son histoire de vie. En effet, comment une sociologie empirique des individus dans leurs temps sociaux serait-elle possible à partir des histoires de vie, telles que

---

<sup>1268</sup> Bernard Stiegler, <http://arsindustrialis.org/individuation> à partir de Simondon « *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information* », Millon, 2005.

<sup>1269</sup> *Education permanente* N° 44, op., cit. p.24.

les observait Pineau ? On pourrait y voir des voies nouvelles dans les travaux en sciences de l'éducation, mais, pour Dumazedier, elles étaient trop distantes des méthodes de l'observation sociologique. Il craignait que finalement, cette démarche fût vouée à se perdre dans les représentations du sujet.

*Et ça, [disait Dumazedier], je ne l'accepterai jamais ! [...] Pas assez vigilant sur ce que Bourdieu appelait "l'illusion biographique" dans son rapport entre l'individualité et le quotidien. Ni sur cette autoformation qui dérivait vers un individualisme coupé de la société. [...] Il était indifférent aux méthodes ça l'ennuyait. [...] Apparemment la méthode d'entraînement mental [n'était] pas assez importante pour lui ?*<sup>1270</sup>

L'autoformation avait l'ambition de partir du projet existentiel de l'apprenant depuis l'école maternelle rejoint par la suite par l'éducation tout au long de la vie. Mais c'était toujours une formation volontaire qui jonglait entre désir, volonté et capacité d'apprendre. Dumazedier illustre cette démarche d'une belle image : « Le désir d'en savoir toujours plus comme un arbre est attiré par la lumière qui le fait grandir de plus en plus.<sup>1271</sup> »

La radicalité de Pineau dans le combat pour l'autoformation versus hétéroformation a éloigné Pineau de Dumazedier. L'hétéroformation impose un savoir qui conduirait à l'aliénation. Cette prise de position renvoie Dumazedier à ses différends avec Bourdieu où l'action éducative porte l'empreinte de la violence symbolique. De fait, ces explications sont trop binaires, trop manichéennes pour susciter l'adhésion de Dumazedier. Il leur reconnaît des vertus heuristiques, mais si l'on y perçoit une violence symbolique pourquoi ne pas y voir aussi une violence libératrice ?

Il fallait garder un concept dialectique, ce que ne faisaient pas assez ni Pineau, ni Bourdieu selon Dumazedier. Ainsi s'ouvre un dialogue, un continuum critique entre hétéro et autoformation. Dumazedier encourageait à la vigilance qui supposait une confrontation permanente entre soi, le monde et la société, entre le sujet et l'objet rejoignant la dialectique freudienne du principe de plaisir et de réalité, reprise également par Roger Sue.

En prenant comme exemple emblématique la résistance de Soljenitsyne face à la violence du système politique soviétique, Dumazedier illustre sa thèse de l'homme plus fort que les systèmes qui voudraient le contraindre et conditionner sa liberté de pensée et d'action. Pour les

---

<sup>1270</sup> Cassettes C 5. « Qu'est-ce-que l'autoformation ? », Dumazedier.

<sup>1271</sup> Cassettes C15.

aspects collectifs de l'autoformation, il reste persuadé de la nécessité de la vitalité des mouvements associatifs. Pourtant, sa vigilance quant à trouver des formes nouvelles de mobilisation et de transmission des savoirs est toujours en éveil : les modalités de regroupement associatif inventées à la Libération seraient-elles encore opérantes deux générations plus tard ? La question de l'héritage et de sa transformation resurgit toujours de diverses façons ; à PEC par exemple, depuis la fameuse AG de 1967, elle a rebondi comme nous l'avons analysé longuement au Congrès d'Amiens, dans la première moitié des années soixante-dix. L'obsolescence des pratiques d'éducation populaire d'antan obligerait à un renouvellement constant des formes d'action et de communication surtout avec « la montée des savoirs technocratiques qu'entraîne la troisième révolution technologique qui provoque un écart encore plus grand entre la connaissance des experts et la connaissance ordinaire de l'expérience. Comment, dans ces conditions, développer, sans illusion, la participation, la convivialité dans les institutions professionnelles ou autres ? <sup>1272</sup> »

On voit bien dans ces déclarations de Dumazedier écrites en 1985 sa prise de conscience des changements sociétaux à l'œuvre. Était-il lui-même trop conditionné par son passé militant ? En tout cas, il conclut par une ode au mouvement associatif qui, selon lui, générerait une vitalité sociale irremplaçable, portée par « la création et le renouvellement d'associations volontaires tout au long du cycle de vie, pour développer une autoformation permanente individuelle et collective dont une société mutante a besoin. <sup>1273</sup> »

## **2.La révolution culturelle du temps libre**

### **2.1 La nouvelle révolution culturelle**

*La révolution culturelle du temps libre 1968-1988* <sup>1274</sup> est un ouvrage qui fait une large synthèse des recherches de Dumazedier sur les vingt années qui ont suivi les événements de mai-juin 1968, qui, de son point de vue, ont été une révolution bien plus culturelle que politique. Dès les premières lignes d'introduction, nous sommes fixés sur la distance prise avec la révolution culturelle chinoise, qui, sans la nommer, est évidemment dans les esprits comme une référence

---

<sup>1272</sup> Jean-Pierre Saez, *Entretiens avec B. Cacérés ....op.cit.*, p.46.

<sup>1273</sup> Idem.p.47.

<sup>1274</sup> Joffre Dumazedier, *Révolution Culturelle du temps libre*, op., cit.

absolue. La révolution culturelle du temps libre est bien plus silencieuse, cachée, pacifique et profonde. Elle est même souterraine et contrairement aux marches forcées des troupes révolutionnaires, elle avance à pas très lents. Elle résonne dans une société dont les valeurs qui paraissaient les plus ancrées vacillent, annonçant une longue transition vers une destination inconnue. Ce sera l'objet du deuxième chapitre du livre.

Le premier revient sur les notions de temps libre et de loisir par un retour historique des années soixante aux années quatre-vingt. Les trois chapitres suivants mettent en perspective les trois âges du cycle de vie : âge du travail scolaire, puis de la vie professionnelle et enfin de la retraite. Les questions de l'autoformation toujours actives dans ces différents cycles de vie, de l'école parallèle, de l'illusion d'une école pour tous avec ses longues, coûteuses et parfois ennuyeuses années de scolarité obligatoire sont au centre des analyses. Bien sûr les évolutions de la réalité des femmes et des hommes au travail sont observées ainsi que celles du chômage, du temps sans travail, du plaisir, des satisfactions valorisées dans et en dehors du travail.

L'avant-dernier chapitre revient sur le temps libéré pour d'autres engagements au moment de la retraite. Pour le dernier chapitre, Dumazedier se ressaisit de la question des engagements sociaux et politiques des individus dans un temps libre dominant les temps contraints.

De longues réflexions finales nourriront des aspects plus théoriques des observations sociologiques autour des mythes d'Eros, de Narcisse, de Dionysos, suivies d'une annexe épistémologique et méthodologique.

Les trois derniers paragraphes de cette introduction sont l'occasion de rappeler qu'il s'agit de la reprise d'une grosse moitié de textes qui avaient été publiés dans des revues entre 1978 et 1987. L'équipe du CNRS y est remerciée ainsi que Xavier Gaullier, William Grossin, Nicole Samuel et Paule Savane pour le temps passé sur le manuscrit. Et enfin Paul Yonnet qui « [...] appartient à ces sociologues de la nouvelle génération [Roger Sue, *Vers une sociologie du temps libre ?* est également cité] qui ont le plus de chance de révéler quelques significations encore mal perçues d'une "société nouvelle" où le temps libre est dominant.<sup>1275</sup> »

Pour tenter d'évoquer la quintessence de cet ouvrage, d'y repérer l'évolution théorique et critique des travaux de Dumazedier, revenons sur les aspects les plus saillants de ce dernier opus publié sous son nom de son vivant.

---

<sup>1275</sup> Ibid., p. 19.

Un des premiers constats de la comparaison des phénomènes sociologiques observés est celui de la prééminence du temps libre hebdomadaire gagné sur le temps de travail dans l'état du moment sociétal où est écrit l'ouvrage.

*[...] Pour la population masculine et féminine de plus de 18 ans. En dix ans, la durée du travail a diminué en moyenne de plus de trois heures. D'autre part, l'écart entre la durée du travail familial et celle du temps libre s'est réduite en 10 ans de presque la moitié. [Et en note] Si les administrateurs de l'INSEE n'avaient pas gonflé artificiellement la durée du travail familial en incluant la part des travaux d'aiguille, de jardinage et de bricolage faits avant tout pour le plaisir, sans nécessité, ainsi que les temps de trajets pour le loisir... Il est probable que le temps de loisir serait le temps social le plus long.*<sup>1276</sup>

Il en va de même pour les dépenses de loisir, si l'on y intègre la moitié des dépenses de transport, celles du logement, des repas et des équipements pour les ballades du week-end, sorties, vacances, etc. « [...] Les dépenses de loisir sont supérieures à toutes les autres y compris celles pour la santé.<sup>1277</sup> » Dumazedier fait le constat suivant : de même que comme on l'a vu, le loisir ne supprime pas le travail, mais il le suppose, il ne supprime pas les rapports de classe, mais il les modifie.

Le spectacle télévisé occupe bien sûr une part grandissante des loisirs dans les foyers où il installe à domicile les distractions de variétés, mais aussi des films ou des émissions plus didactiques ou culturelles occupant seize heures hebdomadaires, soit la moitié du temps de loisir. Les relations entre les personnes que ce soit pour les échanges entre les couples, entre les parents et les enfants, pour les jeux, les conversations, les visites ou les sorties de soirée, toutes ces activités en sont modifiées. Les temps de loisir, qui avaient été déjà comparés à 30 ans d'écart sur la ville d'Annecy, ont très nettement augmenté (plein-air, activités sportives et corporelles, voyages, tourisme, théâtre, concert, lecture, cinéma, pratiques amateurs, etc.). Ces phénomènes touchent de façon inégale toutes les classes sociales, y compris les moins aisées dans leur style de vie et de consommation des loisirs ou semi-loisirs. De la même façon, pour les pratiques religieuses, politiques ou syndicales, des changements profonds sont observés,

---

<sup>1276</sup> Ibid., p. 29 et note 5 p.43. Le passage en italique est de notre fait.

<sup>1277</sup> Ibid., p.29. Fin de phrase soulignée par l'auteur.

mais en sens inverse, marquant un réel déclin qui sera examiné plus en détail plus loin dans l'ouvrage.

Les déplacements réguliers du professeur Dumazedier, notamment ceux au Brésil, au Canada ou au Maroc, l'ont conduit à observer à des échelles différentes des constats similaires dans ces pays. « Ainsi dans les villes modernes des sociétés économiquement avancées, puis de toutes les sociétés, le loisir est devenu un fait social majeur. [...] Puis ce mode de vie diffusé par l'univers médiatique s'est répandu petit à petit dans toutes les classes de la société urbaine.<sup>1278</sup> » On se doute que ce phénomène conditionne des comportements plus problématiques ou plus pathologiques, notamment chez les plus jeunes, mais cela ne minimise pas son importance pour tous les âges de la vie et tous les univers sociaux, familiaux et professionnels. Qu'en est-il justement des changements de styles de vie et des valeurs qui y sont attachées ? C'est ce qui sera analysé dans le chapitre suivant.

## 2.2. Valeur des loisirs ?

On en revient à se questionner sur *La société de consommation* telle que Baudrillard l'avait déjà décrite dans son livre paru en 1970. Dans son chapitre sur les mass médias, le sexe et les loisirs, il a cherché à repérer les qualités de ce temps libre. Est-il un temps résiduel par rapport au travail ou un temps plus autonome, plus détaché, plus libre et choisi ? Ou un nouvel objet-temps, un produit fétiche, aliénable, aliénant pour atteindre un niveau maximum de consommation et de profit ? La critique, de ce temps que l'on croyait naïvement libre, est sévère chez Baudrillard, à l'opposé des observations et des théories de Dumazedier. Il ne s'agit pour lui que d'assouvir un désir de consommation. « [...] Le temps ne peut être « libéré » que comme objet, comme capital chronométrique d'années, d'heures, de jours, de semaines à "investir" par chacun "selon son gré"<sup>1279</sup> »

Le budget temps devient chez Baudrillard une nouvelle contrainte, le paradoxe tragique de la consommation : quand on a du temps, volé, coincé, gagné sur mille contraintes d'une journée de labeur, c'est qu'il n'est déjà plus libre. « Ne perdez pas votre vie à la gagner ! » disait un slogan de 1968 ; on ne donne pas son temps sans le compter, il est une valeur d'échange. Pour

---

<sup>1278</sup> Ibid., p.42.

<sup>1279</sup> Jean Baudrillard, *La société de consommation*, Denoël, Paris 1970, (Folio Essais), 318 p., p240.

ce sociologue, les temps de loisir et de travail sont à ce point liés qu'il est, en effet, devenu impossible de perdre son temps. Le loisir est pour lui un mythe colonisé par la culture du travail. Une autre façon, dans le même raisonnement que Friedmann, d'affirmer toujours la prééminence du temps de travail sur les autres temps sociaux.<sup>1280</sup>

La société de consommation est devenue société du spectacle dans la mesure où elle est devenue à elle-même son propre mythe. « C'est en ce sens que la consommation est ludique, et que le ludique de la consommation s'est substitué progressivement au tragique de l'identité. [...] de même que l'abondance n'existe pas, mais il lui suffit de donner à croire qu'elle existe pour être un mythe efficace.<sup>1281</sup> »

D'ailleurs, Dumazedier cite clairement Baudrillard parmi les auteurs qui comme Friedmann insistent sur la centralité du travail, valeur des valeurs. Mais, n'y voir, comme pour le non-travail, qu'une consommation de masse, répondant au même mécanisme est bien trop réducteur pour qui observerait empiriquement la culture et le loisir dans les plis du quotidien. On pourrait par exemple convoquer certains mythes, au sens des travaux de Mircea Eliade, pour peupler l'univers de l'imaginaire et être sollicité à souhait dans les temps de loisir.

Ce temps à soi, vécu comme son jardin personnel, où l'on arrose les fleurs de son intimité, était, au mi-temps des années quatre-vingts, devenu *Le souci de soi*, en référence au livre de Foucault qui, dès sa parution, fut régulièrement cité par Dumazedier.

Mais il avertit immédiatement qu'il n'y voyait pas, comme certains, un retour narcissique à la figure de l'individu autocentré sur lui-même. Ce souci de soi n'est pas à confondre avec l'anomie qui présage le désengagement social des individus réfugiés dans leur sphère privée. Au contraire, cela vient abonder dans le sens de l'autonomie accrue des individus, conduisant à l'autoformation, pour tous les volontaires qui le désireraient, dépassant largement le cercle des oisifs de la classe de loisir décrite par Veblen. « [...] Permettre toutes les formes d'expression individuelle ou collective de soi, pour soi, indépendamment de la participation institutionnelle qu'impose le fonctionnement utilitaire de la société, nous parlerions volontiers d'un temps social ipsatif.<sup>1282</sup> »

---

<sup>1280</sup> La réflexion de Baudrillard ne se situe-t-elle pas dans un autre champ, celui du rapport à la consommation ? Nous avons vu depuis comment cette spirale s'est vertigineusement accentuée avec le désir créé d'une technologie toujours plus neuve qui crée à son tour des frustrations et donc de nouveaux besoins. Que reste-t-il de temps vraiment « libre » avec un smartphone à portée de main ?

<sup>1281</sup> Ibid., p.310 et 311, souligné par l'auteur. Et force est de constater que ça marche !

<sup>1282</sup> Joffre Dumazedier, *Révolution Culturelle du temps libre*, op., cit., p.47, souligné dans le texte.



C'est un concept qui est devenu à cette époque central dans la sociologie dumazedérienne. Son origine provient de la psychologie sociale développée par des auteurs américains ou européens. Il cite Catell en 1944, Kemper en 1968 mais surtout Vladimir Jankélévitch dans *L'aventure, l'ennui, le sérieux* paru en 1963. C'est dans ces phénomènes que réside la racine latine du loisir vue précédemment (licet) au sens de la réalisation de choix quasiment existentiels, librement vécus par les individus, envers eux-mêmes et le monde. Le loisir se définit alors comme aspiration à ce qu'il nomme « le vivre-pour-vivre, en interdépendance avec les normes légitimes du devoir-être qu'impose la production des choses et la solidarité des hommes.»<sup>1283</sup>

Ainsi, Dumazedier répond à Friedmann qui cherchait à reloger l'homme, après l'effondrement des mythes politiques des totalitarismes de gauche ou de droite. Toutes ces idéologies cherchaient à donner naissance à un « homme nouveau » alors qu'il était évident que la misère de l'homme, physique, autant que matérielle ou psychologique, s'était accrue.

*C'est ainsi qu'au fond de la multiplicité des activités du loisir et de ces fonctions se trouve une valorisation temporaire d'une individualité plus libérée. Elle accumule toutes ses forces ipsatives dans une autonomie interstitielle où vivre pour vivre est la finalité première à travers une errance qui n'est pas forcément anomie. Une éthique de l'expression plus libre de soi y remplace une éthique de l'intégration répressive. Une libération éphémère de la pensée mythique des temps anciens et une actualisation provisoire des mondes de l'enfance se produit entre deux moments de participation ou d'engagement institutionnel.»<sup>1284</sup>*

On ne peut envisager la poésie de l'enfance, les mythologies des anciennes civilisations, sans évoquer l'hétérogénéité des temps sociaux de la fête et des cérémonies profanes, mystiques ou religieuses. Quelques pages y sont consacrées pour aussi envisager l'ivresse des sens et l'allégresse des corps dans la joie collective et les plaisirs individuels.

Est-ce une nouvelle langue d'Esopé, se demande Dumazedier ? L'être social vivrait sa vie entre des temps ritualisés par les religions ou des temps de transgression, de messes plus noires. Ce serait l'occasion de fêtes civiles, de commémorations de grandes souffrances ou de victoires

---

<sup>1283</sup> Ibid., p.48., souligné par nous.

<sup>1284</sup> Ibid., p.51. Souligné par l'auteur.

héroïques, où l'on se transporterait entre le cérémonial des cultes et des rites profanes, des danses populaires et des chants sacrés.

Les années quatre-vingts voient s'épanouir également des envies de « faire la fête » dans des cercles familiaux ou entre amis. On trouve à foison des prétextes, dans une éthique sociale conviviale, insouciant, volage pour s'échapper des contraintes de tout ordre. Le confort moderne est un atout dans cette voie, même illusoire ou transgressive. Les Trente Glorieuses largement consommées, une nouvelle appréhension du monde et de ces utopies encore parfois confuses et tâtonnantes dans l'accélération des progrès technologiques émerge, non sans donner le vertige.

Les pratiques festives de plus en plus recherchées revêtent pour le sociologue un caractère ambigu. Elles peuvent tour à tour détruire ou cimenter, éloigner ou rapprocher les familles, les corps ou le lien social. Ce retour à la fête à la fois déroutant et permissif, à dates fixes pour endiguer et contenir les énergies dans un temps limité, est à l'honneur dans une sorte d'insouciance frénétique. Même si certaines fêtes calendaires ou rendez-vous commémoratifs demeurent de génération en génération, naissent ou s'improvisent de nouvelles fêtes au fil des temps libérés, ou libérateurs. « Que l'individu trouve cette tendance authentique ou conventionnelle, ennuyeuse ou agréable, les institutions de base secrètent à toute occasion un grand nombre de mini-fêtes beaucoup plus nombreuses qu'autrefois. [...] la sacralisation et la transgression sacrée ont à peu près disparu, mais non les rites et les excès en tout genre [...]»<sup>1285</sup> »

Dumazedier reste loin de considérations morales ou des jérémiades nostalgiques du « tout fout le camp, avant, c'était mieux ». Certes, on pourrait craindre ou décrier le passage de l'oisiveté à la délinquance, mais il faudrait se garder de confondre les désirs légitimes et humains de divertissement et d'y voir des volontés perverses nuisibles à la société.

Enfin le corps lui aussi est de la fête dans l'apparition des sports comme hygiène de vie (jogging, relaxation, yoga, arts martiaux, etc. ...), en passant par la danse et les expressions corporelles. On voit clairement poindre dans cette période la recherche de consommation et d'émotion dans une sexualité plus débridée, accompagnée parfois d'un coming-out social des pratiques intimes. Dans les années 80, la quête sexuelle n'était-elle pas plus masquée, moins avouée, chacun et chacune plus enfermé dans son univers intime ?

---

<sup>1285</sup> Ibid., p.57. Souligné par l'auteur.

Dumazedier dégage trois grandes conséquences de cette nouvelle approche du loisir. Tout d'abord, il remarque le changement du rapport à soi, facilitateur d'une expressivité accrue, comme une victoire sur le contrôle des dominations sociales, politiques et institutionnelles : bien-être, corps exultés, sexualité décomplexée, autorités relativisées grâce à des contraintes assouplies. En conséquence de quoi, il démontre que l'anomie annoncée ou prophétisée par certains fait place à l'autonomie réelle, ou recherchée par les individus, donnant le ton de cette révolution culturelle du temps libre.

Le deuxième effet de cette révolution à bas bruit est l'évolution du rapport à l'autre, à ses semblables, à ses pairs, qui s'émancipe des notions du travail, des habitus familiaux, des obligations religieuses ou politiques. Le besoin d'évasion par le voyage, par des pratiques artistiques ou des passions bricoleuses, la fête ou l'ivresse, seraient plus fortes que les contraintes traditionnelles privilégiant ce qu'il appelait la recherche de sociabilité vivante.

Un troisième prolongement des changements induits par le loisir est le rapport à la nature. On se souciait de plus en plus de son environnement écologique, mais on était avant tout préoccupé par une vie plus harmonieuse avec les ressources naturelles, un nouvel art de vivre, le retour de la ruée vers l'air, évoqué au temps du Contadour de Giono, en prenant le temps des vacances d'hiver, du printemps, en plus de l'été, des week-ends à la mer, à la campagne ou en montagne.

Dumazedier faisait le constat de « *l'émergence entre les temps contraints, engagés, d'un tiers temps social à soi où vivre pour vivre est la règle dominante. [...] Le foisonnement de ce temps est porteur d'une révolution des valeurs qui tend à renouveler les équilibres entre l'expression sociale plus libre de l'individualité et les contrôles institutionnels devenus moins étendus et moins répressifs.* »<sup>1286</sup>

### **2.3. Echec scolaire, temps chômés et travaillés**

Le chapitre qui suit est consacré à une analyse critique de la scolarité obligatoire et des pratiques de l'enseignement initial, « avant l'âge du travail ». L'ignorance de connaissances utiles aux individus, y compris pour ceux qui ont un haut niveau d'étude et de qualification, pour leurs expériences de vie future, est au centre de ses réflexions. Dumazedier se demande si des pratiques volontaires d'autoformation ne seraient pas utiles ou nécessaires, que ce soit pour

---

<sup>1286</sup> Ibid., p.71. Souligné par nous-même.

les diplômés ou pour ceux qui ne bénéficient pas d'un capital culturel conséquent ? La formation permanente, tout au long de la vie et pour toutes les classes sociales, n'est-elle pas indispensable ? La valorisation du loisir n'est-elle pas justement utile, alors que la précarité des emplois et la persistance du chômage à des niveaux élevés sont de retour avec ce qu'on appelle le deuxième choc pétrolier ?

Même si cela semble paradoxal de relier chômage et temps libre, le double questionnement de l'ignorance post-scolaire et de la formation permanente demeure essentiel. Il faut se décentrer pour ne pas prendre de front la question de l'échec scolaire. Le risque serait de s'enfermer dans la prégnance des postulats prétentieux de l'institution scolaire comme monopole de la formation des personnes. Au contraire, l'ensemble des moments de la vie, des opportunités de rencontre et d'apprentissage que génère une société éducative, sont formateurs.

Dumazedier rejoint ainsi le vieux rêve d'école parallèle dans ses rapports avec le temps scolaire, souvent évoquée dans les années cinquante. Avait-il raison trop tôt ? La sociologie critique de l'éducation avait-elle mobilisé toute l'attention des milieux intellectuels et de leur public ? On sent de l'amertume chez le sociologue du loisir peu entendu par la communauté des sciences sociales. « C'était l'époque de la grande mode des "héritiers". Ces résultats de recherches n'ont ni été repris, ni discutés par personne et le livre qui les a publiés est celui de nos livres qui a eu le moins d'écho en France.<sup>1287</sup> »

Dans le chapitre suivant, il sera question de l'âge du travail. D'emblée Dumazedier annonce qu'il était sur une position opposée à celle de Friedmann. Pour ce dernier, on sait que le travail avait une influence sur les modèles culturels du temps libre, comme sur ceux de tous les temps sociaux. Le chômage était vécu, ou supposé l'être, comme un manque qui toucherait l'ensemble des activités humaines. Dans cette perspective, le temps libre n'y serait plus que le souvenir d'un résidu du temps occupé par les activités professionnelles, familiales, institutionnelles. La perte d'emploi entraîne une privation de presque tous les éléments essentiels à la vie quotidienne. Avoir du travail serait la condition du loisir. Si le loisir suppose le travail, c'est comme si être au chômage prive de son usage, de sa jouissance, une double peine en quelque sorte.

La privation de loisir, ou son instrumentalisation, associée à la sensation du déclin de l'industrie, pèse sur le passage accéléré à une société post-industrielle dominée par les nouvelles technologies au service de la communication de masse et du divertissement. Au même moment, la numérisation accélérée de nombreux usages utilisant l'univers de la robotique prenait son

---

<sup>1287</sup> Ibid., p.82. Il s'agit on l'aura compris de *Société éducative et pouvoir culturel*.

essor. Très schématiquement, il serait admis que cette troisième révolution industrielle suit celle des progrès de l'utilisation des moteurs à vapeur pour les transports fluviaux et ferroviaires puis celle de l'électricité. Avec ironie, Dumazedier dit que la vedette de cette histoire est incarnée par Bernard Tapie, super-héros du travail entrepreneurial, glorifiant « [...] la « réussite » annonçant bien avant l'heure une forme de « populisme à la française » capable de tout, frayant le chemin de ce que d'aucuns nomment désormais « l'illibéralisme », dans un mélange opaque entre affaire et gestion de la chose publique. <sup>1288</sup>» A l'époque ces positions faisaient écho avec *Vive la crise !*, le numéro spécial de *Libération* parrainé par Yves Montand <sup>1289</sup>. On y voit nettement une nouvelle façon de poser les interactions entre les valeurs du travail et celles du temps libre qui ont suivi le mirage des Trente Glorieuses.

Dans cette décennie se posait à nouveau la question de la réduction du temps de travail pour une durée hebdomadaire qui passera à trente-neuf puis à trente-cinq heures sous le ministère du Travail de Martine Aubry. Dumazedier cite l'enquête de la SOFRES qui, dès 1979, affichait une très nette préférence des salariés de toutes les catégories socioprofessionnelles pour une réduction du temps travaillé au profit de celui du loisir. Le temps monochrome du travail en miettes décrit par Friedmann rivalisait avec un temps polychrome qui rappelait celui du travail paysan des sociétés dites archaïques. Une autre révolution que celle du temps uniforme des marchés mondialisés avait émergé. Nous retrouvons ici une utopie plus ancienne, celle du temps choisi, qui avait nourri les travaux du groupe Etude et Projet évoqué précédemment.

Au stade de ces réflexions, il est important de définir plusieurs types de temps chômés.

*Nous espérons révéler la solidarité profonde des problèmes du temps libéré (loisir) et de ce que nous appelons le temps inoccupé (chômage, sous-emploi...) dans la dynamique actuelle de notre économie. Bien plus, sans l'hypothèse générale de la révolution du temps libre, il nous paraît impossible de distinguer les différents types*

---

<sup>1288</sup> Jean Emmanuel Ducoin, in *L'humanité*, 8-9-10 octobre 2021, p. 13.

<sup>1289</sup> *Vive la crise ! La grande mutation des années 80, racontée par Yves Montand*, *Libération*, N° Hors-Série de février 1984 coédité avec Le Seuil, 82p. Conjointement à cette publication sort également une émission de plus d'une heure trente sur *Antenne 2* <https://www.youtube.com/watch?v=FbNdCOHWb-E> très parlante pour se remettre dans l'ambiance de l'époque même si Montand y joue une sorte d'animateur d'émission semblable à un bateleur de foire qui fait tous les efforts du monde pour faire avaler la pilule de la rigueur du gouvernement Mitterrand, vantant les mérites de la volonté individuelle comme seul remède pour sortir de la crise ...

*de temps chômés tels qu'ils se diversifient aujourd'hui dans notre société de transition et tels qu'ils sont déjà vécus par une partie de la population.*<sup>1290</sup>

Dumazedier reprend les trois catégories de chômage énoncées par Dominique Schnapper. Elle distingue le chômage total avec son cortège de mal-être, de désocialisation, d'ennui et d'humiliation qui touche autant les employés que les cadres surtout en fin de carrière. Elle décrit le chômage inversé où elle vise la jeunesse non-manuelle qui se trouve une petite rente lui permettant de vivre une vie de bohème et enfin le chômage différé qui permet de mener des activités qui se substituent au travail par des stages de formation, des activités sportives, charismatiques, culturelles, etc. On le voit bien, Dominique Schnapper persiste dans la vision actualisée du travail comme valeur suprême dans la vie des gens. Elle n'a pas hésité à affirmer en 1979 que « le non-travail continue à n'être que l'envers, le négatif du travail. »<sup>1291</sup>

Au contraire pour Dumazedier, il appartient justement à la sociologie de décrypter, d'analyser après un méthodique travail d'observation, les valeurs cachées de ces nouveaux faits sociaux. À son tour Dumazedier propose six catégories de comportements des populations face au chômage. Sans les reprendre en détail ici signalons qu'est évoquée à partir de nombreuses statistiques l'hétérogénéité des réactions face à ces dérèglements de la vie sociale : désespoir, solitude et ennui, mais aussi solidarité associative vers des actions socioculturelles, spirituelles ou politiques. Temps d'hétéro et d'autoformation mis à contribution, activités d'utilité collective, en référence aux recherches de Roger Sue évoquées plus haut, le chômage créatif construit par Ivan Illich, etc. : « Ce qui est en cause, n'est-ce pas, au-delà de la question prioritaire du revenu minimum, une mentalité nouvelle en accord avec la révolution culturelle du temps libre ? »<sup>1292</sup>

De nouvelles statistiques et analyses traitent du temps libre, d'avant, pendant, et d'après l'âge du travail, y compris du temps de la retraite qui lui aussi est présenté comme un temps social valorisé : activités de loisir ou de semi-loisir, temps précieux que chacun investit pour lui-même, pour se distraire, se perfectionner dans des activités physiques, artistiques, manuelles, sociales, de formation volontaire en université du troisième âge ou populaire et intergénérationnelle, de co-éducation ou là encore d'autoformation, avoir des activités de soutien aux familles avec les nouvelles solidarités familiales à l'œuvre, etc. On l'a compris,

---

<sup>1290</sup> Ibid., p.129. Souligné par l'auteur.

<sup>1291</sup> Cité par Dumazedier dans le même ouvrage mais non-référencer.

<sup>1292</sup> Ibid., p. 139.

l'arrivée de la retraite n'est surtout pas l'antichambre de la mort, son attente dans la solitude et le désœuvrement. Dumazedier s'appuie sur les travaux de Claudine Attias-Donfut largement cités tout au long d'un chapitre sur les réalités d'après l'âge où les femmes et les hommes sont occupés par leur temps au travail. Même si cela pouvait paraître paradoxal, la joie de vivre jusqu'à la toute fin de leurs jours ferait de ces classes d'âge les pionniers d'une civilisation du temps libre. On voit bien encore aujourd'hui comment ces réalités demeurent centrales dans les évolutions de nos milieux sociaux.

#### 2.4. Que sont les engagements devenus ?

Comme pour les données concernant les évolutions du temps de la retraite après la carrière professionnelle, Dumazedier et ses équipes avaient récolté une matière très importante de données pour effectuer des comparaisons entre les pays européens, asiatiques, américains, selon les chiffres disponibles. Ces données furent utilisées dans le dernier chapitre, avant les réflexions finales qui interrogent le temps libre et ses pratiques sociopolitiques.

Partout, il s'agirait d'une participation minoritaire des populations : pendant longtemps, vingt pour cent des salariés adhèrent à des mouvements de revendication syndicale. Dumazedier mentionne un sondage du CREDOC en 1986 qui n'a dénombré que 9 % de la population dans son ensemble, c'est-à-dire active *et* inactive, et de moins de 8 % chez les étudiants qui étaient concernée par ces activités. Au même moment, la défiance envers les politiques est de 72 % de la part des étudiants qui ont un avis négatif sur leurs actions. Autre exemple, la part des activités des jeunes de 18 à 25 ans consacrées à un engagement d'intérêt social est de 5 % à Tokyo, 7 % en Allemagne, 5 % en Angleterre comme en France, 5 % aux USA, 4 % au Japon.<sup>1293</sup> Sans céder à *L'ère du vide* de Lipovetsky avec l'essor d'un personnalisme hédoniste où « plus aucune idéologie politique n'est capable d'enflammer les foules, la société postmoderne n'a plus d'idole ni de tabou, plus d'image glorieuse d'elle-même, plus de projet historique mobilisateur, c'est désormais le vide qui nous régit, un vide pourtant sans tragique ni apocalypse.<sup>1294</sup> »

---

<sup>1293</sup> Ibid., p. 185.

<sup>1294</sup> Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide : Essais sur l'individualisme contemporain*, Gallimard, Paris 1983, et 1993 pour la postface. (Folio/Essais), 330p. p.15-16.

En contrepoint, le 13 juillet 1985, l'apparition de grandes démonstrations de générosité populaire des jeunes et moins jeunes créèrent un événement médiatique impressionnant. Ce fut une opération humaniste de grande envergure nommé *Live aid* « simultanément à Londres et à Philadelphie le plus grand concert de tous les temps.<sup>1295</sup>» Bob Geldof, mais aussi Coluche et Renaud et d'autres personnalités publiques menèrent « la chanson sans frontière » en faveur de la lutte contre les famines en Ethiopie et en Afrique. Les profits des disques, en format 45 tours, vendus à six millions d'exemplaires pour les mêmes causes avec un all stars planétaire des vedettes du rock et de la variété, seront engrangés pour aider les Ethiopiens. La théâtralisation, la mise en scène médiatique étaient assumées par les organisateurs au bénéfice des vies humaines qui pouvaient encore être sauvées. Dumazedier rappelle comment déjà dans les années soixante Edgar Morin avait observé un mélange de vedettariat et de militantisme. Toutes les causes y compris humanitaires et politiques étaient désormais médiatisées et de plus en plus mondialisées. La société du spectacle, théorisée par Guy Debord, était sur tous les écrans.

Au même moment, le développement des créations et la vivacité associative étaient au rendez-vous. Pour certains observateurs, il s'agissait d'un contrôle accru par les appareils d'Etat. Ils interprétaient la médiation (qui sera préférée à l'animation devenue ringarde ou réservée aux « gentils animateurs des Clubs Méd. ») comme une instrumentalisation de la jeunesse, où les animateurs des activités qui leur étaient offertes, en particulier dans les quartiers populaires, étaient désignés comme la nouvelle notabilité bourgeoise du moment. Dumazedier, toujours en vigie, affirma que bien sûr ces observations n'étaient pas fausses et qu'elles apportaient à la connaissance d'autres dimensions de l'animation, mais qu'il ne fallait pas occulter « le caractère dialectique de l'animation, fait social total, [au sens des théories de Marcel Mauss], produit par l'évolution globale des sociétés technologiques.<sup>1296</sup> »

Pour conclure ce chapitre, il fait le constat d'un double mouvement. Il s'agit d'un côté de la légitimation d'une action publique et politique qui investit dans un secteur de l'animation culturelle et socioculturelle de plus en plus professionnalisé ; de l'autre, de la volonté de ces mêmes animateurs, là où le bénévolat militant fait place à des fonctions nouvelles, de nouveaux emplois, d'accompagner la créativité sociale individuelle et collective.

Avant d'arriver aux réflexions finales de l'ouvrage, Dumazedier revient sur la nécessité sociale de laisser la place à un temps personnel qu'il qualifie à nouveau d'ipsatif, mais

---

<sup>1295</sup> Joffre Dumazedier, *Révolution Culturelle du temps libre*, op. cit., p.187.

<sup>1296</sup> Ibid., p. 203. Souligné par l'auteur.



empruntant cette fois-ci cette notion au psychosociologue étasunien Théodore Kemper qui travaillait sur la sociologie des émotions, également proche des théories de Riesman, Elias et Halbwachs.<sup>1297</sup> Dans la perspective de ces auteurs, il s'agit d'observer la transmission des codes émotionnels par rapport à leurs groupes d'appartenance dans le lien dialectique, en interaction avec les différentes structures et institutions socioculturelles environnantes.

Un peu moins du tiers restant de l'ouvrage sera consacré aux conclusions sous forme de réflexions finales, et à de copieuses annexes, où on trouve un guide de lecture sous forme « d'itinéraire bio-bibliographique », et des articles sur Georges Friedmann et Paul Lazarsfeld suivis d'une lettre à Derrida.

Les réflexions finales reviennent sur la légitimité de ce droit à la paresse. La même année sortit un livre collectif, rédigé par de grands patrons d'industrie, reprenant le titre de Lafarge, mais sur un versant certes plus culpabilisant : La France paresseuse. Pourtant, au même moment, insiste Dumazedier, l'Allemagne et le Japon envisageaient des réductions du temps de travail pour donner plus de temps libre à leurs salariés.

Il revient plus loin sur les différents courants que nous avons étudiés plus haut, de Friedmann à Lanfant en passant par Baudrillard. Puis, l'usage sympathique et mystique de la révolution du temps libre est évoqué, souvent interprété, comme pris au piège, d'un capitalisme de la séduction : un libéralisme compulsif du détournement par la bourgeoisie de l'usage fonctionnel des objets de la consommation au profit d'un usage ludique, libidinal, marginal qui pourrait être nocif pour le consommateur et l'environnement.<sup>1298</sup> D'autres critiques, plus dogmatiques ou venant des milieux gauchistes, visent l'exploitation des classes ouvrières, au prétexte des lois ou du sens de l'histoire. Ici, les masses aliénées se feraient exploiter par la mystification d'un temps libéré ou libérateur.

Des discours plus libertaires sont souvent mentionnés dans l'ouvrage, même si nous les avons très peu repris. Il s'agit des points de vue cristallisés particulièrement chez un auteur comme Michel Maffesoli travaillant plus sur le loisir comme caractérisé par des vertus d'hédonisme populaire, ou encore par la notion d'extrême concret. Maffesoli plaide ici pour une socialité vivante à valeur rédemptrice face aux sociabilités institutionnelles décadentes.

---

<sup>1297</sup> Voir à ce propos [https://www.persee.fr/doc/AsPDF/rfp\\_0556-7807\\_1992\\_num\\_101\\_1\\_1313.pdf](https://www.persee.fr/doc/AsPDF/rfp_0556-7807_1992_num_101_1_1313.pdf); Montandon Cléopâtre. La Socialisation des émotions : un champ nouveau pour la sociologie de l'éducation. In : *Revue française de pédagogie*, volume 101, 1992. pp. 105-122., consulté le 15 Mars 2021.

<sup>1298</sup> Joffre Dumazedier, *Révolution Culturelle du temps libre*, op., cit., p.221.

*Cet extrême concret se réalise dans un univers “confusionnel” fait de réseaux d’amitiés, d’amours ou de camaraderies amoureuses, de fêtes “à composantes orgiaques”, de carnivals en tous genres où la socialité est la plus vivante. C’est pourquoi ce qui est pour nous loisir devient ici vie quotidienne à l’ombre de Dionysos.*<sup>1299</sup>

Dumazedier fait le constat que souvent dans toutes ces théories, pour lui anachroniques ou utopiennes, on évacue la question de la réduction du temps travaillé au profit d’un temps plus libre, porteur de nouvelles valeurs, elles-mêmes produites dans un temps à soi, ce fameux concept de temps ipsatif retrouvé ici. Lipovetsky, qui annonçait l’entrée dans l’ère du vide, est également au rendez-vous. « La séduction a remplacé la production, le phénomène social crucial n’est pas l’appartenance et l’antagonisme de classe, mais la “dissémination sociale”. [Peut-on] dire que Dieu est mort, que les grandes finalités s’éteignent, mais que tout le monde s’en fout ?<sup>1300</sup> »

Revenant, comme souvent, à *La foule solitaire* de Riesman, Dumazedier n’a jamais renié le bénéfice de ces différentes options théoriques et des observations de ses collègues, mais affirme que vingt années de réflexions autour de ces sujets (1968-1988) demandent de faire un nouveau bilan de la conquête des médias dans le cercle privatif, de la domestication personnelle, qu’elle soit intro, extra-déterminée ou dominée par les traditions qui pèsent sur les individus pour reprendre l’approche de Riesman. Il rejoint ainsi le projet nietzschéen de renversement de « notre table de valeurs individuelles et sociales.<sup>1301</sup> »

### **3. Retraite sans retrait**

#### **3.1. Temps sociaux**

Pour Dumazedier, les mutations de la société trouvent leur origine dans l’évolution dialectique des temps sociaux qui ont déjà connu une longue histoire dans les problèmes épistémologiques de la discipline sociologique. L’histoire de ce concept a grossi au fil des temps, depuis les travaux de Hubert, ami de Durkheim au début du XXe siècle, à Maurice

---

<sup>1299</sup> Ibid., p.227.

<sup>1300</sup> Ibid., p.229.

<sup>1301</sup> Ibid., p.231.

Halbwachs qui fit le lien avec la mémoire collective dans les années trente, jusqu'à Gurvitch, qui théorisa sur l'hétérogénéité des temps sociaux. Le temps social du loisir était donc devenu le plus important de tous les temps de la vie teintant l'existence d'un nouvel art de vivre, de nouveaux styles de vie. A l'arrivée, cette révolution du temps libre inaugurerait un nouveau processus d'individuation, d'expression libre et volontaire.

*C'est à partir de là que la société est invitée à inventer des formes de contraintes et d'engagement sociaux compatibles avec ces aspirations nouvelles des individus, à l'approche de l'an 2000 : c'est un problème central à poser entre les rêves utopiens et les nostalgies anachroniques. Comment l'étudier ? Une perspective évolutive et interactionnaliste s'impose à une observation rigoureuse.*<sup>1302</sup>

Une note renvoie ici aux travaux de l'Equipe du loisir et des modèles culturels du CNRS, que nous avons vu fondée et dirigée par Dumazedier dès le début des années cinquante, qui s'est transformée en 1984 en un nouveau cercle d'étude, sous la responsabilité de Nicole Samuel, en devenant « Temps sociaux, âges et modèles culturels ». Les sociologues du loisir y coopéraient régulièrement avec ceux du travail, de la famille, de l'éducation, de la vie religieuse et politique. Pour en témoigner ils avaient publié cette même année un bulletin périodique appelé joliment *Les temporalistes* dirigé par Nicole Samuel et William Grossin. Même si dans sa description la paternité de Nicole Samuel a disparu, celle de Grossin reste bien établie dans une revue qui en a pris la suite et qui existe toujours dans le cadre du CNRS, *Temporalités*.<sup>1303</sup> Nous l'avions signalé plus haut dans une remarque que nous avait confiée Roger Sue, Dumazedier le déplore ici, en disant que la plupart des sociologues qui ont abordé le sujet des loisirs l'ont rapidement abandonné « pour passer à des études plus « sérieuses » »<sup>1304</sup>. Dumazedier semble avoir du ressentiment par rapport à cette injustice qui en dit long sur le mépris toujours affiché par ses collègues alors qu'il apportait les preuves que le loisir au cœur du temps libéré avait été conquis sur les autres contraintes institutionnelles.

On retrouve expressément les visions des anticonformistes des années trente. *L'homme nouveau* tant attendu ou parfois annoncé dans les idéologies les plus aventureuses était advenu, émergeant dans les possibilités infinies du temps libre. Les problèmes généraux de la sociologie

---

<sup>1302</sup> Ibid., p.236.

<sup>1303</sup> <https://journals.openedition.org/temporalites/> consulté le 20 mars 2021.

<sup>1304</sup> Ibid., p.242.

pouvaient se lover à l'aune de ce nouvel espace-temps où l'homme nouveau était invité à se loger (pour reprendre la métaphore de Friedmann).

[...] *Mais comment poser les problèmes du développement d'un temps d'autonomisation relative de l'individualité liée à une régression relative des normes institutionnelles qu'imposent le travail, les obligations familiales ou les contrôles politiques ou religieux ? C'est en somme le problème inverse des questions familières à l'épistémologie sociologique des fondateurs de notre discipline.*<sup>1305</sup>

Dumazedier déplorait que même Georges Simmel, le sociologue qui avait posé la théorie de l'individuation évoquée plus haut, proche des thèses sociologiques du temps investi par le sujet ipsatif, n'avait pas vu l'importance du loisir. Trop philosophiques, trop littéraires, les théories de Simmel demandaient d'ouvrir de nouvelles investigations. « Il faudrait confronter un jour les différentes facettes de sa pensée et les problèmes du temps d'autonomisation de l'individualité dans le loisir sans oublier leur interaction avec les grandes questions des fondateurs de la sociologie, Marx, Durkheim ou Weber.<sup>1306</sup> » Dumazedier prenait ses distances avec Simmel.

Dans ses réflexions finales de la *Révolution culturelle du loisir*, il ne se gêne pas de prendre pour autant la parabole d'un autre philosophe, Frédéric Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra* pour illustrer les mutations du loisir dans l'esprit humain. Elles y prennent la forme du chameau, du lion et de l'enfant. Le chameau, genoux à terre sous le poids de lourds fardeaux, doit traverser le désert. Mais il va se transformer en lion pour conquérir sa propre liberté, pour être maître de son propre désert. « “Tu dois“ est remplacé par “je veux“ créer des valeurs nouvelles.<sup>1307</sup> » Ultime et troisième métamorphose l'humain redevient enfant pour « conquérir l'innocence de l'enfant, acquérir sa capacité permanente de jeu pour que “le jeu de la création“ donne un sens majeur à la vie en société.<sup>1308</sup> »

---

<sup>1305</sup> Idem., les mots soulignés en italique le sont par l'auteur.

<sup>1306</sup> Ibid., p.244.

<sup>1307</sup> Ibid., p.245.

<sup>1308</sup> Idem.

### 3.2. La multinationale scientifique

Pour clore ce dernier livre de sociologie du loisir qui cèdera la place à un ouvrage sur Condorcet et à un dernier opus sur l'autoformation, qui paraîtra une année après sa mort, Dumazedier propose des annexes : « Epistémologie et méthodologie ». Un court article sur Georges Friedmann est suivi d'un second bien plus conséquent qui est une réponse au sociologue Michael Pollak (qui avait fait sa thèse avec Bourdieu) et avait publié une étude sur Lazarsfeld, en le désignant comme « fondateur d'une multinationale scientifique <sup>1309</sup>. » Dans ce même numéro *des Actes de la recherche en sciences sociales*, on pourra consulter également la réponse à la lettre de Dumazedier à Pollak, que ce dernier avec Bourdieu avait « sportivement accepté de publier <sup>1310</sup> ». Outre les joutes polémiques et les argumentations à fleuret moucheté des sociologues entre eux, on sent une divergence de vues sur le métier de sociologue perçu comme un expert qui profiterait des commandes des industriels du capitalisme libéral. Ce sont l'essentiel des accusations portées par Pollak sur le travail de Lazarsfeld et, en face, la défense de Dumazedier pour son collègue et ami Paul Lazarsfeld. Il est intéressant, pour notre étude, de détecter quelques problématiques d'épistémologie, mais aussi de méthode ou d'éthique sociologique, auxquelles nous invitent ces annexes. Dumazedier évoque sa rencontre avec les théories et plus tard, un compagnonnage de dix ans avec le sociologue Lazarsfeld lui-même, comme une alternative entre les idées progressistes et marxistes de leur jeunesse et les désillusions qu'ils avaient eues quant à leur application dans les régimes totalitaires.

[...] *Contradictions, dysfonctions, effets pervers, « bavures » de toute sorte les laissaient désemparés. Beaucoup d'entre eux partageaient les idées de Karl Marx, mais marxistes, marxiens, marxologues, ils se posaient de plus en plus de questions sur la*

---

<sup>1309</sup> Michael Pollak, « Paul F. Lazarsfeld, fondateur d'une multinationale scientifique » in : *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 25, janvier 1979. Le pouvoir des mots. pp. 45-59 : <https://doi.org/10.3406/arss.1979.2622> [https://www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1979\\_num\\_25\\_1\\_2622](https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1979_num_25_1_2622) La réponse de Dumazedier à propos de l'étude de Michael Pollak sur "Paul Lazarsfeld, fondateur d'une multinationale scientifique". In : *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 55, novembre 1984. Les philosophes et la politique. pp. 49-53. <https://doi.org/10.3406/arss.1984.2239> et enfin la réponse de Pollak à celle de Dumazedier : [www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1984\\_num\\_55\\_1\\_2239](http://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1984_num_55_1_2239) Ces trois articles ont été consultés le 21 Mars 2021.

<sup>1310</sup> Joffre Dumazedier, *Révolution Culturelle du temps libre*, op.cit., p.257.

*dynamique réelle ou probable des sociétés modernes. J'étais de ceux-là. [...] Nous souhaitons être moins dupes de mots et plus avertis des choses sociales.*<sup>1311</sup>

Lazarsfeld, son aîné de 14 ans, avait lui aussi été séduit par les théories de l'auteur du *Capital* dans sa jeunesse. Anticonformiste des années trente à sa façon, il avait eu cette belle formule en se disant « marxiste en congé ». Dans les années cinquante, soixante, il avait été en effet le bénéficiaire de commandes de nombreuses études sociologiques très prisées par les industriels étasuniens, sans s'être pour autant vendu aux forces dominantes des marchés financiers.

L'étude de Pollak n'avait pas mentionné les nombreux travaux réalisés également suite à des demandes sociales provenant d'autres commanditaires : syndicats, partis politiques, universités, etc. Amnésie peut-être, dans tous les cas une lecture approximative et partielle des faits.

L'opportunité de répondre à ce type de demande permettait, au contraire très librement, de faire des enquêtes sociologiques à grande échelle sur divers sujets sociétaux et du monde du travail et d'enquêter directement sur le terrain. Cela avait permis de créer des laboratoires de recherches où Lazarsfeld, grâce à son charisme entraînant, emmenait des équipes de jeunes sociologues, étudiants, doctorants, dans des recherches profondes et passionnantes. Davantage qu'une multinationale, « ce fut une sorte d'Ecole Pratique de Hautes Etudes de Sociologie Empirique. [...] Des organisations de lutte contre les méfaits antiscientifiques du verbiage qui est partout dominant dans les traditions politiques ou universitaires des pays dits développés ou en voie de développement »<sup>1312</sup>, plaidait Dumazedier.

Ces positions rejoignaient ses préoccupations méthodiques et éthiques, maintes fois rappelées dans nos propres recherches.

Né en Autriche, Lazarsfeld fréquenta lui aussi les auberges de jeunesse de Vienne ces mêmes années, avant de s'exiler aux Etats-Unis avec l'arrivée des nazis au pouvoir. Par ailleurs, il fut accusé par les sociologues français d'avoir mené un double jeu à la fois d'intellectuel et d'expert masquant des ambitions surtout politiques. Très intéressé par les travaux de Dumazedier, il avait lui-même proposé avant-guerre aux dirigeants socialistes de mener une enquête sur les promesses encore floues qu'entraînerait le loisir du fait d'une probable réduction du temps travaillé. Cela l'avait d'ailleurs amené à proposer à Dumazedier de préfacer son livre

---

<sup>1311</sup> Idem.

<sup>1312</sup> Ibid., p262-263.

*Vers une civilisation du loisir ?* pour sa traduction et son édition américaine, ce qui aurait été fait si David Riesman ne l'avait pas précédé.

Ils partageaient également tous les deux le même enthousiasme pour les chantiers sociologiques proposés par l'École de Francfort, ce qui ne les empêchait pas d'en faire des critiques notamment sur, par exemple, les analyses des industries culturelles ou de l'aliénation des consommateurs. Des deux côtés de l'Atlantique, les deux confrères étaient avides de connaissances et de théories nouvelles certes, mais jamais intéressés pour entrer dans une école de pensée particulière, appliquant tel ou tel autre dogme, théorie ou modèle systémique. Ils interrogeaient simplement le système de preuves qui était proposé pour justifier leurs résultats. « Du point de vue de Pollak, Adorno est l'intellectuel, Lazarsfeld est l'expert, mais de tels jugements n'impliquaient-ils pas que pour Pollak, l'intellectuel-modèle est celui qui affirme sans vérifier, critique sans savoir et conseille sans prévoir ? N'est-ce pas là une définition anachronique de l'intellectuel ? <sup>1313</sup> »

On voit poindre dans ces échanges, d'une façon à peine voilée, les critiques qui avaient été faites à l'encontre de Dumazedier quand il travaillait auprès du Secrétariat général au Plan. Plutôt que de rester dans le confort d'une critique douillette depuis les laboratoires hermétiques aux turpitudes des mondes économiques et politiques, Dumazedier, comme ses collègues sociologues américains, avait préféré entrer dans l'arène. Ils partageaient cette vision du travail sociologique comme d'une aide possible pour éclairer la décision politique, les choix institutionnels, sans pour autant prendre part eux-mêmes dans les choix de nature politique. Chacun son rôle : celui du savant et celui du politique n'étaient pas interchangeables. Leur unique boussole était de partager les changements probables qui se dégagent d'études empiriques et méthodiques scientifiquement menées, à partir d'un dialogue parfois tendu fait d'avancées et de retenues, de résistances et de compromis, dans un respect strict des compétences et responsabilités de chacune des parties.

Dans leur réponse Bourdieu et Pollak n'en restent pas moins convaincus de la justesse de leur raisonnement :

*On passe d'une prépondérance du secteur commercial et industriel, dans les années 1940, à celle des fondations et des organismes à but non-lucratif pendant les années 1950 (d'abord Rockefeller, plus tard Ford), et finalement à une concentration des commandes dans les administrations publiques à partir du milieu des années 1960.*

---

<sup>1313</sup> Ibid., p267.

*On constate aussi que, réticente initialement à l'égard de l'intégration du Bureau [Bureau of Applied Social Research, Boston University] en son sein, l'université en bénéficie de plus en plus financièrement. En schématisant, on peut dire que, pour créer, un « marché », Lazarsfeld a d'abord vendu des services de marketing à des firmes industrielles et commerciales. Fort d'une certaine renommée scientifique, il a su tirer profit des différentes actions en faveur du développement des sciences sociales. [...] La dépendance du Bureau à l'égard d'un petit nombre de commanditaires de l'administration fédérale semble s'accroître. Mais en même temps, cette relation privilégiée avec les pouvoirs publics correspond parfaitement à la conception d'une sociologie au service de la planification sociale qui, par la volonté de « traduire » des résultats de recherche en prise de décision, renoue, quoique dans des termes plus réalistes, avec l'idéologie planificatrice.*<sup>1314</sup>

On voit que les positions restaient très tranchées. Tant sur le fond que sur la forme des recherches, la pression des industriels, des commanditaires des études sociologiques avait une puissance monétaire, sinon tout au moins symbolique, qui était potentiellement un biais (un billet ?) qui pouvait fausser pour la sociologie critique française des études objectives. On a vu que ceux qui dénonçaient ces démarches avaient profité eux-mêmes de la manne publique. La parole était redonnée à Dumazedier qui applaudissait habilement aux recherches de Pollak, tout en livrant une dernière formule non sans un humour narquois : « Prenons garde dans nos critiques de ne pas jeter le bébé scientifique avec les grandes eaux troubles du bain commercial ou politique.»<sup>1315</sup> »

### **3.3. « Biobibliographie »**

Avant une courte lettre à Derrida, les deux derniers articles sont abondamment documentés sur les auteurs, ouvrages majeurs et théories sociologiques, politiques voire philosophiques qui avaient jalonné la vie de Dumazedier. Le premier (récit biographique déjà largement utilisé pour nos travaux et cité dans sespages) porte l'intitulé « Itinéraire bio-bibliographique 1936-1985 »,

---

<sup>1314</sup> Michael Pollak, *Projet scientifique, carrière professionnelle et stratégie politique*. In *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 55, novembre 1984. Les philosophes et la politique. P 57.

<sup>1315</sup> Idem, fin de l'article réponse de Joffre Dumazedier, p63.



un néologisme qui nous intéresse dans cette combinaison entre ses moments de vie biographique et les lectures ou les auteurs qui ont marqué son parcours, les moments fondateurs de sa vie. L'article est suivi d'un guide de lecture de quelques pages supplémentaires nommé « ABC des sciences sociales du loisir 1898-1988 ». Comparant la littérature des romanciers auprès de qui Dumazedier cherche un enchantement, une esthétisation de ses idéaux, il dit préférer, au soleil couchant de sa vie, « la concision essentielle, la violence existentielle de certains poèmes en vers ou en prose<sup>1316</sup> ». On y trouve toutes sortes de références bibliographiques, et également à des moments déterminants de sa biographie qui corroborent nos analyses. Nous n'y reviendrons pas en détail, sauf pour quelques ouvrages qui l'avaient particulièrement marqué et méritent toujours une attention soutenue.

C'est le cas d'un ouvrage majeur de Gurvitch qui nous renseigne sur le concept de dialectique à l'usage de nos réflexions théoriques et en particulier des observations sociologiques dans le quotidien, intitulé sobrement : *Dialectique et sociologie*. Gurvitch y établit par exemple une dialectique entre les fonctions latentes et manifestes des faits sociaux, le rôle des cérémonies religieuses ou civiles, l'octroi d'un numéro aux prisonniers ou aux déportés qui les dépouillait littéralement de leur identité. Il rapporte également les récompenses offertes ou les sanctions imposées par rapport aux règles édictées par la société, dans la famille, au travail, à l'école qui créaient des déviations positives ou négatives. On y trouve également une analyse fine de la pensée de l'école de Francfort née de l'Institut de recherche scientifique qui influença, dès la fin des années vingt considérablement les sciences sociales grâce aux travaux de Horkheimer, Adorno, Benjamin, Fromm ou Marcuse.

Dans la même perspective, Lazarsfeld, dans un ouvrage également conseillé par Dumazedier *Qu'est-ce que la sociologie ?* cite, par exemple, Adorno pour qui « les faits appréhendés par l'expérience ne reflètent pas les vrais rapports sociaux sous-jacents ; ils forment le voile qui camoufle ces rapports.<sup>1317</sup> » Tout le travail du sociologue est de démasquer, de dévoiler, de démystifier tous les objets fétichisés notamment par la publicité, la politique ou les médias. On retrouve ici la racine de nombreuses démarches sociologiques ainsi que, comme nous venons de le voir avec les échanges entre Pollak et Dumazedier, les rapports entre les recherches théoriques et les observations empiriques. « Stupide, aveugle, stérile, insensible, telles étaient les épithètes homériques adressées au partisan de l'empirisme. Selon Adorno, le

---

<sup>1316</sup> Joffre Dumazedier, *Révolution Culturelle du temps libre*, op.cit., p.272.

<sup>1317</sup> Paul Lazarsfeld, *Qu'est-ce que la sociologie ?* Paris, Gallimard, Unesco, 1970, (Idées Nrf), 252p., p.129.

chercheur ne s'intéressait qu'au corpus verbalisé des opinions subjectives, auxquelles il accordait un crédit naïf. [...] La recherche empirique était devenue un nouveau fétiche qui masquait la véritable nature du système social contemporain.<sup>1318</sup> » Enfin on trouve également chez Lazarsfeld à la fin du livre des indications sur la sociologie et la psychosociologie particulièrement dans l'éducation des adultes. Dumazedier confie en quelques mots l'orientation de son travail qui, comme pour un artiste, met les questions de forme au centre de ses recherches. Pour lui, la méthode qui emporte tous ses efforts est définitivement celle « de la sociologie historico-empirique.<sup>1319</sup> » D'autre part, reprenant une expression d'Edgar Morin, il suggère qu'il a été lui aussi, obligé de prendre part à l'école du deuil des grandes idées générales, des théories qui voulaient embrasser la totalité des problématiques sociales, sociétales, ces « grandes idées aux bases factuelles incertaines, de francs colosses mentaux aux pieds d'argile.<sup>1320</sup> ».

Plus loin, face à la troisième révolution technologique dans laquelle est entré l'humain dans la fin du XX<sup>e</sup> siècle, Dumazedier relate le livre choc de sa vie que fut celui de George Steiner<sup>1321</sup> qui démontre que « plus de 85 % des bénéficiaires de l'enseignement supérieur avaient les mêmes pratiques culturelles que ceux et celles qui s'étaient arrêtés à la formation secondaire obligatoire et quelquefois avant... « J'en ai ressenti un véritable choc.<sup>1322</sup> » On retrouve ici cette question de l'éducation avant, après l'école, tout au long de la vie, présente partout dans notre étude. Elle est mise en rapport avec l'éducation volontaire, l'autoformation, la critique et l'invention du quotidien qui sont revenues, au fur et à mesure de ses contributions intellectuelles, comme le leitmotiv de toute son œuvre, savante et militante, même si ses camarades de l'éducation populaire, avec qui il avait notamment accompagné l'histoire de PEC, étaient loin de le suivre tous dans cette direction. En contraste avec ces démarches, l'essentiel des discours de Bourdieu, Passeron, Baudelot et Establet, « ceux qui ne suscitaient guère que des croyances triomphantes », sorte de pensée à sens unique de l'individu devenu homme unidimensionnel manipulé à souhait par la société de consommation, a disqualifié ou rendu inaudible la possibilité d'autres analyses. Il rappelle l'urgence de penser l'aménagement des

---

<sup>1318</sup> Ibid., p. 131.

<sup>1319</sup> Joffre Dumazedier, *Révolution Culturelle du temps libre*, op.cit., p.272.

<sup>1320</sup> Ibid., p.273.

<sup>1321</sup> George Steiner, *People look at television*, New York, Free Press, 1967.

<sup>1322</sup> Joffre Dumazedier, *Révolution Culturelle du temps libre*, op.cit., p.282.

programmes, des pédagogies, des rythmes scolaires et surtout, d'imaginer les passerelles après douze, quinze années de scolarité obligatoire, avec la poursuite d'enseignements, professionnels et l'encouragement à une autoformation active et volontaire.

Relatant des événements de sa vie personnelle, en lien avec ses lectures et ses réflexions, cette bio-bibliographie qui a éclairé de nombreux passages de notre propre recherche, revient sur le lien avec le dernier ouvrage de Foucault du souci de soi et les recherches de Yonnet et Maffesoli du Centre d'Etudes sur l'Actuel et le Quotidien (CEAQ) qui se consacrent, aujourd'hui encore, aux nouvelles formes de socialité et de l'imaginaire individuel et collectif.

Enfin, dans un dernier conseil à ses lecteurs, Dumazedier revient sur sa passion pour Nietzsche : « Il faut relire *Ainsi parlait Zarathoustra* et *Ecce Homo* pour mieux s'interroger sur les mutations de valeurs que rendent possibles une société du temps libre, tout en renouvelant les temps sociaux engagés et contraints.<sup>1323</sup> » A l'automne 1982, dans une lettre restée sans réponse, publiée en fin d'ouvrage, il interroge Derrida, qui présidait le Collège international de philosophie, suite à un courrier reçu du philosophe au printemps. Il lui dit la nécessité de reprendre les grandes colères nietzschéennes, contre les croyances abusives distillées par des textes d'un autre âge qu'ils soient chrétiens, socialistes ou anarchistes. Et aussi, le rôle que devrait avoir le Collège pour déconstruire les discours méta-sociologiques en marquant les limites entre philosophie et sociologie.

### **3.4. Le théoricien de la sociologie du temps libre à la retraite**

En août 1984, dans une lettre à Marie-Odile de Gisors, Dumazedier a confié qu'il ne s'ennuyait jamais, mais qu'il était comme hanté par le temps qui passe, se sachant vieillir et ayant peu d'années devant lui : sa retraite « sera bidon », dit-il, tant de choses lui restent à faire et à vivre. Exister par et pour soi-même pour permettre à l'autre d'exister de la même façon, et pouvoir le rencontrer dans une liberté partagée : voilà quelques réflexions qu'il a tenues à confier à Marie-Odile de Gisors. Ce témoignage précieux de la correspondance de Dumazedier à son amie est une façon de communiquer par des mots simples dans une relation épistolaire, et par la rencontre, les mêmes paradigmes publiés par le sociologue dans ses livres. Par exemple, il pose la question : « Quand les êtres découvriront-ils que ce sont eux et eux seuls les maîtres

---

<sup>1323</sup> Ibid., p. 282.

de leur art de vivre ?<sup>1324</sup> » Même si nous en faisons tous les jours l'expérience, les conditionnements, les habitudes, les traditions continuent à peser, parfois très lourdement. Et nous savons que nous perdons des occasions de petits bonheurs « à cause des idées toutes faites ou des fausses contraintes qui ne font que des perdants. [...] C'est difficile de se libérer de la colonisation du roi de Prusse.<sup>1325</sup> »

En janvier 1985, en réponse aux préoccupations de de Gisors de remplir à la fois du mieux possible son rôle de mère auprès de ses enfants, mais aussi de poursuivre ses projets d'étude et de recherche ainsi que ses besoins de solitude, Dumazedier l'encouragea à être elle-même. Il faudrait se sortir de la servitude des rôles imposés par la morale, la famille où le don de soi à autrui oblige à se nier soi-même.

Comme nous l'avons vu plus haut dans *La révolution du temps libre*, notamment dans la vie des femmes, le besoin d'authenticité et de liberté vécu comme une forme d'égoïsme hier était devenu une possible dignité retrouvée. « Vis la beauté, la merveille d'une vie libre de responsabilité de souci dans la moitié de ta vie, celle que j'appelle loisir et que Foucault nomme "le temps à soi" » : c'est l'aurore de temps nouveau, disait-il encore, à laquelle on a du mal à s'habituer en raison des survivances des croyances du passé. La résistance de certains groupes à accepter ce nouvel horizon de croyance était visible en France, mais aussi dans de nombreux pays. Il parlait précisément du « réveil religieux des minorités : actif, un peu chez nous, beaucoup chez les musulmans. »

À l'appui de ce constat, Nietzsche est également présent avec une citation du livre V de *Aurore* qui avait marqué Dumazedier dans sa jeunesse. Il y est écrit que s'obliger à croire à des principes que l'on sait injustes pourrait conduire jusqu'à la maladie physique ou mentale. « Mais il finit par tomber malade, car cette apparente maîtrise morale détériore sa force nerveuse aussi radicalement que pouvait le faire une débauche érigée en règle...<sup>1326</sup> »

---

<sup>1324</sup> Marie-Odile de Gisors, Joffre Dumazedier, *Nos lettres tissent un chemin*, op. cit., p.31

<sup>1325</sup> Ibid., p.33, on était loin des philosophies néo-libérales qui s'installaient dans le monde, celles des « winners » du profit économique.

<sup>1326</sup> Ibid., p.93.

### 3.5. « 2010, l’Odyssée du loisir ? »

Dans le journal *Le Monde* du mois de mai 1989<sup>1327</sup>, est publiée une critique plutôt enthousiaste et synthétique du livre de Dumazedier. D’emblée, l’expression autonome de l’individu est retenue comme le marqueur de la véritable révolution du temps libre annoncée dans le livre de Dumazedier. Le journaliste y fait l’éloge de la vision de l’auteur en faisant le lien entre la perception du loisir qu’avait le sociologue en 1962 dans *Vers une civilisation du loisir ?* et celle de *La révolution culturelle du temps libre* analysée dans ce nouvel ouvrage. Les trois domaines de l’école, du temps de travail et de la retraite y sont rapidement présentés. « Joffre Dumazedier qui a le parler franc et dru, n’hésite pas à dénoncer “l’illusion coûteuse” des années scolaires pour le plus grand nombre d’élèves.<sup>1328</sup> » Ensuite, le journaliste souligne l’ambiguïté de la relation au travail en citant deux statistiques tirées de l’ouvrage de Dumazedier : 70 % des Français avouent que les loisirs leur donnaient plus de satisfaction que le travail et 59 % reconnaissent que s’ils avaient suffisamment d’argent ils n’arrêteraient pas pour autant de travailler. Cela traduit que le travail représente bien plus qu’un gagne-pain. Pour la retraite, il y signale l’importance accrue des activités liées aux pratiques amateurs manuelles ou intellectuelles, aux voyages, à l’attention du corps, et enfin, au temps occupé par le téléspectateur à regarder ses films, feuilletons, magazines ou encore ses émissions favorites. Même si le temps politique est de plus en plus réduit, le chercheur retient la place accrue des activités associatives, charismatiques ou humanitaires « qui montrent que le temps libre n’est pas seulement “narcissique” comme le suggérait Henri Marcuse. Un livre précieux, non seulement par ce qu’il analyse les nouvelles couleurs du temps libre, mais par ce qu’il restitue au loisir ses chances d’être un foyer de création, la “dixième” muse dont parlait Théophile Gautier.<sup>1329</sup> »

À l’occasion d’un colloque présidé par Dumazedier et organisé par les CEMEA en janvier 1988 baptisé « 2010, l’odyssée des loisirs ? », la revue *Vers l’Education nouvelle* publie un entretien de l’auteur. Sur trois pages, on y retrouve là aussi l’essentiel des thématiques développées dans le livre : comment cette révolution culturelle influe sur les valeurs de tous les temps sociaux, comment les sociologies critiques sont impuissantes à décrire ces phénomènes

---

<sup>1327</sup> Pierre Drouin in *Le Monde* du 26 Mai 1989.

<sup>1328</sup> Idem.

<sup>1329</sup> Idem.

et le constat que Max Weber n'avait pas su voir venir ce potentiel de réenchantement de la vie contenue dans le loisir « une évolution des mœurs et des valeurs qui se préparait dans l'ombre de la vie quotidienne depuis longtemps.<sup>1330</sup>».

Enfin, c'est sur ces mêmes thématiques, qu'une préface est demandée à Joffre Dumazedier pour un livre collectif autour du temps libre et des pratiques culturelles dans la communauté française de Belgique.<sup>1331</sup>

La pensée de Dumazedier a une cohérence remarquable d'un texte à l'autre. On n'est pas surpris de retrouver des mots, des conceptions et des expressions identiques, autant dans ses lettres, ses interviews que dans ses ouvrages. C'est une même pensée qui s'exprime et se déroule dans ces différentes médiations, nous aidant à mieux en percevoir le sens et les reliefs.

Pour fixer les mots, les concepts et leurs définitions, quoi de plus naturel, et qui se pratique d'ailleurs depuis le triomphe de la raison avec les encyclopédistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, que de réaliser un dictionnaire ?

C'est une nouvelle aventure, un nouveau défi qui a occupé pendant trois longues années les trois auteurs et coordinateurs de « ce petit monument, forcément imparfait, discutable »<sup>1332</sup>, un dictionnaire encyclopédique qui rassemble autour de 600 mots pour lesquels plus de deux cents auteurs ont apporté leurs contributions. Ce chantier titanesque a été coordonné par trois écrivains : Fernand Comte également professeur de lettres, qui a régulièrement été en contact avec Joffre Dumazedier, Jean-Jacques Luthi, docteur ès lettres, et Gaston Zananiri.

Dans une longue préface à cet ouvrage, Joffre Dumazedier revient sur l'histoire, les contenus manifestes ou cachés du loisir et sur ses métamorphoses au fil du temps et de l'histoire. Le domaine du loisir est tellement vaste, un fait social total qui influence, on l'a vu, tous les temps sociaux qu'il est impossible d'en faire la clôture. Ce constat était pourtant loin de faire l'unanimité des milieux intellectuels, comme l'affirmait celui qui y avait consacré une œuvre de sociologue, que nous retrouvons en ce début des années quatre-vingt-dix, à la fin de sa vie.

---

<sup>1330</sup> « *La révolution culturelle du temps libre* », entretien avec Joffre Dumazedier interviewé par Bertrand Chavaroche et Jean-Noël Bruguière, in *Vers l'Education Nouvelle* N° 431, Mars 1989.

<sup>1331</sup> « Temps libre et pratiques culturelles (Dans la communauté française de Belgique) » Edition Mardag, Liège 1991. (Création et communication). Il signe la préface « Paris-Cogolin » pour signifier ses nombreux déplacements à l'international. De la même façon que son introduction de *Révolution culturelle du temps libre 1968-1988* est signée du nom des villes où il était invité : « Paris, Agadir, Egine, Rio (1987-1988).

<sup>1332</sup> Note de Dumazedier datée de 1990 « Pour aider les CDI dans leur rôle de conseiller des jeunes » qui nous a été remise par Hélène de Gisors.

*Qu'est le loisir dans les systèmes sociaux de Bourdieu ou de Touraine, dans les idéologies d'Althusser ou de de Certeau, dans les imaginaires d'André Malraux ou de Marguerite Duras ? Pas grand-chose sans doute. Les concepts éclatent, ils sont couverts par une grande variété de mots.*<sup>1333</sup>

L'originalité de cette publication est aussi que les nombreuses entrées thématiques sont ornées par Michel Rebondy, qui les a illustrées par des dessins sous forme de table d'orientation, pour accompagner le lecteur à faire ses recherches de définition dans les différents champs sémantiques. Geneviève Gentil y a supervisé les articles concernant les arts. Y figurent des définitions d'otium, de scholè en passant par les oulipiens, la chasse, les arts martiaux, l'histoire, l'esthétique, l'économie et les techniques du cinéma, du théâtre, les bijoux populaires, les classes sociales, la bibliophilie, le cricket ou le croquet, les jeux électroniques, les jouets en bois, etc.

Dumazedier y présente ce temps à soi, d'un autre mode d'être, un temps ipsatif, que nous avons rencontré plus haut, faisant le lien avec Jankélévitch et Foucault pour mettre avec eux ce qu'il appelle : du jeu dans les mécanismes sociaux.

*Le temps de vivre pour vivre valorise l'errance. L'individu n'y est plus seulement celui d'une naissance, d'un groupement, d'un statut ; il n'est plus seulement sujet, sujet de dogmes, d'habitudes de stéréotypes, d'obligations. Il fait un pas de plus de valorisation de lui-même par lui-même. Il appartient au monde de ses rêves les plus raisonnables, les plus fous. Le loisir, c'est vivre avec ce produit de l'imagination qu'Arthaud nommait notre "double" celui que chacun désire ou craint d'être. [...] Dionysos, Eros, Silène, Narcisse reprennent vie avec tout ce qu'ils peuvent apporter de symboles, d'idéal et de poésie. Forces reconnues ou occultes, ils relèvent de la même lame de fond qui explique certaines pratiques affectives de la nuit, des week-ends ou de vacances.*<sup>1334</sup>

Cette recherche d'une socialité plus vivante, plus à vif dans les veines des réseaux sociaux rejoint celle d'autres pairs en sociologie qui lui sont proches dans ce décryptage du quotidien. Il cite : Yonnet, Lipovetsky et Maffesoli, même s'il réaffirme que le social était toujours plus

---

<sup>1333</sup> *L'univers des Loisirs*, Fernand Comte, Jean-Jacques Luthi, Gaston Zanarini (coord.), Letouzey & Ané, éditeurs, Paris 1990, préface Dumazedier, encyclopédie publiée avec le concours du Centre national des Lettres, 1538 p., p. XV.

<sup>1334</sup> *Ibid.*, p. XXI.

riche que la sociologie des sociologues eux-mêmes, Dumazedier savait que la vie échappait aux statistiques, que derrière des vérités apparentes, des simulacres de preuves bien étayées, se cachent souvent de nouveaux mystères. C'est pour cette raison qu'on trouve souvent chez lui des allusions à l'ambiguïté, à l'ambivalence des faits sociaux où les remèdes pour les uns peuvent devenir de redoutables poisons pour les autres.

Le 21 février 1990, il reçut le titre de Docteur Honoris Causa de l'Université de Bruxelles pour honorer l'ensemble de ses activités, ses recherches, ses livres dont certains ont été traduits en anglais, en espagnol, en portugais, en italien, en japonais et en chinois.

Dans la même veine que ses réflexions pour l'Univers des Loisirs, le discours prononcé par le récipiendaire du titre de Docteur Honoris Causa portait le titre *Nouvel éloge de la folie*. « Aujourd'hui, à l'aube de cette nouvelle ère [...] il me prend l'envie de faire l'éloge du loisir, cette « folie douce » comme disait souvent ma mère, au travail sans relâche de brodeuse et de mère.<sup>1335</sup> »

### **3.6. Benigno Cacérés « l'intimité militante en moins »**

Les idées développées dans les diverses interviews que nous avons consultées de cette dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle seront aussi celles des dernières années de la vie et du travail du professeur émérite dans son ermitage du Pré-aux-Clercs, chez lui, à Chateaurouge. Il y recevait ses doctorants, dans une sorte de séminaire de campagne ; leurs appréciations sont unanimes. Il aimait recevoir du monde, dans cet endroit bucolique où il préparait généreusement grillades et agapes, toujours à l'affût de nouvelles idées, de préparation de rencontres, colloque, séminaire ou publications. Un terrain de tennis, et un panier de basket étaient réservés aux jeux sportifs et Dumazedier y faisait son jogging de décrassage matinal et menait une vie familiale qui lui tenait à cœur malgré ses nombreuses sollicitations et ses déplacements en France et à l'international. Jusqu'à la fin de sa vie, tant que sa santé le lui permit, il réalisa des missions de recherches ou d'enseignement à l'étranger notamment à Agadir au Maroc ou ailleurs comme en témoigne sa correspondance avec Marie-Odile de Gisors ou Georges Le Meur. Ils nous l'ont faite partager avec enthousiasme.

Le 15 octobre 1991 Benigno Cacérés, le grand compagnon et ami de Dumazedier depuis leur rencontre à Uriage, tira sa révérence. Il mourut d'une longue maladie, dans une solitude

---

<sup>1335</sup> Joffre Dumazedier, texte paru dans *Loreto n°20*, une revue bruxelloise parue en avril 1990.



peuplée de drames familiaux et de présences chaleureuses. Celui qui avait été élu compagnon sous le nom de « Castillan-la-fidélité », robuste charpentier, titulaire du seul certificat d'étude, avait soutenu une thèse de sciences humaines en 1978 à soixante-deux ans sur le Centre de formation ouvrière qu'ils avaient créé en 1946 à Grenoble. En plus de ses activités de près d'un quart de siècle à PEC (animateur, secrétaire général, président), relatées en partie tout au long de cette étude, Cacérés était également écrivain auteur d'une quarantaine d'ouvrages (romans, essais, manuels didactiques) et enseignant à l'Institut des sciences sociales du travail (ISST) de 1946 à 1974, puis au Centre de formation de l'éducation surveillée de Vaucresson (CFRES).

Immigré espagnol, il était natif du sud-ouest de l'Espagne. Il était venu en famille de ces terres pauvres et arides de la région autonome de l'Estrémadure, qui est toujours une des plus démunies de l'Espagne, avec une population de presque 40 % de pauvres et de précaires. La ville de Cáceres<sup>1336</sup>, qui porte un nom presque similaire au sien, était une des plus importantes de cette région, et s'y côtoient des richesses gothiques du Moyen Âge et des vestiges remarquablement conservés de la Renaissance. Elle a été déclarée en 1986 au Patrimoine mondial de l'Unesco pour ses trésors de plusieurs siècles d'histoire aussi rares que sublimes. Cacérés était lui-même un monument à protéger. « Tous ceux qui l'ont vu, entendu ou lu, savent que notre Benigno national restera comme une figure emblématique de ce grand élan de la culture populaire qui marquera le milieu de ce XX<sup>e</sup> siècle. Il en avait parfois conscience, il disait en riant : “ je ne suis pas un individu, je suis une institution.”<sup>1337</sup> »

La famille Cacérés avait immigré de l'Espagne pour chercher fortune à Toulouse. Son père était mort pendant sa petite enfance comme celui de Dumazedier. Les ressemblances ne manquaient pas entre les deux frères de Résistance, militants et fondateurs de PEC. Ils étaient nés tous deux à une année de différence pendant la Première Guerre mondiale. La mort de son ami, en octobre 1991, vécue comme une béance dans sa propre existence, conduit Dumazedier à envisager sa propre mort. Sans y mettre plus d'affect ou de dramaturgie, à soixante-seize ans, Joffre Dumazedier se mit à sa table de travail pour composer une « Rêverie testamentaire<sup>1338</sup> »

---

<sup>1336</sup> Attention aux accents entre Benigno Cacérés et la Ville de Cáceres qui est aussi l'appellation qui donne son nom à l'une des deux provinces avec celle de Badajoz qui constitue la région autonome de l'Estramadure.

<sup>1337</sup> Joffre Dumazedier « Benigno Cacérés ou les deux rivages », in Revue *Esprit* op.cit., p. 103. Souligné par Dumazedier.

<sup>1338</sup> Un tapuscrit de 6 pages qui nous a été remis par Paule Savane avec pour titre : « *Rêverie testamentaire de Joffre Dumazedier Ussy-sur Marne, projet du 15 Octobre 1991, jour de la mort de Benigno Cacérés, compagnon d'une aventure historique 1942-1967.* » Reproduit en intégralité ANNEXE VIII.

où il essaya de réunir toutes les informations pour ses futurs héritiers, famille, amis et proches. On y retrouve ses conceptions très matérialistes de la vie humaine. Il y mentionne vouloir donner son corps à la science. Il y signale avoir réglé par avance les frais estimés par le laboratoire d'anatomie de l'Université de la Sorbonne où il travaillait. Sans plus de cérémonies, il déclare son aversion pour les cimetières qu'il n'avait jamais fréquentés, y compris pour aller sur la tombe de sa mère.

*Son vrai cimetière pour moi est dans ma maison et en moi. [...] Le seul cimetière que je désire pour moi, c'est le cœur de celles et de ceux qui dans ma famille naturelle ou spirituelle ont aimé de façon profonde et durable quelque chose de ma vie la plus digne d'être aimée. Je n'imagine des images et des souvenirs de moi qu'à l'intérieur des lieux de vie de ces fidèles.*<sup>1339</sup>

Suivent les recommandations pour le fruit de la vente de sa maison et son « Pré- aux-clercs » qui viendrait soutenir en partie sa dernière compagne, Paule Savane, dans sa retraite. La destinée de divers objets et de ses livres y figure ne pouvant imaginer qu'ils iraient « dormir dans un cimetière familial de livres morts.<sup>1340</sup>» On retrouve dans ces pages la tendresse, la générosité et l'attachement à ses enfants et ses petits-enfants, autant qu'à « sa famille spirituelle », ses amis chercheurs et étudiants. La disparition de Cacérès avait réveillé de nombreux souvenirs qui inspirèrent Dumazedier pour rédiger un article à sa mémoire.

*[Cacérès] incarnait de façon spectaculaire l'accent, la verve, le geste d'un enfant de Toulouse et moi, orphelin de guerre dont la mère était née à Montmartre, il m'annexait souvent à sa terre toulousaine parce que ma grand-mère maternelle était née à Fonsorbes près de Toulouse... Cacérès offrait un bel exemple d'intégration enthousiaste, tout en conservant une identité originelle ouverte à toute sorte d'identifications bien vivantes.*<sup>1341</sup>

Il rappelle également dans son article, paru en février 1992, que, contrairement aux allégations de Bernard Henri-Lévy et de nombreux commentateurs, ils avaient été les deux seuls instructeurs nationaux de l'École d'Uriage à avoir été fondateurs de PEC et résistants du

---

<sup>1339</sup> Ibid., p.1.

<sup>1340</sup> Ibid., p.2.

<sup>1341</sup> Ibid., p.105. Il va sans dire que notre cœur toulousain est sensible à cette évocation d'autant que comme nous le disions au début de notre thèse Cacérès nous avait d'abord attiré pour faire une biographie intellectuelle avant de nous engager dans celle de Dumazedier.

Vercors. Il souligne que, du reste, Paul Lengrand, qui avec lui et Cacérés avait été le troisième membre-fondateur de PEC, plus radical que les deux compagnons, n'avait aucune sympathie « pour des aspects d'Uriage qui tenaient malgré tout à des traditions militaires.<sup>1342</sup> ». Mais là n'est pas son propos, même s'il en profite également pour se démarquer des allégeances tout aussi caricaturales de Fumaroli, qui vilipendait dans *L'Etat culturel* qu'il venait de publier, tous ceux qui voulaient «“évangéliser les masses“ ou encore essayer de “remplir le vide des âmes par le tout culturel“ au nom d’une “religion culturelle.”<sup>1343</sup> »

Fumaroli avait produit de surprenants amalgames en faisant converger les politiques de *L'Etat Culturel*, qui prenaient leur source dans le Régime de Vichy et se prolongeaient selon lui, avec la philosophie centralisée, mettant en scène le génie national prenant leur source dans le Régime de Vichy et coulant dans une même veine de Malraux à Lang. De là s'originaient des rites laïques de grands rassemblements où la ferveur populaire pourrait se déployer. Mais selon Fumaroli, ils perdaient dans leur cortège les vertus, la rigueur et les majestés que les œuvres du grand Art réservent aux initiés. Nous y reviendrons un peu plus loin en renouant le fil des liens de Cacérés avec le monde de l'art.

Dans cet article d'*Esprit*, qui va bien au-delà d'une nécrologie affective, le commentaire de Dumazedier est concentré sur un récit d'expériences de vie, un témoignage de ses souvenirs et sensations ressentis surtout comme prétextes à des réflexions sur ses recherches. La disparition de son ami lui inspire de nouvelles mises au point sur leur propre histoire, plutôt qu'un hommage empathique ou uniquement hagiographique en l'honneur de la complicité de leur intimité militante.

Au-delà des souvenirs d'Uriage et de ses activités à PEC, depuis la création du mouvement d'éducation populaire, le commentaire de Dumazedier lui donne l'occasion de mettre en exergue la figure de l'autodidacte. Cela était venu nourrir ses propres réflexions sur l'autodidaxie et celles sur l'échec scolaire malgré les forts ou les faibles niveaux d'étude des individus, leur formation intellectuelle étant pourtant riche d'autres héritages. Comme il le fera souvent, Dumazedier se démarque une nouvelle fois des insinuations négatives de Sartre et Kaës sur les histoires de vie des autodidactes. Cela doit être redit une fois pour toutes, il n'avait jamais rencontré Félix, le personnage de Kaës, ni des femmes ou des hommes ressemblant à

---

<sup>1342</sup> Ibid., p.110.

<sup>1343</sup> Ibid., p.111. C'était bien plus la nouvelle politique de Jack Lang qui était visée dans le prolongement de Duhamel et Malraux dans un livre pamphlet, Marc Fumaroli, *L'Etat Culturel, une religion moderne*, Editions de Fallois, Paris 1992,

« l'autodidacte débile, maniaque de l'encyclopédisme<sup>1344</sup> » dépeint par Sartre dans *La Nausée*. Pourtant, contrairement à ces allégations, les personnages nourris de nombreuses lectures, de découvertes et de ressources transmises par différents réseaux de relations et d'amitié en guides influents ou maîtres initiateurs, ne manquent pas. En 1982, dans *Education Permanente* Dumazedier avait écrit :

*Ce fut, avec Cacérés le commencement d'une intimité militante qui ne devait jamais cesser, malgré les différences de tempérament et de style. Lui seul, pendant plus de deux ans, fut à la fois l'élève, le témoin et le co-créateur de méthodes et d'organisation socio-pédagogiques qui dessinaient déjà les bases du futur Peuple et culture. [...] Pour moi, chargé des questions pédagogiques d'une difficile éducation populaire, il fut le collaborateur le plus proche, le plus ardent, le plus constant dans l'invention d'une voie nouvelle de la formation liée à l'action quotidienne, dans la mise au point d'une méthode socio-pédagogique (l'EM) en vue d'entraîner l'esprit de chacun au meilleur partage de la connaissance entre des milieux sociaux inégaux et différents.*<sup>1345</sup>

Reprenant les idées de Charles Péguy, qui voulait faire émerger le désir de lire dans les individus, des plus jeunes aux plus âgés dans tous les milieux sociaux, Dumazedier se souvient que telle était également la grande ambition primaire, première, de Cacérés. Même si ce dernier regrettait de n'avoir pu la réaliser à grande échelle, il s'était engagé inlassablement à populariser et à diffuser les fameuses fiches de lectures, destinées aux associations et aux clubs comme un instrument accessible à chacun pour son autoformation. Ainsi, on pouvait rendre à l'élève en âge scolaire sa capacité d'« être un autodidacte à sa manière quel que soit son niveau d'instruction initial. N'est-ce pas ce qui restera quand on aura tout oublié dans la vie quotidienne d'adulte ?<sup>1346</sup> » On se rappelle les fiches de lecture que nous avons également commentées en parcourant les publications de PEC. La mémoire de Cacérés renvoie les militants de PEC à leur conviction commune de dénoncer l'illusion, la vanité de toute démocratie politique si elle n'ambitionnait pas en même temps de promouvoir une démocratie sociale et culturelle. À la fin de son article, Dumazedier reprend quelques lignes écrites par Cacérés l'été précédant sa mort, que lui avait confiée Gisèle Fiche :

---

<sup>1344</sup> Joffre Dumazedier « Benigno Cacérés ou les deux rivages », p. 106.

<sup>1345</sup> Joffre Dumazedier, « Renouveau de l'éducation populaire à la Libération, op., cit., p. et Georges Le Meur, *Construire ma recherche*, op.cit., p. 37 et 38.

<sup>1346</sup> Ibid., p.107.

« Notre aventure est de nous rendre, chaque jour, plus libres et plus respectueux de chacun. Notre vie doit en porter le témoignage.  
 Être pour soi-même une lampe  
 Rencontrer l'éblouissement de lire et d'apprendre  
 Ne jamais aimer ce qui fuit  
 Aimer les privilèges invisibles  
 Nous fermons une à une les portes de la peur  
 S'habiller d'espérance  
 Rêver d'une société qui aurait ménagé à tous les conditions du bonheur, où le droit des hommes et la liberté règneraient sans contrainte.<sup>1347</sup> »

Une brochure cerclée d'une couverture bleue avec une photo de Cacérés sur le recto et en titre « Bénigno Cacérés bâtisseur d'éducation populaire.<sup>1348</sup> » fut publiée par PEC trois années après sa disparition.

S'y trouvent deux pages de citations recueillies par Frédéric Thébault. « Les livres, les lectures rapprochaient les hommes et les unissaient. [...] Des hommes se rassemblaient pour partager leur culture comme ils partageaient leur pain.<sup>1349</sup> » Suit l'article de Joseph Rován paru dans *Le Monde*, le lendemain de sa mort où Cacérés est « Un charpentier historien du peuple.<sup>1350</sup> » Il y est dépeint comme le traducteur pour les militants, en langage simple et direct, des recherches en sciences sociales de Dumazedier. Il y montre également comment dans ce viatique qui passera de la culture populaire à l'éducation permanente, puis à la formation professionnelle, des hommes politiques comme Jacques Delors et Michel Rocard « trouvèrent une partie de leurs motivations et de leurs moyens d'action.<sup>1351</sup> » Suit un extrait de l'article de Dumazedier paru dans *Esprit* qui vient d'être commenté.

Une longue bio-bibliographie, réunie par sa dernière compagne, Gisèle Fiche, précède un papier amical et rustique, pimenté de philosophie rugbystique de Jean-François Chosson « Benigno en Ovalie. » On voit ici la pluralité des passions de Cacérés. Il préférerait largement les livres au cinéma alors même qu'il avait côtoyé et travaillé avec Chris Marker ou Alain

---

<sup>1347</sup> Ibid., p.113.

<sup>1348</sup> « Bénigno Cacérés Bâtisseur d'éducation populaire » Supplément à *La lettre de Peuple et Culture* N° 20 1<sup>er</sup> Trimestre 1999, 35P.

<sup>1349</sup> Ibid., p.5.

<sup>1350</sup> Joseph Rován in *Le Monde* du 16 Octobre 1991.

<sup>1351</sup> Idem.

Resnais, des proches de PEC, comme on l'a vu. Toujours impatient d'en faire profiter le plus grand nombre, la formule incantatoire, écornée, mille fois répétée encore aujourd'hui quand on parle de culture avait un sens précis chez lui. Il avait mis à disposition sa proximité avec de nombreux acteurs du théâtre, parmi les plus célèbres.

[...] *Que ce soit Charles Dullin, Jean Vilar ou plus tard Gabriel Monet. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était la fréquentation des répétitions et des coulisses, et les moments d'échanges privilégiés, d'échanges passionnés avec les artistes, dont il voulait comprendre le point de vue et partager l'exaltation créatrice. Il admirait aussi énormément le travail de rigueur et d'exigence que nécessite l'expression musicale (musique classique) ainsi que la danse, et aimait visiter régulièrement les grandes expositions de peinture.*<sup>1352</sup>

On pourrait conclure aux vertus d'une culture cultivée somme toute très classique, mais ce serait être anachronique. Il n'empêche que nous sommes loin de la culture au rabais, caricaturée par Fumaroli, qui serait avec, il faut bien le dire un brin de condescendance, livrée fièrement par les classes dominantes comme une religion culturelle aux bons pratiquants des classes populaires.

Le document se termine par un hommage poétique de Georges Jean, titré « Benin » et d'une petite attention amicale de Gabriel Monet. Pour faire résonner avec nos propos sur l'autoformation dans ses liens avec l'autodidaxie, explorons les définitions que formule Gisèle Fiche (toujours dans la même brochure de PEC) sur ces deux concepts. Elle situe l'autodidaxie comme une instruction par soi-même qui ne peut concerner que l'acquisition d'informations et de connaissances. L'éducation contient une part d'autodidaxie dans son ambition de développer les facultés des personnes. Hétéroformation et autoformation sont convoquées, éclairées par les recherches de Pascal Galvani qui met en avant les questions de forme : « L'autoformation dans cette approche formative désigne donc l'action d'un sujet sur sa propre forme, c'est-à-dire sur sa cohérence interne et son apparence.<sup>1353</sup> » Ces définitions nous font également retrouver la question du style.

---

<sup>1352</sup> « Bénigno Cacérés Bâtitteur d'éducation populaire », op., cit., p.16. La liste qui suit des rencontres avec ces artistes et intellectuels qui comptent dans cette deuxième partie du XX<sup>e</sup> siècle est édifiante : Beuve-Méry, Mounier, Chombard de Lauwe, Reuter, Gadoffre, Dullin, Les Frères Jacques, Chris Marker, Catherine Sauvage, Boris Vian, Fernand Léger, Roger Louis, etc.

<sup>1353</sup> « Bénigno Cacérés Bâtitteur d'éducation populaire », op., cit., p.12. Tiré du livre de Pascal Galvani « Autoformation et fonction de formateur : des courants théoriques aux pratiques de formateurs », Chroniques sociales, Paris 1991, 170 p.

Dumazedier était très préoccupé par ce qu'on appelle communément « crise de l'éducation ». Pour autant, toute dramatisation exacerberait inutilement la situation en masquant de nombreuses ambiguïtés et contradictions. Pour faire le lien avec la figure de Cacérés citons encore Gisèle Fiche qui dans sa conclusion des « 25 ans de compagnonnage solidaire entre Joffre Dumazedier et Bénigno Cacérés », confirme que : « En observant B. Cacérés [...], J. Dumazedier a constaté combien l'éducation qu'on se donne à soi-même, que l'on se choisit, constitue une formation bien plus intégrée que celle que l'on reçoit de manière unilatérale et obligatoire.[...] Après 1967, ils n'ont plus guère travaillé ensemble ; chacun a poursuivi de son côté et à sa façon, ses propres projets et développé dans des voies très différentes l'œuvre de sa vie.<sup>1354</sup>»

---

<sup>1354</sup> Georges Le Meur, *Construire ma recherche, Joffre Dumazedier chercheur accompagnateur*, Chroniques Sociales, Lyon, Juin 2005, 246 p., p.44.





# CHAPITRE 14. Éducation en crise ou crise de l'éducation

## 1.Éducation en crise

### 1.1. Crise de l'éducation, échec ou réussite scolaire

La réussite ou l'échec scolaire était considéré aussi comme celui de la réussite ou de l'échec du système scolaire lui-même. Il y avait bien évidemment tous les phénomènes de reproduction des inégalités sociales, qu'avaient bien démontrés les sociologues de l'éducation, mais aussi la promotion sociale obtenue par une part non négligeable, même si elle était minoritaire, des classes pauvres ou moyennes qui accédaient aux enseignements supérieurs.

*Peut-on être véritablement en échec scolaire et devenir de grands industriels, conquérant des marchés internationaux au moins autant que les héritiers des grandes écoles ? [...] Il apparaît que pour certaines catégories, les notions de connaissances, de compétences ne s'alignent pas sur celles de diplômés ; d'autre part, elles n'acceptent plus le statut d'élève, mais se comportent en « apprenants ». Ceci met réellement en cause les certitudes officielles représentées par les postulats scolaires...<sup>1355</sup>*

On verra s'imposer plus loin ce concept de "sujet social apprenant" dans les sciences de l'éducation, dès les années quatre-vingt-dix, chez certains chercheurs proches des idées de Dumazedier. Pour sa propre vie, son propre parcours, on a vu à quel point il devait ce qu'il nommait « son salut social » à l'instruction la plus poussée, à laquelle l'avait encouragé ses maîtres qu'il aimait appeler « des enseignants éveilleurs. »

Le phénomène des « boursiers » de l'enseignement universitaire était bien connu mais n'avait pas suscité autant de succès intellectuels et de commentaires que l'engouement pour la sociologie bourdieusienne.

Dumazedier se demandait plutôt comment des sujets résistent à la domination des savoirs savants. Comment une institution, décrite comme des plus conservatrices, peut-elle aussi faire naître en son sein des mouvements sociaux parmi les plus anticonformistes, les plus novateurs ?

---

<sup>1355</sup> Georges Le Meur, « Quelle autoformation par l'autodidaxie ? » Revue Française de Pédagogie, n° 102, janvier-février-mars 1993, p.39 et 43.

Enfin, la question constante de l'adaptation des savoirs aux nouvelles conditions de vie, aux nouveaux modes de circulation des informations et connaissances devient l'une de ses préoccupations majeures, autant d'ailleurs que l'allongement de la durée de scolarité obligatoire dans une vie. Depuis Jules Ferry et les réformes successives des collèges et lycées, la scolarité englobait un parcours d'au moins dix ans. L'instruction obligatoire en France est de l'âge de trois à dix-sept ans aujourd'hui. La préoccupation centrale pour Dumazedier était de savoir ce qui restait de cette éducation par les apprentissages scolaires, tout au long de la vie du futur adulte. La nécessité d'être clair sur les choix à effectuer pour réformer les enseignements le préoccupa jusqu'aux dernières années de sa vie.

*[...] la sociologie dominante a continué, quelle que soit son inspiration (fonctionnaliste, structuraliste ou dialectique), elle a continué à définir le fameux échec scolaire comme l'échec aux examens et aux exercices définis par l'autorité scolaire. Mais qu'est-ce qu'un échec scolaire à travers les pratiques éducatives réelles de la vie de tous les jours quand l'école est finie ?*<sup>1356</sup>

Quelles réponses apporte-t-on à ces situations quand on ne réfléchit qu'à travers le prisme des déterminants, des origines ou de l'héritage social ? Ces analyses de la sociologie critique, on l'a dit, sont essentielles mais insuffisantes pour traiter les questions d'accès à la culture et aux connaissances. Dumazedier insiste toujours également sur les ressources ou les méfaits de l'univers médiatique devenu tellement présent dans les perceptions des réalités, vraies ou fausses, pour la jeunesse et le monde des adultes. La production des images n'est-elle pas devenue première (dans la caverne de Platon) devant celle des idées, qui paraîtraient tellement sèches, sans une animation audio et visuelle ?<sup>1357</sup> Serions-nous résolu à passer par les images pour avoir des idées ? « Comment arriver à observer, à réfléchir, à penser, à raisonner en associant des images aux idées, des sons aux mots ? C'est un problème nouveau d'apprentissage !<sup>1358</sup> »

---

<sup>1356</sup> « Education et sociologie » transcription d'une vidéo prise dans un séminaire en 1991 où Joffre Dumazedier est questionné par Nadine Hervé Blanche, document de 14 pages qui nous a été remis par Georges Le Meur, p.6.

<sup>1357</sup> Que dirions-nous aujourd'hui à l'ère des écrans tactiles et du Powerpoint ... qui détient réellement ce pouvoir ?

<sup>1358</sup> Ibid., p.9. *Education Permanente*, « L'autoformation en chantier » N° 122, 1<sup>er</sup> Semestre 1995. 256p., p.10, Editorial du GRAF voir note 113, infra.

La question des rapports aux savoirs, de leur transmission et leur diffusion, reste centrale. Bien plus, elle oblige à trouver comment faire d'une société de l'information et du divertissement une société éducative, à laquelle s'était tant attaché Dumazedier. Il est constamment revenu sur ces trois modes d'éducation qui avaient été théorisés dans les cercles du département de l'éducation à l'Unesco depuis les années soixante par Philippe Combs.<sup>1359</sup>

## 1.2. Les trois moments de l'éducation

D'abord l'éducation formelle (*formal education*), institutionnelle, scolaire est celle de l'enseignement des savoirs imposés. Puis, l'éducation volontaire, choisie est plus souple, souvent plus pénétrante, notamment par les milieux associatifs (*non-formal education*). Et enfin la troisième source des apprentissages se trouve dans l'éducation familiale, entre amis, entre pairs, dans des réseaux de voisinage ou de proximité (*in-formal education*), là où l'initiative du sujet est totalement spontanée.

Bien sûr, ces trois moments de l'apprentissage s'interpénètrent, se croisent, se complètent et sont en constante interaction tout au long de la vie. Ils sont au centre de cette dynamique des mouvements d'éducation permanente, qui demande à la fois des moments de scolarisation intenses en lien avec des moments des moments d'activités d'autoformation ou de formation accompagnés par d'autres canaux que ceux de la formation initiale.

Dumazedier fait ainsi le lien avec la force et les limites du message illitchéen de société sans école (*deschooling society*) ou ceux d'une société plus convivialiste. Il propose de bien tenir les deux bouts de la chaîne des apprentissages de l'éducation, scolaire et extra-scolaire, pour comprendre le sens des échecs, mais aussi des fausses réussites scolaires.

*Désormais les progrès des connaissances sociologiques vers « le succès ou l'échec de la connaissance savante dans les pratiques même de la vie quotidienne, la stagnation ou l'enrichissement permanent des savoirs, savoir-faire, savoir-être dans une société mutante, les critères d'échec ou de succès dépassent les succès et échecs aux examens scolaires, ils ont besoin d'être remis en cause. [...] Ce qui est en cause aussi, c'est l'inaptitude de la scolarité imposée à se transformer en intégrant les nouvelles*

---

<sup>1359</sup> Philippe Combs, *La crise mondiale de l'éducation*, Paris PUF, 1968.

*conditions de l'apprentissage aux savoirs dans le cycle de vie, surtout à l'âge de l'adolescence.*<sup>1360</sup>

Les leçons de l'expérience rejoignent les récits de vie chers à Gaston Pineau. Même si, comme on l'a vu, Dumazedier garde une distance épistémologique par rapport à ce type d'approche, il est courant chez lui, particulièrement dans cette décennie qui précède sa disparition de faire des digressions autobiographiques. Luxe du grand âge ?

Signalons que Gaston Pineau, inspiré par Morin (« l'autos – ce foyer organisationnel invisible du vivant – »<sup>1361</sup>) et Rousseau (*Émile ou de l'éducation*), avait également éclairé la complexité des mécanismes de formation et de connaissance en les situant dans un processus tripolaire alternativement géré par trois « maîtres » : soi (autoformation), les autres (hétéroformation), les choses (écoformation).

Nous nous surprenons une nouvelle fois à voir Dumazedier renouer avec la tradition des anticonformistes d'avant-guerre, à la recherche d'un nouvel homme, d'un nouveau type ou style d'homme. Il fait le parallèle en cette année 1991 avec Michel Serres qui, dans *Le tiers-instruit*<sup>1362</sup> met en avant la figure de l'Arlequin et du Pierrot pour une humanité métissée de nombreux courants et alluvions. « Il nous faut donc concevoir et fonder un nouveau type d'homme, métis, expert à la fois dans [les] deux sciences [sciences humaines et sciences dures]. Je l'appelle "Tiers-instruit". Sans risque majeur, l'enseignement devra fabriquer cet humain nouveau dont ce livre peint vingt-cinq portraits.<sup>1363</sup> » Pour y parvenir Dumazedier voit la nécessité de faire le lien avec ces nouveaux métiers qui élargissent celui d'animateur, retrouvant des fonctions de guide, de conseiller ou d'entraîneur, ceux « [...] de "médiateurs" plus souvent choisis qu'imposés : experts, spécialistes, cadres, professeurs, éducateurs, animateurs professionnels ou amateurs.<sup>1364</sup> »

---

<sup>1360</sup> Document retranscrivant un séminaire de Dumazedier daté du 20 février 1991 à l'Université de Nantes transmis par Georges Le Meur, 20 p., p. 3.

<sup>1361</sup> *Education Permanente*, « L'autoformation en chantier » N° 122, 1<sup>er</sup> Semestre 1995. 256p., p.10, Editorial du GRAF.

<sup>1362</sup> Michel Serres, *Le tiers-instruit*, Editions Le Pommier/Humensis, Paris 2018. La première édition date de 1991 chez François Bourrin.

<sup>1363</sup> *Ibid.*, 4<sup>ème</sup> de couverture.

<sup>1364</sup> Joffre Dumazedier, « Pour une sociologie de l'autoformation permanente », *Voies livres* s.32, Lyon Septembre 1993, (Se Former + Pratiques et apprentissage de l'éducation), 28p., p.5.

L'ère des animateurs donne alors naissance à celle des médiateurs ; l'animation du développement culturel fait place aux métiers de la médiation et de l'accompagnement pour aujourd'hui être désignés par le concept du « care », plus proche du soin à la personne dans une société plus préoccupée par son hygiène de vie que par les productions idéologiques qui pourraient guider son futur.

Du côté du sujet des apprentissages ou des enseignements, les notions sont également plurielles. On passe de l'élève à l'étudiant, de l'apprenti au stagiaire en formation, du formé à l'apprenant, etc. Dans les dispositifs d'autoformation le sujet tout occupé à sa formation par ses propres moyens, ses propres décisions devient sujet apprenant. Il n'est plus sous la coupe ni d'un maître ni d'une institution sauf par un choix volontaire dans son propre parcours. Ainsi, au gré de sa recherche, il va se donner de nouvelles formes d'apprentissage, de savoir-faire, de connaissance, pour de nouveaux savoir-être dans la vie sociale, professionnelle, familiale le conduisant à de nouveaux styles de vie. Les sujets de leur autoformation, appelés aussi les s'autoformants, se sont émancipés de toute autorité pour exercer un pouvoir absolu sur leur choix de programme, de rythme et de contenu de formation, utilisant des pairs et des experts.<sup>1365</sup> Les sujets en autoformation savent mobiliser toutes les ressources à leur disposition comme aimantés par leur projet de formation, leur unique boussole. Le sujet apprenant devient maître à bord de son projet de formation du vaisseau ipsatif qu'il dirige dans une mer de connaissances, d'horizons et de champs des possibles. On est loin de l'autodidacte, promeneur solitaire perdu dans un océan de savoirs, mais dans une autoformation qui peut être tutorée, qui reste très libre et autonome, libérée de tout commanditaire extérieur à soi, tout au moins consciemment.

### 1.3. Autoformation et praxéologie

Suivons ici Georges Le Meur qui a traduit et conceptualisé cette forme radicale d'autoformation en autodidaxie. Il propose de « regarder très attentivement les similitudes entre les démarches autodidactiques, c'est-à-dire autoformatrices totales, et la praxis, même l'autopraxis et aussi la praxéologie voire l'autopraxéologie, dont les visées vers l'autonomie

---

<sup>1365</sup> Formule chère à Georges Le Meur comme le concept de s'autoformant appris par lui.

des personnes se révèlent identiques.<sup>1366</sup> ». Orienté ou non vers un projet professionnel, de poursuite ou de complément d'étude vers un diplôme plus élevé ou différent de celui déjà acquis, Le Meur propose le concept de praxéologie. Il s'agit pour le s'autoformant d'un agir au cœur d'une praxis née des hasards de la vie et des enseignements du quotidien, dans une écriture personnelle de sa propre existence. Là où d'autres auteurs mobilisent également le concept de savoir expérientiel. « Le s'autoformant découvre ainsi une méthode réfléchie et critique de sa pratique, qui rend la pratique plus pertinente, plus efficiente, plus cohérente, plus créative : c'est la praxéologie.<sup>1367</sup> »

Pour situer ici l'importance de ce chantier de l'autoformation, « qui prend en compte ce que Dumazedier appelait en 1980 une révolution formative cachée, est maintenant un fait social avéré<sup>1368</sup> ». En 1994, Georges Le Meur avait eu l'initiative et la responsabilité de la coordination générale d'un tout premier colloque européen sur l'autoformation qui s'était déroulé du 14 au 18 novembre à Nantes en collaboration avec le Groupe de Recherche sur l'Autoformation (Graf)<sup>1369</sup> et le Réseau International de Formation-Recherche en Education Permanente (RIFREP). Un autre colloque sur ce thème était annoncé à Lille en 1995, pour une préparation à une jonction avec les autres réseaux de recherche hors francophonie lors d'une rencontre mondiale en 1996/97.<sup>1370</sup>

Dans ces journées de novembre, le mensuel *Sciences Humaines* avait consacré un dossier d'une douzaine de pages à la compréhension de l'œuvre de Foucault, mais également à un entretien avec Dumazedier. L'ouverture de ces quatre pages est ornée d'une photo du sociologue souriant, blouson en cuir, col roulé, coupe de cheveux mi-frange, mi-tonsure. Un gros titre soutient la page : « Pionnier de la sociologie du loisir, Joffre Dumazedier, voit dans l'augmentation du temps libre la possibilité d'un véritable changement de civilisation. La libération du travail professionnel ou domestique rend possible l'émergence d'un sujet en

---

<sup>1366</sup> Georges Le Meur « La praxéologie : une néo-autodidaxie », in *Education Permanente*, « L'autoformation en chantier » N° 122, op.cit., p.118.

<sup>1367</sup> Ibid., p.121.

<sup>1368</sup> Ibid., p.9.

<sup>1369</sup> Le Graf signataire de l'Editorial du N° spécial de *Education Permanente* « Autoformation en chantier » était constitué de : Philippe Carré, (Univ. de Lille) Bernadette Courtois (AFPA, Paris), Pascal Galvani (Mission locale de Chinon), Georges Le Meur (Univ. de Nantes), Gérard Mlekuz (CAFOC Lille), André Moisan (CNAM), Gaston Pineau (Univ. de Tours).

<sup>1370</sup> Ibid., p. 8.

autoformation continue.<sup>1371</sup> » La notion de formation continue est remplacée habilement par celle d'autoformation continue ou permanente. Dumazedier confirme dans cet entretien qu'il consacrerait désormais son temps occupé à la recherche, à préparer avec les jeunes sociologues de l'éducation « une sociologie des conditions sociales de l'autoformation permanente individuelle et collective.<sup>1372</sup> » La notion d'andragogie est utilisée parcimonieusement pour ne pas être dans la confusion d'une pédagogie réservée à l'enfance et à la jeunesse qui accompagnerait les adultes dans une autre forme de scolarité.

Dumazedier prend des distances avec "l'école toute la vie" raillée par Illich : bien au contraire, il défend une forme d'éducation hors institution, non-formelle, parfois informelle, qui aurait ses propres ressources par les pairs, les relations professionnelles, les maîtres à penser qu'elle se donne volontairement et librement. Dumazedier s'entoure alors d'une équipe de chercheurs qui pour la plupart avaient suivi ses séminaires (Claudine Attias-Donfut, Philippe Carré, Georges et Yvette Le Meur, Nicole Tremblay, Gaston Pineau, Roger Sue, André Moisan, Nelly Leselbaum, Patricia Portelli...) qu'il réunissait chez lui au Pré-aux-clercs. Il est toujours autant préoccupé par le flux d'informations et de divertissements distillés par ceux qui voulaient voir apparaître une "nouvelle révolution des technologies de la communication". Tout cela conforte Dumazedier à y voir plutôt la nécessité de plus en plus criante d'une véritable méthode d'apprentissage à tous les âges de la vie. Comment la formation après l'école, en dehors d'elle, pouvait-elle continuer à servir à se former, à mieux appréhender l'offre de développement culturel de savoir-être et savoir-faire, désormais accessible par de nouveaux médias ? Toutes les dimensions de la socio-pédagogie de l'éducation des adultes et des plus jeunes trouvent un sens et une urgence nouvelle à promouvoir ce que Dumazedier avait nommé, comme nous l'avons vu depuis les années quatre-vingt, "la société éducative" que nous désignons habituellement comme les corps ou les lieux intermédiaires, mais aussi les associations volontaires ou alternatives, les groupes moins formels, les regroupements de voisinages... Tout ce maillage social devait s'emparer de ces questions.

Même si Dumazedier était loin d'être aveugle ou sourd aux sirènes de la consommation et du divertissement lucratif qui colonisaient le temps disponible pour le profit de certains, il voulait observer en sociologue des temps sociaux la possibilité de sortir des modernes cavernes de Platon par une société éducative productrice de culture populaire. On comprend mieux

---

<sup>1371</sup> *Sciences Humaines* N°44 Novembre 1994, p.36 à 39.

<sup>1372</sup> *Ibid.*, p38.

comment il se différencie de la production des sociologues de l'éducation. Son objet est directement lié à l'éducation prise dans les filets du social plutôt qu'une analyse des inégalités sociales. L'éducation serait à prendre et à apprendre comme un long processus qu'il faut observer tout au long de la vie des individus, dans les différents milieux sociaux, et particulièrement dans ce temps à soi, avec des contenus manifestes ou plus dissimulés. Des moments de vie, étalés au grand jour ou plus intimement partagés avec ses proches dans le loisir, sont créateurs de nouveaux styles de vie, de nouvelles valeurs comme des nouveaux terrains de fouilles à disposition de la sociologie contemporaine.

Qu'ils proviennent d'un questionnement sur les enseignements appris par le système scolaire de la maternelle à l'université ou de ceux plus libres acquis par l'expérimentation et les échanges matériels ou humains dans le quotidien familial ou professionnel, les processus d'autoformation affectifs et cognitifs ont besoin de méthodes d'apprentissage. Cela nous renvoie, et Dumazedier y est largement revenu, dans cette première moitié des années quatre-vingt-dix à sa méthode d'entraînement mentale (MEM).

*C'est la question sociologique, à notre avis, majeure. Cette méthode socio-pédagogique de l'entraînement mental ou de ses équivalents peut aider chacun à joindre dans toute question ce que Cacérés appelle « les deux rivages » du concret et de l'abstrait, soit en partant de la culture ordinaire, soit de la culture d'origine savante. Elle mériterait peut-être de devenir centrale au moins dans l'éducation scolaire à partir de 12 ans.*<sup>1373</sup>

#### **1.4. Retour à la Méthode d'Entraînement Mental**

La MEM était largement popularisée dans les Ecoles normales d'instituteurs, au CNRS, dans différentes associations d'éducation populaire et syndicats, comités d'entreprise, etc. Les entreprises étaient à la recherche de ce type de méthode de formation pour la mobilité de leurs équipes, les besoins qu'on appelait, on l'a relevé plus haut, de « recyclage » de la main d'œuvre pour la production. Dans l'anticipation de ce type de demandes, Dumazedier avait créé le BASSEPI (Bureau d'application des sciences sociales de l'éducation populaire à l'industrie). L'autodidaxie ouvrière à des fins de promotion sociale sur toute la période de l'industrialisation

---

<sup>1373</sup> *Revue française de pédagogie*, N°102, 1<sup>er</sup> trimestre 1993, p. 5,16,12.



s'est finalement reportée sur l'autoformation nécessaire dès l'enseignement initial. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'organisation par l'Etat pour l'instruction publique dans les premières années de la scolarité, était un objectif de la Révolution française. Cela avait passionné Dumazedier dans son investissement pour la commémoration du bicentenaire de la *Leçon de Condorcet*. Il avait été séduit par l'intervention de Condorcet à l'Assemblée législative de l'an II de la République en 1792 dans son rapport avec pour projet de décret sur « l'organisation générale de l'instruction publique ». Nous y reviendrons plus loin.

Comme nous l'avons souvent signalé, Dumazedier n'exclut pas la validité des thèses de Pierre Bourdieu ; il peut même s'en inspirer. La domination des représentations imposées par les appareils idéologiques doit permettre une profonde intériorisation, dans les valeurs qui motivent les individus, pour parfois leur nuire, certes, mais aussi permettre de développer leurs projets de vie.

*Mais ce n'est plus seulement dans les clivages scolaires et universitaires que ces structures socio-cognitives inégalitaires se traduisent, c'est dans les conditions même du partage inégal des savoirs savants, au cœur de la vie quotidienne, dans toutes les institutions, qu'ils sont à combattre au nom d'un essai de démocratisation permanent.*<sup>1374</sup>

On le voit, il ne s'agit pas que d'un enjeu personnel, pour assurer le triomphe de l'individu ou d'un homme nouveau, mais du rapport à soi et à l'autre, à ses semblables. Ce sont bien les écarts (en gras dans le texte) entre les différences de privilèges du travail manuel ou intellectuel qui sont à abolir pour aller et venir entre « les deux rivages ». Plus que d'une simple distinction entre les travaux dits manuels ou intellectuels (comment d'ailleurs séparer le corps de la pensée dans des activités manuelles ou intellectuelles ?) il s'agit dans une alternance des deux, là encore d'une véritable dialectique qui permet d'engendrer une méthode de réflexion et d'action. Même si, pour reprendre un adage populaire « à force de ne plus agir comme on pense on finit par penser comme on agit. » On a vu dans l'histoire que cela peut conduire à un rationalisme abstrait ou au pire à un matérialisme excessif, idéologique et autoritaire.

Dumazedier envisageait l'entraînement mental d'abord comme une méthode qui part d'une éthique socio-pédagogique qui a le souci de rapprocher les plus éloignés des rivages du savoir savant ou populaire, en développant dans les activités du quotidien un regard toujours

---

<sup>1374</sup> Joffre Dumazedier, « La méthode d'entraînement mental », *Voies livres* s.38, Lyon Mars 1994, (Se Former + Pratiques et apprentissage de l'éducation), 24p., p.3.

interrogatif, critique et prospectif. « Là, l'entraînement mental se propose d'apprendre à changer les réponses courantes en questions savantes. Ce sont ces dernières qui créent le désir d'une connaissance technique, scientifique, esthétique ou éthique d'origine savante, d'où l'entraînement possible à la capacité de les acquérir, de les assimiler, de les appliquer.<sup>1375</sup> »

Sans revenir ici sur le détail de cette méthode, les liens ténus entre les préceptes opératoires et la nécessité d'une autoformation permanente restaient essentiels à cette étape de la pensée de Dumazedier. S'il fallait en apporter une nouvelle preuve une lettre de Dumazedier à Le Meur du 2 septembre 1991 (voir ANNEXE X) faisant référence à trois jours qui avaient été consacrés au Pré aux Clercs à la MEM pourrait y contribuer. On y trouve une application concrète pour analyser dans un contexte d'entreprise (Le Meur travaillait sur le secteur des entrepreneurs du secteur agroalimentaire des Côtes d'Armor en Bretagne), qui, par ses développements plus théoriques et généraux, renvoie aux textes dont nous nous inspirons et qui fut publié trois années plus tard dans la collection *Voies livres*.

Au début de sa lettre, Dumazedier mentionne l'intention de revenir sur sa propre biographie tout en reliant ses recherches à celles de D.A. Kolb qui prônait de partir et toujours revenir justement à l'expérience pour en déduire une connaissance expérientielle<sup>1376</sup> : des faits aux idées, pour revenir des idées aux faits, comme de la réalité à la théorie. Partisan d'une sociologie toujours au moins historique et empirique, Dumazedier insistait sur cette nécessité de mieux comprendre pour critiquer puis (ré)inventer le quotidien. Les références sont connues : Lefebvre, de Certeau, Maffesoli.

Nous avons été saisi par la proximité des schémas dessinés dans de petits carrés en marge de sa lettre. On les retrouve dans le texte publié de façon plus aboutie, comme une épure qui permettrait de visualiser les pensées théoriques et leurs concepts. Dans sa lettre du 3 septembre 1991, Dumazedier en parle à Le Meur comme « des trois boucles de l'instrumentation, de la réflexion de l'argumentation libératoire des illusions subjectives, simplificatrices (relations) de l'action cognitive et clarificatrice (représentations) de cette activité.<sup>1377</sup> » Il y opère également la distinction entre les dominantes pratiques et théoriques de l'EM.

---

<sup>1375</sup> Ibid., p.7.

<sup>1376</sup> *Experiential learning* son ouvrage de 1984 hérité des modèles de Lewin et de Dewey prolongés par Piaget

<sup>1377</sup> Voir Annexe X, grâce aux archives des lettres de Dumazedier remises amicalement par Georges et Yvette Le Meur

Les limites de l'exercice seraient de tomber dans d'abstraites et squelettiques schématisations de la pensée « qui avait été si bien dénoncées par Bergson <sup>1378</sup> ». C'est une des rares fois où nous avons trouvé dans les textes de Dumazedier une référence au philosophe qui avait inspiré Ricœur et les intellectuels proches de la revue *Esprit*. Et c'était d'ailleurs pour le contredire (!) : il ne partageait pas son point de vue.

Ces illustrations ont pour seul but de fixer les idées en créant des images mentales claires pour conduire à une compréhension plus immédiate. On est là encore dans les principes fondateurs de la théorie dumazedérienne qui depuis le décryptage du style littéraire d'Anatole France avait le souci de la socio-linguistique, dans l'influence du langage sur les connaissances. De même les leçons de choses partent de l'expérience sur lesquelles on pose un regard critique. Ainsi sont observés les mécanismes appelés ici les structures socio-cognitives. La démarche de passer par des images mentales ou des sons, appelés geste mental, (une technique empruntée aux travaux d'Antoine de la Garanderie), permet des exercices de l'esprit qu'il faudrait pratiquer, entraîner, comme d'autres muscles et articulations du corps humain. Les analyses à partir d'archives, de documentation interagiraient avec l'expérience, libérant l'expression et la communication entre les personnes. Cette autodocumentation, un des stades de l'autoformation, vient nourrir les recherches effectuées si l'apprenant passe bien par les différents schémas socio-cognitifs (hérités en partie aussi des opérations de relations entre individus et des représentations individuelles et collectives d'Henri Wallon) en arcs de cercle dynamique, interactifs et réflexifs, qui partent du connu vers l'inconnu, en bravant les illusions des idées reçues, des passions aveugles, des stéréotypes, des dogmes ou autres routines du quotidien.<sup>1379</sup>

Enfin, ces différentes stratégies d'apprentissage personnel et de représentation, de connaissance et d'expérimentation collective sont également empreintes de processus socio-affectifs. Comme nous l'avons pressenti en faisant nos recherches, Dumazedier reliera finalement les problématiques d'autoformation à sa méthode d'entraînement mental.

*La méthode d'entraînement mental à l'autoformation commence par rendre le sujet apprenant plus conscient de cette affectivité qui le détermine, le plus souvent*

---

<sup>1378</sup> Ibid., p.8. Sauf Cassettes C13 face A où Dumazedier conseil de lire en même temps Bergson et Halbwachs.

<sup>1379</sup> Là encore on se reportera aux schémas du courrier à Georges Le Meur (annexe X) et les cinq schémas reproduits dans Voies Livres S38 ou encore dans l'article de Dumazedier in *Les sciences de l'éducation* vol. N° 1-2, 1996, Cerse-Université de Caen. P 177-192 ; Maryvonne Sorel (sous la dir.) *Pratiques nouvelles en éducation et en formation*, L'Harmattan, Paris, 1994 (Série Références). Article de Dumazedier P 79-94.

*inconsciemment. C'est pourquoi l'entraînement mental se propose, comme un objectif incontournable, d'armer le sujet pour qu'il se libère le plus possible de son asservissement à l'affectivité négative, tout en l'aidant à valoriser l'affectivité positive qui favorisera sa perception, sa réflexion, sa décision.*<sup>1380</sup>

## **2.Vie sociale, intellectuelle et affective**

### **2.1. La vie quotidienne et le « s'autoformant »**

Dans le quotidien de Dumazedier on découvre des traces des processus socio-affectifs décrits dans ses analyses théoriques. C'est une nouvelle fois dans les échanges épistolaires avec Marie-Odile de Gisors que nous en avons trouvé un témoignage éclairant.

Au moment de lui souhaiter la Noël de 1990, Dumazedier lui envoie un petit mot accompagné de la photo d'une figurine d'un angelot en terre cuite, exposée au musée Pella d'Athènes. Il s'y émeut de la confiance qu'ils partageaient ensemble, qui lui remémore celle entre lui et son ami Cacérés.

C'est dans, ou parfois même grâce à, ces relations de camaraderie militante ou d'amitiés nourrissantes que s'optimisent les processus cognitifs. La réussite de l'accès au savoir en est fortement impactée. « Mais j'aime par-dessus tout cette confiance que tu me témoignes, si forte, si authentique, si bien reçue, comme tu le sais, comme tu le sens. D'où jaillit cette confiance ? [...] Que de merveilles dans cette humanité ambiguë.<sup>1381</sup> »

De la même façon, en juillet 1994, Dumazedier est sur le terrain pour un long périple dans les régions du sud-est et du sud-ouest, d'Avignon en passant par Castelnaudary (chez Gabriel Cousin ?) et Bordeaux, où il dit, dans sa lettre du 30 juillet, être allé « d'autoformé en autoformé pour en savoir plus sur la dynamique de l'autoformation dans tous les âges dans l'école avec guide ou sans guide.<sup>1382</sup> » Le sociologue va ainsi vérifier chez les gens eux-mêmes qui sont, dans leur quotidien, non pas réduits, mais agrandis par l'essentiel. Il cherche à prouver comment

---

<sup>1380</sup> Joffre Dumazedier in « *Les sciences de l'éducation* », *op., cit.* p. 183.

<sup>1381</sup> Marie Odile de Gisors, Joffre Dumazedier, *Nos lettres tissent un chemin*, *op., cit.*, p. 71.

<sup>1382</sup> *Ibid.*, p.103.

ils vivent leur propre réalité dans leur existence, ce qui l'aidera à conforter ou pas par la suite, des analyses plus théoriques dans ses ouvrages.

On le voit clairement dans une autre lettre adressée à Marie-Odile de Gisors en janvier 1991 quand il expliquait les bénéfices du loisir qui libéraient les femmes de certaines de leurs obligations domestiques.

On est ici à l'extrême inverse de la caricature de Cacérès en oblat de l'éducation populaire : le lien affectif n'est en rien celui de la soumission, de l'adoration ou de la vénération du chef. Au contraire, c'est bien de confiance qu'il s'agit, comme celle de Segonzac envers ses hommes ou à l'inverse de ses hommes envers lui. Tout cela est contenu dans une réalité socio-affective qui est tellement déterminante pour le sujet apprenant, même si la double déviance rencontrée plus haut le fera peut-être quitter et son milieu d'origine et sa famille intellectuelle pour s'épanouir et s'émanciper ainsi de ses tutelles d'origine.

La correspondance entretenue entre Georges Le Meur et Dumazedier confirme également cette voie. Dans de nombreuses lettres ou petits mots affectueux à diverses occasions de retrouvailles pour des fêtes et surtout des travaux de séminaires, colloques ou ateliers de travail entre doctorants et étudiants, on sent poindre cette chaleur, cette affection, plus proche d'une élection fraternelle que des passions tumultueuses de l'amitié.

Se souvenant qu'Yvette Le Meur, la femme de Georges, avait fait des études supérieures de linguistique, Dumazedier apporte par exemple ce type de remarque et de suggestion à la fin d'une lettre : « [...] On apprend à tout âge disait déjà ma mère et j'aime apprendre encore et toujours. J'aimerais en savoir plus sur la manière dont Yvette pourrait utiliser la méthode pour éventuellement développer l'expression à sa manière en rapport à une meilleure autoformation par la lecture des sons, des images et des mots, serait-ce possible ? Sincèrement à vous deux.<sup>1383</sup> »

Dans ces échanges épistolaires on voit bien l'intensité de son amitié intellectuelle et de sa bienveillance envers Georges Le Meur par la façon dont il encouragea ce dernier à devenir maître de conférence, à rédiger un ouvrage sur ses concepts de néo-autodidaxie, pour encadrer à son tour des thésards. Devenu octogénaire, Dumazedier avait épinglé une photo en haut à gauche d'une de ses lettres où on le voit assis à côté de son fils avec en légende « Dumas père, Dumas fils à l'époque où j'avais à peu près ton âge actuel.<sup>1384</sup> »

---

<sup>1383</sup> Fin de la lettre du 3 septembre 1991 cité plus haut.

<sup>1384</sup> Lettre du 9 mars 1995 correspondance Yvette et Georges Le Meur.

## 2.2. Bourdieu l'intellectuel organique

Pour finir cette petite traversée épistolaire, arrêtons-nous sur l'échange de lettres entre Bourdieu et Dumazedier au mois de mai 1998, au moment où on fêtait le trentième anniversaire des événements de mai 1968. En avril 1998, irrité par le résultat des élections régionales qui avait fait réaliser à la peste brune du FN un joli score dans les urnes, Bourdieu avait écrit un article paru dans *Le Monde* « Pour une gauche de gauche.<sup>1385</sup> ». Le succès médiatique qui avait suivi cette tribune fut repris en mai dans le même quotidien en déclarant que Bourdieu était devenu la figure tutélaire, « la référence intellectuelle du mouvement social ». Dans une lettre de deux pages dactylographiée adressée à Bourdieu, (ANNEXE XII), Dumazedier se dit ravi du prestige de son collègue. Il y questionne ses raisons d'agir ainsi (clin d'œil complice à la Collection Liber/Raisons d'Agir, petits ouvrages dits « d'intervention » et le nom d'une association créée autour de Bourdieu devenu intellectuel organique de sa propre organisation) par rapport aux moyens effectivement mis en place, pour ne pas se complaire dans un verbalisme romantique, déclaratoire, ou purement revendicatif, se limitant à une indignation qui risquerait finalement de demeurer stérile.

Dumazedier y fait référence à l'article qu'il avait lui-même publié en 1968 dans *Esprit* : sa fameuse « Lettre à un étudiant révolutionnaire ». Il y déplore les logorrhées autour des questions de domination, de reproduction et de conservatisme, alors qu'il pense que les forces de résistance des « boursiers » qui transcendent leurs origines sociales, ou celles des groupes, mêmes minoritaires, agissant de façon méthodique et organisée qui défient les pesanteurs de la reproduction sociale accélèrent les changements en profondeur.

---

<sup>1385</sup> In *Le Monde* du 4 Avril 1998 Article de Bourdieu pour une gauche de gauche : [https://www.lemonde.fr/archives/article/1998/04/08/pour-une-gauche-de-gauche\\_3644337\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1998/04/08/pour-une-gauche-de-gauche_3644337_1819218.html) consulté le 25 Avril 2021. In *Le monde* du 8 Mai 1998 Article de Ariane Chemin « Pierre Bourdieu devient la référence intellectuelle du mouvement social » : [https://www.lemonde.fr/archives/article/1998/05/08/pierre-bourdieu-devient-la-reference-intellectuelle-du-mouvement-social\\_3645173\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1998/05/08/pierre-bourdieu-devient-la-reference-intellectuelle-du-mouvement-social_3645173_1819218.html)

La réponse manuscrite, rapide et succincte de Bourdieu (ANNEXE XII), sur une carte à l'entête du Collège de France, est difficile à décrypter mais existe, contrairement à ce qu'on entendait ici et là. Cela permet de prétendre parfois que leur relation était brouillée, alors qu'elle semble plutôt se nourrir des opinions, même divergentes, des deux collègues du CNRS. Bourdieu répond à son « Cher Dumazedier » qu'il sent chez lui un étonnement, (qu'on pourrait dire agacé en lisant entre les lignes) que Bourdieu explique par un décalage entre « l'idée que tu te fais (comme beaucoup) de ce que j'ai écrit (à partir de mots comme reproduction, *habitus*, etc.) et ce que je fais en ce moment (et depuis longtemps). Je pourrais te citer mille passages de mon travail où il est question de résistance, de changement, etc., etc. Toutes ces choses qu'une pensée duelliste très répandue croit incompatibles avec l'idée de reproduction.<sup>1386</sup> »

Il donne pour exemple ses écrits sur l'instruction scolaire qui est reproductrice d'inégalité, certes, mais qui est aussi un des facteurs décisifs de changements des comportements concernant les évolutions des divisions entre les sexes<sup>1387</sup>. Et il finit lui aussi en pair et ami, avec une bienveillance amicale, malgré leurs orientations sociologiques parsemées de profonds désaccords. Pour preuve, il rassure Dumazedier qui l'avait provoqué avec humour : « N'aie crainte, je ne tourne pas au gourou... Mille amitiés. » Les deux collègues du CNRS n'auront plus d'occasions de se revoir, ils décèderont tous deux quatre années plus tard, Bourdieu en janvier, Dumazedier à l'automne 2002.

### 2.3. Histoire des mœurs

Au début des années quatre-vingt-dix paraît chez Gallimard une réédition en livre de poche de trois volumes de l'*Histoire des mœurs* qui étaient sortis sous la direction de Jean Poirier dans l'Encyclopédie de la Pléiade. Parmi les auteurs du second volume, on trouve Jean Duvignaud pour une histoire de la pensée symbolique, Michel Maffesoli qui traite de l'amour, Jean Servier qui présente une histoire critique des pratiques superstitieuses et une histoire de la pensée symbolique et plus loin une histoire des idéologies. Joffre Dumazedier y réalise un long chapitre : « Loisir : valeurs résiduelles ou existentielles.<sup>1388</sup> ? »

---

<sup>1386</sup> Archives Le Meur, souligné dans une petite missive datée du 29 mai 1998.

<sup>1387</sup> C'est notre lecture, voir la copie en Annexe n° XII.

<sup>1388</sup> Jean Poirier (Sous la dir.), *Histoire Des Mœurs II Modes et Modèles*, Paris, Editions Gallimard, 1991, (Encyclopédie de la Pléiade), 1660 p.

Pour présenter les différents articles de la partie *Ethiques et esthétiques* où figure celui de Dumazedier, Pierre Quillet annonce que ce qu'il appelle sans excès la nouvelle "idéologie" ou "mystique" du loisir

[...] *proposé par Dumazedier est une révolution intellectuelle – et même esthétique – avant d'être une révolution économique et sociale. Le loisir sera certainement le principal « enjeu » des premières décennies du XXI<sup>e</sup> siècle. Il posera plus de problèmes que le travail n'en a posés. [...] Et l'on comprendra que le loisir est lui-même « producteur », c'est-à-dire inventif et créatif de valeurs.*<sup>1389</sup>F<sup>1389</sup>

On ne pourrait espérer plus juste ni meilleure présentation des positions du sociologue du loisir. Cela nous informe également de l'évolution de la pensée elle-même de certains intellectuels susceptibles d'avoir enfin reconnu la vraie valeur du phénomène social que constitue le loisir dans un temps de plus en plus à la libre disposition des individus dans leur cycle de vie : un temps libéré, dégagé des temps contraints par la famille, le travail, la morale ou les occupations religieuses ou socio-spirituelles qu'il a largement dépassés. Dumazedier revient dans son article sur de nombreux sujets déjà évoqués ici avec une longue introduction historique où il pointe que dans les sociétés primitives le temps inoccupé était quasiment ignoré ou en tout cas n'avait aucune valeur existentielle. C'était le cas, on l'a vu, dans le monde rural pour la paysannerie où le loisir existait quand on confondait loisir et plaisir, loisir et jeux du fait de la capacité de toute activité de devenir elle-même loisir. D'ailleurs, on dit bien, en langage ordinaire, dans une autre acception du terme loisir, en sous-entendant un temps devenu disponible : j'ai le loisir de faire telle ou telle chose.

On retrouve aussi les références à la *scholé*, aux temps du loisir pour de nobles familles, ou des élites de gentilhomme des cours européennes du XVII<sup>e</sup> siècle, investis dans les jeux, les arts, les académies, même si dans la réalité ces activités pouvaient être parfois très triviales. La fameuse sentence de Dumazedier : « Le loisir n'est pas l'oisiveté : il ne supprime pas le travail, il le suppose.<sup>1390</sup>F<sup>1390</sup> » est redonnée ici une nouvelle fois. Tout cela est parfaitement développé jusqu'aux préoccupations plus proches de nous avec celles du chômage où là encore Dumazedier se démarque des propositions de Dominique Schnapper pour qui le chômage était compris comme non-travail, son "envers négatif." Tout y était mêlé : activités familiales, socio-professionnelles, culturelles, de formation, etc. Pourtant le temps rendu disponible par cette

---

<sup>1389</sup> Ibid., p. 978.

<sup>1390</sup> Ibid., p.1190.



absence ou cette diminution du travail ouvrait au contraire de nouvelles manières d'être ou de faire, créant de nouvelles valeurs, un temps à soi qui permettait de façon inédite la réalisation et l'expression de soi. On l'aura compris, c'est l'hypothèse centrale qui avait conduit Dumazedier à se rapprocher de ce concept de temps ipsatif, abordé souvent dans ces pages, nous n'y reviendrons pas.

Quatre définitions du loisir y sont présentées. La première revient sur son aspect subjectif, psychologique, comme style, manière, qualité de vie. La deuxième se place en opposition au travail, mais elle est définitivement trop restreinte par rapport à l'étendue et à l'hétérogénéité des autres temps sociaux. De même pour la troisième définition qui voudrait englober dans le loisir un temps libre dégagé des obligations professionnelles et familiales. Ces deux dernières définitions étant trop polysémiques (voir polémiques), Dumazedier avoue sa préférence pour la dernière, qui prévoit la réalisation de la personne comme fin ultime d'utilisation de ce temps à soi, même si, comme on sait, Dumazedier lui-même y revint souvent, Marcuse avait martelé son opposition à ces illusions naïves.

#### **2.4. La leçon de Condorcet et le tiers instruit**

Nous avons annoncé la production d'un dernier ouvrage dirigé par Dumazedier avec la collaboration d'un spécialiste en communication qui avait travaillé avec le « fils de pub » Jacques Ségala, Eric Donfu, *La leçon de Condorcet*. Ils avaient co-organisé un évènement à la Sorbonne autour de la belle idée de commémorer le bicentenaire de son *Rapport sur l'instruction publique*.

Cela nous permet également de faire un lien avec Cacérès, puisqu'il avait situé lui-même les origines de l'histoire de l'éducation populaire en 1792, l'an II de la jeune République française, où le Représentant du Peuple, député, mathématicien, philosophe, humaniste, Antoine Caritat, marquis de Condorcet, (1743-1794), avait présenté à l'Assemblée législative son fameux *Rapport et projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique*. Désavoué, traqué par la police de la Convention et les complices de Robespierre pour ses idées trop en avance sur son temps, il s'était réfugié dans sa cachette de la rue Servandoni. Il y fut arrêté quelques mois plus tard, jeté en prison où il fut victime d'un mystérieux empoisonnement qui eut pour seul bénéfice de lui éviter la guillotine.

L'ouvrage que lui consacre Dumazedier est un assemblage de textes<sup>1391</sup> qui avaient été présenté lors de la journée qui célébrait le deux centième anniversaire du *Rapport Condorcet* le 8 décembre 1992, salle Louis Liard, à la Sorbonne. Dumazedier indique dans ses remarques finales que cette journée était conçue avec plus d'ambition qu'une simple journée de célébration du bicentenaire, c'était l'amorce d'un véritable colloque, qui restait à faire, sur l'histoire de l'éducation et celle de l'instruction publique. L'école, du primaire à l'Université, en passant par les lycées et les instituts de formation des maîtres (femmes et hommes), était dans la conception de l'instruction des citoyens voulue par Condorcet bien différente de la vision de Jules Ferry. Celui-ci imposera une politique nationale d'éducation pour les Français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en influençant les pratiques encore en usage au siècle dernier, et parfois encore aujourd'hui.

La vision de Condorcet approuvée par l'Assemblée législative ne franchit pas la Constituante. Elle prônait une instruction indépendante des pressions politiques, des croyances, des opinions et des idées reçues, pour une approche de la vérité éclairée par la raison scientifique. Cette instruction libre laïque et gratuite devait permettre à tous les citoyens de tous les âges, de tous les milieux d'avoir un égal accès au savoir. Elle seule devait permettre l'égalité entre les citoyens et pouvait conduire à l'égalité politique, protégée par la loi et encadrée par le droit. Dans son intervention, Roger Sue avait parfaitement résumé cette ambition. « Pour Condorcet, il n'y a pas de partage de pouvoir sans partage du savoir. Et ceci vaut pour le savoir constitué comme pour le savoir à constituer. Idéal révolutionnaire trop révolutionnaire pour la Révolution elle-même, pressée d'établir son propre pouvoir et un nouvel ordre social, ce qui lui valut d'être mis hors la loi, d'être poursuivi, puis emprisonné.<sup>1392</sup> »

Le *Rapport Condorcet* avait pour vocation d'armer les esprits pour être en mesure de maîtriser « l'art de s'instruire par soi-même.<sup>1393</sup> » Etait-ce par cette formule jugée sans doute trop dangereuse qu'il était trop en avance sur son époque ? Quoi qu'il en soit, on voit ici comment le projet d'instruction de Condorcet, nécessaire à la démarche républicaine, présenté

---

<sup>1391</sup> Voilà une liste de ces auteurs : Michel Authier, Pierre Besnard, Eric Donfu, Michel Eliard (sociologue), Gabriel Langouët (chargé des études doctorales en sciences de l'éducation), Claude Lelièvre (historien de l'éducation), Jacques Perriault (directeur du Centre national d'enseignement à distance de Vanves), Roger Sue, Georges Vigarello.

<sup>1392</sup> Ibid., p.15.

<sup>1393</sup> Nous avons trouvé la formule expressément citée dans un extrait du *Rapport de Condorcet* par Benigno Cacérés dans son *Histoire de l'Education Populaire*, op., cit. p.17. « En continuant l'instruction pendant toute la durée de la vie, on empêchera les connaissances acquises dans les écoles de s'effacer promptement de la mémoire [...]. On pourra lui montrer enfin l'art de s'instruire par soi-même. »

à la Législative de l'An II, résonnait, deux siècles plus tard, avec le projet de société éducative de Dumazedier et ses préconisations pour une autoformation individuelle et collective, en complément de l'éducation formelle.

Développer l'intelligence, acquérir de nouveaux savoirs par l'école et la formation continuée tout au long de la vie, éclairée par ses expériences heureuses et malheureuses était bien inscrit dans le *Rapport Condorcet* ; Dumazedier honorait son héritage. Ses idées novatrices concouraient largement à encourager les résistances et l'imagination créatrice plutôt qu'à étudier les forces d'inertie et de reproduction sociale par l'éducation. Michel Eliard en était lui aussi largement convaincu. « Ce qui est particulièrement frappant dans la lecture de Condorcet, c'est cette passion extraordinaire pour l'émancipation de l'homme, pour l'abolition de toute forme de dépendance, passion qui l'a amené, comme on le sait, à combattre avec Voltaire pour la justice et à rédiger un des premiers projets des droits de l'homme et du citoyen. <sup>1394</sup> »

Pour finir cet hommage rendu à Condorcet, l'enseignement à distance, l'horizontalité, la réciprocité des rapports aux savoirs faisaient le lien à travers l'histoire avec la mission qui avait été confiée à Michel Serres par Edith Cresson dès son arrivée à l'Hôtel Matignon.

*Edith Cresson en « [...] proposant au philosophe Michel Serres d'inventer « un système de formation et d'évaluation complémentaire, fondé sur la compétence dans des domaines précis du savoir général et appliqué. Ce système de formation n'est pas destiné à se substituer au système de formation existant. Il viendrait au contraire le compléter. Chacun, à tout moment de sa vie, pourra acquérir les savoirs par un enseignement à distance et faire évaluer ses connaissances de façon permanente sur l'ensemble du territoire. Le titre du projet « Université de France » dit bien son ambition. Il joue en effet sur toutes les connotations : celles qui renvoient à l'université et plus encore au Collège de France, mais celle aussi de l'université populaire, instrument de promotion culturelle et sociale pour le plus grand nombre. L'utopie n'est pas nouvelle de mettre les savants au service du peuple. <sup>1395</sup> »*

---

<sup>1394</sup> Ibid., p64.

<sup>1395</sup> *Le Monde* du 17 janvier 1992. [https://www.lemonde.fr/archives/article/1992/01/17/une-mission-confiee-au-philosophe-michel-serres-mme-cresson-veut-creer-une-grande-universite-ouverte\\_3882703\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1992/01/17/une-mission-confiee-au-philosophe-michel-serres-mme-cresson-veut-creer-une-grande-universite-ouverte_3882703_1819218.html) , et l'article in *Le Monde* du 28 mai 1992 au moment de la remise du rapport : [https://www.lemonde.fr/archives/article/1992/05/28/le-philosophe-perche-dans-un-rapport-au-premier-ministre-michel-serres-propose-de-repenser-l-ensemble-du-systeme-de-formation-futuriste\\_3906003\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1992/05/28/le-philosophe-perche-dans-un-rapport-au-premier-ministre-michel-serres-propose-de-repenser-l-ensemble-du-systeme-de-formation-futuriste_3906003_1819218.html) Nous avons consulté ces deux articles le 8 mai 2021.

Michel Serres avait senti la dimension que prendrait l'échange des savoirs dans une société de plus en plus connectée. Même si à cette époque, on était encore loin du tout numérique, l'entrée des ordinateurs s'accélérait dans les foyers, on parlait de téléinformatique, téléfax, de minitel et de vidéoconférences interactives par satellite, de logiciels pédagogiques. La société se transformait au rythme de ces nouvelles applications. La démocratisation de ces outils progressait de façon fulgurante. Jacques Perriault (alors directeur du CNED) et Michel Authier s'étaient fait l'écho de ces changements, invités par Dumazedier à clôturer la journée d'hommage à Condorcet en tant qu'anciens membres de la commission Université de France présidée par Serres.

Trois images-concepts à l'image des circuits intégrés des ordinateurs et d'une société de plus en plus réticulaire avaient émergé de ce rapport. Elles avaient déjà été annoncées dans le livre de Michel Serres *Le tiers-instruit*. La première était celle des systèmes des arbres de la connaissance identifiant des espaces communs de ressources et de savoirs des différentes institutions et le chemin pour se les approprier. La deuxième est celle des blasons, sorte de bilans des compétences, de banque des connaissances et des capacités propres à chaque sujet tout au long de son existence. Cela pourrait peut-être contourner la difficile question de la spirale des échecs scolaires et de la relégation sociale. A l'opposé des examens où l'on pourrait rater ou gagner son blason, il est construit par le sujet lui-même. Ce concept de blason pourrait être rapproché d'un terme voisin en usage dans le hip-hop et plus particulièrement dans les milieux du graffiti : le blaze est une signature, un pseudonyme, un signe de reconnaissance. Les arbres de la connaissance sont une mutualisation des connaissances disponibles d'un collectif, les blasons, ceux propres à chaque individu. Cette dynamique se déclarait proche de ce que Claire et Marc Heber-Suffrin avaient concrétisé en créant le Mouvement des Réseaux d'Echange Réciproque de Savoirs (MRERS). La troisième image est celle du manteau de l'arlequin cousu de formes, de couleurs aussi vives que diverses, mais créant un ensemble chaud et harmonieux. Michel Serres célébrait ainsi les hybridations, le bonheur des métissages vivifiants, de greffes régénératrices, les métaphores du tissage, du maillage, de l'horizontalité dans les rapports sociaux.

La connaissance ne se justifiait plus seulement par l'obtention d'une certification, d'un titre ou d'un diplôme qui menait directement à un type d'emploi et de rémunération. C'était un temps

révolu. Du fait de la prolifération des moyens d'échanges et de communication, la connaissance et les informations provenaient désormais de sources et de ressources multiples.

Se questionnant sur les effets de l'enseignement à distance, où dans le croisement du lointain et du proche se faufilaient des questions d'identité, Jacques Perriault se demandait si l'usage croissant des dites nouvelles technologies de l'information et de la communication (les fameux « TIC » des années 90), « ne constituent pas les navettes qui aideront à fabriquer le tissu d'une société où l'accès aux connaissances tiendra une place différente...<sup>1396</sup> » En même temps, il en percevait de suite les limites, en sentant que la mise en réseau des savoirs pour les sujets apprenants serait insuffisante sans médiation de proximité. « Ce maillage devrait, si l'évolution se confirme, ressembler plus à un tissu serré qu'à un filet à larges mailles...<sup>1397</sup> », comme si nous restions inmanquablement liés de proche en proche, entre soi et le même. Puisque penser, c'est recevoir, mais aussi analyser (le recours à l'entraînement mental pouvant être utile), émettre et stocker de l'information, c'est le rôle de l'intellectuel, de l'animateur culturel d'être un intermédiaire, aux limites des frontières entre disciplines, un douanier et passeur... Là où philosophie, science, mathématique et sociologie se rejoignent, l'humanisme de Condorcet, Bachelard, Serres, Dumazedier, et celui de Morin puisent dans les mêmes sources. Ce dernier, absent aux cérémonies en l'honneur de Condorcet, invitait quelques années plus tard, à prendre le risque de l'erreur ou de l'illusion en prônant un enseignement durable qui soit au rendez-vous de l'interdisciplinarité toujours difficile à réaliser même si elle est nécessaire pour comprendre une réalité complexe où les grands récits de l'Histoire s'effondrent un à un. D'autre part Morin insiste pour faire de « notre identité terrienne » un des enjeux majeurs des enseignements pour réorienter à l'entrée du nouveau millénaire une destinée commune et durable aux humains dans la réciprocité tridimensionnelle entre les individus, la société, et la planète. « L'enseignement doit contribuer, non seulement à une prise de conscience de notre Terre-Patrie, mais aussi permettre que cette conscience se traduise en une volonté de réaliser la citoyenneté terrienne...<sup>1398</sup> »

---

<sup>1396</sup> Joffre Dumazedier (sous la direct.) *La leçon de Condorcet ...op.*, cit.p.105

<sup>1397</sup> Ibid., p111.

<sup>1398</sup> Edgar Morin, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, UNESCO 1999. [file:///C:/Users/Philippe/Downloads/EDGAR\\_MORIN\\_LES\\_7\\_SAVOIRS\\_A\\_L\\_EDUCATION\\_DU\\_FUTUR.pdf](file:///C:/Users/Philippe/Downloads/EDGAR_MORIN_LES_7_SAVOIRS_A_L_EDUCATION_DU_FUTUR.pdf) consulté le 9 Octobre 2021.

On y retrouve également un souci partagé de la langue et du style. Développer des idées, même très denses et complexes, dans la langue du peuple plutôt que celle des docteurs du haut de leur pyramide théorique et hermétique était le même enjeu qui déjà préoccupait le jeune Dumazedier dans l'analyse de l'œuvre d'Anatole France. C'est aussi ce que mit en exergue Roger-Pol Droit de l'œuvre de Michel Serres « Le style, ici, est l'instrument central : immergé dans la langue vivante, il en appelle à toutes ses ressources plutôt qu'au langage savant.<sup>1399</sup> » Au même moment Robert Maggiori écrit dans *Libération* que Michel Serres s'est « aventuré dans le périlleux “passage du nord-ouest” qui de la science ouvre sur la littérature.<sup>1400</sup> ».

Dumazedier n'avait pas pris cette voie, on en connaît les raisons. Il était plutôt critique envers ceux qui faisaient des essais avec des prétentions scientifiques sans enquêtes empiriques, sans soumettre leurs recherches théoriques à des vérifications méthodiques par les faits à l'appui de preuves objectives. Dans la journée consacrée à Condorcet à la Sorbonne, il ne manqua pas de l'exprimer une nouvelle fois, en soulignant chez Serres une théorie « souvent plus riche d'images que de concepts, parfois embrouillée par les variations littéraires d'un brillant auteur.<sup>1401</sup> » Il n'en demeure pas moins que Dumazedier avait invité les participants de la commission Serres à témoigner à cette journée de célébration du bicentenaire de la *Leçon de Condorcet*. Dumazedier était conscient du voisinage de leur démarche entre les concepts d'éducation-instruction du philosophe ainsi que les théories de l'autoformation du sociologue. Par ailleurs, on retrouve également mention du livre de Serres *Le tiers instruit* sous la plume de Dumazedier dans de nombreux articles, à la fin des années quatre-vingt-dix.

*L'éducation-instruction est toujours ce que Michel Serres appelle un “métissage”. À tout âge, dans l'école ou en dehors, la rencontre d'une connaissance d'origine savante s'amalgame de mille façons avec la connaissance ordinaire antérieure ou postérieure pour produire chaque fois en nous un “tiers instruit”. C'est l'apprentissage de la production permanente de ce tiers instruit qui pose aujourd'hui le problème majeur d'une éducation pour tous. <sup>1402</sup>*

---

<sup>1399</sup> In *Le Monde*, mardi 4 juin 2019.

<sup>1400</sup> In *Libération*, lundi 3 juin 2019.

<sup>1401</sup> Joffre Dumazedier (sous la direct.), *La leçon de Condorcet ...*, op., cit.p.89.

<sup>1402</sup> *Ibid.*, p.90.

De son côté, Roger Sue fit une critique de l'ouvrage dans la *Revue Française de Pédagogie*, où il commente les travaux de la commission de l'Université de France qui avaient été repris et recueillis dans un livre titré : *Les arbres de la connaissance*.<sup>1403</sup> Ces travaux le renvoyaient à ses propres recherches sur la fin de la domination du travail sur les autres temps sociaux. Il se demanda à la fin de son article qui introduisait les travaux de la mission de Michel Serres, de quoi était fait ce nouveau monde qu'ils annonçaient et qui s'annonçait en dévoilant de plus en plus nettement son visage et ses énigmes.

*On aurait aimé en savoir plus pour comprendre pourquoi aujourd'hui l'éducation reprend son sens très large d'éducation permanente, pourquoi le savoir se laisse de moins en moins enfermer dans des règles ou des institutions, pourquoi la conception aristotélicienne de l'éducation comme expérience de vie (scholé) fait un retour en force contre la vision platonicienne étroitement élitiste (épistémocratie). La fin d'un monde dominé par le travail qui a construit une représentation de l'éducation à son image et selon ses besoins ne fournit-elle pas une hypothèse ?*<sup>1404</sup>

---

<sup>1403</sup> Michel Authier, Pierre Lévy, *Les arbres de connaissances*, La Découverte, Paris, 1992. 170 p. (Cahiers libres : Essais). Préface de Michel Serres.

<sup>1404</sup> Roger Sue in *Revue française de pédagogie*, volume 106, 1994. pp. 118-120. [www.persee.fr/doc/rfp\\_0556-7807\\_1994\\_num\\_106\\_1\\_2528\\_t1\\_0118\\_0000\\_3](http://www.persee.fr/doc/rfp_0556-7807_1994_num_106_1_2528_t1_0118_0000_3), consulté le 8 Mai 2021.





# CHAPITRE 15. Mémoire, voyage et sociologie

## 1.Histoire et mémoire

### 1.1. Les six erreurs du souvenir de Rovan

Arrivé au seuil des dernières années de la vie de Dumazedier, il est intéressant de revenir sur différents moments de sa biographie comme pour vérifier notre exposé des faits. La lettre de Dumazedier écrite en février 2000,<sup>1405</sup> deux années avant sa mort, adressée à Rovan, nous en donne l'occasion ainsi que différents textes autobiographiques qui avaient été écrits pour préparer le cinquantième anniversaire de la création de PEC.

La parution des mémoires de Rovan aux éditions du Seuil en mai 1999 fut l'occasion d'un retour de Dumazedier sur des moments de sa propre vie, qu'il avait toujours refusé d'écrire malgré de nombreuses sollicitations, se disant plus préoccupé par le futur que de passer du temps à évoquer son passé.

Dumazedier avait tenu à corriger dans cette lettre dactylographiée de sept pages des faits relatés dans le livre des mémoires de Rovan. Il s'agit du chapitre six, au moment de son retour à Paris à la Libération, après de longs mois passés en camp d'extermination à Dachau, d'où il réussit à sortir vivant, miraculeusement rescapé.

Le passage est intitulé « Militant de la culture populaire – 1945-1978. Rendre la culture au peuple et le peuple à la culture.<sup>1406</sup> ». Dumazedier y identifie six erreurs, approximations et incompréhensions sur cette période de sa vie.

La première erreur est celle où Rovan situe la pensée de son camarade comme un héritage du siècle de la Raison. Dumazedier selon lui, « grâce à une intelligence claire et puissante, vivait dans la suite des grands esprits des Lumières.<sup>1407</sup> ». Humblement il lui indique dans sa lettre qu'il a essayé “de toutes ses forces” de vivre ainsi, porté surtout par la pensée de Condorcet.

---

<sup>1405</sup> Tapuscrit de 7 pages du 22 février 2020 (archives Georges Le Meur)

<sup>1406</sup> Joseph Rovan, *Mémoires d'un français qui se souvient...*, op. cit. p. 246 à 264.

<sup>1407</sup> Ibid., p. 253.

Mais comme on vient de le voir, encouragé dans ses propres recherches par cet humaniste du XVIII<sup>e</sup> siècle, Dumazedier regrette que Rovin ne se soit pas inspiré de l'un de ses derniers ouvrages, qu'il avait dirigé avec Eric Donfu et les contributions d'une dizaine d'universitaires, qui traitent justement de la pensée de Condorcet.

Cela nous fait revenir brièvement sur cette figure des Lumières militant de l'instruction publique qui voulait "rendre la raison populaire" et s'était catégoriquement opposé à l'assassinat du roi. Il avait dénoncé les dérives dogmatiques et meurtrières de Robespierre, qui l'avait traqué pendant six mois pendant que le génial fugitif était protégé par deux femmes rue Servandoni à Paris : « [...] Il y a toujours eu des minorités de résistants qui empêchèrent la recherche du bonheur et le progrès de la connaissance de mourir [...] <sup>1408</sup>»

La deuxième gêne éprouvée par Dumazedier à la lecture du texte de Rovin est que ce dernier ait négligé de mentionner sa nomination par Jean Guéhenno comme Inspecteur Principal de l'Éducation Populaire à la Libération, alors qu'il ambitionnait depuis cette place de "batailler" avec l'Inspection générale à Paris pour créer dans le ministère de l'Éducation un centre permanent de recherche en sciences sociales sur l'éducation populaire. Plus grave, Rovin a omis de parler de ses travaux de recherche sous la direction de Wallon puis de Friedmann, même si ce dernier ne supportait pas les amalgames qui pouvaient être reprochés au président de PEC, entre sa position de sociologue et un militantisme privé, mais très exposé.

La troisième méprise historiographique dans laquelle sont tombés, sciemment ou non, de nombreux commentateurs, concerne l'amalgame entre Uriage et la naissance de PEC. Dans le même registre d'erreur, nous avons été nous aussi, au fil de nos propres recherches, tenté par un rapprochement entre la pensée de Mounier, communautaire et personnaliste, et celle de Dumazedier. Rovin, issu de la mouvance de *Témoignage chrétien*, celle de ceux qu'on appelait les chrétiens de gauche ou les chrétiens sociaux, avait trouvé dans l'école des Cadres une « orientation civique spiritualiste » inspirée par Mounier qui lui convenait. Ils étaient nés à la même époque. Ils avaient été séduits tous les deux par Giono et la communauté du Contadour. Mais Rovin avait adhéré aux idées d'*Esprit* dont il fut un proche collaborateur contrairement à Dumazedier : « Un certain humanisme marxiste nous animait plus que les idées de Péguy, du père Delubac ou du père Maydiou. <sup>1409</sup> » Nous avons très largement débattu de ces thèses plus

---

<sup>1408</sup> Lettre Dumazedier-Rovin, tapuscrit du 22 février 2000, 7 pages.

<sup>1409</sup> Lettre Dumazedier-Rovin P.2.

haut en mentionnant les pamphlets accusateurs de Lévy et Sternhell, également évoqués par Dumazedier dans sa lettre, pour ne pas avoir besoin d’y revenir en détail ici. Soulignons néanmoins sur le thème de la genèse des idées dumazedériennes qu’il cite les mémoires autobiographiques de Pierre Dunoyer de Ségonzac, parues aux éditions du Seuil,<sup>1410</sup> où il était qualifié de “marxiste orthodoxe”. Il ajoute immédiatement force points d’exclamation et d’interrogation dans une énergique parenthèse réprobatrice. Dumazedier précise, pour clarifier son point de vue et rétablir une sorte de vérité historique, que le consensus était loin de cette sorte d’irénisme où l’on confondait les approches de chacun dans une doxa commune.

*Je crains que tu aies simplifié et idéalisé Uriage dans un rêve unique comme Bénégnole le fait avec émotion dans ses contes et ses romans. [Est visé ici “Le Président”, ce portrait hagiographique et romancé sur la rencontre des deux complices des maquis du Vercors qui vont créer, animer, accompagner PEC pendant plus de trente ans.] L’idée d’un style de vie commun pouvait certes s’articuler sur nos idéaux différents ou opposés. Mais ces différences et ces oppositions spiritualistes et nationalistes, droite, centre et gauche, etc., subsistaient très fort.*<sup>1411</sup>

Enfin, Dumazedier est nommé par Rovin “penseur en chef” de l’équipe d’Uriage, ce qu’il rejette. Dumazedier le reprend en précisant que sa prise de responsabilité fut progressive, comme nous l’avons vu et analysé dans le sillage de la thèse de Comte. La rencontre avec Segonzac s’était faite au moment de la débâcle en 1940 à la Fauconnière.

La quatrième confusion qui pèse lourdement sur les interprétations des positions de Dumazedier est celle de ses accointances prolongées avec le Parti communiste où il n’avait adhéré que quelques mois. Il dit avoir adhéré au mouvement frontiste de Bergery de la même façon, pour en éprouver les thèses et les stratégies militantes de l’intérieur d’une organisation politique. Nous avons, de notre point de vue, fait largement écho de la position farouchement “anti-partitiste” de Dumazedier contre les dogmatismes et les sectarismes ou ce qu’il appelait aussi la “logomachie politique”. Il revient dans sa lettre à Rovin également sur l’AG de 1967 où il démissionna de la présidence de PEC. On a vu que Cacérés puis Paul Lengrand prirent sa

---

<sup>1410</sup> Pierre Dunoyer de Segonzac, *Le vieux chef mémoires et pages choisies*, op. cit.

<sup>1411</sup> Lettre Dumazedier-Rovin P.2.

succession. Il mentionne que ce dernier était un habitué de « cette mêlée politico-idéologique permanente à laquelle l'Unesco l'avait habitué.<sup>1412</sup> ».

La cinquième erreur porte sur l'action internationale de Dumazedier, ses « batailles pour la culture populaire au plan international » omises par Rovin et pourtant essentielles à ses recherches menées depuis la fin des années cinquante et par la suite au CNRS puis à l'Université Descartes au début des années soixante. Nous évoquerons la sixième erreur qui porte sur l'engagement politique de Dumazedier un peu plus bas.

## 1.2. La mémoire de PEC a cinquante ans

Nous avons commencé cette dernière partie de la biographie intellectuelle de Dumazedier au moment du cinquantième anniversaire de PEC qui fut l'occasion de la présentation d'un texte important sur « l'inachèvement » du projet d'éducation populaire porté par PEC depuis la Libération.<sup>1413</sup> publié dans les *Cahiers de l'animation*. Le rapport au passé est aussi celui des promesses non-tenues, ou qui n'ont pu être accomplies. Mais pour les esprits les plus positifs, cela n'empêche pas d'avoir toujours et encore de l'espoir et des projets, le passé s'avérant être aussi un réservoir pour le futur, un présent qui se conjuguerait au futur antérieur.<sup>1414</sup>

PEC devint, au fil du temps, une union d'associations disséminées dans toute la France, dorénavant concentrée sur quatre domaines d'activité. Son développement se fit autour de l'action culturelle, de l'investissement dans l'évolution des méthodes de formation des adultes, de la promotion des relations internationales et enfin du développement des actions en milieux ruraux.

De décembre 1994 à juin 1995, quatre séances furent consacrées aux fondateurs du mouvement (Lengrand, Rovin, Dumazedier, Cacérès). Une journée fut baptisée « 50 ans d'histoire pour demain, vers Peuple et cultures ? » en février. Suivirent diverses soirées thématiques avec des invités organisée par PEC Corrèze, Allier, Languedoc-Roussillon, Isère,

---

<sup>1412</sup> Ibid., p.4.

<sup>1413</sup> Joffre Dumazedier, « L'ambition de culture populaire : un projet inachevé... » op., Cit.

<sup>1414</sup> Ces réflexions nous ont été inspirées par la lecture des documents des archives de PEC que nous a ouvertes Catherine Beaumont coordinatrice de PEC, sur place, dans les locaux de l'Union à Paris, rue Saint Maur.

ainsi que trois journées de séminaire à Echirrolles dans l'agglomération grenobloise, du 31 août au 3 septembre, sur la problématique « Travailler, créer, agir ensemble dans la cité : quels nouveaux enjeux pour l'éducation populaire ?<sup>1415</sup> ». Pour la journée consacrée à son histoire, Jean-François Chosson, alors le président de PEC, avait écrit à l'ensemble des adhérents du mouvement :

*“L’histoire est équivoque et inépuisable” disait Raymond Aron. Elle est équivoque, car les faits étant établis, il importe d’en dégager la signification par la confrontation ouverte. Elle est inépuisable dans la mesure où chaque génération réinvente l’histoire en fonction des problèmes qu’elle rencontre. C’est le sens de notre démarche : il ne s’agit pas de réifier le passé, mais de l’interroger à partir des problèmes actuels pour définir des orientations en correspondance avec les défis de notre temps.*<sup>1416</sup>

La contribution de Dumazedier s'ouvre sur le souvenir des textes où Maurice Halbwachs avait introduit et théorisé la mémoire collective dans les années trente en comparaison aux conceptions de Bergson qui avait une approche plus introspective, guidée par les intuitions et les intentions profondes du sujet. Cela permet d'expliquer que chacun a ses propres souvenirs, distincts de ceux des autres et qu'il est impossible, sauf pour les intégristes de certains mouvements religieux ou idéologiques, de construire une histoire ou une mémoire commune. Restituant l'action de PEC, tout en témoignant de sa trajectoire personnelle, le récit autobiographique de Dumazedier nous a permis de vérifier les informations largement exploitées tout au long de ce manuscrit. Dans la conclusion de son intervention, il dit que « [...] les choses sont en définitive, plus importantes que les mots. Dans une société en mutation, la seule mémoire qui vaille est celle qui inspire un renouveau sans fin.<sup>1417</sup> »

En introduisant la journée consacrée à Dumazedier, Jean-François Chausson signala d'emblée qu'il ne s'agissait pas de vouer un culte à la personnalité d'un gourou (on se rappelle que Dumazedier avait mis en garde Bourdieu sur cette possible dérive) mais au dialogue avec celui qu'il situait comme un créateur social dans le domaine de l'éducation populaire. Un chercheur-militant qui avait su entraîner PEC sur : « l'esthétique de la vie quotidienne, l'action

---

<sup>1415</sup> *La lettre de peuple et culture*, N° 12 Fév. 1995, 31p. (tirée à 1700 exemplaires)

<sup>1416</sup> Lettre de JF Chausson aux associations membres de l'Union datée du 20 janvier 1995 (Boîte archive 50<sup>ème</sup> anniversaire de PEC)

<sup>1417</sup> *La lettre de peuple et culture*, N° 12 Fév. 1995, p.21.

culturelle sur le lieu de travail et dans les grands ensembles urbains, les méthodes de l'enquête-participation.<sup>1418</sup> ... » mais aussi comme un chercheur en sociologie qui avait mis à contribution ses observations empiriques et ses concepts opératoires. « Et si, chemin faisant, tensions et conflits ont tendance à s'exacerber, les praticiens de l'entraînement mental, nous rappellerons que "tout se fait, tout se défait par le conflit, l'harmonie suprême est la coïncidence des contraires" (Héraclite).<sup>1419</sup> »

Historiens et sociologues se retrouvent par ailleurs sur la recherche du sens vécu par les femmes et les hommes observés dans leurs actions dans un environnement social donné. Les erreurs qui guettent ces chercheurs sont de vouloir à tout prix faire correspondre les faits, comme une vérité vraie, à leur construction théorique. C'est tout le sens des liens entre *le savant et le politique*, le célèbre livre fondateur du métier de sociologue de Max Weber. Cela vient aussi éclairer le sens des actes de recherches et des positions militantes de Dumazedier qui n'avait de cesse de s'écarter du politique, dans ses démarches d'animateur dans des enceintes associatives, de professeur dans les Universités de plusieurs pays et enfin de chercheur dans les domaines de la sociologie ou dans celui des sciences de l'éducation. Il aurait pu écrire comme l'avait fait son éminent collègue que nous avons vu présider le jury de sa thèse sur travaux, Raymond Aron, dans sa préface du livre de Max Weber « Seule la science critique empêche que l'histoire ou la sociologie glisse de la connaissance positive à la mythologie, mais beaucoup de régimes ne souhaitent pas empêcher ce glissement.<sup>1420</sup> »

Dans son intervention, Dumazedier explique que son engagement dans la sociologie a été conditionné par le fait de vouloir mettre cette science sociale au service d'une action culturelle démocratique largement entravée par les débordements des médias sur le quotidien, les séductions du divertissement facile, enfin par ce qu'il appelait « l'information-spectacle ». Tout cela contribue à repousser indéfiniment l'avènement d'une civilisation du loisir. Reprenant le

---

<sup>1418</sup> Joffre Dumazedier, *Itinéraires parallèles d'action éducative et de recherche sociologique puis sociopédagogique*, compte-rendu de la journée d'étude du 21 avril 1995, tapuscrit 58p. (archives 50<sup>ème</sup> anniversaire PEC). P.6.

<sup>1419</sup> Ibid., p.7.

<sup>1420</sup> Max Weber, *Le savant et le politique*, Editions 10/18 Département d'Univers Poche, Paris 1963, préface de Raymond Aron, 224p., p.28.

discours de Condorcet, il rejette avec lui « cette société où quelques-uns auraient le privilège du “raisonnement” et où le grand nombre serait confiné dans les “croyances” irraisonnées.<sup>1421</sup> »

Vers la fin des années cinquante, la création du Bureau d’application des sciences sociales de l’éducation populaire à l’industrie (le BASSEPI) pour organiser un investissement conjoint des salariés et de leur entreprise, pour la culture générale et le développement de la personnalité des premiers et celui de l’innovation et du développement économique des seconds, avait été très controversée au sein de PEC. De même furent discutées, non sans débats, bien après la création des lois obligeant au financement de la formation professionnelle, les positions d’un néo-marxiste, André Gorz, qui publia en 1988 *Les métamorphoses du travail*. Ou plus clivantes encore à PEC, dans leur perspective de libéralisme social planifié, on se querellait sur les préconisations de l’économiste Jean Fourastié, qui fut pendant trois ans le directeur d’études de Dumazedier au CNRS.

Fils de paysan du Rouergue devenu comptable puis économiste, Fourastié était très sensible aux possibilités de développement d’une société du loisir pour l’épanouissement par l’éducation populaire des salariés, questionnées par Dumazedier. Ce dernier déplorait au moment de son départ à la retraite la disparition de l’Equipe du loisir et des modèles culturels qui avaient été supprimés pour cause de compression administrative, alors que ses travaux, toujours d’actualité, avaient été poursuivis avec succès par Nicole Samuel et d’autres chercheurs qui en avaient émis le souhait.

Les résultats de ces recherches étaient pourtant d’un intérêt capital pour faire « [...] avancer ce que Norbert Elias appelle le “processus de civilisation” dans une société où le temps libéré devient un “ temps dominant” malgré toutes les équivoques souvent dramatiques d’un chômage qui exclut directement ou indirectement peut-être plus de 5 millions de gens.<sup>1422</sup> » Cette diminution des moyens et l’indifférence des recherches en sciences humaines étaient d’autant plus injustes que la conquête d’un temps à soi, du souci de soi, ou des métiers du care, comme on les nomme aujourd’hui, devinrent une réalité partagée par de nombreuses populations.

Revenant sur *les règles de la méthode sociologique* de Durkheim, Dumazedier est bien persuadé, lui aussi, de la nécessité de bien séparer les observations et jugements sur les faits de ceux qui concernaient les valeurs. De la même façon que pour les chantres de l’accès à la culture

---

<sup>1421</sup> Joffre Dumazedier, *Itinéraires parallèles d’action éducative...*, op., cit. p. 12.

<sup>1422</sup> Ibid., p.20.

de Malraux à Lang, il aurait fallu convenir que les valeurs de la culture ne pourraient que profiter de l'augmentation du temps disponible pour de libres occupations choisies y compris les plus culturelles. « Seul l'amalgame des attraits du loisir et des valeurs de la culture peut faire réellement progresser l'accès à la culture dans les milieux les plus populaires.<sup>1423</sup> »

Puis Dumazedier revient à ses expérimentations et la popularisation de sa méthode d'entraînement mental dont il fait l'histoire et en rappelle les principes dans leur lien avec *La leçon de Condorcet* qui déjà prônait l'art d'une instruction par soi-même. Nous nous sommes familiarisé au long de ces pages à cette démarche qui prône une préparation à une autoformation collective ou individuelle, libre ou accompagnée, de tous les citoyens à tous les âges et pour toutes les catégories sociales.

Après un plaidoyer pour une société éducative et un pouvoir culturel autonome qu'il avait présenté à Jack Lang en lui adressant *Révolution culturelle du temps libre 1968-1988*, son dernier livre, il regrette qu'une fois encore un ministre, comme beaucoup d'autres destinataires de ses ouvrages, l'ait complimenté pour la qualité de son livre, tout en restant muet sur l'intérêt de ses préconisations et de ses propositions.

*N'en parlons plus... Je suppose que l'idée pourra revenir un jour dans une démocratie culturelle plus exigeante, on ne sait jamais. [Et pour la conclusion de son intervention] Tant que ma santé me le permettra, je serai toujours un résistant passionné contre ce gâchis humain que produit, dans le temps libéré du travail, l'illusion libérale. Tant pis si les lois permettent ce gâchis. L'image d'Antigone se battant sans relâche pour des lois non écrites, jugées supérieures, cette image ne me quittera jamais.*<sup>1424</sup>

---

<sup>1423</sup> Ibid., p.28.

<sup>1424</sup> Ibid., p.45 et 56.



## 2. Voyage

### 2.1. Un sociologue globe-trotter

Cette lettre est aussi l'opportunité de mettre en lumière quelques aspects des travaux et des préoccupations internationales de Dumazedier que nous croiserons avec des extraits de son récit autobiographique publié dans les *Mélanges en l'honneur de Joffre Dumazedier* (un entretien avec Nicole Samuel et recueilli par elle.<sup>1425</sup>) Ces ouvrages et articles lui avaient dès les années cinquante permis une reconnaissance dans de nombreux pays. En 1956, s'était tenu le Congrès Mondial de Sociologie à Amsterdam où il avait fondé avec des collègues sociologues d'autres pays le Comité de Recherche sur le Loisir dont, comme nous l'évoquions plus haut, il fut le président réélu jusqu'en 1974 pour le compte de l'Association Internationale de Sociologie dont le siège était à Montréal.

Dans les années soixante, il intervint également dans les universités yougoslaves, mais aussi à Varsovie ou, de 1966 à 1968, pendant le printemps de Prague, avant l'arrivée des chars soviétiques. Il était également en rapport avec des chercheurs à Moscou où il fut invité par l'Académie des Sciences qui finalement déclina son offre quand il avait demandé de séjourner six mois pour observer le phénomène du loisir dans une ville de la taille d'Annecy.

À la fin des années soixante, il fut invité à Zagreb par "des intellectuels rebelles proches de Tito". Il fut l'hôte de l'académie des sciences au moment du "Printemps de Prague". Et enfin, il intervint également à Budapest dans un congrès réunissant une centaine de chercheurs des pays de l'Est autour là encore des questions concernant la culture populaire. Le professeur Patrushev, un académicien, sociologue de l'académie de Sibérie, pérorait sur l'avenir culturel radieux de l'URSS sans aucune référence à la réalité sociale vécue dans le pays. Il en fallait plus pour scandaliser Dumazedier qui était en possession d'enquêtes sociologiques réalisées par des collègues qu'il avait côtoyés dans les congrès de l'association internationale de sociologie où il animait le groupe d'étude sociologique sur le loisir. Il osa demander la parole pour exposer ses données qui au contraire démontraient une régression des pratiques sportives

---

<sup>1425</sup> *Temps Libre et Modernité* op. Cit., p.2-17. Nous sommes conscients que des recherches plus poussées auraient pu être réalisées sur les aspects de la recherche internationale de Dumazedier, cela pourrait être l'objet de l'un des prolongements de ces recherches.

et culturelles, ce qui de son point de vue présageait tout le contraire d'un avenir radieux sous le soleil stalinien.

*J'ai fait remarquer que dans la Résistance française où j'étais, nous avions nous aussi bien apprécié la victoire de Stalingrad sur les nazis, "le tournant décisif" mais que je ne voyais pas le rapport avec notre sujet. Alors Patrushev, glacial, demanda une suspension de séance. C'était 17 h.[...] Toute la nuit, des jeunes soviétiques sont venus [à son hôtel] les larmes aux yeux, me dire leur admiration pour ce coup au nom de la vérité sociologique. [le lendemain de retour au congrès] J'ai découvert ce que pouvait être un enterrement sous des tonnes de fleurs : "grand merci au professeur Dumazedier qui nous a révélé un mode de penser nouveau, patati et patata..." Finalement, l'ordre du jour a été repris comme si rien ne s'était passé, rien du tout ..., le néant...<sup>1426</sup>*

Dumazedier poursuit sa lettre en revenant sur son propre procès stalinien ourdi par un trio de camarades du Parti communiste français : Aragon, Courtade et Leduc qui l'avaient accusé d'avoir noué des complicités avec un dangereux trotskyste à Stockholm. Dans les faits, il s'était, en effet, rendu dans la capitale suédoise, envoyé par Guéhenno avec Madeleine Léo-Lagrange, la veuve du célèbre ministre, pour y faire une enquête sur le fonctionnement des universités populaires de ce pays.

Contrairement là encore à ce qu'avait écrit Rován, c'était la dernière erreur mémorielle, il n'avait pas adhéré plusieurs années au Parti communiste. C'était la thèse que soutenait le ministre de l'éducation lui-même auprès de son entourage en pleine guerre froide à la fin des années cinquante. « Ma sincérité dut être convaincante, car, au lieu d'être exclu, j'ai obtenu la grâce de pouvoir partir sur la pointe des pieds, pour toujours. [...] Ce fut tout de suite que j'ai décidé, dans la joie, de cesser mon audacieuse et un peu folle aventure "pour voir."<sup>1427</sup> »

Dumazedier évoque, dans sa lettre à Rován, ses séjours à Cuba au début des années soixante. Il y avait été envoyé par l'Unesco pour y travailler trois ans sur les questions de la jeunesse qui faisait du loisir son mode d'émancipation contre les pressions de l'idéologie du travail ou de l'éducation, à la Faculté de La Havane. « Au premier étage de la même université, Régis Debray

---

<sup>1426</sup> Ibid. p.6.

<sup>1427</sup> Ibid. P.7.

prêchait pour Guevara. Nous n'avons eu aucun contact.<sup>1428</sup> » Ses travaux dans le Nordeste du Brésil à Recife (1964), où il fut invité par une ancienne stagiaire de PEC, la sœur du Président Miguel Arrese, se développèrent pour trouver d'autres orientations au mouvement culturel populaire plutôt que de suivre la démarche christiano-marxiste trop dogmatique de Paulo Freire, alors professeur à l'Université de Recife.

Dumazedier et Freire furent dès 1964 interdits de séjour pendant les onze années de la dictature brésilienne. Par la suite, l'Unesco, mais aussi l'Organisation des Etats Américains (OEA) et la Fondation Ford confièrent à Dumazedier, pour les vingt pays de l'Amérique latine, y compris Cuba, de développer à l'Institut de Journalisme de Quito en Equateur, chaque été, douze années consécutives « une sociologie du développement culturel mieux adaptée aux différentes conditions de chaque pays, moins formelle que la communication à l'américaine ou à l'idéologie à la Guevara de ce temps-là.<sup>1429</sup> »

En 1975, les conditions politiques s'assouplirent et Dumazedier fut à nouveau invité pour travailler à Sao Paulo où il fonda un Centre d'Étude du Loisir et un nouveau mouvement d'éducation populaire avec d'anciens étudiants qui avaient séjourné à Paris. Puis à Rio, il dirigea également la thèse de Tania Maciel sur le développement culturel du Pantanal. Enfin sur le modèle de ses enquêtes annecéennes, Dumazedier fut l'instigateur d'une grande enquête des dynamiques culturelles d'une ville moyenne du Brésil : Americana. Des années plus tard, pour couronner ce travail en Amérique latine, une Fondation Joffre Dumazedier a même été créée à Caracas. « [...] Sous l'impulsion d'une de [ses] anciennes étudiantes à Paris, Carmen Borrego, aujourd'hui haut fonctionnaire de l'Éducation nationale à Caracas.<sup>1430</sup> »

Nous avons évoqué ses liens avec David Riesman et de nombreux intellectuels et sociologues américains dès les années cinquante et soixante. Dans la deuxième moitié des années soixante-dix, il entama également un long travail de professeur et conférencier au Canada, à Montréal puis à Québec dans les universités d'Otawa et des Trois rivières « [...] où s'est développé le centre probablement le plus important du monde sur les sciences sociales du loisir, puis sur la sociologie des temps sociaux, sous la direction de Gilles Pronovost, avec

---

<sup>1428</sup> Ibid., p.5.

<sup>1429</sup> Idem

<sup>1430</sup> *Temps Libre et Modernité*, op., cit., p.17.

l'édition de la principale revue spécialisée *Loisir & Société (Society and Leisure)*.<sup>1431</sup> » À l'issue de ces rencontres canadiennes, Dumazedier resta en contact rapproché avec Gaston Pineau, que nous avons déjà largement côtoyé dans les paragraphes qui précèdent.

## **2.2. Du loisir en Afrique du Nord**

On ne peut conclure ce tour d'horizon trop succinct des activités à l'international de Dumazedier sans citer Aziz El Ouarti, spécialiste du tourisme au Maroc et enseignant universitaire à Agadir et à Casablanca où il s'est intéressé aux problématiques du loisir en milieu urbain. Dumazedier a dirigé la thèse d'Aziz El Ouarti en essayant d'observer comment les valeurs du loisir interagissent avec les principes de la culture arabe au Maroc. Il s'intéressa également à l'éveil du temps à soi pour les femmes de Casablanca et les liens entre les traditions familiales, religieuses et le loisir de la jeunesse de Marrakech, Casablanca ou d'autres villes du pays. El Ouarti s'était senti beaucoup d'affinité avec la pensée et les théories du loisir de Dumazedier. Il n'y voyait pas qu'une observation des sociétés post-industrielles sous le prisme des civilisations occidentales, mais bien une réalité partagée de l'augmentation du temps du loisir et des expressions sociales qui y étaient corrélées. Son terrain de recherche était le tourisme dans la vie urbaine marocaine, dans un néo-islamisme qui cherchait ses marques et ses valeurs axiologiques, encore très proches des cycles des temps sociaux du calendrier agricole, traditionnel, coutumier ou religieux. Alors qu'au même moment le Maroc, entré dans une société où le travail moderne et salarié était régi par le droit et des lois qui en fixaient la durée, la rémunération, les fonctions, la protection sociale, etc... Ce sont des événements qui dataient de la deuxième partie du siècle dernier après la sortie du Protectorat français.

Échappant à l'autorité religieuse, traditionnelle, communautaire, le loisir, les mutations de la vie de la famille, le rôle et la place des femmes, toutes ces expressions sociales sortant du cadre dicté par les rythmes des fêtes et cérémonies traditionnelles, étaient colportées par les médias du monde moderne occidental. Elles étaient également transmises par les expériences vécues et rapportées par les populations maghrébines à la recherche de travail dans les pays voisins européens, deux générations de migration économique effectuant des allers et retours

---

<sup>1431</sup> *Temps Libre et Modernité*, op. cit., p.9.

au gré des situations et possibilités de regroupement familial entre pays d'origine et celui du travail.

Cela n'est bien sûr pas uniforme et général : selon les endroits (espaces ruraux ou urbains, quartiers, régions...), certains comportements demeurent proscrits, interdits. D'autres se métamorphosent ou se transforment du point de vue de la forme et du fond : pratiques du Ramadan, de la prière du vendredi, des fêtes religieuses, autrefois strictement dictées et rigoureusement contrôlées par les autorités imposées par la tradition musulmane (la charia). Aziz El Ouarti extrêmement reconnaissant d'avoir pu faire sa thèse avec Dumazedier qui continuera à le voir régulièrement pour ses travaux de recherche et d'enseignement au Maroc en apporta le témoignage, au point où faisant des constats proches de son directeur de thèse, l'étudiant parle comme son maître.

*Aujourd'hui « [...] le loisir, par sa force libératrice, est à l'origine d'une autre éthique sociale valorisant une expression plus libre de soi, à tout âge, chez les deux sexes. [...] Une nouvelle relation à la création de Dieu, à la nature –le soleil, la mer, la montagne- - tout comme les manières profanes de les vivre pour elles-mêmes, a été valorisée par l'étendue et le prestige accrus des vacances et des week-ends [...] Quoiqu'il y ait des résistances, on assiste petit à petit à l'émergence d'une "ipséité" arabe, remplaçant peu à peu le système autoritaire de la société arabe d'hier, très hiérarchisée [...] malgré le regain de religiosité chez des minorités bruyantes.<sup>1432</sup>*

Sous influence de la modernité européenne et de son cortège de désenchantement idéologique, politique ou religieux, malgré une survivance des anciennes traditions, les sociétés arabes donnèrent des signes de changement des différents comportements sociaux dès la fin des années quatre-vingt, même très inégalement selon les contextes locaux, les niveaux de vie ou les couches sociales. Ce sont les enseignements que tira El Ouarty à partir d'enquêtes sociologiques effectuées en Algérie et en Egypte, supervisée par Dumazedier, ainsi les questions de sociologie s'emparaient de préoccupations anthropologiques.

On trouve des approches similaires de la part de Léopold Rosenmayr pour ses recherches empiriques en Afrique de l'Ouest dans les milieux ruraux de la tribu Bambara du Mali. Il étudie les phénomènes d'acculturation du fait de leurs fréquentations avec des générations plus jeunes qui peuplaient les milieux urbains du pays, sensibles aux influences de la scolarité et des

---

<sup>1432</sup> Aziz El Ouarti, *Temps Libre et Modernité*, op., cit., p.199, 201 et 204.

médias, en discussion ou en opposition parfois avec la suprématie de la “séniorité”. On sait que les aînés, les anciens, avaient un statut très important de sages et étaient très respectés et consultés dans les villages de la brousse africaine. Filtrant et régulant les influences du monde moderne, plus rationnel et technologique que leurs coutumes, les gardiens conservateurs du temple magique, encore conditionnés par des mythologies animistes, prévenaient le danger d’une perte de repères et d’identité. Plutôt qu’en opposition farouche, il fallait coexister, composer, dialoguer entre ces deux visions du monde.

Les objets de consommation de la civilisation ont fait irruption, des marchés nouveaux, des échanges économiques sont à l’œuvre, comme dans de nombreuses parties du monde, mettant en activité des processus de coexistence, d’interpénétration des formes et langages de la modernité dans des répertoires d’existence encore très marqués par des survivances de coutumes ancestrales restées vivaces. Les produits pharmaceutiques côtoient la magie des guérisseurs qui partagent parfois les mêmes plantes et remèdes. Les modes de faire côtoient les modes de pensées et d’être dans des dimensions socio-affectives vécues, bricolées de neuf et d’ancien, bariolées.

*La culture est transformation, cultivation (au sens de se cultiver), formation, “paideia”. Elle est aussi création, comparable en cela à la pensée shivaique ou platonicienne. Elle demande, comme l’a toujours souligné Joffre Dumazedier, de l’animation tout en la produisant. [...] La constitution d’une culture humaine n’est pas seulement la construction d’un monde de signes, mais aussi l’objectivation d’expérience vécue et la “maitrise“ de la vie affective. <sup>1433</sup>*

Dumazedier enseignait que les processus à l’œuvre dans le temps libre, quand les personnes pouvaient y développer de véritables savoirs de façon autonome, en s’affranchissant de pressions institutionnelles, étaient parmi les plus puissants. Ainsi, ouvrant les portes d’une autoformation tout au long de la vie, le loisir était devenu une ressource de potentiels inédits de transformations sociales plus profondes que tous les autres temps sociaux. C’était la leçon de Dumazedier valable et traduisible dans toutes les civilisations du Nord au Sud, d’Est en Ouest.

---

<sup>1433</sup> Léopold Rosenmayr, *Temps Libre et Modernité*, op., cit., p.225.

### 3.Sociologie quand tu nous tiens

#### 3.1. Les métamorphoses du loisir

Les travaux sur l'autoformation feront intervenir Dumazedier dans cinq colloques européens organisés par les Universités de Tours, Nantes, Lille, Bordeaux, Barcelone et à un colloque international à l'Université de Montréal en 1998. Ces informations sont confirmées par un ouvrage collectif dirigé par Anne-Marie Green, sociologue professeur à l'Université de Franche-Comté, publié dans la collection Logiques sociales, dirigée par Bruno Péquignot : *Les métamorphoses du travail et la nouvelle société du temps libre autour de Joffre Dumazedier*, qui avait choisi lui-même ce sujet. Ce livre est la retranscription des communications et des échanges qui ont été organisés au cours des neuvièmes rencontres sociologiques de Besançon des trois et quatre décembre 1999, *Autour de Joffre Dumazedier*.<sup>1434</sup>

Dans un nouveau petit mot adressé à Yvette et Georges Le Meur le 26 mars 1999, Dumazedier annonce enthousiaste qu'il est invité par Anne-Marie Green en décembre de cette année à rejoindre l'Université de Besançon pour un colloque « [...] j'y foncerais avec Bourdieu, mais je serais étonné qu'il accepte, hélas ! »<sup>1435</sup> Il connaît bien son collègue et ami qui avait en effet décliné l'invitation.

L'intervention de Dumazedier est typique de ses écrits et articles des dernières années de sa vie. On y trouve des informations sur la mise en perspective de l'histoire de la conquête du temps libre, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Concernant les évolutions du travail il restitue ses travaux d'étudiant-chercheur, disciple de son « bon maître » Georges Friedmann qu'il fait dialoguer avec Jeremy Rifkin pour *La fin du travail* ou encore *Le travail en voie de disparition* de Dominique Méda mis à *L'épreuve du chômage* de Dominique Schnapper, aux prises avec *La société sans école* d'Yvan Illich, et enfin *du souci de soi* de Michel Foucault... Citons ces jeunes collègues sociologues parmi lesquels : Roger Sue, Gilles Pronovost, Philippe Carre, Nelly Leselbaum, Georges Le Meur, Claudine Attias Donfu, Patricia Portelli, Anne-Marie Green, Anne Muxel et bien sûr ses proches collègues professeurs et

---

<sup>1434</sup> Anne-Marie Green, (sous la dir.). *Les métamorphoses du travail et la nouvelle société du temps libre Autour de Joffre Dumazedier*, L'Harmattan, (collection Logiques sociales), Paris 2000, 382 p.

<sup>1435</sup> Archives Georges Le Meur.

auteurs en sciences sociales, Philippe Meirieu, Bernard Charlot, Bertrand Schwarz, David Riesman, Pierre Bourdieu, Nicole Samuel, Madeleine Romer et François de Singly...

Dumazedier dit aux plus jeunes sociologues présents à ces rencontres de Besançon que dans une société où se conjuguent métamorphose du travail et prédominance du loisir, ils auront devant eux des mutations sociales profondes, qui ne font que commencer à produire leurs effets, les engageant à investir ce nouveau champ d'analyse. Parmi les sujets à venir :

*Inadaptations des politiques des espaces libres dans les villes et leurs banlieues, inadaptation de l'institution médiatique au développement d'une culture réellement populaire, inadaptation de la formation générale pour tous les adolescents d'un collège anachronique, malgré les créations de novateurs beaucoup trop méconnus par les sociologues, les syndicats ou l'administration.*<sup>1436</sup>

Dumazedier interpelle sans abjurer, prescrit sans commander, requiert sans mendier, interroge, recommande sans imposer. Et surtout il interroge, prépare, interpelle les chercheurs pour une passation possible, probable, pour éclairer l'action. Ainsi pour Anne Muxel<sup>1437</sup> « Joffre Dumazedier a toujours accompagné ma vie de jeune chercheur et de chercheur plus tard – il m'a toujours interpellée quant à cette nécessité de penser l'individualité.<sup>1438</sup> »

Nous l'avons dit aussi, Dumazedier ne pense pas l'individualité en la confondant avec l'individualisme ou avec un individu en proie au déterminisme social ou à l'implacable et féroce réalité des logiques de domination et de reproduction sociale. Anne Muxel y revient en poursuivant ses réflexions en direction de plus jeunes sociologues, présents à Besançon, les invitant à approfondir aussi la question des temps du politique, de l'engagement par rapport au temps libre, au temps de la citoyenneté dans son articulation avec les autres temps sociaux.

Elle évoque alors, dans les discussions de la rencontre, la position de Bourdieu. Nous venons de le voir, il était médiatisé comme la figure de proue des sociologues engagés dans la défense

---

<sup>1436</sup> Ibid., p. 39.

<sup>1437</sup> Anne Muxel ou Anne Muxel-Douaire était associée à l'équipe de sociologie du loisir et des modèles culturels en 1985, elle est aussi directrice du Domaine Défense et Société de l'IRSEM, directrice de recherches au CEVIPOF (CNRS/Sciences Po) Elle est professeure d'université, Science Politique Paris, visiting professor à Tokyo, New-York et dans le Vermont. Son domaine de recherche est beaucoup investi dans les problématiques de la jeunesse, l'identité, de la mémoire, de la famille et de l'engagement ou de l'abstention, de la pratique et des usages en politique.

<sup>1438</sup> Ibid., p.48.



des mouvements sociaux antilibéraux. Mais le constat est sévère à son encontre : « Quel est le projet de société, le projet politique de Pierre Bourdieu ? Il n'y en a pas ! Par contre, il arrive parfaitement bien à déconstruire, à analyser et à faire la critique du système, de la domination sociale telle qu'elle est.<sup>1439</sup> »

Nous renvoyons bien sûr le lecteur à l'ouvrage coordonné par Anne-Marie Green. Cette journée des Neuvièmes rencontres de sociologie de Franche-Comté est également l'occasion d'une intervention d'Anne Persin.<sup>1440</sup> qui propose une analyse plus critique des théories du loisir de Dumazedier. On y retrouve nos analyses des idées de Marie-Françoise Lanfant et Roger Sue, que nous avons présentées dans la partie qui précède, auxquelles elle ajoute une critique de la vision du loisir dumazedérienne mal appropriée selon ses observations au loisir vécu par les enfants. S'appuyant sur la recherche de Monique Segré sur *les enfants et les adolescents face au temps libres*.<sup>1441</sup> elle confronte ces notions à la liberté réelle qu'ils auraient pendant leurs vacances, leurs jours de congé scolaires, encadrés ou non dans des centres de loisirs. La critique porte sur le fait que « *les loisirs (sic)* sont souvent associés à une vision subjective plus ou moins idéaliste de la réalité sociale.<sup>1442</sup> » Le loisir serait plutôt l'image subjective (sous-tendue par une idéologie bourgeoise ou libérale de la liberté) que l'individu, aliéné, manipulé, se fait d'une activité présente dans divers temps sociaux. Les Centres de loisirs sans hébergement (CLSH) seraient des *appareils idéologiques d'Etat camouflés* (les fameux AIF d'Althusser amplement analysés plus haut), qui encadreraient les loisirs des enfants. Ces derniers, devenant adultes, seraient conditionnés par cet héritage social. La liberté de choix pour *un temps social à soi*, ou tout simplement de pouvoir gérer librement son temps, serait un leurre, ou pire : une manipulation idéologique liberticide. Formulées différemment, on retrouve les mêmes critiques qu'avait adressées, à presque trente ans d'écart, Marie-Françoise Lanfant, sans que soient élaborées à notre connaissance, de nouvelles théories, de nouvelles définitions, de nouvelles enquêtes sur le loisir.

---

<sup>1439</sup> Ibid., p.112.

<sup>1440</sup> Elle était alors chercheur stagiaire à Besançon et à l'Université de Paris X Nanterre, elle est devenue par la suite Ingénieur d'étude en sociologie de CNAM.

<sup>1441</sup> Monique Segré, « les enfants et les adolescents face au "temps libre", les Editions ESF, Paris, 1981, (Science de l'éducation).

<sup>1442</sup> Citation du livre de Monique Segré trouvée à la p.18. C'est nous qui soulignons.

La réaction de Dumazedier qui avait voulu intervenir tout à la fin des discussions comme on pouvait s’y attendre, fut directe. On le sait, il était d’un esprit vigoureux mais qui savait rester réfléchi y compris dans les situations les plus tendues. D’abord, il conseille à la jeune chercheuse de ne pas se laisser trop influencer par le procès de subjectivisme alors que le loisir, bien que faisant appel justement aux ressorts profonds de l’individu, serait bien un fait objectif devenu un phénomène, une production sociale majeure qu’il avait observés dans ses enquêtes. « Du moment que le loisir est une production sociale, il se met à créer des inégalités entre classes sociales, entre les générations, entre les sexes. Alors ne colportez pas ces inepties tout à fait fantasmagoriques.<sup>1443</sup> »

Concernant Monique Segré, il avoue que c’est peine perdue. Dumazedier l’avait accueillie pendant un an dans son équipe de recherche et il la considérait comme une « marxiste jusqu’aboutiste [...]. Monique pense qu’on est toujours déterminé et qu’on n’a aucune liberté ; c’est une philosophie. J’ai essayé d’avoir des discussions avec elle, mais c’est insoluble !<sup>1444</sup> » De la même façon pour les enfants que pour les adultes, il avait souvent insisté dans ses écrits pour dire qu’il n’y avait pas de loisir dans l’absolu qui serait une notion tombée du ciel des idéaux de Platon, gravée dans le marbre des tables de la loi sociétale. Dumazedier a passé sa vie à montrer comment au contraire le loisir était ambigu et paradoxal, libre et conditionné, en même temps que libérateur et enfermante. Il était toujours dialectique, un processus dynamique entre temps libres et temps contraints, obligations familiales, professionnelles et temps à soi. « Le loisir est toujours une liberté relative !<sup>1445</sup> »

### **3.2. Sociologie du loisir, sociologie impure ?**

Un des lecteurs critiques les plus fins, les plus clairs et minutieux de l’œuvre de Dumazedier, qui l’a souvent côtoyé au moment de ses séminaires à l’Université de Trois-Rivières au Québec (et qui on l’a dit prendra sa succession à la présidence de la commission du loisir au sein de l’association internationale de sociologie), est sans conteste Gilles Pronovost. Faisant un bilan critique de la sociologie du loisir, il avait indiqué dans son article la parenté de Dumazedier

---

<sup>1443</sup> Anne-Marie Green, (*sous la dir.*). *Les métamorphoses du travail ...*, op., cit. p. 159.

<sup>1444</sup> Idem.

<sup>1445</sup> Idem.

avec Durkheim qui, comme ce dernier, approchait un fait de société qui restait à construire pour le rendre intelligible, qui permettait de constituer un savoir sociologique très formel tout en l'élargissant à des domaines plus vastes pour mieux comprendre tous les enjeux de l'homme dans la société moderne. On retrouve ici le projet de la sociologie active de Dumazedier, élargi à ses concepts de société éducative et de développement culturel. Et c'est précisément ce qui permet par la suite à la communauté scientifique de mener des investigations guidées par les approches théoriques de certains de leurs pairs.

Nicole Samuel l'avait d'ailleurs indiqué après s'être, elle aussi, positionnée en faux par rapport aux allégations de la jeune chercheuse sur la critique adressée à Dumazedier de se faire déborder par des notions subjectives, très communes et ordinaires, qui n'apprennent pas grand-chose, au fil des enquêtes, que de très prosaïque. « Ses écrits théoriques sur la notion de loisir permettent justement d'aborder les opinions des gens que l'on interroge avec des critères sociologiques qui nous permettent, à nous analystes, de dire s'ils parlent de loisir ou non.<sup>1446</sup> »

Mais le déni du caractère sociologique aux études sur le loisir qui ne dépasseraient pas le sens commun est une critique qui reste majeure et permanente comme nous l'avons vu à plusieurs reprises. Elle est par ailleurs souvent portée à l'encontre des sociologues surtout par ceux qui ne les ont pas lus ! C'est brillamment formulé par Gilles Pronovost dans *Temps libre et modernité. Mélanges en l'honneur de Dumazedier*, qu'il a codirigé avec Claudine Attias-Donfut et Nicole Samuel, où il décrit la sociologie du loisir comme marquée à vie par une sorte de « tare d'impureté », plus riche d'observations empiriques que de démonstrations théoriques complexes et systémiques. Il souligne à plusieurs endroits que Dumazedier est de ceux qui avaient justement le plus puisé dans les théories sociologiques de façon rigoureuse pour expliciter les phénomènes du loisir, du développement culturel, des nouveaux temps sociaux, de la double déviance, du temps à soi et de l'autoformation par l'entraînement mental.

*Le fait, nuisible entre tous, souligné par Pronovost, est que « la majorité des sociologues du loisir semblent mettre entre parenthèses, l'histoire et les fondements de l'analyse sociologique. [...] S'il s'agit d'un reproche d'enfant terrible, peu soucieux des pères de la sociologie, s'il s'agit de se faire l'interprète de ce qui est sociologique ou de ce qui ne l'est pas, la sociologie du loisir sera toujours perdante, puisque l'argument est généralement diffusé dans les départements de sociologie gardien*

---

<sup>1446</sup> Anne-Marie Green, (sous la dir.). *Les métamorphoses du travail ...*, op., cit. p. 155.

*comme chacun sait de la tradition sociologique la plus noble, où il n'y a pas de place pour la sociologie du loisir !*<sup>1447</sup>

Pronovost en habile historien des sciences sociales a l'habitude<sup>1448</sup> de distinguer cinq grandes traditions sociologiques qui dominent la sociologie du loisir. Les deux premières font référence aux courants de la pensée américaine sous l'appellation de *free time*, ou de *recreation movement* renvoyant à des considérations sur la nature humaine (son besoin de pain et de jeux) et des organisations publiques et politiques de la société soucieuse d'installer des aires, des parcs et des terrains de jeux. La seconde est une approche plus anthropologique, civilisationnelle des valeurs surtout sociales, qui résistent ou succombent à la massification des comportements. Justice sociale, concentration urbaine, gestion des services publics et environnement sont approchés ici surtout par les sociologues d'origine britannique.

Les deux autres traditions sociologiques analysées par Pronovost sont très liées aux théories dumazédiériennes. Les ambitions de l'éducation populaire de l'enfance et la jeunesse, en parallèle, en opposition, ou inspirées par l'institution scolaire ou familiale ont été réunies dans les notions de développement culturel, ou de société éducative, comme nous l'avons étudié précédemment. C'est aussi le cas de la formation tout au long de la vie consacrée à l'émancipation des personnes en passant par leur désir de formation et d'autoformation accompagnée, ou plus solitaire, en mobilisant des ressources personnelles ou plus collectives. Une des constances de ce travail sociologique est de s'émanciper de la sociologie du travail pour construire une sociologie autonome du loisir avec sa définition en quatre caractères du loisir (libératoire, hédoniste, désintéressé et personnel). Ces caractéristiques du loisir sont prolongées en trois fonctions, les fameux *trois D* (délassement, divertissement et développement). Enfin le dernier courant sociologique est lié à la sociologie des temps sociaux consacrée au loisir, devenant un temps à soi, détaché de toutes les obligations sociales, domestiques, professionnelles pour devenir lui-même un temps producteur de nouvelles valeurs

---

<sup>1447</sup> *Temps libre et modernité*, op., cit., p.36 et 37.

<sup>1448</sup> Nous avons assisté à la journée qui lui a été consacrée par Olivier Thévenin dans la toute nouvelle maison de la recherche de la Sorbonne, en Avril 2017, où nous avons eu l'honneur de premiers échanges avec Gilles Pronovost. Et enfin dans l'introduction de sa dernière édition de *Loisir et société son Traité de sociologie empirique* où les traditions principales de l'histoire de la sociologie du loisir son largement développées de la p. 2 à 18.

de vie en société. Pour Pronovost, Dumazedier aura donc inspiré deux courants majeurs de la sociologie du loisir dans le vaste monde « parmi les plus “sociologiques” de surcroît.<sup>1449</sup> »

### 3.3. Le point de vue de Paul Yonnet

En 1999, Paul Yonnet revient lui aussi sur les propositions théoriques de Dumazedier dans un ouvrage majeur de la sociologie du loisir : *Travail, loisir, temps libre et lien social*.<sup>1450</sup> Il évoque les thèses de Sue pour qui le temps libéré était devenu une nouvelle réalité sociale qui bouleverserait toutes les autres. Yonnet reste plus attaché au besoin primaire de l'homme qui, malgré une forte augmentation du temps de loisir eu égard à celui du travail sur la totalité du cycle d'une vie, c'est le temps du travail qui reste l'activité dominante entre 25 et 55 ans. Cela subsiste malgré de nombreux accidents de la vie – crises économiques, chômage, temps de travail partiels, instabilité croissante des contrats et conditions de travail, numérisation galopante de nombreux secteurs – et conduit comme nous venons de le voir à de fortes métamorphoses du travail qui iront en s'amplifiant au début du troisième millénaire comme annoncé par Gorz, Green, Dumazedier, Rifkin et de nombreux auteurs.

D'ailleurs pour Yonnet le travail continue à conditionner également le loisir. Il prend pour exemple les programmes télévisuels, l'offre d'activités socio-culturelles, de spectacles sportifs, etc. De plus, il développe de riches analyses sociologiques où l'on comprend comment ce qu'il appelle *force de loisir et force de travail* se nourrissent et finissent par se reproduire réciproquement. Or ces forces s'épuisent et ne peuvent se reconstituer que par une alternance avec leur force contraire.

La fonction de *farniente* du loisir, comme un repos physique et mental des personnes, pour renouveler leur force de travail, devient plutôt une dialectique d'enrichissement mutuel. Yonnet dit, « Le loisir, c'est (aussi) du boulot ». On a besoin de trouver un équilibre entre les deux états. Les deux Paul, Lafarge et Yonnet, viennent se compléter assumant la nécessité d'une répartition

---

<sup>1449</sup> *Temps Libre et Modernité*, op.cit., Gilles Pronovost, p.40. Et repris et complété dans l'introduction de son traité de sociologie empirique, Gilles Pronovost, *Loisir et société Traité de sociologie empirique*, Presses de l'Université du Québec, Trois Rivières, 2017, 3<sup>ème</sup> Edition, (Temps libre et culture) p.2 à 8.

<sup>1450</sup> Paul Yonnet *Travail, loisir Temps libre et lien social*, Paris, Gallimard, 1999, (Bibliothèque des sciences humaines), 324p.

égalitaire et du travail et du droit à la paresse. « Et que si le travail donnait son prix au loisir, si le loisir reposait du travail, l'organisation du travail reposait de la liberté à la longue harassante et anxiogène du loisir.<sup>1451</sup> »

Marquant sa différence par rapport à Roger Sue, Paul Yonnet se défend de vouloir mettre un temps dominant à la place de l'autre, le temps de travail passant après celui du loisir qui en deviendrait un nouveau temps, dit « temps libre » ou « temps libéré ». Pour Yonnet, ces deux qualifications du temps apportent plus de confusion heuristique qu'elles n'éclairent les mécanismes des temps sociaux. Il cite plusieurs passages de *Temps et ordre social de Sue*, que nous avons exploré plus haut, pour montrer comment plutôt que d'être dominé l'un par l'autre pour qu'il faille s'en libérer, ils se complètent.

*La confusion entre temps libre et « temps libéré » est fréquente. Elle n'en est pas moins grave ? Chez les spécialistes du droit du travail ou des sociologues du travail ayant insuffisamment réfléchi ou lu elle se comprend. Elle est beaucoup plus surprenante chez l'auteur dont nous discutons. Véritable régression conceptuelle, elle fonctionne comme un aiguillage qui mène tout droit sur une voie de garage.<sup>1452</sup>*

De la même façon que Dumazedier avait eu cette belle formule (pourtant souvent reprise également par Sue), le loisir suppose le travail ou l'inverse, Yonnet pose l'alternance des temps sociaux, contraints et libérés comme moteur fondamental de la civilisation actuelle et future, en affirmant que le travail restera encore pour longtemps un de ses tout premiers éléments structurants, pour ceux qui ont un emploi comme pour ceux qui n'en ont pas. Partant des quatre caractères (libératoire des obligations primaires, gratuit, hédoniste et personnel) de la définition du loisir qu'avaient donnée Ripert et Dumazedier en 1966.<sup>1453</sup> qu'il reproduit intégralement dans le texte. Yonnet a tenu à les citer ainsi considérant que ces pages de sociologie fondamentale ne supportent pas la paraphrase : reconnaissance oblige des travaux de Dumazedier par un jeune sociologue que nous n'avons pas rencontré dans son entourage

---

<sup>1451</sup> Ibid., p.35.

<sup>1452</sup> Paul Yonnet *Travail, loisir Temps libre et lien social*, p.32.

<sup>1453</sup> Joffre Dumazedier, Aline Ripert, *Le loisir et la Ville, op., Cit.*

proche. Juste retour de reconnaissance, Dumazedier le cite, comme nous l'avons indiqué, comme sociologue prometteur de la nouvelle génération, dix ans auparavant.<sup>1454</sup>

Cela n'empêche nullement Yonnet de faire la critique des théories de Dumazedier. Sur la gratuité, l'absence de recherche de profits personnels, il est mesuré par rapport aux activités que Dumazedier appellera lui-même « semi-loisir » : le jardinage, le bricolage, la chasse, la pêche, les jeux d'argent, etc. Ce concept de semi-loisir reste pour lui trop imprécis, alors que l'assurance d'une satisfaction hédonistique au contraire demeure plutôt aléatoire.

Enfin dernière critique, le loisir comme développement personnel lui semble suspect, comme une trace, un héritage de la pensée des philosophes de l'Antiquité qui dans leur temps noble de privilégiés ne subissaient aucune obligation. Dans le confort de leur rang, ils se donnaient à la *scholé*, à l'école du loisir, comme l'étudie Veblen pour la "*leisure-class*", cette classe oisive, dominante, guerrière et prédatrice dont il retrouve les pulsions du Moyen Âge chez les industriels, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, profiteurs et marchands qui gageaient la plus-value d'une société... sans classe ! Ainsi le décrit Raymond Aron :

[...] *Une personnalité hors du commun, un promeneur solitaire, égaré au milieu des professeurs, un descendant de fermiers scandinaves perdu à l'âge des barons de l'industrie (à ses yeux, des chevaliers d'industrie), un nostalgique de la vie simple et libre que le culte de l'argent et la symbolique du succès, caractéristiques des manières bourgeoises, font sourire ou grincer des dents.*<sup>1455</sup>

C'est essentiellement le caractère libérateur qui retient les explorations sociologiques de Yonnet. Nous retrouvons l'autre origine linguistique du loisir, du latin *licere* (il est permis de), qu'il complète avec la définition du loisir par les humanistes de l'*Encyclopédie*, écrite de la main de Diderot, plus moral, exigeant et vertueux. Le loisir devient avant tout une forme, une enveloppe temporelle dont rien n'annonce un contenu précis.

*In fine* ce n'est pas la disparition utopique des contraintes ou des obligations primaires de la vie des hommes qui est à rechercher, mais leur transformation.

---

<sup>1454</sup> Joffre Dumazedier, *Révolution Culturelle du temps libre*, op., cit., p 19.

<sup>1455</sup> Thorstein Veblen *Théorie de la classe de loisir*, (*The Theory of the leisure class*. 1899 pour la première édition américaine), Gallimard, Paris 2014. 278 p. (TEL). Traduit par Louis Evrard, précédé de : « *Avez-vous lu Veblen ? par Raymond Aron* », préface de l'édition de 1975., p. XLI.

Dumazedier s'est toujours tenu en réserve, se méfiant comme on l'a vu des *idées utopiennes*. Sa révolution du temps libre était une autre forme de révolution culturelle qui pouvait avoir sa force dans le chahut mêlé de rage, d'excès et de désespoir de certains groupes sociaux de la fin des années quatre-vingt. « De même que le travail, la guerre ou la religion ont suscité réformes ou rejets, de même, des conditions du loisir naîtront les pratiques et les idées qui le transformeront.<sup>1456</sup> »

### 3.4. Yonnet, Elias, Mannheim, Veblen et les autres

À ce stade de nos recherches, il faut entrer dans la pensée de Norbert Elias qui tient vraiment, dans toutes les interventions des dernières années des travaux de Dumazedier, une place de choix. Norbert Elias nous donnera aussi un prétexte pour évoquer quelques réflexions que nous ont inspirées Mannheim, bien sûr très proche de son ancien étudiant, mais aussi de Veblen et Yonnet.

Nous avons fait des recherches dans les index des auteurs et les bibliographies des ouvrages de l'œuvre de Dumazedier pour ne trouver que tardivement des références au sociologue allemand né à Breslau (ville allemande devenue polonaise), en 1897. Elias fit l'essentiel de sa carrière d'enseignant et de chercheur universitaire pendant trente ans en Angleterre puis à Amsterdam où il décéda en 1990. On trouve notamment la présence d'Elias dans le dernier ouvrage de Dumazedier, *Penser l'autoformation*<sup>1457</sup>, et dans l'épilogue des *Mélanges, temps libre et modernité*. Dans ce dernier ouvrage rédigé en août 1996, Dumazedier fait référence à Elias pour signifier la transformation éthique et sociale dans le loisir et l'appréhension du rapport *nous-je* dans le vingtième siècle finissant. Il s'appuie sur Elias pour faire état d'un phénomène social nouveau des rapports individu-société, plutôt que la condamnation d'un individualisme déstructurant à coups de moralisme d'un autre temps. Le temps à soi, l'ipséité, permet au contraire d'épanouir les individus dans les désirs et passions qui les animent, par leurs liens tendus ou distendus aux solidarités du voisinage ou des institutions. En construisant une théorie du loisir et en l'observant dans les enquêtes et l'analyse de l'hétérogénéité des temps sociaux, Dumazedier propose de traiter ainsi « les problèmes les plus graves pour comprendre

---

<sup>1456</sup> Paul Yonnet, *Travail, loisir Temps libre et lien social*, op. cit., p.132.

<sup>1457</sup> Joffre Dumazedier, *Penser l'autoformation Société d'aujourd'hui et pratiques d'autoformation*, op. cit.



les nouveaux rapports entre les impératifs de la société et les aspirations de l'individualité dans cette société qu'Elias appelle la société des individus.<sup>1458</sup> »

Elias est souvent cité comme le sociologue qu'il n'a jamais rencontré, mais dont il se sent le plus proche, cela depuis sa lecture de son livre phare : *La civilisation des mœurs*.<sup>1459</sup>

Il envisage le développement de soi, non pas en *homo clausus*, fermé sur lui-même qui nagerait comme un poisson rouge nage tout seul et démuné dans son aquarium (l'image est celle d'Elias), mais comme un homme qui pense et agit par lui-même. Mais cela n'est possible que grâce, par et avec, l'existence d'autres hommes et d'un milieu social et écologique ambiant. Elias a une conception de l'homme fondamentalement organisée pour vivre au milieu des hommes, des animaux, des plantes et des minéraux.

La discipline historique est pour Elias son laboratoire de sociologie, d'où il a pu observer et tirer sa théorie du *processus de civilisation* reprise par Joffre Dumazedier dans les années quatre-vingt-dix. Elias propose d'observer comment le comportement des hommes change, talonné, *auto contraint par des conditionnements*, dit-il, qui à différents stades de leur histoire est dicté par ce qu'il appelle "des *habitus, des commandements sociaux*". Bien avant Bourdieu, il a montré, inspiré par son maître et ami, Karl Mannheim, comment justement cela peut changer les vies, là où les savoirs ordinaires enseignent la nécessité des conformismes : pourquoi ça changerait alors que ça a toujours été ainsi ! « Cette idée que l'individu isolé porte pour ainsi dire la société en lui implique une condamnation fondamentale de l'absurde de Camus, de Sartre, du nihilisme de Nietzsche ou je ne sais quoi encore.<sup>1460</sup> »

Le dessein d'Elias, qui comme Dumazedier a passé une partie importante de sa vie à partager et à transmettre ses connaissances à des adultes, est de « mettre sur pied une sociologie qui puisse servir de base intellectuelle à des décisions sociales. <sup>1461</sup> » De la même façon, quand il s'agit d'éclairer la décision politique, de tenter de l'infléchir à partir des découvertes

---

<sup>1458</sup> *Temps libre et modernité*, op. cit., p. 374.

<sup>1459</sup> Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, op.cit., publié en 1939, traduit en français de *Über den Prozess der Zivilisation* en deux volumes *La civilisation des mœurs* en 1973 et *La dynamique de l'Occident* en 1977 (Calmann-Lévy), 510 p.

<sup>1460</sup> Norbert Elias, *J'ai suivi mon propre chemin. Un parcours dans le siècle, propos autobiographiques Respect et critique, discours de réception du prix Adorno*, Les Editions Sociales, Paris 2016, 124 p. Traduit de l'allemand et présenté par Antony Burlaud, (Les Parallèles/Biographie), p 68-69.

<sup>1461</sup> Ibid. P87

probables pour l'avenir.<sup>1462</sup>, les analyses apportées par les sciences sociales sont des ressources précieuses. L'adhésion aux théories éliasiennes est extrêmement claire dans les propos de Dumazedier à la fin de sa vie.

*Durkheim, puis Bourdieu à sa suite, nous ont bien éveillés sur l'importance des déterminismes sociaux créateurs d'habitus, de reproduction qui pèsent sur l'individu. Je me trompe peut-être, mais je suis plus intéressé sur l'interaction de ce qu'Elias appelle "le processus civilisateur" avec l'action éducative, politique, culturelle de ces grands monstres sociaux. Je suis plus à l'aise dans la sociologie d'Elias qui me paraît à ce propos plus complète que celle de Bourdieu, même si elle ne la nie pas. Elias ajoute aux phénomènes de reproduction sociale les processus civilisateurs et c'est l'interaction entre les deux qui m'a toujours passionné... Il met le processus civilisateur au centre de sa sociologie non pas pour en faire un système universel comme Condorcet, mais pour voir si cela est vrai ou faux, dans une situation historique donnée.*<sup>1463</sup>

L'examen du processus civilisateur sur des temps longs de l'histoire et l'évolution des mœurs et des mentalités sont bien plus instructifs pour ce sociologue qu'une glose savante sur l'actualité systémique des aliénations de l'individu. Comme chez Dumazedier qui s'en inspirera allègrement, la qualité des résistances sociales et les transformations qu'elles opèrent est plus riche que les déterminants sociaux qui agissent sur les individus malgré eux, même si ceux-ci restent d'un apport tout aussi précieux. « Pour ce théoricien de l'interdépendance, comprendre une trajectoire singulière exige d'éclairer l'époque, le tissu social, le réseau de contraintes de "chaines invisibles" et d'événements dans lequel elle est prise.<sup>1464</sup> »

Enfin, un autre concept vient rompre avec la recherche de causalité extérieure à l'homme, avec les relations binaires et basiques du sujet et de son objet avec la circularité et l'interdépendance des fonctions sociales. Elias utilise le concept de *double dépendance*, de *double-blind* (emprunté au domaine de la sociopsychiatrie de Gregory Bateson pour caractériser des conduites schizo-phrènes dont Elias est très éloigné bien sûr) : il s'agit de la notion de double

---

<sup>1462</sup> On se souvient de Dumazedier contribuant au Secrétariat Général du Plan.

<sup>1463</sup> Cassette C3, 19 Avril 1999.

<sup>1464</sup> Norbert Elias, « j'ai suivi mon propre chemin... » op.cit., 4<sup>ème</sup> de couverture.

contrainte, ou de double lien, que nous avons retrouvée chez Dumazedier qui s'en est emparé pour construire en miroir le concept de *double-déviance*.

Il définit la double déviance de l'intellectuel sans attache, celui qu'Aron décrit en parlant de Veblen qui n'appartenait plus ni à son milieu paysan d'origine et ne se reconnaissait pas dans la société de la rente et du prestige. Comment pourrait-il s'en sortir s'il refusait d'appartenir « [...] au milieu *yankee* citadin, universitaire que ce bricoleur, toujours en contact avec la nature, éprouvait comme artificiel, abstrait, exploiteur conformiste ? <sup>1465</sup> »

Elias insiste sur l'interdépendance entre les sujets et les objets, nature et culture, le corps et l'âme, le nous et le je, l'individu et la société, qui se retrouvent dans une interaction permanente qui constitue la véritable situation observable, la donnée sociologique première. On peut ajouter la forme cyclique constatée par Elias depuis les physiocrates qui s'intéressaient à la civilisation en lui trouvant déjà un mouvement perpétuel, un processus de flux et de reflux, en politique comme en économie, comme des vagues de modes, des styles de vie, qui s'en vont et s'en viennent au gré des mouvements sociaux <sup>1466</sup>.

Pour éclairer très succinctement la richesse d'autres va-et-vient du regard du sociologue sur l'histoire prenons pour exemple un court extrait de *La civilisation des mœurs* :

*La bourgeoisie française, relativement active sur le plan politique, en partie réformatrice et pendant un certain temps révolutionnaire, était et restait, généralement attachée à la société de cour, et ceci même après la suppression de "l'Ancien Régime", par ce que les mœurs de cour avaient été adoptées longtemps avant la Révolution par les couches moyennes, en raison des contacts plus suivis entre milieux aristocratiques et milieux bourgeois. Ainsi s'explique que la révolution bourgeoise en France a brisé les anciennes structures politiques, mais non la tradition des mœurs et des habitudes.* <sup>1467</sup>

---

<sup>1465</sup> Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, op., cit., p. XXXIV.

<sup>1466</sup> La *new wave* succède à la nouvelle vague qui préfigure le *no futur* des punks anglais etc.

<sup>1467</sup> Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, op. cit.

### 3.5. Sociologie de la connaissance

Concluons par une belle formule, tirée de *La sociologie de Norbert Elias* cité par Nathalie Heinich : « Nous faisons partie les uns des autres...<sup>1468</sup> » C'est aussi la pensée de Karl Mannheim qui insiste sur le fait que nous pensons dans les habitudes de langue et de mode d'être socio-historiques des groupes auxquels nous appartenons. L'individu cartésien singulier qui existe par ce qu'il pense par lui-même est une vision philosophique illusoire. Il ne fait que prolonger, critiquer ou peut-être modifier ce que les générations de ses prédécesseurs ont élaboré avant lui. Il en est de même pour la "pensée de l'agir" ou ce qu'il nomme "l'agir collectif".<sup>1469</sup>

Par contre, par l'observation lucide et objective des faits avec des méthodes et un appareil critique rigoureux, on doit pouvoir échapper à l'imprégnation, à la dissolution dans des valeurs, ou de se faire manipuler par des pulsions individuelles ou collectives. Ce qui semble nécessaire, c'est de se défaire des hégémonies intellectuelles qui s'imposent à nous selon les modes et les époques. Précédant Dumazedier dans ses théories de la société éducative Mannheim dévoile les composantes sociales des expériences intellectuelles de l'apprentissage et de la connaissance.

Les notions d'idéologie et d'utopie viennent tout au long de l'histoire humaine occulter, nier, suppléer la réalité. Par son livre publié en 1929 en Allemagne (inutile de dire qu'il est toujours d'une actualité brûlante) qui suscita de vives polémiques dans les milieux intellectuels de la part d'Annah Arendt, Max Horkheimer, Theodor W. Adorno, traduit en anglais en 1936, Mannheim bénéficia d'une notoriété internationale. Puis il obtint une chaire de sociologie à l'université de Francfort où il succéda à Oppenheimer de 1930 à 1933 pour être finalement obligé de s'exiler à Londres, fuyant le nazisme. Il y décéda deux années après la Libération à l'âge de 53 ans. Une édition partielle d'*Idéologie et Utopie* fut publiée en France en 1956, mais il fallut attendre soixante-quinze années après sa sortie, pour le voir traduit intégralement en français. Laissons à Mannheim la définition de ces deux notions clés d'utopie et d'idéologie, fondatrice de l'histoire des idées autant que de la sociologie de la connaissance dont il fut le précurseur. Nous aurions d'ailleurs pu le traiter parmi les anticonformistes des années trente au

---

<sup>1468</sup> Nathalie Heinich, *La sociologie de Norbert Elias*, Editions La Découverte & Syros, Paris 2002, 122p. (Repères Sociologie), la phrase d'Elias se trouve dans son opus *La solitude des mourants*, Christian Bourgeois, Paris, 1987.

<sup>1469</sup> Karl Mannheim, *Idéologie et utopie*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris 2006, 272 p., p.3.

début de nos travaux, mais comme on vient de le voir, sa pensée n'arriva que très récemment en France et y fut commentée.

*La notion d'idéologie a reflété la découverte permise par le conflit politique : que la pensée des groupes dominants dépend tellement des intérêts en cause dans une situation qu'ils finissent par perdre la capacité de percevoir certains faits préjudiciables à leur conscience de dominants. Le terme "d'idéologie" contient implicitement l'idée que, dans certaines situations, l'inconscient collectif de certains groupes fait écran à l'état réel de la société, aussi bien chez eux que pour d'autres, et exerce ainsi un effet stabilisateur.*

*Dans la notion de pensée utopique se reflète la découverte inverse, fruit elle aussi du conflit politique : que la passion intellectuelle de certains groupes opprimés pour la destruction et la transformation d'une société donnée est si vive qu'à leur insu, ils ne perçoivent que les éléments d'une situation dont les groupes dominants tentent de nier l'existence.[...] ce qui existe effectivement en pensée, ils s'en désintéressent et cherchent bien plutôt à anticiper sur la transformation de l'ordre établi. Leur pensée ne vise jamais un diagnostic de situation, et n'a d'utilité que comme consigne d'action. Dans la conscience utopique, l'inconscient collectif où dominant les projections du désir et la volonté d'agir occulte certains pans de la réalité. Elle se détourne de tout ce qui pourrait ébranler ses articles de foi ou paralyser le désir de changement. <sup>1470</sup>*

Prise dans la perspective de l'histoire des idées, la conscience utopique fait l'objet, dans le livre de Mannheim d'une étude approfondie de ce qu'il appelle quatre "mutations figurales" : le chiliasme orgiastique des anabaptistes, l'idée libérale humanitaire, l'idée conservatrice, l'utopie socialiste-communiste.

Avant de poursuivre notre analyse, revenons rapidement sur sa biographie dans ses liens avec celle de Dumazedier. Né à Budapest en 1893 dans une famille juive, Karl Mannheim y fréquenta l'université pour y soutenir une thèse sur l'analyse structurale de l'épistémologie. Voyageur infatigable, on le retrouvera également suivre les cours entre autres de Simmel à Berlin, entre 1912 et 1915, et ceux de Bergson à Paris au printemps de cette dernière année. Il était une sorte de parangon de ces intellectuels qui militaient des deux côtés du Rhin pour un dialogue pacifique entre les futurs belligérants de la Première Guerre mondiale, qui comme

---

<sup>1470</sup> Ibid., p.32

Jean Jaurès, et tant d'autres, avaient signé *Contre les armements, le Manifeste des Partis socialistes allemand et français* que nous avons évoqué à l'entrée de ce manuscrit faisant référence aux échanges épistolaires de Marie Odile de Gisors et Joffre Dumazedier *Nos lettres tissent un chemin*.

De Gisors nous a remis une copie de la carte de Dumazedier du 22 janvier 2002. « Tu as voulu ce manifeste que mon père défendait avec quelques rebelles autour de Jean Jaurès assassiné au *Café du Croissant*. Le voici ce manifeste qui ne quitte jamais l'entrée de ma chambre. Mon père a été obligé de partir. Il n'est pas revenu du charnier absurde de Verdun [...] <sup>1471</sup> ». Ce fut la dernière lettre que Dumazedier adressa à Marie-Odile de Gisors avant son départ au service d'anesthésie-réanimation de l'hôpital de Coulommiers en septembre 2002.

La sociologie de Mannheim « alimentée par les philosophies de la vie et qui oppose le respect allemand de l'expérience et la plongée aimante dans le détail des phénomènes historiques et sociaux à la construction précipitée des théories <sup>1472</sup> » mérite qu'on s'y arrête un instant.

Chez Mannheim, les relations entre les processus de la connaissance dans leurs liens avec la société sont fondamentales. Dans une filiation avec Condorcet et Saint-Simon, en s'éclairant par les philosophies des Lumières, attaché au développement de la raison apprenante, et des auteurs plus modernes (Georg Lukàcs, Ernst Bloch), Mannheim parvient à articuler le champ de la connaissance et celui de la politique. On pourrait presque voir dans le projet de sociologie de la connaissance de Mannheim décrit par Anne Kupiec, dont une première définition avait été citée dans l'introduction de notre manuscrit, le projet dumazedérien. Tout y est rapport entre théorie, pratique, méthode, histoire et sociologie.

*Depuis Scheler, la sociologie de la connaissance a poursuivi l'examen étroit de la notion de connaissance -- entendue largement comme un ensemble de productions mentales incluant des idées, des croyances et des représentations, tant individuelles que collectives [...]. La sociologie de la connaissance est à la fois une théorie et une méthode de recherche qui va s'attacher à la " perspective " de celui qui pense, c'est-à-dire à la manière globale dont un sujet pense ce qui l'entoure et qui est déterminé historiquement et socialement. De son point de vue, l'acte cognitif examiné par la*

---

<sup>1471</sup> Archives Marie- Odile de Gisors.

<sup>1472</sup> Karl Mannheim, *Idéologie et utopie*, op.cit., Préface Wolf Lepenies, p. X.

*sociologie de la connaissance est un instrument pour traiter les situations de la vie humaine.* <sup>1473</sup>

Ces orientations de la sociologie de la connaissance nous inciteraient à ranger Dumazedier parmi les auteurs majeurs de cette discipline de la sociologie, s'il ne s'était spécialisé dans la sociologie du loisir, du développement personnel, puis de l'autoformation, et donc, de la connaissance de soi et du monde.

Kupiec rattache également cette vision humaniste de la sociologie de la connaissance à la fameuse formule d'Aristote définissant l'homme comme "un animal politique". Le philosophe grec mettait déjà en figure de proue ce désir de connaissance corrélé au devenir historique de l'humain.

La notion de style dans ses liens avec un geste plus artistique ou créatif, familière chez Dumazedier est aussi très présente chez Mannheim qui fut également philosophe et historien de l'art. Bien sûr ses concepts élaborés autour des générations, des problématiques de la "fausse-conscience" questionnée dans l'héritage de Marx pour mieux expliquer les liens, les limites ou les oppositions entre idéologie et utopie entre mobilité sociale horizontale et verticale, son attachement au milieu social et à l'histoire où évolue le sujet apprenant, qui ont généré sa formule de "la solidarité à l'être du savoir" ou enfin celle "d'intellectuel sans attache", mériterait de bien plus amples développements mais ils nous mèneraient trop loin de notre sujet.

Signalons in extremis que la notion du temps, de temps présent, passé, mais aussi de temps intérieur, tout ce qui modifie les différents rapports au temps, ou en référence l'historicisme, comme le souligne là encore Anne Kupiec dans ses précieuses analyses était fondamentale chez Mannheim. Cela correspondait par ailleurs à « sa prise en compte de l'histoire qui s'oppose à l'immuabilité temporelle et qui permet aux hommes, par l'action, de se projeter dans l'avenir. <sup>1474</sup> »

---

<sup>1473</sup> Anne Kupiec, *Karl Mannheim Idéologie, utopie et connaissance*, op., cit p.9 & p.15.

<sup>1474</sup> Ibid., p.16.





# CHAPITRE 16. Fin du pari biographique

## 1. Fin de partie

### 1.1. Testament d'un sociologue en science de l'éducation

Dumazedier avait beaucoup lu et appris de Mannheim très tôt, bien avant qu'il ait été traduit et commenté en France, dans les traductions de l'allemand en anglais. Il fit particulièrement référence à *Freedom, Power and Democratic Planning*, paru à Londres en 1951, qu'il a souvent cité comme l'ouvrage qui lui avait inspiré la notion de "développement culturel" reprise par la direction éponyme du Ministère Duhamel. Nous avons reconnu beaucoup de thèmes issus de la sociologie de la connaissance chère à Mannheim qui ont résonné avec les théories dumazedériennes et qui les ont vraisemblablement inspirées. Il n'en demeure pas moins que Dumazedier, c'est manifeste dans ses derniers écrits, fut plutôt un sociologue en science de l'éducation et reconnu comme tel par certains universitaires.

*Penser l'autoformation. Société d'aujourd'hui et pratiques d'autoformation*,<sup>1475</sup> le dernier ouvrage de Dumazedier, et un dernier article daté de novembre 2001, destiné à la *Revue Française de Pédagogie* qui semble avoir été écrit pour paraître le mois de janvier 2002<sup>1476</sup>, vont dans cette voie. Il l'avait titré « Scientificité des sciences de l'éducation<sup>1477</sup> ». Malheureusement, les références bibliographiques n'ont pas été conservées dans le document.

Ces deux derniers témoignages, ultimes jalons de sa biographie intellectuelle, qu'il a produits avant de s'éteindre, un 25 septembre, se répondent avec un extrait des actes du colloque organisé par le département des sciences de l'éducation de l'université René Descartes en 2000, pour les 30 ans des sciences de l'éducation à Paris V. Fort de son expérience de sociologue et de directeur de recherche au CNRS, il y a apporté au moins trois thématiques majeures alors peu connues des milieux des sciences de l'éducation : la révolution du temps libéré où dans le temps laissé au libre choix des individus, la part consacrée au loisir était dominante. Cela

---

<sup>1475</sup> Joffre Dumazedier, *Penser l'autoformation Société d'aujourd'hui et pratiques d'autoformation*, *op.cit.*

<sup>1476</sup> C'est dans tous les cas ce qui est écrit de sa main en haut à gauche du tapuscrit, pourtant nous n'avons pas trouvé ce texte dans les archives de la revue.

<sup>1477</sup> Tapuscrit de quatre pages remis par Georges Le Meur.

demandait à minima, deuxième thématique, de prévoir dans le temps scolaire une préparation à ce choix. Le troisième thème était celui, également largement discuté ici, de l'émergence de nouvelles valeurs à soi, aux autres, à l'environnement. Mais cette révolution du temps libre était aussi le lieu où s'inventaient des contre-valeurs plus transgressives par rapport au travail et aux exigences des devoirs scolaires. Une référence est faite justement à Elias qui parlait d'une "civilisation des mœurs du loisir" dans son livre de 1994, *Sport et civilisation*,<sup>1478</sup> paru en France quatre années après le décès de son auteur.

En posant la question de « la scientificité des sciences de l'éducation » Dumazedier remet au centre de la réflexion les questions de méthode et d'épistémologie, pas assez travaillées selon lui, dans une perspective *inter (et non pas trans) disciplinaire*. En fait, cet article était en gestation sous la forme d'un long texte de sept pages de sa main adressée à Georges Le Meur le 20 octobre 1998 titré *Scientificité et sociologie d'aujourd'hui dans les sciences de l'éducation*. D'entrée Dumazedier différencie la littérature de la science. Pour la première, il écrit « qu'il est devenu impossible de séparer le monde extérieur ou intérieur de la personnalité de l'écrivain. Chacun voit le même objet à sa manière "le style, c'est l'homme". C'est la source de ce qu'on appelle le talent de chaque auteur.<sup>1479</sup> » Pour les sciences sociales, on met à distance l'objet des investigations empiriques avec méthode et rigueur. Il cite les œuvres de Hugo, Balzac ou Zola d'un côté et les recherches de Simmel, Aron, Riesman de l'autre. Quand Morin parle des sociologues qui pratiquant la distanciation d'avec leur sujet pratiquent "l'école du deuil", formule que nous retrouverons dans la citation plus bas « [...] son livre *Sociologie* devrait s'appeler *littérature sociale*. [...] Il nous met dans la pleine confusion des genres de connaissance.<sup>1480</sup> » Comme pour les philosophes, il cite Goethe, pour qui « *tout fait est déjà une théorie* avec des illustrations de cas concrets plus ou moins fréquents qui ne sont jamais des preuves scientifiques (Bachelard) mais seulement des illustrations.<sup>1481</sup> » Une même référence est établie avec Elias qu'il prolonge avec les travaux de Mannheim, premier sociologue, comme on l'a dit, à avoir envisagé la question du développement *culturel (scolaire et extrascolaire) tout au long de la vie*, dès les années trente, pour une évolution positive de la société face à ses mutations. Puis Dumazedier insiste sur la liberté d'initiative des sujets sociaux

---

<sup>1478</sup> Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation*, Fayard, Paris, 1994.

<sup>1479</sup> Archives Georges Le Meur, 20/10/98, manuscrit 7p. Souligné par l'auteur.

<sup>1480</sup> Ibid., p.1.

<sup>1481</sup> Idemp.2.

« qui occupent les premiers rangs de leur résistance à la totalité des déterminismes sociaux. Enfin, il reprend sa théorie de la *sociologie active* en prolongement celle de la sociologie dialectique de Gurvitch, réaffirmant son désaccord avec la sociologie critique de Bourdieu.

On retrouve ces développements dans le tapuscrit *Scientificité des sciences de l'éducation*, illustré à nouveau par Durkheim qui dans ses règles sociologiques mettait en premier la nécessité de penser les faits sociaux comme des choses pour éviter ainsi toutes les dérives du subjectif, conditionnées par des opinions anachroniques, ou des convictions utopiennes. Sans pour autant tomber dans les excès du scientisme, ou ceux des positivistes du XIX<sup>e</sup> siècle, il fallait se donner les moyens de la vérification par la preuve et l'évaluation constante des pratiques pédagogiques. Le sociologue du loisir au soir de sa vie questionnait la démarche scientifique dans les sciences de l'éducation comme en psychologie, en psychanalyse ou en sociologie.

Il résumait sa pensée en trois points :

*1. Remplacer les problèmes ordinaires, traditionnels, par une problématique indépendante articulée à des hypothèses théoriques et des indicateurs probabilistes.*

*2. Tenter d'éliminer toutes les idées interprétatives par des hypothèses explicables et vérifiables.*

*3. Critiquer les faits flous de l'expérience pédagogique au profit des seuls indicateurs précis, libérés de toute représentation subjective, au moins pendant toute la durée d'une observation expérimentale capable de révéler des faits éducatifs incontestables.*<sup>1482</sup>

Dumazedier n'avait de cesse de différencier l'approche des problématiques de la société éducative, en sociologie ou dans les sciences de l'éducation, de celles décrites dans des romans ou des essais philosophiques ou politiques qui poursuivaient d'autres fins que celle de l'élaboration d'une pensée scientifiquement. La recherche scientifique est condamnée à vérifier ses hypothèses à chaque étape de ses recherches par une série de preuves objectives rencontrées, à l'épreuve des faits et des enquêtes. Il faut se garantir de prendre des distances imperméables aux mythes, aux illusions véhiculées par les croyances religieuses ou enfin par les diktats des dogmatismes des philosophies politiques rouges ou noirs, peu en importe la couleur, au risque

---

<sup>1482</sup> Ibid., tapuscrit p.3.

de rester dans le discours ou dans des imprécations incantatoires, livresques, logomachiques, de fausses prophéties, même si la démonstration est brillante et livrée avec panache. C'est ce qu'il reproche à son camarade de la Résistance, Edgar Morin, qui

*[...] donnait comme modèle de connaissance sociologique la créativité des grands romanciers sociaux. Il trouvait normal de classer la sociologie parmi "les branches de la littérature". Déjà dans le tome 1 de La Méthode, il qualifiait les méthodologies de la distanciation scientifique d'"école du deuil". Comment réaliser des sciences de l'éducation sur les principes de la littérature ? N'est-ce pas un non-sens ? La littérature repose avant tout sur la subjectivité de l'auteur et son talent.* <sup>1483</sup>

Sans vouloir négliger les apports d'auteurs brillants, d'Aristote à Rousseau en passant par Pennac et Meirieu ou La Garanderie, il faudra se garder « [...] d'entretenir la vieille illusion intellectualiste plus impuissante aujourd'hui que jamais !<sup>1484</sup> » préconise Dumazedier, en laissant la philosophie de l'éducation à la discipline philosophique plutôt que de la mettre sur un inconfortable strapontin dans les sciences de l'éducation. Des auteurs comme Christian Baudelot, Pierre Establet, Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, Bernard Charlot, Jean Château, François Dubet, Viviane Isambert-Jamati, Maurice Debesse, Gaston Mialaret, Jean Vigarello sont cités dans les interventions du colloque de même que la question de l'épistémologie des sciences de l'éducation et de leur scientificité qui revient fréquemment dans les contributions. Ceci étant, Dumazedier est absent des réflexions de ses collègues. Son nom est rarement cité, aucun de ses ouvrages ne figure dans leur bibliographie. Décidément, le sociologue du loisir et de l'autoformation aurait-il du mal à être entendu y compris en science de l'éducation ? Il en était pourtant devenu un des professeurs émérites de Paris V, titulaire depuis 1968 de la chaire de sociopédagogie des adultes du département des sciences de l'éducation de la Faculté des sciences humaines et sociales de la Sorbonne. Dumazedier sociologue en science de l'éducation ? Cette posture se révélera malgré tout audacieuse et difficile à tenir.

---

<sup>1483</sup> Joffre Dumazedier, *Penser l'autoformation Société d'aujourd'hui et pratiques d'autoformation*, op.cit., p. 116. Cet article a été également publié intégralement dans : Mireille Froment, Michel Caillot, Michel Roger (Sous la dir.) *30 Ans de Science de l'Education à Paris V*, Paris, PUF, 2000. 194 p. (Education et formation Pédagogie théorique et critique), p 23 à 30, sous le titre : « Trentième anniversaire des sciences de l'éducation 1967-1997 ».

<sup>1484</sup> Ibid., p.117.

## 1.2. « Va vers l'au-delà de toi. »

En juillet 1999, ce fut le déménagement de la campagne à la ville. Pour des raisons de santé, Dumazedier avait été obligé de quitter et de vendre la maison dans l'âme sa thébaïde du Pré-aux-clercs de Chateaurouge pour rejoindre une nouvelle demeure qu'il partagea avec Paule Savane, à Ussy-sur-Marne, où il put trouver un nouveau refuge, au premier étage.<sup>1485</sup> « Emménager, c'est plus que changer les choses de place d'un lieu à un autre, c'est en plus découvrir, classer, éliminer ou se réapproprier, voilà 15 jours que cela dure.<sup>1486</sup> » La petite carte, qui au dos mentionnait la poursuite des activités de Pré-aux-Clercs à sa nouvelle adresse, se concluait par une chaleureuse invitation à Georges et Yvette « à vous écouter, vous parler un jour de cet été » où il indiquait ne s'absenter que quelques jours pour « célébrer la vie de Paul Puaux autodidacte efficace, disparu l'année dernière.<sup>1487</sup> »

Les activités se prolongèrent en effet dès son installation comme l'atteste une nouvelle lettre de la rentrée de septembre. Il y parle de sa rencontre avec France Henri qui avait eu l'idée de *campus virtuel grâce à la formation à distance* qui lui rappelait sa participation à l'émission de télévision canadienne pour des autodidactes en échec scolaire au moment de leur entrée au lycée en 1969, qu'il songeait d'ailleurs à remettre sur l'établi pour un prochain livre. Christiane Etévé était venue travailler avec Dumazedier sur les processus d'autoformation en lien avec l'autodocumentation en milieu scolaire et populaire. Comme nous l'avons vu, c'était un sujet qui lui tenait à cœur depuis toujours, depuis les Cercles d'Etudes de Noisy-le-Sec de sa jeunesse. Il demandait à Georges comment se présentait le colloque qui devait se dérouler à Barcelone au mois de décembre de cet hiver 1999 qu'il avait évoqué avec Philippe Carré. Ce dernier était également venu s'entretenir avec lui, à Ussy-sur-Marne, concernant son nouveau poste de professeur à l'Université de Nantes. Enfin s'adressant à Georges : « Il y a longtemps que j'avais souhaité te voir toi-même pour former les professeurs qui nous seraient nécessaires pour faire avancer notre petite révolution en formation ... dans l'Université. Bonne rentrée à

---

1485 Paule Savane nous a fait l'aimable honneur de nous recevoir, le 25 novembre 2015 dans cette maison où elle a vécu avec Joffre.

<sup>1486</sup> Archives Georges Le Meur.

<sup>1487</sup> Idem.

Toi, à Yvette, Amicalement Joffre D.<sup>1488</sup> » On le voit, chaleur humaine, (même *une immense tendresse parfois un peu bousculante* disaient les proches) et fidélité intellectuelle auront été les marqueurs de son histoire personnelle dans ses relations à autrui jusqu'au bout.

La vie de Marie-Odile de Gisors prit de nouveaux chemins qui ne lui permettaient pas une grande disponibilité, au moment où le vieux professeur l'a sollicitée. « Tu me réclamaï haut et fort ma présence que je n'ai pas su assez te donner dans ces moments où tu te savais proche de la mort. Je ne savais pas. J'étais trop occupée. [...] un peu exaspérée de tes demandes insistantes de ma présence auprès de toi, toi qui prônais tellement l'indépendance, l'autonomie. » Les échanges épistolaires avec Dumazedier prennent une tournure plus mystique, « J'aurais aimé commenter pour toi cette audacieuse vue de l'âme sur le corps, et par-dessus tout cette quintessence judaïque du Cantique des Cantiques » écrivait-il...<sup>1489</sup> Même s'il avait clairement rompu toute pratique religieuse depuis son adolescence, s'il était devenu un sociologue empirique, matérialiste, soucieux de rationalisme scientifique proche des idées de Bachelard, il ne reniait pas une dimension poétique de « créativité divine » présente en l'homme.

Marie-Odile finira par aller le voir dans sa nouvelle maison à Ussy-sur-Marne.

*Je suis repartie, émue, ravie. C'est la dernière fois que je t'ai vu. Peu de temps après, j'ai appris que tu étais en réanimation à l'hôpital, luttant entre la vie et la mort. Toi qui avais toujours dit que si tu étais "abimé" tu voudrais en finir, tu te retrouvais relié par des fils qui t'emprisonnaient sur notre terre, qui empêchaient le papillon de ton âme de prendre son envol. Toi, le champion de la liberté, tu te retrouvais complètement dépendant d'autres humains qui te maintenaient de force.[...] je savais que tu allais nous quitter sous peu, je savais que le plus tôt serait le mieux pour toi, même si c'était infiniment douloureux pour moi ...et pour d'autres...<sup>1490</sup>*

Pour déjouer les chaleurs de l'été et s'aérer, Marie-Odile s'était réfugiée sur une plage normande pavée de gros galets. Elle s'y promenait comme souvent quand son pied se trouva prisonnier dans l'un deux, mordant, faisant à l'un de ses doigts de pieds une vilaine entaille.

---

<sup>1488</sup> Ibid., souligné par l'auteur.

<sup>1489</sup> Marie-Odile de Gisors, Joffre Dumazedier, *Nos lettres tissent un chemin*, op. cit., , p121 et 122.

<sup>1490</sup> Ibid., p124.

« La voilà la déchirure, la douleur matérialisée par où les larmes et le chagrin scellés peuvent s'écouler, faire un ruisseau qui rejoint la mer. Et les larmes sont montées... à l'aube...<sup>1491</sup> » Elle voulait malgré tout rejoindre Dumazedier, mais son médecin le lui avait formellement interdit. Marie-Odile prenait régulièrement de ses nouvelles auprès de Mme Françoise Auffret du centre hospitalier de Coulommiers. Elle lui avait confié que dans des moments de lucidité, parfois rempli d'une sourde colère, Dumazedier voulait arracher les fils qui le reliaient à la vie. Pour être à son tour présente auprès de lui, de Gisors lui avait envoyé un poème que lui avait lu, à son chevet, Mme Auffret. Le lendemain sa petite fille, elle-même médecin, est venue de l'Ile de la Réunion pour voir son grand-père. Peu satisfaite des soins qui lui avaient été prodigués, elle avait obtenu son transfert en hélicoptère toujours sous réanimation médicale au C.H.U. Henri Mondor à Créteil (Service du professeur Le Louche) le 10 septembre 2002. Elle avait remis le poème de Marie-Odile à la petite fille de Dumazedier, et avait tenu parole en en témoignant par lettre à de Gisors après avoir « [...] fait le maximum pour maintenir ce lien si fort que vous semblez avoir avec Monsieur Dumazedier.<sup>1492</sup>»

Joffre Dumazedier décéda à l'âge de quatre-vingt-sept ans au CHU de Créteil quinze jours après son admission. Sa disparition fut annoncée dans *Le Monde* par Eric Donfu, sous l'intitulé « Joffre Dumazedier Le père de la civilisation du loisir.<sup>1493</sup> » Décidément cette formule collait et collera à l'évocation de l'œuvre de Dumazedier. Pourtant, comme toutes les formules, elle reste partielle, caricaturale, très incomplète, voire erronée si on se rappelle son insistance à mentionner que le titre de son bestseller sur une possible civilisation du loisir à venir, était, et il y tenait beaucoup, suivi d'un point d'interrogation. Donfu signale que Dumazedier était en train d'écrire un nouvel ouvrage *Sociologie et XXIe siècle* et qu'il intervenait dans un projet innovant auprès des enfants d'une Zone d'Education Prioritaire (ZEP) de Sevrans.

Ce soutien des travaux d'une institutrice de Sevrans et l'accompagnement des militants de l'éducation populaire à l'apprentissage des méthodes d'entraînement mental sont également attestés dans la contribution de Christiane Etévé (maître de conférence en Sciences de l'éducation) pour le colloque de Nantes organisé par Georges Le Meur en 2004. Elle se remémorait l'ambiance chaleureuse et champêtre de la thébaïde de Montrouge dans l'Oise, chez

---

<sup>1491</sup> Ibid., p.125.

<sup>1492</sup> Lettre datée du 11 septembre 2002 de Françoise Auffret à Marie Odile de Gisors.

<sup>1493</sup> *Le Monde*, Vendredi 27 septembre 2002.

Dumazedier où il aimait recevoir étudiants et chercheurs. Au milieu des oiseaux qu'il gâtait quotidiennement de quelques agapes pour mieux les observer, et de sa basse-cour, dont il s'occupait méticuleusement, il avait déclaré à Etévé, émerveillé : « Tu vois cette poule qui pond. Tous les matins, elle sort un œuf parfait du premier coup. Et nous, combien de fois reprenons-nous un texte ou un article ? <sup>1494</sup> »

On trouve chez Etévé également une des clés, sans doute, de son propre engagement en tant que militante puis de chercheuse universitaire et d'une constante alternance entre ces deux manières de vivre son attachement dans les sciences de l'éducation. Sans doute, se retrouvaient-ils tous les deux dans ce double engagement qui comme celui de Max Weber dans sa théorie des relations distanciées du savant et du politique admettait parfaitement que l'on pût être militant et savant ; si on prenait soin bien sûr de ne pas mélanger les deux. Elle se souvient ainsi de leurs aventures partagées, autant humaine qu'intellectuelle ou humaniste de près de trente années. « Elle commence avec un militantisme dans un mouvement d'éducation populaire et se poursuit dans la recherche selon des alternances entre les deux qui préviennent tout autant de *l'idéalisme de la pensée* que du *sectarisme de l'engagement*. <sup>1495</sup> »

A la toute fin de sa vie, cela prouve, s'il le fallait encore, chez Dumazedier, son énergie vivifiante, sa curiosité insatiable pour les travaux de sociologie, la générosité d'éternel militant auprès des populations les plus vulnérables qu'il n'a jamais cessé d'accompagner depuis sa jeunesse, jusqu'à y jeter ses dernières forces. La nécrologie de son ami Eric Donfu (avec qui, comme on l'a vu plus haut, il avait coécrit et organisé l'hommage à Condorcet), nous confirme également, que Dumazedier avait souhaité léguer son corps à la science au département d'anatomie de la Sorbonne où il s'était signalé avec anticipation.

### **1.3. Hommages**

La disparition du sujet lui-même de cette biographie intellectuelle ne clôture pas complètement nos travaux. En consultant les boîtes d'archive dans les locaux de PEC nous

---

<sup>1494</sup> Christiane Etévé, « Du Boulouris au "Pré aux Clercs" de l'auto documentation à la sociologie de l'autoformation. » Citation en exergue du texte de quatre pages qui nous a été remis par l'auteure en septembre 2017.

<sup>1495</sup> Idem, souligné par nous.



avons eu accès à de nombreux témoignages épistolaires de personnalités qui ont témoigné, sur le même registre que Christiane Etévé, leur attachement à l'homme, à son engagement, autant qu'à son œuvre. C'est le cas notamment de Maurice Herzog, alpiniste membre de la première expédition qui atteignit le sommet de l'Annapurna dans la chaîne de l'Himalaya à plus de 8 000 mètres d'altitude le 3 juin 1950. Gaulliste, ancien ministre des Sports.<sup>1496</sup> Il salue la mémoire de son ami Dumazedier « [...] je n'oublierai jamais son action en faveur de l'Education Populaire et de la Culture. Un militant, un moine-soldat, un homme de l'idéal. Un militant de l'humanisme au sens le plus noble du terme.<sup>1497</sup> »

À l'autre extrémité du champ politique (cela aurait plu à Dumazedier) Marie Georges Buffet, Secrétaire nationale du Parti communiste français d'octobre 2001 à juin 2010, qui avait été elle aussi ministre de la jeunesse et des sports du gouvernement Jospin de juin 1997 à mai 2002. Madame la Ministre souligne dès ses premiers mots que la pensée et les actions de Dumazedier l'ont toujours beaucoup inspirée dans ses fonctions ministérielles, particulièrement dans la réflexion engagée dans le pays autour du renouveau du concept d'éducation populaire. On y apprend que Dumazedier a toujours refusé les honneurs de la République, sauf pour la médaille d'or que lui avait réservée le Ministère de la Jeunesse et des Sports « et que [Marie Georges Buffet] eut l'honneur de lui décerner. Mais, ironie de l'histoire, malgré de nombreuses tentatives réciproques, nous n'avons jamais trouvé le moment de la remise officielle de cette distinction.<sup>1498</sup> »

Parmi les lettres d'hommage à Dumazedier reçues à PEC après son décès, évoquons celle d'une autre personnalité politique d'un pays voisin, la Belgique. Il s'agit de Valmy Féaux homme politique de Wallonie, né en 1933, qui fut maire, député, sénateur, ministre, notamment avec le portefeuille de la culture. Dans sa contribution, il est le seul à évoquer sa crainte que pour beaucoup de ses contemporains, le nom de Joffre Dumazedier ne demeure inconnu. Nous avons été nous-même obligé de faire ce même constat, encore plus âprement, y compris dans le champ universitaire. Même après les deux décades qui viennent de s'écouler après sa disparition, le sociologue du loisir demeure très largement méconnu. Plus de quarante années après qu'il ait révélé l'inversion des valeurs du temps consacré au travail à celles du loisir, pour

---

<sup>1496</sup> Haut-commissaire puis Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports de 1958 à 1966.

<sup>1497</sup> Lettre de Maurice Herzog du 1<sup>er</sup> Octobre 2002, Archives de Pec.

<sup>1498</sup> Lettre de Marie Georges Buffet aux membres de Pec du 28 Septembre 2002. Archives de PEC.

toutes les classes sociales, le penseur et l'explorateur de ces changements, n'est pas resté très présent dans les mémoires de la sociologie du siècle passé. Valmy poursuit avec une biographie synthétique, mais très précise, des périodes de la vie et de l'œuvre de Dumazedier. Il dit que pour chacune des réunions qu'il animait, il illustrait son propos de citations d'auteurs souvent américains. Valmy donne pour exemple Max Caplan et David Riesman,

*[Ses] réflexions nous forçaient à penser autrement certains problèmes, à réajuster nos pratiques éducatives de tous les jours. [...] J'ai pu apprécier combien il était désireux de mettre son approche scientifique rigoureuse de la réalité sociale au service du développement culturel, combien il attachait de l'importance à l'action volontaire et transformatrice de chacun, combien aussi, il souhaitait faire partager son savoir pour le confronter à d'autres expériences. C'est un homme dont la fréquentation vous enrichit.*<sup>1499</sup>

De Belgique, toujours le Secrétaire général du Parti socialiste, Jean Pol Baras, avait écrit à la famille et aux amis de Dumazedier à son adresse d'Ussy-sur-Marne, chez Paule Savanne. Vantant lui aussi ses valeurs de fidélité et de respect, jusque dans sa façon de mourir affirmait-il, en soulignant que sa vie aura « laissé à toutes et tous le sens de la considération, l'élévation collective, la survivance d'un mot qui semblerait aujourd'hui bien devenir obscène : peuple.<sup>1500</sup> »

Dans la même veine, parmi les artistes qui envoyaient eux aussi leurs témoignages, citons Gabriel Cousin qui était préoccupé comme Dumazedier pour trouver enfin une solution qui puisse faire accéder les classes populaires à la culture. Dumazedier lui avait confié « qu'il envisageait une étude sur mon parcours d'autodidacte qui lui paraissait exemplaire de mon entrée en usine à 13 ans (1931) à l'entrée chez Gallimard et au TNP de Vilar (1959) puis à la Comédie française (1971).<sup>1501</sup> ». Poète, athlète, comédien et dramaturge, on se rappelle leur

---

<sup>1499</sup> Contribution signée de Fléaux Valmy, tapuscrit de trois pages non datées, archives PEC, p.2.

<sup>1500</sup> Lettre de Jean Pol Baras à la famille et aux amis de Joffre Dumazedier du 30 septembre 2002, archives PEC.

<sup>1501</sup> Document pour la séance du lundi 16 décembre 2002 au CNRS à l'Institut de Recherche sur les Sociétés Contemporaines (IRESCO) coordonné par Madeleine Romer, un document manuscrit auteur inconnu, peut-être Madeleine Romer, parmi ceux qui devaient servir à la préparation de cette séance en hommage à Dumazedier.

collaboration dans *Regards neufs sur le sport* qu'il avait publié avec Dumazedier. Ils s'étaient retrouvés à la Libération à Grenoble au moment de la création de Peuple et culture avec le troisième homme passionné de théâtre, Jean Dasté.

De son côté, Gabriel Monnet, fondateur de PEC Annecy, premier directeur de la Maison de la Culture de Grenoble, fut lui aussi une des figures tutélaires de la création théâtrale française. Il regrette de ne pouvoir assister à la soirée qui avait été organisée en hommage à Dumazedier en ce mois de novembre 2002. En quelques mots manuscrits, il dit d'une écriture sans doute heurtée par l'émotion, jetée sur une carte de correspondance, leur complicité qui après des années, était restée intacte. « Sa présence ne m'a jamais quittée...<sup>1502</sup> » Le poète Georges Jean, plus loquace, témoigne lui aussi son infinie reconnaissance à Dumazedier, surtout de lui avoir fait rencontrer Jean Vilar, et la richesse des trésors cachés contenus dans les sciences ou la poésie, pour qui sait les chasser avec méthode, afin de déceler quelques preuves tangibles qui valident ou non (!) les hypothèses annoncées. « Duma, j'ai connu les problématiques complexes des langages, des écritures et des signes. Ce faisant, j'ai rarement oublié ta rigueur. Tu as contribué comme l'avait fait mon vieux maître Bachelard, à me persuader que la science comme la poésie à condition de ne pas les confondre, nous rendaient en même temps lucides et ouverts à l'opacité de l'homme et de ses songes...<sup>1503</sup> »

Tout en se gardant du triomphalisme des honneurs posthumes, pour ne pas brouiller l'analyse historiographique que nous avons tentée dans ses pages, revenons pour clore cette dernière séquence, sur quelques hommages de ses collègues des sciences sociales. Nous venons d'évoquer la scientificité des sciences de l'éducation, l'interdisciplinarité tant indispensable pour comprendre des phénomènes complexes. Cela nous encourage à citer quelques mots de Jeanne Bolon, maîtresse de conférence en didactique des mathématiques, qui garde de Dumazedier « [...] le souvenir d'une grande liberté d'esprit, d'idées à l'époque totalement utopique, qui se sont révélées par la suite porteuses d'avenir (civilisation des loisirs, éducation permanente...). Merci de m'avoir offert des rencontres qui ont contribué à construire mon parcours personnel. <sup>1504</sup>»

---

<sup>1502</sup> Carton de correspondance de Gabriel Monnet du 4 Novembre 2002.

<sup>1503</sup> Contribution de Georges Jean publiée dans « Joffre Dumazedier Itinéraire d'un humaniste », La lettre de PEC N° 27, décembre 2002. Tiré à part. Plaquette de 27 pages. P21.

<sup>1504</sup> Ibid., p.24.

De son côté Roger Sue, que nous avons souvent surpris à évoquer de façon émouvante ses liens à *Duma*, avait fait une contribution de quatre pages qui sera publiée dans *Agora* à la fin de l'année 2002. Partant du séminaire de Georges Friedmann, il explique comment Dumazedier ose opérer une véritable rupture épistémologique par rapport à son maître avec qui il ne partageait ni l'hégémonie de la valeur travail par rapport aux autres activités humaines, ni la seule vertu compensatrice du loisir ou encore le pessimisme autour des motivations humaines avec leurs penchants vers des tentations de divertissements pulsionnelles de sublimation des intérêts personnels. « Dumazedier opère une sorte de renversement par rapport à la tradition de l'époque, en se donnant le loisir comme objet et concept à part entière. De déterminé, le loisir devient déterminant.<sup>1505</sup> » Sue poursuit avec une biographie intellectuelle de Dumazedier où nous retrouvons l'essentiel des thématiques développées dans ce manuscrit : les racines de loisir au sens de scholè ou d'otium, temps ipsatif, liens associatifs, commissariat du Plan, développement culturel, sociopédagogie, etc., Sue conclut d'une phrase « A la sociologie, aux sociologues de tout bord qu'il recevait chez lui pour des séminaires improvisés dont ils se souviendront toujours, il a joyeusement consacré sa vie.<sup>1506</sup> »

Nous ne pouvions laisser sous silence un dernier hommage « de la part d'un ami fidèle », celui de Gilles Pronovost qui, comme nous en avons rendu compte, avait pris la succession de Dumazedier, à son invitation, pour le secrétariat du Comité de sociologie du loisir de l'Association International de Sociologie (AIS). Il se remémore, que toujours à l'initiative de Dumazedier, la poursuite de la publication de la revue *Loisir et société/Society and leisure*, créée à Prague en 1970, interrompue du fait des événements politiques en 1976, fut reprise, deux années plus tard, aux Presses Universitaires du Québec, portée par Pronovost et soutenue par Dumazedier. La revue existe toujours aujourd'hui. Cela permet à Pronovost d'évoquer la carrière internationale du sociologue français aux côtés de Riesman, Lazarsfeld et Meyersohn et de conclure sur son attachement à la lecture de ses pairs qu'il ne ménagera pas de ses encouragements ou de ses critiques. « Épistolier infatigable », jamais complaisant, fuyant les mondanités, toujours fidèle, toujours exigeant, il lui avait fait lire son dernier opus avant sa parution, *Penser l'autoformation*.

---

<sup>1505</sup> Roger Sue, « Joffre Dumazedier, la liberté d'être soi », in *Agora Débats/jeunesse*, Des pratiques artistiques de jeunes, N° 29, 3<sup>ème</sup> Trimestre 2002, L'Harmattan.

<sup>1506</sup> Idem.

## **Conclusion de la quatrième partie : la méthode dumazedérienne**

### **Autoformation, crise de la transmission et temps à soi**

Dans cette dernière partie de la vie des idées de Dumazedier, trois thématiques continuent à nourrir ses recherches. La première est celle qui prolonge les travaux sur l'autodidaxie en approfondissant ceux de l'autoformation. La deuxième affirme la nécessité d'un enseignement alimenté de diverses ressources (dont celles développées par le numérique) et enfin la troisième est provoquée par une critique récurrente de l'autodidaxie qui dénonce le fantasme de se former par soi-même. La figure de Narcisse y remplace celle de Prométhée.

De son côté, Gaston Pineau installe un courant alternatif à celui de « l'école à perpétuité » emprisonnée dans l'hétéroformation. Il relie l'autoformation à l'écoformation, pour les faire rejoindre la polyphonie des expressions de la vie humaine. La problématique d'une individuation de l'homme pris dans son milieu, son trajet, l'élan de sa trajectoire, plutôt que de l'abandonner à son destin, est très présente à ce moment-là. Les travaux de Pineau autour de ce qu'il appelle « les histoires de vie » en sont la manifestation.

Dumazedier y met cependant un garde-fou pour éviter qu'on se perde dans son propre miroir, dans les circonvolutions du sujet autour de lui-même, alors qu'il s'agit de former l'humain à s'affirmer contre toutes les tentatives de totalisation systémique, théorique, idéologique, économique ou politique.

Dans cette dernière période de sa vie, on a trouvé un homme toujours très actif et passionné par les résultats des travaux de ses collègues, curieux de leurs productions les plus récentes, et enfin friand de transmettre ses témoignages aux plus jeunes générations.

Une nouvelle génération de sociologues et de chercheurs en science de l'éducation lui emboîte le pas parmi lesquels on peut citer Nicole Samuel, Paul Yonnet, Roger Sue, Georges Le Meur, Gilles Pronovost. Ils cherchent comment appréhender la nouvelle société en devenir, où les dépenses de temps et de consommation pour le loisir modifient considérablement les rapports à l'éducation et au savoir, au travail et aux temps sociaux et enfin transforment également les tensions entre les classes sociales sans pour autant les dissoudre.

Un temps social est libéré certes, mais tout ne doit pas pour autant devenir objet de spéculation. Malgré de nombreux et brillants contributeurs, il n'est pas démontré que le temps rendu disponible pour les individus est sacrifié à l'avance pour satisfaire les fantasmes

fétichistes, comme diraient les marxistes, de la société de consommation. Pour peupler l'imaginaire et la vie des individus dans le souci de soi, de soi-même ou pour les autres,<sup>1507</sup> d'autres mythes peuvent être convoqués, d'autres styles de vie peuvent être inventés.

Eclairé par les travaux de Dumazedier, on peut valablement conclure que la conséquence du temps libéré du travail et d'autres institutions ne mène pas uniquement à un repli sur soi et invariablement à un individualisme vide de projet et de sens, comme on l'entend trop souvent. Même si l'on peut craindre à raison que ces poussées narcissiques préparent une société du désengagement social et politique des individus, à la solde de la consommation de masse manipulée par les publicitaires, elles n'en sont pas pour autant la cause unique, ni la seule conséquence. Désormais, le vivre pour vivre en toute liberté de choix et de conscience concurrence le « devoir être » dicté par des institutions du passé qui vieillissent mal et pourraient être valablement remplacées par un temps ipsatif épanouissant pour tous les âges et tous les milieux. Depuis le milieu des années quatre-vingts, ce nouveau temps social scruté par Dumazedier, pouvait apporter une réponse positive au vœu de son maître Friedmann dans sa tentative de *reloger l'homme*. Contrairement à ce dernier qui n'y voyait qu'oisiveté coupable porteuse de déviance jusqu'à l'anomie, on peut y trouver une autre façon de faire la fête, de changer son rapport à l'autre et à la nature. Le corps aussi est de cette fête, par le sport individuel autant que collectif, par toutes les variantes d'expression corporelle, d'hygiène de vie, et de sexualité qui en accroissant les responsabilités de chacun le rendait plus libre.

Après avoir croqué les fruits des Trente glorieuses, on assiste à une révolution des valeurs qui pour Dumazedier a été encouragée par ce qu'il a baptisé « la Révolution culturelle du temps libre ». Il avouait rester néanmoins un peu amer, car l'essentiel de la communauté des sciences sociales où il a évolué restait sourde aux théories du loisir qu'il continua à explorer jusqu'à son dernier souffle comme *la Révolution* qui avait sa préférence parmi toutes celles qui ont transformé la vie des femmes et des hommes du vingtième siècle.

Jusqu'à la fin de sa vie, Dumazedier n'a eu de cesse de démontrer que la grande mutation des rapports temps travaillés versus temps non-travaillés en France et dans le monde était la grande affaire du monde moderne. Plutôt qu'en simple découvreur ou témoin de cette réalité il a su garder en homme d'action, un contact concret avec les décideurs, les débatteurs, les acteurs

---

<sup>1507</sup> On aura reconnu une référence à deux auteurs Foucault et Ricœur dans leurs ouvrages respectifs *Le souci de soi* et *Soi-même comme un autre*.

de cette évolution appelant à se concentrer sur un nouveau tournant dans l'éducation populaire avec la crise de l'enseignement et de la transmission.

Disons-le une dernière fois, cette période est celle de sa retraite de professeur mais, pas d'un retrait du sociologue, du chercheur, de l'homme d'action. Au contraire il assiste à tous les colloques de PEC, y prend la parole, échange avec ses pairs. Chemin faisant, il continue de dialoguer avec entre autres Pierre Bourdieu, Nicole Samuel, Philippe Meirieu et Bernard Charlot. En même temps, il retourne aux sources de sa propre sociologie avec Elias et Mannheim.

Ses concepts de l'autodidaxie, nés dès ses premiers engagements intellectuels, le conduisent à débattre de l'autoformation en tentant avec Le Meur de nouvelles théorisations, de nouvelles créations de concepts ; déjà il évoque la possibilité d'une « néo-autodidaxie », le temps passe ...

Les réflexions de ses dernières années restent fidèles à ses principes fondateurs et aux concepts qu'il a définis depuis ses observations sur l'écriture d'Anatole France, et l'évolution du loisir chez les Anneciens. Dans une posture résolue et déterminée, il continue à avoir son style, son engagement et à recommander la nécessité d'une méthode pour toute recherche en sciences humaines, dans le sillage de l'entraînement mental.

Le dépouillement des archives des hommages qui lui ont été consacrés à sa mort montre combien Dumazedier était un sociologue apprécié dont la valeur a été sous-estimée malgré tout. Qu'en est-il aujourd'hui, quand la question des droits à la culture et aux loisirs est mise à mal, quand faire une formation mène souvent à une impasse, où même le recyclage serait un leurre, quand tourisme et loisirs errent dans les contradictions entre profit et sauvegarde de l'environnement, quand style et méthode se dissolvent dans les faisceaux des médias virtuels ?

Il s'agit dorénavant de faire un travail d'accompagnement des groupes sociaux eux-mêmes engagés librement et souvent bénévolement dans les transformations sociales, écologiques, de leur réalité du moment. On a vu aussi Dumazedier se rapprocher de *L'ombre de Dionysos* de Maffesoli, chantre de l'hédonisme populaire et du retour au présent à l'extrême concret, comme avant lui, la sociologie du quotidien de Lefebvre.

La disparition de Cacérés figure éminente de *l'autodidactie* dans le compagnonnage amical et professionnel de Dumazedier marque également cette période.

Dans son sillage, l'apprentissage scolaire et l'autodidaxie sont réinterrogés. Au-delà de la réussite aux examens que veut dire l'échec scolaire ? Il y aurait tant de bénéfice à réunir les activités scolaires et extra-scolaires, où des apprentissages existent par ailleurs, configurant de nouvelles conditions de formation et d'autoformation ... Cela obligerait désormais à veiller à

s'adresser à un sujet apprenant pour lequel les savoirs ne sont plus uniquement dictés par des professeurs ou par la seule institution scolaire, mais par toute une série d'informations et de ressources venues par d'autres canaux. Dorénavant, le sujet apprenant ferait ses propres choix, son propre parcours avec ou sans guide, qui le conduirait vers de nouveaux styles de vie. Il y serait attiré par des polarités affectives, positives ou négatives, qui lui permettraient d'approfondir et d'agencer ses réflexions et ses orientations futures délibérément choisies.

En écho à ces réflexions, la figure de Condorcet ressurgit à la fin de cette séquence. Pour ce mathématicien, philosophe et figure politique des Lumières, il n'y a pas de prise de pouvoir possible sans partage du savoir, ce que n'avait pas vu, ou voulu voir, les révolutionnaires de 1789. Son projet avait la vertu de développer « l'art de s'instruire par soi-même » en ranimant au besoin les connaissances apportées par l'école, mais pas exclusivement... Autour de ces questions d'éducation et d'instruction, Serres et Dumazedier se rapprochent dans la commémoration du bicentenaire de la présentation à l'Assemblée législative du *Rapport et projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique* du député girondin, le marquis de Condorcet.

L'instruction pour tous et à tous les âges de la vie, mais aussi le vote des femmes, l'écriture d'une nouvelle constitution l'opposition à la peine de mort, étaient sans aucun doute, un ensemble de conceptions très, trop en avance y compris sur la période révolutionnaire dite des Lumières. Condamné pour trahison, traqué par les jacobins, Condorcet le paiera de sa vie par une mort qui reste mystérieuse jusqu'à ce jour.

### **« Le loisir c'est (aussi) du boulot ! », c'est aussi du style**

Dumazedier arpente le monde depuis le tout début des années cinquante avec ses questionnements autour du loisir et d'une autoformation continuée tout au long de la vie, grâce au comité international de recherche sur le loisir qu'il a présidé pendant 18 ans jusqu'en 1974. Cela lui permet d'entretenir jusqu'à la fin de ses jours de nombreux contacts et d'entreprendre des recherches comparatives, au long cours, avec les réalités sociologiques de nombreux pays, parmi lesquels Cuba, le Brésil, la Yougoslavie, la Russie, le Canada et le Maroc.

Forces du travail et forces du loisir se complètent et se nourrissent jusqu'à se reproduire réciproquement. Au final, Yonnet apporte là une conclusion des plus pertinentes en préconisant que ces deux forces sont nécessaires l'une à l'autre, inséparables, se complétant comme des enfants siamois. En synthèse, plutôt que de les opposer ou de chercher qui sur l'autre prendra



son ascendant, dialectiquement Yonnet nous aide à conclure dans une maxime définitive : « Le loisir c'est (aussi) du boulot ». Ce qui ne l'empêche pas d'avancer sans prophétiser, que, quoi qu'on en dise, le travail reste un temps structurant dans la vie humaine. Sans doute, mais en relation et en interaction dialectique avec d'autres temps sociaux, comme Gurvitch l'enseignait. Parmi les maîtres de Dumazedier, il faut rappeler que ce dernier a été décisif dans sa pensée. Nous pourrions également le classer d'ailleurs parmi les anti-conformistes, pères de la sociologie de tradition socialiste, mais néo-marxiste. Très proche de de Man par ses idées, rappelons qu'il avait créé le Centre d'études sociologiques au CNRS à la Libération où Dumazedier l'avait côtoyé, y travaillant lui-même.

Avec Marielle Macé nous sommes revenus sur les questions de style. Comme le style, le loisir y est une forme, une enveloppe temporelle sans contenu précis ou qui les contiendrait tous. Prolongeant ces recherches avec les points de vue de Paul Yonnet le loisir emporte avec lui le temps long de ses propres réformes et critiques. Il devient en définitive une institution sociale qui a les mêmes caractéristiques que des phénomènes sociaux massifs comme les religions, les guerres ou le travail dans les sociétés humaines.

Du point de vue des rapports entre les individus et la société, ceux du « nous-je », de ce qu'il appelait *la Société des individus*, Elias disait que l'homme portait la société en lui. Cela disqualifiait ainsi l'absurde de Camus, autant que l'idiot de Sartre ou le nihilisme de Nietzsche. Lui emboitant le pas, Dumazedier insiste sur la prévalence des résistances et capacités de changements ou de transformation sociale dans leurs nombreuses interactions. Elles sont en dernier ressort bien plus riches pour déjouer le réseau des contraintes que l'étude des conditionnements liés aux héritages du milieu ou de l'éducation. Avons-nous décidé d'admettre, sans chercher à le combattre, que l'échec scolaire signerait celui de toute une vie ?

Ces conclusions avaient été inspirées par la lecture et la méditation de Mannheim, précurseur de l'histoire des idées et de la sociologie de la connaissance. De la même façon qu'il était d'ailleurs attaché aux questions de style, par la philosophie et l'histoire de l'art, qui le passionnait tout autant.

Pour finir, Dumazedier insiste sur la nécessité de passer par l'administration de la preuve, par des enquêtes méthodologiques sérieuses et rigoureuses. Il met simplement en garde de ne pas confondre la sociologie avec la littérature.

Pour Dumazedier, sociologue, rien ne vaut la distanciation des objets sociologiques par une analyse scientifique qui dépasse les perceptions subjectives ou les aventures romanesques fussent celles de Balzac, Zola ou Flaubert. Dans ses dernières années Dumazedier encourage ses collègues à veiller à la scientificité des sciences de l'éducation au moment des trente ans de cette discipline en 1997. Il insiste également sur le dialogue nécessaire entre les disciplines de la sociologie, de l'histoire, et de l'anthropologie, qui devraient mettre à profit leurs découvertes pour, par exemple, mieux cerner les enjeux de l'augmentation du temps libre consacré au loisir dans toutes les catégories sociales et à tous les âges de la vie.

Maurice Debesse en a la vision quand il invite Dumazedier à le rejoindre dans le département des sciences de l'éducation à la Sorbonne. Mais qu'en est-il de ce dialogue entre les disciplines aujourd'hui ? S'est-il ouvert ou a-t-il au contraire été réduit au moment où les contraintes, du fait des ressources budgétaires en diminution, produisent un repli généralisé sur la défense des prés carrés de chaque discipline ? Quelle place est réservée dorénavant aux recherches et à la transmission de la sociologie de la connaissance ou de la sociopédagogie en suivant les travaux de Mannheim puis ceux de Dumazedier ?



## CONCLUSION GÉNÉRALE

À l'issue de ce long cheminement en compagnie de Joffre Dumazedier, que deviennent nos questionnements et nos hypothèses de départ ? Ils sont plutôt confirmés et enrichis par les résultats de nos recherches. Reprenant appui sur les trois mots de notre sous-titre, nous pourrions conclure par une simple maxime : Dumazedier, c'est un engagement, une méthode et un style de vie qui lui donnent forme. Tout au long de nos travaux, nous avons tenté d'être dans la congruence de ces trois termes de façon diffuse sans qu'il ne leur soit réservé un sort particulier. Dumazedier savait habilement les conjuguer, comme on l'a vu dans ses pages, par ses qualités mêlées de chercheur, d'homme d'action, de militant, de sociologue et de pédagogue. On se perd à trop vouloir expliquer les raisons d'un succès scientifique ou littéraire qui passerait à la postérité sans s'éclipser malgré la mort de l'auteur. D'ailleurs sur quels critères cette postérité est-elle reconnue ? La quantité de gloses accumulées sur l'exégèse de ses théories, le nombre de rééditions successives de ses ouvrages, la qualité de ses disciples ? N'y a-t-il pas aussi une postérité moins visible, où l'auteur ne cherche aucun profit que celui d'une dissémination des concepts mis en œuvre, lente, critique, diffuse sans être confuse ? C'est le cas des paradigmes travaillés par Dumazedier, ceux de l'éducation ou de la culture populaire, du loisir, de l'autoformation qui, plutôt que de constituer le socle d'une doctrine ou d'une idéologie propre à telle ou telle autre organisation, sont à prendre pour leur caractère heuristique, ce qu'ils donnent à voir ou à penser de nos réalités sociales, de notre quotidien.

Faut-il y revenir, Bourdieu et Dumazedier, les deux compères sociologues qui nous ont quittés la même année, en 2002, se sont affrontés sur le plan des idées mais sont restés proches en amitié. On le voit dans leur correspondance (Annexe X), leurs différends pourraient s'atténuer mais la puissance de la sociologie de l'un ne devrait affaiblir celle de l'autre. Pourtant l'époque est chargée de modes de pensée et d'agir et les humains sont à la fois conservateurs et irrationnels, jaloux de leur confort et avides de sensations nouvelles. Dumazedier n'était pas marxiste comme pouvaient l'être des disciples de cette pensée transformée en idéologie à une époque où les sciences sociales étaient auréolées d'un nimbe idéalisé des théories des « gauchistes ». Les propos de Bastide dans le rapport de la soutenance de la thèse de Dumazedier nous le rappellent (Annexe VIII). Détaché des cercles ou des enjeux de pouvoir, même si Dumazedier en exerçait lui-même, « dépolitiqué » (l'aphorisme est de Baudelaire), mais militant et engagé et enfin s'occupant de construire une théorie sociologique du loisir, cela

défiait toutes les convenances morales et sociales y compris celles de son milieu intellectuel et universitaire. A l'issue de nos recherches gageons que cela a pesé sur sa notoriété.

Faire la démonstration que le loisir, le temps à soi, déjà à l'orée des années soixante, serait un domaine essentiel à investir pour les générations futures n'était décidément pas audible. Pourtant, ne pourrions-nous pas dire avec Noam Chomsky qu'il est urgent de « créer des formes sociales qui donneront corps à la conception humaniste. Tel est le véritable défi de l'Amérique en ce siècle : laisser libre cours à l'impulsion créatrice, nous affranchir des carcans idéologiques, afin de regarder l'homme droit dans les yeux.<sup>1508</sup> »

Et justement, pour lever les refuges du consentement idéologique qui pèsent sur nos sociétés post-industrielles, il faudrait toujours pouvoir s'entourer d'une communauté de base, d'une organisation, en suivant l'exemple de Dumazedier créant et animant des cercles de pensée et d'action promouvant « l'autodéfense intellectuelle » chère à Chomsky. C'est par l'autoformation et l'autodocumentation, que nous pouvons nous prémunir justement des appareils idéologiques d'Etat. Les mêmes que nous avons trouvés chez Althusser, utilisés par des intellectuels qui lui étaient proches pour contrer les positions de Dumazedier. Nous devrions nous astreindre à faire de la lumière dans ces chambres obscures de l'entendement, les technologies liées à la transmission des connaissances et de l'information devraient nous y aider. « Les diverses techniques permettant de lever le voile de la propagande devraient d'ailleurs être systématiquement appliquées aux discours des appareils idéologiques (médias, presse d'opinion, travaux universitaires). Car il n'est pas rare que l'angle d'un article ou d'une dépêche, en se confrontant à des impératifs doctrinaires, nous induise en erreur.<sup>1509</sup> »

Nous voudrions avoir su démontrer que, *in fine*, tout l'itinéraire, la biographie intellectuelle de Dumazedier, nous semblent entrer dans cette démarche. Nous les avons observés et construits dans les quatre périodes étudiées qu'il faut prendre, là encore, dans la totalité d'une histoire de vie. Trois hypothèses avaient été mises en exergue pour parcourir les quatre périodes de l'histoire de la vie intellectuelle du « sociologue du loisir ». Fidèle à notre projet, nous avons interrogé la légitimité du concept de loisir en sciences humaines, dessiné les caractéristiques d'une sociologie dumazedérienne et de ses liens avec la postérité de sa pensée.

---

<sup>1508</sup> Noam Chomsky, *Pour une éducation humaniste*, Paris, Editions de l'Herne, 2010, 2012, 2020, (Carnets), 110p.

<sup>1509</sup> *Ibid.*, p. 89 et 90.

## **Du loisir comme objet d'investigation sociologique dans l'histoire des idées**

La première série de questionnements porte sur le concept de loisir dans ses interactions avec les autres temps sociaux : temps familial, professionnel, militance religieuse, politique, apprentissage formel et informel, enseignement initial versus formation permanente, etc. Pourquoi en France, et dans les civilisations comparables à la nôtre, le loisir a-t-il eu tant de difficultés à acquérir un statut d'objet légitime de recherche en science sociale ?

Pour être pris comme un fait social total, le loisir ne peut pas être uniquement secondaire par rapport à la valeur du travail, qui surplomberait toutes les autres valeurs dans la vie sociale, sociétale des individus. Maîtrisant les travaux épistémologiques et éthiques de la discipline sociologique après la Libération, Friedmann a été un auteur essentiel au moment de la refondation de la sociologie et du lancement de la discipline universitaire, ainsi que Gurvitch pour sa pensée dialectique de l'hétérogénéité des temps sociaux. Avec Riesman, dans *La foule solitaire*, les deux sociologues ont permis de décoder le surgissement de *l'homme-masse*, sur la scène planétaire. Prenant en compte les bouleversements des modes et conditions de vie de la société moderne, après deux guerres mondiales, l'entrée en guerre froide et l'achèvement de la décolonisation des empires des pays européens, complétant les travaux de ces trois sociologues, Dumazedier, par ses théories du loisir, aide à la reconstruction d'un nouvel humanisme. Nous en avons largement analysé les paradigmes y compris du point de vue de ses contradicteurs.

La génération des sociologues présents dans l'entre-deux-guerres (Mauss, Halbwachs, Riesman et Gurvitch), inspirés de Marx et Durkheim, ont été les précurseurs de cette refondation de la sociologie à la Libération dont Friedmann était un des artisans majeurs, sur lesquels s'est appuyé Dumazedier pour construire sa sociologie qui prolonge leurs travaux. Nous espérons avoir ainsi démontré que la théorie sociologique de Dumazedier est bien inscrite dans l'histoire des disciplines des sciences humaines, au même titre que Morin, Touraine, Barthes ou Mendras, qui étaient comme lui, issus du séminaire de Friedmann et membres de cette génération des fondateurs de la discipline sociologique et plus largement des sciences humaines à la Libération.

Le sociologue du loisir milite, dans une conception positive de cet engagement, pour « une société éducative » où le sujet n'est pas juste un citoyen, mais s'oblige à devenir un sujet apprenant toujours, au fil des enseignements reçus de ses maîtres et de ses pairs, s'autoformant dans l'acquisition de ses savoirs.

Pour conclure ses travaux de recherche autour de l'histoire des idées, celle aussi des intellectuels du siècle passé, nous retrouvons les métaphores du sismographe et de l'observatoire de Sirinelli qui ont été les nôtres. Nous avons tenté de restituer la sociabilité, la vie intellectuelle des idées et concepts et d'observer les réseaux militants autour de Peuple et Culture dans ses publications, ou ceux, dans des démarches plus scientifiques, des chercheurs à l'Université et au CNRS. L'étude de l'itinéraire de Joffre Dumazedier, la mise en lumière de son style, et plus globalement des manières de vivre et de penser de sa génération nous ont fait réaliser, par-delà l'histoire des sciences sociales, une immersion dans celle de l'éducation et de la culture populaire.

On peut difficilement séparer l'œuvre militante du sociologue de ses travaux théoriques. Nous nous sommes attaché à éviter tout discours purement apologétique, en restant dans les champs de la description et de l'analyse de son œuvre, attentif à ses contours et la situant dans l'évolution de l'histoire des idées du siècle passé, grâce aux archives, entretiens et ouvrages consultés. En conduisant cette exploration depuis le Front populaire jusqu'à l'entrée dans le troisième millénaire, cela nous a permis de revenir sur les thématiques de politique de la jeunesse, de la transmission de la formation et de l'autoformation des sujets apprenants dans une société éducative et de les prolonger.

Nous avons trouvé une filiation entre les ambitions de trois intellectuels dont l'engagement est allé jusqu'à la prise de responsabilité dans les gouvernements de la République, Jean Guéhenno, Maurice Herzog et Jean Zay. Ils incarnent parfaitement trois questions qui demeurent essentielles et inséparables pour penser l'évolution de nos civilisations, celle des politiques culturelles, de la jeunesse et de l'éducation.

Si nous tentons de voir à la sortie de nos travaux ce que sont devenues aujourd'hui ces préoccupations, force est de constater que le vocable même de mouvement ou de politique de la jeunesse, d'éducation populaire ou d'entraînement mental est profondément désuet ou rangé sur les étagères poussiéreuses des bréviaires moralistes d'un autre temps. En suivant ces réflexions, et l'intérêt tant de fois décrié pour la chose publique vaincue par l'individualisme triomphant, on pourrait conclure à la faillite de l'éducation à la démocratie portée par le projet de « société éducative » théorisé par Dumazedier. Ce serait comme si, las d'attendre cette épiphanie, le citoyen qu'on voulait réanimer depuis l'utopie des Universités populaires se serait finalement endormi sur les bancs de la salle de cours, ne rêvant que de temps libre pour ses loisirs. Comme dans le *Cancre* de Jacques Prévert « malgré les menaces du maître sous les

huées des enfants prodiges avec les craies de toutes les couleurs sur le tableau noir du malheur il dessine le visage du bonheur ».

Ceci étant, ces conclusions, qui font écho à celles de Laurent Besse, à l'issue de son histoire richement documentée des MJC de 1959 à 1981, qui voyait s'installer une rupture avec un humanisme polyvalent de l'homme complet, ne nous satisfont pas totalement. Pourtant nous partageons le sentiment d'échec, qui a conduit les hommes de l'éducation populaire d'un optimisme éducatif, d'une ferveur militante à un scepticisme politique, surtout après la Libération et vers la fin des années soixante-dix.

Nous rejoindrons plutôt François Chaubet, inspiré par l'histoire des intellectuels de l'entre-deux-guerres, qui démontre que pour ces clercs, la liberté n'était pas seulement un état, mais surtout un « faire historique ». Ils étaient provoqués par l'engagement plutôt que convertis à lui, prenant le risque de la réconciliation entre la pensée et l'action.

*Ni clercs contrits dans un sous-terrain dostoïevskien, ni intellectuels hautains sur les sommets immaculés, les intellectuels français furent pleinement des hommes de la plaine et de l'agora, exposés à la vue de tous, et présents à leurs contemporains sous la forme de l'engagement civique, de l'expertise naissante, mais aussi d'une véritable politique littéraire de l'essai et du roman. [...] ne trouve-t-on pas chez beaucoup d'auteurs [...] les Rolland, Duhamel, Gide, Malraux, Rivet, Perrin, Hazard, non des saints de calendrier, mais des hommes du repli créateur, qui surent aussi être des lutteurs dans le quotidien du combat politique ?<sup>1510</sup>*

C'est dans cette perspective, sans faire pour autant des amalgames historiques, que nous situons les influences majeures de Dumazedier en tant que sociologue, ce qui engendre sa différence par rapport aux auteurs cités par Chaubet férus de littérature, essayistes ou romanciers. Contrairement à Bourdieu, même si Anatole France l'avait séduit par son écriture et sa philosophie dans sa jeunesse, Dumazedier était rétif au mélange des genres entre littérature, sociologie et philosophie. Ce qui ne l'empêchera pas d'être séduit par les ressources de l'interdisciplinarité, du jeu des disciplines entre elles. On a vu qu'il exprimait fréquemment sa franche opposition à une certaine littérature sociologique. « Communément, on dit que Balzac est le précurseur de la sociologie. D'ailleurs, il s'est pensé comme sociologue, il s'est revendiqué comme tel. En fait, pour moi, l'inventeur de la sociologie, le plus sociologue des

---

<sup>1510</sup> François Chaubet, *Histoire intellectuelle de l'entre-deux-guerres ...* op. cit., p.303 et 304.



romanciers, c'est Flaubert. <sup>1511</sup> » est une affirmation de Bourdieu dans un petit livre, *Le sociologue et l'historien*. Plus que les romanciers qui faisaient de la sociologie en écrivant, ce sont les sociologues qui font des envolées littéraires ou philosophiques qui exaspéraient Dumazedier avec leurs raisonnements, sans preuves issues d'observations empiriques, englués dans une logomachie sans fin. Amoureux de littérature, Dumazedier est devenu au fil des événements de sa vie, ce chercheur et militant d'un humanisme à renouveler dans le fil de l'évolution de la société. Il voulait connaître par des analyses scientifiquement menées comment se font et se défont les mœurs, les savoirs et les connaissances, dans une démocratie qui demande à être toujours réanimée socialement, spirituellement, collectivement et individuellement.

Est-ce parce qu'il n'était ni énarque ni diplômé de l'ENS, ni gauchiste médiatisé sous l'aura des cercles de Nanterre, mais partisan de la pluralité des points de vue et pourtant engagé dans de nombreuses organisations, y compris internationales, ou qu'il travaillait sur le loisir que sa sociologie aurait un rayonnement limité ? Les causes sont multiples et sans doute liées à ces différents phénomènes, auxquels on peut ajouter un caractère et un style parfois rugueux, dérangeant les us et coutumes du monde intellectuel et de ses jeux de pouvoir. Nous espérons, en tout cas, en avoir révélé la fraîcheur et le potentiel de réflexion où l'on peut puiser allègrement aujourd'hui encore tant de lumières pour des sujets d'actualité comme la participation, l'éducation, la citoyenneté, la formation, l'information, les liens entre temps libre et temps travaillé etc. Nous avons trouvé chez Philippe Poirrier une analyse proche de la nôtre de la place de Dumazedier dans la sociologie française. Il est un des rares historiens qui esquisse sur le thème des liens entre histoire culturelle et sociologie une analyse de la place de Bourdieu et des théoriciens de la domination culturelle en contre-point à celle de Dumazedier. Il écrit clairement que *Le métier de sociologue*<sup>1512</sup> tel que le conçoit Pierre Bourdieu « n'est guère compatible avec l'humanisme et l'empirisme de Joffre Dumazedier. Le temps de l'analyse critique s'ouvre et donne la tonalité à la scène intellectuelle des années soixante-dix.<sup>1513</sup>

---

<sup>1511</sup> Pierre Bourdieu et Roger Chartier *Le sociologue et l'historien*, Paris, Agone & Raisons d'agir, 2010, (Banc d'essais), 104p. Interview, ou plutôt entretiens réalisés par l'historien Roger Chartier, pour les émissions *A voix nue de France Culture*, en 1988, p. 98.

<sup>1512</sup> Référence à Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton-Bordas, 1967.

<sup>1513</sup> Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Editions du Seuil, 2004, série "Histoire en débat", 435 p. 323.

Dumazedier, faisant la théorie des élites de rayonnement, d'influence ou d'intelligence, dans les thébaïdes d'Uriage, de Murinais ou d'Esparron, invite les intellectuels à descendre de leur tour d'ivoire, (comme on vient de le voir chez Chaubet), pour accompagner leurs concitoyens de la plaine au sommet. Rejoints par les élites sociales, ils s'emploieront à contrecarrer les influences des idéologues néfastes de toute obédience, des croyances ordinaires vraies ou fausses, des idées reçues. Trouver les points de contact entre les œuvres et leur public, arriver à utiliser un langage simple, accessible à tous, tout en évoquant des problématiques complexes, voilà les traits saillants de l'utopie dumazédiérienne. Nous l'avons vérifié dans son histoire de vie et celle de ses idées, depuis ses recherches sur Anatole France jusqu'à celles en sociologie du loisir et de l'autoformation.

Un autre élément conclusif est de faire le constat que la conception du travail comme valeur des valeurs a eu des conséquences qui rendent inaudible la construction d'une sociologie du loisir pour transformer en concept théorique ce fait social, qui est loin d'être anodin ou anecdotique dans la conduite de nos existences. À l'issue de nos travaux, on peut penser que cette sanctification du travail a eu une incidence capitale sur la difficulté de s'emparer des questions du loisir pour les intellectuels dans le siècle passé.

Assigner le loisir au non-travail, même et surtout dans une pensée marxiste orthodoxe, revient à le condamner une seconde fois en stigmatisant également cette « vacance des valeurs », pour reprendre le jeu de mots de Morin, ironisant sur la mollesse des concepts sociologiques des mœurs ou du loisir. On a vu que les situationnistes, dans leur *disputatio* avec Lefebvre, chérissaient, eux aussi, le temps libre, pas seulement celui libéré du travail, mais la puissance de l'aspiration à un temps de vie totalement libre de toutes contraintes. Et enfin, les précédant tous, Paul Lafargue, économiste, politologue et militant communiste (gendre de Marx) avait déjà dès 1883 prôné l'utopie d'un temps de travail réduit à trois heures par jour qui permettait « de fainéanter, et bombancer le reste de la journée et de la nuit. »

Mais on sait Dumazedier plus mesuré, même si la liberté est contenue pour lui dans l'étymologie latine du mot (*licet*), son hypothèse demeure intacte : le loisir suppose le travail. Difficulté supplémentaire ou oxymore fécond, nous avons suivi volontiers la démarche de Paul Yonnet pour conjuguer de façon dialectique ou interactive les forces du travail et celles du loisir. Dumazedier était un réformateur à l'écoute de la singularité des points de vue plutôt qu'un révolutionnaire dogmatique, chef de camp ou d'école. Cela l'aurait-il desservi ?

Nous avons, tout au long de ces pages, observé de nombreux paradigmes propres à une méthode de pensée et d'action, un style de vie dumazedierien. Ils ont véritablement fondé une théorie historico-empirique du loisir reprise par de nombreux auteurs rencontrés dans nos travaux, largement disséminée du fait du rayonnement international avéré de ses recherches.

Critiquant sa théorie du loisir, d'aucuns ont été un peu vite en besogne, en le classant ou parmi les marxistes, ou parmi les détracteurs de cette pensée qui prônaient la lutte des classes. Eux étaient avant tout préoccupés par la maîtrise des outils de productions, qu'il faudrait d'abord soustraire aux capitalistes dominants pour mieux les maîtriser, et faire ensuite régner « quoi qu'il en coûte » l'idéal du communisme. Dumazedier, lui, est mobilisé par un humanisme révolutionnaire, une révolution du temps libre à édifier sur des pattes de colombe. Avec lui, on ne risquait pas de perdre son temps à conceptualiser l'oisiveté ou le loisir, comme nouveau veau d'or d'une société d'abondance, qui aurait noyé les rapports de force entre classes sociales. De nombreux auteurs s'y sont lancés avec succès. Nous espérons avoir réussi à redonner du lustre à d'autres manières de faire de la sociologie défendue par Dumazedier et ses équipes.

« En vérité, toute théorie est théorie d'une expérience pratique, et toute pratique correspond à une théorie.<sup>1514</sup> » Cette sentence est énoncée par Henri Lefebvre sur un ton qu'on peut trouver trop péremptoire, dogmatique ou prophétique, mais qui a l'avantage de faire le lien avec la Méthode d'Entraînement Mental. Nous avons retissé les liens dans l'histoire des idées entre Friedmann, Lefebvre, Barthes, Bourdieu et Dumazedier, il revient à ce dernier une place comme pour ses pairs dans l'histoire de la sociologie du XXe siècle.

Au fond, comme nous l'avons dit au début de ces conclusions, la pensée de Dumazedier est toujours une pensée en action à la recherche d'une raison qui puisse être populaire et qui, suivant le projet de Condorcet, serait "un art de s'instruire par soi-même". Elle porte en elle le souci de la méthode : une sorte de praxéologie (pour utiliser le langage des marxistes), de logique pratique, pour ouvrir les chemins que nous pouvons emprunter, très librement, des cheminements pluriels assistés par cette fameuse méthode d'entraînement mental où justement, c'est la méthode qui domine, une méthode en acte. Trois moments caractérisent cette démarche : décrire la situation, la mettre en lien avec des aspects réflexifs, théoriques, puis, revenir au terrain, et cela tout au long de nos apprentissages. La méthode, prise dans son étymologie du grec ancien (*méta-houdos*), induit l'idée d'aller vers, d'ouvrir un chemin, une

---

<sup>1514</sup> Henri Lefebvre, *Pour connaître la pensée de Marx*, Paris, Bordas 1955, 280 p. 42.

voie pour construire plus tard sa recherche en lui faisant subir un régime d'administration de la preuve. Le maître est ici celui qui accompagne son disciple pour qu'il trouve lui-même son propre chemin.

Avec Dumazedier, nous avons largement fréquenté le chemin de l'école du loisir qui n'est pas pour autant celui de l'école buissonnière. Il nous a enseigné que le concept de *deschooling society* ne recouvre justement pas « une société sans école », comme a été mal traduit le titre du livre fameux d'Ivan Illich,<sup>1515</sup> mais au contraire, *une société éducative* qui doit également se *déscolariser* pour émanciper ses sujets par d'autres voies. Cette société est celle qui forme et encourage à l'autoformation des individus dans la pluralité de leurs temps social, scolaire, professionnel ou celui de passions religieuses, politiques, sportives, artistiques quand ils sont libres des autres contraintes.

Dumazedier propose d'instaurer un rapport dialectique entre l'éducation formelle reçue et l'autoformation libre et choisie, dans une offre infinie et plurielle d'informations de ressources propres ou venant de l'extérieur et d'enseignements reçus par un sujet apprenant. Voilà succinctement un résumé de quelques théories dumazédiériennes. Cela suppose de ne pas oublier le paradigme du *déviant* ou de la *double-déviance*, par rapport à son milieu d'origine et à ses groupes d'appartenance, très présent dans ses théories du loisir.

Ainsi, nous nous permettons de conclure de façon positive à cette question de la légitimité du loisir en tant qu'objet sociologique, théorique, créateur de nouvelles valeurs envers soi-même, les autres et la nature, détachées du travail, mais en dialogue avec lui, comme avec les autres temps sociaux.

### **Vers une sociologie de la ressource, de l'individuation ?**

Viser à accroître la ressource au service des individus est la deuxième hypothèse que nous avons posée comme un dépassement des sociologies contemporaines surplombantes qui systématisent une pensée de la suspicion d'un système de conditionnement, qui entrave la liberté de mouvement des individus par des déterminants sociaux, psychologiques, de milieux, d'origines, de langues, de caractères ou d'identités. On l'aura compris, plutôt que de se focaliser

---

<sup>1515</sup> Ivan Illich, *Une société sans école*, Seuil, traduit de l'anglais par Gérard Durand, Paris 1971, 222 p. (Points Essais).

sur les contraintes, une meilleure prise en compte du loisir dans nos vies devrait nous permettre alors une pleine jouissance de notre liberté de choix, de décision et d'action. Les ressources dont chacun dispose sont mises en œuvre pour dépasser les conditionnements qu'il faut reconnaître, accepter ou transformer tout au long de la vie.

La sociologie de Dumazedier est aussi une sociologie prédictive, comparative et tendancielle qui ouvre le champ des possibles plutôt que d'analyser les effets de dominations et de pouvoirs idéologiques, symboliques, politiques ou économiques. Cela n'enlève en rien la pertinence de la sociologie critique, ni de son maître Pierre Bourdieu. Quitte à prendre le risque de perdre de la lumière médiatique, de sortir du courant des idées en vogue, Dumazedier ouvre et suit son propre chemin.

Pour illustrer sa démarche, il utilise volontiers, rappelons-le une dernière fois, la métaphore de la chauve-souris, cet animal hybride qui sort « entre chien et loup », la nuit tombante. Il tente d'exprimer ainsi la nécessité d'une démarche scientifique double : son côté mammifère empirique, expérimental par les pattes et son côté oiseau formulant des questions et hypothèses théoriques et conceptuelles, par les ailes. L'animal évoque ce mélange hybride tentant d'harmoniser les deux démarches<sup>1516</sup>.

Pour autant, le discours de Joffre Dumazedier sur le loisir, puis celui sur l'autoformation, sur un temps libéré à soi, conséquence directe de l'allègement puis de la raréfaction inéluctable du temps de travail, est finalement resté trop confidentiel, malgré sa fréquentation de nombreux colloques, revues et assemblées militantes jusqu'à la toute fin de sa vie. Pourtant, ses écrits et sa pensée contiennent de nombreuses clefs pour la compréhension des transformations sociales passées et à venir. Le chômage et la précarité grandissante de la vie professionnelle ont lourdement hypothéqué la puissance du loisir, il pourrait revenir en boomerang dans les errances idéologiques ou utopiques actuelles.

Dumazedier est préoccupé par le gâchis humain produit par les excès du libéralisme dans le temps du loisir et dit garder en mémoire jusqu'à la fin de ses jours la figure d'Antigone.

*In fine*, la sociologie de Dumazedier est aussi une sociologie de l'individuation.

---

<sup>1516</sup> Casette C7 Face A, Cahier IV. Est-ce une référence à la fable de La Fontaine, *La chauve-souris et les deux belettes* ? La morale de la fable dénonce l'opportunisme où « Le Sage dit selon les gens Vive le Roi ! Vive la Ligue ». Oiseau ou souris, selon les besoins de la situation étudiée. Métaphore des ailes de la théorie et des pattes des preuves empiriques, révélées par le terrain.

Sa théorie du loisir est aux antipodes de la sociologie du fait majoritaire qui ne voit pas l'importance d'un phénomène social massif, comme le loisir, qui pèse pourtant lourdement sur nos modes de vie contemporains. Cette offre progressive de temps libre pour des populations de plus en plus nombreuses a pourtant, quoi qu'on en dise ou quoi qu'on en pense, une importance décisive dans le développement réticulaire de la civilisation postmoderne. On le vérifie aujourd'hui encore : le temps à soi opère des changements inédits dans la vie des individus. Il les rend disponibles, pour le meilleur à un épanouissement personnel, mais aussi consentants ou otages, pour le pire, aux conditionnements du champ médiatique ou des réseaux sociaux.

### **Sortie vers le processus civilisateur**

Pour tenter de sortir de ces apparentes postures irréconciliables entre partisans des déterminismes sociaux et chantres de la résistance individuelle, productrice de soi, notre troisième hypothèse s'est emparée du processus civilisateur. Dumazedier en donne des gages tout au long de ses recherches en s'inspirant de la sociologie de Norbert Elias et de son maître Karl Mannheim.

Les dynamiques de constellations sociales agissent comme une étoile de mer qui irrigue et stimule le centre par ses branches et en sens inverse de la périphérie au milieu. Plutôt qu'une hégémonie du centre vers sa périphérie, le processus civilisateur est toujours éminemment dialectique entre l'évolution constante de l'humain et celle de la société. Ce sont les marges de manœuvre, les jeux de tension et d'équilibre entre les acteurs d'un champ particulier, au fil du temps et de son histoire, plutôt que les rapports de force entre dominants et dominés qui mobilisent les analyses sociologiques de Dumazedier. Une voie médiane entre sociologie de la connaissance, anthropologie et *sociohistoire* pourrait-on dire.

*Selon Mannheim, la sociologie de la connaissance développe une triple relation : d'abord avec les modes de penser, ensuite avec le rapport entre la pensée et l'action, enfin avec les facteurs de la connaissance. La sociologie de la connaissance est à la fois une théorie et une méthode de recherche qui va s'attacher à la "perspective "de celui qui pense, c'est-à-dire à la manière globale dont un sujet conçoit ce qui l'entoure et ce qui est déterminé historiquement et socialement.* <sup>1517</sup>

---

<sup>1517</sup> Anne Kupiec, *Karl Mannheim Idéologie, utopie et connaissance*. Editions du félin, Paris 2006, 164p. (Les marches du temps), p. 15.

L'individuation oblige à situer l'humain dans une philosophie du tout. Elle nous demande d'exister en chaque chose où vit secrètement, où résiste et réside l'unité perdue, qui devrait permettre dans le futur de recoller les parties séparées de sa forme globale à son germe premier. Durkheim avait déjà découvert en son temps que l'unité est plus grande quand les spécificités d'une partie de la totalité sont pleinement assumées. Le principe philosophique de l'individuation est celui de la forme substantielle, qui par son organisation propre (son autoformation), par ses formes corporelles, vivantes, acquiert une singularité. Ainsi, on peut se distinguer des autres et se reconnaître soi-même.

Sans Dumazedier, nous serions sans doute passé à côté de la puissance du phénomène sociologique du loisir comme forme essentielle de travail sur soi, dans la cité, en relation avec le monde, engagé avec du style et de la méthode. Avec lui, les chemins de l'autoformation tout au long de la vie du sujet qui apprend constamment de ses conquêtes, de ses déviances et de ses échecs, s'ouvrent à la compréhension ordinaire.

Sans tomber dans les deux illusions que démonte Bourdieu, l'illusion biographique et celle de "l'auto-conscience" de l'intellectuel sans attache, réaffirmons que Dumazedier était farouchement libre de ses mouvements et de sa pensée, en complicité avec les matelots des deux rives (des manuels d'un côté et des intellectuels de l'autre) face aux courants déchaînés de l'histoire des idées du XX<sup>e</sup> siècle, il était sincèrement engagé.

Enraciné dans une histoire de vie qui nous révèle le sens d'une pensée sans autre attache que son propre cheminement (c'est précisément ce qui la rend attachante), nous nous sommes attaché en l'occurrence, en essayant de ne pas tomber dans les travers de l'apologie, de retracer l'itinéraire de la vie intellectuelle de Dumazedier et des femmes et hommes qui l'ont côtoyé.

Faire de l'histoire des idées comme faire une biographie intellectuelle demeure un travail de toute première nécessité pour questionner le monde d'aujourd'hui. De plus, chemin faisant, cela nous a permis de questionner avec bonheur nos propres engagements, nos formes de militantisme dans notre vie professionnelle en tant que cadre de l'éducation populaire, fondateur et dirigeant d'un établissement d'enseignement et de pratique artistique. Arrivé au terme de cette recherche en histoire culturelle nous apprécions déjà le fruit de ces richesses accumulées comme un inestimable trésor... et ce n'est qu'un début. « Les grands événements de l'histoire n'étaient pas ce que décidaient d'instituer quelques grands hommes, mais

émanaient plutôt d'une somme considérable de militantisme pratiqué au sein d'organisations populaires. [...] Howard Zinn envisageait l'histoire du point de vue de ceux et celles qu'il appelait « la masse anonyme qui pose les gestes qui font les évènements historiques.<sup>1518</sup> »

Nos conclusions ont fait se rejoindre le linguiste, l'historien et le sociologue, Dumazedier n'était-il pas les trois à la fois ?

---

<sup>1518</sup> Noam Chomsky, *Pour une éducation humaniste*, op. cit., p.107., voir Howard Zinn, *Le XXe siècle américain Une histoire populaire de 1890 à nos jours*, Agone, Marseille - Lux Montréal 2003, Traduit de l'anglais par Frédéric Cotton., 474 p.





# BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

## 1. Inventaire des sources

### 1.1. Archives Primaires (remises par Jean-Pierre Saez et Georges Le Meur)

Archives sonores de Georges Le Meur, 17 cassettes audio indexées de 1 à 17 avec les indications déjà mentionnées sur la jaquette des cassettes. Les verbatim sont écrits dans nos cahiers manuscrits classés en chiffres romains de I à XIII. Un Journal de thèse virtuel de 416 page nous a également suivi, rassemblant de nombreux textes et informations virtuelles.

« *Un peuple une culture* », Manifeste de Peuple et Culture, document original, Imprimé le 15 janvier 1946, sur les Presses Marius Audin, Lyon, 30 p.

Présentation PEC, Novembre 1945, tapuscrit, 20 pages.

Bulletin de liaison PEC N° 1, Janvier 1946, Editorial, Joffre Dumazedier, Tapuscrit de 7 pages

Cahier 1- Juin 1946- Fiche Documentaire N° 8 à 12 PEC

Fiche de lecture *Vers le style du XXe Siècle par l'Equipe d'Uriage*, tapuscrit non daté, 4 p.

Bulletin de liaison PEC N°5, tapuscrit de 4 pages, juin 1946 ? (Non précisé)

Une présentation de stages sur l'entraînement mental de 36 séances par P.L (sans doute Paul Lengrand) avec le logo de PEC et en sous-titre « Stage Ligue de l'Enseignement », Documents PEC, 1 rue du Général Marchand, Grenoble. Janvier 1946.

*Tous les chemins mènent à la culture*, Document A3 plié en quatre volets recto, verso, *La culture une enquête de PEC*, 1946

*Bulletin de liaison PEC* N°15 Août 1947

Recueil relié des *Bulletin de liaison* de PEC, N°20 à 33 de janvier 1948 à Mars 1949, autour de 25 pages par numéro, Directeur Gérant, B. Cacérés, PEC Paris, rue Monsieur - le-Prince (VIe), 300 pages. Imprimerie artisanale Grenoble.

Revue *DOC* à partir du N°2 de 1947 au N°8 1948, cahier d'environ 35 pages (non paginé) édité par Travail et culture et Peuple et culture, devenu *DOC Education populaire* en 1949.

« Les Jeux Olympiques », Plaquette de présentation du Gala olympique du Nouvel an à Chaillot, PEC 1954, 12 p.

« *Affaires Culturelles* », Recueil de Discours des Ministres de la Culture réalisé par LAMENER Zeliger, Le Kiosque, Grenoble 1975 Guy & Jean-Pierre Saez « PEC et le renouveau de l'éducation populaire à la Libération » document CERAT, I.E.P., Grenoble 1989, p.24

Saez Guy et Jean-Pierre : « Peuple et Culture et le Renouveau de l'Éducation Populaire à la Libération », document CERAT, I.E.P., Grenoble Octobre 1989, 36 p.

Archives Nationales Pierrefitte-sur-Seine où sont déposées les archives de Joffre Dumazedier voir les boîtes 1-20130584/1, 1-20130584/99

## 1.2. Archives Peuple et culture

Rapport d'activité de l'AG de 1965.

Joffre Dumazedier, Introduction XXIème AG de PEC (5/6 Mars 1966), *Revue d'Éducation populaire* N° 66, Paris, 2<sup>ème</sup> trimestre 1966. 76p.

Document de travail AG Ext. 11-12 Nov. 1967, *Revue d'Éducation populaire* N°69. 37P.

Benigno Cacérès, *Textes sur l'éducation populaire rassemblés par B. Cacérès*, XXe Congrès PEC Grenoble 1965, Tapuscrit 21 p.

Benigno Cacérès, *Les origines de Peuple et Culture, quarantième anniversaire de PEC, 1945-1985*, Annecy, Novembre 1985. 12 p.

Benigno Cacérès, *Quarantième anniversaire de peuple et culture 1945 – 1985 les origines de peuple et culture Archives PEC*, novembre 1985, 18p.

Cacérès Benigno, *Loisirs et travail Du moyen âge à nos jours*, Paris, Editions du Seuil, 1973, (Peuple et Culture), 250 p.

*La lettre de peuple et culture*, n°12 Fév. 1995, 31p

« Bénigno Cacérès Bâtitteur d'éducation populaire » Supplément à *La lettre de Peuple et Culture* N° 20 1er Trimestre 1999, 35 p.

Jean-Pierre Rioux, « Une nouvelle action culturelle ? L'exemple de Peuple et Culture », pour le Colloque des 4 et 5 décembre 1981 « La France en voie de modernisation 1944-1952 »

Jean-Pierre Saez, « *Entretiens avec B. Cacérès, J. Dumazedier, P. Lengrand, G. Monnet, J. Rovin* », PEC, Grenoble 1986, Histoires et Mémoire, Tapuscrit, 120p. Remis par l'auteur.

Joffre Dumazedier, Compte rendu de l'intervention de Joffre Dumazedier à la journée d'étude organisée par Peuple et Culture, le 21 Avril 1995 » Archives Peuple et Culture. Une séquence très autobiographique p. 41 à 45, intitulée « Développement culturel démocratique à long terme et pouvoir culturel ».

Joffre Dumazedier, « *Réverie testamentaire de Joffre Dumazedier Ussy-sur Marne, projet du 15 Octobre 1991, jour de la mort de Benigno Cacérès, compagnon d'une aventure historique 1942-1967.* » Tapuscrit de 6 pages remis par Paul Savanne.

Compte rendu du Congrès « l'Education populaire aujourd'hui ... Culture et territoire Documents et interventions IV<sup>e</sup> Congrès de Peuple et Culture Montauban 28, 29, 30 Mai 1977. Brochure de PEC (Revue d'éducation populaire) 127 p.

Joffre Dumazedier, « A propos de l'entraînement mental », Royaume du Maroc Ministère de l'éducation nationale, division de la jeunesse et des sports, BEP, 1960, Tapuscrit de 34 p.

Actes colloque Grenoble dans le Vercors les 21 et 22 novembre 1975 (extraits) 10 p.

Joffre Dumazedier, « Pour une sociologie de l'autoformation permanente », *Voies livres s.32*, Lyon Septembre 1993, (Se Former + Pratiques et apprentissage de l'éducation), 28p.

Joffre Dumazedier, « La méthode d'entraînement mental » », *Voies livres s.38*, Lyon Mars 1994, (Se Former + Pratiques et apprentissage de l'éducation), 24p.

Allocution du président de l'université du Québec, Mr Claude Hamel à l'occasion de la remise d'un Doctorat Honoris Causa à Mr Joffre Dumazedier, sous l'égide de l'université du Québec à Trois-Rivières, le 27 novembre 1993, 4 p.

Dumazedier Joffre, « *Un long combat inachevé pour une libre action culturelle démocratique* », tapuscrit 23p. Octobre 1994, Archives Nationales Pierrefitte-sur Seine Boîte 1-20130584/99.

Dumazedier Joffre, *Itinéraires parallèles d'action éducative et de recherche sociologique puis sociopédagogique*, compte-rendu de la journée d'étude du 21 avril 1995, tapuscrit 58p. (archives 50<sup>ème</sup> anniversaire PEC).

Dumazedier Joffre, « Loisir éducation permanente développement culturel » tapuscrit de 20 p. photocopiées, effectuées à la demande de l'Université de Montréal pour le livre de Gaston Pineau. Un document avec de nombreuses annotations de Dumazedier qui nous a été remis par Paule Savanne.

« Bénigno Cacérés Bâtitteur d'éducation populaire » Supplément à *La lettre de Peuple et Culture* N° 20 1er Trimestre 1999, 35 p.

« Du citoyen à la Citoyenneté quelle culture politique ? », IV<sup>ème</sup> congrès Peuple et Culture, Presses Universitaires de Grenoble 1981, 208 p.

« *Pour un renouveau de la pensée sur l'action culturelle* » Actes des Journées d'Etudes des 6/7 juin 1978 avec des interventions de Dumazedier, de Certeau, Gaudibert, Miège, Ion ..., Peuple et Culture, Paris 1978, 112 p.

« *Hommage à Joffre Dumazedier Itinéraire d'un humaniste* », La lettre de PEC N°27, Décembre 2002. Tiré à part. 28 p.

Lettre de JF Chosson aux associations membres de l'Union datée du 20 janvier 1995 (Boîte archive 50<sup>ème</sup> anniversaire de PEC)

Chosson Jean-François, « La saga de l'animation socio-culturelle au ministère de l'agriculture 1965-1985 » Archive ENFA 52p.P 42. Extrait de sa thèse « L'institutionnalisation de

l'utopie : de l'éducation populaire à la mise en place d'un service public d'éducation permanente au ministère de l'agriculture », publié en 1987.

Carton Luc, « Les défis de l'éducation populaire », 58ème Rencontres pour l'avenir de l'éducation populaire, Ministère de la Jeunesse et des Sports, Paris, les 5 et 6 novembre 1998

« *Peuple et Culture 1945-1995, 50 ans d'innovation au service de l'éducation populaire* », Jean-François Chosson (sous la dir.) document PEC Paris, août 1995, 104p. Consultable en ligne : [http://www.peuple-etculture.org/IMG/pdf/pec\\_50\\_ans.pdf](http://www.peuple-etculture.org/IMG/pdf/pec_50_ans.pdf)

### 1.3. Choix de revues sur la culture, les loisirs et l'éducation populaire

Les Cahiers de l'Animation, *L'Education Populaire ou la culture en action, Actes du Colloque d'Avignon* 19, 20, 21 juillet 1996, INJEP Hors-Série n° 5, Marly-le-Roi 1997

Les Cahiers de l'Animation, « *L'espérance contrariée Education populaire et jeunesse à la Libération (1944-1947)* », Acte du colloque des 10, 11, 12 décembre 1985. INEP n° 57-58, Marly-le-Roi 1986.

Poujol Geneviève, (Sous la dir.), *L'Education Populaire au tournant des années 60 Etat Mouvements, sciences sociales*, Marly-le-Roi Document PEC INJEP Revue N°10, mai 1993, 190 p.

*Education Permanente*, N°78-79, Erès Toulouse, Juin 1985, 214p.

*Education Permanente*, « L'autoformation en chantier » N° 122, 1er Semestre 1995. 256p

*Education populaire le tournant des années soixante-dix*, Paris, l'Harmattan 2000, 249p.

« *Education populaire nostalgie ou réalité ?* », *Actes du Colloque 5-6 déc. 1990*, INJEP Marly-Le-Roi 1992.

Revue *Pour* « *Education Populaire, Nouveaux Défis* », *G.R.E.P.*, n°173, Paris, mars 2002

CRITTIQUE, « Bergson en bataille », N° 732, Les Editions de Minuit, Paris, mai 2008

ESPRIT, « *Pour une action personnaliste* », 1er Février 1946, No 119

ESPRIT, « *Le Loisir* », Juin 1959, No 274 (Numéro Spécial), 1150 p.

ESPRIT, « *Quelle culture défendre ?* », No 283 Mars – Avril 2002, 380 p.

ESPRIT, « *Changer la culture et la politique* », 1 - Janvier 1977

« *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier par des membres de l'Internationale situationniste et des étudiants de Strasbourg* » Association Fédérative Générale des Etudiants de Strasbourg (AFGES) 1966, Supplément spéciale N° 16 de « *21-27 Etudiants de France* » [zanzara@squat.net](mailto:zanzara@squat.net) <https://infokiosques.net/zanzara> mise en ligne par Zanzara Athée, janvier 2011 [Consulté le 2/05/14]

« *Anarchie et communisme* » rapport lu par Carlo Cafiero en 1880 à l'occasion du congrès de la Fédération jurassienne de l'A.I.T. (Association internationale des travailleurs) à Chaux-de-Fonds, 1880, Le Révolté, Zanzara athée, mis en ligne mars 2008, <http://www.drapeaunoir.org/italie/cafiero/anarco.html> [Consulté le 1/05/14 ]

« *Adresse aux révolutionnaires d'Algérie et de tout pays* » a été publié dans la revue *Internationale Situationniste* n°10 (Mars 1966), pages 43 à 49.

*Vive la crise ! La grande mutation des années 80, racontée par Yves Montand, Libération*, N° Hors-Série de février 1984 coédité avec Le Seuil, 82p

*L'Humanité Dimanche* « *L'été 1936 comme si vous y étiez* » (numéro spéc.), N° 19, semaine du 13 au 19 Juillet 2006, p.11.

*Marianne* « *1936 Quand la gauche faisait encore rêver Le Front populaire raconté par la presse de l'époque* », Hors-série, mai 2006.

## **2. Bibliographie de Dumazedier**

### **2.1. Livres de Joffre Dumazedier par ordre chronologique**

Dumazedier Joffre, *Regards neufs sur le sport*, ouvrage collectif, Paris, Ed Seuil 1950, 226 p.

Dumazedier Jeanine et Joffre, avec la collaboration de Maurice Baquet et Georges Magnane, *Regard neuf sur les jeux Olympiques*, Paris, Editions du seuil, 1952, (Collection Peuple et Culture), 190 p.

Dumazedier Joffre, *Télévision et éducation populaire les télé-clubs en France*, Paris, Unesco, 1955, (La presse, le film et la radio dans le monde d'aujourd'hui), 283 p.

Dumazedier Joffre, *Vers une civilisation du loisir ?* Paris, Editions du Seuil (1ère édition 1962), 1972, 309 p.

Dumazedier Joffre et Hassenforder Jean, *Eléments pour une sociologie comparée de la production, la diffusion et l'utilisation du livre*, Paris, Bibliographie de la France, 1962, 100p. (Lecture, loisir et éducation), 100 p.

Dumazedier Joffre, Aline Ripert, *Le loisir et la Ville, Loisir et culture*, Paris, Editions du Seuil, 1966, 397 p.

Dumazedier Joffre, *Réflexion sur l'entraînement mental*, La Haye- Paris, PEC, 1963, (Fiche Méthodes). 29 p.

Dumazedier Joffre, Maurice Imbert, et la collaboration de Jean Duminy et Claire Guinchat, *Espace et loisir dans la société française d'hier et de demain*, Paris, Centre de recherche d'Urbanisme, CRU, Tome I : *L'Expansion des loisirs en France*, 257 p., Tome II : *L'Espace de loisir et l'évolution des normes d'équipement*, 203 p.

Dumazedier Joffre et Claire Guinchat, *La sociologie du loisir Tendances actuelles de la recherche bibliographique (1945-1965)*, La Haye- Paris Mouton & Co., 1969 (Avec le concours financier de l'UNESCO), 127p.

Dumazedier Joffre, *Sociologie Empirique du Loisir critique et contre-critique de la civilisation du loisir*, Paris, Editions du Seuil, 1974, (Collection Sociologie), 270 p.

Carisse Colette, Dumazedier Joffre, *Les femmes innovatrices Problèmes post-industriels d'une Amérique francophone : le Québec*, Paris, Editions du Seuil, 1975, (Collection Sociologie) 286p.

Dumazedier Joffre, Nicole Samuel, *Le loisir et la Ville, Société éducative et pouvoir culturel*, Paris, Editions du Seuil, 1976, (Collection Sociologie) 298 p.

Dumazedier Joffre, *Révolution Culturelle du temps libre 1968-1988*, Paris, Editions Méridiens Klincksieck, 1988, (Sociétés), 312 p.

Dumazedier Joffre en collaboration avec Eric Donfu *La Leçon de Condorcet Une conception oubliée de l'instruction pour tous nécessaire à une république (Célébration du bicentenaire, journée du 8 décembre 1992, Paris Sorbonne)*, Paris, L'Harmattan, 1994, (Col Série Références), 206 p.

Dumazedier Joffre, *Penser l'autoformation Société d'aujourd'hui et pratiques d'autoformation*, Lyon, Chronique Sociale, 2002, 172 p.

Dumazedier Joffre, *Vers une civilisation du loisir ? Introduit par un entretien avec Edgar Morin*, Paris, MkF Editions, (les essais médiatiques) 2018, 239 p.

## **2.2. Sélection d'articles de Joffre Dumazedier par ordre chronologique**

Dumazedier Joffre, « *Réalité du loisir et idéologies* », in *Esprit*, p. 866 à 893, « *Le Loisir* », Numéro spécial, Juin 1959, No 274, 1150 p.

Dumazedier Joffre, « *Le concept de développement culturel* », in *L'expansion de la recherche scientifique*, 21, Déc. 1964. N° spécial : *Des chiffres pour la Culture*, pour l'annonce du Colloque organisé à Bourges avec PEC, du 2 au 4 Nov 1964 sur le thème : recherche scientifique et développement culturel.

Dumazedier Joffre, « *David Riesman et la France, 1953-1985* », in *Revue française de sociologie* N° 6 Mars 1965, pp. 378-382.

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc\\_0035-2969\\_1965\\_num\\_6\\_3\\_6448](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1965_num_6_3_6448) [Consulté le 8/2/15]

Dumazedier Joffre, « *Lettre à un étudiant révolutionnaire* », in *Esprit*, N° Aout/Septembre 1968, p.61 à 80, N°spécial " *La révolution suspendue* ".

Dumazedier Joffre, « *L'école et l'éducation permanente Quatre Etudes* » Publié par l'organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, UNESCO, Paris 1972, Introduction Joffre Dumazedier, pp. 9 à 99.

Joffre Dumazedier : « *Toute réforme de la société ignorant les structures et les valeurs du loisir ne peut qu'aller à l'échec* » 909F *Le journal La Croix*, samedi 10 Novembre 1973, p8.

Dumazedier Joffre, Hassenforder Jean, Samuel Nicole, « *Le loisir et la ville* », in *Revue française de pédagogie*, volume 40, 1977. pp. 57-61.

[http://www.persee.fr/doc/rfp\\_05567807\\_1977\\_num\\_40\\_1\\_2110\\_t1\\_0057\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/rfp_05567807_1977_num_40_1_2110_t1_0057_0000_2)

[Consulté le 30/9/2015]

Dumazedier Joffre, « *Les athlètes sont-ils propriétés d'Etat ?* » in *Esprit*, N°1 Janvier 1977, p83 à 89.

Dumazedier Joffre, « *La société éducative et ses incertitudes* », in *Revue Education Permanente* N° 44 Octobre 1978, pp. 5-14.

Dumazedier Joffre, « *Echange et projets, La révolution du temps choisi* » in *Revue française de sociologie* N° 22 Février 1981, pp. 273-277. [http://www.persee.fr/doc/rfsoc\\_0035-2969\\_1981\\_num\\_22\\_2\\_3419](http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1981_num_22_2_3419) [Consulté le 23/09/2015]

Dumazedier Joffre, « *Renouveau de l'éducation populaire à la Libération : les antécédents-1941-1944- de la création de Peuple et Culture* », in *Education permanente* n°62-63, 1982

Dumazedier Joffre, « *Le Ministre du Temps Libre n'est pas le Père Noël !* », in *Les Cahiers de l'Animation* n°35, 4ème trimestre 1982, INJEP, Paris 1982

Dumazedier Joffre, « *Lettre à l'Express* » in *Esprit*, N°5, 1981, p. 39-40.

Dumazedier Joffre, « *Poujol (Geneviève) L'éducation populaire : histoires et pouvoirs* » in *Revue française de pédagogie*, volume 65, 1983 pp. 86-89.

[http://www.persee.fr/doc/rfp\\_05567807\\_1983\\_num\\_65\\_1\\_2315\\_t1\\_0086\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/rfp_05567807_1983_num_65_1_2315_t1_0086_0000_2) [Consulté le 7/6/16]

Dumazedier Joffre, "*Paul Lazarsfeld, fondateur d'une multinationale scientifique*".

In : *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 55, novembre 1984. Les philosophes et la politique. pp. 49-53. <https://doi.org/10.3406/arss.1984.2239> [Consulté le 21 Mars 2021]

Dumazedier Joffre, « *Maffesoli Michel, La connaissance ordinaire : précis de sociologie compréhensive* », *Revue française de sociologie* N°28-1, 1987. pp. 184-187.

[http://www.persee.fr/doc/rfsoc\\_00352969\\_1987\\_num\\_28\\_1\\_2386](http://www.persee.fr/doc/rfsoc_00352969_1987_num_28_1_2386) [Consulté le 23/09/15]

Dumazedier Joffre, « *Benigno Cacérés ou les deux rivages* » *Esprit*, Février, 1992

Dumazedier Joffre, « *Pour une sociologie de l'autoformation permanente* », *Se former+ : Pour apprendre et comprendre l'éducation et la formation*, Bimestriel, Septembre 1993. 17p

Dumazedier Joffre, « *La méthode de l'entraînement mental* », *Se former+ : Pratiques et apprentissages de l'éducation*, Bimestriel, Mars 1994. 17p

Dumazedier Joffre, « *L'exemple de Jean Hassenforder dans les sciences de l'éducation* », *Perspectives documentaires en éducation*, n° 42, 1997

Dumazedier Joffre, « *L'ambition de culture populaire : un projet inachevé* », *Cahiers de l'animation*, N°55, 1986, pp 109-130.



Dumazedier Joffre, « Pronovost Gilles, *Sociologie du temps* » *Revue française de sociologie*, 1997, 38-3.

Dumazedier Joffre, Maurice Baquet, « *Textes à relire... Regards neufs sur le sport* », *EPS et Société* info n°24

Dumazedier Joffre, « Besnard Pierre, *L'animateur socio-culturel, une profession différente* », *Revue française de sociologie*, 1984, 25-2. pp. 300-304 : [http://www.persee.fr/doc/rfsoc\\_0035-2969\\_1984\\_num\\_25\\_2\\_3802](http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1984_num_25_2_3802) [ Consulté le 02/05/16]

Dumazedier Joffre, in *L'univers des loisirs*, Fernand Comte, Jean-Jacques Luthi, Gaston Zanarini (coord.), Letouzey & Ané, éditeurs, Paris 1990, préface Dumazedier, encyclopédie publiée avec le concours du Centre national des Lettres, 1538 p.

### 2.3. Ouvrages collectifs autour de Joffre Dumazedier

Green Anne-Marie, (sous la dir.). *Les métamorphoses du travail et la nouvelle société du temps libre Autour de Joffre Dumazedier*, Paris, L'Harmattan, (Logiques sociales), 2000, 282 p.

Le Meur Georges, (sous la dir.). « *Construire ma recherche, Joffre Dumazedier chercheur-accompagnateur* », *Chroniques Sociale*, Lyon, Juin 2005, 246 p.

Pronovost Gilles, (sous la dir.), Claudine Attias-Donfut et Nicole Samuel, « *Temps libre et modernité Mélanges en l'honneur de Joffre Dumazedier* », Presses de l'Université du Québec, L'Harmattan, Montréal 1993, 404p.

Gisors Marie Odile de, Joffre Dumazedier, *Nos lettres tissent un chemin, L'harmattan, Paris 2007*, (Histoires de vie & formation), 134 p.

### 2.4. Archives visuelles et sonores

*Les dieux du stade* film de Léni Riefenstahl, Jeux Olympique de 1939.

*Olympia 52*, film documentaire réalisé en juin 1952, pour les Jeux Olympiques à Helsinki par Chris Marker. Le nom de Dumazedier y était affublé du titre humoristique de : *responsable de la direction sportive*, il y a surtout fait l'essentiel des textes.

*Joffre Dumazedier Itinéraire d'un humaniste* Montage vidéo qui nous a été généreusement réalisé en hommage à Dumazedier au moment de sa mort en 2002 (Archives PEC)

« Les français qui ont choisi Hitler » Film, écrit et réalisé par Christophe Weber, France 3, 2009, <http://www.youtube.com/watch?v=I2Ry-bsx2E8>

*Culture 1959-2009*, Ministère de la Culture, Comité d'Histoire, coffret CD audio « la culture en débat » et DVD, INA « *50 ans 50 films* », Paris 2009

### 3. Bibliographie thématisée

#### 3.1. Ouvrages théoriques et génériques

*Album André Breton Iconographie choisie et commentée par Robert Kopp*, Gallimard, Paris 2008, (Bibliothèque de la pléiade), 330 p., p. 110.

Angenot Marc, *L'histoire des idées Problématiques, objets, concepts, méthodes, enjeux, débats*, Presses Universitaires de Liège, 2014, 394 p.

Angenot Marc, *Les grands récits militants des XIXème et XXème siècles*, Paris, L'Harmattan, 2000, 219 p.

Aron Raymond, *Mémoires 50 ans de réflexion politique*, Paris, Julliard, 1983, 778 p.

Aron Raymond, *Le Spectateur engagé Entretiens avec Jean Louis Missika et Dominique Volton*, Paris, Fallois, 2004 (*Le livre de poches, références*), 468 p.

Aron Robert, Dandieu Arnaud, *Le cancer américain*, Editions l'Age d'Homme, Lausanne 2008, (Classique de la pensée politique), 137p.

Bachelard Gaston, *La formation de l'esprit scientifique Contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, Librairie Philosophique Jean Vrin, 1938, 15ème tirage, 1993 (édition de poche), 256 p.

Barthes Roland, *Mythologies*, Editions du Seuil, Paris 1957, (Points Essais), 274 p.

Baudrillard Jean, *La société de consommation*, Denoël, Paris 1970, (Folio Essais), 318 p.

Bergson Henri, *Matière et mémoire Essais sur la relation du corps à l'esprit*, Paris, Editions Flammarion, 2012 (GF), 352 p.

Besse Laurent, « *Les MJC de l'été des blousons noirs à l'été des Minguettes 1959-1981* », Presses universitaires de Rennes, coll. Histoire, 2008. (Version condensée de la thèse), 391 p.

Bourdieu Pierre et Jean-Claude Passeron, *Les héritiers les étudiants et la culture*, Les Editions de Minuit, Paris 1964, 189p.

Bourdieu Pierre et Jean-Claude Passeron, *La reproduction*, Les Editions de Minuit, Paris 1970, (Le sens commun), 279 p.

Bourdieu Pierre et Luc Boltanski : La production de l'idéologie dominante. In : Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 2, n°2-3, Juin 1976.

Bourdieu Pierre et Chartier Roger *Le sociologue et l'historien*, Paris, Agone & Raisons d'agir, 2010, (Banc d'essais), 104p. Interview, ou plutôt entretiens réalisés par l'historien Roger Chartier, pour les émissions *A voix nue de France Culture*, en 1988.

Bourdieu Pierre, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Editions Raisons d'agir, 2004, 142p.

Bourdieu Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Editions du Seuil, 1997, 391p. (Points, Essais).

- Bourriau Jean-Pierre, *L'Éducation Populaire réinterrogée*, Paris, L'Harmattan, 1997, 349 p.
- Calvez Jean-Yves, *La pensée de Karl Marx*, Paris, Edition du Seuil, 1970, Edition revue et abrégée, (Politique), 382 p.
- Castan Félix-Marcel, « *Manifeste Multiculturel (et anti-régionaliste)* », Montauban, Cocagne, 1984, 164 p.
- Caune Jean, *La culture en action De Vilar à Lang : le sens perdu*, Grenoble PUF, 1999, 376p.
- Charle Christophe et Laurent Jeanpierre (sous la direct.), *La vie intellectuelle en France II. De 1914 à nos jours*, Editions du Seuil, Paris 2016. 911p, p.210.
- De Certeau Michel, *La culture au pluriel*, Paris, Editions du Seuil, 1993, 232 p.
- De Certeau Michel, *La faiblesse de croire*, Paris, Editions du Seuil, 1987, (Points Politique), 320 p.
- Ducomte Jean Michel, Martin Jean Paul, Roman Joël, *Anthologie de l'éducation populaire*, Toulouse Editions Privat, 2013, (Le Comptoir des Idées), 390 p.
- Delors Jacques, « *L'éducation, un trésor est caché dedans, Rapport à l'Unesco de la Commission internationale sur l'éducation pour le vingt et unième siècle* » éditions UNESCO (L'éducation en devenir) Première édition publiée en 1996 par les Éditions Odile Jacob et par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture. 265 p.
- Chaubet François, *Histoire intellectuelle de l'entre-deux-guerres Culture et politique*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2006, 380 p.
- Chombart de Lauwe Paul Henry, *Un anthropologue dans le siècle*, Entretiens avec Thierry Paquot en collaboration avec Sylvie Tailland, Paris, Descartes & Cie, 1996, (Les Urbanités), 324p.
- Chomsky Noam, *Raison & liberté Sur la nature humaine, l'éducation & le rôle des intellectuels*, Marseille Agone, 2010, (Banc d'essais), 400 p.
- Chomsky Noam, *Pour une éducation humaniste*, Paris, Editions de l'Herne, 2010, 2012, 2020, (Carnets), 110p.
- Deleuze Gilles Guattari Felix, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris 1995, Les Editions de Minuit, (Reprise), 220 p.
- Dosse François, *Le pari biographique Ecrire une vie*, Paris, La Découverte/Poche, 2011, 480 p.
- Dosse François, *Gilles Deleuze Félix Guattari Biographie Croisée*, Paris, La Découverte (Poche), Paris 2009, 644 p.
- Duby Georges (sous la direction), *Histoire de la France les temps nouveaux de 1852 à nos jours*. Larousse Paris, 1987, (Référence Larousse Histoire), 685 p.
- Durkheim Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 1963, (15ème édition), 149 p.

Durkheim Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse* Présenté par Michel Maffesoli, Paris, CNRS Edition, 2007, (Biblis), 638 p.

Élias Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, (Agora), 510 p.

Élias Norbert, *J'ai suivi mon propre chemin. Un parcours dans le siècle, propos autobiographiques Respect et critique, discours de réception du prix Adorno*, Paris, Les Editions Sociales, 2016, Traduit de l'Allemand et présenté par Antony Burlaud, (Les Parallèles/Biographie), 124 p.

Faure Edgar (dir.) *Apprendre à être*, Paris, Fayard UNESCO, 1972 (Le Monde sans frontière). 368 p.

Fourel Christophe, (Sous la dir.), *André Gorz en personne, Lormont*, Editions Le bord de l'eau, 2013, (La bibliothèque du Mauss), 132 p.

Fourel Christophe & Caillé Alain, (Sous la dir.), *Le Moment Gorz André Gorz en personne Sortir du capitalisme : le scénario Gorz, Lormont*, Editions Le bord de l'eau, 2017, (La bibliothèque du Mauss), contient le film DVD « *Le travail demain* », 361 p.

Froment Mireille, Caillot Michel, Michel Roger (Sous la dir.), *30 Ans de Science de l'Education à Paris V*, Paris, PUF, 2000. (Education et formation Pédagogie théorique et critique), 194 p.

Foucault Michel, *Histoire de la sexualité III Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984, (Collection Tel), 336 p.

Garrigou Alain « *N. Elias et E. Dunning, Sport et civilisation. La violence maîtrisée.* », *Politix*, vol. 8, n°30, Deuxième trimestre 1995. pp. 203-206, 1995  
[http://www.persee.fr/doc/polix\\_0295-2319\\_1995\\_num\\_8\\_30\\_2075](http://www.persee.fr/doc/polix_0295-2319_1995_num_8_30_2075) [Consulté le 17/12/2016 ]

Gentil Geneviève et Poirrier Philippe (Textes réunis et présentés par) « *La Politique Culturelle en débat Anthologie, 1955-2005* », Paris, La documentation Française, (Comité d'histoire du Ministère de la Culture), 2006

Giraud Claude, « *Histoire de la sociologie* », Paris, PUF, 1997, (*Que sais-je ?*), 128 P.

Gros Guillaume, « Philippe Ariès, entre traditionalisme et mentalités. Itinéraire d'un précurseur », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2006/2 N°90, p. 121-140.  
<https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2006-2-page-121.htm>  
[consulté le 29/12/20].

Gurvitch Georges, « *Dialectique et sociologie* », Paris, Flammarion, 1962, 312p.

Gurvitch Georges. Mon itinéraire intellectuel ou l'exclu de la horde. In : *L'Homme et la société*, N.1, 1966. pp. 3-12.1966. [http://www.persee.fr/doc/homso\\_0018-4306\\_1966\\_num\\_1\\_1\\_944](http://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1966_num_1_1_944) [Consulté le 16/10/2015 :]

Guy-Grand Georges, *La pensée de Proudhon*, Paris, Bordas, 1947, 230p.

Halbwachs Maurice, « *Max Weber : un homme, une œuvre* », *Annales d'histoire économique et sociale*, 1<sup>ère</sup> année, N. 1, 1929. pp. 81-88. [http://www.persee.fr/doc/ahess\\_0003-441x\\_1929\\_num\\_1\\_1\\_1043](http://www.persee.fr/doc/ahess_0003-441x_1929_num_1_1_1043) [Consulté le 15/10/15 ]

Heinich Nathalie, *Des valeurs Une approche sociologique*, Paris, Gallimard, 2017. (Bibliothèque des Sciences Humaines), 405 p.

Heinich Nathalie, *Pourquoi Bourdieu*, Paris, Gallimard, 2007, (le débat), 188 p.

Heinich Nathalie, *La sociologie de Norbert Elias*, Paris, Editions La Découverte & Syros, 2002, (Repères Sociologie), 122 p.

Illich Ivan & Caylet David, *La corruption du meilleur engendre le pire Entretiens traduits de l'américain par Daniel De Bruycker et Jean Robert*, Arles, Actes Sud, 2007, 346 p.

Jankélévitch Vladimir *Henri Bergson*, Paris, PUF, Les Grands Penseurs, 1959, 300 p.

Jeanson Francis, *Sartre dans sa vie*, Paris, Seuil, 1974, 298 p.

Kupiec Anne, *Karl Mannheim Idéologie, utopie et connaissance*, Paris, Editions du félin, 2006, (Les marches du temps), 164p.

Lacouture Jean, *Malraux, une vie dans le siècle*, Paris, Editions du Seuil, 1973, (Points Histoire), 446 p.

Lahire Bernard, « *Entre sociologie de la consommation culturelle et sociologie de la réception culturelle* », *Idées économiques et sociales* 2009/1 (N° 155), p. 6-11.

Laurent Jeanpierre, « *Adieu aux structures et à la dialectique. La pensée des sciences sociales aux colloques de Cerisy après Mai 1968* ». *Politique, culture, société*, n° 20, mai-août 2013 [en ligne, [www.histoire-politique.fr](http://www.histoire-politique.fr) ]

Lazarsfeld Paul, *Qu'est-ce que la sociologie ?* Paris, Gallimard, Unesco, 1970, (Idées Nrf), 252p.

Lefebvre Henri, *Pour connaître la pensée de Marx*, Paris, Bordas 1955, 280 p.

Lefebvre Henri, *La vallée de Campan Etude de sociologie rurale*, PUF, Paris 1963. 220 p.

Lefebvre Henri, *Pyrénées*, CAIRN éditions Pau 2000, (Lieux de mémoire pyrénéens) 204 p.

Le Strat Pascal-Nicolas, *Une sociologie du travail artistique, Artiste et créativité diffuse*, Paris, L'Harmattan, 1998.

*L'Histoire et ses méthodes*, Paris, Editions Gallimard, 1961, Encyclopédie de la Pléiade, 1771p.

Macé Marielle, *Styles Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, Paris 2016, 355 p. (NRF Essais), 355 p.

Maffesoli Michel, *Le temps des tribus Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*. Paris, Méridiens Klincksieck, 1988, (Livre de Poche, biblio essais), 284 p.

Mannheim Karl, *Idéologie et utopie*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2006, Préface Wolf Lepenies, 272 p.

Mannheim Karl, *Le problème des générations*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2006, Préface Wolf Lepenies, 272 p.

Mannheim Karl, *La pensée conservatrice*, Trocy-en-Multien, Editions de la revue Conférence, 2006, Préface Wolf Lepenies, (Choses Humaines) 151 p.

Martin Laurent, *L'enjeu culturel Le rôle d'Augustin Girard et du Service des études et recherches dans la réflexion internationale sur la politique culturelle, 1963-1993*, Paris, La Documentation Française, 2013, (Comité d'histoire du ministère de la culture et de la communication), 432 p.

Martin Laurent, *Le Canard enchaîné ou les Fortunes de la vertu Histoire d'un journal satirique 1915-200*, Paris, Flammarion, 2001, 730 p.

Marx Karl, *Grundrisse 1. Chapitre de l'argent.*, Paris, Editions Anthropos, 1968, (10-18) 317p.

Masson Philippe. La fabrication des Héritiers. In : Revue française de sociologie, 2001, 42-3. pp. 477-507; [https://www.persee.fr/doc/rfsoc\\_0035-2969\\_2001\\_num\\_42\\_3\\_5371](https://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_2001_num_42_3_5371) , p.14/34, fichier PDF de 34 pages, [consulté le 23/04/2018].

Mendras Henri, *Comment de venir sociologue Souvenirs d'un vieux mandarin*, avec la collaboration de Patrik Le Galès et Marco Oberti, Arles, Actes Sud, 1995, 334p.

Meirieu Philippe, « *Un nouvel art d'apprendre ?* », conférence de clôture et débat Rencontres à la Cité des Sciences de la Villette, Paris 1999, 20p

Moulinier Pierre, *Les politiques publiques de la culture en France*, PUF. Paris 2001, (Que sais-je ?), 128 p.

Moulinier Pierre, « *Politique culturelle et décentralisation* », Paris, CNFPT, 1995, 303 p.

Noiriel Gérard, *Une histoire populaire de la France de la guerre de Cent Ans à nos jours*, Marseille Agone, Marseille, 2018, 829 p.

Ory Pascal, *La culture comme aventure Treize exercices d'histoire culturelle*, Paris, Editions Complexe, 2008, 300 p.

Ory Pascal, Sirinelli Jean-François, *Les intellectuels en France De l'affaire Dreyfus à nos jours* Paris, Perrin, 2004, 435 p.

*Penser avec l'Entraînement Mental Agir dans la complexité Ouvriers de l'Entraînement Mental*, Préface Philippe Meirieu, Lyon, (Chronique Sociale), Novembre 2003, 246 p.

*Education populaire une utopie d'avenir*, Coordonné par l'équipe de Cassandre/Horschamp à partir des enquêtes réalisées par Franck Lepage, Paris, Les Liens qui Libèrent Cassandre/Horschamp, 2012

Pistoletto Michelangelo, *Omnithéisme et Démocratie*, Arles, Actes Sud, Avril 2013, 57 p.

- Poirier Jean (Sous la dir.), *Histoire Des Mœurs II Modes et Modèles*, Paris, Editions Gallimard, 1991, (Encyclopédie de la Pléiade), 1660 p.
- Poujol Geneviève et Romer Madeleine, *Dictionnaire biographique des militants XIX-XX siècles de l'éducation populaire à l'action culturelle*, Paris Edition L'Harmattan, 1996, 411 p.
- Ricœur Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Editions du Seuil, Paris 2000, (Points Essais), 689 p.
- Ricœur Paul et Delors Jacques, (sous la présidence) *Emmanuel Mounier L'actualité d'un grand témoin, Actes du Colloque tenu à l'UNESCO (5/6oct.2000) Tome 2*, Paris, Parole et Silence, 2006, (Edité par Guy Coq Président de l'association des amis d'Emmanuel Mounier) 644 p.
- Rioux Pascal (Sous la dir.), *Les populismes*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques et Perrin, 2007, (Tempus), 436 p.
- Roudet Bernard (Sous la dir.), *Vers une recomposition de l'Education Populaire* » JP Saez, Des jeunes et des associations, Paris, L'Harmattan, 1996
- Saez Jean-Pierre (Sous la dir.), *Identités culturelles et territoires*, Paris, Desclée de Brouwer, 1995, 217 p.
- Sorel Maryvonne (Sous la dir.) *Pratiques nouvelles en éducation et en formation*, L'Harmattan, Paris, 1994 (Série Références).
- Richez Jean-Claude, « *L'INJEP et l'éducation populaire, dans toutes leurs histoires* », *Vie sociale* 2009/4 (N° 4), p. 19-45.
- Roche Pierre, in *L'Humanité* « 1947, le plan Langevin-Wallon pour une école de justice et d'émancipation » du Vendredi, 16 Juin, 2017 <https://www.humanite.fr/1947-le-plan-langevin-wallon-pour-une-ecole-de-justice-et-demancipation-637461>, [consulté le 23/02/2019].
- Roger Philippe, « *Bergson en bataille* », *Critique* 2008/5 (n° 732), p. 355-355.
- Roy Delphine, L'évolution des temps sociaux à travers les enquêtes « Emploi du temps », *Informations sociales*, mars 2009 (n° 153), p. 8-11. <http://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2009-3-page-8.htm> [Consulté le 5/3/16 :]
- Saez Jean-Pierre, « *Démocratisation / Démocratie de la Culture éléments de débat* », *Revue de l'Observatoire des Politiques Culturelles*, Grenoble avril 2000.
- Singly François (de), *Durkheim*, Université Paris Descartes, le 12 mai 2012, discours *Cérémonie de collation des grades de la promotion Emile Durkheim 2011*
- Sansot Pierre, *Les gens de peu*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, (Sociologie d'aujourd'hui), 223 p.
- Sartre Jean-Paul, *Critique de la raison dialectique* précédé de questions de méthode, Tome 1, Théorie des ensembles pratiques, Editions Galimard, Paris 1985, 921p.

Sirinelli Jean-François, *Intellectuels et passions françaises Manifestes et pétitions au XXe Siècle*, Paris Fayard 1990, 365 p.

Urfalino Philippe, *L'invention de la politique culturelle*, Paris, La Documentation Française, 1996, (Comité d'histoire du ministère de la culture) 361 p.

Urfalino Philippe, « *Quelles missions pour le Ministère de la Culture ?* », *Esprit* 1 - Janvier 1977

Van Damme Stephane, « *Comprendre les Cultural Studies : une approche d'histoire des savoirs* », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 2004/5 n°51-4bis. p. 48-58

Voirol Olivier, « *La Théorie critique des médias de l'École de Francfort : une relecture* », *Mouvements*, Janvier 2010 (n° 61), p. 23-32

Waresquiel Emmanuel, (sous la dir.), *Dictionnaire des Politiques Culturelles de la France depuis 1959* », Paris, CNRS Editions-Larousse-Bordas/HER, 2001, 658

Zinn Howard, *Le XXe siècle américain Une histoire populaire de 1890 à nos jours*, Agone, Marseille - Lux Montréal 2003, Traduit de l'anglais par Frédéric Cotton, 474 p.

Zinn Howard, *Désobéissance et démocratie*, Agone, Marseille 2010, (Eléments), Traduit de l'anglais par Frédéric Cotton, 550 p.

Zancarini-Fournel Michelle, *Les luttes et les rêves. Une histoire populaire de la France de 1685 à nos jours*, Editions La Découverte, Paris 2016, 994 p.

## **3.2. Ouvrages des quatre périodes de la thèse**

### **3.2.1. 1ère partie 1915-1945**

France Anatole, *Vers les temps meilleurs Trente ans de vie sociale commentés par Claude Aveline*, I introduction générale 1897-1904. Editions Emile-Paul Frères, Paris 1949, 247 p.

Alain, *Système des beaux-arts*, Paris, Gallimard, 1926, (Idées), 374 p.

Aragon Louis, *Traité du Style*, Paris, Gallimard, 1928, (L'Imaginaire), 236 p.

Aron Robert, Dandieu Arnaud, *Le cancer américain*, Editions l'Age d'Homme, Lausanne 2008, (Classique de la pensée politique), 137p.

Assouline, « Enquête sur un historien condamné pour diffamation », *L'Histoire*, n° 68, juin, 1984, p. 98-101.

Benda Julien, *La trahison des clercs*, Grasset 1927, Paris, Grasset & Fasquelle, 1975, (Les cahiers rouges), 332 p.

Bergson Henri, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF, Copyright 1932, 1946, 340 p.



- Berstein Serge et Winock Michel (*sous la dir.*) *Fascisme français? La controverse*, introduction de Jean Noël Jeanneney, CNRS Editions, Paris 2014, 356p.
- Bitoun Pierre, *Les Hommes d'Uriage*, Paris, Editions la découverte, 1998, 293 p.
- Boudon Raymond, *Durkheim aujourd'hui*, Discours d'ouverture du colloque, Institut de France, Académie des sciences morales et politiques, 4-5 novembre 2008
- Bourdieu Pierre « L'illusion *biographique* », *Actes de la recherche en sciences sociales* Vol. 62-63, juin 1986 p 69-72 [http://www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1986\\_num\\_62\\_1\\_2317](http://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1986_num_62_1_2317) [consulté le 12/05/2016]
- Burrin Philippe, *La dérive fasciste Doriot, Déat, Bergery 1933-1945*, Paris, Editions du Seuil, 1986, (Points Histoire) seconde édition mars 2003, 585 p.
- Busino Giovanni, *Elites et élitisme*, Paris, PUF, 1992, (*Que sais-je ?*), 127 p.
- Chenau Philippe, *Humanisme intégral (1936) de Jacques Maritain*, Les Editions du Cerf, Paris 2006, (Classiques du christianisme), 106p.
- Chaubet François, *Histoire intellectuelle de l'entre-deux-guerres Culture et politique*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2006, 380 p.
- Chantre Benoît, *Péguy point final*, Paris, Editions du Félin, 2014, (Les marches du temps), 152 p.
- Comte Bernard, *Une utopie combattante, L'école des cadres d'Uriage 1944-1942*, Paris, Fayard, 1991, 640 p.
- Comte Bernard, « *L'école d'Uriage, de la formation des cadres à la résistance armée* », in *Les Cahiers de l'Animation* n°49-50 INJEP, Paris 1985
- Delestre Antoine, *Uriage, une communauté et une école dans la tourmente 1940 -1945*, Nancy, Presse Universitaire de Nancy, 1989, 334 p.
- De Man Henri, *Au-delà du marxisme*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1929, 406 p.
- Finkielkraut Alain, *Le mécontemporain Péguy, lecteur du monde moderne*, Paris, Gallimard, 1991, (Folio), 242 p.
- Giono Jean, *Que ma joie demeure extraits*, Paris, Librairie Larousse, 1966 (Nouveaux classiques Larousse) 210 p.
- Guéhenno Jean, *Caliban parle suivi de conversation à l'humain*, Paris, Grasset, 1928, 260 p.
- Guéhenno Jean, *Journal des années noires (1940-1944)*, Paris, Gallimard, 1947, (Le Livre de Poche), 510 p.
- Gurvitch Georges, *Proudhon Sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie*, Paris, PUF, 1965, (Philosophies), 114 p.
- Journal du surréalisme 1918-1939 Texte de Gaëtan Picon* », Editions d'Art Albert Skira, Genève 1976. 229p., p. 76.

Lafargue Paul, *Le droit à la paresse*, (1ère parution 1880), François Maspero, Paris 1965, (Bibliothèque socialiste 5), 80 p.

Lottman Herbert, *La Rive gauche Du front populaire à la guerre froide* », Paris, Editions du Seuil, 1981, (Points), 560 p.

Loubet Del Bayle Jean-Louis, *Les non-conformistes des années 30 Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Editions du Seuil, 1969, 496 p.

Loubet del Bayle Jean-Louis, « *Le mouvement personnaliste français des années 1930 et sa postérité* », *Politique et Sociétés*, vol. 17, n°1-2, 1998, p. 219-237. <http://id.erudit.org/iderudit/040106ar> [Consulté le 22/12/16]

*Manifeste des partis socialistes français et allemand* avait publié simultanément en français et en allemand dans les journaux *L'Humanité* et le *Vorwärts* du 1<sup>er</sup> mars 1913.

Massé Pierre (coord) *Réflexions pour 85*, Paris, La Documentation Française l'essentiel des travaux du « Groupe 1985 » constitué par le Premier Ministre à la fin de 1962 afin d' « Etudier, sous l'angle des faits porteurs d'avenir ce qu'il serait utile de connaître dès à présent de la France de 1985 pour éclairer les orientations générales du Ve Plan ».

Maxence Jean-Pierre, *Histoire de dix ans 1927-1937 Chronique des années trente*, Avant dire de Jean-Luc Maxence, Paris, Editions du Rocher, 2005, 425p. Première édition Gallimard 1939, 425 p.

Mounier Emmanuel, Marcel Péguy, Georges Izard, *La pensée de Charles Péguy*, Paris, Librairie Plon, 1931, 424 p.

Mounier Emmanuel, *La petite peur du XXe siècle*, Paris Editions du Seuil, 1948, 157 p.

Mounier Emmanuel, *Manifeste au service du personnalisme*, Paris, Aubier 1936, (Esprit), 192p.

Mounier Emmanuel, *Le Personnalisme*, Paris, PUF, 1949, (Que sais-je ?), 136 p.

Mounier Emmanuel, *Mounier et sa génération Lettres Carnets et inédits*, Paris, Editions du Seuil, 1956, (Collections "Esprit") Texte réunis sous la direction de Paulette Mounier-Leclercq, 425 p.

Mounier Emmanuel, *Malraux Camus Sartre Bernanos L'espoir des désespérés*, Paris, Editions du Seuil, 1953, 188 p. (Points)

Mounier Emmanuel, *Entretiens 1926-1944*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, Edition établie par B Comte et Y Rouillère avec la collaboration d'E Fouilloux, J Le Goff, JF Petit et M Viella Petit, 192 p.

Mounier Emmanuel, Péguy Marcel, Izard Georges, *La pensée de Charles Péguy*, Paris, Librairie Plon, 1931, 424 p.

Nizan Paul, *Les chiens de garde*, Paris, Editions Agone, 1998, (Eléments), préface Serge Halimi, 175 p.

Ory Pascal, *La belle illusion Culture et politique sous le signe du Front Populaire*, Paris, CNRS Editions, 2016 (Biblis), 1ère Edition Librairie Plon, Paris 1994, 1033 p.

Paxton Robert O., *La France de Vichy 1940-1944*, Paris, Editions du Seuil, 1973, (Points Histoire), 370 p.

Péan Pierre, *La diabolique de Caluire*, Paris, Fayard, 1999, 249 p.

Péguy Charles, *Nous vivons en un temps si barbare*, (Extrait d'un *Cahier de la quinzaine*, publié par Charles Péguy en 1909), Paris, Ed Berg International, 2014, 48 p.

Prost Antoine, Pascal Ory, *Jean Zay 1904-1944 Le ministre assassiné*, Paris, Editions Taillandé, Réseau Canopé, 2015, 156 p.

Semprun Jorge, *L'écriture ou la vie*, Paris, Editions Gallimard, 1994, 398 p.

Serra Maurizio, *Les frères séparées Drieu La Rochelle, Aragon, Malraux face à l'histoire*, Paris, Edition de la Table Ronde, 2011, Traduite de l'italien par Carole Cavalerra, préface Pierre Assouline, 325 p.

Sternhell Zeev, *Ni droite ni gauche, L'idéologie fasciste en France*, Paris, Gallimard, 2012 (Folio Histoire), 1071 p.

Valéry Paul, *Variété III, IV et V*, Paris, Ed Gallimard 2010, [en un volume, 1ère édition III.1936, IV.1938, V.1944], (Folio Essais), 854 p.

Veblen Thorstein, *Théorie de la classe de loisir*, (*The Theory of the leisure class*, 1899 pour la première édition américaine). Paris, Gallimard, 2014. (TEL). Traduit par Louis Evrard, précédé de : *Avez-vous lu Veblen ?* par Raymond Aron, préface de l'édition de 1975, 278 p.

Winock Michel, *Esprit, Des intellectuels dans la cité (1930-1950)*, Paris Editions du Seuil 1975, Paris 1996, (Points Histoire), 504 p.

Zay Jean, « *Souvenirs et solitude précédé de Jean Zay ministre de l'intelligence française, de Patrick Pesnot*, Editions de l'Aube, (Collection l'Aube document édité par Jean Viard), préface PM France, Paris 2004, 384 p.

### 3.2.2. 2ème partie 1945-1967

Bernstein Serge et Winock Michel (Sous la dir.) *Fascisme français ? La controverse*, introduction de Jean Noël Jeanneney, Paris, CNRS Editions, 2014, 356 p.

Bolle De Bal Marcel, « *Georges Friedmann, père-fondateur d'une "autre" sociologie* » *Cahiers internationaux de sociologie*, 2004/1 (n° 116), p. 55-76. <http://www.cairn.info/revue-cahiers-internationaux-de-sociologie-2004-1-page-55.htm> . [Consulté le 7/3/16]

Bourdieu Pierre et Passeron Jean-Claude, *Les héritiers les étudiants et la culture*, Paris, Les Editions de Minuit, 1964, (Le sens commun), 189 p.

Cacérés Benigno, *Le président*, Paris, Editions Peuple et Culture, 1957, 162 p.

- Cacérés Benigno, *Les deux rivages, Itinéraire d'un animateur d'éducation populaire*, Paris, François Maspero, 1982, 159 p.
- Cacérés Benigno, *Regards neufs sur les autodidactes*, Paris, Editions du Seuil, 1957, (Peuple et Culture), 250 p.
- Cacérés Benigno, *Regards sur le mouvement ouvrier*, Textes assemblés par Benigno Cacérés et Christian Marker, Paris, Editions du Seuil, 1951, (Peuple et Culture), 256 p.
- Cacérés Benigno, *Histoire de l'Education Populaire*, Paris, Editions du Seuil, 1954, 253 p.
- Cacérés Benigno, *L'espoir au cœur*, Paris, Editions du Seuil, 1967, 172 p.
- Charpentreau Jacques et René Kaës, *La culture populaire en France*, Paris, Les Editions Ouvrières, 1962, (Vivre son Temps), 206 p.
- Comte Bernard, *Une utopie combattante, L'école des cadres d'Uriage 1944-1942*, Paris, Fayard, 1991, 640 p.
- Corbin Alain, *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995, (Champs histoire), 626p.
- Debord Guy, « *Sur l'emploi du temps libre* » a été publié dans la revue *Internationale Situationniste* n°4 (juin 1960), pages 3 à 5.
- Debord Guy, « *Thèses sur la révolution culturelle* » ont été publiées dans la revue *Internationale Situationniste* n°1 (juin 1958), pages 20-21.
- Delmas Corinne, « *Karl Mannheim, Idéologie et Utopie* », *L'Homme*, 189 | 2009, EHESS, mis en ligne le 19 mai 2009, <http://lhomme.revues.org/21203> [consulté le 10 janvier 2016]
- Dunoyer de Segonzac Pierre, *Le vieux chef mémoires et pages choisies*, Editions du Seuil, Paris 1971, 254p.
- Charpentreau Jacques et René Kaës, *La culture populaire en France*, Paris, Les Editions Ouvrières, 1962, (Vivre son Temps), 206 p.
- Domenach Jean-Marie, *Emmanuel Mounier par lui-même*, Paris, Editions du Seuil, 1972 (Ecrivain de toujours), 189 p.
- Farault Julien, « *Regard neuf sur Olympia 52 ou l'histoire du premier long métrage de Chris Marker* », Réflexion sur le sport, in *Revue INSEP* N°6, juillet 2013 p.46 à 81.
- Friedmann Georges, *Le travail en miettes*, Paris, Editions Gallimard, 1964, (Idées), 374 p.
- Friedmann Georges, *Où va le travail humain ?*, Paris, Editions Gallimard, 1963, (Idées), 386 p.
- Friedmann Georges, *La Puissance et la Sagesse*, Paris, Editions Gallimard, 1970, (NRF) 506 p.
- Gadoffre Gilbert (sous la dir.), *Vers le style du XXe siècle par l'équipe d'Uriage*, Editions du Seuil, Paris 1945, (La condition humaine), 268 p.
- Gadoffre Gilbert, *Un humanisme révolutionnaire, entretiens avec Alice Gadoffre-Staath*, Paris, Editions Créaphis, 2002, 272 p.

Girard Augustin, Geneviève Gentil, 1959-1969 *André Malraux, Ministre*, Comité d'histoire du Ministère de la Culture, La Documentation Française, Paris, 1996, 522p.

Greilsamer Laurent, *Hubert Beuve-Méry*, Paris, Editions Fayard, 1990.

Guéhenno Jean, *Carnets du vieil écrivain*, Paris, Grasset, 1971, (Le Livre de Poche), 220 p.

Isambert-Jamati Viviane, *L'industrie horlogère dans la région de Besançon*, étude sociologique. PUF, Paris 1955, 118p.

Kupiec Anne, « *Karl Mannheim, l'utopie et le temps. Brève anthologie* », *Mouvements*, 2006/3 (no 45-46), p. 87-97. <http://www.cairn.info/revue-mouvements-2006-3-page-87.htm> [Consulté le 18/10/16]

Lacroix Jean, « *Personnalisme, Marxisme, Anarchisme* », *Esprit*, 1970

Lacroix Jean, « *Mounier éducateur* », *Esprit*, N° Spécial Emmanuel Mounier, Décembre 1950, N° 12.

Lacroix Jean, *Marxisme, Existentialisme, Personnalisme Présence de l'Eternité dans le Temps*, Paris, PUF, 5ème Edition, 1962, 124 p.

Lacroix Jean, *L'Échec*, Paris, PUF, 1964, 120 p.

Lefebvre Henri, *Critique de la vie quotidienne I Introduction*, Paris, L'Arche, 1958, nouvelle édition Février 2009, 259 p.

Lefebvre Henri, *L'irruption de Nanterre au sommet*, édition originale Paris, Anthropos, 1968, Editions Syllepse 1998, 185 p.

Lefebvre Henri *La vie quotidienne dans le monde moderne*, éditions Paris, Gallimard, 1968, (Idées NRF), 376 p.

Lepage Franck, *L'Éducation populaire, Monsieur, ils n'en ont pas voulu... Inculture(s) I*, Mons Belgique, Editions du Cerisiers, Janvier 2013, 112 p.

Mannheim Karl, *Freedom, Power & democratic planning*, New York, Oxford University Press, 1950, 384 p.

Morin Edgar, « *Autocritique* », Editions du Seuil, Paris 1975, (Politique), Livre écrit en 1958, 255 p.

Mounier Emmanuel, *Introduction aux existentialismes*, Paris, Gallimard, 1962, (Idées), 191 p.

Perec Georges, *Les choses*, Julliard, Paris, 1965, (Pocket) Août 2016, 157p.

Perec Georges, *Entretiens, conférences, textes rares, inédits*. Textes réunis, présentés et annotés par Mireille Ribière avec la participation de Dominique Bertelli. Edition JOSEPH K, Paris 2019. 1081p.

Picon Gaëtan, *Malraux, Paris*, Editions du Seuil, 1953, imprimé en 1976, (Ecrivains de Toujours), 190 p.

Riesman David, avec la collaboration de Reuel Denney, Nathan Glaser, *La foule solitaire Anatomie de la société moderne*, Préface d'Edgar Morin, Arthaud, Paris 1964, 4e éditions, 15e mille, 380 p.

Rovan Joseph, *Une idée neuve : la démocratie*, Editions du Seuil, Paris 1961. 206 p.

Samuel Nicole avec la collaboration de Romer Madeleine, *Le Temps Libre : un Temps Social*, Paris, Librairie des Méridiens, Klincksieck et Cie, 1984, 208 p.

Tétard Françoise, *Les affaires culturelles au temps d'André Malraux 1959-1969, Actes journées d'études nov.déc.1989*, La Documentation Française.

Tétard Françoise, « *De l'affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie, un siècle d'éducation populaire* », entretien, *Esprit*, Mars-Avril 2002

*Uriage de l'Ecole des cadres à l'héritage culturel, Ouvrage coordonné par Cogne Olivier, Loiseau Jacques et Vallade Ollivier*, Musée de la Résistance et de la Déportation, Maison des Droits de l'Homme, Grenoble, Novembre 201, p.32, 113 p.

Vatin François « *Machinisme, marxisme, humanisme : Georges Friedmann avant et après-guerre* » *Sociologie du travail*, Elsevier, *Institutions et dynamiques historiques de l'économie (IDHE)*, CNRS–université Paris X, 2004

Wallon Henri (1879 -1962) par Hélène Gratiot-Alphandéry, *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée*, Paris, UNESCO, Bureau international d'éducation 2000, vol. XXIV, n° 3/4, 1994 (91/92), p. 821-835

Weber Max, *Le savant et le politique*, Paris, Editions 10/18 Département d'Univers Poche, 1963, préface de Raymond Aron, 1ère édition en 1959 Librairie Plon 224 p.

### 3.2.3. 3ème partie 1968-1985

Besnard Pierre, *Socio-pédagogie de la formation des adultes* Paris, Editions ESF, 1978. 2ème édition, 180 p.

Besse Laurent, « Un ministre et les jeunes : François Missoffe, 1966-1968 », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, N°4, janvier-avril 2008, [www.histoire-politique.fr](http://www.histoire-politique.fr), 14 pages, [consulté le 16 Aout 2021].

Bourdieu Pierre et Passeron Jean-Claude, *La reproduction*, Paris, Les Editions de Minuit, 1970, (Le sens commun), 279 p.

Bourdieu Pierre et Boltanski Luc, « *La production de l'idéologie dominante* » In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 2, n°2-3, en juin 1976,

Busch Marie-Charlotte, *La sociologie du temps libre existe-t-elle*, Paris, Mouton & Co, 1975, 410p.

- Carisse Colette, Dumazedier Joffre, *Les femmes innovatrices Problèmes post-industriels d'une Amérique francophone : le Québec*, Paris, Editions du Seuil, 1975, (Collection Sociologie) 286 p.
- Chosson Jean-François, *L'entraînement mental*, Paris, Editions du Seuil, 1975, (Peuple et culture), 190 p.
- Chombart de Lawe Paul Henri, « Ce que fut Uriage » in *Le Monde* du 24 janvier 1981
- Crozier Michel, *La société bloquée*, Paris, Editions du Seuil, 1970, (Points Politique), 250 p.
- Crozier Michel, *Le phénomène bureaucratique*, Paris, Editions du Seuil, 1970, (Points Politique), 384 p.
- Crozier Michel, « *Sociologue à contrecourant* », entretiens recueillis par Dominique Vellin, EHESS, *Gérer et comprendre*, n°80 juin 2005, pp 4-8
- De Certeau Michel, *La prise de parole et autres écrits politiques*, Paris, Editions du Seuil, Mars 1994, Edition établie et présentée par Luce Giard (Points Essais), 278 p.
- Domenach Jean Marie, « *Louis Althusser* », *Revue Esprit*, N° spécial « Que reste-t-il de la Résistance », Janvier 1994.
- Dosse François, « *Michel de Certeau et l'écriture de l'histoire* », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2003/2 (no 78), p. 145-156.
- Dosse François « *Entre mémoire et histoire ; une histoire sociale de la mémoire* » *Raison présente*, septembre 1998, p. 5-24.
- Faure Edgar (dir.) *Apprendre à être*, Paris, Fayard UNESCO, 1972 (Le Monde sans frontière). Commission internationale sur l'éducation pour le XXIe siècle. 41p.
- Ferry Luc Renault Alain, *La pensée 68 Essai sur l'antihumanisme contemporain*, Paris Folio, 1988, (Essais), 343 p.
- Fontaine Marion, *Une politique du temps libre ? 1981-1983.*, Les éditions Jean Jaurès, Paris 2011, (Les Essais) 107p.
- Fumaroli Marc, *L'Etat Culturel, une religion moderne*, Paris, Editions de Fallois, 1992,
- Gaudibert Pierre, *Action culturelle : intégration et/ou subversion*, Paris, Casterman, 1972, 139 p.
- Gilbert Claude, Saez Guy, *L'Etat sans qualités*, Paris, PUF, 1982, (Économie en liberté) Avec la collaboration de François d'Arcy. 189 p.
- Gorz André, *Réforme et Révolution*, Paris, Editions du Seuil, 1969, (Points Politique), 248 p.
- Gorz André, *Métamorphose du travail Critique de la raison économique*, Paris, Editions Galimard, 1988, (Folio Essais), 438 p.
- Guy Emmanuel, Laurence Le Bras (sous la dir.) *Guy Debord un art de la guerre*, Paris, Gallimard, 2013, (BNF), 224 p.

Henry André, entretien dans *Le Monde* du 25 Juillet 1981.

Henry André, dans *Marianne*, du 27 Mars 2017.

Hess Rémi, « Henri Lefebvre et l'aventure du siècle », Paris, Métailié, 1988, 359p.

Illich Ivan, *Une société sans école*, Paris, Editions du Seuil, Traduit de l'anglais par Gérard Durand, 1971, (Points Essais), 222 p.

Illich Ivan, *La convivialité*, Paris, Editions du Seuil, Traduit de l'anglais par Gérard Durand, 1973, 160p. (Points Essais), 160 p.

Ion Jacques, Miège Bernard, Roux Alain-Noël, *L'appareil d'action culturelle*, Paris, Editions universitaires, 1974, (Citoyens) 298 p.

Isambert-Jamati Viviane, *Crise de la société, crise de l'enseignement*. PUF, Paris 1970, 400p.

Jeanson Francis, *L'action culturelle dans la cité*, Paris, Seuil, 1976, 248 p.

Kaës René, Anzieu Didier, Thomas Louis-Vincent, « Fantôme et formation », Paris, Dunod, Bordas, 1975, (Inconscient et culture), 174 p.

Lapouge Gilles, « *La sociologie de Joffre Dumazedier. Le loisir, cette idée neuve* » 949F *Le Monde*, 15 février 1974.

Lengrand Paul, *Introduction à l'éducation permanente*, Unesco Paris 1970, 100 p.

Lanfant Marie-Françoise, *Les théories du loisir Sociologie du loisir et idéologies*, Paris, PUF, 1972, (SUP Le sociologue), 256 p.

*Le handicap socioculturel en question*, Paris, Les éditions ESF, 1978, Actes du Colloque de novembre 1975 dirigé par Mira Stambak (CNRS), C.R.E.S.A.S., Centre de Recherche de l'Education Spécialisée et de l'Adaptation Scolaire, (Science de l'éducation), 213 p.

« *La révolution du temps choisi Echanges et projet* » Préface Jacques Delors Paris, Albin Michel, 1980, 255 p.

Lefebvre Henri, *La somme et le reste*, Bélibaste éditeur, Paris 1973, 435 p.

Lefebvre Henri, *Vers un Romantisme Révolutionnaire*, Nouvelles éditions lignes, Paris 2011, 78p.

Léon Antoine, *Psychopédagogie des adultes*, Paris, PUF, 1971, 189 p.

Lévy Bernard-Henri, *L'Idéologie Française*, Paris, Grasset, 1981, (Livre de poche, biblio essais) 318 p.

Marcuse Henri, *L'homme unidimensionnel Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, Ed. Minuit, 1968, (Argument), 284 p

Martin Laurent, *Jack Lang Une vie entre culture et politique*, Paris, Editions Complexe, 2008, 420 p.



Martin Laurent, « *Les colloques littéraires à Cerisy, 1968-1986, entre nostalgie et avant-gardese* », *Politique, culture, société*, n° 20, mai-août 2013 (en ligne: [www.histoire-politique.fr](http://www.histoire-politique.fr))

Mendès France Pierre, *Regards sur la Vème République (1958-1978) Entretiens avec François Landzenberg*, Paris, Fayard, 1983, 192 p.

Moles Abraham, *Sociodynamique de la culture*, Paris La Haye, Mouton & Cie, 1967, 342p

Morin Edgar, *L'esprit du temps 2 Nécrose* avec la collaboration d'Irène Nahoum, Editions Grasset, Paris, 1975, 268 p.

Piaget Jean, *Le structuralisme*, Paris, PUF, 1974, (Que sais-je ?), 128 p.

Pineau Gaston (présenté par), *Education ou aliénation permanente ? repères mythiques et politiques*, Ed. Sciences et culture INC. Paris-Montréal, Dunod, Bordas, 1977 (Organisation et sciences humaines), 296 p.

Pollak Michael, « *Paul F. Lazarsfeld, fondateur d'une multinationale scientifique* » in: Actes de la recherche en sciences sociales : Vol. 25, janvier 1979. "Le pouvoir des mots." pp. 45-59 : <https://doi.org/10.3406/arss.1979.2622> [https://www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1979\\_num\\_25\\_1\\_2622](https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1979_num_25_1_2622) et [www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1984\\_num\\_55\\_1\\_2239](https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1984_num_55_1_2239) [Consulté le 21/3/2021]

Poujol (Rocard) Geneviève, Gutman Colette, *Sois belle et achète La publicité et les femmes*, Paris, Editions Gonthier, 1968, (Grand Format Femme), 188 p.

Poujol Geneviève, Raymond Labourie, (Sous la dir.), *Les cultures populaires*, Toulouse, Edouard Privat, Editeur, 1979 (Sciences de l'Homme), 211p.

Poujol Geneviève, *L'éducation populaire : histoires et pouvoirs*, Les Editions ouvrières, Paris 1981, (Politiques sociales), 225 p.

Poujol Geneviève, « *La généalogie du débat socioculturel et culturel* », *Les Cahiers de l'Animation*, n°30, 4ème trimestre 1980, INJEP, Paris 1980

Poujol Geneviève, « *La dynamique sociale des associations* », *Les Cahiers de l'Animation*, n°30, 4ème trimestre 1980, INJEP, Paris 1980

Poujol Geneviève, entretien dans *Le Monde* du 27 Décembre 1983.

Poujol Geneviève, (Sous la dir.), *L'Education Populaire au tournant des années 60 Etat Mouvements, sciences sociales*, Marly-le-Roi Document PEC INJEP Revue N°10, mai 1993, 190 p.

Poujol Geneviève, (Sous la dir.), *Education populaire : le tournant des années 70*, Paris, L'Harmattan, 2000, (Débats Jeunesses), 250 p.

Reynaud Jean-Daniel, « *La puissance et la sagesse. A propos du livre de Georges Friedmann* », *Revue française de sociologie*, 1971, 12-2. pp. 252-254. [http://www.persee.fr/doc/rfsoc\\_00352969\\_1971\\_num\\_12\\_2\\_1973](http://www.persee.fr/doc/rfsoc_00352969_1971_num_12_2_1973) [ Consulté le 23/01/16 ]

Riesman David, *L'abondance, à quoi bon ?* Robert Laffont, Paris 1969, 378p. (Le monde qui se fait), 378 p.

Sue Roger, *Le Loisir*, Paris, PUF, 1980, (Que sais-je ?), 128 p.

Sue Roger, *Vers une société du temps libre ?* Paris, PUF, 1982, (Sociologie d'aujourd'hui), 175 p.

Tétard Françoise, *Les affaires culturelles au temps d'André Malraux 1959-1969, Actes journées d'études nov.déc.1989*, La Documentation Française.

*Une nouvelle civilisation ? Hommage à Georges Friedmann*, Textes réunis et présentés par Gallimard, 1973, (nrf), 494 p.

Vial Jean. Faure (Edgar). Critique d'« Apprendre à être », in *Revue française de pédagogie*, volume 23, 1973. pp. 63-66

[http://www.persee.fr/doc/rfp\\_05567807\\_1973\\_num\\_23\\_1\\_2045\\_t1\\_0063\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/rfp_05567807_1973_num_23_1_2045_t1_0063_0000_2) [ Consulté le 7 Juin 2016]

#### **3.2.4. 4ème partie 1986-2002**

Attias-Donfut Claudine, « *Rapports de générations et parcours de vie* », mis en ligne le 27 juin 2013: <http://enquete.revues.org/82> ] », [consulté le 14 juillet 2015]

Blandin Claire Bigot Régis, Daudey Emilie, Hoibian Sandra, Cahiers de recherche CREDOC « *La société*, Goetschel Pascale et Granger Christophe, « Les usages du temps libre : approches historiennes », *Revue d'histoire culturelle XVIIIe-XXIe siècles*, mis en ligne le 15 octobre 2021, URL : <http://revues.mshparisnord.fr/rhc/index.php?id=2664> [consulté le 06 novembre 2021]

Bronner Gérald et Géhin Etienne, *Le Monde*, 24 novembre 2017, « *Non à la culture de l'excuse* », 21 Débats & Analyses, annoncé en première page sous le titre « *La querelle des sociologues* ».

Charlebois Bastien Janick, « *Réanimer l'action culturelle : un souffle nouveau à trouver dans des actions culturelles autonomes* », Université du Québec à Montréal, 2013.

Chenu Alain, Herpin Nicolas, « Une pause dans la marche vers la civilisation des loisirs ? », *Economie et statistique*, n°352-353, 2002. Temps sociaux et temps professionnels au travers des enquêtes Emploi du temps pp. 15-37. [http://www.persee.fr/doc/estat\\_0336-1454\\_2002\\_num\\_352\\_1\\_7391](http://www.persee.fr/doc/estat_0336-1454_2002_num_352_1_7391) [Consulté le 05/01/2016]

Domenach Léa et Hugo, « *Les Murs Blancs* », Paris Editions Grasset & Fasquelle, 2021. 317p.

Duhem Ludovic, « *L'idée "d'individu pur" dans la pensée de Simondon* », mis en ligne le 16 septembre 2008, <http://appareil.revues.org/583> [consulté le 21 janvier 2015]

Foucault Michel, *Histoire de la sexualité III Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984, (Collection Tel), 336 p.

Gorz André, *Bâtir la civilisation du temps libéré*, Paris, Editions Les liens qui libèrent, Le Monde diplomatique, 2013, 56 p

Gorz André « *Mutation technique et changement culturel* » *Théologiques*, vol. 3, n° 2, 1995, p. 72-88. <http://id.erudit.org/iderudit/602425ar> [Consulté le 9/1/16]

Gorz André, « Bâtir la civilisation du temps libéré », in *Le Monde diplomatique*, Mars 1993 : <https://www.monde-diplomatique.fr/1993/03/GORZ/45105> consulté le 27 février 2016.

Ion Jacques, *La fin des militants ?* Paris, Les Editions de l'Atelier, Paris 1997, 124 p.

Jacquot Lionel, Nora Setti « *L'utopie du temps choisi Les ambivalences des 35 heures dans une caisse régionale d'assurance maladie* », (*Laboratoire lorrain de sciences sociales*), *Groupe de recherche sur l'éducation et l'emploi – Université de Nancy 2*, *Recherches et Prévisions* n° 84 - juin 2006, pp. 83 – 95.

Lebon Francis, Moulinier Pierre, Richez Jean Claude et Tétard Françoise (*Sous la dir.*), *Un engagement à l'épreuve de la théorie Itinéraire et travaux de Geneviève Poujol*, Paris L'Harmattan, 2008, (Débats Jeunesse), 250 p.

Lengrand Paul, *Le métier de vivre*, PEC, Paris 1994, (Histoire de vie), 126 p.

Le Meur Georges, (coord.) *Université ouverte, formation virtuelle et apprentissage, Communications francophones du Cinquième colloque européen sur l'Autoformation, Barcelone, Décembre 1999*, Paris, L'Harmattan, 2002, 495 p.

Le Meur Georges, *Organiser sa pensée Apprendre à décider avec l'entraînement mental*, Lyon, Chronique Sociale, Juin 2009, 240p.

Le Meur Georges, *Les nouveaux autodidacte Néoautodidaxie et formations*, Préface de J. Dumazedier, Lyon, Chronique Sociale, Février 1998, 216 p

Le Meur Georges, *Construire ma recherche, Joffre Dumazedier chercheur accompagnateur*, Chroniques Sociale, Lyon, Juin 2005, 246 p

Le Meur Georges, « Quelle autoformation par l'autodidaxie ? » *Revue Française de Pédagogie*, N° 102, janvier-février-mars 1993, p.39 et 43.

L'extrait Fabrice, « *Une nouvelle époque de l'action culturelle* » Rapport sur les *Nouveaux Territoires de l'Art à Michel Duffour*, Secrétariat d'Etat au Patrimoine et à la Décentralisation Culturelle, La Documentation Française, Paris Mai 2001.

Leterrier Jean-Michel, *Citoyens Chiches ! Le livre blanc de l'éducation populaire*, Paris, Les Editions de l'Atelier, préface Marie Georges Buffet, 174 p.

L'extrait Fabrice, « *Une nouvelle époque de l'action culturelle* » Rapport sur les *Nouveaux Territoires de l'Art à Michel Duffour*, Secrétariat d'Etat au Patrimoine et à la Décentralisation Culturelle, La Documentation Française, Paris Mai 2001.

Léziart Yvon, *Sport et dynamiques sociales*, Préface de Joffre Dumazedier, Joinville-le-Pont, Editions Actio, 1989, 222 p.

Lipovetsky Gilles, *L'ère du vide : Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983, et 1993 pour la postface, (Folio/Essais), 330 p.

Maurel Christian, *Education Populaire et Travail de la Culture, éléments d'une théorie de la praxis*, Paris, L'Harmattan, 2000, 169 p.

Méda Dominique, *Le travail Une valeur en voie de disparition ?* Paris, Flammarion, 2010, (Champs Essais), 395 p.

Morin Edgar, « *Sociologie* », Paris, Fayard, 1994 (Points Essais), 459 p.

Morin Edgar, « *Les souvenirs viennent à ma rencontre* », Paris Fayard, 2019, 762 p.

Morin Edgar, *De la Culturanalyse à la politique culturelle*. In : Communications, N°14, 1969

Morin Edgar, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du future*, UNESCO 1999. [file:///C:/Users/Philippe/Downloads/EDGAR\\_MORIN\\_LES\\_7\\_SAVOIRS\\_A\\_L\\_EDUCATION\\_DU\\_FUTUR.pdf](file:///C:/Users/Philippe/Downloads/EDGAR_MORIN_LES_7_SAVOIRS_A_L_EDUCATION_DU_FUTUR.pdf) [consulté le 9 Octobre 2021].

Mothé Daniel, « *Le mythe du temps libéré* », in *Esprit*, Paris, Aout/sept. 1994.

Mothé Daniel, « *Temps libre et discrimination socioculturelles* », in *Esprit*, Paris Nov.1996.

Paquot Thierry, *L'Art de la sieste*, Cadeilhan Ed Zulma, 2001, 94 p.

Pineau Gaston, « *Les histoires de vie en formation : genèse d'un courant de recherche-action-formation existentielle* » Université de Tours, 2007, 14 p.

Pineau Gaston, Le Grand Jean-Louis, *Les Histoires de vie*, Paris, PUF,1993, (Que sais je ?) 3ème édition, 127 p.

Poujol Geneviève, *Des élites de société pour demain ?* Ramonville Saint Agne, Erès,1996, 190p.

Pronovost Gilles, *Loisir et société Traité de sociologie empirique*, Trois Rivières, Presses de l'Université du Québec, 2017, 3ème Edition, (Temps libre et culture).

Rhéaume Jacques, « *La fin du travail ou le travail sans fin ?* ». Texte d'une conférence publié dans *Crise de société... recherche de sens*. Actes du colloque du 10 mai 2001, Association canadienne pour la santé mentale, Montréal, 2001, pp. 31-48.

Rigaud Jacques, *Pour une refondation de la politique culturelle*, La Documentation Française, Paris 1996, 702 p.

Rovan Joseph, *Mémoires d'un Français qui se souvient d'avoir été Allemand*, Edition du Seuil 1999, 554 p.

Saez Guy, « *Le Fil de l'esprit. Augustin Girard, un parcours entre recherche et action.* » La Documentation Française, Comité d'histoire du ministère de la culture. Paris 2011 (Travaux et documents N° 29), conseiller scientifique Guy Saez, coordination éditoriale Geneviève Gentil et Michel Kneubühler, 333 p.

- Schneider Michel, *La comédie de la culture*, Paris, Edition du Seuil, 1993, 205 p.
- Serres Michel, de l'académie française, *Le tiers-instruit*, Paris, Editions Pommier/Humensis, 2018, 296 p.
- Sue Roger, *Temps et ordre social, Sociologie des temps sociaux*, Paris, PUF, 1994, (Sociologie d'aujourd'hui), 175 p.
- Sue Roger, *Renouer le lien social Liberté, Egalité, Association*, Paris, Odile Jacob, 2001, 254p.
- Sue Roger, *La contresociété*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2016, 187 p.
- Sue Roger, Entretien à partir de questions préparées par Georges Vigarello et Jean-Michel Peters, *Revue E.P.S* n°319 Mai-Juin 2006
- Sue Roger, « *La sociologie des temps sociaux : une voie de recherche en éducation* », *Revue française de pédagogie*, volume104, 1993. pp. 61-72  
[http://www.persee.fr/doc/rfp\\_0556-7807\\_1993\\_num\\_104\\_1\\_1289](http://www.persee.fr/doc/rfp_0556-7807_1993_num_104_1_1289) [Consulté le 7/06/16]
- Tétard Françoise, « *La démocratie associative ? Perspective historique* », Editorial, *Agora Débats/Jeunesse* N° 40, 4 p.
- Tétard Françoise, « *Vous avez dit "éducation populaire" ? Itinéraire chronologique* », *rencontres tarnaises pour l'éducation populaire du 27 novembre 1999, Direction Départementale de la Jeunesse et des Sports et conseil général du Tarn, Albi, décembre 2000*, in *Agora Débats/Jeunesse* n° 44 Février 2001, pp. 19-41.
- Trebitsch Michel. « *Rémi Hess, Henri Lefebvre et l'aventure du siècle* », Paris, A.M. Métailié, 1988. *L'Homme et la société*, N.90, 1988. Le temps et la mémoire aujourd'hui. pp. 115-116.  
[http://www.persee.fr/doc/homso\\_0018-4306\\_1988\\_num\\_90\\_4\\_2377](http://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1988_num_90_4_2377) [Consulté le 25/9/15]
- Viard Jean, *Le sacre du temps libre La société des 35 heures* (Issu d'un rapport demandé par le ministre de l'Emploi et de la Solidarité remis en décembre 2001), La Tour-d'Aigues, 2004, Edition de l'Aube, (Poche Essais), 219 p.
- Viard Jean, *Eloge de la mobilité Essais sur le capital temps libre et la valeur travail, Avec la collaboration de Ugo Rollin*, La Tour-d'Aigues, Edition de l'Aube, 2011 (Poche Essais), 251p.
- Yonnet Paul, *Travail, loisir Temps libre et lien social*, Paris, Gallimard, 1999, (Bibliothèque des sciences humaines),324 p.

### 3.3. Thèses, HDR et mémoires de masters

Attias-Donfut Claudine: « *L'empreinte du temps : sociologie des générations* ». Thèse de doctorat en sociologie, sous la direction de Joffre Dumazedier. Soutenue en 1987 Université Paris V.

Besse Laurent : « *Les Maisons des jeunes et de la culture : 1959-1981 : Etat, associations, municipalités.* ». Thèse de doctorat d'histoire sous la direction d'Antoine Prost. Soutenue en novembre 2004, Université Paris 1.

Boucher-Petrovic Nathalie : « *La référence à la société de l'information dans les milieux de l'éducation populaire français : levier de la réactualisation d'un projet centenaire ?* ». Thèse de doctorat en Sciences de l'information et de la communication, sous la direction de Pierre Moeglin et de Yolande Combès. Soutenue en Octobre 2008, Université Paris 13.

Chabrol Véronique : « *Jeune France une expérience de recherche et de décentralisation culturelle", novembre 1940 mars 1942* ». Thèse de doctorat Littérature et sciences humaines, sous la direction de Bernard Dort soutenue en 1974, Université de Paris 3 (L'auteure est la fille de Paul Flamand).

Chateigner Frédéric : « *Education populaire : les deux ou trois vies d'une formule* ». Thèse de doctorat en Science politique, Sous la direction de Vincent Dubois et de Gérard Mauger. Soutenue en 2012 à Strasbourg, École doctorale Droit, science politique et histoire.

Coumes Maxime : « *Bénigno Cacérés, portrait d'un animateur d'éducation populaire (1916-1991)* ». Master I Recherche Histoire Contemporaine, sous la direction de Jacques Cantier Juillet 2014 Université Toulouse-II Le Mirail, UFR Histoire, Art et Archéologie.

Davienne Dominique : « *Problème de l'équilibre des relations entre les acteurs, usagers, professionnels et élus-financiers, dans la conception démocratique de l'animation Socio-Culturelle* ». Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation, sous la direction de Joffre Dumazedier. Soutenue en 1992 Université Paris V.

Le Meur Georges : « *Le rapport entre la formation des adultes et la promotion sociale dans les entreprises : des dirigeants autodidactes* ». Thèse de doctorat en sociologie, sous la direction de Joffre Dumazedier. Soutenue en 1990 Université Paris V.

Maurel Christian : « *Les Maisons des jeunes et de la culture en France depuis la Libération. Genèse et enjeux* ». Thèse de sociologie sous la direction de Jean-Claude Passeron, EHESS, 1992.

Morvan Alexia : « *Pour une éducation populaire politique. A partir d'une recherche-action en Bretagne* ». Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation, sous la direction de Jean Louis Legrand. Soutenue en 2011 à Université Paris 8 Ecole Doctorale en Sciences Sociale.

Simond Christine : « *L'entraînement mental : une innovation pédagogique au service de l'éducation populaire. L'élaboration de la méthode jusqu'en étude historique* ». Mémoire de Maîtrise en science de l'éducation, sous la direction d'Hélène Salmona, Septembre 1998, Université Paris X Nanterre, UFR des sciences psychologiques et des sciences de l'éducation.

Sue Roger, « *De la notion du loisir aux dimensions éducatives du temps libre* ». Note de soutenance pour l'Habilitation à diriger des recherches, (Tapuscrit) 1990. Bibliothèque Université Paris Descartes, 61 p.

# Table des matières

<b>SOMMAIRE .....</b>	<b>11</b>
<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>13</b>
PROPOS LIMINAIRES.....	14
MATIERE ET METHODE .....	17
QUATRE PERIODES POUR UNE VIE .....	21
TROIS QUESTIONS, TROIS HYPOTHESES .....	25
<b>PREMIÈRE PARTIE : DE 1915 À 1945.....</b>	<b>29</b>
<b>CHAPITRE 1. DE 1915 AU FRONT POPULAIRE.....</b>	<b>31</b>
1. PREMIERE SEQUENCE 1915/1935 .....	31
1.1. <i>Ambiance et origine familiale</i> .....	31
1.2. <i>Education favorisée dans un milieu défavorisé</i> .....	35
1.3. <i>La coopération des idées, des grèves à la révolution ?</i> .....	37
2. 1919-1929 ANNEES DE CATHARSIS ?.....	42
2.1. <i>L'émergence des non conformistes</i> .....	44
2.2. <i>Traité du style et Trahison des clercs</i> .....	46
3. LA QUETE D'UNE NOUVELLE CIVILISATION, D'UN HOMME NOUVEAU ? .....	49
3.1. <i>La Flèche de Bergery</i> .....	51
3.2. <i>Instabilités politiques des années tournantes</i> .....	54
3.3. <i>L'illusion d'une troisième force</i> .....	57
3.4. <i>Les Marches de la faim</i> .....	60
4. DEUXIEME SEQUENCE : 1936/1945, FRONT POPULAIRE, PREMIERES ECRITURES .....	65
4.1. <i>« La ruée vers l'air »</i> .....	65
4.2. <i>Engagement et parcours militant de Joffre Dumazedier à l'arrivée du Front Populaire</i> .....	68
4.3. <i>La question politique de l'organisation des loisirs</i> .....	69
4.4. <i>Avec de Man au-delà du marxisme</i> .....	73
4.5. <i>Front Populaire et congés payés</i> .....	78
<b>CHAPITRE 2. CONSTRUIRE SA PENSEE AU TOURNANT DES ANNEES TRENTE .....</b>	<b>83</b>
1. ANATOLE FRANCE, VIE ET PROJET LITTERAIRE, LA VERITE DANS LA FICTION ?.....	83
1.1. <i>Langage et style, le mémoire disparu</i> .....	88
1.2. <i>Idées, évidences sensibles, premières notions de méthode</i> .....	93
1.3. <i>La vérité en prise sur les hommes</i> .....	95
2. LA DERIVE FASCISTOÏDE .....	101
2.1. <i>Les champs magnétiques du fascisme</i> .....	101
2.2. <i>Le laboratoire de Zeev Sternhell</i> .....	105
2.3. <i>L'abus de représentativité à l'égard de Mounier</i> .....	109
<b>CHAPITRE 3. A URIAGE DUMAZEDIER RESISTANT VERS UN HUMANISME REVOLUTIONNAIRE .....</b>	<b>115</b>
1. ENGAGEMENTS DE JOFFRE DUMAZEDIER AVANT ET APRES LA CAPITULATION .....	115
1.1. <i>L'École des cadres dans ses châteaux, pour une quatrième voie</i> .....	117
1.2. <i>Pierre Dunoyer de Segonzac le fondateur de l'École</i> .....	119
1.3. <i>L'entrée en guerre de Joffre Dumazedier</i> .....	121
1.4. <i>La rencontre des hommes</i> .....	123
2. DES METHODES PEDAGOGIQUES.....	128
2.1. <i>Le programme des stages</i> .....	128

2.2. Début de la sociopédagogie des adultes ? .....	132
2.3. Uriage et Vichy, affrontements idéologiques .....	136
2.4. Bureau des études et politique de présence .....	137
3. DUMA AU BUREAU DES ETUDES .....	142
3.1. Le stage de six mois .....	142
3.2. Dunoyer Segonzac face à ses choix .....	146
3.3. Les débuts de la fin d'Uriage .....	150
3.4. L'Ange déchu .....	154
3.5. Uriage clandestin, Murinais et les équipes volantes .....	159
4. UN BUREAU DES ETUDES HORS LES MURS .....	165
4.1. Faire la Somme et le MUR .....	165
4.2. L'idée de l'Ordre .....	168
4.3. Humaniste et révolutionnaire .....	172
CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE. STYLE, ENGAGEMENT ET METHODE .....	177
<b>DEUXIÈME PARTIE : DE 1945 A 1967.....</b>	<b>184</b>
<b>CHAPITRE 4. A LA LIBÉRATION DUMAZEDIER CHERCHEUR ET MILITANT .....</b>	<b>187</b>
1. LE RETOUR APRES-GUERRE .....	187
1.1. Les cercles de Résistance .....	187
1.2. La modernité en province .....	189
1.3. PEC & TEC .....	192
2. DUMA MILITANT CHERCHEUR .....	193
2.1. Le PEC des premières années .....	193
2.2. Les bulletins de liaison mensuels .....	197
2.3. Élités, jeux politiques et décentralisation .....	199
2.4. Au revoir Professeur Langevin .....	202
2.5. Accès à la culture, fiche et contre fiche .....	207
3. DUMAZEDIER CHERCHEUR MILITANT .....	209
3.1. William James et l'entraînement mental en question .....	209
3.2. « Le plus possible : l'improvisation » .....	212
3.3. Les cinq erreurs de la méthode d'entraînement mental .....	214
3.4. Bilan et désenchantement .....	216
4. LA SOMME ET LE MANIFESTE .....	219
4.1. La Somme .....	220
4.2. Vers un style .....	221
4.3. Questions politiques .....	224
4.4. Nouvelles élites, nouveau style ? .....	226
4.5. Maison de la culture, quelle paternité ? .....	229
4.6. Un ordre, des élites ? .....	232
4.7. Le Manifeste : « Un peuple une culture » .....	234
4.8. Le laboratoire d'Henri Wallon .....	237
4.9. Histoire et mémoire collective .....	241
<b>CHAPITRE 5. LES ANNÉES CINQUANTE.....</b>	<b>245</b>
1. LA MI-TEMPS DU VINGTIEME SIECLE .....	245
1.1. Le paysage historique .....	245
1.2. Les difficultés de PEC des années cinquante .....	250
1.3. Au milieu des années cinquante : « Etat d'urgence » .....	255
1.4. Méthodologie .....	257



1.5. <i>Distraction et action culturelle</i> .....	259
1.6. <i>Conclusions de la recherche-action</i> .....	263
2. <b>CULTURE ET SPORT</b> .....	265
2.1. <i>DOC, Regards neufs et Jeux Olympiques</i> .....	265
2.2. <i>Olympisme, versus de Coubertin</i> .....	269
2.3. <i>Olympia 52 et Nouveaux regards sur le sport</i> .....	274
2.4. <i>Le sport moyen de culture</i> .....	276
3. <b>DE MOUNIER A FRIEDMANN</b> .....	282
3.1. <i>Le machinisme industriel</i> .....	282
3.2. <i>Révolution industrielle et irruption du loisir</i> .....	285
<b>CHAPITRE 6. MINISTÈRE MALRAUX</b> .....	<b>288</b>
1. L'ÉDUCATION POPULAIRE, UN REPOUSSOIR POUR LES AFFAIRES CULTURELLES ?.....	288
1.1. <i>L'Histoire et les hommes qui la font</i> .....	288
1.2. <i>Culture et/ou éducation populaire</i> .....	290
1.3. <i>Organiser le nouveau ministère, donner une définition claire de l'action culturelle</i> .....	293
1.4. <i>Les germes du paradigme du développement culturel</i> .....	294
2. LA FIÈVRE ANIMATIONNISTE.....	297
2.1. <i>Où est passée l'éducation populaire ?</i> .....	300
2.2. <i>Remise en jeu</i> .....	304
2.3. <i>L'animateur, le planificateur et le sociologue</i> .....	306
2.4. <i>L'espace et le temps</i> .....	309
<b>CHAPITRE 7. LES AMIS AMÉRICAINS</b> .....	<b>314</b>
1.1. <i>Les loisirs qui dégradent</i> .....	314
1.2. <i>La Foule solitaire et l'eldorado de la recherche sur le temps libre</i> .....	318
1.3. <i>Mass leisure &amp; fun morality</i> .....	321
1.4. <i>Les massmédilogues</i> .....	324
<b>CHAPITRE 8. EN MARCHÉ VERS LE LOISIR ?</b> .....	<b>330</b>
1. UN BEST-SELLERS .....	330
1.1. <i>Définition du loisir : cinq figures de style « homo »</i> .....	330
1.2. <i>« Divertir, sans abêtir, informer sans ennuyer »</i> .....	339
1.3. <i>Vers un nouveau style de vie ?</i> .....	342
1.4. <i>« Critique de nos formes de vie »</i> .....	346
2. L'EFFERVESCENCE DES DÉBUTS DU CES .....	349
2.1. <i>Théories du loisir</i> .....	351
2.2. <i>Le « quotidien » de Lefebvre développé</i> .....	355
2.3. <i>De la sociologie rurale à l'urbaine</i> .....	357
2.4. <i>« Vers un romantisme révolutionnaire » ?</i> .....	361
<b>CHAPITRE 9. FIN DES ANNEES 60</b> .....	<b>370</b>
1. LA RÉVOLUTION, COMMENT SANS LA NOMMER VOUS PARLER D'ELLE ? 745F .....	370
1.1. <i>La modernité en chantier</i> .....	370
1.2. <i>Le loisir et la ville</i> .....	372
1.3. <i>Pratiques artistiques, intérêts intellectuels et sociaux</i> .....	375
2. PREMIÈRES CONCLUSIONS DES RECHERCHES DANS LA VILLE D'ANNÉCY .....	379
2.1. <i>Dialogue Lefebvre versus Dumazedier</i> .....	381
2.2. <i>Retour sur la MEM</i> .....	385
2.3. <i>AG de PEC 1966</i> .....	389

3. D'AUTRES REGARDS .....	391
3.1. <i>Quelques petites choses de Perec</i> .....	391
3.2. <i>Isambert-Jamati, Pierre Besnard et les autres : sur le chemin de l'école des adultes</i> .....	394
3.3. <i>Le gyroscope et le radar</i> .....	401
3.4. <i>Augustin Girard et le colloque de Bourges</i> .....	403
4. L'IRRUPTION DE MAI 68 VECUE, CHRONIQUEE, PAR LEFEBVRE ET DUMAZEDIER .....	411
4.1. <i>Période irruptive</i> .....	411
4.2. <i>Des barricades sans balles</i> .....	413
CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE. LE STYLE DUMAZEDIÉRIEN .....	418
<b>TROISIÈME PARTIE : 1968/1985 .....</b>	<b>423</b>
<b>CHAPITRE 10. TOUT EST POLITIQUE .....</b>	<b>426</b>
1. DANS LE BOUILLON DES IDEES DE LA FIN DES ANNEES SOIXANTE .....	426
1.1. <i>F.I.A.P., l'éducation populaire dans la tourmente</i> .....	426
1.2. <i>Dumazedier, un président devenu compagnon de route</i> .....	431
2. LES CRITIQUES DES POSITIONS DUMAZEDIÉRIENNES .....	433
2.1. « <i>Populisme dumazédiérien</i> » et « <i>culture-analyse</i> » .....	433
2.2. <i>Populiculture et culture du pauvre</i> .....	436
2.3. <i>Culture et/ou éducation populaire</i> .....	440
2.4. <i>1967, extraordinaire AG à l'Institut de la Viande</i> .....	443
2.5. <i>Élites de génération</i> .....	444
3. NOUVEAUX CONCEPTS SOCIOLOGIQUES .....	446
3.1. <i>Dumazedier contre Bourdieu ?</i> .....	446
3.2. <i>Dumazedier, docteur sur travaux</i> .....	450
3.3. <i>Un temps à soi</i> .....	455
3.4. <i>Sociologie empirique du loisir</i> .....	457
3.5. <i>Temps libre (de quoi ?) et autres définitions</i> .....	462
4. DES CONCEPTS OPERATOIRES .....	466
4.1. <i>Le golf ou la belote : une victoire progressive sur le travail</i> .....	466
4.2. « <i>Une démocratie sans supporters</i> » .....	468
4.3. <i>La planification en débat, vers une sociologie de l'action</i> .....	471
4.4. <i>Maître Mannheim</i> .....	477
<b>CHAPITRE 11. « SOCIÉTÉ EDUCATIVE ET POUVOIR CULTUREL ».....</b>	<b>483</b>
1. TRAVAILLER AVEC DUMAZEDIER .....	483
1.1. <i>Ambiance au CNRS</i> .....	483
1.2. <i>Société, pouvoir et développement culturel</i> .....	487
1.3. <i>Vers l'autoformation ?</i> .....	490
1.4. <i>Sébile et cocktail Molotov</i> .....	494
1.5. <i>Critique de la critique des appareils idéologiques d'Etat</i> .....	498
2. LA RÉVOLUTION DES ANNÉES SOIXANTE-DIX.....	502
2.1. « <i>Femmes innovatrices</i> », <i>double déviance ou rupture innovante ?</i> .....	502
2.2. <i>Années de tous les possibles</i> .....	507
2.3. <i>Années 70 : nouvelle société, nouvelle ère politique</i> .....	511
2.4. <i>Formation des adultes</i> .....	513
2.5. « <i>Culture et territoire</i> » .....	516
2.6. <i>Les portes invisibles</i> .....	521
<b>CHAPITRE 12. CULTURE(S) POPULAIRE(S) .....</b>	<b>527</b>
1. CHANGEMENT DES MODELES THEORIQUES AU TOURNANT DES ANNES SOIXANTE-DIX .....	527

1.1. Culture vivante, culture résistante.....	527
1.2. De l'autodidaxie à l'autoformation.....	532
1.3. Repenser l'action culturelle .....	536
1.4. Le jeu du sauvage et de l'ordinateur.....	542
1.5. Appareil d'action culturelle, appareil idéologique ? .....	545
1.6. Culture au singulier ou au pluriel.....	550
1.7. De la parole aux actes.....	554
2. DU CITOYEN À LA CITOYENNETÉ, VE CONGRÈS DE PEC. ....	558
2.1. Culture politique .....	558
2. 2. Un mauvais spectacle .....	563
2.3. Que sont-ils devenus ? .....	566
<b>3. NOUVELLE AMBIANCE POLITIQUE : L'ARRIVÉE DE MITTERRAND A LA PRÉSIDENTE DE LA RÉPUBLIQUE .....</b>	<b>572</b>
3. 1. « No Future », les années 80 ? .....	572
3.2. Un nouveau ministre est arrivé.....	574
3.3. Jack Lang, rupture ou continuité ?.....	576
3.4. En 45 comme en 81, un projet inachevé ? .....	579
3.5. Médias, philosophie et histoire.....	581
<b>4. TEMPS LIBRE, TEMPS CHOISI, TEMPS LIBRE ? .....</b>	<b>584</b>
4.1. Que sais-je du loisir ? .....	584
4.2. Une critique idéologique du loisir .....	588
4.3. Un ministre pour un temps libre .....	591
4.4. Une inlassable conquête.....	595
4.5. Temps libre, mythe ou réalité ? .....	605
4.6. Le ministre et le Père Noël, « on a perdu le temps libre. ».....	609
4.7. « Une époque touche à sa fin. » .....	612
CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE. L'ENGAGEMENT DUMAZÉDIÉRIEN.....	619
<b>QUATRIÈME PARTIE : 1986/2002.....</b>	<b>627</b>
<b>CHAPITRE 13. VALEUR DU TEMPS, TEMPS DES VALEURS.....</b>	<b>630</b>
1. HISTOIRE DE VIE.....	630
1.1. « Le passé qui foutait le camp » .....	630
1.2. Auto-hétéro-éco-formation en permanence ? .....	633
1.3. Gaston et Joffre, frères ennemis ? .....	636
2. LA RÉVOLUTION CULTURELLE DU TEMPS LIBRE .....	639
2.1 La nouvelle révolution culturelle.....	639
2.2. Valeur des loisirs ? .....	642
2.3. Echec scolaire, temps chômés et travaillés.....	646
2.4. Que sont les engagements devenus ?.....	650
3. RETRAITE SANS RETRAIT.....	653
3.1. Temps sociaux.....	653
3.2. La multinationale scientifique.....	656
3.3. « Biobibliographie ».....	659
3.4. Le théoricien de la sociologie du temps libre à la retraite .....	662
3.5. « 2010, l'Odyssée du loisir ? ».....	664
3.6. Benigno Cacérès « l'intimité militante en moins ».....	667
<b>CHAPITRE 14. ÉDUCATION EN CRISE OU CRISE DE L'ÉDUCATION.....</b>	<b>676</b>
<b>1. ÉDUCATION EN CRISE .....</b>	<b>676</b>
1.1. Crise de l'éducation, échec ou réussite scolaire.....	676

1.2. Les trois moments de l'éducation .....	678
1.3. Autoformation et praxéologie .....	680
1.4. Retour à la Méthode d'Entraînement Mental .....	683
<b>2.VIE SOCIALE, INTELLECTUELLE ET AFFECTIVE.....</b>	<b>687</b>
2.1. La vie quotidienne et le « s'autoformant » .....	687
2.2. Bourdieu l'intellectuel organique.....	689
2.3. Histoire des mœurs.....	690
2.4. La leçon de Condorcet et le tiers instruit.....	692
<b>CHAPITRE 15. MÉMOIRE, VOYAGE ET SOCIOLOGIE .....</b>	<b>700</b>
<b>1.HISTOIRE ET MEMOIRE .....</b>	<b>700</b>
1.1. Les six erreurs du souvenir de Rovan .....	700
1.2. La mémoire de PEC a cinquante ans.....	703
<b>2.VOYAGE.....</b>	<b>708</b>
2.1. Un sociologue globe-trotter.....	708
2.2. Du loisir en Afrique du Nord.....	711
<b>3.SOCIOLOGIE QUAND TU NOUS TIENS .....</b>	<b>714</b>
3.1. Les métamorphoses du loisir .....	714
3.2. Sociologie du loisir, sociologie impure ? .....	717
3.3. Le point de vue de Paul Yonnet.....	720
3.4. Yonnet, Elias, Mannheim, Veblen et les autres.....	723
3.5. Sociologie de la connaissance.....	727
<b>CHAPITRE 16. FIN DU PARI BIOGRAPHIQUE .....</b>	<b>732</b>
1.FIN DE PARTIE.....	732
1.1. Testament d'un sociologue en science de l'éducation .....	732
1.2. « Va vers l'au-delà de toi. » .....	736
1.3. Hommages.....	739
CONCLUSION DE LA QUATRIEME PARTIE : LA METHODE DUMAZEDIERIENNE.....	744
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE .....</b>	<b>751</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE.....</b>	<b>765</b>
1. INVENTAIRE DES SOURCES .....	765
1.1. Archives Primaires (remises par Jean-Pierre Saez et Georges Le Meur) .....	765
1.2. Archives Peuple et culture.....	766
1.3. Choix de revues sur la culture, les loisirs et l'éducation populaire .....	768
2.BIBLIOGRAPHIE DE DUMAZEDIER .....	769
2.1. Livres de Joffre Dumazedier par ordre chronologique .....	769
2.2. Sélection d'articles de Joffre Dumazedier par ordre chronologique .....	770
2.3. Ouvrages collectifs autour de Joffre Dumazedier .....	772
2.4. Archives visuelles et sonores .....	772
3.BIBLIOGRAPHIE THEMATISEE.....	773
3.1. Ouvrages théoriques et génériques .....	773
3.2. Ouvrages des quatre périodes de la thèse.....	779
3.2.1. 1ère partie 1915-1945 .....	779
3.2.2. 2ème partie 1945-1967.....	782
3.2.3. 3ème partie 1968-1985.....	785
3.2.4. 4ème partie 1986-2002.....	789
3.3. THESES, HDR ET MEMOIRES DE MASTERS.....	792

**INDEX ..... 801**  
**TABLE DES ANNEXES ..... 809**

## INDEX

- Abetz Otto, 112, 157  
Abirached Robert, 576  
Adorno W. Theodor, 340, 435, 658, 660, 724, 727, 775  
Alain, 34, 199, 208, 249, 252, 292, 319, 322, 354, 360, 387, 388, 419, 431, 432, 473, 489, 498, 508, 518, 599, 601, 602, 615, 672, 775, 779, 780, 783, 786, 787, 789  
Albert François, 79, 85, 86, 511, 780  
Alexandre Marc, 102, 309  
Althusser Louis, 145, 221, 297, 310, 498, 501, 511, 540, 546, 619, 620, 634, 666, 716, 752, 786  
Angenot Marc, 773  
Aragon Louis, 46, 47, 73, 85, 164, 418, 461, 466, 709, 779, 782  
Arcy François D', 566, 568, 569, 786  
Arendt Annah, 727  
Arnaud Pierre, 45, 102, 103, 104, 111, 177, 773, 779  
Aron Raymond, 58, 106, 121, 326, 327, 354, 453, 455, 507, 588, 599, 622, 704, 705, 722, 782, 785, 813  
Aron Robert, 45, 102, 103, 104, 111  
Arrese Miguel, 710  
Assouline Pierre, 599, 779, 782  
Astorg Bertrand D', 137, 145, 152  
Attias Donfut Claudine, 19, 35, 452, 650, 682, 714, 718, 772, 789, 792  
Auffret Françoise, 738  
Aveline Claude, 31, 39, 86, 87, 779  
Axelos Kostas, 357  
Bachelard Gaston, 333, 456, 696, 733, 737, 742, 773  
Badiou Alain, 432, 508  
Balzac Honoré de, 48, 733, 749, 755  
Baquet Maurice, 250, 266, 278, 769, 772  
Baras Jean Pol, 741  
Barbie Klaus, 167  
Barbu Marcel, 155, 156  
Barbusse Henri, 206  
Barrault Jean-Louis, 199, 281  
Barrès Maurice, 45, 61, 86, 106, 544  
Barthes Roland, 20, 178, 250, 264, 303, 324, 340, 347, 353, 357, 411, 511, 753, 758, 773  
Bastide Roger, 453, 454, 455, 751  
Baudelot Christian, 241, 515, 661, 735  
Baudrillard Jean, 364, 495, 642, 643, 652, 773  
Bazin Hervé, 199, 200, 251, 252, 265, 544  
Beaumont Catherine, 7, 19, 703  
Beaune Jean-Claude, 210, 211  
Beauvoir Simone de, 360  
Becker Jacques, 278  
Becker Raymond, 278  
Belin René, 130  
Bence Jean-Marie, 631  
Benda Julien, 46, 47, 48, 61, 779  
Benoît-Guilbot Odile, 354  
Bensaïd Georges, 390, 426, 432, 445  
Berdiaeff Nicolas, 45, 55  
Bergery Gaston, 51, 52, 59, 65, 66, 68, 101, 102, 115, 146, 147, 148, 179, 180, 499, 702, 780, 794  
Bergson Henri, 46, 48, 108, 242, 243, 387, 686, 704, 728, 768, 773, 776, 778, 779  
Berl Emmanuel, 45, 51  
Bernanos Georges, 103, 285, 781  
Berstein Serge, 107, 108, 412, 780  
Berthoumieu Robert, 251, 281  
Besnard Pierre, 7, 19, 394, 397, 398, 399, 400, 401, 403, 430, 446, 527, 529, 530, 622, 693, 772, 785, 798  
Besse Laurent, 427, 428, 429, 537, 755, 773, 785, 793  
Beuve-Méry Hubert (Berthier), 126, 127, 134, 137, 138, 139, 141, 142, 143, 150, 153, 154, 156, 158, 163, 165, 167, 170, 171, 172, 173, 188, 192, 221, 232, 673, 784  
Bidault Georges, 166, 167  
Bitoun Pierre, 73, 74, 110, 116, 162, 780  
Blanchot Maurice, 45, 360  
Bloch Ernst, 59, 188, 242, 474, 729  
Blum Léon, 44, 69, 70, 79, 81, 101, 138, 180, 592  
Boileau Nicolas, 96  
Bolon Jeanne, 742  
Bonnard Abel, 148, 150, 157  
Bonnemaison Michel, 229  
Boulez Pierre, 360  
Bourdieu Pierre, 20, 21, 307, 325, 326, 352, 364, 395, 396, 399, 408, 409, 421, 434, 436, 437, 438, 439, 440, 442, 446, 448, 449, 454, 474, 484, 485, 495, 515, 524, 528, 530, 540, 551, 620, 621, 629, 638, 656, 658, 661, 666, 684, 689, 690, 704, 714, 715, 724, 725, 734,

735, 746, 751, 755, 756, 758, 760, 762, 773,  
 776, 780, 782, 785, 799, 802, 813  
 Bourgau Hubert, 131  
 Bourgeois Jean, 7, 43, 727  
 Brasillach Robert, 45, 106  
 Breton André, 43, 47, 85, 86, 228, 360, 773  
 Briand Aristide, 53, 85  
 Brossolette Pierre, 170, 573  
 Buffet Marie-Georges, 740, 790  
 Burrin Philippe, 101, 102, 140, 780  
 Busch Marie-Charlotte, 588, 589, 590, 785  
 Busino Giovanni, 232, 233, 234, 780  
 Cacouault-Bitaud Marlaine, 394, 395  
 Caillois Roger, 42  
 Calvez Jean-Yves, 774  
 Camus Albert, 33, 103, 179, 208, 724, 748, 781  
 Caplan Max, 323, 741  
 Carisse Colette, 485, 502, 503, 504, 506, 770,  
 786  
 Carre Philippe, 714  
 Caune Jean, 579, 774  
 Cazeneuve Jean, 453  
 Céline Louis-Ferdinand, 106  
 Certeau Michel de, 15, 347, 363, 364, 436, 485,  
 527, 528, 529, 537, 540, 545, 546, 551, 552,  
 553, 583, 599, 621, 636, 666, 685, 767, 774,  
 786  
 Chaban-Delmas Jacques, 511, 622  
 Chaléon Jeanine de, 160, 162  
 Charle Christophe, 104, 774  
 Charlot Bernard, 715, 735, 746  
 Charpentreau Jacques, 21, 442, 783  
 Chartier Roger, 756, 773  
 Château Jean, 258, 735  
 Chateaubriand François René, 209  
 Chaubet François, 22, 41, 50, 317, 318, 352,  
 755, 757, 774, 780  
 Chautemps Camille, 85  
 Chiappe Jean, 60  
 Chombart de Lauwe Paul Henri, 126, 127, 129,  
 130, 135, 136, 142, 143, 147, 154, 165, 262,  
 326, 353, 444, 774, 786  
 Chomsky Noam, 752, 763, 774  
 Chosson Jean-François, 265, 385, 386, 388,  
 390, 432, 445, 447, 449, 517, 559, 672, 704,  
 767, 768, 786  
 Claudel Paul, 106, 205, 208, 232  
 Coco Chanel, 43  
 Cohn-Bendit Daniel, 355, 415, 427, 428  
 Colette, 43, 770, 786, 788  
 Combs Philippe, 678  
 Comte Auguste, 334  
 Cossé Laurence, 594  
 Cot Pierre, 55, 517  
 Coty René, 288  
 Coubertin Pierre de, 268, 269, 270, 271, 272,  
 273, 274, 275, 279, 281, 336, 337, 797  
 Cousin Gabriel, 266, 277, 279, 687, 741  
 Crozier Michel, 317, 318, 351, 352, 353, 354,  
 434, 460, 485, 621, 786  
 Daladier Edouard, 60, 206  
 Dandieu Arnaud, 45, 102, 103, 104, 111, 773,  
 779  
 Darlan François, 137, 140, 143, 148, 149, 154  
 Dasté Jean, 193, 266, 493, 742  
 Dauber Heinrich, 635  
 De Gaulle Charles, 151, 511  
 Déat Marcel, 73, 102, 780  
 Debesse Maurice, 395, 425, 453, 454, 735, 749  
 Debord Guy, 76, 264, 297, 357, 371, 383, 651,  
 783, 786  
 Decroly Ovide, 238  
 Déléage André, 59  
 Delestre Antoine, 137, 138, 140, 142, 144, 145,  
 147, 148, 150, 154, 155, 157, 158, 159, 163,  
 164, 168, 173, 174, 176, 780  
 Deleuze Gilles, 432, 508, 523, 549, 774  
 Derrida Jacques, 439, 511, 652, 659, 662  
 Desnos Robert, 205  
 Dofny Jacques, 354  
 Domenach Jean-Marie, 57, 59, 110, 163, 179,  
 537, 543  
 Domenach Léa et Hugo, 179, 180  
 Donfut Eric, 19, 35, 452, 633, 650, 682, 718,  
 772, 789, 792  
 Doriot Jacques, 60, 102, 140, 146, 154, 780  
 Dosse François, 18, 20, 774, 786  
 Dreyfus, 360  
 Dreyfus Simone, 34, 84, 93, 203, 301, 360, 777,  
 785  
 Droit Roger-Pol, 441, 458, 697, 793  
 Dubet François, 735  
 Duby Georges, 40, 44, 774  
 Ducruy François, 159  
 Duhamel Jacques, 45, 295, 410, 426, 485, 499,  
 511, 537, 562, 575, 623, 670, 732, 755  
 Dullin Charles, 177, 199, 207, 217, 292, 419,  
 673  
 Dunning Eric, 733, 775  
 Durafour Michel, 294  
 Duras Marguerite, 360, 666  
 Durkheim Émile, 37, 224, 241, 242, 332, 353,  
 585, 653, 655, 706, 718, 725, 734, 753, 762,  
 774, 775, 778, 780

Duvignaud Jean, 357, 477, 690  
 Eliard Michel, 325, 693, 694  
 Elias Norbert, 117, 242, 350, 435, 440, 652,  
 706, 723, 724, 725, 726, 727, 733, 746, 748,  
 761, 775, 776, 803  
 Establet Pierre, 515, 661, 735  
 Etévé Christine, 7, 19, 736, 738, 739, 740  
 Fabrègues Jean de, 45, 179  
 Febvre Lucien, 188, 206, 240, 242  
 Ferry Luc, 170, 677, 693, 786  
 Finkielkraut Alain, 508, 780  
 Fontaine Marion, 593, 596, 609, 760, 786  
 Foucauld Jean-Baptiste de, 594  
 Foucault Michel, 57, 145, 281, 297, 348, 364,  
 432, 439, 508, 511, 529, 544, 553, 598, 611,  
 643, 662, 663, 666, 681, 714, 745, 775, 789  
 Fourastié Jean, 327, 331, 376, 453, 454, 456,  
 465, 470, 619, 706  
 Fourier Charles, 334  
 France Anatole (Thibaut François), 15, 31, 34,  
 38, 39, 47, 48, 55, 66, 68, 83, 84, 85, 86, 87,  
 88, 89, 90, 91, 92, 94, 95, 98, 100, 104, 126,  
 161, 177, 178, 179, 182, 223, 346, 385, 393,  
 602, 686, 697, 746, 755, 757, 779, 795, 813  
 Freinet Célestin, 402, 534  
 Frenay Henri, 137, 151, 159  
 Friedmann Georges, 66, 103, 186, 244, 250,  
 274, 282, 283, 285, 286, 303, 314, 315, 316,  
 317, 318, 319, 324, 331, 349, 350, 351, 352,  
 353, 354, 355, 357, 359, 360, 371, 372, 375,  
 392, 393, 394, 420, 421, 458, 475, 588, 590,  
 643, 644, 647, 648, 652, 655, 656, 701, 714,  
 743, 745, 753, 758, 782, 783, 785, 788, 789,  
 797  
 Fromm Erich, 315, 316, 317, 323, 660  
 Fumaroli Marc, 578, 670, 673, 786  
 Gabin Jean, 207, 261  
 Gabriel Marcel, 55, 87, 254, 266, 277, 492, 493,  
 542, 543, 630, 673, 687, 693, 741, 742  
 Gadoffre Gilbert, 116, 126, 165, 187, 188, 189,  
 225, 226, 227, 228, 347  
 Gadoffre Staath Alice, 165, 187, 188, 783  
 Galey Louis Emile, 59  
 Gallo Max, 517, 521, 522  
 Galvani Pascal, 673, 681  
 Garrone Louis, 122, 124, 136, 138, 143, 149  
 Gaudibert Pierre, 426, 445, 498, 500, 518, 519,  
 529, 537, 540, 545, 546, 547, 549, 550, 551,  
 562, 767, 786  
 Gaulle-Anthonioz Geneviève de, 573  
 Gaullier Xavier, 640  
 Gautier Théophile, 664  
 Georgette Dumazedier, 35  
 Gérard Philippe, 199, 274, 275, 292, 419  
 Gide André, 42, 46, 68, 78, 86, 208, 755  
 Gilbert Claude, 116, 126, 165, 187, 188, 189,  
 225, 226, 227, 228, 297, 299, 301, 302, 304,  
 347, 636, 637, 783, 786  
 Giono Jean, 16, 62, 67, 68, 121, 208, 374, 414,  
 425, 510, 646, 701, 780  
 Girard Augustin, 115, 219, 295, 307, 403, 404,  
 405, 408, 409, 410, 433, 434, 438, 485, 573,  
 621, 777, 784, 791, 799  
 Giraud Henri, 119, 122, 154, 775  
 Giscard d'Estaing Valéry, 295, 511, 543, 595  
 Gisors Marie-Odile de, 7, 19, 32, 33, 452, 453,  
 554, 555, 557, 633, 662, 663, 665, 667, 687,  
 688, 729, 737, 738, 772  
 Glucksmann André, 432, 511  
 Gorz André, 399, 617, 625, 706, 720, 775, 786,  
 790  
 Green Anne-Marie, 714, 716, 717, 718, 720,  
 772  
 Grosser Alfred, 560, 561, 562, 564, 571  
 Guattari Félix, 774  
 Guéhenno Jean, 42, 48, 50, 73, 189, 191, 192,  
 203, 218, 226, 419, 440, 441, 701, 709, 754,  
 780, 784  
 Guilbert Madeleine, 354  
 Guinchat Claire, 7, 19, 330, 341, 483, 769, 770  
 Gurvitch Georges, 241, 242, 354, 359, 365, 415,  
 585, 612, 654, 660, 734, 748, 753, 775, 780  
 Guy-Grand Georges, 775  
 Habermas Jürgen, 363, 567  
 Halbwachs Maurice, 241, 242, 243, 394, 612,  
 654, 686, 704, 753, 776  
 Halévy Daniel, 45, 85  
 Halévy Elie, 45, 85  
 Hanotaux Gabriel, 87  
 Hassenforder Jean, 7, 19, 330, 341, 342, 769,  
 771  
 Heber-Suffrin Claire et Marc, 695  
 Heinich Nathalie, 439, 440, 449, 620, 727, 776  
 Henry André, 36, 126, 127, 210, 354, 591, 592,  
 774, 787  
 Herriot Edouard, 51, 52, 55, 85  
 Hervé Blanche Nadine, 677  
 Herzog Maurice, 289, 293, 306, 428, 429, 619,  
 740, 754  
 Hess Rémi, 358, 359, 365, 411, 413, 787, 792  
 Hitler Adolf, 54, 63, 109, 111, 113, 154, 166,  
 167, 269, 772  
 Hoggart Richard, 437, 439, 440, 474, 496, 546  
 Horkheimer Max, 660, 727



Hugo Victor, 34, 96, 164, 733, 789  
 Hussenot Olivier, 129  
 Illich Ivan, 15, 363, 515, 520, 522, 528, 536,  
 604, 605, 606, 608, 635, 649, 682, 714, 759,  
 776, 787  
 Ion Jacques, 426, 431, 489, 495, 498, 500, 518,  
 540, 545, 546, 547, 566, 567, 568, 569, 619,  
 767, 787, 790  
 Isambert-Jamati Viviane, 394, 395, 396, 735,  
 784, 787, 798  
 Iazard Georges, 53, 58, 59, 781  
 Jaisson Maurice, 241  
 James Henry, 209, 210, 211, 212, 213, 796  
 James William, 209, 210, 211, 212, 213, 796  
 Janiaud Joël, 118  
 Jankélévitch Vladimir, 644, 666, 776  
 Jarre Michel, 274  
 Jarry Alfred, 232  
 Jaurès Jean, 1, 7, 32, 34, 37, 66, 85, 177, 181,  
 593, 729, 786  
 Jeanneney Jean-Noël, 107, 109, 272, 780, 782  
 Jourdain Francis, 206  
 Jouvencel Bertrand de, 327, 598, 599  
 Kaës René, 21, 400, 442, 496, 534, 634, 670,  
 783, 787  
 Kahn Pierre, 240  
 Karl Mannheim, 69, 206, 345, 350, 356, 380,  
 444, 472, 477, 478, 479, 480, 481, 500, 501,  
 539, 656, 724, 727, 728, 729, 730, 761, 774,  
 776, 777, 783, 784, 813  
 Kemper Théodore, 644, 652  
 Keynes John Maynard, 246, 617  
 Kupiec Anne, 729, 730, 761, 776, 784  
 La Chapelle Frédéric de, 123, 124, 125, 129  
 La Rochelle Drieu, 51, 150, 517, 524, 782  
 La Taille Paul de, 160  
 Labourie Raymond, 305, 527, 788  
 Lacouture Jean, 776  
 Lacroix Jean, 140, 784  
 Lafargue Paul, 69, 331, 458, 504, 757, 781  
 Lafleur Frédéric, 152, 193  
 Lalo Charles, 36  
 Lamour Philippe, 327, 592  
 Lanfant Marie-Françoise, 311, 312, 322, 323,  
 326, 328, 330, 338, 350, 351, 353, 354, 389,  
 426, 445, 462, 501, 588, 589, 590, 652, 716,  
 787  
 Lang Jack, 16, 17, 70, 573, 574, 575, 576, 577,  
 578, 579, 593, 609, 670, 707, 774, 787, 801  
 Langevin Paul, 52, 72, 186, 195, 202, 206, 226,  
 237, 238, 240, 420, 499, 778, 796  
 Laot Françoise, 396, 401  
 Laurent Jeanne, 201, 231, 293  
 Laval Pierre, 135, 140, 148, 150, 154, 157  
 Lazarsfeld Paul, 309, 312, 322, 323, 333, 373,  
 419, 489, 582, 652, 656, 657, 658, 659, 660,  
 743, 771, 776, 788  
 Le Goff, 598, 599, 601, 602, 781  
 Le Guay François, 163  
 Le Meur Georges, 7, 14, 19, 20, 312, 337, 362,  
 486, 667, 671, 674, 676, 677, 679, 680, 681,  
 685, 686, 688, 690, 700, 714, 732, 733, 736,  
 738, 744, 746, 765, 772, 790, 793, 803, 813  
 Le Meur Yvette, 682, 685, 688  
 Le Tiran Dominique, 629, 630  
 Le Veugle Jean, 254  
 Lecat Jean-Philippe, 543  
 Lefebvre Henri, 15, 21, 23, 206, 209, 264, 281,  
 297, 333, 335, 347, 349, 353, 354, 355, 356,  
 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365,  
 366, 367, 370, 371, 372, 381, 382, 383, 385,  
 386, 387, 388, 392, 394, 399, 411, 412, 413,  
 415, 416, 417, 419, 421, 440, 443, 458, 492,  
 498, 540, 547, 636, 685, 746, 757, 758, 776,  
 784, 787, 792, 798, 799  
 Lemoine Georges, 165  
 Lengrand Paul, 36, 190, 195, 197, 201, 234,  
 235, 265, 385, 386, 389, 426, 432, 443, 517,  
 521, 522, 560, 670, 702, 703, 765, 766, 787,  
 790  
 Lenouvel Damien, 7, 19, 235  
 Léo Lagrange, 79, 80, 200, 203, 251, 289, 293,  
 429, 444, 574, 593, 616, 709  
 Léon Antoine, 44, 70, 79, 81, 138, 180, 193,  
 401, 787  
 Lepage Franck, 777, 784  
 Leselbaum Nelly, 19, 682, 714  
 Leterrier Jean-Michel, 97, 790  
 Lévy Bernard-Henri, 115, 127, 135, 147, 179,  
 224, 508, 560, 573, 669, 698, 702, 724, 775,  
 787  
 Léziart Yvon, 270, 274, 790  
 Lipovetsky Gilles, 650, 653, 666, 791  
 Lomné Georges, 187, 188  
 Lottman Herbert, 781  
 Loubet Del Bayle Jean-Louis, 22, 44, 45, 52, 53,  
 54, 55, 102, 111, 112, 122, 123, 179, 781  
 Louchez Yves, 632  
 Louis Dumazedier, 32, 33, 34  
 Louis Roger, 581, 582, 673  
 Luthi Jean-Jacques, 665, 666, 772  
 Lyautey Hubert, 124, 131, 132  
 Lynd David, 351, 422  
 Lyotard Jean-François, 432, 508

Macé Jean, 203, 347, 348, 349, 748, 776  
 Macé Marielle, 203, 347, 348, 349, 748, 776  
 Maciel Tania, 710  
 Maffesoli Michel, 652, 662, 666, 685, 690, 746, 771, 775, 776  
 Magnane Georges, 250, 266, 769  
 Malraux André, 45, 72, 219, 289, 290, 295, 301, 433, 666, 784, 785, 789  
 Malraux Florence, 360  
 Man Henri de, 16, 32, 43, 73, 74, 75, 76, 77, 171, 174, 191, 195, 196, 198, 199, 219, 222, 234, 235, 272, 302, 360, 389, 418, 419, 441, 445, 446, 479, 505, 525, 571, 580, 581, 729, 748, 765, 774, 780, 781, 794, 796, 813  
 Mannheim Karl, 182, 233, 343, 350, 380, 444, 472, 477, 478, 479, 480, 481, 500, 501, 538, 620, 622, 623, 723, 724, 727, 728, 729, 730, 732, 733, 746, 748, 749, 761, 776, 777, 783, 784, 799, 803, 813  
 Marcuse Henri, 353, 383, 413, 417, 463, 582, 636, 660, 664, 692, 787  
 Mariet Raymond, 389, 517  
 Maritain Jacques, 41, 59, 105, 106, 139, 780  
 Marker Chris (Christian Bouche-Villeneuve), 198, 200, 205, 250, 252, 265, 266, 275, 292, 419, 421, 443, 445, 672, 673, 772, 783  
 Marshall George Catlet Jr, 247  
 Marshall Mc Luhan Herbert, 247  
 Martin Laurent, 1, 7, 16, 17, 178, 187, 188, 226, 227, 574, 575, 579  
 Marx Karl, 69, 74, 76, 106, 146, 206, 221, 224, 232, 286, 331, 343, 345, 349, 350, 356, 363, 395, 411, 412, 458, 479, 485, 500, 528, 539, 605, 655, 656, 730, 753, 757, 758, 774, 776, 777  
 Massis Henri, 106, 138, 141, 142, 146, 147  
 Masson Philippe, 324, 325, 777  
 Maulnier Thierry, 45  
 Maurois André, 45  
 Mauroy Pierre, 429, 575, 584, 593  
 Maurras Charles, 61, 85, 105, 106, 146  
 Mauss Marcel, 129, 241, 348, 349, 651, 753, 775  
 Maxence Jean-Pierre, 45, 48, 49, 54, 62, 69, 102, 110, 781  
 Maydiou Augustin-Jean, 139, 141, 171, 173, 191, 701  
 Méda Dominique, 458, 714, 791  
 Meillet Antoine, 89, 178  
 Mendès France Pierre, 55, 412, 788  
 Mendras Henri, 318, 351, 353, 354, 360, 598, 753, 777  
 Mettas Jean, 44  
 Mialaret Gaston, 735  
 Miège Bernard, 431, 489, 495, 498, 500, 518, 529, 537, 540, 545, 546, 547, 548, 549, 619, 767, 787  
 Miller Henry, 208  
 Missoffe François, 427, 429, 537, 619, 624, 785  
 Mitterrand François, 249, 416, 511, 512, 572, 573, 574, 578, 591, 592, 648, 801  
 Moinot Pierre, 289, 292, 295, 307  
 Moisan André, 312, 486, 681, 682  
 Moles Abraham, 528, 531, 538, 540, 623, 788  
 Monnet Gaby, 36, 254, 265, 426, 492, 493, 555, 742, 766  
 Montaigne Michel de, 211, 266  
 Montesquieu Charles Louis, 106  
 Montessori Maria, 402  
 Morice André, 215, 216, 217  
 Morin Edgar, 7, 65, 66, 179, 180, 208, 243, 250, 252, 258, 303, 305, 318, 320, 321, 324, 332, 333, 337, 340, 351, 353, 354, 357, 359, 360, 365, 373, 376, 421, 425, 427, 433, 434, 435, 436, 470, 477, 485, 495, 497, 498, 499, 500, 528, 529, 608, 621, 622, 651, 661, 679, 696, 733, 735, 753, 757, 770, 784, 785, 788, 791  
 Moulin Jean, 43, 159, 166, 167, 573  
 Mounier Emmanuel, 33, 41, 53, 55, 57, 58, 59, 75, 106, 109, 110, 111, 127, 138, 139, 140, 142, 147, 149, 150, 167, 179, 192, 200, 215, 216, 225, 282, 284, 285, 286, 287, 463, 489, 534, 562, 585, 599, 604, 673, 701, 778, 781, 783, 784, 795, 797  
 Moustaki Georges, 370  
 Muxel Anne, 714, 715  
 Naurois René de, 129, 136, 138, 139, 149  
 Naville Pierre, 331, 588  
 Néel (instituteur), 36  
 Nizan Paul, 33, 163, 179, 781  
 Noiriel Gérard, 245, 246, 248, 508, 509, 510, 572, 777  
 Nora Simon, 163, 164, 165, 790  
 Ortega y Gasset, 50, 373  
 Ory Pascal, 67, 70, 71, 72, 73, 77, 78, 79, 80, 81, 180, 418, 777, 782  
 Quarti Aziz El, 711, 712  
 Pascal (Blaise), 67, 70, 71, 72, 77, 78, 79, 80, 81, 91, 180, 243, 418, 508, 567, 673, 681, 776, 777, 778, 782  
 Passeron Jean-Claude, 325, 326, 395, 408, 436, 437, 438, 439, 515, 519, 551, 661, 735, 756, 773, 782, 785, 793  
 Paty Samuel, 565

Paul Puaux., 537, 575  
 Paxton Robert O, 147, 782  
 Péan Pierre, 167, 782  
 Péguy Charles, 34, 54, 59, 98, 139, 146, 224,  
 232, 671, 701, 780, 781, 782  
 Pelorson Georges, 148, 149, 152, 153  
 Perriault Jacques, 693, 695, 696  
 Pesnot Patrick, 79, 211, 782  
 Pétain Philippe, 61, 109, 120, 130, 131, 133,  
 135, 138, 140, 143, 151, 163, 167, 241, 573  
 Peter Jean Michel, 7, 19, 278, 279  
 Petit Eugène Claudius, 125, 294, 298, 320, 362,  
 470, 781  
 Philip André, 293  
 Philip Gérard Albert (Gérard Philippe), 293  
 Piaget Jean, 388, 419, 685, 788  
 Piatier André, 406  
 Picasso Jean, 43, 554  
 Picon Gaëtan, 86, 289, 293, 780, 784  
 Pineau Gaston, 7, 19, 21, 32, 88, 237, 238, 514,  
 533, 534, 536, 554, 633, 634, 635, 636, 637,  
 638, 679, 681, 682, 711, 744, 767, 788, 791  
 Pitrou Agnès, 334  
 Plamondon Robert, 588, 589, 590  
 Platon, 717  
 Pociello Christian, 279  
 Poincaré Raymond, 53, 54, 56  
 Poirier Jean, 690, 778  
 Poli Louis, 159, 163  
 Pulitzer Georges, 209  
 Pollak Michel, 656, 657, 658, 659, 660, 788  
 Portelli Patricia, 682, 714  
 Pujol Geneviève, 7, 19, 68, 292, 295, 298, 300,  
 426, 431, 444, 445, 446, 447, 448, 450, 483,  
 484, 507, 527, 528, 529, 548, 609, 621, 630,  
 768, 771, 778, 788, 790, 791  
 Pronovost Gille, 7, 19, 22, 35, 62, 64, 65, 68,  
 115, 121, 452, 585, 609, 710, 714, 717, 718,  
 719, 720, 743, 744, 772, 791  
 Proudhon Pierre-Joseph, 146, 331, 775, 780  
 Quehec Dominique, 536  
 Quillet Pierre, 691  
 Ramadier Paul, 249  
 Rancé Christiane, 103  
 Rauch Marie-Ange, 548  
 Reagan Ronald, 572  
 Rebecca Rogers, 394, 395, 396, 401  
 Rebondy Michel, 666  
 Reggiani Serge, 278  
 Rémond René, 117, 118  
 Renan Ernest, 106  
 René Rizzardo, 21, 23, 117, 118, 129, 160, 278,  
 288, 354, 363, 400, 411, 442, 452, 517, 524,  
 634, 636, 732, 783, 787  
 Resnais Alain, 199, 252, 292, 419, 673  
 Reuter Paul, 126, 137, 142, 143, 673  
 Revel Jean-François, 360  
 Reynaud Daniel, 354, 788  
 Ricœur Paul, 686, 745, 778  
 Riefenstahl Léni, 267, 269, 772  
 Riesman David, 233, 286, 309, 320, 321, 322,  
 323, 325, 327, 331, 335, 339, 340, 344, 345,  
 348, 375, 380, 383, 393, 399, 402, 403, 419,  
 458, 460, 461, 466, 552, 586, 589, 597, 652,  
 653, 658, 710, 715, 733, 741, 743, 753, 770,  
 785, 789  
 Rigaud Jacques, 598, 791  
 Rilke Rainer Maria, 206  
 Rioux Jean-Pierre, 190, 253, 254, 255, 630, 766,  
 778  
 Ripert Aline, 307, 308, 323, 372, 586, 625, 721,  
 769  
 Rita Hayworth, 207  
 Rivet Paul, 129, 755  
 Robbe Grillet Alain, 360  
 Rocard Michel, 509, 575, 672, 788  
 Romer Madeleine, 444, 601, 614, 615, 616,  
 617, 624, 715, 741, 778, 785  
 Roosevelt Franklin, 248  
 Rops Daniel, 102  
 Roulle Frédéric, 240  
 Rousseau Jean Jacques, 34, 108, 534, 679, 735  
 Rouvet Jean, 295  
 Roux Alain Noël, 431, 489, 495, 498, 500, 518,  
 540, 547, 619, 787  
 Rovin Joseph, 36, 200, 201, 265, 389, 390, 426,  
 429, 431, 432, 433, 443, 444, 445, 516, 537,  
 560, 562, 672, 700, 701, 702, 703, 709, 766,  
 785, 791, 802  
 Roy Claude, 265, 599, 600, 778  
 Saez Guy Jean-Pierre, 7, 19, 36, 65, 68, 193,  
 195, 199, 200, 220, 221, 227, 235, 297, 302,  
 304, 305, 312, 410, 425, 426, 431, 571, 630,  
 639, 766, 778, 791  
 Sainte-Beuve Charles Augustin, 209  
 Samuel Nicole, 7, 19, 35, 307, 330, 373, 446,  
 452, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 492, 494,  
 565, 586, 601, 604, 614, 615, 616, 617, 624,  
 640, 654, 706, 708, 715, 718, 744, 746, 770,  
 771, 772, 785  
 Sansot Pierre, 16, 563, 564, 565, 571, 778

Sartre Jean-Paul, 33, 48, 55, 58, 86, 121, 163, 334, 335, 360, 508, 511, 534, 543, 611, 634, 670, 724, 748, 776, 778, 781  
 Saussure Ferdinand de, 89, 264  
 Savane Paule, 7, 19, 67, 238, 484, 640, 668, 669, 736  
 Schneider Michel, 579, 792  
 Schumann Robert, 249  
 Schwartz Bertrand, 396, 397, 401  
 Segonzac Pierre Dunoyer de, 59, 119, 120, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 132, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 165, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 444, 688, 702, 783, 795  
 Semprun Jorge, 782  
 Serra Maurizio, 782  
 Serreau Jean-Michel, 265  
 Serres Michel, 23, 103, 599, 601, 679, 694, 695, 696, 697, 698, 747, 792  
 Servier Jean, 690  
 Seydoux Ronald, 131, 132  
 Simmel Georges, 242, 655, 728, 733  
 Simone Signoret, 103, 104, 250, 278, 327, 360  
 Soisson Jean-Pierre, 543  
 Soljenitsyne Alexandre, 511, 570, 638  
 Sorano Georges, 274  
 Sorel Georges, 48, 686, 778  
 Sorel Maryvonne, 48, 686, 778  
 Spengler Oswald, 108  
 Steffens Martin, 103  
 Stendhal, 48  
 Stephane Roger, 779  
 Stern Claude-Olivier, 542, 548  
 Sternhell Zeev, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 147, 560, 599, 702, 782, 795  
 Stouff Jean, 153, 168  
 Szalai Alexandre, 309, 458, 504, 588, 594  
 Taddéi Dominique, 574, 575  
 Taine Hippolyte, 106  
 Tennenhaus Shula, 350, 478, 480  
 Tétard Françoise, 221, 290, 292, 427, 428, 429, 430, 431, 441, 447, 785, 789, 790, 792  
 Thatcher Margaret, 572  
 Thébaud Frédéric, 632  
 Thévenin Olivier, 19, 719  
 Thibaud Paul, 570  
 Thiers Adolphe, 62  
 Thomas Edith, 200, 400, 634, 787  
 Thomas René, 160, 400, 634, 787  
 Tillion Germaine, 573  
 Touraine Alain, 249, 322, 352, 353, 354, 359, 473, 523, 615, 666, 753  
 Tréanton Jean René, 354  
 Trebitsch Michel, 353, 354, 355, 356, 359, 361, 792  
 Tzara Tristan, 43  
 Urfalino Philippe, 289, 290, 291, 292, 293, 295, 296, 579, 779  
 Valéry Paul, 45, 46, 57, 88, 281, 295, 348, 361, 375, 387, 497, 498, 511, 595, 782  
 Valmy Féaud, 740, 741  
 Vaneigem Raoul, 327, 597  
 Veblen Thorstein, 384, 458, 471, 586, 590, 643, 722, 723, 726, 782, 803  
 Vendryes Joseph, 89, 178  
 Verne, 635  
 Vian Boris, 199, 673  
 Viard Jean, 79, 782, 792  
 Vidal-Naquet Pierre, 360  
 Vigarello Georges, 272, 274, 279, 693, 735, 792  
 Vignal Marc, 559, 560  
 Vilar Jean, 199, 266, 274, 275, 292, 295, 419, 489, 492, 673, 741, 742, 774  
 Virieu Xavier de, 123, 158  
 Voltaire, 22, 36, 37, 83, 108, 567, 694  
 Wallon Henri, 23, 72, 186, 195, 202, 206, 236, 237, 238, 240, 251, 331, 388, 419, 420, 442, 686, 701, 778, 785, 796  
 Weber Alfred, 106, 147, 167, 478, 623, 655, 705, 772, 785  
 Weber Eugen, 69, 106, 147, 167, 623, 655, 705, 772, 785  
 Weber Henri, 106, 147, 167, 432, 623, 655, 705, 772, 785  
 Weber Max, 106, 147, 167, 353, 623, 655, 665, 705, 739, 772, 776, 785  
 Weil Simone, 103, 104, 250  
 Wilson Georges, 274, 275  
 Winock Michel, 33, 55, 58, 76, 101, 107, 108, 110, 356, 357, 598, 780, 782  
 Yonnet Paul, 640, 662, 666, 720, 721, 722, 723, 744, 747, 748, 757, 792, 802, 803  
 Zananiri Gaston, 665  
 Zancarini-Fournel Michelle, 39, 61, 246, 250, 779  
 Zatopek (Alain Mimoun), 267  
 Zay Jean, 55, 71, 79, 80, 180, 203, 211, 238, 301, 573, 592, 754, 782  
 Zola Emile, 34, 55, 84, 86, 93, 97, 458, 461, 466, 733, 749



## TABLE DES ANNEXES

**Annexe I :** *La langue et le style d'Anatole France*

**Annexe II :** *Un peuple, une culture.* Edition originale de 1946 du Manifeste de Peuple et Culture.

**Annexe III :** *Tous les chemins mènent à la culture*

**Annexe IV :** Photos extraites de *Télévision et éducation populaire* par Joffre Dumazedier (Unesco 1955).

**Annexe V :** Programme du *Gala Olympique* organisé par PEC le 1<sup>er</sup> Janvier 1954 au Théâtre national du palais Chaillot à Paris.

**Annexe VI :** 70 ans d'histoire des éditions du *Seuil* avec la reproduction de la première couverture de *Vers une civilisation du loisir ? édition de 1962.*

**Annexe VII :** Rapport de la thèse de Joffre Dumazedier, tapuscrit original signé de Raymond Aron.

**Annexe VIII :** *Rêverie testamentaire de Joffre Dumazedier jour de la mort de Cacérès en 1991.*

**Annexe IX :** Extrait de « Freedom, Power, and Democratic Planning » de Karl Mannheim, traduction Chap. XI Travail & Loisir (Oxford University Press 1950)

**Annexe X :** Lettre de Joffre Dumazedier à Georges Le Meur du 2&3 Septembre 1991.

**Annexe XI :** Lettre de Joffre Dumazedier à Georges Le Meur du 9 Mars 1995.

**Annexe XII :** Echanges épistolaires entre Dumazedier et Bourdieu du mois de mai 1998.

**Annexe XIII :** *Itinéraire de Joffre Dumazedier président fondateur de Peuple et Culture professeur honoraire de la Sorbonne, quatre pages autobiographiques de 1998.*

**Annexe XIV :** « *Bio-Bibliographie abrégée de Joffre Dumazedier à l'appui d'une demande d'accès au rang de Professeur sans chaire et de professeur à titre personnel.* » Tapuscrit de six pages daté de 1976 (copie de l'original).



## **Titre : Joffre Dumazedier (1915-2002), engagement, méthode et style.**

### **Résumé :**

Cette thèse inscrite dans le champ de l'histoire culturelle, parcourt la biographie intellectuelle du sociologue Joffre Dumazedier chercheur et militant aux prises avec les problématiques de son temps. Au fur et à mesure émergent des thématiques et paradigmes toujours féconds aujourd'hui : loisir, temps libéré, développement d'un temps à soi, société éducative, temps sociaux et pouvoirs culturels, formation et autoformation tout au long de la vie, manières et style de vie.... Le récit chemine avec ce témoin des sciences humaines et sociales du XXe siècle dans ses recherches scientifiques, ses engagements et ses actions.

La thèse instaure un dialogue avec les clercs et publicistes non-conformistes des années trente, les réseaux de Résistants du Vercors, jusqu'aux « intellectuels sans attaches », chahutés par les mutations post-industrielles. Elle interroge la légitimité des concepts et de la théorie du loisir en observant les caractéristiques d'une sociologie dumazedérienne dans les laboratoires du CNRS et dans ses liens avec la postérité de sa pensée.

Enfin, elle développe l'héritage du chercheur engagé dans l'éducation populaire, notamment au travers de la fondation et de la présidence pendant 22 ans du mouvement Peuple et Culture.

Le propos s'attache à réévaluer tout l'apport de la sociologie de Joffre Dumazedier dans ses oppositions, ses dialogues, ses complicités avec les intellectuels de son temps. Pourtant au fil des pages, reste en suspens les raisons pour lesquelles les découvertes et réflexions sociologiques de Joffre Dumazedier ont été minorées, et ce, malgré le succès en librairie des traductions en douze langues de son livre le plus connu : *Vers une civilisation du loisir ?* paru en 1962.

### **Mots clés :**

***Education, populaire, culture, XXe siècle, sociologie, association, loisir, formation, pédagogie, Uriage, Peuple et Culture.***



## **Abstract**

**Title: Joffre Dumazedier (1915-2002), commitment, method, and style.**

This thesis has its place in the field of cultural history and explores the intellectual biography of researcher and militant, the sociologist Joffre Dumazedier, dealing with the issues of his time. Themes and paradigms that are meaningful to this day transpire as we familiarize ourselves with his work, such as: leisure, time off, development of time for oneself, learning society, social activities and cultural powers, lifelong learning and self-directed learning, ways of life and lifestyle. The account accompanies this witness of 20th-century humanities and social sciences through his scientific research, commitments, and actions.

The thesis establishes a dialogue with the non-conformist scholars and essayists of the thirties, the Vercors Resistants' networks, and even "free-floating intellectuals", shaken up by post-industrial changes. It questions the legitimacy of the concepts and theory of leisure by observing the characteristics of Dumazedierian sociology in the CNRS laboratories and its links with the seeds of his thinking.

Lastly, it develops the legacy of the researcher committed to popular education, primarily through the foundation of the People and Culture movement and its chairmanship for 22 years.

This document sets out to reassess the breadth of Joffre Dumazedier's contribution to sociology through the confrontations, dialogues, and friendships with his peer intellectuals. Yet, as the reader turns these pages, and despite the success of his most well-known, best-selling work published in 1962, that was translated into twelve languages – *Toward a Society of Leisure?* the reasons why Joffre Dumazedier's sociological discoveries and analyses were played down, remain unresolved,

### ***Keywords:***

***Education, popular, culture, 20<sup>th</sup>-century, sociology, association, leisure, learning, pedagogy, Uriage, People and Culture.***

Université Sorbonne Nouvelle  
Ecole Doctorale Arts et Médias  
Ed267@sorbonne-nouvelle  
Laboratoire Cerlis, (Centre de recherche sur les liens sociaux).

## **ANNEXE I**

*La langue et le style d'Anatole France*, Mémoire d'étude supérieur en linguistique de Joffre Dumazedier à la Sorbonne, dirigé par Antoine Meillet et Joseph Vendryes, rédigé en 1938. Un document, qui était réputé pour avoir disparu dans les flammes de l'incendie du château de Murinais par les nazis, mais que nous avons découvert dans les boîtes d'archives déposées par Paule Savanne et la famille Dumazedier aux Archives Nationales de Pierrefitte.

Dumazedier

17

la langue et le style  
d'Anatole France  
dans

(l'expression des idées philosophiques

Cette étude  
200 pages et fin  
chères - fin sincère  
(un peu de brake parfois)  
le style et l'étude plutôt comme  
An. Fr. que l'on la verra  
combinaison de mots  
La Bibliothèque  
de la Sorbonne

A Monsieur Stro



## **Annexe IX**

Chapitre XI, Travail & Loisir, extrait de « *Freedom, Power, and Democratic Planning* » de Karl Mannheim publié par Oxford University Press à New York en 1950. Ce livre n'est toujours pas publié en France, nous en avons traduit des extraits grâce à la complicité de Shula Tennenhaus. C'est un chapitre que Dumazedier citait souvent, on y détecte les trois aspects de sa définition du loisir (les trois D : Délassement, Divertissement et Développement de soi) mais aussi des allusions à la planification et à la philosophie politique d'une troisième voie. (Nous avons surligné certains passages).

PREMIERE PARTIE

LE STYLE D'ANATOLE FRANCE

DANS LA CRITIQUE DES

IDEES PHILOSOPHIQUES

L'ironie que j'invoque n'est point cruelle. Elle est douce et bienveillante. Son rire calme la colère et c'est elle qui nous enseigne à nous moquer des méchants et des sots que nous pouvions, sans elle, avoir la faiblesse de haïr.

(LE JARDIN D'EPICURE)

D'aucuns on répété que FRANCE est un malin esprit, impatient de mettre le feu et de laisser des ruines dans le domaine de l'intellect. On a voulu accrédi-ter l'idée qu'il est une manière "d'ATTILA de la pensée". Nous protestons contre cette interprétation erronée de sa personnalité, mais ce qui est incontestable c'est que les Muses lui ont donné en partage le génie de la critique.

Ce n'est pas la première fois que l'esprit d'un Français est mû par un tel instinct. Ne citons pas de noms, la nomenclature serait trop longue si elle voulait être complète. L'auteur de L'HISTOIRE CONTEMPORAINE est fidèle à la tradition nationale, mais c'est à son propre tempérament qu'il se conforme. Aussi a-t-il imprimé à la critique philosophique sa marque propre.

Les controverses d'idées générales abondent dans ses multiples dialogues ; elles sont diverses ; elles opposent des philosophes Alexandrins, des docteurs et des moines du temps gothique, des citoyens de la troisième République, etc... Pourtant leur style présente ce trait commun qu'il contient les mêmes éléments contradictoires.

L'auteur incarne les thèses canoniques de l'Apologétique Chrétienne, le principe de la justice humaine ou les ambitieux systèmes de métaphysique afin de s'accorder par le truchement d'un Docteur subtil, d'un NICIAS ou d'un Monsieur BERGHEBT le plaisir de les détruire de fond en comble ; mais sa critique n'est pas agitée par l'accent du pamphlet. Elle n'est même pas agressive et l'impitoyable enthousiasme n'anime jamais son mouvement ; Aucune trace en elle de cet acide corrosif qui rend le PASCAL des "PROVINCIALES" si redoutable.

La colère ne mêle point sa laideur au beau langage du disputeur. Quelquefois les adversaires d'Anatole FRANCE (ce nom désigne les adversaires de ses porte-paroles) irrités par le sarcasme de la toute puissante raison ont la faiblesse de perdre le contrôle d'eux-mêmes. C'est ainsi que dans "LES OPINIONS" (p. 230 etc.) Jérôme COIGNARD sourit de l'invention saugrenue de Mr. NICODEME qui veut imposer dans les trousseaux des jeunes mariés : "Des chemises amples et longues, avec un petit pertuis qui permet aux jeunes époux de procéder chastement à l'exécution du Commandement de Dieu relatif à la croissances et à la multiplication." Le Président de "la compagnie de la pudeur" n'accepte pas la critique et s'irrite de la plaisanterie. Mais l'auteur ne donne pas le spectacle de ce courroux : " .... Mr. NICODEME avait déjà quitté la place."

Encore les incidents de ce genre sont-ils rares. Les disputeurs sont d'ordinaire semblables aux nobles convives



antiques qui, après avoir partagé le pain, se couronnaient de roses pour échanger des propos philosophiques. Leur qualité essentielle est une gracieuse sérénité. Le diable lui-même touché du désir d'induire un pauvre moine en tentation le fera, sans amour certes, mais sans haine.

"Esprit fort" revendiquant la tolérance comme dogme exclusif, il se conforme à ses principes : c'est loyal ; mais il va plus loin : la sérénité de FRANCE se change en humilité ou en légèreté. On dirait qu'il refuse à la victoire de son argumentation le crédit qu'elle lui donne. Tout se passe comme s'il éprouvait de l'embaras à plier l'adversaire sous le poids de sa raison. Il nous paraît modeste jusqu'à la timidité ou bien léger jusqu'à la frivolité, ou bien encore effacé jusqu'à la faiblesse. Il a devant ceux dont il est vainqueur, les dehors d'un vaincu.

Pourtant la force de son idée s'exerce, implacable. Ses raisons ne nous paraissent pas seulement judicieuses, mais souvent péremptoires. Devant nos yeux ravis les conceptions les plus substantielles, les plus accréditées, les plus vénérées défendues par ses adversaires s'écroulent comme des châteaux de cartes.

Et sa critique nous pénètre irrésistiblement ; au fond de notre cœur pouvait encore couvrir, sans flamme, quelque pâle vénération ou quelque sympathie spontanée à l'endroit de ces Idées ; elle éteint définitivement ces préjugés que nous

.....

tolérons par ignorance, par paresse ou par soumission à l'idée reçue. Nous apprenons - à nos dépens ou à notre bénéfice, comme l'on voudra - que son apparente et humble sérénité n'est qu'un masque dissimulant un dynamisme plus terrible que la violence.

Dès lors les thèses qu'elle a ruinées nous paraissent un amas d'incohérences irrationnelles, parfois absurdes ou encore une suite cohérente de principes immoraux dont le caractère inavouable se dérobaît à la faveur de l'hypocrisie. Nous allons jusqu'à nous demander : comment des intelligences et des consciences humaines peuvent-elles se mettre au service de conceptions aussi manifestement contraires à l'impartialité de l'intelligence et aux scrupules de la conscience ? Notre raison a beau démentir notre impression, se moquer de notre ingénuité, elle ne peut supprimer et n'explique pas ce fait psychologique.

Cherchons la clé de cet art : quel est le sens de cette contradiction entre l'apparence bénigne de la critique et ses redoutables effets ?

o  
o o

L'on sait que les dépositaires d'une idéologie sont de farouches disputeurs. Ils sont pour ainsi dire deux fois vaniteux : l'orgueil de l'idée s'ajoute à l'orgueil d'eux-mêmes pour accroître leur arrogance. Aussi la controverse ne va pas sans quelque pique : dans le style de FRANCE on en cherchait en vain un seul exemple.

Cependant certains passages arrêtent notre attention et nous font admirer la netteté de quelque trait vif.

Le jour (1) où le vieux BROTTEAUX et le Père LONGUE-MARRE vont monter à l'échafaud, le moine dit au philosophe épicurien :

- " PRENEZ GARDE QUE VOUS ETES PLUS BRAVE QUE MOI ET QUE POURTANT LA MORT VOUS TROUBLE DAVANTAGE. QUE VEUT DIRE CELA SINON QUE JE VOIS LA LUMIERE QUE VOUS NE VOYEZ PAS ENCORE ?  
- " CE POURRAIT ETRE AUSSI, dit BROTTEAUX, QUE JE REGRETTÉ LA VIE PARCE QUE J'EN AI MIEUX JOUI QUE VOUS QUI L'AVEZ RENDUE AUSSI SEMBLABLE QUE POSSIBLE A LA MORT.

→ (LES DIEUX ONT SOIF, p.317)

Que cette brève réponse est brillante et simple !

Le religieux a "du cran". A la veille de la mort, il tente un ultime effort pour faire le salut de son compagnon d'infortune, disciple de Lucrèce; mais BROTTEAUX, avant même de se laisser surprendre, a riposté ; et l'on goûte ce rapide "coup droit" de contre-attaque qui brise net l'élan de la pensée du moine et la met à son tour en difficulté.

Mais, ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'en dépit de sa force le mouvement donné à la réplique garde une élégance et une politesse pleine de grâce : "Ce pourrait être aussi ...." Cette forme édulcorée est la marque d'une amicale taquinerie.

(-) NOTE. Obéissant à un souci de clarté et ne pouvant transcrire les exemples en italique, nous les reproduisons en caractères rouges : les résümés du récit et du discours, en minuscules, les citations, en majuscules. Pour éviter l'excès de bariolage nous n'userons de ce procédé que pour l'introduction première de chaque exemple.

Ne tirons pas de ce fait des conclusions qu'il ne comporte pas ; cependant il donne une image simple des deux éléments qui s'unissent dans la critique de FRANCE : la douceur de l'homme et la force de l'idée critique, qui n'est que l'idée critiquée retournée comme un gant.

o

Mais ce mode de réfutation doit conserver la rareté de l'éclair pour provoquer l'éblouissement subit. De plus, en dépit de sa courtoisie, il reste vif. La modestie de FRANCE préfère placer son adversaire en contradiction avec lui-même. C'est une méthode plus simple et plus efficace.

Déguisés ou francs nous rencontrons dans ses dialogues maints exemples de ce procédé. Il est fréquent dans "SUR LA PIERRE BLANCHE". Ainsi APPOLODORE, le matérialiste souligne les antinomies du Déiste GALLION qui soumet JUPITER à la Nécessité (p.70). "LE PUIT DE SAINTE CLAIRE" nous fait assister aux multiples efforts que le diable déploie pour ébranler la foi du moine FRA GIOVANNI : Que fait-il pour cela ? il éta-le devant l'ignorant religieux les incohérences fondamentales de la doctrine chrétienne.

TU PRETENDS, lui dit-il, QUE LA PAUVRETE EST UN GRAND BIEN ET TU OTES AUX PAUVRES UNE PART DE CE GRAND BIEN EN LEUR FAISANT L'AUMONE . . . . .

TU PRETENDS AIMER LES PAUVRES. MAIS TU PREFERES LE RICHE ET SES RICHESSES ET TU ADORES CELUI QUI POSSEDE ET DONNE

.....



DES TRÉSORS...

(P.167 et 170)

Ces offensives subites tirent leur efficacité de leur concision formelle, et surtout de la valeur intrinsèque de la pensée: Le moine ignore reste coi. Il implore le secours de Dieu et cherche en vain des arguments dans ses patenôtres: le diable a raison.

Comment Satan a-t-il pu produire cet effet? Il s'est coiffé de la mitre "étincelante", il a endossé la chape "couverte de figures brodées"; Satan a pris l'apparence d'un saint évêque, puis il a dit au moine: "Je te montrerai que, pensant marcher dans la droite voie, tu erres comme un homme ivre et que tu pousSES la charrie sans souci d'aligner les sillons." Ce travestissement et cette généreuse parabole symbolisent l'attitude que FRANCE adopte dans la critique des idées philosophiques. Précisons.

Le diable du "PUITS DE SAINTE CLAIRE" nous apprend qu'il n'y a qu'un moyen pour réfuter une idée; l'attaquer avec nos propres opinions tirées de nous-mêmes, c'est dépenser des efforts en pure perte. Il faut d'abord se mettre à la place de l'adversaire pour envisager les choses du même oeil, sous le même angle que lui les voit: l'homme ne sortant guère de lui-même, il faut entrer en lui; on doit ensuite faire paraître les vices cachés que renferme sa thèse.

Dans l'exemple que nous avons sous les yeux le faux évêque isole un principe de la doctrine chrétienne; la pauvreté

est un grand bien; puis un autre: l'aumône qui ôte aux pauvres une part de ce grand bien. Nous ne jugeons pas si le procédé est spécieux ou non, nous étudions son habile mécanisme; le docteur rapproche ces deux principes que le moine acceptait sans les comparer: la raison les juge manifestement incompatibles. Le fondement du système dépourvu d'unité n'est pas rationnel: La contradiction inhérente à la doctrine la rend insoutenable.

Quelle est alors l'attitude du contradicteur? Quand Satan a révélé aux yeux du moine l'incohérence de son système, il "sourit". Le rire ne comporte en soi aucun sens. On rit de tout, à propos de tout, on rit pour rien. Nul homme n'exprime par cette grimace la même intention, le même sentiment. Que signifie celui de Satan?

Celui de Satan n'est pas l'expression d'un esprit heureux d'avoir causé du mal puisque le diable veut, comme il l'a dit, faire le salut du moine en lui enseignant la vie.

Son sourire exprime-t-il le sarcasme d'un esprit fier de sa victoire? Est-il la marque d'une âme orgueilleuse qui savoure son succès? Le "Docteur subtil" sourit "avec douceur"; il cherche à se rendre aimable puis, loin d'humilier l'ignorance du moine, sa bonté le rassure; elle prend la douceur de SAINT FRANCOIS D'ASSISE pour avouer au disciple de ce dernier: "je suis le mauvais esprit". Ainsi renonce-t-il aux louanges dont GIOVANNI l'enveloppait, en dénouillant la pourpre épiscopale et en se dénigrant lui-même: il a cherché à s'effacer.

Pourquoi tous les critiques franciens observent-ils cette attitude ? D'abord il est dangereusement maladroit de muer la victoire d'une idée en victoire individuelle. Il ne faut pas être vaniteux pour ne pas blesser la vanité des autres : pour convaincre l'esprit, il faut gagner le "coeur". Aussi dans les discussions les représentants de FRANCE jamais ne montrèrent ce qu'on a appelé "une trougne trop impérieusement magistrale." Mais ce style s'explique par une raison plus particulière.

L'oeuvre de APOLLODORE devant GALLION ou du Docteur Subtil devant le moine n'est pas celle d'un créateur, mais celle d'un intermédiaire. Leur esprit n'invente pas l'argument destructeur, leur intelligence l'extrait de la thèse à détruire. Leur intérêt est donc de diminuer la part de leur intervention pour donner plus de force à cette critique qui jaillit de la doctrine elle-même.

Il ne nous plaît guère d'employer en littérature le langage roide des mathématiques, mais la méthode rigoureuse de FRANCE nous permet d'énoncer son principe, sous la forme d'un théorème: la critique d'une idée tendant à être cette idée elle-même, sa valeur est proportionnelle à la passivité du contradicteur.

o  
o o

On verra s'accroître sans cesse l'antithèse de ces

deux éléments et nous n'en éprouverons aucune surprise. Commentons par étudier les effets de la raillerie philosophique : ils sont doubles, à la fois légers et terribles ; ils ôtent de la gravité à l'esprit qui en use et communiquent à la critique plus de pénétration que l'exposé simple et tranquille des conceptions inhérentes à l'idée critiquée.

Citons un exemple : pour discréditer la théorie catholique le "Docteur Subtil" montrait aux yeux du moine GIOVANNI les antinomies qui se dissimulaient dans ses principes, le jovial Epicurien NICIAS emploie une méthode dialectique moins austère...

Une adepte du Portique, EUCRITE développe devant les convives du banquet sa profession de foi : NICIAS la réfute.

Eucrite - EN TOUTES CHOSES MA SAGESSE COPIERA LA SAGESSE DIVINE ET LA COPIE SERA PLUS PRECIEUSE QUE LE MODELE ; ELLE AURA COUTE PLUS DE SOINS ET DE PLUS GRANDS TRAVAUX.

Nicias - J'ENTENDS, TU T'ASSOCIES A LA PROVIDENCE CELESTE, MAIS SI LA VERTU CONSISTE SEULEMENT DANS L'EFFORT, EUCRITE.... LA

GRENOUILLE QUI S'ENFLE POUR DEVENIR AUSSI GROSSE QUE LE BOEUF ACCOMPLIT LE CHEF-D'OEUVRE DU STOICISME.

Eucrite - NICIAS TU RAILLES ET COMME A L'ORDINAIRE TU AIMES A TE MOQUER, MAIS SI LE BOEUF DONT TU PARLES EST VRAIMENT UN DIEU COMME APIS... ET SI LA GRENOUILLE SAGEMENT INSPIREE PARVIENT A L'EGALER NE SERA-T-ELLE PAS EN EFFET PLUS VERTUEUSE QUE LE BOEUF ? ...

( THAIS, p.141-142)



Autant l'offensive de l'un est d'un humour plein de vigueur, autant la riposte de l'autre est ridicule et faible.

D'abord EUCRITE commet une grande faute : celle de suivre le philosophe railleur sur le terrain où il a porté la question. Sa réponse le noie définitivement dans le ridicule au lieu de l'en sauver. Qui ne sent combien ces deux "si" successifs sont maladroits ? Le bon sens ne croit que ce qui est. Il se défie de tout ce qui n'est pas. Les hypothèses, les spéculations "in abstracto" sont pour lui des sujets de doute amusés. Déjà les conjectures du stoïcien en tant que telles sont faibles. Par surcroît non seulement elles sont par définition irréelles mais encore paraissent irréalisables. EUCRITE place sa créance dans un événement dont on a peine à concevoir la possibilité ; et, qui plus est, il en tire argument. Si cette réponse niaise nous convainc de quelque chose, elle nous persuadera de la crédulité du naïf qui la formule. EUCRITE aurait dû se taire. L'habileté de l'auteur qui partage les idées de NICIAS est de le faire parler.

Par contraste nous apprécions mieux la déconcertante adresse de cette raillerie de NICIAS et nous nous demandons pourquoi un tel pouvoir de persuasion est l'apanage d'un moyen d'apparence si frivole ?

EUCRITE dit à son adversaire : "Tu railles..." Certes il ne se trompe pas, mais cette expression a, dans la bouche de cet austère disciple de ZENON, une valeur péjorative

.....

qu'il convient de lui ôter.

NICIAS n'a nullement l'intention d'exercer sa verve au détriment de son ami ; car si le système de l'un est opposé au système de l'autre du moins ont-ils ceci de commun que leur pensée est dans leur élévation pareillement éloignée du vulgaire. La discussion rapproche les disputeurs. Tous les philosophes que FRANCE met en scène sont pénétrés de cette idée. Aussi même quand ils raillent leurs idées leur moquerie est pleine de mansuétude.

Mais, dira-t-on, ce trait est-il autre chose qu'un jeu anodin ? En comparant le stoïcien à une grenouille qui veut se faire aussi grosse que le boeuf, NICIAS n'a-t-il pas cédé à la fantaisie d'une imagination burlesque ? C'est peut-être l'opinion des esprits sérieux ; c'est celui d'EUCRITE, ce n'est pas le nôtre. L'idée que FRANCE a écrit une pantalonnade est une sottise si inconcevable qu'elle ne peut se présenter à l'esprit de celui qui a quelque pratique de sa philosophie.

Nous accordons pourtant que la gravité n'est pas la marque de cette critique, surtout si on l'oppose au style noble du stoïcien ; NICIAS paraît bien léger auprès de son digne adversaire et son langage le rend plus semblable à un espiègle raisonneur qu'à un philosophe, même doué d'esprit. Mais l'en blâmons-nous ? Ce serait condamner l'habileté de sa dialectique : cette attitude du contradicteur est conforme à l'intérêt de sa critique ; il cherche à amoindrir son crédit. Il n'est plus seulement modeste comme Satan il est frivole.

.....

Mais brisons l'os pour y chercher "la substantifique moelle". La cocasserie de la forme ne cache-t-elle pas une idée judicieuse du système stoïcien ?

0

L'ambition de ZENON est noble, mais elle l'est démesurément : c'est son défaut. La condition humaine est enfermée dans d'étroites limites et son caractère propre est de ne les pouvoir franchir. Or, les sages de cette Ecole se font un glorieux devoir de s'entêter dans une perpétuelle tension qui a pour but de les jeter hors de la sphère où vit l'humanité. Pour être hommes, sortons de la condition humaine ! C'est cette idée qui soutient l'image de NICIAS.

Mais dira-t-on pourquoi n'a-t-il pas mis sa pensée dans une antithèse de ce genre : le contraste même abstrait n'est-il pas déjà éloquent ? Assurément, mais il ne s'adresse qu'à l'intellect et n'exprime qu'une idée sèchement raisonnable ; la critique de NICIAS a plus de puissance.

Il trouve une expression vivante qui met son idée à la portée des esprits vulgaires : ceux-ci ne voient dans le monde intérieur, comme dans le monde extérieur, que des images sensibles : FRANCE revêt sa pensée d'un "costume" concret.

Sa sensibilité déliée avait le don de décèler les rapports cachés des choses. Sa Raison extrait du stoïcisme cette contradiction foncière entre la fin de la doctrine et

.....

Les moyens de l'adepte ; et en même temps son imagination, trouve une image analogue : la grenouille s'efforçant de devenir l'égal du boeuf. Recouvrant l'idée par elle, l'auteur rend la contradiction sensible et double sa force ; si l'image vulgaire est grandie par l'idée qu'elle représente, l'idée puise dans la métaphore un caractère d'évidence sensible qui en fait quelque chose de plus qu'une idée pure.

Enfin - et surtout - cette disproportion que trouve NICIAS entre la petitesse des fils JAPET semblables aux grenouilles et la magnanimité des ambitions stoïciennes est terriblement comique. L'effet de la plaisanterie est plus efficace que celui de la seule raison ; pourquoi ?

Des esprits pesants pourront adresser à ce style de FRANCE le reproche que TAINÉ adressait à la grâce frivole du style Voltairien et s'écrier que les grands systèmes "ne sont pas des sujets de conversation amusante" et qu' "un mot piquant ne peut en être l'expression, il n'en est que la parodie". Il est vrai de dire que dans le Salon de Mme. Du DEFFAND, bien des fois, les philosophes, au lieu de discuter sérieusement les systèmes élevés, exerçaient leur verve à leurs dépens et l'on terminait la discussion par "un mot". Ici rien de semblable, le propos de NICIAS a un fondement rationnel jusque dans sa forme plaisante. Si souvent un mot spirituel n'atteint pas même à la raison, la parole de NICIAS exprime l'opinion de sa partie la plus subtile, de sa forme la plus rare : le goût.

.....



Tout excès irrite sa délicatesse. La présomption du stoïcisme n'est pas seulement une erreur, c'est une faute contre le sens de la mesure et FRANCE nous a dit que les péchés de ce genre sont "les seuls irrémédiables". Le stoïcisme est condamné, non seulement par la raison mais par le goût : tel est le sens profond de la critique de NICIAS.

Nous entendons les esprits justes objecter que l'image ne traduit pas l'idée avec exactitude. La disproportion de la faiblesse humaine et l'ambition stoïcienne est moins grande que celle de la grenouille et du boeuf. Peut-être ont-ils raison, mais les comiques ont toujours peint l'excès pour inspirer l'aversion d'un défaut. C'est nécessaire. Le goût délicat est blessé par ce qui est indifférent, voire ce qui plaît au goût vulgaire. Il a donc à détruire une illusion ; la vérité est d'abord la destruction d'un préjugé. C'est pourquoi le philosophe Alexandrin outre la réalité ; il déchaîne la puissance énorme du rire en exagérant ce qui est excessif ; les esprits les plus grossiers auront le sentiment que le stoïcisme est une faute de goût.

Certains diront encore "comparaison n'est pas raison" et appuyant leur critique sur ce vieil adage diront qu'il n'est pas juste d'expliquer l'idée stoïcienne par une image. Mais une erreur de goût se démontre moins qu'elle ne se suggère. Le symbole de NICIAS ne traduit pas à la lettre le sentiment du philosophe, mais il éveille en nous les mêmes réactions que provoque en son âme l'idée du stoïcisme. Cette critique est au-delà de la démonstration rationnelle : elle fait pénétrer en

nous l'idée de FRANCE, comme la musique nous inspire un sentiment.

Puisque nous nous sommes attardé avec complaisance dans l'analyse de l'exemple précédent, puisque nous avons mesuré tout le pouvoir de cette raillerie philosophique d'apparence anodine nous nous hâterons vers la fin. Mais qu'il nous soit permis de prendre encore un exemple dans ce fécond dialogue du banquet de "THAIS" : nous le débarrasserons de notre commentaire : il sera notre conclusion.

*Euclide - LE MONDE EST LA TRAGÉDIE D'UN EXCELLENT POÈTE. DIEU QUI LA COMPOSA A DESIGNÉ CHACUN DE NOUS POUR Y JOUER UN RÔLE. S'IL VEUT QUE TU SOIS MENDIANT, PRINCE, BOITEUX, FAIS DE TON MIEUX LE PERSONNAGE QU'IL T'A ASSIGNÉ.*

*Nicias - ASSUREMENT IL SERA BON QUE LE BOITEUX DE LA TRAGÉDIE BOITE... QUE LE TRAITRE TRAHISSE, QUE LE FOURBE MENTE, QUE LE MEURTRIER TUE... ET QUAND LA PIÈCE SERA JOUÉE TOUS LES ACTEURS RECEVRONT DU POÈTE UNE PART ÉGALE DE FÉLICITATIONS.*

( THAIS, p.162 )

Dans cette phrase rapide et "sautillante" l'esprit de NICIAS paraît se jouer comme celui d'un bouffon, mais cette critique que dissimule le son des grelots de la marotte est terrible. Les conséquences mêmes de la thèse la condamnant au nom de la raison et du goût.

o o

Cette méthode nous a paru plus redoutable que la

.....

précédente, mais celle dont nous allons parler admirablement adaptée à la pensée francienne témoigne d'une efficacité encore plus pénétrante.

Le contradictoire n'est plus ni modeste, ni léger, il a disparu. Il est devenu "apologiste" de l'idée qu'il combat, mais cette apologie perfide est la plus humble et la plus férocité des critiques. Elle est ironique.

L'humour de FRANCE peut surprendre les délicats. La veine populaire qu'il a - après RABELAIS, MOLLIERE, etc.. - exploitée à son tour, cause des effets faciles qui peuvent offenser, mais qui contesteraient la rare valeur de son ironie ? Sur ce point, l'art de l'auteur de "CRAINQUEBILLE" n'a rien à envier ni à VOLTAIRE, ni aux maîtres de ce genre.

Sa finesse y parvient à un degré que peu ont atteint, que personne n'a dépassé ; elle est faite d'une intelligente combinaison d'interprétations contestables et d'explications irrefragables. Celles-ci plus nombreuses, plus évidentes, mieux saisissables communiquent à celles-là leur caractère. Deux images jumelles se fixent dans notre esprit : elles sont inséparables. D'abord la vérité favorable accrédite la thèse du critique, puis peu à peu c'est l'interprétation défavorable qui l'emporte et ruine le système. L'oeil du lecteur voit ou cherche à discerner cette formidable supercherie ; il y parvient difficilement et son esprit en subit les effets. C'est ce que nous allons voir.

.....

Entre cinquante exemples qui s'offrent à notre étude, choisissons la plus fameuse application de ce procédé. Il s'agit de cette lutte que FRANCE mena toute sa vie contre la "justice" humaine parce qu'il aimait trop le juste pour en tolérer la parodie officielle. Nous extrayons l'apologie du Président BOURRICHE de cet immortel "CRAINQUEBILLE".

Après l'arrêt du Tribunal qui condamnait le marchand de quatre saisons à quinze jours de prison, Mr. LERMETTE un graveur qui, d'aventure, assistait à l'audience posa la main sur l'épaule de Maître Joseph AUBARRE :

- CE DONT IL FAUT LOUER LE PRESIDENT BOURRICHE, lui dit-il, C'EST D'AVOIR SU SE DEFENDRE DE VAINES CURIOSITES DE L'ESPRIT ET SE GARDER DE CET ORGUEIL INTELLECTUEL QUI VEUT TOUT CONNAITRE. EN OPPOSANT L'UNE A L'AUTRE LES DEPOSITIONS CONTRADICTOIRES DE L'AGENT MATRA ET DU DOCTEUR DAVID MATHIEU, LE JUGE SERAIT ENTRE DANS UNE VOIE OU L'ON NE RENCONTRE QUE LE DOUTE ET L'INCERTITUDE. LA METHODE QUI CONSISTE A EXAMINER LES FAITS SELON LES REGLES DE LA CRITIQUE EST INCONCILLABLE AVEC LA BONNE ADMINISTRATION DE LA JUSTICE. SI LE MAGISTRAT AVAIT L'IMPRUDENCE DE SUIVRE CETTE METHODE, SES JUGEMENTS DEPENDRAIENT DE SA SAGACITE PERSONNELLE QUI LE PLUS SOUVENT EST PETITE ET DE L'INFIRMITÉ HUMAINE, QUI EST CONSTANTE. QUELLE EN SERAIT L'AUTORITE ? ON NE PEUT NIER QUE LA METHODE HISTORIQUE EST TOUT A FAIT IMPROPRE A LUI PROCURER CES CERTITUDES DONT IL A BESOIN. IL SUFFIT DE RAPPELER L'AVENTURE DE WALTER RALEIGH .....



IL FAUT RENONCER A SAVOIR MAIS IL NE FAUT PAS RENONCER A JUGER. CEUX QUI VEULENT QUE LES ARRETS DES TRIBUNAUX SOIENT FONDES SUR LA RECHERCHE METHODIQUE DES FAITS SONT DE DANGEREUX SOPHISTES ET DES ENNEMIS PERFIDES DE LA JUSTICE CIVILE ET DE LA JUSTICE MILITAIRE. LE PRESIDENT BOURRICHE A L'ESPRIT TROP JURIDIQUE POUR FAIRE DEPENDRE SES SENTENCES DE LA RAISON ET DE LA SCIENCE DONT LES CONCLUSIONS SONT SUTTES A D'ETERNELLES DISPUTES. IL LES FONDE SUR DES DOGMES ET LES ASSIED SUR LA TRADITION, EN SORTE QUE SES JUGEMENTS EGALENT EN AUTORITE LES COMMANDEMENTS DE L'EGLISE. SES SENTENCES SONT CANONNIQUES. J'ENTENDS QU'IL LES TIRE D'UN CERTAIN NOMBRE DE SACRES CANONS..... IL TIENT POUR IRRREFUTABLE LE TEMOIGNAGE D'UN GARDIEN DE LA PAIX, ABSTRACTION FAITE DE SON HUMANITE ET CONÇU METAPHYSIQUEMENT EN TANT QU'UN NUMERO MATRICULE..... UN HOMME EST FAILLIBLE PENSE-T-IL. PIERRE ET PAUL PEUVENT SE TROMPER. DESCARTES ET GASSENDI, LEIBNITZ ET NEWTON, BICHAT ET CLAUDE BERNARD ONT PU SE TROMPER..... MAIS ON PEUT AVOIR FOI DANS UN NUMERO. BASTIEN MATRA DE CINTO-MONTE EST FAILLIBLE, MAIS L'AGENT 64, ABSTRACTION FAITE DE SON HUMANITE NE SE TROMPE PAS. C'EST UNE ENTITE. UNE ENTITE N'A RIEN EN ELLE DE CE QUI EST DANS LES HOMMES ET LES TROUBLE, LES CORROMPT, LES ABUSE. ELLE EST PURE, INALTERABLE ET SANS MELANGE. AUSSI LE TRIBUNAL N'A-T-IL POINT HESITE A REPOUSSER LE TEMOIGNAGE DU DOCTEUR DAVID MATHIEU QUI N'EST QU'UN HOMME POUR ADMETTRE CELUI DE L'AGENT 64, QUI EST UNE IDEE PURE ET COMME UN RAYON DE DIEU DESCENDU A LA BARRE.

.....

EN PROCEDANT DE CETTE MANIERE, LE PRESIDENT BOURRICHE S'ASSURE UNE SORTE D'INFAILLIBILITE, ET LA SEULE A LAQUELLE UN JUGE PUISSE PRETENDRE. QUAND L'HOMME QUI TEMOIGNE EST ARME D'UN SABRE, C'EST LE SABRE QU'IL FAUT ENTENDRE ET NON L'HOMME. L'HOMME EST MEPRISABLE ET PEUT AVOIR TORT. LE SABRE NE L'EST POINT ET IL A TOUJOURS RAISON. LE PRESIDENT BOURRICHE A PROFONDEMENT PENETRE L'ESPRIT DES LOIS. LA SOCIETE REPOSE SUR LA FORCE, ET LA FORCE DOIT ETRE RESPECTEE COMME LE FONDEMENT AUGUSTE DES SOCIETES. LA JUSTICE EST L'ADMINISTRATION DE LA FORCE. LE PRESIDENT BOURRICHE SAIT QUE L'AGENT 64 EST UNE PARCELLE DU PRINCE. LE PRINCE RESIDE DANS CHACUN DE SES OFFICIERS. RUINER L'AUTORITE DE L'AGENT 64 C'EST AFFAIBLIR L'ETAT. MANGER UNE DES FEUILLES DE L'ARTICHAUT, C'EST MANGER L'ARTICHAUT, COMME DIT BOSSUET EN SON SUBLIME LANGAGE (POLITIQUE TIREE DE L'ECRITURE SAINTE, PASSIM).

( CRAINQUEVILLE, p. 32 - 37 )

Exprimons notre regret ! L'abime de l'infini sépare une belle page d'une page parfaite. Dans celle-ci tout ce qui est dit est mis à sa place, comme il faut, et si rien de ce qui n'est pas dit ne mérite de l'être, tout ce qui doit être dit est exprimé. Cette apologie du Président BOURRICHE est au nombre des pages parfaites de la littérature Française.

Aussi éprouvons-nous quelque amertume à nous soumettre aux nécessités de l'équilibre de notre étude au lieu de respecter l'harmonie du texte. Si une circonstance malheureuse nous contraignait à placer nos statuettes dans une caisse

.....

et si cette contrainte avait pour effet leur mutilation, nous en concevions quelque peine. C'est un sentiment analogue qu'éveille en nous cette détestable détérioration infligée à ce texte coupé, écourté, bref dénaturé. Nous présentons de la perfection une image imparfaite.

Notons cependant la délicatesse et la souplesse de cette ironie "ailée". Mais quoi ! nous mettrons en lumière ce qui doit rester voilé, nous appesantirons en y insistant la légèreté de ces expressions ! Incapable de mettre en valeur la beauté du texte commenté, si nous étions un SAINTE-BEUVE nous y substituerions la beauté originale de notre commentaire.

Hélas ! nous ne ferons qu'un pauvre travail de grimaud.

Parmi ces expressions savoureuses nous relevons "les vaines curiosités de l'esprit... Cet orgueil intellectuel qui veut tout connaître" remarquables par leur caractère de dédain comique. Nous goûtons la discrète irrévérence que cache cette vieille locution "sacrés canons" de la Justice. Celle-ci est une antique institution dont l'utilité est vénérable aux uns et dont l'hypocrisie est raillée par les autres. L'expression citée est un legs du passé dont le caractère comique convient parfaitement au sujet. L'idée et l'expression étroitement solidaires produisent un même effet d'archaïsme. Plus loin, comme il est écrasant et fin ce rapprochement entre les multiples soumi-  
tés de la Science humaine et l'insigne agent 64 ! Comme il appert que seule au monde l'entité du numéro matricule est à l'abri de l'erreur ! De quelle adresse témoigne cette expressive

.....

hyperbole, psalmodiée par le rythme d'un alexandrin héroï-comique, ou l'agent 64 se dresse magnifique, "comme un rayon de Dieu descendu à la barre". Enfin, quelle espièglerie dans ce panegyrique finement ambigu du grand BOSSUET, serviteur de l'absolutisme ! Voilà les marques les plus apparentes de cette ironie. Mais cette critique minutieuse reste dans sa portée très superficielle. Elle laisse échapper l'essentiel de cette ironie : cette impalpable atmosphère qui couvre et embellit les idées d'un voile de brume lumineuse.

Ce que nous pouvons souligner c'est la bienveillance avec laquelle Anatole FRANCE, par la voix de son graveur, développe l'apologie du Président BOURRICHE. Il parle de la conduite du juge apparemment avec l'affectueuse admiration d'un ami pour un ami. C'est d'autant plus remarquable qu'Anatole FRANCE avait moins de raison que jamais d'affecter cette bonté. Le souvenir de "l'Affaire" tourmente les imaginations et bouleverse encore les consciences. On est à la veille de la révision définitive du procès et FRANCE prend sa part de l'action commune ; sa critique philosophique pouvait tourner à la polémique : jamais elle ne fut plus souriante, au point qu'elle prend la forme la plus gentille de la justification...  
Mais jamais elle ne fut plus meurtrière.

0

La critique est terrible parce que ce n'est plus la démonstration d'une impossibilité logique, mais au contraire

.....



celle d'une cohérence logique que l'on cache parce qu'elle heurte le sens moral; ce qui détruit le système, c'est sa seule explication.

C'est ainsi que les arguments avancent puissamment serrés les uns contre les autres, liés étroitement les uns aux autres : cette rigueur logique est elle-même un élément d'ironie. Le souple esprit de FRANCE adopte une discipline épouvantable pour battre les défenseurs de la discipline et de l'unité sociales avec leurs propres armes. Quelle vigueur ? Voyez comme la dialectique est serrée, avec quelle aisance elle passe d'une idée à la suivante :

1° - le Président BOURRICHE n'a pas employé la méthode historique pour juger de la responsabilité de CRAINQUEBILLE : elle n'engendre que l'incertitude.

2° - quelle pouvait être alors sa conduite ? "il faut renoncer à savoir, mais il ne faut pas renoncer à juger". Il ne reste qu'à faire dépendre les sentences de dogmes que leur fixité met à l'abri de l'incertitude et de "l'erreur".

3° - défenseur du canon, l'agent MATRA est quasi sacré. Son témoignage jouit d'une valeur métaphysique qui le soustrait a priori à toute contestation humaine.

4° - c'est juste; car cette infailibilité est la seule à laquelle un juge puisse prétendre : on doit donc féliciter le Président BOURRICHE d'avoir pénétré l'esprit des lois : la Société repose sur la force. La Justice la protège. L'agent 64 est une parcelle du prince : il doit donc avoir raison ! Telle est la logique du système. T. de la Haye

.....

C'est la vérité, puisque les magistrats eux-mêmes confirment ce langage : LERMITTE évoque la figure du Président BOURRICHE ; dans une prosopopée il expose les hautes raisons qui inspirèrent sa conduite. Résumons le passage.

La Justice doit avant tout satisfaire la volonté de la force qui seule lui assure sécurité et autorité. La Justice est la sanction des injustices établies, elle est sociale : "IL N'Y A QUE LES MAUVAIS ESPRITS POUR LA VOULOIR HUMAINE ET SENSIBLE.... LE VRAI JUGE PESE LA JUSTICE AU POIDS DES ARMES."

Ainsi les opinions du graveur qui avait assisté à l'audience sont fidèles à la pensée du Président lui-même. L'ironie consiste à "justifier" le système par des arguments immoraux. Alors plus la thèse satisfait la raison et la vérité plus elle est méprisable.

o o  
o o

Mais on trouve chez FRANCE une forme plus subtile de critique ironique. Dans l'exemple précédent la supercherie dialectique est encore sensible, dans d'autres elle est quasi imperceptible.

La doctrine catholique, comme toutes les doctrines, a quelques points vulnérables dont la défense n'est assurée qu'au prix de multiples et de grandes difficultés. Dans "L'ORME DU MAIL" (p. 99-111) Monsieur BERGERET provoque l'abbé LANTAIGNE

sur ces questions épineuses.

La controverse est longue. Pourtant nous avons jugé bon d'en citer de grands passages et d'en faire une étude de détail ; quelle admirable finesse ! Le professeur affecte l'humble attitude d'un marmot éveillé qui pose au catéchisme des questions naïves à "Monsieur l'Abbé". Mais toutes ces interventions sont des pièges. Quant à Monsieur LANTAIGNE qui assure avec orgueil la défense de sa faible thèse, il la discrédite par ses manières bizarres, sa dialectique douteuse, ses raisons peu satisfaisantes, bref par son style. La subtile ironie de l'auteur paraît dans la maladresse de l'Apologiste.

Monsieur LANTAIGNE, Supérieur du Grand Séminaire et Monsieur BERGERET se rejoignent sous les premiers Ormes du Mail ... Après avoir fait état de quelques coquetteries communes aux esprits raffinés, la conversation s'engage sur un sujet de Théologie.

Au moment où ils s'assoient tous deux sur un banc de pierre, le professeur parle de "l'Hortus" et du "Thesaurus" de Raimund le Grand et il ajoute :

- " DE PLUS J'AI LU LE LIVRE TOUT RECENT QUE MONSIEUR L'ABBE CASEAUX A CONSACRE AU DOCTEUR BALSAMIQUE. OR, CE QUI M'A FRAPPE ....

- " L'ABBE CASEAUX EST UN DE MES ELEVES, interrompit Monsieur LANTAIGNE, ... IL EST FONDE EN DOCTRINE... "

La dispute prend dès le début un intérêt aigu car le livre de Mr. CAZEAUX est l'expression des idées de l'Abbé.

Les critiques que Mr. BERGERET en présentera toucheront le maître à travers l'élève.

Quant à cette brusque interruption de Monsieur LANTAIGNE, impatient d'introduire une remarque d'ordre aussi personnel, elle révèle d'abord un caractère fier et un homme qui n'est peut être pas très sûr de la valeur intrinsèque de son idée, puisque sa vanité laisse paraître sa crainte qu'elle essuie quelque moquerie ou tout au moins quelque critique déplacée.

Ce n'est qu'un début ! Mais on sait que le commencement d'une oeuvre suggère à l'esprit du lecteur un jugement qu'il maintient en général tout au long du récit ou discours, même si leur développement le désavoue. FRANCE sait le prix d'un bon début : cette présentation de Mr. LANTAIGNE est habile

CE LIVRE DE MONSIEUR CASEAUX, reprit Mr. BERGERET, M'A PARU INTERESSANT A PLUSIEURS POINTS DE VUE. FAUTE DE CONNAISSANCES EN THEOLOGIE, JE M'Y SUIS PLUS D'UNE FOIS PERDU. (Cet "aver" du "maître" de conférence à l'Université n'est-il pas une critique sournoisement déguisée ? Il nous convainc moins de l'ignorance du professeur que du caractère obscur et ésotérique de la doctrine orthodoxe.)

MAIS J'AI BIEN CRU Y VOIR QUE LE BIENHEUREUX RAIMOND, CE MOINE SI ORTHODOXE, REVENDIQUAIT POUR LE MAITRE, LE DROIT DE PROFESSER SUR UN MEME SUJET DEUX OPINIONS CONTRADICTOIRES, L'UNE THEOLOGIQUE ET CONFORME A LA REVELATION, L'AUTRE PUREMENT HUMAINE ET FONDEE SUR L'EXPRESSION OU LE RAISONNEMENT. LE DOCTEUR BALSAMIQUE DONT LA STATUE ORNE SI SEVEREMENT LA COUR



DE L'ARCHEVECHE SOUTENAIT, A CE QUE J'AI CRU COMPRENDRE, QU'UN MEME HOMME PEUT NIER COMME OBSERVATEUR OU COMME ARGUMENTATEUR LES VERITES QUE COMME CHRETIEN IL CROIT ET CONFESSE ET IL M'A SEMBLE QUE MONSIEUR CAZEAUX, VOTRE ELEVE, APPROUVAIT UN SYSTEME BIEN ETRANGE.

Notons cette incertitude de profane distingué à qui une doctrine pourvue du "nihil obstat" et de "l'imprimatur" inspire de l'étonnement: "J'ai bien cru voir... J'ai cru comprendre... Il m'a semblé..."

Mais pourquoi cette lenteur dans la pensée du maître? Mr. BERGERET tarde à reproduire l'opinion du Docteur et paraît la citer à regret: le professeur est courtois; c'est un "honnête homme" comme on disait au temps de MALHERBE et de LA BRUYERE. Il a refusé de croire que son ami le Supérieur du Grand Séminaire ose professer ce qui, pour parler sans politesse, lui paraît être une sottise.

C'est déjà adroit. Mais le lecteur ne doute pas qu'il ne s'agisse la doctrine canonique, car Mr. BERGERET a pris soin de remarquer que la statue du Docteur "balsamique" ornaît la cour de l'évêché: ce qui est saisissant c'est cette opposition qui s'affirme dès maintenant entre la créance unanime de l'Eglise et l'opinion de la raison raisonnante sur le même sujet. C'est bien toute la doctrine officielle qu'il taxe de "système étrange". Cette théorie de Mr. CAZEAUX semble défier le bon sens. Quelle défense opposera Mr. LANTAIGNE ?

Mr. L'ABBE LANTAIGNE, TOUT ANIME PAR CE QU'IL VENAIT D'ENTENDRE, TIRA DE SA POCHE SON FOULARD ROUGE, LE DEPLOYA COMME

.....

UN ETERDARD ET LE VISAGE COLORE, LA BOUCHE GRANDE OUVERTE, SE JETA HARDIMENT, LE FRONT HAUT, DANS LA DISPUTE OFFERTE.

L'abbé n'a pas encore parlé, mais sa contenance est d'une éloquence particulièrement claire. L'on sait que le style est autant dans les actes, le comportement, que dans les paroles. Et une loi de Psycho-physiologie humaine nous autorise à tenir que le style de l'attitude est plussignificatif que celui du discours. DESCARTES ne disait-il pas que si la volonté est capable de dissimuler la passion dans la parole, elle est incapable de supprimer les réactions physiques qu'elle provoque? Celles-ci trahissent l'embaras et le trouble qui ont saisi l'âme de Mr. LANTAIGNE.

Son maintien lui est peu favorable et ce ne sont pas ses premiers propos qui désavoueront cette impression.

"QUAND, DANS VOTRE CABINET, DEVAUT VOTRE TABLE CHARGEE DE LIVRES ET DE PAPIER VOUS VOUS ECRIEZ: "C'EST INCROYABLE! JE VIENS DE DÉPOSER A L'INSTANT MON COUTEAU A PAPIER SUR CETTE TABLE ET JE NE L'Y TROUVE PLUS... QUAND VOUS PENSEZ DE LA SORTIE MONSIEUR BERGERET VOUS AVEZ DEUX OPINIONS CONTRADICTOIRES RELATIVEMENT A UN MEME SUJET, L'UNE QUE VOTRE COUTEAU A PAPIER EST SUR LA TABLE PARCE QU'IL DOIT Y ETRE, CELLE-CI FONDÉE EN RAISON, L'AUTRE QUE VOTRE COUTEAU A PAPIER N'EST PAS SUR LA TABLE PUISQUE VOUS NE L'Y DECOUVREZ PAS, CELLE-LA FONDÉE SUR L'EXPERIENCE."

Supercherie d'un argumentateur en détresse! L'explication qu'il présente n'est pas sérieuse et Mr. BERGERET n'a

.....

aucun mal à prouver que ce raisonnement n'est qu'un sophisme car, spécifie-t-il :

"IL PEROUVAIT POUR A TOUR ET NON SIMULTANEMENT DE LA CRAINTE ET DE LA DÉTRESSE, EFFET D'UNE INCERTITUDE QUI NE POUVAIT DURER."

Cette comparaison spécieuse de l'abbé est interprétée par le lecteur comme un subterfuge permettant à l'abbé de ne pas demeurer stupide devant l'adversaire et peut être comme une tentative d'éluder, certainement comme une volonté de retarder la réponse à la question concernant la bible . Mais cette échappatoire que le dialecticien astucieux espérait faire servir à son idée, se retourne contre elle : cette manière d'engager la querelle est pour le moins douteuse et n'inspire que de la méfiance.

A l'encontre de Mr. LANTAIGNE, le libre penseur désire venir au fait; avec une mine de bon apôtre il demande "la permission" de proposer un exemple, puisque la comparaison offerte par Mr. LANTAIGNE n'est pas applicable à la question qui fait l'objet du débat. Innocemment, il choisit un sujet :  
 NON CERTES POUR EMBARRASSER SON AMI MAIS PARCE QUE, dit-il, CET EXEMPLE ME VIENT DE LUI-MÊME A L'ESPRIT.

Il va donc faire à l'abbé une proposition facile ? Il lui soumet au contraire cette vieille question soulevée par le livre de Josué, problème si souvent traité et si mal résolu qu'il se pose toujours neuf devant les générations successives, au désespoir de l'Église et à la joie des mécréants : comment

.....

le prophète a-t-il pu arrêter le soleil ? C'est bien le procédé habituel de FRANCE : présenter le plus innocemment du monde l'objection la plus redoutable.

- "JOSUE ARRÊTANT LE SOLEIL. DIRIEZ-VOUS TOUT ENSEMBLE MONSIEUR L'ABBE QUE JOSUE A ARRÊTÉ ET N'A PAS ARRÊTÉ LE SOLEIL ?"

Mr. LANTAIGNE rompu à toutes ces questions conçoit moins de surprise que de gêne.

CONTROVERSISTE SUPERBE IL TOURNA SUR SON CONTRADICTEUR LA FLAMME DE SES YEUX ET LE SOUFFLE DE SA POITRINE.

Peut-on se laisser prendre à l'aspect de ce fier maintien extérieur ? Est-ce une marque de force ? L'auteur nous avertit par le ton héroï-comique de sa description que l'abbé splendide et creux n'est pas sans quelque parenté psychologique avec le Matamore.

De plus, on peut douter même, si cet air dégagé exprime une réelle confiance en soi. L'excès de la désinvolture la rend suspecte et provoque notre critique : la vraie puissance a des dehors tranquilles, mais cette agitation fébrile et cette attitude de bravade sont moins l'effet de la fatuité que l'expression d'un sentiment d'insécurité. Ce trait profondément humain ne trompe personne.

Et quand Monsieur l'Abbé aura commencé à parler il accroîtra le ridicule de cette attitude altière en contradiction avec la faiblesse de sa pensée : d'abord le lecteur déjà peu convaincu de la vérité du système canonique apprend de sa bouche qu'il faut faire des : " RÉSERVES... SUR LA VÉRITABLE

.....



INTERPRETATION A LA FOIS LITERALE ET SPIRITUELLE DE L'ENDROIT  
 VISE DU LIVRE DE JOSUE.", ce qui n'affermira point dans l'es-  
 prit de l'ami des "idées claires et distinctes" l'auto-  
 rité du livre saint.

Puis avec "force" le Supérieur affirme :

OUI J'AI DEUX OPINIONS DISTINCTES SUR L'INTERPRETA-  
 TION DE CE MIRACLE. COMME PHYSICIEN JE CROIS QUE LA TERRE  
 TOURNE AUTOUR DU SOLEIL IMMOBILE, ET COMME THEOLOGIEN JE CROIS  
 QUE JOSUE A ARRETE LE SOLEIL. IL Y A CONTRADICTION MAIS  
 CETTE CONTRADICTION N'EST PAS IRREDUCTIBLE.... L'IDEE QUE NOUS  
 NOUS FAISONS DU SOLEIL EST PUREMENT HUMAINE... ET NE SAURAIT  
 CONVENIR A DIEU... JE VEUX DONNER RAISON A COPERNIC, MAIS JE  
 N'IRAI JUSQU'A OBLIGER DIEU A SE FAIRE COPERNICIEN COMME MOI  
 ET JE NE CHERCHERAI PAS SI POUR DIEU LE SOLEIL TOURNE OU NE  
 TOURNE PAS AUTOUR DE LA TERRE....

Cette explication ne donne pas satisfaction à la  
 raison : elle est au-dessus d'elle. Mais cette défense de  
 l'abbé la laisse non seulement insatisfaite mais mécontente,  
 car cette distinction établie par le contreversiste n'a pas  
 pour mérite la clarté.

Il apparaît que si l'abbé se contente de sa théorie  
 alors que Mr. BERGERET demeure sceptique, c'est que l'esprit de  
 l'un enchaîné par la foi ne cherche pas à comprendre, alors  
 que l'autre ne borbant pas sa curiosité ne veut pas croire  
 avant d'avoir compris. Et au lieu de former quelque hypothèse

.....

vraisemblable pour jeter la lumière - sinon sur le miracle du  
 moins sur la possibilité du miracle - il se dérobe à toute ten-  
 tative d'explication rationnelle et "résoud" une obscurité  
 par une énigme.

Poursuivons : le Supérieur du Grand Séminaire a  
 conscience de l'embaras qu'il éprouve à pousser plus loin  
 sa dialectique qui n'est sujette à aucun progrès n'étant pas  
 rationnelle. Il tente alors une diversion qui a pour but  
 d'élargir la question.

.... C'EST UNE SOTTE IDEE, dit-il, QUE DE VOULOIR  
 EMPECHER L'ESPRIT SAINT DANS UNE DIFFICULTE DE PHYSIQUE ET DE  
 MATHEMATIQUES.

Mal lui en prend ! Comme la maladresse de l'abbé  
 est favorable pour son adversaire car le chemin où il s'engage  
 bien loin de le mener à sa délivrance sera une sorte de calvai-  
 re semé d'obstacles où pliant sous le poids de sa théorie il  
 tombera maintes fois pour trouver finalement la mort.

Tout de suite une question de Mr. BERGERET le met en  
 difficulté :

AINSI, demanda le Professeur, VOUS ADMETTEZ QUE MEME  
 EN MATHEMATIQUES IL EST PERMIS D'AVOIR DEUX OPINIONS CONTRA-  
 DICTOIRES, L'UNE HUMAINE, L'AUTRE DIVINE ?

La question, malgré son ingénuité est très insi-  
 dieuse. Si l'abbé y répond par l'affirmative sa parole pourra  
 paraître une absurdité ; s'il répond par la négative il inflige  
 à la thèse qu'il soutient un démenti décisif. Il va paraître  
 plus indéterminé sur ce point que sur les questions précédentes

.....

voici saréponse.

JÉ NE RISQUE PAS D'ETRE REDUIT A CETTE EXTREMITÉ,  
répondit l'Abbé LANTAGNE. (c'est donc qu'il y a accord entre  
la vérité divine et la vérité humaine sur la science des nom-  
bres ?) IL Y A DANS LES MATHÉMATIQUES UNE EXACTITUDE QUI LES  
ACCORDE ASSEZ (!) AVEC LA VERTÉ ABSOLUE. LES NOMBRES NE SONT  
REDOUTABLES AU CONTRAIRE, QUE PARCE QUE LA RAISON, TENTÉE D'Y  
RECHERCHER SON PROPRE PRINCIPE, RISQUE DE S'ÉGARER JUSQU'A NE  
VOIR DANS L'UNIVERS QU'UN SYSTÈME DE NOMBRES....

Comme ce mot "assez" est fin ! Son effet comique est  
irrésistible. Il a quelque chose d'indéfinissable. C'est  
beaucoup plus qu'un simple adverbe de quantité par l'effet  
d'ironie qu'il produit, par le cœur de l'auteur que l'on sent  
battre joyeusement en lui, mais c'est en même temps beaucoup  
moins.

Pour rendre notre sentiment intelligible, nous nous  
permettons un rapprochement qui nous est venu spontanément à  
l'esprit et dont nous sentons bien le caractère déplacé, mais  
le mot de l'abbé ne l'est-il pas ? Ce terme, quoique dans la  
bouche d'un vénérable théologien évoque en nous le "encore assez"  
dont la faconde enfantine et populaire fait un usage abusif.  
Cette expression signifie tant de choses qu'elle arrive à ne  
plus rien signifier du tout et son emploi témoigne d'une totale  
incertitude de la pensée. Que signifie cet "assez" de l'abbé ?  
Le lecteur que nous sommes a l'impression que celui-ci ne le  
sait pas lui-même....

Et quelle valeur dans l' "au contraire" qui suit !

.....

puisqu'il ne s'affirme qu'en s'opposant à une idée dont les  
contours sont si vagues ? La pensée de Mr. LANTAGNE n'a  
jamais paru si confuse... et jamais il n'a élevé la tête avec  
plus de rogne :

.... TOUTÉFOIS JE VOUS REPONDRAI HARDIMENT QUE LA  
MATHÉMATIQUE HUMAINE N'EST PAS LA MATHÉMATIQUE DIVINE. SANS  
DOUTE IL NE SAURAIT Y AVOIR CONTRADICTION DE L'UNE A L'AUTRE....  
MAIS NOUS NE CONNAISSONS PAS TOUTES LES PROPRIÉTÉS DES NOMBRES  
ET DIEU LES CONNAIT....

On comprend qu'il faut être hardi pour parler ce fier  
et creux langage ! "Toutefois... sans doute... Mais...", ces  
oscillations<sup>st</sup> rapprochées et si amples de la pensée donnent  
l'idée d'un verbalisme d'autant plus sensible qu'il veut se  
cacher sous le déguisement du scepticisme scientifique.

Surtout, ce qui est le plus irritant et le plus risi-  
ble c'est que l'abbé veut toujours, envers et contre tout,  
avoir raison et le lecteur n'a pas besoin d'être psychologue  
pour sentir que c'est un grand tort que de chercher à avoir  
toujours raison. Cet entêtement lui-même est plus que suspect :  
il est ridicule.

Après cette explication obscure, qui ne résoud absolu-  
ment rien, le Supérieur du Grand Séminaire se lance dans une  
diatribe contre les prêtres : "QU'ON QUALIFIE D'ÉMINENTS, QUI  
SOUTIENNENT QUE LA SCIENCE PEUT S'ACCORDER AVEC LA THEOLOGIE."  
Pour mieux se défendre, l'abbé attaque ses corréligionnaires.  
Ainsi l'astucieux athée qu'est l'auteur se donne le plaisir de  
faire avouer à l'abbé que l'Eglise est loin d'être "une" et

.....



Mr. LANTAGNE avec complaisance va exposer les extravagances de certains prêtres.

Alors, le sceptique qui est au fond de tout homme se posera cette question : "si les écclésiastiques eux-mêmes ne s'accordent pas sur la vérité religieuse, comment croire qu'elle existe ?" Monsieur LANTAGNE n'a aucune pudeur, ni même aucun esprit de corps : que dit-il des écclésiastiques qui ne partagent pas son avis ?

" .... JE DETESTE CETTE IMPERTINENCE, JE DIRAI CETTE IMPIETE, CAR IL Y A QUELQUE IMPIETE A FAIRE MARCHER DE CONCERT LA VERITE IMMUABLE, ABSOLUE ET CETTE SORTE DE VERITE IMPARFAITE ET PROVISoire QU'ON APPELLE LA SCIENCE. CETTE FOLIE D'ASSEMBLER LA REALITE A L'APPARENCE, LE CORPS A L'AME, A PRODUIT UNE MULTITUDE D'OPINIONS MISERABLES ET FUNESTES PAR LESQUELLES LES APOLOGISTES DE CE TEMPS ONT LAISSE VOIR LEUR FAIBLESSE TEMERAIRE.

Ainsi, nous le voyons verser son mépris sur les prélats qui tentent de concilier la Science et la Religion. Quel est le mobile profond de cette hostilité ? Est-ce un souci de vérité ? Alors son offensive serait justifiée aux yeux de la Raison, mais il nous montre que c'est au contraire l'obéissance au principe d'autorité qui l'y pousse : "philosophia ancilla Theologiae".

" O RUPTURE DE LA SOLENNELLE UNITE, poursuit-il, QU'IL VAUT MIEUX, COMME RAIMUND LE GRAND ET COMME SON HISTORICIN PROCLAMER QUE LA SCIENCE ET LA RELIGION NE DOIVENT PAS PLUS SE CONFondre QUE LA REALITE ET L'ABSOLU, LE FINI ET L'INFINI, L'OMBRE ET LA LUMIERE !

- MONSIEUR L'ABBE, dit le Professeur, VOUS MEPRISEZ LA SCIENCE.

Le prêtre secoue la tête.

- NON PAS MONSIEUR BERGERET, NON PAS !

Attention ! l'énergie de cette protestation peut donner le change, mais son excès même ne sert qu'à introduire les motifs qui la soutiennent et qui ne sont rien moins que favorables à la Science en tant que conquête humaine.

Cette question de Monsieur BERGERET a provoqué une réponse qui fournira un nouvel exemple de cette subtilité que l'abbé ne cesse de déployer pour compenser la faiblesse de sa thèse. Il poursuit :

..... LE SCEPTICISME IMPRUDENT QUI S'EN PREND A LA RAISON HUMAINE EST LE PREMIER DEGRE DE CE SCEPTICISME CRIMINEL QUI S'ATTACHE AUX MYSTERES DIVINS. J'ESTIME LA SCIENCE COMME UN BIENFAIT QUI NOUS VIENT DE DIEU, MAIS SI DIEU NOUS A DONNE LA SCIENCE, SA GEOMETRIE N'EST PAS LA NOTRE. LA NOTRE SPECULE SUR UN PLAN OU DANS L'ESPACE, LA SIENNE S'EXERCE DANS L'INFINI. .... JE CONSTATE L'IMPUISSANCE DE CETTE SCIENCE, MEME VERITABLE, A S'ACCORDER AVEC LA VERITE DES VERITES...."

MONSIEUR BERGERET AVOUA QUE CE SYSTEME LUI SEMBLAIT HABILE AUTANT QU'AUDACIEUX ET CONFORME ENFIN AUX INTERETS DE LA FOI.

Cette remarque est la conclusion de cette longue controverse ; elle sera l'occasion de notre conclusion générale : Monsieur LANTAGNE a surmonté la difficulté, il triomphe puis-que son contradicteur Monsieur BERGERET lui-même s'incline.

Mais la raison du professeur reconnaît-elle la vraisemblance de cette croyance ? Rien ne le dit clairement et tout indique qu'elle n'est pas plus convaincue que celle du lecteur.

En effet, c'est à la géniale subtilité de l'abbé que le professeur rend hommage et non à la vérité de son système. Il est juste de distinguer ces deux éloges, voire même de les opposer. Ne court-on pas quelque danger à montrer une excessive subtilité ? Ne risque-t-on pas de paraître retors ? La victoire qu'accorde l'excès de finesse est brillante, mais superficielle et éphémère ; elle ne peut que se retourner et se retourner toujours contre l'idée "prodigieusement" défendue. Le talent de Monsieur le Supérieur du Grand Séminaire paie la rançon de son extraordinaire mérite ; pour employer une comparaison vulgaire, disons que sa dialectique nous émerveille un peu comme les mystérieuses et savantes opérations d'un prestidigitateur. Elle nous persuade de son étonnant pouvoir ; mais restons sceptiques devant les négations et les affirmations qu'elle nous montre. L'extrême habileté de l'esprit respire toujours, à tort ou à raison, la sophistique et notre simplicité partage le préjugé vulgaire à l'égard de ces esprits assez habiles pour donner à l'erreur le visage de la vérité : nous nous méfions.

Nous considérons donc que l'adresse de l'auteur fut de douer l'abbé de ce vice éclatant. Aussi l'éloge que Monsieur BERGERET adresse à Monsieur LANTAIGNE confirme l'impression générale qu'a produit sur nous la dialectique du théologien :

.....

Nous ôtons de l'idée l'admiration que nous portons sur l'esprit de son défenseur.

A cet "éloge" le professeur a ajouté cette idée que le système de Mr. LANTAIGNE était "conforme à la foi". Il a raison ; mais il faut apporter quelques restrictions capitales à cette conclusion pour être juste vis à vis de l'Eglise et aussi... pour rendre hommage à l'ironie magistrale de FRANCE.

Quand LERMITTE expliquait les fondements de la justice humaine, nous étions déjà tenté de croire que les inacceptables raisons énoncées étaient incontestablement les seuls mobiles de la décision du Président BOURRICHE.

Ici, l'ironie de l'auteur est mieux dissimulée encore derrière l'apologie de l'écclésiastique, car la logique de l'abbé est aussi rigoureuse que celle du juge de CRANQUEVILLE, mais encore beaucoup moins contestable.

Ce n'est pas le lieu - et nous n'avons pas la possibilité de parler théologie - mais tout le monde sait que le système soutenu par Monsieur LANTAIGNE est celui de l'Eglise : Anatole FRANCE est donc objectif.

Mais il est non moins évident que Mr. BERGERET n'est pas le seul porte-paroles de l'auteur athée - ni même le plus dangereux - et on sent dans la parole du Supérieur du Grand Séminaire l'écho des sentiments de FRANCE, comme nous l'avons dit.

Déjà le spectacle de l'embaras qu'éprouvait Mr. LANTAIGNE dans l'apologie de sa propre idée, était bien peu

.....



fait pour accrédi-ter celle-ci. Maintes fois son explication témoignait d'une irrésolution, d'une incertitude, d'une confusion qui décourageaient la raison du lecteur.

Mais si la curiosité nous prend de consulter un manuel d'Apologétique nous ne trouverons aucune marque de ces faiblesses là et surtout nous rapporterons de nos lectures la conviction que l'adresse de l'auteur a été de donner de la vérité religieuse une idée incomplète. Si l'abbé défend sa thèse avec justesse, conformément à la doctrine, il est certain qu'il ne lui apporte sa défense que pour créer une illusion d'objectivité. Mr. LANTAIGNE défend son idée non pas au mieux de son intérêt, mais exprime juste ce qu'il faut pour qu'il paraisse suivre l'orthodoxie.

A propos du miracle de JOSUE il aurait pu formuler quelques hypothèses vraisemblables qui eussent satisfait la raison scientifique. Le prophète a dit : "Soleil arrête toi !" parce qu'il parlait le langage du temps, comme aujourd'hui encore le savant du XXème siècle, sans être adepte du système de PTOLEEMEE, dit : "Le soleil se lève, le soleil se couche." Mais Dieu aurait réellement arrêté le globe terrestre dans son mouvement de rotation. Nous n'insistons pas, mais l'imagination des prêtres est fertile et de multiples hypothèses sont émises sur ce miracle : Aucune ne heurte ni la Science ni le sens commun et sans expliquer le miracle inexplicable donne une idée vraisemblable des moyens possibles dont Dieu a pu user pour le réaliser.

.....

Ainsi il est juste de dire que les paroles de l'abbé, quoique ne trahissant pas la vérité, ne sont pas en conformité avec les intérêts de la foi. "Son" exposé est tendancieux, mais il n'y paraît pas. Nous ne pensons pas être trop téméraire en avançant que les lecteurs de "L'ORME DU MAIL" n'éprouveront guère le désir de consulter un manuel biblique à l'usage des Séminaires. Ils conserveront de leur lecture l'impression que la thèse est invraisemblable dans sa vérité même.

On comprend dès lors l'attitude de Mr. BERGERET. Emile FAGUET a écrit : "Ce n'est pas lui qui a le plus beau rôle dans ses discussions avec Monsieur LANTAIGNE." C'est vrai, mais il a tort d'ajouter que le Professeur "n'est pas éloigné d'être un imbécile." Son habileté consiste à poser d'insidieuses questions et à laisser parler son ami. Sa passivité inspire plus de confiance que la sophistique embarrassée de "son adversaire", car celui-ci est maladroit dans sa défense : c'est que FRANCE a revêtu la douillette et le petit collet... alors le moins qu'on puisse dire est que la thèse canonique est bien mal défendue....

o

En définitive la critique philosophique d'Anatole FRANCE est la plus timide et la plus pénétrante qui soit. Son aimable humilité dégage les contradictions ; sa douce raillerie fait sentir les fautes de goût ; enfin sa bienveillante ironie explique les fondements de la thèse : à la limite la suprême finesse de cette ironie est une "vérité" très peu fardée, pres-

que totale, à peine modifiable. Alors l'argument meurtrier sort sans intervention étrangère de la doctrine critiquée.

DEUXIEME PARTIE

LE STYLE D'ANATOLE FRANCE

DANS L'AFFIRMATION

DE SES IDEES PHILOSOPHIQUES

I

Dans toutes ses Oeuvres, Anatole

FRANCE a multiplié les lents et délicieux  
exposés de ses opinions philosophiques.

Y a-t-il déployé autant d'habileté que  
dans la controverse ? La conversation  
de ses héros tourne au cours ; mais comme  
le commerce de ces maîtres est gracieux !

Quelle naturelle discipline dans  
l'harmonie de leurs idées !

Quelle noble familiarité dans le  
ton de ce style !

a) LA COMPOSITION

J'appelle raisonnable enfin  
celui qui ne s'efforce pas  
de l'être.

( LE PETIT PIERRE )

Qui dit style dit composition ; et pourtant certains  
critiques ont contesté ce mérite à notre auteur. On a été  
jusqu'à prétendre que son esprit avait " la mobilité du vent "  
et qu'il était dépourvu d'ordre ferme. Que ses détracteurs  
systématiques aient soutenu une telle assertion voilà qui ne  
nous surprend nullement. Mais des critiques accredités, dont  
la probité intellectuelle est soustraite à tout soupçon, ont  
partagé cet avis ou tenu des propos analogues.

Ne parlons pas de BRUNETIERE qui, par principe,  
était hostile à toutes les conceptions esthétiques de FRANCE ;  
son dogmatisme trouvait en tout et toujours la manière fran-  
cienne trop ondoyante. Mais FAGUET, en dépit des marques  
d'estime qu'il ne ménageait pas à l'auteur de "LA ROTISSERIE  
DE LA REINE PEDAUQUE" et de "L'ORME DU MAIL", jugeait que  
FRANCE n'apportait pas une application suffisante à la cons-  
truction de ses dialogues et de ses essais. Le sculpteur  
RODIN, un ami de l'auteur, ajoutait de multiples restrictions  
au jugement favorable qu'il émettait sur son talent parce que  
même pour son goût d'artiste l'esprit de cet écrivain était



gâté par un excès de frivolité.

Devons-nous penser avec eux que le désordre est le vice de cet esprit anarchique ? qu'il ne parvient pas à mettre de l'unité dans ses pensées ? qu'au lieu de s'imposer aux idées qui déferlent, il se laisse dominer par elles, entraîné comme à vau-l'eau par leur flot capricieux ? Ou bien encore n'attache-t-il aucun prix à l'ordonnance de la pensée ?

Demandons lui, d'abord, son opinion personnelle.

Dans "LA VIE EN FLEUR" il nous montre un jeune étudiant qui, à l'encontre de ses camarades ne prenait aucun plaisir au cours de "Monsieur DEMANGEAT, Professeur de Droit à l'Université de Paris". Cet élève, dont l'âme restait fermée au charme de cet enseignement, c'est lui-même. Et il semble faire son "mea culpa" puisqu'il ajoute : "avec un esprit mieux fait j'aurais compris que les étudiants appréciaient justement l'ordre et la clarté de ses exposés."

Ainsi avec cette franchise qui toute sa vie fut la parure de son âme, il avoue que sa raison est insensible aux qualités d'ordre et de clarté. Il paraît donc justifier les attaques auxquelles il est en butte.

Loin de nous l'idée d'interpréter le cynisme charmant de cette confession comme une forme de coquetterie, mais nous nous refusons également à voir dans sa parole la confirmation du réquisitoire de ses adversaires. Celui qui s'incarne en Jérôme COIGNARD n'avait en son âme rien de démesuré, excepté

.....

sa modestie : Il doutait de lui-même plus que de tout, ce qui l'inclinait à se charger avec bonne grâce des griefs qu'on lui incriminait.

Mais surtout méfions-nous des mots ! Que signifient ces termes "ordre" et "clarté" ? Avaient-ils le même sens pour le jeune Thibault et pour le professeur de Droit Romain ? Il est permis d'en douter. Les vocables ne sont pas des choses, des sensations, des sentiments, des pensées ; ils ne sont que leurs signes représentatifs ; et si l'on veut bien se remémorer les querelles qui ont partagé depuis toujours les cénacles littéraires, on fera la remarque que les doctrines les plus opposées s'exprimaient maintes fois par un même mot, que celui de "nature" par exemple, désigne chez HUGO tout autre chose que chez BOILEAU. Toute la question est de bien définir les termes. Il n'y a pas une nature, il y a des natures. Il existe de même plusieurs conceptions de l'ordre. La parole de FRANCE ne prouve pas qu'il avoue son goût du désordre, mais que les conceptions esthétiques de Monsieur DEMANGEAT n'étaient pas les siennes.

En effet, quand dans les colonnes du "TEMPS" il assumait la critique littéraire de la semaine, recommandait-il le mépris de la composition ? Au contraire, son autorité ne cessait d'élever d'énergiques protestations contre cette hérésie littéraire qui rompait avec les habitudes classiques de l'ordonnance ; c'est avec une force mêlée d'indignation qu'il énonçait ce précepte : " on a fait des monstres, écrivait-il, on a dit : il faut être humain... »-Etre humain c'est composer, lier, déduire des idées, c'est avoir l'esprit de suite... "

.....

Consultons donc son oeuvre et cherchons les caractères de l'ordonnance qu'il a mise dans les discours philosophiques de ses porte-paroles.

o  
o

Jamais la pensée ne s'y développe comme dans les manuels de code ou de catéchisme. Monsieur BERGERET se moquait doucement des "architectures scolastiques" dont son ami le Supérieur du Grand Séminaire se montrait friand. FRANCE ne croit pas à la vertu des formules et des divisions de la logique formelle. Sa pensée ne se coule jamais dans ces moules qui imposent à l'esprit une forme conventionnelle et ankylosée. Il faut laisser aux théologiens des temps gothiques les "barabara" ou "barbaralipton" et cet ensemble de formules qui ôtent toute vérité à la pensée et lui interdisent un mouvement tant soit peu réel.

Les méthodes "universitaires" ont beau être moins formalistes, elles lui inspirent des sentiments analogues. Et nous n'en trouvons pas trace dans son oeuvre. Ces "Barbarabara" (c'est ainsi qu'il nomme avec un affreux sourire d'irrévérence les Professeurs en général) bâtissent leur plan moins par souci de clarté que par esprit de mimétisme : leur travail de composition n'a rien de naturel. Il y a une tradition du plan comme il y a une tradition de la toge et du bonnet. Et cette habitude séculaire prend le caractère d'une religion qui unit maîtres et élèves dans un même culte ; c'est bien le sens profond de ce propos railleur du maître que nous rapporte Paul

.....

GSELL un de ses disciples : " ..... la composition passe d'ordinaire pour la première nécessité de l'art d'écrire. C'est une des vérités fondamentales que notre sage Université enseigne à ses nourrissons comme dogmes intangibles. Hors du plan point de salut ! telle est la doctrine. "

Cette critique pleine d'espièglerie, bien entendu, ne peut offenser que l'Université du temps jadis où professait Monsieur BRUNETIERE. Ceci dit, nous comprenons pourquoi la pensée de l'auteur n'emprunte jamais les voies aux tracés rectilignes et symétriques de la Rhétorique : il ne trouve dans leur utilisation qu'une mystique de l'ordre le plus extérieur.

Néanmoins l'esprit a des exigences logiques qu'on ne saurait transgresser. La composition francienne y satisfait-elle ? Commençons par faire cette remarque que son caractère essentiel est d'abord la variété : il y a des développements où la construction a des apprences scolaires ; d'autres où la pensée paraît soumise au caprice et non à la logique ; d'autres enfin qui déroutent par la complexité de leur ordonnance. Quel est donc le secret de cette harmonie ?

Certains dialogues nous offrent des exemples d'un savant assemblage et d'une liaison impeccable des idées. A vrai dire, ils ne foisonnent pas ! mais la contrainte des lois logiques, qui guident et contiennent le cours de la pensée, y est sévère. Et nous trouvons étrange que leur auteur ait plaidé les leçons de l'Université puisqu'il les suit comme un vulgaire collégien et un simple "barbacole" .....

.....



Choisissons un exemple ; non pas au hasard : nous citerons le chapitre VII de "L'ANNEAU D'AMETHYSTE" où la parole de Monsieur BERGERET obéit à la plus stricte discipline.

Nous ne rapporterons pas "in extenso" la conversation que le porte parole d'Anatole FRANCE tient à Monsieur LETERRIER, mais de multiples citations reliées entre elles par des résumés du texte montreront la netteté du plan et la perfection de ses divisions.

## I

" ... NE CROYEZ-VOUS PAS, dit M. LETERRIER, QU'IL Y A DANS LA VERITE UNE FORCE QUI LA REND INVINCIBLE ... "

- " ... JE PENSE TOUT AU CONTRAIRE, répondit M. BERGERET, QUE LA VERITE EST LE PLUS SOUVENT EXPOSEE A PERIR OBSCUREMENT SOUS LE MEPRIS OU L'INJURE. CETTE CROYANCE, JE POURRAIS L'ILLUSTRER DE PREUVES ABONDANTES... "

- parallèle entre la vérité et le mensonge : caractère d'infériorité de la première : la vérité est une, elle est inerte. Le mensonge est multiple, il a donc le nombre pour lui ; il est ductile, il est naturel comme le produit naturel de nos sens ; il est moral comme base de la Société ; il est le fondement de l'art.

" ... QUI VOUS POUSSE A CHASSER LE MENSonge, A RECHERCHER LA VERITE ? ... C'EST UN ATTENTAT A LA NATURE MORALE DE L'HOMME ET A L'ORDRE DE LA SOCIETE. LE PROGRES DU MAL SERAIT FUNESTE : IL REMUERAIT TOUT. NOUS VOYONS QUE DANS LE FAIT IL EST TRES PETIT ET TRES LENT ET QUE JAMAIS LA VERITE N'ENTAME BEAUCOUP LE MENSonge "

## II

- IL EST EVIDENT, dit M. LETERRIER, QUE VOUS NE CONSIDEREZ POINT LES VERITES SCIENTIFIQUES....

- IL EST MALHEUREUSEMENT HORS DE DOUTE, dit M. BERGERET QUE LES VERITES SCIENTIFIQUES QUI ENTRENT DANS LES FOULES S'Y ENFONCENT COMME DANS UN MARECAGE ... ET SONT SANS FORCE POUR DETRUIRE LES ERREURS ET LES PREJUGES.... "

1° - Exemple de COPERNIC et de GALILEE, dont le système inconciliable avec la physique de la Bible n'a pas ébranlé les concepts théologiques.

2° - Malgré les théories de LAPLACE les petits contes juifs et chaldéens sur l'origine du monde qui se trouvent dans les livres saints des Chrétiens n'ont pas perdu de leur crédit.

" ... LA SCIENCE N'A JAMAIS FAIT DE TORT A LA RELIGION... LES VERITES SCIENTIFIQUES NE SONT PAS SYMPATHIQUES AU VULGAIRE... BREF LA VERITE N'A POINT DE PRISE SUR LES HOMMES....

## III

... VOUS FAITES DE BEAUX SOPHISMES, dit M. LETERRIER, ... JE CROIS DONC AU TRIOMPHE DE LA VERITE ...

- PUISSEZ-VOUS AVOIR RAISON, dit M. BERGERET. MAIS, EN THESE GENERALE, JE CROIS QUE LA CONNAISSANCE QU'ON A DES FAITS ET DES HOMMES EST RAREMENT CONFORME AUX HOMMES EUX-MEMES ET AUX FAITS ACCOMPLIS.... "

- Si le temps découvre de nouveaux moyens d'investigation il en détruit de nombreux. De plus, la postérité est impartiale si elle est indifférente ; si elle est indifférente elle oublie. La postérité est une foule aveugle : il n'y a pas

de Postérité.

" MAIS, dit M. LETERRIER, IL Y A DES HEURES DE JUSTICE ET DE REPARATION.

- CROYEZ-VOUS QUE CETTE HEURE AIT SONNE POUR MACBETH ?..."

- C'était un excellent homme, SHAKESPEARE en a fait un criminel.

- JE NE CROIS PAS, répondit Mr. LETERRIER.

- JE NE CROIS PAS NON PLUS, soupira M. BERGERET."

- A ce moment des clameurs montèrent de la place publique... On criait : mort à ZOLA ! mort à LETERRIER ! mort à BERGERET ! mort aux Juifs!...

" .... L'ENTHOUSIASME POPULAIRE N'EST PAS CONSTRUCTIF, dit M. BERGERET, IL EST ESSENTIELLEMENT SUBVERSIF... "

(L'ANNEAU D'AMETHYSTE, p.195-204)

Quelle rigueur dans l'ordonnance des idées ! Rien n'y est laissé à la fantaisie, rien à l'abandon. Et pourtant l'ensemble ne manque pas d'une certaine facilité, encore que le morcellement de ce passage, s'il conserve le dessin de la pensée, lui ôte une grande part de vie.

On a vu M. LETERRIER poser à M. BERGERET une question initiale très précise, lui opposer des objections nettes. Celui-ci y a répondu avec exactitude et clarté. L'économie de son discours a la scrupuleuse sobriété d'un devoir d'école.

.....

La propositions fondamentale : "je pense.... que la vérité est exposée le plus souvent à périr obscurément sous le mépris et l'injure" est rapidement énoncée dès le début, détaillée ; puis elle est soutenue par trois arguments : 1°.- la vérité en tant que telle a moins de charme que le mensonge. 2°.- les vérités scientifiques n'ont jamais supprimé les mythes religieux qu'elles contredisent. 3°.- les réparations de la postérité sont chimériques. Enfin, le spectacle d'une foule en furie, que l'auteur donne aux deux disputeurs, constitue une conclusion adroite propre à justifier les opinions et le pessimisme de M. BERGERET.

Le mouvement des idées ? Sa justesse est frappante. La gradation de l'intérêt est impeccable : primo l'argument métaphysique, puis les arguments historiques, enfin l'évidence de l'actualité sinistre : la vérité ne peut être, n'a jamais été, ne sera jamais, n'est pas répandue dans le peuple.

Bien plus, les règles recommandent de donner, aux divers développements des proportions symétriques : le premier point, comme le second, le second comme le troisième, tous sont traités sur une longueur rigoureusement égale. L'ensemble constitue un tout dont l'harmonie est aussi sensible à l'oeil qu'à l'esprit.

L'ordonnance même qui préside au développement de chaque point essentiel est soustraite à toute critique. La proposition à démontrer est énoncée avec clarté et à sa place : "les vérités scientifiques.... sont sans force pour détruire les erreurs et les préjugés..." Les exemples sont exprimés



sans détails ni précisions inutiles : les systèmes de COPERNIC et de GALILEE inconciliables avec la physique de la Bible n'ont pas ébranlé les concepts théologiques. Les petits contes chaldéens subsistent en dépit des théories de LAPLACE. Les exemples prétaient aux digressions aux plaisants commentaires, mais leur exposition est contenue dans les limites d'une seule page.

La conclusion est donc atteinte très rapidement et prend la forme d'un trait énergique : "Bref la vérité n'a point de prise sur les hommes..." Tout cela est d'une perfection à ravir le rhéteur le plus exigeant.

o

Est-ce possible que la composition sévère de ce dialogue paraisse naturelle ?

Nous trahirions notre sentiment si nous soutenions qu'elle nous donne la sensation d'un travail artificiel. Il y a de ces styles qui "sentent l'huile"; nous éprouvons quelque malaise à la lecture de ces ouvrages. Car les yeux fixés sur ces lignes que nous ne lisons plus, nous nous figurons l'auteur pâle, penché sur son papier, biffant, recopiant, surchargeant à la lumière de sa lampe. Nous sourions de pitié : Et dès que l'on voit - on cherche à voir - le pénible labeur de l'écrivain, l'oeuvre perd sa vie. Ici rien de tel, nous lisons ces pages avec facilité. Le langage de M. BERGERET est vivant, car il convient au rang de son illustre interlocuteur, aux circonstances exceptionnelles où il parle, enfin à sa qualité professionnelle.

.....

Monsieur LETERRIER est Recteur de l'Université et Monsieur BERGERET est son collègue subalterne. Quoi d'étonnant que cette causerie philosophique entre ces deux éminents personnalités ait une belle tenue ? Certes on ne voit pas pourquoi deux professeurs ignorerait la familiarité ou le badinage... mais le sentiment de la hiérarchie et l'absence de sympathie réciproque entre ces deux hommes exige que la conversation se déroule sur un ton, sinon guindé, du moins relevé. Et la politesse bien comprise, si elle pousse les hommes distingués à parler humblement avec les humbles, leur recommande de tenir des propos exquis avec leurs supérieurs. Il est normal que Monsieur BERGERET disserte avec hauteur d'un sujet élevé avec son Recteur.

Ajoutons que les circonstances assez dramatiques de l'entretien lui communiquent un caractère de solennité. L'agitation des esprits provoquée par "l'Affaire" est à son paroxysme. Les deux hommes ont signé une motion de protestation contre l'arrêt des Tribunaux Militaires. M. BERGERET s'était décidé le premier ; puis à la nouvelle que le Chef de l'Université avait suivi son exemple, il lui avait envoyé une lettre de félicitations. M. LETERRIER vient lui rendre visite et c'est l'occasion de ce brillant dialogue. Ils ont déjà payé de leur personne : la lutte les a grandis. De multiples regards de fureur ou d'espoir sont tournés vers eux. Pour avoir osé être humains, ils sont plus que des hommes ;

.....



ce sont les dépositaires d'une Ideé à laquelle des milliers d'âmes obscures et ardentes sont attachées. N'est-il pas naturel que leur style soit soutenu ? Précisément cette ordonnance un peu dogmatique donne à la parole de Monsieur BERGERET l'élévation qu'exige la vraisemblance.

Et si cette noblesse de la composition n'est pas sans vie, c'est d'abord que l'auteur est un incomparable artiste et que son éminent professeur n'éprouve aucun embarras à parler sur ce ton grave. Cette belle ordonnance n'est pas l'application d'une règle mais bien plutôt l'expression ordinaire d'une pensée doctorale. Car il est possible que parvenu à un certain degré d'intelligence et d'accoutumance livresque et pédagogique on soit contraint de faire effort pour parler "naturellement" et que sans effort on parle d'une manière qui passe aux yeux de l'opinion pour être "artificielle". C'est bien le cas ici et puisque la parole qu'il adresse à son Recteur, par surcroît "esprit spiritualiste et absolu" au milieu de grandioses conjonctures, est d'importance, elle l'est aisément.

C'est donc un souci de vérité qui commande cette rigueur de l'ordonnance. La "Rhétorique" du discours est si justifiée, qu'elle se fait oublier et qu'elle revêt spontanément un caractère de nécessité.

o o

.....

Mais cet exemple reste un cas d'espèce. Nous allons en fournir un autre d'une composition telle qu'on se demande si elle existe. Il y a deux personnages dans Anatole FRANCE, l'un est épris d'ordre, l'autre de liberté. Si nous ouvrons ce livre, si multiple qu'en vérité il en forme plusieurs : "LES OPINIONS DE M. JEROME COIGNARD", notre raison va être un peu choquée par le propos que tient sur l'armée à son élève Tournebroke, le léger abbé (p.152 et suivantes). Nous ne parlons pas des idées; mais il est sûr que leur hardiesse est loin d'égaliser celle de l'ordonnance du style.

La roideur des procédés de composition que notre analyse a notée dans le discours de M. BERGERET nous a surpris. Mais nous étions loin de présumer que le contempteur des préceptes de la Rhétorique s'affranchirait avec une si tranquille audace des lois les plus fondamentales de l'esprit. Or, les réflexions que suggère à l'abbé la vue d'un sergent recruteur haranguant des gueux sur le Pont-Neuf sont débitées à la file et se succèdent, si l'on peut dire, comme les grains de son rosaire.

Nous nous permettrons de ne pas donner seulement un résumé, mais un récit du désordre de cette page. L'important ici est de noter l'extraordinaire diversité des sujets traités: en procédant ainsi nous la mettrons mieux en lumière.

L'abbé commence par détourner son regard du spectacle qui l'avait de prime abord attiré. "CE SERGENT PARLE AU NOM DU ROI. IL NE SAURAIT DONC PARLER AVEC GENIE." Mais il évoque

.....

Le souvenir d'un racoleur disert qui tenait un langage ingénieux, parce que c'était un fripon et "L'EFFET DE SON DISCOURS FUT D'ENVOYER CINQ OU SIX MALHEUREUX MOURIR DE LA FIEVRE JAUNE DANS LES MARECAGES" de l'Inde dont il venait de brosser un tableau paradisiaque.

Alors l'idée des méfaits causés par l'habileté, définitive l'abbé à exalter en son élève les mérites de la médiocrité et déplore la vivacité de l'intelligence que Dieu a mise en lui. QUE SERAIT-CE, se demande-t-il, SI LE COEUR ET LA PENSEE D'UN CESAR HABITAIENT MA TETE ET MA POITRINE ?

Puis deux pages entières nous présentent une surprenante apologie de César, le capitaine, l'orateur, l'amant de Cléopâtre, le souverain pontife. Au terme de ce panégyrique il réitère que l'humilité de sa propre condition lui agréé davantage.

Puis le cours de sa pensée dessine un brusque coude et se dirige vers un tout autre sujet. Aucun souci de transition "CE SERGENT RECRUTEUR.... M'INSPIRE, MON FILS, DE PROFONDES REFLEXIONS SUR LA GUERRE ET L'ARMBE". Le métier de soldat lui cause du dégoût par les caractères de "SERVITUDE" de "FAUSSE GLOIRE" et de "CRUAUTE" qui y sont attachés. Et le service militaire lui paraît "LA PLUS EFFROYABLE PESTE DES NATIONS POLICEES".

Et comme Machiavel demandait que tous les citoyens concourussent à la sûreté de leur patrie, il l'introduit dans son discours. Mais il en fait l'éloge, parce que le premier il

.....

"OTA AUX ACTIONS DES POLITIQUES CE FONDEMENT DE LA JUSTICE SUR LEQUEL IL N'ETABLISAIT QUE DES SCCELERATESES HONOREES".

Ensuite, soutenant qu'il n'est pas en mesure de distinguer si le voeu patriotique du Florentin est juste, à la demande de son disciple, il entreprend et poursuit longuement (p.159-161) un développement qui a pour but de prouver que ce "Distinguo" entre ce qui est moral et immoral est affaire de sophistes.

Enfin, revenant à son sujet, il tient que les princes trouveront toujours des soldats, car "LE METIER LE PLUS NATUREL A L'HOMME EST CELUI DU SOLDAT" et il en donne quelques raisons : l'homme n'est pas fait pour penser, il a le goût de l'uniforme, de la marande, de la gloire. Ainsi se termine le chapitre.

( LES OPINIONS DE J. COIGNARD, p.152-163)

Peut-on avancer que ce morceau est composé ? Ce serait bien téméraire, et à certain moment il nous donne l'idée d'un simple "coq à l'âne" ; nous exagérons, mais c'est pour mieux faire sentir la vérité.

C'est le plan de la fantaisie. L'auteur se refuse à maintenir sa pensée dans une voie unique. L'unité semble être une prison d'cet esprit si vif n'entre qu'à regret et dont il s'évade à la première occasion. Ce texte cité renferme la matière de cinq ou six chapîtres, tant les sujets dont il traite sont divers. Quel rapport entre l'éloge de la médiocrité et le panégyrique de Machiavel ? entre la louange de l'illustre capitaine Romain et la haine du service militaire ?

Aucun.

.....



Alors que l'esprit humain fait effort en littérature, comme ailleurs, pour plier la matière à sa discipline, l'abbé communique à ses réflexions le caractère instable de la vie. Sa pensée s'abandonne aux hasards de l'association d'idées (introduction du paradoxe philosophique sur le bien et le mal) ou au gré de son imagination (après avoir parlé de César, il s'abîme dans une méditation sur l'horreur que lui inspire le service militaire) ; ô volupté de la liberté !

Précisons : à tout moment la pensée semble échapper au contrôle de la Raison, mais ce n'est pas par hasard. Elle paraît obéir à un "démon" intérieur qui la pousse vers ses sujets de précipitation. L'esprit s'attache par paresse et par constance à ce qui lui est agréable. Cette habitude met des bornes à sa logique qui ne le conduit jamais aussi loin qu'il pourrait aller ; elle l'entraîne au contraire dans des voies où il est dangereux de l'engager. Quand il tombe sur le nom de Machiavel, l'abbé qui a lu les traités du Florentin et l'a aimé, ne résiste pas au désir de porter sur le génie de ce grand ministre un jugement général. De même, il est évident - le ton du texte original renforce encore notre idée - que cet amant de la médiocrité s'arrête avec délices à contempler la figure de ce "monstre" Jules CÉSAR. Il oublie le fil de ses idées. Il ne sait plus qu'il doit produire l'exemple de César pour affermir dans l'âme de son disciple l'amour de la médiocrité et il donne des preuves abondantes de l'admiration invincible qu'inspire à sa faiblesse la puissance de ce général. Permettons-nous

d'ajouter que depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort, il se passionna pour le génie de Napoléon, pour les mêmes raisons. Aussi est-il légitime de chercher l'irrégularité de cette composition dans la hiérarchie de ses goûts.

Dans ce frais recueil de contes intitulé "NOS ENFANTS" ne nous fournit-il pas une image naïve de l'humanité et de lui-même : le petit Roger qui enfourche tour à tour ses multiples chevaux de bois ? L'auteur conclut : "Petits et grands nous chevauchons tous le nôtre ! Qui n'a pas son dada ? "

Mais le plan de ce morceau s'explique par des motifs plus sérieux, qu'il tire des lois mêmes de l'esprit. En effet, la curiosité - même excessive - est un des principes essentiels de ce dernier. Le mouvement de sa pensée porte la marque de cette vertu intellectuelle. FRANÇOIS avait coutume, selon une formule expressive de son ami M. Michel CORDAY, de faire "le tour des choses".

Quand il parle de Machiavel il n'en montre pas seulement la partie qui convient aux exigences de sa démonstration, il nous révèle tout le ministre Florentin. Cet esprit apparaît plus nettement encore dans l'exemple de César. Puisqu'il évoque sa grande figure, il ne veut pas la trahir en n'en faisant paraître qu'un côté : Omettre c'est défigurer. Il vante alors la douceur, l'élégance de son âme, ses dons de grammairien son amour "géométrique" de Cléopâtre, son goût de la clarté, sa science de législateur. Bref, il évoque à nos yeux son génie

tout entier.

Mais Ce qui surprend c'est que pas un instant cet amas d'idées ne provoque l'ennui de l'érudition savante ou du bavardage vulgaire. C'était pourtant l'écueil redoutable que cette pensée qui flotte au gré des vents de la fantaisie, du plaisir, de la curiosité, risquait de heurter. Bien au contraire : alors que le langage des babillards et des savants - pour des raisons diamétralement opposées - est également dépourvu d'intérêt, celui de l'abbé COIGNARD est charmant.

Nous aimons l'agrément de ce désordre. Le JARDIN D'ÉPIQUE n'est qu'une suite de maximes naturelles, séparées les unes des autres et c'est peut être l'oeuvre la plus attachante de toute la création littéraire de ce gentil auteur. Nous nous demandons pourquoi.

L'imprévu est certes doué d'un attrait certain. Comme tout le monde nous y sommes sensible. Mais notre candeur légère avide de diversité est assez semblable au goût du bariolage qui anime les sauvages. Elle est sans valeur et ne dure en nous qu'autant que dure la surprise. Ce n'est point elle qui nous cause nos plaisirs esthétiques et nous dicte nos jugements littéraires.

Ce que nous prisons dans ce texte que nous étudions, comme dans tout ouvrage, c'est le sentiment qu'une difficulté a été vaincue. Aussi sommes-nous plus insensible aux séductions de la variété qu'à l'élimination ou l'absence de pensées subtiles exemptes d'attrait. Nous goûtons cette aristocratie de

la pensée qui, négligeant l'idée banale, sans rechercher ce qui par sa rareté est remarquablement dénué d'intérêt, ne s'arrête qu'au caractèreistique : Ce chapitre renferme un subtil éloge de la médiocrité, puis l'évocation de ce conquérant sublime qui fut peut être le génie le plus grand et le plus complet (en tout cas le plus mystérieux) que le monde ait jamais vu ; nous trouvons là des idées aussi scabreuses que fines sur "la peste des nations policées" le service militaire ; ensuite la figure déformée par l'histoire de cet étrange Machiavel, dont tout le monde parle sans l'avoir jamais lu ; puis un révoltant paradoxe sur la négation du bien et du mal, etc...

Et s'il est vrai que le philosophe, comme FRANCE l'a écrit en quelque endroit, n'est pas sans quelque parenté avec le Petit Chaperon Rouge, nous acceptons volontiers de quitter la route pour nous laisser conduire par les chemins où l'on cueille des noisettes : elles sont toutes plus exquises les unes que les autres.

Reconnaissons aussi que des pages comme celles-ci ont une cohésion plus forte que leur désordre apparent, c'est l'unité de la pensée. Nous sentons un esprit qui reste identique à lui-même dans toutes ses "promenades". On peut dire de FRANCE ce que BALZAC disait de MONTAIGNE : "On ne sait pas toujours ce qu'il va dire, mais on sait toujours ce qu'il dit."

Nous pouvons même ajouter que son génie est beaucoup plus discipliné que celui de l'ondoyant moraliste de la Renaissance. Celui-ci met plus d'une fois dans ses chapitres,



*Nature*  
 sans aucun souci d'ordre, des idées bien plus étrangères les unes aux autres que celles du discours de l'abbé.

Et ce qui est non moins sûr c'est que contrairement à l'illustre auteur des "ESSAIS", Anatole FRANCE n'a jamais usé fréquemment de cette extrême liberté de composition.

Est-il nécessaire de préciser que notre intention n'est pas d'élever l'auteur des "OPINIONS" au-dessus de l'écrivain qui fut, qui est et restera toujours la source où s'abreuve la pensée française. Celui qui, au cours d'un voyage en Argentine, déclara en parlant de lui, à des étrangers : Je le pratique, je l'aime, je l'admire, n'aurait pas même permis cette comparaison.

Ce que nous avons essayé de montrer c'est que même quand FRANCE se conforme à la fantaisie qui est le trait profond du caractère de son abbé, son désordre en partie justifié et agréablement conduit ne passe pas certaines limites que d'autres ont passées.

o  
o

Mais ces deux modes de composition sont exceptionnels et déjà la rigidité de l'un a quelque chose d'aisé, la souplesse de l'autre n'est pas dépourvue de toute harmonie.

Lapensée de l'abbé est comme Protée ; elle est susceptible de revêtir des formes diverses. C'est elle qui va

nous fournir un exemple de cet admirable équilibre qui est la marque du style de la pensée française.

Il s'agit des hautes considérations sur les fondements de la justice contre lesquelles s'éleva Jérôme COIGNARD. Il ne saurait être question d'insérer ici les trente et une pages format in-16 jésus de ce texte ("LES OPINIONS", p.257-288) ; conformément à notre procédé habituel nous allons rapporter les principaux linéaments de ce long dialogue. Nous en rappellerons, au préalable, les circonstances dont la connaissance est nécessaire à son intelligence.

L'abbé s'en était allé à la "Pomme d'Or" où l'on boit du vin naturel et l'on mange d'excellentes saucisses, quand il vit passer "assise au cul d'une charrette" une assez belle fille qu'on menait pendre. Un huissier lui apprend que c'est la servante de Madame la Conseillère Josse qui déroba à sa maîtresse une coiffe de point d'Alençon ; il conte ensuite l'atroce histoire d'une suppliciée à laquelle le couteau du bourreau n'ôta pas la vie, mais qui fut achevée par les ciseaux de la bourrelle.

- TELLE EST, ajouta le petit huissier, L'HISTOIRE VERITABLE D'HELENE GILLET.... NE LA TROUVEZ-VOUS POINT DIVER-  
 TISSANTE MONSIEUR L'ABBE ?

I

J.C.1 - "J'AI LE COEUR RETOURNE PAR CETTE HORRIBLE SCENE..."

H.2 - Ne faut-il pas pendre les larrons ?

: Jérôme COIGNARD  
 : l'huissier

C. - C'est l'usage certes, "MAIS QUAND L'IDEE DU SUPPLICE M'EST RENDUE PLUS SENSIBLE, MON COEUR SE TROUBLE..."

L. - Pourquoi la servante avait-elle volé sa maîtresse ?

C. - Il n'en sait rien, personne n'en sait rien - la liberté est "OBSCURE ET DELICATE" - c'est un abus d'en déduire les suppli- ces.

L. - "JE VOIS AVEC PEINE QUE VOUS ETES DU PARTI DES FRIPONS."

C. - Il y a des cruautés dans les lois ; foi dans la clémence de la postérité.

L. - La torture est nécessaire pour arracher les aveux.

C. - "VOUS CONVENEZ DONC, MONSIEUR, QUE LA JUSTICE A POUR OBJET L'UTILE."

.....

Le vrai principe de la justice est "L'INTERET MATE- RIEL DES CITOYENS."

L. - La justice est d'autant plus équitable qu'elle est plus utile.

.....

Mais son essence est le juste.

C. - ULPYEN dit qu'elle est la volonté d'attribuer à chacun ce qui lui est dû. Mais les hommes n'ont rien en propre. Si aux termes de la convention sociale Mme. JOSSE n'avait "PAS MOINS DE DROITS QU'UNE AUTRE" sur ses biens, la JUSTICE ETAIT DE LES LUI RENDRE, SANS LES METTRE A SI HAUT PRIX QUE DE DETRUIRE POUR DEUX MECHANTES BARBES DE POINT D'ALENCON, UNE CREATURE HUMAINE."

L. - Il était nécessaire de faire droit à la servante.

.....

J.C. - J'AIMERAIS MIEUX QUE LES JUGES FISSENT L'AVEU QU'ILS PUNIS- SENT LES COUPABLES... POUR FAIRE DES EXEMPLES SENSIBLES."

Ménardus a soutenu que les magistrats d'Athènes en condamnant Socrate avait travaillé à la purification de son âme.

"CE SONT LA D'EPOUVANTABLES REVERIES"

- L'idée de pure vengeance est moins terrible.

- "IL VAUDRAIT MIEUX CONVENIR QUE SI L'ON PEND UN LARRON, C'EST PAR PRUDENCE ET DANS LE BUT D'EFFRAYER LES AUTRES PAR L'EXEMPLE"

.....

"QUANT A PUNIR LES VOLEURS, C'EST UN DROIT ISSU DE LA FORCE ET NON DE LA PHILOSOPHIE..." Exemple : Louis le Grand pour faire la guerre a le DROIT de prendre la vaiselle d'Ar- gent.

.....

Les Règles de la Société sont iniques et le malheur est que tous les citoyens sont obligés de prendre part à ce jeu.

H. - Cela est nécessaire.

J.C. - "AUSSI BIEN... LES LOIS SONT-ELLES UTILES, MAIS ELLES NE SONT POINT JUSTES ET NE SAURAIENT L'ETRE.-- l'homme est incapable de discerner les vrais biens des faux biens. Apologue de l'ange et de l'anachorète ; ce dernier possédait une coupe d'or que le premier lui déroba dans l'intérêt même de son salut.

L'huissier s'en va.

II

Jerôme COIGNARD poursuit devant TOURNEBROCHE :

- Un abîme sépare le temporel du spirituel. La justice ne considère les actes qu'"AU SEUL POINT DE VUE DE L'INTERET



SOCIAL, C'EST A DIRE EN RAISON DE CET AMAS D'EGOÏSMES, D'AVARICE, D'ERREURS ET D'ABUS QUI FORME LES CITES."

- La faute est peu en soi, les circonstances extérieures en sont considérables : un soufflet donné par un homme sur la joue d'un autre est peu de chose chez un bourgeois, mais un crime puni de mort pour un soldat.

"CETTE BARBARIE, QUI SUBSISTE ENCORE FERA DE NOUS L'OPPROBRE DES SIECLES FUTURS."

(La protestation contre la cruauté des justices militaires s'étend sur deux pages.)

- "MAIS LAISSONS CELA, NE PARLONS PLUS DE CES JUSTICES DE GENS DE SABRES... ET REVENONS-EN AUX MAGISTRATS CIVILS.

- LES JUGES NE SONDENT POINT LES REINS... ; AUSSI LEUR PLUS JUSTE JUSTICE EST-ELLE RUDE ET SUPERFICIELLE."

- Ils sont corruptibles.

- Leur devoir est de "VEILLER A LA CONSERVATION DES MOEURS PUBLIQUES" ENCORE FAUT-IL OBSERVER QUE LE MAGISTRAT EST DEFENSEUR, NON PAS DES PREJUGES NOUVEAUX... MAIS DES PREJUGES ANCIENS... QUI S'EFFACENT DE NOS AMES... "

- Ces lois, non seulement sont barbares, mais obscures. "LE GRIMOIRE D'UN SORCIER SEMBLE FACILE A COMPRENDRE EN COMPARAISON DE PLUSIEURS ARTICLES DE NOS CODES."

### III

- Les juges sont peu qualifiés pour juger. "ILS ONT INTERET A DECLARER COUPABLE CELUI QU'ILS ONT D'ABORD SOUPÇONNE L'ESPRIT DE CORPS..."

.....

- C'est pourquoi certains peuples les font assister "PAR UNE DIZAINE DE CITOYENS TIRES AU SORT. EN QUOI IL APPARAÎT QUE LE HASARD DANS SON AVEUGLEMENT GARANTIT MIEUX LA VIE ET LA LIBERTÉ DES ACCUSÉS QUE NE LE PEUT FAIRE LA CONSCIENCE ÉCLAIRÉE DES JUGES... L'INIQUITÉ SEMBLE TOLÉRABLE QUAND ELLE EST ASSEZ INCOHÉRENTE POUR PARAÎTRE INVOLONTAIRE.

CE PETIT HUISSIER DE TANTOT QUI A UN SI GRAND SENTIMENT DE LA JUSTICE ME SOUPÇONNAIT D'ÊTRE DU PARTI DES VOLEURS. AU REBOURS JE REPROUVE A CE POINT LE VOL ET L'ASSASSINAT QUE JE N'EN PUIS SOUFFRIR LA COPIE RÉGULARISÉE PAR LES LOIS..."

Le principe de la loi est de "VENGER UN MAL PAR UN MAL". Un Michel de l'HOSPITAL a pu avoir de la probité, mais l'abbé a voulu "MONTRER L'HUMILITÉ ORIGINELLE DES CODES... QUI NE SONT EN RÉALITÉ QU'UN AMAS D'EXPÉDIENTS."

HELAS ! LES LOIS SONT DE L'HOMME ; C'EST UNE OBSCURE ET MISÉRABLE ORIGINE ...

En fait, TOURNEBROCHE MON FILS, LES LOIS SONT BONNES OU MAUVAISES, MOINS PAR ELLES-MÊMES QUE PAR LA FAÇON DONT ON LES APPLIQUE... LA POLITESSE DES HABITUDES, LA DOUCEUR DES ESPRITS SONT LES SEULS REMÈDES QU'ON PUISSE RAISONNABLEMENT APPORTER A LA BARBARIE LÉGALE... IL Y A PEU D'ESPOIR QU'UN JOUR UN NUMA FRANÇAIS RENCONTRE DANS LA FORÊT DE COMPIÈGNE... UNE AUTRE NYMPHE ÉGÉRIE QUI LUI DICTE DES LOIS SAGES...."

Alors l'abbé conclut avec tristesse :

- "JE VOUS CONFESSE QUE J'AI ÊTÉ JUSQU'ICI TROP RAISONNABLE

.....

DANS LA CRITIQUE DES LOIS ET DES MOEURS. AUSSI CETTE CRITIQUE  
VA-T-ELLE TOMBER SANS FRUITS ET SE SECHER COMME UN ARBRE BRULÉ  
PAR LA GELEE D'AVRIL..."

("LES OPINIONS", chap. XX, XXI, XXII)

Quand nous sommes parvenus au terme de ce dialogue, qui en fait n'est qu'un long monologue, quelle impression gardons-nous de tout ce développement philosophique ?

Notre raison fait d'abord cette remarque peu flatteuse qu'à aucun moment elle ne s'est détachée de celle de l'auteur afin de la juger. D'ordinaire un livre est un dialogue entre celui qui lit et celui qui a écrit pour être lu. Cette fois nous n'avons pas réussi - nous n'avons pas même songé - à exercer notre sens critique. Non que notre pensée ait été en complet accord avec celle de l'auteur sur tous les points, mais parce que nous fûmes impuissants à garder la conscience de notre propre personnalité. On dira avec un sourire : "heureux âge qui est assez naïf pour être charmé !"

Mais encore si ce rêve livresque avait laissé en nous une idée qui soit en notre possession, notre vanité blessée tirerait sa consolation des moyens qu'elle eût acquis d'accroître son fondement ; mais au moment où nous fermons le livre il ne reste dans notre mémoire qu'une idée, une seule, vive mais pauvre : La justice est injuste.

Pourtant ce qui est étrange c'est qu'en dépit du plaisir que nous avons éprouvé à suivre le déroulement de cette pensée et du peu de fruit que nous croyons en avoir gardé, quelque sentiment confus en nous, une sorte d'obscur grouille-

.....

ment de mots éveille et retient notre attention. Nous préférons l'observer plutôt que de reprendre contact avec la pensée de l'auteur. Bientôt oubliant tout ce qui est étranger à cette immense vie intérieure, nous nous recueillons sur cette agitation d'idées avec une forte et délicieuse concentration : cette fois la source de notre charme est avec nous.

Et petit à petit autour de cette idée unique mais claire qui brille, de l'obscur trefonds de notre âme, s'élèvent des nuées de pensées qui semblent attirées par elles comme des papillons par un lumignon. Et ces idées qui semblent sortir d'on ne sait où, nous les reconnaissons : ce sont celles de FRANCE. Mais à présent ce ne sont plus seulement les siennes, ce sont les nôtres.

Nous nous réjouissons du bénéfice immense et bizarre que nous avons tiré du commerce de l'abbé ; tâchons de découvrir sa cause. Par quels moyens a-t-il réussi à verser en notre âme rude sa subtile pensée dans sa totalité et à notre insu ?

Notre première lecture n'a prêté aucune attention à la composition du morceau, et ce n'est pas le souvenir de son ordre qui nous a fait retrouver les idées de l'auteur, en nous. Pourtant elles nous sont apparues cohérentes et liées. Il faut bien qu'il y ait une harmonie dans cette page sinon, comment expliquer l'ordonnance des idées qu'elle a mises en nous ?

o

Pourtant, si nous rouvrons le livre et si un "Art

.....



poétique" à la main nous apportons à l'étude de la composition un soin scrupuleux, nous constatons que la forme de l'ensemble n'est pas une, puisque dans le premier chapitre l'abbé se soumet aux questions d'un tiers et qu'ensuite il exprime ses conceptions dans deux monologues successifs.

De plus, la table des matières nous apprend les dimensions inégales que FRANCE a accordées à ces trois parties de son développement. La première est longue (dix sept pages). Il n'a consacré aux deux autres réunions que douze pages. La symétrie est absente de la présentation matérielle.

Et à l'intérieur de chacun d'eux, l'auteur a-t-il mis de l'ordre dans l'expression de sa pensée ?

La complexité philosophique demande que l'on assigne à chaque idée une place fixe, définitive. Or, ici, les pensées s'enchevêtrent maladroitement. Ainsi dans le chapitre II après avoir établi que la justice est la défense d'un amas d'égoïsmes, il signale le caractère superficiel de l'investigation des juges, puis revient sur cette idée que leur devoir est de "veiller à la conservation des moeurs publiques".

En vérité le style de ce morceau est remarquable par la répétition fréquente de cette proposition : La justice n'est pas juste, elle est utile. Cette idée revient au moins six ou sept fois dans des termes sinon identiques, du moins voisins. Ce retour peut passer pour de la négligence. En tout cas il risque de produire un effet de lassitude sur le lecteur attentif.

.....

Et les digressions ? Ce sont les pires ennemies de l'ordonnance logique. Sont-elles absentes du texte ? Nous avons vu qu'au contraire le chapitre II en offrait un exemple caractérisé. Le mouvement logique de la pensée demande de signaler qu'un soufflet donné par un homme sur la joue d'un autre homme avait une valeur différente selon que ceux-ci étaient des bourgeois ou des soldats : Ainsi était prouvé que la faute était peu en soi. Mais l'auteur ne se contente pas de citer l'exemple il s'y étend avec complaisance et s'emporte longuement sur la barbarie des codes militaires. Alors, pour revenir à son sujet, il use d'une "transition" dont le moins qu'on en puisse dire est qu'elle n'est pas très heureuse : "mais laissons cela, ne parlons plus de ces justices de gens de sabres... Et revenons-en aux magistrats civils."

Encore, si nous n'approuvons pas ce propos en sentons-nous du moins la gauche nécessité. Il faut bien revenir dans le sillon après avoir "déliré" : la maladresse du moyen ne sera jamais aussi grande que celle qui consisterait à ne pas rentrer dans la ligne à cause de la difficulté de ce retour. Mais la paresse d'esprit qui fait fi du lieu des idées et se contente de leur juxtaposition, irrite. Reprenons le chapitre III. Il est tripartite. Les deux dernières divisions sont unies par un lien satisfaisant, mais les deux premières sont séparées dans le texte par un grand alinéa et n'offrent entre elles aucune espèce de noeud, ni logique, ni verbal. Après avoir fait cette subtile remarque que, si l'on confie la décision

.....

des tribunaux à une dizaine de citoyens tirés au sort plutôt qu'aux juges, c'est que le hasard garantit mieux la liberté de l'accusé que la conscience des magistrats, il se remémore les paroles de l'huissier : "vous êtes du parti des fripons!" Il n'y a aucune liaison apparente.

Ainsi, que de marques de désordre apparaissent au critique pointilleux que nous nous sommes efforcé de paraître. Mais notre travail de grimaud est vain.

o

Suivons l'exemple de Mr. BERGERET qui avait coutume de considérer "l'envers de la médaille quand on lui en présentait l'endroit", même si c'était lui qui se le présentait à lui-même.

Jetons sur tout le passage cité un regard plus ample, et qu'une lecture cursive permette à notre intelligence d'embrasser toute l'étendue de la pensée. Alors une ordonnance magistrale va lui donner des sentiments en contrariété avec ceux que lui inspira d'abord sa laborieuse critique.

D'abord l'unité du sujet s'affirme avec constance et force. Et si nous rencontrons çà et là une digression ou des répétitions, reconnaissons du moins que l'ensemble reste soumis à la démonstration d'une seule proposition : celle qui s'était gravée spontanément dans notre mémoire. Notre impression première ne nous avait pas dupé : toutes les idées sont

.....

subordonnées à l'Idée centrale : "La justice n'est pas le juste mais l'utile."

De plus, le discours est ordonné parce que l'élaboration du sujet est une et ample à la fois.

Un ouvrage mérite-t-il d'être dit "bien composé" s'il ne traite que partiellement, superficiellement la question qu'il a soulevée ? Il sera élégant, aisé, clair, que sais-je ?... mais on ne dira pas de lui : "c'est solidement composé".

La composition est moins une habile division, une impeccable présentation qu'une victoire remportée sur la matière toujours rebelle; si celle-ci peu abondante, peu "revêche" n'a pas opposé une solide résistance, il n'y a pas eu de combat ni de victoire, partant, pas de composition au sens fort du mot.

Mais quand une pensée traite avec fidélité le même sujet, qu'elle en a discerné toute la complexité, qu'elle n'a évité aucune objection, qu'elle les a victorieusement réfutées, que toute la substance dont s'alimente la question porte l'empreinte de sa marque originale, quand même la présentation des idées ne serait pas "finie" ou ne serait pas conforme aux habitudes de l'esprit soucieux de symétrie, pourra-t-on dire que l'ouvrage est dénué de composition ? Nous ne le croyons pas.

.....



Ici cette unité rigoureuse de l'organisation totale de la matière est particulièrement sensible. Chaque paragraphe, chaque phrase respire cette victoire de l'Idée sur la substance du discours. Pour appuyer cette opinion il faudrait reprendre tout le passage ; nous nous bornerons à signaler qu'elle trouve sa justification là où elle paraît la plus malaisée : dans la digression. N'est-il pas vrai que la tirade sur la barbarie du tribunal des gens de sabre vient renforcer la proposition générale en l'appuyant sur un argument de plus. Aussi peut-on dire que cette méditation une, forte, ample a mis déjà de l'ordre dans le discours.

Mais cette composition n'est encore qu'intérieure. L'unité du sujet et son élaboration ne sont que des conditions de l'ordre extérieur. L'esprit de l'abbé ne s'est-il pas plié aux règles classiques ?

Il est inutile de remarquer que l'abbé s'élève de l'observation d'un fait particulier à une loi générale. C'est le spectacle de la belle fille qu'on mène pendre et le récit atroce du flegmatique huissier qui provoque sa méditation : Il fait une induction. Puis descendant des cimes métaphysiques que son esprit avait atteintes, il apporte une solution positive au problème de la justice humaine ; il boucle ainsi le cycle de sa pensée. Ce mouvement est naturel.

Mais ce qui est plus remarquable c'est que dans tout le

.....

discours la gradation des idées soit si scrupuleusement observée. Les trois parties du développement sont composées très savamment afin de persuader le lecteur avant la conclusion qu'on n'en peut adopter qu'une seule : celle que FRANCE se propose de lui soumettre.

Dans le dialogue l'auteur réduit à néant toutes les objections qu'on peut lui opposer en faveur du crédit de la justice ; dans son adresse à TOURNEROCHE il démontre impitoyablement la barbarie et l'obscurité des lois, enfin dénigre le juge et le jury en tant qu'instruments humains de la justice et pour finir, le principe même de la loi punitive. Il ôte l'incertitude de l'esprit du lecteur et supprime son option : celui qui est seul qualifié pour être justicier est le coeur humain.

De plus, quand on cherche l'ordre des idées qui se cache dans les diverses parties du morceau, on admire la perfection logique de leur mouvement progressif - Si l'on prend un larron c'est parce que c'est l'usage. En a-t-on le droit ? : la liberté obscure et délicate interdit qu'on en déduise des supplices. La justice dans son essence est-elle juste ? est-elle la volonté d'attribuer à chacun ce qui lui est dû : l'homme n'a rien en propre - l'expiation est un droit ? c'est une épouvantable rêverie - Les lois peuvent-elles être justes ? : l'homme est incapable de discerner les vrais des faux biens : depuis le fragile argument du déterminisme jusqu'à l'idée évidente que la justice temporelle ne saurait être assimilée à la Justice spirituelle, la vigueur de la démonstration

.....

s'accroît à mesure que la force des objections est détruite.

Nous ne renouvellerons pas cette critique élémentaire à propos des deux autres chapitres, mais nous percevons dans leur ensemble une régularité de composition aussi juste et plus entraînante que celle du dialogue précédent. Dans l'un le mouvement nous conduit del'iniquité de la justice qui défend l'amas d'égoïsmes sociaux, à l'inconscience des juges dont les sentences s'appuient sur d'antiques codes qui, même aux yeux d'un spécialiste sont plus mystérieux que les grimoires d'un sorcier; c'est-à-dire qu'à un état de fait qui révolte la conscience s'en ajoute un autre où le bon sens lui-même achoppe. Enfin, si l'harmonie du paragraphe conclusif est fondée sur des éléments plus profonds que ceux de la logique, ceux-ci la soutiennent d'abord. A la condamnation du juge en tant qu'homme vaniteux, toujours désireux d'avoir raison au détriment de la défense, succède celle de la loi en tant que loi, dont le principe "condamner un mal par un mal" exclut l'idée même de son amélioration.

Du désespoir d'amender l'orgueil des juges on passe à celui de modifier la loi. Aussi le seul parti à prendre est de diminuer le pouvoir de l'un et de l'autre.

Telle est l'ordonnance solide de ce passage, il est juste d'ajouter qu'il faut bien s'appliquer pour la déceler avec netteté.

Quelques fils spirituels du Romantisme de GOETHE et

.....

de BYRON disaient que BOILEAU et RACINE étaient "des perruques". FRANCE qui vénérât l'ordre français dans sa "VIE LITTÉRAIRE" raille ces impertinents railleurs. Mais souple individualiste du XIXème siècle il abhorre tout conformisme et s'il s'inspire de l'art classique il met tout son art à le dissimuler.

De plus, ne nous étonnons pas que cette union d'une ordonnance foncière à quelque "désordre" de présentation exerce un charme si attrayant. Ce n'est pas une antinomie artificielle, due à la négligence, mais une harmonie vivante.

o

En effet, cet exposé didactique est livré au hasard du dialogue. Et son ordre garde l'empreinte du caractère on-doyant de ce dernier. L'attention pour être maintenue a besoin de se reposer, c'est ce qui explique les répétitions qui sont des "haltes" dans le chemin où nous engage l'auteur pour nous conduire au but qu'il veut nous faire atteindre, sans laisser notre marche. Cette composition révèle une raison soucieuse d'agréer pour entraîner. Elle évite le tendu pour maintenir la tension d'esprit du lecteur.

Ce qu'elle révèle aussi dans ses défauts plus encore que dans ses qualités, c'est un goût particulièrement intense de la pensée, non pas pour elle-même mais pour la matière qui lui permet de s'exercer. Cette méditation née du spectacle de la réalité vise à en créer une autre : le passage de la charrette fatale inspire à l'abbé des idées spéculatives qui,

.....



sans cesse, sont en quête d'une méthode positive de juridiction. De plus, sa philosophie s'appuie sur de multiples exemples concrets dont il semble ne pouvoir se passer. Et il en tire quelquefois des conclusions qui dépassent l'effet que sa pensée première leur demandait. Leur évocation semble retenir son esprit avide de s'abreuver à ses sources naturelles. C'est le sentiment que nous suggère cette digression sur les codes militaires. Penseur large, il ne peut pas ne point montrer combien son esprit s'attache à toutes les données de la réalité. C'est cette mystique du réel alliée à la vigueur logique qui donne parfois à sa pensée un cours légèrement dévié, mais aussi à l'esprit du lecteur l'heureuse idée d'une imagination qui est rompue au commerce de la réalité et ne tire sa force que de la vérité.

Cette impression est encore fortifiée en nous parce que l'auteur ne semble pas nous exposer sa pensée, mais la former avec nous. FRANCE a souvent parlé des atermoiements, des circonvolutions de sa pensée, nous pouvons parler de ses scrupules et en les affirmant devant le lecteur, il le flatte en lui faisant l'honneur d'une collaboration.

Les retours fréquents de la même idée nous accordent cette satisfaction. "Il a fait son siège" quant il fixe sur le papier le compte-rendu des efforts de sa méditation, mais il semble sans cesse le faire à nouveau. Parlons plus clairement : il paraît répéter la même idée; en réalité il prend meilleure possession de celle-ci dans un effort de plus en plus pénétrant.

.....

Une opinion maladroite de l'huissier provoque d'abord cette remarque d'ordre général : "Vous convenez donc, Monsieur, que la justice a pour objet l'utile. - Plus loin, une précision de cet aphorisme : le vrai principe de la justice est l'intérêt matériel des citoyens." Ensuite la justification pratique de cette idée : si l'on pend un larron c'est par prudence et dans l'intention d'effrayer les autres par l'exemple ". Enfin, son explication sociale qui se dégage d'une étude de mœurs : "Punir les voleurs c'est un droit issu de la force." Profondément humain : la misère de l'homme ne peut qu'ignorer l'idée divine de Justice.

Ces "répétitions" ne sont pas autre chose que l'expression d'un mouvement intime de la pensée qui a été nommé "raisonnement en spirale". L'auteur fait participer le lecteur à l'élaboration lente de sa pensée ; nous aimons sentir cette vie de la pensée du philosophe.

La composition de son ouvrage nous paraît même confidentielle puisqu'elle nous fait paraître les angoisses de son cœur. Nous allons voir combien les "irrégularités" que nous avons découvertes mêlées à l'ordonnance classique, loin de la rompre, la renforce.

L'abbé n'a pu soutenir, imperturbable la vue de cette malheureuse que l'on menait au gibet. Après que le récit de l'huissier lui a appris les motifs futiles de cette condamnation à mort, il a soupiré : "Mon cœur se trouble". C'est cette émotion qui excite sa méditation et celle-ci conservera

.....

la marque ineffaçable de son origine.

Certes, le bon abbé ne s'est pas livré à une rêverie. Ce n'est pas parce que son émoi manque de franchise ou d'intensité, mais parce que sa pudeur refuse de l'épancher. Néanmoins l'accent de la fin ne laisse aucun doute sur le sentiment qui anime le discours tout entier : en proie à la douleur qui tourmente les âmes sensibles mais timides, dont la forte délicatesse contraire, en les refoulant sur elles-mêmes toutes leurs passions, l'abbé gémit : "J'ai été jusqu'ici trop raisonnable dans la critique des lois et des moeurs..." Il n'était pas besoin de cette confession pour sentir sa retenue : notre impression nous en avait averti ; les émotions les plus sensibles sont les plus cachées : c'est pourquoi celle de l'abbé ne nous a pas échappé.

C'est le témoignage d'un sentiment de ce genre que notre coeur perçoit en particulier dans ce retour de la pensée sur ce même sujet : l'injustice de la justice. Cette idée vit ; elle s'appuie sur une image : ce tableau où se confondent la servante qu'on va pendre et cette femme qui a été victime des plus abominables atrocités, semble hanter l'abbé comme il nous obsède. Et ces "répétitions" ne sont pas seulement l'effort d'un esprit qui se cherche, mais le sentiment d'une âme qui se plaint.

Cette pensée affective pouvait-elle s'exprimer dans une harmonie plus juste ? Les idées rangées, polies, d'égale importance sont dans un discours comme des fiches dans un classeur. Cette place fixe, cette allure élégante, cette uniformité

.....

Htl

de valeur reste froidement intellectuelle. En fait, les idées n'ont jamais de valeurs analogues. Il y en a que l'on sent étrangères à soi, d'autres qui, selon la forte expression nitzschéenne, sont écrites sur le coeur "en lettres de sang". C'est ce que nous enseignent l'ordonnance du texte de FRANCE, qui trahirait non seulement le coeur, mais "la pensée sensible" du bon abbé, si elle ne ramenait pas sans répit notre attention sur les points vitaux du discours.

De même est-elle surprenante l'indignation qu'inspire à sa conscience la cruauté des sanctions militaires ? Elle aide à préciser l'impression qu'il a l'intention de suggérer et qu'il éprouve lui-même avec force. Cette digression est vraie. C'est le mouvement logique de la passion qui l'a amenée. Et cela est encore de l'harmonie, la plus belles des harmonies : celle où les impulsions de l'âme contenues par l'esprit sont assez fortes pour échapper parfois à son contrôle, donnant ainsi l'assurance que leur dynamisme n'est pas altéré par la servitude. Alors le lecteur donne à l'harmonie pondérée du morceau le mérite d'une lutte de l'homme avec soi-même et son prix s'en accroît.

Montrons un dernier exemple : l'ultime et émouvant chapitre du passage. Nous imaginons que l'abbé prononce cette péroraison à voix basse et que les idées tout en étant exprimées d'un ton ferme ont le rythme d'un sanglot. Ainsi lorsqu'il a achevé la critique de ceux qui ont pour fonction de rendre des sentences, juges et jury, sa parole s'arrête : cela ne nous surprend pas. Puis, sans transition aucune le souvenir du

.....

## ***ANNEXE II***

*Un peuple, une culture.* Edition originale du Manifeste de Peuple et Culture pour la création de l'association éditée en 1945 issue des archives aimablement remises par Jean-Pierre Saez.



# PEUPLE ET CULTURE

## MOUVEMENT DE CULTURE POPULAIRE

Agréé par le Ministère de l'Éducation Nationale.

### CENTRE NATIONAL

1, rue Général Marchand - Grenoble

Adresse Télégraphique : PEC, Grenoble

Tél. 16-60 C.C.P. Lyon 1761-88

### CENTRE DE PARIS

14, rue Monsieur le Prince (VI<sup>e</sup>)

UN PEUPLE, UNE CULTURE

Copyright by « Peuple et Culture » 1945.  
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés  
pour tous pays.



## AVIS AU LECTEUR

Tel qu'il se présente, ce texte, élaboré au cours de l'été 1945, est très imparfait, indigne même du sujet qu'il aborde.

Pourquoi donc publier ?

- Parce que, malgré ses imperfections, il a su attirer l'attention et même l'estime des spécialistes.
- Parce que, tout compte fait, il représente l'état de nos convictions et de nos préoccupations au début de l'année 1946.
- Parce qu'il est utile qu'il existe un texte à propos duquel les positions des partisans, des sympathisants et des adversaires aient l'occasion de s'affirmer.

Ceci dit, nous prions le lecteur actif

- de ne pas se laisser troubler par la terminologie. La matière est neuve et cherche encore son langage. Que chacun, par ses remarques, nous aide à l'enrichir et à la préciser.
- de ne pas se laisser arrêter par la résonance politique inévitable des problèmes évoqués. Que la politique (au sens large des affaires de la Cité et au sens restreint de l'activité des partis) soit et doive être au premier plan des préoccupations des Citoyens, nous le croyons et le proclamons.

*Mais, il y a place dans notre Société pour d'autres activités. Nous voulons être des éducateurs, promoteurs de l'éducation, comme d'autres produisent du pain, de l'acier ou de l'électricité.*

*La culture du peuple pose des problèmes éducatifs que nous abordons et tentons de résoudre en techniques. Notre ambition ne va pas au delà. La technique doit rester à son rang de moyens, sans prétendre jamais à devenir une fin.*

## SOMMAIRE

TEMOIGNAGE COLLECTIF	Page 5
« Ouvriers syndicalistes, ingénieurs, officiers, sous-officiers, étudiants, instituteurs, professeurs, artistes, nous nous efforçons de poser suivant les réalités de l'époque, les bases d'une véritable éducation des masses et des élites. »	
LIGNES D'ACTION	Page 9
« La culture populaire ne saurait être qu'une culture commune à tout un peuple : commune aux cadres, aux intellectuels, aux cadres, aux masses. Elle n'est pas à distribuer. Il faut la vivre ensemble pour la créer. »	
UN NOUVEL HUMANISME	Page 13
« La vraie culture naît de la vie et retourne à la vie. »	
UNE TECHNIQUE REVOLUTIONNAIRE	Page 19
« La technique de l'éducation populaire ne doit pas être celle de l'enseignement primaire et universitaire. Les problèmes que pose l'initiation du peuple tout entier à la culture nous amènent à rompre nettement avec les méthodes scolaires. »	
PROBLEMES D'ORGANISATION	Page 23
« Qu'il soit bien entendu que la culture populaire ne peut être, en son terme, que la culture d'un peuple sans classes qui, du haut en bas de l'échelle sociale, participe à une civilisation commune. »	



TEMOIGNAGE

• A l'origine de la formation de notre équipe, il y a une révolte de la séparation de la culture et du peuple, de l'enseignement et de la vie. Depuis longtemps, il nous était apparu que cet état de choses était insupportable. Mais la Résistance nous a fait prendre plus fortement conscience de notre opposition.

• OUVRIERS SYNDICALISTES, dans le maquis, nous avons vécu une vie fraternelle avec des ingénieurs, des militaires, des intellectuels. Nous avons senti ce qui nous unissait et aussi ce qui nous séparait. Ensemble nous avons eu l'occasion et le temps de lire, de réfléchir et d'échanger des idées. Nous avons connu une culture qui nous a inspiré à la fois du désir et de la méfiance. Intellectuels et manuels, nous défendions les mêmes valeurs ; nous n'avions pas le même langage. Nous n'avions pas une culture commune. Pourtant, dans nos revens



dications, le droit au savoir est inséparable du droit au bien-être. Hier, dans les Collèges du Travail, nous avons cherché à nous instruire et à nous former. Nous avons été déçus. Nous n'avons pas toujours trouvé la nourriture dont nous avions besoin. Aujourd'hui, dans les Bourses du Travail, dans nos usines, avec l'aide de ces ingénieurs et de ces intellectuels que nous avons connus, nous nous préparons à être des délégués d'entreprise. L'éducation, nous le savons, est, après le pain, le premier besoin du peuple. Mais rien de ce qui existe — ni les cours publics, ni les cours post-scolaires — ne correspond à nos aspirations. En étroite collaboration avec des instituteurs, des professeurs syndicalistes, nous reprendrons l'éducation ouvrière sur de nouvelles bases.

● **INGÉNIEURS**, notre résistance à la déportation nous a rapprochés des ouvriers, des employés. Nous ne voulons plus être des isolés comme en 36. Il na doit plus y avoir les cadres d'un côté, les ouvriers de l'autre; tous sont des travailleurs, travailleurs de même idéal et de fonctions diverses. De la démocratisation de l'usine dépend l'efficacité de notre commandement. Mais les grandes écoles ne nous ont pas préparés à notre fonction sociale. Pour prendre part à la vie économique, la classe ouvrière a besoin d'un enseignement et d'une éducation. Nous, techniciens, sommes bien placés pour l'aider. Mais qui nous a formés pour cette tâche? Aussi, avons-nous dû laisser l'éducation populaire aux seuls instituteurs ou professeurs, souvent ignorants du fonctionnement de l'usine. Pour être solide, notre culture générale devrait reposer sur le métier. Ni l'école Centrale, ni Polytechnique, ni les Arts et Métiers ne s'en sont souciés.

● **OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS**, nous avons partagé la résistance des militants syndicalistes, des militants politiques. Nous avons combattu avec une foule d'hommes animés d'un idéal ardent. Nous nous sommes douloureusement heurtés au mur qui maintenait séparées l'Armée et la Nation — la « Nation vivante ». Nous avons acquis des façons de parler, de sentir, de penser qui n'entraient pas jusqu'à ce jour dans ce qu'on appelait notre « rôle social de l'officier ». Sans faire de politique, nous avons appris dans ce combat populaire, que l'unité française ne peut être réellement fondée que sur le grand mouvement de libération sociale et économique de notre temps. Et nous avons remis en question l'enseignement désuet qu'on nous avait donné dans nos écoles.

● **ÉTUDIANTS, INSTITUTEURS, PROFESSEURS**, nous avons souffert de l'incompréhension réciproque qui nous éloigne des paysans et des ouvriers. Nous avons voulu abattre la barrière qui sépare les primaires et les secondaires. L'action commune dans nos mouvements de Résistance, nos syndicats, nos partis nous a conduits à souhaiter l'unité culturelle. Nous ne voulons pas que les bienfaits de la culture restent le privilège d'une classe. La méfiance de nos camarades ouvriers à notre égard, loin de nous repousser dans un isolement orgueilleux, éveille en nous des inquiétudes fécondes : que vaut cette culture dont nous sommes les représentants ?

● **ARTISTES**, nous ne voulons pas d'un art réservé à quelques élus. Nous savons que la création est solitaire, mais nous voulons retrouver le dialogue avec le grand public. Nous souhaitons un théâtre populaire, un art populaire. Les grands souffles du siècle doivent animer notre œuvre d'art. Les pré-



occupations habituelles reprendront leur place dans le grand drame collectif de notre époque. « Il n'est pas possible que, des gens qui ont besoin de parler et des gens qui ont besoin d'entendre, ne naisse un style. » Et ce n'est pas dans les conservatoires ou les écoles des Beaux-Arts qu'il pourra naître.

« On nous accusera d'ingratitude. Oui, l'école nous a servi, mais nous lui en voulons de nous avoir mal préparés à nos tâches d'aujourd'hui, et plus mal encore aux grandes entreprises du monde de demain. L'action nous a rendus exigeants à l'égard de la vie. Nous voulons garder le contact avec les hommes, avec les vrais problèmes de la condition humaine. Nous ne pouvons nous contenter de manier des idées. L'enseignement intellectuel de l'Université bourgeoise ne nous satisfait plus. Nous nous efforçons de poser suivant les réalités de l'époque, les bases d'une véritable éducation des masses et des élites.

Nous ne voulons pas recommencer les erreurs des années écoulées. L'esprit de l'affaire Dreyfus s'est prolongé dans l'entreprise lyrique des Universités populaires. En ce temps-là, les intellectuels « allaient au peuple ». L'esprit des tranchées a cherché à se perpétuer dans les « Equipes sociales » — équipes de bourgeois de bonne volonté. L'esprit syndicaliste n'a pas toujours su éviter l'écueil de l'intellectualisme dans la culture prolétarienne ou la culture ouvrière.

L'esprit de la Résistance pourra-t-il enfin animer une véritable culture populaire? Décidés à ne pas retomber dans les erreurs du passé, nous nous sommes groupés pour l'action éducative : nous voulons assurer à cette culture un fondement solide.

## LIGNES D'ACTION

« Rendre la culture au peuple et le peuple à la culture, voilà notre but. On parle souvent de la culture populaire comme d'un enseignement mineur donné à un milieu privé de savoir. Par culture populaire, on entend diffusion de la culture dans la classe ouvrière. Mais que recouvre ce mot « Culture »? Est-ce un moyen de développer harmonieusement ceux qui la reçoivent, de les rendre meilleurs ou mieux armés? Ce n'est, le plus souvent, qu'une somme arbitraire de connaissances sans unité organique, sans lien avec la vie. La culture bourgeoise est en crise. Ce n'est pas elle que nous prétendons apporter à la classe ouvrière, même si elle lui paraît désirable. Le paternalisme est aussi haïssable dans le domaine culturel que dans le domaine social et économique. Nous ne voulons pas d'une culture aristocratique ou bourgeoise étendue à un nouveau public. La culture populaire ne saurait être qu'une **CULTURE COMMUNE A TOUT UN PEUPLE** : commune aux intellectuels, aux cadres, aux masses. Elle n'est pas à distribuer. Il faut la vivre *ensemble* pour la créer. Elle ne saurait être plaquée sur la vie du peuple. Elle doit en émaner. Les



---

porteurs de la culture vraie ne sont pas seulement ceux qui en font profession.

● La culture populaire pose pour tous le problème de la vraie culture. La « culture désintéressée » se désintéresse un peu trop de la vie. Au contraire, **LA VRAIE CULTURE NAÎT DE LA VIE ET RETOURNE A LA VIE.** A partir de son atelier, on peut expliquer au tourneur les lois de la production et de la consommation ; à partir d'une toiture, on peut apprendre la géométrie au charpentier ; à partir des scènes de la vie quotidienne, on peut bâtir une philosophie. Ni la littérature, ni la science, ni le droit ne définissent une culture. Ces disciplines ne livrent qu'un aspect des choses. La culture s'appuie d'abord sur la vie de l'homme, la vie de la société, la vie du monde. Elle crée en nous des perspectives ; elle donne de l'ampleur et de la profondeur à notre vie, à travers les sciences, la philosophie et l'art. Elle relie la connaissance à l'action par une philosophie des valeurs. Cette unité lui est *essentielle*. La culture vraie ne se limite pas à la sphère des idées ; elle conduit à un art de s'exprimer et à un art de vivre. L'ouvrier qui résume son idéal dans un style simple et direct est plus proche d'une vraie culture que l'étudiant qui, pour un examen, apprend par cœur une liste de citations.

A travers la connaissance, une culture vraie se courbe vers l'action. Elle ne tend pas seulement à interpréter le monde, mais à le transformer. Cette culture ne prétend pas être une « culture générale ». Mais elle est bien autre chose qu'un amas de connaissances littéraires ou philosophiques, groupées par le hasard, les nécessités d'un concours ou, dans le meilleur

---

des cas, par la curiosité. Elle nous rapproche, au contraire, d'une culture populaire qui est d'abord une culture vivante.

Une culture vivante suscite un type d'homme. Elle suppose des méthodes pour transmettre la connaissance et former la personnalité. Enfin, elle entraîne la création d'institutions éducatives. Ainsi la culture populaire a besoin d'un humanisme, d'une technique, d'une organisation propres — faute de quoi, elle risque de rester prisonnière d'un enseignement périmé.



## UN NOUVEL HUMANISME

☉ Cet HUMANISME NOUVEAU n'est pas une conception a priori, c'est une exigence de l'époque. Il n'est pas rattaché à une métaphysique de l'univers. Il est simplement un ensemble de principes qui s'exprime dans un style de vie personnel et collectif. ans lui, pas de culture incarnée, vivante. Il ne s'applique ni au domaine confessionnel, ni au domaine politique : il est la base d'une culture commune à des hommes qui ont des doctrines philosophiques et politiques différentes. Il est dans la formation de l'homme un facteur d'unité française.

Mais, dans sa nature, il est révolutionnaire : il se dégage des mouvements du siècle, pour orienter la culture vers la vie moderne. Il ne saurait être ni conservateur, ni réactionnaire. « On est de son temps comme on est d'un parti. » Il reflète les exigences éternelles de la tradition des Humanités, mais il intègre à l'homme moderne l'apport des mouvements du prolétariat, de la jeunesse et de la science. Par l'action éducative, il contribue à la renaissance française et à l'avènement d'un Homme nouveau.

☉ UNE ÈRE DES MASSES s'ouvre à nous. La montée du prolétariat à travers les grèves, les révoltes, les révolutions,



est en train de substituer une civilisation collective et fraternelle au règne de l'individualisme bourgeois. La presse, le cinéma, la radio, tendent à supprimer le cloisonnement des milieux, des individus. Dans l'économie, dans la politique, dans la culture elle-même, tous les problèmes se posent ou doivent se poser à l'échelle des masses. Nous voulons faire des hommes adaptés à cette civilisation des masses.

Des hommes qui ne s'emprisonnent pas dans leur milieu de travail, leur milieu familial, leur catégorie sociale, mais qui vivent une solidarité avec le peuple tout entier.

Des militants ouvriers et paysans aussi passionnés de combattre pour le savoir que pour le bien-être.

Des cadres qui soient pénétrés non seulement de leur responsabilité sociale vis-à-vis de chaque ouvrier, mais encore de leur solidarité avec la classe ouvrière.

Des intellectuels qui refusent l'isolement de la « tour d'ivoire » pour travailler à l'unité du peuple et de la culture.

Des hommes qui, du haut en bas de l'échelle sociale, participent de cette culture issue des Bourses du Travail autant que des Académies.

Notre civilisation a vieilli et la jeunesse s'est révoltée. Le fascisme a exploité sa révolte. Il a créé le mythe de la jeunesse. Ce mythe, nous le refusons pour nous attacher à la réalité qu'il cache.

Nous voulons faire des hommes sains qui ne se confinent pas dans la ville, mais qui, sachant vivre dans la nature, chaus-

sent les « godillots » pour la route, et exercent leur corps sur le stade.

Des hommes qui rompent avec la mollesse petite bourgeoise et le « train-train » fonctionnaire, pour animer leur vie du rythme de la jeunesse.

Des hommes, qui malgré le sérieux de la vie, gardent la joyeuse allégresse de l'adolescence.

Nous voulons que les cadres des syndicats, de l'industrie, de l'armée soient rajeunis. La gérontocratie est un danger pour la santé d'un pays.

Le stade, les clubs, les mouvements de jeunesse sont porteurs d'une culture nouvelle, comme les Bourses du Travail. Il est temps que cette culture prenne forme et conquière toute la nation.

Notre époque est marquée par la **TECHNIQUE**. On a dit et redit que la découverte de la machine à vapeur, celle de l'électricité, celle enfin de la désintégration atomique, ont bouleversé et bouleverseront la vie économique, la vie culturelle. Mais en a-t-on tiré toutes les conséquences pour la naissance d'un humanisme moderne ?

Nous voulons des hommes d'un style neuf, des travailleurs qui gardent intacte l'antique conscience professionnelle mais sachent coopérer dans la grande entreprise collective.

Des hommes qui rompent avec le bricolage et la superstition artisanale pour appliquer des méthodes scientifiques de travail ; des hommes qui compense l'inévitable spécialisation du travail moderne en dégageant de leur métier une vraie culture.



Des hommes qui se délivrent des habitudes et des préjugés pour améliorer leur vie en recourant aux découvertes de la biologie, de l'hygiène, de la psychologie, de toutes les sciences de l'homme.

Des hommes qui sachent que le béton et l'acier posent à l'urbanisme des problèmes nouveaux et soient préparés à vivre pleinement dans les conditions modernes de l'habitat.

Des hommes qui, au delà des cadres de la Nation, recherchent une culture universelle que devraient favoriser tous les moyens d'échange et de diffusion.

Nous voulons que l'humanisme repose de plus en plus sur les sciences de l'Homme et qu'il ne se limite plus au seul message des humanités gréco-latines. La culture prend corps dans le laboratoire du savant, autant que dans le bureau du philosophe ou le cabinet du poète.

• Ce mouvement irrésistible des masses populaires, cette conquête de la nature par les hommes de science, cette révolte de la jeunesse contre le conformisme témoignent d'une **FOI DANS L'HOMME**. Tous les hommes qui ont compris leur époque, qu'ils soient croyants ou incroyants, communient en cet acte de foi dans l'avenir humain. La pensée de notre époque doit s'appliquer toujours davantage à transformer le monde.

Nous voulons des hommes qui aient des « pouvoirs » autant que des « connaissances ». Nous faisons écho au cri d'alarme de Marx et de Nietzsche « contre une culture conservatrice » et sans élan créateur. Du primaire au supérieur, et malgré ses grands, notre enseignement est trop souvent orienté vers le « savoir » plutôt que vers « l'action ».

Nous voulons des hommes pleins de dynamisme. La relaxation est nécessaire. Les muscles, les nerfs, le cerveau doivent connaître le repos. Mais ce n'est qu'un moment. Nous devons nous efforcer de tirer le plus grand rendement de nos facultés, de toutes nos facultés. Jamais il n'y a eu moins de place pour le laisser-aller. Il existe une certaine aspiration à « la douceur de vivre » qui est le signe d'une mauvaise santé, d'une diminution de vitalité.

Nous voulons des hommes qui participent de tout leur cœur à l'élan des masses vers l'avenir, mais qui sachent garder une intelligence libre, capable de résister à tous les entraînements irréflectifs et de dominer la confusion du monde moderne.

Nous ne voulons pas des hommes soumis au destin. Certes, la science nous montre le poids des déterminations biologiques, psychologiques, économiques, sociologiques qui pèsent sur nous. Mais nous leur refusons un caractère fatal. En s'appuyant sur l'hérédité, l'inconscient et les contraintes sociales, l'homme peut retrouver la liberté et la maîtrise de lui-même.

Nous voulons des hommes qui sachent trouver un équilibre dans la vie familiale, la vie professionnelle et une vie sociale plus large. Notre époque est privilégiée ; chaque jour elle nous invite à ouvrir plus largement nos cœurs.

Des hommes qui tendent à réaliser intégralement leur condition d'homme. Des milliers de travailleurs, libérés par la machine d'un labeur opprimant, pourront connaître une vie plus pleine. Les loisirs permettront l'avènement d'une civilisation où l'action pourra être « la sœur du rêve ». C'est pour elle que nous nous préparons.



---

Enfin, des hommes qui allient les exigences de la vie moderne aux lois permanentes de la nature humaine. Des hommes qui, engagés sans réserve dans le présent, sachent remonter aux sources de l'idéal et de la spiritualité. Nous voulons des hommes qui mettent en valeur toutes les possibilités humaines.

Telles sont les lignes principales d'un humanisme moderne qui devrait orienter une culture vivante. C'est par là d'abord que la culture populaire peut faire renaître une culture vraie : la culture du XX<sup>e</sup> siècle.

## UNE TECHNIQUE REVOLUTIONNAIRE

• La culture populaire n'implique pas seulement un humanisme révolutionnaire ; elle exige encore une technique révolutionnaire. La plupart des tentatives d'enseignement populaire sont restées esclaves des méthodes universitaires. A l'illusion lyrique, doit succéder une technique efficace. Dans les Universités populaires, les Collèges du Travail, les Cercles de Jeunesse, les Maisons de la Culture ou les Ecoles Normales Ouvrières, des expériences ont été faites. Il faut en dresser un bilan objectif. L'enseignement des adultes, la culture des adultes doivent se placer hardiment dans le mouvement de l'éducation nouvelle. Les travailleurs, comme les enfants des travailleurs, ont besoin d'un **ENSEIGNEMENT SUR MESURE** de méthodes sur mesure. L'éducation populaire ne s'improvise pas. Elle requiert une formation pour ses techniciens.

• La technique de l'éducation populaire ne doit pas être celle de l'enseignement primaire et universitaire. Il ne s'agit pas seulement de se mettre à la portée de l'auditoire, il faut aussi élaborer une technique nouvelle tenant compte des



données psychologiques. L'éducation populaire doit avoir sa pédagogie, **UNE PÉDAGOGIE FONCTIONNELLE**. Il ne s'agit pas de faire des cours d'histoire, de géographie politique ou de littérature, mais de préparer des hommes à leurs fonctions individuelles et sociales. L'éducation ouvrière doit faire des militants d'action économique, d'action sociale, d'action culturelle, des militants de loisirs populaires. Ceci exige des cycles éducatifs et non des programmes ; des guides de lecture et non des fichiers d'étude ; des militants d'éducation populaire et non des professeurs. Les techniques pédagogiques doivent se libérer de l'intlectualisme. Un cycle de formation devrait mêler les causeries et les cercles d'études aux travaux pratiques, aux excursions, aux enquêtes, aux séances de cinéma, à diverses activités collectives. Dans cette éducation, la formation intellectuelle elle-même ne peut se contenter d'être plus concrète qu'au Lycée ou à la Faculté. Elle ne se conçoit pas sans une technique nouvelle imposée par les lois de l'assimilation intellectuelle des travailleurs. Cela nous conduit à des méthodes éducatives qui ne devraient pas être sans intérêt pour l'enseignement primaire, secondaire ou supérieur.

• Mais les problèmes que pose l'initiation du peuple tout entier à la culture nous amènent à rompre nettement avec les méthodes scolaires. A l'école, on tente d'accéder à la culture par l'enseignement. Mais quel profit tirera de connaissances nouvelles un esprit adulte qui n'est pas préparé à les recevoir et à les assimiler ? Le développement préalable de l'activité mentale est la condition indispensable d'une vraie culture. Le mépris de cette loi suffirait à expliquer les déceptions et les illusions nées des essais passés de culture populaire.

Il ne s'agit pas de donner à l'esprit des connaissances, mais de développer ses facultés. Avant de « faire de l'histoire », il faut créer dans l'esprit le réflexe historique. Avant de « faire de la géographie », il faut habituer l'esprit à se situer dans l'espace. Avant d'exposer une théorie économique, il faut exercer l'esprit à passer des faits aux causes, des causes aux théories, des théories à l'action.

Bref, avant de présenter un enseignement culturel, il faudrait développer une aptitude culturelle. Ce n'est ni la lecture du journal, ni la fréquentation du cinéma qui ont donné à l'esprit du travailleur la musculature mentale nécessaire pour parcourir et explorer les régions de la connaissance qui lui sont jusqu'alors restées inconnues. Sans faire renaitre la rhétorique ou la scholastique, nous développerons cette musculature par un véritable **ENTRAÎNEMENT MENTAL**.

La même illusion a régné dans l'initiation artistique. On a trop souvent enseigné l'histoire de la musique, de la littérature ou de la peinture sans éveiller au préalable la sensibilité artistique. C'est une erreur. Avant même de commenter un tableau, une poésie, une sonate aux travailleurs de l'usine ou du bureau, il faut leur faire retrouver des sensations, des émotions vraies. Il faut rééduquer le goût, combattre les formes d'expressions conventionnelles, développer la sensibilité et surtout libérer en chacun le pouvoir de *création*. Là encore, la culture populaire aura sa part dans un **rajeunissement des méthodes éducatives**.



## PROBLEMES D'ORGANISATION

● Enfin, la culture populaire pose un vaste **PROBLÈME D'ORGANISATION**. Depuis un demi-siècle, des essais ont été entrepris, mais souvent au petit bonheur, sans méthode, sans crédit. Des entreprises naissaient de bonnes volontés individuelles, s'enflaient et mouraient sans laisser de trace. Combien d'espérances ont été déçues ! Les vétérans des Universités populaires ou les animateurs des Collèges du Travail peuvent en témoigner. Nous voulons tirer la leçon de ces précédents. L'éducation ne doit pas être le monopole de l'âge scolaire. Pour que la culture populaire vive, il faut qu'elle dispose d'institutions éducatives qui lui soient propres et qui la rendent accessible à tous. Ces institutions ne seront pas des copies d'écoles, ni des réduits pour quelques enthousiastes, mais de vastes immeubles à l'échelle des problèmes posés par l'ère des masses. L'éducation populaire devra rentrer dans les plans de l'urbanisme de demain.

Nous ne souhaitons pas que des constructions uniformes s'élèvent dans toutes les villes et toutes les campagnes. Au contraire, il faut varier les réalisations selon les besoins.



• La Culture Populaire, nous l'avons dit, ne peut être révolutionnaire, adaptée aux exigences de notre temps, favorise l'inévitable révolution qui transformera l'école. La Culture Universitaire apporte à la culture populaire l'héritage irremplaçable des humanités gréco-latines. Mais la culture populaire pourra continuer à ouvrir la culture universitaire à l'humanisme du XX<sup>e</sup> siècle. Depuis plusieurs années se forme tout un réseau d'INSTITUTIONS COMPLÉMENTAIRES de l'enseignement scolaire prisonnier de la tradition. Elles répondent à un besoin réel : patronages, colonies de vacances et mouvements de jeunesse à côté de l'enseignement primaire et de l'enseignement technique ; cercles et écoles de formation sociale et générale de l'officier et de l'ingénieur à côté des grandes écoles militaires ou civiles ; groupes culturels ou bientôt Instituts Collégiaux pour les étudiants des Facultés. Les organismes officiels voient parfois ces institutions d'un œil soupçonneux. Au contraire, ils devraient comprendre qu'ils ont là un moyen de rénovation. Ces créations pourront, un jour, favoriser une transformation complète de tout notre enseignement.

La chose est indispensable pour que naisse une vraie culture commune, une culture dont le souffle animera tous les foyers d'éducation des masses et toutes les écoles de la Nation.

• Pour réaliser pareille entreprise, une culture populaire aient souvent tenté de se mettre en paix avec leur conscience plutôt qu'ils n'ont recherché l'efficacité.

Le rendement de l'action éducative comme celui de l'entreprise militaire ou industrielle est soumis à des lois.

Aujourd'hui, les moyens dont cette action dispose sont mesquins, les spécialistes peu nombreux, les conditions de travail difficiles. Avant d'entreprendre une production en série, nécessairement médiocre, il faut se limiter pendant longtemps à quelques prototypes de qualité. Le rôle de l'Etat, des collectivités publiques serait, au risque de mécontenter la masse des quémanteurs, de choisir un certain nombre de réalisations-témoins et de leur consacrer l'essentiel de leur appui. En ces matières, il faut se méfier d'un égalitarisme de forme qui, en prétendant contenter tout le monde, empêcherait toute création d'envergure. Cela, des pays plus réalistes que le nôtre l'ont compris.

Nous pensons aussi que c'est un devoir, en France, pour une équipe passionnée par la culture du peuple, de repousser toutes les tentations de dispersion et de grouper ses efforts pour s'attacher localement à un ensemble d'expériences-modèles. La France souffre dans toutes ses entreprises d'un manque de cadres. Aucun domaine n'est aussi dépourvu que l'éducation populaire. Il a connu plus de bricoleurs que de techniciens. Il a servi de refuge à un grand nombre de jeunes, mal orientés par certains mouvements, désaxés par la guerre. Les uns sont à éliminer ; les autres doivent être rééduqués et reclassés. Tous ceux qui ont le sens de l'éducation de la jeunesse, de l'éducation populaire doivent s'imposer un sérieux apprentissage. Il est à souhaiter que l'Etat ne se borne pas à mettre des Centres Educatifs à la disposition des mouvements et organisations diverses. Il a institué des écoles pour les moniteurs, les professeurs, les instituteurs. Pourquoi les



techniciens de l'éducation populaire ne bénéficieraient-ils pas un jour des mêmes avantages ?

• Tout ce qui précède nous montre que la culture populaire exige un humanisme, une technique, une organisation qui rompent avec nos préjugés et nos routines. Là aussi, une révolution est à mener. Elle demande ses militants : **LES MILITANTS DE LA CULTURE POPULAIRE**. Rendre la culture au peuple et le peuple à la culture : la tâche est assez vaste pour qu'un grand mouvement s'y consacre tout entier. Les événements vont vite et les hommes ont du mal à les suivre. Des problèmes nouveaux sont là, qui nous sollicitent. Pourront-ils être résolus par les seuls mouvements politiques, même élargis ; par un enseignement péri- ou post-scolaire, même adapté ; par un scoutisme et un aïisme même renouvelés ? Nous ne le croyons pas.

Déjà des militants se rassemblent, d'autres se cherchent. Des équipes s'engagent hardiment sur des voies nouvelles, malgré la confusion inhérente à tous les débuts.

La recherche d'une culture commune à tout un peuple exige d'abord que ce peuple vive d'une vie unanime. Tant que la nation restera divisée en classes, en groupes fermés, comment se propagerait une culture commune ? Un taudis de la banlieue et un immeuble du Faubourg Saint-Germain ne sauraient abriter les mêmes goûts. Soyons sans illusion : un prolétaire démuné du nécessaire, un capitaliste riche du superflu ne participeront jamais d'une même culture. La culture populaire exige l'abolition des classes économiques. Elle souhaite même que les inévitables différences matérielles

et morales qui séparent les fonctions sociales se fondent tous les jours plus dans une grande aspiration collective.

La révolution économique-sociale est la base de la révolution culturelle. Nous n'admettrons jamais, sur ce point, la moindre équivoque. Nous dénonçons l'utopie ou l'hypocrisie des intellectuels qui comptent sur la révolution des hommes pour escamoter celle des institutions. Qu'il soit bien entendu que la culture populaire ne peut être, en son terme, que « la culture d'un peuple sans classe qui, du haut en bas de l'échelle sociale, participe à une civilisation commune ».

La tâche du militant qui lutte pour la révolution politique est primordiale. Mais cela ne diminue pas l'importance du militant de la culture populaire. Celui-ci ne s'oppose pas au précédent, mais il n'est pas lié à un parti, la stratégie et la tactique politiques ne sont pas son fait. Tout militant politique qui embrasse le problème humain dans sa complexité est de plain-pied avec le militant de la culture populaire. Comment ne pas songer ici à la grande figure d'un Jaurès ou d'un Gorki ? Les deux actions sont complémentaires, leurs terrains ne se recouvrent pas nécessairement. L'un cherche surtout à transformer les institutions, l'autre cherche essentiellement à transformer les hommes. Mais l'un et l'autre, dans une création commune, élaborent un monde nouveau.

• La culture populaire ne se borne pas à répandre des idées, elle veut faire des hommes. Même quand elle pénètre au plus profond des masses, elle appelle chacun à un effort



---

de **TRANSFORMATION DE SOI-MÊME**. C'est une action à longue portée. Tout résultat trop rapide ne serait qu'une illusion.

La première vertu du militant d'action éducative, c'est la patience. C'est de mille façons insidieuses que s'affirme l'emprise sur nous de cette civilisation que nous voulons dépasser. La transformation des mœurs et des rapports sociaux est peut-être la plus difficile des révolutions. Nous ne voulons pas que la révolution des institutions soit un jour compromise par une insuffisante préparation des hommes. Nous voulons des hommes à la taille de leur révolution. Pour des « lendemain qui chantent », nous voulons dès aujourd'hui vouer nos forces à la culture d'un peuple en marche.

Nous savons que notre travail ne sera pas vain. Il correspond à un vieil appel réveillé par l'épreuve que nous venons de vivre.

Que tous ceux qui le sentent se groupent. Notre époque, plus que toute autre, condamne l'homme seul. La coopération est la base de toutes les grandes entreprises. Les dilettantes n'ont pas de place pour cette action. L'ampleur et la durée de la tâche demandent un engagement en commun.

**PEUPLE ET CULTURE.**

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 15 JANVIER 1946  
SUR LES PRESSES DE  
MARIUS AUDIN, LYON



POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

## « PEUPLE ET CULTURE » Cahiers de travail trimestriels

Ces cahiers comprendront trois parties qui correspondent à la ligne de recherche du mouvement « Peuple et Culture ».

### *Les problèmes de la civilisation du XX<sup>e</sup> siècle*

révolte des masses ouvrières des intellectuels de la jeunesse contre la culture bourgeoise l'académisme l'intellectualisme

### *Les problèmes de technique*

culturelle éducative pédagogique pour l'homme de métier l'homme social l'homme total

### *Les problèmes pratiques d'institutions*

éducation populaire éducation complémentaire de l'enseignement actuel réforme des divers enseignements

Les cahiers fourniront sur tous ces problèmes une documentation abondante et constructive et notamment tiendront leurs lecteurs au courant des expériences éducatives en cours tant en France qu'à l'Étranger.

On peut souscrire directement au Centre national

« PEUPLE ET CULTURE »  
1, Rue Général-Marchand — Grenoble  
C. C. P. Lyon 1761-88

MILITANTS SYNDICALISTES,

si vous revendiquez le droit au savoir comme le droit au bien-être.

CHÈRES DE JEUNESSE,

si pour vous la culture populaire doit entrer dans l'éducation des jeunes.

CADRES DE L'INDUSTRIE,

si vous vous sentez solidaires des travailleurs dans l'élaboration d'un monde nouveau.

CADRES MILITAIRES,

si vous voulez donner à la jeunesse française l'éducation qu'elle attend de vous.

INSTITUTEURS ET PROFESSEURS,

si vous voulez porter la révolution dans l'enseignement et l'éducation.

INTELLECTUELS,

si pour vous la culture populaire doit être la renaissance d'une culture vraie.

EDUCATEURS,

VOUS TOUS, qui voulez rendre la culture au peuple et le peuple à la culture.

Souscrivez à

« PEUPLE ET CULTURE »

Cahiers de travail trimestriels

### ***ANNEXE III***

*Tous les chemins mènent à la culture* : une enquête menée par Peuple et Culture en 1948.



*Laisant de côté toute conception figée de la Culture*

## DEMANDEZ-VOUS...

### CE QUI A FAIT VOTRE VIE

- ✓ plus pleine,
- ✓ plus riche,
- ✓ plus harmonieuse,
- ✓ plus féconde,
- ✓ plus utile à vous-même,
- ✓ plus nécessaire aux autres;

### QUELLE PART, DANS VOTRE CULTURE, REVIENT

- ✓ à la famille,
- ✓ à l'école,
- ✓ à la post-école,
- ✓ au métier,
- ✓ à la Maison de la Culture,
- ✓ au Collège du Travail,
- ✓ à l'Université Populaire,
- ✓ aux maîtres,
- ✓ aux camarades,
- ✓ aux rencontres et aux contacts,
- ✓ à une amitié / à des amitiés,
- ✓ au service militaire,
- ✓ à l'éducation de vos enfants,  
d'une famille,
- ✓ à la lecture des classiques,  
des modernes,  
des revues,  
des hebdomadaires,  
des journaux quotidiens,
- ✓ à la fréquentation d'une bibliothèque,
- ✓ au cinéma,
- ✓ au théâtre,
- ✓ à la radio,
- ✓ à la pratique d'un art,
- ✓ aux activités corporelles: sport, danse, etc,
- ✓ à l'activité dans un parti,  
un syndicat,  
un mouvement,  
une association,
- ✓ à l'appartenance à une église,  
une communauté,
- ✓ à toute autre expérience...

### BREF, CE QUI VOUS A RENDU

- ✓ plus fort,
- ✓ plus sensible,
- ✓ mieux équilibré,
- ✓ plus maître de vous.



*Tous les chemins mènent à...*

Isère

GRENOBLE

1, rue Général Marchand

PEUPLE ET CULTURE

à la rédaction des Cahiers

adressez vos réponses

l e c t e u r s

Amis

## LA CULTURE

*une enquête de...*

PEUPLE  
&  
CULTURE

Le questionnaire qui suit n'est pas limitatif / Il n'a d'autre objet que d'aider le lecteur dans sa recherche / Chaque vie a son histoire / Chaque homme a sa culture / Les sources de culture sont infinies / Les occasions de se cultiver sont innombrables / Les moyens de se former sont illimités / *Tous les chemins mènent à la Culture* / Lecteurs de nos Cahiers, RÉPONDEZ à notre enquête / Votre témoignage nous est indispensable / Tâchez de retrouver les étapes de votre progression / Essayez-vous à prendre conscience des éléments de votre culture / Vous nous aiderez à analyser le contenu de la Culture / Vous travaillerez avec nous à définir une Culture vraiment Populaire / Nous publierons vos réponses / Un lien nous unira /

## Annexe IV

Photos extraites de *Télévision et éducation populaire* par Joffre Dumazedier et la collaboration de A. Kedros et B. Silwan, publié par l'UNESCO en 1955 autour de l'expérimentation des Télé-clubs dans les villages l'Aisne, de la Marne, de l'Aube de l'Eure-et-Loir et de l'Oise et réalisée par le Centre d'Etude Sociologique du CNRS en 1953/54.

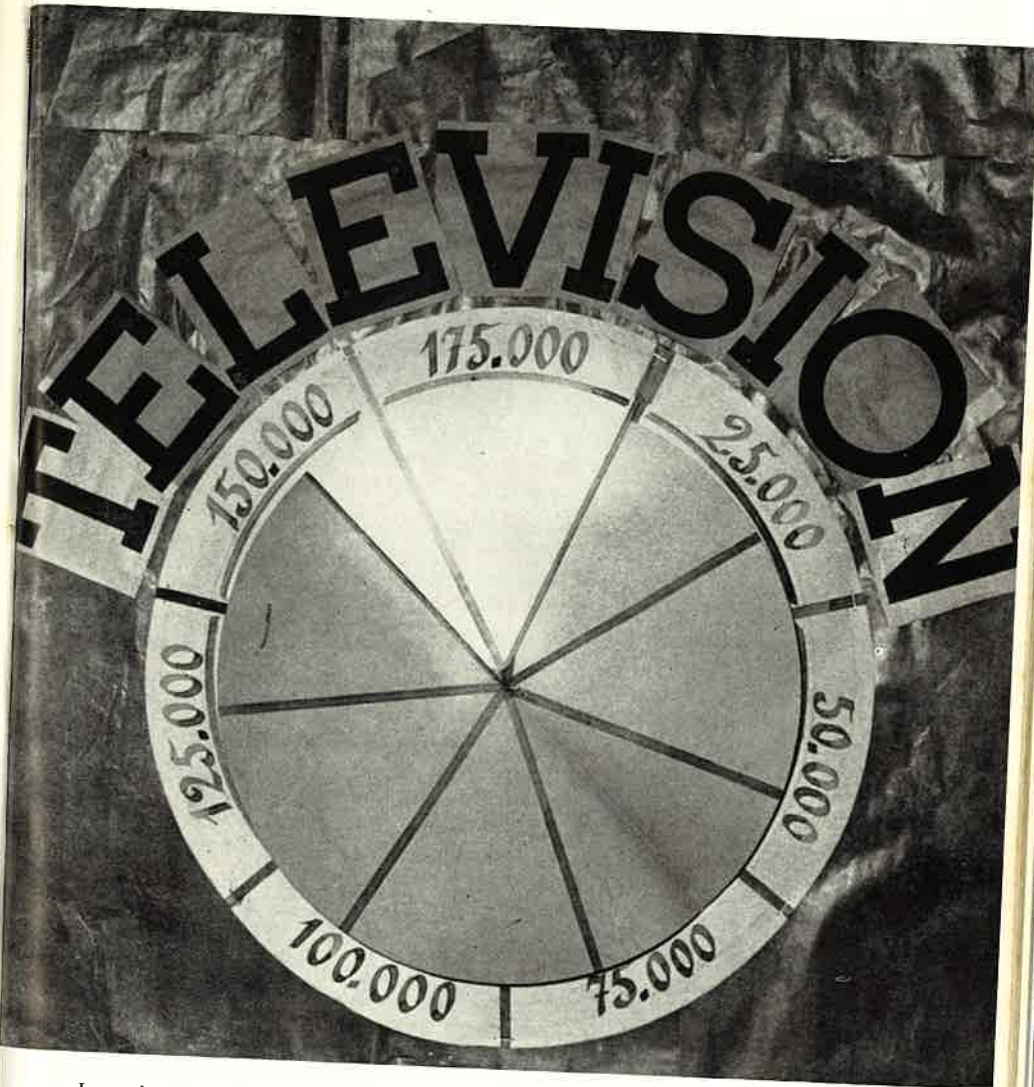
Photo 1 : le cadran qui permit en huit jours de réunir 150 000 Frs pour l'achat d'un téléviseur.

Photo 2 : Un groupe de spectateurs qui consultent le programme du soir.

Photo 3 : Le garde champêtre qui annonce le programme du TV club à la population environnante.

Photo 4 : Les spectateurs qui votent après chaque émission se classant parmi les « approbateurs » ou les « désapprobateurs ». Leurs impressions étaient collectées sur des « cahiers de séances » confiés à l'animateur-éducateur de la soirée.





Le cadran d'Etampes. — Huit jours suffirent pour réunir 150.000 francs,  
prix du récepteur.

*(Photo Unesco - Cassirer.)*



Une salle de télé-club.

*(Photo Unesco - Le Fauconnier.)*



Après l'émission, chacun vote à main levée.

*(Photo Unesco - Le Fauconnier.)*

## Annexe V

Gala Olympique organisé par PEC le 1<sup>er</sup> Janvier 1954 au Théâtre national du palais Chaillot à Paris, sous la présidence d'honneur de Madame la Baronne, veuve de Pierre de Coubertin.

Au programme :

- montage scénique à partir des textes de Giraudoux, Pierre Louÿs, Pierre De Coubertin et ceux de Joffre et Jeanine Dumazedier, interprétés par J. Vilar, G. Philippe, J. Deschamps, D. Sorano, G. Wilson (présentés p.5 à 12)
- première projection publique du film réalisé par Chris Marker et Dumazedier *Olympia 52* sur les Jeux Olympiques d'Helsinki de 1952.
- une présentation d'athlètes médaillés d'or et d'argent des Jeux de 1920, 1949, 1952 (dont Alain Mimoun, recordman de France 5000m. et 10 000m. médaille d'argent 1948,1952)
- pour finir, un assaut d'escrime de deux champions du monde des « moins de 21 ans ».



1954  
PEUPLE & CULTURE

MONTAGE DE TEXTES

## LES JEUX OLYMPIQUES

*Ce montage, réalisé d'après Regards neufs sur les Jeux Olympiques, a été présenté lors du Gala Olympique au Palais de Chaillot par les acteurs du Théâtre National Populaire, dans le cadre de son Week-End du jour de l'an 1954.*

*Nous avons pensé que cette publication serait utile à nos camarades non seulement pour le rayonnement de P.E.C., mais encore pour la réalisation éventuelle de manifestations culturelles sur ce thème Olympique. Ce montage peut être reproduit en entier ou en partie dans des cercles, des veillées, des soirées, des fêtes scolaires, des fêtes de jeunesse, des fêtes de plein air. Il peut être lu avec simplicité, ou mis en scène avec décors et musique. L'essentiel est de conserver à l'interprétation des textes et à la mise en scène un caractère de SINCERITE et de SOBRIETE.*



THEATRE NATIONAL DU PALAIS DE CHAILLOT

1<sup>er</sup> JANVIER 1954

SOUS LA PRÉSIDENCE D'HONNEUR DE  
Madame la Baronne PIERRE DE COUBERTIN

## GALA OLYMPIQUE

ORGANISÉ PAR  
PEUPLE ET CULTURE

AVEC L'AIDE

de la Direction Générale de la Jeunesse et des Sports

ET LE CONCOURS

des Comédiens du Théâtre National Populaire

ET

des Champions Olympiques de l'Equipe de France

« On confond les Jeux Olympiques avec des championnats du monde et on estime la valeur de la célébration d'une olympiade d'après le nombre de records qui ont été abaissés de quelques secondes ou élevés de quelques centimètres. Les Jeux Olympiques sont plus et moins que des championnats du monde. Ils constituent une manifestation pédagogique qui doit centraliser comme jadis autour du culte de la jeunesse la pensée collective des peuples et dont le succès se mesure à l'action qu'elle exerce sur cette pensée.

« Ils doivent être imprégnés d'histoire, d'art et de philosophie. »

Baron PIERRE DE COUBERTIN,  
Fondateur des Jeux Olympiques modernes.

« Rester assis le moins possible. Ne se fier à aucune idée qui ne soit venue en plein air, pendant la marche, et ne fasse partie de la fête des muscles... Le cul de plomb, c'est le vrai péché contre l'esprit. »

NIETZSCHE.

AU PROGRAMME :

## UN MONTAGE SCÉNIQUE

sur des textes de

JEAN GIRAUDOUX, PIERRE LOUYS, PIERRE DE COUBERTIN,  
JOFFRE et JEANNINE DUMAZEDIER

avec les comédiens du T. N. P. :

JEAN VILAR, GÉRARD PHILIPPE, JEAN DESCHAMPS,  
DANIEL SORANO, GEORGES WILSON

Musique de MAURICE JARRE

En première vision publique, le film

## “ OLYMPIA 52 ”

réalisé par PEUPLE et CULTURE,  
avec l'aide de la Direction Générale de la Jeunesse et des Sports  
aux Jeux Olympiques d'Helsinki

Direction sportive..... J. DUMAZEDIER  
Aide-monteuse..... SUZANNE BENGUIQUI  
Prises de vues..... L. CARTIER et C. SABATIER  
Son..... ROBERT BARTHÈS  
Réalisation..... CHRIS MARKER

## LA PRÉSENTATION DES CHAMPIONS OLYMPIQUES

J. GUILLEMET, médaille d'or (5.000 m.) aux Jeux de 1920, à Anvers.

GILBERT BOZON, médaille d'argent (natation, 100 m. dos) aux Jeux de 1952.

IGNACE HEINRICH, recordman de France du décathlon, médaille d'argent aux Jeux de 1948, à Londres.

ALAIN MIMOUN, recordman de France du 5.000 m. et du 10.000 m. médaille d'argent aux Jeux de 1948 et de 1952.

RAYMOND SALLES.

GASTON MERCIER.

BERNARD MALIVOIRE.

} médailles d'or (aviron)  
aux Jeux de 1952.

ET UN

## ASSAUT D'ESCRIME

ENTRE

HENÉ CINTRAT et ROGER CLOÛSSET

respectivement champions du monde 1952 et 1953 des « moins de 21 ans », sélectionnés de l'Équipe de France Olympique

Arbitre : M. RENÉ MERCIER

« L'homme qui ne sait pas courir, sauter, nager, c'est une automobile dont on n'aurait jamais employé que la première vitesse. »

Noir. *Musique crescendo. Au maximum.*

*Stéréo.* — Rester assis le moins possible. Ne se fier à aucune idée qui ne soit venue en plein air, pendant la marche, et ne fasse partie de la fête des muscles. Le cul de plomb, c'est le vrai péché contre l'esprit.

*Musique. Lumière. Récitants.*

Jean VILAR. — Bonsoir. Pardonnez-nous d'avoir confié à des voix célestes le soin de donner le ton à cette soirée. Mais nous voulions être sûrs que vous l'entendiez bien : le cul de plomb, c'est le véritable péché contre l'esprit... On ne le dira jamais assez fort.

Gérard PHILIPPE. — Un péché dont on peut aisément se laver. Le sport, c'est la confession du corps.

Jean DESCHAMPS. — Car nous voici réunis ici ce soir par l'amour du sport.

Georges WILSON. — Bien sûr, le sport, c'est le geste, et nous sommes ici pour parler.

Daniel SORANO. — Le sport, c'est la nudité, et nous sommes en complet veston.

Gérard PHILIPPE. — Mais comme il est difficile d'imaginer qu'à notre appel le public entier de Chaillot, d'un seul mouvement, tombe la veste, se dépouille de ses cols durs, de ses fixo-chaussettes, apparaisse en maillots rayés et commence dans l'enthousiasme à sauter par-dessus les banquettes ou à se défilier au panerace...

Georges WILSON. — Nous avons simplement l'intention de vous présenter un film dont le principal mérite est d'avoir été réalisé dans l'amour du sport.

Jean VILAR. — Mais ce qui nous a frappé lorsque nous avons pensé à vous montrer ce film, c'est que ni ce film, ni son sujet, les Jeux Olympiques, ni les athlètes qui vont venir sur cette scène, ni les acteurs qui vont les présenter, ni les spectateurs qui vont les voir, ne seraient là ce soir, sans l'extraordinaire aventure d'un jeune homme, Pierre de Coubertin, au siècle dernier.

G. PHILIPPE. — En 1890 exactement, à cette époque où, disait Jean Giraudoux, le mammoth ou l'ours des cavernes aurait eu le plus de facilité pour supplanter l'homme en Gaule.

*Musique.*

D. SORANO. — Toute la famille française se réunissait autour de l'enfant qui faisait ses premiers pas. Elle l'obligeait à courir.



et le rendait cagneux en deux jours : sa carrière sportive s'arrêta fait là.

G. WILSON. — C'est que la France est le seul pays où l'on se croit encore obligé, quand on voit des fesses nues, de leur donner par jeu une formidable claque.

J. DESCHAMPS. — Et pourtant, l'homme qui ne sait pas courir, sauter, nager, c'est une automobile dont on n'aurait jamais employé que la première vitesse.

J. VILAR. — Moi, j'ai un ami obèse qui ne supporterait pas d'aller en troisième de Paris à Rouen, et qui va, dans ce corps de quatrième classe, de sa naissance à sa mort.

D. SORANO. — Nos corps constitués sont de la conserve humaine.

J. DESCHAMPS. — Les intellectuels sont la tête de la nation. Il n'y a pas de raison pour que cette tête soit laide.

G. PHILIPPE. — Dieu est rudement plus difficile pour le physique de ses anges que pour celui de ses hommes.

Jean DESCHAMPS. — D'ailleurs, Dieu ne tient pas particulièrement à ce que les jointures craquent, de ceux qui se prosternent dans les églises.

G. WILSON. — Bien sûr, on conçoit qu'il serait préférable, pour éviter de perdre des heures précieuses en culture physique, d'avoir une carrière qui comporte tous les exercices du corps. Mais je ne vois plus guère que la profession de chasseur de louvres — (et encore de cette variété de louvres qui monte aux arbres) — qui permette à l'homme, dans la même journée, de plonger, de courir, de sauter et de grimper.

D. SORANO. — Je fais une exception pour un de mes collègues de bureau qui, à force d'études anatomiques, exerce harmonieusement tous les muscles de son corps, grâce à la façon dont il monte l'escalier, saute dans le métro, et soulève ses dossiers. Il ferme sa porte avec sa tête et la verrouille du pied droit. Tous ces mouvements des doigts auxquels nous reconnaissons, dans les tramways, les professeurs de piano, il les exécute dans ses souliers avec ses orteils.

J. VILAR. — Et Giraudoux disait encore : Je préfère les fantômes bien taillés.

*Fin de la musique.*

*Stéréo.* — Je préfère les fantômes bien taillés.

G. PHILIPPE. — Merci, Giraudoux. Et dans cette France de 1890, les fantômes les mieux taillés, et les plus propres à hanter l'imagination d'un jeune Français, étaient ceux des Grecs...

J. VILAR. — ...pareils à ces astres qui continuent à illuminer encore la nuit des milliers d'années après leur disparition. (*Coup de chapeau.*)

*Stéréo.* — 776 avant Jésus-Christ...

J. VILAR. — En 776 avant Jésus-Christ, un certain Koroïbos gagna le prix du stade, course de 183 mètres, à Olympia. Année mémorable entre toutes, car c'est par elle que commence, non seulement l'histoire du sport, mais l'histoire de l'Europe elle-même... Aucune date exacte n'est plus anciennement connue que la victoire de Koroïbos. A la première ligne de notre histoire occidentale, est inscrit le nom obscur d'un recordman de la petite course...

Comment se fait-il que les Grecs aient daté de là leur ère nationale? Quand les Romains situent leur an premier à la fondation de Rome, les Chrétiens à la naissance du Christ, les Musulmans à l'origine de l'Islam, les révolutionnaires à la proclamation de la république, les Grecs commencent à compter du jour où les prêtres d'Olympe font graver le nom de Koroïbos sur leur table de gloire. Ils ne savent plus en quelle année ils ont pris Troie, ni quand ont vécu les Atrides, ni en quel siècle Homère est mort ; mais la victoire de Koroïbos sur 183 mètres, ils l'écrivent dans le marbre blanc et nous la transmettent. Pourquoi? C'est que les Jeux Olympiques étaient pour les Grecs une solennité dont nous ne trouvons aujourd'hui l'équivalent nulle part.

J. DESCHAMPS. — Un mois avant l'ouverture des jeux, une foule immense envahissait le vallon de l'Alphée, car les athlètes étaient déjà là, s'exerçant trente jours d'avance sous la direction de leurs entraîneurs... L'importance de l'événement était si grande que nous pouvons aujourd'hui donner le programme des jeux tels qu'ils étaient célébrés il y a 2.300 ans.

G. PHILIPPE. — Première journée...

D. SORANO. — Pompes religieuses, sacrifices, chants funèbres...

G. PHILIPPE. — Seconde journée...

G. WILSON. — Course du stade...

J. VILAR. — Pour cette épreuve comme pour toutes les autres, les athlètes paraissent complètement nus : aussi les femmes mariées étaient exclues de l'enceinte et même du territoire d'Olympie, de peur que le spectacle de ces trop beaux hommes ne les amenât à des comparaisons désobligeantes pour

leurs maris; mais les jeunes filles de tout âge étaient librement admises, le même spectacle ne pouvant sans doute leur donner que des idées saines : l'admiration du sexe fort et le goût du mariage.

G. PHILIPPE. — Troisième jour...

J. DESCHAMPS. — Le Pentathlon... Cinq épreuves : la course, le disque, le saut en longueur, le javelot et la lutte.

G. PHILIPPE. — Quatrième jour... Nouveau concours de lutte, de pugilat et de pancrace. Le lendemain, course et luites d'enfants : journées des révélations et des véritables débuts...

G. WILSON. — Et le sixième jour, dernier des jeux, les courses de quadriges et les courses de chevaux terminaient dans l'hippodrome la semaine triomphale. Sur un parcours de 14 kilomètres évoluait la plus admirable cavalerie dont l'art nous ait conservé le souvenir.

J. VILAR. — Les Jeux sacrés prenaient fin dans cette poussière de gloire par le couronnement des vainqueurs, et le lendemain, septième jour, le peuple entier rendait grâce aux dieux.

Telles étaient les images sur lesquelles en 1890, quinze siècles après la destruction du rempart d'Olympie, rêvait Pierre de Coubertin.

J. DESCHAMPS. — C'était un baron épris d'histoire et de pédagogie; il avait des idées très audacieuses, il était éloquent et rusé. Il voyait grand; il envoya des lettres dans le monde entier, multiplia ses visites aux universitaires, aux ambassadeurs, aux ministres, mais surtout aux barons, aux comtes, aux ducs dont il fit des alliés de son idéal : il adorait entourer ses actes d'un cérémonial qui lui coûtait souvent fort cher, mais qui rehaussait ses idées d'un halo royal.

G. WILSON. — Cependant il ne manquait pas d'humour. Il n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il résolut de faire de la Sorbonne le berceau de ce qu'il appelait « son bébé » : l'olympisme. Et voici ce qu'il disait :

D. SORANO. — Un soir de novembre 1892... exactement le vendredi 25. Le grand amphithéâtre de l'ancienne Sorbonne : vaste rectangle teinté, si j'ai bonne mémoire, de lilas sale et orné de deux niches carrées d'où saillaient les nez augustes de deux prélati qui devaient être Bossuet et Fénelon. En ce lieu maussade j'avais passé l'écrit d'un de mes bachots et cherché quelque chose à dire sur « l'imagination créatrice ». Mais les potaches présents à la Sorbonne en cette soirée de 1892 pen-

saient à toute autre chose. Soi-disant, on célébrait le cinquième anniversaire de l'Union des Sports Athlétiques.

Il est bien exact qu'à la même date, cinq ans plus tôt, deux petites sociétés parisiennes avaient été convoquées pour former, à l'issue d'un déjeuner frugal, l'Union des Sociétés Françaises de Course à Pied. Et c'était déjà là un bien joli geste d'audace car, enfin, le Stade Français avait tout juste la permission de courir le dimanche matin sur la terrasse de l'Orangerie aux Tuileries, et la concession du Racing-Club à la Croix-Catalan était plus que précieuse. Un peu plus tard, je dus intervenir à l'Hôtel de Ville pour tâcher de la fixer. Quelle fut notre stupeur de recevoir un papier où il était dit que la société serait admise à établir des pistes sur ce joli terrain, mais qu'« à première réquisition, elle devait toujours être prête à les rouler et à les emporter ». Tels étaient les « Ronds-de-Cuir » de l'époque. Pour eux, les membres de l'Institut qui parrainaient notre œuvre, devaient évidemment être un peu mabouls.

Or, j'avais tout prévu, hormis ce qui arriva. De l'opposition? Des protestations, de l'ironie? Ou même de l'indifférence? Point du tout. On applaudit, on approuva, on me souhaita un grand succès, mais personne n'avait compris.

J. VILAR. — Mais en attendant l'idée était lancée. Et ce climat olympique, descendu dans la tombe depuis 1.500 ans, il allait revivre de quatre ans en quatre ans, dans toute les capitales du monde.

Stéréo. — Athènes, 1896.

#### Musique.

G. WILSON. — 13 nations. 285 athlètes.

G. PHILIPPE. — A cette époque, le vainqueur du disque lançait à 29 m 15, et le 100 m se gagnait en 12 secondes.

D. SORANO. — Les lutteurs n'étaient pas classés par poids. Et le favori de la gréco-romaine, l'Anglais Elliott, qui pesait plus de 100 kg, fut mis sur le dos en moins de deux minutes par un tout petit gymnaste allemand nommé Schumann.

J. DESCHAMPS. — Le marathon se courait sur le parcours même de la légende. Il fut gagné par un berger Grec, qui n'avait jamais appris à courir.

J. VILAR. — Le peuple lançait des fleurs et des cadeaux sur le stade. Et l'on vit le prince héritier de Grèce, dans un transport patriotique, sauter de la tribune et se mettre à courir sur la piste à côté du vainqueur.

10

*Stéréo.* — Paris, 1900.

J. DESCHAMPS. — L'année de l'Exposition.

G. WILSON. — Coubertin espérait des appuis officiels.

J. VILAR. — Il fut appuyé, jusqu'à l'étouffement.

D. SORANO. — Exemple de compréhension administrative: Coubertin voulait une exposition de sport à l'intérieur de l'Exposition Universelle. Lorsqu'il ouvrit le catalogue, il s'aperçut que le patinage figurait dans la coutellerie, et l'aviron dans le sauvetage.

G. PHILIPPE. — Moralité: Ne pas mêler les Jeux et la Foire.

*Stéréo.* — Saint-Louis, 1904.

G. WILSON. — Encore une exposition.

J. VILAR. — Encore une foire.

J. DESCHAMPS. — L'olympisme n'avait pas encore conquis son indépendance, il lui fallait composer avec les lubies des organisateurs.

G. PHILIPPE. — Et c'est ainsi qu'à Saint-Louis du Missouri, on vit au programme deux jours dits « anthropologiques », dont les concours étaient réservés aux Nègres, aux Indiens, aux Philippins et encore à quelques peuples considérés sans doute comme plus anthropologiques que les autres, tels que les Turcs et les Syriens.

*Stéréo.* — Londres, 1908.

D. SORANO. — 23 nations, 2.085 athlètes.

J. DESCHAMPS. — Pour la première fois, le véritable cérémonial olympique était respecté.

G. WILSON. — Ce fut le premier grand drame sportif de l'histoire des Jeux: Le Marathon de l'Italien Dorando, arrivant le premier sur le stade, s'écroulant sur la piste, relevé par deux employés et pour cette raison disqualifié. Il fut ainsi privé de sa victoire avant d'avoir pris conscience qu'il l'avait remportée.

*Stéréo.* — Stockholm, 1912.

G. PHILIPPE. — Enfin, grâce aux Suédois, Coubertin est compris. Ces V<sup>e</sup> Jeux Olympiques sont les premiers grands Jeux des temps modernes.

J. DESCHAMPS. — Pour la première fois, se dispute l'épreuve favorite de Coubertin, le Pentathlon moderne: cheval, pistolet, escrime, nage et course, l'équivalent contemporain du pentathlon grec.

M

D. SORANO. — On vit un Russe et un Finlandais combattre dix heures durant pour une demi-finale de lutte. Le Russe gagna, mais il ne lui restait plus de forces pour la finale, et l'autre finaliste fut déclaré vainqueur sans combat.

J. VILAR. — Aux 5.000 mètres, le Français Jean Bouin, puisant, souple, capricieux, glanant les titres par jeu et les perdant par insouciance, refusant de s'entraîner parce que cela ne l'amuse pas, rencontre le Finlandais Kolehmainen, l'ascète, le travailleur, le saint du sport. Au dernier tour, après s'être passés et repassés dix-sept fois, les deux rivaux arrivent ensemble sur le fil, où Kolehmainen gagne d'une poitrine. Jean Bouin a compris: Il n'est pas seulement question de s'amuser. Il décide de s'entraîner sérieusement pour le prochain rendez-vous olympique, celui de 1916.

*Stéréo.* — 1916, la guerre. (*Arrêt de la musique.*)

D. SORANO (*automatiquement*). — 50 nations, 12 millions... (*Il s'arrête sous le regard des autres.*)

J. VILAR. — Pas de Jeux.

G. PHILIPPE. — Jean Bouin est mort, en septembre 1914. A son colonel qui voulait le faire passer de l'infanterie à l'Etat-Major, il avait répondu: Si un homme comme moi ne faisait pas la guerre avec ses jambes... (*Silence.*)

G. WILSON. — La guerre finit. Les Jeux allaient reprendre, jusqu'à la suivante:

*Stéréo.* — Anvers, 1920.

Paris, 1924.

Amsterdam, 1928.

Los Angeles, 1932.

Berlin, 1936...

G. PHILIPPE. — Chacun avec ses héros: Ladoumègès, El Ouafi, Paul Martin, Jesse Owens...

J. DESCHAMPS. — Et au-dessus de tous, pendant les trois premières Olympiades du temps de paix, le Finlandais Paavo Nurmi.

G. WILSON. — Vous verrez Nurmi tout à l'heure, sur l'écran: c'est lui qui apporta la flamme olympique aux Jeux d'Helsinki.

J. VILAR. — Nurmi aura été un de ces athlètes pour qui le sport est beaucoup plus que le sport: une règle de vie, un ordre,



12

Une variété musclée de la contemplation. L'homme qui écrivait en 1931 qu'il ne s'était pas marié pour ne pas nuire à son entraînement devait loger son amour de la course à une autre profondeur que la plupart des sportifs. Cet ascétisme fut récompensé : Nurmi resta le seul athlète à avoir détenu tous les records du monde, depuis le 1.500 mètres jusqu'au record de l'heure.

G. PHILIPPE (*s'avançant*). — Et pourtant, aux Jeux de 1920, Nurmi avait été battu dans le 5.000 mètres. Et par un Français : Guillemot, dit Gui-Gui, 1 m 65, 56 kg. Une victoire qu'on n'attendait pas, qu'on n'osait pas attendre. Une victoire qui reste l'événement français des Jeux d'Anvers, une victoire que Guillemot peut encore nous raconter car le voici...

(Entrée de Guillemot.)

Dialogue Guillemot :

— Merci, Guillemot. Votre présence parmi nous, ce soir, c'est un peu le salut de tous les anciens des Jeux à la nouvelle génération olympique : celle qui était à Helsinki en 1952, celle qui se prépare pour Melbourne en 1956, celle qui nous délègue ce soir quelques-uns de ses représentants dans cette salle — nous leur demanderons de monter ici à la fin du spectacle —, celle que vous allez voir maintenant sur l'écran...

— En juin 1952, une équipe de « Peuple et Culture » : Joffre Dumazedrier, Robert Cartier, Charles Sabatier et Chris Marker décident, grâce aux appuis de la Direction Générale de la Jeunesse et des Sports, de filmer les Jeux d'Helsinki. Un seul d'entre eux a une expérience professionnelle, les autres sont des amateurs. Ils savent que leurs quatre caméras, qu'un accident ramènera d'ailleurs à trois, ne peuvent pas rivaliser avec les soixante du film officiel, et que l'obligation où ils seront de tout prendre des tribunes ou du haut du tableau d'affichage, sans jamais pénétrer sur la piste, risque de les handicaper. Ils prennent le risque. Ayant pour tout budget le prix de la pellicule, à la merci des accidents mécaniques et des voisins trop enthousiastes qui flanquent des coups de coude à la caméra aux moments pathétiques, ajoutant à la liste des sports olympiques le jeu de cache-cache avec les gardiens pour voler un nouvel angle de prise de vue et le saute-mouton pour surveiller deux épreuves en même temps, ils ramènent le film que vous allez voir... OLYMPIA 52V

## Annexe VI

Paru dans le catalogue de l'exposition *Les éditions du seuil histoire d'une maison*, la page 26 est consacrée aux éditions en lien avec PEC « *Pour une nouvelle éducation* ». On y trouve une copie de la couverture de *Vers une civilisation du loisir ?* publié en 1962. Il s'agit du livre de Dumazedier le plus vendu et traduit à l'étranger dans six langues. Il a été l'objet d'une réédition récente, dans une version volontairement épurée, comportant une introduction sous forme d'interview d'Edgar Morin, paru aux Editions *MkF* en 2018, dans la collection de Michaël Bourgatte [les essais médiatiques].

## 26 | POUR UNE NOUVELLE ÉDUCATION

Brochure promotionnelle reproduisant le volume *Regards sur le mouvement ouvrier* de Bénigno Cacérés, cinquième parution de la collection « Peuple et culture ».

Bénigno Cacérés, *Les Autodidactes* « Peuple et culture », 1960. Les dirigeants historiques de « Peuple et culture », Bénigno Cacérés, Joseph Rovin et Joffre Dumazedier publient plusieurs ouvrages au Seuil. Bénigno Cacérés écrit des romans, souvent d'inspiration autobiographique, dont *La Rencontre des hommes* (1950) ou *Le Temps d'Isabelle* (1976). A Joseph Rovin, on doit *Catholicisme politique en Allemagne* (1957), *Regards neufs sur l'Europe* (1966) et *Histoire de l'Allemagne des origines à nos jours* (1994). Joffre Dumazedier est un important promoteur de la sociologie des pratiques culturelles (*Vers une civilisation du loisir?*, 1962).

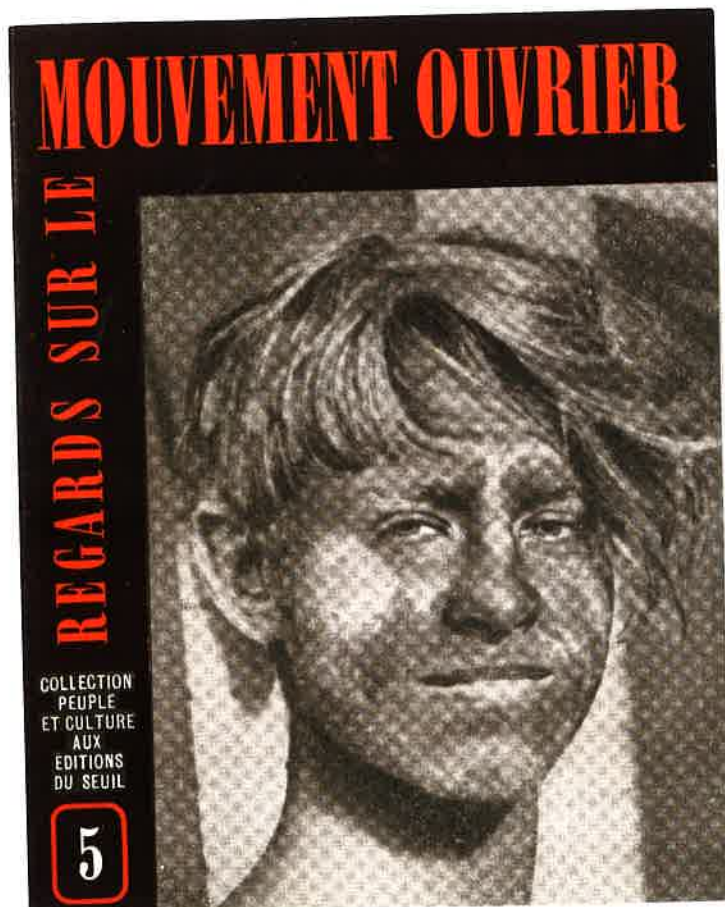
Le Seuil s'implique résolument dans l'éducation populaire et poursuit ses publications pour la jeunesse, qu'il s'agit aussi de former afin de construire la société nouvelle qui doit naître de l'après-guerre. Bénigno Cacérés, Joffre Dumazedier et Joseph Rovin, les animateurs du mouvement « Peuple et culture » et leur collection entendent promouvoir une culture renouvelée qui transcende les clivages sociaux. Avec Pierre-Aimé Touchard, la collection « Mises en scène » présente de manière originale des œuvres théâtrales afin que le lecteur puisse s'appropriier le répertoire classique. Dans la continuité du « premier Seuil », des collections pour enfants sont fondées. « Claire fontaine » doit beaucoup à Francine Cockenpot, dont les chansons, comptines et rondes sont d'immenses succès (ainsi, *Colchiques dans les prés*). Pour les dix-quinze ans, « Le casse noisette » fait une part égale à l'aventure et à la connaissance. La série « Les 400 coups » s'appuie sur des biographies pour contribuer à l'éducation des adolescents.

JOFFRE DUMAZEDIER

### VERS UNE CIVILISATION DU LOISIR?

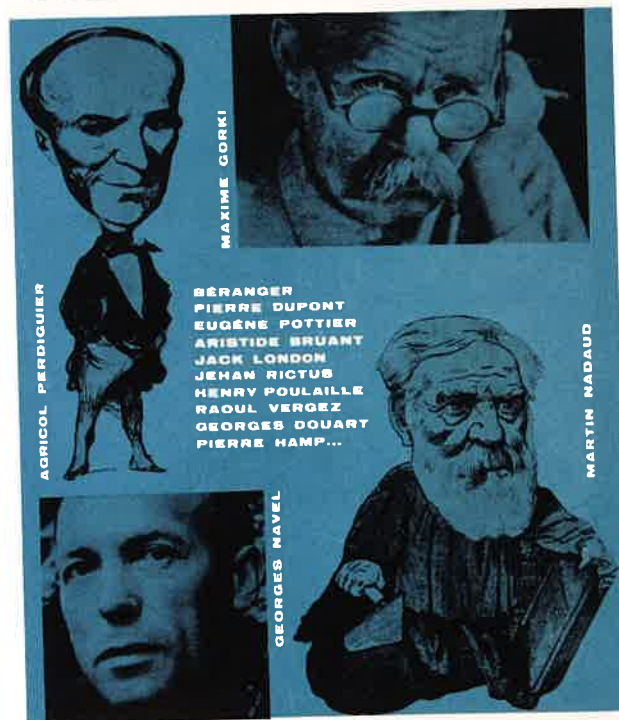


AUX ÉDITIONS DU SEUIL



## LES AUTODIDACTES

BÉNIGNO CACÉRÈS



«PEUPLE ET CULTURE» AU SEUIL



## **Annexe VII**

Rapport de la thèse de Joffre Dumazedier, tapuscrit original signé de Raymond Aron, Président du Jury, daté du 13 Novembre 1973 pour un doctorat ès-lettres sur travaux, avec un compte-rendu des commentaires de Roger Bastide, Maurice Debesse, Jean Cazeneuve, Jean Fourastié. Cette thèse fera l'objet d'une publication l'année suivante en 1974, *Sociologie Empirique du Loisir critique et contre-critique de la civilisation du loisir*, publié aux éditions du Seuil.

*Prof. : Ann. Président*  
*Bastide Debesse Fourastié*

## RAPPORT DE THESE DE M. JOFFRE DUMAZEDIER

=====

M. DUMAZEDIER présentait, en vue du doctorat ès-lettres, l'ensemble de ses travaux, en particulier ses livres bien connus sur le loisir : Vers une civilisation du loisir (Paris, 1962), Le loisir et la ville, Loisir et culture (Paris, 1966), Espace et Loisir (2 volumes, Paris, 1967) ainsi qu'une étude plus particulière Télévision et Education populaire (Unesco 1955), une étude sur l'éducation permanente et un ouvrage en espagnol De la sociologia de la Comunicacion colectiva a la sociologia del Desarrollo cultural (Quito, 1968). Comme beaucoup de ces travaux avaient été écrits en collaboration avec des chercheurs de son groupe, la faculté avait demandé à M. Dumazedier d'écrire seul un texte qui résumait, synthétisait, prolongeait ses recherches et ses résultats. Le gros livre Une sociologie du loisir (1955-63), rédigé à cette occasion par M. Dumazedier, facilitait grandement la tâche du jury qui disposait à la fois de l'ensemble d'une oeuvre riche et d'un ouvrage sinon entièrement original, du moins écrit en vue de cette soutenance, comparable à une thèse traditionnelle sauf sur un point : la matière en avait déjà été publiée sous une forme ou sous une autre.

Les membres du jury ont été unanimes à souligner que M. Dumazedier méritait pleinement le grade de docteur-ès-lettres et ils se sont félicités, à cette occasion, du système qui permet à un chercheur engagé dans des travaux collectifs, d'obtenir la consécration universitaire. M. Fourastié a particulièrement insisté sur ce point et a même exprimé le regret que M. Dumazedier n'ait pas rédigé plutôt sa thèse et que, de ce fait, la collation de ce grade ait été retardée. M. Debesse lui, mit l'accent sur la valeur du livre que cette soutenance avait amené M. Dumazedier à écrire.

Dans sa présentation, ce dernier, parlant librement, sans note, dans un style direct, avait mis en ~~clarté~~ lumière quelques unes de ses idées majeures : dans la société industrielle, le phénomène de loisir n'était qu'un phénomène résiduel, défini par rapport au travail ; dans la société post-industrielle, il devient un phénomène majeur, avec une cohérence cachée, qui exerce une influence diffuse sur l'ensemble des comportements. C'est la productivité accrue qui libère du temps mais le temps libre devient loisir lorsque se relâchent les contrôles sociaux et que l'individu peut choisir et s'affirmer. Le loisir marque donc une mutation des rapports entre individu et société. Dès lors, comment le définir ? Comment définir le développement culturel, notion à laquelle s'attache M. Dumazedier en même temps qu'il s'intéresse activement à l'éducation permanente ?

Le dialogue entre le candidat et le jury porta sur plusieurs points. Tout d'abord et à plusieurs reprises sur la définition même du concept :

quel rapport établir entre temps libre et loisir? A l'origine, on concevait le loisir comme le temps libéré de travail professionnel. Ensuite, on exclut du loisir le temps rempli par des opérations familiales, puis par les activités en relation avec les institutions (politique, église). Finalement, le loisir devient pour M. Dumazedier l'activité dans laquelle l'individu s'affirme, s'exprime lui-même et par lui-même. M. Cazeneuve fit observer qu'il y avait là une philosophie sous-jacente, légitime mais non point imposée par les recherches empiriques. Le Président du jury s'efforça de montrer les difficultés de toute définition qui, rejetant la notion trop vague de temps libre (par rapport au métier) s'efforçait de trouver les caractéristiques intrinsèques ~~par~~ du loisir par excellence.

Comme M. Dumazedier pose au point de départ que seules les sociétés modernes comportent du loisir, plusieurs membres du jury regrettèrent l'absence totale de référence au passé (par exemple dans l'enquête sur Annecy) et ~~lui~~ demandèrent les relations que M. Dumazedier établissait entre loisir et fêtes.

M. Fourastié fit quelques remarques sur les rapports entre concept et données expérimentales, dans la société française en général et dans l'oeuvre de M. Dumazedier en particulier.

M. Debesse fit porter ses observations d'abord sur l'enquête relative à Annecy, ensuite sur les relations entre loisir et ~~fêtes~~ éducation permanente. Il mena un dialogue avec le candidat sur les sciences pédagogiques (sociologie, psychologie, économie de l'éducation), la finalité de l'école, le rapport entre l'école et le loisir, enfin sur la sociologie active à laquelle aboutit M. Dumazedier, sur sa volonté d'explorer et d'intervenir, sur la distinction nécessaire entre <sup>la</sup> souhaitable et <sup>la</sup> probable.

M. Bastide exposa pourquoi sa propre philosophie s'éloignait beaucoup de celle du candidat. Celui-ci s'efforça au fond d'intégrer tous les membres de la collectivité à la culture dominante alors que M. Bastide s'intéresse avant tout aux refus de certaines classes ou de certaines ethnies de s'intégrer ~~et~~ préfère la culture des prolétaires à celle des maisons de la culture en ce sens qu'il trouve l'autre dans la première, non dans la seconde. Il s'efforce de montrer qu'en dernière analyse le candidat veut planifier le développement culturel et que lui se sent proche du gauchisme dans la mesure où ce dernier est "réactionnaire", défenseur du passé et hostile à la rationalité moderne. M. Dumazedier, dans sa réponse, affirme que dans le loisir s'affirment de nouvelles valeurs de liberté, en même temps qu'une réaction contre le désenchantement du monde par la science.

Pour clore la discussion, le Président rappelle les quatre points sur lesquels porterait éventuellement un dialogue de fond: 1) définition du loisir, distingué du temps libre; 2) analyse systématique des activités de loisir; 3) la notion de développement culturel; 4) prospective et planification du loisir. M. Dumazedier joint en lui un sociologue qui emploie les méthodes classiques



de l'enquête empirique (analyse multivariée), et un homme d'action qui veut participer à la transformation de la vie des hommes, sociologue actif animé par une philosophie généreuse de l'éducation permanente. La sociologie du loisir a-t-elle trouvé pour autant ses cadres et ses concepts? Point de rencontre des recherches multiples, ou domaine autonome? Mais les autres domaines de la sociologie sont-ils mieux structurés?

Les membres du jury ont été unanimes à donner à M. Dumazedier la mention très honorable et à lui exprimer l'estime qu'ils éprouvent pour son oeuvre et pour sa personne.

*Raymond Aron*

Raymond ARON,

Paris, le 13.XI.73

\*

## **Annexe VIII**

*Rêverie testamentaire de Joffre Dumazedier, Ussy sur Marne, projet du 15 Octobre 1991, jour de la mort de Bénigno Cacérès, compagnon d'une aventure historique : 1942-1967.* Nous y retrouvons les deux bornes chronologiques. 1942 leur rencontre à Uriage puis la création de PEC et la démission de Dumazedier président à l'AG de cette association en 1967. Notons qu'écrivant la filiation qu'il se reconnaît parmi des héritiers potentiels sont cités par ordre d'apparition dans le document : parmi les sociologues, Roselyne Bouillin-Dartevelle qui exerçait à Bruxelles, Roger Sue et Aziz el Ouarti, enfin Yvon Léziart pour la culture sportive. Sur la formation des adultes, Maryvonne Sorel pour une thèse avortée sur la MEM, dont il était le directeur de recherche et Georges Le Meur pour le lien avec le monde de l'entreprise.

REVERIE TESTAMENTAIRE DE JOFFRE DUMAZEDIER

USSY-SUR-MARNE, PROJET DU 15 OCTOBRE 1991, JOUR DE LA MORT  
DE BENIGNO CACERES, COMPAGNON D'UNE AVENTURE HISTORIQUE 1942-1967

I - Mes héritiers ne s'occuperont pas de mon enterrement. J'ai payé le laboratoire d'anatomie de mon université Sorbonne Paris V (12, rue de l'Ecole de Médecine 75006 Paris) pour que l'on vienne chercher le corps du professeur afin de l'affecter sans cérémonie ni formalités, directement aux travaux des étudiants en médecine ou aux dons d'organes, à celles ou ceux qui en ont besoin pour vivre.

Tout en respectant toutes les convictions, je n'aime pas la pratique des cimetières. Je n'ai jamais mis les pieds dans celui où a été déposé le corps de ma mère bien-aimée. Son vrai cimetière pour moi est dans ma maison et en moi. Dans le monde actuel, les morts gouvernent trop les actes des vivants. Le seul cimetière que je désire pour moi, c'est le coeur de celles et de ceux qui dans ma famille naturelle ou spirituelle ont aimé de façon profonde et durable quelque chose de ma vie le plus digne d'être aimé. Je n'imagine des images et des souvenirs de moi qu'à l'intérieur des lieux de vie de ces fidèles.

II - Une petite dette à effacer. avant le 30 Nov 1993. (2000 F par mois)

Depuis un quart de siècle environ (à partir de 1977), Paule Savane a apporté sans relâche à la fois à mon travail de création (critique, reproduction) et à ma vie affective complexe, une aide du premier ordre, sans égale. Je me suis efforcé d'alléger sa vie dévouée et difficile, pleine de charges familiales et d'initiatives sociales, mais j'ai encore une dette à l'égard de sa fin de vie, je l'ai estimée avec elle à environ 50.000 francs. Je souhaite que ma disparition ne gêne en rien nos prévisions justes. Je demande donc à mes héritiers de déduire cette somme de la vente du domaine de Châteaurouge et des ses trois maisons estimés en 1991 à 900.000 francs. Ils remettront cette somme directement à Paule Savane, 2bis, rue du Château Ussy-sur-Marne par la Ferté-sous-Jouarre 77260 (Tél. : 60.22.29.77).

III - Un cheval de bois

C'est Déborah et moi qui avons acheté le cheval Thai qui accueille mes visiteurs dans l'auvent de mon principal bureau. Elle et moi nous avons passionnément aimé la fière allure de cette oeuvre d'un artisan thaïlandais. Ce cheval, je ne l'imagine que près de Deborah Dumazedier, elle si proche de moi et moi si proche d'elle depuis la petite enfance ! Déborah Dumazedier et Didier Thomas, 9, rue Quatrefage 75005 Paris (Tél. : 45.35.06.12).

IV- Une grande bibliothèque de travail

L'héritage de mes livres me pose un problème difficile. Ils ont été pour ma vie professionnelle, ma vie sociale et ma vie personnelle, des outils majeurs d'un atelier dans "les arts de l'existence" pour moi,

pour Paule Savane, pour quelques uns de mes enfants et petits enfants et pour certains de mes étudiants et étudiantes français et étrangers, surtout depuis le jour où j'ai accepté de quitter le C.N.R.S. (1969) pour créer la première chaire de socio-pédagogie de l'éducation des adultes à la Sorbonne. Je ne peux pas imaginer ces centaines de livres allant dormir dans un cimetière familial de livres morts. J'aimerais qu'ils reviennent d'abord à mes héritiers spirituels, familiers de ma pensée et désireux de la prolonger activement en tous sens, à leur manière.

Pensons d'abord au rayon de la douzaine de livres que j'ai écrits seul ou en collaboration, entre 1954 et 1988, avec des traductions en américain, en espagnol, en portugais-brésilien, en italien, en japonais, en chinois. Président-fondateur élu par mes pairs de dix pays U.S.A., U.R.S.S., etc) pendant dix huit ans, à la tête du Comité de recherche sur le loisir de l'Association internationale de sociologie (1956-1974). Je souhaite donner ces livres et les centaines d'articles qui les accompagnaient à ceux de mes jeunes collaborateurs les plus capables de prolonger en la renouvelant une oeuvre sur laquelle ils se sont appuyés. Pour ne pas trop compliquer la tâche de mes héritiers, je me limiterai (en espérant ne pas me tromper sur l'avenir de leurs recherches) à trois noms. Ils s'approprient, dans l'ordre, Mes livres et Mes articles de sociologie du loisir (les miens et ceux des autres français et étrangers) et des autres ouvrages de sociologie qu'ils jugeront nécessaires à leurs travaux futurs :

1. Roselyne Bouillin-Dartevelle, Institut de sociologie de l'université libre, 44, avenue Jânne 1050 Bruxelles :

- co-auteur de l'éditorial du numéro spécial Temps libre de la revue Sociétés n° 32 (avril 1991) dont j'avais la responsabilité, st

- co-auteur de mon livre en préparation : Pratiques éducatives volontaires à tous les âges de la vie,

- auteur du livre "Génération éclatée", loisir et communication des adultes dans les ~~jeunes~~ (1984).

2. Roger Sue, U.F.R. Sciences de l'éducation à l'université René Descartes, Paris Vème - 52, avenue Duquesne 75007 Paris (Tél. : 45 66 88 58)

- auteur de "Vers une société du temps libre ?" (PUF, 1982), mon héritier proche le plus productif le plus prometteur.

3. Aziz El Ouarti, Institut supérieur du tourisme, (Agadir, Rabat) - 54, rue Ibn Abad, Cité Nahda, Agadir Maroc.

- Aziz est le chercheur arabe le plus important, malgré son jeune âge dans toute la sociologie arabe sur les problèmes que nous avons été les

premiers à poser en ces termes ; il a fait sa thèse avec moi sur le tourisme intérieur des Marocains. Il a été chargé de la rédaction du mot "loisir" dans le premier dictionnaire arabe de sociologie (en cours de préparation).

Etant donné les différences des niveaux de vie et les difficultés pour Aziz de se procurer au Maroc les livres dont il a besoin, je souhaite que Roselyne et Roger s'entendent avec Aziz pour lui laisser le maximum de mes livres (à lui envoyer par bateau éventuellement) compatibles avec le besoin de leur travail de chercheur et de professeur.

#### 4. Culture sportive

Elle fut une préoccupation constante, de mon adolescence jusqu'à la fin de ma vie. Mes deux premiers livres (dont l'un en collaboration avec Jeannine - 1950-1954) y furent consacrés. J'ai encore répondu à un long interview dans un un éditorial de la Revue nationale des professeurs d'éducation physique et sportive (EPS, déc. 1990). Il me paraît naturel que mon fils Sylvain ~~est~~ professeur d'EPS, aujourd'hui dirigeant administratif et social de H.E.C. 1, rue de la Libération, 78 - Jouy-en-Josas, choisisse ce qui lui sera utile ou agréable, dans mon rayon culture sportive.

Mais celui qui me paraît, par son enseignement et sa recherche au STAPS à l'université de Bretagne II, le plus apte à tirer profit des livres, articles et documents que je laisse sur ce thème, est Yvon Léziart, 21, rue du Blavet 35000 - Rennes.

- Yvon Léziart a fait sa thèse de 3ème cycle sous ma direction et m'a demandé une longue préface pour son livre paru en 1989. Il prépare une thèse sur travaux avec Vigarello et moi.

#### 5. La méthode d'entraînement mental

Cette méthode où l'esprit est traité un peu selon les principes appliqués à l'entraînement volontaire du corps, me tient à coeur depuis mon diplôme d'études supérieures de linguistique et mon action éducative dans les collèges du travail et les auberges de la jeunesse (1935-1938). Le Mouvement national (Peuple et Culture) dont j'ai été en 1945 le Président-fondateur, en a fait longtemps sa méthode privilégiée en France et à l'étranger. Mon dernier texte a été publié dans un livre collectif sur les méthodes de formation des adultes paru à la Documentation française (Maryvonne Sorel, 1992). Entre ces deux périodes, beaucoup de livres, documents et notes ont été accumulés et non encore exploités sur cette méthode. Je souhaite qu'ils soient proposés en priorité à :

- Nadine Hervé-Blanche, formatrice, 9, rue Greffulhe, 92300 Levallois-Perret, TEL. : 40 89 05 93.



Elle est l'auteur des entretiens avec les principaux spécialistes de la méthode d'Entraînement mental. Ces entretiens devraient faire l'objet d'une thèse restée inachevée. Ils seront la matière d'un livre que je dois réaliser avec elle.

- Georges Le Meur, maître de conférences, université de Nantes, 79, rue Voltaire 22190 - Plérin.

J'ai dirigé sa thèse sur les pratiques d'autoformation dans le travail. Il fait des recherches sur l'application de l'entraînement mental à l'autoformation individuelle et collective par l'expérience du milieu professionnel.

6. Quant aux autres livres de la grande bibliothèque de Châteaurouge dans les pièces du rez-de-chaussée, du premier étage et de la loggia de la grange : poésie, littérature, arts, philosophie, histoire, géographie, psychologie, éducation, etc..., ce sera à Diane, à Louisa, à Sylvain, à France, de se les partager pour les garder, les distribuer ou les vendre. Je souhaite qu'ils associent mes petits enfants à cette distribution, en particulier ceux comme Deborah, ou Didier en ce moment, qui sont encore en études longues, selon leurs besoins réels.

#### V - Objets et meubles

Ils seront répartis tout naturellement entre mes héritiers directs avec la participation de leurs descendants et de leurs amis selon les préférences des uns et des autres. Je souhaite que ces choses vivent toujours grâce à l'affection qui leur seront portées. Car les objets, comme dit le poète "ont une âme qui s'attache à la nôtre et la force d'aimer". La découvrir aide à vivre au quotidien.

En cas de divergences dans les choix de mes enfants héritiers, s'en remettre au troc ou au tirage au sort. Surtout, jamais de ces problèmes sordides de propriété ou d'argent qui assombrissent si souvent la transmission d'un patrimoine !! D'abord préférer à toute chose la joie de vivre ensemble.

J'aimerais que dans cette distribution des objets comme des livres, mes héritiers aient une pensée délicate particulièrement pour les deux compagnes à qui je dois tant à deux étapes de ma vie. Bien sûr d'abord la mère de mes deux enfants et la première compagne de ma vie aventureuse Jeannine de Chaléon, 66, rue Joseph Chaleil, 78 - Viroflay, TEL. : 39.51.15.48. Mais aussi Paule Savane, déjà citée, à qui je dois tant dans la seconde partie de ma vie : elle s'est beaucoup attachée, à sa visite chaque fin de semaine à certaines choses présentes dans le Pré-aux-écleres que j'ai conçu avec elle.

Jeannine reconnaîtra en bonne place le grand plateau de cuivre oriental qu'elle m'a donné au moment de la mort de son père. Peut-être sera-t-elle intéressée à le reprendre.

Quant à Paule, je sais déjà le grand intérêt qu'elle attache au petit cheval méditatif du solarium que nous avons acheté ensemble et à l'ensemble de mes livres consacrés à l'histoire rurale et à certains de l'histoire tout court.

#### VI - La vente du Pré-aux-clercs

Ce domaine, estimé à 900.000 francs en 1990 (par l'agence locale immobilière de Noailles), appelle une répartition entre les deux héritiers directs qui tiendra compte de la masse d'heures de travail que Sylvain et France ont investi dans l'aménagement de la maison du verger, du petit chalet et des équipements sportifs, etc... C'est une vraie richesse qu'ils ont apporté au domaine en plus des grands travaux de transformation qui ont englouti depuis 1977 environ 20.000 francs par an dans des entreprises de construction, sans compter les travaux d'entretien régulier, chaque année, avec l'aide de la famille Richard (mère, fils et fille Nicole - TEL. : 44.07.42.64) et d'Hervé ~~Mouly~~ de Nouy TEL. / 44 26 29 89.

Je serai heureux que le fruit de la vente permette un plus aux loisirs créatifs de Diane et de Sylvain et à tous leurs autres projets de personnalités dynamiques que j'admire autant que je les aime. Je serai encore plus heureux qu'ils pensent à améliorer un peu la maigre retraite de Jeaninne qui était loin d'avoir les 37 ans et demi de travail extérieur nécessaires à une retraite normale.

En effet, c'est le moment pour mes enfants de se souvenir que si Jeannine n'a jamais voulu ni faire des études ni exercer une profession, dès le début de sa vie adulte, selon mon conseil, c'est en partie, selon elle, pour rester au foyer afin d'être totalement disponible pour l'éducation de nos enfants jusqu'à leur maturité.

Il va de soi aussi que vous pourriez aussi affecter quelques produits de cette vente à aider Benjamin, Deborah, Melissa, Olivier (et leurs compagnes et compagnons Didier, Loïc, Thuy) et peut-être mes arrières petits enfants déjà grandis (Emma, Loan) (1) pour qu'ils démarrent mieux dans une vie difficile. Je pense en particulier à la future installation de Deborah dans un cabinet médical qui sera évidemment particulièrement coûteux dans la compétition médicale d'aujourd'hui.

(1) si le patriarche<sup>N</sup> (comme dit parfois ma fille) ne s'en va qu'à 93 ans, Emma et même Loan seront majeurs (en 2009)

Mais je suis sûr que mes enfants auraient pensé à tout cela sans moi. Je leur laisse évidemment le soin de s'entendre sur les critères de la répartition en leur souhaitant la plus grande unanimité malgré les réelles différences de leurs caractères. Là encore, un peu de générosité et un peu de recours au hasard seront bien utiles. J'aurai traversé ma vie de bout en bout, en n'ayant de mes enfants que des satisfactions, sans une seule exception. Il est inimaginable pour moi que ma disparition fasse disparaître cet esprit de famille qui a su toujours survivre même aux défaillances institutionnelles (d'une société mal faite) qui ont partagé la vie.

# 11

## Le travail et le loisir



### I. LES INCITATIONS AU TRAVAIL ET LES GRATIFICATIONS

La transformation silencieuse – la transition depuis les tendances frustrantes du capitalisme monopolistique vers la planification de la liberté – est évidente dans les nouvelles visions du travail et des loisirs. A l'aube du capitalisme et de l'industrialisation on considérait le travail comme étant pénible et que l'argent était l'incitation la plus importante. La pensée moderne a bouleversé ces préjugés. Il est certain que certains types de travail, celle de forçat ou le travail d'usine sur-mécanisé sont désagréables. Pourtant le travail qualifié et responsable est gratifiant et procure du plaisir. Le travail artisanal est souvent considéré comme agréable à ce titre. D'ailleurs, il paraît que l'expérience de perfectionner ses compétences dans son emploi soit stimulante. Le désir de se connaître ainsi que ses potentialités, et la satisfaction éprouvée dans l'accomplissement progressif sont des motivations inépuisables.

Bien qu'on ne devrait pas parler d'un « instinct du beau travail » inné, qui force est de dire, compromettrait des nombreux habitudes et attitudes complexes acquises à travers la culture, en générale, l'homme occidental réclame des opportunités de s'exprimer et de s'adonner à des activités. (C'est possible que nous passions à côté des techniques et des valeurs de l'Extrême Orient, surtout ceux des aristocraties religieuses indiennes, qui mènent une mode de vie contemplatif). La quête du beau travail devient un désir dès que des habitudes et des compétences de travail ont été acquises et qu'elles mettent en œuvre un mode de vie où les contributions professionnelles sont prisées socialement. Comme le montrent les études sur le chômage, l'interruption imposée du travail crée des sentiments de frustration et de malheur. Dès qu'un individu est formé pour faire du travail d'importance où il peut pleinement s'exprimer, travailler apporte la joie. Le retrait ou refus du travail n'est pas seulement douloureux, mais a un effet désorganisateur sur la personnalité. Donc, la psychologie utilitaire, basé sur le concept d'*homo economicus*, n'est que partiellement vraie quand elle affirme que la corvée du travail peut être surmontée par la compensation pécuniaire seule. Cette théorie ne s'applique qu'aux opérations machinales monotones dans une société industrielle avec des mœurs monétaires.

En plus de l'argent, des autres gratifications... la joie de la coopération, le sentiment d'appartenance d'une équipe, la réponse à la discipline, la fierté de maîtriser des tâches avec compétence, sont tous des composants pertinents de l'expérience du travail. Certes, nous ne devrions pas tomber dans l'excès inverse en rabaisant totalement l'incitation monétaire. Dans l'ensemble, l'individu doit travailler pour subvenir à ses besoins et non pas par souci de la "gratification" par des "récompenses" plus ou moins symboliques. On devrait regarder l'argent pas seulement comme un parmi d'autres moyens de récompense, sinon comme un symbole du fait qu'on ne peut pas avoir accès aux biens (les moyens de subsistance) que par le travail.

**La Troisième Voie** ne suivra ni ceux qui croient dans l'abolition totale des incitations pécuniaires ni ceux qui considèrent que l'argent est la seule incitation permanente et fiable au travail. On a à peine examiner les maintes motivations concomitantes qui participent dans l'expérimentation et l'invention par rapport à leur signification relative, bien qu'une telle étude pourrait apporter beaucoup à la définition du véritable problème. On pourrait trouver l'artiste, savant, ou médecin impliqué dans son travail par souci de la renommée, le service à l'humanité, la valeur intrinsèque de la tâche à

accomplir, en plus de l'argent, bien que les mœurs et les codes de professionnels répriment la poursuite déclarée du bénéfice qui est ouvertement reconnue entre les entrepreneurs. [...]

Les niveaux des attentes d'une société non planifiée suivent des tendances erratiques et imprévisibles. De nos jours, pourtant, les niveaux des attentes peuvent être manipulés par de nombreuses voies – qu'elles soient officielles ou semi-officielles, manifestes ou masquées. Avant la guerre, les ouvriers se sentaient moins respectés. Pendant la guerre mêmes les démocraties qui n'avaient pas de politiques publiques définies sur le sujet, ont réussi à rendre respectable le travail manuel par revalorisation. (En Angleterre, par exemple, le statut de camionneur est monté à celui du métier d'un gentleman.)

La planification démocratique devrait se demander entre autres sujets jusqu'à où elle devrait aller en matière de la manipulation du prestige. **La politique de la Troisième Voie pourrait être laissée aux soins d'un organisme d'élaboration politique** chargé (a) de définir les enjeux qui appellent à l'intervention directe ratifiée par l'opinion publique ; (b) de recommander officiellement des changements de politique sans recours à la contrainte administrative ; (c) de privilégier un certain nombre d'aspirations sans réduire la portée des décisions individuelles.

Dans ce sens, le travail intellectuel et ses problématiques dans une société de Troisième Voie méritent de l'attention. Walter Korsching a démontré dans une œuvre intéressante, *Unemployment in the Learned Professions*, comment la surproduction non-planifiée d'une intelligentsia sans travail en Europe entre **la Première et la Deuxième Guerre mondiale** a contribué de façon importante à l'agitation sociale. Il indique comment une société non-planifiée favorise l'éducation supérieure sans fournir les débouchés de travail correspondantes. Les individus professionnels sans travail et sans rôle dans l'ordre social se retournent contre lui.

On peut concevoir deux recours dans une telle situation déséquilibrée. L'un serait de décourager artificiellement la poursuite des études supérieures et des carrières intellectuelles ; l'autre serait d'amplifier considérablement les opportunités de leadership intellectuel, de promouvoir l'auto-gouvernance et des associations bénévoles. La première méthode a été poursuivie par les Nazis à tel point que pendant un temps il leur manquait des professionnels. Il semble que la deuxième méthode soit la voie américaine, où l'accès au cursus universitaire a été beaucoup étendu et subventionné. Le coût n'est pas prohibitif dans les sociétés industrielles. On peut attribuer l'aversion généralisée à l'égard d'une telle politique pendant la phase monopolistique du Capitalisme à la crainte de dévaluer les autorités centrales et de réduire la distance entre les cadres et les employés de bureau ou les administrés. L'objection cachée à la démocratisation et l'élargissement de l'opportunité éducative repose sur la peur des classes instruites que de telles politiques menacent leur monopole intellectuel et culturel. En outre, le resserrement des opportunités pour monter par le succès commercial rehausse l'importance des prérequis éducatifs tels que les qualifications académiques, et favorise les tendances à cloîtrer les emplois concurrentiels par des prérequis et des barrières éducatives. L'intérêt direct des classes instruites de limiter les études supérieures est au moins aussi puissant que l'intérêt direct du capital.

## II. LA POURSUITE DU LOISIR

De nombreuses façons, **les attitudes à l'égard du loisir complètent les attitudes dominantes à l'égard du travail**. Il en va de même pour les façons de traiter le travail et les loisirs respectivement. La mécanisation de l'industrie et de ses routines schématiques interdit les débouchés créatives et l'initiative personnelle aux masses, et demande de la compensation dans les activités de loisir. Le divertissement devient progressivement l'endroit pour **le développement personnel ainsi que l'auto-expression**, en plus d'être **l'équilibre naturel au travail de l'individu**. Tandis que les sociétés préindustrielles façonnaient les individus à leurs lieux de travail, le travail impersonnel dans l'âge de la machine a renoncé cette fonction, qui est dès lors reléguée aux activités de loisirs. Auparavant, celles-ci n'avaient jamais servi de tels

objectifs. **Pour la majorité, le divertissement est devenu le chemin à la civilisation au lieu du travail.**

C'est seulement récemment que le divertissement est devenu un problème, car le Libéralisme *laissez-faire* insistait que le divertissement soit le **domaine 'privé'** de l'individu et que tout le monde devait suivre sa propre inspiration pour passer son temps après ses heures de travail. Cet argument a du mérite sur le plan philosophique. Il est suffisamment grave si nous devons gérer, organiser et manipuler les relations humaines les assujettir à la discipline de l'usine pendant l'ère des machines. Pourquoi s'immiscer aussi dans le temps libre et l'énergie restant après le travail ? Mais cette théorie de l'abstention d'interférer dans le loisir apparaît sous un autre jour à la lumière de ses véritables objectifs et son cadre dans une société industrielle développée mais non-planifiée.

**Le paysan ou artisan d'antan** suivait un rythme naturel de travail et de loisir dans sa vie de village ou petite ville sans expérimenter des problèmes particuliers. La situation était simple ; il y avait des manières traditionnelles établies de passer son temps de loisir. Tout le monde y était au courant, personne ne devait les découvrir ou les inventer pour lui-même. Des énergies libres circulaient entre les attitudes de travail et de divertissement. Le travail dans l'atelier de l'artisan et le foyer comprenaient des contacts personnels dans lesquels le travail et le bavardage étaient entrelacés ; la relaxation suit l'exercice dans un rythme naturel. La monotonie éprouvée dans le travail mécanisé n'existe pas quand la relaxation est réservée pour la fin de la journée. Un élément de jeu imprègne toutes les activités, et Huizinga dans son *Homo Ludens* fait observer très justement que toute société qui élimine totalement l'élément de jeu de l'organisation de la vie publique est vouée à l'échec.

**L'urbanisation métropolitaine et ses ramifications** ont perturbé les modèles de loisirs. Jamais auparavant, l'individu a été laissé à lui-même dans sa quête de la récréation. Les activités de loisirs étaient toujours le fruit de tâtonnement et avaient trouvé leur place dans la tradition. Maintenant que les modèles de divertissement peuvent être produits dans un délai très court, ils deviennent ce que les responsables habiles en font d'elles. **Le divertissement commercial caractérise notre ère. Le goût des masses est dicté par Hollywood et les intérêts à but lucratif.** Ceci est aussi de la planification, voire **la planification** à grande échelle, et le Libéralisme ne s'y oppose pas tant que c'est fait **par les entreprises pour les entreprises** et non pas par les autorités publiques en faveur du bien de la communauté. Ici comme ailleurs, la politique de *laissez-faire* a échoué. Loin de favoriser des attitudes libérales, le Libéralisme a permis à quelques-uns de poursuivre l'avantage lucratif pour eux en influençant les masses. S'ils y trouvent leur intérêt, les affaires ont tendance à faire appel aux **appétits les plus bas sans s'occuper des conséquences éducatives et spirituelles.**

**Dans l'organisation du loisir, les totalitaires** ont suivi le chemin de planifier d'une manière partielle et nuisible. Ils se sont rendu compte, sans doute, que lors de l'âge de la machine, l'utilisation du temps de loisir ne pouvait pas être laissée sans orientation. Quelques organismes qui ont plus de connaissances des circonstances et des capacités organisationnelles, donnent des orientations aux individus non-organisés. Des nations traditionnellement inclinées à la célébration du pouvoir étatique ont naturellement adopté l'idée que l'Etat devrait remplir cette fonction. L'Etat a exploité cette opportunité supplémentaire de promouvoir la docilité mentale de ses sujets. Les équipements commerciaux des loisirs et des compétences de toute sorte ont été réglementés afin de promouvoir le même asservissement aveugle à l'Etat que les cadres de l'éducation, la propagande et l'organisation économique déjà imposées sur l'individu.

Quelle que soit la manière dont la solution totalitaire est perverse, elle a soulevé deux problèmes que **la Troisième Voie doit résoudre** sur un plan supérieur. La planification démocratique des activités de loisir doit prendre garde **de ne pas dicter les modèles de loisir. Elle doit éviter le dirigisme obligatoire** ; des mesures réglementaires devraient se limiter à la fourniture des conditions pour faciliter les

loisirs spontanés et créatifs. Cela va à l'encontre de l'idée faussement idéaliste qui suppose que les loisirs ne soient que le fruit de l'inspiration et de l'intuition personnelles. Le plaisir de la musique et les autres arts – sans parler de pratique régulière et active de la musique et des arts – résultent de l'éducation et de l'entraînement. Le sens soi-disant musical et artistique est, malgré l'inspiration, largement **une affaire de tradition et d'éducation**. L'intérêt pour des activités pareilles doit être stimulé, et apprécier est le fruit de l'éducation et de l'effort de s'éduquer. **Les émissions excellentes de la BBC** londonienne à l'intention des écoliers ou les démonstrations et les conférences au sujet des goûts musicaux que Sir Walter Davis a inauguré en Angleterre, montrent ce qui est faisable. Aux Etats-Unis on peut faire allusion aux programmes culturels et éducatifs de maintes radios universitaires telles que, par exemple, l'antenne la plus ancienne aux Etats-Unis, WHA de l'université de Wisconsin, et ses émissions régulières '*School of the Air*' et *University College of the Air*'. La planification démocratique pourrait étendre largement les opportunités subventionnées et non-commerciales pour des loisirs de grande valeur et des poursuites culturelles, renseigner des auditoires et des publics plus vastes avec des formes supérieures de divertissement et de détente.

La planification démocratique n'a pas besoin d'aller au-delà, car les citoyens sont susceptibles de faire bon usage des opportunités disponibles et d'apprécier les propositions intéressantes. **Ce que la planification ne devrait pas détruire ou mépriser est le droit de l'individu à développer ses propres choix**. L'idée démocratique maintient que malgré le conditionnement et l'adaptation à l'attente sociale, il y a un noyau spontané de la personnalité humaine, selon les mots de George H. Mead, le 'Je', qui doit être activé à chaque fois. Le fait que les masses au faible niveau d'instruction et fatiguées des grandes villes aient des goûts de bas niveau de lecture – qui souvent offrent de la rêverie pour les heures de pointe – ne devraient pas nous aveugler ni nous décourager. **Au fait, il est difficile de décider si les foules des grandes villes apprennent à aimer ce qu'ils peuvent obtenir ou s'ils obtiennent ce qu'ils aiment**.

### III. LES ASPECTS REDISTRIBUTIF DU LOISIR

La revalorisation récente du travail et du loisir offre une clé supplémentaire pour comprendre le grand changement que les deux ont subi. Tant que **le travail était considéré comme la punition du péché, le loisir signifiait l'opportunité de commettre un péché**. Un nouveau concept du travail et du loisir s'est développé pendant l'industrialisation de la société, en même temps qu'une époque de révision rationnelle des idées traditionnelles. La sociologie a clarifié les évaluations plus anciennes et a largement contribué à leur explication à la lumière de l'histoire sociale.

[...] Plus la société se déplace d'une ère de la pénurie naturelle à une ère de la pénurie artificielle, plus ce tabou sur la libre expression et la demande des consommateurs est mis en cause. Au fur et à mesure que la réalisation de l'homme des potentiels des ressources disponibles et de la production devient forte, plus forte devient la soif populaire de la distribution équitable des revenus, de la libération de la discipline et de la jouissance des produits de l'homme.

**Ces désirs des masses** sont progressivement reconnus comme des forces irrépressibles. L'évidence voudrait que la même mentalité restrictive qui n'apporte pas des opportunités pour l'expression de soi pour des millions ou qui permet le 'problème de logement' de rester durablement sans solution prévaut quand les capacités de production ne sont pas pleinement exploitées et que le 'plein emploi' est jugé impraticable. **On ne peut guère s'attendre à ce que l'ouvrier tolère la laideur d'une usine démodée et des conditions de travail insatisfaisantes si pendant son temps libre il apprend à apprécier la beauté et l'art de l'expression de soi**.

La soif populaire est amenée à s'étendre. L'homme, qui ne craint pas poursuivre le bonheur pendant son temps libre – un processus lié aux changements profonds dans les mœurs sexuels – devient plus décidé aussi dans d'autres égards. Dans le passé, les

groupes au pouvoir ressentait de telles tendances et les opposaient en faisant le lien avec des sentiments de culpabilité. Une société démocratique regarde la problématique de façon plus constructive. Etant donné que chaque libération débridée d'énergie est destructive, l'enjeu est de le transformer en force créative. La psychanalyse nous apprend que l'énergie librement disponible après la suppression des répressions ou des perversions est un atout seulement lors de la sublimation immédiate. **L'éducation sociale pendant une période de loisirs en expansion devrait anticiper le danger et proposer des débouchés pour la sublimation des masses. Les débouchés les plus prometteurs semblent être offerts par les activités artistiques et l'appréciation plus généralisée des œuvres d'art.**

Dans ce contexte, le concept plus large de l'art selon Herbert Read devient important. **L'art comme mode de vie**, et non pas juste un compartiment, peut servir à transformer des énergies qui seraient sinon destructives en énergies constructives. L'ascendance des nouvelles classes dans l'histoire offre un exemple des énergies créatives orientées dans le luxe ostentatoire ou le dévouement aux idéaux supérieurs. Il devrait être possible d'établir des modèles dignes de l'aspiration et de stimuler des activités créatives de loisir qui conduisent à l'expansion démocratique et sociale des activités culturelles sans abaisser les normes générales. **La transformation émotionnelle du peuple et l'optimisme populaire** devraient emporter sur la brume de la frustration émanant de la peur des vastes changements comme une menace pour ceux qui occupent les hautes fonctions. Dans des périodes comparables du passé, des individus créatifs du groupe au pouvoir étaient isolés et sans pouvoir ; ils ont souvent quitté l'ancien ordre pour unir ses forces volontiers avec les nouveaux mouvements et faire confiance à la marée montante. Décrits comme des 'déserteurs' et des 'renégats' par leurs anciens associés et acclamés comme des 'convertis' par les nouveaux arrivants sociaux, ils ont éprouvé plus de satisfaction en partageant leur culture qu'en le retenant. De tels esprits aujourd'hui vont jouir des contacts sociaux grandissants plus que la réclusion ou la ségrégation.

Certes, l'exubérance qui est susceptible d'accompagner l'optimisme populaire, l'attente messianique du paradis à proximité ou de 'l'abondance au coin de la rue', est aussi démoralisante que le pessimisme qui embrasse la pénurie au nom de la répression de l'ambition des masses. La planification pour le changement social signifie surmonter les coups de la révolution et de la contre-révolution, qui tous les deux sont sanglants et destructifs. **La planification, en tant que l'art du possible**, devrait nous permettre d'atteindre intelligemment les nouvelles modèles et valeurs qui autrefois, comme pendant la Révolution française, se sont cristallisées seulement par le bouleversement politique et social. Les techniques de la gestion économique de nos jours nous permettent de prédire les changements dans le sens de la production et de réaliser des augmentations possibles prévues sur la redistribution des revenus. Aujourd'hui, nous pouvons pronostiquer et identifier l'optimum socialement souhaitable d'une telle redistribution. D'ailleurs, grâce à la sensibilisation accrue des statistiques sociales et de leur développement récent, nous sommes en mesure de faire des changements prévus dans le temps avec plus de sagesse et de prévoyance.

La planification de la transition ne peut réussir que dans une ambiance de modération exempte de l'égoïsme restrictif ainsi que de la ferveur démesurée. L'attitude qu'il convient de cultiver n'est **ni de l'ascétisme ni de l'hédonisme**. L'éducation devrait viser à rendre de la quête des loisirs une opportunité bienvenue pour **développer la personnalité démocratique** non pas par le biais de règles et de réglementations sinon par l'exemplarité et l'encouragement d'une attitude bien équilibrée. Donc, **le divertissement peut être intégré dans le plan démocratique au même titre que le travail et l'éducation**. Un genre d'esprit devrait mûrir qui est désireux de s'étendre, mais qui est prêt et disponible de s'endiguer face aux demandes de la communauté.



## Annexe X

Lettres de Joffre Dumazedier à Georges Le Meur des 3 & 4 Septembre 1991. Nous avons été saisi par la proximité des schémas dessinés dans de petits carrés en marge de sa lettre. On les retrouve dans le texte publié de façon plus aboutie, comme une épure qui permettrait de visualiser les pensées théoriques et leurs concepts quelques années plus tard dans *Voir livres*, s.38 (mars1994). Dans sa lettre du 3 septembre 1991, Dumazedier en parle à Le Meur comme « *des trois boucles de l'instrumentation, de la réflexion de l'argumentation libératoire des illusions subjectives, simplificatrices (relations) de l'action cognitive et clarificatrice (représentations) de cette activité.* » Il y opère également la distinction entre les dominantes pratiques et théoriques de l'EM. (Infra p. 677).

Cher Raymond 3 sept 91

George bonjour

Tu vois ; cette lettre est un écho  
de ton exposé de chaînes de valeur sur le E.T.  
appliqués à l'analyse d'une pratique professionnelle  
en entreprise.

Rochel Bernard?

Pourquoi ? Ton idée me paraît capitale  
mais si vraiment on le lie rigoureusement avec  
ta démarche et la méthode d'ET.  
Ce lien est peut-être pas indispensable, impossible  
et si oui non que Bernard a raison d'  
apprécier ce que tu fais <sup>au nom de l'ET</sup> / mais est bon  
mon étonnement que tu aies approuvé  
mon analyse des liens à la méthode  
traduite en techniques opératoires : le carré  
□ du questionnement concret abstrait, le  
triangle ▲ de l'instrumentation de la réflexion  
et 3 boucles <sup>de</sup> de la argumentation  
littéraire de illusions subjectives simplification (relation)  
de la adint cognitive et clarificatrice (représentation) ;  
de cet adint. Je trouve étonnant que tu aies  
approuvé ce texte, écrit pour le travail



apprentissage à la  
connaissance expérimentelle (document pédagogique  
no 2)

Université 2 Sept 51 /

## La méthode de l'entraînement mental (M.E.M.)

appliquée à l'analyse d'une pratique  
sociale (de "l'expérience") ou appliquée à  
l'apprentissage par l'expérience (experiential learning  
D. Kolb (19)) elle a la production d'une  
connaissance expérimentelle en partant d'une analyse de l'expérience

### Exemple de la vie d'entreprise d'après

l'analyse d'une pratique professionnelle  
que George A. Meyer fait faire à des étudiants  
de formation continue (Université de Nantes)  
(formées d'après sur la M.E.M. à Chateaufort  
27 28, 29 Août 51)

(A)

### D'abord pourquoi une telle "mnémographie" ?

C'est pas seulement pour que les futurs  
collaborateurs ou cadres aient une photographie exacte  
de leur lieu de travail ; trop de photos dans  
l'état du milieu n'aboutissent à aucune  
problématisation aucune réflexion personnelle,  
aucune action in situ - trop de détails <sup>d'autre part</sup> approximatifs  
du milieu n'évoquent que des réflexions très  
généralistes, plus intellectuelles, que compréhensives

avant d'avoir perçues le dynamisme  
 réel de l'institution sociale, sur et  
 portée de leurs impressions subjectives ;  
 ("Il n'y a qu'à") elles jugent sans le savoir  
 et suggèrent sans compétence. La Bethed  
 de EO a tirées la réalisation d'une  
 monographie d'entreprise se propose ~~B~~ buts liés ;  
 // apprendre à mieux comprendre pour mieux  
critiquer (problématiser les résultats  
 positifs et négatifs, du point de vue d'un  
 cadre de référence à éclaircir) et pour  
 mieux inventer (améliorer les résultats  
 par des propositions souhaitables et réalisables)

Comprendre  
 les lignes (papier)  
 insister

Pour guider :

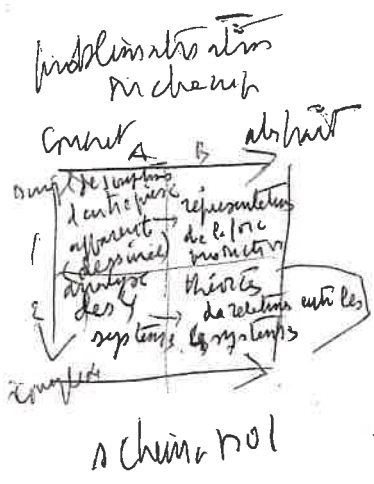
(lire et commenter extraits de la Couraïenne  
 ordinaire - Raffinés - Frustrée, critique de la  
 végétation - Hélébre, inventes le  
 quotidien (A. Cestier))

(B)

Par quoi commencer ? +

(desm)

La pratique personnelle sera d'abord en partant du concret  
 transformé en médiant de questionnement  
 du concret à l'abstrait (faits aux idées)  
 à l'abstrait au concret (retour faits aux faits)



du simple au complexe  
du simple au complexe : un chemin  
de pratique <sup>professionnel</sup> qui est long et complexe  
4 parties 1) D'abord une pratique,  
le concret ; input matière, de ferons -  
- outils, etc ; dynamisme fondamental ;  
rendement plus élevé que les coûts -  
Pourquoi et comment la productivité  
s'impose au sein de l'empire des marchés (PUB)

Shéma N°4

2. pratique de base

3. orga. et gouvernance

2. D'ici une pratique technologique ;  
investissement : machines, informatiq -  
methods - formations, perfectionnement  
en co-investissement (investissements  
et profits)

3/ D'ici une pratique <sup>social</sup> de l'organisation ;  
recherche du meilleur rendement  
des hommes compatible avec le respect  
des personnalités et un commandement  
démocratique (organisation éducative  
A. Paris et cercles de qualité)

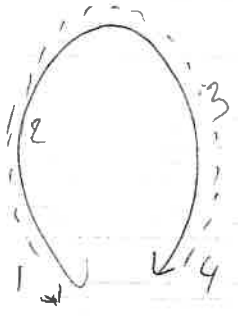
4 / D'ici une pratique culturelle culturelle  
par les relations, l'information la  
formation mutuelle ; l'esprit d'entraide  
le moral des travailleurs, la  
culture d'entraide

4. moral et cult d'entreprise

pour l'obtention  
 - questionnement multidimensionnel et multifacette  
 dans ces quatre parties de l'investigation  
 et leurs interrelations! qui est ce qui  
existe, qu'est ce qui va et qu'est ce qui

→ ne va pas?

- 2/ pourquoi : parmi tous les facteurs  
 explicatifs, généraux ou spécifiques, quel est  
 qui est le plus important (+ m -)
- 3/ qu'est ce qui serait souhaitable de  
 faire connaître ou changer, qui sont  
 réalisables à court et à long terme
- 4/ qu'est ce qui serait possible de faire  
 connaître en fonction de l'observation  
 des contraintes matérielles et des ressources  
 réelles ou potentielles, matérielles et humaines?



pratique  
 schéma n° 4  
 processus de la capacité  
 de la pratique à la nouveauté

C) Pour libérer l'autonomie de la pensée

Sur chacun de ces 4 points d'observation  
 et de réflexion comment sortir des  
 images toutes faites, des stéréotypes du milieu  
 pour percevoir à un niveau objectif de la situation  
 comment sortir des interprétations  
 purement subjectives de faits  
 faits pour tenter de découvrir le niveau  
 des causes réelles ou probables?

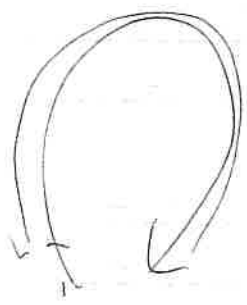


schéma n° 3  
 stratégies sollicitées  
 de libération de l'autonomie  
 cognitive  
 cognitive

comment relatives de préjugés, robes en  
 nous, Malheur crédules, ou fatalistes. pour  
 choisies de orientations d'améliorations adaptées  
 enfin comment s'approcher des routines habituelles  
 qui bloquent les initiatives, de décisions, libres  
 plus efficaces, plus novatrices, plus créatives des  
 uns ou les autres -

Enfin sur chacun de ces 4  
 étapes majeures de l'observation - réflexion  
 essais de sortir des généralités floues  
 (en énumérant et décrivant les choses, les  
 situations, avec les exemples, d'idées)  
 en essais de situer (en distinguant  
 et comparant aux autres situations),  
 et tentez de préciser vos faits, vos idées  
 (en les classant et les définissant clairement)  
 séparez le plus possible ce qui est objectif / le aspect  
 (l'économie, technique...) et ce qui est <sup>subjectif</sup> / le  
 points de vue

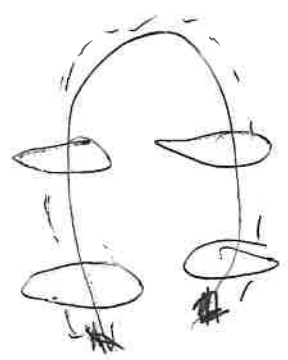
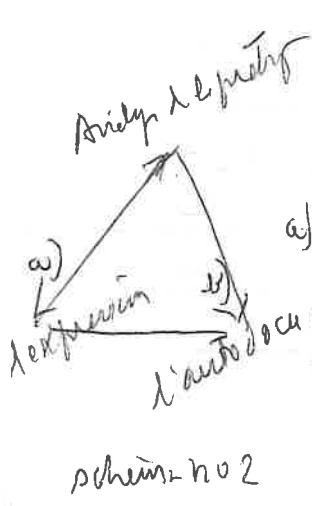


schéma no 5  
 Classification des  
 représentations  
 sur le schéma  
 par la pte → par la pte  
 nouvelle

Ne caricaturez rien en attribuant à un modèle  
 pas d'ignorer les contraintes qui coexistent. les  
 contradictions <sup>ou</sup> ~~pas~~ conflits négatifs ou positifs  
 faites les généralisations abstraites en situant  
 bien vos observations et vos réflexions dans l'espace  
 et le temps où vous êtes (évolution, contradictions etc.)





### O - Conclusion

conclure

Pour en produire cette analyse de votre pratique professionnelle ~~est~~ il faut  
 a) essayer d'employer des mots techniques en les traduisant en mots ordinaires qui faciliteront la communication.

b) Chercher faisant l'analyse de pratiques concernant à certains problèmes qui exigent des interventions ou de spécialistes des analyses de contenu de travail publicitaire de textes pédagogiques dans les journaux, les livres ; essayer de relier cette analyse de pratiques à un travail d'autoformation par une auto documentation seule, ou en groupe ;

D'abord  
 une éthique  
 socio-pédagogique

### E conclusions un tel travail ne peut être bien fait sans éthique sociale

- qui tend à faire prendre l'action
- novatrice sur la pratique chez tous
- qui prépare chaque nuit à interroger sans cesse ceux qui peuvent lui en apprendre plus et le préparer à partager avec les autres ce qu'elle a acquis de plus, tout en accusant et les écouter sans cesse.

## **Annexe XI**

Lettre de Joffre Dumazedier à Georges Le Meur du 9 Mars 1995 (il avait 80 ans). Il avait collé une photo en haut à gauche de sa lettre où on le voit, assis à côté de son fils Sylvain, professeur d'EPS. Tout cela pour faire un clin d'œil à Georges Le Meur qui avait le même âge que Dumazedier sur la photo avec son fils. On y retrouve également tous les signes de sa proximité avec les chercheurs et leurs travaux vers la fin de sa vie.



J te retourne ton texte avec quelques corrections possibles.  
Donc j'aurais ainsi rédigé les raisons.

Cela pourra faire un chapitre de ton futur livre  
si tu utilises une partie de tes repens agoraliens  
en tant que tels. complète par des autobiographies  
d'activités "intégrées" ou non intégrées...

Tu sais sur le reseau de reseau à la relation mesure  
aussi un numéro spécial sur les prototypes  
d'autoformelles. Patricia s'est chargée de la  
coordination. A mon avis ton texte traiterait bien  
à son sujet à l'enfance un unicum dans le meilleur  
meilleur de le rien. En ce meilleur ? tu aurais

réultats d'enquête réunies depuis et un un des abstrait / théorisation.  
appuyé sur une réflexion des critique sur les phénomènes  
courants de reseau à la relation (Charlot, Vigarello...  
Vassilantou et...)

J'espère te revoir bientôt un logiquement  
à l'occasion du numéro travaux d'histoire.  
sur la version corrigée autoformelles et de celles  
problématique que j'ai de questions si fréquentes.

bien à toi sans  
oublier Yvel

John Dumas

## **Annexe XII**

Echanges épistolaires entre Joffre Dumazedier et Pierre Bourdieu du mois de mai 1998 le premier avait écrit à son ami le 18 mai 1998, Bourdieu lui avait répondu « très, trop vite » dix jours plus tard.

29 5 98

PIERRE BOURDIEU

Cher Dumazedier, *décalage*  
 Je te remercie de ta lettre. *Je sens*, dans ton  
 propos, quelque chose comme un étonnement et je crains  
 qu'il ne vienne de décalage entre l'idée que tu te fais  
 (comme beaucoup) de ce que j'ai écrit (= fait) de  
mots comme reproduction, habitus, etc.) et ce que je fais  
 en ce moment (et depuis longtemps). Je pourrais te  
 citer mille passages de mon travail où il est question

COLLÈGE DE FRANCE *parcours*  
 52, RUE DU CARDINAL-LEMOINE, 75231 PARIS CEDEX 05 TEL. 01 44 27 18 40

*habitus*

*résistance, change*

*pensée duelliste*  
 d'injustice, de changement, etc., etc., toutes ces choses qu'une  
 pensée duelliste très répandue croit incompatible avec l'idée  
 de reproduction (il y a longtemps que j'écris par exemple que  
 l'instruction scolaire, qui contribue indiscutablement à la  
 reproduction et la détient sociale est aussi, sous un autre  
 rapport, un des facteurs les plus décisifs de changement : par  
 exemple en matière de division entre les sexes).  
*Voilà quelques réactions à ton mot, très vite, trop vite.*  
*un des facteurs les plus décisifs de change*  
 N'aie crainte, je ne tourne pas au gourou...  
 Milles amitiés

*Z*

Réponse Pierre Bourdieu daté du 29/05/98 :

Cher Dumazedier,

Je te remercie de ta lettre. Je sens, dans ton propos, quelque chose comme un étonnement et je crains qu'il ne vienne des décalages entre l'idée que tu te fais (comme beaucoup) de ce que j'ai écrit (à partir de mots comme reproduction, habitus etc.) et ce que je fais en ce moment (et depuis longtemps). Je pourrais te citer mille passages de mon travail où il est question de résistance, de changement, etc., etc., toutes les choses qui d'une pensée duelliste très répandue croit incompatible avec l'idée de reproduction (il y a longtemps que j'écris par exemple que l'instruction scolaire qui contribue indiscutablement à la reproduction de l'injustice (l'injonction ?) sociale est aussi, sous un autre rapport, un des facteurs les plus décisifs de changement : par exemple en matière de division entre les sexes).

Voilà quelques réactions à ton mot, très vite, trop vite.

N'aie crainte, je ne tourne pas au gourou ...

Milles amitiés

### **Annexe XIII**

*Itinéraire de Joffre Dumazedier président fondateur de Peuple et Culture professeur honoraire de la Sorbonne (Sciences de l'Éducation Paris V), tapuscrit daté de 1998, archives Peuple et Culture, récit autobiographique de quatre pages.*



1998

ITINERAIRE DE JOFFRE DUMAZEDIER  
PRESIDENT FONDATEUR DE PEUPLE ET CULTURE  
PROFESSEUR HONORAIRE DE LA SORBONNE  
(SCIENCES DE L'EDUCATION PARIS V)

Il se prénomme Joffre : il est né en 1915, l'année de la bataille de la Marne où le maréchal Joffre arrêta l'armée de l'invasisseur aux portes de Paris. Son père mourut l'année suivante avec un million de soldats français et allemands dans les tranchées de la meurtrière bataille de Verdun. L'image de son père a joué un rôle majeur dans le choix des orientations de Joffre Dumazedier. Maçon de la Creuse, son père est devenu comptable grâce aux cours du soir. Cette formation lui permit d'entrer dans la maison Boucicaut "Au bonheur des Dames" dans le roman d'Emile Zola, aujourd'hui le Bon Marché. Il fut proche de Jean Jaurès au parti socialiste. Il fut aussi champion de France de football corporatif avec l'équipe première de la maison Boucicaut, en 1913.

La mère de Joffre Dumazedier est d'abord couturière, puis elle apprend la broderie. Elle brode de grands châles en particulier pour la cour de Suède. Dans son loisir, elle travaille sa voix et apprend le violon. Mais dans la dépression des années 30, le marché de la broderie faiblit. Elle connaît deux ans de chômage, sans indemnité en ce temps-là. Elle vit de secours divers. Elle ne retrouve un emploi que deux ans plus tard dans le service téléphonique d'une grande compagnie métallurgique. Pourtant, malgré la misère, elle met un point d'honneur à garder son fils aux études dans le lycée Voltaire de l'est de Paris : ce fils ne bénéficie évidemment d'aucun héritage de culture savante. Il est un boursier d'autant plus attentif au savoir scolaire. Mais il a éprouvé tout jeune le besoin de le compléter par une participation active aux cours des collèges du travail nés du mouvement ouvrier, aux découvertes sociales du mouvement laïc des Auberges de la jeunesse, aux expériences sociales de culture sportive dans les stades de la banlieue-est de Noisy-le-Sec, à Nogent-le-Perreux.

Il voulait devenir professeur de lettres, mais à la fin de ses études en Sorbonne, il prit conscience des ambiguïtés de toute connaissance littéraire. En effet, si c'est une bonne littérature, elle mêle de façon indissociable la connaissance objective du monde aux représentations subjectives de l'auteur. Aussi, dès 1935, Joffre Dumazedier décide de compléter et critiquer cette culture merveilleuse et ambiguë par une autre culture, celle qu'apportent les sciences sociales et humaines, plus objectives. Dès la fin de ses études littéraires, il présente un diplôme d'études supérieures en linguistique. Sous la direction de Meillet et Vendryès, il prend comme objet d'étude les pratiques de l'éducation populaire en observant les processus de transformation de la langue ordinaire en langages spécialisés ~~sax~~ et l'ouverture des langages spécialisés sur les mots de la langue ordinaire afin d'être mieux compris. Ce fut la première réflexion universitaire sur les pratiques de l'entraînement mental dans l'éducation populaire pratiquée dans les collèges du travail et les veillées des Auberges de la jeunesse. Malheureusement, ce manuscrit de 200 pages a été brûlé dans l'incendie d'un château de la résistance dont nous reparlerons plus loin.

A France?



1936, les élections portent au pouvoir le Front populaire. Un esprit plus démocratique est arrivé dans l'Université. Chaque soir, après les cours, Joffre Dumazedier est dans l'équipe qui s'efforce de présenter sous un jour à la fois plus engagé et plus objectif une revue de presse quotidienne au cabaret du Front populaire avenue de la Boétie. Pour la première fois, la masse des travailleurs conquiert le droit à un congé annuel de vacances payées et à une limitation de la durée du travail à 40 heures par semaine. C'est un évènement. Une civilisation du loisir s'ajoutant à la pratique du labeur devient concevable pour tous. Mais déjà, ni la politique, ni l'éducation ne paraissent connaître à quelles conditions cette civilisation serait possible... La question n'a pas perdu de son actualité aujourd'hui, malgré les excès du chômage..., bien au contraire. Une nouvelle dialectique commence entre temps chômé et temps libre qui métamorphose le sens du travail.

1938, inquiet des rumeurs de guerre venues avec la montée du nazisme, Joffre Dumazedier décide d'aller voir lui-même, sur place. C'est à bicyclette qu'il a été d'Auberge en Auberge, à travers l'Allemagne, jusqu'à Berlin. Il se laisse inviter dans plusieurs camps d'entraînement de la Hitler-jugend. Il partage la vie physique des jeunes en forêt. Il écoute. Il est témoin de leur enthousiasme "européen" à conquérir pour "la race aryenne" ce qu'ils appellent "un espace vital". C'est incroyable. Il prend conscience que la guerre est inévitable et qu'elle ne nous laissera le choix qu'entre un esclavage sous l'occupation ou une résistance à l'invasion. Tristement et fermement, son choix est fait. Parti avec l'idéal du pacifisme intégral, il le découvre absolument irréalisable. Il se prépare donc à la résistance armée sous toutes ses formes, tout en détestant la guerre.

Il fait d'abord de longues études militaires nécessaires pour apprendre à guider la chasse et le bombardement de l'aviation. Dès la déclaration de guerre, en 1939, il est volontaire pour accomplir cette action sur le sud de l'Allemagne, au coeur de la ligne Maginot. Il l'assume chaque matin et chaque soir jusqu'au moment où trois Messerschmitt anéantissent tous ses appareils d'observation et de mesure météorologique. Un hasard imprévu lui fait échapper à la mort.

Dans la débâcle de juin 1940, il est encore volontaire pour encadrer un camp de jeunes chômeurs, souvent sans foi ni loi, dans la région de Saint-Etienne. Il y réussit. Il est remarqué par le directeur de l'école nationale des cadres d'Uriage où une poignée d'officiers avait décidé de commencer une action à double sens de libération et de redressement d'un pays brisé. Il est chargé, parmi eux, du bureau d'études des questions sociales et pédagogiques soulevées par la transformation des mentalités en tous milieux sociaux pour une libération.

Dès le milieu 1942, il est chargé de préparer une quarantaine de camps de réfugiés dans le Vercors au bénéfice de deux qui refusent

le service du travail obligatoire (S.T.O.) en Allemagne. Fin 1942, c'est toute l'équipe d'Uriage qui est contrainte de choisir la résistance clandestine pour continuer son action libératrice à l'abri des miliciens de Vichy.

De 1942 à 1945, Joffre Dumazedier est chargé d'organiser au Château de Murinais, près de Saint-Marcellin, le perfectionnement pédagogique des animateurs d'Uriage qui vont de camp en camp pour informer et former les ouvriers rebelles, en vue des différentes tâches libératrices qui leur incombaient dans la résistance intérieure et, surtout, en vue de la désorganisation permanente des systèmes de communication de l'occupant. Pendant cette période, il perfectionne avec la collaboration intime de Bénédictin Cacérés, autodidacte ex-ouvrier charpentier, une méthode d'éducation populaire orientée vers la réduction des écarts de culture entre le travail manuel et le travail intellectuel. Cette méthode est connue désormais sous le nom d'Entraînement mental.

Avec ses camarades, il est poursuivi par la gestapo et la wehrmacht de la région de Grenoble. Une nuit, 400 soldats viennent incendier notre repaire "du château de Murinais". Joffre Dumazedier échappe de justesse à cet assaut grâce à l'alerte d'une postière inconnue mais il sera condamné à mort par contumace par le tribunal nazi de Lyon dirigé par le trop célèbre Paul Touvier.

A la libération, il revient dans la région de Grenoble. Il est chargé du comité d'éducation de la libération. Il lance un appel à une vingtaine d'anciens résistants pour fonder le mouvement national d'éducation populaire "Peuple et Culture". Il est nommé par le directeur de l'éducation populaire Jean Guéhenno inspecteur principal d'éducation populaire pour l'Académie de Grenoble. Mais le dynamisme de sa fonction nationale se révèle peu compatible avec les limites de sa fonction académique régionale. Il est démissionné. Sous le couvert d'Henri Wallon qui l'accueillit dans son séminaire hebdomadaire pendant deux ans, puis avec Georges Friedmann, il commence ses études et ses travaux de recherche sociologique sur les problèmes culturels et sociaux du temps de loisir conquis par la productivité sur le temps de travail. Il sera admis au Centre National de la Recherche Scientifique (Centre d'Etudes Sociologiques), en 1953. Il y dirigera, jusqu'en 1984, l'équipe des Modèles Culturels et du Loisir qui publiera une vingtaine de volumes sur la base d'enquêtes nationales et internationales.

C'est en 1956 qu'il fonde, à Amsterdam, avec une vingtaine de sociologues allemands, américains, anglais, brésiliens, hollandais, russes, yougoslaves, etc..., le Comité de Recherche sur le Loisir avec l'Association Internationale de Sociologie. Il en restera président-animateur pendant dix huit ans. Ce Comité est jusqu'à ce jour un des plus prolifiques des Comités de l'A.I.S. A la même époque, il publie, avec l'aide de l'U.N.E.S.C.O. (H. Cassirer), un livre d'expériences : Télévision et Education populaire où s'exprime une conception neuve de la télévision éducative (Claude Barma, Roger Louis, Joseph Rovin) restée sans lendemain.



Sollicité par Maurice Debesse pour contribuer à la formation des Sciences de l'éducation en 1967, il devient professeur à la Sorbonne (Unité de formation et de recherche, université Paris V). Il est chargé, en 1974, de fonder la première chaire socio-pédagogique de la formation permanente.

Dès 1962, paraît un livre traduit en anglais, italien, portugais, espagnol, japonais et même, partiellement, en chinois Vers une Civilisation du Loisir ? Joffre Dumazedier y tente d'expliquer pourquoi ce que Norbert Elias appellera "La Civilisation des Moeurs" (1974) est si improbable pour un temps social devenu plus long que le temps de travail de la population active, si les mesures nécessaires pour transformer l'éducation et la politique culturelle de la banlieue, de la ville et de la campagne ne se produisent pas. Il est invité à donner, sur ce sujet, cours et conférences de 1963 à aujourd'hui, dans les universités du Québec, des U.S.A., de l'Amérique latine, d'Europe de l'Ouest et de l'Est. A partir des années 80, il est nommé docteur honoris causa de l'université européenne de Bruxelles, de l'université du Québec à trois-Rivières et ~~Montreal~~, de l'université fédérale de Rio-de-Janeiro (en projet 97)

3 - 1998

3<sup>e</sup> Fiche Honoris Causa

1915 - 1930 15

1930 - 1935 20

## **Annexe XIV**

*« Bio-Bibliographie abrégée de Joffre Dumazedier à l'appui d'une demande d'accès au rang de Professeur sans chaire et de professeur à titre personnel. »* Ce document original nous avait été envoyé par Claire Guinchat, après notre rencontre en Février 2017. Elle a été une documentaliste précieuse pour Dumazedier (cf infra. P. 476) et du Centre d'Etudes Sociologiques (Groupe d'étude du loisir et de la Culture populaire de la rue Cardinet à Paris dans le 17<sup>e</sup> arrondissement).

BIO-BIBLIOGRAPHIE ABREGEE de Joffre DUMAZEDIER

à l'appui d'une demande d'accès au rang de  
Professeur sans chaire et de professeur à  
titre personnel.

17 janvier 1977

I. BIOGRAPHIE

- né en 1915

- 1932 : Elève de Charles LALO (Lycée Voltaire), influence décisive.

- 1937 : Licence es-Lettres d'enseignement

- 1938 : Diplôme d'études supérieures linguistiques (Sorbonne)

- 1938 : Mobilisé armée de l'air en tant que "disponible" (Affaire de Munich)

- 1939 : Combattant

- 1942 : Directeur du Bureau d'études sociales, Ecole nationale des Cadres d'Uriage (Isère).

- 1943 : Action de résistance : Directeur pédagogique des équipes volantes du Maquis du Vercors.

- 1945 : Secrétaire du Conseil de l'Education du Comité de Libération de l'Isère.

- 1946 : Inspecteur principal d'éducation populaire et de la jeunesse (Académie de Grenoble). Président fondateur de l'Association nationale : Peuple et Culture. Démission en 1967 pour laisser la place à de plus jeunes.

- 1948 : Attaché de recherches auprès d'Henri Wallon, Commission de réforme de l'Education Nationale (éducation post-scolaire) et Laboratoire de Psychologie de l'enfant (loisirs des jeunes travailleurs).

- 1953 : Attaché de recherche au C.N.R.S. (Centre d'études sociologiques) sous la direction de Georges FRIEDMAN.

Fondation de l'Equipe de Sociologie du loisir et des modèles culturels du C.N.R.S. (aujourd'hui 10 personnes).

- 1956 : Président du Comité de recherche du loisir et de la culture de l'Association internationale de sociologie (réélu Président jusqu'en 1974, date à laquelle il a démissionné au Congrès mondial de sociologie à Toronto, pour laisser la place à de plus jeunes.

- 1967 : Maître de Recherches au C.N.R.S.

- 1969 : Chargé d'une maîtrise de conférence à l'U.E.R. de Sciences de l'Education (sociopédagogie de l'éducation des adultes et sociologie du loisir). Cours de maîtrise et séminaire de 3ème cycle.

/...

- 1973 : Doctorat d'Etat sur travaux (9 livres, articles et communications sur la sociologie du loisir - 1953-1974)  
Jury : Raymond ARON (Président), Jean CAZENEUVE (Rapporteur), Roger BASTIDE, Maurice DEBESSE, Jean FOURASTIE,  
Mention : Très Honorable.
- 1974 : Titularisation comme Maître de Conférences (Echelon N° 5) à l'U.E.R. de Sciences de l'Education - Université René Descartes.  
Directeur de l'U.E.R. de Sciences de l'Education de l'Université René Descartes.
- De 1962 à 1976 : En relation avec la publication de ses travaux de recherches, invitations pour conférences à New-York (Columbia) ; Chicago, Berkeley, Salisbury (Maryland), Montréal, Quito, Abidjan, Prague, Buenos Aires, San Paolo, Rio de Janeiro, Mexico, Caracas, Belgrade, Budapest, etc...

^ dans  
différentes  
universités

## II. BIBLIOGRAPHIE ABREGEE

### A. Encyclopédies

- 1954 : Le mot Loisir, Encyclopédie Française (De MONZIE), Tome XIV, La vie quotidienne, Chapitre "Loisir".
- 1967 : International Encyclopaedia of the Social Sciences, Chicago, (réédition) Le mot Loisir.
- 1973 : Encyclopaedia Universalis. Les mots Loisir et éducation permanente.

### B. Livres

- 1954 : Télévision et éducation populaire (avec B. SYLWAN), Ed. UNESCO : Français, Anglais, Espagnol, Italien, Japonais, 350 p.
- 1962 : Vers une civilisation du loisir ? Ed. du Seuil, Traduction anglaise, espagnole, italienne, japonaise, portugaise, réédition 1971 : 320 p.
- 1966 : Loisir et culture (avec A. RIPERT), Ed. du Seuil, Coll. : Sociologie, 398 p.
- 1966 : Espace et Loisir (2 Vol.) avec M. IMBERT, Editions du Centre de Recherche sur l'urbanisation, 420 p.
- 1967 : De la sociologia de la communication a la sociologia del desarrollo cultural, Edition CIESPAL, Quito, 210 p.
- 1972 : Education permanente et système scolaire (en collaboration) UNESCO, 310 p.
- 1974 : Sociologie empirique du loisir. Ed. du Seuil, Coll. Sociologie, 270 p. Trad. anglaise, italienne, japonaise, portugaise, (espagnole en négociation).
- 1975 : Les femmes innovatrices (avec C. CARISSE) (le cas d'une Amérique francophone : Le Québec), Edition du Seuil, Coll. Sociologie : 295 p.

.../...

/....

- 1976 : Le Loisir et la ville : société, éducation et pouvoir culturel (avec Nicole Samuel) Ed. du Seuil, Coll. Sociologie, 300 p. Traduction portugaise - Rio de Janeiro.
- 1976 : Questionamento teórico do lazer. Editions CELAR - Université do Rio Grande do Sul 73 p.

C. Articles récents : (1970 à 1976)

I. SOCIOLOGIE DU LOISIR

A. Etudes générales

DUMAZEDIER (J). "Leisure and post-industrial societies" Conférence introductive au colloque "Technology, Human Values, and Leisure". University of South Florida, Institute for Studies of Leisure, Tampa, mai 1969, 30 p, ronéoté, Repris in KAPLAN (M.) et BOSSERMAN (P.)

Editors : "Technology, human values, and leisure", dernier chapitre. Abington Press, 1971.

DUMAZEDIER (J). "Loisir et société post-industrielle" in Sociological Pacific Review, n° sp. 1970.

DUMAZEDIER (J). Note introductive au Recueil des Textes du Congrès de Varna. Society and Leisure n° spécial (3), 1970, numéro consacré à une sélection de trente communications du VII<sup>e</sup> Congrès mondial de sociologie (Varna).

DUMAZEDIER (J). Hypothèses sur la société post-industrielle et le loisir. Society and Leisure n° spécial (3) 1970.

DUMAZEDIER (J). "Loisir et mutations culturelles des sociétés post-industrielles : premier résultat d'une recherche comparative". Communication au Congrès des sociologues de langue française, Hammamet, oct. 1971.

DUMAZEDIER (J). "La dynamique du loisir dans les sociétés industrielles avancées" in Une nouvelle civilisation - Hommage à Georges FRIEDMAN. - Paris, Gallimard 1972.

DUMAZEDIER (J). "La dynamique du loisir dans les sociétés industrielles avancées. Analyse d'enquêtes récentes", in Lo Spettacolo, XXII, n° 3, Juillet Septembre 1972, p. 153-191.

DUMAZEDIER (J). "Nouvelles valeurs du loisir. dans les sociétés technologiques avancées. Incidences sur le mode de vie du 3<sup>e</sup> Age", in Loisir et 3<sup>e</sup> Age, Paris, Centre International de Gérontologie Sociale, 1972.

B. Etudes comparatives :

1. Méthodologie

DUMAZEDIER (J). "Méthode comparative et analyse secondaire". Communication au séminaire organisé par le Groupe d'études du Loisir et l'Institut européen des Loisirs et de la Culture, Prague, Marly-le-Roi, juin 1969, 16 p. ronéoté.

.../...

/...

DUMAZEDIER (J). et LAPLANTE (M) Méthode comparative et prévision sociologique. Cahiers internationaux de Sociologie, 1, juillet- décembre 1969, p 69 - 92. Communication au Congrès annuel de l'Association canadienne des sociologues et des anthropologues de langue française. Université de Montréal, 22-23 février 1969.

DUMAZEDIER (J). Rencontre internationale sur la méthode comparative, les indicateurs sociaux et l'analyse secondaire. Paris, oct. 1972. Prague, Centre Européen pour le Loisir et l'Education, News-Letter n° 13-14, 1973 175 p. ronéo.

DUMAZEDIER (J). Sociologie du Loisir et Analyse Secondaire, in Society and Leisure, IV, 2, 1972, p. 5-8.

## 2. Etudes en divers pays

DUMAZEDIER (J). Québec 66-69 et sociologie. A propos de deux livres : Marcel Rioux, "La question du Québec" et Guy Rocher, "introduction à la sociologie générale". Revue française de sociologie, 4, oct. déc. 1969, p. 529 - 533.

DUMAZEDIER (J). et LAPLANTE (M). "Développement des Arts dans la société québécoise" in M. Rioux et al. : rapport de la commission d'enquête sur l'enseignement des arts au Québec. Québec, l'éditeur officiel du ..., 1969. 3 volumes, 305, 390 et 205 p., tabl. annexe.

DUMAZEDIER (J) et MARKIEWICZ-LAGNEAU (J). Société soviétique, temps libre et loisir, 1924-1964. R.F. Soc. XI (2) avril-juin 1970, 211-229.

DUMAZEDIER (J), ATTIAS-DONFUT (Claudine). The reduction in work time and the increase of leisure in french society, in Society and Leisure, VII, n° 1, 1975, p. 45-72. (en comparaison aux U.S.A., Grande Bretagne, Tchécoslovaquie.)

DUMAZEDIER (J). Introduction générale au n° spécial "Work, Time and Leisure in advanced industrial societies" de Society and Leisure, VII, n° 1. 1975. p. 7 - 19

## C. Etudes spécifiques : Tourisme, vacances, sport.

DUMAZEDIER (J). "Les complexes de loisirs-vacances", in Prestige de l'Hôtellerie, n° 52, Juin-Juill. 1973, p. 45-49.

DUMAZEDIER (J). "Sport et activités sportives", in Education Physique et Sport, 3e trimestre 1973.

DUMAZEDIER (J). "Représentation idéologique et évolution réelle des activités sportives (loisir, travail, éducation) dans les sociétés industrielles (1880-1973). Le cas de la société française", in International review of sociology of Sport, mars 1973.

DUMAZEDIER (J). Les loisirs changent notre vie. Evolution du loisir et valeurs nouvelles : implications pour l'avenir des activités sportives in Loisir Plus, n° 49, 1976, Montréal.

DUMAZEDIER (J). Pour une rénovation de la politique olympique. Après les jeux de Montréal. Revue Education physique et Sport, 1, 1977. Les athlètes sont-ils propriété de l'Etat ? Esprit, 1, 1977.

.../...



II. SOCIOLOGIE DU LOISIR - SOCIOLOGIE DE L'EDUCATION

- DUMAZEDIER (J). et BESNARD (P). L'éducation des adultes. Présentation et montage des textes. Bulletin du laboratoire de Pédagogie, n° sp. 17 (VI) 2 et 18 (VI) 3, avr. - sept. 1969 et oct. - déc. 1969, 156 et 231 p.
- DUMAZEDIER (J). L'éducation permanente, in Convergence, III, 1, 1970, p. 17-26, Toronto
- DUMAZEDIER (J). La réalisation d'une éducation permanente suppose des changements de mentalité et de structure. Le Monde diplomatique mai 1970, p. 6.
- DUMAZEDIER (J). et GISORS (H. de) avec la collaboration de M. ROMER. - L'hypothèse d'éducation permanente et les sciences sociales de l'éducation en langue française. Rapport pour l'UNESCO, 1970, 280 p mimeo.
- DUMAZEDIER (J). Per una pianificazione dello sviluppo culturale : i malintesi. Lo spettacolo, SEF, Vol. XIX, n° 4, oct. déc. 1970, p. 273-289. Rome.
- DUMAZEDIER (J). Les bonnes pages de l'éducation permanente. Introduction au numéro spécial de la revue Pour juillet 1971.
- DUMAZEDIER (J) et GISORS (Hélène de) "Les deux voix de la formation," in Orientations, 12, n° 43, 1972, p. 91-111.
- DUMAZEDIER (J) et GISORS (H. de) "La lecture du livre en France", dossier de l'ADRAC, n° 21, mai 1972, 40 p.
- DUMAZEDIER (J) et GISORS (H. de) "Le livre et l'éducation permanente en France", in Kulturax mai 1973, Belgrade.
- DUMAZEDIER (J) et GISORS (H. de) Education permanente et autoformation par le livre. Education permanente, n° 20, sept. oct. 1973, p. 17-52, bibli.
- DUMAZEDIER (J). Potere culturale et sviluppo urbane. Cultural power and urban development - Pouvoir culturel et développement urbain, in Lo Spettacolo, XXIV, 1 Gennaio-mazo 1974, p. 3-6. Rome.

## V - RECHERCHE DOCUMENTAIRE

- J. DUMAZEDIER et C. GUINCHAT . - Les Sciences sociales et l'organisation du loisir. Guide documentaire II (1958-1964). - Paris, Cujas, 1965, 90 p.
- J. DUMAZEDIER, J.-R. CARRÉ et C. GUINCHAT. - Les loisirs en France. Premières statistiques économiques et sociologiques. Introduction à une sociologie prévisionnelle des loisirs appliquée à l'urbanisme. - Paris, Centre de Recherche d'Urbanisme, 1966. -052 p., tabl., graph., bibl.
- J. DUMAZEDIER et C. GUINCHAT. - La Sociologie du Loisir. Tendances actuelles de la recherche et bibliographie internationale (1945-1965). - La Haye, Paris, Mouton, 1969, 128 p.  
(Collection Current Sociology. La sociologie contemporaine, Vol. XVI, n° 1).
- C. GUINCHAT . - Le développement culturel et les équipements culturels en France. Etude bibliographique (1959-1969). - Strasbourg, Conseil de l'Europe, juillet 1969, 100p.
- C. GUINCHAT . - Répertoire des organismes de recherche et d'étude dans le domaine culturel en France. - Strasbourg, Conseil de l'Europe, juillet 1969, 45 p.

### En préparation :

- C. GUINCHAT . - Le développement culturel et les équipements culturels dans les pays membres du Conseil de l'Europe. Etude bibliographique. ~~A paraître en septembre 1970~~
- Répertoire des organisme de recherche et d'étude dans le domaine culturel dans les pays membres du Conseil de l'Europe.

## **Titre : Joffre Dumazedier (1915-2002), engagement, méthode et style.**

### **Résumé :**

Cette thèse inscrite dans le champ de l'histoire culturelle, parcourt la biographie intellectuelle du sociologue Joffre Dumazedier chercheur et militant aux prises avec les problématiques de son temps. Au fur et à mesure émergent des thématiques et paradigmes toujours féconds aujourd'hui : loisir, temps libéré, développement d'un temps à soi, société éducative, temps sociaux et pouvoirs culturels, formation et autoformation tout au long de la vie, manières et style de vie.... Le récit chemine avec ce témoin des sciences humaines et sociales du XXe siècle dans ses recherches scientifiques, ses engagements et ses actions.

La thèse instaure un dialogue avec les clercs et publicistes non-conformistes des années trente, les réseaux de Résistants du Vercors, jusqu'aux « intellectuels sans attaches », chahutés par les mutations post-industrielles. Elle interroge la légitimité des concepts et de la théorie du loisir en observant les caractéristiques d'une sociologie dumazedérienne dans les laboratoires du CNRS et dans ses liens avec la postérité de sa pensée.

Enfin, elle développe l'héritage du chercheur engagé dans l'éducation populaire, notamment au travers de la fondation et de la présidence pendant 22 ans du mouvement Peuple et Culture.

Le propos s'attache à réévaluer tout l'apport de la sociologie de Joffre Dumazedier dans ses oppositions, ses dialogues, ses complicités avec les intellectuels de son temps. Pourtant au fil des pages, reste en suspens les raisons pour lesquelles les découvertes et réflexions sociologiques de Joffre Dumazedier ont été minorées, et ce, malgré le succès en librairie des traductions en douze langues de son livre le plus connu : *Vers une civilisation du loisir ?* paru en 1962.

### **Mots clés :**

***Education, populaire, culture, XXe siècle, sociologie, association, loisir, formation, pédagogie, Uriage, Peuple et Culture.***

## **Abstract**

**Title: Joffre Dumazedier (1915-2002), commitment, method, and style.**

This thesis has its place in the field of cultural history and explores the intellectual biography of researcher and militant, the sociologist Joffre Dumazedier, dealing with the issues of his time. Themes and paradigms that are meaningful to this day transpire as we familiarize ourselves with his work, such as: leisure, time off, development of time for oneself, learning society, social activities and cultural powers, lifelong learning and self-directed learning, ways of life and lifestyle. The account accompanies this witness of 20th-century humanities and social sciences through his scientific research, commitments, and actions.

The thesis establishes a dialogue with the non-conformist scholars and essayists of the thirties, the Vercors Resistants' networks, and even "free-floating intellectuals", shaken up by post-industrial changes. It questions the legitimacy of the concepts and theory of leisure by observing the characteristics of Dumazedierian sociology in the CNRS laboratories and its links with the seeds of his thinking.

Lastly, it develops the legacy of the researcher committed to popular education, primarily through the foundation of the People and Culture movement and its chairmanship for 22 years.

This document sets out to reassess the breadth of Joffre Dumazedier's contribution to sociology through the confrontations, dialogues, and friendships with his peer intellectuals. Yet, as the reader turns these pages, and despite the success of his most well-known, best-selling work published in 1962, that was translated into twelve languages – *Toward a Society of Leisure?* the reasons why Joffre Dumazedier's sociological discoveries and analyses were played down, remain unresolved,

### ***Keywords:***

***Education, popular, culture, 20<sup>th</sup>-century, sociology, association, leisure, learning, pedagogy, Uriage, People and Culture.***

Université Sorbonne Nouvelle  
Ecole Doctorale Arts et Médias  
Ed267@sorbonne-nouvelle  
Laboratoire Cerlis, (Centre de recherche sur les liens sociaux).